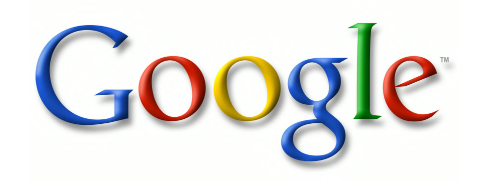
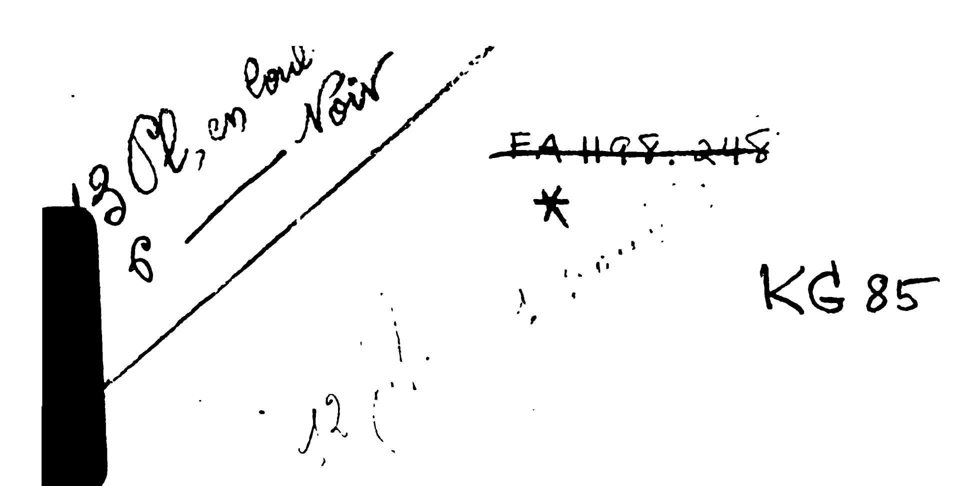
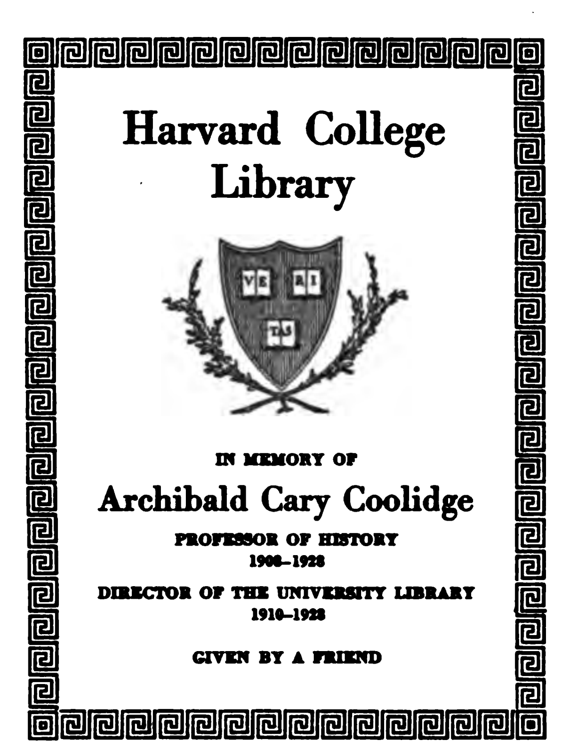

Google


13 Pl, en coul.
6 — Noir
KG 85


Harvard College
Library
VE RI TAS
IN MEMORY OF
Archibald Cary Coolidge
PROFESSOR OF HISTORY
1908–1928
DIRECTOR OF THE UNIVERSITY LIBRARY
1910–1928
GIVEN BY A FRIEND

JOURNAL

DES

DEMOISELLES.



VINGT-UNIÈME ANNÉE.

PARIS,

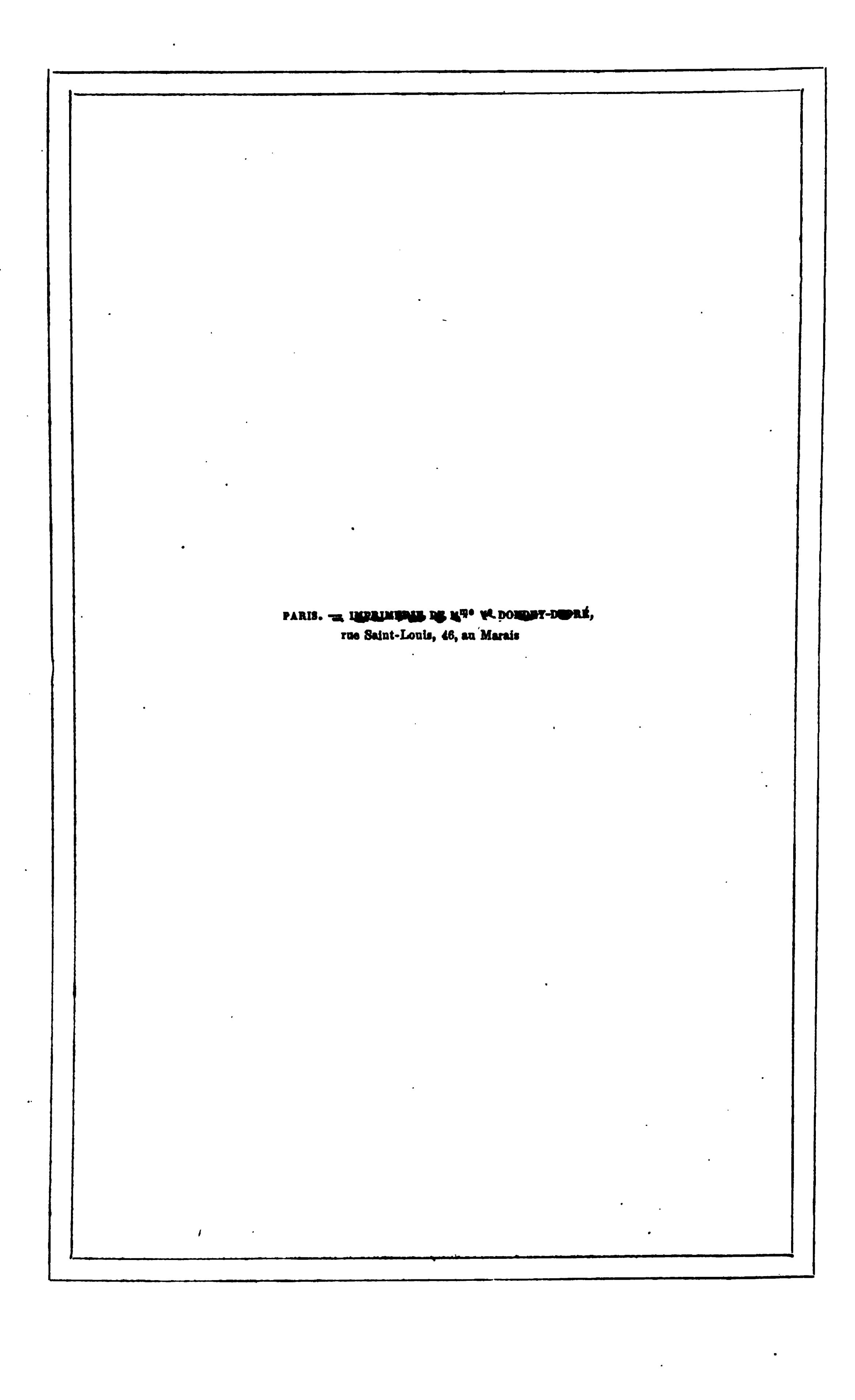
AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVART DES ITALIENS, N° 1.

1853

JOURNAL

DES

DEMOISELLES.



PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais



Dessiné par Moynier d'après Murillo. Gravé par Nargeot

L'Immaculée Conception.

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

ESTEBAN MURILLO.

I.

Un jeune homme qui pouvait avoir atteint sa vingt-cinquième année, et dont la physionomie fine et expressive offrait un singulier mélange de douceur, d'observation et de rêverie, suivait d'un pas inégal la route qui, côtoyant la rive du Mançanarez, conduit à la porte Saint-Vincent. Inattentif aux objets qui l'entouraient, à la majesté de Madrid qui se dressait à ses yeux, avec ses grandes places, ses cent églises et couvents, ses fontaines, ses larges *barrios* (1), il passait d'une rue à une autre et semblait se concentrer dans une idée qui l'absorbait.

Il était arrivé en face du Buen-Retiro, ce palais sombre, sans régularité, et cependant empreint d'un véritable cachet de grandeur. C'est là qu'il s'arrêta : son œil sérieux mesura les noires murailles derrière lesquelles s'étaient abrités tant de douleurs, de fatigues, de travaux, et aussi tant de puissance, à une époque où le souverain de l'Espagne portait vingt-deux couronnes et où l'on pouvait dire sans exagération que jamais le soleil ne se couchait dans ses États.

Notre inconnu s'était, en marchant, trop bien affermi dans sa résolution pour hésiter au dernier moment. Il s'approcha des gardes du palais et demanda à entrer chez don Velasquez.

Un officier vint, et toisant le jeune homme, dit avec dédain :

« Señor caballero, don Velasquez vous attend-il ?

— Je n'ai pas l'honneur d'être connu de lui.

— Avez-vous à lui remettre quelque lettre de recommandation ?

— Aucune. »

L'officier se mit à rire en haussant les épaules.

« Et vous croyez, dit-il, qu'on peut être admis ainsi chez le grand Velasquez, chez le premier peintre de Sa Majesté Philippe IV et du célèbre ministre le comte-duc d'Olivarès ! Ah ! vous vous imaginez que le plus illustre artiste du monde entier, que l'ami de Rubens, que le favori des rois, va se déranger pour recevoir le premier venu ! »

Ici l'officier prit une pose triomphante et aiguisa les longs crocs de sa moustache. Le jeune homme était consterné. Cependant il se ravisa.

« Seigneur capitaine, dit-il, si vous êtes un vrai chrétien, vous ne refuserez pas d'obliger un pauvre garçon qui est venu de bien loin pour obtenir une audience de don Velasquez. Pourriez-vous lui faire porter ceci ?

— Très-volontiers. Mon empressement vous prouvera ma bonne volonté. »

(1) Quartiers.

Profitant de la permission, le solliciteur tira de dessous son manteau un petit carton, et le remit à l'officier avec ce billet qu'il écrivit rapidement au crayon :

« Illustre Velasquez,

» Je vous suis inconnu ; mais moi, j'é-
» prouve le besoin de vous voir, de vous
» témoigner ma respectueuse admiration.
» Pour cela, je suis venu de Séville à pied.
» L'art est ma vie ou plutôt mon rêve :
» car j'ignore ce que Dieu a mis en moi,
» et si ce que j'ai pris pour une vocation
» n'est point le délire de l'orgueil et la fu-
» mée de l'ambition. L'homme ne saurait
» se connaître ni mesurer ses forces, sur-
» tout lorsqu'il est comme moi sans ex-
» périence. Mais que je vous voie, que
» je contemple une fois vos œuvres im-
» mortelles, et je me croirai trop heu-
» reux.

» Bartolomé Esteban MURILLO. »

Au bout de dix minutes, l'officier du palais revint vers la grille. Son pas était pressé, sa physionomie riante. Il tendit la main au jeune homme et lui dit avec une certaine expression de déférence :

« Que votre Seigneurie veuille bien me suivre.

— Comment ! il me serait accordé.....

— Nous allons chez don Velasquez. »

Ils côtoyèrent le palais, tournèrent derrière l'aile gauche ; puis, par une petite cour ornée de bas-reliefs en marbre, de vases grecs et de fleurs, digne vestibule du logis d'un grand artiste, ils arrivèrent à une porte au seuil de laquelle se tenait debout un homme d'une taille majestueuse.

C'était Jacques Rodriguez de Silva y Velasquez, le chef de l'école de Madrid ; celui que Philippe IV, se consolant par les arts des tristes épreuves de son règne, avait comblé de faveurs et installé au Buen-Retiro.

Velasquez contemplait Esteban qui s'avançait timidement, et lorsque celui-ci ne fut plus qu'à deux pas, les bras du maître s'ouvrirent : Velasquez pressa Murillo contre son cœur.

« Viens, mon fils, dit-il avec une tendre effusion ; viens, tu as eu raison de compter sur moi. »

Il l'entraîna. Murillo, en pénétrant dans l'atelier, vit sur une table son carton ouvert et ses dessins éparpillés. Velasquez le mena devant la table, et là, posant fortement le doigt sur une tête de Vierge :

« Ton âge ? demanda-t-il.

— Vingt-cinq ans.

— Ton pays ?

— Séville.

— Tes parents ?

— Gaspar Esteban Murillo et Maria Perez.

— Ils sont pauvres ?

— Oui, seigneur.

— Qui t'a donné les premières leçons de peinture ?

— Un de mes parents, Juan de Castillo. Mais il n'a pas tardé à me renvoyer chez moi en disant qu'il n'avait plus rien à m'apprendre.

— Je le crois aisément.

— Pedro de Moya, l'excellent coloriste, passait par Séville en se rendant de Londres à Grenade : il m'a donné quelques conseils.

— Je m'en suis aperçu. Et comment, étant pauvre, as-tu osé et pu entreprendre le voyage de Madrid ?

— Voici ce que j'ai imaginé de faire. J'ai acheté beaucoup de toile : je l'ai divisée en petits compartiments bien égaux, je l'ai imprimée (1) moi-même, j'y ai peint une quantité de sujets pieux, de fleurs, d'oiseaux ; puis j'ai vendu le tout à des marchands qui préparaient leur cargaison pour l'Inde.

— Fort bien ! dit en riant Velasquez. C'est là de l'industrie, et j'aime à voir un

(1) On se sert de ce terme pour indiquer la préparation de la toile destinée à la peinture à l'huile.

esprit tendre si droit et si ferme vers son but. Maintenant écoute, mon fils, et pèse mes paroles ; car ce sont celles d'un homme qui a quelque expérience du métier. Cette tête de la sainte Vierge m'a suffi pour deviner ton avenir. Dès ce moment, je te le prédis, si Dieu daigne te prêter force et longue vie, tu es appelé à... »

Velasquez n'avait pas achevé sa phrase lorsqu'une porte latérale s'ouvrit : un homme parut et s'avança d'un air affectueux vers les deux artistes. La richesse de son costume, le collier de la Toison d'or qui tombait sur sa poitrine, son air de commandement, tout indiquait son rang élevé. A sa vue, Velasquez s'était profondément incliné. Quant au nouveau venu, il avait laissé tomber un regard indifférent sur Murillo.

« Velasquez, demanda-t-il, quel est ce jeune homme ? et que lui disais-tu quand je suis entré ?

— Sire, répondit le peintre, j'allais faire une prédiction.

— Ah ! ah !... Parle, si je ne suis pas de trop. Et vous, mon ami, ne vous troublez pas ainsi : le roi d'Espagne dépose ici l'étiquette.

— Puisque Votre Majesté m'y autorise, reprit Velasquez, je continue. Notre patrie est fière de ses artistes : elle compte en première ligne Antonio del Rincon, Luis de Vergas, Luis de Moralès, el Mudo, Alonzo Sanchez Coello, Pablo de Cespades.

— Et elle compte surtout, interrompit Philippe IV, mon amé et féal Velasquez, l'auteur des portraits inimitables de Fonseca, d'Olivarès et de l'amiral Pazeja.

— Eh bien ! Sire, dit solennellement Velasquez ; eh bien ! veuillez accorder à ce jeune Sévillan la permission de copier pendant quelques années dans vos palais et à l'Escurial, les Titien, les Ruben, les Van-Dyck si précieux qui s'y trouvent réunis. Après cela, voici ce que je prédis : Bartholomé Esteban Murillo sera la gloire de votre règne, l'objet de l'admiration de la postérité, et dépassera tous les artistes de l'Espagne, sans en excepter votre fidèle sujet Velasquez !... »

Le roi et Murillo demeurèrent, l'un stupéfait, l'autre comme épouvanté de cette immense prédiction, tandis que Velasquez, calme et noble, fixait de nouveau son regard sur cette tête de Vierge qui justifiait ses paroles, et qui, à trente années de distance, était le présage certain de la *Conception immaculée*.

II.

Dans la vaste plaine où Séville étale fièrement ses maisons moresques et s'enorgueillit de son immense cathédrale, que termine si majestueusement la chapelle de *Nuestra Senora de los Reyes* (1) ; dans cette plaine où nous ne pourrions énumérer les merveilles de l'architecture et les prodiges de la foi, il y a un faubourg délicieux qu'on nomme la Triana. On s'y rend, de la ville, par un grand pont de bateaux. A l'entrée du faubourg est la maison de l'Inquisition, espèce de bâtiment sombre et antique ; à quelques pas de là, un cours (2) avec une belle fontaine que décorent deux hautes colonnes de pierre surmontées des statues d'Hercule et de Jules César (3).

C'est près de cette fontaine que s'arrêta une jeune fille d'environ quatorze ans qui venait de sortir, tout en larmes, de la maison des Dominicains. Son costume délabré, mais original par la forme et les couleurs, avait une étrangeté pittoresque. Il n'était pas difficile de reconnaître dans cet enfant une de ces filles de Gitanos que la fervente Espagne réprouvait, chassait de tous côtés, et considérait comme autant

(1) Bâtie par le roi Ferdinand le Saint, qui y est enseveli avec son fils Alphonse le Sage et la reine Béatrix sa femme.

(2) Lieu de promenade.

(3) Le premier passe pour le fondateur, le second pour le restaurateur de Séville.

d'émissaires de l'enfer. Aussi, tous les Sévillans qui passaient près d'elle, se gardaient-ils bien de lui témoigner aucun intérêt.

Seul, un homme, après l'avoir considérée longtemps avec attention, s'approcha d'elle et lui adressa la parole. En entendant cette voix, la jeune fille tressaillit, leva lentement la tête, puis la laissa retomber, comme si elle n'espérait plus rien en ce monde. Cependant cet homme n'avait pas entrepris de l'assister, de la consoler, pour la quitter brusquement. Il demeura immobile et reprit la parole :

« Au nom du ciel, dit-il, qu'avez-vous, mon enfant? Est-ce la misère qui vous accable?

— La misère!... répondit-elle d'une voix sourde et entrecoupée; j'y suis accoutumée. Elle peut se supporter. Ce qui m'accable, seigneur, c'est le chagrin.

— Le chagrin?... Avouez-m'en la cause. Peut-être me sera-t-il permis de vous être utile.

— Personne, dit-elle amèrement et en dirigeant ses yeux noirs vers la maison de l'Inquisition, personne en Espagne ne peut détourner les condamnations qui sont prononcées dans ce lieu. »

Le Sévillan suivit ce regard et frémit. Mais, sans se laisser décourager, il reprit :

« Quelqu'un des vôtres est-il condamné par le saint office?

— C'est mon père, hélas! c'est Metillo le Gitano, le damné, comme ils l'appellent.

— Qu'a-t-il fait?

— Il n'est pas chrétien.

— Ni vous non plus, sans doute?

— Moi! s'écria la jeune fille, avec l'accent d'une fureur sauvage.

— Ah! pauvre enfant!... dit son interlocuteur. Je vous plains : car vous n'avez pas eu le bonheur d'être élevée dans la foi; ce n'est pas votre faute; on ne vous a point fortifiée par la culture de l'âme contre les maux de cette vie.

— Que faites-vous, cher Murillo?... dit le duc d'Arcos qui passait, suivi de trois laquais, et venait de s'arrêter pour entendre ce colloque. Vous voulez convertir cette païenne?

— Monseigneur, répondit l'artiste, si j'avais cette joie, si j'obtenais cette victoire, j'y attacherais plus de prix qu'à dix de mes meilleures toiles. »

Le duc sourit en levant légèrement les épaules, et suivit son chemin.

Après un moment de réflexion, Murillo se dit :

« Autrefois j'ai béni la main du généreux Velasquez, lorsqu'elle s'est tendue vers moi. Velasquez eût pu me repousser, moi inconnu. Il en avait le droit. Et cependant il s'est montré pour moi un second père. Ce qu'a fait Velasquez, Murillo peut et doit le faire à son tour.

Il ajouta :

« Venez, mon enfant, venez. Ma maison n'est qu'à deux pas, et ma femme vous y recevra cordialement.

— Moi, seigneur... moi entrer sous le toit d'un chrétien!

— Oui, si vous tenez au salut de votre père. »

Zorah, subjuguée, se leva de son banc de pierre et suivit le peintre.

Ils arrivèrent à une maison large et silencieuse. Au rez-de-chaussée, il y avait une salle très-simple et ornée seulement d'arbustes exotiques. Une dame s'y tenait assise : c'était dona Béatrix de Cabrera y Sotomayor qui, pénétrée d'admiration pour les vertus et le génie de Murillo, avait été fière de s'unir, elle noble et riche, à l'artiste plébéien et pauvre. Bientôt elle fut mise au fait de cette singulière visite. Son premier soin fut d'appeler ses gens pour commander qu'on apportât une collation; mais Zorah refusa d'y toucher.

« Pourquoi, dit dona Béatrix, hésitez-vous à réparer vos forces? Vous êtes pâle, vous souffrez, mon enfant.

— Si je souffre, madame, c'est pour mon père qui doit mourir demain.

— C'est aussi parce que vous ne connaissez pas Dieu, et que, par conséquent, vous ne pouvez espérer en sa bonté suprême.

— Le Dieu dont vous me parlez a voué ma race au malheur!

— Ah! mon enfant, s'écria dona Béatrix, restez avec nous au moins quelque temps. Acceptez ici un asile; et quand vous saurez quelles consolations Dieu donne à ceux qui l'aiment, vous changerez de sentiments et de langage. Murillo, que vous voyez, a consacré à son service et à sa gloire trente années de travail. Partout les fidèles s'agenouillent devant ses tableaux, images frappantes de ce qu'il y a de plus vénérable, de plus sacré. Si vous aviez vu son Saint Léandre, son Saint Isidore, son Saint Jean de Dieu portant un pauvre, sa Sainte Isabelle de Portugal soignant les malades, son Paralytique à la piscine, son Moïse, son....... »

Murillo interrompit en souriant l'énumération que faisait la noble dame.

« C'est inutile, ma chère Béatrix, dit-il. Mais tandis que vous vous abandonniez à un si bel éloge de mes faibles œuvres, il m'est venu une idée qui, j'ose l'espérer, sera favorable au père de Zorah.

— Se peut-il! murmura celle-ci, éclatante de beauté par l'expression de la joie.

— Oui. Attendez-moi. Je reviens à l'instant. »

Il reprit son feutre et son manteau, et s'éloigna rapidement.

Au bout d'un quart d'heure, il était de retour. Son visage rayonnait de satisfaction.

« Eh bien, demanda Béatrix; peut-on savoir enfin?...

— C'est un secret, dit-il. Veuillez ne pas me questionner à ce sujet. Ce que je puis vous annoncer, dès à présent, c'est que Metillo en sera quitte pour quinze à vingt jours de prison. Maintenant, Zorah, voulez-vous partir et vous réduire vous-même, de votre plein gré, à un état honteux de vagabondage? »

Pour toute réponse, Zorah mouilla de ses larmes les mains de son bienfaiteur.

III.

A partir de ce jour, Murillo, laissant de côté les tableaux qu'il avait commencés dans le cloître des Capucins et se montrant insensible aux réclamations, aux supplications des bons Pères, s'enferma dans son atelier où personne ne pénétrait. Quelquefois il descendait à la salle du rez-de-chaussée pour s'y délasser dans la compagnie de sa femme et de Zorah. Celle-ci était déjà métamorphosée en grande partie : l'oisiveté lui était devenue pesante; elle avait promptement appris à coudre, à broder, à façonner des colliers; et son adresse, vraiment merveilleuse, semblait lui promettre pour l'avenir des ressources honorables. Elle cherchait à se rendre utile, à partager avec dona Béatrix les soins de la maison; et dona Béatrix, qui avait la bonté des anges, mettait une complaisance parfaite à l'initier à des détails que la jeune Gitana n'avait jamais soupçonnés. Un point seul attristait Béatrix : c'est que, malgré la chaleur de ses exhortations, elle n'avait pu faire parvenir la foi jusqu'au cœur de Zorah.

« Ne la tourmentez pas à cet égard, disait Murillo; il faut du temps pour que la conviction s'établisse. »

Un chevalet se trouvait dans cette salle. Pour faire plaisir à Zorah, l'artiste y plaça une toile; et bientôt l'image de la jeune fille souriante et tenant des fleurs dans sa main, apparut avec tout le prestige d'une couleur merveilleuse.

Zorah ne pouvait se lasser de contempler ce portrait. A peine en croyait-elle ses yeux; car ce n'était pas une peinture, c'était la vie.

« Encore un chef-d'œuvre, dit dona Béatrix. Nous l'appellerons : *la Bouquetière*.

— Zorah, ce sera votre dot, dit Murillo: mais, ajouta-t-il, ce n'est qu'un badinage. Trois jours encore, et j'aurai à accomplir une promesse sacrée que j'ai faite en votre nom : rappelez-vous ces paroles ; elles sont graves : leur sens s'expliquera bientôt pour vous. »

Le terme marqué étant arrivé, Murillo, accompagné de dona Béatrix et de Zorah, qui avait pris un costume espagnol et s'était couverte d'un voile; suivi, en outre, de ses élèves qui marchaient respectueusement à quelques pas du maître, Murillo entra dans la grande chapelle de l'Inquisition. Une foule compacte de nobles seigneurs, de dames, de religieux s'y trouvait déjà rassemblée. Le général des Dominicains, le Père Eusebio en personne, vint recevoir le célèbre artiste.

« Mon père, dit celui-ci en ployant le genou, c'est aujourd'hui que je vais découvrir mon œuvre à vos yeux. Daignez n'y voir que l'intention qui a guidé mon pinceau; puissiez-vous penser que la foi l'a soutenu !

— Mon fils, répondit le dignitaire, votre intention a été toute chrétienne. Dieu vous en tiendra compte; et votre passé ainsi que votre existence vertueuse me sont un sûr garant de l'excellence de votre œuvre. L'autel est décoré déjà de ce tableau... La toile qui en couvre les beautés va tomber... Mais, auparavant, voici votre récompense. »

On amena un homme maigre et basané dont les mains étaient chargées de chaînes. Les chaînes furent rompues, pendant que le Grand Inquisiteur disait :

« Métillo, bénis ton libérateur. Le pieux Esteban a sollicité ta grâce. Vis, et ne persévère pas dans tes erreurs. »

Le Gitano et sa fille, qu'on avait peine à empêcher de se jeter dans les bras de son père, voulurent se prosterner aux pieds de Murillo. Celui-ci les retint par un geste plein de dignité; puis il se dirigea vers l'autel, s'agenouilla sur les degrés de marbre, fit une fervente oraison, et enfin, de concert avec deux de ses élèves, fit tomber le voile qui couvrait l'IMMACULÉE CONCEPTION.

Il y eut dans l'assemblée un frémissement d'admiration; la sainteté du lieu comprima seule l'élan de l'enthousiasme général.

Elle était là, cette admirable page : elle rayonnait de tout l'éclat de sa jeune splendeur; elle saisissait fortement le regard, elle parlait aux cœurs; et Séville, sous une impression unanime, bénissait l'homme supérieur qui venait de doter sa patrie d'un de ces fleurons auxquels le temps, loin de les effacer, donne encore plus de prix et de majesté (1).

Soudain une voix pleine d'émotion, une voix interprète d'un de ces accents qui s'échappent invinciblement de l'âme, s'écria :

« Je suis chrétienne !... »

Zorah s'était jetée à genoux devant le Grand Inquisiteur; et son père, en l'imitant, s'était associé à l'élan de sa conversion et au transport de sa reconnaissance.

La charité avait produit un chef-d'œuvre.

Le chef-d'œuvre avait produit la foi.

ALFRED DES ESSARTS.

(1) Le magnifique tableau de la *Conception Immaculée*, rapporté d'Espagne par le maréchal Soult, et vendu dernièrement aux enchères, a été acheté par le gouvernement français à un prix qui dépasse 600,000 fr. — On peut l'admirer dans le Salon carré du Louvre. Nous en offrons aujourd'hui la gravure à nos abonnées.

WESTMINSTER ABBEY (1).

Les historiens qui ont parlé de Westminster-Abbey se contredisent tellement sur l'origine de sa première fondation, qu'il est difficile de saisir une idée positive au milieu des suppositions qu'ils émettent. L'opinion la plus généralement adoptée est que : Sebert, l'un des rois de l'Heptarchie, fut dans le sixième siècle le fondateur de cet édifice. Après sa mort, ses fils étant retombés dans le paganisme, le temple chrétien resta abandonné aux outrages du temps. Les invasions des Danois achevèrent de détruire ce que les Saxons avaient négligé de conserver. De cette période jusqu'au règne d'Édouard le Confesseur, les ruines de la première abbaye restèrent dans leur triste solitude. Mais le zèle religieux de ce monarque lui inspira la pensée d'ériger un nouveau monastère sur l'emplacement de l'ancien. Alors s'éleva du milieu de ces débris un chef-d'œuvre d'architecture pour ce siècle. Son vaisseau avait la forme d'une croix latine qui devint depuis cette époque la forme de toutes les églises du royaume.

Henri III fit de grandes améliorations à cette abbaye. Mais c'est sous le règne de Henri VII que la magnifique chapelle qui porte le nom de ce roi fut exécutée, selon le plan que lui-même avait choisi. On en posa la première pierre le 24 janvier 1502. Cette chapelle fut placée sous l'invocation de la sainte Vierge ; et par une charte le roi la désigna pour être le lieu de sa sépulture, ainsi que celle de ses successeurs. Une clause de son testament enjoint de n'y admettre que ceux nés de sang royal.

Depuis Henri VII jusqu'au règne de Guillaume et celui de Marie, la religion catholique ayant cessé d'être celle de l'État, les spoliations du règne de Henri VIII, et les ravages qu'elle eut à souffrir pendant les guerres civiles, détruisirent en grande partie l'ancienne splendeur de Westminster-Abbey. Son abandon devint enfin le sujet d'une discussion parlementaire, et une somme considérable fut votée pour ses réparations.

Sir Christophe Wren, célèbre architecte du dix-septième siècle, fut chargé de rendre à cet édifice sa première magnificence et son imposante majesté. Il s'acquitta habilement de cette mission, en ajoutant les deux tours maintenant existantes, et en faisant construire le nouveau chœur. Le service divin s'y célèbre tous les jours à dix heures du matin et à trois heures de l'après-midi.

C'est dans la cathédrale de Westminster que les rois d'Angleterre reçoivent la couronne, par les mains de l'archevêque de Cantorbéry, seul prélat du royaume en possession de ce privilége ; c'est là que leurs mariages sont célébrés ainsi que toutes les solennités nationales.

A l'occasion du couronnement de George IV, l'ancien maître-autel ayant été déplacé, on trouva sous les dalles, la sépulture du roi Sebert, premier fondateur de l'édifice, celle du prieur Aymer de Valence, et celle d'Anne de Clèves, l'une des femmes de Henri VIII. Son cercueil fut alors placé parmi les tombes royales de la chapelle de Henri VII.

Dix chapelles renferment une multitude de sépultures. Elles sont d'une rare magnificence, mais nous ne citerons que celles dont les noms sont d'un intérêt historique.

CHAPELLE SAINT-EDMOND.

Tombeau de lady Frances, duchesse de

(1) Abbaye de l'ouest.

Suffolk. Elle est vêtue en robe de cour (1563). Elle était fille de Charles Brandon et de Marie Tudor, veuve du roi de France Louis XII. Elle fut mère de l'infortunée Jeanne Gray.

Alienor de Bohun, veuve du duc de Glocester, fils de Henri III. Ce prince fut victime de la jalouse inquiétude de son neveu Richard II, roi d'Angleterre. Ce dernier redoutant l'influence et la popularité du duc de Glocester, vint le visiter à Plashy en Essex, et reçut de lui l'accueil le plus empressé. Le duc crut de son devoir de reconduire son souverain jusqu'à la ville voisine; mais arrivé à Strafford, il se vit environné d'hommes armés qui le transportèrent sur un navire, jusqu'à Calais, où par ordre du roi, il fut étouffé entre deux lits de plumes. Sa veuve se retira dans le monastère de Barking, où elle mourut en 1399.

CHAPELLE DE SAINT-NICOLAS.

Tombeau d'Anne, duchesse de Sommerset, veuve du duc de Sommerset, oncle d'Édouard VI par sa mère Jeanne Seymour, et protecteur du royaume pendant la minorité de ce roi. Le duc fut décapité à la Tour, il y est enterré.

Le fastueux monument de lady Burleigh, épouse du célèbre ministre de la reine Élisabeth. Il se divise en deux compartiments. Dans la partie inférieure est couchée lady Burleigh; à ses côtés est étendue sa fille lady Anne, et sur le sommet du tombeau se voit la statue d'un vieillard revêtu des insignes de l'ordre de la Jarretière. C'est lord Burleigh, il est à genoux. Autour de ce tombeau sont sculptés les enfants et petits-enfants de lady Burleigh, dans l'attitude de la prière.

CHAPELLE DE HENRI VII.

Tombe de Marguerite Douglas, fille de Marguerite, reine d'Écosse, et nièce du redouté Henri VIII. Cette princesse avait contracté un mariage secret avec Thomas Howard, fils du duc de Norfolk. Le roi Henri, en ayant eu connaissance, fit conduire à la Tour les deux époux, qui furent enfermés séparément. Le mari de Marguerite mourut; alors elle obtint sa liberté et épousa plus tard Mathieu, comte de Lennox, dont elle eut lord Darnley, époux de la reine Marie Stuart.

Près de Marguerite Douglas, est le royal mausolée de son infortunée belle-fille, Marie Stuart, dont l'histoire est généralement connue.

A quelques pas seulement de la tombe de Marie, s'élève le vaste tombeau de son orgueilleuse rivale, Élisabeth, reine d'Angleterre. Tout ce que l'histoire et la poésie peuvent inspirer d'images flatteuses, est employé par l'habile sculpteur pour assurer au moins à son œuvre (si ce n'est à la reine), le tribut d'admiration que mérite un si magnifique ouvrage. La postérité a dû sans doute faire la part de chacun.

Tombeau des enfants d'Édouard. Érigé par le roi Charles II à la mémoire de ces jeunes victimes de l'ambition de Richard III, avec une inscription en latin sur la face principale. En voici la traduction :

Ici reposent les restes d'Édouard V, roi d'Angleterre, et de son frère Richard, duc d'York, qui ayant été confinés dans la Tour, y furent étouffés sous des oreillers par ordre de l'usurpateur Richard III, leur oncle. Par la volonté de ce prince cruel ils furent secrètement et misérablement ensevelis. Leurs ossements qu'on recherche inutilement pendant près de deux siècles, ont été récemment découverts sous les décombres d'un escalier qui conduisait autrefois à la Tour Blanche. Lesquels ossements par des preuves authentiques ont été reconnus pour ceux de ces royals infortunés. Le roi Charles II, plaignant leur triste sort, a ordonné que les corps des deux princes fussent placés honorablement au milieu des sépultures destinées aux rois d'Angleterre. En l'année 1678, la 30e de son règne.

Il est remarquable qu'Édouard V était

né dans le sanctuaire appartenant à l'église où sa mère Élisabeth Woodville vint chercher un refuge pendant les troubles qui ensanglantèrent le règne d'Édouard IV (la guerre des Deux Roses). A onze ans, ce jeune prince perdit son père et fut proclamé roi ; mais deux années après, il expirait avec son jeune frère dans l'appartement que tous deux occupaient au sommet de la Tour Blanche.

Tombe du général Monck, duc d'Albemarle, auquel le roi Charles II dut sa restauration. Après sa mort, et comme preuve éclatante de sa reconnaissance, ce roi lui assigna une place dans la chapelle de Henri VII.

Tombe de George Williers, duc de Buckingham. Favori de Jacques Ier et de son fils, Charles Ier, il tomba sous le poignard de Felton, victime de la haine populaire que sa conduite lui avait attirée.

Dans une chapelle supérieure, se voient derrière un vitrage hermétiquement fermé, les effigies en cire de ce même duc de Buckingham, de Charles II, du roi Guillaume et de sa femme la reine Marie, et celle de la reine Anne. Toutes ces figures sont d'une grande ressemblance ; leurs costumes sont parfaitement conservés malgré leur ancienneté.

On entre ensuite dans la nef de la chapelle ; cette salle résume à elle seule tout ce que le génie de l'homme peut imaginer de plus admirable en sculpture. C'est là que sont reçus, en grande céremonie, les chevaliers du Bain (lequel ordre fut renouvelé sous le règne de George Ier en 1725). Dans chaque stalle sont placées des plaques de bronze sur lesquelles sont gravées les armes de chaque chevalier, et au-dessus sont suspendus sa bannière, son épée et son casque. Des siéges fixés pour les écuyers, sont placés au-dessous de ceux de leurs maîtres, et leurs armes y sont également gravées sur des plaques de bronze. C'est sous les dalles de cette salle que les rois de la maison de Brunswick ont leur sépulture, excepté ceux qui ont désiré être déposés dans la chapelle royale de Windsor.

A l'extrémité de la salle des chevaliers du Bain est le magnifique tombeau d'airain si admirablement ciselé qui renferme les restes du fondateur de Westminster, Henri VII, et de sa femme, Élisabeth d'York. Leurs statues sont placées près du monument.

CHAPELLE SAINT-ÉDOUARD.

Au milieu de cette chapelle s'élève la tombe de saint Édouard le Confesseur, ou plutôt l'immense châsse de bronze qui contient les restes du saint roi. Elle lui fut érigée par Henri III après la canonisation de ce monarque par le pape Alexandre III, qui le fit placer dans le saint catalogue sous l'invocation de saint Édouard le Confesseur, en 1269, c'est-à-dire cent quatre-vingt-dix-sept ans après sa mort.

Cette chapelle est pavée d'une riche mosaïque qu'on dit avoir été envoyée de Rome par le pontife, à cette occasion. Quoique très-dégradée par le temps, cette mosaïque est encore admirable.

Dans un moment de crise politique où les finances de l'état étaient épuisées, Henri III, du consentement de l'abbé de Westminster, engagea les joyaux appartenant au corps et à la châsse d'Édouard le Confesseur pour la somme de 2,557 livres (63,925 fr. de notre monnaie), somme énorme pour cette époque.

Près de la châsse de saint Édouard est le tombeau de l'épouse de ce monarque, Éditha, fille de Godwin, comte de Kent. Les historiens du temps ne tarissent pas sur les éminentes vertus de cette princesse ; son angélique douceur, sa rare beauté, et son incomparable talent dans les travaux de son sexe. « Elle travaillait de ses propres mains les curieuses et magnifiques robes que le roi portait les jours de cérémonie. » Elle mourut en 1118.

Près de cette reine est la tombe de Mathilda, fille de Malcolm, roi d'Écosse, et épouse de Henri Ier, roi d'Angleterre. L'union de ces deux époux fit cesser les contestations relatives aux droits respectifs de leurs familles au trône d'Angleterre. Mathilda, dernier rejeton de la race saxonne par sa mère, fut élevée par sa tante, abbesse d'un couvent royal en Écosse. Cette jeune princesse était d'abord destinée à l'état religieux. Mais, malgré sa haute piété, Mathilda ne portait qu'à regret le cilice et la haire que lui imposait la sévérité de la règle. Son oncle paternel, réfugié à la cour d'Angleterre, lui amena un jour dans une de ses visites le prince Henri. Ce prince devint épris de Mathilda, et se promit d'en faire son épouse, quand il serait maître de sa volonté. Devenu roi après la mort de son père, il demanda la main de la princesse écossaise. Cette alliance, qui assurait désormais la sécurité de la couronne à la race normande, fut accueillie à l'unanimité par le grand conseil; mais le clergé s'y opposa vivement, prétendant que Mathilda était dans les ordres, puisqu'elle avait porté l'habit religieux. Après plusieurs synodes devant lesquels la princesse fut obligée de comparaître, elle prouva que jamais elle n'avait été engagée par aucun vœu, et qu'elle n'avait porté le voile qu'en cédant à l'impérieuse autorité de l'abbesse, sa tante. Son mariage avec Henri fut immédiatement célébré. Cette reine était fille de sainte Marguerite d'Écosse.

Au côté nord de la chapelle est la tombe de Henri III, qui rendit à l'abbaye de Westminster son antique splendeur. Il mourut dans la 65e année de son âge, après 56 ans d'un règne orageux, et fut enterré avec une magnificence sans exemple par les chevaliers du Temple, dont son père avait été le fondateur.

Aux pieds de Henri III est un marbre tumulaire avec l'effigie d'Éléonore de Castille, épouse d'Édouard Ier, qui donna à son époux de si touchantes preuves de dévouement, et l'accompagnait fidèlement au milieu des dangers de la guerre.

Tombe de Philippe de Hainault, épouse du roi Édouard III. C'est à cette reine que les six bourgeois de Calais exigés en sacrifice par le monarque anglais qui venait de prendre la ville durent leur grâce. Elle venait d'arriver au camp, victorieuse d'ennemis qu'elle avait combattus en personne; et sachant le roi encore sous l'impression de cet heureux événement, elle se jeta à ses pieds, et en obtint la délivrance des braves bourgeois qui s'étaient si héroïquement dévoués pour leurs concitoyens. Cette reine vécut avec son époux quarante-deux ans, et lui donna quatorze enfants. Édouard III fut déposé dans le même tombeau.

Aux pieds de la châsse d'Édouard le Confesseur, à l'entrée de la chapelle, est un siége antique, sorte de fauteuil en bois, sans ornements sculptés. Une large pierre cerclée de fer est assujettie à ce siége. Il fut apporté en Angleterre par Édouard Ier (de la race Normande), qui venait de vaincre John Baliol, roi d'Écosse; il en fit don à la chapelle du saint roi. On a longtemps prétendu que cette pierre, nommée jadis l'oreiller de Jacob, lui servait en effet à reposer sa tête au moment du songe. Mais ce qu'il y a de vrai, c'est qu'elle servit de trône à Alfred le Grand, parce qu'il était assis sur cette pierre lorsqu'on vint le chercher pour reconquérir son royaume. Par respect sans doute pour cette tradition, elle était conservée à Scône, et les rois écossais y siégeaient pour la cérémonie de leur couronnement. Au-dessus est suspendue la formidable épée du grand Alfred, qui donne l'idée de la taille présumée de ce prince, puisque cette arme a environ cinq pieds de longueur et pèse trente-cinq livres.

Les autres chapelles ne contiennent que des sépultures particulières toujours somptueuses, toujours curieuses par la délica-

tesse de leur ciselure, quand elles sont en bronze, ou la beauté de leur sculpture, quand elles sont en marbre; mais dont les noms moins historiques seraient d'un intérêt plus secondaire.

Les hommes d'État, les savants, les amiraux, les poëtes, les artistes, les généraux, ont tous leur mausolée dans Westminster-Abbey. Ainsi reposent dans ce lieu qui égalise les conditions, les protégés et les protecteurs, et les noms de James Watt, Garrick, Spencer, Pope, le général Wolfe, Shakespeare, Dryden, Nelson, Addisson, Chaucer, Pitt, Hændel, etc., sont conservés à la postérité sous les voûtes somptueuses de Westminster-Abbey.

Mme Laure Prus.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

THE MERCHANT OF VENICE,

DE SHAKESPEARE.

Mercy.

It droppeth as a gentle rain from heav'n
Upon the place beneath. It is twice bless'd;
It blesseth him that gives and him that takes.
'Tis migthiest in the migthiest, it becomes
The throned monarch better than his crown:
His sceptre shows the force of temporal power
The attribute to awe and majesty,
Wherein doth sit the dread and fear of kings:
But mercy is above the sceptred sway
It is enthroned in the hearts of kings
It is an attribute to God himself,
And earthly power doth then show likest God's
When mercy seasons justice. Therefore, Jew,
Though justice be thy plea, consider this —
That in the course of justice, none of us
Should see salvation: we do pray for mercy;
And that same prayer doth teach us all to ren-
The deads of mercy. [der

LE MARCHAND DE VENISE,

DE SHAKESPEARE.

La Miséricorde.

C'est comme une douce pluie qui coule du ciel sur la terre. Elle est doublement bénie, elle bénit celui qui l'octroie et celui qui la reçoit: elle est puissante entre les plus puissants; au monarque sur son trône, elle sied mieux que la couronne: son sceptre indique la force de l'autorité temporelle, c'est l'attribut de la majesté, en qui résident le respect et la crainte des rois. Mais la miséricorde domine l'autorité du sceptre, elle règne sur le cœur des rois; c'est l'attribut de Dieu lui-même, et la puissance temporelle est d'autant plus semblable à celle de Dieu, que la miséricorde tempère la justice. Ainsi donc, Juif, bien que ta prétention soit justice, considère ceci: — Dans l'ordre de la justice divine, aucun de nous ne verrait son salut: nous implorons sa miséricorde, et cette prière même doit nous apprendre à tous à faire des œuvres de miséricorde.



LA DENTELLIÈRE DE GAPTAROFKA.

Gaptarofka est un grand village, dont les cartes ne parlent point, mais que l'on trouve en Russie, par le 51ᵉ degré de latitude nord, sur les limites des gouvernements de Koursk et de Karkoff, et qui appartient à la famille S***.

Ce village est situé dans un admirable pays; ce sont, partout, de magnifiques bois d'ormes, de tilleuls et de chênes; des collines verdoyantes, des prairies bien cultivées, de beaux troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres; tout y offre en un mot l'aspect du bien-être et de la prospérité. Comme le sol en est montueux et accidenté, les cabanes n'y suivent point cet alignement désespérant qu'on retrouve partout en Russie, dans les villages aussi bien que dans les villes, hors, cependant, à Moscou, l'orientale, et à Koursk, que le terrain, ainsi que celui de Gaptarofka, oblige à suivre ses sinuosités.

Rien ne manquerait à Gaptarofka, si la Koura ou quelque autre rivière eût daigné se détourner de sa route et venir animer ses ombrages; mais, comme la perfection n'est point de ce monde, Gaptarofka manque d'eau.

Pour se donner le plaisir du bain, plaisir qui est une nécessité chez les Russes, les filles du village sont obligées d'aller chercher à une lieue de là, quelques mares à fond vaseux, que l'habitude et le besoin leur font trouver pures et limpides comme le cristal, mais dans lesquelles l'étranger ne pourrait se résoudre à faire la plus légère ablution.

Parmi ces jeunes filles, toutes esclaves de la famille S***, il en était une qui ressemblait à un lis oublié parmi des pâquerettes et des boutons d'or.

Elle se nommait Oustiouche, et avait quinze ans; sa taille élancée et frêle était d'une parfaite élégance; ses cheveux blond ardent, nattés et posés en couronne sur son front, comme ceux de toutes les jeunes esclaves russes, encadraient à ravir ses traits fins et nobles; ses pieds et ses mains n'auraient laissé rien à désirer à l'artiste le plus exigeant; enfin, à travers son regard doux et son sourire ingénu, on devinait une humeur égale et une parfaite innocence.

Oustiouche était orpheline; madame S*** s'était intéressée à son sort et, non contente de lui procurer le strict nécessaire, ainsi que tout seigneur le doit à ses esclaves dans le besoin, elle avait voulu qu'Oustiouche reçût quelque teinture d'éducation, et apprît un de ces jolis états qui n'altèrent point la beauté des femmes; Oustiouche était dentellière.

Dans les gouvernements de Toula, de Koursk et de Karkoff, la fabrication de la dentelle emploie une bonne partie de la population féminine.

Il est bien entendu que nous ne parlons ici que des esclaves.

Si les seigneurs s'occupent de leurs biens en véritables et bons fermiers, les dames, en général, tiennent à honneur de ne rien faire.

Les paysannes font donc toutes de la dentelle ou à peu près, et elles y excellent. Les produits de cette industrie se colportent partout en Russie, servant non-seulement à orner les jupons, les pantalons d'enfant, les peignoirs; mais encore à garnir les rideaux et les couvre-pieds.

S'il est de ces dentelles qui épaississent au lavage et perdent ainsi tout leur prix, c'est l'exception; en général, elles gardent intactes leurs qualités précieuses de légèreté et de solidité; précieuses d'autant plus, que ces objets sont accessibles à toutes les bourses.

Nous avons dit que la jeune dentellière avait reçu quelque éducation.

Dans bon nombre de villages, une amélioration essentielle s'est introduite depuis quelques années ; il en est peu qui ne possèdent une école et un maître.

C'est un acheminement vers des progrès que le temps amènera.

Le maître qui avait enseigné à lire, à écrire et à compter à Oustiouche mérite que nous lui consacrions quelques lignes.

C'était aussi un esclave de la famille S***. Tout jeune encore il avait montré des aptitudes qu'on s'était empressé de cultiver ; et, une fois lancé dans le vaste champ de l'étude, il ne s'était point arrêté aux bornes qu'on lui avait prescrites.

Par exception à ce qui se voit communément chez les Russes, la bibliothèque de M. S*** était nombreuse et choisie.

Notre jeune savant l'entrevoyait parfois, et aurait donné sa jeunesse pour avoir le droit d'y toucher.

Les kabacs (cabarets), les danses des filles, les chants à l'unisson, chants doux et tristes que le paysan russe a toujours sur les lèvres, et qu'il fredonne avec un visage insouciant et épanoui ; rien ne le distrayait de son ardent désir de s'instruire. Pour arriver à obtenir la permission de puiser à cette bibliothèque, objet constant de ses désirs, il employa plus d'imagination et de diplomatie qu'il ne lui en eût fallu pour conquérir un nom et un monde.

Mais aussi, quand cette faveur suprême lui fut accordée, avec quel saint respect il porta la main sur les livres ; avec quelle délicatesse il les ouvrit ! on aurait dit que *ces trésors de l'âme* devaient s'évanouir comme un souffle au contact de ses doigts et de son haleine.

A partir de ce jour, Ivan Ivanovitch, le jeune maître, passa dans la bibliothèque tout le temps que ses occupations lui laissaient ; et, chose remarquable pour nous, qui souvent, à cause de quelques bribes de science ramassées çà et là, nous imaginons être appelés à jouer un rôle en ce monde, plus Ivan se plongeait dans l'étude et y découvrait de précieux filons, plus il s'attachait à son village et appréciait son obscurité.

Quelle plus belle carrière pourrait m'être offerte ? se disait-il, quelle plus glorieuse mission que celle d'ouvrir et de développer l'intelligence des enfants ; de butiner pour eux, à l'exemple de l'abeille de leur sauver l'aridité du travail et de ne leur en présenter que le miel ?

Parmi ses jeunes élèves, filles et garçons, Ivan Ivanovitch n'avait point tardé à remarquer Oustiouche.

Ces deux natures, fines et sensibles, quoique primitives et agrestes, devaient s'entendre.

Aucun autre enfant ne suivait mieux qu'Oustiouche les démonstrations du maître et ne les appliquait plus rapidement ; cela ne manqua pas d'établir entre eux un lien doux et pur, basé sur une admiration naïve de la part de l'un, sur un vif intérêt de la part de l'autre, et qui, au dire de tout le village, devait immanquablement finir par une noce.

C'est à l'époque où ce propos courait dans Gaptarofka, et où les intéressés étaient seuls à ne le point connaître, que madame S*** eut la fantaisie d'emmener Oustiouche à Saint-Pétersbourg, et d'en faire cadeau à sa fille, comme d'une femme de chambre aussi adroite que douce et modeste.

Entre l'expression de ce désir et son accomplissement, il fut donné deux jours à Oustiouche, pour faire ses adieux à son beau village aimé, à ses compagnes, à ses douces habitudes de travail et d'étude, à l'existence calme et limpide dont elle avait joui jusqu'alors, et au jeune maître qui, le cœur gros et le front assombri, oublia, ce jour-là, le chemin de la bibliothèque.

« *Pratchaïté ! pratchaïté !* Adieu ! adieu ! disait la jeune dentellière, adieu tout ce

que j'ai aimé jusqu'à ce jour; la mère l'ordonne (les esclaves russes nomment leurs seigneurs, père et mère); il faut partir. — Ivan, dit-elle au jeune savant, voici les dernières cartes que tu m'as fait dresser, les dernières poésies de notre Pouchkine que tu m'as dictées; garde-les en souvenir de moi. — Et toi, reprit Ivan, prends ce cahier, c'est un trésor; tu y trouveras des consolations pour toutes les peines et des conseils pour tous les périls. J'ai recueilli cela dans de précieuses traductions. C'est riche comme nos mines de l'Oural et inépuisable comme la bonté de Dieu. »

C'était un recueil des meilleures pensées de *l'Imitation*, de Pascal et de Montesquieu.

Quand les deux jeunes gens eurent échangé leurs modestes souvenirs, ils se regardèrent longtemps comme pour se graver leurs traits dans leurs cœurs; puis, ils répétèrent une dernière fois ce long et doux pratchaïté, qui exprime si bien le regret et le déchirement de la séparation et, le fouet des cochers se faisant entendre, Oustiouche s'élança sur le siége de derrière, à côté d'une autre femme de chambre; bientôt, la pauvre dentellière perdit de vue les beaux arbres à l'ombre desquels elle était née et avait espéré vivre et mourir.

Si madame S*** eût pu deviner ce qui se passait dans le cœur de la jeune fille, elle ne l'aurait point ainsi violemment arrachée à sa vie paisible et ignorée; mais, outre que les jeunes esclaves osent rarement faire entendre une parole en désaccord avec la volonté du maître; quitter le village pour la ville, et pour quelle ville? pour Saint-Pétersbourg, avec la perspective d'y apercevoir l'empereur ou les siens, est toujours regardé comme une faveur si grande, qu'il était impossible à madame S*** de soupçonner qu'Oustiouche ne fût pas parfaitement heureuse de ce départ.

Les vastes décombres d'Orel, dévoré il y a deux ans par un incendie et point encore sorti de ses cendres; l'immensité de Toula; l'aspect enchanteur de Moscou; l'imposante dignité de Pétersbourg : tout cela ne fit qu'effleurer l'âme d'Oustiouche; ses yeux regardaient, mais son esprit était resté derrière, et, plus d'une fois, lorsque dans les vastes appartements de madame S***, à Saint-Pétersbourg, elle voyait ses compagnes admirer naïvement un luxe inconnu pour elles jusqu'alors, elle soupirait et croyait entendre les arbres de Gaptarofka répondre à ses soupirs.

Cependant madame S*** avait un fils, Nicolas Petrovitch, (Nicolas fils de Pierre), dont Oustiouche avait été la sœur de lait, et qui parut charmé de voir venir au nord cette jolie fleur du midi.

Soit instinct de la jeunesse, soit qu'avec lui Oustiouche ne songeât pas à cacher sa douleur, Nicolas ne tarda point à deviner les regrets de la jeune fille, et il ne cessa, dès lors, d'obtenir de sa mère, pour Oustiouche, toutes sortes de distractions et de faveurs qui durent forcément dissiper ou du moins grandement diminuer son chagrin.

Toute grande maison est une petite cour en miniature, avec ses favoris, ses flatteurs et ses courtisans. Lorsque, chez madame S*** on vit de quelle sorte Oustiouche était traitée, ce fut à qui, tout en la jalousant au fond de l'âme, lui témoignerait le plus d'égards et d'empressement.

Sa jeune maîtresse avait d'ailleurs, pour elle, une affection sincère; Nicolas ne l'appelait que sa sœur; madame S*** ne passait jamais auprès d'elle sans lui caresser le menton; enfin, lorsque des amis de la maison l'entrevoyaient, au sortir d'une antichambre ou de l'appartement de madame S***, ils ne manquaient point de lui adresser quelques paroles flatteuses.

Quelle peine de quinze ans eût pu résister à tant de soins aimables? Ce qui devait arriver arriva, l'amour-propre d'Oustiouche bourdonna si fort, qu'elle n'entendit plus ses souvenirs; la figure grave et sereine

du jeune maître se confondit dans les teintes neutres de l'horizon ; le doux paysage de Gaptarofka fit place à de plus récentes images ; en un mot, Oustiouche oublia, et commença à s'étonner d'avoir pu vivre quinze ans loin de cet enivrement et de ce bruit.

L'intendant des biens de ville de la famille S*** était un Allemand rapace et fin qui, voyant le vent de la faveur souffler sur la tête d'Oustiouche, crut faire un coup de maître en l'épousant.

Il en parla à Nicolas Petrovitch, qui se fit fort d'arranger cette affaire, et d'obtenir, pour cadeau de noces, la liberté de sa jolie sœur de lait.

En effet, après quelques instances, madame S*** se laissa gagner ; un engagement fut pris avec M. Hermann, et l'on fit venir Oustiouche à qui l'on conta ce nouveau bonheur.

Il faut le dire, au premier mot de ce mariage, Oustiouche sentit au cœur comme un remords aigu ; mais elle n'avait pris aucun engagement ; mais elle allait être libre ; mais on l'appellerait madame l'intendante ; elle aurait une servante, de l'argenterie, des chapeaux ; le souvenir d'Ivan pouvait-il tenir contre tous ces prestiges ? Elle consentit à ce qu'on voulut, et, quinze jours plus tard, son mariage se célébrait dans les salons de madame S***.

A l'occasion de ce mariage, Oustiouche, dont la faveur semblait croître de jour en jour, fut littéralement comblée de dons ; madame et mademoiselle S***, Nicolas Petrovitch, des parents éloignés même, qui s'étaient empressés de venir à cette fête et de n'y point venir les mains vides, semblaient faire assaut de folies et de prodigalités ; c'étaient des robes de taffetas rose glacé de blanc, des bournous de cachemire, des capotes de dentelle, des porcelaines de toutes formes et de tous pays, de petits meubles plus propres au boudoir de sa maîtresse qu'à son modeste appartement ; mille futilités enfin dont elle ignorait les noms, la pauvre fille, mais qui la plongeaient dans une ivresse qui lui devint funeste.

Ne connaissant plus de bornes à ses désirs, se croyant tout permis, ayant absolument perdu les notions exactes de ce qu'elle était, quoique libre, vis-à-vis de ceux qui l'employaient, Oustiouche, une fois mariée, s'arrangea un petit culte de sa personne, et, en dehors des trois toilettes, qu'à l'instar de madame S*** elle jugeait indispensables, elle ne trouva plus une minute à consacrer à ses devoirs, devoirs bien simples pourtant, puisqu'ils se bornaient à faire le thé soir et matin, et à le préparer sur des plateaux que les domestiques emportaient.

Cela passa pendant les quelques premiers jours. Madame S*** souriait même à voir l'importance de son ancienne esclave, dans sa robe de soie rose glacée de blanc ; elle faisait la part de l'enfantillage et attendait avec bonté que l'heure de la raison revînt.

Mais Oustiouche se trouvait trop bien de sa vie nouvelle pour y rien changer. Jolie comme un ange, malgré le peu de goût qui présidait à sa toilette, elle oubliait les heures ou à se regarder devant une glace, ou à faire et défaire un chiffon.

Madame S*** se lassa ; elle fit des reproches ; Oustiouche avait bonne envie d'être rebelle. « Je suis libre, maintenant, disait-elle à son mari, et vous ne devez point souffrir qu'on me parle sans ménagement. »

Sa coquetterie et son élégance intempestive finirent par blesser ses anciens maîtres ; ils en vinrent à regretter leurs bienfaits, et, enfin, après trois mois pendant lesquels on était passé de l'engouement à l'indifférence et au mécontentement absolu, Oustiouche et son mari perdirent leur place, et se trouvèrent, l'un avec son ambition déçue, et l'autre avec les oripeaux qui lui avaient tourné la cervelle.

Ce fut alors que commença pour Oustiouche une vie de désolation et de misère; non pas que la pauvreté et son triste cortége se fussent appesantis sur elle; son mari était resté dix ans intendant chez M. S***; et, avec les talents naturels que possédait M. Hermann, on ne touche point, pendant dix ans, à une fortune de 200,000 livres de rente, pour qu'il n'en reste rien aux doigts. Mais la pauvre fille, qui n'avait été épousée que dans des vues ambitieuses, ayant, par sa folle conduite, fait évanouir les hautes visées de son mari, se trouvait en butte à de continuels reproches; il lui redisait sans cesse et sans pitié, qu'elle devait se trouver trop heureuse qu'il l'eût tirée d'une condition abjecte pour l'élever jusqu'à lui; que sa vie entière ne suffirait point à le dédommager d'un tel bienfait; que son lot était primitivement un obscur village, tandis que, grâce à lui, elle habitait l'une des premières villes du monde, et avait l'honneur de se trouver sans cesse en contact avec la plus haute noblesse.

Hélas! où étaient la douceur, la bienveillance et la bonté avec lesquelles, autrefois, lui parlait Ivan? L'avait-il jamais humiliée? Avait-il jamais fait couler ses larmes? « Malheureuse folle que j'ai été, se disait Oustiouche, j'avais là-bas un bonheur sûr, Dieu me punit de l'avoir dédaigné. »

Alors, elle se rappela le petit cahier, dernier souvenir du jeune savant; elle y courut comme vers une source sacrée, et, trouvant cette pensée : *Renoncez à vous-même, prenez votre croix et suivez Jésus*, elle se l'appliqua courageusement. « J'ai gâté la belle vie que le bon Dieu m'avait faite, se dit-elle; ayons, du moins, le courage de supporter la peine de ma sottise et de ma vanité; portons la croix. Ivan ne m'aurait-il enseigné que la résignation et la patience, que cela me suffirait encore pour bénir à jamais son nom. »

Dix années s'écoulèrent, pendant lesquelles le courage d'Oustiouche ne se démentit point.

Elle avait plié et serré ses belles robes, ses bournous de cachemire blanc, ses coiffures; et, quand ses forces la trahissaient, lorsque son mari lui avait longuement énuméré les avantages que sa légèreté leur avait fait perdre, et combien il était fâcheux, pour lui, d'être descendu jusqu'à elle, sans en tirer aucun profit, elle courait auprès du coffre où étaient renfermés ces restes d'un temps bien court; elle les regardait en silence, puis s'écriait : « Je l'ai mérité! j'ai mérité toutes mes tortures! Comment ai-je pu, pour ces misérables chiffons, perdre jusqu'à la mémoire du cœur? Gardons-les, gardons-les toujours; lorsque ma souffrance me semble dépasser ma faute, ce sont eux qui me rappellent ce vertige de vanité et cette ingratitude qui ont pu étouffer en moi les souvenirs aimés de mon enfance. »

Cependant, il était au monde un brave cœur qui n'avait point oublié Oustiouche. Nous voulons parler de Nicolas Petrovitch, son frère de lait.

Lors de la disgrâce de la jeune femme, Nicolas avait été plus peiné que blessé de la légèreté de sa conduite, et n'avait pu s'empêcher de garder pour elle une espèce de commisération tendre, toute prête à lui venir en aide si besoin était.

Il n'avait point ignoré l'existence pénible que M. Hermann faisait à sa femme, mais il n'avait pas cru devoir intervenir, et, quoique plaignant Oustiouche de tout son cœur, et trouvant qu'elle payait bien cher un moment de folie, dont il sentait qu'elle n'était pas absolument seule à blâmer, il était resté spectateur invisible et muet de ce triste ménage.

Nous disons que Nicolas Petrovitch n'imputait pas à Oustiouche toute seule la folle conduite qui avait attiré sa disgrâce. En effet, madame S***, par une bonté mal entendue, en était, sinon l'unique, du moins la première cause.

Ce n'est pas tout que de vouloir faire le bien, il faut encore le savoir faire.

En élevant Oustiouche presque jusqu'à elle; en l'accablant de caresses, de louanges et de présents, madame S*** n'avait point songé à l'effet qu'une situation si nouvelle devait produire sur une tête de quinze ans, et ne lui avait point, ensuite, pardonné les erreurs qu'elle-même avait provoquées.

Il fallait ou ne point tirer si subitement Oustiouche de l'ombre où elle avait vécu jusque-là, ou, l'ayant fait, prendre la peine de calmer son exaltation et sa fièvre, et de la ramener au sentiment de sa position.

Nicolas le comprenait; voilà pourquoi il n'avait point cessé de s'intéresser à Oustiouche.

Aussi, lorsqu'après ces dix années d'angoisses et d'expiation, M. Hermann fut appelé à rendre à Dieu des comptes bien autrement terribles que ceux dont il s'était occupé toute sa vie, Nicolas se trouva là pour offrir à Oustiouche un pardon généreux (de la part de sa mère), et tous les secours dont elle pouvait avoir besoin.

Quand Oustiouche fut admise à baiser la main de madame S***, son doux et charmant visage rayonna d'une joie qu'il avait désappris à rendre.

« Mon enfant, lui dit madame S***, notre nouvel intendant est garçon; les fonctions que remplirait sa femme sont vacantes; reprenez-les. »

Oustiouche secoua la tête; ses beaux yeux se remplirent de larmes; elle voulait et n'osait parler.

« Ce n'est point cela que tu désires, lui dit Nicolas avec sa familiarité de frère; parle, as-tu quelque autre idée? — Parlez, dit aussi madame S***, parlez, Oustiouche; que craignez-vous? — Gaptarofka, murmura tout bas Oustiouche avec un soupir. — Gaptarofka! s'écria Nicolas; tu veux retourner à Gaptarofka? Eh bien! tu as raison; c'est là, ma douce fleur, c'est là qu'est ta place. Maminka (douce appellation que les Russes emploient à tout âge), maminka, dit-il à sa mère, mettons-la à la tête de votre nouvelle fabrique de dentelle, vous savez, celle qui est proche de la classe de notre excellent Ivan. »

A ce nom, Oustiouche pâlit et ne put dissimuler une émotion violente. Ce nom évoquait, pour elle, de si doux souvenirs!

« Cette position vous conviendrait-elle, Oustiouche? lui demanda madame S*** avec sa grâce et sa bonté d'autrefois. — Oh! madame! oh! ma mère! »

Oustiouche ne put ajouter d'autres paroles à ces exclamations parties du cœur, mais ses larmes et ses regards reconnaissants suffirent à madame S***, et, comme le retour du voyage annuel dans les terres approchait, il fut convenu qu'on emmènerait Oustiouche, et qu'on l'irait rendre à sa vie paisible, à ses collines et à ses grands bois.

Cette décision prise, Oustiouche raya de sa vie ses dix années de souffrance et d'expiation, et se mit aux préparatifs du départ avec une joie enfantine et expansive qui se communiquait à tout ce qui l'entourait.

Mais lorsqu'on eut quitté Saint-Pétersbourg, et franchi les quatre cents lieues qui séparent cette ville de Gaptarofka; lorsque les collines de son village natal montrèrent à l'horizon leurs cimes vertes et leurs panaches séculaires; lorsque, marchant toujours, on en vint à distinguer les bruits qui montent de tout endroit habité par les hommes; le grincement des roues du chariot, le marteau du forgeron, le sciage des pierres de l'église qui s'élevait; la pauvre Oustiouche se cacha la tête dans ses mains, et, ne pouvant plus contenir son bonheur et son émotion, elle se prit à pleurer à chaudes larmes.

Ce n'était rien encore; une sensation plus violente l'attendait dans les cours du château. Ivan, le modeste Ivan, presque pas vieilli, toujours vêtu de la longue redingote du paysan endimanché, se trou-

vait sous le vestibule pour recevoir ses maîtres, ainsi qu'il le faisait chaque année; et, après avoir présenté sa main à madame S***, la tendit aux personnes de sa suite, et s'avança aussi vers Oustiouche, encapuchonnée dans un bonnet de voyage, sans se douter qu'il se trouvait en face de son ancienne et inconstante amie.

Cependant, Oustiouche qui l'avait vu la première, et qui contemplait en silence ce visage calme et beau, auquel dix années n'avaient apporté ni un cheveu blanc ni une ride; ce visage où la paix du cœur était écrite en caractères indélébiles; Oustiouche ne descendait point, perdue qu'elle était dans ses pensées; et il fallut que Nicolas Petrovitch lui criât : « Descends donc, Oustiouche, » pour qu'elle fût tirée de sa torpeur.

« Oustiouche! dit Ivan. — Eh, oui! Oustiouche, reprit Nicolas, notre Oustiouche, qui nous est rendue. — Oustiouche! » répéta Ivan. Et le rigide savant, auquel on ne connaissait d'autre amour que ses livres, pâlit et serait tombé, si la muraille ne lui eût offert un secourable appui.

Alors, Oustiouche, emportée par un noble et premier mouvement, descendit, alla vers Ivan, et lui dit avec une simplicité touchante : « Ivan, tu as beaucoup à pardonner, mais j'ai beaucoup expié. »

Ivan lui tendit la main; leurs yeux se rencontrèrent et tout fut dit entre eux; ils oublièrent le temps écoulé depuis leur séparation, et recommencèrent à vivre de leur vie d'autrefois; sauf que les heures d'études d'Oustiouche furent transformées en heures de travail et de surveillance, dans la fabrique de dentelle qui, selon le désir de Nicolas Petrovitch, fut confiée à ses soins.

Cette fabrique, on se le rappelle, avait été élevée à côté de la classe d'Ivan; de sorte que, plus tard, lorsque Oustiouche, quoique libre, se fut mariée au digne et bon esclave Ivan Ivanovitch, elle put, à la fois, vaquer aux devoirs de sa direction et à ceux de son ménage.

Aujourd'hui, Oustiouche que nous avons vue belle comme jamais, et rayonnante d'une félicité profondément sentie, répète chaque soir à quatre beaux enfants dont elle est devenue mère : « Mes amis, le bonheur ne fleurit qu'à l'ombre de la médiocrité. »

Mme ADAM BOISGONTIER.

LE SOLDAT DE QUIBERON.

I.

Après une journée étouffante du mois de juillet 1795, le soir était tombé brusquement; le soleil s'était enseveli derrière un rideau de sombres nuages; un silence plein de menaces planait sur la campagne; de larges éclairs déchiraient le ciel livide, et des gouttes d'eau rares et pesantes venaient rejaillir sur le sol altéré. A de rares intervalles, le vent soulevait les lames salées de la baie de Morbihan; elles entraient avant dans les terres comme au temps des grandes marées de l'année, et, en se retirant, laissaient derrière elles de longues traînées d'écume.

Trois femmes assises dans une petite salle du manoir de Theix observaient les progrès de la tempête, avec cette inquiétude attristée que l'approche des commotions de la nature répand dans l'âme. La salle où elles se trouvaient était prise dans une des anciennes tours du château; elle dominait le golfe, et de ses fenêtres étroites aux profondes embrasures, on voyait, dans les jours sereins, toute l'étendue du Morbihan avec ses golfes, ses caps, et ses îles habitées par des pêcheurs.

« Quelle affreuse nuit se prépare ! dit une des jeunes filles en fermant la fenêtre et en secouant ses cheveux mouillés de pluie ; quelle nuit pour les pauvres marins ! »

Deux soupirs répondirent à cette exclamation ; les deux autres dames se serrèrent la main, et la plus âgée dit à demi-voix :

« Mon pauvre Jacques, où est-il ?

— Hélas ! ma mère, répondit la jeune fille assise à côté d'elle, confions-le à la sainte Vierge ! »

Adélaïde s'était rapprochée, et, d'un mouvement spontané, les trois femmes se mirent à genoux, et dirent ensemble l'*Ave maris Stella*. Elles se relevèrent toujours tristes, mais plus calmes : un vieux domestique vint fermer les volets, et plaça sur la table deux bougies. Elles s'assirent et prirent leur ouvrage... Leurs occupations comme leurs pensées semblaient avoir un but commun ; madame de Turgis, dont la vue était affaiblie par l'âge et les chagrins, tricotait des chaussettes de laine ; sa fille Marie achevait une chemise d'homme de belle toile, et Adélaïde sa nièce, assise à un métier, brodait un gilet de casimir gris. Elles restèrent longtemps en silence, prêtant l'oreille au bruit étouffé de la foudre qui grondait dans le lointain ; enfin, madame de Turgis passa son tricot à sa fille et lui dit :

« J'ai laissé tomber une maille, je crois ; voulez-vous y voir, Marie ? »

Marie en rendant l'ouvrage à sa mère, la regarda. Les yeux de madame de Turgis étaient rouges, et des larmes coulaient sur ses joues, silencieuses, incessantes, comme si une source amère se fût ouverte au fond de son cœur.

« Oh ! maman, dit la jeune fille, il reviendra ! Dieu ne vous enlèvera pas votre fils.

— Ma tante, s'écria Adélaïde avec une vivacité contenue, vous n'avez pas eu de mauvaises nouvelles ?

— Rien, non, rien, mes enfants, et c'est ce silence qui me tue... Depuis trois mois, aucune nouvelle ! où est-il ? blessé, malade, prisonnier ? »

Elle n'alla pas plus loin ; elle craignait de prononcer le mot fatal, terme de ses espérances. Les jeunes filles n'osèrent parler : Adélaïde pencha la tête sur son métier, et des larmes secrètes mouillèrent la fleur qu'elle brodait. Marie avait laissé tomber l'aiguille ; sa pensée inquiète l'emportait loin de cette chambre paisible, sur les champs de bataille où les derniers Vendéens luttaient contre la république triomphante, dans les cachots où les défenseurs de la monarchie attendaient une mort prochaine, ou dans le fond des halliers où ils essayaient de se dérober aux poursuites de leurs ennemis. C'était là que l'âme ardente de Marie suivait son frère unique, Jacques de Turgis, le dernier rejeton d'une lignée d'hommes braves et fidèles, le dernier espoir de sa mère, l'unique affection de sa sœur. Madame de Turgis, qui vivait solitaire avec sa fille et sa nièce orpheline, dans le petit châtel de Theix, avait, par une protection particulière de la Providence, échappé aux proscriptions. Elle avait vécu paisible, quoique son fils se fût réuni à M. de Lescure et eût pris une part active à cette guerre de partisans, acculés dans un coin de la France et qui, durant cinq années, tinrent en échec ceux qui faisaient trembler l'Europe. Mais que d'inquiétudes au fond de cette vie tranquille ! que d'angoisses pour le fils, le frère absent, dont la tête proscrite ne viendrait peut-être jamais plus reposer sous le toit maternel ! et ces inquiétudes, il fallait les taire, ces angoisses, il fallait les cacher, car en ces jours funestes, amis, serviteurs, obligés, devenaient suspects aux malheureux ; ce n'était que chez soi qu'on osait pleurer, près des cendres muettes du foyer, ou sur le chevet, confident silencieux de tant de douleurs. Cependant, madame de Turgis avait un ami dévoué ; ce n'était qu'un pauvre domestique, mais il aimait

sa maîtresse et le frère et la sœur, jumeaux qu'il avait vus naître, et devant lui on ne craignait pas de parler. Neuf heures venaient de sonner à la pendule ; Alain entra pour mettre le couvert du souper, et pendant qu'il arrangeait avec lenteur et symétrie les assiettes et les verres, madame de Turgis lui dit doucement :

« Aucune nouvelle, mon pauvre Alain ?

— Aucune, madame, depuis ce que madame a su... Yves, le pêcheur de sardines, m'a dit que la Convention n'avait pas encore décidé du sort de *ces messieurs* (1).

— Pauvres gens ! que leur fera-t-on ? dit Adélaïde avec un soupir.

— On les tuera ! en doutes-tu ? s'écria Marie. Pourvu que Jacques... »

Elle n'achevait point ; privées depuis longtemps de nouvelles, elles ignoraient le sort de M. de Turgis ; accompagnait-il Charette qui bravait encore la puissance républicaine ? avait-il rejoint Sombreuil. ou, plus heureux, avait-il pu quitter la France ? Elles l'ignoraient et n'osaient rien demander.

Alain achevait d'arranger la table, lorsqu'un coup de cloche retentit dans la maison, et le chien couché dans la cour y répondit par un aboiement de joie et de tendresse. Marie se dressa et s'écria :

« C'est le coup de cloche de mon frère ! »

Il y eut un instant de silence pendant lequel on n'entendit que les grondements de l'orage, auxquels semblait se mêler un bruit lointain de tambours et de fifres, marquant une marche militaire. Alain était descendu ; on entendit le bruit des verrous et des chaînes de la porte d'entrée, puis, un pas léger sur l'escalier, un homme entra dans la chambre, et un seul cri s'éleva :

« Mon fils ! Mon frère ! »

Le jeune homme ne s'arracha de l'étreinte de sa mère que pour se jeter au cou de sa sœur ; enfin, il vit Adélaïde, la regarda avec attention, s'inclina et lui baisa la main. Pendant ce temps, madame de Turgis semblait folle de joie ; elle donnait cent ordres à la fois ; à Alain pour qu'il fermât les portes et qu'il établît une surveillance active sur la route par laquelle on aurait pu venir lui arracher son fils ; à Marie, pour qu'elle fît préparer l'appartement du comte et qu'on prît soin de faire ajouter au souper, de manière à contenter l'appétit d'un soldat ; agitée, heureuse, elle regardait à chaque instant son fils et répétait avec une joie inquiète :

« Il est ici ! il est sauvé !

II.

« Vous aites donc partie de l'expédition, mon cher enfant ? dit enfin madame de Turgis, lorsque, un peu calmés, ils se furent assis autour de la table, Jacques à sa place d'autrefois, entre sa mère et sa sœur.

— Oui, ma mère, répondit-il. A la première nouvelle du prochain débarquement, je m'étais joint à quelques gentils-

(1) L'Angleterre avait promis un puissant secours aux Vendéens, et, après avoir longtemps tardé, voyant le moment de la pacification s'approcher, et voulant prolonger la guerre, elle arma, en effet, non des troupes nationales, mais sept mille prisonniers républicains et deux mille émigrés, qu'une escadre anglaise débarqua dans la presqu'île de Quiberon. Les émigrés s'emparèrent du fort Penthièvre, mais ils en furent débusqués par trahison ; les prisonniers républicains désertèrent presque tous, et, après plusieurs jours de sanglants combats, la moitié des émigrés furent obligés de capituler et de se remettre aux mains de leurs ennemis. Le général Hoche, soldat plein d'honneur, était disposé à respecter le traité, mais le représentant Tallien prétendit n'avoir compris dans la capitulation que certains prisonniers... *Sept cents* gentilshommes furent fusillés. Leurs restes reposent à la Chartreuse, près de Vannes, sous la garde des filles de la Sagesse.

hommes, comme moi débris dispersés de l'armée du général Charette; nous nous réunîmes à la division de M. de Sombreuil; j'eus l'honneur de combattre sous ses ordres. J'ai vu cette bataille de Quiberon, une des plus terribles peut-être que l'histoire puisse inscrire dans ses annales. D'un côté, Hoche, à la tête de ses bandes républicaines, aguerries déjà dans les combats de la Meuse et du Rhin; de l'autre, les troupes royalistes, les régiments d'Hector, de Duvresnay, de Loyal-Emigrant, de Rohan, de Biron, de Damas, où de vieux officiers de terre et de mer s'honoraient de servir comme simples soldats... L'ancienne France était là, représentée par ses plus beaux noms et ses plus nobles caractères. Les émigrés occupaient le fort Penthièvre qui ferme, comme vous le savez, l'entrée de la presqu'île de Quiberon. C'est autour du fort qu'on s'est battu pendant quatre jours, sans lâcher prise ni de part ni d'autre, La trahison, l'infâme trahison a livré le fort aux républicains, et nos troupes se sont trouvées serrées entre les colonnes de Hoche qui s'avançaient sur elles, et la mer soulevée par une effroyable tempête. Quelle spectacle que cet amas désespéré d'hommes pris entre les flots et les baïonnettes, n'ayant d'asile ni sur la terre de la patrie qui les chassait, ni sur la mer qui rejetait au rivage les embarcations où ils cherchaient un refuge! L'escadre anglaise qui les avait amenés, ne bougeait pas. J'en ai vu qui, devenus fous de rage, se jetaient sur la pointe de leurs épées; d'autres bandaient les yeux à leurs chevaux, et les forçaient à se précipiter dans la mer...

— Mais toi, mon fils, mais toi, comment as-tu échappé?

— La division de M. de Sombreuil protégeait le débarquement... Nous tâchions de défendre nos malheureux compagnons que des chaloupes, détachées trop tard de l'escadre, venaient recevoir... Nous nous battîmes tant que nous eûmes des munitions: nous ne pouvions plus nous sauver par le mur, il fallait capituler... Sombreuil offrit sa vie pour le rachat de ses compagnons d'armes... On n'écouta point sa proposition généreuse... nous fûmes entourés, conduits à Auray, jetés pêle-mêle dans des églises transformées en cachots... Quelques-uns, grâce à la protection du commandant de la légion nantaise, purent s'échapper...

— Et tu étais de ce nombre, mon fils? »

Il inclina la tête en rougissant: sa sœur le regardait.

« Et ces malheureux gentilshommes, dit Adélaïde, seront-ils sacrifiés?

— Cela n'est pas douteux!

— En dépit de la capitulation conclue sur le champ de bataille! s'écria Marie avec chaleur.

— Hoche la respecterait, répondit Jacques, mais Tallien est là! Mais oublions ces tristes souvenirs... ne songeons qu'au bonheur d'être ensemble... Ma mère, que je suis heureux d'être ici!

— Mon enfant, tu ne me quitteras plus... nous te cacherons, s'il le faut, dans la *cache du Ligueur*, que fit faire un de tes ancêtres, au temps du duc de Mercœur; là, tu seras en sûreté... et puis, des temps plus paisibles viendront bientôt; la pacification générale ne peut tarder, c'est l'opinion commune; alors, je pourrai réaliser les vœux de mon cœur. — Elle regarda Adélaïde qui baissa les yeux. — Nous vivrons unis et heureux, dans cette maison où ton père et moi nous avons passé des jours si tranquilles... Il y a du bien à faire autour de nous; j'ai conservé assez de fortune; tu le vois, tous les éléments de bonheur sont là, il n'y manque que la paix, et la paix aussi viendra... »

Jacques voulut sourire à ces doux projets, mais sa sœur remarqua sur son visage une expression contrainte et douloureuse. Il secoua la tête comme pour chasser une pensée pénible, serra et baisa la main de sa mère, sourit à sa sœur, et dit:

« Si mon bonheur ne dépend que de vous !

— Mon Jacques, je ne vous demande que de la prudence, et tout ira bien. Mais vous êtes fatigué, mouillé de pluie, et puis, la pendule marque onze heures ; quelle que soit ma joie de vous revoir, cher enfant, il faut aller vous reposer… d'ailleurs, demain est là !

— Vous le voulez, ma mère ?

— Oui, mon ami, demain nous causerons. »

Le jeune homme parut obéir à regret ; il fit quelques tours dans la chambre, parut retrouver avec plaisir les meubles, les portraits qu'il avait vus, enfant, à la même place, se pencha sur le métier d'Adélaïde, et lui dit à demi-voix :

« Était-ce pour moi, ma cousine ?

— Oui, dit-elle, nous travaillons toutes pour vous… Voyez les chaussettes que tricote ma tante, et la belle chemise que Marie fait pour vous…

— Pauvre Marie ! répondit-il en se retournant vers sa sœur, et en échangeant avec elle un regard tout rempli de cette affection si intime qui les avait unis depuis le berceau. Il se rapprocha de sa mère, et selon la pieuse coutume de la famille, il se mit à genoux, ainsi que sa sœur et sa cousine, et reçut la bénédiction maternelle.

— Que Dieu soit avec vous, mon cher fils ! dit madame de Turgis, et béni soit-il, lui qui vous a fait sortir vivant de tant de périls ! Seigneur, veillez sur nous ! Sainte Vierge, priez pour nous ! »

Jacques se releva, embrassa sa mère avec vivacité, serra sa sœur sur sa poitrine, salua Adélaïde, et s'éloigna précipitamment, comme un homme qui fait un effort surhumain. Madame de Turgis et Adélaïde, satisfaites toutes deux, se retirèrent à leur tour ; Marie, chargée des soins de la maison, demeura surprise elle-même de ne pas éprouver plus de joie.

Sont-ce les dangers que court encore mon frère ? Est-ce l'habitude du malheur qui me glace ainsi ? se demanda-t-elle ; je ne sais, mais mon cœur est accablé d'angoisse… Elle sentait ce tressaillement intérieur qui semble présager les grands périls et les grandes infortunes ; l'ombre que le malheur projette devant lui semblait remplir son âme de ténèbres et d'effroi. Elle monta lentement l'escalier et se rendit à sa chambre ; arrivée là, elle eut le désir de voir son frère ; un ancien balcon de pierre unissait leurs deux appartements ; elle ouvrit la porte vitrée, se glissa sur le balcon, et alla doucement vers la chambre de Jacques… Les rideaux étaient ouverts et laissaient voir la chambre paisible, disposée pour la nuit, et où un lit blanc et moelleux attendait le soldat fatigué, et devait lui faire oublier les mauvaises nuits du bivouac et les dalles froides de la prison d'Auray. Jacques était à genoux, non loin de la fenêtre ; il tenait entre les mains un petit livre relié en velours rouge. Marie le reconnut : c'était le livre d'heures de sa première communion ; il priait à demi-voix ; elle prêta l'oreille et comprit : son frère disait les prières des agonisants ! Lorsqu'il eut fini, il prit un petit réveil qui se trouvait sur la cheminée, le monta et le posa près de son lit : tous ses mouvements étaient graves, et la joie combattue qu'exprimait sa physionomie durant la soirée avait fait place à une expression à la fois mélancolique et tranquille. Sa sœur, troublée, n'osa lui parler : elle se retira. A peine était-elle rentrée dans sa chambre, qu'elle entendit frapper un coup discret ; elle ouvrit, et Alain entra, pâle et l'air consterné.

III.

« Qu'avez-vous ? lui dit-elle brusquement, qu'est-il arrivé à mon frère ?

— Ah ! mademoiselle, si vous saviez ; il n'y a que vous qui puissiez l'empêcher, vous qu'il aime tant ! vous le sauverez !

— Qu'est-ce donc? Parlez, Alain!

— Il va mourir demain, si vous ne l'empêchez! Les émigrés pris à Quiberon ont été jugés ce matin à Auray, et condamnés à mort; on les fusille demain à Vannes au point du jour...

— Et mon frère?

— Monsieur le comte a été jugé, condamné aussi, mais il a demandé quelques heures pour venir voir sa mère, et il a donné sa parole de gentilhomme à ces brigands qu'il viendrait se remettre entre leurs mains... Sa parole, mademoiselle!... C'est Gildas, le métayer, qui a tout entendu à Auray, et qui m'ayant rencontré il y a une heure dans l'avenue où je faisais ma ronde, m'a raconté cela en pleurant. Il avait rencontré ce soir monsieur le comte, il l'avait reconnu, et il me répétait : Alain, il faut le sauver! mais que faire?

— Prisonnier sur parole! dit lentement Marie, l'honneur engagé!

— Il le dégagera, hélas! mademoiselle, car en montant l'escalier, il m'a dit à l'oreille : « Alain, tu m'éveilleras à quatre heures! » Je l'éveillerais pour courir à la mort! le fils de ma maîtresse, l'enfant que j'ai tenu dans mes bras, j'aimerais mieux être tiré à quatre chevaux... Seigneur, quels temps malheureux! »

Pendant que le vieillard parlait, Marie semblait poursuivre et mûrir une pensée; et une exaltation secrète, une ardeur contenue faisaient étinceler ses yeux, et monter à son front une noble rougeur. Elle dit enfin avec calme :

« Mon frère ne mourra pas, il ne faut pas qu'il meure! Ne l'éveillez pas, mon bon Alain, faites régner dans la maison un profond silence; cette nuit, veillez avec soin à la porte d'entrée, et tout ira bien.

— Vous le déciderez à vivre, mademoiselle! Que ferait madame sans lui?

— Dieu ne l'a pas rendu à ma mère pour le lui enlever; allez, mon cher Alain, faites bien le guet, et d[illegible]e parlez de rien; je me charge d[illegible]

Rassuré par le ton calme et convaincu de Marie, Alain se retira; elle resta seule avec sa résolution et l'envisagea sans crainte. Elle voulait mourir pour sauver l'honneur et la vie de son frère, et jamais bonheur plus vif n'avait fait battre son cœur qu'au moment où elle avait senti surgir en elle la pensée qu'un tel échange était possible... Les moments étaient précieux : la pendule marquait près de minuit. Avec cette énergie, cette détermination qu'on ne trouve que dans les moments extrêmes, la jeune fille fit ses préparatifs. Elle écrivit quelques lignes et les plaça ouvertes sur sa table; elle coupa ses longs cheveux qui auraient pu la trahir et qu'elle voulait d'ailleurs laisser à sa mère et à son frère comme le seul reste qu'elle pût leur léguer; puis, s'étant assurée que Jacques était couché et profondément endormi, elle se glissa dans sa chambre, prit ses vêtements, et enleva le réveil, que, dans une prévision de mort, il avait posé près de son lit. Avant que de se retirer, elle regarda un instant à la lueur pâle de la lampe de nuit, ce frère bien-aimé, et la pensée du sacrifice s'affermit encore dans son cœur. Accablé de fatigue, il dormait profondément, sans que l'horreur d'une mort si prochaine eût le pouvoir de troubler ce paisible sommeil, ni d'altérer même, par l'impression d'un songe, des traits nobles où respiraient le courage du soldat et la résignation du chrétien.

« Adieu, dit-elle en son cœur! Adieu, mon frère, mon ami! Je te laisse à notre mère pour la consoler de ma mort... O mon Dieu! permettez qu'il ne se réveille que lorsqu'il sera trop tard pour me sauver! Je vous confie, ô Seigneur, tout ce que j'aime, ma mère et lui!... »

Priant ainsi dans son cœur, elle avait regagné sa chambre à pas légers; elle revêtit à [illegible] les habits d'uniforme, et lors-[illegible]fini, elle jeta un coup d'œil in-[illegible]ers la glace, et recula presque, [illegible]bla que son frère lui-même

venait de lui apparaître. Ils étaient de même taille; il existait entre eux une extrême ressemblance que rendaient plus frappante encore en ce moment les longues touffes de cheveux noirs qui retombaient sur le front de Marie; ses mains délicates cachées sous des gants de peau de daim, ressemblaient aux mains longues et fines de son frère, et une mère seule eût pu distinguer, sous ce costume militaire, le frère d'avec la sœur. Satisfaite de cet examen, Marie descendit à l'écurie; le cheval, d'après les ordres donnés dans la soirée, était sellé et bridé; elle le monta et se dirigea vers une poterne dont elle avait la clef: la pluie tombée depuis plusieurs heures, avait amolli la terre et amortissait le bruit des pas du cheval; elle passa sans bruit sous les fenêtres du manoir, et adressant en son cœur un dernier, un tendre et inexprimable adieu à sa mère et à son frère, elle mit son cheval au galop et prit la route de Vannes.

IV.

L'aurore sortait calme d'une nuit de tempête, et teignait de rose le faîte des clochers silencieux, lorsque Marie franchit les portes de Vannes. La ville était en rumeur, les tambours battaient, le bas peuple se portait en foule dans les rues, et la jeune fille n'eut qu'à suivre le torrent pour arriver à l'église transformée en cachot où les condamnés de Quiberon avaient passé leurs dernières heures de captivité et de vie. Le cortége funèbre se mettait déjà en marche, et, à mesure que les prisonniers sortaient, un des chefs de l'escorte faisait l'appel des noms :

« Jacques-Marie de Turgis! cria-t-il.

— Me voici! » répondit une voix ferme et douce.

Et Marie prit sa place,—place désirée,—parmi les captifs.

Cette première troupe de victimes était au nombre de soixante-dix; l'évêque de Dol et M. de Sombreuil marchaient en tête, calmes, graves tous deux; l'évêque donnait la bénédiction au peuple; quelques femmes se mettaient à genoux pour la recevoir. Marie venait aux derniers rangs; aucun de ses compagnons, absorbés dans la prière, dans les suprêmes pensées qu'ils envoyaient à des êtres chéris, ne soupçonnait sa pieuse fraude; elle marchait d'un pas ferme, mais la tête et les yeux baissés, car la modestie craintive d'une jeune fille se mêlait en elle au courage qui fait les guerriers et les martyrs; elle était de la race de ces vierges héroïques et timides qui, selon l'expression de saint Ambroise, *affrontaient la mort et craignaient les regards*. Mais une autre crainte se faisait jour dans son cœur, et troublait l'intime bonheur de son sacrifice : elle craignait que son frère, averti, ne vînt lui disputer l'honneur de la mort; elle aurait voulu hâter les pas du cortége et s'assurer de sa part du supplice; cette pensée, cette crainte la poursuivaient jusque dans sa prière, dernier élan de sa foi vers Dieu qu'elle allait voir face à face.

On arriva enfin à une promenade publique, nommée la Garenne, où devait se faire l'exécution. Les condamnés furent rangés sur deux longues files; les soldats (1) préparaient leurs armes; et l'évêque de Dol, élevant la main droite, donna à ses frères une dernière absolution. Marie avait communié la veille, et, sans doute, c'était le pain des forts qui lui avait donné la soif du dévouement et la force du martyre. Elle se mit à genoux, et s'unit aux prières des condamnés qui priaient à haute voix pour le salut de la France... Les troupes tirèrent à bout portant, et, pleinement heureuse, elle tomba percée de plusieurs balles et rendit à Dieu son dernier souffle qui dut s'exhaler comme l'odeur de l'encens vers celui de qui émane toute abnégation...

---

(1) C'étaient des soldats mayençais et belges.

V.

Cinq heures et demie sonnaient quand Jacques de Turgis se réveilla, après un sommeil long et fiévreux, qui avait succédé à des jours de fatigues, à des nuits d'insomnie. Effrayé, il se leva aussitôt, et chercha autour de lui le réveil et son habit d'uniforme qu'il avait préparé auprès de son lit. Tout avait disparu : il ne trouva qu'un habit de chasse qu'il avait porté autrefois et s'en revêtit à la hâte. Il ouvrit brusquement la porte ; Alain était à genoux sur le seuil.

« Quelle heure est-il ? s'écria le jeune homme, terrifié à l'aspect du grand jour qui éclatait dans le corridor.

— Monsieur le comte, répondit Alain, il est trop tard !

— Malheureux ! sais-tu de quoi il s'agit?

— Oui, de votre tête, mon cher maître!

— De mon honneur, Alain ! Selle le cheval et laisse-moi partir avant que ma mère et ma sœur ne viennent me retenir !... Tu comprends, j'ai voulu les revoir ; mais ma parole est engagée... »

Quoique ce dialogue eût lieu à voix basse, il fut entendu de Mme de Turgis, que l'inquiétude tenait éveillée. Elle courut vers son fils :

« Oh ! madame, s'écria Alain, retenez-le, il veut aller mourir là-bas, avec les pauvres émigrés qu'on fusille !

— Mon fils ! s'écria sa mère, en se jetant sur lui et en l'enlaçant dans ses bras, tu ne peux pas mourir ! Si tu meurs, je meurs ! »

Alain s'était élancé vers la chambre de Marie, espérant qu'elle allait joindre ses supplications à celles de sa mère. Il frappa : on ne répondit pas ; il ouvrit avec la liberté d'un vieux serviteur, et revint plus pâle et plus effrayé vers Jacques, qui se débattait dans les bras de sa mère et sous l'étreinte d'Adélaïde, qui s'était jetée à ses genoux, et il s'écria :

« Mademoiselle n'est pas là ! Elle ne s'est pas couchée ! »

Un même sentiment les poussa tous dans cette chambre déserte. Mme de Turgis la première vit les cheveux et le billet. Elle le parcourut, et, défaillante, elle le donna à son fils. Il contenait ces mots :

« Mon bon frère, tu ne mourras pas, et
» ton honneur sera sauvé. Vis et console
» notre mère ; dis-lui de ne pas me trop
» pleurer : il m'est si doux de mourir pour
» toi ! Notre grande ressemblance va pro-
» duire son dernier effet ; elle m'amusait
» dans notre enfance, aujourd'hui elle me
» rend bien heureuse. Adieu, chère ma-
» man ; adieu, mon bien-aimé Jacques ;
» adieu, ma sœur Adélaïde : nous nous
» reverrons dans le sein de Dieu !

» MARIE.

« Et je laisserais périr ma sœur! » s'écria le comte en s'arrachant des bras de sa mère et en descendant précipitamment l'escalier.

Tous le suivirent. Dans le vestibule, ils trouvèrent le vieux métayer Gildas, à qui une fille de basse-cour venait d'ouvrir la poterne. Il semblait consterné. A la vue de M. de Turgis, il recula comme si un spectre se fût levé devant lui.

« Monsieur, vous ! est-ce vous !... Et qui donc ai-je vu tomber tout à l'heure sous les coups de fusil, portant votre habit et votre nom?...

— C'est ma sœur, malheureux que je suis ! Elle est morte pour me sauver ! »

Le comte s'évanouit entre les bras de sa mère qui, au milieu d'une inexprimable douleur, trouva des forces pour soigner celui qui était désormais son unique enfant. On le porta dans la *Cache du Ligueur ;* quand il revint à lui, une fièvre ardente s'était emparée de son cerveau, et sans cesse il se levait sur sa couche, parce qu'on l'appelait, parce qu'il devait, qu'il voulait aller mourir !...

Le soir du même jour, Adélaïde, portant

une coiffe de paysanne et une cape noire, se rendit à Vannes, accompagnée d'Alain et de Gildas; ils allèrent à la Garenne, et se mirent à chercher, parmi cette foule de cadavres, les restes précieux de Marie. Après une heure de pénibles explorations, on trouva un corps mince et svelte, vêtu d'un uniforme bleu à revers blancs; Adélaïde le tourna avec une tendre précaution. C'était Mlle de Turgis. Ses traits n'étaient nullement altérés; mais ses yeux entr'ouverts semblaient encore lancer dans le vague un regard inquiet, comme si elle eût craint qu'on ne vînt la disputer à la mort. Elle tenait dans ses mains jointes et gantées un chapelet que son frère lui avait donné autrefois... Adélaïde l'embrassa en pleurant, lui ferma les yeux, et la plaça elle-même sur un brancard qu'Alain et Gildas avaient apporté. On la ramena ainsi au manoir de Theix.

Elle fut ensevelie au pied de l'autel, où, deux ans plus tard, Jacques et Adélaïde reçurent le sacrement de mariage. Ils furent heureux; mais celle qui s'était immolée pour le bonheur des siens n'était-elle pas plus heureuse encore?.....

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quelles sont les quatre belles-sœurs, toutes, l'une après l'autre, reines de France; dont la première mourut sur l'échafaud, la seconde dans un monastère, la troisième en province, vivant sur ses terres, la quatrième à Paris, femme sans mari, reine sans royaume?

Économie Domestique.

LES RESTES.

Légumes et racines du potage. — Le lendemain, en les passant, on en fait une excellente purée que l'on mouille de bouillon, et à laquelle on ajoute des croûtons frits; en les taillant en petits filets qu'on fait roussir dans le beurre, on en fait une julienne que l'on garnit, ou de riz, ou de croûtons.

Le bœuf. — Haché et mêlé avec des pommes de terre, on en fait des boulettes (voyez le journal, année 1852); *à la bonne femme*, c'est-à-dire, coupé en tranches, couvert de chapelure, de persil et d'échalottes hachées, assaisonné d'un peu de beurre et de bouillon, et mis au four ou sous le four de campagne; en *miroton*, coupé en tranches et servi par-dessus un petit ragoût d'ognons; *froid*, avec une sauce tomate ou une sauce piquante; à la *vinaigrette*, avec huile, vinaigre, persil, ciboules hachées, filets d'anchois, etc.

Le *veau rôti* se réchauffe en croquettes (voir le journal) en émincé blanc : on fait fondre du beurre, on le lie avec de la farine, on ajoute citron, muscade, poivre et sel, on met dans cette sauce les tranches de veau rôti, et on le lie avec un ou deux jaunes d'œufs; à l'*italienne :* coupez en tranches minces le veau rôti, faites-le réchauffer dans une sauce composée de beurre, chapelure, fines herbes hachées, sel, poivre, demi-verre d'huile et jus de citron. La tête de veau se coupe en filets que l'on trempe dans de la pâte et que l'on fait frire.

Le *gigot* se réchauffe en émincé roux aux échalottes. On le coupe finement et en travers, on le met dans une casserole avec un bon morceau de beurre, on le fait revenir un instant; on ôte la viande, et on ajoute au beurre quelques échalottes hachées, un verre de bouillon, un demi-verre

de vin blanc, poivre, sel, un peu de basilic. On laisse bouillir un quart d'heure, on remet la viande, et après quatre ou cinq bouillons, on sert. On fait aussi du gigot froid un *hachis*. On fait hacher très-fin les chairs, après en avoir enlevé peaux, membranes et tendons; on le met dans la casserole avec un morceau de beurre; fines herbes; on mouille avec un peu de bouillon et on sert promptement. On peut encore, après avoir arrangé le hachis comme nous le disons plus haut, le dresser sur un plat qui aille au feu, le couvrir de chapelure et le mettre au four ou dans le four de campagne, jusqu'à ce que le dessus forme une croûte dorée.

Le *gibier* de marais ou de plaine, les pigeons, se réchauffent en *salmis* (voir le journal, année 1851). La volaille se réchauffe en blanquette, ou émincé blanc, ou se sert froide, avec l'huile et le vinaigre, ou mieux avec une sauce piquante froide, composée comme suit : Cassez dans une saucière un ou deux jaunes d'œufs, délayez-les doucement, en tournant, avec trois cuillerées d'huile, ajoutez une cuillerée et demie de vinaigre, poivre, sel, persil, échalottes hachées très-fin, *un morceau de sucre*, moutarde; mêlez bien ces ingrédients et servez.

Les *choux-fleurs* de la veille se réchauffent au fromage. On les étend, en les écrasant un peu, avec le reste de la sauce blanche sur un plat qui aille au feu, on les couvre d'un lit de fromage râpé, gruyère ou parmesan; on y mêle un peu de chapelure très-fine, et on réchauffe pendant 15 minutes sous le four de campagne. On peut, au lieu de fromage, ne mettre que de la chapelure.

Asperges de la veille; on les coupe en très-petits dés; on les passe au feu avec un peu de beurre, et on les mêle à des œufs brouillés.

Salsifis ou *scorsonères* de la veille. Trempez-les dans de la pâte à frire, et faites-les frire et se bien colorer. (La pâte à frire se fait en délayant la farine avec une demi-cuillerée de vinaigre, un peu de sel fin, et du lait suffisamment.) Les *choux* verts et rouges se réchauffent dans leur sauce et n'en sont que meilleurs.

CORRESPONDANCE.

A nous maintenant, ma jeune amie, de nous retrouver ensemble, de continuer cette route où nous avons recueilli tant d'aimables leçons, de gracieux récits; à nous de partager encore les doux et charmants souvenirs de cette vie intelligente où nous a si tendrement dirigées l'amie qui vient de nous quitter...

Mais en déposant sa plume, si longtemps consacrée à nous apprendre comment on peut être heureuse par toutes les ressources de l'esprit, de l'étude et du travail, elle n'a pas renoncé aux sympathies qui l'unissaient à nous, les enfants d'adoption de son cœur et de sa pensée, destinées à devenir tour à tour d'aimables jeunes filles, des épouses dévouées, de bonnes mères de famille. Nous ne l'oublierons jamais, et lorsque nous serons arrivées à l'âge où l'on raconte à ses enfants les joies de la jeunesse, nous nommerons bien des fois avec attendrissement et reconnaissance celle dont l'âme délicate et l'esprit élevé eurent sur les débuts de notre vie une si heureuse influence.

Et moi, qui ai partagé toutes tes impressions, qui suis depuis si longtemps initiée à cette œuvre, oserais-je aujourd'hui venir prendre la place de Jeanne et de Florence, que nous aimions tant, si, réclamant en leur nom ton affectueuse indulgence, je n'étais assurée d'être entendue.

Viens donc, je t'en prie, viens me tendre la main, toi pour qui je vais chercher

d'utiles et ingénieux travaux, d'intéressantes leçons. Dis-moi tout ce qui peut te plaire, tout ce que tu peux désirer... Habituée à tes goûts, toujours empressée de répondre à ton appel, je voudrais me faire aimer de toi ; heureuse, si je pouvais penser qu'en ouvrant ton Journal les mois suivants, tu accueilleras avec un sourire le nom de ta nouvelle amie.

Entrons dans notre nouvelle tâche, et rendons-nous compte des travaux et des patrons de notre numéro d'aujourd'hui.

N° 1. Coin de mouchoir plumetis, point de plume et point d'arme ; une dentelle n'est pas indispensable.

N° 2. *Zoé*, appartient à ce mouchoir, plumetis et point d'arme.

N° 3. Taie d'oreiller pour porter un enfant ; broderie anglaise et roues ; les marguerites faites au plumetis seraient plus jolies ; on la double de soie ou de lustrine de couleur claire, le feston sert de garniture, il faut pour cela le laisser dépasser jusqu'à la jonction des dents.

N° 4. Entre-deux au plumetis, pour poignets et brandebourgs de robes d'enfants.

N° 5. *Adèle*, plumetis.

N° 6. Écusson plumetis.

N° 7. Abat-jour. Tu pourras l'exécuter très-facilement et surtout très-économiquement, si tu veux y employer les fleurs dont tu t'es parée l'hiver dernier, et qui ne pourraient plus te servir.

Choisis une carcasse d'abat-jour ordinaire, mais des plus grandes que tu pourras trouver, afin d'éviter le contact des fleurs avec le verre : coupe les montants de laiton qui se trouvent en dessous et qui t'empêcheraient de placer l'abat-jour sur un globe, recouvre cette carcasse d'un tulle blanc double à très-grosses mailles et très-ferme.

Si tu veux faire toi-même la carcasse, tu n'as qu'à adapter trois montants en fil de laiton un peu fort à deux cercles également en fil de laiton, dont l'un, celui du bas, est beaucoup plus évasé que celui du haut.

Ceci une fois bien établi, tu fouilleras dans tous tes cartons, choisiras les fleurs et les feuilles que tu destineras à ton abat-jour : tu les colleras sur le tulle à l'aide d'un peu de gomme arabique délayée dans de l'eau : le tulle doit être entièrement caché.

A mon avis, les fleurs les moins grosses sont celles qui font le mieux : on laisse pendre des feuillages assez bas, comme si c'étaient des branches de lierre ; c'est ce qui complète l'abat-jour, tout en projetant dans l'appartement une demi-lumière.

Si tu veux l'orner de fleurs en papier, consulte le Journal, qui t'en a donné une collection si complète.

Au lieu d'un abat-jour, on peut adopter la forme d'un globe de lampe ; la carcasse sera de même composée de fils de laiton et de tulle : tu comprends qu'en ce cas, tu devras supprimer les feuillages tombants qui ne serviraient qu'à cacher le pied de la lampe.

N° 8. Première figure d'un vide-poche en filet orné de jais, dont la forme te plaira, je l'espère ; aussi vais-je tâcher de te l'expliquer de mon mieux.

Si tu ne veux pas avoir l'ennui d'établir la carcasse de cet ouvrage, fais-la prendre chez M. Constantin où tu trouveras tous les objets nécessaires à la confection des petits travaux que nous t'indiquons : si, au contraire, tu veux avoir le mérite de le faire entièrement, prends du fil de laiton un peu fin, dispose-le d'après les mesures qui te sont données très-exactement par le n° 9 ; choisis du cordonnet de moyenne grosseur, de la couleur que tu préfères, et qui s'harmonise le mieux avec l'appartement auquel tu le destines.

Cherche un moule à filet un peu gros, et tu commenceras par faire le petit sac représenté par la figure n° 8 ; il doit avoir 80 ou 82 mailles de circonférence sur

48 de hauteur, c'est-à-dire 22 ou 24 petits trous : arrivée à la dernière rangée, tu passes ton fil dans ces mêmes mailles, ce qui serre le sac comme si tu voulais en faire un filet à papillon, regarde le bas du n° 8. — La carcasse (n° 9) se recouvre avec le même cordonnet, en faisant un point de feston. — Ce n° 9 t'indique toutes les proportions de tes laitons; tu y adapteras ton sac en filet. Ensuite tu verras qu'il faut placer deux garnitures de jais autour des deux lignes courbes A, A, A, et B, B, B de manière à former une espèce de draperie haute de 9 cent. Pour le gland, il faut premièrement un moule de bouton assez gros. Une fois garni de soie, on le coud au sac dont la coulisse est déjà serrée, on le recouvre de jais, soit pour l'enjoliver, soit pour cacher sa jonction avec le sac. Au-dessous de ce bouton, tu attacheras, aussi serré que possible, un gland formé par des chaînes de jais de 10 cent. de long. Les rubans qui soutiennent ce vide-poche, sont également entourés de jais blanc formant de petits carrés pour chacun desquels il faut 16 perles de chaque côté et 4 pour le milieu. Tu les enfileras séparément, les deux côtés ne se réunissant qu'aux 4 perles du milieu. A travers ces carrés, tu passeras un ruban de satin de la largeur d'un doigt; il en faut trois, ceux des côtés ont 50 cent.; le tout est surmonté d'une jolie rosette; elle se fait avec ce même ruban, et doit être aussi ornée de jais.

N° 10. Effet du vide-poche terminé.

N° 11. Berthe en dentelle pour robe décolletée. La même forme pourrait se faire avec des garnitures de mousseline brodée.

N° 12. Dessin de tapisserie représentant un oiseau voltigeant sur une guirlande de fleurs. Tu peux employer ce dessin pour coussin, écran de cheminée, tapis de table, descente de lit, ou pour ces puffs dont on orne maintenant les salons. Cet oiseau a la tête et la gorge rouges, le col jaune et les ailes grises et bleues.

N°s 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36. Alphabet gothique.

GRAVURE. — *Immaculée Conception*, d'après le tableau de Murillo.

Ici finit la petite édition.

N° 37. Devant de robe à basque, couvert d'un dessin pour broderie au passé.

N° 38. Moitié du dos.

N° 39. Petit côté.

N° 40. Manche, forme Bassompierre, les sous-manches doivent être taillées de même. La planche du mois prochain te donnera un joli dessin pour ce nouveau genre de manches dont l'exécution te sera très-facile. Pour toilette simple, je trouve très comme il faut des bouillons à semé, et mieux en rapport avec la saison. En montant ce corsage, il faut, à partir du *dessous de bras*, faire une petite pince qui marque la taille.

Quant aux volants, ils sont, comme tu le vois, de hauteur graduée. Le premier a 30 cent., le deuxième, 25 cent., et le troisième, 20 cent.

J'aimerais beaucoup cette robe sur taffetas bleu, marron, violet ou vert. La broderie peut aussi se faire d'une couleur tranchante, telle que noir sur vert, bleu sur noir.

Pour nous, ce charmant dessin n'est pas complétement inutile, pouvant bien nous permettre de ne broder que le corsage et les manches, ce qui est bien plus simple, mais cependant fort élégant pour jeunes personnes, cette année surtout où les broderies de tous genres font fureur. Si ta mère désire une robe moins habillée, tu pourrais supprimer les volants et broder la jupe sur drap, cachemire ou taffetas, en forme de tablier. La disposition du corsage pourrait servir en accompagnant le dessin gracieusement jusqu'à la ceinture.

Le dessin de la planche de tapisserie coloriée peut s'employer pour dessus de livre de messe, en prenant du canevas de soie, ou bien encore comme voile pour mettre

devant le saint sacrement lorsqu'il est exposé et que le prédicateur monte en chaire.

Puisque je suis en train de te parler ouvrage, je veux aussi t'enseigner à faire le tricot Van-Dyck; mais avant, je crois utile de te rappeler la signification des termes employés pour les tricots.

Un jeté en augmentation, c'est passer le fil devant l'aiguille.

Une maille nulle ; il faut glisser une maille de l'aiguille gauche sur *la droite*, sans la tricoter.

Un jeté tourné à l'envers. — Prendre le fil qui se trouve devant l'aiguille, comme dans toutes les mailles à l'envers, le tourner sur l'aiguille et le ramener devant.

Un jeté tourné à l'endroit. — Prendre le fil qui se trouve derrière l'aiguille droite et entourer l'aiguille de manière à ce que le fil se trouve dans la même position.

Un rétréci à l'endroit ou diminution. — Prendre deux mailles ensemble et les tricoter comme une maille à l'endroit.

Un rétréci à l'envers. — Prendre deux mailles ensemble, comme on prend une maille pour la tricoter, et tricoter ces deux mailles à l'envers.

Une maille prise en dedans. — C'est prendre la maille comme si l'on voulait faire une maille nulle, mais sans la laisser glisser, et la tricoter comme une maille à l'endroit. Les rétrécis à l'endroit se font souvent en dedans.

Un rétréci de trois mailles. — Prendre une maille sans la tricoter, faire un rétréci à l'endroit, croiser avec l'aiguille gauche la maille nulle sur le rétréci.

Ceci bien compris, je commence le tricot *Van-Dyck*.

14 mailles pour la bordure et 14 pour le dessin.

1er TOUR : 2 endroit, 1 rétréci, 5 endroit, 1 jeté, 5 endroit, 1 rétréci, finir par 2 mailles endroit.

2me TOUR *à l'envers.*

3me TOUR : 2 endroit, 1 rétréci, 4 endroit, 1 jeté, 1 endroit, 1 jeté, 4 endroit, 1 rétréci, finir par 2 endroit.

4me TOUR *à l'envers.*

5me TOUR : 2 endroit, 1 rétréci, 3 endroit, 1 jeté et 3 endroit, deux fois, 1 rétréci, finir par 2 endroit.

6me TOUR, *à l'envers.*

7me TOUR : 2 endroit, 1 rétréci, 2 endroit, 1 jeté, 1 endroit, 1 jeté, 1 maille nulle, 1 rétréci, croiser la maille nulle sur le rétréci, 1 jeté, 1 endroit, 1 jeté, 2 endroit, 1 rétréci, finir par 2 endroit.

8me TOUR, *à l'envers.*

9me TOUR : 2 endroit, 1 rétréci, 1 endroit, 1 jeté, 3 endroit, 1 jeté, 1 endroit, 1 jeté, 3 endroit, 1 jeté, 1 endroit, 1 rétréci, finir par 2 endroit.

10me TOUR, *à l'envers.*

11me TOUR : 2 endroit, 1 rétréci, 1 jeté, 1 endroit, 1 jeté, 1 maille nulle, 1 rétréci, croiser la nulle sur le rétréci, 1 jeté, 3 endroit, 1 jeté, 1 nulle, 1 rétréci, croiser la nulle sur le rétréci, 1 jeté, 1 endroit, 1 jeté, 1 rétréci, finir par 2 endroit.

12me TOUR, *à l'envers.*

13me TOUR : 2 endroit, 1 rétréci, 5 endroit, 1 jeté, 1 rétréci, 4 endroit, 1 rétréci, finir par 2 endroit.

14me TOUR, *à l'envers.*

Recommencer par le 3me TOUR.

Hier soir, me promenant, un peu pour moi, mais beaucoup à ton intention, car je savais que j'avais à t'écrire ; j'ai remarqué dans un magasin, entre mille autres choses charmantes, une très-jolie coiffure genre fanchon, mais sans barbes, en velours noir découpé à l'emporte-pièce, dont le dessin formait des fleurs et des feuilles ; de chaque côté étaient placés des nœuds de velours rose, n° 5, ce qui donnait à cette coiffure un petit air espagnol plein de grâce et de jeunesse. Il faut pour chaque nœud 1 mètre 50.

Voici deux toilettes aussi jolies que simples, portées par deux jeunes filles, à une petite soirée dansante où je me trouvais ;



Journal des Demoiselles.

Boulevard des Italiens, 1.

—e année. | N° 7.

l'une d'elles, avait une robe de mousseline blanche à trois volants, ayant chacun un double feston, au-dessus desquels était un bouillon de mousseline où l'on avait passé un ruban de satin bleu-ciel, de la largeur de deux doigts; le corsage et les basques étaient garnis de même, ainsi que les petites manches courtes : ses cheveux, relevés à la Valois, se trouvaient entourés par une résille formée de petits rubans blancs et bleus. Son amie, un peu plus âgée, portait une robe de tarlatane blanche à deux jupes, avec broderie au crochet, formant des fleurs de toutes couleurs. Le corsage rond, décolleté et à ampleur, était monté sur un bracelet qui avait cette même petite bordure; les manches courtes, à bouillon, étaient relevées dans le milieu par une légère agrafe de fleurs des champs; elle avait posé sur ses bandeaux peu bouffants une guirlande de ces mêmes fleurs descendant très-bas sur le front. Une ceinture à longs bouts, de taffetas blanc, avec broderie de fleurs rappelant celles de la robe et de la coiffure, terminait cette toilette si jeune et si distinguée.

Description de la gravure. — Robe de taffetas bleu à trois volants, brodée au passé, le dessin et la forme du corsage se trouvent aux n°s 37, 38, 39, 40, 41 et 42. Col en application d'Angleterre, ainsi que les sous-manches Bassompierre. Chapeau de satin blanc avec fanchon de velours noir découpée en dents de loup, bordées par une petite blonde; un bord de velours découpé se renverse sur la passe; sur le côté est un bouquet de plumes blanches mouchetées de noir; le dessous est orné d'une demi-guirlande de fleurs accompagnant des touffes de tulle tuyautées. Pour en faire un élégant chapeau de jeune fille, supprime les plumes.

L'autre toilette va te fournir une foule d'idées pour tes costumes de bal. Ce sont deux jupes de gaze rayée. Les rayures peuvent être en or, argent, couleur rose, bleu, ou blanc sur blanc, etc.; la taille froncée est ornée d'une berthe formant pointe, qui se termine dans un nœud de ceinture à longs bouts, entourée d'un filet d'or, d'argent, ou des dispositions des raies de la robe. Les petites manches bouffantes sont traversées, de distance en distance, par un ruban d'un doigt, également lamé dans le style de la robe. De chaque côté des bandeaux une touffe d'œillets flamands, entremêlés de rubans. Ces robes se font encore en taffetas, avec les raies or ou argent.

Nous voici au terme de nos explications. M'as-tu toujours comprise? S'il t'est resté dans l'esprit quelque confusion, quelque obscurité, tu voudras bien, j'espère, m'adresser tes observations; je n'y verrai qu'un témoignage de cette bonne affection à laquelle je faisais appel en commençant.

Adieu. Je m'occupe de faire une ample moisson de travaux pour notre prochaine correspondance.

Puisses-tu désirer aussi vivement ma nouvelle lettre que je me promets de satisfaction à te l'écrire!

Tout à toi.

E. E.

ÉPHÉMÉRIDES.

20 JANVIER 1790. — MORT DE HOWARD.

Ce fut en visitant comme shériff du comté de Bedford, les affreuses prisons soumises à sa juridiction, que Howard sentit se révéler sa vocation. Dès cet instant, il ne cessa de réclamer, de toutes les manières et par toutes les voies, la réforme des prisons, étendant son zèle et son humanité non-seulement aux prisons de l'Angleterre, mais à celles de toute l'Europe. Il peignit, de la manière la plus énergique, les misères des prisonniers; ceux de Newgate et de Ludgate étaient décimés

par une fièvre permanente, résultat de la faim et de l'infection ; les mêmes désordres régnaient à bord des pontons, et même dans les hôpitaux. Il parcourut à diverses reprises toute l'Europe, signalant ces cruautés gratuites, éveillant partout l'attention des gouvernements et des corps savants, s'adressant même aux monarques, en faveur des pauvres prisonniers, ainsi qu'il le fit à Vienne, en parlant à Joseph !...—Vous vous plaignez de mes donjons, lui dit celui-ci ; mais, dans votre pays, ne pend-on pas les malfaiteurs ? — Il vaut mieux être pendu, répondit l'Anglais, que d'habiter les donjons de Vienne.

Ce dévoué réformateur, atteint à son tour de la fièvre des prisons, mourut à Malte, à l'âge de 64 ans.

MOSAÏQUE.

Que Dieu est grand ! que la source d'où toute vie, toute beauté, toute bonté découle, doit être profonde et infinie ! S'il y a tant à voir, à admirer, à s'étonner dans un seul petit coin de la nature, que sera-ce quand le rideau des mondes sera tiré pour nous et que nous contemplerons l'ensemble de l'œuvre sans fin ? Il est impossible de voir et de réfléchir, sans être inondé de l'évidence intérieure où se réfléchit l'idée de Dieu. Toute la nature est semée des fragments étincelants de ce miroir où Dieu se peint. LAMARTINE.

—

L'aumône est le sel des richesses ; sans ce préservatif elles se corrompent.

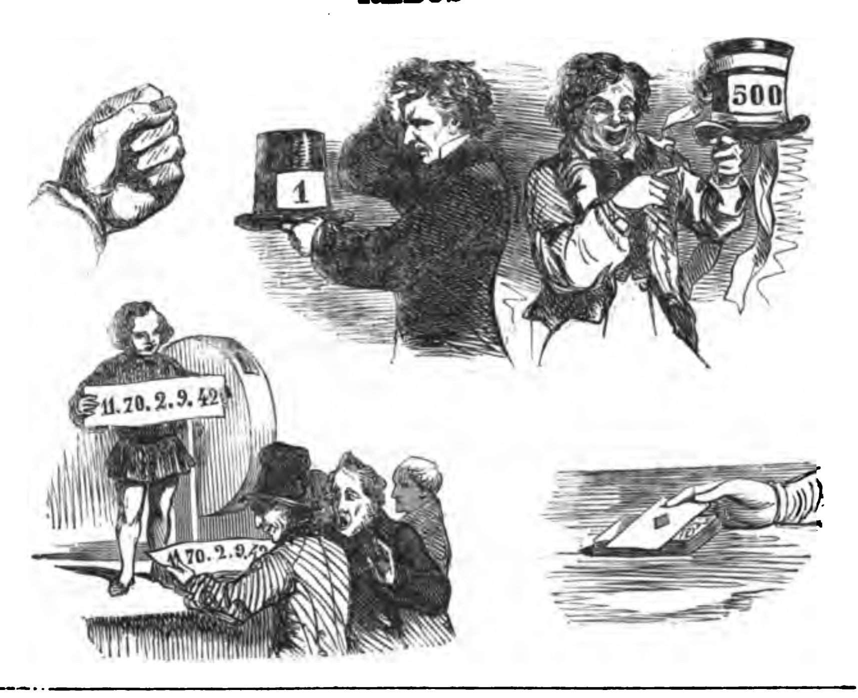
Maxime arabe.

—

Maîtrise les cornes des quadrupèdes avec des cordes, et le cœur des hommes avec des bienfaits.

Proverbe arabe.

RÉBUS.



Paris.—Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

MONTFAUCON.

I.

L'histoire d'un peuple se trouve indissolublement liée à ses anciens monuments; par les idées qu'ils réveillent, nous assistons aux événements dont ils furent les contemporains; nous interrogeons d'une manière plus sûre, et partant plus utile, les croyances, les intérêts et les passions qui ont agité les générations passées; ces témoins d'un autre âge facilitent l'étude de ses annales, les éclairent souvent d'une vive lumière, et donnent aux faits historiques qu'ils rappellent un caractère d'irréfragable authenticité.

Le gibet de Montfaucon, à l'existence duquel se rattachait le souvenir de tant de drames sanglants, était sans contredit la plus hideuse personnification des mœurs barbares du moyen âge. Ce lugubre instrument de supplice servait tantôt à punir le vrai coupable, tantôt à exercer un acte de vengeance confié au glaive de la loi. C'était à ses piliers que l'obscur criminel et le ministre prévaricateur, le pauvre et le puissant, le spoliateur et l'homme de bien venaient subir le châtiment réservé à leurs attentats réels ou imaginaires. C'est là que leurs cadavres, exposés aux regards, pour effrayer les malfaiteurs, servaient de pâture aux corbeaux, jusqu'à ce que la putréfaction détachant leurs membres et les dispersant sur le sol, les loups vinssent leur disputer cette horrible proie.

Sous l'empire de notre ancienne législation, chaque justice seigneuriale, chaque communauté religieuse, avait dans sa juridiction *des échelles, des piloris, ou des fourches patibulaires.* Les échelles et les piloris n'étaient employés qu'à exposer les criminels dont la condamnation n'entraînait point la peine capitale : on les plaçait au principal carrefour de la ville, bourg ou village de la seigneurie.

Indépendamment des lieux affectés aux expositions, il y avait à Paris des places et des marchés qui servaient habituellement à l'exécution des condamnés à mort. Nous citerons la place des halles située sur l'emplacement appelé Champeaux, où le duc de Nemours fut décapité en 1477; la place aux Chats, rue des Bourdonnais; la place de Grève, qui ne paraît pas avoir servi avant l'exécution de Marguerite Porette, brûlée comme hérétique en 1310 (1); la place de la Croix du Trahoir, et le marché aux Pourceaux, hors la porte Saint-Honoré et près de la butte Saint-Roch. Ce lieu d'exécution était plus particulièrement réservé pour les hérétiques et les faux monnayeurs; on y brûlait les premiers, et on y faisait bouillir les seconds.

Il arrivait parfois que des circonstances particulières transformaient momentanément d'autres emplacements en théâtres de mort. Ainsi, en 1306, on dressa près des quatre principales portes de Paris des potences, où l'on pendit plusieurs hommes du peuple qui avaient été arrêtés dans une sédition occasionnée par la réduction des monnaies. En 1310, cinquante-neuf Templiers périrent sur un bûcher, près de l'abbaye Saint-Antoine des Champs. En 1313, le grand maître des chevaliers du Temple fut brûlé dans une île voisine de la Cité, sur laquelle on bâtit plus tard une partie de la place Dauphine. En 1379, une femme de la secte des Turlupins (2) subit également le supplice du feu sur le marché aux Pourceaux avec un autre sectaire.

---

(1) Félibien, *Histoire de Paris*, tome I, page 517.— Sauval, tome II, page 608.

(2) Secte des Vaudois du quatorzième siècle.

Vers l'an 1536, quatre condamnés furent roués sur la place Maubert. Le maréchal Biron eut la tête tranchée dans une des cours de la Bastille. Enfin, Louis de Bois-Bourdon fut précipité dans la Seine pour crime de lèse-majesté, par ordre de Charles VI, après avoir été renfermé dans un sac sur lequel était écrit : « Laissez passer la justice du roi. »

Les fourches patibulaires, dont nous nous occupons spécialement dans ce travail, se composaient de deux colonnes de pierre sur lesquelles s'appuyaient des traverses de bois auxquelles on attachait les criminels. En général, ces hideux appareils étaient toujours au milieu des champs, près des chemins fréquentés, et sur une élévation.

L'origine des fourches patibulaires remonte aux temps de la république romaine. Lorsqu'un homme, dit Suétone, était condamné à périr sous les verges, on le dépouillait de ses vêtements, et après lui avoir fait passer la tête dans une pièce de bois qui se terminait en fourche, à laquelle son corps était attaché, on le fouettait jusqu'à ce qu'il expirât.

Le droit de fourches patibulaires n'appartenait qu'aux seigneurs hauts-justiciers. Le nombre des piliers variait suivant la qualité des seigneurs qui avaient le pouvoir de condamner à mort. Les simples hauts-justiciers ne pouvaient en avoir que deux, les châtelains trois, les barons quatre, les comtes six, les ducs huit; le roi, comme souverain, pouvait en faire élever autant qu'il le jugeait convenable.

La suspension aux fourches patibulaires de Montfaucon était une aggravation à la peine capitale. En général, on n'infligeait ce supplice qu'aux criminels de basse extraction : les nobles et les chevaliers avaient la tête tranchée; les bourgeois et les manants étaient pendus. On dérogea pourtant quelquefois à cet usage : Enguerrand de Marigny, successivement ministre de Philippe le Bel et de Louis X, le chevalier Hugues de Cuisy, président au parlement en 1336, de Jourdain, seigneur de l'Isle, petite ville de Gascogne, voisine de Toulouse, sont des exceptions qu'on pourrait citer.

Les fourches patibulaires de Montfaucon s'élevaient sur une éminence qui dominait le sol le plus élevé de Paris, près de l'extrémité du faubourg Saint-Martin, entre les rues des Morts et la butte Saint-Chaumont; on les appelait aussi le gibet (1), la justice, la grande justice de Paris.

Cette éminence doit son nom, selon Saint-Foix, à un comte nommé *Fulco* ou *Fulcon*, qui possédait près du gibet, une terre qu'il donna à l'abbaye de Saint-Magloire. C'est là que se voyait une lourde masse de maçonnerie de dix-huit pieds de haut, composée de dix ou douze assises de gros quartiers de pierres brutes bien cimentées, formant un carré long de quarante pieds sur vingt-cinq ou trente de large. Ce massif était surmonté de seize piliers carrés, liés par des poutres auxquelles pendaient des chaînes de fer, qui habituellement supportaient cinquante ou soixante cadavres humains. Une large rampe en pierre conduisait à ce monument funèbre, dont l'opinion publique attribua par erreur la construction à Enguerrand de Marigny, ou bien à Pierre de Brosse, favori de Philippe le Hardi.

Les échelles dont on se servait pour monter les patients au gibet restaient perpétuellement dressées.

Il y avait au centre de cette étrange construction une cave destinée à servir de charnier pour les cadavres des suppliciés, soit qu'ils eussent été séparés de leurs chaînes par l'action destructive du temps,

(1) Le nom de gibet vient du mot arabe *gebel*, dont les Italiens et les Espagnols ont fait gibet, et qui signifie montagne; on s'en servait pour désigner une potence, parce que cet instrument de supplice était ordinairement placé sur une élévation. (Essais de Saint-Foix, tome I, page 186.)

soit qu'on ût forcé de les enlever pour y pendre ou exposer de nouveaux condamnés. C'est dans cette cave que les magiciens venaient nuitamment dérober des cadavres pour leurs opérations, quand ils ne les enlevaient pas du gibet même.

Les fourches patibulaires de Montfaucon servaient à la fois d'instrument de supplice et de lieu d'exposition ; aussi y suspendait-on tous les malheureux qui avaient été exécutés dans Paris, bien qu'ils eussent été bouillis et décapités. Dans ce dernier cas, on les renfermait dans un sac de treillis ou de cuir (1), avant de les porter au gibet. On y exposait aussi les suicidés ; car un auteur de *l'Histoire de Louis XI*, raconte que Jehan Marceau, bonnetier de la rue Saint-Denis, s'étant pendu dans sa maison, le 6 juin 1465, son corps fut transporté au châtelet, pour y être visité, et de là « *envoyé et porté pendre au gibet de Paris.* »

On frémit en pensant à l'atrocité des supplices usités dans ces jours de malheur. On traitait surtout les femmes avec une cruauté inouïe. Quelques historiens, tels que Duval, Félibien, Jaillot, etc., parlent de plusieurs infortunées qui furent enterrées vives sous le gibet. A l'appui de leur témoignage, il existe des documents officiels d'une incontestable authenticité. Je veux parler des comptes de la prévôté de Paris. Ils nous apprennent que des exécutions de ce genre eurent lieu dans les années 1440 et 1457, et que les fosses que l'on creusait pour cet odieux usage avaient sept pieds de long. Ce n'est pas que ces malheureuses eussent commis de grands crimes pour qu'on leur infligeât de pareils châtiments. Oh ! non. Il suffisait de quelques délits très-ordinaires pour les faire condamner, comme le constate le jugement rendu, en 1460, contre une femme, nommée Perrette Mauger, accusée de vol et de recèlement pour des objets dérobés par des malfaiteurs à qui elle donnait asile. Dès que sa culpabilité fut reconnue, le prévôt de Paris, Robert d'Estouteville, la condamna *à souffrir mort et à estre enfouye toute vive devant le gibet.* Le parlement, à qui elle en avait appelé, confirma la sentence. Afin de se soustraire momentanément au supplice, elle se déclara enceinte ; mais comme on eut bientôt acquis la certitude qu'elle en imposait, elle fut immédiatement ..... *envoyée exécuter aux champs devant le gibet, par Henri Cousin, exécuteur de la haute justice audit lieu de Paris.*

Montfaucon était aussi le théâtre des exécutions par contumace : un nommé Jean Frolo, auditeur du Châtelet, parvint à se soustraire aux recherches de la justice, après s'être rendu coupable d'un meurtre. Il fut condamné, en 1539, à faire par *figure*, amende honorable à la place du Châtelet, à avoir le poing coupé devant la demeure de sa victime, à être traîné sur une claie jusqu'à la place du pilori, où il aurait la tête tranchée, et avoir ensuite son corps pendu au gibet de Paris.

Les exécutions avaient lieu le jour, et quelquefois aussi la nuit, aux flambeaux. On conduisait les condamnés au supplice, les uns à pied, les autres à cheval ; ceux-là dans un tombereau, ceux-ci traînés sur une claie.

Le funeste cortége se réunissait sur la place du Châtelet, et de là se rendait à Montfaucon. Le patient, nu-tête et les mains quelquefois liées, — car cet usage n'était pas constamment suivi, — avait auprès de lui son confesseur. Il était précédé et suivi d'un certain nombre de sergents du Châtelet et d'archers rangés sur deux rangs, au milieu desquels marchaient le lieutenant-criminel, le procureur du roi, etc., etc. Arrivé à l'extrémité de la rue Saint-Denis, le cortége s'arrêtait en face du couvent des Filles-Dieu. Dans la cour du monastère s'élevait, adossé à l'église, un dais qui abritait un crucifix de bois. On

(1) Comptes de l'Ordinaire. Sauval, tome III, pages 337 et 663.

amenait le condamné auprès du crucifix, où un prêtre lui adressait des exhortations, récitait quelques prières et lui faisait baiser une croix. Après cette cérémonie, il recevait des religieuses un verre de vin et trois morceaux de pain. Une vieille coutume avait consacré cette offrande, connue sous le nom de *dernier morceau des patients*. On sortait ensuite du couvent pour se rendre au lieu de l'exécution, en suivant le même ordre dans la marche. On faisait faire une nouvelle station au patient devant la croix de pierre placée à quelque distance du gibet, et après que le religieux qui l'assistait l'avait exhorté une dernière fois, on le livrait au bourreau qui lui faisait subir son arrêt.

Après la mort du supplicié, les divers officiers qui l'avaient accompagné revenaient au Châtelet, où on leur servait un repas dont la ville faisait tous les frais.

La première exécution qui eut lieu à Montfaucon, fut celle de Pierre de Brosse, né d'une famille obscure, en Touraine, où il embrassa la profession de barbier ou de chirurgien, ce qui était la même chose de son temps. Introduit à la cour, à l'aide de quelque protection, il fixa l'attention de Louis IX, qui le nomma chirurgien de Philippe de France, son fils aîné. Ce prince, dont il s'était concilié la bienveillance, lui accorda la charge de chambellan, dès son avénement au trône, en 1270. Pierre de Brosse prit un grand ascendant sur son esprit, disposa de tous les emplois, de tous les honneurs, et s'attira un grand nombre d'ennemis par le mauvais usage qu'il fit de son crédit.

Philippe le Hardi avait perdu depuis trois ans sa première femme, Isabelle d'Aragon, dont il avait eu trois fils, lorsqu'il épousa Marie de Brabant, en 1274. Le jeune Louis, l'aîné des enfants d'Isabelle, mourut subitement en 1276. Le bruit courut que sa belle-mère l'avait empoisonné, et qu'elle réservait le même sort à ses frères, afin d'assurer la couronne aux enfants qu'elle pourrait avoir. Les partisans de la jeune reine rejetèrent sur de Brosse tout l'odieux de cette accusation. On prétend que celui-ci, pour découvrir la vérité, conseilla à son maître d'envoyer à Nivelle consulter une béguine, que l'on disait inspirée. Le roi confia cette mission à l'abbé de Saint-Denis et à Pierre, évêque de Bayeux, parent et ami de de Brosse, à la protection duquel il devait son évêché. L'évêque, qui avait précédé son compagnon de voyage auprès de la béguine, fut accusé de lui avoir promis de grandes récompenses si elle voulait charger la reine. Quoi qu'il en soit, quand l'abbé de Saint-Denis se présenta pour la voir, il ne put en obtenir que des réponses vagues et incohérentes. L'évêque de Bayeux ayant été interrogé par le roi sur l'entrevue qu'il avait eue avec cette femme, le prélat refusa de lui en rendre compte, sous prétexte qu'elle s'était ouverte à lui sous le sceau de la confession.

Toutefois, Philippe, persuadé que la religieuse pourrait seule lui désigner l'auteur de la mort de son fils, lui envoya une nouvelle députation. Elle répondit alors : « Que le roi ne devait point écouter ceux qui accusaient la reine ; qu'elle » était parfaitement innocente du crime » dont on osait l'accuser. » Philippe, convaincu par cette assurance de l'innocence de la reine, attendit que le temps lui fît découvrir le véritable coupable. Deux ans s'étaient écoulés depuis lors, lorsqu'un jacobin de Mirepoix vint à la cour, demanda à parler au monarque et lui présenta une cassette, qu'il prétendit tenir d'un courrier tombé malade et mort dans son monastère, qui lui avait expressément recommandé de ne la remettre qu'au roi. On l'ouvrit en plein conseil, et on y trouva une lettre vraie ou supposée qui prouvait que de Brosse avait trahi les secrets de l'État, dans l'intérêt d'Alphonse X, roi de Castille, l'ennemi déclaré de la France. Ce malheureux ne rencontra parmi ses juges que des hommes hostiles, entière-

ment dévoués à la reine, et qui le condamnèrent à être pendu au gibet de Montfaucon. Rien ne prouve cependant qu'il fût coupable de haute trahison. Sa sentence fut exécutée avec un grand appareil le 30 juin 1278 : les ducs de Bourgogne et de Brabant, le comte d'Artois et une foule de seigneurs de la cour voulurent assister à son supplice. Mézerai dit qu'on aurait célébré en France par des réjouissances publiques la mort de Pierre de Brosse, tandis que, d'après Nangis, elle excita, au contraire, les murmures du peuple. En apprenant l'arrestation de son parent, l'évêque de Bayeux se hâta de quitter la France et de se rendre à Rome pour se placer sous la protection du pape.

AUGUSTE AMIC.

SAINTE-VALENTINE (1),

MARTYRE.

La dix-neuvième année du règne de Dioclétien (2), le peuple s'attroupait dans les rues de la ville de Gaza en Palestine, et s'empressait avec des marques visibles d'émotion, à la suite d'un centurion, qui, suivi de quelques cavaliers, s'acheminait vers la place publique. Lorsqu'il y fut parvenu, il fit réclamer le silence, et lut à haute voix l'édit suivant :

« Le très-religieux et très-clément empereur Valérius Dioclétien, Auguste, huit fois consul, et Maximianus Galérius, César, éternel et très-heureux Parthique, triomphateur, ordonnent qu'il sera fait une perquisition exacte de tous ceux qui appartiennent à la religion du Christ : leurs églises seront rasées jusqu'aux fondements, leurs livres sacrés livrés au feu, et eux-mêmes invités à sacrifier aux dieux de l'empire, et s'ils s'y refusent, ils seront mis entre les mains des juges et punis selon les lois. »

Un frémissement courut parmi la foule, tandis que le centurion s'éloignait et allait publier aux angles des rues sa proclamation sanguinaire. Deux jeunes filles, arrêtées près de là sous le portique obscur d'une de ces basiliques que l'édit venait de condamner à la destruction, se regardaient, et la plus âgée dit à sa compagne : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution, parce que le royaume des cieux est à eux ! — Vous ne craignez donc pas ces affreux tourments, le feu, les ongles de fer, les bêtes féroces ? — Je les crains, ma sœur ; la chair frémit à la pensée de ces supplices, mais s'il fallait venir à l'épreuve, ne dirions-nous pas avec Paul, l'apôtre : Je puis tout en Celui qui me fortifie ! — Priez pour moi, ma sœur, afin que si je suis appelée à ce combat, le Seigneur notre Dieu m'accorde la victoire ! »

Elles se séparèrent, et la plus jeune, nommée Valentine, retourna vers sa pauvre demeure, qu'elle habitait seule avec sa mère, veuve et chargée d'années. Ces deux humbles femmes descendaient de ces premiers chrétiens, enfants d'Israël convertis par la prédication des Apôtres, et qui, obéissant à la parole du Maître, avaient quitté Jérusalem, alors que Titus était venu planter les aigles sur le mont des Oliviers. Durant deux siècles, cette famille n'avait cessé de donner des marques de fidélité à la foi du Christ, et peu à peu, épuisée par les persécutions toujours renaissantes, elle s'était vue réduite à Valentine et à sa mère, qui, dans la paix, le travail et la pauvreté, servaient le Dieu de Bethléem et du Calvaire, et toutes deux

(1) Voir : Godescard, *Vie des Saints*, mois de juillet ; dom Ruinart, *Actes des martyrs*, tome 2.

(2) An 303 de J.-C.

attendaient, sans crainte et sans orgueil, l'heure du martyre, ainsi que le moissonneur attend le salaire qui doit couronner sa laborieuse journée. Comme la charité est la préparation au sacrifice et la plus belle offrande qu'on puisse apporter à l'autel, elles cherchaient à servir tous leurs frères, païens ou chrétiens, mais surtout elles s'appliquaient à rendre de charitables devoirs aux confesseurs dont s'honorait alors l'Église de Jésus-Christ.

De toutes les persécutions qu'avait déjà subies cette Église immortelle et sainte, aucune peut-être ne lui avait apporté autant de gloire que celle de Dioclétien. Aucune ne compta un si grand nombre d'illustres victimes : évêques, prêtres, écrivains, apologistes, magistrats, guerriers, matrones, veuves, vierges, toutes les classes vinrent sceller de leur sang cette protestation de la société nouvelle contre le paganisme expirant. Le sang de Jésus-Christ semblait bouillonner dans les veines de l'Église, et se répandre, avec une magnifique profusion, dans toutes les villes de l'empire pour effacer en tous lieux les traces de l'idolâtrie, et proclamer que la tyrannie de Rome, de ses armes, de ses lois, de ses dieux, allait cesser de peser sur le monde. Alors périrent dans d'horribles supplices Gorgonius, Dorothée, Pierre, officiers de la maison de l'empereur; Anthime, évêque de Nicomédie, fut mis à mort par le glaive, ainsi que Philéas, évêque de Thmuis, et Philoromus, intendant des finances d'Égypte; Sylvain, évêque d'Émèse, fut livré aux bêtes; Tyrannion, évêque de Tyr, fut jeté dans la mer; Zénobius, prêtre de Sidon, mourut dans les tourments; Pamphile, écrivain célèbre, après avoir confessé la foi sur le chevalet et dans les horreurs d'une longue prison, expira sous la hache..... Nous pourrions étendre cette liste sans énumérer encore tous les noms de ces admirables témoins de notre foi; des familles entières furent livrées au feu et à l'épée; des villes, uniquement habitées par des chrétiens, furent dépeuplées; les routes étaient couvertes de troupes de confesseurs, sortis mutilés, demi-morts, du prétoire et des temples des dieux, et qu'on envoyait mourir au fond des mines qui s'ouvrent sur la côte de Sidon et au pied du Liban. Les chrétiens qui échappaient à la persécution se rendaient dignes du martyre par une charité héroïque; on les voyait, hommes, vieillards, femmes, enfants, empressés autour des confesseurs, les suivant devant les tribunaux pour recueillir leurs paroles et les léguer à la postérité; se glissant dans les prisons afin de baiser les chaînes des prisonniers de Jésus-Christ, de panser les plaies qui sillonnaient en tous sens leurs corps glorieux, de leur porter les dernières consolations de la religion et de l'amitié; on les voyait, plus hardis encore, se presser au pied des échafauds; essuyer avec une sainte audace, sous les yeux des licteurs, le sang qui couvrait les pavés, enlever avec respect les cadavres mutilés ou les ossements à demi calcinés des bienheureux martyrs, et leur donner, à travers mille périls, une sépulture honorable. Valentine s'occupait à ces soins pieux; elle aimait surtout, à l'imitation des illustres patriciennes de Rome, les Pudentienne, les Domitille, les Priscille, elle aimait à rendre un pieux devoir à ces morts endormis dans le Seigneur, et souvent, cachée sous son voile et sous ses pauvres vêtements, elle se hasardait jusque dans le prétoire, alors surtout que des femmes étaient livrées aux bourreaux, afin de rendre aux restes des martyrs quelques derniers honneurs.

Un jour, elle apprit qu'une vierge nommée Thée venait d'être arrêtée et livrée au proconsul Firmilien. Thée avait été surprise dans une assemblée où quelques chrétiens se consolaient des douleurs de l'Église par la lecture des livres saints et de leurs divines promesses, et Firmilien furieux avait fait amener la jeune fille à son tribunal.

Valentine y courut, et dans la vierge attachée sur le chevalet, déchirée par les fouets et les ongles de fer, elle reconnut celle qui, le jour de la proclamation de l'édit, l'avait encouragée au martyre. Ce spectacle de sang la toucha jusqu'aux larmes, et lorsqu'elle vit les instruments de supplice tracer de nouveaux sillons sur des plaies déjà béantes, elle poussa un cri douloureux, et s'adressant au juge, elle lui dit avec énergie : — Jusques à quand feras-tu souffrir ma sœur ?

A ce hardi reproche, Firmilien frémit ; il fit un signe aux licteurs, et aussitôt Valentine fut traînée devant le siége d'ivoire sur lequel il était assis. A côté s'élevait une statue de Jupiter, aux pieds de laquelle on voyait un trépied de bronze, destiné à consumer l'encens et les parfums. Songe à toi (1) et sacrifie ! dit Firmilien avec une sombre fureur. — Jamais ! répondit la jeune fille. — Donnez-lui l'encens, et, si elle le refuse, liez-la sur le chevalet.

Valentine prit l'encens, mais ce fut pour le jeter par terre et le fouler aux pieds ; deux licteurs la saisirent et voulurent la traîner et la faire agenouiller devant la statue, mais elle fit un violent effort et renversa l'idole, qui tomba lourdement de son piédestal et se brisa en mille pièces. — Tu me braves, fille impudente ! s'écria le juge, nous verrons si ton Christ viendra te sauver de mes mains !

L'intrépide jeune fille qui venait de lutter, forte, indomptable, contre le juge et les licteurs, se livra, comme un agneau docile, aux mains du bourreau. Attachée sur le chevalet, déchirée jusqu'aux entrailles par les peignes de fer, elle souriait, et son âme, échappant à la terre, se plongeait déjà dans les abîmes de l'éternelle sérénité. Firmilien s'aperçut qu'il était sans puissance contre cette enfant, et il ordonna de la jeter au feu, ainsi que sa compagne de supplice et de triomphe. Valentine et Thée, liées ensemble, les bras enlacés, le sourire de la candeur et de l'amour sur les lèvres, consommèrent ainsi leur martyre, et des feux du bûcher passèrent rapidement à la gloire éternelle. Ceci se passait la cinquième année de la persécution (1). L'Église latine célèbre la fête de ces vierges le 25 juillet.

Maintenant, combien ne devons-nous pas estimer les vérités éternelles de la religion pour lesquelles ces grands cœurs ont battu, pour lesquelles ces nobles âmes se sont sacrifiées ! Ne devons-nous pas, chrétiennes du dix-neuvième siècle, héritières de cette même croyance, honorer au moins par notre vie et nos œuvres cette foi adorable que les martyrs, eux, ont honorée par leur sang et par leur mort ?...

EVELINE RIBBECOURT.

(1) Ce mot : *songe à toi !* était le premier que les juges adressaient aux confesseurs.

(1) An 308.

BIBLIOGRAPHIE.

Uncle Tom's Cabin (La case du père Tom), par mistress H. Beecher Stowe.

Plus d'une fois sans doute, mesdemoiselles, vous avez entendu parler des clubs, des meetings, des sociétés charitables et pieuses, fondées en Angleterre pour l'abolition de l'esclavage; le nom de Wilberforce, qui, le premier, a porté à la tribune britannique cette grave question, ne vous est pas inconnu; mais quel que soit l'élan de ces réunions généreuses, quel qu'ait été le talent de cet homme honorable, voici venir un petit livre, écrit par une femme, hier encore ignorée de tous, et qui fera plus pour cette grande cause que les discours prononcés devant le Parlement. Wilberforce et ses disciples ont fait insérer l'abolition de la traite dans le droit politique de l'Europe; mistress Beecher va attaquer l'esclavage au cœur même de l'Amérique; ce n'est pas un rhéteur invoquant les droits de la liberté humaine, c'est une femme, c'est une mère, plaidant la cause des époux, des enfants, dont les sentiments sont violés par des lois tyranniques; c'est une chrétienne, enfin, plaidant la cause de ces âmes immortelles rachetées d'un si haut prix; et cette voix touchante et pure sera entendue par les chrétiennes, par les femmes, par les mères..... Quoique ce livre n'ait pas pour nous un intérêt immédiat, nous venons vous en parler, mesdemoiselles, comme d'une œuvre, non-seulement grande et belle au point de vue littéraire, mais noble comme la religion qui l'a dictée, brûlante comme la charité dont elle porte l'empreinte.

La traite est abolie; les vaisseaux négriers ne vont plus, sous l'abri des pavillons européens, chercher sur les côtes d'Afrique ces malheureuses cargaisons d'exilés et d'esclaves, qui, après les tortures d'un long emprisonnement à fond de cale, étaient exposées au plus offrant, sur les marchés d'Amérique. La traite est abolie, l'Afrique n'a plus rien à craindre, mais l'esclavage existe, et l'Amérique en porte le honteux stigmate. Il se perpétue de race en race, puisque les enfants des esclaves appartiennent au maître dans la maison duquel ils sont nés; le maître a sur ses esclaves le droit le plus absolu : il peut les vendre de la main à la main, les envoyer au marché pour y être vendus aux enchères; après sa mort, ils font partie mobilière de sa succession; par conséquent, le bonheur, la vie de l'esclave dépendent sans cesse ou des caprices du maître, ou des caprices des événements, car si un sort favorable lui a donné un maître bon et paternel, les revers de fortune, la mort, la division des héritages, peuvent le livrer à un tyran; son bonheur, comme serviteur, comme mari, comme père, n'est jamais assuré, puisque aucune légalité ne le protége, que la loi, au contraire, autorise à le vendre comme une marchandise; à rompre ses liens et ses affections de famille, dont il n'est pas tenu compte : l'esclave étant, non pas un homme, mais une chose.

Ce sont les péripéties d'une vie d'esclave que mistress Beecher Stowe a si éloquemment racontées dans le livre dont nous allons vous donner une courte analyse.

Le père Tom, le héros de l'ouvrage, est un nègre déjà vieux, serviteur dévoué d'une famille du Kentucky; heureux de l'affection de ses maîtres, de l'amour de sa bonne femme et de ses petits-enfants, il vit paisible et s'efforce de servir Dieu dans la pratique de ses humbles devoirs, car Tom est chrétien, et chrétien pénétré de l'Évangile. Mais M. Shelby, son maître, éprouve des embarras d'argent, et comme Tom est une marchandise de grande valeur, à cause de son intelligence, de sa probité, de sa piété reconnues, M. Shelby

vend Tom fort avantageusement à un marchand d'esclaves. Le pauvre nègre quitte, avec une inexprimable douleur, sa femme et ses enfants, qui restent, eux, à M. Shelby; il dit adieu à sa case où il a tant travaillé, tant prié Dieu; il embrasse une dernière fois le fils de son maître qu'il aime comme son propre enfant, et on l'emmène pour jamais. Il est vendu à Augustin de Saint-Clare, propriétaire dans le sud des États-Unis, homme riche et généreux, père d'une enfant charmante, qui s'attache au vieux Tom, et le console par une affection naïve. L'esclave oublie ses peines auprès de cette enfant angélique qui lui parle du ciel où elle va bientôt aller. Éva meurt; son père la suit au bout de quelques semaines, et Tom, après avoir joui d'un instant de repos, après avoir eu même l'espoir de la liberté, car son maître, mort trop vite, lui avait promis de l'émanciper, Tom est vendu une seconde fois, et tombe aux mains d'un homme aussi lâche que cruel. La piété, la tranquille résignation du nègre l'irritent; il veut l'abaisser à son niveau, il veut en faire le ministre de ses cruautés, mais il trouve dans l'âme héroïque de l'esclave une invincible résistance; cette âme n'est pas à lui, il le sent; mais le corps lui appartient; il le sait, et il fait mourir Tom sous ses coups. Le nègre meurt comme mouraient les martyrs; le moment de la mort est un moment de triomphe, il s'exalte de joie, et son âme s'envole vers le Dieu de liberté, en s'écriant : « Qui nous enlèvera jamais l'amour de Jésus-Christ ! »

Ce passage est tellement pathétique, que nous vous le donnons en son entier, convaincue que vous partagerez l'émotion que cette lecture nous a fait éprouver.

Georges Shelby, le fils de son ancien maître, avait promis au père Tom de venir le racheter. Lorsqu'il est en mesure de tenir sa promesse, Georges arrive précisément au moment où le martyr va succomber sous les traitements cruels que lui a fait endurer son maître, M. Legree.

« Georges se munit d'une somme importante, et remonta la rivière Rouge en bateau à vapeur, avec la résolution de découvrir et de racheter son ami.....

» On l'introduisit dans la maison, et il trouva au salon Legree, qui le reçut d'un air maussade, mais avec les égards dus à un étranger.

» — J'ai appris, dit le jeune homme, que vous aviez acheté à la Nouvelle-Orléans un noir portant le nom de Tom. C'était un des serviteurs de mon père, et je viens voir s'il ne serait pas possible de le racheter.

» Le front de Legree s'assombrit.

» — Oui, s'écria-t-il avec emportement, j'ai acheté cet homme, et j'ai fait là un diable de marché; c'est l'animal le plus rebelle et le plus insolent que j'aie jamais vu ! Grâce à lui, tous mes nègres sont disposés à s'évader, et il a déjà favorisé la fuite de deux femmes qui valaient au moins mille dollars la pièce. Il en est convenu, et quand je lui ai ordonné de me dire où elles étaient, il a osé me répondre qu'il le savait, mais qu'il ne me le dirait pas. Il a persisté, quoique je lui aie administré la plus belle volée que j'aie jamais administrée à un noir. Je crois qu'il est en train d'essayer de mourir, mais je ne sais s'il y réussira.

» — Où est-il ? s'écria Georges avec impétuosité; je veux le voir !

» Le rouge était monté au visage du jeune homme, ses yeux dardaient des flammes; mais il jugea prudent de se contenir.

» — Il est dans le vieux magasin, dit un négrillon.

» Legree donna un coup de pied à l'enfant; mais Georges, sans ajouter une parole, courut au lieu indiqué.

» Tom était là depuis la nuit fatale; il ne souffrait pas, car les coups qu'il avait reçus avaient engourdi tous les nerfs susceptibles de transmettre la douleur. Il restait plongé presque constamment dans une espèce de léthargie; mais telle était la force

de sa constitution, que son âme prisonnière avait peine à se dégager des liens matériels. Quelques-uns de ses compagnons, à la faveur de la nuit, et prenant sur leurs heures de repas, venaient lui rendre ces soins affectueux dont il avait été toujours si prodigue envers eux. Ces pauvres gens n'avaient à lui donner qu'un verre d'eau froide, mais ils l'offraient de bon cœur.

Ils avaient adressé pour lui des prières à un Sauveur dont ils ne connaissaient guère que le nom, mais que les ignorants eux-mêmes n'implorent jamais en vain lorsqu'ils ont la foi.

» Cassy était sortie de sa retraite, et en rôdant çà et là dans les ténèbres, elle avait entendu parler du sacrifice que Tom avait consommé pour elle et pour Emmeline. Au risque d'être découverte, elle s'était glissée auprès du moribond, et, touchée des paroles qu'il avait eu la force de prononcer, elle avait prié avec lui.

» Lorsque Georges entra dans le vieux magasin, la tête lui tourna, et il fut sur le point de se trouver mal.

» — Est-il possible? s'écria-t-il en s'agenouillant près du grabat; père Tom! mon pauvre vieil ami!

» Cette voix parut faire impression sur le mourant; il remua doucement la tête, sourit, et murmura ces vers d'une hymne :

Que du Seigneur la bonté soit bénie,
Car il transforme en moelleux oreiller
Le lit funèbre où plane l'agonie,
Où l'on s'endort pour ne plus s'éveiller!

» D'honorables pleurs tombèrent des yeux du jeune homme pendant qu'il s'inclinait vers son ami.

» — O père Tom! ranimez-vous, parlez-moi, regardez-moi! Je suis Georges, votre petit Georges; ne me reconnaissez-vous pas?

» — Monsieur Georges! dit Tom d'une voix faible; et il ouvrit des yeux hagards.

» Peu à peu ses idées s'éclaircirent; ses yeux brillèrent, sa physionomie s'anima; il joignit les mains, et des larmes coulèrent le long de ses joues.

» — Dieu soit loué! c'est tout ce que je désirais, on ne m'avait donc pas oublié... Cela me fait du bien... Mon cœur se réchauffe, — et maintenant je mourrai content.

» — Vous ne mourrez pas, s'écria Georges Shelby; je viens pour vous racheter et vous remmener à la maison.

» — Monsieur Georges, vous arrivez trop tard... Le Seigneur m'a acheté, et lui aussi va m'emmener à la maison; j'ai hâte d'y arriver. Le ciel est encore préférable au Kentucky.

» — Vivez! j'ai le cœur brisé quand je songe à ce que vous avez souffert, quand je vous vois gisant dans ce vieux magasin, mon pauvre ami!

» — Ne me plaignez pas, dit Tom d'un ton solennel; j'ai été malheureux, mais c'est fini. Ah! monsieur Georges, le ciel est venu, j'ai remporté la victoire, le Seigneur me l'a donnée; gloire à son nom!

» Frappé de l'énergie avec laquelle l'agonisant prononçait ces phrases entrecoupées, Georges garda le silence. Tom lui saisit la main, et ajouta : — Gardez-vous de dire à Chloé dans quel état vous m'avez trouvé; cela lui serait trop pénible, à cette pauvre femme. Dites-lui seulement que vous m'avez vu près de partir pour un monde meilleur, et que je ne pouvais plus rester ici-bas. Dites-lui que Dieu m'a soutenu partout et toujours, et m'a rendu ma tâche facile... Et mes pauvres garçons, et ma petite fille... Ils m'ont coûté bien des larmes! Recommandez-leur de suivre mon exemple. Assurez de mon amitié mon maître et ma bonne maîtresse, et tous les gens de l'habitation... Je les aime tous; j'aime tous mes frères... Oh! monsieur Georges, ce que c'est que d'être chrétien!

» En ce moment Legree vint rôder à la porte du vieux magasin, y jeta un coup

d'œil, et s'éloigna avec une indifférence affectée.

» — Vieux scélérat! s'écria Georges avec indignation. Je pense avec bonheur qu'il ira un jour en enfer.

» — Gardez-vous de ces idées, dit Tom en serrant la main de son jeune maître. C'est un pauvre malheureux; s'il voulait s'amender, le Seigneur lui pardonnerait peut-être encore; mais je crains qu'il ne se repente jamais.

» — Je le souhaite, je ne voudrais pas le voir au paradis.

» — De grâce, monsieur Georges, ne parlez pas ainsi. Il ne m'a vraiment pas fait de mal; il m'a seulement ouvert les portes du royaume des cieux.

» La force surnaturelle que la joie de cette entrevue avait donnée au mourant l'abandonna tout à coup. Il ferma les yeux, et l'on put remarquer sur ses traits cette transformation sublime et mystérieuse qui précède les derniers moments. Sa large poitrine se soulevait et s'affaissait péniblement; et de ses cavités profondes sortait une respiration entrecoupée. L'expression de sa physionomie était celle d'un triomphateur!

» — Qui nous enlèvera jamais l'amour du Christ? murmura-t-il d'une voix affaiblie; et il s'endormit en souriant.

» Georges le contempla avec vénération. Il lui semblait que ce lieu était désormais sacré. Après avoir fermé respectueusement les yeux de son ami, il n'eut qu'une seule pensée, celle que le mourant avait exprimée :

» — Ce que c'est que d'être chrétien!

» En se levant il aperçut Legree derrière lui. Cette scène d'agonie avait éveillé dans l'âme du jeune homme d'ardentes émotions. Il avait pour Legree une horreur profonde, et sa première pensée fut de partir et d'éviter autant que possible d'avoir des rapports avec lui.

» Il fixa sur Legree des yeux pénétrants, et lui dit en lui montrant le cadavre :

— Vous avez eu de lui tout ce que vous pouviez avoir. Combien voulez-vous que je vous paye son corps? J'ai l'intention de l'emporter et de lui faire donner la sépulture.

» — Je ne vends pas les nègres morts; vous pouvez l'enterrer comme vous voudrez.

» — Enfants! cria Georges d'un ton impérieux à quelques noirs qui regardaient le mort, enlevez-le, portez-le dans ma voiture, et procurez-moi une bêche.

» Un des noirs courut chercher la bêche, et deux autres aidèrent Georges à transporter le corps dans la voiture. Legree ne s'opposa pas à l'exécution de ces ordres; il continuait à feindre l'indifférence, et sifflait un air entre ses dents. Il suivit Georges sans que celui-ci daignât lui adresser la parole.

» On ôta le banc de la voiture pour faire place au cadavre, qui fut déposé sur un manteau que Georges étendit avec soin. Il se retourna ensuite vers Legree, et lui dit avec un calme forcé :

» — Je ne vous ai pas encore exprimé ce que je pense de ce crime atroce. Le moment n'est pas encore venu. Mais le sang de l'innocent crie vengeance : je ferai connaître ce meurtre, je vous dénoncerai au premier magistrat qui se trouvera sur ma route.

» — A votre aise! dit Legree en faisant claquer ses doigts, je suis curieux de savoir comment vous vous y prendrez. Où sont vos témoins? quelles preuves produirez-vous?

» Georges comprit la force de ce défi. Il n'y avait pas un blanc sur la plantation; et devant toutes les cours du Sud, la déposition d'un homme de couleur est comptée pour rien. Il crut un moment que les cieux allaient répondre à son appel quand il demandait justice; mais ils étaient muets.

» — Après tout, dit Legree, voilà bien du bruit pour un nègre mort!

» Ce mot fut comme une étincelle jetée

dans un magasin à poudre. La prudence n'a jamais été la vertu cardinale d'un enfant du Kentucky. Georges indigné frappa Legree au visage, et le renversa. Debout sur le misérable terrassé qu'il rouait de coups, il ressemblait assez exactement à son glorieux homonyme vainqueur du dragon.

» Il y a des hommes qui gagnent décidément à être battus. Ils conçoivent immédiatement un profond respect pour celui qui leur fait mordre la poussière. Legree était de ce nombre; il était aussi lâche que cruel, il laissa donc s'éloigner la voiture, sans oser protester contre le traitement dont il avait été victime.

» Georges avait remarqué au delà des limites de la plantation, un monticule sablonneux ombragé de quelques arbres.

» Ce fut là qu'on creusa la fosse.

» — Maître, faut-il enlever le manteau? dirent les noirs quand la tombe fut prête.

» — Non! non! enterrez-le dedans! C'est tout ce que je puis vous donner, pauvre Tom, et vous l'aurez.

» Les hommes déposèrent le corps dans la fosse, le recouvrirent en silence, et mirent dessus du gazon vert.

» — Vous pouvez partir, enfants, dit Georges en glissant une pièce de monnaie dans la main de chacun d'eux; mais les nègres semblaient hésiter.

» — Maître, achetez-nous, dit l'un d'eux.

» — Nous vous servirons si fidèlement! ajouta l'autre.

» — La vie est rude ici, reprit le premier. Maître, achetez-nous, s'il vous plaît.

» — C'est impossible, répondit Georges avec embarras et leur faisant signe de s'éloigner.

» Les deux noirs désolés se retirèrent en silence. Georges s'agenouilla sur le tombeau de son ami.

» — Dieu éternel, s'écria-t-il, je te prends à témoin qu'à partir de cette heure, je ferai tous mes efforts pour délivrer mon pays natal du fléau de l'esclavage!

» Aucun monument n'indique la dernière demeure de notre ami, mais il n'en a pas besoin. Dieu sait où le pauvre Tom repose, et le noir opprimé se relèvera immortel pour participer à la gloire des élus. Ne le plaignez pas, sa vie et sa mort ne sont pas faites pour inspirer la pitié. Ce ne sont pas les richesses et la puissance qui sont précieuses aux yeux du Seigneur, c'est l'amour, l'abnégation et le dévouement. Heureux sont les hommes qui sont appelés à porter la croix sur ses traces! C'est pour eux que sont écrites ces paroles de l'Évangile : « Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. »

Cette fin sublime couronne dignement le livre. Nous ne vous en avons donné qu'une sèche analyse, nous attachant surtout à la vie du héros, et négligeant, à regret, tant de scènes attachantes, de traits originaux et spirituels, de considérations graves et profondes. Les caractères sont frappants de naturel et de vérité; nous citerons surtout celui d'Augustin Saint-Clare, qui, pour grand nombre d'entre nous, pourrait fournir matière à une excellente leçon. C'est un homme intelligent, éclairé, plein de cœur et de généreuse bienveillance, qui voit le mal et connaît le remède, et dont les bonnes intentions sont paralysées sans cesse par une incurable nonchalance. Ému du sort des esclaves, il ne fait cependant aux siens aucun bien sérieux; il les gâte comme des enfants, mais ne prend nul souci, ni d'assurer leur avenir, ni d'éclairer et de fortifier leur âme. Il meurt jeune, et, mourant, il attache sur ses esclaves désolés un regard d'inexprimable remords, car il comprend, trop tard, la valeur du talent qu'il a enfoui et que Dieu lui avait donné pour un autre usage. A combien d'entre nous cette leçon ne serait-elle pas applicable! Que d'instruction, d'énergie, de talent, enfouis par la négligence de leurs possesseurs, et qui

devaient être employés au bien particulier de la famille, ou au bien général de l'humanité ! La paresse tue les âmes, ne l'oublions pas. La fille de Saint-Clare, Éva ou Évangélina, est une création nouvelle et délicieuse qui ne pouvait être conçue que par une mère, et une mère qui, sans doute, a donné des anges au ciel. Sa tendresse et sa piété embaument les pages de ce livre, et sa mort fait couler des larmes. On se console avec Éva, comme le pauvre Tom, de ces scènes de cruauté froide, d'insensibilité sophistique, que l'auteur n'a pas pu épargner à ses lecteurs, quoiqu'elle ait évité avec un grand art et une grande délicatesse, les détails révoltants qui s'offraient naturellement à sa plume. Marie de Saint-Clare, mère d'Éva, est, à nos yeux, le personnage le plus odieux de ce livre si profond et si vrai. Cette femme faible, nerveuse, maladive, qui s'entoure de soins, qui vit dans la mollesse des mœurs créoles, et qui révèle en quelques paroles tombées nonchalamment une si inexorable et si naïve cruauté, cette jolie femme féroce nous semble plus repoussante que Simon Legree, le planteur, l'assassin de Tom, qui, à défaut de remords, éprouve au moins la terreur du crime. A sa cousine Ophélia, esclave du devoir, esclave des principes, raide, puritaine, bonne toutefois, on pourrait appliquer ces paroles d'un spirituel auteur anglais : *C'est faire acte de trahison contre la vertu que de la rendre désagréable* (1).

Les caractères des nègres mis en scène dans cet ouvrage sont nombreux, divers et tous attachants. Peut-être la critique littéraire pourrait-elle reprocher à mistress Beecher d'avoir répandu un intérêt presque égal sur tous les personnages de cette race malheureuse, de leur avoir donné à tous de généreux instincts, et d'avoir supposé à leurs fautes mêmes une cause émouvante ; mais qui oserait reprocher à l'écrivain cette noble erreur, si c'est une erreur? Son livre n'est pas seulement un roman, fait pour délasser les oisifs, c'est un plaidoyer en faveur d'une race opprimée, innocente, à qui des lois émanées de la force ont tout ravi, patrie, famille, nationalité, liberté individuelle, tout, jusqu'aux droits les plus saints d'époux et d'épouse, de père et de mère, race multipliée à plaisir pour le plus grand profit des maîtres, et à qui, si un événement imprévu venait la délivrer, on ne pourrait trouver de place dans l'état social. Car en Amérique, le nègre et tous ses descendants, jusqu'au mulâtre, plus blanc qu'un créole, inspire à la race anglo-saxonne une répugnance et un mépris semblables à la répulsion qu'excitaient les Juifs durant le moyen âge. Il n'y a pas de place au soleil pour l'esclave et pour le fils de l'esclave, et ceux mêmes qui regardent l'esclavage comme un crime auraient quelque peine à tendre la main au noir libéré, tant les idées fausses ont jeté de profondes racines jusque dans les meilleurs esprits. Ce sont ces préjugés funestes que l'auteur combat avec l'énergie de l'âme, avec l'éloquence du cœur et des larmes ; elle montre, par ces faits, combien l'esclavage est injuste, antichrétien, et quelle immense dette de réparation l'Amérique doit à ces malheureux enfants, nés dans son sein, qui lui donnent leur travail et leurs sueurs, et à qui elle n'offre en retour que l'avilissement et le désespoir. Mistress Beecher ne dissimule pas la vérité ; elle montre l'esclave heureux dans une famille honorable, plus heureux, mieux traité peut-être que grand nombre des ouvriers de nos villes d'Europe ; mais au sein de ce bonheur, elle montre aussi, sans cesse suspendues sur sa tête, ces lois barbares qui sanctionnent la vente de l'homme, de la femme, de l'enfant, au marché, et qui défendent même aux hommes compatissants de donner un asile à

(1) Miss Edgeworth.

l'esclave fugitif. Ce qui fait le malheur des nègres, ce n'est pas la dureté de leurs maîtres, mais c'est la légalité qui sanctionne cette dureté, et le plus misérable homme de France, le plus pauvre, le plus abandonné, est du moins un homme libre, libre en vertu des lois de sa patrie, et sur lequel nul, parmi les plus puissants de la terre, ne peut exercer de droits.

Félicitons-nous d'être nées dans ces contrées où la dignité humaine est mise sous la sauvegarde des lois; félicitons-nous aussi d'appartenir à la grande Église chrétienne qui, de tout temps, a donné aux pauvres esclaves des apôtres et des défenseurs. Rome vient de placer sur les autels un saint religieux espagnol, Pierre Claver, qui, pendant quarante ans, sous le ciel brûlant de Carthagène, se fit l'esclave des esclaves, et se voua uniquement à l'instruction et au soulagement des noirs. Avant lui, Barthélemi de Las-Cases avait défendu les malheureux Américains réduits en esclavage par Pizarre et Cortez; il avait à diverses reprises porté leurs plaintes au conseil des rois d'Espagne; l'Église ne cessa de solliciter l'abolition de la traite, et de recommander cette affaire à tous les missionnaires envoyés dans le Nouveau-Monde (1). C'est là un titre de gloire auquel nous devons applaudir. Mais après avoir compati à ces misères lointaines, que mistress Beecher nous retrace avec tant de chaleur, n'oublions pas les misères qui gémissent à nos portes, en faisant une aumône d'argent et de cœur à quelque malheureux lié par les chaînes de la maladie et de la pauvreté; offrons-la au ciel pour les esclaves d'Amérique, afin que le règne de Dieu arrive pour eux, et qu'ils soient libres d'être hommes et d'être chrétiens.

Ainsi vous vous unirez, mesdemoiselles, à l'œuvre de mistress Beecher; vous vous y unirez aussi en lisant son ouvrage et en le faisant connaître, car il est bon, il est utile qu'une sève aussi généreuse circule et se répande de plus en plus.

Mme EVELINE RIBBECOURT.

(1) Lettres du cardinal Libod, *Histoire des Voyages*, etc.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

EL PAXARILLO.

CANTILENA.

Yo vi sobre un tomillo
Quexarse un paxarillo,
Viendo su nido amado,
De quien era caudillo,
De un labrador robado.
Vile tan congojado,
Por tal atrevimiento,
Dar mil quexas al viento,
Para que al cielo santo
Lleve su tierno llanto,
Lleve su triste acento.
Ya con triste armonia,
Esforzando el intento,
Mil quexas repetia;
Ya cansando callaba,

LE PETIT OISEAU.

CANTILÈNE.

J'ai vu sous un thym gémir un petit oiseau : le nid bien-aimé où il était maître, avait été enlevé par un paysan. Tout hors de lui devant une telle cruauté, l'oiseau jetait au vent mille plaintes, afin que jusqu'au ciel montât sa faible lamentation, montassent ses tristes accents. S'attachant obstinément à son but, il répétait d'une voix mélodieuse ses nombreuses plaintes. Tantôt, épuisé de fatigue, il se taisait; tantôt, reprenant son chant sonore, il exprimait de nouveau sa douleur. Tantôt il volait

Y al nuevo sentimiento
Ya sonoro volvia :
Ya circular volaba ;
Ya rastrero corria ;
Ya pues, de rama en rama,
Al rustico seguia,
Y saltando én la grama
Parece que decia :
« Dáme, rústico fiero,
» Mi dulce compañia. »
Y que le respondia
El rústico : « No quiero. »
Don Estevan Manuel de Villegas.

en rond, tantôt il rasait le sol ; puis s'élançant de branche en branche, il suivait le paysan ; enfin sautant sur l'herbe, il semblait dire : « O cruel villageois ! rends-moi ma douce famille. » A quoi, de son côté, le paysan avait l'air de répondre : « J'en serais bien fâché ! »

Mlle Louise Mercier.

LE SORCIER DE GAPTAROFKA.

FOLIE EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

SASHINSKA, VARINKA, } cousines.
NICOLAS, frère de Varinka, jeune officier.
PIERRE PÉTROFFSKY, parent éloigné de la famille.
IVANA PETROUSHKA, nourrice de Varinka.
PAOLINO, montreur d'ours.
L'OURS de Paolino.

—

Le théâtre représente un vaste salon donnant sur un beau parc. A droite et à gauche, plusieurs portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

SASHINKA, VARINKA. (*Sashinka travaille devant un métier ; Varinka est au piano.*)

VARINKA, *après quelques passages assez brillants.* Mon sol est faux. (*Elle se lève.*)

SASHINKA. Tu n'es pas fâchée du prétexte.

VARINKA. Je vous dis qu'il est faux, ma chère ; écoutez plutôt... (*Elle fait crier la note.*)

SASHINKA. Aïe ! je n'avais pas besoin de la démonstration.

VARINKA. C'est que tu as toujours un certain air qui semble accuser les autres de mauvais vouloir ou de paresse.

SASHINKA. Tu trouves ?

VARINKA, *continuant.* Parce que mademoiselle va faire son entrée dans le monde, le mois prochain, elle ne nous parle du haut de ses dix-huit ans que pour nous trouver en faute et nous prêcher. — Eh ! ma chère, hier, tu étais ce que je suis, une pauvre créature accablée de thèmes, de versions, de gammes, d'exercices de toutes sortes ; demain je serai ce que tu es, une belle demoiselle qui emploie deux heures à sa toilette ; qui va, négligemment, de son piano à son métier ; et qui reçoit les visites de maman, quand il y en a, ce qui est assez rare ici, gracieusement accoudée sur un divan, et faisant la princesse et la belle parleuse. (*Varinka a mimé ces divers mouvements.*)

SASHINKA, *riant.* En vérité, je fais tout cela ?

VARINKA. Tu ris, mais du bout des lèvres. — C'est égal, trois ans à attendre encore, c'est long ; l'été surtout, à ce Gaptarofka, dans ce pays perdu, où l'on n'a ni spectacles, ni concerts, ni promenades, pas la moindre petite distraction.

SASHINKA. Ingrate ! et nos bois, et nos collines, et nos vastes prairies, et nos radieux couchants ?

VARINKA. C'est beau, c'est très-beau,

certainement; mais en ceci, tu sais bien que nous ne pensons nullement de même; toi, tu t'en vas, toute seule dans le parc, admirer un beau ciel; aspirer, comme tu dis, les senteurs des arbres, et écouter le gazouillement des oiseaux; moi, pour que tout cela me plaise, j'ai besoin que d'autres en jouissent avec moi; j'aime à me voir entourée; je hais la solitude, et, ici, nous ne voyons personne.

SASHINKA. Comment appelles-tu les dames de nos voisins?

VARINKA. Oh! en conscience, les puis-je compter? des boutiques ambulantes de plumes, de rouge, de diamants et de fleurs; des entre-lacs de rubans et de rubis, mêlés, confondus, entassés, sur des fronts empanachés, à midi, et sur des robes de moire rose, destinées aux cahots et à la poussière des routes! Franchement, est-ce là ce qu'on appelle quelqu'un?

SASHINKA. Chère Varinka, vous vous laissez trop complaisamment aller à votre verve moqueuse.

VARINKA. Chère cousine, osez dire que j'aie forcé le tableau.

SASHINKA. Si quelqu'une de ces dames vous entendait, elle se trouverait mortellement offensée, et non sans cause; cependant, je vous connais le cœur assez bon pour ne vouloir offenser personne.

VARINKA. Nous sommes seules ici.

SASHINKA. Les murs ont des oreilles!

VARINKA. D'ailleurs, ce que je dis est vrai, d'abord; et, ensuite, si innocent! — Je n'attaque ni le cœur ni la vertu de ces dames.

SASHINKA. Non, mais leur amour-propre!

VARINKA. Est-ce ma faute si, pour une ou deux pauvres visites qu'elles nous font par année, elles tiennent à exhiber le contenu de tous leurs tiroirs?

SASHINKA. Elles sortent si peu!

VARINKA. Fort bien; mesure sanitaire: ces dames craignent les mites pour leurs panaches et leurs bouquets.

SASHINKA. Vous êtes bien mauvaise, ce matin, ma petite cousine.

VARINKA. Et vous, bien sermoneuse, ce matin, ma grande cousine.

SASHINKA. L'admonition jaillit du mal.

VARINKA. La raison de tout cela, c'est que je m'ennuie royalement. Pourquoi maman nous a-t-elle laissées ici toutes seules avec Ivâna Petroushka, ma nourrice, et Nicolas, mon frère, qui ne s'occupe pas plus de nous que si nous n'étions point de ce monde?

SASHINKA. Parce que très-certainement ma tante n'a pas senti le pressant besoin de nous emmener.

VARINKA. Bon, voilà que tu fais ta mijaurée et que tu feins de retenir le sourire sur tes lèvres. Tu voudrais me faire croire que tu sais pourquoi maman s'est absentée pendant toute cette grande journée.

SASHINKA. Ce n'est point un mystère: pour compléter les boucles d'oreilles que tous les ans ma tante distribue aux paysannes, mariées ou filles.

VARINKA. Ce n'est que pour cela? Comment se fait-il, alors, que maman ne nous ait point prises avec elle?

SASHINKA. Sérieusement, parce que les routes ont brisé nos voitures, et qu'il n'y avait de disponible qu'un seul droshky.

VARINKA. Ah! (*Elle bâille.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, NICOLAS.

NICOLAS. Qui veut consulter un sorcier, mais le sorcier le plus sorcier de tous les sorciers présents et passés?

LES DEUX JEUNES FILLES. Un sorcier!

NICOLAS. Un sorcier comme vous n'en avez jamais vu, un sorcier comme il n'y en a guère, un sorcier comme il n'y en a pas!

VARINKA. Nicolas, tu as manqué ta vocation: tu es né saltimbanque. — Où est ton sorcier?

NICOLAS. Ta politesse me clôt les lèvres.

VARINKA. Oui, mais si nous mourons d'envie de le connaître, tu meurs d'envie de le nommer. Ces beaux messieurs se piquent de discrétion, et un secret les étouffe.

NICOLAS. C'est comme cela? Eh bien, qu'il m'étouffe ou non, je le garde. Ah!

VARINKA. Allons donc! est-ce que je te crois?

NICOLAS. Je perds tout ce que tu voudras si tu me fais parler.

VARINKA, *le cajolant.* Mon petit Nicolas, mon beau petit frère, vous allez nous dire qui est ce sorcier, n'est-ce pas? Vous allez nous le dire tout de suite; vous ne voudrez pas faire de chagrin à votre pauvre petite Varinka, qui vous aime si tendrement, qui vous embrasse de si bon cœur, qui...

NICOLAS, *riant.* Qui ne saura point mon secret.

SASHINKA, *priant et se levant.* Nicolas!

NICOLAS. Tu t'en mêles, cousine? toi aussi tu veux interroger l'avenir?

SASHINKA. Notre sage institutrice m'a souvent dit que l'avenir est impénétrable à l'homme, et que cette ignorance est un bienfait de Dieu, parce qu'à chaque jour suffit sa peine. Elle m'a parfaitement fait comprendre que l'attente d'un mal est pire que le mal même, et que voiler à nos yeux ce que demain nous réserve, est une des preuves les plus touchantes de la bonté suprême. Ma raison m'empêche donc de croire entièrement aux révélations des cartes et des sorciers; j'éprouve même comme un remords de les consulter, et cependant, presque malgré moi, et par la force de l'exemple, sans doute, car, en Russie, à quoi ne demande-t-on pas les révélations de l'avenir? Quand la tentation se présente, je n'y sais point résister.

VARINKA, *à son frère.* Tu vois, Doushinka, que tu ne peux nous tenir rigueur. — Allons, allons, parlez, mon bel officier; où est ce trésor? où est ce rare devin? montrez-le-nous, nommez-le-nous. (*Les deux jeunes filles sont des deux côtés de Nicolas.*)

SASHINKA. Parle, parle; je te promets de te broder des pantoufles.

VARINKA. Moi, je te jouerai tous les airs du dernier ballet.

SASHINKA. Je mazourquerai avec toi tout aussi longtemps que cela te plaira.

VARINKA. Je te danserai le boléro.

SASHINKA. Je te prêterai mon album.

VARINKA. Je te donnerai des bonbons.

NICOLAS, *se dégageant et se sauvant.* Non, non, non; cela vous prouvera, mes belles demoiselles, que garder un secret n'est pas absolument au-dessus de notre héroïsme.

SCÈNE III.

VARINKA, SASHINKA.

VARINKA. Il est parti!

SASHINKA. Et sans dire un mot.

VARINKA. C'est qu'il n'avait rien à dire; c'était une pure invention. Mystifier ses sœurs est la joie suprême de monsieur Nicolas.

SASHINKA, *se remettant au métier.* En effet, ce n'était sans doute qu'une simple mystification.

VARINKA. Oui, oui, je le vois bien, et je ne veux plus m'en mettre en peine. (*Moment de silence, pendant lequel Varinka se couche à demi sur une causeuse.*)

VARINKA, *se redressant.* C'est peut-être l'Arménienne Zabinah, tu sais, cette Arménienne pâle et maigre, aux grands yeux, au mouchoir brodé d'or sur la tête, à la longue robe de cachemire et aux boucles d'oreilles qui tintent et bruissent?

SASHINKA. Comme tu te la rappelles! telle était justement sa mise, il y a deux ans, la dernière fois que ma tante la fit venir ici; mais, depuis, j'ai entendu dire qu'elle est morte.

VARINKA. Alors, cela pourrait bien être cette jolie petite femme de l'année passée; tu te souviens? qui, avec un air tout simple et tout ingénu, lisait dans les cartes,

plus couramment que dans un livre. — Ou bien, encore, le vieux Grégoire Grégoriévitch; ou notre voisine, Élisabeth Andréovna; ou... — (*Se levant.*) Mais, qui vient, là-bas, dans la grande allée? (*Sashinka se lève aussi et regarde.*) Connais-tu ce visage? Comment laisse-t-on quelqu'un pénétrer chez nous, en l'absence de maman et de notre gouvernante? — Regarde donc l'étrange individu; son corps ne présente qu'une seule ligne; il n'a ni tempes, ni épaules, ni hanches; il n'a qu'une paire de lunettes et un nez. — Le singulier homme!... c'est peut-être là le sorcier?

SASHINKA. Lui!

VARINKA. Je le crois, je le crois; cela doit être; oh, le beau sorcier! il ne lui manque que le bonnet et la robe!

SASHINKA. Mais il se dirige de ce côté! il nous a vues! il vient ici! (*Sashinka reprend son ouvrage; Varinka s'assied au piano; elles sont un peu troublées.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PIERRE PETROFFSKY.

PIERRE, *petite tenue d'officier.* Zdrasté (bonjour), Sashinka Alexandrovna; zdrasté, Varvara Catonovna.

LES JEUNES FILLES, *à part.* Il sait nos noms!

SASHINKA, *à part.* Je suis pourtant bien certaine de n'avoir jamais vu ce visage.

VARINKA, *à part.* Et ce sont de ceux qu'on n'oublie point.

PIERRE. Votre mère est absente, Varinka; je me permets de rester, néanmoins, parce que cela ne m'empêchera pas de procéder à ce qui m'amène. Elle a eu la bonté de m'écrire qu'elle m'attendait depuis longtemps; mais je n'ai pu me trouver libre avant ce jour.

VARINKA, *à part à Sashinka.* C'est cela, c'est bien cela; c'est lui, et c'est à qui l'aura.

SASHINKA, *à part.* J'ose à peine le regarder.

VARINKA, *à part.* Il semble que, de ses lunettes, jaillissent des éclairs qui vous pénètrent l'âme.

PIERRE, *s'asseyant.* Je vois que mes belles demoiselles sont grandement préoccupées; aussi, m'excuseront-elles d'agir sans façon et de m'asseoir.

VARINKA. Pardon.

PIERRE. Je suis fatigué, je viens de loin.

VARINKA. De loin?

PIERRE. De la Tartarie Chinoise.

SASHINKA et VARINKA, *se levant.* Ah, mon Dieu!

PIERRE. Et au lieu de mon équipage ordinaire, d'un char aérien, attelé de démons, je n'ai pu trouver d'autre véhicule qu'un misérable téléga, traîné par des rosses.

VARINKA, *avec une sorte de crainte.* Un char attelé de démons!

PIERRE, *souriant.* C'est-à-dire un excellent tarentas, et deux arabes pur sang, mes belles demoiselles.

VARINKA, *respirant.* A la bonne heure; je croyais que par votre art vous étiez parvenu à...

PIERRE. A me faire brouetter par le diable? non, mon art n'en est point encore là.

VARINKA, *timide.* Est-ce qu'en Tartarie, on vous a beaucoup consulté, monsieur?

PIERRE. Énormément; je n'avais le temps ni de manger ni de dormir.

VARINKA. Comment tout cela ne s'embrouille-t-il pas dans votre cervelle?

PIERRE. Les mathématiques, mon enfant, les mathématiques, c'est la base de tout calcul et de toute justesse. L'homme qui les ignore manque d'un sens.

SASHINKA. Ah! vous employez les calculs pour?...

PIERRE. Sans cela, le moyen de nous en tirer?

VARINKA, *plus hardie.* Nicolas a voulu nous faire un mystère de votre visite; je crois qu'il songe à vous accaparer; mais,

puisque nous vous tenons, voulez-vous commencer vos opérations?

PIERRE. Oh, je ne m'en vais que ce soir; nous avons devant nous plus de temps qu'il ne nous en faut.

VARINKA. N'importe, n'importe; commençons.

PIERRE, *à part*. C'est un géomètre enragé que cette petite. (*Il tire de sa poche une écritoire et des plans.*)

VARINKA, *surprise*. Vous avez besoin de ces différents objets? (*A part à Sashinka.*) Quel drôle de sorcier! (*Haut.*) Voulez-vous des cartes?

PIEERE. Non, ceci me suffit; d'ailleurs, l'état des choses m'est connu depuis vingt ans.

VARINKA. Avant notre naissance?

PIERRE. Bien avant.

SASHINKA. Ainsi, nous ne sommes point, pour vous, des étrangères?

PIERRE. Des étrangères! vous, la fille du brave et bon Alexandroffsky; et vous, celle du laborieux et vaillant Valonsky, qui a fertilisé presque toutes les côtes de la mer d'Azof, et qui est en passe de devenir dix fois millionnaire; des étrangères! non, non; autant me demander si je connais ma mère.

VARINKA. Pourtant, avant ce jour, vous ne nous aviez jamais vues?

PIERRE. Avais-je besoin de vous voir?

VARINKA. C'est vrai.

PIERRE. Pas le moins du monde; et, tenez, j'arrive, n'est-ce pas? nous avons causé à peine; eh bien, cependant, je lis dans vos âmes à livre ouvert. Voulez-vous, qu'en deux mots, je dise, à l'une et à l'autre, ce qu'elle est et ce qui la préoccupe?

VARINKA. Oui, oui, n'est-ce pas, Sashinka?

SASHINKA. Volontiers.

PIERRE. Eh bien, vous, Sashinka, vous êtes douce, bonne, un peu rêveuse, un peu songeuse; vous vous préoccupez de la sensation que devront produire vos débuts dans le monde; et vous vous demandez si les maris ne suivront point. (*Sashinka rougit.*)

VARINKA, *haut*. Oh! comme c'est cela!

PIERRE. Et vous, Varvara Catonovna, vous êtes maline et moqueuse comme un démon, et vous soupirez après vos dix-huit ans, pour planter là et livres et maîtres.

SASHINKA, *riant*. Oh! comme c'est cela!

VARINKA. Bon, bon; mais à présent que vous avez débuté si bien, il faut continuer; il faut nous dire si Sashinka trouvera bientôt le mari qu'elle désire.

SASHINKA. Varinka!

VARINKA, *continuant*. S'il sera blond ou brun; militaire ou civil; vieux ou jeune; galant ou sévère; s'il lui donnera beaucoup de belles choses, et s'ils habiteront Saint-Pétersbourg. D'abord, si tu ne dois pas habiter Saint-Pétersbourg, tu es perdue, ma pauvre Sashinka.

PIERRE. De par quel pouvoir répondrais-je à toutes ces questions?

VARINKA. Eh bien! et les mathématiques?

PIERRE. Les mathématiques, pour arriver à connaître la couleur des cheveux du mari de Sashinka!

VARINKA. Pourquoi pas? puisqu'elles mènent à tout?

PIERRE. C'est une propriété que je ne leur connaissais point,

VARINKA. Voyons, un peu de complaisance.

PIERRE. De quelle couleur voulez-vous qu'il soit?

VARINKA. Brun, brun; c'est bien plus joli les bruns. Après cela, s'il est blond, on le prendra tout de même.

PIERRE. Il sera brun.

SASHINKA. On dirait que c'est toi que cela regarde.

PIERRE, *à Sashinka*. Vous préféreriez qu'il fût blond? Il sera blond.

VARINKA. Ah! monsieur le sorcier, je crois que vous vous amusez à nos dépens;

ce n'est pas bien ; vous arrêter en si belle route !

SASHINKA. Peut-être que monsieur n'a que des choses désobligeantes à me dire, et qu'il se tait par bienveillance.

PIERRE. Sorcier ! (*A part.*) Mes petites cousines s'amusent à mes dépens ; prenons bien la chose.

VARINKA. Dites aussi que vous n'êtes pas sorcier.

PIERRE. Par exemple ! Je suis sorcier et bien sorcier, si tel est votre bon plaisir.

SASHINKA. Ou bien, peut-être, encore, que monsieur ne nous trouve pas dignes de recueillir ses prophéties.

VARINKA. Voyons, voyons, il faut forcer les oracles ; rappelons-nous ceux de l'antiquité : rappelons-nous le dieu Pan.

PIERRE. Vous me comparez au dieu Pan ? il en sera peu flatté.

VARINKA, *d'un ton câlin.* Du moins, si vous ne voulez plus rien dire à Sashinka, ne me tenez pas rigueur, à moi ? Irai-je à la cour ?

PIERRE, *à part.* Elle est charmante. (*Haut.*) Vous irez à la cour... à la cour du révérend shah de Perse.

VARINKA. Ah ! mon Dieu ! mais ce n'est point à celle-là, c'est à celle de Saint-Pétersbourg que je veux aller.

PIERRE. Qu'y faire ? Les souhaits nous appartiennent, mais les événements nous échappent.

VARINKA. A la cour du shah ! Et qu'y ferai-je ?

PIERRE. Vous y serez toute-puissante ; vous civiliserez la Perse ; vous ouvrirez les harems et fonderez des écoles publiques.

VARINKA. Moi ? Non, par exemple !

PIERRE. Vous ferez tout cela, c'est inévitable.

VARINKA. Et... mon mari, qui sera-t-il ?

PIERRE, *feignant d'être inspiré.* Oh ! destinées éblouissantes ! une couronne souveraine brille sur vos cheveux noirs, et dix-sept enfants vous assurent tout pouvoir sur le cœur de votre époux !

VARINKA. Je serai reine de Perse, et j'aurai dix-sept enfants !

PIERRE. Dont un, par malheur, le dernier, profond politique, grand penseur, réformateur habile, n'aura qu'un œil au milieu du front ; mais, en revanche, deux paires d'oreilles !

VARINKA. Un monstre ! quelle horreur !

PIERRE. Ce sera celui qui succédera à votre auguste époux.

VARINKA, *apercevant sa nourrice dans le parc.* Ivânâ Petroushka, Ivânâ, monte !

SCÈNE V.

LES MÊMES, IVANA.

VARINKA. Ah ! ma pauvre Ivânâ, si tu savais, si tu savais ! Je serai reine ; je fonderai des écoles ; je réformerai mes sujets, et j'aurai un fils, qui n'aura qu'un œil, mais en revanche, deux paires d'oreilles !

IVANA. Que le Seigneur nous protége ! Est-ce que Varvara Catonovna a la fièvre ?

VARINKA. Pas plus que toi ; ce que je te dis est la vérité pure ; c'est ce que le sort me réserve. Demande à Sashinka si la prédiction ne vient pas de m'en être faite à l'instant même ?

IVANA. Par qui, Dousha Maïa ? (*Varinka, d'un geste, lui montre Pierre.*)

IVANA, *à Pierre.* Ah ! c'est vous qui avez vu tout ça ?

PIERRE. Oui, Ivânâ Pétroushka ; et, s'il me plaisait de parler, j'en verrais bien d'autres chez une certaine Ivânâ.

IVANA. Chez moi ! et quoi donc, mon doux Seigneur ? Je ne crains rien, dame !

PIERRE. Pas même qu'on touche à la troisième pierre de votre foyer.

IVANA. Grand Dieu ! grand Dieu ! taisez-vous !... qui vous a dit ?... est-ce qu'il y a au monde quelqu'un qui sait ?...

PIERRE. Moi !

IVANA. Seigneur, Seigneur, comment sait-il que j'ai là 1,500 roubles en argent, amassés kopec à kopec, depuis vingt ans ?

PIERRE. Je sais que vous avez là 1,500 roubles en argent, et que vous feriez bien

mieux de les prêter à votre fils, le marchand de fruits de Moscou.

IVANA. 1,500, il l'a dit; il ne s'est pas trompé d'un kopec!... Je suis perdue!

VARINKA, *à Sashinska.* N'est-ce pas étrange?

SASHINSKA. Trop étrange.

IVANA, *à part.* Ne perdons point de temps; on ne sait pas quelles peuvent être les intentions de ce Pierre Pétroffsky; je lui trouve une mauvaise mine. — C'est que mon argent sonnerait dans sa bourse tout aussi bien que le sien! — Allons chercher une autre cachette. (*Haut.*) Pratchaïté, pratchaïté! (*Les jeunes filles sourient; Ivânâ se dirige en hâte vers une des portes latérales, et recule effrayée en poussant un cri.*)

IVANA. Sainte Vierge!

LES JEUNES FILLES. Qu'y a-t-il? (*A peine ont-elles prononcé ces mots, qu'un magnifique ours noir paraît sur le seuil de la porte.*)

TOUTES LES DEUX. Ah! (*Elles se cachent le visage dans leurs mains, Pierre s'avance vers l'ours.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, NICOLAS, PAOLINO, L'OURS.

NICOLAS. Laissez, Pierre Pétroffsky, laissez; c'est un ours de belles manières; il n'a aucune égratignure sur la conscience. N'est-ce pas, Paolino?

PAOLINO. Oh! ze pouis assurer à vos seigneuries qu'il est doux comme un agneau.

VARINKA. C'est une horreur! c'est une abominable plaisanterie! emmenez, emmez-le; vous nous faites mourir de peur.

SASHINKA. Est-il parti?

NICOLAS. Il tient trop à la faveur d'un de vos regards, mesdames. — Mais, de grâce, admirez cette noire et épaisse fourrure, de laquelle des étincelles semblent jaillir; remarquez ces belles et larges bases; cette noble tournure; cette démarche posée, cet air de penseur. Allons, allons, déjà j'aperçois un œil à travers vos doigts roses; osez ouvrir l'autre; osez regarder mon sorcier.

LES JEUNES FILLES, *se redressant.* Ton sorcier.

NICOLAS. Eh! oui, mon sorcier; ne vous en ai-je pas promis un de la plus rare espèce; un comme vous n'en aviez jamais vu; un dont le souvenir ne s'effacera point de votre mémoire; et qui va pronostiquer tous les bonheurs imaginables à celui d'entre nous dont il voudra bien honorer la chambre de sa visite auguste.

SASHINSKA. Comment?

NICOLAS. Ignorez-vous donc, ô filles naïves, qu'on ne peut mettre en doute cet oracle fourré?

PIERRE. En effet, une croyance de nos provinces méridionales, est que la chambre choisie par un ours est un pronostic de bonheur pour celui qui l'habite.

PAOLINO. Si signor, et cela est très-sûr. (*A Nicolas, et désignant Sashinska.*) La signora est la petite maîtresse! la sœur al signor?

NICOLAS. Non, c'est l'autre, la plus jeune.

PAOLINO. Voulez-vous faire ouvrir toutes les portes et me nommer les chambres di tutti quanti?

NICOLAS. Voici la mienne, celle de ma mère, de ma sœur, de ma cousine, de la gouvernante, des amis, des filles.

PAOLINO. Bene, bene, signor. (*A son ours, et faisant mouvoir un petit bâton blanc d'une certaine sorte.*) Signor, vous dont la répoutazione a passé les monts et les mers et franci les espaces, vous êtes prié d'indiquer à l'honorable société quelle est la personne dont la vie ne sera piu qu'un tissou de bonheur et dont les zours seront tous filés d'or et de soie. (*Sans hésiter l'ours se dirige vers la chambre de Varinka.*)

VARINKA. Ah! mon Dieu!

SASHINKA. Il s'installe! Il s'endort!

VARINKA. Quel bonheur! — Ainsi, c'était là ton sorcier?

NICOLAS. Et qui donc?

VARINKA. Fort bien. (*A Pierre.*) Mais vous, monsieur, qui riez sous cape, là-bas, dans votre coin, et qui m'avez prédit tant de belles choses, qui êtes-vous donc?

PIERRE. Pierre Pétroffsky, votre parent éloigné, Varvara Catonowna, arpenteur-vérificateur, par suite de ma mauvaise fortune, et appelé à Gaptarofka pour une augmentation de territoire et de nouvelles limites à tracer.

VARINKA. Et vous venez de la Tartarie chinoise?

PIERRE. Pourquoi non? N'use-t-on point de délimitations là-bas comme ici?

VARINKA. Mais le trésor d'Ivânâ, comment se fait-il que vous le connaissiez?

PIERRE. Il y a bien des années que, vérifiant chez vous des travaux d'intérieur, j'ai découvert sa cachette et le commencement de sa fortune. Quant au chiffre actuel que cette fortune a atteint, elle-même s'est chargée de me l'apprendre.

PAOLINO. Signori, ze pense que mon ours il a assez dormi.

PIERRE, *railleur*. Je le crois.

NICOLAS, *à sa sœur*. Es-tu contente de mon sorcier?

VARINKA. Ravie! (*L'ours rentre en scène au commandement de son maître.*) Mais je l'aimerais mieux un peu plus loin.

NICOLAS, *à Paolino*. Voici pour monsieur le sorcier.

PAOLINO, *tendant l'autre main*. Et pour son serviteur?

NICOLAS. Aïe! je suis à sec.

PIERRE. D'ailleurs, c'est assez payer le sommeil de son altesse.

PAOLINO. Oh! signor, et sa rara capacità? — Cet ours n'est point un ours comme tous les ours; vous l'avez bien vou; c'est un zénie dans soun espèce, et les zénies se paient, signor. Le don merveilleux qu'il possède n'a point de prix.

PIERRE. Ne me parlez donc pas de ces choses-là!

PAOLINO. Ze pouis vous assurer, signor...

PIERRE. Voulez-vous que je vous montre où il loge, ce don merveilleux? (*Il saisit la baguette blanche de Paolino et fait devant l'ours un certain mouvement, en lui désignant la chambre de Sashinka; l'ours s'y dirige tranquillement et va s'étendre devant le lit de l'autre jeune fille.*)

SASHINKA. Chez moi aussi.

PAOLINO, *reprenant sa baguette et la corde de son ours*. Adio, adio, signori, ze souis content.

SCENE VII.

LES MÊMES, *moins* PAOLINO *et son ours*.

NICOLAS. Cousin, ces demoiselles regardent si vous n'avez pas le pied fourchu.

PIERRE, *riant*. Pas plus que Paolino.

SASHINKA. Mais, comment se fait-il?...

PIERRE. Paolino a donné, sans doute, de sévères leçons à son ours, pour lui apprendre à compter certaines passes de sa baguette blanche, et à y obéir; c'est ainsi qu'après avoir eu le soin de se faire désigner vos chambres, il a envoyé sa bête, là où il a jugé que sa courtoisie lui serait le mieux payée. Il se serait bien gardé de l'expédier chez une fille de chambre.

VARINKA. Ce n'est pas possible!

PIERRE. Vous avez bien vu que je l'ai fait aller dans la chambre de votre cousine.

VARINKA. Oh! mes beaux rêves! mes beaux rêves!

SASHINKA. Je ne puis revenir de ma surprise.

NICOLAS. C'est on ne peut plus original. Je suis sûr que Paolino vous en garde une rancune profonde.

VARINKA, *fâchée*. Il fallait me laisser croire.

PIERRE. Non; pas plus qu'il ne faut laisser de mauvaise herbe parmi vos fleurs; la superstition était votre mauvaise herbe; je me suis trouvé là; je l'arrache. Ne

m'en veuillez pas, mesdames; je vous pardonne bien de vous être agréablement raillées de moi tantôt.

SASHINKA, *à part, à Varinka.* Raillées, ce n'est pas sûr. Et lui, donc?

VARINKA, *idem.* Chut! ne dis rien; les plaisanteries de monsieur Nicolas ne tariraient plus.

NICOLAS. Qu'est-ce?

VARINKA. Cela ne vous regarde pas, messire.

PIERRE. Une simple maxime que ces dames se redisaient; c'est que, chercher à pénétrer l'avenir, chose impossible, c'est méconnaître l'infinie bonté du Très-Haut. (*Geste d'adhésion de Nicolas : les jeunes filles rougissent et sourient.*)

ADAM-BOISGONTIER.

HUMBLE PÉTITION AUX PARENTS.

« J'ose à peine dire comment je m'appelle, car mon nom excite en tous lieux le dédain, la pitié ou le sourire. Bien des gens même disent en m'apercevant : « Ah! la grande sotte! » Cependant, je prends la liberté de m'adresser à tous les amis de la jeunesse et de les conjurer de diriger leurs regards compatissants sur mon malheureux sort, afin qu'on veuille bien faire justice des préjugés dont je suis la victime.

» Nous sommes deux sœurs jumelles dans notre famille, et les deux yeux de la tête ne se ressemblent pas plus que nous. Ma sœur et moi nous nous accorderions parfaitement ensemble, sans la partialité de nos parents qui font entre nous deux les distinctions les plus humiliantes.

» Depuis mon enfance, on m'a appris à regarder ma sœur comme si elle était d'un rang plus élevé. On m'a laissée grandir sans me donner la moindre instruction, pendant que rien n'a été épargné pour son éducation. Des maîtres lui ont enseigné l'écriture, le dessin, la musique, la peinture, l'art de tenir l'aiguille et d'autres talents. Mais si par hasard je touchais un crayon, une plume, un pinceau ou une épingle, j'étais sévèrement réprimandée, et, plus d'une fois, j'ai été battue pour être *gauche* et pour manquer de grâce.

» Il est vrai que ma sœur m'associe à elle dans certaines occasions, mais elle prétend toujours à la supériorité, ne m'appelant que lorsque je lui suis nécessaire, ou seulement pour figurer à côté d'elle.

» Ne croyez pas cependant, bons parents, que mes plaintes soient dictées uniquement par un motif de vanité. Non, mon inquiétude a une base plus sérieuse. Vous allez en juger.

» C'est la coutume dans notre famille que tout le travail pour se procurer de la nourriture repose sur ma sœur et sur moi. Si quelque indisposition arrive à ma sœur, (et je le dis en confidence à cette occasion, elle est sujette aux brûlures, aux coupures, aux foulures, à la goutte, au rhumatisme, à la crampe et à plusieurs autres accidents), que deviendra alors ma pauvre famille? Les regrets de notre mère ne seront-ils pas trop grands d'avoir établi une telle différence entre ces deux sœurs qui se ressemblent tant? Hélas! nous périrons de misère, car il ne sera pas même en mon pouvoir de griffonner une humble supplication pour obtenir des secours, étant obligée d'employer la main d'un autre pour vous faire part de mes chagrins.

» Veuillez, vous qui me lisez, contribuer à rendre mes parents sensibles à l'injustice d'une tendresse exclusive, et à la nécessité de distribuer leurs soins et leur affection à tous leurs enfants également.

» Je suis, avec un profond respect,

» Lecteurs et lectrices,

» Votre obéissante servante,

» LA MAIN GAUCHE. »

Cette pièce si ingénieuse et qui n'a jamais été livrée à la publicité, est d'un

grand penseur, d'un homme éminent, d'un bienfaiteur de l'humanité : j'ai nommé Benjamin Franklin, cet illustre citoyen des Etats-Unis d'Amérique, à qui nous devons l'invention du paratonnerre.

Selon Benjamin Franklin, Dieu n'a rien créé d'inutile ici-bas. Cependant les hommes, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, se sont habitués à faire de la main gauche un membre stérile, qui est presque toujours condamné au repos ou qui ne devient tout au plus que l'esclave de la main droite. Dans le but assurément fort louable de combattre ce préjugé, le philosophe américain a rédigé un jour, lorsqu'il habitait Passy, une supplique à l'usage spécial des jeunes mères. Un heureux hasard nous l'ayant fait découvrir à l'état de manuscrit, nous avons pensé que nos jeunes lectrices nous sauraient quelque gré de la placer sous leurs yeux.

Un écrivain de beaucoup d'esprit, M. Alphonse Karr, faisait il y a quelque temps le même reproche aux jeunes mères. En énumérant les faiblesses que chacune d'elles a pour les premiers défauts de ses enfants, il s'écriait : « Vous avez un grand » tort, mesdames. Pourquoi ne vous le » dirais-je pas ? Tous les jours, vous appre» nez à vos fils à ne point se servir de la » main gauche. Ce n'est pourtant pas sans » raison que la nature les a pourvus de » deux mains. »

Enfin, pour terminer, je citerai ce fait historique :

Un jour, à Madrid, on voyait se promener à travers les rues un homme triste, pâle et privé du bras droit. C'était don Miguel Cervantes de Saavedra, l'immortel auteur de *Don Quichotte*. Soldat intrépide, il était devenu manchot par suite d'une blessure reçue à la bataille de Lépante. Or, ce manchot, réduit à mendier, jouait tant bien que mal de la mandoline pour émouvoir les passants. Toutefois, on l'entendait murmurer à chaque pas ces paroles :

— Depuis que je n'ai plus de main droite pour tenir une plume ou une épée, je vois que j'ai été bien coupable de ne pas faire l'éducation de la main gauche. Si celle-là savait remuer les cordes d'un instrument, je recueillerais de bien plus abondantes aumônes.

Rappelons-nous toujours l'histoire du mutilé de Lépante.

PHILIBERT AUDEBRAND.

LA CRÈCHE DE SAINTE-GENEVIÈVE.

Il y a quelques jours, en présence d'une assemblée aussi distinguée que nombreuse, a été rouverte cette crèche qui, grâce à la bienfaisance publique, vient de recevoir de notables améliorations.

Un poëme composé à cette occasion, par M. Alfred des Essarts, a été lu au bruit des applaudissements. Nous croyons qu'on nous saura gré d'en publier quelques strophes.

. . . .

Là deux Saints vénérés reçoivent nos hommages :
L'un martyr de la croix, et l'autre son soutien ;
Étienne et Geneviève, exemple des vieux âges
Où l'on mourait heureux pour le nom de chrétien.

. . . .

Là les rois t'invoquaient, là le peuple t'honore,
Patronne de Paris,
Qui sauvas nos aïeux, — et qui pourrais encore
Sauver un jour les fils.

Vitraux, étincelez ; résonnez, basiliques ;
De l'écho de nos chants tressaillez, ô reliques :
Que le cœur se dilate et l'œil soit ébloui ;
Déployez-vous, splendeurs et pompes catholiques :
Le mont de Geneviève est notre Sinaï !

. . . .

Il est des régions où l'affreuse misère
Étendit son manteau comme un poids étouffant ;
Des réduits où l'on craint la douceur d'être mère...
Car c'est du pain de plus à trouver pour l'enfant.

Plus haut, c'était l'Éden ouvert à l'innocence,
L'Éden avec les fruits donnés par l'Éternel ;
En bas, les cabanons qu'habite la souffrance...
On rencontre la mort en descendant du ciel.

Aussi notre soleil s'éteint sur ces ténèbres ;
Et l'on s'écarterait de la sombre cité
Si, pour faire son œuvre en ces sentiers funèbres,
Dieu n'envoyait la Charité.

. . . .

Avec la Foi qui porte en ses mains un calice,
Et sa sœur l'Epérance, emblème d'avenir,
Sous le toit des souffrants la Charité se glisse :
Elle vient consoler, fortifier, bénir.

. . . .

Mais c'est peu qu'elle parle à l'homme qui s'ignore,
Que des bras isolés elle forme un faisceau ;
Aux êtres impuissants plus dévouée encore,
Elle fait un doux nid du plus humble berceau.

Autrefois, dans le fond de la triste demeure
On entendait les cris de l'enfant délaissé :
La Charité sourit à cet enfant qui pleure...
Toute larme s'efface où sa main a passé.

. . . .

Venez, pauvres petits que notre Sauveur aime
Et que devant la foule il prit sur ses genoux.

Venez, — grands à ses yeux : car, il l'a dit lui-même,
Nul n'entre au Paradis s'il n'est semblable à vous.

L'Enfant de Bethléem vous attend, vous protége.
Vous apprendrez un jour que la Divinité
Pour trône eut une crèche. — Et quel beau privilége!
Où l'amour vous appelle, un Dieu fut abrité.

ALFRED DES ESSARTS.

Économie Domestique.

Foie de veau farci. — Prenez un demi-kilogramme de foie de veau, faites-le hacher; mêlez-y un quart de livre de porc haché très-fin, oignon, échalottes hachés, sel, poivre, un morceau de mie de pain trempé dans du bouillon, ajoutez-y un œuf, blanc et jaune, mélangez bien le tout en le hachant encore. Prenez une crépine ou *toilette* de veau ou de porc, enveloppez-en votre mélange en lui donnant une forme régulière. Faites un roux, mettez-y le foie farci; si vous avez quelques débris de viande, ajoutez-les; lorsque le ragoût commencera à s'attacher à la casserole, mouillez avec du bouillon, et laissez cuire pendant deux grandes heures, feu *dessus* et *dessous*.

Crème blanche. — Faites bouillir une pinte et demie de vraie crème avec un quart et demi de sucre. Battez en neige huit blancs d'œuf, et quand la crème bout, versez-la doucement en tournant toujours, sur ces blancs. Remettez sur le feu, en ajoutant fleur d'oranger ou extrait de citron, et au premier bouillon la crème est faite.

Poulet au céleri. — Coupez de beaux céleris en larges dés; faites un roux blond, mettez-y le poulet, ajoutez les céleris, poivre, sel, clous de girofle, mouillez d'eau ou de bouillon. Deux heures de cuisson lente et étouffée. Au moment de servir, liez la sauce avec un jaune d'œuf et un peu de farine.

Sole à la Normande — Faites fondre du beurre frais avec une pincée de farine, ajoutez une demi-jatte de bonne crème, beaucoup de champignons, en remuant toujours, faites jeter quelques bouillons à cette sauce, ôtez-la du feu, ajoutez-y une douzaine d'huîtres. Prenez un plat ovale et creux, versez-y la sauce, qui doit ressembler à une crème légère: prenez la sole, que vous aurez préalablement lavée, essuyée et salée, posez-la sur la sauce, couvrez-la de chapelure et de petits morceaux de beurre frais, mettez au four ou sous le four de campagne pendant une demi-heure, à un feu modéré.

Recette contre les engelures.

Huile d'amandes douces..	120 grammes
Laudanum	10 gouttes
Camphre	1 gramme
Ammoniaque concentrée..	50 centigr.

C'est par erreur que nous avons donné dans le dernier numéro une Énigme historique ayant déjà paru en mai 1852. On en trouvera l'explication au numéro de juin (même année).

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le gentilhomme, fondateur d'une des grandes maisons princières d'Europe, à qui la couronne fut promise par un prêtre et une religieuse, en récompense d'un acte de piété qu'il venait d'accomplir?

CORRESPONDANCE.

Que te dirai-je sur mes émotions du 1er janvier? Tu les connais par celles que tu as dû avoir aussi. Pour moi, j'ai été cette année gâtée plus que je ne le méritais; chaque instant de cette bienheureuse journée apportait avec lui une surprise nouvelle, mais, hélas! ces heures de bonheur passent bien vite, et le temps qui s'arrête sur nos peines semble fuir sur nos plaisirs!

Les derniers jours de l'année 1852 ont été favorisés par un temps magnifique; je m'en réjouissais en songeant à tous ces pauvres marchands pour lesquels le bénéfice de toute l'année repose sur ces quelques jours; le temps plus ou moins beau a sur leur vente une grande influence, et cette pensée m'a fait doublement apprécier ces journées d'un hiver qui, à vrai dire, n'en est pas un, et semble avoir déjà cédé la place au printemps.

Avant de commencer notre explication des travaux, je veux te raconter ma soirée de la veille de Noël. Je l'ai passée chez des amis qui, étant Allemands, célébraient ce jour de cette façon charmante qui n'appartient qu'à eux. Connais-tu la gracieuse coutume des enfants de la Germanie? La veille de cette fête si solennelle réunit toute la famille autour d'une immense table sur laquelle est glorieusement installé l'arbre de Noël! Cet arbre de Noël n'est autre chose qu'une énorme branche de pin ou de sapin, ou de tout autre arbre qui ait le privilége de conserver son feuillage toute l'année. Je ne te parle pas de l'olivier, car sa verdure est si peu verte qu'il me semble trop maussade pour figurer dans une fête, malgré les idées de paix et d'humilité qu'y attachaient les anciens et qui conviendraient cependant bien à la circonstance; parfois on se sert d'arbustes artificiels, mais tu sens que cela ne vaut pas la nature; il nous faut avoir sous les yeux l'œuvre réelle de Dieu au moment où nous célébrons la plus grande preuve qu'il nous ait donnée de son amour.

Bien entendu que la branche coupée est toujours la plus belle qu'on ait pu se procurer. Des centaines de petites bougies y sont attachées par des rubans de toutes couleurs, ainsi que les cadeaux que chacun se fait et que leur légèreté permet de suspendre; les autres sont placés sur la table : tous portent le nom de la personne à laquelle ils sont destinés. Lorsque la famille, depuis l'aïeule jusqu'au dernier-né, sont arrivés, l'arbre est éclairé. Alors, les enfants battent des mains, jettent des cris de joie et trépignent sur leur chaise; ils brûlent d'impatience de savoir quel fruit cet arbre merveilleux va produire pour eux. Personne n'est oublié. C'est, pour la bonne grand'mère, une chancelière en crochet faite par une de ses petites-filles; elle est garnie de fourrure et réchauffera ses pieds glacés par les ans; pour le Bibi blanc et rose, un charmant petit manteau brodé au passé et en soutache par sa sœur aînée; les bonbons de toute espèce ont aussi leur place; c'est un vrai jour de l'an anticipé. Oh! je t'assure que cette soirée fut pour moi d'un charme indéfinissable! rien à mon avis ne peut être comparé à de telles réunions; on y respire comme un parfum des temps anciens qui vous prédispose à passer dans le calme et à fêter dignement le beau jour où l'Enfant-Dieu est venu apporter au monde le gage de la réconciliation. Puissions-nous, pendant tout le cours de cette année, ne jamais perdre de vue ce grand mystère de l'amour divin, et, au milieu de nos occupations sérieuses ou légères, conserver toujours cette paix annoncée alors aux hommes de bonne volonté!

C'est dans ces dispositions, chère aimée, que j'ouvre la planche de février et t'invite à la parcourir avec moi.

Le n° 1 est un col broderie anglaise et plumetis; ce genre tout nouveau est du plus heureux effet; la guirlande au plumetis a l'air d'une application.

Le n° 2 est un écusson en broderie anglaise et œillets chinois, avec les lettres J. G.

Le n° 3 est un autre écusson avec une couronne de comte au plumetis et point d'armes.

Le n° 4 est une petite garniture point de rose et plumetis; tu pourrais, en ajoutant des entre-deux en rapport, faire des cols, des bonnets du matin, etc., qui seraient très-gracieux.

Le n° 5, J. V., point de rose.

Le n° 6 est un cabas de voyage que tu apprécieras, je pense; aujourd'hui, grâce aux chemins de fer, nous sommes constamment par monts et par vaux, ce petit meuble te sera donc d'une utilité journalière. Il se fait ou en velours ou en drap, brodé au passé ou en soutache et chaînette; la bande brodée pourrait aussi être remplacée par une bande en tapisserie, ce qui pourtant conserverait un peu de la nouveauté; chacune de ces bandes doit être large de trois doigts. Ce sac est doublé de peau et doit être monté dans les proportions d'un *tout petit sac de nuit;* la garniture est en acier ou cuivre, mais je préfère en acier. Si tu cherches un joli ouvrage comme cadeau, je te conseille de le faire en velours noir et de broder au passé le dessin de la guirlande n° 7; tout en faisant beaucoup d'effet, elle demande peu de temps pour son exécution.

Le n° 7 est la guirlande dont je viens de te parler.

Le n° 8 te donne le modèle d'un bénitier en laine et chenille, que tu placeras, j'en suis sûre, aux pieds de la jolie Vierge de Murillo, que nous t'avons envoyée en janvier, et que tu as dû déjà faire encadrer et entourer d'un simple papier doré formant baguette. Ce bénitier est très-facile: la carcasse se fait en fil de laiton et n'exige pas d'explications; car tu en calculeras les proportions très-aisément, selon la grandeur dont tu voudras le faire; tu peux aussi changer la forme, prenant modèle sur ceux en porcelaine ou bronze que tu as chez toi. Pour recouvrir cette carcasse, tu prendras de la laine mélangée d'un fil or ou argent, selon la nuance que tu choisiras; elle est désignée chez les marchands sous le nom de *laine brillante;* tu la passeras dessus et dessous les barres de laiton alternativement, ainsi que le dessin te l'indique parfaitement; les côtés et le milieu se décorent avec de la chenille, dont la nuance est conforme à celle de la laine: tu entoureras l'ouverture et le bas d'une torsade également en chenille, ainsi que le petit anneau qui doit le suspendre; dans le fond on place un petit godet de veilleuse, ou bien l'on fait faire en ferblanc mince la forme que l'on aura donnée au bénitier.

Le n° 9 est le dos d'une veste *grecque;* cette forme est beaucoup plus courte que celle des katzawecks ordinaires, et peut se faire en drap, en cachemire ou velours, si on la voulait plus élégante. Le feston peut être remplacé par un galon de couleur vive, *genre algérien;* pour une dame elle serait garnie de ruban ruché et bordé par une dentelle noire; la couture intérieure de la manche est ouverte jusqu'en haut, retenue par des traverses de ruban ou de velours, selon la façon dont cette veste sera garnie, ou bien encore par trois nœuds de rubans à bouts très-courts; trois nœuds pareils ferment le devant; cette forme se met aussi bien sur le corsage de la robe qu'avec une jupe de couleur; dans ce dernier cas, les sous-manches blanches doivent former autant de bouillonnés qu'il y a d'ouvertures.

Le n° 10 est le petit côté de la veste grecque.

Le n° 11 est le devant.

Le n° 12 te donne la manche telle qu'elle doit être coupée, c'est-à-dire droit fil.

Le n° 13 te montre l'ensemble de la veste montée.

Le n° 14 est le dos d'un corsage décolleté.

Le n° 15 est le petit côté.

Les n°s 16 et 17 sont les deux morceaux du devant; ce corsage n'a pas de pinces.

Le n° 18 est la manche du corsage; elle se coupe en biais, doit être très-courte et très-bouffante, retenue par trois petites traverses en ruban.

Le n° 19 est une berthe qui va avec la forme de ce corsage, et que l'on peut au besoin adapter à d'autres; le devant est droit fil; le fond en tulle est complétement couvert par trois ou quatre rangs de rubans, en gaze ou taffetas; cela dépend du genre de la robe, le nombre varie selon la hauteur. Les mêmes rubans se posent en travers sur le devant.

Le n° 20 te montre l'effet de la berthe.

Ici se termine la petite édition.

Le n° 21 te fera reconnaître le plastron du col n° 1; il se fait naturellement de la même manière.

Le n° 22 est la manche assortie, genre Bassompierre.

Le n° 23. Évelina, plumetis.

Le n° 24. Marie, plumetis.

Le n° 25. R. A. Œillets et plumetis.

Le n° 26. Ismérie, feston et pois.

Le n° 27. Entre-deux pour manches ou cols au plumetis.

Le n° 28. Abdonie, point de feston ou plumetis.

Le n° 29 est une guirlande qui se fait en chenille de différentes couleurs, et que l'on emploie comme ornement de chapeaux et de petites coiffures. Elle se fait aussi avec du cordonnet un peu gros, or ou argent, et alors ne peut servir que pour le soir. Tu n'auras, pour faire quelque chose de gracieux, qu'à l'enrouler un peu au hasard autour de tes cheveux. Quant à te dire comment cela se fait, rien n'est plus facile; tu prends premièrement de la ganse jaune, si c'est pour aller avec de l'or, ou de toute autre couleur, si c'est de la chenille; dans cette ganse se trouve un fil d'archal très-léger, afin de ne rien enlever à la souplesse de ce petit ouvrage, qui doit suivre toutes les ondulations que l'on veut lui donner; la longue tige une fois terminée, ainsi que celles des fleurs, tu fais tes feuilles conformes au modèle, avec de la chenille seulement ou du cordonnet, les arrêtant solidement et proprement avec une aiguille enfilée de soie très-fine de la même nuance.

Les n°s 30, 31 et 32. Ce sont trois bouquets différents, pour semés de manches bouillon; tu peux, si tu veux, les mélanger; ils doivent être faits au plumetis et jours.

Les n°s 33 et 34. Entre-deux plumetis.

Le n° 35. Moitié du dos de la veste grecque, dont les explications ont été données au n° 9.

Le n° 36 est le devant.

Le n° 37 petit côté.

Le n° 38 est le haut de la manche.

Le n° 39 est un entre-deux, plumetis et œillets.

Le n° 40 est le nom d'Alphonsine, que tu trouveras peut-être un peu grand; mais le nom lui-même est si long, qu'il est fort difficile de lui ménager moins de place.

Le n° 41 est une garniture anglaise plumetis, jour, et festons point de rose.

Le n° 42. Nie, plumetis et œillets. Il n'est pas trop long celui-ci, et c'est là son moindre... mérite.

Le n° 43. V. R. Au plumetis.

Le n° 44 est une garniture qui se fait sur de la mousseline, et peut servir pour col, manches et mantelets.

Le n° 45 est un petit entre-deux, feuilles de vigne et raisins.

Le n° 46, couronne de marquis au plumetis.

Le n° 47 est un écusson, broderie au plumetis.

Le n° 48, Estelle, plumetis et œillets.

Le n° 49, *T. H.* plumetis et œillets.

Le n° 50, couronne de duc.

Le n° 51 est un écusson, plumetis et point d'échelle.

Le n° 52, *A. B.* plumetis.

Le n° 53 est le nom de France.

Le n° 54, Uranie, plumetis et pois. C'est par là que nous terminerons cette longue explication, qu'il me semble pourtant ne faire que commencer, tant je trouve de plaisir à t'en donner les détails. Mais il faut bien que je me réserve une petite place pour te parler du crochet dont tu trouveras la planche jointe à ce numéro, et puis aussi de cette fameuse layette dans la confection de laquelle tu dois aider ton amie. Voici la note des objets qui doivent la composer :

1 pelisse cachemire d'Écosse, doublée de soie, à pèlerine, avec galon ou petites broderies en soutache.

1 robe de baptême à tablier, garnie de bandes brodées, elle se fait plus ou moins élégante, et ne peut être remplacée par la pelisse.

1 bonnet duchesse, en valenciennes, à rubans.

1 capote avec voile de tulle à mouches, ou coiffure anglaise en cachemire pareil à la pelisse. Ce costume complet est pour le grand jour du baptême.

Maintenant, quant au reste, il faut :

12 couches françaises en toile pour la nuit.

6 langes molleton en laine et en coton.

24 couches anglaises, toile ouvrée pour le jour.

12 — flanelle.

12 chemises batiste linge.

6 brassières en piqué finette.

6 — flanelle.

9 chemises de jour, batiste, garnies.

9 bonnets de nuit garnis, feston et valenciennes.

3 bonnets de lingerie en jaconas.

3 — brodés, et valenciennes avec ruban.

12 béguins batiste, dont 4 garnis.

12 — finette et flanelle.

3 jupons longs à corsage en flanelle.

3 robes de dessous en percale.

1 couvre-lange avec brassière.

1 robe longue garnie de bandes brodées.

Telle que je te l'indique, cette layette revient à 610 fr.; tu penses qu'elle peut être bien simplifiée : en la faisant toi-même elle ne coûterait pas moitié de ce prix, que je t'indique pour te mieux faire apprécier les avantages du travail.

Description de la gravure.

Ce sont deux jeunes filles ; celle qui se dispose à partir pour le bal porte une robe en grenadine, à trois jupes bordées d'un feston très-aigu, au-dessus desquelles est un chevron broché dans l'étoffe. Le corsage est à taille ronde, ouvert et retenu par cinq agrafes de rubans ; une garniture pareille à la disposition des jupes forme Berthe devant et derrière; les manches sont composées de deux bouillons partagés par une autre petite garniture; ceinture à longs bouts, de taffetas rayé; chemisette plissée et bordée d'un entre-deux au plumetis. Ses cheveux à la Valois sont ornés d'un seul côté par une branche de roses; bracelet en boules de nacre.

Sa sœur aînée, qui va passer la soirée chez une amie souffrante, porte une robe de taffetas d'Italie, la jupe est garnie de bandes et de pois en velours gradués. Le corsage est à taille ronde un peu courte, avec ceinture à boucle, il est orné, de même que la jupe, ainsi que la couture intérieure des manches. Col en dentelle avec chemisette composée d'entre-deux de valenciennes, et de bouillons de mousseline; sous-manches bouffantes mousseline et entre-deux de valenciennes posés en biais. Chapeau de velours épinglé, le dessous de la passe est orné de fleurs. Sur sa chaise est un manteau Talma très-court, garni de même que la robe.

Tu peux voir sur la cheminée l'effet de notre abat-jour du mois dernier.

Avant de te donner l'explication de cette jolie planche de crochet, je crois prudent



Journal des Demoiselles.

Boulevart des Italiens, 1.

21e année . No II.

de te rappeler les termes que l'on emploie pour tous ces différents ouvrages, et que tu as oubliés peut-être, cela te servira pour plus tard, car ce mois-ci les dessins s'expliquent d'eux-mêmes, mais il en viendra d'autres pour lesquels nous serons obligées de réunir toutes nos lumières.

On appelle donc faire une bride, jeter une maille sur le crochet, passer le crochet dans la maille du rang inférieur en le prenant par-dessus, reprendre le fil, le passer dans cette maille; jeter le fil sur le crochet que l'on passe dans deux mailles seulement; jeter le fil et repasser dans deux mailles.

Une maille en l'air. C'est le point de crochet ordinaire qui fait l'effet de point de chaînette et qui ne se rattache pas au rang inférieur.

Enfin on appelle *demi-bride*, passer le crochet dans la maille du rang inférieur sans jeter le fil sur le crochet, ce qui fait que l'on ne passe qu'une fois dans deux mailles.

Le n° 1 te montre un dessin qui peut servir pour lambrequin de cheminée, bordure de couvre-pieds. Comme lambrequin il pourrait être fait avec du cordonnet double d'une couleur en rapport avec celle de l'ameublement.

Le n° 2 est une bordure.

Le n° 3 est un dessin très-joli, fait au filet et bordé en reprise avec de la soie de plusieurs nuances, cela fait de charmants voiles de Voltaire.

Le n° 4 est un sachet pour mouchoirs, gants; il se fait en soie, cordonnet, et se double de satin.

Le n° 5 est un dessus de pelote.

Le n° 6 est un écran qui se fait ou d'une seule couleur, doublé de même, ou d'une couleur tranchante. On peut aussi nuancer les palmes par des soies de différentes couleurs; la frange haute de 6 centimètres serait alors également nuancée.

As-tu deviné notre dernier rébus? Un poing — deux conscrits ayant deux chances différentes — un quine à la loterie — la retourne à un jeu de cartes, ce qui fait : *Poing, deux chances, quine, retourne*, et sonne à l'oreille comme cette phrase : Point de chance qui ne retourne.

Me voilà arrivée à la fin de ma douce tâche; je te dis adieu, en te priant de me réserver une place dans ton cœur et dans ton esprit; pense quelquefois à celle qui éprouve toujours du bonheur à s'occuper de toi.

ÉPHÉMÉRIDES.

1er FÉVRIER 1328. — MORT DE CHARLES IV, ROI DE FRANCE.

Philippe le Bel, comme on le sait, avait laissé trois fils, et la couronne de France semblait assurée pour des siècles à la branche aînée des Capets. Cependant, Louis X, l'aîné, mourut jeune et sans postérité mâle (1). Son frère, Philippe le Long, lui succéda. C'était la première fois que, depuis Hugues Capet, la succession en ligne directe était interrompue; Philippe V mourut en ne laissant que des filles, et légua le trône à son frère, Charles IV. Ce prince était celui des enfants de Philippe le Bel qui annonçait le plus de capacité; dès le début de son règne, il s'assura le concours du vieux et vaillant connétable Gaucher de Châtillon, et il anoblit une centaine de notables de la bourgeoisie de Paris, pour balancer l'influence des grands feudataires. Il ne craignit pas de sévir contre les hauts barons qui faisaient revivre, au détriment de leurs vassaux, d'anciens priviléges abolis par la sagesse de nos rois, et sa sévérité lui fit donner le surnom de *Justicier*.

Une guerre glorieuse contre les Anglais

(1) Son fils posthume, Jean Ier, ne vécut que peu de jours. Louis X avait eu pour femme Clémence de Hongrie.

et contre la Navarre excita l'ambition du jeune monarque ; il voulut disputer à Louis de Bavière la couronne impériale, mais les sages conseils du connétable le détournèrent de ce dessein; d'ailleurs, le terme de sa courte vie approchait; il mourut le 1er février 1328, après avoir nommé son cousin germain, Philippe de Valois, régent du royaume, car la reine était enceinte. Elle mit au monde une fille, et la couronne passa à Philippe, quatrième du nom. Avec Charles IV finissait la branche aînée des Capets, branche illustre qui a rendu les plus grands services à la patrie, en diminuant la puissance des grands vassaux, en abolissant la servitude sur les domaines royaux, en mettant un frein à la rigueur des barons envers leurs serfs, en admettant la bourgeoisie dans les grandes assemblées de la noblesse et du clergé, en consentant à ce que les habitants des villes et des provinces formulassent leur adhésion ou leur refus à la perception des impôts. Quatorze rois se succédèrent dans cette branche, et parmi eux l'on compte Hugues, le fondateur, Louis le Gros, Philippe-Auguste et saint Louis. Par une particularité assez singulière, les trois familles issues de même race qui ont régné en France, ont toutes trois fini par le règne de trois frères : les Capets, par Louis X, Philippe le Long, et Charles IV le Bel; la seconde branche des Valois, par François II, Charles IX et Henri III; les Bourbons, par Louis XVI, Louis XVIII et Charles X. La mort de Charles IV ouvrit la porte aux prétentions d'Isabelle de France, mère d'Édouard III d'Angleterre, et donna lieu aux guerres longues et désastreuses qui signalèrent les règnes de Philippe VI, de Jean II, de Charles V, de Charles VI et de Charles VII; jamais trépas de souverain n'a coûté plus cher à la France.

RÉBUS.



Paris. — Imprimerie de Mme veuve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

HISTOIRE D'ESPAGNE.

—

SIÉGE DE SAGONTE.

Assise entre deux mers, et sous un ciel toujours limpide, la Tharséia, peuplée par Tharsis, petit-fils de Japhet, et nommée plus tard Ibérie, du fleuve Ibère qui arrosait ses côtes orientales, avait brisé tous rapports avec l'Orient, et semblait avoir échappé à jamais à son souvenir, quand le génie phénicien poussa vers ses rives d'aventureux et intrépides navigateurs. Arrivés au fameux rocher de Calpé, qui plus tard devait s'appeler Gibraltar, ils crurent avoir trouvé les bornes du monde, et résolus d'établir à cette extrémité suprême le siége d'un nouvel empire, ils y bâtirent une ville, nommée par eux Carthéia. Une étroite langue de terre réunissait alors Calpé à Abyla, autre rocher gigantesque sur les côtes d'Afrique : ils la firent crouler dans l'abîme pour frayer un lit aux eaux de l'Océan, établissant ainsi, par la communication de deux mers, un passage facile entre les deux continents (1). Fiers de cette magnifique conquête, pour lui donner encore plus d'éclat, ils en répandirent la nouvelle sous la couleur du merveilleux, et affirmèrent qu'Hercule, leur chef, avait lui-même de sa puissante main frayé le passage entre les deux mers, et élevé sur leurs bords ces formidables colonnes qui devaient immortaliser son nom. L'Orient, toujours affamé de poésie et de fables, accepta avec enthousiasme celle-ci. Hercule fut considéré comme un dieu dont le nom se répandit chez tous les peuples, et, devenu le type de la force physique et morale, tous les exploits des héros lui furent désormais attribués...

Mais comme s'il eût suffi aux Phéniciens de ce glorieux souvenir, ils renoncèrent à toute expédition nouvelle vers la Tharséia, pendant près de cinq siècles encore elle retomba dans l'obscurité et l'oubli. A cette époque, quatorze cents ans avant Jésus-Christ, les Phéniciens, refoulés loin de leur pays par les Hébreux qui venaient y chercher la terre promise, se répandirent pour y former des colonies sur toutes les côtes où ils ne s'étaient encore présentés que comme marchands. Quelques-uns d'entre eux se ressouvinrent alors des colonnes d'Hercule, et guidant leurs barques vers ces rives lointaines, ils virent bientôt se balancer dans l'Océan l'ombre d'une terre enchantée. Span (pays caché), s'écrièrent-ils avec transport, saluant dans leur langue cette heureuse contrée qu'ils crurent, comme leurs devanciers, perdue à l'extrémité du monde, et à laquelle le nom de Spania (Espagne) est resté irrévocablement attaché.

Deux îles voisines, encore inhabitées à cette époque, s'élevaient vis-à-vis la côte. Après avoir débarqué sur la première, l'équipage s'y trouvant à l'étroit, s'empara de la seconde, y bâtit un temple à Hercule, et donna à l'île le nom de Gadès qui devait plus tard se changer en celui de Cadix.

L'air embaumé de cette terre, la douceur de son climat, son aspect rappelant les îles de la Syrie, où déjà la vieille Tyr, abandonnant son berceau, renaissait jeune et brillante, leur humeur aventureuse et surtout la position favorable que Gadès présentait au commerce, déterminèrent les Phéniciens à se créer une patrie nouvelle dans le pays qu'ils venaient de retrouver.

(1) Mariana, *Histoire d'Espagne*.

Les peuplades par lesquelles il était occupé, appartenant à la race Indo-Scythe, conservaient dans toute l'Espagne le caractère et les mœurs sauvages de leur première origine ; les Turdétans seuls, voisins de la colonie phénicienne, avaient adouci, sous l'heureuse influence du climat de l'Andalousie, leur férocité native, et jetaient sur la péninsule le crépuscule de la civilisation. Actifs, légers à la course, habiles à la chasse et au maniement des armes, ils avaient découvert déjà les premières lois de l'industrie humaine, et trafiquaient par voie d'échange avec leurs belliqueux voisins. Séduits par les objets nouveaux que les Phéniciens leur offraient en retour des riches productions de leur pays, non-seulement ils ne firent aucune opposition à leur établissement à Gadès, mais encore ils les laissèrent librement se fixer sur les points les plus avantageux de la côte. Du reste, loin d'être guidés, comme leurs frères les Phéniciens d'Afrique, par l'humeur des combats, les Phéniciens d'Espagne n'avaient d'autre intention que celle de s'agrandir par le moyen du négoce et de la conciliation ; ils ne tentèrent jamais d'exercer sur les peuples de la péninsule une domination souveraine, et leur communiquèrent libéralement leurs mœurs, leur culte, leurs usages, leurs arts et leur langue. Les Turdétans apprirent d'eux l'écriture et leur furent redevables du développement moral qu'ils n'avaient fait que pressentir. L'influence que le génie de Tyr exerçait ainsi sur l'une des plus anciennes couches de la nation espagnole, ne put s'effacer malgré le temps et la guerre... Aujourd'hui encore l'on retrouve dans l'esprit et les coutumes des habitants du midi de l'Espagne les principaux traits du caractère phénicien.

Pendant que ce peuple entreprenant, après avoir assis l'une de ses plus riches colonies sur la côte méridionale de l'Espagne, s'avançait dans l'intérieur du pays, sillonnant tous les fleuves et faisant surgir sur leurs rives des comptoirs et des cités dont quelques-unes, Malaga et Cordoue surtout, devinrent promptement si célèbres, les Grecs de Rhodes, élèves et rivaux des Phéniciens pour le commerce et la navigation, suivant aussi les routes de l'Océan, abordaient sur les côtes de la Catalogne, où ils fondèrent la ville de Rosas neuf cents ans avant Jésus-Christ. C'est à cette époque que remonte, suivant la tradition, un fait important dans l'histoire minéralogique de l'Espagne. Quelques bergers réunis sur les hauteurs des montagnes qui bordent au nord l'Ibérie, avaient allumé, pour oublier le froid et la nuit, un énorme amas de branches élevé au milieu des vastes forêts qui recouvraient ces monts. Groupés autour de ce brasier, ils chantaient sur la mandore les souvenirs de la plaine ; leurs voix vibrantes et sonores s'élevant avec le feu vers le ciel, à travers le silence et l'ombre, devaient produire un effet magnifique dont les poëtes se sont bien souvent inspirés. Mais tout à coup un vent violent s'élevant de la mer jusqu'à la cime des montagnes, emporta des langues de flammes comme des tourbillons de feu, et les soufflant partout sur les branches et les tremblants feuillages, on vit bientôt éclater sur toute la longue chaîne un gigantesque incendie !... Il semblait, que le feu du ciel se jouât sur ces rocs, et ne dût s'y éteindre qu'après les avoir calcinés. En effet, après avoir dévoré les forêts tout entières, les flammes trouvant un nouvel aliment dans les tronçons et les décombres qui jonchaient la terre, les embrasèrent à leur tour. Les matières minérales, enfouies sous le sol, depuis la création du monde, fondant à cette brûlante chaleur, se répandirent sur la montagne en fleuves argentés, ainsi que les torrents de lave que le volcan rejette de son sein !... Cependant, l'Espagne venait de se révéler à elle-même ; la lumière sinistre de l'incendie l'avait éclairée jusqu'aux profondeurs des abîmes pour lui faire découvrir dans le

secret de ses entrailles les germes féconds de la richesse et de l'avenir (1).

Les Phéniciens n'avaient pas vu sans éprouver une profonde jalousie l'installation des Grecs sur les côtes de l'Espagne; mais fidèles à leurs principes de conciliation et de paix, au lieu de les repousser ils partagèrent avec eux, par un accord tacite, l'empire de la Méditerranée, et ce fut pour eux un nouveau stimulant à leur activité et à leur industrie. Trois siècles ne s'étaient pas écoulés depuis cette époque, que les Phocéens, encouragés par les succès de Rhodes et entraînés aussi par cette passion de l'inconnu qui tourmente les peuples quand Dieu veut opérer de grandes fusions, s'arrêtaient sous le ciel bleu de la Calabre et jetaient au midi de la Gaule les fondements de Massilia (Marseille). Bientôt après, ils voulurent compter aussi une conquête sur les côtes de l'Espagne et s'établirent non loin de Rosas, dans une île encore inhabitée.

Les Indigètes, peuples voisins de cette île, moins endurants que ne l'avaient été les Turdétans et impatients déjà du joug que leur avaient imposé les Grecs de Rosas, résolurent d'opposer une vigoureuse résistance à l'envahissement des Phocéens. De longues et sanglantes luttes s'élevèrent entre ces deux nations jusqu'à ce qu'enfin le traité de Celtica leur eût rendu la paix. Les Indigètes s'engageaient par ce traité à céder aux Phocéens la moitié de leur ville, sous la condition expresse qu'une haute muraille, construite au milieu de Celtica, les séparerait à jamais. On vit alors s'élever côte à côte les intérêts les plus opposés, les mœurs les plus différentes, et deux législations sans rapports. Une seule porte à laquelle veillait tour à tour un des magistrats des deux peuples, servait à leurs rares communications. Le tiers des habitants de chaque ville faisait la garde la nuit sur le haut des murailles et, singulier exemple de la patience et de la bonne foi de ces peuples, cet état de choses existait encore plusieurs siècles après, à l'arrivée des Romains.

Pendant que les Phocéens s'implantaient ainsi au nord de l'Espagne, les Phéniciens au midi, atteignaient déjà le terme de leur domination. Menacés au sujet d'une légère querelle par les Turdétans, que l'humeur belliqueuse avait enfin saisis, ils appelèrent à leur secours leurs frères de Carthage: ceux-ci s'empressèrent d'accourir et de vaincre; puis, émerveillés du magnifique pays où ils venaient d'aborder, ils s'en emparèrent pour leur propre compte au préjudice des légitimes possesseurs qu'ils étaient venus secourir. Émues de cette trahison, les colonies phéniciennes se levèrent toutes ensemble pour écraser Carthage : mais elle avait pour elle la richesse et le nombre. Cadix fut vaincue, et ses anciens maîtres y perdirent dès lors toute leur suprématie. Cependant, Carthage ne fit à cette époque qu'asseoir les bases de son empire en Espagne; elle voulut, avant de les étendre, se rendre seule maîtresse de la Méditerranée: chasser les Grecs, s'établir sur ses côtes et dominer la puissance romaine qui déjà menaçait l'univers (480 ans avant J.-C.).

Afin de parvenir plus sûrement à ce but, elle tourna ses vues sur la Sicile, où, pendant près de deux siècles, toutes ses attaques échouèrent contre la généreuse intrépidité des Siciliens; ses forces n'eussent pas suffi à cette longue lutte, si, chaque jour, pour réparer ses pertes, elle n'eût enrôlé dans ses rangs les vaillants montagnards de l'Ibérie. Rome vint enfin se placer entre ces deux formidables ennemis: il lui fallut vingt-quatre ans à elle-même pour arriver à la victoire, et terminer la première guerre punique par la conquête de la Sicile et de la Sardaigne. Carthage voulut se relever de cette

(1) Depuis cette époque, le mot *Pyrénées*, qui en grec signifie feu, est resté attaché à ces montagnes.

humiliante défaite : jetant à cet effet les yeux sur l'Espagne, elle y envoya ses meilleures troupes sous la conduite d'un vaillant capitaine, Amilcar Barca. Il parcourut la Bétique à pas de géant; soumit Malaga, Cordoue, Séville, rançonna Murcie et Valence, et, continuant sans obstacle sa marche triomphale du midi à l'extrémité de l'Espagne, il y fonda une ville qui devint promptement célèbre, et qui de son nom, Barca, Barcino, fut appelée Barcelone.

La ruse et l'adresse ne secondaient pas moins le général carthaginois dans ces rapides conquêtes que la force de son bras. Il n'attaquait que celles des villes qui refusaient de s'allier à Carthage; et pour s'attacher irrévocablement les soldats espagnols qu'il entraînait sous ses drapeaux, il les traitait avec des honneurs insignes, cachant, sous le prétexte d'une alliance, la servitude dans laquelle ils étaient déjà tombés. Après avoir déployé tout son génie militaire sur les points du littoral qu'il lui importait surtout de soumettre dans l'intérêt de Carthage, et dompté à l'intérieur quelques peuplades rebelles, il revint chargé de butin et de gloire sur la côte orientale de l'Espagne, où il avait, ainsi qu'un aigle, fixé son aire sur un roc escarpé. Tout autour de ce roc, se groupaient, comme dans un camp aérien, ses soldats, ses éléphants, ses magasins d'armes ; de là il contre-balançait les efforts et l'influence maritime de la Grèce : de là, enfin, génie protecteur de Carthage, il tirait tous les éléments de sa prospérité : hommes, chevaux, armes et argent, et infiltrait au cœur de deux jeunes héros, Annibal, son fils, et Asdrubal, son gendre, l'amour des combats et de la gloire, et la haine du nom romain. Bientôt, cependant, il redescendit dans la plaine où l'appelaient les démonstratisns belliqueuses des Celtibères, des Orcades et des Oretans. S'avançant au-devant d'eux, il leur présenta la bataille; mais cette fois la fortune devait l'abandonner! Comme ses soldats allaient fondre sur la camp ennemi, tout à coup des flammes s'élevèrent de tous les abords de ce camp; et des troupeaux de bœufs sur la tête desquels brûlaient des torches de résine, se précipitant furieux dans les rangs carthaginois, jetèrent partout sous leurs pas le désordre et la mort. A peine quelques soldats échappèrent-ils à ce désastre : Amilcar lui-même, après avoir cherché vainement à rassembler ses troupes, et fait les derniers prodiges de valeur, fut enveloppé dans la déroute et précipité dans un fleuve d'où son corps ne fut pas retiré.

Les Carthaginois, répandus sur toute la surface de l'Espagne, donnèrent de profonds regrets à la perte de leur général, et élurent son gendre Asdrubal pour lui succéder. Suivant la politique de son beau-père, il s'attacha à affermir dans la péninsule la puissance de Carthage, et employa à cet effet la violence et les armes toutes les fois que les moyens pacifiques et la ruse ne lui réussirent pas! De plus, pour laisser, comme Amilcar, un souvenir impérissable de son gouvernement, il assit, au fond d'un magnifique golfe en face d'une île riante qui en défend l'entrée, une ville à laquelle, en souvenir de la mère-patrie, il donna le nom de Carthagène, et qui, longtemps même après l'invasion des Vandales, conservait encore les traces de son antique splendeur.

Le fer assassin d'un Espagnol, qui vengeait ainsi son chef immolé par les Carthaginois, termina la vie d'Asdrubal, après huit ans de règne, et fit passer aux mains du jeune Annibal le commandement des armées! Les champs sur lesquels son père et le héros qu'il remplaçait avaient promené leur valeur ne pouvaient suffire à son ardente imagination. Il fallait de plus gigantesques obstacles à son mâle courage, à son indomptable persévérance ; il fallait surtout de nouvelles conquêtes à sa dévorante ambition. Rome lui parut seule une ennemie assez grande pour qu'il pût se

mesurer contre elle : dès lors, il résolut d'aller l'attaquer lui-même jusque dans son enceinte, et médita pour son armée ce projet colossal de la conduire en Italie par les Gaules. Mais depuis le dernier traité conclu entre Asdrubal et les Romains, la paix était profonde; il fallait, pour la troubler, chercher un motif ou du moins un prétexte qui ne tarda pas à se présenter.

Sagonte, l'une des plus anciennes villes de l'Espagne, s'était alliée à Rome depuis la guerre punique. Aux conditions de cette alliance et du traité signé par Asdrubal, son territoire devait être à jamais respecté par les Carthaginois. Une querelle s'éleva sur ces entrefaites entre elle et de turbulents voisins, les Turboletani : heureux de cette circonstance, Annibal épousa leur querelle, et pour obtenir du sénat de Carthage l'autorisation d'agir contre Sagonte, il accusa Rome d'intrigues et d'infractions au traité. L'investiture du pouvoir absolu qu'il réclamait ne se fit pas attendre : Sagonte fut immédiatement assiégée. Rome s'émut d'indignation à la nouvelle de ce siége : mais elle n'avait pas encore compris qu'il ne fallait répondre à Annibal que par les armes : elle lui envoya des ambassadeurs ! Pendant qu'ils regagnaient l'Italie, honteux de leur impuissante démarche, un duel sanglant se livrait sous les murs de Sagonte. Malgré son nombre et son courage, chaque jour l'armée carthaginoise échouait devant cette poignée d'hommes enivrés de patriotisme. Le fier Annibal, après neuf mois d'efforts, n'avait encore, trouvé dans cette lutte qu'une douloureuse blessure : un moment effrayé de tant d'héroïsme, il désespéra même du succès. Mais un soir, le ciel s'étant couvert d'une ombre funèbre comme s'il eût éclairé pour la dernière fois les glorieux martyrs de l'illustre cité, une énorme tour de bois se dressa comme un spectre sur les bords du camp des Carthaginois; et l'aube blanchissait à peine les murailles de Sagonte, que du haut de cette tour pleuvait sur elle une pluie de projectiles meurtriers sous laquelle Annibal voulait l'ensevelir.

Pendant que la mort tombait ainsi à pleins flots sur la ville assiégée, les béliers, les balistes les catapultes en ébranlaient les portes, et des brèches s'ouvrant de toutes parts laissaient un libre passage aux soldats irrités. Sagonte avait compté jusqu'à cette heure sur des secours que depuis neuf mois Rome lui promettait vainement. Quand ce dernier espoir fut tombé, que la servitude et la mort se présentèrent seules aux yeux de ces héros de l'Espagne, un cri sublime s'échappa de leurs poitrines : Mourir fidèles et libres, jurèrent-ils tous ensemble..... et ce cri, jeté dans l'espace, fit tressaillir jusqu'à leurs ennemis ! Alors, ce fut un magnifique spectacle que celui qui s'offrit dans Sagonte : tous ces hommes laissant un instant tomber leurs armes, serrèrent dans un dernier embrassement leurs mères et leurs femmes... et, faisant briller leurs glaives aux yeux de leurs jeunes enfants, ils semblaient leur faire comprendre les sublimes mystères de l'honneur et de la liberté !... Toutes les richesses que possédait Sagonte furent bientôt amoncelées sur la grande place publique, comme un monument qu'elle eût dressé d'avance aux mânes de ses enfants; puis, après ces palpitantes scènes d'amour et d'indépendance où ils venaient de retrouver une énergie nouvelle, les Sagontins tentèrent contre Carthage leur dernière sortie. On eût dit un combat de tigres, à voir ces hommes acharnés se déchirant les flancs et roulant dans le sang et la poussière, pour se relever plus terribles et plus affamés de carnage et de mort. La nuit tomba... et comme la veille aucune étoile au ciel ne prêta sa lumière à cette œuvre sans nom... La haine seule éclairait les enfants de Sagonte : frappant partout dans les rangs ennemis, ils firent au milieu même des ténèbres courber Carthage sous la puissance de leurs bras !... Mais quand le jour reparut cette

fois, Sagonte était veuve... ses défenseurs gisaient tous sur son sein!...

Prévenues par le morne silence qui planait sur la ville, les femmes gagnèrent les murailles: de là, plongeant un regard consterné sur les places et les rues de Sagonte, elles n'y rencontrèrent plus un seul homme debout. Aussitôt, entraînant leurs enfants avec elles, elles se dirigèrent en chantant l'hymne des triomphes, vers la place publique où, mettant le feu aux monceaux de richesses qu'elles avaient elles-mêmes aidé à y accumuler, elles jetèrent dans les flammes, après les avoir étreints une dernière fois, les cadavres ensanglantés de leurs époux et de leurs frères: puis, frappant leurs enfants du même glaive dont s'étaient servis leurs pères, elles se précipitèrent avec eux sur le bûcher ardent.

La flamme s'éleva comme une radieuse auréole au-dessus de Sagonte... et Carthage, endormie après les fatigues du combat, se réveilla aux sinistres clartés que l'incendie projetait au loin! Annibal voulut pénétrer toutefois dans Sagonte expirante, mais il n'y trouva plus que des ruines et des cendres.

LOUISE BADER.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

LA FORTUNA E IL POETA.

FAVOLA.

La Fortuna all' uscio mio
Venne a battere una sera :

F. Apri, amico, apri, son io
La Fortuna, e la sua schiera.

P. Vostro amico! affè per niente;
Io non posso, perdonate,
Dar allogio a tanta gente;
Io son povero, io son vate.

F. Teco prendine metà;
Che d'alloggio restin senza
Puoi soffrir la Dignità,
La Grandezza e l'Opulenza?

P. Ma non posso.

F. Almen non dei
Colla Gloria esser ritroso.

P. Tanto peggio! io perderei
Pel suo fumo il mio riposo.

AURELIO BERTOLA.

LA FORTUNE ET LE POETE.

FABLE.

La Fortune à ma porte
S'en vint frapper un soir.

Ouvre! c'est la Fortune et sa brillante escorte
Ouvre, ami, sans retard; c'est moi qui viens te voir.

— Moi votre ami! non, sur mon âme,
Je ne pourrais, croyez-le bien,
Loger votre suite, madame :
Je suis poëte, et je n'ai rien.

— Prends-en la moitié par prudence;
Peux-tu bien à la Dignité,
A la Grandeur, à l'Opulence
Refuser l'hospitalité?

— Je ne puis.

— A la Renommée
Certes ton bon accueil est dû.

— Elle! encor moins!... pour sa fumée
Tout mon repos serait perdu!

Mlle LOUISE MERCIER.

UN SERMON.

« Tu as vraiment trop d'esprit, ma chère Anaïs; nul ne peut trouver grâce devant toi, tu ne sais voir que le côté ridicule de tout.

— Que veux-tu! la moitié de l'espèce humaine ne s'est-elle pas toujours moquée de l'autre ?

— Tu me fais peur! et je me demande de quelle moitié je fais partie?

— Comment peux-tu penser que je me moquerais de toi! toi, mon amie, la confidente de toutes mes pensées!

— C'est vrai, Anaïs, et cette confiance m'étonne; car il y a huit ans entre nous, le sais-tu?

— Baste! nous sommes du même âge; il est vrai que tu vaux mieux que moi, mais c'est un tort dont je saurai bien te corriger.

— Vraiment?

— Sans doute. Vois-tu, Blanche, quand la raison prétend franchir de certaines limites, elle arrive à l'absurde; on se laisse entraîner par les idées noires, et je te vois déjà d'ici, ornée de tous les attributs du spleen; je t'entends gémir sur les misères humaines et le malheur des temps; tes yeux, fatigués de regarder cette triste terre, embrassent l'horizon d'un regard plein de larmes; tu ne daignes plus parler que par sentences, et ton cœur ulcéré se déchire sous une pression douloureuse!

— Quel portrait!

— Il est flatté, crois-moi.

—Tu me trouves donc bien ennuyeuse?

— Pas encore, mais cela viendra si je ne te surveille. Par complaisance pour ta folle Anaïs, tu consens parfois à dépouiller la vieille autorité de tes vingt-huit ans, et je ne désespère pas de te faire, comme moi, déraisonner un jour. Tu as des dispositions à l'épigramme, je t'en préviens.

—Tu as raison, Anaïs; la bienveillance ne m'est pas naturelle; même, je te l'avouerai, j'étais plus railleuse que toi, moi que tu trouves trop sage aujourd'hui!

— Ah! ah! croyez donc aux apparences!!!

— Allons, méchante, ne me range pas dans ta seconde partie du genre humain; écoute plutôt la mésaventure que m'attira mon esprit de sarcasme.

— Il y a dans la vie des temps qui font époque et qui se fixent à jamais dans la mémoire...

— Assez d'exorde; passons au premier point.

— Quoi! tu en as déjà trop?

— Pas encore, mais... Crois-moi, fais un résumé : c'est le moyen de captiver l'auditoire.

— Soit! j'accorde le résumé, mais à condition que tu l'écouteras.

— Religieusement; je te donne cinq minutes et je quitte ma broderie pour être tout à toi.

—C'est du dévouement. Eh bien, j'avais ton âge, vingt ans...

— Moins deux mois; ne me vieillis pas.

— J'étais assez bien... Enfin, tu sais...

— Oui, pas mal, quand tu étais jeune.

— Moqueuse! tu verras comme les années viennent! mais ne m'interromps pas à chaque instant!

— Je suis muette.

— A la bonne heure. J'avais donc vingt ans, pas de fortune, pas d'avenir, et mes parents songeaient à faire de moi une institutrice, ce qui m'effrayait fort, car j'étais rieuse et légère et je n'acceptais de la vie que le côté plaisant. Depuis, j'ai vu qu'il y a un côté bien grave, que toute existence comporte des devoirs, et, par conséquent, nécessite des efforts sur soi-même.

— Poursuivons.

— Je comptais bien un peu, au fond

du cœur, sur une circonstance heureuse qui, en rendant inutile la prévoyance de mes parents, me mettrait dans une situation...

— Un mariage, tu veux dire? Eh bien, dis-le donc tout de suite.

— Oh! comme tu vas vite!

— Je n'aime pas les circonlocutions.

— A cette époque, deux vieilles demoiselles anglaises louèrent un appartement attenant au nôtre, et, dès leur arrivée, nous firent mille prévenances et mille politesses, qui, bien entendu, étaient toutes selon les usages de leur pays.

— Sans doute.

— Ces demoiselles fort respectables, fort bonnes, nous témoignèrent le plus vif désir d'établir des relations de bon voisinage; mes parents s'en félicitèrent et répondirent à leurs avances. Quant à moi, je riais, m'occupais peu de leurs qualités, et ne remarquais que la forme quelque peu extravagante de leurs chapeaux.

— Va toujours.

— Comme tu le fais en ce moment, rien ne m'échappait alors : je me moquais impitoyablement des tournures de phrases britanniques de mes voisines, sans songer à ce qui me serait arrivé à moi dans un salon de Londres! Sans égard pour les habitudes de la vieillesse, je m'en allais partout, racontant à mes amies mille et une histoires, souvent arrangées, pour les amuser aux dépens de ces pauvres demoiselles!

— Tu me les conteras, j'espère!

— Écoute-moi donc, en voici une. Je te parle sérieusement.

— Je le vois bien.

— Mon père avait quelquefois à dîner les dames Wilson qui, à leur tour, nous offraient le thé. Ces petites réunions étaient tout à fait intimes; on causait, on jouait, et moi, au lieu de profiter de cette occasion pour me perfectionner dans l'anglais et m'instruire en écoutant des conversations souvent intéressantes, je passais mon temps à prendre des notes sur tout ce que je voyais, pour avoir le plaisir d'en faire le lendemain un roman bien grotesque qui m'attirât l'admiration de mes amies aussi moqueuses que moi.

Mon père n'approuvait pas ma conduite; mais, faible par excès de tendresse, il ne pouvait s'empêcher de rire de mes saillies, et la prévention si naturelle à un père lui faisait prendre pour de l'esprit ce qui n'était que du verbiage.

— Avis à l'auditeur.

—Cependant, le cercle de nos réunions s'élargit peu à peu; on commençait à faire plus de toilette, et, comme il arrive presque toujours, ces rendez-vous d'amis à jours fixes devinrent de véritables soirées. Cela contrariait mon père; il craignait de m'y voir prendre le goût du monde et de la parure, et sa tendresse s'alarmait à la pensée de ce que je pourrais ensuite souffrir dans la vie obscure et toute de dévouement à laquelle me condamnait mon peu de fortune. Pour moi, comme la plupart des jeunes filles, je ne voyais que le moment présent, je commençais à me plaire davantage dans ces réunions; j'étais loin de me corriger et je perdis moi-même mon avenir. La Providence m'offrit une de ces occasions uniques dans la vie qu'il faudrait savoir saisir avec reconnaissance, et que ma légèreté repoussa sans le savoir, folle que j'étais alors!

— Admirable! mouvement pathétique!!

— Ne te moque pas, chère amie, ce sont là de tristes souvenirs pour moi.

Un certain lord que je ne nommerai pa ...

— Ce sera donc lord trois étoiles?

— Si tu veux. Un certain lord que je ne nommerai pas, venait souvent chez les dames Wilson, et, sans laisser soupçonner aucune arrière-pensée, il se fit présenter par elles à mon père. Il était veuf, fort riche, et père de deux beaux jumeaux que j'avais pris en grande affection.

Ce monsieur, je l'ignorais alors, voulait

se remarier; j'eus le bonheur de lui plaire. Il obtint de mon père la permission de faire de la musique avec moi, et, sous ce prétexte, vint sans cesse à la maison. Il était fort bien et fort aimable et, je te l'avoue, je le voyais avec un extrême plaisir.

— L'heureux mortel !

— Par une indiscrétion que l'amitié doit excuser, les demoiselles Wilson avaient fini par confier à mon père le véritable but de ces visites; elles savaient que pour s'expliquer, lord ..... n'attendait qu'une connaissance plus complète de mon caractère. C'était auprès de nos bienveillantes voisines qu'il avait pris les premiers renseignements, et, selon l'usage, elles lui avaient répondu que j'étais une personne parfaite; mais, comme il voulait en juger par lui-même, il m'observait sans que je m'en doutasse.

Une sorte d'intimité s'était établie entre nous; nous avions d'assez longues conversations dans lesquelles je me laissais d'autant plus entraîner à mon penchant à la causticité, qu'il souriait à chaque plaisanterie et semblait trouver mes bons mots fort jolis. Je pensais qu'il me les pardonnait volontiers, car, pour te parler sincèrement, je voyais à n'en pouvoir douter qu'il me trouvait fort à son goût.

— Sans compliment?

— Eh bien, ma petite Anaïs, vois comme souvent notre avenir tient à peu de chose! — Ce riche Anglais m'avait demandée à mon père; j'avais renoncé pour toujours (je le croyais) à cette position d'institutrice qui me plaisait si peu. Je m'attachais à celui auquel je pensais consacrer ma vie, car il était bon et aimable; j'aimais ses deux charmants enfants si bien disposés pour moi et qui déjà même se plaisaient à m'appeler leur mère, quand tout à coup (je l'ai su depuis par les dames Wilson, incapables de garder un secret), tout à coup, lord ..... apprend que ma causticité naturelle, qui d'abord ne lui avait paru qu'une douce raillerie, s'exerce plus volontiers sur ses compatriotes; il interroge, s'informe auprès de quelques personnes de notre société : on lui dit qu'il ne m'échappe jamais que des mots piquants, que mon bonheur est de critiquer tout, de contrefaire tous les ridicules, qu'en un mot je suis une jeune *fille moqueuse*, connue et redoutée comme telle dans le cercle de notre intimité.

Peu de jours après, je traversais les Tuileries avec mon père, quand je vis John et Edouard, ces deux jumeaux que j'aimais tant, jouer sous les marronniers. Dès qu'ils m'aperçurent, ils coururent se jeter dans mes bras en pleurant. Je leur fis en vain mille questions, ils ne répondirent pas; sans doute la présence de mon père les gênait; cependant, j'interrogeai John tout bas et il me répondit en sanglotant qu'il allait partir pour Londres avec son père et son frère, parce que je n'étais plus sa belle petite maman. La gouvernante anglaise rappela les enfants d'un ton impérieux, ils s'éloignèrent, et lorsque je me retournai, je les vis assis sur un banc, me suivant de leurs regards tristes et voilés de larmes.

— Pauvres petits !

— Te dirai-je le mal que me fit l'aveu du petit John? J'étais étonnée, blessée, atteinte dans mon amour-propre et peut-être aussi dans mon affection; mais ma conscience me disait que j'avais mérité cette dure punition, et que je n'étais pas digne du sort brillant qu'on m'avait destiné.

En rentrant, mon père trouva une lettre de lord... qui, dans les termes les plus polis et de la manière la plus convenable, lui disait...

— Qu'il ne voulait plus de toi?

— Hélas!... Il prétextait une affaire fort grave qui l'appelait immédiatement à Londres et l'y retiendrait un temps indéfini; il ajoutait que sa santé, fort ébranlée depuis longtemps, venait de recevoir une nouvelle atteinte par suite de malheurs de famille et l'obligeait à beaucoup de soins. Enfin, cette lettre écrite, on le voyait, avec

beaucoup d'embarras, se terminait par quelques phrases d'excuses et de regrets sur la nécessité de renoncer au projet qu'il avait formé.

Mon père fut atterré, toute ma famille partagea sa tristesse et la mienne; pour nous consoler, on blâmait hautement la conduite de lord .....; mais moi, j'en souffrais et ne le blâmais pas, car, devant Dieu, je sentais que j'étais coupable et je n'osais pas murmurer.

Bien longtemps, le souvenir de John et de son frère me poursuivit et me fit verser des larmes. Cependant il fallut me créer une position, et je fus trop heureuse de trouver la place d'institutrice que j'occupe aujourd'hui. Ah! que de fois, Anaïs, que de fois dans mes heures de découragement j'ai regretté, je regrette encore cet avenir calme et heureux qui m'était offert..... Crois-moi, ne te laisse pas dominer par ce malheureux penchant à la critique. Tu as de l'esprit, tu plais sans efforts, pourquoi recourir à de si misérables moyens? Abandonne-les à ceux dont ils sont l'unique ressource; laisse-toi guider par ton cœur, il te dira que la moquerie est indigne d'une âme élevée; mon expérience te servira du moins à quelque chose; tu seras bonne, affable, bienveillante, tu te feras aimer...

— C'est ce que je vous souhaite!

— Méchante enfant! voilà donc le seul effet que j'ai produit? Comment, mon histoire ne t'a même pas paru intéressante?

— Si vraiment! De plus, je te reconnais un talent de société précieux; tu fais les sermons dans une rare perfection! c'est nourri, c'est onctueux... un peu long peut-être.

— Oh! que je suis malheureuse! J'espérais que tu serais attendrie de la peine qu'a éprouvée autrefois ta pauvre Blanche, et tu ne trouves qu'une raillerie en réponse à ses tristes confidences!

— Va, mon amie, tu me juges mal; je ne suis pas aussi méchante que tu le crois. Ton histoire m'a été droit au cœur, mais ma maudite habitude de rire de tout m'a encore entraînée, il m'a fallu payer le tribut.

— Tu me plains donc un peu, Anaïs?

— Si je te plains! mais tu sais comme je t'aime, Blanche! Tiens, pour te le prouver, je veux dès aujourd'hui essayer de ne plus me moquer de rien... Oh! de rien... c'est trop entreprendre à la fois!

— J'en conviens, c'est trop pour toi qui n'as pas reçu comme moi une leçon directe; mais si je pouvais t'en épargner d'aussi pénibles, je serais si heureuse!

— Vrai? Bonne Blanche! je suis fière de ton amitié et je veux m'en rendre digne. Je te promets de faire des efforts sur moi-même, puisque toute existence comporte des devoirs et par conséquent nécessite, etc..... : voyez l'exorde.

— Eh bien, moque-toi de moi, s'il te faut absolument une victime, mais fais ce que je te dis.

— Je ne te fâcherai pas?

— Rien de toi ne me fâche.

— Alors, c'est convenu; je tâcherai de me corriger et, pour ma consolation, tu me permettras de me moquer de toi.

— Tant que tu voudras, mais de moi seule.

— Oh! c'est trop peu. Vois-tu, ma petite Blanche, il me faut encore me moquer d'une autre; une autre seulement, c'est bien peu.

— C'est encore trop; non, non, je ne le veux pas.

— Oh! vous ne le voulez pas! Eh bien, mademoiselle, moi je le veux et j'en ai bien le droit, car c'est de moi qu'il s'agit.

— De toi?

— Oui, je te l'avoue bien bas, tu m'as fait reconnaître une chose dont je commençais à me douter : c'est qu'en me moquant de tout et de tous, c'est moi qui prêtais le plus à la critique, et ce qui est bien plus fâcheux encore, que je m'aliénais l'affection de tous les gens de cœur.

Mme DE STOLZ.

LE JOURNAL D'UNE VIEILLE FILLE.

Tante Louise était la sœur de mon grand-père, et jamais elle n'avait quitté Cambrai, sa ville natale, ni l'ancienne maison qui, depuis deux siècles, appartenait à sa famille. Quand cette maison passa, par droit d'héritage, aux mains de mon père, il y trouva tante Louise âgée alors de soixante ans; elle habitait la même chambre qu'elle habitait jeune fille, et elle continua à vivre avec mon père, avec ma mère, avec nous tous, sans rien changer à ses habitudes. Elle tenait peu de place et faisait peu de bruit. Je crois la voir encore, maigre, fluette et pâle; les traits de son visage altéré par les ans avaient été fins et délicats; ses yeux noirs étaient encore expressifs et laissaient penser parfois que la tante Louise avait eu, elle aussi, sa saison de fraîcheur et de beauté; mais la pâleur et les rides jetaient comme un voile mélancolique sur cette calme figure. Tante Louise parlait peu; elle paraissait également étrangère aux événements politiques, aux progrès des sciences et aux découvertes devenues vulgaires de l'industrie et des arts. Elle vivait en elle-même, avec Dieu son confident, et repliée sur le passé qui, seul, semblait retentir dans son âme. Cependant, sa parole rare et discrète trahissait l'esprit d'observation, une intelligence nourrie de la lecture de quelques livres sérieux, Bossuet, Fénélon, Bourdaloue, et surtout une mémoire étrange et à laquelle l'âge n'avait pas porté d'atteintes. Parfois, elle nous parlait d'événements arrivés à l'époque de la Régence, ou à la fin du règne de Louis XIV, comme de choses qui lui étaient familières, et lorsque, étonnés, nous lui disions : « Tante, comment savez-vous cela? — C'est mon grand-père, répondait-elle, qui me l'a conté. De mon temps, on interrogeait les vieilles gens... Le père de mon grand-père avait vu M. de Fénélon faire son entrée solennelle dans la ville de Cambrai... On me l'a redit bien souvent... »

Je crois qu'en fouillant dans ses souvenirs, tante Louise aurait pu nous parler de la *Paix des Dames* et du séjour de Charles-Quint à Cambrai; et chez elle, la mémoire du cœur était aussi fidèle que la mémoire des événements. Elle n'oubliait ni la Saint-Charles ni la Sainte-Cécile, fêtes de mon père et de ma mère; elle leur offrait ou quelque petit ouvrage fait par elle, car elle conservait à l'âge le plus avancé, des yeux perçants et des doigts agiles, ou bien un livre qu'elle avait choisi elle-même. Pour nous, ses petites-filles, elle avait mille bontés, et pourtant son grand âge, sa tristesse habituelle éloignaient la confiance; nous la respections beaucoup, mais, je le crains, faute de la connaître, nous ne l'aimions guère, et pourtant ce cœur isolé aurait eu besoin peut-être de l'amour d'un enfant pour se réchauffer et se réjouir! Sans liens et sans affections terrestres, tante Louise avait du moins la piété qui remplace tout, mais sa dévotion, comme ses autres vertus, se pratiquait à petit bruit. Le matin, quelque temps qu'il fît, elle allait à la première messe à la métropole, je crois qu'elle y communiait souvent, et je crois aussi qu'elle rendait aux pauvres la visite que le Seigneur lui faisait dans l'Eucharistie, mais on ne l'entendait parler ni de ses pratiques de piété ni de ses bonnes œuvres, et jamais elle ne blâmait ceux qui ne partageaient pas ses convictions. Sa vie s'écoulait ainsi silencieuse comme le sable qui tombe du sablier, pleine d'indulgence, de douceur et de réserve, triste peut-être au fond, mais sans que personne eût la confidence de ses peines ou de ses regrets.

Bien qu'elle eût atteint l'âge de quatre-vingts ans, sa santé se maintenait et lui permettait de sortir encore; aussi, quoique légèrement oppressée, voulut-elle suivre la procession de la Fête-Dieu; mais ma mère ne la quitta point. Revenue à la maison, tante Louise paraissait fatiguée et se retira dans sa chambre; nous allâmes la voir à diverses reprises et ma mère témoignait quelque inquiétude.

Le soir venu, tante Louise nous pria de nous retirer; elle se sentait calme, disait-elle, et disposée à dormir. Je l'embrassai; elle me fit une petite croix sur le front, en disant : « Dormez bien, Amélie ! » et nous nous retirâmes. Le lendemain, tante Louise ne se leva point; à neuf heures elle n'avait pas sonné; mon père et ma mère se regardaient inquiets; enfin, ma mère dit : « J'y vais, mon ami. » Et elle monta l'escalier. Mon père monta derrière elle, et je ne sais quel sentiment me porta à les suivre. La porte de la chambre fut ouverte doucement ; tout était en ordre : la veilleuse brûlait, vacillante et pâle, au fond de la cheminée; les rideaux du lit étaient fermés... Ma mère les entr'ouvrit... et recula en regardant mon père avec effroi. Il s'avança, se pencha sur le lit, et dit d'une voix qui me pénétra : « Notre bonne tante n'est plus... » et en disant ces paroles, il leva le rideau. Je vis tante Louise tranquillement couchée, les yeux fermés et les mains jointes autour de son chapelet avec lequel elle s'était endormie. Elle n'était pas plus pâle que de coutume, mais ses traits avaient quelque chose de sévère et de rigide que je ne connaissais pas encore... Ce *quelque chose*, c'était la mort... Tante Louise était morte sans secousse et sans douleur, et sa mort, paisible et silencieuse comme sa vie, remontait à plusieurs heures. Elle était morte ainsi qu'elle avait vécu : — seule !

Nous fûmes tous pénétrés de l'impression solennelle que la mort répand dans une maison; mais, je dois l'avouer, la perte de la vieille tante ne laissa pas grand vide parmi nous, famille jeune, unie et heureuse. Les cérémonies ordinaires eurent lieu, funérailles, inhumation et pose des scellés; au bout de quinze jours, nos parents, cousins germains et issus de germains se réunirent avec les hommes de loi pour procéder à la levée des scellés et à l'inventaire après décès. Cette affaire dura assez longtemps; nous entendîmes, après trois heures écoulées, les parents, le juge de paix, le notaire, descendre l'escalier en parlant haut ; bientôt mon père rentra ; il avait l'air soucieux, et ma mère, pleine de sollicitude, l'interrogea doucement : « Je suis contrarié, dit-il, du mécontentement des autres. Tante Louise était fille d'un premier lit de notre bisaïeul; elle avait hérité de cinq à six mille livres de rente; elle dépensait peu et nous pouvions nous attendre à trouver non-seulement cette fortune, mais le fruit des économies qu'elle a dû faire pendant une vie si longue et avec des goûts si modestes. Or, l'inventaire le plus minutieux ne nous a permis de découvrir qu'un capital de 50,000 francs en rentes sur l'État... Du reste, ni testament, ni titres, ni valeurs d'aucune espèce; cette fortune semble être tombée dans un abîme... Je ne m'en plains pas, puisque Dieu accorde une grande aisance à ma famille, mais quelques petits-cousins murmuraient, et leurs réflexions m'étaient fort désagréables...

— Mais qu'a donc fait tante Louise de sa fortune ? s'écria étourdiment mon frère aîné; a-t-elle joué à la Bourse ? a-t-elle enrichi quelque couvent ?

— Silence, mon fils ! répondit notre mère; notre tante était maîtresse de son bien, et si elle l'a employé en œuvres pies, je ne saurais l'en blâmer. »

Par une convention tacite on parla le moins possible de cette affaire; la succession de notre tante fut partagée selon les lois ; nous gardâmes son mobilier, et je demandai en grâce à mon père de m'ac-

corder pour ma chambre une jolie scribane, toute d'écaille et d'ivoire, dont ma tante ignorait probablement la valeur. Je pris possession de ce meuble avec une grande satisfaction; je vidai les innombrables tiroirs; ils renfermaient, les uns, du fil, des aiguilles, des petits bas gris commencés pour un enfant pauvre; les autres, de vieilles lettres d'affaires, des comptes, des recettes de ménage, quelques vieux bouts de ruban et de dentelle. Dans la partie supérieure, autour d'une jolie statuette de la sainte Vierge qui formait l'entablement du meuble, se trouvaient quelques livres : la *Correspondance* de Fénélon, les *Pensées* de Bourdaloue, les *Élévations* de Bossuet, deux ou trois tomes de madame de Sévigné, un volume dépareillé de saint François de Sales, livres souvent lus et relus. J'arrangeai mon ménage de jeune fille, laines, aiguilles, crayons, couleurs, dans ces beaux tiroirs si bien agencés, si gracieusement ornés d'arabesques et de filets d'ivoire; ce fut l'occupation et l'amusement de plusieurs jours. En fouillant dans la scribane, je découvris quelques petits secrets, des doubles-fonds, des cachettes pratiquées dans l'épaisseur du bois : une de ces *caches* renfermait un paquet d'assignats, une autre quelques objets de piété, un crucifix, des médailles... Je pensai que ces signes de dévotion avaient été placés là au temps de la première révolution, et qu'ils y étaient restés. Enfin, le soubassement de la statuette m'offrit une case plus profonde et mieux dérobée aux regards que les autres : je parvins à l'ouvrir et j'y trouvai une espèce de petit registre relié en parchemin et un portrait en miniature négligemment jeté au fond du tiroir. Je regardai attentivement ce portrait, et il me sembla reconnaître tante Louise. Elle avait été peinte dans tout l'éclat de sa beauté : une fraîcheur délicate, des traits fins et nobles, des yeux noirs, limpides et doux, souriaient au fond de ce vieux cadre. Elle portait le costume gracieux de la fin du dix-huitième siècle. Je demeurai, pensive, à contempler ce beau visage que je n'avais connu qu'accablé de décrépitude et de mélancolie, et un vers que j'avais parfois entendu répéter à mon frère me revint involontairement en mémoire :

Où sont les neiges d'antan (1).

Après avoir bien regardé le portrait, j'ouvris le registre, et je reconnus sur les pages jaunies la main de ma tante. L'écriture semblait avoir suivi le progrès et la décadence des années; faible et jolie au commencement, plus accentuée au milieu, tremblante et irrégulière à la fin du manuscrit, elle semblait faire revivre la vivacité de la jeunesse, les forces de l'âge mûr, les hésitations de la vieillesse, et rappelait la longue carrière de celle qui avait tracé ces pages. Je lus quelques mots et je poursuivis avec avidité. Voici ce que renfermait le registre de tante Louise :

Cambrai, avril 1788.

Oh! combien me manque cette bonne mère que je n'ai pas connue! Combien j'aurais besoin d'elle pour me guider, pour lui communiquer mes sentiments et mes pensées! J'ai le cœur plein, et j'écris parce que personne auprès de moi ne peut m'écouter... Pourtant, je suis entourée de parents et d'amis, mais il me manque l'amie la plus proche et la plus intime, et je sens chaque jour combien il est triste d'avoir perdu sa mère!

Mai 1788.

Je ne devrais ni me plaindre ni pleurer, mais je ne me plains qu'au papier, je ne pleure que devant Dieu... ma belle-mère me fait bien souffrir... Seigneur, pardonnez-lui, faites que nous vivions en paix.

Juillet 1788.

Mon père m'a fait venir aujourd'hui au

(1) *Les neiges du temps passé.* Ce vers est de Villon, poëte du quinzième siècle.

bureau, et après m'avoir embrassée, il m'a dit : « Mon enfant, vous n'êtes pas heureuse ici, je le vois bien, aussi ai-je saisi avec joie l'occasion de vous marier à un honnête homme. Adrien Lechesne, le jeune négociant en batistes, vous demande pour femme. Voulez-vous l'accepter ? » Je balbutiai un peu ; mon bon père reprit tendrement : « Ma chère fille, nous verrons, nous réfléchirons ensemble. Ne vous troublez pas, je ne veux que votre bonheur. »

Août 1788.

Oui, mon père ne veut que mon bonheur, je le sens... Mon mariage avec M. Lechesne est décidé et fixé à la mi-octobre. Il me faut beaucoup prier pour obtenir de Dieu la grâce d'être une bonne femme... Si ma mère vivait, il me semble qu'elle applaudirait au choix de mon père.

15 octobre 1788.

C'était le jour fixé pour mon mariage... et tout est fini, fini à jamais ! Hélas ! mon Dieu, prenez pitié de nous !

Novembre 1788.

Je puis écrire enfin ce qui est arrivé : je veux garder le souvenir de l'événement si douloureux qui a changé ma vie. Mon pauvre père était allé, selon sa coutume, à Cateau-Cambrésis, pour visiter ses ouvriers tisserands ; il était à cheval : à mi-route, l'aile d'un moulin effraya son cheval, qui se cabra, et après une longue lutte, mon père fut renversé et foulé aux pieds de sa monture. On le transporta, évanoui, chez le curé du village voisin, et on nous envoya un exprès. Quand j'arrivai avec ma belle-mère, mon bien-aimé père touchait à sa dernière heure. Quel spectacle ! mon pauvre père, couché, mourant, sur ce lit étranger, et employant ses dernières forces à nous tendre la main et à nous adresser quelques paroles affectueuses et douces... Ma belle-mère, accablée de douleur, se trouva mal et se débattit dans une violente attaque de nerfs ; on l'emporta, et je restai seule avec mon père : il la suivait des yeux, et murmura avec inquiétude et douleur : « Ma pauvre femme, que deviendra-t-elle quand je ne serai plus là ! Et mes enfants... mes fils, ma pauvre petite Isabelle... ils tomberont dans la misère... j'ai si peu de chose à leur léguer... — Mon père, lui dis-je, que dites-vous ? — Ma chère fille, répondit-il d'une voix mourante qui me navrait, je n'ai pas assez de confiance en Dieu, je m'inquiète pour ces pauvres enfants... comment seront-ils élevés ? quelle carrière... — Mon père, m'écriai-je, je suis riche, moi ! — Oui, ma fille, votre mère, ma bonne femme, avait de la fortune... — Je pourrai élever mes frères, ma sœur, donner le nécessaire à ma belle-mère... — Vous allez vous marier, Louise, votre sort est fixé. — Je renonce au mariage, mon père, dis-je en levant la main vers le crucifix, je le jure devant Dieu, et ma fortune sera à ma famille. — Quoi ! mon enfant, tu ferais cela ! — Mon bien-aimé père, je le ferai. — Que Dieu récompense ta vertu... ma bonne fille, ma Louise, je te bénis de tout mon cœur. »

Il était épuisé et ne pouvait parler, mais en dépit de ses souffrances et des angoisses de la mort, une douce tranquillité se répandait sur son visage, et il priait avec un air de bonheur. Ce souvenir sera ma récompense et ma force aussi... Mon cher et respectable père vécut jusqu'au soir, il expira doucement, son dernier regard fixé sur moi... O Dieu ! quelle épreuve ! ô Dieu ! ne m'abandonnez pas !

Novembre 1788.

M. Lechesne et son père sont venus aujourd'hui, et après une longue hésitation, j'ai marché sur mon cœur, j'ai dit que je ne me marierais pas... Ils ont paru stupéfaits... M. Lechesne, Adrien, a pâli... il était à la fois triste et irrité... Hélas ! plus irrité que triste... et voyant que ses prières et ses objections me laissaient inébran-

lable, il m'a dit : « Il est vrai, mademoiselle, je ne suis pas aussi riche que vous, et sans doute, notre union, réglée par monsieur votre père, n'a jamais eu votre agrément. » Je n'ai rien répondu... il ne me connaît pas... Seigneur, vous lisez au fond de ma pauvre âme agitée, oh! prêtez-moi des forces pour continuer la tâche que j'ai entreprise... le plus difficile maintenant, ce sera de vivre.

Novembre 1788.

J'ai annoncé à ma belle-mère mon intention de ne pas me marier et de pourvoir à l'éducation de mes frères et de ma sœur. Il m'a semblé qu'elle n'était pas trop satisfaite... je tâcherai de la contenter par des soins et de bons procédés.

Janvier 1789.

L'année est finie, année cruelle, qui m'avait tout promis, et qui m'a tout enlevé... les jours se traînent... ma belle-mère voit un peu de monde, monde de son choix; je vis seule... Les enfants sont placés, Louis et Auguste sont au collége, Isabelle est pensionnaire à l'abbaye de Notre-Dame de Paris. Ces enfants sont maintenant mon souci; plus tard, je l'espère, ils seront ma joie. J'ai eu quelque peine à obtenir que ma belle-mère se soumît à laisser donner de l'éducation à ses enfants. « Des négociants, me disait-elle, et une femme de ménage n'ont pas besoin d'en savoir si long. » Il me semble qu'une certaine dose de savoir convient à toutes les fortunes; je ne veux pas, d'ailleurs, que par ma faute la famille vienne à déchoir. Pour terminer la discussion, j'ai proposé à ma belle-mère de lui remettre chaque année 3,500 livres pour le ménage, et le surplus de mon revenu sera employé à l'éducation de ces chers enfants. Elle disposera librement de la somme que je lui ai offerte. Elle a accepté.

Mai 1789.

Oh! comme les jours se traînent et comme l'année est longue! Ces jours de printemps, longs et riants, me semblent interminables, et plus le soleil est beau, plus mon cœur se sent oppressé. Je suis seule... toujours seule depuis la mort de mon bien-aimé père, depuis... Seigneur, que votre volonté soit faite, et que la tâche que vous m'avez imposée devienne mon appui...

Octobre 1789.

Adrien... M. Lechesne, je ne puis plus le nommer autrement, se marie. Il épouse une jeune fille de Douai; elle est riche, on la dit aimable et belle... Il y a un an à peine, d'autres projets l'occupaient, une autre main devait être mise dans la sienne. Tout est fini, tout est passé... il est cependant des cœurs qui n'oublient pas si vite... Silence désormais! son nom ne doit plus être sous ma plume ni sur mes lèvres; mais, ô mon Dieu! vous lisez dans le fond de mon âme; vous savez combien je désire le bonheur à tout ce qui me fut cher autrefois...

Mai 1790.

Je n'ai plus le courage d'écrire, à quoi bon? Pourquoi un écrit que nul ne verra jamais, des confidences qui ne seront versées dans le sein de personne? Ne vaut-il pas mieux se tourner uniquement vers Dieu, et ne chercher que lui seul pour ami, pour père et pour consolateur? O patient ami des âmes éprouvées, soutenez un cœur qui ne cherche que vous sur la terre!

Août 1790.

Tout s'ébranle et se trouble autour de nous; la religion est attaquée dans ses ministres. On porte avec ses peines personnelles le poids du souci général. La ville est devenue un lieu de passage et parfois de séjour pour les troupes qui se rendent à la frontière. Les amis de ma belle-mère lui ont présenté quelques officiers qui continuent leurs visites à la maison... Si j'osais parler et penser tout haut! Isabelle par la suppression des ordres monastiques,

a dû quitter sa chère abbaye; elle est auprès de moi, et ne me quitte pas... je lui enseigne le peu que je sais...

Février 1791.

Ce que je craignais arrive. Aujourd'hui ma belle-mère est venue dans ma chambre, elle paraissait plus amicale et plus douce que de coutume, et après m'avoir remerciée des soins que je donne à Isabelle, elle a ajouté avec une certaine nuance d'embarras : « Je ne veux pas que vous soyez la dernière à apprendre un événement qui me concerne : je compte me remarier, Louise, avec le capitaine Lancelot, que vous avez vu ici, je crois. — Mon Dieu! m'écriai-je pleine d'inquiétude, et les enfants! » Elle me répondit : « Le capitaine, qui appartient maintenant à l'armée de Dumouriez, est appelé à l'armée du Rhin, et il désire, vu l'instabilité des événements, que le mariage se fasse sur-le-champ; j'y ai consenti, et je compte laisser mes fils au collége, et puisque vous voulez bien vous charger d'Isabelle, peut-être lui continuerez-vous vos bontés? — N'en doutez pas! lui dis-je; je ferai pour mes frères et pour ma sœur tout ce qui sera en mon pouvoir... »

Elle parut émue et me remercia. Pour moi, je l'avoue, et peut-être est-ce un tort, je me sentais délivrée d'un poids énorme en apprenant ce prochain départ, qui me permettrait d'élever les enfants selon mes principes, sans avoir à soutenir une lutte continuelle contre des idées qui ne sont pas les miennes, et contre ces maximes nouvelles qui me paraissent si dangereuses et si méprisables...

Mars 1791.

Elle est mariée et partie... désormais, je suis seule gardienne de ce saint dépôt qu'un père mourant m'a confié.

Juillet 1791.

J'ai dû retirer mes frères du collége, devenu dangereux pour leur foi et leur innocence. Je leur ferai donner des leçons chez moi... Plus que jamais je vis dans la retraite; je ne sors pas; (les églises, hélas! sont fermées!) je ne vois que quelques amies, mon notaire, le professeur de mes frères et leur tuteur... Je travaille pour les indigents, si nombreux, je prie pour la France et pour le pauvre roi..

Mai 1792.

Hier, j'allais me coucher, lorsque j'entendis frapper à la porte avec le marteau, comme frappaient autrefois certains habitués de notre maison lorsqu'ils venaient le soir, du vivant de mon père, faire leur partie de whist. Je ne voulus pas réveiller ma vieille domestique; je descendis seule, résolue d'ouvrir, car il me semblait que ce signal devait annoncer quelque chose de grave. Cependant avant que d'ouvrir, je demandai : « Qui est là? — Ouvrez, au nom de Dieu! mademoiselle Louise, me dit une voix que je crus reconnaître, je suis M.... » J'ouvris, et M. M...., l'ancien curé-doyen de la métropole, se présenta à moi. C'était un ancien ami de mon père. « Pouvez-vous, me dit-il, me donner un asile? Je suis poursuivi, traqué, pour refus de serment, et je ne puis sortir de la ville dont les portes sont gardées. — Entrez, lui dis-je, entrez, au nom du Seigneur! — Mes amis sont en fuite, ajouta-t-il, et ceux à qui j'ai demandé un asile me l'ont refusé. J'ai pensé à vous; mais songez, ma fille, avant que de m'admettre dans votre maison, que j'y apporte peut-être la persécution et la mort. — Bénies soient-elles, si elles viennent en compagnie du devoir! Cette maison peut vous cacher, monsieur le curé, et vous avez été bien inspiré en venant frapper à la demeure de votre ami. »

En disant ces mots, je conduisis le vieillard par les corridors et les escaliers de cette vieille maison, jusque dans un petit réduit pratiqué dans le coin du grenier et dont l'entrée est cachée adroitement dans une encoignure boisée. Mon

père m'avait montré autrefois cette cachette, pratiquée sans doute dans des temps orageux comme les nôtres, car la maison que nous occupons est très-ancienne.

J'allai chercher dans le garde-meuble voisin un matelas et des couvertures; je redescendis doucement pour prendre du vin, du pain, des tranches de veau froid, quelques fruits secs, et je remontai sans réveiller personne; les enfants dormaient du sommeil de leur âge, et Colette a l'avantage d'être très-sourde. M. le curé, qui est si vieux, paraissait accablé de fatigue; je lui laissai les provisions et la lanterne sourde, et je le quittai, en remerciant Dieu qui avait daigné me choisir pour cette œuvre.....

Mai 1792.

Oh! comme l'hospitalité que j'offre à ce digne prêtre est magnifiquement récompensée! Aujourd'hui dimanche, pour la première fois depuis un an, j'ai eu le bonheur d'assister à la messe et d'y communier. M. le curé avait emporté dans sa fuite un calice et une pierre d'autel : la cachette est devenue un sanctuaire; deux pieuses amies ont participé à mon bonheur. Nous avons besoin de forces.

Septembre 1792.

Le père d'une de nos amies s'est chargé de conduire M. le curé à Boulogne et de le faire embarquer pour l'Angleterre. Que Dieu sauve les voyageurs! Avant que de me quitter, le bon et vieux prêtre m'a bénie... Il m'a semblé que c'était mon père lui-même qui me bénissait par la main de son ami.

Janvier 1793.

On dit que le citoyen Lebon, comme on l'appelle, qui désole Arras, va venir organiser le *civisme* à Cambrai. Mon Dieu! protégez mes amis!

Février 1793.

Des scènes horribles se passent tous les jours : on tue sur la place publique... Seigneur, ma vie est entre vos mains; si vous me rappelez à vous par cette voie sanglante, servez de père à ces enfants orphelins...

Février 1793.

On vient de m'apprendre qu'Adrien est en prison et marqué sur la liste fatale... Grand Dieu! faudra-t-il qu'il meure de cette affreuse mort, lui, jeune, heureux, époux et père... On attend le retour de Lebon pour continuer les exécutions... Une pensée me vient : la femme de Lebon est, dit-on, accessible à certaines séductions... Si j'osais... j'ai de l'argent... je pourrais racheter sa vie... J'oserai! c'est le seul bonheur peut-être que je doive goûter ici-bas!...

Février 1793.

Je suis heureuse, tout à fait heureuse! M. Lechesne est sauvé... Une somme de dix mille livres a servi à acheter l'ordre d'élargissement... Il est sorti de prison et il a quitté la ville, je le sais; mais lui, il ignore à qui il doit la liberté. Jamais il ne le saura... Non, Seigneur, je le jure, ce dangereux secret ne sortira pas de mes lèvres et je ne jouirai pas de sa reconnaissance... Qu'il soit bien heureux... ce moment dissipe l'amertume involontaire que j'avais conservée contre lui. Bénissez-le, mon Dieu, avec la femme et les enfants que vous lui avez donnés...

Août 1794.

Il y a bien longtemps que je n'ai rien écrit. Après les vives émotions de terreur et de joie que j'ai ressenties, le présent est bien calme. La vie a repris son cours habituel, mes enfants s'élèvent : Louis a douze ans, il est raisonnable; Isabelle en a dix et mon petit Auguste huit; tous trois sont aimants et bons; je tâche de leur donner de la religion et des sentiments d'honneur, et de suppléer, par l'enseignement et l'exemple, aux secours spirituels dont nous sommes privés... Je

reçois bien rarement des nouvelles de leur mère...

(Ici se trouvait dans le manuscrit une lacune de plusieurs années.)

Septembre 1806.

Louis se marie selon le vœu de son cœur; puisse-t-il avoir tout le bonheur qui me semblait autrefois promis!... J'ai tâché de lui faire une position convenable. Il va me quitter... Depuis plusieurs années, sa conversation et son amitié étaient une jouissance pour moi... Mais une mère se sacrifie à ses enfants, et ne suis-je pas mère?...

Mars 1807.

Le mariage de Louis paraît heureux... Je dis *paraît*, parce que son intérieur m'est fermé; sa femme semble jalouse de l'affection de son mari... Encore un lien affaibli, si ce n'est brisé...

Janvier 1808.

Je viens de recevoir une lettre qui nous annonce la mort de madame Lancelot, décédée en Espagne... Au lit de mort, elle m'a fait écrire pour me remercier de ce que j'ai fait pour ses enfants... Pauvre femme! pauvre mère, pourquoi nous a-t-elle quittés?...

Juin 1808.

Isabelle aussi se marie: la maison se dépeuple: vous me restez, Seigneur!

Août 1808.

Trois fois, à prix d'or, j'ai racheté de la conscription mon malheureux Auguste, le dernier-né de mon père, et voilà qu'on me l'enlève impitoyablement; il est nommé garde d'honneur! Mon Dieu! je vous offre mon cœur brisé par ces continuels sacrifices; je vous offre ces douleurs pour mon pauvre frère, mon pauvre enfant!

Septembre 1808.

Il est parti..... reviendra-t-il jamais?

Janvier 1809.

Je suis tout à fait seule et triste... Je vois peu Louis, absorbé par des affaires et par sa nouvelle famille. Isabelle est mariée à Saint-Quentin; mon pauvre Auguste..... Oh! que la maison est froide et morne... Mes vieux amis disparaissent: le tuteur des enfants, le bon curé de la métropole, revenu après le concordat, sont morts dans l'année qui vient de finir... Toujours des adieux et des séparations...

Février 1813.

Mon Dieu! j'adore votre volonté! Mon pauvre frère Auguste est mort en Russie, mort de froid et de faim... O mon enfant! mon cher enfant, dont j'ai si souvent réchauffé les petits pieds nus à ce grand foyer, fallait-il que tu périsses d'une telle mort! Il m'avait écrit plusieurs fois durant cette campagne, et j'ai vu que son cœur conservait la foi. Puisse-t-il avoir trouvé miséricorde... Oui, mon Dieu! vous ne refuserez pas son salut à mes larmes!

Octobre 1814.

Louis m'a confié que ses affaires se trouvaient dans une crise terrible; il m'a demandé si je pouvais lui venir en aide... Avec quelle joie! ce n'est que de l'argent! Il va venir habiter auprès de moi, avec sa femme et ses enfants... La grande maison se repeuplera.

Avril 1815.

La femme de Louis est un peu jalouse de ses enfants, comme elle l'était jadis de son mari. J'espérais pouvoir m'occuper de ces chers petits; mais, je le vois, de trop grandes manifestations de tendresse auraient ici quelque inconvénient... Et cependant mon cœur, resté jeune, ne demande qu'à aimer, et depuis si longtemps toute ma force est employée à refouler ce trop d'affection qui cherche à s'épancher. Tournons-nous vers Dieu et vers les pauvres...

Mai 1825.

Mon pauvre Louis est allé rejoindre Auguste; mais lui, du moins, est mort entre

mes bras. Seigneur, ne rappellerez-vous pas enfin votre pauvre et inutile servante? Suis-je destinée à voir mourir tout ce que j'aime?

Novembre 1825.

Je vis avec mes neveux, les enfants de mon bon Louis. Ils sont bons comme leur père, mais ils me connaissent peu; mon âge les éloigne de moi... Ils m'ont trop peu connue pendant leur enfance pour qu'ils puissent me chérir dans ma vieillesse...

Décembre 1827.

Ma sœur Isabelle vient de mourir... Me voici la dernière... je n'écrirai plus...

Octobre 1847.

Je rouvre ce livre après vingt ans, vingt ans de solitude croissante et de tristesse augmentée par les années. La fin approche; j'ai près de quatre-vingts ans. Mon Dieu! mon juge! je vais rendre bientôt compte de cette longue vie. Ah! puissiez-vous m'accorder un jugement favorable! Vous avez été mon unique consolation durant ma vie, et maintenant vous êtes toute mon espérance. Verrai-je bientôt la gloire du Seigneur dans la demeure des vivants? Je le pense; mes forces décroissent et mes organes s'affaiblissent... *Amen*, *amen*... je n'écrirai plus. Je mets ce registre dans le tiroir à secret, et j'y joins mon portrait en miniature: il ne peut plus intéresser personne...

J'avais parcouru rapidement ce manuscrit, dont je n'ai cité que quelques passages, et je le posai, émue et surprise. C'était donc à cette vieille tante, à cette *vieille fille*, que nous devions tout: le rang de notre famille, conservé par l'éducation donnée à notre aïeul, la fortune, la considération publique, tout était son œuvre et le fruit de ses continuels sacrifices. Et quelle récompense pour une si longue abnégation, pour ses affections immolées, pour ce continuel holocauste! Elle n'en avait reçu aucune sur la terre: ceux qui devaient tout à son amour l'avaient négligée pour les affections exclusives du mariage et de la paternité, et leurs enfants, leurs petits-enfants ignoraient cette dette immense contractée par une famille entière envers une pauvre femme oubliée. On s'était étonné de la dilapidation de ses biens, et nul ne savait qu'elle les avait employés à fonder la fortune de ses frères et à sauvegarder leur honneur!

Je communiquai le manuscrit à mon père et à ma mère; ils le lurent avec attendrissement; le portrait de tante Louise, restauré avec soin, fut mis à la place d'honneur, et perpétua parmi nous le souvenir du dévouement de la *vieille tante*, de la *vieille fille*.

VISITE A UNE TRIBU ARABE DE L'ÉDOUGH,

PRÈS DE BONE.

La variété des observations qu'on peut recueillir en Algérie ne permet pas de juger les Arabes sur des descriptions partielles ou des faits isolés. Rien ne se ressemble entièrement chez ce peuple, si religieusement attaché à ses coutumes. Ainsi, des esquisses de mœurs prises à vingt lieues de Bone seraient fort différentes de celles qu'on prendrait aux environs de cette ville ou même dans son intérieur. Le fils du désert, le vrai Bédouin, reste le même partout où il se trouve; fier de sa vie nomade, de la précieuse liberté qu'elle lui donne, il plante sa tente où il

lui plaît, et se maintient étranger à son voisinage. Il en est de même du Kabyle, notre ennemi irréconciliable, souvent vaincu, jamais soumis, il peut dire avec Alfiéri:

« Nous sommes esclaves, peut-être, mais esclaves toujours frémissants. »

Ces deux races se refusent aux innovations les plus salutaires, et détournent leurs regards avec un profond mépris des usages de notre civilisation; mais l'Arabe cultivateur qui a fixé sa demeure non loin des villes, et qui chaque jour vient y apporter ses produits, quoique également fidèle à ses usages domestiques, s'est peu à peu familiarisé avec nos habitudes et adopte, en quelque sorte à son insu, celles qui lui sont utiles.

Un Français de mes amis auquel son emploi à Bone donne autorité sur les Arabes de la campagne, s'est fait beaucoup aimer de cette population par l'intégrité de son administration.

Plusieurs Arabes d'une tribu voisine de Bone le sollicitaient depuis longtemps de venir les visiter. Le douar était situé dans la montagne à quelques milles de la ville. Il accepta enfin, et promit d'y amener sa famille, qu'il m'invita à accompagner.

Au jour convenu, la tribu nous envoya des mulets et des ânes, avec chacun leur conducteur drapé dans son burnous, d'une blancheur aussi éblouissante que son turban, autour duquel s'enroulaient des cordes de poil de chameau. De beaux tapis de Tunis ployés en quatre étaient fixés sur nos montures; chaque Arabe se mit à la tête de son coursier d'Arcadie, qu'il conduisait doucement par la bride, et nous partîmes gaiement, en traversant la délicieuse vallée qui, des bords de la mer, s'étend jusqu'au pied de l'Edough. On gravit les premières pentes de ce mont gigantesque, et n'ayant pas à nous occuper du soin de diriger nos bêtes, nous pouvions à loisir admirer cette sauvage nature, solitaire en ce moment, comme elle dut l'être aux jours de la création. Des nuages blancs s'abaissaient sur la crête de la montagne et cachaient à la vue l'aridité de son sommet. Çà et là quelques palmiers nains, des buissons de raquettes épineuses sortant des flancs du rocher leurs énormes branches d'un vert livide, sur lesquelles se détachaient des fleurs d'un jaune éclatant; puis l'aloès aux longues feuilles à dents aiguës, élançant une tige de vingt-cinq pieds, couronnée d'un élégant panache; la terre était jonchée des cœurs de cette magnifique plante, qui ressemble à une dent d'éléphant, et varie selon l'âge de trois à huit pieds de longueur. Des myrtes, des lauriers-roses, quelques touffes d'ascédras, voilà les seuls arbustes que nous ayons remarqués. De temps en temps une cigogne traversait l'espace, portant à ses petits, un reptile ou quelque poisson lestement pêché dans la Seybouse. Nous la suivions dans son vol, pour la voir s'abattre sur une des terrasses de Bone, la ville musulmane, entourant de ses deux bras les eaux bleues de son cap. Dans le lointain, plusieurs carcasses de navires échoués dans les sables de la Seybouse, se balançaient au caprice des flots, élevant au-dessus de leur surface la charpente noircie de leurs carènes, tristes débris des derniers ouragans. Puis les sables de la grève des Beni-Urgin, où jadis tant de malheureux naufragés trouvèrent la mort. Cette tribu a été une des plus féroces. Aujourd'hui alliée soumise et fidèle, elle apporte avec empressement ses œufs, son beurre et ses volailles pour approvisionner la cité qui la protége.

Non loin de la porte de Constantine on voyait se dérouler les arcades du caravansérail, autant que la sinuosité du terrain en permettait la vue, puis la montagne de la Cashba, et cette forteresse pointant ses canons dans toutes les directions.

Au-dessous de nous et au pied des remparts de la blanche ville, le bel aqueduc romain qui désaltère une population de

douze mille âmes ; un des mille souvenirs laissés par les maîtres du monde à la vieille Numidie. Un peu plus loin, le jardin du Gouvernement, où l'on élève les plans destinés à la colonisation.

Nous avancions lentement, car il n'y avait pas de chemins tracés dans cette partie de l'Edough ; mais comme nous ne cessions pas de dominer sur la vallée du Haresas, nous ne pouvions regretter la lenteur de la marche.

Enfin, nos guides nous indiquèrent du doigt quelques huttes couvertes en roseaux, éparses sur un plateau de la montagne. Là était le douar ou tribu. Du plus loin qu'on nous aperçut, les femmes et les enfants accoururent joyeusement en levant les bras ; nous descendîmes à la porte du plus âgé de la bourgade, selon l'usage adopté chez les Arabes comme un hommage à la vieillesse. Tous s'empressèrent autour de nous, en nous serrant la main à la manière anglaise, mais en baisant ensuite la main qui avait touché la nôtre, comme marque d'affection et de respect.

Nous entrâmes dans la cabane, construite comme toutes les autres en pisé, au dedans blanchie à la chaux avec beaucoup de soin. Sous cette hutte si misérable au dehors étaient étendus de jolis tapis de Tunis, aux couleurs vives, au tissu épais, qui remplacent les lits (cette pièce avait littéralement la forme d'un bol de porcelaine renversé). Une table ordinaire était dressée, et, contre leur usage, couverte d'un morceau de calicot blanc. Les coffres (seuls meubles des Arabes) étaient disposés circulairement, recouverts également de calicot blanc. On apporta à l'instant le couscous fumant. De jolies cuillers de buis, dont la forme antique rappelle celles des Romains, conservées dans nos musées, garnissaient le tour du plat. Des poulets rôtis dépecés, des œufs durs coupés en tranches, des mahnehas (petits serpents en pâtisserie), des fruits frais et secs, des dattes, des jujubes, enfin des noix, des noisettes et des amandes, le tout soigneusement épluché ; le lait et la limonade pour boisson.

Nous dînâmes seuls malgré nos instances pour y admettre avec nous les dames. Sans doute que la loi du Prophète le leur défend ; mais toute cette famille (et elle était nombreuse) nous entourait et nous servait avec empressement, se serrant contre les parois de la cabane, afin de laisser l'air du dehors entrer sans obstacle. Nous remarquâmes que les femmes étaient toutes assez jolies. Les hommes parlaient assez bien français pour répondre à nos questions avec une complaisance inépuisable.

Quoique aucune femme ne doive adresser la parole à d'autre homme que son mari ou ses plus proches parents, et qu'il en soit de même des maris, ils ne se firent nullement prier pour causer avec nous.

On apporta le café bouillant, servi dans de jolies petites tasses aussi de forme antique et sans anses, ce qui nécessitait une seconde tasse pour servir de soucoupe et ne pas se brûler les doigts.

En Afrique, il existe deux espèces de café, l'un d'un effet vigoureux, excitant, à l'usage des Européens ; l'autre connu sous le nom de café arabe, plus doux et nul dans ses effets. On le pile dans un mortier, on le fait bouillir quelques minutes, et on le sert sans être reposé. L'Arabe le prend sans sucre. Malgré sa couleur trouble, il a un arôme fort agréable au goût.

Le repas terminé, on alla visiter les autres cabanes. Partout une collation de fruits était préparée pour nous. Il fallut goûter à toutes, s'en abstenir eût été une offense. Il y avait dans une des familles un nouveau-né de quelques jours ; je témoignai le regret de n'avoir pas vu la fête de naissance. — « Oh ! il n'y en a pas eu, me répondit-on, ce n'était pas un enfant. » Et comme nous nous regardions étonnés, en demandant ce que c'était, on nous répondit : — « C'était une fille. »

Ainsi donc, les réjouissances de la fa-

mille n'ont lieu que pour la naissance d'un fils; la nullité de la femme est telle, qu'elle rend indifférent à sa venue dans le monde; *ce n'est même pas un enfant!* Il en est de même, du reste, dans plusieurs villages du midi de la France.

Quand il naît un garçon dans une famille, deux matrones saisissent leur baudaïr ou tambour de basque; toutes les voisines les imitent aussitôt, et c'est alors un tapage infernal. De temps en temps les musiciennes se frappent le menton avec la paume de la main en criant *lioulioul lioulioul* pendant quelques minutes: c'est la musique des fêtes de famille en cette occasion.

Comme j'examinais un burnous, étonnée de le voir si fin et si blanc, une des femmes alla chercher un plat de terre verni, le posa à terre et s'assit auprès; puis elle en tira deux cardes à laine, semblables à celles dont on se sert en Europe, de la laine brute blanche comme du coton, lavée sans savon à l'eau vive, une bobine montée sur une tige, et une quenouille chargée de laine. La laine brute, placée entre les deux cardes, en sortit fine et légère comme un flocon de soie. L'Arabe l'allongea doucement sur sa jambe nue, et la roula d'une main avec une dextérité singulière; de l'autre main elle tournait rapidement la bobine dans le plat de terre, où aucune aspérité ne gênant son mouvement, elle fut immédiatement couverte d'un fil blanc comme la neige et parfaitement régulier. Un autre fil moins fin fut aussi promptement filé à la quenouille (c'est le même procédé que dans nos campagnes de France, à la forme près du fuseau).

Une multitude de bobines sont couvertes de fils et assujetties au plafond sur une perche d'une longueur déterminée; les femmes réunissent ces fils et les tissent avec les doigts, si rapidement, que dans l'espace de quinze à dix-huit jours, un burnous d'une seule pièce peut arriver à une ampleur de six mètres d'étoffe en grande largeur.

Ce mode de tisser la laine est de la plus haute antiquité; c'était le travail privilégié des femmes et filles des patriarches de la Bible.

L'Arabe tient ses usages de ses pères et les transmet à ses fils. Son costume est scrupuleusement le même que les grands peintres de l'Italie ont reproduit, et qu'on retrouve dans les anciennes gravures de nos musées : rien n'y a été changé. L'Arabe a subi le joug de maîtres différents, et cependant il n'a adopté ni la tunique du Romain ni celle du Vandale. Ce fut lui qui imposa ses habitudes aux fils de Saladin, qui, devenus soldats d'Ottoman, altérèrent la simplicité de leur costume. Mais l'Arabe d'aujourd'hui est encore la vivante figure des scènes de la sainte Écriture. Cette jeune fille aux jambes nues, au teint cuivré, qui, en ce moment, vient remplir un vase de terre à la source voisine, c'est Rachel, c'est l'amphore qu'elle vint timidement présenter aux lèvres de Jacob. Le dessin du vase est le même, et le costume, à l'élégance près, est aussi exact.

A notre approche d'une des cabanes, un énorme chien kabyle fit entendre des aboiements furieux; il protestait énergiquement contre notre admission chez ses maîtres. Une jeune fille s'en approcha, lui cacha la tête dans sa jupe et nous passâmes. Elle était bien belle, cette enfant! elle comptait à peine onze ans et devait être mariée sous peu de jours. Pauvre petite, elle sera complétement vieille à vingt-cinq ans! Le maître du chien nous rejoignit, et nous montrant une peau de hyène qui séchait sur une haie d'*agaves* : « Mon chien est encore irrité, nous dit-il; la nuit dernière il s'est battu contre cette bête qui s'était glissée dans le gourbi : heureusement que j'ai entendu le rire de la hyène, je suis accouru avec mon yatagan quand le chien avait déjà les oreilles déchirées et une patte broyée; si j'avais tardé, elle l'aurait étranglé. » Nous comprîmes alors que le mauvais accueil du fidèle gardien tenait à un

reste d'excitation nerveuse, et lui pardonnâmes son accueil peu hospitalier.

Une vieille femme aux longs bras nus, balançait assez rudement une grosse outre suspendue aux troncs de deux arbres; je m'approchai, elle sourit et me fit signe d'attendre. Une minute après elle cassa une petite branche d'arbre, et, ouvrant la peau de bouc, elle en sortit un beurre excellent qu'elle m'offrit; je ne garantis pas son extrême propreté, le fait est qu'il était bon.

Sachant quel vaste panorama allait se dérouler sous nos regards, j'avais emporté une longue-vue. En choisissant un lieu convenable, il nous fut aisé d'apercevoir au loin sur la mer un navire qui déjà allumait son fanal. On distinguait l'équipage faisant ses préparatifs pour la nuit. Car en Afrique, comme dans toutes les régions tropicales, les ombres du soir succèdent sans transition aux brillants reflets du soleil couchant; nous étions entourés de lumière, et la mer avait pris déjà la teinte foncée de l'indigo; elle réfléchissait le bleu cru d'un ciel de nuit. Je passai ma lorgnette à une femme arabe en lui montrant à s'en servir. Elle jeta un cri de surprise et de frayeur; elle recommença l'expérience en étendant la main devant elle comme pour saisir des objets qu'elle croyait à sa portée. Puis, toujours stupéfaite d'étonnement, elle communiqua le phénomène à ses compagnes en leur plaçant sur l'œil la merveilleuse lunette. Ce fut alors un crescendo de cris et d'exclamations à étourdir un sourd. Mais bientôt un froid silence y succéda : une d'elles avait laissé échapper à demi-voix le mot « *magie.* » Toutes s'éloignèrent avec une sorte de terreur; les hommes n'étaient pas loin, je me hâtai d'expliquer le fait, on les rassura. Cependant, quelques-unes jetaient sur la pauvre lorgnette des regards sournois qui ne lui promettaient rien de bon, si elles eussent pu en disposer.

M. A*** voulut visiter un jeune Arabe malade de la fièvre; nous le trouvâme couché sur une natte, la face pourpre, ayant à son chevet une gargoulette remplie d'eau. Ce vase en terre, d'un usage général en Afrique, est muni d'un long col qui n'a pour ouverture que quatre petits trous. Sa propriété est de conserver l'eau extrêmement fraîche.

« Eh bien! Ali, comment te sens-tu, mon ami?

— Mal, très-mal, Sidi (monsieur).

— Pourquoi ne pas consulter un de nos médecins? tu n'aurais rien à payer.

— Ioub, le marabout, m'a donné quelque chose; maintenant, je dois attendre la volonté d'Allah.

— Et que t'a-t-il donné, le marabout?

— Une parole du Koran écrite sur un morceau de papier que j'ai avalé.

— Et depuis ce moment?

— Il me semble qu'il y a déjà un peu de mieux.

— Que bois-tu?

L'Arabe sembla étonné.

— Mais... de l'eau fraîche.

— Ce n'est pas bon pour ta fièvre, mon ami; fais de la limonade.

— Allah n'a pas mis de la limonade dans les sources de la terre, il veut que l'Arabe boive l'eau naturelle.

— Tu ne veux pas que je t'amène un médecin?

— Non, Sidi; si je dois vivre, ton médecin est inutile; si je meurs, *mektoub Allah!* (Dieu avait écrit cela).

— Adieu donc, Ali; rétablis-toi aussitôt que possible, et viens me voir.

— Que Dieu te regarde, Sidi. » Et l'Arabe se retourna sur sa natte.

Au retour, comme nous commencions à descendre la montagne, nous aperçûmes une autre tribu située à un mille environ. M. A*** parla de la visiter pour ne pas éveiller de jalousie chez les voisins de nos hôtes. Ceux-ci ne répondirent pas et se retirèrent. « Ne venez-vous pas avec nous? leur dis-je. — Non, ce sont des Kabyles;

nous ne les fréquentons pas, et eux-mêmes font un détour pour éviter de passer par ici. »

Or, nous n'avions nous-mêmes nulle envie d'aller chez nos ennemis les Kabyles, et, après avoir renouvelé nos remercîments et nos adieux à ceux qui nous avaient si bien reçus, notre petite troupe reprit le chemin de la ville, escortée de nouveau par nos guides que rendait nécessaires la descente assez rapide de ce côté de l'Edough. Nous étions tous enchantés de notre excursion.

Hélas! un mois après, la jeune femme de M. A***, si brillante de force et de santé, mourait du choléra. Toute la tribu témoigna une sincère affliction; les hommes se rendirent à la ville et se mirent à la suite du convoi dans un profond recueillement, regrettant qu'il ne leur fût pas permis de porter le cercueil selon la coutume arabe, où chacun se relaye sans cesse, même le passant, qui vient offrir son épaule comme un dernier service ou une dernière marque d'égards envers celui ou celle qui n'est plus. Longtemps après, ces hommes n'abordaient encore M. A*** qu'avec une expression de tristesse compatissante.

LAURE PRUS.

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE.

Rodolphe de Habsbourg était fils d'Albert, comte de Habsbourg, château situé entre Bâle et Zurich. On raconte que, bien jeune encore, étant à la chasse, il rencontra un prêtre portant péniblement à travers les montagnes le viatique à un malade ; aussitôt Rodolphe descendit de cheval, y fit monter le prêtre, et, tête nue, conduisit l'animal par la bride jusque chez le mourant, et ne voulut plus reprendre la monture qui avait eu l'honneur de porter le *Dieu caché*. Le prêtre en le quittant lui prédit son élévation au trône impérial, et quelques jours après, une religieuse à qui il rendait parfois visite, le salua du nom d'empereur, et lui annonça que Dieu lui donnerait la couronne en récompense de l'acte de piété qu'il avait accompli.

Il fut élu, en effet, en 1273, par la diète de Francfort, et son règne fut un des plus brillants de l'histoire. Il vainquit Ottocar, roi de Bohême, prit sur lui l'Autriche (1), la Styrie et la Carniole, et le vaincu fut obligé de se reconnaître vassal du vainqueur. La cérémonie eut lieu dans une île au milieu du Danube, sous un pavillon dont les rideaux devaient être fermés. Ottocar s'y rendit couvert d'or et de pierreries ; Rodolphe, par un faste supérieur, le reçut avec l'habit le plus simple. Au milieu de la cérémonie, les rideaux du pavillon tombèrent et laissèrent voir au peuple et aux soldats qui couvraient les bords du Danube, le superbe Ottocar à genoux, tenant ses mains jointes dans les mains de son seigneur. La femme d'Ottocar, indignée de cet hommage, engagea son mari à recommencer la guerre ; l'empereur marcha contre lui, et Ottocar perdit la bataille et la vie près de Marckfeld.

Rodolphe accorda les libertés municipales aux villes d'Italie dont il était le suzerain ; il mit un frein aux brigandages des nobles. Après un règne long, clément, heureux, il mourut près de Spire, en 1291, à l'âge de soixante-treize ans. Marie-Thérèse, impératrice d'Autriche, était la dernière descendante de ce grand empereur ; les maisons royales de Savoie, de Naples, d'Espagne, conservent encore dans leurs veines du sang de Rodolphe de Habsbourg. — Schiller a fait de sa rencontre avec le prêtre portant le viatique, le sujet d'une de ses plus jolies ballades.

(1) Rodolphe légua ces domaines à son fils Albert, et ils formèrent l'apanage héréditaire de la maison d'Autriche.

LES JEUNES ÉCONOMES.

Un peu d'argent et beaucoup de zèle suffisent à réaliser beaucoup de bien. En plusieurs villes de France, les jeunes filles, réunissant la plus modeste des souscriptions, ont réussi à créer des ouvroirs où les enfants indigents apprennent un état et reçoivent une éducation chrétienne. Chaque associé paye *un sou* par semaine, et se charge de recueillir dix souscriptions semblables, soit 26 francs par an. Qui donc refuserait cette aumône à la fois si chétive et si grande, qui doit assurer aux enfants délaissés le pain de l'avenir ? Quelle jeune fille ne pourrait trouver, dans sa bourse, dans celle de ses parents, des vieux amis de la famille, ces 26 francs destinés à sauver tant de pauvres créatures de la faim et peut-être du vice ? Nous recommandons à nos lectrices l'*OEuvre des jeunes économes*, si florissante dans le nord de la France, particulièrement à Metz, où elle a produit les plus beaux résultats.

Le *sou* par semaine rapporte des intérêts incalculables. Ce qu'on donne à ces enfants, c'est un état honorable, c'est la connaissance de Dieu, c'est l'espérance d'une vie calme ici-bas et heureuse dans le ciel, et si les jeunes personnes redoutent l'ennui des démarches, l'insuffisance des ressources, nous leur dirons ce que disait l'aimable réformatrice du Carmel : *Thérèse et trois ducats, ce n'est rien ; mais trois ducats, Thérèse et Dieu peuvent tout entreprendre.*

Un sou, ce n'est rien, mais un sou recueilli pour Dieu, c'est la petite graine de séneyé, qui devient un arbre magnifique, couvrant la terre de son ombre, et servant d'asile aux oiseaux errants du ciel.

E. R.

CORRESPONDANCE.

J'arriverais un peu tard, chère amie, pour te parler des splendides cérémonies de la fin de janvier et des fêtes qu'elles ont amenées ; que t'en dirais-je que tu n'aies déjà lu ou entendu ?

Oublions ces fêtes et celles plus bruyantes encore qui les ont suivies de si près ; pour moi, je suis tout enchantée, que le *carnaval* soit passé, car je vais me retrouver avec toi plus que jamais ; malgré les charmes que le monde peut offrir, il me semble que loin de la foule et du bruit, on est plus heureux, se sentant davantage à ceux que l'on aime ; tu sais combien je veux m'occuper de toi, combien je voudrais te faire voir par mes yeux, et surtout travailler par mes mains ; ce commencement de carême m'a remis à l'ouvrage avec un zèle plus ardent, et je vais essayer de te le communiquer en t'envoyant cette planche si remplie de petits travaux de tout genre, dont l'exécution facile doit t'engager à juger de leur effet. Comprenant ton impatience et ayant surtout à te parler sur eux très-longuement, j'ouvre bien vite le journal, je me vois assise à tes côtés, une main dans la tienne, et te disant regarde...

Le n° 1 est un col d'enfant forme pierrot, au plumetis ; si tu ne veux pas faire les pois, tu peux les remplacer par des œillets au point de feston, cependant les pois entourés d'un cordonnet seraient plus jolis.

N° 2, bord de jupon, broderie anglaise et roues ; la fleur qui tombe dans le feston pourrait également se faire au plumetis.

N° 3, chiffre *A B*, au plumetis ; les pois peuvent encore être remplacés par des œillets.

N° 4, petit semé pour manches, bouillons, fonds de bonnets, mantelets, etc.

N° 5, *Honorine.*

N° 6, *F B* enlacés, plumetis ou feston.

fait ou sur du piqué, ou sur du brillanté, ou bien encore sur du nankin.

Le n° 15 est la pièce du corsage, de l'autre côté de la planche et toujours sous le n° 15, tu trouveras la 2e partie du devant.

N° 16 est la berthe, elle est en deux pièces et se trouve droit fil sur le devant.

Le n° 17 est la petite manche courte, elle se coupe en biais. Le dos et le petit dessous de bras se trouvent de l'autre côté de la planche, aux nos 42 et 43; ces deux morceaux n'ayant pas de broderie, je les ai joints aux autres patrons.

N° 18 est une petite garniture au feston pour corsage de mousseline, ou manches, elle peut aussi se faire au plumetis.

N° 19 Adine, œillets et cordonnet.

N° 20 dessus de pelote au plumetis, elle se double de soie claire et s'orne de nœuds de ruban.

N° 21 dessus de calepin ou de porte-monnaie; cet ouvrage tout nouveau est facile et amusant pour toute personne qui sait broder au passé. On n'a qu'à prendre du satin foncé et dessiner le calepin ou porte-monnaie qui se trouve sur la planche; ce morceau de satin se monte sur un petit métier, tout le tour du dessin se fait au passé avec du cordonnet de la nuance que l'on a choisie; cerise sur satin noir fait très-bien; le milieu du dessin se remplit de perles d'acier ou d'or. Quand il s'agit de le monter, on coupe deux feuilles de carton de la grandeur du satin, on les double de soie noire si c'est la couleur de la broderie, et on l'entoure ensuite d'une petite frange haute de 1 centimètre. On pourrait aussi le faire monter sur un bord acier ou or.

N° 22 est un modèle d'épingles pour mettre dans les cheveux ou pour tenir les bonnets. Il faut, pour faire celle-là, prendre une autre épingle à cheveux, double, elle sera du métal que l'on voudra. Au haut de cette épingle, tu fixeras une boule formée de ouate contenue dans de la soie, cette boule bien formée et bien solidement fixée, tu fais au crochet un petit grillage, avec lequel tu recouvriras cette même boule, ensuite tu enfiles des perles d'acier sur du cordonnet gris de fer, tu commences à les placer au milieu, et par trois mailles, allant toujours en augmentant jusqu'à la plus grande circonférence de la boule, après on diminue progressivement de la même manière; entre chaque maille tu placeras une perle, et fixeras ton cordonnet bien solidement en dessous, de façon à le fermer très-proprement. Ce même genre peut se faire avec de grosses perles bleues pour imiter la turquoise. Si l'on veut imiter le grenat, il les faut d'un rouge foncé. Pour faire ainsi des boutons de manchettes et de robes, il faudrait recouvrir de la même manière des boutons plats en bois.

N° 23 est un entre-deux pour broderie anglaise.

N° 24 Scholastique, plumetis ou feston.

N° 25 est une fanchon vénitienne, pour broderie au crochet *dit de Lunéville*, elle peut se faire de diverses manières, soit en la brodant sur tulle de coton blanc avec un fil d'Irlande très-fin, soit sur tulle de soie noir ou blanc, avec broderie en soie, ou d'une seule nuance, telle que jaune, cerise, ou au contraire en variant les nuances selon les fleurs qui forment le dessin. Pour la monter il faut au milieu de chaque pointe former deux plis de 2 centimètres de profondeur, ce qui doit donner aux quatre pointes l'ondulation nécessaire pour les faire tomber gracieusement sur les bandeaux bouffants.

N° 26 M. L. plumetis ou feston.

Nos 27, 28, 29, ce sont des volants gradués pour robe de mousseline; ce dessin est riche et élégant, il se fait au plumetis, avec mélange d'œillets, et jours au milieu de certaines fleurs comme l'indique le dessin. Pour celles de nos petites amies qui seraient effrayées de la longueur de ce travail, elles n'auraient qu'à supprimer la

branche du haut, cela le simplifierait énormément sans rien enlever à sa grâce.

N° 30 est un coin de mouchoir aussi simple que les volants peuvent te paraître difficiles; du reste, s'il en était ainsi, tu n'aurais qu'à le dire, et je t'en enverrais d'autres; ce mouchoir se fait au plumetis avec feston feuilles de persil.

N° 31 est un bas de jupon broderie anglaise, plumetis, et feston feuille de rose.

N° 32 est le col imitation guipure, que tu m'as demandé et qui te plaira, je l'espère; les bouquets se font au plumetis avec point d'échelle au milieu des feuilles, avec mélange de chaînes au point de feston que l'on fait en l'air, c'est-à-dire sans prendre l'étoffe, afin de n'avoir pas ensuite l'ennui de découper, il est donc fort essentiel de fixer ces chaînes ou barrettes très-solidement à leur extrémité; ce genre de broderie se fait sur du nanzouk.

N° 33 J. V. B. plumetis fin.

N° 34 est le modèle d'une étagère que j'ai vue l'autre jour chez une de mes amies. Comme je te l'ai déjà dit, lorsque je vois quelque chose de joli, c'est à toi que je pense : voilà pourquoi j'ai prié cette charmante amie de me laisser copier et dessiner cet ouvrage pour pouvoir t'en donner la description et le modèle.

Cette étagère de *boudoir*, toute gracieuse et transparente, se compose de verre et de ruban bleu ou rose. Fais couper deux morceaux de verre d'égale grandeur, 25 centimètres de longueur, 8 de largeur, ensuite deux autres morceaux carrés de 8 centimètres, prends du petit ruban n° 3 avec lequel tu recouvriras chaque morceau de verre, en laissant une petite distance entre la pose de chaque ruban, ce qui fera une bande de verre et une bande de ruban; ceci fait bien solidement, tu fixes ensemble les 4 morceaux de verre (regarde la planche), tu orneras tes coins de nœuds de rubans de la même couleur, ceux-ci seront du n° 9. Des quatre coins supérieurs partent de longs rubans de 24 centimètres chacun. Ils se joignent en se croisant du haut, et sont retenus par un nœud *monstre* à bouts flottants. Si l'on voulait rendre la chose plus solide encore, on n'aurait qu'à suspendre cette étagère par de petites cordes que l'on fixerait dans le verre, et qui se dissimuleraient facilement sous les rubans : de toute façon ce sera toujours une étagère sur laquelle on ne placera que les inutilités les plus légères!

N° 35 H. Y. L. Plumetis fin.

N° 36 est un talma d'enfant, le même qui se trouve réduit pour la petite édition; celui-ci a de plus un dessin pour être brodé en soutache, couleur sur couleur, ou bien, si l'on préfère, d'une couleur tranchante; il doit être droit fil derrière et sans couture.

N° 37 est le devant d'une chemisette pour robe décolletée, et dont le corsage se trouve ouvert en pointe sur le devant, fermé seulement par des rubans ou des brandebourgs; elle se brode au plumetis, avec bord ondé à point d'échelle garni d'une toute petite valencienne posée à plat.

Le n° 38 est le dos de cette chemisette.

Le n° 39 est la petite manche, le haut est bordé par un petit ruban de fil, et ne peut être fixé que par un point que l'on met sur l'épaule, vu qu'il n'y a pas de dessous de bras.

N° 40 est la pièce d'une pelisse à la vieille, c'est un vêtement qui se portera beaucoup ce printemps, la gravure de ce mois t'en donnera une idée; elles se font généralement en taffetas noir, doublé de bleu, lilas ou rose; la pièce dont je t'envoie la forme est la chose essentielle, il faut en la coupant laisser pour les coutures, on la double, et l'on passe tout autour une ganse recouverte de taffetas. Il faut pour le fond de la pelisse cinq lés d'étoffe de 90 centimètres de longueur; après avoir assemblé et doublé, mais non ouaté, ces cinq lés, on busque les deux du devant en enlevant 4 centimètres, et faisant venir en mourant jusqu'au premier contour de la pièce, ensuite on froncera le

corps de la pelisse à petites fronces bien serrées, sur deux rangs, à un centimètre de distance, après on le joindra à la pièce de manière à ce que les trois largeurs de derrière forment le contour de la pièce jusque sur le devant.

N° 41 est le capuchon de cette pelisse, trois raies sont marquées, la première et la seconde indiquent la coulisse qui doit serrer le capuchon et former la tête; la troisième donne la mesure où l'on doit s'arrêter pour serrer cette coulisse, si l'on veut que ce capuchon tombe bien d'aplomb sur la pièce ; on peut à volonté le doubler ou de noir, ou de la couleur qui double la pelisse ; je préfère tout noir, car ainsi cela va avec tout. Pour passer les bras, il faut faire de chaque côté une fente de 25 centimètres à la hauteur du coude et un peu sur le devant ; cette ouverture doit être entourée de la même garniture que celle de la pelisse, c'est le plus souvent une ruche faite avec un ruban de satin n° 12 plissé à tuyau simple, et que l'on appelle garniture à la vieille. Dans le haut et le bas de cette ouverture on place un nœud de ruban à bouts très-courts. Cette même forme se fait pour jeune dame ; le capuchon est parfois remplacé par une haute dentelle posée au bord de la pièce et tombant sur les épaules.

N° 42 dos de la petite robe dont le dessin à l'anglaise se trouve sur l'autre côté de la planche, aux n°s 14, 15, 16, 17.

N° 43 est le petit côté de la robe d'enfant.

N° 44 est un écusson avec le nom de Pauline, plumetis fin.

N° 45 B. A. plumetis.

N° 46 Entre-deux plumetis, et jours.

N° 47 moitié d'un col mousquetaire, œillets chinois et pois.

N° 48 E. A. plumetis.

N° 49 L. H. plumetis et œillets.

N° 50 moitié d'un bonnet d'enfant au lacet.

N° 51 T. R. plumetis.

N° 52 est une garniture au feston, que l'on peut faire ou mat ou à jours en découpant l'intérieur des festons, et peut servir pour cols, manches, canezou.

N° 53 est l'entre-deux assorti.

N° 54 est le nom d'Isabelle au plumetis.

Description de la gravure. — Je t'envoie cette fois une double gravure de modes, tu ne t'y attendais pas, j'ai le projet de te faire cette surprise toutes les fois que des formes de robes ou d'objets de lingerie me paraîtront jolies et nouvelles ; mais ne va pas *m'accuser* de te donner des *primes*, tu m'y ferais renoncer ; tous ces gracieux modèles de cols, de manches et bonnets, tu peux les faire aussi simples que tu le voudras. La petite fille porte une robe en velours noir, avec le talma pareil, ornés tous deux d'un large galon moiré ; son chapeau est en feutre blanc, avec nœud sur le devant, et plume sur le côté. La jeune fille qui est chez elle a une robe de popeline, une grecque de velours n° 8 orne la jupe ; la seconde est un peu plus petite ; le corsage à la grecque est orné de même, avec galon d'or bordant les manches et l'encolure, chemisette suissesse ; ses cheveux sont relevés à la Valois, un nœud de large velours placé au milieu, retombe à bouts flottant très-bas.

Sa jeune amie, qui lui fait admirer un magnifique bouquet de lilas, ces fleurs que nous aimons tant, car ce sont les premières de la saison, porte une robe de taffetas d'Italie à deux jupes, brodées toutes les deux d'une frange ayant au-dessus des boutons de passementerie genre guipure. La pelisse est celle dont nous avons donné la forme sur la planche. Le chapeau un bord de plumes frisées posées à plat, le dessous est en tulle tuyauté.

Notre dernier rébus était un peu *carnavalesque :* ce personnage à demi plongé dans le Doubs, et tenant un toit dans les mains, porte son nom écrit au front, tu le traiteras sans façon, et sans lui donner *du Monsieur*, tu diras : Dans le Doubs —



Rossin. imp. r. S. Victor 120

Journal des Demoiselles.

Boulevart des Italiens, 1.



Journal des Demoiselles.

Boulevart des Italiens, 1.

21e année. N° III

Tabs — tient toit (*Dans le doute, abstiens-toi*).

Nous voilà enfin, petite amie, arrivées à la fin de ce long voyage autour de ces deux belles planches; mais je suis sûre que tu auras à les revoir encore pour bien te rendre compte de tous les trésors d'ouvrages qu'elles renferment. Je désire qu'elles m'attirent de ta part un de ces gracieux sourires dont je suis si avide, et qui me sont une si douce récompense.

ÉPHÉMÉRIDES.

14 MARS 1603. — MORT D'ÉLISABETH, REINE D'ANGLETERRE.

Fille de Henri VIII et de Anne Boleyn, Élisabeth semblait également éloignée du trône par l'irrégularité de sa naissance et par la présence d'un frère et d'une sœur dont les droits étaient mieux établis que les siens. Mais Édouard VI (1) mourut dans l'adolescence, et Marie Tudor mourut également sans laisser d'enfant de son impopulaire mariage avec Philippe II. Élisabeth monta donc sur le trône; son premier soin fut d'abolir la religion catholique, à laquelle elle avait cependant juré fidélité lors de son couronnement à Westminster. Elle devait à la nature de grands talents, un esprit souple et politique; elle devait aux soins généreux de sa sœur Marie une éducation brillante et solide, et pendant les premières années de son règne, elle captiva toute l'affection de ses sujets. Elle sut maintenir la paix de son royaume, tout en fomentant des séditions chez ses alliés. Les huguenots de France, les protestants des Pays-Bas, recevaient en secret des secours de la reine d'Angleterre, qui se disait cependant la fidèle alliée des rois de France et d'Espagne, et les troubles d'Écosse qui jetèrent Marie Stuart aux mains d'Élisabeth, furent en partie l'ouvrage de cette cruelle rivale.

Les principaux événements du règne d'Élisabeth sont les révoltes de quelques seigneurs, Norfolk, Northumberland, Westmoreland, en faveur de Marie Stuart; les supplices dont ils furent punis, la mort tragique de la malheureuse reine d'Écosse, les proscriptions auxquelles furent en butte les catholiques anglais; les victoires sur l'Espagne, la défaite de l'invincible Armada, la prise de Cadix, par le brillant Essex; les triomphes du pavillon anglais sur toutes les mers, les découvertes des hardis capitaines anglais en Amérique, entre autres celle de *la Virginie*, ainsi nommée en l'honneur de la reine Élisabeth; les révoltes d'Irlande, les succès, la disgrâce et la mort d'Essex, dernier événement auquel la reine ne survécut pas longtemps. — Elle mourut de langueur et de marasme, à l'âge de soixante-dix ans. De grands succès politiques, guerriers, commerciaux, avaient accompagné son règne; elle avait montré des talents extraordinaires, une grande sagesse, une rare fermeté, un véritable zèle pour la gloire de son peuple; mais son égoïsme, sa vanité féminine, sa duplicité, la dureté de son cœur, ont terni ces rares qualités. Et à ceux qui disent : — L'Angleterre florissante, l'Espagne vaincue, les révoltes apaisées, — on peut répondre : — Le sang des nobles et des catholiques versé à flots, l'Irlande saccagée, les mœurs et la probité publique avilies, Norfolk, Essex, Marie Stuart! — Le fils de la reine d'Écosse, Jacques VI, fut le successeur d'Élisabeth.

(1) Edouard VI était fils de Henri VIII et de Jane Seymour. Marie était fille de Henri et de Catherine d'Aragon.

MOSAIQUE.

C'est un triste défaut que de ne pouvoir supporter aucune supériorité ; c'est la marque d'une grande médiocrité d'esprit ou de cœur.

DE SAINTE-FOY.

—

Voulez-vous savoir comment on peut juger d'une femme? C'est lorsque, ayant défait son gant, nous apercevons à son doigt la marque qu'y a laissée l'aiguille. C'est là le véritable grain de beauté.

***

—

Soyez miséricordieux et libéral, autant que vous le pourrez. Si vous avez beaucoup de bien, donnez beaucoup ; et si vous en avez peu, donnez au moins volontairement du peu que vous avez.

(*Livre de Tobie.*)

—

La vérité est le pain de l'âme.

BOSSUET.

Plusieurs feront consister la félicité en d'autres choses; pour moi, j'estime que l'homme le plus heureux est celui qui vit pour le bonheur d'autrui, et qui, en compatissant aux calamités de ses frères, fait sur la terre les œuvres du ciel.

SIDOINE APOLLINAIRE.

—

La vieillesse est un mal qui ne se peut guérir,
Et la jeunesse un bien que pas un ne ménage.

MARIE STUART.

—

Par-dessus tout, ayez la charité, qui est le lien de la perfection.

SAINT PAUL.

—

La vertu, pour agir, ne choisit pas le lieu; elle saisit l'occasion. — Et que d'occasions dans une seule journée!

SAINTE THÉRÈSE.

—

La liberté ne se trouve que dans l'obéissance aux lois.

BOSSUET.

RÉBUS.



Paris. — Imprimerie de Mme veuve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

HISTOIRE D'ESPAGNE.

VIRIATHE.

Le dernier cri de Sagonte avait retenti cette fois jusqu'à Rome pour y porter enfin le remords. Accourant sur ses décombres fumants, triste et noble témoignage de la fidélité d'un peuple qu'elle avait lâchement abandonné, elle jura par la voix de ses ambassadeurs, que Sagonte serait bientôt vengée; mais au lieu des sympathies et de l'alliance qu'elle voulait d'abord établir avec tous les peuples voisins, elle ne rencontra qu'une horreur et un mépris plus grands encore peut-être pour elle que pour les Carthaginois.

— « Que venez-vous parler d'amitié et d'alliance ! répondit à ses envoyés, un illustre vieillard du pays des Volsciens. Nous vous préférerions Annibal lui-même : allez, chercher des alliés dans les pays où le sort de la malheureuse Sagonte est encore ignoré. »

Repoussée ainsi de toutes les parties de la péninsule où ils se présentaient, les Romains passèrent dans les Gaules, attendant là une occasion favorable pour donner suite à leur projet.

Les troupes carthaginoises licenciées par Annibal après la chute de Sagonte étaient toutes alors rentrées dans leurs foyers pour prendre congé de leurs familles avant la grande expédition d'Italie, dont Annibal leur avait déjà fait part, et sur la simple promesse qu'elles reviendraient au printemps se grouper autour de lui. Fidèles à leur contrat d'honneur, et à cet engagement volontaire qui faisait alors la force des armées, elles étaient en effet réunies sous les ordres de leur général au moment désigné, et le suivaient bientôt sur les sentiers abruptes des montagnes qui séparent l'Espagne des Gaules, et les Gaules de l'Italie. Pendant les mémorables campagnes de cette seconde guerre punique où la gloire d'Annibal atteignit son plus haut faîte, Rome, suivant la politique de son ennemie, portait de son côté la guerre au cœur même de l'Espagne, où elle envoyait les deux Scipion, Cnéius et Publius. Maîtres d'une importante citadelle, ils renvoyèrent libres les nombreux otages que Carthage y gardait, et effacèrent assez par cet acte généreux, le souvenir de Sagonte aux yeux des Espagnols, pour que bientôt ils comptassent de nombreux alliés parmi eux !... Rome tenait encore à cette époque le talisman par lequel elle eût pu diriger à son gré le peuple espagnol que la puissance matérielle pouvait vaincre, mais que la force morale seule avait le droit de dominer. Sous ses sauvages allures, ce peuple nourrissait tous les nobles instincts : fier, intrépide et loyal, il était dévoré déjà d'un secret besoin de civilisation, et se fût incliné devant les vertus de Rome, comme il se dressa plus tard contre ses vices et son oppression.

La lutte continuait entre Rome et Carthage : celle-ci avait déjà couché dans la poussière les deux chefs ennemis Cnéius et Publius, et peut-être eût-elle triomphé en Espagne comme elle triomphait en Italie, si un jeune héros, Cornélius Scipion, le fils de Publius, ne se fût offert au sénat pour aller venger son père, et n'eût entraîné à sa suite la jeunesse romaine que le découragement avait déjà saisie.

Il sembla que la victoire eût attendu l'arrivée du jeune général en Espagne pour se décider en faveur des Romains : chacun de leurs pas fut marqué d'un succès ; Carthagène elle-même, ébranlée sur son trône de collines, subit au fond de

son golfe la dure loi du vainqueur. En même temps qu'il se montrait implacable pour les Carthaginois, Scipion traitait les Espagnols avec une grandeur magnanime et renvoyait dans leurs familles tous ceux qu'il rencontrait dans la ville vaincue. Parmi eux se trouvait une femme si belle que les soldats romains, frappés d'admiration, la conduisirent à leur chef.

— « Je suis la fiancée d'un vaillant Celtibère, lui dit cette femme avec une noble fierté. Respecte-moi au nom de ta mère et rends-moi à la liberté. »

Scipion fit aussitôt chercher le fiancé de cette esclave, Allucius, qui tenait le premier rang dans l'armée celtibère.

— « Je te rends ton épouse, lui dit-il, pensant que ce présent est digne de toi et de moi. Elle a été parmi nous comme dans la maison de son père. Si je suis homme de bien à tes yeux et à ceux de ton peuple, donne-moi ton alliance et ton amitié. »

Scipion ne pouvait recourir à un plus puissant levier que cette action généreuse, pour ébranler en Espagne la domination de Carthage; un profond enthousiasme s'empara de toutes les peuplades ibériques, au récit de la sagesse et de la modération du Romain; et comme l'enthousiasme enfante toujours le dévouement chez le peuple, Scipion vit bientôt se presser sous ses ordres des milices nombreuses de Celtibères et d'Orétans. Pendant que Rome grossissait ainsi son armée des troupes indigènes, Asdrubal pour soutenir les siennes faisait chaque jour de nouvelles recrues parmi les peuples de la Bétique; et, tristes jouets de haines sanglantes, on vit les Espagnols, dans cette guerre fratricide, se porter la mort de l'un à l'autre camp, pour éviter l'esclavage dans lequel ils se plongeaient.

Le sort de la péninsule toutefois dépendait de celui de Carthage. Tant que celle-ci dressait encore sa tête altière, l'Espagne ne pouvait lui échapper; mais comme il allait rejoindre son frère, Asdrubal fut vaincu sur les bords du fleuve Métaure, et sa tête, coupée par l'ordre du consul romain, fut jetée dans le camp d'Annibal et vint rouler à ses pieds. Cette horrible apparition révéla tout l'avenir à Annibal; non-seulement il comprit que c'en était fait pour lui de l'Italie et de l'Espagne, mais encore, frappé d'un pressentiment sinistre, il pleura sur Carthage elle-même qui devait bientôt succomber à son tour. Afin de lui susciter un nouvel ennemi, Scipion se rendit en Afrique, où il eut le double avantage de s'assurer l'alliance du vieux roi Massinissa, et d'exciter sa jalousie et sa haine contre les Carthaginois. La Bétique profita de son absence pour tenter un effort en faveur de sa liberté. Deux villes puissantes, Illiturgis et Astapa, levant l'étendard de la révolte, allaient entraîner dans leur ligue toutes les populations voisines, quand Scipion reparut soudain à leurs portes à la tête de ses armées. Il voulut qu'un exemple terrible éteignît à jamais cet esprit de révolte : Illiturgis fut renversée jusqu'à sa dernière pierre et ses habitants massacrés, mais Scipion put bientôt apprendre que le courage et l'amour de l'indépendance fermentaient en Espagne dans le sang des vaincus. Astapa assiégée, préféra, comme une nouvelle Sagonte, la mort à toute composition et s'ensevelit avec ses richesses, ses fils et ses femmes sous les flammes d'un incendie qu'elle avait elle-même allumé. A peine avait-elle fait entendre son dernier soupir que deux vaillants Celtibères, Mandonius et Indibilis, réunissant leurs forces juraient de chasser l'étranger. Huit mille soldats romains abandonnant leurs aigles venaient leur prêter un puissant secours : Scipion se mourait, et la puissance de Rome en Espagne allait expirer avec lui... quand Dieu le rappela des bords de la tombe, parce qu'il n'avait pas encore achevé sa mission!... La poursuivant alors avec une ardeur nouvelle, il attaqua partout les armées et les colonies des Carthaginois; et les repoussant d'étape en étape jusqu'à Cadix, dont il s'empara

sans résistance, il les contraignit bientôt de regagner les plaines de l'Océan et d'adresser un dernier adieu à cette terre d'Espagne dont ils avaient été si fiers !...

Rome, enthousiasmée de cette immense conquête, rappela Scipion à grands cris pour lui décerner les honneurs du triomphe. Il voulut, avant d'aller les recevoir, prendre congé de ses compagnons d'armes, et réunit près de Séville les soldats et les vétérans ; il les remercia de leur dévouement à la république, dont ils allaient partager avec lui la gloire ; puis, leur assignant pour quartier général la ville riante et gracieuse où il les a rassemblés, il lui donna le nom d'*Italica* pour que ce nom leur rappelât à tout instant la patrie qu'il devait avoir seul le bonheur de revoir ! A peine la couronne de lauriers avait-elle été déposée sur sa tête que, pour forcer Annibal à quitter l'Italie, il portait la guerre jusque devant Carthage, et gagnait bientôt dans les plaines de Zama les honneurs d'un second triomphe, par la victoire qu'il remportait sur l'illustre et malheureux Annibal.

Rome marchait ainsi à grands pas vers sa destinée. Il entrait dans les desseins de la Providence qu'elle soumît sous un seul et même sceptre, et par conséquent sous une civilisation unique, tous les peuples connus, séparés alors par les haines nationales, les coutumes et le langage, afin qu'ils ne formassent plus qu'une grande famille, quand la parole divine viendrait les régénérer.

Il fallait aussi que tous ces peuples sortissent de ce faisceau compacte pour recouvrer leur nationalité et leur indépendance après avoir été ralliés entre eux par les liens de la fraternité.

A cette époque où elle débutait dans les succès et la gloire, Rome avait encore toute la grandeur de caractère et l'intégrité de mœurs qui lui assuraient la puissance morale, comme ses armes lui assuraient la puissance matérielle. Décidée à régir l'univers, elle y tendait par l'influence politique bien plus que par une domination active. Les peuples conquis par elle conservaient dans toute leur liberté leurs lois, leur religion, leurs coutumes, leur commerce et leurs richesses ; et les Espagnols comparant les Romains, ces maîtres pacifiques, aux exacteurs de Carthage, attendaient avec patience l'heure de la liberté.

Rome était invincible si elle eût persévéré dans ses généreux principes ; mais elle sacrifia bientôt les traditions de ses héros au prestige de la fortune, et dès lors tout fut dit de sa grandeur et de sa dignité !... Dès que la richesse eut exercé sur eux sa corruptrice influence, ces mêmes Romains qui bravaient fièrement le danger et la mort ne se sentirent plus la force de soulever leurs armes : la vertu les avait élevés jusqu'aux plus hautes sommités de la gloire, l'argent les courba vers la terre ; et quand les crimes de leurs chefs crièrent si haut vengeance qu'ils parvinrent jusqu'au sénat, là encore, l'innocence se vendit au poids de l'or. Parmi tous les préteurs et les consuls auxquels Rome confia la mission de gouverner l'Espagne, un seul, Scipion Nasica, conserva, fidèle à son nom, un caractère franc et loyal ; les autres, affamés d'or et d'argent, ne poursuivirent qu'un but, celui de s'enrichir aux dépens des malheureux péninsulaires qu'ils condamnèrent, comme de vils esclaves, à extraire de leurs mines les trésors qu'ils s'appropriaient.

Il y avait loin de cette épouvantable oppression à l'alliance que l'Espagne avait contractée avec Rome pour assurer ses priviléges et sa liberté. Aussi, après avoir cédé un instant sous l'empire de la force, elle se réveilla menaçante pour reconquérir ses droits. Alors, comme si Rome eût déjà oublié de combattre, elle ne trouva, pour dompter ce peuple, que la ruse et la trahison. Galba, préteur dans la Péninsule, offrit la paix aux trente mille Lusitans qui venaient de se soulever pour leur indépendance, et leur faisant des offres magnifiques, il les attira dans son camp et leur fit

rendre les armes ; elles étaient inutiles, leur dit-il, pour cultiver les champs fertiles où il voulait les établir. A peine se trouvèrent-ils sans défense qu'il en fit égorger dix mille et vendit le reste comme esclaves aux Gaulois : quelques hommes seulement échappèrent à cet horrible carnage et à ce marché odieux. Parmi eux se trouvait un jeune pâtre du nom de Viriathe. Du sommet des rocs où s'était écoulée sa vie, il avait aspiré, avec l'air âpre des montagnes, les plus pures notions de la liberté : nature forte, aimante et généreuse, il s'était épris de passion, comme toutes les grandes âmes, pour l'indépendance nationale, et il appelait l'heure où il lui serait donné de combattre pour la rendre à son pays. Cette heure, Galba venait de la sonner. Aussi, revenu des sanglantes boucheries du préteur, Viriathe accourut-il vers ses montagnes ; mais, au lieu d'un pauvre pâtre, il leur apportait cette fois un héros.

Parcourant les bourgs et les villages de la Lusitanie, il raconta partout, avec les chaleureux accents de l'indignation et de la souffrance, le détail des massacres de Galba.

« N'entendez-vous pas l'ombre de vos frères qui demande vengeance, cria-t-il aux Lusitans, et laisserez-vous leurs corps exposés aux vautours et aux aigles sans jeter sur eux le manteau de terre et l'hommage du souvenir !... Ils sont morts du moins avant d'être esclaves... Vous, Lusitans, pouvez-vous supporter encore la lumière du soleil si elle n'éclaire plus que votre opprobre ! Mais non ! La Lusitanie sera libre tant qu'il lui restera un fils !... »

Ralliés par un cri du cœur, tous les Lusitans se pressèrent sous les ordres de Viriathe et marchèrent avec lui contre l'ennemi.

Rome n'eut d'abord qu'un sourire de pitié pour ces soldats d'occasion, dont le général lui-même ignorait les premières notions de la guerre : elle avait oublié que le génie et le dévouement initient à toutes les ressources de l'art, Viriathe le lui rappela bientôt ! Mais au lieu d'entreprendre contre elle des batailles rangées où peut-être il eût cédé au nombre, il se borna à cette guerre d'escarmouches où les Espagnols, sur leur sol natal, ont été de tout temps invincibles. Attirant l'ennemi dans d'étroits défilés, il les entourait à l'improviste, les écrasait sous des déluges de dards, de flèches et de pierres, ou, s'il était poursuivi par une armée nombreuse, il disparaissait devant elle avec ses guérillas sur le sommet des montagnes, comme le chamois qui échappe au chasseur !...

Pendant huit ans cette poignée de montagnards tint ainsi en échec toutes les forces de Rome et lui coûta tant de sang, que, prête à faiblir, elle fut réduite à s'incliner devant le pâtre qu'elle avait traité de bandit. Viriathe, aussi magnanime qu'il était courageux, accorda la paix aux conditions les plus douces, et se reposa un instant à l'ombre de sa gloire et du bonheur de son pays. Ce fut dans le loisir de cette paix momentanée qu'il songea à satisfaire enfin le désir de son cœur. Auprès de la montagne où s'était écoulée sa jeunesse, l'attendait une jeune fille qu'il aimait, et dont le père était riche et puissant. Pour faire honneur à l'illustre alliance qui attendait sa fille, le vieux Lusitan, empruntant le luxe de Rome, fit décorer magnifiquement une salle où, sur des draperies de pourpre, ondulaient des guirlandes de fleurs : de nombreux convives y étaient réunis ; les mets les plus rares s'étalaient sur les tables, tandis que le vin s'épandait à pleins flots dans les coupes d'argent et que la gaieté se faisait jour au milieu de bruyantes explosions ! Viriathe arrive au milieu de ces joyeuses scènes, tenant en main sa lance, qui ne le quittait jamais ; pendant que tous applaudissent à sa venue, il promène un regard étonné sur ces appareils splendides, et refuse de prendre place sur les coussins moelleux que l'on avait préparés comme à Rome ; il dédaigne de même

les mets exquis qu'on lui présente, et se tenant debout, ainsi que le faisaient les montagnards pendant leurs repas, il se contente de la nourriture frugale qu'il prenait chaque jour; puis, la cérémonie du mariage terminée, il enlève dans ses bras son épouse, et la plaçant à côté de lui sur le même cheval, il l'entraîne au galop vers la montagne, où il voulait, dès le premier jour, l'habituer à la vie courageuse et dure des guerriers !

Élevé par la noblesse de son caractère au-dessus des fascinations de l'orgueil, Viriathe conserva dans tout le cours de sa carrière cette admirable simplicité : il sut manier la fortune sans être ébloui de son éclat : les richesses qu'il enlevait aux Romains furent toujours répandues sur son pays sans qu'il s'en réservât rien : ambitieux de la seule véritable grandeur, il ne chercha que dans son dévouement et son courage le respect de ses concitoyens.

Affable et bienveillant autant qu'il était ferme dans le maintien de la discipline, il se gagna tous leurs cœurs : pressés de lui témoigner leur admiration et leur reconnaissance, les Lusitans lui offrirent le titre de roi.

« Pourquoi voulez-vous placer un vain nom entre nous ? leur répondit Viriathe. Ai-je besoin d'une autre gloire que celle de travailler avec vous à l'affranchissement de la patrie, d'une autre récompense que celle d'y réussir ?... Vous rallieriez-vous plus vite autour d'une couronne que vous ne le feriez autour de ma lance ?... Quand on donne tout à l'honneur, que reste-t-il pour l'orgueil ?... Ne m'y faites pas sacrifier, Lusitans : il sèmerait bientôt parmi nous la jalousie, la haine et la discorde, tandis que notre force repose tout entière dans notre union et notre égalité.

L'écho des généreux sentiments résonne toujours au cœur des peuples ; les Lusitans applaudirent au noble désintéressement de leur chef, tout en se trouvant à eux-mêmes plus d'abnégation et de dévouement !...

Si toutes les provinces eussent entendu Viriathe, si, frémissant à sa voix comme la Lusitanie, elles se fussent dressées d'un seul bond pour soutenir ensemble leur cause commune, l'Espagne était sauvée ; mais l'amour national, si fortement enraciné dans l'âme des Espagnols, ne sut pas s'étendre chez eux au delà des montagnes qui enserraient leur horizon. Rétréci et divisé par d'étroites limites, il couvrit le sol de martyrs dont le dévouement fut inutile, tandis que, vivifié par une large et puissante impulsion, il eût dompté tour à tour les peuples étrangers qui devaient triompher de tant de forces isolées.

Cependant Rome, ainsi que l'avait fait Carthage, oubliait ses serments dès qu'ils s'opposaient à ses intérêts : le traité qu'elle avait conclu avec Viriathe fut brisé sans motifs dès qu'elle se sentit assez forte pour recommencer les combats. Mais la guerre, c'était la victoire pour Viriathe : il fut aussi grand et aussi heureux dans cette nouvelle lutte qu'il l'avait été dans celles qui avaient précédé.

Tous les généraux romains envoyés contre lui n'avaient eu à rapporter au sénat que le récit de leurs défaites. Cépion, préteur à son tour, désespérant de vaincre jamais un ennemi dont le nom seul épouvantait tous les soldats de Rome, résolut de s'en défaire, et ne trouva, pour y parvenir, que le moyen qu'avait employé Galba. Il fit jouer à ce dessein tous les auxiliaires du crime, l'argent et les promesses, et parvint à gagner les trois ambassadeurs que Viriathe avait députés vers lui.

La nuit était tombée quand ils rentrèrent au camp des Lusitans ; mais la tente de leur chef était ouverte à toute heure à ses compagnons d'armes ; ils le trouvèrent endormi ! La figure noble et sereine de Viriathe, son front où la pensée veillait encore, son attitude imposante jusque dans son sommeil arrêtèrent un instant le bras des assassins ; mais chez l'être vendu il ne

reste plus même la force du remords! Viriathe se sentit frappé au cœur. Rassemblant, dans un effort suprême, tout ce qui lui restait de vie, il s'écria avant d'exhaler son dernier soupir : Espagne et Liberté !... La liberté... elle venait de descendre au tombeau avec son plus illustre défenseur!... Viriathe était son génie... En lui s'était incarnée la dernière pensée d'unité dont l'ombre désormais devait seule apparaître. Sous l'empire de cette magnifique pensée, toutes les faiblesses humaines s'étaient effacées dans Viriathe : les mesquines passions ne luttent jamais longtemps contre un colosse moral : l'amour de la patrie et de l'humanité étouffe toujours, lorsqu'il est vrai, les intérêts personnels, et fait germer ces vertus sublimes qui se sont attachées à jamais avec l'affection des peuples au nom du héros de la Lusitanie.

Viriathe est la grande figure de l'Espagne, la seule qui se détache sans ombre du tableau des temps antiques : il semble que pendant tant de siècles la nature ne fut si avare de grands hommes que pour concentrer dans un même type les vertus et les talents qu'elle leur a départis !

L'Espagne s'affaissa dans une profonde douleur en apprenant la mort de son chef. Le même coup qui venait de le frapper sapait aussi tous les ressorts de son courage, et comme si d'épaisses ténèbres eussent enveloppé son sens moral, elle tomba d'elle-même sous le joug des Romains!

LOUISE BADER.

GUIDO RENI.

I

Dans une de ces maisons à arcades qui avoisinent, à Bologne, la *Piazza Maggiore*, et d'où le regard charmé peut embrasser le palais de la Seigneurie, le *Palazzo pubblico*, demeure du légat et du gonfalonier, le *Palazzo del Podestà*, et enfin l'énorme tour Torazzo, portée par quatre piliers massifs, et sous laquelle se croisent deux grandes rues, un vieillard et un jeune homme étaient assis l'un en face de l'autre.

Le vieillard était couché à demi dans un vaste fauteuil garni de cuir; à sa gravité habituelle se joignait le recueillement, et même une sorte d'extase. Il écoutait en silence son fils qui jouait du violon.

Le jeune homme portait sur son visage régulier l'expression d'une âme pure et élevée. Ses beaux yeux noirs interrogeaient ceux du vieillard, et parfois un sourire cordial était échangé entre le musicien et son auditeur.

— Merci, mon Guido, merci, dit le vieillard d'une voix douce et mélancolique. Je te sais gré de la peine que tu as prise et du temps que tu m'as consacré. C'est pour moi, pour me complaire, que tu as appris la musique..... J'ai besoin de cette distraction dans le cruel isolement où m'a plongé le veuvage..... Hélas! Guido, nous ne sommes plus que nous deux. Tous tes parents ont, comme ta pauvre mère, disparu de ce monde; je descends la pente de la vieillesse, mes jours décroissent..... Et cependant ma tâche n'est pas encore accomplie, car tu n'as que vingt ans. Si tu ne m'avais plus auprès de toi, que ferais-tu, mon cher fils?

— Oh ! s'écria Guido, les yeux mouillés de larmes, ne me présentez pas cette affreuse perspective.

— Au contraire, dit Daniele Reni; il y a de la sagesse à prévoir une séparation, à s'y préparer. Réponds donc à ma question : Que ferais-tu?

— Eh bien! je serais peintre, et Dieu bénirait peut-être mes travaux.

— Peintre! répéta Daniele en hochant la tête. Dangereuse fantaisie! L'art... un pays de chimères, de rêves déçus, de luttes, de misère!... Oublies-tu ce qu'ont souffert tes glorieux devanciers, le chétif salaire alloué aux œuvres sublimes des Véronèse, des Cor-



Dessiné par Moynier d'après Guido Reni — gravé par Nargeot

LE CHRIST AU JARDIN DES OLIVIERS.

rége; les haines d'école à école; l'injustice du public, l'ingratitude et les dédains des grands! Ne sais-tu pas combien est rude le chemin de la fortune, ce chemin qu'on pourrait comparer au sentier décrit par notre Dante, à cette voie *selvaggia, e aspra e forte!*... Non, non, mon fils, ce n'est point de ce côté qu'il faut tendre, si tu aspires à être heureux. Imite plutôt les gentilshommes de Florence et ceux de Venise, et livre-toi paisiblement au négoce.

— Mon bon père, répondit le jeune homme avec une fermeté qui ne lui était pas habituelle et qui surprit le vieillard, je ne désire point, comme la foule, être heureux, mais être illustre.

— Ah! pauvre Guido!...

Et en jetant cette exclamation, Daniele se leva. Il fit le tour de la chambre, les bras croisés, le front soucieux. Puis s'approchant de son fils qui déjà regrettait intérieurement d'avoir montré tant de résolution.

— Écoute, mon enfant. Loin de moi l'idée de t'affliger, de combattre tes goûts, de contrarier ta vocation si réellement tu en as une. Le génie est donné par Dieu, je ne voudrais pas étouffer arbitrairement un don qu'il t'aurait accordé. Malheureusement j'ai lieu de craindre que tu ne t'abuses sur ton aptitude à la peinture.

— Comment, mon père?...

— Ce n'est pas moi qui parle ainsi. Me préserve le ciel de trancher une question de cette nature : mais je dois en croire ton maître Denis Calvaert.... Il s'exprime sévèrement sur ton compte. Ta manière lui déplaît.... Sans mes prières instantes, il t'aurait déjà renvoyé de son atelier.

— Ah! s'écria Guido avec amertume, je le reconnais là ce Flamand violent et dur. Croyez-vous, mon bon père, qu'il soit possible à l'inspiration de se développer sous le regard farouche d'un maître qui pousse la brusquerie jusqu'à frapper ses élèves?

— Il t'a frappé!

— Je ne suis pas plus privilégié que les autres, dit le jeune Reni en souriant tristement.

— Oh! je ne veux pas que cela se renouvelle, et je vais....

— C'est inutile. Vous ne corrigerez pas la nature emportée de maître Calvaert.

— Il ne doit pas te faire subir des traitements indignes de toi. Sois tranquille, je lui parlerai. Je vais à mes affaires. Demain, nous verrons à arranger les choses.

Le vieillard prit son manteau, son feutre et sa grande canne, et partit après avoir baisé au front son fils bien-aimé.

A peine Guido se vit-il seul, qu'il serra son violon, ouvrit un petit cabinet adjacent, en retira un chevalet, une toile, une boîte à couleurs, et disposa le tout en choisissant le jour le plus favorable. Il y avait une véritable joie en lui tandis qu'il faisait ces préparatifs.

Sur la toile rayonnait une tête de madone; contre l'ordinaire, la robe ou tunique, au lieu d'être d'un ton de bleu foncé, avait des reflets roses et lilas qui chatoyaient agréablement : c'était la Vierge heureuse, la Vierge triomphante devant les miracles de son Fils; l'expression des traits empruntait à la béatitude éternelle son plus ineffable sourire; la teinte était douce et transparente. En un mot, c'était la peinture que l'on rêve, qu'on entreprend résolûment, sans songer aux exemples des maîtres et aux traditions de l'école, lorsqu'on n'a encore que vingt ans, c'est-à-dire lorsqu'on ne connaît de l'art que sa poésie et qu'on s'en dissimule les obstacles.

Pour tout juge impartial, cette toile n'eût pas été un simple caprice de jeune homme, mais une révélation d'avenir.

Guido jouissait, le pinceau à la main, d'une liberté qu'il n'avait jamais pu goûter dans l'atelier du peintre flamand. Un autre motif, plus louable encore qu'un sentiment personnel, dirigeait et soutenait son activité : car, au bout du travail secret, il y avait pour lui une surprise à faire à son excellent père, et déjà Guido entrevoyait le moment où cette peinture serait suspendue dans la chambre du vieillard, au-dessus de son prie-Dieu.

Il y avait bien deux heures qu'il s'abandonnait à ce labeur plein de charmes, quand un pas pressé se fit entendre : Fabio, le valet que Guido avait admis dans sa confidence, entra vivement et dit :

— Mon jeune maître, hâtez-vous d'enlever tout votre attirail; votre père et maître Calvaert sont sur mes traces.

Guido resta terrifié par cette nouvelle; il était encore devant sa toile, la palette d'une main, le pinceau de l'autre, quand Daniele et Denis Calvaert parurent sur le seuil de la porte.

— Que vous disais-je, messer! s'écria maître Denis; votre fils est une nature indocile, inepte, absurde, volontaire. Il méprise les règles du beau, il dédaigne mes conseils, il se soustrait tant qu'il peut à mon autorité. Faute de pouvoir, dans mon atelier, perdre son temps à des inepties, il reste chez vous pour s'amuser à gaspiller ses journées et ses couleurs. Ne voilà-t-il pas un chef-d'œuvre!... Du blanc, du blanc partout! pas d'ombres, pas de vigueur!... mais une tendance déplorable à s'écarter des principes posés par le Cesi.... La jeunesse en est donc arrivée là!... Si je m'en croyais, je broierais cette toile sous les talons de ma chaussure!

— N'y touchez pas!... dit Guido avec énergie. Cette peinture est destinée à mon père.

— J'en félicite messer Daniele, reprit Calvaert avec un rire moqueur. Quant à moi, trouvez bon que je n'aie plus rien de commun avec vous.

— Eh quoi, maître... murmura Daniele Reni, d'un ton suppliant.

— Que votre fils suive le torrent, qu'il se conforme à la mode, et aille demander des leçons à ces barbouilleurs qu'on appelle les Carrache. Je ne me mêle plus de lui; serviteur.

Et il sortit bruyamment, non sans exhaler le reste de sa bile dans l'escalier et dans la rue.

Cependant Daniele était consterné.

— Tu vois, dit-il enfin, tu vois, mon fils, si j'avais tort. Maître Denis est furieux; il ne te trouve pas de dispositions.

Guido secoua la tête et répondit en souriant :

— Mon bon père, que pensez-vous de ma Madone?

— Oh! elle me semble divine. Mais je ne suis qu'un pauvre ignorant.

— Eh bien! si vous n'osez prononcer, ne subissez pas non plus l'influence d'un homme prévenu. Denis Calvaert a parlé des Carrache : rendons-nous chez eux, ce sont mes juges naturels.

— Quoi! oserais-tu?...

— Seuls ils peuvent décider de mon sort. J'en appelle à leur sentence.

— C'est peut-être le ciel qui t'éclaire, mon fils. Prends ta toile et partons.

II

A quelques pas du palais Favi, était une maison de modeste apparence au seuil de laquelle se lisaient ces mots : *Accademia degl' Incamminati* (1). — C'est là que dans plusieurs salles se voyaient en quantité des plâtres, des dessins, des estampes, des toiles ébauchées, des modèles d'anatomie, de perspective; c'est là qu'une jeunesse ardente, enthousiaste, se réunissait chaque jour pour s'abreuver aux sources de l'art.

Que d'espérances étaient réunies en ce lieu! quelle admirable moisson pour l'avenir! Là, se presssaient de jeunes intelligences que plus tard la gloire devait inscrire dans ses annales : Albani, que nous nommerons *l'Albane*, Baldassare Aloisi, Innocenzio Tacconi, Anton-Maria Panico, et surtout ce Zampieri, pour nous *le Dominiquin*, esprit grave, sérieux, ami de la solitude, le futur auteur de *la Communion de saint Jérôme*.

Les nombreux élèves étaient rassemblés dans l'Académie et groupés autour d'Augustin Carrache, qui, avec sa parole facile et brillante, leur faisait une démonstration, lorsqu'on annonça la visite de Messer Daniele Reni, bourgeois de Bologne, et de son fils.

Et bientôt on vit paraître les visiteurs.

— Illustres Carrache, dit Daniele, permettez-moi de vous présenter mon fils Guido qui aspire à suivre vos leçons.

Guido, sur un signe d'Augustin, s'avança en rougissant.

— Mon ami, lui dit le maître, vous avez commencé à apprendre la peinture?

Le jeune homme s'inclina et répondit :

— J'appartenais à l'atelier de maître Denis Calvaert.

(1) Académie des Acheminés.

— Et vous le quittez? demanda Augustin.

— Il m'a renvoyé.

— Ah! vous êtes franc. Mais pourquoi vous chasse-t-il?

— Pour deux raisons : la première parce que j'admire les Carrache; la seconde, parce que j'ai peint cette toile à ma manière.

— Voyons cette œuvre.

Tous les yeux étaient fixés sur la toile de Guido. Daniele ne respirait plus. Les élèves se consultaient du geste. Annibal parlait bas au vieux Louis.

Enfin, sur un signe d'Augustin, il y eut une triple salve d'applaudissements.

Augustin fit un pas vers Guido et lui tendit les bras. Le jeune homme s'y précipita.

— Ami, dit le maître, de ce moment tu appartiens à l'*Accademia degl' Incamminati*. Cette œuvre révèle ton avenir. Tu seras non-seulement peintre, mais encore tu seras un grand peintre.

— O Seigneur! se pourrait-il...

— Je mourrai consolé, s'écria Daniele.

— Cependant, reprit Augustin, je te dois autant de franchise que tu nous en as montré. Le grand siècle de l'art est passé, les hommes supérieurs qui firent cortége à Michel-Ange et à Raphaël n'existent plus; aujourd'hui les artistes les plus illustres sont, de la part de leurs confrères, l'objet d'incroyables outrages et d'irritantes persécutions. Tu verras se dresser devant toi, des inimitiés dont tu ne pourras te rendre compte; parmi ceux mêmes qui sont ici, tu trouveras des adversaires injustes et violents. Eh bien, Guido, malgré cette sinistre prophétie, te sens-tu le courage de poursuivre la carrière de l'art?

— Oui, maître, répondit le jeune homme avec fermeté; oui, je m'en sens le courage, et d'avance j'accepte toutes les épreuves qu'il plaira à Dieu de m'envoyer.

— Tout est dit, alors : tu es à nous... Songe à soutenir l'honneur de l'École bolonaise. Puis, s'adressant à Daniele, tenez, reprit-il, messer Reni, nous devions aujourd'hui même décerner un prix sur un sujet qui a été proposé. Pour vous, en votre honneur, je veux avancer l'heure solennelle. Mes enfants, dit-il aux élèves, lequel de vous, à votre avis, est le vainqueur?

Tous, d'une voix unanime, s'écrièrent :

— C'est Zampieri!

Zampieri, qui devait devenir le Dominiquin.

Le jeune homme vint gravement recevoir une couronne de lauriers, au bruit des acclamations de l'atelier.

Puis Augustin Carrache prit son luth, dont il jouait admirablement, et chanta, en s'accompagnant, ces vers que l'histoire nous a conservés (1) :

« Celui qui veut et désire devenir un bon peintre,
Doit avoir en main le dessin de l'École Romaine,
Le mouvement et l'ombre des Vénitiens,
La belle couleur des Lombards.
Qu'il suive la manière terrible de Michel-Ange,
Le vrai naturel de Titien,
Le style noble et pur de Corrége
Et la régularité de Raphaël,
La décence et la solidité de Tibaldi,
L'invention savante de Primatice, [Pannigiano.
Et qu'il tâche d'acquérir un peu de la grâce du
Mais, sans tant d'études et d'efforts, [dèles
Que l'on s'applique seulement à imiter les mo-
Que nous a laissés notre Niccolino. »

Cette première journée chez les Carrache passa comme un rêve pour Guido. Elle lui avait révélé tout un avenir. Sans s'effrayer des prédictions d'Augustin, il ne voyait que le but. Autour de lui, son regard avait reconnu des rivaux; mais son esprit, doux et bienveillant, ne voulait pas voir des ennemis.

Plusieurs années s'écoulèrent dans un travail persévérant. Son talent avait grandi, s'était fortifié; de plus en plus Guido avait acquis cette grâce moelleuse, ce coloris fin qui étaient une découverte pour l'École bolonaise. Il n'avait plus rien à apprendre de ses maîtres, et souvent Augustin lui avait dit :

— Maintenant il te faut un théâtre digne de toi. Rome t'appelle.

Mais Guido tournait ses regards sur son père, qui, chargé d'infirmités, ne demandait plus à la vie que ses dernières lueurs, et à Bologne qu'un tombeau.

---

(1) Ils commencent ainsi :
« *Chi farsi un buon pittor brama e desia...* »

L'heure suprême vint séparer ce père et ce fils si tendrement unis. Dans ses adieux, Daniele murmura :

— Seigneur, je vais retourner vers vous, et mon fils sera libre... Il pourra chercher à Rome la gloire qu'il mérite... Mais quel sera son sort ?...

III

Guido est à Rome depuis longtemps. La réputation de son tableau d'*Orphée et Eurydice* l'y a précédé : Paul V l'accueille comme un maître et se plaît à le voir travailler. A l'exemple du souverain pontife, les cardinaux le comblent de prévenances et d'honneurs.

Le voilà sur ce théâtre qu'il a tant rêvé, où il pourra s'inspirer à son aise des chefs-d'œuvre de l'antiquité et montrer les marbres grecs à un ami qui lui demandait *dans quel endroit du ciel, dans quelle imagination* (1) étaient les modèles de ses figures.

Le voilà dans cette ville, véritable patrie des arts, où il va répandre à profusion tant de prodiges de perfection : — *la Fortune*, au Capitole, — l'*Hélène*, chez les Spada, — *la Madeleine*, au palais Barberini, — l'*Hérodiade*, chez les Corsini, et enfin l'*Aurore* du palais Rospigliosi, qu'on admire comme un des chefs-d'œuvre de l'art.

Mais il y avait un homme qui ne se contentait pas de lui disputer la palme du mérite, de recruter partout des panégyristes, des partisans, d'opposer école à école, de faire contraster ses compositions heurtées, noires, étranges enfin, avec les tableaux élégants et clairs de son antagoniste : cet homme qui ne marchait jamais sans avoir une dague à la ceinture, une rapière au côté ; qu'on redoutait pour sa férocité, pour la violence de ses passions et l'âpreté de son langage ; cet homme qui allait se répandant en injures contre Guido, c'était le sombre Caravaggio.

Ah ! la lutte contre l'Albane, contre le Dominiquin, contre Lanfranco lui-même, était un noble tournoi où il ne s'agissait que de montrer plus de talent ; mais, contre Caravaggio, c'était un duel sans trêve ni merci, où devait s'engager la vie ou l'honneur.

— Ce barbouilleur de Bologne, s'écriai l'artiste spadassin, sera donc venu impunément nous ravir toutes les occasions de nous signaler !... Partout on le retrouve ; il n'est pas de palais ou d'église qu'il ne souille de son pinceau... Mantoue, Naples l'ont appelé... Je croyais en être délivré ; mais non, il a reparu... et même les cardinaux sont allés en carrosse de gala au-devant de lui !... Quelle honte !... Et dire qu'il repousse les défis et les provocations par la patience ! dire que je ne pourrai pas le décider à tirer l'épée !... Que faire pour me venger de lui, pour lui mettre dans les yeux autant de larmes qu'il a eu sur le front d'éclairs de joie et d'orgueil ?

En se parlant ainsi tout haut, le farouche capitan parcourait à grands pas les rues de Rome. L'exercice, au lieu de diminuer son agitation, semblait l'augmenter ; et deux ou trois fois Caravaggio avait machinalement porté la main à sa dague, son dernier argument.

Un bras se posa doucement sur le sien, une voix murmura tout bas à son oreille : « Suivez-moi. »

Caravaggio se retourna surpris.

— Tiens, dit-il, Francesco Gessi, l'un des élèves de messer Guido !

— Suivez-moi.

Sans hésiter Caravaggio se drapa dans son manteau et marcha dans la même direction que Francesco Gessi.

Quand ils furent arrivés à la *calle* déserte de San-Giovan, Francesco s'arrêta et dit :

— Maître, je vous ai entendu.

— Eh bien, je ne cache pas mes pensées, je ne dissimule pas mes haines.

— De ces haines, il en est une que je partage : celle que vous éprouvez contre Reni.

— Vous !

— Moi. J'ai à me plaindre gravement de lui, de son injustice. Il ne cesse de me préférer ses autres élèves ; je le déteste et j'ai juré de me venger.

— Provoque-le.

— Vous savez vous-même si ce moyen

(1) *In qual parte del ciel, in quale idea.*
(Pétrarque.)

est bon. Il n'y a qu'un côté par lequel Reni soit vulnérable.

— Lequel ? s'écria impétueusement Caravaggio.

Francesco Gessi ne put comprimer un sourire infernal et répondit :

— Avez-vous accès au palais des Rospigliosi ?

— Sans nul doute ; mais je n'y vais plus depuis que mon ennemi y va tous les soirs.

— Savez-vous quel motif l'y conduit ?

— Non, en vérité ; mais que m'importe !

— Un goût qui commence à se développer en lui.

— Quel goût ?

— Celui du jeu.

— Il aime le jeu, dis-tu, *caro mio !* Alors il est perdu.

— Vous m'avez compris ?

— Parfaitement. Ce soir j'irai au palais Rospigliosi.

Le soir était venu. Dans une salle magnifique revêtue de tapisseries et étincelante de dorures se tenaient plusieurs personnages de la plus haute distinction.

On annonça messer Caravaggio.

Il se fit dans l'assemblée un mouvement de surprise. Guido surtout parut étonné.

— Caravaggio en ce lieu ! dit-il. Comment se présente-t-il là où il sait que je suis ?

Avant qu'on eût pu lui répondre, son rival entra.

Une métamorphose complète s'était opérée en lui : ses traits ne portaient plus leur expression ordinaire d'arrogance et de défi. Au froncement de ses sourcils, à la contraction habituelle de ses lèvres, avait succédé un sourire bienveillant.

Il s'excusa d'être resté si longtemps sans se présenter au palais ; puis se tournant vers Guido, il lui dit d'un accent pénétré :

— Maître, je suis heureux de saisir cette occasion pour réparer des torts que je regrette. J'ai été injuste à votre égard. En voyant le goût du public adopter avec enthousiasme votre manière, j'ai crié à la décadence, je me suis irrité, sans songer que dans le domaine de la peinture il peut y avoir autant d'originalités diverses qu'il y a d'hommes de talent. Plus j'ai montré de violence, plus je veux que la réparation soit éclatante. De même qu'il ne reste dans mon esprit aucune arrière-pensée, de même, si vous consentez à me tendre la main, je désire que tout souvenir amer soit effacé de votre esprit.

Guido, incapable de méfiance, attacha sur Caravaggio un regard plein de mansuétude, et lui tendit une main que celui-ci pressa avec ardeur.

— Caravaggio, dit Guido Reni, je vous remercie de m'avoir fourni cette occasion de vous rencontrer. Puissent désormais tous dissentiments cesser entre nous !

A la suite de cette réconciliation qui avait vivement ému les assistants, on dressa, selon l'usage, les tables de jeu.

Pour faire honneur à Caravaggio, on le plaça en face de Guido. C'était ce que le premier attendait. Il s'était largement muni d'or.

La tactique de Caravaggio fut des plus adroites. Il paraissait jouer avec application, mais sans acharnement, de façon à piquer son adversaire, à l'étourdir, puis à lui offrir en se découvrant, une chance inespérée.

Guido gagna.

— J'espère, dit-il, que bientôt vous me demanderez une revanche.

— Dès demain, si vous le permettez, mon très-cher Reni.

Le lendemain, ces deux hommes se retrouvèrent à la même table.

Caravaggio perdit encore.

Il s'était assuré secrètement, parmi les ennemis du grand artiste, les moyens de risquer une somme considérable.

Un mois s'écoula ainsi, au bout duquel Guido avait contracté pour le jeu une passion fatale, indomptable, aveugle ; une passion qui brûle le sang, qui tue l'inspiration, qui anéantit le génie.

Le coup était porté : Caravaggio satisfait disait à l'infâme Francesco Gessi : — Ami, ton conseil était bon !

IV.

Le pinceau qui a tracé tant de nobles créations s'est arrêté dans la main de Guido. C'en est fait : l'artiste sublime a fermé son cœur aux visions célestes, aux

fraîches inspirations, il est devenu étranger à son passé, indifférent à sa gloire, insoucieux du sort de ses œuvres. Une idée unique le préoccupe : le jeu ! Pour jouer il travaille à la hâte; pour jouer il laisse ses toiles à vil prix; pour jouer il déconsidère son talent.

Voyez-le passer lentement, cet homme qui commence à se courber sous le poids des années. Il laisse errer son regard sans bienveillance pour ceux qu'il rencontre, sans en espérer non plus de leur part. Ces rues où il chemine, pauvre et abandonné, jadis il ne pouvait les traverser qu'entouré d'admirateurs et salué d'acclamations. Plus de trente ans se sont écoulés.... Quelle distance entre la jeunesse et la vieillesse de Guido Reni!

Une voix, celle de la conscience, murmure à son oreille : — Tu as été grand, tu as été riche, tu as été illustre.... C'est toi qui as gaspillé tant de biens!

Mais en même temps l'infortuné se dit :

— Ah! si les cartes et les dés ne m'avaient pas été toujours contraires, je n'eusse pas été obligé de travailler à la hâte.

En ce moment, par une vision déchirante, il réunit dans son esprit le souvenir de son père, des Carrache, de son généreux protecteur Paul V.... En ce moment aussi, il aperçoit la façade du palais Rospigliosi.... Ah! ce palais avait été pour lui l'entrée de l'enfer... et à la porte de l'enfer s'était tenu Caravaggio!

Guido Reni jeta un cri de douleur et, d'un pas vacillant, il regagna son logis. Une surprise l'y attendait. Son meilleur élève Andréa Sirani, depuis longtemps absent de Rome, y était revenu; et sa première visite avait été pour le maître.

— C'est toi, mon Andréa, lui dit tristement Guido; tu te souviens donc encore de moi? tu n'as donc pas imité les autres?

— Jamais, répondit Sirani, jamais je n'oublierai les bontés dont vous m'avez comblé. La meilleure preuve de reconnaissance que je puisse vous donner, c'est de vous entourer de consolations, c'est de vous rappeler à vous-même, c'est de ranimer par mes exhortations votre génie qui s'est momentanément obscurci, mais qui jettera de nouveaux feux.

— Non, Andréa, ne parle pas ainsi. Je ne me fais point illusion. Ma gloire est morte.

— Elle est éternelle.

— Ma main est desséchée.

— Votre main enfantera encore des chefs-d'œuvre.

— Le jeu l'a glacée, je l'avoue.

— Qu'elle ne touche plus qu'au pinceau. Essayez!

— Essayer, dis-tu?... Les ressources me manquent. Je n'ai même plus de toile.

— Vous vous trompez, maître.

Et Sirani l'entraîna dans l'atelier où le vieillard aperçut une toile toute préparée et placée sur le chevalet. Il poussa un cri d'étonnement et, les larmes aux yeux, embrassa Sirani. Reprenant alors son enthousiasme d'autrefois :

— Andréa, dit-il, une idée me vient. Oui, j'utiliserai cette toile; j'y ferai une étude digne de ma jeunesse. Mais le sujet que je traiterai sera en harmonie avec mes peines, mes défaillances et la perte de mes illusions. J'y représenterai *Jésus au jardin des Oliviers*. Jésus abandonné, livré seul à la prière, à l'angoisse, à la veille funèbre, Jésus attendant ses bourreaux et sentant couler sur son visage une sueur de sang!... Oh! c'est là le thème sublime par lequel je veux couronner mes travaux. A Guido, isolé, malheureux, déchu, il convient de peindre le Sauveur en butte aux douleurs de l'humanité. Merci à toi qui as fait violence à mon découragement! et puisse la fin de ma carrière répondre par là à son début!...

Six mois après, le magnifique tableau du *Christ au jardin des Oliviers* (1) était terminé; et Guido Reni, détourné du jeu, ramené à sa vertu première, à sa dignité d'autrefois, mourait en bénissant l'ami auquel il devait le bienfait d'une fin digne de sa jeunesse.

ALFRED DES ESSARTS.

---

(1) C'est ce tableau qu'on admire au Louvre, et dont le *Journal des Demoiselles* offre aujourd'hui la gravure à ses abonnées.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

DER REICHE FURST.

Preisend mit viel schönen Reden
Ihrer Länder Werth und Zahl,
Sassen viele deutsche Fürsten
Einst zu Worms im Kaisersaal.

« Herrlich, sprach der Fürst von Sachsen,
Ist mein Land und seine Macht :
Silber hegen seine Berge
Wohl in manchem tiefen Schacht. »

« Seht mein Land in üpp'ger Fülle !
Sprach der Kuhrfürst von dem Rhein,
Goldne Saaten in den Thälern,
Auf den Bergen edler Wein. »

« Grosse Städte, reiche Klöster,
Ludwig, Herr von Baiern, sprach,
Schaffen, dass mein Land den Euern
Wohl nicht steht an Schätzen nach. »

Eberhard, der mit dem Barte,
Würtemberg's geliebter Herr,
Sprach : « Mein Land hat kleine Städte,
Trägt nicht Berge silberschwer ;

Doch ein Kleinod hält's verborgen :
Dass in Wäldern noch so gross
Ich mein Haupt kann kühnlich legen
Jedem Unterthan in Schooss. »

Und es rief der Herr von Sachsen,
Der von Baiern, der vom Rhein :
« Graf im Barte, Ihr seid der reichste ;
Euer Land trägt Edelstein. »

JUSTIN KOERNER.

LE RICHE PRINCE.

Vantant, en de beaux discours, le prix et l'étendue de leurs domaines, beaucoup de princes allemands étaient un jour assemblés à Worms dans la salle des Empereurs.

L'électeur de Saxe dit : « Mon pays est magnifique et très-puissant ; il renferme beaucoup de montagnes riches en mines d'argent. »

« Voyez quelle est l'abondance de mon pays! s'écria le prince électoral du Rhin ; ses vallées sont couvertes de moissons dorées, et ses montagnes produisent le noble vin. »

« De grandes villes, de riches monastères, dit Louis de Bavière, font que mon pays n'est pas inférieur aux vôtres en richesses. »

Everard à la longue barbe, seigneur chéri de Wurtemberg, dit : « Mon pays n'a que de petites villes et ne possède point de montagnes pleines d'argent ;

» Cependant il renferme un bijou précieux : c'est que, même dans les plus grandes forêts, je puis sans crainte reposer ma tête dans le sein de chacun de mes sujets. »

L'électeur de Saxe, celui de Bavière et celui du Rhin s'écrièrent : « Comte à la longue barbe, vous êtes le plus riche ; votre pays renferme une pierre précieuse ! »

DÉVOUEMENT FILIAL.

I

A toutes les époques de notre histoire, les femmes ont offert en France de sublimes exemples d'abnégation, et, sans remonter au delà de notre époque, on pourrait citer une foule d'illustres actes dont elles furent les glorieuses ou touchantes héroïnes. Mais si tous ces dévouements, qui font briller aux pages de l'histoire les noms des Sombreuil et des Cazotte, ou qui s'opèrent dans l'ombre comme ceux des humbles sœurs de charité, ont droit à nos hommages et à notre admiration, il en est d'autres qui, pour être circonscrits dans les étroites limites du foyer domestique, n'en sont pas moins dignes de nos sympathies et de notre admiration.

Le trait d'amour filial que nous allons essayer de retracer est de ce nombre, nous

ne nous sommes permis d'y rien ajouter; mais pour obéir à des convenances qu'il serait superflu d'indiquer, nous avons changé les noms des personnages et celui de la localité.

M. de Prélart, après avoir servi avec distinction dans les armées françaises en qualité de lieutenant-colonel d'artillerie, avait obtenu, après une grave blessure, la place de receveur particulier des finances dans une ville du Midi.

Il était parti pour sa destination, laissant dans un des plus brillants pensionnats de Paris sa fille Victorine, jeune personne de seize ans, qui retraçait à son père l'image d'une épouse adorée, morte à la fleur de l'âge. Le nouveau fonctionnaire s'établit donc seul dans la ville qui lui était assignée.

M. de Prélart avait contracté dans sa carrière militaire le goût du luxe et de la représentation; il datait de cette époque guerrière et fastueuse de l'empire, où l'or se mariait abondamment aux lauriers. L'arène administrative où il était appelé à figurer, n'était guère propre à lui faire changer d'habitudes. Se distinguant entre tous par l'extrême urbanité de ses manières, le charme de son esprit, la solidité de son intelligence et la variété de ses souvenirs, recherché dans tous les salons, M. de Prélart se crut forcé de recevoir à son tour cette société d'élite qui l'accueillait avec tant de distinction, et cette sorte d'exigence sociale qui s'alliait si bien à son caractère et à ses goûts, ne tarda pas à l'entraîner hors des bornes qu'il s'était lui-même imposées. La magnificence, en effet, chez les grands, tourne au profit de leur réputation et de leur influence morale; mais dans les conditions secondaires elle ne manque jamais, après avoir miné la fortune, d'atteindre la considération. M. de Prélart en devait faire, dans un avenir prochain, la déplorable expérience.

Malgré les fêtes qu'il donnait, malgré la source de plaisirs qu'il avait fait naître dans un pays renommé avant son arrivée par l'immutabilité de son ennui et la rogue froideur de ses relations, M. de Prélart était sourdement en butte aux traits de la médisance et de l'envie.

De petites haines, écloses dans vingt nuances diverses d'opinion, firent la boule de neige, s'enflèrent, grossirent, et il arriva que, tout en acceptant les invitations du receveur particulier, on se promit bien de perdre et de déshonorer même, à la première occasion, l'homme qui ouvrait sa maison avec tant d'affabilité. La conjuration contre M. de Prélart se trahissait quelquefois par ces propos légèrement agressifs qui sont pour le monde des salons ce que les rumeurs de la rue sont pour la populace.

Sur ces entrefaites, Victorine, la fille unique de M. de Prélart, arriva dans la ville de X.

Elle avait terminé ses études et revenait auprès de son père ornée des qualités précieuses que donnent une éducation pieuse, une instruction solide et variée. Le retour de Victorine fournit à M. de Prélart de nouveaux prétextes de fêtes, et la jeune fille fit les honneurs de la maison de son père avec ce tact exquis, ce sentiment délicat qui ne s'apprennent pas, mais qui sont en quelque sorte de race.

L'arrivée de Victorine ne fit qu'augmenter l'ardeur des secrets ennemis de M. de Prélart, et ce complot éclata trois mois après. Un matin, pâle, défait, tremblant, M. de Prélart entra dans l'appartement de sa fille. Le receveur particulier tenait dans ses mains une lettre qu'il froissait convulsivement.

« Qu'avez-vous mon père ? s'écria Victorine effrayée et en se jetant dans les bras de M. de Prélart, qu'avez-vous, que vous est-il arrivé ?

— Ma fille, ma Victorine, répondit le fonctionnaire d'une voix brisée, j'aurais voulu te cacher cette triste nouvelle... Ma

fille, ma pauvre enfant, je viens te faire mes derniers adieux!

— Que dites-vous, mon père? s'écria Victorine, que me parlez-vous de séparation, d'adieux éternels? Méconnaîtriez-vous votre fille au point de la croire capable de vous abandonner? Mon père, quels que soient les malheurs qui vous menacent, je les partagerai avec vous... Je ne veux point vous quitter... je ne vous quitterai pas.

— Chère enfant, reprit M. de Prélart, tu ne connais pas toute l'étendue de mon infortune : non-seulement la ruine, mais le déshonneur planent sur ma tête. Lis d'abord cette lettre qu'un ami charitable vient de me faire parvenir par une estafette. »

Victorine prit la lettre et lut à voix basse ce qui suit :

« Une dénonciation motivée est parvenue au ministère contre votre gestion de receveur particulier. Un inspecteur général des finances va partir en poste pour votre résidence, et arrivera selon toute probabilité en même temps que cet avis. Si vous êtes coupable, sauvez-vous; si vous ne l'êtes pas, confondez les dénonciations de vos ennemis par la régularité de vos comptes. Celui qui vous transmet ce conseil est votre ami, vous devinerez son nom; il ne peut, et vous le comprendrez sans peine, le signer ici. »

Eh bien, mon père? dit la jeune fille avec une anxieuse curiosité.

— Eh bien, ma fille, répondit M. de Prélart en jetant sur Victorine un regard d'indéfinissable tristesse; je sors de mon cabinet, j'ai compulsé mes registres, j'ai vérifié ma caisse... et j'ai reconnu avec terreur qu'un déficit considérable y existe. Je suis coupable aux yeux de ma conscience, aux yeux de la morale et aux yeux de la loi!...

— Grand Dieu, ayez pitié de nous! s'écria la jeune fille.

— Ne te presse pourtant pas, ô ma chère enfant! de condamner ton père, reprit M. de Prélart en serrant convulsivement les mains de Victorine dans les siennes; je suis coupable, sans doute, mais ce *déficit* n'a point été amené par des vices qui dégradent à un égal degré le fonctionnaire et le père de famille. Habitué à la grande existence, j'ai cru qu'investi de fonctions publiques élevées, je pouvais, je devais la continuer. J'avais pensé qu'un agent supérieur du gouvernement devait, dans sa sphère d'activité, donner une impulsion féconde au luxe qui fait vivre le pauvre. Je me suis trompé, ma fille, je suis poussé dans le gouffre que je ne voyais point s'ouvrir sous mes pas, par ceux-là mêmes qui applaudissaient à mes efforts, à mes folies peut-être, et cette erreur va me coûter la vie... va te coûter ton père!

— Que dites-vous! que dites-vous, mon père? s'écria la jeune fille.

— Je ne survivrai pas à la perte de mon honneur, reprit M. de Prélart; ce front, qui a bravé la mort dans vingt batailles, ne saurait se laisser flétrir... Je mourrai!

— Oh! ne parlez pas ainsi, mon père, ne parlez pas ainsi, reprit Victorine avec véhémence, vous n'aurez pas la cruauté de me laisser orpheline; vous ne foulerez pas aux pieds la loi de Dieu qui maudit le suicide; la voix de la nature qui vous ordonne de vivre pour votre malheureuse enfant.

— Victorine! Victorine! aimerais-tu mieux voir ton père déshonoré?

— Déshonoré! Mais, mon père, la réhabilitation peut être conquise après une faute; après le suicide, jamais! O mon père! répudiez ces funestes résolutions... Ayez un peu de ce courage qui vous enflammait sur les champs de bataille, faites bravement tête au péril... Et, tenez, moi qui ne suis qu'une pauvre jeune fille sans expérience du monde, je veux vous sauver.

— Me sauver, chère enfant! Oh! tu ne te doutes pas des difficultés de l'entreprise. Les chiffres sont les plus inexorables de toutes les lois, et les hommes qui les font

parler sont les plus impassibles des juges...

— Peut-être, interrompit Victorine qu n'avait prêté qu'une médiocre attention aux dernières paroles de son père. A combien se monte le déficit de votre caisse ?

— A vingt mille francs.

— Et quand croyez-vous que cet inspecteur général des finances arrive ?

— Peut-être dans une heure...

— Très-bien ; c'est plus de temps qu'il ne m'en faut. Mon père, donnez l'ordre à vos commis de transporter dans votre caisse vos livres, vos registres, toutes vos écritures de comptable... C'est moi qui recevrai l'inspecteur général des finances.

— Quoi ! ma fille, tu pourrais !...

— La tendresse filiale ose tout et peut tout, mon père... Soyez tranquille, je ferai tout pour sauver votre honneur et rien pour ternir le mien. Restez dans l'hôtel, mais ne paraissez pas. »

Puis enlaçant de ses deux bras M. de Prélart :

« J'espère, ajouta la jeune fille en regardant son père avec des yeux mouillés de larmes, que le colonel d'artillerie fera passer son mâle courage dans le cœur du fonctionnaire public, et que, quelque chose qui arrive, monsieur de Prélart n'oubliera pas qu'il a là-haut un juge suprême, et ici-bas une fille dévouée qui lui commandent de vivre.

— Ma fille ! mon enfant ! s'écria M. de Prélart, qui pourrait te résister ?... Je m'abandonne à ta prudence... tu seras mon ange consolateur.

— Je suis votre fille, mon père. »

M. de Prélart se retira, et Victorine alla prendre possession de la caisse du receveur particulier.

Elle y était à peine installée, que le bruit d'une chaise de poste entrant dans la cour de l'hôtel vint faire trembler les vitres ; le cœur de Victorine vibra comme elles.

C'était l'inspecteur général des finances. Homme grand, maigre, chauve et basané ; il était habillé tout de noir ; sa physionomie impénétrable et froide n'était, pour ainsi dire, qu'un chiffre. Du reste, il paraissait posséder les manières de la bonne compagnie, et ornait parfois ses rares et méthodiques paroles d'un sourire spirituel qui semblait un éclair par un temps de neige.

Il salua avec une grâce parfaite mademoiselle de Prélart, et demanda M. le receveur particulier.

« Mon père est absent pour le moment, répondit Victorine en rougissant légèrement ; mais si vous voulez, monsieur, me dire le motif de votre visite, je m'empresserai de répondre à vos questions le moins mal qu'il me sera possible.

— Le sujet que j'ai à traiter avec M. de Prélart, mademoiselle, répondit le voyageur, vous est parfaitement étranger, je le suppose. Je suis inspecteur général des finances, et je viens, en vertu d'un ordre du ministre, vérifier la caisse et les comptes de M. votre père.

— En l'absence de mon père, je puis, monsieur, mettre à votre disposition et sous vos yeux toutes les pièces de la comptabilité ainsi que la caisse. Le désirez-vous ?

— Bien qu'il eût été plus régulier d'agir en présence de monsieur votre père, mademoiselle, je crois pouvoir prendre sur moi de commencer sans lui, l'enquête que je suis chargé de faire. Veuillez me faire donner les registres. »

Victorine sonna, et, sur son ordre, un commis plaça symétriquement, sur un vaste bureau le grand livre, les registres et les volumineuses pièces à l'appui de cette comptabilité.

L'inspecteur général tira un petit carnet de sa poche, et, avec cette vélocité prodigieuse qui distingue les gens de finance de nos jours, il compulsa, épura et groupa, en moins de deux heures, tous les bataillons de chiffres qui noircissaient des colonnes entières du grimoire fiscal.

Le visage de l'inspecteur général était

resté impassible pendant toute cette opération. Quand il eut résumé et posé ses derniers chiffres :

« Veuillez, mademoiselle, dit-il à Victorine, me donner la clef de la caisse, afin de vérifier le montant des espèces. »

A cette demande, faite pourtant du ton le plus poli, il sembla à la jeune fille qu'on lui passait au cœur un fer glacé. Son sang reflua rapidement vers la tête, elle ne vit plus, elle n'entendit plus.

L'inspecteur général renouvela sa demande, mais cette fois d'un accent plus bref et dans une formule moins courtoise.

« La clef de la caisse, mademoiselle, je vous prie, » dit-il.

Victorine comprit que le moment décisif était arrivé, qu'il n'y avait plus, pour sauver son père, que ce quart d'heure dont parlent César et Napoléon dans leurs Commentaires, que ce quart d'heure, qui décide du sort d'une bataille et quelquefois d'un empire. Les batailles du foyer domestique n'ont pas davantage pour se perdre ou pour se gagner.

Elle se réveilla comme en sursaut, passa la main sur son front brûlant, se leva, et, présentant la fatale clef à l'inspecteur général, la lui remit.

Le terrible inquisiteur se leva à son tour, porta sa chaise devant la caisse de fer qu'il ouvrit lentement, se baissa pour compter les sacs d'argent, pour interroger le portefeuille, pour vérifier les piles d'or ; puis, cette revue faite, il se releva peu à peu, jeta un coup d'œil sur son carnet ouvert et sur la caisse béante, et laissa tomber ces paroles comme celles d'un sinistre jugement :

« Il manque vingt mille francs !

— Je le sais, monsieur, répondit la jeune fille qui venait de s'armer, par une prière mentale, de la force nécessaire pour engager cette lutte suprême où l'honneur d'un père allait devenir le prix de la victoire, je le sais bien.

— Dès lors, l'absence de M. de Prélart s'explique parfaitement, fit l'inspecteur général ; il n'a pas voulu entendre de ma bouche sa révocation.

— Sa révocation ! la honte ! le déshonneur ! l'opprobre ! s'écria Victorine en se levant avec précipitation. Écoutez-moi, monsieur, écoutez-moi, je vous en supplie, au nom du ciel, au nom des êtres qui vous sont chers ici-bas !

— Mademoiselle, dit l'inspecteur général en se levant, ma mission est terminée, je n'ai plus rien à entendre.

— Oh ! vous m'écouterez, monsieur, vous m'écouterez, s'écria Victorine. Si vous êtes juge, vous ne devez pas condamner sans entendre ; si vous n'êtes ici qu'un homme, vous devez compatir au malheur d'un autre homme.

— Mademoiselle !

— Vous ne sortirez pas d'ici sans m'avoir écoutée, monsieur, reprit Mlle de Prélart ; car avec vous en ce moment sortiraient l'honneur, la considération, l'existence de mon père. Un peuple de méchants guette votre passage pour accabler l'auteur de mes jours... Monsieur, persistez à sortir... mais tuez-moi auparavant ! »

Et la jeune fille, sublime dans sa sainte colère, présentait à l'inspecteur général l'arme d'honneur que M. de Prélart, alors lieutenant d'artillerie, avait reçue des mains du général Bonaparte, le soir de la bataille d'Aboukir.

L'inspecteur général contemplait avec une émotion mêlée d'intérêt cette jeune fille si belle et si noblement exaltée par l'amour filial. Il repoussa l'arme doucement, et dit en se rasseyant :

« Parlez donc, mademoiselle, je vous écoute.

— Monsieur, dit Mlle de Prélart en écartant les ondes de sa brune chevelure, qui étaient venues se mêler à ses larmes, Monsieur, c'est moi qui suis cause du déficit considérable que vous venez de signaler dans la caisse de mon père.

— Vous, mademoiselle? interrompit l'inspecteur général.

— Oui, moi, monsieur, moi seule. L'extrême tendresse de mon père pour moi lui inspira le désir de me donner une brillante éducation; sans fortune, cette éducation devait remplacer, selon lui, une riche dot qu'il ne pouvait me promettre. Il me mit dans l'un des plus fameux pensionnats de Paris. Des maîtres de toute espèce m'initièrent aux arts utiles et aux arts d'agrément; je tâchai de profiter de tant de leçons précieuses; je crois y être parvenue en partie. Mais au payement très-considérable de ma pension et de mes maîtres, ne se bornèrent pas les sacrifices de M. de Prélart; j'avais pour compagnes d'études les filles les plus riches de l'aristocratie de naissance et de l'aristocratie financière; je ne pouvais me montrer moins qu'elles, tributaire de la mode, du luxe, de l'élégance: je ne me rappelais plus que je n'étais que la fille d'un soldat, et que chacune de mes fantaisies coûtait à mon père une privation ou une souffrance. Ah! monsieur l'inspecteur général, ayez assez bonne opinion de moi pour croire que j'eusse renoncé à mes coûteuses habitudes si j'eusse pu deviner que sa probité, que son honneur, que sa vie étaient en jeu. »

Victorine s'arrêta pour essuyer ses larmes.

« Calmez-vous, mademoiselle, calmez-vous, dit l'inspecteur général d'un accent tout paternel.

— Mon père ne se lassa point, poursuivit la jeune fille, de combler tous mes désirs, et moi, dans mon imprévoyante et folle sécurité, je ne me lassai point non plus de l'exciter à de nouvelles dépenses. Ce n'est que depuis mon arrivée après la fin de mon éducation, il y a trois mois environ, que je me suis aperçue du gouffre que j'avais creusé sous les pas de mon père. Il était trop tard pour prévenir le mal, mais il est temps encore de le réparer, et c'est ce que je prétends faire. »

Toute l'attention de l'inspecteur général se concentra dans ses yeux.

« Voyons, mademoiselle, fit-il.

— Je viens de vous dire, monsieur, reprit-elle, que j'avais été assez heureuse pour profiter des leçons de mes maîtres. Je veux réparer les désastres que j'ai causés, en tirant parti de ces connaissances qui ont coûté si cher à mon malheureux père. Dans cette province, où je compte quelques anciennes amies de pension, mes relations sont nombreuses; je vais les mettre à profit; je vais me faire, monsieur l'inspecteur général, maîtresse de musique, de langue, de dessin, de tout ce que je crois savoir avec un peu de supériorité. En quatre années, monsieur, j'aurai comblé le déficit de la caisse de M. de Prélart; en quatre années j'aurai acquitté sa dette envers l'État et ma dette envers mon père. Ce délai, monsieur, je vous le demande au nom de ce Dieu qui récompense le don d'un verre d'eau, au nom des services de mon père, au nom de son honneur de soldat. Tout-puissant pour punir, serez-vous impuissant pour jeter un voile d'indulgence sur une erreur que je réparerais, monsieur, au prix de ma vie?

— Bonne et charmante fille, dit l'inspecteur général, votre ignorance des affaires vous fait exagérer mon pouvoir et mon crédit. Je ne suis qu'un miroir de cette administration des finances qui ne se pique pas d'autre vertu que de celle de l'exactitude; je réfléchis ce que je vois; j'admire votre conduite, mais je ne puis dévier de la ligne qui m'est tracée par l'importance même et la délicatesse de mes fonctions.

— Ainsi, mon père est perdu sans ressource, s'écria la jeune fille en joignant ses mains; ainsi quarante années d'honneur et de probité vont s'engloutir dans une révocation infâme!... Ah! monsieur, grâce! grâce pour un père!...

Et Victorine, sous l'empire de sa douleur, se précipita aux genoux de l'inspec-

teur général, qu'elle arrosa de ses larmes.

Ne tenant plus contre le désespoir de cet ange de candeur et de dévouement, il mêla ses larmes à celles de Victorine.

« Ah! relevez-vous, mademoiselle, relevez-vous, lui dit-il, je vous en supplie, et écoutez-moi à votre tour. »

Victorine se releva plus belle encore de sa douleur qu'elle ne l'avait été de son courage.

« Mademoiselle, reprit le fonctionnaire, je vous le répète, l'inspecteur général ne peut rien pour suspendre une révocation inévitable, mais l'homme auquel vous avez inspiré l'admiration la plus vive et le respect le plus profond, peut venir à votre aide, et il s'estime heureux de le faire. »

Tirant alors un portefeuille de sa poche, il en fit sortir des billets de mille francs et ajouta :

« Voici les vingt mille francs qui manquent à la caisse du receveur particulier. Ces vingt mille francs réintégrés dans la caisse, les comptes sont exacts, et l'inspecteur général n'a plus rien à faire qu'à se retirer après avoir énoncé un avis favorable à la gestion de M. de Prélart.

— Oh! monsieur! monsieur!

— Ne me remerciez pas, reprit l'inspecteur général, c'est moi qui vous dois de la reconnaissance; vous avez fait renaître l'émotion dans ce cœur vieilli, vous m'avez rappelé les belles années de ma vie.

— Au moins, monsieur, fit mademoiselle de Prélart, vous voudrez bien accepter chaque année le quart de la dette que j'ai contractée envers vous. Je ne vous offre point de billets, mais gardez ce médaillon... mon plus cher trésor... ce sont des cheveux de ma mère.

— Je l'accepte, non comme un gage, mais comme un souvenir, mademoiselle, et à la dernière échéance, un autre que moi vous le rendra. »

Victorine avait à peine pris congé de l'inspecteur général, qu'elle se trouvait dans les bras de son père qui appelait les bénédictions du ciel sur la tête de sa chère enfant.

« Mon père, lui dit Victorine, plus de festins splendides, renfermons-nous désormais dans la félicité moins bruyante et plus douce du foyer domestique. »

Mademoiselle de Prélart tint parole; elle donna des leçons, et ces leçons, payées au poids de l'or, grâce à la vogue et à la considération qui s'attachait à la jeune maîtresse, lui fournirent les moyens d'acquitter, aux termes qu'elle avait elle-même désignés, la dette d'honneur contractée avec le représentant du ministre des finances.

La quatrième échéance acquittée, l'inspecteur général, accompagné d'un jeune homme de l'extérieur le plus distingué, se présenta à l'hôtel du receveur particulier.

« Monsieur, dit-il à M. de Prélart, je viens vous demander la main de votre fille pour mon fils que voici.

— Mais, monsieur, répondit M. de Prélart, je n'ai point de dot à donner à ma fille.

— Sa dot, la voici, répondit l'inspecteur général en remettant à Victorine le pieux gage qu'elle lui avait autrefois confié. Quand une femme apporte à son mari les nobles vertus dont mademoiselle de Prélart a fait preuve, elle est toujours assez riche. D'ailleurs, mademoiselle a placé vingt mille francs entre mes mains, et ces vingt mille francs en ont rapporté plusieurs centaines de mille.

— Eh! fit M. de Prélart, sur quelle banque, s'il vous plaît?

— Sur la plus belle de toutes, monsieur, reprit l'inspecteur général, sur la vertu qu'on appelle piété filiale. »

HORACE RAISSON.

LA SENSIBLERIE.

Dans un modeste appartement, d'où l'on découvrait le panorama le plus beau qui se puisse admirer, c'est-à-dire une vaste mer se perdant à l'horizon, des rochers majestueux et sauvages, couverts sans cesse de l'écume blanche des vagues et dominant cette plage unie et veloutée, qui donne tant de vogue aux bains de Saint-Malo, une grande jeune fille de seize ans, était dolemment assise auprès d'un bon feu; tandis que sa petite sœur, mutine enfant de dix ans, le sourire aux lèvres, l'œil pétillant de malice, s'agitant d'un pied sur l'autre, comme si elle eût eu du vif-argent dans les veines, se tenait auprès d'un homme de quarante ans environ, dont les traits exprimaient à la fois la bonté et la raison.

« Vous m'entendez bien, Juliette, disait-il à l'enfant; rappelez-vous mes recommandations : ne point courir sur la commune (place d'armes de Saint-Malo), ne point jouer dans les rues à cache-cache, et surtout, surtout, ne pas aller toute seule au bord de l'eau, comme cela vous est arrivé plus d'une fois. — Oui, mon petit oncle. — Oui, mon petit oncle ; c'est bientôt dit; mais, à peine le petit oncle parti, on oublie et recommandations et promesses, et prrrr, courez après Juliette. —La grève est si belle ! voyez, mon oncle, dit l'enfant, on l'aperçoit de nos fenêtres, et dame ! c'est bien tentant, — Je ne dis pas non. — Et puis, c'est si amusant de jouer à courir avec les vagues ! on les poursuit, elles vous poursuivent, et quelquefois vous mouillent les talons. — Et quelquefois aussi, malheureuse enfant, elles vous saisissent, vous emportent au loin, vous brisent sur les rochers, et ne rendent au rivage que des cadavres défigurés, comme cela est arrivé la semaine dernière, à deux pauvres soldats ! — Oui, mais quand on fait une île, une belle île, dites, mon oncle, il n'y a plus de danger alors ? — Une île de sable de deux pieds de haut, quand il faut cinq minutes à la mer pour engloutir ton île et s'élever de trois pieds au-dessus de ta tête ! — Cependant... — Assez, Juliette, vous n'irez point au bord de l'eau sans l'un de nous. Amélie, dit-il plus bas en se tournant vers la grande jeune fille, veilles-y bien ; cette petite est une anguille, elle vous glisse des mains. — Oui, mon oncle, répondit Amélie d'un air de préoccupation profonde. — Comme tu parais triste ! qu'as-tu? — Je suis mortellement inquiète, répliqua-t-elle avec des larmes dans la voix. — Mortellement, c'est un grand mot ; qui donc peut t'inquiéter à ce point ? — Voyez, mon oncle, voyez ! n'est-ce pas là un triste spectacle ? »

En parlant ainsi, Amélie désignait un coussin, sur lequel gisait un petit chat maigre, crotté et de fort mauvaise mine.

« Qu'est-ce ? un chat qui dort, reprit M. Laville. — Un chat qui souffre, continua Amélie avec sentiment ; un pauvre chat que j'ai trouvé sur les marches de notre escalier, et qui est si faible, que ses yeux peuvent à peine s'entr'ouvrir. — Donne-lui un peu de lait, s'il en reste ; mais ensuite, remets-le dehors ; nous en avons un, c'est assez, je n'en veux point faire collection. — Mon bon oncle, il est si gentil ! — Ma trop sensible nièce, un chat coûte environ un sou par jour, ce qui en fait trente au bout du mois, et dix-huit francs au bout de l'année; avec dix-huit francs, on habille un mousse de pied en cap. — Jamais je n'aurai le cœur de chasser cette pauvre créature. — Ma chère Amélie, si Juliette est beaucoup trop lé-

gère, tu as, toi, un autre défaut, tu pousses la sensibilité à l'extrême, et l'extrême, vois-tu, ce n'est ni le vrai, ni le durable. Prends garde d'imiter notre voisine, madame Latour, qui jette des hauts cris quand je me fais une écorchure au doigt; qui est près de se trouver mal quand Juliette attrape une bosse au front; qui mettrait toute la maison sens dessus-dessous quand tu as la migraine; qui ne parle que par hélas! et par ouf! et qui pleure de vraies larmes quand elle voit tuer une mouche. Ces natures de femme, mon enfant, sont ce qu'il y a de plus insipide au monde; elles vous fatiguent de petits soins, elles vous assomment de cajoleries, elles s'évanouissent si vous paraissez ému; mais demandez-leur un vrai service, un dévouement raisonnable, une preuve de sérieuse affection, elles n'y sont plus. Ces grandes phrases pour des riens, ces cœurs qui se fondent pour un chat, que d'indifférence et d'égoïsme cela cache au fond! — Mon oncle, vous êtes bien sévère pour madame Latour! — Peut-être madame Latour vaut-elle mieux que mon portrait; je le souhaite, néanmoins, je ne la vois qu'avec peine venir ici; ses exagérations te plaisent; sans t'en rendre compte, tu les imites, et si je n'avais l'œil ouvert, la sensiblerie étoufferait dans ton cœur la bonne et charitable sensibilité. »

M. Laville sortit là-dessus, laissant seules ses deux nièces. « C'est égal, je ne pourrai jamais me résoudre à renvoyer ce pauvre chat, s'écria mélancoliquement Amélie. — Voyons-le ton chat, dit Juliette... Ah! qu'il est laid! — Qu'est-ce que cela fait, puisqu'il souffre? — Il est certain que d'être laid ça n'empêche pas de souffrir. — Vous ne savez ce que vous dites. — Je ne t'empêche pas de lui donner du lait, j'irai même t'en chercher si tu n'en as plus dans la tasse; mais tu ne saurais m'empêcher de dire que ce chat est très-laid. — Vous êtes une entêtée, mademoiselle, et vous me rendrez malade avec vos sottes réponses. — Alors, tu partageras le lait de ton chat. — Vit-on jamais une pareille langue? Allez dans un coin, vilaine enfant. »

Des larmes jaillirent aussitôt des yeux brillants de la pauvre Juliette, et elle s'alla blottir dans un coin, en murmurant assez haut pour que sa sœur la pût entendre: « Et dire que c'est pour un petit monstre de chat qu'on me met en pénitence! Tu verras, tu verras ce que je lui ferai à ton chat. — Oh! la méchante créature! » s'écria Amélie presque suffoquée de douleur et d'indignation.

Ces paroles n'étaient point prononcées, que la porte s'ouvrit et qu'une femme entra dans la chambre, répandant autour d'elle une insupportable odeur d'éther. « Bonjour, mon Amélie, dit-elle d'une voix flûtée; eh bien, qu'est-ce? votre figure renversée, et Juliette qui sanglote! pauvre ange, le vilain oncle l'aura mise en pénitence. Hélas! si jeune et déjà connaître les larmes, c'est trop tôt! »

Et madame Latour, car on l'a reconnue, poussa deux profonds soupirs et leva les yeux au plafond.

« Mais pas du tout, madame, dit Juliette, dont les larmes s'étaient soudainement taries; ce n'est pas mon oncle, c'est Amélie qui m'a mise au coin, et pour un chat! — Pour un chat! que dit-elle? — Madame, reprit Amélie avec une émotion mal contenue, vous êtes bonne, vous; eh bien, regardez! »

Et d'un geste éminemment dramatique, elle désigna le chat en question.

« Grand Dieu! mais il n'a pas le souffle, dit madame Latour en s'agenouillant auprès du coussin. — N'est-ce pas, que c'est douloureux à voir? — Les larmes m'en viennent aux yeux. — Eh bien, Juliette a eu le cœur d'en rire. — Je ne riais pas de lui, mais de toi. — Ah! Juliette, reprit madame Latour, je ne vous aurais pas crue capable d'une telle cruauté! — Mais je ne me moque pas de la maladie du chat,

je dis seulement qu'il est laid. — Et peut-on songer à sa beauté, alors que, peut-être, il touche à sa dernière heure !..... Chère Amélie, si nous l'enveloppions de flanelle chaude ? — En voici justement, je vais la faire chauffer... Aïe ! — Qu'avez-vous ? — Je me brûle. — Mon Dieu ! pauvre petite, je meurs d'effroi ; un peu de vinaigre. — Pour mettre sur ma brûlure ? — Non, c'est que... vous m'avez fait une telle peur !... ma vue se trouble... je me trouve mal. »

Pendant qu'Amélie faisait respirer des sels à sa très-impressionnable voisine, Juliette se glissait doucement de son coin vers la porte, qu'elle entre-bâillait, et, malgré les sages avis de son oncle, descendait avec la rapidité d'une flèche et courait sur la grève, entre la cale, nommée Éventail, et le Fort-Royal.

« Vous sentez-vous mieux, madame Latour ? — Un peu d'air, mon enfant ; défaites mon corset, détachez mon peigne ; bien, merci. C'est passé ! Figurez-vous, ma mignonne, que je vous voyais déjà tout en flammes ! Où est cette flanelle ? — La voilà. »

Alors, avec la plus exquise délicatesse, elles soulevèrent le malheureux chat, l'entortillèrent, le frottèrent, le palpèrent ; puis, avec un grand sérieux, madame Latour dit à la jeune fille :

« A présent, mon Amélie, écoutez bien ce que je vais vous prescrire : pas de lait, c'est trop lourd ; mais, toutes les cinq minutes, une cuillerée d'eau sucrée. Dans une heure je viendrai le revoir, et nous aviserons. — Dans une heure, hélas ! il ne sera plus ici peut-être. — Où serait-il ? — C'est un chat perdu, et mon oncle ne veut pas que nous le gardions. — Cruel homme ! que lui a fait cet innocent animal ? — Il prétend que l'entretien d'un chat, pendant un an, peut servir à habiller un mousse. — Eh ! mon Dieu, les mousses s'habillent comme ils peuvent ; est-ce que cela nous regarde ? Tandis que cette malheureuse créature ne vivra plus, demain, si vous avez l'inhumanité de la chasser ! — Que faire ? — Soignez-le bien d'abord, et si votre oncle est inexorable, apportez-le chez moi, j'en ai déjà quatre, mais je me sacrifie ! — Ah ! vous êtes vraiment bonne ; mais pourquoi vous en aller sitôt ? — Je dois vous avouer, dans la sincérité de mon cœur, que la vue de votre oncle me serait dans ce moment insupportable. Au revoir, bel ange ; veillez à ce que notre petit malade ait bien chaud. »

Amélie reconduisit madame Latour et revint s'asseoir auprès du chat, s'étonnant en elle-même que son oncle rendît si peu justice à sa compatissante amie.

L'entrée de son frère fredonnant une chanson de marin la tira de sa rêverie.

« Chut ! chut ! fit-elle. — Qu'y a-t-il ? demande Eugène, ses grands yeux noirs se portant tout autour de lui. — Je suis tourmentée au delà de toute expression. — Notre excellent oncle serait-il malade ? — Non, il se porte à merveille. — C'est donc Juliette ? — Pas davantage. — Alors, quand il te plaira de m'expliquer... — Regarde ! — Un chat ! j'aurais dû m'en douter. — Par grâce ! si tu m'aimes, ne ris pas ainsi. — Ne dirait-on pas qu'il s'agit pour le moins de la vie d'un homme ! — Oh ! ta grosse voix l'a fait tressaillir. — Diable ! il a le système nerveux délicat, monsieur Rominagrobis. — Il faut avouer que vous avez tous des cœurs de roche ! — Excepté pourtant la sensible de *Latour prends garde !* veux-tu que je l'aille chercher ? vous vous consulterez, vous examinerez l'agonisant, vous lui ingurgiterez quelque friandise qui le fera trépasser plus vite ; mais vous aurez, du moins, la conscience d'avoir bien agi... envers un chat. — Madame Latour sort d'ici. Je ne sais pourquoi vous la prenez tous en haine, cette pauvre femme ; mon oncle lui trouve mille défauts, et toi tu ne peux dire son nom sans l'allonger d'une façon grotesque. — C'est que la dame y prête ; quand je

me trouve avec elle, je prends toujours garde qu'elle ne me tombe sur les bras, attendu que je ne l'ai point encore vue, qu'elle ne se soit évanouie, et cent kilo sur les bras, c'est quelque chose. — Ciel! — Quoi donc? Auprès de toi on ne vit que par soubresauts. — Mais il meurt! il meurt! — Encore le chat! eh bien, laisse-le mourir, et ne le regarde pas, si cela t'impressionne. — C'en est fait, son cœur ne bat plus! »

Et, en disant ces mots, Amélie fondit en larmes. « Par exemple, tu as des larmes de reste, reprit Eugène. Si tu l'avais élevé, si tu étais habituée à sa gentillesse et à son affection, on pourrait, à la rigueur, tolérer tes larmes; mais pour un chat étranger pleurer comme si tu nous avais perdus tous! encore pleurerais-tu autant si tu nous perdais? *That is the question.* — Douterais-tu de mon cœur? reprit Amélie d'un ton de reproche.—Dame! je te le vois dépenser en de telles sottises, tu le dissipes en tant de menue monnaie, qu'il me semble qu'il n'en doit plus rester pour les saintes affections de famille. — Ne parle pas ainsi, je t'en conjure. — Soit; mais laisse-moi prendre ce chat et l'aller jeter par-dessus les remparts. — Permets que je l'enterre. — Allons donc, c'était bon quand tu avais dix ans. »

Eugène tenait le cadavre du chat et se disposait à sortir, lorsque M. Laville entra. « Où est Juliette? dit-il. — Là, dans le coin où je l'ai mise en retenue, je pense, réplique Amélie. Tiens, elle n'y est plus! Où peut-elle être? — Elle n'y est plus! et je ne la vois nulle part ici! Et que vous ai-je dit en partant? que vous dis-je chaque jour? que vous a dit votre mère, à son lit de mort? Veille! veille! » Cherchant partout avec inquiétude, M. Laville arriva près de la fenêtre, et ses regards se portèrent sur la grève.

« Grand Dieu! s'écria-t-il, un enfant que le flot emporte; Juliette! Juliette, peut-être! » A ces terribles paroles, Amélie tomba à la renverse en jetant un grand cri.

« Courons, courons, mon oncle, s'écria Eugène en se débarrassant du chat. Mais, vous êtes chancelant, vous ne pourriez pas me suivre; j'y vais seul. — Non pas, marche, je ne te quitte point, dit le pauvre oncle; la vraie sensibilité est forte, » ajouta-t-il en regardant Amélie qui reprenait ses sens.

Et tous deux sortirent en demandant au Seigneur d'arriver à temps.

« Noyée! noyée! s'écria la jeune fille, en se redressant: oh! vous ne le permettrez pas, mon Dieu!... Hélas! que dis-je? qu'ai-je fait pour attendre une faveur du ciel? Noyée! ma pauvre petite sœur! oh! il faut que je voie, que je sache; je ne puis les attendre ici! »

Amélie s'élançait vers la porte, lorsque madame Latour entra et la retint.

« Où courez-vous, mon enfant? Y a-t-il du pire? — Morte! morte! peut-être; noyée, et par ma faute! — Noyée! ils en ont eu le cœur? — Oh! madame, c'est un accident affreux; laissez-moi, j'en suis folle; laissez-moi passer, de grâce! Je veux m'assurer de ce malheur! — Non, je m'y opposerai; vous n'irez point vous repaître de ce triste spectacle; est-ce que vous pourriez supporter la vue de ce pauvre petit cadavre mutilé, broyé? — Madame, vous me déchirez l'âme, dit Amélie, cachant son visage dans ses mains. — Que serait-ce donc, si ce pauvre corps était offert à vos yeux? — N'importe, il le faut; ce sera le commencement de ma peine; oh! comment jamais expier? — Ne lui avez-vous donc pas donné l'eau sucrée que j'avais prescrite? »

Amélie resta stupéfaite à cette question.

« Elle parle du chat! s'écria-t-elle dès qu'elle put retrouver l'usage de la parole! elle parle du chat! »

Puis, sans ajouter un seul mot, elle écarta violemment madame Latour, et sortit.

« De quoi s'agit-il, si ce n'est du chat? se demanda la sensible dame. La cervelle de cette jeune fille serait-elle dérangée? quelle agitation! quels yeux égarés! j'ai toujours pensé qu'elle n'avait pas l'esprit très-sain, cette petite; et moi, qui la reçois à toute heure du jour! c'est qu'elle serait capable de venir chez moi dans un de ses accès; et les fous sont si forts! on en a vu résister à dix gardiens, démolir des murs, desceller des grilles! Ciel! ce sont ses pas! elle revient; comment l'éviter? pourquoi suis-je revenue ici? serai-je donc toujours la victime de mon cœur? »

« Ils ne sont point ici? dit Amélie, retenant madame Latour avec cette énergie que donne toute surexcitation morale; vous ne les avez point vus? Je viens de la grève, il n'y a plus personne; les uns m'ont dit qu'elle était sauvée; les autres ne m'ont répondu qu'en mêlant leurs larmes aux miennes; d'autres m'ont affirmé qu'ils devaient tous être ici; comment se fait-il qu'ils n'y soient pas? — Je meurs de peur, se dit tout bas la timide madame Latour; comme elle me tient! Ah! je ne survivrai point à mon effroi! — Mais, répondez donc, reprit Amélie; n'avez-vous pas compris que c'est de ma sœur qu'il s'agit? de ma pauvre petite Juliette? — Bon! voilà que sa folie change d'objet. — De Juliette, qui s'est sauvée sur la grève, pendant que nous nous occupions de ce misérable chat. — Misérable! dit madame Latour, blessée dans sa fibre la plus sensible. — De Juliette, continua Amélie, de Juliette qui, dit-on, s'est noyée! — Ah! quel coup! vous me tuez! »

Et la pauvre Latour, comprenant enfin ce dont il s'agissait, tomba évanouie sur un fauteuil; tandis qu'au même instant entraient, Eugène portant Juliette dans ses bras, car c'était bien elle qui avait été sur le point de périr, et le bon oncle, succombant presque sous l'effet de son émotion.

« Sauvée! dit Amélie en volant vers sa sœur. — Oui, mais n'ébranlez pas son cerveau par vos cris, répond M. Laville, d'un ton froid et sévère; elle revient presque de la tombe! — C'était donc vrai? — Parfaitement vrai que, pendant que vous vous désoliez à propos d'un chat, Juliette, qui, je l'espère, est à jamais guérie de sa désobéissance, courait sur la grève et était emportée par les vagues; parfaitement vrai encore que, pendant que vous étiez occupée à vous trouver mal, Eugène arrivait haletant au bord de l'eau, fendait les flots à la poursuite de la jupe blanche de votre sœur, parvenait à l'atteindre après des efforts inouïs, et la ramenait au rivage presque complétement asphyxiée. — Courageux Eugène, dit Amélie avec une véritable émotion, laisse-moi baiser tes mains. — Bon! qui n'en aurait fait autant? dit le jeune homme. — Tu nages comme un phoque, c'est vrai, mon cher Eugène, reprit M. Laville, mais tu mérites nos louanges pour ta présence d'esprit et ton sang-froid; ton cœur était, comme les nôtres, brisé de douleur; je l'ai vu aux larmes qui mouillaient tes yeux; mais tu as fait taire ton émotion, et à force de sensibilité, tu as pu paraître insensible et agir en homme quand tu n'es encore qu'un enfant. Viens dans mes bras, mon brave Eugène; et vous, Juliette, rappelez-vous que vous lui devez la vie. »

Juliette, qu'on avait déposée sur une chaise longue auprès du feu, prit les mains de son frère, et répliqua d'un ton doux, qui contrastait avec sa vivacité habituelle :

« Je ne l'oublierai point, et je ne jouerai plus à courir avec les lames; elles courent trop fort pour moi.

— Mon oncle, dit timidement Amélie, vous ne me dites rien, et votre regard sévère et glacé pèse sur moi comme le remords. — Que vous dirais-je? Le malheur dont la Providence nous a sauvés aujourd'hui n'a pas besoin de commentaires. — Oh! mon oncle, ce malheur m'a transformée; seulement, aidez-moi à marcher sur vos traces, à me garder des sentiments

exagérés, pour être tout entière aux sentiments simples et vrais. — A la bonne heure, mon enfant, répondit le bon oncle, plus ému qu'il ne le voulait montrer ; parle ainsi, et tu trouveras toujours de l'écho dans mon cœur. — Dis donc, Amélie, demanda Juliette, tu ne me mettras plus au coin pour un chat? — En tous cas, ma chérie, si je t'y mets, non pour une cause futile, mais sérieuse, je te promets que je t'y surveillerai. — Aïe ! s'écrie tout à coup Eugène, madame de Latour prends garde, qui fait la morte; de l'eau, de l'eau glacée; c'est le moyen de faire cesser les pâmoisons. — Comment ! qui parle d'eau glacée? dit madame Latour d'un ton aigre, en se redressant subitement ; pour me donner un rhume, merci ! — La morte qui nous entendait ! dit tout bas Eugène à Amélie. — Grand Dieu ! fit la sensible Latour en apercevant Juliette ; que vois-je ? serait-ce l'ombre de notre chère enfant? — Par exemple, répliqua Juliette indignée, me prendre pour un revenant ! — Point de scènes ni de grands mots, je vous prie, madame, dit M. Laville assez sèchement ; la petite est faible et a besoin de n'être entourée que des siens. — D'ailleurs, ajoute Eugène en reconduisant madame Latour, qui se retirait enveloppée dans une dignité majestueuse, d'ailleurs, M. Miaou ou mademoiselle Mimi réclame un vésicatoire à la patte gauche. »

Lorsque la porte fut refermée sur cette femme incomprise et blessée à l'âme, comme elle disait plus tard, en rappelant ce fait, M. Laville s'agenouilla, et tous prièrent et bénirent le Seigneur, qui tient dans sa main la vie des enfants aussi bien que la fortune des empires !

M[me] ADAM BOISGONTIER.

MÉLANCOLIE.

Chère à mon souvenir, jamais je ne t'oublie,
Éternel sujet de mes pleurs !
Sois toujours avec moi, douce mélancolie,
Volupté des nobles douleurs !

Attachons notre esprit au malheur qui nous blesse,
Qu'il suive chacun de nos pas :
Soyons fiers de souffrir sans indigne faiblesse ;
Souvenons-nous, n'oublions pas !

Éternel entretien de ma sainte pensée,
Ange adoré que je perdis !
Sur la terre un instant le ciel l'avait placée,
Elle a revu le paradis !

Dans la divine erreur où parfois tu me plonges,
Sommeil, baume délicieux !
Je la vois sur le fond azuré de mes songes
Qui m'ouvrent la porte des cieux.

Elle est plus belle encor ! C'est la beauté première
Des jeunes vièrges du Jourdain,
Quand l'ange du Thabor dorait de sa lumière
Ces lis du céleste jardin !

MÉRY.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le prince français, fils d'une Italienne, qui se tourna contra la France, et devint son plus cruel ennemi ?

LETTRE SUR LA MUSIQUE.

V.

Notre époque, qui nie le sentiment et ne reconnaît que la sensation, devait remplacer en musique, la tendresse par la vigueur, la grâce par l'habileté, l'émotion par le procédé; il lui était donné, sinon d'accomplir, du moins de tenter, ce monstrueux tour de force, qui consistait à matérialiser le plus spiritualiste de tous les arts ; la réussite était impossible sans doute, mais la tentative a eu, tout au moins, ce résultat funeste, d'habituer nos organes à un abus de sons si extrême, à des combinaisons si compliquées, que l'esprit éperdu, ballotté, se heurtant à tous ces instruments qui luttent de fracas, est devenu presque incapable de goûter le vrai, quoique le faux ne puisse le satisfaire.

Les lettres précédentes ont essayé de signaler cet écueil; celle-ci est destinée à compléter le catalogue qu'elles vous ont donné, en vous prévenant que les compositeurs sur lesquels l'on a attiré votre attention, ont écrit pour le piano et le violon, pour le piano, violon et violoncelle, des sonates et des trios, dont l'exécution est faite pour procurer les plus vives jouissances musicales; les sonates et trios de Mozart sont dédaignés par le plus grand nombre des virtuoses de nos jours ; ce dédain est la sévère, la sincère critique, du goût moderne ; l'on ne comprend plus que la simplicité est le produit non de la pauvreté, mais de la clarté des idées, et l'on oublie ou bien l'on ignore que, lorsque l'on sait ce que l'on veut dire, on l'énonce clairement; il est vrai que ces sonates et trios ne peuvent ni étonner, ni faire briller; les Italiens les nomment avec une justesse extrême *Musica di camera ;* cela est en effet de la musique de chambre, non de salon, gardez-vous de l'y introduire, gardez-vous de faire entendre ces compositions, dont l'exécution et l'audition demandent du recueillement, à des natures frivoles ou ignorantes; si votre public est poli, s'il se tait, s'il écoute, vous l'ennuierez; s'il est mal élevé, il ne se taira pas et vous ennuiera; l'interprétation de ces œuvres, pour avoir quelque mérite, doit avoir lieu devant un auditoire sympathique, capable d'éprouver les émotions que le compositeur a voulu communiquer et de les reporter aux exécutants par une sorte de flux et de reflux magnétiques.

Tous les trios de Beethoven sans exception sont magnifiques; si quelque préférence était possible, ce serait pour le grand trio, œuvre 97, pour ces trois délicieux frères jumeaux contenus dans l'œuvre 1re, pour celui en *ré* majeur; il ne faut pas

manquer de signaler les sonates de Beethoven pour piano et violon, et, en tête, cette aimable sonate en *fa* majeur qui sera toujours bien venue et bien écoutée. F. Chopin a écrit un trio, un seul ; mais quelle inquiétude passionnée, quel esprit, quelle grâce suave, quelle tristesse il contient, et aussi quelle férocité ! le mot n'est pas trop fort pour les accords et la marche sauvage du finale qui forme un contraste si frappant avec la suavité féminine du scherzo et de son trio, avec les plaintes que soupire le violon durant l'adagio.

Hummel, Meyseder, Mendelsohn, ont laissé des trios agréables ou salutaires à connaître.

L'on ne saurait trop recommander un choix sévère dans toutes les œuvres destinées à cultiver, à développer la connaissance du beau ; tout se tient dans l'ordre moral et dans l'ordre intellectuel ; l'on ne saurait faire une concession au mauvais goût, si mince qu'elle semble, sans qu'un fâcheux contre-coup se fasse sentir, soit dans l'esprit, soit dans le caractère ; ne perdons jamais de vue, pour nous préserver de certaines tendances modernes, que le matérialisme c'est l'égoïsme, et si l'on s'avisait de trouver que ceci devient bien sérieux pour être dit *à propos de chansons*, nous répondrions que l'on a toujours reconnu une certaine puissance à la musique et nous ferions souvenir

Qu'elle a élevé les murs de Thèbes
Et fait tomber ceux de Jéricho.

Mme EMMELINE RAYMOND.

Économie Domestique.

Gigot à l'étouffée. — Battez le gigot, coupez le manche, arrondissez la jointure avec les peaux, piquez de gros lardons. Faites un bon roux, placez-y le gigot, et quand il a pris couleur, couvrez-le d'eau bouillante ou de bouillon froid (que vous aurez préalablement dégraissé), ajoutez échalottes, thym, laurier, bouquet d'herbes, carottes coupées en tranches, citron également en tranches ; couvrez hermétiquement et laissez cuire pendant quatre heures. Avant de servir, dégraissez et ajoutez à la sauce des câpres ou des cornichons.

Crème au vin. — Une pinte de vin rouge ou blanc, chauffé avec un quart de sucre, un jus de citron, deux cuillerées de rhum. Battez douze jaunes d'œufs, mêlez-y le vin, passez au tamis, remettez la crème au feu, battez-la au lieu de la tourner ; au premier bouillon, ôtez-la du feu et versez dans les petits pots.

Compote d'oranges. — Partagez des oranges, ôtez-en les pépins, faites-les blanchir un moment dans l'eau bouillante, et versez-les sur un tamis. Faites un sirop de sucre, trempez-y les oranges, mettez-les sur un compotier, et versez le sirop qui doit être blanc et épais.

Manière de conserver les œufs, employée par les Chinois. — Mettez dans une terrine dix livres d'eau de rivière et une livre de sel ; lorsque le sel est bien fondu, remuez cette eau pour que le sel ne reste pas au fond ; plongez dans cette eau des œufs nouvellement pondus ; lorsqu'ils tombent au fond, ils sont suffisamment imprégnés de sel ; retirez-les alors, laissez-les sécher et placez-les rangés dans des caisses que vous refermez avec soin. La seule difficulté consiste à bien proportionner la quantité de sel et d'eau qui forme cette saumure. (Une partie de sel sur dix d'eau.)

Tablettes de limonade. — Choisissez de beaux citrons bien sains et bien mûrs ; coupez-les en deux pour en mieux exprimer le jus, passez ce jus à travers un linge propre ; réduisez de beau sucre en poudre que vous délayez dans le jus de vos citrons jusqu'à ce que vous ayez obtenu une pâte très-épaisse ; prenez un poêlon d'office ayant un bec, versez-y votre pâte, placez

le poêlon sur un feu doux jusqu'à ce qu'elle soit liquide, mais sans la laisser bouillir.

Vous avez replié les quatre côtés de plusieurs cartes à jouer, vous y faites couler le liquide qui est dans votre poêlon; lorsque vos tablettes sont refroidies, vous les détachez des cartes et vous les enveloppez de papier propre pour vous en servir en voyage.

Moyen de replacer le fer d'un lacet qui se desserre. — Il faut, avec une petite pince, écarter légèrement la partie la plus large du fer, rouler sur lui-même le bout du lacet, l'introduire au milieu du fer aussi avant que possible, poser le fer sur un espace creux qui puisse le maintenir, et frapper dessus avec un marteau de manière à le replier sur le lacet, en tournant le fer de manière à l'arrondir.

Manière d'introduire des verres dans leurs orbites. — Si vos lunettes sont de corne ou d'écaille, vous les posez dans une coupe pleine d'eau chaude; la corne ou l'écaille se dilate; alors vous les retirez, et vous introduisez facilement les verres dans leurs orbites; puis ces orbites se rétrécissent par le refroidissement et serrent fortement les verres, ce qui les empêche de tomber.

CORRESPONDANCE.

Tu le vois, nous voici aux dernières pages du Journal, et à la vue de nos grandes planches de patrons et de travaux, qui me restent à t'expliquer, je dois me borner à ne t'envoyer que quelques indications des modes de printemps.

D'abord, tu sauras que les corsages à basques resteront de mode; cela m'a d'autant plus charmée, que les basques sont permises dans les toilettes de jeunes personnes, et qu'on peut y adapter tous les genres d'ornements, sans s'écarter de la simplicité qui doit présider à toutes nos toilettes; ainsi, avec une jupe d'alpaga, ou même de batiste écrue unie, on pourra porter un corsage dont les basques seront, ou ornées de soutaches, ou entourées de petits galons, ou plus ou moins richement brodées. Le même genre d'ornements se retrouvera au bas des manches et sur le devant du corsage. Ce sera un travail très-varié, très-amusant, et qui ne nous entraînera ni à trop de dépenses, ni à trop de perte de temps. J'ai vu deux de mes amies, deux sœurs, qui avaient des robes de ce genre en taffetas gros bleu, avec les basques entourées d'une guirlande de marguerites, brodées en soie de diverses nuances de bleu; le chapeau de paille orné d'un bouquet de bluets, et sur les épaules un mantelet en taffetas noir froncé et garni de rubans ruchés à la vieille. Le gros bleu est la couleur à la mode, et les petits mantelets en taffetas noir froncé seront très-nombreux; on les rendra plus ou moins élégants, selon leurs garnitures qui peuvent se varier à l'infini.

Il y a aussi une mode charmante et très-agréable pour nous, parce que nous pouvons la reproduire nous-mêmes; c'est celle des dessins grecs exécutés en galons de laine ou de soie, en petits velours, ou en broderies de toutes couleurs. J'ai vu de ces grecques placées dans la séparation de trois remplis montant jusqu'à moitié du jupon; j'en ai vu d'autres aussi, très-hautes, prenant au-dessus de l'ourlet et montant jusqu'aux genoux; ces grecques étaient formées par un galon de cinq centimètres de largeur, encadré de chaque côté par un galon de deux centimètres de largeur. Cette garniture, en nuance verte sur une robe gris-perle, m'a paru très-jolie; je l'indique parce qu'elle est facile à exécuter, peu dispendieuse, et puis, parce que pour les robes d'été on exécutera ce genre de garnitures en petits lacets sur des robes d'organdi blanc, rose ou bleu.

J'ai remarqué encore plusieurs très-jeunes filles qui s'étaient permis des volants... mais c'étaient de tout petits volants placés quatre par quatre, et laissant entre eux à peu près six centimètres de distance. Ces quatre volants, très-rapprochés, formaient ainsi comme trois ruches au bas de la jupe.

Quant aux manches, la forme pagode a complétement fait place aux manches bouillonnées fermées au poignet, et plus ou moins ornées de broderies. Les cols sont décidément très-grands et forment des pointes qui descendent jusqu'à l'épaule. C'est un genre qui va donner un grand essor et une grande latitude à la broderie. Toutefois, on voit aussi beaucoup de guimpes n'ayant qu'une ruche de tulle ou de petite

dentelle autour du col; quelques-unes de ces guimpes sont ouvertes en cœur sur la poitrine et également garnies d'une petite ruche.

Mais, ne nous laissons pas aller plus longuement à ces indications de modes, et occupons-nous de notre planche :

N° 1 Col au feston, ou plumetis et œillets.

N° 2 Coin de mouchoir, plumetis, point de plumes, point d'armes, et œillets ou pois; faisant des œillets, on pourrait les broder au feston, c'est un peu plus vite fait.

N° 3 Ecusson avec les initiales E. E.; plumetis, et festons; jours dans les feuilles.

N° 4 Garniture, broderie anglaise; feston feuille de rose.

N° 5 Grande garniture à œillets chinois pouvant servir pour bas de jupon, volants de robes, garniture de mantelets et de châles.

N° 6 S. H. enlacées, plumetis ou feston.

N° 7 Herminie, œillets et plumetis.

N° 8 Encore un autre nom : Colette, œillets et cordonnet.

N° 9 Entre-deux, plumetis fin et jours; il peut être employé pour manches, pour devants de robes d'enfants, alterné avec d'autres entre-deux de valenciennes ou avec des bandes de petits plis.

Le n° 10 va te fournir le moyen d'employer tous tes petits morceaux d'étoffes de soie, n'importe leur couleur et leur qualité. Avec un peu de goût, ce dont je ne m'inquiète pas, quand je m'adresse à toi, et un peu d'attention, tu finiras par faire de très-jolis dessins de mosaïque; c'est ce qui en Angleterre s'appelle du *patch-work*. On fait ainsi des couvre-pieds, des coussins, des tapis de table. J'ai vu également un *voltaire* et une chauffeuse qui étaient charmants de goût et d'originalité. Tu feras couper des morceaux de fer-blanc selon la forme du dessin que tu veux faire; choisissons par exemple celui du n° 10. Sur ces patrons en fer-blanc, tu en couperas d'autres en carton très-mince; ils doivent être pareils l'un à l'autre; sur ces cartons, tu coupes enfin des morceaux d'étoffes, les laissant dépasser d'un centimètre tout autour; cette étoffe qui dépasse, tu la replies sur le carton que tu ne piques pas, c'est seulement pour en prendre la forme très-exactement; ensuite tu joins à l'aide d'un surjet tous les morceaux les uns aux autres; ceux-ci une fois joints, tu retires ton carton, qui te sert pour faire les autres jusqu'à ce qu'il soit déformé, alors on le remplace. Les nos 1, 2 et 3 de ce dessin te donnent des modèles dont l'effet est très-gracieux : tu pourrais, si tu trouves ce dessin un peu minutieux par sa petitesse, faire couper tes morceaux de fer-blanc dans des proportions plus grandes. Ta mosaïque sera charmante en faisant le n° 1 grenat, gris et blanc; le n° 2 violet, vert et chamois, et le n° 3 en velours noir.

On peut faire dans le même genre, des stores d'un effet charmant; seulement pour cacher les petites coutures des différents morceaux de la mosaïque, il faut doubler l'envers du store d'une très-légère marceline blanche.

Le n° 11 te montre l'effet du coussin terminé.

Le n° 12 est une *pelote duchesse* qui se fait ou au crochet guipure, ou au filet. Je vais te donner l'explication des deux, pour être sûre de rencontrer ton goût. Parlons d'abord du crochet; il faut pour le dessus de la pelote faire un rond qui a 18 centimètres de diamètre. Tu commenceras le 1er tour par 8 mailles simples, réunies la 8me dans la 1re.

2me tour — 9 mailles simples, 1 maille double dans la maille suivante, 11 mailles simples, 5 mailles doubles; en prenant la 1re sur la 7me maille des 11 mailles qui viennent d'être exécutées, 1 maille double dans la même maille double qui suit les 9 mailles simples, continue le tour en reprenant les 9 mailles simples; arrête le fil à la fin de ce tour.

3me tour — Une maille double dans la 1re maille des 6 mailles simples qui forment la boucle; au-dessus des 5 mailles doubles (5 mailles simples, 1 maille double dans la maille suivante, répète cinq fois), 3 mailles simples; recommence le même travail sur la boucle suivante en commençant de même par une maille double.

4me tour — Une barrette au milieu des 3 mailles simples; 13 mailles simples; 1 barrette au milieu des 3 mailles suivantes; 13 mailles simples.

5me tour — 11 mailles doubles en prenant la 1re sur la 2me maille des 13 mailles simples; 10 mailles simples, 4 mailles doubles en prenant la 1re sur la 7me des 10 mailles simples, 11 mailles doubles en prenant la 1re sur la 2me maille des 13 mailles simples.

6me tour — Exécute comme au 2me tour 5 boucles de 5 mailles simples autour de la tige, 5 mailles simples, 1 maille double au milieu des 11 mailles doubles (15 mailles simples, 2 mailles doubles en prenant la 1re sur la 14me maille simple, 2 barrettes, 2 barrettes doubles, 2 barrettes, 2 mailles doubles), 10 mailles simples, 2 mailles doubles en prenant la 1re sur la 9me maille simple, 2 barrettes, 2 barrettes doubles, 2 barrettes, 2 mailles doubles en réunissant la dernière avec la dernière maille double de la feuille précédente, 10 mailles simples; continue de la même manière que pour les deux autres feuilles; réunis également la dernière maille double avec les 2 autres,

4 mailles doubles sur les 4 mailles simples qui doivent être restées pour former la tige, 1 maille double au milieu des 11 mailles doubles, c'est-à-dire réunis avec celle qui est déjà faite, 5 mailles simples, 5 boucles de 5 mailles simples autour de la tige suivante.

7me tour — 1 maille double sur la boucle du milieu des 5 boucles précédentes, 3 mailles simples, 1 maille double à l'extrémité de la feuille suivante, 7 mailles simples, 1 maille double à l'extrémité de la feuille suivante, 7 mailles simples, 1 maille double à l'extrémité de la feuille suivante, 3 mailles simples, 1 maille double sur la boucle du milieu des 5 boucles précédentes.

8me tour — Une maille double au-dessus de la 1re maille du 7me tour, 16 mailles simples, 1 maille double sur la 10me maille simple, ce qui forme 1 boucle de 6 mailles simples; 3 boucles de 6 mailles simples sur cette même boucle, et autour de chacune de ces boucles, exécute 5 boucles de 5 mailles simples, 4 mailles doubles sur les 4 mailles simples suivantes, 11 mailles simples; exécute une feuille semblable à la 1re, réunis aussi la dernière maille double de la tige avec la dernière de la tige précédente, 11 mailles simples; recommence encore une feuille semblable, et continue par des mailles doubles jusqu'à la 1re maille double de ce même tour, continue par des mailles doubles jusqu'à la boucle suivante. La garniture se fait de la même manière; seulement au lieu de commencer le 1er tour par 8 mailles, il te faut monter un nombre de mailles simples qui puissent te donner une circonférence de 60 centimètres, tu n'auras plus alors qu'à suivre cette première description. Si tu donnais la préférence au filet carré tel qu'il est indiqué au n° 12, et que tu voulusses le broder en reprise, tu n'aurais qu'à le bâtir sur une toile cirée comme tu fais pour ta broderie; tu choisirais un dessin qui se trouverait dans les proportions déjà données pour le crochet; ta dentelle faisant garniture serait haute de 4 centimètres et large également de 60 centimètres. Pour monter l'une ou l'autre de ces pelotes-duchesse, il faut acheter chez Mme *Marie Soudan*, magasin aux cent mille merveilles, une petite carcasse, n° 40; si un trop grand éloignement t'empêche de te procurer cette carcasse, il ne te sera pas difficile de la faire toi-même. Il faut pour cela couper 2 ronds de calicot de 13 centimètres de diamètre, cousus tous les deux à une bande de 8 centimètres de hauteur; dans le fond, on place un carton très-épais qui donne du soutien à la monture. Cette enveloppe de calicot se remplit de son; il faut en faire entrer autant que possible, afin de rendre la pelote extrêmement dure, sans cela elle ne serait pas gracieuse; le haut doit être très-bombé. Ce calicot est ensuite recouvert de satin ou de marceline de couleur claire (j'en ai cependant vu au filet en cordonnet de soie grise, doublées de vert, et qui étaient aussi fort jolies); le rond au crochet ou au filet se place dessus, on le fixe tout autour; en dessous on pose une ruche double de ruban de satin n° 9 (il en faut 1 mètre 60 centimètres); la dentelle faisant garniture s'applique sur cette ruche, on cache le point à l'aide d'une autre petite ruche faite avec un ruban de satin n° 3; 3 nœuds à bouts très-courts sont placés en dessus, et sont faits avec le ruban de la grande ruche. Ce genre de pelote s'exécute aussi en velours, brodé en soutache ou or, ou de couleur, — et puis encore en mousseline brodée au plumetis, — d'autres enfin en broderie anglaise.

Le n° 13 est un petit ouvrage nouveau; c'est une *bobèche-girandole* qui ne craint pas la maladresse de ceux qui la touchent; mais si elle n'est pas aussi fragile que l'antique bobèche de cristal, elle n'a pas comme celle-ci l'avantage de reprendre aussi facilement toute sa pureté et tout son lustre. Coupe premièrement 2 cartons ronds de 8 centimètres de diamètre, c'est ce qui constitue la bobèche; laisse au milieu une ouverture ronde juste assez grande pour laisser passer une bougie, recouvre ce carton de laine de dix fils et ombrée. Maintenant pour faire les girandoles qui sont au nombre de cinq, il faut avoir un moule de bois diminué du bas, et ayant deux branches (*A la Religieuse*, ce moule coûte 1 fr.); ces deux branches se placent entre le pouce et l'index; tu prends ensuite de la laine pareille à celle dont tu t'es servie pour le rond, et tu la passes de l'une à l'autre branche; avant cela tu auras placé dans le bas du moule du fil très-fort, et chaque fois que tu passes la laine dans les branches, il faut la retenir par un nœud fait avec ce fil, que tu as soin de laisser un peu long; ta girandole finie, tu la fixes au rond de la bobèche; la longueur est de 13 centimètres. Il est inutile de te dire que cette bobèche de laine n'empêche pas d'en placer une en cristal simple au-dessus, car la bougie, qui n'est plus la bougie d'autrefois, l'aurait bien vite abîmée. J'espère que tu m'as comprise; cet ouvrage, quoique très-facile à exécuter, offre cependant quelques difficultés comme explication. Ici finit la petite édition.

Le n° 14 est un dessin pour châle de mousseline, plumetis riche, mélangé de jours; si l'on fait ce dessin sur un carré, il faut au milieu tourner le dessin pour faire la broderie du côté opposé, afin que les pointes tombant l'une sur l'autre se trouvent toutes les deux à l'endroit.

N° 15 Écusson avec les lettres E. D.; plu-

metis, jours, œillets et points d'échelle.

N° 16 Passe d'un bonnet à dessin chèvrefeuille; il doit se faire au plumetis. Quant à la forme, je te la garantis.

N° 17 Rond du même bonnet; il doit être coupé en biais.

N° 18 Petite garniture assortie; pour le devant et le bavolet, il en faut 2 mètres 50 centimètres.

N° 19 T. B., plumetis et œillets ou pois.

N° 20 C. D. enlacées, plumetis ou festons.

N° 21 N. B., plumetis et œillets.

N° 22 Odoïska.

N° 23 Pièce d'un manteau de baptême. Ce petit manteau ou pelisse se fait en cachemire ou cachemire d'Écosse blanc : on le garnit ou de galons posés à plat sur plusieurs rangs, ou de rubans ruchés, ce qui est plus nouveau ; on les brode aussi en galons larges d'un doigt, et soutache; et, comme grande élégance, on peut entourer ce manteau d'une haute broderie au passé; mais j'avoue que le temps et la patience qu'il faut employer à cet ouvrage ne sont pas récompensés par la satisfaction qu'il donne, car le blanc craint tellement qu'on ne peut le conserver longtemps dans sa fraîcheur, ce qui pourtant est son plus grand mérite. Ce manteau a 1 mètre 25 centimètres de long, sur 2 mètres 50 centimètres de large.

Le n° 24 est un capuchon dont la forme toute nouvelle m'a paru devoir aller très-bien; il faut rapprocher les deux extrémités selon les mêmes lettres; le trait formant courbe doit être froncé, de manière à ce que toutes les fronces soient comprises dans l'espace laissé par la jonction des lettres A et B; autour du col, il faudra de chaque côté, faire la pince désignée sur la planche, la coulisse serrera le capuchon à volonté.

N° 25 est une petite pèlerine pour ce même manteau; car ne sachant pas par ta demande lequel des deux genres tu désires, j'ai préféré t'envoyer ces deux patrons. Au reste, certaines personnes mettent ensemble capuchon et pèlerine. Elle doit être droit-fil, et sera garnie comme le reste du manteau.

Le n° 26 est la manche qui peut être adaptée à toutes les formes. Je te dirai avant de finir cette description de manteau que j'ai vu dernièrement chez une de nos grandes lingères ce que l'on appelle une *promeneuse*. Cette promeneuse aurait la prétention de remplacer la pelisse ou manteau, ce que je crois bien difficile, pour le moment du moins; un enfant là dedans est si facile à porter, tandis qu'autrement c'est une vraie étude et souvent couronnée de peu de succès. Figure-toi donc un grand carré de mousseline de 1 mètre 25 centimètres, ou de cachemire si l'on veut que ce soit plus chaud; ce carré est brodé ou orné selon l'élégance qu'on veut lui donner; on le double de soie blanche, mais le plus souvent de couleur claire; il est entouré de ruban de la nuance de la doublure, ayant un nœud aux quatre coins. L'enfant est enveloppé dedans et appuyé ensuite sur le petit oreiller, dont on se sert depuis que nous avons adopté le système anglais. Cette invention est en effet coquette et élégante; je la crois peu admissible, mais tu sais que je me suis promis de tout te signaler.

Le n° 27 Écusson avec E. V., plumetis.

N° 28 A. M. enlacées, plumetis.

N° 29 Maria, plumetis et œillets.

N° 30 Écusson avec J. V., plumetis et œillets ou pois.

N° 31 Écusson E. G., plumetis et feston feuille de rose.

N° 32 Anaïs, plumetis ou feston.

N° 33 E. R., plumetis ou feston.

N° 34 Julie, plumetis ou feston.

N° 35 Ida, plumetis et œillets ou pois.

N° 36 Édouard, plumetis.

N° 37 Écusson S. V., plumetis et feston feuille de rose.

N° 38 Écusson entouré de myosotis. Notre charmante abonnée doit connaître la signification de ces jolies petites fleurs; je les charge donc de réclamer pour moi auprès de celle qui doit les faire.

N° 39 Euphrasie, plumetis simple ou feston.

N° 40 Écusson S. N., plumetis et festons feuilles de rose.

N° 41 Céline, plumetis et point d'armes.

N° 42 Sophie, pois ou broderie anglaise.

N° 43 Espérance.

Avant de te dire adieu, je dois répondre à ta dernière question : Que peut-on faire pour utiliser tous les petits bouts de laine qui restent après un grand travail de tapisserie? Tu peux faire un charmant devant de feu ou descente de lit; tu n'as pour cela qu'à enfouir dans de la mousse une masse de marguerites de toutes les couleurs, c'est du plus joli effet; l'encadrement de ces foyers se fait tout en mousse, et dans le milieu, en forme de carré long, on groupe les fleurs le plus gracieusement possible.

Voilà, ma petite économe, un ouvrage facile à exécuter, et qui, tout en te débarrassant de tes vieilles laines, te fournira une jolie fantaisie d'appartement. J'en aurais encore bien d'autres à te donner; mais le temps et surtout l'espace me manquent, il faut donc que je dise à ma plume de s'arrêter, non cependant sans te serrer la main tendrement.

Description de la gravure de modes. —

La jeune fille porte une robe de popeline brochée ornée de velours.

Chemisette suissesse; des velours sont aussi mélangés à ses cheveux.

La robe de la jeune femme assise à ses côtés est en taffetas d'Italie, au-dessus de chaque volant de dentelle on a placé une ruche également en taffetas.

Bonnet-coiffure en blonde orné de fleurs et de velours à pois.

Explication du Rébus de mars. — Sancho, dont les rêves se sont réalisés, est devenu *le riche Pansa;* — 1854 ou *l'an qui vient; le pauvre* — une fenêtre d'atelier ou un *haut jour,* — un enfant qui reçoit un *présent.* Lis tous les mots soulignés et tu diras : Le riche pense à l'an qui vient, le pauvre au jour présent.

E. E.

MOSAIQUE.

Toutes les fois qu'un homme se met, suivant ses forces, en rapport avec le Créateur, et qu'il produit une institution quelconque au nom de la Divinité, quelle que soit sa faiblesse individuelle, son ignorance, sa pauvreté, l'obscurité de sa naissance, en un mot, son dénûment absolu de tous les moyens humains, il produit des œuvres dont la force et la durée étonnent la raison.

DE MAISTRE.

Faire de son devoir son mérite par rapport à Dieu, son plaisir par rapport à soi-même et son honneur par rapport au monde, voilà en quoi consiste la vraie vertu de l'homme et la solide dévotion du chrétien.

BOURDALOUE.

Pour ne point sacrifier à l'avarice, il faut se résoudre une fois à ne pas craindre la pauvreté, à n'avoir point d'empressement pour le nécessaire.

BOSSUET.

RÉBUS.



Paris.—Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.



Journal des Demoiselles.

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

21e année. No IV.

HISTOIRE D'ESPAGNE.

SERTORIUS.

Vingt ans s'étaient écoulés depuis la mort de Viriathe. Les aigles romaines planaient des bouches de l'Ebre aux bouches du Duero, et dans le sommeil léthargique où s'était endormie l'Espagne, ses souffrances intimes et ses aspirations vers l'avenir témoignaient seules que la vie ne l'avait pas abandonnée. Cependant le génie de la liberté veillait encore sur elle : mais cette fois, par une étrange vicissitude, il allait lui venir de Rome elle-même, pour combattre contre Rome.

A Nursia, au pays des Sabins, un pauvre enfant nommé Sertorius grandissait alors auprès de sa mère, devenue veuve quand il était encore au berceau. Il l'aimait d'une tendresse profonde : tout jeune qu'il était, il comprenait déjà ce qu'il lui devait de reconnaissance ; il pleurait avec elle au souvenir de son père, et pour adoucir les regrets que ce souvenir lui causait, il lui parlait de gloire et d'avenir !...

Rhéa, c'était le nom de sa mère, se plaisait aux brillantes perspectives que Sertorius étalait chaque jour sous ses yeux, et encourageait toutes les ardentes aspirations de son fils. Dominé par un besoin de célébrité et de gloire dont sa mère était le premier mobile, il se passionna pour les succès de la tribune, et quand il vint se faire entendre à Rome, la grande ville s'émut à sa mâle et éloquente voix.

Deux puissants rivaux y étaient aux prises, Marius et Sylla. Sertorius se jeta dans le parti du premier : il débuta dans la guerre par une blessure et un triomphe. Atteint dans les Gaules par un trait ennemi, il perdit un œil, et quand après sa victoire, il reparut pour la première fois à Rome au milieu de l'arène, le peuple exhala en longs cris d'enthousiasme son admiration et ses regrets. Portant alors la main à sa blessure :

« Romains, s'écria Sertorius, ne déplorez pas un malheur qui fait ma gloire !... »

Cet accident ne dépara pas sa belle et noble figure, et ajouta encore à l'affection et au respect que tout jeune déjà il inspirait à ses soldats.

Il s'était avancé à pas de géant à travers tous les grades de l'armée jusqu'à celui de préteur. Mais quelle que fût sa valeur et celle de son lieutenant, Marius fut vaincu et proscrit, et Sertorius, dont Sylla redoutait déjà l'influence, fut condamné à l'exil. Il se ressouvint alors de l'Espagne, dont il avait admiré les sites pittoresques, au début de ses campagnes, et où l'appelaient de nombreux amis.

Le malheur qui resserre si vite les âmes lui eut bientôt attaché tous les peuples de la Celtibérie, où il avait cherché un refuge ; ils ne virent pas en lui un Romain, mais un homme sans patrie ; et, dans un généreux élan, ils lui offrirent la leur ! Un intérêt commun les réunissait contre Sylla : Sertorius avait comme eux à reconquérir son indépendance et à se venger de ses exactions ; aussi se trouva-t-il bientôt en mesure de pouvoir tenir tête dans la péninsule à son redoutable ennemi ; celui-ci, prévenu à temps, envoya en Espagne des troupes nombreuses : pour ne pas sacrifier celles qui se dévouaient à sa cause, et dont le nombre était bien inférieur à celles de Rome, Sertorius ajourna à un avenir meilleur la réalisation de ses espérances ; il partit pour l'Afrique, où il comptait se faire des alliés !

Mais l'étincelle qui venait de jaillir dans la Celtibérie eut bientôt embrasé l'Espagne entière : elle ranima tous ses rêves de liberté, et croyant entrevoir dans Sertorius un nouveau Viriathe, elle lui envoya une députation de Lusitans pour le rappeler à la tête de ses rangs. Il aborda bientôt sur les côtes de la Bétique, où venaient de débar-

quer aussi quelques mariniers au retour d'un voyage aux îles Fortunées. Dans une de ses promenades solitaires aux bords de l'Océan, Sertorius rencontra ces marins; il leur adressa la parole avec bienveillance, et leur fit raconter leurs impressions sur le pays qu'ils venaient de quitter.

— C'est à dix mille stades de la côte d'Afrique, lui dirent-ils, que s'élèvent ces deux îles, qui ne sont séparées que par un petit bras de mer. Rien n'y ressemble au reste de la terre; le ciel y est plus bleu, l'air plus pur et la mer plus limpide: les vents et les tempêtes n'en approchent jamais, et la vague se brise doucement sur les côtes en sillons argentés. Les fleurs et les branches touffues des arbres séculaires s'y balancent mollement sous un léger zéphir: les dieux doivent avoir habité ce pays enchanté; une douce rosée y rafraîchit chaque matin la terre dont l'homme n'a pas besoin de déchirer le sein pour lui faire produire des plantes et des fruits: ils y croissent d'eux-mêmes; des oiseaux au plumage doré y font entendre un concert éternel, et l'homme contemple dans la douce paix du corps et de l'âme tous ces biens faits pour lui.

Sertorius se sentit profondément ému à ces tableaux. Un penchant invincible le poussait vers la solitude, tandis que sa destinée le retenait au milieu des camps. Il y avait en lui comme deux hommes se livrant une lutte constante: l'un poursuivant la puissance et la gloire; l'autre entraîné par l'amour de la justice et les vertus du foyer; mais comme si le premier n'eût agi que sous une influence éphémère et factice, la victoire demeurait toujours au second. Sa nature mélancolique et aimante était exilée dans ces temps dévoués à la force brutale et au culte matériel; toutes les aspirations idéales que la civilisation devait faire éclore parmi nous germaient déjà dans son âme!

A cette image d'une vie douce et tranquille que les marins venaient d'exposer sous ses yeux, Sertorius se rappela la patrie absente, et fut pris d'une immense douleur. Il entrevit les luttes et les champs de bataille, et comparant avec dégoût la gloire puisée dans le sang au bonheur du recueillement et du calme, il résolut de fuir le spectacle de l'injustice et de la tyrannie jusque dans les îles lointaines, où on lui disait que la paix résidait toujours. La mission qu'il avait à remplir parmi les Lusitans, et leurs efforts pour le retenir, ne lui permirent pas d'exécuter ce dessein. Alors, pour briser jusqu'à l'espérance de cette vie paisible qui ne lui était plus permise, il appela lui-même aux armes tous les peuples de l'Espagne, et, se dressant à leur tête avec une énergie superbe, il les mena droit à l'ennemi.

La promptitude de ses résolutions sur les champs de bataille répondait à la puissance de son regard; il découvrait d'un coup d'œil la force ou la faiblesse de l'ennemi, et planait comme un aigle au-dessus des dangers. Mais son premier mérite fut de comprendre l'Espagne: ce fut là le secret de ses triomphes et de son étrange destinée.

Le peuple espagnol, toujours préparé aux héroïques sacrifices, ne l'était jamais aux mesures d'initiative. Endormi aux rayons de son soleil brûlant, il ne se réveillait qu'au sourd murmure des peuples qui arrivaient le conquérir, quand il ne pouvait plus que protester et mourir. Passionné pour la grandeur et le courage, les plus généreux instincts fermentaient en lui; mais il n'avait montré encore qu'un seul homme dont le nom dût passer à la postérité. Cependant il lui fallait un guide. Tourmenté d'ailleurs par son besoin d'enthousiasme, il était prêt à se rallier à toute heure à celui qui saurait lui inspirer de l'admiration. Peu lui importait la patrie de l'homme, il ne voyait que son génie: Scipion en avait été la première preuve, Sertorius allait être la seconde.

Pour que le lien qui devait lui attacher les Espagnols fût indissoluble, il le fixa dans leurs cœurs! Il les traita en ami et en père: de toutes les charges publiques que Rome faisait peser sur eux, beaucoup furent réduites, les autres abolies; enfin, comme Viriathe, il consacra au pays et au soutien de l'armée toutes les richesses que la victoire lui amena. L'un de ses premiers soins fut d'apprendre aux Espagnols à com-

battre : au lieu de ces sorties fougueuses où ils se précipitaient pêle-mêle, il leur enseigna la discipline et l'ordre dans les rangs; de plus, pour flatter la passion du luxe qu'il avait remarquée en eux, comme aussi sans doute pour exalter le sentiment de leur propre dignité, il les couvrit de riches armures et les arma de superbes poignards. Toutefois, il avait trop bien saisi l'esprit aventureux de l'Espagne et l'avantage de sa configuration pour renoncer entièrement au système qu'elle avait suivi jusqu'alors; plus d'une fois, recourant aux embûches et à la guerre d'escarmouches au milieu des montagnes, il leur dut d'éclatants succès.

Deux consuls romains, Lucius et Manilius, avaient échoué déjà dans la péninsule, quand Métellus et le jeune Pompée vinrent s'y mesurer après eux contre le rival de Sylla. Un renfort inattendu grossissait vers cette même époque l'armée de Sertorius. Perpenna, autre général romain, forcé de fuir comme lui devant les persécutions de Sylla, avait réuni en Italie et en Sardaigne vingt mille hommes avec lesquels il était venu débarquer en Espagne, où il espérait aussi se créer un parti et un empire; mais bientôt dominé par l'ascendant de Sertorius, il avait été forcé de se réunir à lui.

Après un succès de Pompée sous les murs de Valence. Sertorius jura de se venger de cet échec. Il marcha aussitôt vers Pompée, qu'il rencontra sur les confins de la Vieille-Castille. Les deux troupes s'affrontèrent avec une égale valeur; leurs armes s'entre-choquaient et brillaient au soleil dans un magnifique désordre; les hommes tombaient sur le champ de bataille comme s'ils eussent été renversés par un souffle de mort, et léguant leur courage à ceux qui restaient debout, ceux-ci reprenaient la lutte avec une nouvelle fureur!

Mais les Espagnols n'avaient pas encore une assez longue habitude de ces combats réguliers, ils faiblirent les premiers!

« Voilà donc ces Espagnols qui me demandaient de les conduire à la victoire pour plier à l'ombre du danger! Retournez à vos chaumières : je saurai bien mourir sans vous, » s'écrie Seriorius. Disant ces paroles, il brandit son poignard, et précipite son cheval dans les rangs ennemis. Ralliés par sa voix et plus encore par son courage, les Espagnols se jettent à sa suite dans les lignes romaines : bientôt ils y sont vainqueurs!

La lutte avec Métellus et Pompée se renouvela ainsi pendant huit ans sur tous les points de l'Espagne : quelques courts instants de trêve lui permirent seuls de respirer!

Cependant au milieu de cette éternelle tourmente, Sertorius jetait d'une main ferme les bases fondamentales de l'avenir de la péninsule. Avec ce coup d'œil sûr qui appartient aux grands hommes, il avait entrevu comme Viriathe, que la liberté de l'Espagne ne serait qu'un vain nom tant que le sentiment de cette indépendance resterait partiel, et ne serait pas vivifié par la force de l'unité. Sous l'empire de cette conviction, il donna à chacune des deux grandes divisions ibériques un gouvernement particulier dont les principes étant les mêmes devaient insensiblement préparer la fusion de toutes les peuplades, quelles que fussent leurs habitudes locales et la diversité de leurs mœurs!

Cette politique toutefois ne pouvait assurer que la puissance matérielle de l'Espagne. Sertorius demandait plus pour elle; il voulut la régénérer par une révolution morale, et appela sur elle toutes les lumières de la civilisation.

Un secret instinct peut-être plus encore que la grandeur de ses vues le poussait vers cette rénovation. La gloire et la puissance n'avaient pu bannir de son cœur l'image de la patrie absente. Sertorius aimait son pays comme il aimait sa mère; ces deux amours se tiennent toujours unis dans le cœur. Du même bras dont il attaquait Rome il eût voulu l'étreindre : exilé par cette ingrate patrie, il pleurait à son souvenir. Forcé par une implacable destinée de s'élever par les défaites de cette patrie, il gémissait de ses propres victoires : plus d'une fois comme un jour sur les bords de l'Océan, il voulut abandonner son poste et sa mission pour éviter la douleur de com-

battre l'Italie. Dans les loisirs de la paix surtout, quand, délivré de l'obsession du devoir et des armes, il appelait à lui toutes les joies de la terre natale, qu'il retournait par la pensée jusqu'à l'humble maison de Nursia où l'attendait toujours sa vieille mère; quand les premiers applaudissements de ses concitoyens, vibrant encore dans son âme, l'enivraient de patriotisme et d'honneur, il se sentait défaillir, et écrivait à Rome :

« Rends-moi ma place : j'aime mieux être le dernier dans ton enceinte que le premier à la tête du monde. »

Et Rome ne lui répondait que par un nouveau défi.

L'amour toutefois devait l'emporter sur la haine. Sertorius, refoulé jusqu'à sa dernière espérance, allait bientôt forcer cette patrie qui le rejetait à jamais, d'arriver jusqu'à lui.

Déjà tous les Romains établis en Espagne s'étaient ralliés à son drapeau. Attirés par la protection qu'il accordait aux arts, à l'instruction, au commerce et surtout à leur nom, d'autres Romains accouraient chaque jour se presser sous ses ordres : il en éprouvait une joie profonde qu'il ne déguisait pas aux yeux des Espagnols. Par un miracle de politique il sut même leur faire envisager comme la plus haute récompense le titre de Romains.

Deux grandes villes s'élevaient à sa parole, Osca dans la Celtibérie, Ebora dans la Lusitanie.

Pendant qu'il créait dans cette dernière ville, où il avait fixé sa résidence, un sénat composé de trois cents sénateurs, tous Romains comme lui, il appelait à Osca les premiers savants de l'Italie pour les attacher aux écoles qu'il venait d'y fonder. La jeunesse espagnole fut initiée aux arts, aux sciences, à la langue et même à la philosophie qu'on enseignait à Rome : ces études leur conféraient le titre de Romains et leur frayaient le chemin à toutes les charges. Par une étrange contradiction, ce peuple d'Espagne qui savait mourir pour la liberté, comme à Sagonte et à Numance, oubliait ainsi jusqu'à son nom devant quelques hochets jetés à son orgueil.

Une nouvelle Rome surgissait ainsi autour de Sertorius sur les débris de la nationalité espagnole; bientôt il put s'écrier, comme le lui fait dire Corneille :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je [suis.

Du reste, tout en perdant son caractère sous l'influence de cette civilisation romaine, la péninsule repoussait avec plus d'énergie que jamais l'idée du joug romain. Pressée d'expulser de son sein les derniers vestiges de cette puissance, chaque jour elle redemandait les combats. La superstition qui fanatise les peuples exaltait encore cette ardeur guerrière. Sachant de quel empire sont les croyances naïves sur les peuples simples et enthousiastes, Sertorius leur donna un nouvel aliment. Il avait reçu d'un paysan lusitan, au moment où elle venait de naître, une biche blanche à laquelle il donna les soins les plus tendres. Elle s'attacha à lui avec un instinct remarquable; elle le suivait à toute heure : le bruit des armes et le tumulte des batailles ne purent même jamais l'éloigner. Frappé de cette fidélité touchante, le peuple voulut y voir une cause surnaturelle. Sertorius lui laissa croire que sa biche était un présent des Dieux : dès lors les soldats redoublèrent de respect pour les ordres de leur chef, la présence de la biche leur fut un garant de la victoire, comme aussi son absence prolongée à dessein par Sertorius les punissait s'ils avaient montré moins de zèle ou de docilité à leurs devoirs.

Cependant le moment approchait où l'astre toujours grandissant de Sertorius devait enfin pâlir; et comme si pour l'atteindre, le malheur se fût mesuré à la hauteur de sa prospérité, le premier coup qui le frappa fut le plus douloureux : ce fut la mort de sa mère. Le chagrin qu'il éprouva en l'apprenant fut si intense, qu'il domina sa raison : il fut brisé surtout au regret de ne pas l'avoir revue. Il l'appelait au milieu de ses larmes, écoutait anxieux si elle n'allait pas lui répondre, lui donnait les noms les plus doux, lui rappelait un à un les souvenirs de sa jeunesse, les pleurs de

joie qu'elle avait répandus sur lui; puis tout à coup, quand il se souvenait que sa voix ne devait plus se faire entendre, il éclatait en sanglots, et lui criait qu'il voulait mourir aussi. Il passa huit jours ainsi, dans la retraite la plus isolée de son palais, la face prosternée contre terre pour éviter la lumière qui n'éclairait plus la seule femme qu'il eût aimée!

On fit de vains efforts pour le rappeler au courage et à la résignation : il n'avait plus d'attrait que pour sa propre douleur; tous les intérêts s'étaient évanouis devant lui. Déchargé sur ses officiers de tous les devoirs de sa position, il ne voulut pas même donner le mot d'ordre une seule fois pendant ces huit jours.

On parvint enfin à lui faire prendre quelque nourriture; revenu de l'égarement de sa douleur, il reprit le commandement de l'Espagne; mais il resta plongé dans un morne abattement dont il ne se releva jamais.

Comme si le charme de la destinée de Sertorius eût reposé dans les mains de sa mère, il se brisa avec elle : depuis cette époque, la mort projeta toutes ses ombres sinistres sur la tête proscrite du vainqueur; elle sembla le guider par la main dans les détours qu'il prit pour lui échapper.

Métellus retiré à Cordoue, la seule ville restée fidèle à Rome, s'y était fait rendre des honneurs ridicules pour célébrer un succès d'occasion remporté sur les armées de Sertorius. Il comprit bientôt que la gloire imaginaire dont il s'entourait ne pouvait avoir longtemps prise sur l'esprit du sénat et du peuple. Dévoré de vanité et d'ambition, il résolut d'en finir avec l'Espagne par une victoire facile qui lui serait assurée dès qu'elle n'aurait plus de chef : l'exemple de Scipion lui avait appris comment il pouvait s'en défaire!...

Aussitôt les trompes retentirent dans toute la Bétique, pour promettre, au nom de Métellus, cent talents (550,000 francs) et vingt mille arpents de terre à celui qui lui apporterait la tête de son ennemi.

A dater de ce moment, la vie de Sertorius, déjà si attristée, ne fut plus qu'une longue agonie. Obsédé du pressentiment de sa mort prochaine, il cherchait partout le traître qui devait le surprendre; il croyait sentir à tout instant un bras assassin s'appesantir sur lui. Le coup qui devait le frapper l'atteignait à toute heure; et la plus cruelle de ses angoisses était d'attendre la mort de la main d'un de ces Romains qui lui étaient si chers.

Sa biche fut frappée la première, comme si toutes les joies de sa vie eussent dû s'éteindre avant lui. La perte de cet intéressant animal, auquel il portait un si tendre attachement, lui parut un présage funeste; elle agrandit encore la solitude morale qui se faisait autour de lui, comme un avant-coureur de la solitude du tombeau.

Toutefois par un privilége bien glorieux pour les Espagnols, Sertorius n'arrêta pas sur eux ses soupçons; au moment même où il s'aliénait l'esprit des Romains, et les éloignait de lui par une méfiance qui les humiliait, il s'entourait, à l'exemple des chefs celtibères, d'une garde nombreuse de dévoués. Ces dévoués s'attachaient à leur patron avec une fidélité religieuse. C'était pour eux un déshonneur que de l'abandonner sur le champ de bataille, ou de lui survivre s'il avait succombé.

Cependant l'orgueil devait l'emporter sur la vénalité dans la voie du crime; les promesses de Métellus n'avaient pas fait encore brandir un poignard, que l'ambition décrétait à voix basse la sentence de Sertorius au sein même de son palais. Son mérite et son crédit aux yeux du monde entier importunaient Perpenna; dans son étroite vanité, gonflé du sentiment de sa noblesse, il ne comprenait pas que l'Espagne eût opté pour le génie et le cœur, quand il avait, lui, Perpenna, la naissance..... et il demandait à ses pareils combien de temps encore ils seraient assez lâches pour obéir à un homme venu d'en bas?...

Pendant qu'il semait ainsi, dans le secret, l'agitation et la haine, il pressait au dehors les préparatifs d'une fête à laquelle devait assister Sertorius. Abusé par la fausse nouvelle d'une victoire remportée par un de ses lieutenants, Sertorius avait en effet secoué un instant le fardeau de son inquiétude et promis à Perpenna de se

rendre au repas auquel il était convié. Il y porta avec lui ce sentiment de dignité sérieuse et bienveillante dont il ne se séparait jamais, et contre lequel les agents de Perpenna devaient d'abord conspirer. Pour former un plus frappant contraste à cette gravité majestueuse, ils s'abandonnèrent bientôt, sous prétexte de la fête, aux démonstrations les plus fougueuses d'une joie de convention. Blessé de leur tenue et de leurs paroles, Sertorius crut devoir leur rappeler qu'il n'était pas digne des chefs d'une nation de s'abandonner ainsi à l'influence éphémère des liqueurs et du plaisir. Sa voix fut impuissante sur ces traîtres : ils reprirent avec un nouvel élan de frénésie leurs cris incohérents.

Resté seul impassible au milieu de ces scènes d'avilissement et de désordre, Sertorius voulut du moins échapper au triste spectacle qu'elles lui présentaient. Pour n'en être pas témoin, il se renversa sur le lit où, suivant l'usage de Rome, il était placé pour prendre son repas. Comme il s'inclinait sur les coussins moelleux de duvet et de pourpre, la coupe de Perpenna tomba tout à coup de ses mains, et roula sur le sol avec le bruit sonore des métaux précieux!

A ce signal attendu, le voisin de Sertorius s'élance sur lui et lui plonge son épée dans le flanc! Le sang s'échappe par torrents de sa large blessure, une pâleur livide se répand sur ses traits. Pourtant il se redresse encore et domine un instant cette assemblée d'assassins!..... Ils crurent voir un spectre les menaçant à leur tour!

Mais un coup plus poignant que celui du glaive venait de frapper Sertorius au cœur: tous ces bras levés sur lui étaient des bras romains.

Affaissé sous le poids de sa douleur, il retomba ensanglanté sur son lit de parade et ferma les yeux pour toujours!...

Son cadavre gisait encore sur ce lit que Perpenna fouillait déjà dans ses archives! Il dut reculer sous un épouvantable remords : le premier nom qu'il rencontra sur le testament de son maître, c'était le sien. Sertorius l'appelait seul à être son successeur et son héritier!...

La mort de Sertorius, comme celle de Viriathe, souleva dans toute l'Espagne un long cri de désespoir: elle pleura sur lui et sur elle, et fut prise du délire de cette double douleur. Dans l'excès de leurs regrets et de leur fidélité, les dévoués de Sertorius, dédaignant une vie qu'ils ne pouvaient plus lui consacrer, résolurent d'honorer ses mânes par une sanglante hécatombe. Rangés autour du bûcher dont la flamme dévorait son corps, ils se frappèrent au cœur et tombèrent tous ensemble formant une couronne de cadavres à ses os consumés.

LOUISE BADER.

BIBLIOGRAPHIE.

Manuel de la Charité, par M. l'abbé J. Mullois.

C'est au sein d'une conférence de charité que nous avons entendu lire à haute voix les premières pages du livre de M. Mullois; on n'avait rien trouvé de mieux pour ranimer le zèle des femmes pieuses qui composaient cette réunion, car même au sein des bonnes œuvres on voit s'introduire parfois un sourd ennui, une secrète langueur, et l'excellent ouvrage dont nous venons entretenir nos jeunes lectrices semblait destiné à combattre ces dispositions mortelles pour le bien, et dont les âmes les meilleures ne savent pas toujours se défendre.

Depuis nous avons relu à tête reposée le *Manuel de la Charité*, et nous avons trouvé sous ce titre modeste un ouvrage écrit avec la verve, l'élan du cœur, et qui semble destiné à concilier ces deux classes de la société, les riches et les pauvres, que depuis quelques années on a voulu placer vis-à-vis l'une de l'autre dans un état d'antagonisme perpétuel. Aux riches, il dit : « *Venez et voyez :* voilà les souffrances de » vos frères; jetez sur eux un regard de pi» tié; prélevez la dîme de vos richesses et de

» vos plaisirs au profit de ceux qui souf-
» frent. » Mais aux pauvres, il dit : « Ne
» vous croyez pas oubliés : vous avez des
» amis dont vos misères sont l'éternel et
» noble souci ; le Père commun des hom-
» mes a donné pour vous aux riches l'or,
» et surtout l'affection et les inventions in-
» génieuses de la charité, qui valent mieux
» que l'or. Notre Dieu est juste : il sauve
» les riches par la charité, et les pauvres
» par la patience. »

A l'appui de ce thème également juste et consolant, M. Mullois déroule le tableau des bonnes œuvres, surtout de celles qui existent à Paris. Dans une série de chapitres émouvants et spirituels, il donne les plus sages conseils à ceux qui désirent employer leur fortune, leur temps, leurs talents, au soulagement de l'indigence. Guidées par lui, nous jetterons un rapide coup d'œil sur ces créations charitables dont s'honore la ville de Paris, reine des plaisirs, mais reine aussi des bonnes œuvres.

M. Mullois commence par les enfants des pauvres, *qu'il faut*, selon son expression, *aimer et aimer beaucoup*. Ces enfants des classes inférieures, il en faut faire des hommes, des ouvriers honnêtes, comprenant qu'ils sont membres de la grande société humaine, et peuvent mériter autant que qui que ce soit estime et respect, et cela, il faut les en persuader avant que le mal les saisissant de sa main de fer, ne soit venu leur dire : Tu es à moi, en vain tu te débats ; il est trop tard !

La charité pour l'enfance est admirablement comprise à Paris : elle s'occupe de l'enfant même avant sa naissance, par la Société de *Charité maternelle*, qui, créée en 1788, a eu pour première présidente Marie-Antoinette, reine de France; cette institution fournit aux pauvres mères une layette, un secours de cinq francs par mois, et une petite somme à la fin de l'allaitement ; l'association des *Mères de Famille* recherche surtout les pauvres honteux qui échappent aux investigations de la charité officielle ; elle donne aussi argent, layettes, effets de couchage, bons de viande, de bois, etc. Après, viennent les crèches, les salles d'asile, dues, les premières, à M. Marbeau, les secondes à madame de Pastoret, et les classes tenues dans tous les quartiers, par des Frères, par des Sœurs de différents ordres, recevant et abritant des milliers d'enfants exposés à une existence vagabonde, et les gardant jusqu'à la première communion. Alors arrive l'époque des dangers et des provocations au mal : les *Sociétés de Patronage* se montrent à leur tour sur la scène; elles veillent sur les enfants dans les ateliers, les préservent des mauvais traitements et des mauvais exemples; elles les rassemblent le dimanche, et, loin des grossiers plaisirs de la rue, les apprentis passent une heureuse journée entre les devoirs de religion et les récréations de leur âge. Recommandez cette œuvre à vos frères, mesdemoiselles; c'est l'œuvre des jeunes gens : devenir les tuteurs et les frères aînés des enfants du peuple, il y a là de quoi tenter leur zèle et leur ambition. Pour vous, vous avez en partage les petites filles, les pauvres orphelines ; elles vous appartiennent; Dieu vous les donne, afin que vous les lui donniez à votre tour ; enrôlez-vous dans la *Société des Jeunes Économes;* vous donnerez tous les mois *trente centimes*, vous placerez quelques billets de loterie, et, grâce à vos soins et à ceux de vos compagnes, *deux cents jeunes filles* recevront le bienfait de l'éducation et de l'apprentissage. Vous pourrez aider de vos aumônes la maison de *Sainte-Marie de Lorette*, où l'on reçoit les petites filles de huit à douze ans, ou celle de *la Providence*, fondée pour les orphelines ; ou bien, vous choisirez dans une pauvre famille un enfant ; ce sera le vôtre ; vous le surveillerez, vous l'encouragerez, vous l'aimerez, et il vous aimera. Moraliser un enfant, dit M. Mullois, c'est plus que nourrir une famille de pauvres pendant vingt ans.

Mais d'autres devoirs encore vous réclament. Dans la maison voisine, dans la vôtre peut-être, il y a des misères affreuses, des douleurs déchirantes que vous pourrez consoler par une bonne parole, une visite faite à propos. Avez-vous vu parfois les réduits des pauvres? Qu'il me soit permis de vous introduire dans une mansarde seulement. Vous voyez cette chambre basse, étroite, mal close; la fenêtre a perdu une partie de ses vitres, du papier les remplace; une paillasse couverte d'un monceau de haillons, c'est le lit; à côté est un petit coffre, un pot de terre, avec deux ou trois restes de chaises, voilà l'habitation, voilà le mobilier de cinq ou six personnes. C'est là qu'on a trouvé (1) une famille ainsi composée : un mari sans ouvrage, une femme paralytique, quatre enfants couchant pêle-mêle sur des tables, enveloppés dans des jupes en lambeaux... une femme mourante, un enfant nouveau-né enveloppé dans la veste de son père, récemment sorti de l'hôpital, et sept petits enfants couchant sur le carreau dans un corridor humide... Et la nourriture des pauvres? Souvent ramassée partout, même dans la boue des rues. Une pauvre femme guette le moment où la domestique de telle maison va déposer les ordures dans la rue; elle court, elle les remue; elle ramasse les os, les débris de pain, de légumes..... Parmi cette affreuse misère, les pauvres ont-ils du moins les espérances et les consolations pénétrantes de la religion? Hélas! non, pour la plupart : l'impiété d'en haut est descendue en bas... Voyez donc que de bien vous pouvez faire, jeunes filles, jeunes femmes qui lisez ceci. L'aumône, la bonne et douce parole, le bon exemple, le zèle prudent et charitable, tous ces moyens sont à votre disposition, puisque la Providence vous a départi tout à la fois la fortune, l'intelligence, et le cœur surtout, le cœur qui fait plus de bien aux pauvres que la plus grande richesse ou que le génie le plus éclatant. Allez voir les pauvres; allez voir cet homme qui peut-être maudit Dieu, et à qui votre visite rappellera que Dieu est bon et n'oublie aucune de ses créatures. Allez voir cette pauvre veuve abandonnée. Elle s'est dit : Il y a encore de bonnes âmes, peut-être le ciel m'en enverra-t-il quelqu'une... Soyez cette bonne âme, soyez cet ange consolateur... Que la pauvre veuve puisse dire à ses enfants, quand vous l'aurez quittée : Oh! la bonne jeune fille! Que Dieu la bénisse!

Mais comment, direz-vous, secourir les pauvres? C'est plus facile qu'on ne pense. On a vu nourrir des familles entières en réunissant de vieilles cartes de visite, des cachets de cire, en entassant non des centimes, mais des millièmes de centimes : ce sont là des inventions ingénieuses; mais quelles ressources plus grandes les pauvres ne trouveraient-ils pas dans nos dépenses superflues, si nous savions un peu les réduire! Une paire de gants, c'est douze livres de pain; un bouquet, c'est un mois de loyer, un billet de concert, c'est un jupon, une veste; c'est un habillement complet pour le petit enfant qui ne peut aller à l'école, faute d'un vêtement convenable... Vous renouvelez votre toilette : prenez-la un peu moins chère, et puis ajoutez une *robe*, un *pantalon*, une *veste*, une *paire de chaussures* pour les pauvres. Vous meublez un appartement; que le meuble soit un peu moins beau, mais avec l'argent de reste, achetez des draps pour ceux qui n'en ont pas, un mauvais lit pour ceux qui couchent sur des briques, ou du moins quelques bottes de paille fraîche pour ceux qui couchent sur une paille infecte et à demi pourrie... Achetez quelques bons livres, pour sauver les pauvres de l'ennui, ce voisin du désespoir. Donnez vos *vieilleries*, vieux linge, vieux meubles,

(1) Bulletin de la Conférence de Saint Vincent de Paul.

vieux vêtements, qui encombrent vos armoires et vos greniers; ce seront des trésors pour des créatures dénuées de tout. Nous avons cité autrefois dans le *Journal des Demoiselles*, un excellent et spirituel rapport de M. Baudon, président des conférences de Saint-Vincent de Paul, expliquant le parti que l'on peut tirer des vieilleries.

Vous ne pourrez pas faire par vous-mêmes tout le bien que vous voudriez embrasser; pour être plus fortes, associez-vous à une de ces pieuses sociétés, généreuses milices de notre siècle qui combattent la misère et les périls qu'elle enfante. Aux hommes s'ouvre la *Conférence de Saint-Vincent de Paul*, œuvre humble et grande, qui répand aujourd'hui ses bienfaits par tout l'univers (1); les femmes ont une association corollaire qui existe dans presque toutes les villes et qui est ordinairement connue sous le nom de *Société des Dames de charité*. La visite des pauvres à domicile est le but de cette réunion, la visite sérieuse, *la visite assise*, comme s'exprimait l'an dernier un des prélats les plus distingués de France, c'est-à-dire la visite assez prolongée, assez intime pour que la visiteuse soit au courant des besoins, des idées, de la position de la famille qu'elle a adoptée. Sans doute, au premier aspect, cette visite des pauvres, ce spectacle de la douleur, ont quelque chose de difficile, de pénible, mais bientôt on y trouve je ne sais quel attrait; on se passionne pour ces œuvres, parce qu'elles nous donnent ces joies mystérieuses qui sont la véritable vie de l'âme... Et pour fonder ces *Sociétés*, même dans un bourg, dans un village, il faut bien peu de chose: quelques cotisations (à dix francs, par exemple), une loterie, un petit concert donné par les artistes du lieu, suffisent pour procurer à soixante, soixante-dix familles des secours utiles, bons de pain (quatre par mois), bons de bois ou de houille en hiver; bons de viande (en cas de maladie); quelques effets de couchage. Nous en parlons par expérience: il faut peu de chose pour faire le bien; il faut surtout ce que l'argent ne saurait acheter, la bonne volonté. Si vous habitez la campagne, tâchez d'avoir un peu de linge, quelques draps, quelques couvertures, des paillasses (dont vous ferez renouveler la paille ou les balles d'avoine), des traversins, deux ou trois lits de camp; vous prêterez cela aux malades; vous formerez une espèce d'*hôpital ambulant* d'une extrême utilité.

Ce sont là surtout les œuvres propres aux femmes; aux hommes, aux jeunes gens s'offrent d'autres moyens d'exercer le zèle et la charité. Les *Écoles des militaires*, les *Réunions de Saint François Xavier*, la *Sainte Famille* ouvrent leurs portes toutes grandes aux hommes instruits et surtout aux hommes de bien, selon l'attrait qui les poussera, soit à instruire le pauvre soldat exposé à l'oisiveté, aux dangers des villes, soit à procurer le dimanche à l'ouvrier des distractions honnêtes, soit à catéchiser, à moraliser les pauvres familles aussi ignorantes que misérables. Ces trois œuvres existent, non-seulement à Paris, mais à Tours, à Lille, à Metz, à Lyon, etc., et partout elles opèrent un bien sérieux et durable, partout elles donnent à ceux qui s'en occupent d'ineffables consolations.

Vous voyez, mesdemoiselles, le but et le plan que s'est proposé M. l'abbé Mullois. Il a voulu peindre les misères matérielles et morales qui abondent autour de nous, et après nous avoir montré le mal, il nous indique le remède. Il nous fait connaître ces œuvres diverses, créations d'une charité ardente, auxquelles nous pouvons tous apporter l'obole de notre bourse et le zèle de nos cœurs. Lisez son livre, pour connaître les misères sociales qui vous pressent, vous environnent

(1) La Conférence de Saint Vincent de Paul est répandue par toute l'Europe, en Amérique, en Afrique, à Smyrne, à Jérusaalm, etc

de toutes parts ; lisez-le pour apprendre à les soulager ; répandez-le autour de vous pour gagner de nouveaux soldats à cette généreuse croisade contre la pauvreté, le vice et le désespoir. « La femme chré- » tienne, dit M. Mullois, peut exercer une » grande influence sur les malheureux, » parce que Dieu lui a donné l'insinua- » tion, la douceur, la grâce, le charme de » la parole, parce qu'elle touche par tous » les points au peuple ; elle touche à ses » misères, à sa faim, à ses blessures, à son » désespoir, à son âme ; elle y touche par » le travail qu'elle lui procure, par l'édu- » cation qu'elle lui donne, par les plaies » de son corps qu'elle panse, par les vête- » ments dont elle le couvre, par l'argent » qu'elle lui met dans la main sans qu'il » s'en aperçoive. Elle, plus que tout autre, » peut recruter et entretenir toutes ces as- » sociations, y pousser des hommes qui » n'y songeaient pas ; on ne pourra la re- » fuser ; elle sait si bien trouver les voies » mystérieuses qui conduisent au cœur ! »

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

ODE TO SPRING.

No longer hoary winter reigns,
No longer binds the streams in chains,
Or heaps with snow the meads.
Array'd with robe of rainbow-dye,
At last the spring appears on high,
And smiling over earth and sky,
Her new creation leads.
The snows confess a warmer ray,
The loosen'd streamlet loves to stray,
And echo down the dale.
The hills uplift their summits green,
The vales more verdant spread between,
The cuckoo, in the wood unseen,
Coos ceaseless to the gale.
The rainbow arching wooes the eye
With all the colours of the sky,
With all the pride of spring.
Now heaven descends in sunny showers,
The sudden fields put on their flowers,
The green leaves wave upon the bowers,
And birds begin to sing.
The cattle wander in the wood,
And find the wonted verdant food
Beside the well-known rills;
Blythe in the sun the shepherd swain
Like Pan attunes the past'ral strain,
While many echoes send again
The music of the hills.

LOGAN.

AU PRINTEMPS.

L'hiver blanchi par le givre a cessé de régner ; il ne tient plus les eaux captivés, il ne couvre plus les prairies de sa neige.

Revêtu du prisme de l'arc-en-ciel, le printemps se montre enfin ; et souriant à la terre et aux cieux, il étale ses créations nouvelles.

Les neiges reconnaissent des rayons plus chauds ; le ruisseau délivré se plaît à s'égarer et bruït le long de la vallée.

Les collines dressent leurs sommets verdoyants, tandis qu'entre elles les vallons étendent leur tapis d'herbe. Caché au fond du bois, le coucou mêle à la brise son incessante plainte.

L'arc-en-ciel charme l'œil par toutes les couleurs de l'éther, par la beauté glorieuse du printemps.

C'est à flots que se répand maintenant la lumière ; les prairies se couvrent tout à coup de fleurs, le vert feuillage se balance sur les bosquets, et les oiseaux commencent à chanter.

Le bétail erre dans le bois, où il retrouve sa nourriture accoutumée près des ruisseaux qui lui sont bien connus.

Le joyeux pâtre, assis au soleil, entonne comme le dieu Pan ses accords champêtres, et maint écho répète la musique des collines

Mlle AMÉLIE DESPREZ.

MIRIAM.

I. — L'AVANT-VEILLE D'UNE FÊTE JUIVE.

« C'est demain la veille de Pâques de Rose, ma chère Rebecca. Demain, 10 septembre 1760, avez-vous invité nos parents, tous nos parents, à dîner? dit en se mettant à table le banquier Ismaël Sylveyra.

— Oui, mon ami, lui répondit-elle avec un doux sourire, je les ai tous invités. »

Ce mot *tous*, prononcé avec une hésitation et une émotion visibles, causa comme un certain frémissement à deux des personnes assises à la table d'Ismaël. Mais avant d'aller plus loin, je crois utile de faire le portrait de chacun des membres de cette famille juive.

Ayant sa femme à sa droite, M. Sylveyra avait à sa gauche sa fille Dalila, grande et belle personne de dix-neuf ans, blonde, svelte, rieuse et folle comme on l'est à cet âge; venaient ensuite deux autres convives : un jeune homme et une jeune fille, sur lesquels il n'y avait qu'à jeter les yeux pour deviner qu'ils étaient frère et sœur; le jeune homme avait vingt ans et la jeune fille dix-sept.

Daniel, ainsi se nommait le jeune homme, portait sur son jeune front cette gravité qui naît du malheur, cette pâleur studieuse que cause la fatigue du travail. Miriam, la jeune fille aux joues fraîches et roses sous les longues boucles de cheveux noirs qui encadraient son délicieux visage, ne semblait occupée qu'à retenir les nombreux sourires qui venaient se presser sur ses lèvres et qu'elle échangeait, soit avec son frère, qui y répondait comme par un grand effort de complaisance, soit avec Dalila, dont le rire naïf était aussitôt suivi d'un regard craintif jeté sur le front soucieux de son père.

A ce mot *tous*, une teinte d'ironie avait remplacé le sourire sur les lèvres de Miriam, pendant qu'un nuage de mélancolie passait sur le front de Daniel. Ces deux impressions n'échappèrent point à M. Sylveyra.

« En disant *tous nos parents*, reprit-il, je n'ai entendu parler que de ceux qui voudront y venir. Et il regarda Miriam, qui rougit et répliqua vivement :

— Ou qui le pourront!

— Miriam! s'écria madame Sylveyra, comme pour la rappeler à l'ordre.

— Laisse, Rebecca, dit M. Ismaël Sylveyra avec bonté, laisse cette petite ingrate achever sa pensée.

— Ingrate! prononça Miriam; et ses beaux yeux noirs firent jaillir des larmes. Oh! mon oncle!... Ingrate! répéta-t-elle, lorsque je voudrais consacrer ma vie à vous témoigner la reconnaissance que je dois à vos bontés pour moi et pour mon frère!

— Reconnaissance qui n'empêche pas que tu ne me croies des torts envers mon frère, n'est-ce pas?

— Ne m'interrogez pas, mon oncle, je vous en prie, répondit Miriam.

— Cette petite est d'une audace! s'empressa de dire madame Sylveyra comme pour prévenir le mécontentement de son mari.

— Qui ne me déplaît pas, interrompit Ismaël, et que je lui pardonne aisément, car elle est obéissante à tout ce que je lui ordonne.

— Oh! mon oncle! mon frère et moi, nous vous devons tant! s'écria Miriam d'une voix émue. Hélas! pourquoi...

— Achève!... dit Ismaël. »

Le dîner touchait à sa fin, les domestiques avaient servi le dessert et s'étaient retirés, suivant l'usage dans les familles juives, afin que les maîtres pussent chanter leurs saints cantiques, quand Ismaël reprit :

« C'est peut-être faiblesse de ma part, mais les réticences de cette petite me blessent; je ne veux pas qu'elle puisse mettre en doute la justice de ma conduite.

— Mon oncle! se hâta de dire Daniel en jetant un regard sévère sur sa sœur, vous ne nous devez aucune explication, et notre reconnaissance pour vous, ainsi que le respect que nous devons à notre père, nous interdisent d'être juges entre vous deux.

— Je veux que vous le soyez, moi, dit M. Sylveyra; écoutez!

— Mon oncle, interrompit Daniel, la voix

tremblante, vous ne pouvez vous expliquer sans accuser notre père.

— Je ne dirai que les faits : Deux fois Elmacin, mon frère aîné, avait perdu sa fortune au jeu, deux fois mon père l'avait refaite ; la troisième fois, il a chassé Elmacin, pensant, avec raison, que si son fils refaisait lui-même sa fortune, il saurait ce qu'elle lui aurait coûté, et ne l'exposerait plus sur une carte ou sur un dé. Mon frère s'expatria en me recommandant sa femme et ses enfants ; Daniel avait alors cinq ans, et vous, Miriam, vous veniez de naître. Je n'avais jamais quitté mon père ; ma femme, ma fille et moi, nous le consolions dans ses chagrins : la même maison vous reçut. Deux ans après, mon père mourut ; son testament, empreint du ressentiment causé par la conduite de l'aîné de ses fils, le déshéritait et m'instituait le légataire universel de tous ses biens. Qu'ai-je fait ? Chef de la famille, n'en ai-je pas scrupuleusement rempli tous les devoirs ? J'ai considéré Abigaïl, votre mère, comme une sœur ; elle était aussi maîtresse chez moi que ma femme ; je me regardai comme votre père. Je vous ai fait donner la même éducation qu'à ma fille. Daniel n'est-il pas considéré chez moi comme le fils de la maison, comme le second après moi ? Miriam a-t-elle un bijou, une robe à envier à Dalila ?...

— Mon oncle ! nous n'avons que des bénédictions et des actions de grâce à vous rendre, répondit Daniel.

— Jusqu'à l'arrivée de notre père... acheva Miriam à demi-voix.

— L'arrivée de votre père, Miriam, a-t-elle diminué en rien ma tendresse pour vous ? L'amour que vous lui portez vous rend injuste envers moi, qui suis cependant aussi votre père, ou, du moins, qui vous en ai tenu lieu depuis quinze ans .. Et puisqu'il faut tout vous dire, mes enfants, je suis jaloux, oui, jaloux de la préférence que vous accordez à Elmacin sur moi, préférence naturelle, mais qui ne m'en afflige pas moins. Il y a deux ans, Elmacin revint comme il était parti...

— Hélas ! interrompit Daniel, il avait cependant refait sa fortune ; mais le vaisseau qui l'apportait a péri. Mon pauvre père a été ruiné une troisième fois ; et cette fois, sans qu'il y eût de sa faute.

— Elmacin descendit ici ; il croyait descendre chez notre père, dit Ismaël ; il ignorait sa mort, je la lui appris. — Eh bien, me dit-il alors, je suis chez moi ! — Non, lui dis-je avec ménagement, c'est tout au plus si tu peux dire chez nous. — Eh quoi ! comme fils aîné, n'hérité-je pas de toute la fortune de notre père ? — Notre père a jugé que le plus raisonnable devait être l'aîné, et je suis son héritier. Mais, en cette qualité, je deviens le chef de la famille : comme tel, je te dois secours et asile ; la maison est assez grande, reste avec nous... — Déshérité ! s'écria Elmacin, déshérité !... Je ne te demande pas de me rendre mes droits ; mais, ajouta-t-il, si tu es juste, Ismaël, tu feras deux parts, et tu me donneras la moitié d'une fortune qui devait me revenir tout entière. — Je ne te dois même pas l'asile que je t'offre, lui répondis-je. Elmacin est vif, moi aussi ; une dispute s'éleva entre nous, et mon frère quitta ma maison en emmenant sa femme. Il voulait aussi vous emmener ; mais je lui fis observer qu'il ne devait pas vous priver du bien-être dont vous jouissiez chez moi depuis votre enfance ; que s'il consentait à vous y laisser, je m'engageais à donner la suite de mes affaires à Daniel, et une dot à Miriam lorsqu'elle se marierait. — Il y consentit ; mais afin de me punir sans doute de ne pas lui avoir rendu la moitié de la fortune de notre père, il a refusé les six mille livres de rente que je lui offrais pour vivre, lui et sa femme. Il s'est fait garçon de caisse dans la maison Nucingen, chez un confrère, un ami, presque un voisin ; et c'est avec insolence, avec orgueil, qu'il vient chez moi, dans mes bureaux, la sacoche sur l'épaule. »

Daniel et Miriam baissèrent les yeux ; Dalila avança sa main sous la table, alla chercher la main de sa cousine et la lui serra en disant à voix basse :

« Tu ne m'en veux pas ? tu n'en veux pas à mon père ?

— Je n'ai pas le droit de juger entre ton père et le mien, lui répondit sa cousine sur le même ton ; mais mon oncle est le plus noble des hommes ! »

Le repas étant fini, M. Sylveyra et Daniel chantèrent à haute voix un cantique d'actions de grâces ; puis on se leva de table. Dalila

s'approcha de son père pour recevoir sa bénédiction ; Ismaël lui imposa les mains sur la tête et la baisa au front. Miriam vint ensuite ; quant à Daniel, il appuya ses lèvres sur la main que son oncle étendit sur lui. Les trois enfants allèrent ensuite, dans le même ordre, embrasser madame Sylveyra. Puis, le banquier, s'adressant à Daniel, lui ordonna de se rendre dans son cabinet particulier, et de copier toutes les lettres qu'il trouverait dans le carton n° 1.

II. — L'ONCLE ELMACIN.

M. Sylveyra étant sorti de la salle à manger et Daniel l'ayant suivi, les trois femmes restèrent seules. Elles prirent chacune un ouvrage de broderie ; mais bientôt madame Sylveyra, succombant à un sommeil dans lequel son état de faiblesse la faisait tomber après chaque repas, les deux jeunes filles quittèrent leur broderie et se rapprochèrent l'une de l'autre.

« Ta mère dort, c'est le moment !... dit Miriam à voix basse à sa cousine.

— Oui, répondit celle-ci. Fais-le entrer. »

L'appartement occupé par ces dames donnait sur un jardin, dont la porte restait ouverte à cause de la chaleur. Miriam s'avança sur le perron, frappa trois fois dans ses mains... au troisième coup, un homme d'une cinquantaine d'années, portant le costume de garçon de recette, sortit d'un massif de verdure et s'approcha de la jeune fille.

« Mon père ! s'écria Miriam en se précipitant dans ses bras.

— Tu es sûre qu'Ismaël ne viendra pas ? dit Elmacin, lui rendant ses caresses.

— Avez-vous donc bien peur, mon oncle, de rencontrer votre frère ? reprit Dalila, s'avançant à son tour sur le perron.

— Je n'ai pas dit... *mon frère :* j'ai dit Ismaël, mademoiselle, répondit sèchement Elmacin.

— Oh ! *mademoiselle !* je dis bien mon oncle, moi, reprit Dalila d'un ton de doux reproche.

— Au fait, c'est vrai, ma nièce, et j'ai tort de t'en vouloir de la conduite de ton père, répondit Elmacin, la baisant au front. Tu es une bonne fille, qui aime ma Miriam comme on aime une sœur.

— Vous avez dit *une sœur*, mon oncle, insinua doucement Dalila en prenant un de ses airs les plus câlins.

— Je te vois venir, ma nièce ; mais écoute-moi bien. J'en veux à ton père de n'avoir pas fait ce que j'aurais fait à sa place : à sa place, j'aurais dit à mon frère, Partageons. Je pouvais recevoir de lui une part égale de l'héritage de notre père ; mais une aumône... jamais ! J'aime mieux gagner mon pain à la sueur de mon front...

— Cependant, dit Miriam, si vous rencontriez mon oncle... par hasard... un frère... Il me semble, à moi, que jamais rien ne pourrait me brouiller avec Daniel.

— Dieu te conserve dans cette pensée, ma fille ! répondit Elmacin d'un accent triste et solennel ; mais, écoute bien ceci : lorsqu'un malheur nous vient d'une personne de notre famille, on le pardonne d'autant moins qu'il nous est plus sensible. Comme jadis Jacob fit à Ésaü, Ismaël m'a frustré, non-seulement de mon droit d'aînesse, mais encore de la bénédiction de mon père.

— Comment le savez-vous ? et pourquoi le supposer, mon oncle ? interrompit Dalila d'un ton de reproche.

— Parce que mon père était bon ; il m'aurait pardonné, il aurait rétracté ce testament qui me déshéritait, si mon frère eût parlé pour moi. Mais, de grâce, mes enfants, ne troublez pas le plaisir que j'éprouve auprès de vous, en me parlant de cet homme. »

Dalila allait encore répondre, lorsque Miriam lui serrant la main, lui dit, Tais-toi ! j'ai un projet dont je te ferai part. » Puis, s'adressant à son père, elle ajouta tout haut : « D'où vient que ma mère ne vous a pas accompagné ce soir, mon père ?

— Ta mère est un peu souffrante ; mais, samedi, toi et ton frère, vous viendrez dîner avec nous, et tu la verras.

— C'est ça ! dit Dalila ; aux jours de fête, la table de mon père est toujours triste ; car il y manque toujours la moitié de la famille.

— Ce n'est pas ma faute ! » répondit brusquement Elmacin.

En ce moment, un nouveau personnage parut dans le jardin ; c'était Daniel. Il s'avança

promptement vers son père, dont il baisa la main.

« Viens-tu te promener avec moi et voir ta mère? lui dit Elmacin; elle te demande.

— Impossible, mon père! répondit Daniel. J'ai à écrire toute la nuit; et demain, au point du jour, il faut que je sois sur le port, pour recevoir des bateaux qui nous arrivent.

— Ta mère se faisait un plaisir de te voir ce soir.

— Daniel, reprit Miriam à son frère, ce n'est pas la première fois que j'ai fait ton ouvrage; laisse-moi le faire encore ce soir, et va voir notre bonne mère; va! tu n'as que des lettres à copier.

— Mais tu en auras pour toute la nuit, pauvre petite.

— Demain je pourrai dormir jusqu'à midi, tandis que toi...

— Eh bien, je te remercie, ma sœur; grâce à ton obligeance, je vais embrasser ma mère, et je passerai une bonne nuit... Toutes les lettres du carton n° 1, tu as entendu?

— Très-bien! très-bien!

— Ne te trompe pas de carton, au moins.

— Je connais mes chiffres, » ajouta-t-elle en riant.

En ce moment, Dalila voyant sa mère qui se réveillait, fit signe à sa cousine de rentrer.

« Bonsoir! mes enfants, leur dit Elmacin, bonsoir, Dalila; encore un baiser, Miriam. Viens-tu, Daniel? »

Cela dit, les deux hommes sortirent du jardin, et les jeunes filles rentrèrent au salon; un moment après, Miriam prit une bougie et se rendit dans le cabinet de son oncle.

III. — LE CARTON N° 1.

Après avoir posé sa bougie sur le bureau, Miriam se mit à chercher le carton n° 1; cela n'était pas facile, les cartons étaient fort vieux, et les chiffres à moitié effacés. Enfin, elle crut l'avoir trouvé, le prit, alla s'asseoir devant la table que son frère occupait ordinairement, et qui était reconnaissable au grand livre de copie de lettres tout grand ouvert.

Une fois assise, elle voulut ouvrir le carton; impossible! Ce carton sur lequel aucune serrure n'était visible paraissait cependant fermé à clef. Elle le tourna, le retourna en tous sens. Enfin, une idée lui vint, elle se rappela certaine petite boîte, jouet de son enfance, dont on lui avait indiqué le secret moyen de l'ouvrir: elle employa ce moyen, fit jouer le ressort supposé, et, en effet, le carton s'ouvrit. Miriam prit une lettre au hasard, et vit qu'elle portait cette suscription :

« A mon fils aîné, Elmacin, ou à celui de » ses enfants qui trouvera ce pli. »

Étonnée, Miriam resta un moment indécise, ne sachant si elle devait lire ce papier ou le remettre à sa place. Mais réfléchissant que, par sa suscription, il lui était adressé, elle se décida à briser les trois cachets qui le fermaient, et le cœur palpitant elle lut ce qui suit :

« Ceci est mon testament.

» Réfléchissant qu'il n'appartient pas à un » homme d'être plus inexorable que Dieu qui » pardonne au repentir, j'annule par ce pré» sent écrit mon testament fait en 1745, et par » lequel je déshérite mon fils aîné. Or donc, » je nomme Elmacin mon légataire universel, » laissant seulement à Ismaël, mon puîné, la » part de l'héritage de sa mère, qui se monte » à cinq mille livres de rentes à prendre sur » mes biens. Je déclare que ceci est ma der» nière volonté.

» Fait, écrit, signé et daté de ma main, et » jouissant de la plénitude de mes facultés, le » vingt avril mil sept cent cinquante.

» ABRAHAM SYLVEYRA. »

Miriam relut deux fois cet écrit, elle ne pouvait en croire ses yeux; mais lorsqu'elle se fut bien assurée que c'était un testament de son aïeul, que ce testament rendait à son père son héritage et son pardon, elle fut si troublée, si émue, que, ce papier à la main, elle se leva, la bouche ouverte, et prête à crier à tous venants et tout haut : « Mon grand-père a pardonné à mon père! il lui a conservé son héritage! » Et comme elle s'élançait vers la porte du cabinet, que déjà elle tenait la main sur le pêne... derrière cette porte, une autre main tournait la clef, et Ismaël entra... A sa vue, la jeune fille recula comme effrayée. Il jeta les yeux sur le papier qu'elle tenait à la main, reconnut l'écriture de son père, et voyant l'émotion de Miriam, il eut comme une révélation soudaine, et fut saisi d'un tremblement con-

vulsif. Un coup d'œil jeté sur ce carton qu'il n'avait jamais ouvert lui révéla la vérité. Il se précipita sur Miriam avant que celle-ci ait pu deviner son intention, lui arracha le testament des mains, et s'approchant d'une lampe, il se mit à le lire, puis se tournant vers Miriam qui le regardait avec épouvante, il lui dit d'une voix sombre :

« Si tu fais un geste, un cri, j'anéantis ce papier.

— Mon oncle! mon oncle! » répondit Miriam éperdue, les mains jointes et tendues vers Ismaël.

Le banquier alla fermer la porte de son cabinet, y mit le verrou, et reprenant sa position près de la lampe, il ajouta d'une voix tremblante :

« Le hasard vous a rendue maîtresse de ce testament dont j'ignorais l'existence; jurez-moi de vous taire, ou je le brûle, et alors, si vous parlez, qui vous croira, lorsque vous viendrez accuser votre oncle, votre bienfaiteur? que vaudra votre parole, à vous, jeune fille, en balance avec la parole d'un homme comme moi, dont la signature vaut des millions?

— Je le sais, répondit Miriam dont le courage au lieu de fléchir sous cette menace se raidit; je le sais, mon oncle; mais Dieu donnera à mes paroles la puissance qui fera jaillir la vérité.

— Vous parlerez?

— Je parlerai.

— Mais, malheureuse enfant, vous déshonorez votre oncle, le père de votre amie, je vais perdre en un jour quarante ans de probité, car le monde m'accusera d'avoir connu ce testament... Cependant, si je l'avais connu, à quoi bon le garder? si j'avais voulu ne point l'exécuter, je pouvais le brûler... je le peux encore. Et il le plaça au-dessus de la flamme de la lampe, qui commença à le roussir.

— Brûlez-le, mon oncle! s'écria Miriam avec une sauvage énergie; brûlez-le si vous l'osez. Livrez aux flammes l'écriture de votre père, anéantissez les dernières volontés d'un mourant. Oh! vous ne seriez pas juif, si vous agissiez ainsi; les juifs ont toujours eu du respect pour la volonté des morts. »

Le banquier se laissa tomber sur une chaise et se couvrit le visage de ses mains.

Miriam attendait, calme en apparence, mais au fond elle se raidissait contre une colère qu'elle tremblait cependant d'affronter, et cherchait dans son amour pour son père la force de résister à son oncle, lorsqu'elle le vit se découvrir et montrer un visage baigné de larmes.

« Mon oncle! lui dit-elle avec une grande douceur dans la voix, je ne vous demande qu'une chose. Demain, aussitôt qu'il fera jour, j'irai trouver ma mère; ses conseils me guideront dans cette affaire importante. Me le permettez-vous?

— C'est bien, Miriam; je ne veux ni vous effrayer par des menaces, ni chercher à vous séduire par des promesses... Allez consulter votre mère... jusque-là, je vous demande le secret. »

Disant ces mots, il se leva, passa devant Miriam, sortit du cabinet, referma la porte sur lui, et la jeune fille avait cessé depuis longtemps d'entendre les pas de son oncle résonner sur les dalles de l'escalier, qu'elle était encore à la même place, doutant presque de ce qu'elle avait vu, de ce qu'elle avait entendu.

IV. — LE BON CONSEIL.

Il est inutile de dire, je crois, que Miriam ne pensa nullement à copier les lettres de son oncle; cependant, lorsqu'elle sortit du cabinet, il était si tard, que tout le monde reposait dans la maison, et qu'elle gagna sa chambre sans que personne pût s'inquiéter de sa pâleur. Le lendemain, aussitôt qu'il fit jour, Miriam, qui n'avait pas dormi de la nuit, se leva, et se fit conduire chez sa mère.

Elle n'était pas encore levée; n'osant la réveiller, la jeune fille alla doucement s'agenouiller au pied du lit; et les regards fixés sur cette figure où se révélaient tant de traces de souffrances, elle ne put retenir ses larmes, ses soupirs. Sa mère les entendit; comme tous les êtres impressionnables, elle avait le sommeil léger.

« C'est toi, Miriam? lui dit-elle, et sa figure s'illumina d'un rayon de ravissement maternel.

— Sommes-nous seules, mère chérie? reprit Miriam en l'embrassant.

« Que t'est-il arrivé? s'écria la pauvre mère effrayée qui se dressa sur son séant.

— Sommes-nous seules? répéta Miriam.

— Seules? dit Abigaïl, cherchant à lire dans les yeux de son enfant. Oui, ton père est parti avant le jour.

— Ma mère, cria alors Miriam heureuse de pouvoir se soulager de son pesant secret, ma mère! j'ai eu le bonheur de découvrir un dernier testament de grand-père qui pardonne à son fils aîné, et lui rend son héritage. Ah! mon Dieu! j'étouffe de joie. Mais que faire? Mon oncle, qui ignorait l'existence de ce testament, l'a trouvé dans mes mains. Il a d'abord voulu le détruire, puis il a essayé de m'intimider, enfin il m'a permis de venir vous consulter. Ma mère! rendons mon père à la fortune, au bonheur... »

Madame Elmacin fit asseoir sa fille sur son lit, lui prit les deux mains dans les siennes, et lui dit doucement sans montrer aucune émotion :

« Voyons, ma chère enfant, si notre bonheur ne ferait pas le malheur des autres. Nous avons les plus grandes obligations à Ismaël, et nous ferions planer sur lui, sur sa probité, les plus infâmes soupçons. Sa femme, déjà si souffrante, professe pour son mari une telle vénération, que le voir déchu aux yeux de ses concitoyens, la ferait mourir; si ton oncle était déshonoré, il quitterait son pays, emmènerait sa femme et sa fille; tu perdrais une seconde mère, une sœur, et Daniel, une épouse qui lui est promise... Tu le vois, mon enfant, il vaut mieux sacrifier ton père que sacrifier toute une famille. Et d'ailleurs, qu'est-ce que ton père et moi pouvons désirer en ce monde? que nos enfants soient heureux... Vous le serez! et votre bonheur alors fera le nôtre.

— Eh bien, dit Miriam dont le front s'éclaircissait peu à peu et qui semblait plus attentive à suivre sa pensée que les paroles de sa mère, je veux que mon père soit réhabilité, et qu'il n'en coûte une larme à personne.

— Tu demandes trop, enfant! reprit sa mère avec un doux et douloureux sourire... Mais voyons ton projet.

— Dans notre religion, nous rendons un grand respect aux morts; le jeûne de Kipour, le jour de saint pardon, a lieu à la fin de cette semaine; ce jour-là, tu le sais, ma mère, les ennemis doivent se tendre la main...

— S'ils se rencontrent... fit observer Abigaïl; mais cette année comme l'année dernière, ton père rassemblera dix amis chez lui, et, comme d'après notre loi, partout où il y a dix Israélites, celui d'entre eux qui est docteur de la loi peut remplir l'office de rabbin et officier, les prières de ce grand jour se feront donc chez nous.

— Je sais cela, répondit Miriam... mais la veille de ce jour tout bon fils va prier sur le tombeau de son père.

— Et ton père, pour éviter de rencontrer son frère, charge quelqu'un de le prévenir dès qu'Ismaël a rempli ce saint et pieux devoir; ce n'est qu'alors qu'il va le remplir à son tour.

— Chère mère, dit Miriam en se levant pour s'en aller... promets-moi d'engager mon père à se rendre à cinq heures du matin sur la tombe de ce pauvre aïeul dont l'âme gémit sans doute de cette inimitié fraternelle.

— Je le ferai, ma fille. Que le Dieu d'Israël te bénisse pour cette idée que je devine; qu'il te donne la sagesse qui conçoit, la douceur qui persuade, et te fasse réussir, » dit Abigaïl lui rendant le baiser d'adieu.

En revenant de chez sa mère, Miriam trouva son oncle qui l'attendait sur le perron de la cour; ses traits étaient sombres, et on voyait qu'il souffrait de se sentir dans la dépendance d'une jeune fille. Miriam en eut comme un sentiment de pitié.

« Mon oncle, dit-elle en lui tendant la main à travers la portière du carrosse, j'ai vu ma mère... je me tairai... et, sans condition aucune; seulement, je vous supplie de m'accorder une grâce ..

— Parle! mon enfant, dit Ismaël l'enlevant dans ses bras et la posant à terre.

— Promettez-moi de vous trouver demain à cinq heures du matin sur la tombe de votre père.

— Elmacin ne doit donc s'y trouver qu'à sept? demanda Ismaël en soupirant; car je ne pense pas que tu veuilles nous mettre en présence, connaissant l'irritation de mon frère contre moi.

— J'ignore l'heure que mon père choisira pour se rendre au cimetière, dit Miriam; seulement, mon oncle, s'il y était... ne vous éloignez pas de lui!

— Mon enfant, répondit Ismaël, je le ferai...

Je ferai plus, je lui tendrai la main... Mais cela ne m'engagera à rien, je t'en avertis; cette fortune doublée par mes soins, par mes veilles, par ma sage administration, m'appartient; je ne la rendrai que le jour où je perdrai la vie... »

L'âme jeune et naïve de Miriam ne concevait pas cet amour de l'or. Ismaël, habitué au luxe, à cet hôtel où il était né, où il commandait en maître, à cette maison de banque dont il était le chef, et qui depuis dix ans prospérait sous ce nom d'*Ismaël, successeur d'Abraham Sylveyra,* ne pouvait se résoudre à quitter tout cela; puis, l'idée qu'on pouvait l'accuser d'avoir soustrait ce dernier testament, lui causait le vertige. Certes, si à la mort de son père ce testament se fût trouvé, Ismaël se serait, sans regret, retiré avec une modeste aisance; aujourd'hui, cela lui était impossible.

Mais en gardant la fortune qui appartenait à son frère, Ismaël n'aurait voulu rien perdre de cette amitié fraternelle dont son cœur avait conservé le jeune souvenir, et aurait voulu concilier à la fois et son cœur et son coffre-fort. Il s'éloigna de sa nièce avec ces douces illusions, rentra dans ses bureaux où une armée de commis lui prouva qu'il était le chef d'une puissante maison, et Miriam se rendit auprès de Mme Sylveyra.

« Chère tantinette, lui dit-elle, faites de belles provisions pour demain déjeuner; préparez vos plus doux plats sucrés, tirez de votre cave vos vins les meilleurs; couvrez votre table de fleurs, de fruits, de tout ce que le Dieu d'Israël dans sa divine munificence accorde à ses enfants... et mettez... deux couverts de plus! »

A ces derniers mots, Rebecca sourit de ce sourire doux et triste qui accompagnait si bien sa mélancolique et pâle figure.

« Enfant! dit-elle, qui croit toujours ce qu'elle désire.

— Vous me refusez? reprit la jeune fille d'un ton de timide regret.

— Te refuser un acte d'enfantillage, je ne le pourrais même pas; » et la douce créature posa ses lèvres décolorées sur le front plein de vie de Miriam.

Toute cette journée se passa pour la nièce d'Ismaël dans une alternative d'espoir et de crainte; elle ne pouvait tenir en place; il lui semblait que les aiguilles des pendules ne marchaient pas. Dalila la surprit écoutant le bruit du balancier.

« Que fais-tu là? lui dit-elle.

— Les pendules sont arrêtées, répondit Miriam.

— L'horloger les a montées hier, c'est impossible, » répliqua Dalila qui ne concevait rien à l'état de sa cousine.

Plus le jour avançait, plus cette agitation augmentait. A la nuit, qui eût touché le pouls de Miriam lui eût, certes, trouvé la fièvre; lorsqu'elle se fut retirée dans sa chambre, voisine de celle de Dalila, au lieu de se coucher comme sa cousine, elle se mit à tourner, à aller, à venir, à tout mettre en ordre autour d'elle.

« Qu'as-tu donc? demanda Dalila qui ne pouvait dormir à ce bruit.

— J'ai... j'ai... que je n'ai pas encore pu commencer ma prière, répondit-elle; c'est un si grand jour que celui de demain!

— Je le sais bien! dit Dalila.

— Ce jour-là, reprit Miriam se rapprochant du lit de sa cousine, tous les juifs étaient condamnés à mort; la nuit qui précéda ce jour, Esther, la femme d'Assuérus, la passa en prières; et, le lendemain, elle sut si bien faire, si bien parler au roi, son mari, qu'elle sauva sa nation de la ruine... C'est pour cela que nous jeûnons demain, Dalila.

— Est-ce que tu penses, dit celle-ci en riant et bâillant à la fois, que j'ignore l'histoire de la belle Esther et du roi Assuérus?

— C'est que demain, Dalila, répliqua Miriam, sera pour moi un jour aussi beau, ou aussi affreux que devait l'être pour Esther le jour qui l'amena devant Assuérus.

— Pauvre cousine! dit Dalila, tu crois à une réconciliation entre nos pères... C'est impossible!

— Veux-tu m'aider? s'écria Miriam.

— Comment? demanda la fille d'Ismaël.

— Demain nos pères se rendront, chacun de son côté, sur la tombe de notre aïeul; il faut qu'à quatre heures et demie nous y soyons, afin que si, en s'apercevant, ils voulaient s'éloigner, nos mains les retiennent.

— Je le veux bien, dit Dalila; ma nourrice

Judith pourra nous accompagner; mais le moyen de se réveiller à quatre heures et demie du matin?

— Il est bien simple; c'est de ne pas s'endormir.

— Je te demanderai encore le moyen de ne pas s'endormir lorsque l'on est au lit.

— C'est d'abord de ne pas s'y mettre.

— Tu ne te coucheras donc pas?

— Non, répondit Miriam, je passerai la nuit en prières.

— Je voudrais faire comme toi, ma chère, répliqua sa cousine d'une voix lente; mais, si tu savais... j'ai du plomb sur les paupières .. je dors déjà.

— Dors, dors, chère amie, reprit Miriam; je veillerai pour toi, je te réveillerai au moment de partir. »

En effet, Dalila dormait; ce que voyant Miriam, elle prit une chaise sans dossier, s'assit devant une petite table sur laquelle elle posa une bougie allumée, et, ouvrant son livre de prières, elle se mit à le lire à demi-voix. De temps en temps, sentant que le sommeil la gagnait, elle se levait, marchait, se mouillait d'eau fraîche le front, les yeux, et entendit ainsi sonner toutes les heures de la nuit, jusqu'à quatre heures du matin.

IV. — Ereb-ion Kipour, ou la veille du jeune du Saint-Pardon.

Cinq heures du matin venaient de sonner, lorsque deux jeunes filles enveloppées de mantes noires, la tête cachée dans leurs capuchons, et suivies d'une servante, longeaient les boulevards extérieurs qui terminaient le faubourg Saint-Antoine; silencieuses, tremblantes, se serrant l'une contre l'autre, et jetant de temps en temps un regard furtif autour d'elles, elles se dirigeaient vers un vaste enclos de murs, dont le ton grisâtre se confondait avec les lueurs pâles du matin; de hauts sycomores, de tristes et mélancoliques cyprès, quelques obélisques en marbre blanc se détachaient au-dessus de ce mur, et de loin ressemblaient à autant de fantômes sortant de leur tombe pour respirer l'air du matin.

Bientôt ce chemin solitaire se trouva animé; de toutes parts il arrivait des individus qui, comme ces deux jeunes filles et cette femme, s'approchaient silencieux et graves; ils dépassaient la porte, ouverte par un gardien, puis, prenaient chacun un chemin différent; souvent plusieurs personnes se rencontraient sur la même tombe, alors elles se tendaient la main, se la serraient en se saluant du doux nom de frère, puis leurs pieuses voix s'unissaient dans une même prière.

A l'aspect de tout ce monde qui envahissait l'asile de la mort, les deux jeunes filles éprouvèrent un secret effroi qui les força de s'arrêter.

« J'ai peur, Miriam! lui dit sa cousine.

— Et moi aussi... mais achevons notre mission... Du courage!... Dalila. »

Et elle entraîna sa compagne dans une allée sablée, vers un sarcophage en marbre blanc, sur lequel on distinguait écrit en lettres noires : Abraham Sylveyra.

Deux hommes se tenant par la main priaient devant ce tombeau, c'étaient Elmacin et Daniel.

En apercevant Miriam et Dalila, tous les deux s'avancèrent vers elles; mais avant qu'ils aient eu le temps d'exprimer leur surprise, l'arrivée d'un nouveau personnage les cloua pour ainsi dire à leur place.

« Ismaël! s'écria le frère irrité.

— Elmacin! dit avec émotion Sylveyra, s'approchant de la tombe paternelle.

— Mon oncle! dirent à la fois les deux jeunes filles, prenant chacune par la main Elmacin et Ismaël.

— Oh! mon père, continua Miriam, si vous nous voyiez du haut des cieux, Daniel et moi, nous éloigner de votre tombeau sans nous donner les noms sacrés de frère, de sœur... votre âme souffrirait... Songez que votre père vous regarde! » Puis, poussant Ismaël vers Elmacin, elle ajouta vite et bas : « Tenez votre promesse, mon oncle, comme j'ai tenu la mienne. »

Ismaël fit un pas vers son frère, qui morne et sombre n'osait reculer, retenu qu'il était par Dalila et par les paroles de sa fille.

« Mon frère, lui dit-il enfin d'un accent franc et ferme, si je t'ai offensé, en face de Dieu, et sur la tombe de celui à qui nous devons le jour, je t'en demande pardon. »

Elmacin, ému par les paroles de sa fille, les

larmes de Dalila et la muette contenance de son fils, dont le silence semblait une désapprobation... fit un pas vers Ismaël, et dit en lui tendant la main :

« Oui, mon frère, je le sens, mon ressentiment contre toi serait une révolte contre notre sainte loi qui, en ce jour solennel, nous ordonne de serrer la main même à notre ennemi. Garde l'héritage de notre père, mais rends-moi ton amitié, et que la volonté du Dieu d'Israël et celle de notre père soit faite!

— Oui, que la volonté du Dieu d'Israël et celle de notre père soit faite! dit à son tour Ismaël, se jetant dans les bras d'Elmacin ; puis, s'en dégageant aussitôt, il sortit de sa poche le dernier testament de son père, et le présentant ouvert à Elmacin : Voici, lui dit-il, le pardon et l'héritage paternel ; ce testament dont j'ignorais l'existence, vient d'être retrouvé par ta fille. »

Elmacin le prit avidement, et lorsqu'il en eut achevé la lecture, il dit en attirant son frère sur son cœur : « Merci, Ismaël, tu me rends le repos, le bonheur, en m'ôtant cette malédiction de mon père qui pesait sur moi. Oh ! merci ! Mais ce que j'exigeais de toi, je l'accomplirai ; je ne t'appellerai pas mon frère pour te dépouiller, je ne te rendrai pas mon amitié pour t'enlever ce que ta bonne conduite et ta sage administration te méritaient ; cette fortune, que tu me rends, partageons-la, vivons en paix dans cette maison où nous sommes nés, ne faisons tous qu'une seule et même famille, que mon fils épouse ta fille, et resserrons ainsi les liens du sang, afin que pendant que nous nous réjouissons sur terre, l'âme de notre père se réjouisse dans le ciel. »

Pour toute réponse, Ismaël rendit à Elmacin son étreinte fraternelle, puis se tournant vers les deux jeunes filles, qui s'embrassaient et pleuraient, il dit à Miriam en s'inclinant et se découvrant devant elle :

« Honneur à la plus prudente des filles d'Israël ! »

....

....

....

« Je vous le disais bien, tantinette, de faire mettre deux couverts de plus à la table du déjeuner, dit Miriam à madame de Sylveyra, lorsque le premier moment de joie fut passé.

— Dieu a fait un miracle ! répondit l'heureuse Rebecca.

— Dieu a donné la prudence à la femme pour le bonheur de la famille ! » reprit Ismaël en serrant la main de sa nièce, dont les beaux yeux brillaient de bonheur et de reconnaissance.

Feu Mme Eugénie Foa.

LA MAITRESSE D'ÉCOLE.

I. — CORRESPONDANCE.

A Monsieur Javigny, notaire à Beaupréau.

« Monsieur et digne ami,

» Vous étiez le plus cher ami de mon père; ce souvenir m'engage à vous parler avec franchise, et à vous ouvrir tout mon cœur, comme si ce père vénéré et regretté pouvait être le témoin de notre entretien. Vous connaissez ma position : la mort de mon père m'a laissée, à vingt ans, sans fortune, et les inquiétudes matérielles que j'avais toujours ignorées vinrent se joindre à la si juste douleur que me faisait éprouver la perte de mon père, de mon protecteur, de mon seul ami. Je regardai autour de moi : je me vis seule... pardonnez-moi ce mot; mais n'est-on pas seule et bien seule lorsqu'on n'inspire d'affection exclusive à personne, lorsqu'on n'est, même pour les meilleurs cœurs, pour les âmes les plus dévouées, que l'objet d'un intérêt secondaire? Il fallait prendre un parti : je pensai à mes petits talents, qu'on vantait à l'époque où mon père occupait un des premiers emplois du département; l'on avisa, l'on chercha pour moi, et l'on me trouva une place d'institutrice. Mes petites élèves avaient, l'une sept ans, et l'autre cinq; elles sont charmantes et faites pour attirer une tendre affection. Leur mère est pleine de bontés pour moi; je suis parfaitement heureuse (heureuse comme on l'est en ce monde après

des pertes irréparables, une mère, un père, et quel père!). Je suis heureuse enfin auprès de cette famille qui depuis cinq ans m'a reçue à son foyer; et pourtant aujourd'hui je désire la quitter. Vous me blâmez, sans doute, vous me croyez exigeante ou romanesque; il n'en est rien. Ne croyez pas que je me plaigne de la société et que je veuille quitter l'honorable maison où je suis parce qu'on ne m'a pas comprise; loin de là : je ne puis pas me plaindre, je n'ai trouvé que de bons amis, des protecteurs zélés, des cœurs pleins de franchise et de délicatesse. Je ne suis pas romanesque non plus, et je ne désire pas le moins du monde, comme dans les romans, ces menteurs de la vie réelle, subjuguer et épouser ou le frère ou le cousin de mes élèves. Rien de cela : je suis contente de mon sort, contente des autres; mais je ne suis pas contente de moi-même. J'ai reçu l'éducation fort superficielle des jeunes filles de notre époque : femme du monde, maîtresse de maison, j'en aurais su assez; institutrice, je reste au-dessous des fonctions qui me sont confiées, et vous savez que c'est à grand'peine que j'ai pu obtenir un diplôme de second degré. J'avais bien travaillé pourtant! Mes élèves ont une intelligence fort remarquable, et leurs parents désirent la cultiver. J'ai appris à Thérèse, à Élisabeth, tout ce que je sais moi-même; maintenant, je voudrais remettre la tâche en d'autres mains. Mes talents, dessin et musique, sont trop peu brillants, mon instruction n'est pas assez étendue pour faire arriver ces chères enfants au point de perfection que les parents désirent leur faire atteindre; je sens mon insuffisance, et puis je sens aussi la fatigue causée par cinq ans de labeurs et de préoccupations constantes... J'ai recueilli de la succession de mon père une rente de six cents francs, je possède quelques économies; cela ne suffit pas, je le sais; mais si je pouvais joindre à ma fortune quelque emploi selon mes goûts, je serais pleinement satisfaite. Je voudrais instruire les pauvres, s'il était possible; les petites filles pauvres m'inspirent beaucoup de sympathie et de pitié; et je m'estimerais heureuse et honorée d'être le guide et le flambeau de ces petites intelligences et de répandre le bon grain sur ces terres fertiles, mais abandonnées. Voyez, monsieur et ami, s'il vous serait possible de me trouver quelque emploi selon mes goûts; la chose presse... Tenez, à vous parler franchement, je connais une jeune Anglaise, spirituelle, instruite, parfaite, et pauvre, qui me remplacerait à merveille auprès de mes chères petites, et qui ferait pour elles ce que je ne puis faire. Si je pouvais, sous le prétexte d'un nouvel emploi, plus conforme à mon inclination, plus favorable à ma santé, quitter madame d'Herblay, miss Julia me remplacerait aussitôt, j'en suis sûre... et tout serait pour le mieux. Veuillez songer à cela, je vous en prie, et recevez d'avance, monsieur et ami, mes plus affectueux remercîments.

» Suzanne Guilbert. »

Paris, 17 février 1840.

Beaupréau, 26 février 1840.

« Ma chère demoiselle,

» J'ai trouvé, je pense, l'emploi qui plaira à votre modestie et à vos généreuses intentions. Le poste de maîtresse d'école, dans le village de Segré, voisin du bourg que j'habite, est vacant; on offre à la personne qui se présentera pour le remplir le logement et six cents francs de traitement. La maison est jolie, la vie n'est pas chère; les Angevins sont bonnes gens. Vous n'aurez pas trop de besogne; et si, dans l'avenir, il vous plaisait ajouter un pensionnat à cette petite école (ce qui serait chose faisable), vous savez que je me ferais un bonheur de vous être utile. Réfléchissez donc, et en toute occasion, mademoiselle, veuillez disposer de

» Votre dévoué serviteur,

» H. Javigny.

» Ma femme vous offre ses plus affectueux compliments. »

II. — Paix et peu.

Trois semaines après la réception de cette dernière lettre, Suzanne, dans le salon de madame d'Herblay, recevait les adieux de ses élèves et de leur mère. Toutes pleuraient, et les jeunes filles, la tête appuyée sur son épaule, répétaient tout bas : « Restez

avec nous! » Madame d'Herblay lui réitérait les plus affectueux remercîments; et miss Julia, émue et pâle, lui serrait la main en silence. Suzanne surmonta l'attendrissement qu'elle éprouvait elle-même, et s'achemina vers la porte; on répéta à plusieurs reprises ce mot, consolation des adieux : « Écrivez-nous! » Et bientôt l'on entendit dans la rue les roues de la voiture qui emmenait la jeune institutrice.

Reçue à Angers même par M. Javigny et sa femme, Suzanne fut installée par ces bons vieux amis dans la maison qu'elle devait occuper à Segré; en peu de jours, sa vie fut réglée, et elle se familiarisa avec le paysage et les coutumes de sa nouvelle patrie. Elle prit à la fois comme servante et comme chaperon, une bonne veuve respectable par son âge et sa piété, et grâce à des goûts modestes, à des besoins restreints, Suzanne se trouva bientôt plus riche et plus libre qu'elle ne l'était à Paris, au milieu de l'opulence d'une grande maison et des besoins factices que fait naître le dangereux voisinage de la grande richesse. Elle faisait six heures de classe à ses petites élèves, filles de fermiers, de métayers et de valets de ferme; elle employait ses talents, et ils étaient réels et solides, à rendre utiles aux enfants ces heures trop courtes, ravies aux jeux bruyants ou bien aux travaux matériels auxquels l'enfance du pauvre n'est que trop souvent condamnée. Ses petites élèves l'aimèrent, et les parents eux-mêmes, les fermiers sentencieux, les ménagères bavardes, répétèrent bientôt l'éloge de la *demoiselle :* « M. le curé ne refusera pas not' fille à cette heure pour la première communion; elle sait son catéchisme au bout du doigt! — Et not' fille donc? C'était un vrai cheval échappé; toujours sa robe en loques et ses cheveux dans les yeux; maintenant, elle est sage, elle raccommode ses *affaires*, et elle lit comme défunt le magister... »

Quelque soin qu'elle apportât à préparer et à donner ses leçons, Suzanne trouvait encore des heures pour cultiver ses talents. Elle peignait assez bien, et voyant le dénûment de la pauvre église du village, elle essaya de peindre sur satin blanc une pale, une custode et un voile de calice. Ce travail l'intéressa; elle s'amusa à varier les emblèmes dont on décore les autels; tantôt peignant l'Agneau mystique couché sur le livre aux sept sceaux, tantôt la croix environnée de rayons et de fleurs, ou le calice entouré d'épis et de raisins, ou le pélican se déchirant la poitrine, ou le triangle mystérieux renfermant le nom de Jéhovah. Ces petits travaux lui plaisaient d'autant plus que, pour la première fois depuis bien longtemps, Suzanne goûtait ce plaisir du chez soi, du *at-home*, dont les douceurs deviennent d'autant plus chères, que pendant longtemps on a monté l'escalier d'autrui. *Il n'est pas de petit chez soi*, a dit ce bon Ducis. La maison de Suzanne était située au bout d'une des rues agrestes du village, formées par les haies vigoureuses, barrière des héritages, que coupaient des portes toujours ouvertes, et par lesquelles on voyait la ferme avec son toit couvert de pigeons; au bout de la rue s'élevait l'église, antique monument, aux arcades basses et sombres, et près de l'église la maison de Suzanne. Une grande salle consacrée à la classe, une cuisine et une chambre, tout à la fois salle à manger, parloir, salon, formaient le rez-de-chaussée de cette maison. Suzanne avait arrangé le salon suivant ses goûts : un papier gris-perle couvrait les murs, de jolis rideaux de Perse tombaient devant les fenêtres; une table à ouvrage, une table à dessin, un piano, servaient aux loisirs occupés de la jeune fille; le portrait de son père, celui de sa mère, morte à la fleur de l'âge, faisaient revivre autour d'elle les scènes d'autrefois; sur la cheminée elle avait placé le portrait de ses élèves au daguerréotype, et une petite pendule, dernier présent de leur mère. Quelques fleurs délicates s'épanouissaient derrière les fenêtres; d'un côté on voyait le jardin, de l'autre on découvrait le cimetière vert et fleuri aussi comme un jardin, et dont les hautes herbes cachaient les tombes de quelques soldats de Charette et de La Rochejaquelein, et mêlées aux cercueils paisibles des bergers et des agriculteurs.

La chambre à coucher de Suzanne était plus simple et plus modeste encore; elle n'avait d'autre ornement qu'un crucifix, une statue de la Vierge, une petite biblio-

thèque de livres sérieux et une armoire dans laquelle Suzanne arrangeait quelques racines, quelques fleurs médicinales, que, selon l'occurrence, elle distribuait prudemment aux pauvres malades de son voisinage. C'étaient là les seules visites qu'elle rendit; à son arrivée à Segré, elle vécut dans une grande retraite, toute livrée à ses devoirs et à ses travaux; plus tard, elle s'enhardit et visita quelques pauvres familles, s'attachant surtout aux vieillards, aux veuves, aux malades, et elle reconnut qu'il est facile de faire beaucoup de bien avec peu de chose. Un peu de bouillon, quelques sirops, du linge, étaient un grand soulagement pour ces pauvres gens, dénués de tout, car les indigents laboureurs qui cultivent nos riches campagnes de France, sont, dans leur vieillesse et leurs maladies, privés de presque toute assistance charitable, et cependant il faut peu de secours à ces hommes sobres et simples. Les fermiers réunirent parfois quelques offrandes entre les mains de Suzanne, et elle s'efforça de faire quelque bien, tâchant de saisir au vol les occasions que la Providence lui offrait, ou de rendre un service, ou d'apaiser une douleur, ou même de procurer quelque joie à ceux qui l'entouraient. Deux années s'écoulèrent rapides, dans ces travaux obscurs et dans ces doux et charitables loisirs. Suzanne avait alors vingt-sept ans.

III. — LA FAMILLE DU BRACONNIER.

C'était par une après-dînée d'automne, une de ces belles journées de septembre, quand l'air frais et tiède n'agite pas les feuilles empourprées des arbres, et que dans le ciel d'un pâle azur la lune élève son croissant bien avant que le soleil ne soit descendu sous l'horizon. Suzanne traversait d'un pas léger le sentier le plus frayé du bois; elle s'arrêta enfin à un endroit où plusieurs routes formaient une espèce de carrefour, et elle prit un chemin plus sauvage qui la conduisit à une petite chaumière de l'aspect le plus misérable. Basse, humide, le toit couvert de mousses et de joubarbes, les murs chancelants, les vitres cassées, cette pauvre demeure était entourée d'un petit champ, où poussaient quelques maigres plants de pommes de terre; une chèvre attachée par une corde broutait l'herbe rare et les plantes parasites, et tout annonçait à la fois la misère et l'incurie. Suzanne ouvrit doucement la porte, et se trouva dans une chambre plus misérable encore, meublée d'une table boiteuse et de quelques chaises à demi brisées; de la vaisselle, des flacons vides, des ustensiles de ménage étaient jetés en désordre sur le sol, et les murs enfumés n'avaient d'autre ornement que quelques oiseaux de nuit cloués, les ailes étendues, comme des images de désolation et de mort. Au fond de la chambre, sur un lit de paille recouvert d'une vieille courtepointe en lambeaux, était étendue une pauvre femme, jeune encore, mais dont l'extrême maigreur, les pommettes colorées et les yeux vitreux décelaient une maladie mortelle; elle tenait entre ses bras un petit enfant qui pleurait et s'efforçait de tirer quelques gouttes de lait d'un sein vide et tari. La pauvre mère ne s'occupait pas de l'enfant; elle le berçait par un mouvement machinal, et fixait les yeux avec une espèce de frayeur sur son mari, debout près du foyer éteint. C'était un homme dans la force de l'âge, trapu, vigoureux, à la barbe rousse, dont les yeux bleus et clairs avaient quelque chose de sinistre; il tenait à la main un fusil de chasse assez élégant; un autre fusil, moins beau, était pendu à la cheminée. Un chien braque, à l'œil inquiet, rôdait dans la chambre. « Eh bien! dit Suzanne en entrant, eh bien! Joséphine, comment allez-vous? — Ah! mademoiselle, si vous saviez! quel malheur! — Qu'est-ce? » Et elle leva un regard interrogateur sur le mari, qui ne dit rien et se contenta de siffler son chien. « Ah! mademoiselle, Bertrand! il ne nous manquait plus que cela! — Enfin, expliquez-vous, ma chère Joséphine; le mal n'est peut-être pas si grand que vous le craignez. — Eh bien, mademoiselle, dit la pauvre femme en sanglotant, Bertrand a rencontré le garde particulier de M. le comte; il a accusé mon mari de tendre la nuit des lacs aux perdreaux; ils se sont dit de gros mots, et Bertrand, le malheureux, a arraché le fusil des mains du garde et l'a menacé... On fait un procès-verbal, on le mettra en prison, et je mourrai de

faim avec mes pauvres petits enfants! — Mon Dieu! quel malheur! dit à son tour Suzanne, qui savait que le journalier Bertrand, de fort mauvaise réputation, ne trouverait guère d'indulgence. Vous avez fait là un grand malheur, Bertrand! — Et pourquoi ne l'aurais-je pas fait? répondit-il brutalement. Je voudrais lui avoir cassé son fusil sur la tête! Est-ce que le gibier ou le poisson portent la marque d'un maître? Est-ce M. le comte qui a nourri la volée de perdreaux qui part là-bas? Est-elle à lui plus qu'à moi? — Ah! mademoiselle! s'écria la pauvre Joséphine, il nous fera tous mourir avec ses mauvais propos! — Taisez-vous, dit Suzanne, et voyez l'état où vous mettez votre femme. — Si M. le comte voulait ne pas poursuivre Bertrand, par pitié pour nos pauvres enfants, demain mon homme irait travailler à la vendange, il serait tranquille, et nous vivrions. — J'irai parler à M. le comte, dit résolûment Suzanne; ne vous inquiétez pas, ma bonne Joséphine, M. le comte sera bon pour nous. Et vous, Bertrand, promettez-moi d'être sage. Voulez-vous tuer votre femme? — Je ne bougerai pas de la cassine, » dit Bertrand d'un ton assez gracieux.

Suzanne posa sur le lit quelques provisions qu'elle avait apportées et leva le loquet de la porte. « Mademoiselle, dit le braconnier, si vous voulez aller là, n'y allez pas ce soir; ils ont un grand dîner, noces et festins; c'est pour cela qu'il leur fallait toute une compagnie de perdreaux. — C'est bien, répondit Suzanne; à demain. »

IV. — AU CHATEAU.

Le lendemain se trouvait être, à cause des vendanges, un jour de congé. Suzanne en profita, et à dix heures du matin elle sonnait à la grille du château de la Louvière, qu'occupait en été la famille du comte de Nugent. Un domestique en livrée la fit entrer, sans beaucoup de cérémonie, dans la salle à manger, où toute la famille était réunie. Ce premier repas était fini, mais la bouilloire, la théière d'argent, les porcelaines de Saxe étaient encore sur la table, et un beau vieillard à cheveux blancs lisait les journaux, en buvant à petites gorgées une dernière tasse de thé. Une jeune dame, assise dans l'embrasure de la fenêtre, brodait au métier; son mari, assis à côté d'elle, lui parlait à demi-voix et lui montrait deux beaux enfants qui jouaient sur la pelouse, en compagnie d'un énorme et pacifique chien de Terre-Neuve. Un jeune homme à l'air distingué, assis sur un canapé, examinait quelques pièces de gibier que lui montrait un homme, jeune aussi, mais dont la blouse et la casquette annonçaient un bon fermier, qui sans doute venait payer son fermage, car une grosse sacoche, bien arrondie, était posée sur un guéridon de laque. Tout ce monde leva les yeux avec curiosité à l'entrée de Suzanne; elle s'avança tranquillement vers le vieillard et lui exposa le but de sa visite. « Bertrand! répondit-il brusquement, cet insigne braconnier qui hier encore a failli m'assommer mon garde-chasse! Je suis fâché de vous refuser, mademoiselle, mais cela ne se peut pas. »

Elle insista. « M. Hubert, dit le comte en se renversant sur son fauteuil et en interpellant le fermier, vous connaissez Bertrand? Raoul, tu le connais? — Ma foi, M. le comte, répondit le fermier, je le connais pour le plus franc vaurien de la commune; mais il a une femme, et une digne femme, et des petits enfants; ça crie miséricorde... — Bertrand! dit à son tour le jeune homme nommé Raoul, c'est celui qui a désarmé hier notre pauvre Varin, et qui, avec ses engins, dépeuple le pays de lièvres et de perdreaux? Si mon père m'en croit, il sera inexorable, car hier encore j'ai fait bien piètre chasse. — L'insolence de cet homme mérite une punition exemplaire, reprit le comte, et je vous engage, mademoiselle, à ne pas vous intéresser à lui. »

Suzanne ne se laissa pas décourager; elle plaida la cause de la pauvre Joséphine avec une douceur persuasive qui attendrit le comte sans le fléchir. « Il faut que justice se fasse, dit-il enfin; mais pour vous prouver, mademoiselle, combien j'honore votre dévouement, je vous prie d'accepter mon offrande pour votre protégée. » Il remit en même temps à Suzanne une pièce d'or.

Les deux jeunes gens l'avaient écoutée avec attention, et lorsqu'en se retirant, elle passa devant eux, tous deux, chacun à sa manière,

la saluèrent profondément. « Elle est fort bien, cette jeune personne, dit le comte.— Elle serait jolie, si elle était mieux mise, dit la jeune dame. — C'est une brave fille, que mam'zelle Suzanne, » ajouta le fermier. Raoul seul ne dit rien.

L'après-dîner du même jour, Suzanne était assise dans son petit salon, et elle cousait en hâte une chemise pour Joséphine, lorsque la vieille domestique ouvrit la porte et introduisit Raoul de Nugent. Il salua la jeune fille avec respect et lui dit : « J'ai pris la liberté de me présenter chez vous, mademoiselle, pour vous annoncer une bonne nouvelle : Mon père, cédant aux réflexions que vous lui aviez suggérées, n'a pas donné cours à sa plainte ; Bertrand ne sera pas inquiété, et même, s'il veut renoncer à ses habitudes de braconnage, on tâchera de lui venir en aide. Vous voyez, mademoiselle, que la charité ne perd jamais de son ascendant. »

Suzanne répliqua par quelques paroles de remercîment et de politesse. La conversation, gênée de part et d'autre, se prolongea peu, et Raoul salua et sortit, après avoir jeté un regard discret autour de lui, sur les portraits, la musique, les livres qui imprimaient à cette modeste chambre un cachet de distinction.

Une heure après son départ, on frappa encore une fois, et Suzanne vit entrer Hubert, le jeune fermier ; il portait un lourd panier, couvert d'un linge blanc, et en entrant, il déposa son fardeau derrière la porte. « Je vous souhaite le bonjour, mademoiselle, dit-il, et je vous apporte quelques petites provisions que ma bonne femme de mère vous envoie pour Joséphine et ses enfants. Quand ils seront dans le besoin, vous n'aurez qu'à envoyer chez nous, à la Charmoise ; il y aura toujours du pain pour eux. Quant à ce vaurien de Bertrand... — Je viens d'apprendre que M. de Nugent se désiste de sa poursuite, interrompit Suzanne. — Vraiment ? Eh bien, cela me fait plaisir, rapport à vous, mademoiselle. S'il voulait travailler, ça ferait un fameux ouvrier... — Il n'a pas de travail. » Hubert réfléchit un instant et reprit : « Si vous voulez nous l'envoyer demain, nous tâcherons de l'occuper, et vous pouvez compter, mademoiselle, que je ferai de mon mieux pour lui donner cœur à l'ouvrage... Il faudra qu'il se range. »

Suzanne remercia avec chaleur le bon fermier, qui la salua gracieusement et s'en alla. Elle prit aussitôt le panier rempli d'œufs, de légumes, de pain, de fruits, et se rendit auprès de la femme du braconnier, qui seule occupait sa pensée.

V. — RAOUL.

Trois mois s'écoulèrent ; Suzanne ne se trouva plus en rapport avec la famille de Nugent, et pourtant elle crut deviner qu'elle était l'objet de l'attention de Raoul ; cette remarque lui fit quelque peine, mais sa modestie et sa simplicité naturelles l'empêchèrent de s'y arrêter, et les travaux d'une vie utile et occupée firent à ces pensées une heureuse diversion. La Noël approchait ; on savait dans le village que M. de Nugent et ses enfants se disposaient à retourner à Paris, lorsque l'après-midi, veille de Noël, on remit à Suzanne une lettre dont le cachet de cire verte portait une couronne et les lettres R. N. Elle l'ouvrit, espérant qu'il s'agissait d'un dernier secours envoyé par l'opulent châtelain à la pauvre famille Bertrand ; la lettre venait de Raoul. Elle était longue et contenait l'expression d'un sentiment ardent et respectueux ; mais Raoul ne cachait pas à celle qu'il désirait pour femme que l'union qu'il lui proposait n'aurait pas l'agrément de sa famille, que ce ne serait que par les voies légales que Suzanne pourrait devenir la fille du comte de Nugent, et dans l'emportement de son amour, le jeune homme se montrait décidé à braver la colère paternelle.

Suzanne laissa tomber la lettre ; un nuage passa devant ses yeux ; les joies de la fortune et les joies plus grandes de l'affection lui apparurent, et elle sentit s'élever en son cœur des désirs ambitieux qu'elle n'avait jamais connus. Pour échapper à la fascination de ces idées et réfléchir avec plus de calme, elle sortit dans le jardin ; l'air froid, la sérénité d'un ciel d'hiver lui firent du bien ; elle se promena longtemps, réfléchissant, priant tour à tour, et lorsque le soir fut tout à fait venu, elle se rendit à

l'église. Quelques femmes étaient auprès du confessionnal; l'église était sombre, éclairée à peine par une petite lampe et par les cierges tremblottants qui brûlaient aux pieds de la statue de Marie; une vague odeur d'encens errait sous les voûtes calmes et silencieuses. Suzanne s'agenouilla devant l'autel de la Vierge, et pria longtemps; enfin, à son tour, elle entra au confessionnal, et après avoir dit en peu de mots au vieux prêtre ce qui venait d'arriver, elle ajouta : « Pardonnez-moi, mon père, j'ai failli céder à la tentation, j'ai failli entraîner un fils à désobéir à son père, j'ai failli porter le trouble et la désolation au sein de cette famille... Et pourquoi, mon Dieu? pour un peu d'éclat, pour un peu de fortune, pour un peu de repos... Mais Dieu m'a gardée : il m'a fait voir, comme dans un miroir, les suites ordinaires de l'ambition et de la désobéissance... Tenez, mon père, veuillez rendre cette lettre à M. Raoul... et parlez pour moi, refusez pour moi... — Oui, ma fille, répondit le curé, je le ferai, et j'espère que Dieu bénira vos bonnes et droites intentions. — Allez en paix, et ne pensez plus à tout ceci... »

VI. — HUBERT.

Suzanne obéit et n'y pensa plus; Raoul était parti; l'on disait qu'il avait entrepris un long voyage en Orient, et le château restait fermé, quoique le printemps fût revenu. Suzanne, comme autrefois, s'occupait assidûment de ses petites élèves : elle travaillait pour l'église, elle allait voir les pauvres. Le travail, ce fidèle auxiliaire contre la rêverie, le travail, ce bien des biens, préservait ses pensées contre tout retour dangereux sur le sacrifice qu'elle avait accompli, et elle tâchait de ne pas laisser inoccupé un seul instant de ses longues journées. Un jour, au moment où elle venait de terminer sa classe, le curé entra chez elle, ce qu'il faisait rarement, et après quelques échanges de politesses, il prit la parole d'un ton sérieux et amical tout à la fois. — Ma chère demoiselle, vous m'avez parlé, en dehors de la confession, d'une proposition de mariage qui vous avait été faite, et à laquelle vous avez répondu comme le voulaient la religion et cette fierté délicate que la religion ne défend pas; à mon tour je viens vous proposer une union moins brillante, mais qui a sans doute plus de chances de bonheur. Hubert, le fermier, vous demande en mariage, et ses parents désirent avec ardeur que vous acceptiez l'offre de leur fils. — Hubert! — Parlez, mon enfant, parlez avec franchise. — Cette union n'est-elle pas disproportionnée aussi, monsieur? — Il se peut, ma fille, mais du moins, cette disproportion ne se fera sentir qu'à votre avantage, et vous serez reçue avec joie, avec tendresse dans une famille qui vous est inférieure sous le rapport des talents et de la naissance. Vous trouverez, je l'espère, dans ces douces et légitimes affections de quoi remplir votre cœur; vous serez heureuse du bonheur que vous donnerez, de l'union qui régnera autour de vous, des bonnes œuvres auxquelles vous pourrez vous livrer plus facilement qu'aujourd'hui, et dans quelques années, heureuse femme d'un mari plein de sens et d'honneur, vous avouerez, je le pense, que la félicité n'existe ici-bas que dans la modération et dans la médiocrité.

Suzanne réfléchissait en silence; elle comparait le sort qu'on lui proposait à celui que jadis Raoul lui avait offert, et un sentiment doux pénétrait son cœur. La vie modeste et cachée d'une femme, d'une mère, embellissant par ses talents l'intérieur que le mari protége par la force et l'intelligence, cette vie dévouée lui apparaissait pleine de charmes; autrefois le monde et l'attrait trompeur des passions l'avaient un instant éblouie; maintenant elle se reposait dans les perspectives du travail et des affections domestiques, et en entrant dans une famille qui l'appelait de tous ses vœux, elle se sentait dans l'ordre, et par conséquent dans la voie du bonheur. Elle demanda quelques jours de réflexion.

VII. — LA FÊTE-DIEU.

Plusieurs années s'étaient écoulées; la plus belle fête de l'année se célébrait au milieu des pompes du plus beau jour; le cortége champêtre du Dieu caché après avoir suivi une longue route bordée d'arbres et

semée de fleurs, venait d'arriver au reposoir élevé devant la riche ferme de la Charmoise. Un luxe agreste et plein de goût avait présidé à la décoration de l'autel : la voûte antique de la porte d'entrée formait l'enceinte de la chapelle, et des milliers de fleurs, ravies aux bois, aux jardins, aux prairies, en tapissaient les pierres grises. L'autel était étincelant de lumière, et des lettres, formées de roses rouges, traçaient au-dessus du tabernacle les mots : *Ecce panis angelorum!* Autour de l'autel était groupée la famille du fermier : les vieux parents, rajeunis par la joie et portant sur leurs figures sereines et respectables l'auréole d'une vie de travail et de vertu ; Hubert était derrière eux, à genoux, l'air recueilli, et près de lui Suzanne, dont le noble et doux visage avait une expression de quiétude et de bonheur. Elle tenait dans ses bras un bel enfant de six mois, deux autres, fille et garçon, étaient prosternés en avant de leur mère, qui semblait les offrir à la bénédiction divine. M. et madame Javigny, qui étaient venus voir leurs amis, priaient avec eux et partageaient la pieuse allégresse qui régnait dans la famille. Tous les fronts se courbèrent lorsque le vieux curé éleva l'ostensoir rayonnant, pendant que les enfants de chœur balançaient leurs encensoirs à la fumée bleuâtre, et que les petites filles, les anciennes élèves de Suzanne, jetaient en l'air un nuage parfumé de roses. La procession se remit en chemin ; on vit s'éloigner sous les grands arbres la croix d'argent, les bannières de soie, les robes blanches des jeunes filles et le cortége pacifique des prêtres entourant le divin Agneau. Une voiture était arrêtée au bord de la route; les maîtres étaient descendus et s'étaient mis à genoux devant le Saint-Sacrement; ils se relevèrent et s'approchèrent de la famille du fermier, qui les reçut joyeusement. C'était Raoul et sa jeune femme, la femme que son père lui avait choisie : tous deux semblaient unis et heureux. Raoul salua Suzanne avec respect et serra la main de son mari. Madame de Nugent embrassa la fermière avec une amitié de sœur, et lorsqu'ils se furent retirés, Suzanne, pensant à eux, et regardant autour d'elle, voyant sa famille si unie, son mari satisfait, ses vieux parents pleins de joie, ses enfants pleins d'avenir, Suzanne se dit : Nous sommes tous heureux, parce que nous ne nous sommes pas *déclassés*. Merci, mon Dieu, qui n'avez pas voulu que je fusse un instrument de trouble, qui avez permis au contraire que je fusse le sujet de quelque joie pour la famille qui m'a adoptée !

Éveline Ribbecourt.

ÈVE, PRÈS DU BERCEAU DE SON FILS (1).

Seigneur ! n'étends pas ta vengeance
Sur cet enfant que tu nous as donné !
Prends pitié de son innocence,
Mon père ! c'est mon premier-né...
J'ai tant souffert, j'ai versé tant de larmes
Dans le silence de la nuit !
Si tu veux que ma vie ait encor quelques charmes,
Pitié pour cette fleur éclose d'aujourd'hui !
Au doux Éden, je vivais calme et pure,
Sous les rayons de ton brillant soleil ;
J'admirais la riche nature

(1) Ces vers sont empruntés aux *Femmes de la sainte Bible*, de M. Gaston d'Albano, ouvrage publié par M E. Chaillot, rue Saint-Honoré, n° 354.

Mêlant mes chants de joie aux chants de son réveil.
Aujourd'hui, pauvre pécheresse,
Je n'ose implorer ton amour
Pour le doux fruit de ma tendresse,
Pour l'enfant qui me doit le jour.
Regarde-le... Maître suprême !
Comme il est beau mon fils ! comme je l'aime !
. . . .
. . . .
Mais quel trouble s'élève en moi ?...
Étrange émotion ! surnaturel effroi !
Mon fils ! son front prend un aspect farouche,
Que vois-je ?.., sur ses pieds, sur ses mains, sur sa bouche,
Du sang... partout du sang !
Un forfait !... Dieu puissant !
Qui sera la victime ?...
Angoisses du cœur !... quel abîme !
Ah ! Seigneur, j'ai perdu le droit de te prier,
Ce sang qui vient de m'apparaître,
Ce sang parle et me dit : C'est de toi que doit naître
La victime et le meurtrier !...
. . . .
. . . .
Grâce et pitié, Seigneur ! N'étends pas ta vengeance
Sur cet enfant que tu nous as donné !
Prends pitié de son innocence,
Mon père ! c'est mon premier-né...
J'ai tant souffert... j'ai versé tant de larmes,
Dans le silence de la nuit !
Si tu veux que ma vie ait encor quelques charmes,
Pitié pour cette fleur éclose d'aujourd'hui.

Le chevalier GASTON D'ALBANO.

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE.

Eugène, fils du comte de Soissons et d'Olympe de Mancini, nièce de Mazarin, après avoir pris le petit collet et porté pendant longtemps le nom d'abbé de Savoie, sollicita de Louis XIV un régiment, qui lui fut refusé, et ce refus alluma en lui une fureur de vengeance qui ne s'éteignit jamais. Il jura qu'il ne reviendrait en France que les armes à la main, et tint parole. Il alla offrir ses services à l'Autriche, et marcha contre les Turcs en qualité de volontaire (1683) ; il se distingua tellement, que l'empereur lui donna un régiment, et dès cet instant il s'attacha inviolablement à la fortune de la maison d'Autriche. Pendant quinze ans il combattit les Turcs, qui ne cessaient de menacer les provinces autrichiennes, et il remporta sur eux l'éclatante

victoire de Zenta, qui procura la paix durable de Carlowitz (1697). La succession d'Espagne alluma en Europe une guerre universelle, qui permit au prince Eugène de porter les armes contre le roi qui avait dédaigné ses services. Eugène et Marlborough eurent les honneurs de cette longue guerre ; leurs noms sont attachés à la victoire d'Hochstett, au combat d'Oudenarde, à la bataille de Malplaquet, enfin à tous ces noms désastreux, à toutes ces dates funestes qui assombrissent la fin du règne de Louis XIV. Le roi fit offrir au prince Eugène le bâton de maréchal et le gouvernement de Champagne, poste que son père avait occupé, mais il essuya un refus ; le prince était sincèrement dévoué à la nouvelle patrie qu'il avait choisie, et aux souverains qui l'avaient comblé de bontés et de marques de confiance. Ce fut à leur service qu'il termina sa vie (1736), laissant la réputation du plus habile général et du plus prudent négociateur que la maison d'Autriche eût possédé depuis plusieurs siècles. Indépendamment des grandes qualités qui appartiennent à l'histoire, le prince Eugène avait les vertus d'un philosophe chrétien, il était plein de douceur et d'humanité, sans faste, d'une générosité peu commune, et portait au milieu des camps l'amour de l'étude, la culture des lettres et le goût des beaux-arts.

CORRESPONDANCE.

Tu as raison de me presser pour te donner des détails sur les modes nouvelles, le printemps les réclame, aussi ne t'ai-je point oubliée, loin de là; mais tu n'attends pas de moi, je suppose, des modes de Longchamps? Longchamps est mort et enterré, et si son nom tinte encore aux oreilles des provinces, à Paris on n'y voit que des affiches et des voitures d'outre-mer; je veux parler de ces diligences anglaises et de ces voitures à cirage britannique que les Français transforment en équipage ou en tilbury fashionable !

Les annonces de Longchamps me remettent en mémoire l'affiche d'une baleine qu'on voit en ce moment sur le boulevard du Temple : *La capture de cette baleine, due au hasard*, dit l'industriel possesseur de ce cétacé, *fait le plus grand honneur*... à qui? tu es peut-être assez simple pour croire que c'est au hasard; nullement. A qui donc cette capture fait-elle tant d'honneur ? je te le donnerais en cent que tu ne devinerais pas : c'est *à l'habile chimiste qui l'a embaumée*. Mais nous voici bien loin des modes que je t'avais promises; rassure-toi, nous y arrivons. Attirées par une délicieuse musique entrons au Conservatoire; là, la femme qui comprend si bien la belle symphonie de Beethoven ne peut avoir mauvais goût pour sa toilette ; la jeune fille qui écoute avec tant d'attention une hymne de Haydn, aura bien certainement un tact exquis dans son extrême simplicité; là, j'ai vu une jeune femme portant une robe de taffetas à *tout petits* carreaux vert sur vert, mais d'une nuance assez claire, trois volants à disposition ornaient la jupe; au bas de ces volants il y avait une large raie ombrée, tandis que le fond était à petits carreaux comme le reste de la robe; cela m'a paru nouveau et distingué; le corsage, très-ouvert, laissait apercevoir un charmant gilet noir, chef-d'œuvre de broderie. Les gilets se porteront-ils encore ? me demande-t-on. Mais oui, puisque j'en vois, et chez les grandes lingères et sur nos élégantes. Le mantelet de cette dame, très-petit et posé très en arrière sur les épaules, se composait de rubans n° 9, ruchés à la vieille, et d'entre-deux de dentelle de Venise, tellement fins, que l'on serait tenté de les supposer tissés par l'industrieuse araignée; c'est ce réseau, d'une finesse si extrême, qui a, je crois, fait surnommer ces dentelles *toile d'araignée;* celle qui garnissait ce mantelet avait 30 centimètres de haut.

Le chapeau qui complétait cette toilette était un heureux mélange de taffetas, d'agréments en paille et de fleurs. J'aurais encore, et je voudrais pouvoir t'en citer bien d'autres également jolies; mais je me souviens que j'ai à répondre à deux de nos amies qui me demandent divers renseignegnements sur l'ameublement; mon papier n'étant point élastique, je dois ne dire que ce que je puis y placer; du reste tu ne perdras rien pour attendre, et ce qui peut t'intéresser te sera dit en temps voulu.

Pour meubler un salon aussi simplement que possible, je ne vois que le damas, et le velours d'Utrecht uni, celui-ci est encore plus

solide; rideaux blancs. Si l'on met des lambrequins, ils doivent être de l'étoffe du meuble. Le moins que l'on puisse placer dans un salon, c'est un canapé, quatre fauteuils, six chaises, une table ovale, une table de jeu, deux tabourets, une pendule et deux coupes en marbre, jolies de formes, et simples d'ornement; petits candélabres en bronze. Les alcôves se garnissent des deux façons avec ou sans lambrequins; si les rideaux sont en toile perse, le lambrequin peut être en pareil, orné de frange ainsi que le tour des rideaux, qui sont drapés à l'aide de cordons à gros glands, ou par des *bonnes grâces;* bien entendu que les fenêtres sont toujours en rapport, quelle que soit l'étoffe de l'alcôve; on peut aussi mettre les rideaux en mousseline blanche, soit brodée, brochée ou unie, et y placer un lambrequin en damas avec ornements assortis.

Je reviens auprès de toi, chère amie, planche et journal en main, je te donne la planche et garde le journal, voulant t'en faire moi-même l'explication. Dieu, que de noms et que de chiffres! diras-tu; va-t-elle nous envoyer tout un calendrier féminin; l'absence des jours de la semaine et l'*excentricité* de quelques-uns de ces noms, te prouveront assez que telle n'est pas mon intention.

N° 1 C'est le modèle d'un nouveau genre de manches; ces pattes brodées, mises sur un bouillon de mousseline unie, sont du plus charmant effet, le bas sert de poignet, dans l'intervalle on place un petit nœud papillon sur chaque bouillon.

N° 2 La manche une fois montée.

N° 3 Dessin pour le bas d'une écharpe de cachemire; cette broderie, au point de chaînette, se fait ou en fil d'or, ou en soie de couleur, ou bien de la même nuance que l'étoffe.

N° 4 Entre-deux pour broderie anglaise et roues.

N° 5 Un papillon; il vole vers toi, te portant les lettres J. V.;

N° 6 Petite valise, au crochet, pour contenir l'ouvrage; il faut d'abord faire, soit à jour, soit autrement, un morceau de crochet qui aura 22 centimètres de long sur 21 de large, ou bien carré si on le préférait, mais c'est plus gracieux avec la forme un peu allongée, ensuite l'on fait deux ronds de 7 centimètres de diamètre.

Pour monter la valise, il faut couper un carton de la grandeur du crochet ou même un peu plus grand, afin de pouvoir tendre le crochet dans le cas où il ne serait pas bien plat; si le crochet est à jour, et je te conseille de le faire ainsi, ce carton doit être recouvert d'un satin s'harmonisant avec la couleur du crochet : cordonnet noir et satin cerise vont parfaitement; si on la veut moins élégante, on emploie pour le crochet de la ficelle avec doublure ou gros vert, ou gros bleu, ou pensée. L'autre côté du carton est également recouvert de satin, celui-ci est légèrement ouaté et piqué à tout petits carreaux ainsi que l'on fait pour les sachets. Ces deux morceaux de satin se joignent à l'aide d'un surjet, les deux ronds se montent de la même manière, seulement sur le côté extérieur il faut placer un peu de coton afin de le faire bomber comme une pelote; ces ronds se cousent ensuite au grand crochet, c'est le côté le moins large qui tourne autour de chaque rond, laissant une ouverture de 4 centimètres; tous les points sont cachés par une petite ganse dont il faut 1 mètre 20 centimètres, cette quantité suffit pour faire les anses que l'on place de chaque côté; deux petites olives se mettent sur le couvercle de la valise et se joignent à des brides placées en face et qui la ferment. J'oubliais de te dire que le fond de crochet, cousu aux ronds, doit croiser un peu pour mieux fermer. Ce même genre d'ouvrage se fait aussi en tapisserie, en cuir avec application en velours brodé de toutes façons, et enfin au filet brodé en reprise. Chez madame Marie Soudant, à la Religieuse, cette monture coûte 4 francs en satin et 3 francs en taffetas.

Le n° 7 est le nom de Louise, dans un écusson en miniature.

Le n° 8, V. L., petits œillets, ou pois.

Le n° 9 est un charmant ouvrage qui peut servir pour ornement de robes et de manteaux; la saison semblerait devoir faire oublier ce mot; mais dis-moi, connais-tu le printemps, ses douces brises, ses senteurs parfumées, autrement que comme un rêve des poëtes, ou par les souvenirs de ta grand'mère? D'ailleurs le règne des talmas est loin d'être passé, seulement ils se font beaucoup plus courts, mais n'en restent pas moins talmas pour cela; l'agrafe du n° 9 pourra donc nous être encore utile lorsque nous voudrons les rendre un peu plus élégants, ce que nous voulons toujours lorsque cela nous est si facile, et ne nous demande guère que des dépenses d'adresse et de travail. Ces agrafes se font au crochet et se commencent ainsi : Il faut d'abord monter 36 mailles. 1er tour. — 18 mailles simples sur les 18 premières qui doivent former le rond, 1 maille en l'air, 18 mailles simples, 1 maille en l'air.

2me tour. — Il faut tenir son ouvrage de la même manière, mais travailler au rebours; 1 maille dans la dernière et ainsi de suite jusqu'à la 18me qui se trouve dans la dernière maille en l'air, 1 maille en l'air, 19 mailles à gauche, dont la 1re dans la même maille en l'air, et la dernière dans la maille en l'air de l'autre bout.

3me tour. — 21 mailles à gauche, la première dans la même maille en l'air du dernier tour gauche, et la dernière dans la maille en l'air de l'autre côté, 1 maille en l'air, 21 mailles à gauche, 1 en l'air dans le même sens.

4me tour. — 23 mailles à gauche dont la première dans la dernière maille en l'air, 1 maille en l'air, 23 à gauche, 1 en l'air.

5me tour. — 25 mailles à gauche, 1 en l'air, 25 à gauche, 1 en l'air.

6me tour. — 27 mailles à gauche, 1 en l'air, 27 à gauche, 1 en l'air, 27 à gauche 1 en l'air, à ce tour on cesse de travailler à gauche, et les 2 mailles suivantes se font dans le sens ordinaire.

7me tour. — 28 mailles, la première dans la dernière à gauche, et la dernière dans la maille en l'air du bout, 1 maille en l'air, 28 mailles même sens, 1 en l'air.

8me tour. — 30 mailles (il est bien entendu que ces feuilles étant du crochet plein, toutes ces mailles sont des mailles simples). Nous disons donc 30 mailles simples, la première dans la maille en l'air qui termine le 6me tour, et la dernière dans la dernière maille en l'air de l'autre bout, 1 en l'air, 30 mailles, la première dans la première maille en l'air, la dernière dans celle du bout; couper la soie.

Petites feuilles. Faites un rond de 26 mailles en l'air. 1er tour. — 13 mailles, 1 en l'air.

2me tour. — Il se fait aussi à gauche et au rebours comme à la grande feuille, 14 mailles, la première dans la dernière du tour précédent, ainsi de suite jusqu'à la 14me qui se trouvera dans la maille en l'air, et la dernière dans la maille en l'air de l'autre bout, 1 maille en l'air.

3me tour. — 16 mailles à gauche, la première dans la même maille en l'air, la dernière dans la maille en l'air de l'autre bout, 1 maille en l'air, 16 mailles à gauche, 1 maille en l'air.

4me tour. — 18 mailles à gauche, 1 en l'air, 18 mailles à gauche, 1 en l'air.

5me tour. — 20 mailles à gauche, 1 en l'air. Les deux tours suivants se font dans le sens ordinaire.

6me tour. — 21 mailles, la première dans la dernière à gauche, et la dernière dans la maille en l'air, 1 maille en l'air, 21 mailles dont la première dans la même maille en l'air, la dernière dans la dernière du tour précédent, 1 maille en l'air.

7me tour. — 23 mailles, la première dans la maille en l'air qui finit le 5me tour, la dernière dans la maille en l'air du bout, 1 maille en l'air, 23 mailles, la première dans la même maille en l'air, la dernière au bout du tour. Coupez la soie. On fait ensuite deux petites feuilles qui commencent par 16 mailles en l'air au lieu de 26 qui augmenteront ensuite dans cette proportion : 8-9-11-13-14.

Enfin il faut crocheter de chaque côté de la grande feuille les deux feuilles moyennes en faisant 11 mailles, ensuite on joint les deux petites aux deux moyennes en faisant 7 mailles. Ces feuilles sont, après, entourées d'un petit *crênelage à dents* que l'on fait avec de la soie plus fine, le reste doit être en cordonnet. Pour cette bordure, il faut faire 3 mailles dans les 3 premières mailles de la petite feuille, 3 mailles en l'air, 3 mailles, 3 mailles en l'air, et ainsi de suite jusqu'à la dernière maille de la dernière feuille. On prend alors un bouton en bois que l'on recouvre avec du crochet; pour le recouvrir, on n'a qu'à se rappeler comment on commence une bourse : ce bouton se place au milieu des cinq feuilles; on a soin de coudre en dessous une petite ganse qui fait la bride, si c'est pour manteau. Les perles de jais se placent ensuite en suivant le dessin indiqué sur la planche.

Le n° 10 est le patron du mantelet que plusieurs de nos jeunes amies m'ont demandé. C'est un mantelet-écharpe, tel que nous allons les porter tout l'été, c'est-à-dire très-courts et très-échancrés sur les épaules. Celui-ci est avec garniture; si l'on n'en mettait pas, il faudrait le couper plus grand. Ce modèle peut se faire en étoffe de couleur ou pareil à la robe, ce qui sera encore très à la mode cette année, ou bien aussi en mousseline. Je regrette que nos chères abonnées de la petite édition ne puissent profiter qu'à demi des détails que je vais donner sur le mantelet dessiné sur la grande planche. Sa forme est, du reste, la même que celle du n° 10; sa disposition toute nouvelle plaira, je l'espère, à celles qui attendent ce modèle avec grande impatience. Je sais que pour en jouir au moment voulu il faut y travailler bientôt; aussi ai-je songé à cela en vous choisissant un dessin dont l'exécution demande peu de temps, bien qu'il soit d'un charmant effet. Nos amies de la petite édition ne me trouveront pas trop cruelle d'entrer dans cette explication, car *je me flatte* qu'elle leur suffira pour le faire elles seules, et le mérite n'en sera que plus grand. Ce mantelet, dont la gravure de ce mois te donne une idée parfaite, est composé de bandes brodées faisant l'effet d'un large entre-deux, et de bandes de mousseline légèrement froncées; les bandes brodées ainsi que les froncées sont au nombre de trois et d'égale hauteur (à peu près 4 doigts), placées alternativement, commençant et finissant par conséquent par celle brodée; celle-ci quoique ayant l'air d'un entre-deux est cependant brodée sur l'étoffe et



Journal des Demoiselles.

Boulevard des Italiens, 1.

21e année. No V.

en suit tous les contours; elle est, de chaque côté, bordée d'un point d'échelle. A cette bande brodée, on adapte ou une bande comme je l'ai déjà indiqué, ou un bouillon dans lequel on passerait un ruban de satin; pour cela, il faudrait couper le mantelet d'une seule pièce, et l'on appliquerait ensuite les bouillons sur les bandes unies, tandis que pour le reste, et c'est le genre que je préfère, il est essentiel de ne pas laisser la mousseline en dessous, car cela ne serait point assez clair; une garniture brodée assortie aux bandes est posée tout autour dans le bas seulement; un nœud à bouts demi-longs ferme le devant. Si je dis que nos autres amies peuvent aussi le faire, c'est en leur conseillant d'employer des entre-deux, ce qui leur enlèvera l'ennui de composer un dessin. Quant au reste, elles s'en tireront facilement et adroitement, enfin en vraies élèves du *Journal des Demoiselles*.

Le n° 11 est le patron d'un talma d'été, plus court et plus ample que ceux de cet hiver; il se fait généralement en taffetas d'Italie. Pour jeunes femmes, ces talmas se recouvrent de hautes dentelles, avec une ruche de ruban n° 9 au pied de chaque dentelle; pour jeunes filles, ce taffetas est orné ou d'un effilé, ou de velours posé dans toute la longueur du talma; ces velours du n° 5 se joignent presque dans le haut, tandis que dans le bas ils sont distancés.

Ici finit la petite édition.

Le n° 12 est la moitié, ou du moins le bout du mantelet dont je viens de te parler; j'ai été à ce sujet fort embarrassée, voulant à tout prix te l'envoyer et ne pouvant le placer en entier sur notre planche, impossible de le faire entrer malgré toutes les combinaisons *ingénieuses* dont je me sens inspirée lorsqu'il s'agit de te plaire; mais ce que femme voulait... la dimension du papier ne l'a pas voulu! Aussi ai-je pris mon courage à deux mains et l'ai-je coupé non pas en quatre, mais en deux; tu retrouveras bientôt l'autre moitié.

N° 13. Garniture du mantelet; elle doit avoir de 20 à 25 centimètres de hauteur sur le derrière, il en faut à peu près 3 mètres 50 centimètres.

N° 14. Écusson avec les lettres E. G. points de plumes et œillets.

N° 15. — *Clara;* se fait ou au plumetis ou au feston.

N° 16. Jolie petite garniture plumetis fin, point d'armes, œillets, broderie anglaise et feston feuille de rose; cette garniture peut servir pour cols, manches et gilets.

N° 17. A. M. point de sable et jours.

N° 18. E. M. feston au plumetis simple.

N°s 19 à 24 et 24 bis. Lettres au feston ou plumetis.

N° 25. Autre moitié du mantelet.

N° 26. C. B. plumetis et œillets au feston.

N° 27. Manches bretonnes : feston feuille de rose; ce genre de manches très à la mode maintenant, aurait quelque rapport avec celles que l'on appelait manches duchesse; elles se font avec une seule garniture et se montent aussi sur un entre-deux, mais pas complétement serrées au poignet; la garniture retombe sur la main, le feston qui tourne tout autour laisse la garniture ouverte sous le bras.

N° 28. Entre-deux assorti à la manche.

N° 29. — *Lucy* au plumetis, avec pois dans le milieu; ce genre de broderie se fait ordinairement de deux couleurs, blanc et bleu, rose et blanc, etc.

N° 30. Écusson avec les lettres E. V. plumetis, cordonnet, et feston feuille de rose.

N° 31. — *Maria*, plumetis et œillets ou pois.

N° 32. — *Aline*, au feston simple.

N° 33. — *Louise*, au plumetis.

N° 34. S. Z. au plumetis et point de sable.

N° 35. — *Adrienne*, dans une feuille de houx, feston entremêlé d'œillets.

N° 36. S. L. plumetis et œillets.

N° 37. J. B. pois ou œillets.

N° 38. L. M. au plumetis.

N° 39. C. B. plumetis.

N° 40. S. M. L. enlacées, plumetis ou feston.

N° 41. G. C. id. id.

N° 42. — *Anna*, plumetis.

N° 43. Charmante garniture, composée de roues, de plumetis et de feston feuille de rose, elle peut être employée pour bas de jupons, pour bas de pantalons d'enfants, et pour robe de baptême.

N° 44. Autre garniture tout en feston, très-jolie pour volants de robe et de mantelet, ainsi que pour manches pagodes.

N° 45. Quart d'un mouchoir au feston, œillets et chaîne de feston.

N° 46. Le nom de *Clotilde* renfermé dans le calice d'une rose sans épines, mais aussi sans parfum.

Explication de la gravure de modes. — Toilette de jeune femme : robe en taffetas d'Italie avec neuf volants posés de trois en trois; ce genre de volants se porte également par les très-jeunes filles. Mantelet de mousseline dont la forme et le dessin se trouvent sur la planche. Chapeau de paille avec bouquet de bluets sur le côté.

Robe grise en valencias genre bayadère; veste en mousseline unie, avec bouillon tout autour dans lequel on a passé un ruban : la dentelle qui le borde est une petite dentelle de Venise.

Planche de crochet. — N° 1 Une bourse algérienne pour hommes, elle se fait d'une

seule pièce et doit être très-longue : le gros gland qu'il a fallu mettre en bas de la planche, s'attache, au contraire, au bout pointu de la bourse.

Le n° 2 peut servir pour calepin, cartes de visite et porte-monnaie, etc.

Le n° 3 est un porte-cigares.

Les n°s 4 et 5 Petites bourses pour femmes.

N°s 6, 7 et 8 Différentes bordures qui peuvent être employées pour tous les ouvrages.

Explication du Rébus. — Monsieur *Nul* : ajoutant à son nom celui de son enveloppe, tu l'appelleras *Nul plaisir;* et remarquant qu'il flaire ou sent d'autres plaisirs que lui présente la marchande placée en face de lui, tu diras *Nul plaisir sent des plaisirs* (Nul plaisir sans déplaisir).

E. E.

MOSAÏQUE.

Mettons la vertu en honneur en lui laissant tout ce qu'elle a de divin et d'aimable, sa douceur, son équité, son désintéressement, son élévation : le monde, tout injuste qu'il est, serait bientôt réconcilié avec la piété, si nous en avions une fois séparé nos faiblesses.

MASSILLON.

L'esprit de l'homme vit d'un certain nombre d'idées qui reparaissent en chaque siècle sous une forme qui les déguise, et trop souvent fait prendre une vieille erreur pour une vérité nouvelle.

E. LA BOULAYE.

Mettez votre superflu dans les mains des pauvres, parce que c'est un lieu où tout se conserve.

BOSSUET.

La main des pauvres, c'est le coffre de Dieu.

SAINT PIERRE CHRYSOLOGUE.

RÉBUS.









Paris.—Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

INSTRUCTION.

Cours de littérature à l'usage des jeunes personnes, par M. Paul Leconte, ancien professeur de littérature au collége Stanislas et à l'école de Pont-Levoy.

La faculté prééminente chez les femmes est l'imagination. Convenablement réglée et cultivée, cette faculté peut et doit faire le bonheur de la vie intime et le charme de la société : la bonne littérature lui est un puissant auxiliaire pour arriver à ces fins; elle nous rend la vertu plus aimable et prête de l'attrait à tous les sentiments généreux et délicats qui ennoblissent le cœur de l'homme; elle donne au langage et même à toutes les habitudes de la vie une élégance heureuse qu'on peut appeler l'extérieur de l'honnêteté; elle répand en nous un goût pur de modestie et une sorte de décence qui est comme la pudeur de l'esprit.

L'on ne saurait nier que la forme ait une influence sérieuse et profonde sur nos sentiments. Aussi a-t-on appelé le beau la splendeur du vrai. M. de Maistre le définit d'une manière plus modeste, mais non moins juste : *Le beau*, dit-il, *est ce qui plaît à la vertu éclairée.*

C'est sous l'inspiration de ces pensées que M. Leconte paraît avoir écrit son ouvrage, dont il nous a communiqué quelques chapitres. Quand le cours entier sera publié, nous l'étudierons avec soin, et rendrons compte à nos lectrices de notre appréciation. Aujourd'hui, nous laissons parler l'auteur.

UTILITÉ PRATIQUE DE L'ÉTUDE DE LA LITTÉRATURE POUR LES JEUNES FILLES.

Le rôle des femmes dans le monde est un rôle de douceur, de simplicité et de modestie. Sauf de rares exceptions, peu d'entre elles ont mission de livrer leurs écrits à la publicité. Toutes cependant auront besoin de rédiger une lettre et de n'apporter dans les simples épanchements d'une correspondance de famille ou d'amitié que des expressions de bon goût. Toutes seront appelées à apprécier des raisons solides dans un discours, des vérités consolantes ou terribles dans un sermon; toutes entendront parler de Corneille, de Racine, de Bossuet, de Fénelon et de tant d'autres beaux génies qui honorent notre pays, si elles ne puisent elles-mêmes dans ces ouvrages les jouissances les plus pures. Mais, pour bien écrire une lettre, pour revêtir des idées vraies et justes d'une élocution élégante et facile, pour comprendre le Télémaque de Fénelon ou le Catéchisme de Fleury, enfin, pour goûter une œuvre littéraire quelle qu'elle soit, il ne suffit pas de connaître la grammaire, il faut encore posséder des principes de littérature.

D'ailleurs une femme, sans prétendre aux honneurs du *bas-bleu*, sans négliger aucun des soins du ménage, aucune des qualités essentielles à la vie intérieure, peut s'élever au-dessus du niveau posé par le bonhomme Chrysale et ne pas s'en tenir uniquement

A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausses.

La saine culture de l'esprit, le développement bien dirigé des idées est un excellent préservatif contre la frivolité, l'ennui, le vide, et contre les erreurs qui toujours en résultent.

Il y a dans l'état des lettres, a dit M. Laurentie, je ne sais quoi de noble et de grand qui élève l'homme et lui fait chérir la vertu. Ses mœurs s'adoucissent par l'habitude de goûter les charmes des bons écrivains. Leur bienfait est de polir ce qu'il y a de rude dans la nature humaine, et d'établir entre les hommes ces communications gracieuses et aimables qui sont l'ornement des sociétés. Eh ! que deviendrait la vie, si à cette élégance de manières on préférait la grossièreté d'une nature inculte et sauvage ? La morale donne à la vertu son austérité; les lettres lui donnent leur politesse.

En un mot, l'étude de la littérature, placée sous le contrôle de la religion et du bon goût, rend notre vie plus délicate et plus noble, donne à nos mœurs quelque chose de plus brillant et de plus poli, et, en nous

rendant meilleurs, elle réalise en nous l'idée la plus sublime du beau : *L'amour de la vertu dans une intelligence éclairée.*

LA LITTÉRATURE, — SA DÉFINITION, — SA DIVISION.

La littérature a pour objet l'étude des règles relatives à l'art de bien parler et de bien écrire. Dans sa plus large acception, c'est l'art de transmettre les conceptions de l'intelligence et les inspirations du cœur.— La grammaire nous a appris à parler et à écrire correctement, c'est-à-dire à mettre les mots en ordre et à les accorder d'une manière conforme aux règles de la syntaxe. La littérature va nous enseigner à parler et à écrire agréablement, c'est-à-dire à mettre de l'ordre dans nos idées, à les enchaîner logiquement et à les revêtir de douceur, de persuasion et de grâce.

La littérature comprend la connaissance des bons écrivains, et c'est surtout dans l'étude des modèles que nous chercherons à surprendre le secret des règles les plus délicates de l'art littéraire.

La grâce que l'on met vaut mieux que ce qu'on dit,'

a écrit Voltaire.

L'art de lire à haute voix ou de bien dire ce que nous savons, sera donc un des objets les plus intéressants de nos études, et quelles heureuses applications cet art ne trouvera-t-il pas dans l'intimité du foyer, dans la veillée du soir, près du fauteuil de l'aïeul ou de la grand'mère !

DE L'ART D'ÉCRIRE CHEZ LA FEMME ET DE SES CONDITIONS ESSENTIELLES.

L'art d'écrire chez la femme ne doit jamais paraître le résultat du travail et de l'étude. Des phrases courtes, quelques images, des sentiments vrais et naturels, du piquant, de la légèreté, de l'enjouement, voilà le style qui lui convient. L'affectation serait le défaut le plus condamnable dans une lettre. Ce qui en fait le charme, c'est l'absence de toute prétention. Mais c'est pour cela même qu'une lettre est si difficile à bien écrire : elle doit être comme ces statues qui n'empruntent leur mérite qu'à l'harmonieuse pureté de leurs lignes. L'artifice, qui est déplacé dans une lettre, ne saurait être confondu avec l'art qui l'embellit. Or, cet art qui orne sans surcharges, qui ajoute à la simplicité sans la faire disparaître, n'est autre chose que l'art de parler ou d'écrire, en appropriant le style au sujet qu'on traite. Toutefois, le goût, le sentiment exquis des convenances, voilà les meilleurs guides dans les compositions littéraires.

PLAN DE CE COURS.

Pour bien comprendre ce que doit être un cours de littérature, il faut s'être rendu compte des éléments que doit mettre en œuvre celui qui parle ou qui écrit. Or, lisez attentivement tous les orateurs, les poëtes, les écrivains, vous ne tarderez pas à vous convaincre que la multitude des richesses qu'ils ont créées, se réduit en définitive à trois catégories fondamentales. Racine, Corneille, Bossuet et Fénelon, n'ont exprimé que des *pensées*, des *sentiments* et des *images*. Or, les *pensées*, les *sentiments* et les *images* sont des produits qui doivent leur existence à des causes, à des instruments que Dieu nous a donnés. Ces causes, ces instruments s'appellent *facultés*, mot qui signifie puissance. Dans un cours rationnel de littérature, il faudra donc, en premier lieu, traiter des facultés qui engendrent les *pensées*, les *sentiments* et les *images*. Ces facultés sont l'*intelligence*, la *sensibilité* et l'*imagination*.

Après l'analyse des *facultés* qui concourent aux œuvres littéraires, nous déterminerons les lois de la composition, ou de l'art de faire un tout satisfaisant des *pensées*, des *sentiments* et des *images* qu'on veut répandre dans l'âme et l'esprit de ceux qui nous écoutent ou qui nous lisent.

Quand on a dessiné et groupé des figures sur une toile, il reste encore à les animer par des couleurs qui leur soient appropriées. En littérature, les couleurs ce sont les paroles, et la partie qui s'occupe de la manière d'adapter les mots aux pensées, aux sentiments et aux images, prend le nom d'élocution, lequel vient d'un mot latin qui signifie *parler*.

Ainsi le cours de littérature comprendra quatre parties :

La première, analyse des facultés;

La deuxième, de la composition;

La troisième, de l'élocution;

La quatrième, des divers genres littéraires.

Mais ce ne serait là que le cadre d'un cours théorique; pour ne rien laisser à désirer, nous joindrons un cours de littérature historique qui se divisera en deux sections; en histoire générale des littératures, ou analyse des principaux monuments littéraires de l'antiquité et des temps modernes, et en histoire de la littérature française ou analyse des chefs-d'œuvre de notre langue, accompagnée de la biographie des grands écrivains.

Dans ce rapide tableau de l'histoire de la littérature, nous aurons soin de faire une distinction qui échappe d'ordinaire aux *biographes* de la littérature. Nous distinguerons le fait de l'idée, le fait qui s'impose brutalement et l'idée qui conquiert pacifiquement et civilise; considérée comme histoire des idées, on sent combien la littérature grandit et quelle est sa portée dans l'enseignement moral des jeunes générations. Attila est venu portant partout la dévastation et il a passé comme un vent d'orage : Jésus-Christ a dit quelques paroles aux peuples étonnés, et il a changé la face du monde. Attila, voilà le fait; Jésus-Christ, voilà l'idée.

SERDUKOF.

En 1706, sur le Volok (1), situé entre le Msta et la Tvertza, dans le gouvernement de Novgorod, le voyageur s'arrêtait charmé, devant une petite maison de bois, en forme de chalet, et un joli moulin entourés tous deux d'un jardin parfaitement cultivé, et donnant en abondance tout ce que permet une latitude de cinquante-huit degrés.

Le chalet était habité par un vieillard et deux enfants. Une génération manquait entre eux; les enfants étaient orphelins; le vieillard était leur grand-père. Quant au moulin, il marchait sous la direction du vieillard, en attendant que le petit-fils atteignît l'âge de le conduire à son tour.

La propreté et la symétrie intelligente qui régnaient dans la maison et le jardin, frappaient d'autant plus, que tel n'était point l'ordinaire chez les paysans russes du dix-huitième siècle, pas plus que cela ne paraît l'être chez ceux du dix-neuvième.

En effet, hors les habitants de la petite Russie, c'est-à-dire des gouvernements d'Ekatérinoslaw, de Karkow, et leurs avoisinants, le paysan russe est sale, et ne connaît aucun des besoins que la civilisation amène. Qu'il ait, pour l'hiver, la laine de sa peau de mouton sur le corps; que l'été, il se trouve possesseur de deux chemises, roses ou bleues, qu'il aura soin de porter par-dessus ses chausses, et sa garde-robe est complète. Quant à ses meubles, ils se réduisent, en général, à un poêle immense et à un coffre circulaire, espèce de divan de bois, qui sert de siége et de lit.

Cette première partie du dix-huitième siècle est l'époque la plus mémorable de l'histoire russe.

On a dit que l'homme supérieur ne manque jamais aux besoins impérieux qui surgissent; on pourrait dire encore qu'il est assez rare qu'il ne soit point précédé de pionniers chargés de lui aplanir les voies. Philippe devança Alexandre; Octave ne vint qu'après César; Charlemagne après les Pépin.

Si les Ivan III et IV n'avaient, par leur politique habile et leur vaillance, travaillé à former un tout homogène de ce vaste empire, lequel, avant eux, n'était qu'une confédération de républiques oligarchiques; si l'un des deux, le Terrible, n'avait, par sa tyrannie peut-être, autant que par son adresse et sa ténacité, dompté et soumis cette fière et sauvage noblesse, qui dictait

(1) Les Russes appellent Volok, dérivé de Volokou, *je porte*, toute langue de terre, séparant entre elles deux rivières navigables.

des lois à ses prédécesseurs ; Pierre I[er] usait sa vie à cette œuvre, et l'ère de la civilisation russe se trouvait retardée d'un siècle !

Le titre de Grand, que la postérité décerne à Pierre Romanoff, est dû, moins à ses armes qu'à cet esprit profond et judicieux, qui lui faisait prendre, entre tous, le chemin le meilleur pour arriver au bien, et à cette force de volonté qui l'y faisait marcher quand même, dût-il déchirer son cœur et ses mains aux aspérités de la route.

Pierre, qui savait distinguer le vrai but et y tendre, ne pouvait manquer de savoir aussi deviner les hommes de valeur, et de les attirer à lui.

C'est ainsi qu'autour de lui se trouvaient des gens de tous pays : Français, Hollandais, Allemands et Anglais, mérites glanés çà et là, et dont il avait su se composer une glorieuse gerbe.

Mais, s'il était heureux de s'attacher les étrangers illustres, son cœur s'épanouissait d'une joie profonde, lorsqu'il était mis à même de signaler une étincelle jaillie du sol de sa chère patrie !

Les deux enfants du Volok, situé entre le Msta et la Tvertza, offraient les deux types bien distincts des parents qu'ils avaient perdus ; l'une, la fille, ne pouvait nier le sang russe qu'elle tenait de son père et de son grand-père, sang frais et pur, donnant aux joues un éclat qui se marie agréablement au bleu des yeux et à la couleur foncée des cheveux ; l'autre, le garçon, plus jeune de deux ans, présentait ce beau caractère allemand-slave, que l'on trouve chez plusieurs membres de la famille impériale, aujourd'hui régnante ; traits grands et nobles, front de rêveur ou de penseur, œil qui semble suivre dans l'air un point invisible à tous, pôle mystérieux ignoré du vulgaire, mais que montre la foi.

« Enfants, dit un soir de Noël, le vieux grand-père, assis auprès de son vaste poêle ; enfants, encore une année sur nos têtes ! pour vous, cette année passée est un pas de plus dans la vie ; pour moi, c'est un pas de plus dans la tombe ! Enfants, votre vieux grand-père, votre seul appui, appui tremblant et fragile qui va vous manquer au premier jour, voudrait, en s'en allant, emporter l'idée que votre travail vous peut mettre à l'abri du froid et de la faim. Tu ne connais pas cela, Serdukof, mais si je venais à mourir, c'est pourtant ce qui vous atteindrait tous deux. — Pourquoi, Papinka ? Serdukof est robuste ; voyez ses bras. — Et à quoi lui servent ces robustes bras, ma douce Mashinka ? m'ont-ils jamais aidé à creuser un sillon ? ont-ils, à mon exemple, frappé les grands arbres de nos forêts, ou relevé les pans abattus de notre chaumière, ou réparé les volants de notre moulin ? Quand je mets aux mains de ton frère ou la bêche qui creuse, ou la hache qui entre au cœur de l'orgueilleux sapin, il part d'un pas assuré qui me réjouit, puis ce pas se ralentit bientôt ; sa tête se penche, la hache ou l bêche lui échappe des mains ; frappé d'immobilité, il s'arrête aux bords du Msta ou de la Tvertza, ou bien encore il va comme un fou, d'une rive à l'autre, comptant, mesurant ses pas, et consultant je ne sais quel papier, quelles figures, quelles grandes lignes, qu'il ne quitte ni nuit ni jour ; le soir le surprend à cette inutile besogne, et la nuit, il brûle notre résine, pour contempler de nouveau ce papier maudit, dont un jour, bien sûr, je finirai par m'emparer, et que je me donnerai la joie de brûler bel et bien. Mais regarde, Masha, regarde si c'est là un être raisonnable, comme toi et moi ; il a des oreilles et ne nous entend point, comme dit le psaume ; il a des yeux, et ne se doute point seulement que nous soyons là. Je te dis, Doushamaïa, qu'il me rendra la mort amère, et que, te le laissant pour seul soutien, c'est te laisser sans protection. »

A cette idée, deux larmes coulèrent sur les joues ridées du vieillard ; et, à leur aspect, un nuage passa sur le front blanc de la jeune fille, qui vint, de ses lèvres, recueillir ces saintes et pieuses larmes ; puis, posant la main sur l'épaule de son frère : « Brat (frère), lui dit-elle, le souper de Noël est servi. »

Le jeune homme tressaillit, se leva, prit à la table sa place accoutumée, et mangea, sans paraître avoir conscience qu'il mangeait.

« Non, cela ne peut durer ainsi, reprit le

vieillard; qu'as-tu? Pourquoi ce front pensif? Est-ce là un front de seize ans? As-tu quelque souci? Que ne parles-tu? Que ne t'expliques-tu? Ton lot de meunier-agriculteur ne te convient-il pas? La casaque brodée du soldat, ou la riche livrée des valets te ferait-elle envie? Dis, au moins, dis ce que tu as dans l'âme; dis pourquoi tu fuis le travail; dis à quoi tu rêves; dis ce qui fait que tu ne ris point, et que tu ne te mêles jamais aux jeunes garçons de ton âge; on s'explique, on n'abreuve pas ainsi d'amertume un pauvre vieux grand-père, qui ne tient à la vie que par ce qui lui reste de ses enfants. »

Le grand œil gris de Serdukof brilla; son front se releva; ses narines se dilatèrent sous l'impression de quelque sensation impérieuse; ses lèvres s'entr'ouvrirent, et son aïeul et sa sœur le regardaient, haletants, croyant qu'il allait enfin expliquer le mystère de son étrange conduite; mais ce feu soudain se calma; son œil gris s'enveloppa de ses cils abondants et soyeux; et il dit d'un ton simple et doux : « Père de mon père, je travaillerai; je promets, sur tes cheveux blancs, que ce que faisait mon père, je le ferai; et tu sais qu'il était connu pour le premier meunier du Volok. — Vrai, Doushinka? — Vrai, mon père! »

Le ton résolu, l'air franc du jeune homme, apportèrent, sans doute, la conviction au cœur du vieillard, car la sérénité revint égayer son front; et la soirée de Noël s'acheva, sous l'humble toit, au milieu des pratiques naïves, employées encore aujourd'hui, chez les grands aussi bien que dans le peuple, pour tâcher de pénétrer l'avenir. La cire vierge fut fondue, puis précipitée dans un seau de neige, et, là, se tordit en cent figures bizarres, dans lesquelles le bon grand-père, moitié railleur, moitié crédule, vit apparaître les époux que devait trouver Mashinka, et les destinées qui se préparaient pour Serdukof. Ensuite, lorsque vieillard et jeunes gens se trouvèrent las de ces badinages, trop souvent pris au sérieux, ils allèrent y rêver, non sur le coffre traditionnel, mais dans leurs petites chambres; car chacun avait la sienne; c'était un luxe introduit par l'Allemande Wilhelmine, mère de Serdukof et de Mashinka.

A partir de cette veille de Noël, quatre années s'écoulèrent, pendant lesquelles Serdukof tint vaillamment sa promesse. Quelles que fussent ses préoccupations intimes, le travail n'en souffrit point; et lorsque arriva la dernière heure du bon grand-père, il put mourir en paix et plein de confiance dans l'avenir de ses deux enfants.

Et, pourtant, que d'insomnies fiévreuses avaient, pendant ces quatre années, tourmenté le jeune meunier; que de fois, en cachette il est vrai, il avait repris et étudié cette carte dont la vue n'irritait plus son aïeul; que de fois son cœur s'était gonflé et sa tête fièrement redressée à l'idée gigantesque, éclose dans son esprit, à lui, pauvre enfant ignorant, vase d'élection, choisi par le Seigneur, pour en doter le monde! Et ce n'était point d'orgueil que s'enivrait ainsi sa jeune âme; c'était de ce bonheur immense que fait éprouver un immense bienfait!

Car il savait que son idée serait féconde; il y avait foi; seulement, voulant laisser couler en paix les derniers jours de son grand-père, il avait reculé l'instant où il essaierait de la produire, et ne s'était permis, comme adoucissement à cette contrainte, que de tout confier à sa sœur.

Mashinka, moins enthousiaste et de vues moins élevées que son frère, possédait cependant une justesse d'esprit remarquable; elle comprit vite et fut émerveillée; aussi quand venaient les jours de repos, alors que le grand-père les croyait livrés aux plaisirs de leur âge, on les eût trouvés dans quelque ravin du Volok, accroupis devant une vaste carte; l'un armé d'un crayon, et traçant des lignes, à partir de la mer Caspienne, jusqu'à la Baltique, en passant le Volok; et l'autre, suivant la démonstration avec ce regard convaincu qui est l'encouragement et la récompense du génie.

Le grand-père mort, Serdukof, debout devant sa sœur, ses beaux cheveux châtains séparés sur le front, et les yeux brillants et pleins d'espoir, lui dit un jour : « Mashinka, l'heure est venue. — Oui, répondit-elle. » C'en fut assez; ces deux braves et courageuses natures s'entendaient; depuis longtemps, d'ailleurs, le projet avait été analysé et mûri; on n'y pouvait rien

ajouter; on n'en pouvait rien retrancher; il ne s'agissait plus que de l'exécution.

La petite maison et le moulin furent vendus, non sans un profond serrement de cœur, il est vrai; c'était le nid des jeunes années, c'était là que l'idée avait illuminé le cerveau du jeune homme! Lorsqu'on eut réuni et converti tout ce qu'on possédait, en valeurs portatives, on prit la route du Nord, et l'on se dirigea vers cette ville, fabuleuse pour beaucoup de Russes de l'époque; ville que Pierre arrachait aux marais et aux rivages de la Néva, et qu'il savait devoir être un rempart contre les invasions suédoises.

Une grande pensée éclôt sans qu'on y songe; on la reçoit de Dieu; il est doux de s'y appesantir, de la développer, d'en faire pendant de longs jours l'aliment de sa tête et de son cœur; mais quand il s'agit de la propager, de lutter contre des esprits prévenus, entêtés, orgueilleux, ineptes, auxquels on ne peut faire parvenir une étincelle du feu qui vous brûle; quand il s'agit de combattre la mauvaise volonté manifeste, l'envie ou le mépris; quand il faut, surtout, que cette idée soit recueillie et comprise par un de ces hommes placés si haut que les bruits d'en bas ont peine à monter jusqu'à eux; c'est alors que commence le martyre de l'homme de génie, et que, pour lui, viennent à la fois les angoisses terribles, les efforts surhumains, les larmes amères dévorées en silence; les cris de désespoir jetés au ciel, mais que le Seigneur pardonne et dont il a pitié, car c'est une grande douleur que de crier ainsi! Et, enfin, la crainte mortelle, indicible, de mourir avant que d'avoir vu son idée éclore!

Aucune de ces angoisses ne fut épargnée à Serdukof.

Ils étaient tous deux, le frère et la sœur, arrivés à ce bourg de Pierre, dont Catherine II a fait l'une des premières villes de l'Europe; ils s'étaient installés le plus modestement possible, et menaient la vie la plus frugale. Cependant, aux poignantes déceptions de chaque jour vinrent bientôt se joindre les préoccupations du lendemain. Prendre toujours, quelque peu que ce soit, sans rien remettre jamais, ne peut manquer d'amener l'heure fatale où il ne reste guère que la seule espérance; encore faut-il que la foi ait été assez robuste pour résister à d'incessants dégoûts.

Cette heure fatale ne tarda point à sonner pour Serdukof et Mashinka. La sœur, sans se plaindre, vendit tout ce qu'elle put vendre, ne gardant que le vêtement qui la couvrait; le frère s'en aperçut, et, ce jour-là, se rendit, plus sombre et plus désespéré, à la place où il s'obstinait à se tenir, sur le chemin que prenait Pierre I[er], pour se rendre à une petite maison élevée de ses mains, et que l'on voit aujourd'hui recouverte d'une autre maison qui lui sert d'écrin.

Serdukof, qui avait frappé vainement à toutes les portes pour arriver au tzar, se voyant à bout d'expédients et de ressources, s'était dit qu'en s'offrant journellement aux yeux du maître, il finirait par en être aperçu, et pourrait ainsi parvenir à se faire entendre.

« Que je lui parle seulement, se disait ce pauvre martyr, que je lui parle, et tous nos maux sont finis! »

La pensée qui fermentait dans le cerveau de Serdukof donnait à ses yeux un éclat qu'on ne pouvait longtemps soutenir, et qu'il était impossible de ne pas remarquer.

Pierre ne tarda point à s'étonner de ce regard fixe et persistant qui chaque jour s'attachait à lui et le suivait; il crut d'abord que ce regard ne venait que d'un étonnement naïf; mais quand, dix fois de suite, il l'eut retrouvé, le même toujours, si ce n'est plus brillant de quelque larme rebelle, il en fut frappé, fit un signe, dit quelques mots à l'oreille du général Lefort, l'un de ces étrangers qui s'étaient attachés à sa fortune, désigna le jeune homme aux longs cheveux châtains, puis continua sa route vers le modeste réduit où il se plaisait à essayer tour à tour les différents métiers de charpentier, de menuisier ou de constructeur de bateaux.

Peu d'instants après, dans une petite chambre à coucher où l'on montre encore aujourd'hui la robe de chambre et les pantoufles du héros, un homme de large stature, et dont un air de grande bonté tempérait la sévérité du front, avait la main sur une carte, que de longues lignes coupaient de l'est à l'ouest, et les yeux levés sur un jeune homme, à la tenue ferme et

modeste, debout et découvert devant lui.

C'était Pierre Ier, l'empereur de toutes les Russies, et le paysan Serdukof.

« Quel âge as-tu? demanda Pierre au jeune homme. — Vingt-deux ans, sire. — Vingt-deux ans! et tu as pu concevoir un tel projet? — Sire, il y a sept ans qu'un marchand d'images vint chez nous, et que je découvris cette carte roulée au fond de ses ballots. Je m'y arrêtai, surpris et émerveillé de la grandeur de votre empire. Le marchand rit d'abord, puis, à ma prière, voulut bien me dire ce qu'il savait touchant ces lignes qui signifient des fleuves, des montagnes, des limites; puis, comme mon grand-père lui avait beaucoup acheté, il consentit à me laisser la carte pour les seuls vingt kopecs dont je me trouvais possesseur. Jamais, sire, hors l'instant actuel, où j'ai le bonheur de me trouver devant vous, jamais joie plus grande n'inonda mon cœur, qu'alors que je vis à moi cette belle carte en face de laquelle a surgi cette idée d'une immense voie d'eau, reliant les deux extrêmes frontières de la Russie. Voyez, sire, le Volga a pour affluent la Tvertza; en coupant le Volok, dont la plus grande largeur n'est que de cinq verstes (cinq kilomètres), la Tvertza est mise en communication avec le Msta; le Msta, par le lac Mstino, arrive au lac Ilmen et à la Néva, et, dès lors, communication directe entre la mer Caspienne et la Baltique. — Seigneur, s'écria Pierre, tu sèmes le génie comme la graine des fleurs!

Mais, sire, continua le jeune enthousiaste, ce n'était pas le tout que d'être saisi par la grandeur et l'utilité du projet; il fallait encore se convaincre que l'exécution n'en offrirait pas d'insurmontables difficultés; il fallait voir de quoi se composait le terrain du Volok; s'il ne recélait pas de ces couches de granit, devant lesquelles l'homme n'a point encore appris à passer outre. Je mis des jalons sur la ligne que pourrait suivre le canal, je creusai à différentes distances, et me convainquis que rien n'était plus simple que de faire communiquer le Msta et la Tvertza. — Simple comme les lois de la gravitation! simple comme la découverte d'un nouveau monde! C'est le propre des grandes choses de paraître simples dès qu'elles nous sont révélées... Mais tu es, ici, seul? demanda Pierre, après quelques minutes de réflexion profonde. — Avec ma sœur, sire. — Ainsi, pauvres enfants, vous avez quitté amis et pays; vous avez osé affronter l'insuccès, ce qui veut dire la misère! — Et la mort, sire. Oh! oui, Maskinka et moi, nous en serions morts. Mais cela ne pouvait être; Dieu n'envoie pas les bonnes idées pour qu'elles restent stériles, au fond du cerveau d'un pauvre homme! — Oui, tu as raison, mon fils, les idées sont les plus riches présents du Seigneur, et ce n'est pas en vain qu'il les inspire!... Je veux que, dans dix ans, nos lourds bateaux du Volga passent à travers le Volok, et que ce canal porte ton nom! Va, mon fils, le nom des conquérants passe à la postérité, accompagné souvent de malédictions et de larmes; le tien prendra place à côté des bienfaiteurs de l'humanité! »

Ah! que ce soir-là, le pain noir sembla bon et savoureux, à Serdukof et à Mashinka!

« Douce et bonne âme, lui disait le jeune homme, tu m'as rendu moins âpres et moins rudes les mauvais jours du doute et de l'attente; tu partageras mon bonheur; nous ne nous quitterons jamais. »

Dix ans plus tard, le canal Serdukof s'ouvrait à la navigation, aux cris de joie d'une foule immense, accourue de partout, et fière de voir son empereur, son héros, présidant à cette inauguration, la main familièrement appuyée sur l'épaule d'un homme portant la longue barbe du peuple.

ADAM BOISCONTIER.

BIBLIOGRAPHIE.

Fabuliste des Alpes, par A. de Juge.

Sans vouloir imiter l'inimitable La Fontaine, ni Florian, si gracieux et si spirituel, le ***Fabuliste des Alpes*** a su tirer un agréable parti de ses apologues, empruntés, pour la plupart, aux scènes champêtres ou bien aux habitudes de la vie moderne; notre siècle, politique, parlementaire, industriel, a laissé son empreinte dans ce volume; mais si les allusions aux choses actuelles sont trop fréquentes, la moralité de ces fables est toujours pure et vraie, les vers sont d'une facture aisée et parfois élégante, et nous, Français, nous devons accueillir ce volume avec d'autant plus de faveur et de reconnaissance, qu'il est né en Savoie, dans ce pays où la langue française est cultivée avec tant d'amour, et qui a donné à notre littérature les œuvres des deux de Maistre, si remarquables à des titres divers (1).

Ce recueil n'était pas destiné à la publicité; il est né d'une espèce de défi littéraire entre un père et un fils. La veille d'un jour de congé, un élève d'humanités avait, pour sujet de composition, une fable en vers français; bien qu'initié aux principes du genre, notre La Fontaine en herbe ne savait trop comment faire *parler ses bêtes*. Témoin de son embarras, son père eut la cruauté d'en rire. L'enfant prit fort mal la chose, et voulant se venger de l'auteur de ses jours sans lui manquer de respect, il le pria instamment de composer lui-même le malencontreux apologue. La question ainsi posée, un refus devenait impossible. Le père fit donc le brave, et se mit hardiment à l'œuvre. Le fabuliste improvisé ne réussit pas trop mal, et quoiqu'un peu désappointé, son fils fut forcé de le reconnaître pour son maître. Aussi, dès ce moment, le disciple eut souvent recours *au génie paternel*. La fable marchait avec eux de compagnie, et chaque promenade se terminait par un apologue plus ou moins dicté par les circonstances du jour. Les études du père et du fils ont fourni le volume auquel nous allons emprunter quelques feuillets :

(1) Joseph de Maistre, auteur du *Pape*, des *Soirées de Saint-Pétersbourg*; Xavier de Maistre, auteur du *Voyage autour de ma chambre* et du *Lépreux de la cité d'Aoste*.

LA GOUTTE DE ROSÉE.

Or, une goutte de rosée,
Sur un brin d'herbe déposée,
Disait avant l'aube au soleil :
« Bel astre, écoute ma prière,
Hâte-toi, sors de ton sommeil;
Viens, en rayonnant sur ma sphère
M'inonder de cette lumière
Que tu répands à ton réveil. »
Le ciel exauça l'imprudente.
Du sommet de nos monts neigeux,
Sur la campagne palpitante,
Le Dieu du jour lança ses feux.
La goutte de rosée à l'instant s'illumine,
Et sur la tige qui s'incline,
Au souffle du zéphyr naissant,
Devant les fleurs de la vallée,
Comme une perle déroulée,
Étale avec orgueil son prisme éblouissant.
Mais, hélas! tout triomphe est de courte durée
Plus d'un guerrier fameux l'éprouve de nos jours.
Au sein de la voûte éthérée
Le soleil, poursuivant son cours,
Réchauffe l'atmosphère,
Et la vapeur légère
Qui flotte à l'heure du matin,
S'enfuit de la prairie
Comme une broderie
Sur le flanc du coteau lointain.
Sous l'haleine embrasée,
La goutte de rosée
Lutte en vain contre le destin.
Comme un parfum qui passe
Elle monte et s'efface
Dans la céleste immensité
Sans même en sa disgrâce
Laisser sa faible trace
Au brin d'herbe qu'elle a quitté.
O vous! joyaux cachés dans une ombre pudique,
Vierges dont le secret entoure la beauté,
N'allez pas, désertant le foyer domestique,
Appeler le soleil de la célébrité !

LE LIVRE D'IMAGES.

Fatigué d'agiter son fragile jouet,
Près de sa jeune mère un enfant se jouait
A tourner les feuillets d'un beau livre d'images,
C'était (n'en dites rien à nos prétendus sages)

Non ces hardis dessins, ces bizarres croquis
Où l'homme bêtement comme un singe grimace ;
Non, ces albums dorés, ces tableaux où Paris
Sous la main de la mode et pose et se prélasse :
C'était ce petit livre imprimé dans le ciel,
Qui, confident de l'Éternel,
Seul, aurait suffi pour la terre,
Si les hommes savaient s'aimer;
C'était ce livre saint que notre foi révère,
L'Évangile, osons le nommer.
Témoin des doux transports que chacune des pages
Faisait éclater chez son fils,
La mère doucement lui dit : — Tes yeux ravis
Dévorent ces belles images !
Tu fais bien ; mais crois-tu que sur ce blanc vélin
Cela se soit fait de soi-même ?
— Oh ! non, répond l'enfant ; je sais bien qu'une main
A tracé ces dessins que j'aime.
— Voudrais-tu donc, mon fils, en connaître l'auteur ?
— Petite mère, oh ! de grand cœur !
Mène-moi près de lui. — Que pourras-tu lui dire ?
— Mais... rien... — C'est bien peu !... tu veux rire ?
— Tiens, je l'embrasserais, je crois,
Avec autant d'amour que toi, mère chérie !
N'est-ce donc pas ainsi qu'on remercie ?
Dit l'enfant de sa douce voix.
Le monde devant nous est un livre d'images
Tombé des mains de Dieu dans un jour solennel ;
Nous admirons parfois ses magnifiques pages ;
Mais notre cœur ingrat se souvient-il du ciel !...

Ces deux morceaux pourront faire juger la manière de l'auteur, plus poétique qu'elle n'est piquante, un peu grave, un peu mélancolique parfois, mais morale, sage et vraie toujours.

E. R.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

IL FILOSOFO ED IL PRINCIPE.

FAVOLA.

Un misero Filosofo
Tratto da irata sorte
Amaro vitto a mendicare in corte;
Di eccelso Prince, per più ria sventura,
Aveva il figlio giovinetto in cura.
Diceasi, che l'uom saggio in lui dovea
Sparger di senno e di scienza i semi :
Ma s'ei talor volea
Agli studi chiamarlo,
E dai giocchi distrarlo,
Correa questi alla madre,
O sen fuggiva al padre,
E allora il genitore
Accusando il Filosofo
Di soverchio rigore :
Tu, gli dicea, vuoi del mio caro figlio
Con tanta folla di studi e precetti
Por la vita in periglio.

Si acchetava il Filosofo a quei detti;
Ma vide un giorno a sorte nel giardino
Che il suo signor tenea le luci intente
In un arbor nascente,
Mentre il cingea di spina il contadino;
E avvicinossi a quello
Gridando : O Giardiniere
Mal conosci il mestiere;
Presto quell' arboscello
Tu vedrai suffocato, e a morte spinto
Dalle importune spine, onde l'hai cinto.

LE PHILOSOPHE ET LE PRINCE.

FABLE.

Un pauvre philosophe, contraint par sa mauvaise fortune de chercher à la cour un pain rempli d'amertume, avait, pour comble de malheur, reçu la tâche d'élever le fils d'un prince puissant. Le sage devait, disait-on, jeter dans l'esprit de son jeune élève les semences de la raison et de la science; mais s'avisait-il de l'appeler à l'étude et de l'arracher au jeu, l'enfant courait aussitôt vers sa mère ou bien se réfugiait auprès de son père. Celui-ci, reprochant au philosophe sa rigueur excessive : — Eh quoi ! disait-il, veux-tu, à force de travail et de leçons, mettre en danger la vie de mon fils bien-aimé ?

Le philosophe devait se résigner devant de semblables paroles. Or, voici qu'un jour il aperçut, dans le jardin, son maître qui tenait les yeux fixés sur un arbuste qu'un paysan était occupé à entourer d'épines. Il s'approcha et dit : — Jardinier, tu ne sais guère ton métier ; tu ne tarderas point à voir cet arbuste étouffé et tué par les épines nuisibles dont tu lui as fait une ceinture.

Il Prince, che l'udio,
Di tacer fatto cenno al Giardiniere,
Che già volea rispondere,
Così a dir prese : Filosofo mio,
In ben vano pensiero
Tu sei caduto adesso;
L'arboscello difeso, e non oppresso
Fia dalle spine, che costui vi pose.

Le jardinier allait répondre; mais le prince, lui faisant signe de se taire : — Mon cher philosophe, dit-il, tu tombes dans une bien grande erreur : cet arbuste sera non pas tué, mais défendu par les épines dont on l'a muni.

Il Saggio allor rispose :
Perdona idea sì stolta.
Anch'io pensai, qual tu dici, una volta;
Ma d'ingannarmi poi, signor, credei,
Quando udii dal tuo labbro
Che dagli studii, e da' precetti miei
Era posta in periglio
La vita di tuo figlio.

GIOVANNI GHERARDO DE ROSSI.

— Excusez ma sottise, répliqua le philosophe. Autrefois je pensais comme vous, monseigneur; mais je reconnus que je m'étais trompé, lorsque je vous entendis vous-même dire que par le travail et par mes leçons je mettais en danger la vie de votre fils.

Mlle LOUISE MERCIER.

UNE IMPRUDENCE DE JEUNE FILLE.

Un fiacre, portant sur l'impériale une malle couverte sur toutes ses faces de carrés de papier, blancs, roses, jaunes, bleus, indiquant un long voyage en chemin de fer, venait de s'arrêter devant une jolie maison dans l'un des quartiers opulents de Paris; un homme, d'un âge mûr, d'une physionomie ferme et douce à la fois, en descendit; une dame dont les traits offraient une grande ressemblance avec ceux du voyageur, se dirigea précipitamment vers la porte qui s'ouvrait au même instant, et le frère et la sœur s'embrassèrent avec transport.

« Vous voilà donc, mon cher Victor!

— Savez-vous, Adèle, qu'il y a six mois que je suis parti! six mois entiers passés au fond de l'Allemagne à m'occuper d'affaires! Oh je n'y tenais plus! notre famille va être au grand complet, Georges quittant sa fabrique pour arrêter l'époque de son mariage; j'ai tout terminé là-bas, désavantageusement peut-être; un peu de bonheur ne vaut-il pas mieux que beaucoup d'argent? Mais où donc est Marie?

— Marie est sortie, dit madame Dervières, elle va rentrer; parlez-moi de vos affaires, reprit-elle pour détourner la conversation.

— Oui, oui, plus tard. Avec qui donc est-elle sortie?

— Avec notre cousine, qui m'enlève ma fille un peu plus souvent que je ne le voudrais; mais il m'en coûte de contrarier Marie.

— Ah! c'est vrai, Amélie est logée dans cette maison, maintenant. Ce rapprochement avec notre cousine m'inquiète, ma chère Adèle, pour notre paix et notre bonheur à tous; vous avez hâté mon retour en m'apprenant l'installation d'Amélie dans votre maison; il m'a semblé qu'une mauvaise influence planait sur vous et je suis accouru.

— Votre tendresse vous a exagéré notre péril; Marie, il est vrai, s'est attachée à Amélie plus que je ne l'aurais souhaité, mais il était bien difficile d'empêcher cette liaison en habitant la même maison qu'Amélie; qu'y avait-il à faire?

— Il y avait... il y avait à déménager.

— Oh! Victor! le procédé eût été violent.

— Chère Adèle, je vous l'ai dit bien des fois déjà, je ne vous connais pas d'autre défaut que l'excès de vos belles qualités. Vous êtes si bonne que, de peur de froisser une femme que vous n'estimez pas cependant, vous livrez votre fille à ses mauvais exemples, à ses mauvais conseils peut-être; doit-on exagérer la bonté jusqu'à manquer de jugement et de prudence? Souvenez-

vous qu'Amélie est méchante; elle a eu un mari, pauvre homme! Elle a eu un enfant, elle ne l'aimait pas, Dieu le lui a retiré! Et c'est cette femme dont vous avez accepté l'intimité! Il faut fuir les méchants, Adèle, quand on n'a plus l'espoir de les corriger : tout commerce avec eux porte malheur.

— Vous avez raison, Victor; j'en conviens avec vous; la fermeté poussée même jusqu'à la rudesse, est malheureusement nécessaire en certaines occasions; mais avouez que le rôle de juge impitoyable est bien pénible pour une femme; cependant comme mère, je l'aurais rempli dans toute sa rigueur, si le prochain mariage de Marie ne devait rompre ces rapports. »

A ce moment la porte s'ouvrit, et une charmante jeune fille de seize ans s'élança dans les bras de M. de Frémont; derrière elle, était entrée madame Amélie de Rouvières; son extérieur paraissait justifier la répulsion de son parent; une teinte jaune, uniforme, s'étendait sur son visage; l'expression de ses traits était en désaccord continuel avec les démonstrations d'intérêt qu'elle prodiguait à tout le monde; elle se jeta sur M. de Frémont, elle l'embrassa, elle trouva même une larme d'attendrissement en l'honneur de son retour, et au souvenir des différends qui l'avaient éloignée de ses parents bien-aimés; bref, elle étourdit son cousin de protestations, elle l'étouffa de caresses, elle le réduisit au silence en s'emparant de la parole, et racontant avec volubilité tous les détails de son intimité avec ses parentes. « Vous n'y étiez pas, disait-elle, mon devoir était de tenir compagnie à ma cousine, de procurer quelques distractions à Marie; elles passaient presque toutes leurs soirées chez moi; je vois un peu de monde, j'ai de nouvelles relations.

— C'est un peu votre habitude, interrompit M. de Frémont...

— Je vois entre autres un homme d'un esprit éminent, qui ne peut manquer de vous intéresser; il vous plaira, j'en suis certaine, malgré ses opinions politiques, qui sont fort avancées.

— En ce cas, il me semble difficile que nous nous entendions; les opinions politiques ne divisent que ceux qui auraient été divisés par la dissemblance des idées et des sentiments.

— Vous verrez ce jeune homme, il a une éloquence remarquable; il est absent en ce moment, mais j'espère qu'il reviendra bientôt, et je me réjouis de vous voir aux prises.

— Je ne sais si vous aurez ce plaisir, répondit M. de Frémont, avec une impatience croissante; je n'aime pas les nouveaux visages, les caractères à étudier; je suis, vous le savez, un peu misanthrope, peut-être même bourru; j'aime ma sœur, ma nièce, mon neveu Georges Villiers, et il ne me reste ni loisirs ni sentiments à consacrer à d'autres.

— Victor, dit madame Dervières en interrompant son frère avec empressement, votre bain vous attend, et vous devez avoir besoin de repos.

— Oui, sans doute, ma chère Adèle, j'accepte. Pardon, Amélie; vous comprenez que les fatigues du voyage...

— Sans doute et je vous laisse; au revoir; vous avez beau dire, je veux tenter de vous rendre plus sociable.

— Enfin!... dit M. de Frémont avec un soupir de soulagement, enfin la voilà partie; je n'ai pas besoin de repos, mes chères bien-aimées, je n'ai besoin que de vous voir et de vous entendre; parlons de Georges, qui arrive demain. Combien nous serons heureux, ma chère Marie, ta mère et moi, le jour où nous remettrons ta destinée entre ses mains! Quel noble guide à te donner! tu peux l'aimer et l'honorer à la fois, son cœur est à la hauteur de son intelligence; en lui, la raison n'est point égarée par l'imagination, la logique n'a point attiédi l'enthousiasme. Aie confiance en lui, comme tu as confiance en nous, et ton bonheur sera aussi assuré qu'il peut, hélas! l'être ici-bas! Une légère rougeur monta aux joues de Marie.

— La fille n'a jamais rien caché à sa mère, dit madame Dervières en attirant vers elle Marie toujours plus rougissante, la femme n'aura jamais une action, une pensée, à cacher à son mari.

AU COIN DU FEU.

— Voyons, Marie, dit M. de Frémont

dis-moi comment s'est passé votre temps durant mon absence ; ta mère paraît si occupée à me refaire ma place dans la maison, que je crains fort que nous ne passions presque toute notre soirée sans elle ; voyiez-vous Amélie bien souvent ?

— Oui, mon oncle, c'était là notre principale distraction ; ce jeune homme, dont elle vous a parlé, M. Firmin, venait souvent chez elle. C'est un bien beau caractère ; quelle austérité ! quel désintéressement ! On se sent tout humilié, en l'écoutant, de faire tant de concessions aux plaisirs et aux vanités de ce monde, de tolérer le mal, et de pactiser, comme il dit, avec l'injustice.

— Vraiment !

— Mais dis-moi, que fait-il ce M. Firmin ?

— Je ne sais, je crois qu'il ne fait rien ; il me semble lui avoir entendu dire que ses parents le destinaient au barreau, mais qu'il ne pouvait se décider à faire le métier d'invoquer, de défendre des lois aussi iniques que celles qui régissent notre société.

— De sorte que, ne voulant se mêler à aucune iniquité, ce monsieur se croise les bras ? Ces doctrines-là doivent être bien commodes pour les paresseux, et je ne fais pas mon compliment à Amélie du jeune apôtre qu'elle a admis chez elle ; j'ai peu de foi aux étalages, et l'étalage de la vertu me semble le plus suspect de tous. Ma pauvre Marie, je crois que tu en seras pour tes frais d'admiration.

— Oh ! mon oncle !

— Oui, mon enfant, et je t'engage à te souvenir que l'on n'a qu'une certaine somme d'estime à dépenser dans sa vie ; les prodigues l'épuisent en dépenses folles, et lorsque vient une belle et bonne occasion pour l'employer, il ne leur en reste plus rien. Tu vois que je n'ai pas perdu mes habitudes d'oncle grondeur ; ta mère a été si bonne pour Georges et pour toi, qu'elle ne m'a pas laissé d'autre rôle à remplir ; je l'ai accepté, il m'a semblé salutaire d'établir un contre-poids à sa tendresse pour vous, qui tendait à vous épargner toute leçon un peu sévère. J'ai dû, pour maintenir l'équilibre, vous initier aux amertumes, aux déceptions, que l'existence vous réserve. Mais, mon enfant, ouvre ton piano, et joue-moi la sonate en ré mineur de Beethoven. »

Marie était plongée dans une rêverie profonde ; son oncle dut lui répéter sa demande pour qu'elle l'entendît. M. de Frémont s'installa dans un grand fauteuil, sa sœur vint le rejoindre, et le reste de la soirée se passa à entendre un peu de musique et à causer de la prochaine arrivée de Georges.

DANS UN WAGON.

Le lendemain étai le jour où l'on attendait Georges Villiers ; il n'arriva pas cependant, et monsieur de Frémont reçut une lettre qui parut lui causer une violente inquiétude ; il répondit aux tendres questions de sa sœur, qu'une affaire considérable l'occupait, et il s'enferma dans son cabinet pour commenter la lettre que voici :

« Ce qui m'arrive est si étrange, si imprévu, que je vous le raconte en toute hâte, sans réflexions, sans explications, et seulement pour vous avertir d'un retard probable. J'ai pris le chemin de fer à M*** j'étais seul dans un vagon. A la première station la portière s'ouvrit et je vis apparaître deux individus ; la figure félonne de l'un d'eux me déplut à première vue. Ils s'installèrent tous deux en face de moi, et se mirent à causer de hautes questions sociales et politiques. L'un d'eux avait une élocution facile, quelquefois même brillante ; je l'écoutais avec l'espèce d'intérêt que l'on peut prendre à entendre un bon instrument bien manié, employé à rendre des idées confuses ou baroques. Mais changeant brusquement de texte ainsi que de visage et d'attitude : laissons là, dit-il, tous ces grands mots, bons tout au plus pour duper les niais ; ce n'est point en rêveries sentimentales, philanthropiques, égalitaires et humanitaires que j'entends passer mon existence ; pour moi je demande à la vie toutes les joies qu'elle peut donner, et j'applique à la satisfaction de mes goûts l'esprit d'observation dont il a plu à la nature de me douer. Quel est le moyen infaillible de dominer les hommes ? c'est de les connaître ; c'est de flatter leurs penchants ;

eh bien, je suis physionomiste; ai-je affaire à un honnête caractère? je deviens plus honnête que lui; à un méchant? je suis plus méchant encore. En voulez-vous un exemple? je prends le premier, ou plutôt le dernier venu; vous connaissez madame de Rouvières, elle a toujours été méchante pour tous ceux qui ont dépendu d'elle; eh bien, elle est pour moi douce et dévouée, elle m'a rendu de ces services devant lesquels recule l'amitié la plus éprouvée; qu'ai-je fait pour cela? je lui ai montré que j'étais son maître en fourberie et en méchanceté. Elle avait très-souvent chez elle une nièce ou cousine, sur laquelle j'aurais aussi exercé tout mon empire, si je n'avais été informé à temps qu'elle ne possédait rien, qu'elle vivait avec sa mère chez un oncle fort riche, mais qui ne doit la doter que si elle épouse un neveu dont il raffole.

»Vous comprenez qu'au nom de notre parente je devins plus attentif.

» Cependant, continuait mon compagnon de voyage, le charme opéra; je m'étais posé en apôtre, et toutes mes théories morales ont si bien tourné la tête à cette jeune fille, qu'elle m'a écrit, à l'insu de sa mère, ainsi que je le lui avais recommandé. « Cette jeune fille vous a écrit? demanda son interlocuteur. — Oui, dit-il négligemment, pour m'envoyer de l'argent, toutes ses économies. » Cette conversation, dont je ne vous donne que le résumé, nous avait conduits jusqu'à notre destination. Mon parti fut pris très-vite. Il fallait arriver à mon but, et surtout y arriver sans bruit. Je montai en voiture avec lui, car vous comprenez que je tenais à le garder à vue; je suis à l'hôtel dans la chambre voisine de la sienne, et dès que j'aurai envoyé cette lettre, j'irai causer avec lui. La conduite à suivre est fort simple; il me faut la lettre de Marie, je l'aurai à tout prix, mais quoi qu'il arrive, que Marie ignore toujours cette funeste affaire.

» Adieu à tous trois.

» Georges Villiers. »

Le jour où l'on reçut cette lettre fut cruel pour toute la famille; l'attitude de M. de Frémont, en proie aux sentiments les plus violents d'inquiétude et de douleur, annonçait qu'un événement malheureux était à redouter; toutes ses espérances, tous ses rêves de vieillesse heureuse et paisible étaient compromis; ses craintes se partageaient entre le danger de son neveu et la douleur de voir rompre un mariage qui avait été son désir le plus vif. Ses appréhensions se dissipèrent à la réception d'une deuxième lettre de Georges.

« Je suis peiné, disait-il, je suis presque honteux de vous avoir parlé d'une affaire qui a tourné en arlequinade; j'aurais dû comprendre, cependant, que la lâcheté devait faire partie du caractère qui avait posé devant moi. Après vous avoir écrit, je me suis rendu chez M. Firmin. Monsieur, lui ai-je dit, je suis le fiancé de mademoiselle Dervières; il ne me convient pas que vous conserviez une lettre d'elle, quel que soit le sujet de cette lettre; si vous trouvez ma prétention exorbitante et si vous vous y refusez, vous devez comprendre ce qui nous reste à faire. — Monsieur, répondit cet homme qui avait blémi, je suis prêt à souscrire à toutes vos demandes; voici la lettre de mademoiselle Dervières; je dois vous dire qu'elle m'avait écrit à l'occasion d'une demande d'argent que je lui avais faite en réclamant le plus profond secret, et que du reste... — Assez, monsieur, l'honneur de mademoiselle Dervières n'a pas besoin de votre témoignage, veuillez seulement ne pas vous ressouvenir d'elle, et même ne jamais prononcer son nom. »

» Notre pauvre Marie, ainsi que j'ai pu m'en convaincre, a été la dupe de ce maître escroc, qui lui avait demandé un prêt d'argent en exaltant tous ses sentiments généreux; on l'avait égarée par de faux raisonnements, on lui avait persuadé qu'une action pouvait n'être pas blâmable, quoique cachée à sa mère; elle a été imprudente, parce qu'elle a cru qu'il ne s'agissait que d'être généreuse; elle a oublié que les meilleures qualités, les plus nobles sentiments d'une jeune fille, doivent être soumis au contrôle tendre et éclairé de ceux dont elle dépend, et qui, seuls, peuvent la diriger vers un but honorable.

» Les quelques heures que j'ai consacrées à tout cela, ont donné le temps à l'un de

mes correspondants de venir m'entretenir d'affaires; il en est une assez importante pour me retenir ici quelques jours; je vous prie, mon cher oncle, de vouloir bien faire toutes les démarches nécessaires pour mon mariage; je désire qu'il ait lieu aussitôt mon arrivée à Paris, et après nous partirons tous, pour venir retrouver les travaux de ma fabrique, qui m'interdisent une longue absence.

» Je vous demande instamment de ne rien dire de tout ceci à Marie avant notre mariage.

» Georges Villiers. »

AVEU.

Un long entretien eut lieu entre M. de Frémont et sa sœur; les lettres de Georges furent communiquées à cette dernière; elle ne pouvait croire à l'imprudence de Marie, elle voulait courir à elle, l'interroger; son frère l'arrêta en lui rappelant le désir manifesté par Georges, et il fut convenu que l'on agirait comme il l'avait demandé.

Les préparatifs se poursuivirent donc en grande hâte; Marie était en proie à une émotion si extrême, qu'il était difficile de l'attribuer à l'approche d'un mariage, non-seulement consenti, mais désiré par elle; ce mariage, d'ailleurs, ne l'obligeait point à répudier, pour une affection nouvelle, ses anciennes affections; la mère de Marie avait été une seconde mère pour Georges, et elle ne devait jamais quitter ses enfants.

Un soir, comme madame Dervières était seule dans sa chambre, elle vit entrer Marie, pâle et agitée : Ma mère, lui dit-elle, je crois avoir commis une faute; il m'est impossible de vous la cacher plus longtemps; il m'est impossible de songer à revoir Georges si vous ne m'avez tranquillisée. Il y a quelque temps, après avoir passé une soirée chez Amélie, je trouvai, dans ma corbeille à ouvrage, un papier plié en quatre, et ne portant aucune adresse; j'aurais dû vous l'apporter, mais je l'ouvris sans défiance, je le lus sans réflexion, et, après l'avoir lu, je ne sais comment il se fit que je crus de mon devoir de ne vous en rien dire. L'on me demandait le secret en m'affirmant, que je ne pouvais honnêtement divulguer une confidence aussi délicate; puis, M. Firmin, car c'était lui qui m'écrivait, me disait, que malheureux et sans ressources, ne pouvant plier sa conscience à toutes les honteuses exigences du monde, il s'adressait à moi, et me demandait tout l'argent dont je pouvais disposer; il me disait ensuite que cette demande était bien honorable pour moi, car du caractère dont il était, il ne pouvait accepter de services que des personnes qu'il considérait le plus; il me suppliait de lui écrire que mon estime n'était pas diminuée par la démarche si pénible qu'il faisait près de moi, et me demandait de mettre papier et argent dans ma corbeille à ouvrage, la première fois que j'irais chez ma cousine. Je l'ai fait, chère mère, je ne pensais pas mal faire; cependant, depuis quelque temps j'ai réfléchi, et j'ai éprouvé le besoin de vous faire part de mon imprudence. — Dieu soit loué, ma fille, dit madame Dervières; ton cœur et ton esprit se sont éclairés et redressés d'eux-mêmes; je savais tout; et j'attendais, j'espérais cet aveu; je sentais qu'il était impossible que l'on fût parvenu, en si peu de temps, à fausser tes sentiments de droiture. Je ne puis te donner aucun détail aujourd'hui; sache seulement que ce secret qui semble si peu important, a failli causer les plus grands malheurs.

Quelques jours après, Georges arriva; le mariage eut lieu, et au moment où, Marie allait partir avec son époux, sa mère lui raconta la rencontre de Georges avec M. Firmin; ce récit fit verser bien des larmes à Marie, et comme sa mère essayait de la consoler, M. de Frémont s'avança vers elle; il tenait une petite cassette qu'il remit à sa nièce; cette cassette contenait les deux lettres de Georges. « Garde-les, ma fille, lui dit-il en l'embrassant, garde-les comme expiation et comme préservatif. »

De Mondon.

BERTHE AUX BLANCHES MAINS.

Madame de Mesnières était une de ces femmes auxquelles l'âge n'ôte rien de leur bonté. Indulgente pour tous, bonne et généreuse comme la Providence, elle savait, comme elle, deviner ces misères d'autant plus affreuses qu'elles dissimulent leurs souffrances sous un vernis de bien-être, masque trompeur dont le sourire forcé cache des plaies bien cuisantes. Elle savait qu'un cœur ulcéré par le malheur prend souvent la pitié pour du mépris et ne se sent pas le courage de l'affronter.

Aussi employait-elle toute l'ingénieuse bonté de son cœur à parer ses dons, à les faire accepter sans que la rougeur montât au front. Un poëte a dit :

La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

Cette pensée si vraie inspirait madame de Mesnières dans la pratique de la bienfaisance. Elle ne faisait pas d'aumônes fastueuses, mais elle était sans cesse à la piste de ces douleurs cachées, de ces misères honteuses qu'une active charité peut seule découvrir.

Tous les ans, le jour anniversaire de sa naissance, le 16 octobre, elle partait le matin, suivie d'un domestique de confiance, emportait tout l'argent que ses libéralités de l'année lui avaient permis de mettre de côté, et allait de maison en maison, offrant de l'ouvrage aux uns, des avances aux autres, des secours aux plus nécessiteux, aux plus faibles, et revenait toujours chez elle comblée de bénédictions et de remercîments.

Un jour elle visitait une vieille dame, veuve d'un employé qui ne lui avait laissé qu'une petite rente à peine suffisante pour payer un bien modeste loyer. L'âge avait amené des infirmités, la vue de la pauvre veuve s'était affaiblie, et elle ne trouvait plus dans son travail à l'aiguille les faibles ressources qui cependant lui étaient indispensables.

Madame de Mesnières s'était présentée à elle comme ayant eu connaissance de son talent de brodeuse; et désirant lui acheter les ouvrages qui pouvaient lui rester; tout à coup les sons bruyants d'un piano, partant d'une mansarde voisine, vinrent couvrir sa voix; c'étaient des gammes dans tous les tons; des trilles en cadences indéfiniment prolongées; de ces études sévères, fort utiles sans doute pour ceux qui les exécutent, mais fort peu gracieuses pour ceux qui les entendent.

« Voilà un piano qui doit bien vous ennuyer? dit madame de Mesnières.

— C'est vrai, madame, ce piano qui vous paraît insupportable, à vous qui l'entendez depuis un quart d'heure, me réveille, moi, tous les matins, m'empêche de dormir toutes les nuits, et m'assourdit tous les dimanches

— Il faut vous plaindre; un pareil tapage peut et doit faire donner congé.

— Nous le savons bien, madame, nous tous qui habitons ces mansardes; mais entre malheureux il faut se passer quelque chose; et d'ailleurs le motif qui fait travailler avec tant d'ardeur cette pauvre enfant est si louable, que pas un de ceux qui souffrent de ce bruit ne se sent le courage de la dénoncer au propriétaire.

— C'est très-bien cela, et je vous en félicite. C'est donc une jeune personne?

— Dix-huit ans à peine, madame, et aussi bonne que jolie.

— Et elle court le cachet?

— Il le faut bien, madame; mais je ne sais pourquoi aucun de ceux qui la connaissent ne s'inquiète pour elle de cette liberté; sa figure candide, son maintien décent rassurent tout le monde, à tel point qu'on la voit sortir, rentrer, sans craindre qu'elle puisse ou qu'elle ait pu courir aucun danger.

— Mais pourquoi n'entre-t-elle pas dans un pensionnat? elle trouverait là un asile plus sûr.

— Sans doute, madame; mais alors qui prendrait soin de ce pauvre vieillard qu'elle appelle son père?

— Ah! elle a son père?

— Personne ne sait si c'est véritablement son père, mais elle le soigne comme la fille

la plus dévouée et la plus tendre. Elle est levée avant le jour; elle fait son petit ménage, et prépare tout ce qui est nécessaire à son vieil ami. Ensuite elle se met à travailler jusqu'à dix heures, puis elle va donner ses leçons, et le soir, après un frugal repas, elle se remet à travailler jusqu'à ce que le sommeil l'accable.

— Mais ces leçons doivent lui rapporter de l'argent?

— Pas autant qu'on le croit, madame; il y a un si grand nombre de professeurs, que quand on n'a pas un nom bien fameux, on vous paie le moins possible. Puis, les non-valeurs, des absences, des maladies, des caprices d'enfants, de parents même qui retardent le payement du mois sur lequel on comptait à jour fixe. Et puis, quoique bien simple, bien modeste dans son costume, une maîtresse de piano ne peut pas s'habiller comme une ouvrière. Il lui faut un chapeau, il lui faut des robes, des chaussures, des châles, des gants, qu'elle doit porter tous les jours, quelque temps qu'il fasse, et nécessairement renouveler plus souvent. Tout cela absorbe une part considérable du produit des leçons. Et, cependant, madame, cette bonne et généreuse fille trouve le moyen d'être utile à d'autres malheureux; dernièrement un accident étant arrivé à un de nos voisins, pauvre ouvrier, chargé de famille, elle a été la première à venir à son secours, et son exemple a entraîné tout le monde; aussi l'aimons-nous tous ici, et si le piano n'était pas un trop grand luxe pour des gens dans notre position, elle aurait autant d'élèves qu'il y a d'habitants dans cette maison.

— Je serais bien aise de voir cette jeune fille; quel est son nom?

— Nous ne la connaissons que sous le nom de *Berthe aux blanches mains*. Mais je n'entends plus le piano, c'est que sans doute elle va partir pour donner ses leçons.

— Eh bien, je reviendrai, et si elle mérite tout le bien que vous m'en avez dit, peut-être pourrai-je lui être utile.

— Ce sera une bien bonne œuvre, madame, et je ne crains pas que personne me démente en rien.

— En attendant mon retour, voyez, madame, si vous avez encore quelques broderies à me céder, je pourrai vous les placer. »

Fidèle à sa promesse, madame de Mesnières revint le surlendemain; elle gravit de nouveau les cinq étages, et s'arrêta à une porte qu'on lui avait indiquée comme étant celle du modeste réduit qu'habitait Berthe.

Elle frappa, un vieillard lui ouvrit.

« Mademoiselle Berthe? demanda-t-elle.

— Donnez-vous la peine d'entrer, madame. C'est sans doute pour des leçons de piano que vient madame?

— C'est possible; mais je désirerais parler à mademoiselle Berthe.

— Mon Dieu, madame, la pauvre enfant est sortie ce matin, plus tôt qu'à l'ordinaire, elle a été appelée, bien loin d'ici, aux Thernes, pour une leçon qu'on lui fait espérer. Car voilà qu'elle commence à se faire connaître, et c'est justice, elle se donne tant de mal.

— Elle est votre fille?

— Hélas! madame, je n'ai ni ce bonheur ni cet honneur; je dis bonheur et honneur, car je serais bien heureux et bien fier de pouvoir la nommer ma fille.

— Mais pourtant elle vous appelle son père?

— Parce que c'est un ange de bonté: parce que son cœur généreux exagère le peu que j'ai pu faire pour elle autrefois.

— Les questions que je vous adresse, monsieur, peuvent vous paraître indiscrètes, mais croyez bien qu'elles ne sont dictées que par l'intérêt que m'inspire votre protégée.

— Ma protégée!... l'ange gardien qui travaille tout le jour et veille la nuit pour un faible vieillard sans force et sans ressources, la protégée de celui qu'elle comble de soins et d'attentions?

— Ainsi donc cette jeune fille?...

— Cette jeune fille, madame, est un ange que le bon Dieu a mis auprès de moi pour consoler mes vieux jours.

— Mais enfin d'où vient cette reconnaissance qu'elle vous témoigne si vivement?

— Ah! c'est une longue histoire, madame, dont il ne m'est pas permis de vous dévoiler le secret. Qu'il vous suffise de savoir que Berthe... je devrais dire mademoiselle Berthe, mais quand je l'appelle

mademoiselle, elle se fâche; Berthe, donc, élevée dans l'opulence, avait acquis pour son seul agrément ce talent qu'elle emploie avec tant de zèle pour soutenir le dernier serviteur de sa maison. Voilà, madame, tout ce que je puis vous dire; Berthe vous en apprendra peut-être davantage.

— Engagez-la donc à venir me voir, dit madame de Mesnières en se levant; j'ai de l'occupation à lui donner, et je serai bien aise de causer avec elle. Voici mon adresse. »

Allons, dit le vieillard en regagnant son fauteuil, Dieu prend en pitié la pauvre enfant, car je ne sais quoi me dit que cette dame doit apporter le bonheur à ma douce Berthe.

Berthe rentra le soir, contente d'avoir bien rempli sa laborieuse journée.

« Tiens, dit le vieillard, il y a sur la cheminée l'adresse d'une belle dame qui veut te voir demain; elle a, dit-elle, de l'occupation à te donner.

— Madame la comtesse de Mesnières; j'irai demain, père.

— Tu le vois, mon enfant, Dieu n'abandonne jamais ceux qui l'aiment et le prient; il les éprouve quelquefois, mais il vient toujours à leur secours. »

Le lendemain Berthe se présenta chez la comtesse; celle-ci, après avoir remarqué l'air distingué, modeste et décent de la jeune fille, la fit asseoir près d'elle :

« On m'a dit, mademoiselle, que vous touchiez parfaitement du piano.

— On a été trop indulgent, madame; enfant j'ai appris la musique comme complément de mon éducation; depuis, des circonstances malheureuses m'ont obligée à chercher une ressource dans ce qui n'était d'abord qu'un talent d'agrément; alors j'ai travaillé pour me perfectionner et pouvoir enseigner le peu que je sais.

— Vous comprenez bien, ma chère enfant, que ce ne sont pas des leçons que je vous demande à mon âge; mais j'aime beaucoup la musique, elle me fait du bien, ajouta en souriant la comtesse, et je veux vous prier de remplir près de moi le rôle de David près de Saül. A vos moments perdus, bien entendu, vous viendrez ici; vous me ferez entendre quelques-unes de vos gracieuses mélodies, puis nous causerons un peu, comme deux amies, car ce qu'on m'a dit de vous m'intéresse vivement. »

Au bout de quelque temps et par suite de ces entretiens doux et bienveillants entre la bonne comtesse et la jeune fille, une sorte d'intimité s'établit entre elles. Dans ces entrevues si maternelles, dans ces causeries si affectueuses et si bonnes, la musique n'avait pas la plus grande part, car madame de Mesnières était un peu de l'avis de Fontenelle, et quand elle entendait le piano, elle se disait tout bas : Sonate, que me veux-tu?...

Un soir la comtesse interrompit Berthe et lui dit d'un ton affectueux : « Merci, mon enfant, assez de musique comme cela; venez vous asseoir près de moi et causons un peu.

— Bien volontiers, madame ; vous êtes si bonne pour moi, que votre bienveillance me console de ce que d'autres me font parfois souffrir.

— Eh bien, mon enfant, puisque vous croyez avoir trouvé en moi une amie dévouée, une seconde mère, permettez-moi de prendre ce titre, soyez franche et confiante avec moi. Ce vieux serviteur que vous appelez votre père...

— C'est un nom qu'il mérite, car sans lui que serais-je devenue?

— Ce dévoué serviteur, dis-je, n'a pas voulu trahir votre secret, il ne m'a parlé que de votre dévouement pour lui; puis-je attendre plus de vous?

— Et pourquoi vous cacherais-je quelque chose à vous, madame, qui me témoignez tant d'affection?

Mon nom est Berthe...

— Berthe aux blanches mains, m'a-t-on dit.

— C'est un sobriquet que m'ont donné les braves ouvriers qui habitent la même maison que moi. Je suis fille du comte de Melcy.

— Du comte de Melcy!...

— Oui, madame; mon père, officier dans la maison du roi, suivit dans l'exil les princes auxquels il avait fait serment de fidélité. Rentré en France quelques années plus tard, il se maria. Je fus le seul fruit de cette union, car ma mère mourut quelques mois après ma naissance. Mon père,

que la confiscation des biens des émigrés avait ruiné, parvint cependant, à force de travail et de soins, à me faire donner une éducation conforme au rang qu'il aurait dû occuper. Hélas! ce travail excéda ses forces; il mourut me laissant orpheline et sans ressources.

— Pauvre enfant!

— Un vieux serviteur de la famille, le mari de ma nourrice, celui que vous avez vu, madame, le bon Joseph, ne m'abandonna pas dans cette triste position; il se défit peu à peu de tout ce qu'il avait pu amasser dans des temps plus heureux, et vécut de privations pour me conserver mes maîtres, et me cacher le changement qui s'était opéré dans ma fortune, je ne me doutais pas de tous ses sacrifices; mais l'âge et les infirmités arrivèrent, et un jour, au désespoir, les larmes dans les yeux, il m'avoua son malheur. Alors, madame, je compris que j'avais à mon tour un devoir sacré à remplir, que c'était à moi de venir en aide à celui qui m'avait secouru quand j'étais enfant. La musique avait toujours été mon étude de prédilection; je pensai qu'en travaillant je pourrais tirer parti de ce talent d'agrément, je me mis à l'œuvre, et grâce à Dieu, j'ai pu jusqu'à présent adoucir un peu le sort de ce bon et fidèle serviteur qui ne vous a pas dit, madame, tout ce qu'il a fait pour moi, et avec lequel je ne pourrai peut-être jamais m'acquitter.

— Ne doutons jamais de la bonté de Dieu, mon enfant; qui sait ce qu'il vous réserve? Vous êtes la fille du comte de Melcy?

— Oui, madame.

— Dont la famille possédait autrefois de grandes propriétés dans le Poitou?

— C'est là que je suis née. Auriez-vous connu ma famille, madame?

—Peut-être. Avez-vous les titres, les papiers de votre famille?

— Joseph a conservé tout cela, madame.

— Eh bien, mon enfant, apportez-les-moi, et je verrai ce qu'on en peut faire. »

Madame de Mesnières recevait beaucoup de monde, et il y avait dans sa société plusieurs de ces enrichis qui n'estiment que l'argent et ne font aucun cas de l'artiste laborieux qui à force de travail et de veilles est arrivé à ce talent qui fait leur envie; de ces gens qui croient être quittes de tout lorsqu'ils ont payé leurs douze cachets. Pour eux Berthe n'était que la petite maîtresse de piano, à peine daignaient-ils lui accorder un sourire d'approbation lorsqu'elle venait d'exécuter d'une manière ravissante ces études, ces morceaux qu'elle avait si laborieusement étudiés.

Le monde est ainsi fait, il veut qu'on l'occupe, qu'on l'amuse, qu'on le distraie, mais il ne sait jamais gré à l'artiste de ses efforts pour arriver à ce but.

Le cœur généreux et bon de madame de Mesnières comprenait mieux que tous les autres le sacrifice et le dévouement de Berthe; elle avait apprécié le sentiment noble et pur qui animait la jeune fille; aussi les insouciants, les indifférents, trouvaient-ils extraordinaire qu'une femme de son rang fît un semblable accueil à une petite maîtresse de piano.

Un soir, il y avait grande réception chez la comtesse; Berthe était au piano, et captivait ses auditeurs par la grâce et le brillant de son jeu, lorsque la porte du salon, ouverte bruyamment, laissa voir Joseph, retenu par deux domestiques qui cherchaient vainement à l'empêcher d'entrer. Il agitait un papier et criait : Berthe, Berthe! une lettre du gouvernement!...

Puis, tout ébahi de se trouver inopinément au milieu d'un salon si brillamment éclairé, et devant une si nombreuse société, il se mit à saluer à la ronde, et dit : « Pardon, excuse, messieurs, mesdames et toute la société; mais c'est que la voisine m'a dit que c'était intéressant, pressé, et voilà pourquoi je suis accouru sans crier gare; j'espère qu'on voudra bien me pardonner en faveur de l'intention.

— C'est sans doute le père de la petite pianiste, se dirent tout bas quelques importants : il est assez grossier.

— Madame de Mesnières, reprit un jeune fat, puisqu'elle a la bonté d'accueillir dans ses salons cette jeune virtuose, devrait au moins lui apprendre les usages; voyez, elle lit sans façon sa lettre devant tout le monde.

— Ah! mon Dieu! madame, s'écria Berthe en tendant la lettre à madame de Mes-

nières qui était près d'elle et qui l'avait autorisée à lire la lettre apportée par Joseph, et dont elle connaissait d'avance le contenu. Que peut signifier cette lettre?

— Cela signifie, ma chère enfant, répondit à haute voix la comtesse en prenant Berthe par la main, que je vais avoir l'honnenr de présenter à toutes ces dames et à tous ces messieurs mademoiselle Berthe de Melcy, fille de feu M. le comte de Melcy, officier général autrefois dans les armées du roi, laquelle hérite d'une somme de six cent mille francs qui lui reviennent dans l'indemnité des émigrés. »

Vous pouvez juger de l'effet produit par ces paroles; tout le monde félicita Berthe, chacun trouva charmante celle qu'il regardait à peine un moment avant; les hommages et les compliments l'accablèrent; mais au milieu de cette ovation, les yeux de Berthe cherchaient quelqu'un; enfin elle aperçut Joseph, qui, resté dans un coin du salon, pleurait de joie; traversant aussitôt la foule de ses courtisans, on peut se servir de cette expression, Berthe courut vers Joseph, sauta à son cou en lui disant : « Ah! mon bon Joseph, mon second père, je pourrai donc enfin m'acquitter envers vous! »

Madame de Mesnières ayant raconté en peu de mots à quelques personnes la cause de cette reconnaissance, les compliments redoublèrent, car toute frivole que soit la société, elle rend toujours justice à une bonne action.

Quelque temps après, la comtesse Berthe était l'ornement de tous les salons, et recherchée pour sa grâce et pour son talent. On lui conserva dans le monde brillant où elle devait vivre désormais, le nom qu'on lui avait donné dans la mansarde; et partout on aimait et applaudissait *Berthe aux blanches mains*.

A. Jadin.

LA PRIÈRE A LA VIERGE.

I. — Le jour de l'an.

C'était le premier jour de l'année 1812; Paris était en mouvement; les passants, pauvres et riches, avaient cet air d'activité qui, pour des yeux indifférents, peut simuler, le bonheur, et depuis les Tuileries jusqu'à la plus obscure mansarde s'échangeaient les vœux et les félicitations.

Dans un joli hôtel de la rue Saint-Dominique, un vieillard se trouvait seul auprès du foyer, seul en ce jour où toutes les familles entourent leur père. Cependant il ne semblait pas triste, ou du moins il ne voulait pas le paraître; sa figure exprimait une fermeté hautaine, qui refoulait au fond de son cœur les sentiments de tendresse et de regret; abattu par la vieillesse et les souffrances physiques, il dominait encore les mouvements de son âme, et parvenait, à force de dédain, à ne pas inspirer de pitié.

Il parcourait d'un œil nonchalant le *Journal de l'Empire*, fronçant le sourcil aux endroits qui lui déplaisaient, quand le domestique ouvrit doucement la porte du salon, et annonça : « Madame et mesdemoiselles Harley! »

Trois femmes entrèrent d'un air timide. Le vieillard se souleva péniblement sur son siége. « Restez, mon frère, dit madame Harley en lui prenant la main et en l'embrassant affectueusement, restez et agréez mes vœux et ceux de mes filles. — Nous vous souhaitons de longues années, mon oncle. — Beaucoup de bonheur! » dirent les jeunes filles d'une voix douce, mais un peu tremblante. M. de Mauval reçut froidement le baiser de sa sœur, et embrassa ses nièces au front d'un air glacial. « Mon oncle, voudriez-vous accepter?... » dit l'aînée, en lui offrant une très-jolie bourse. La cadette, pressée contre sa sœur et n'osant rien dire, présenta à son tour une chancelière, chef-d'œuvre de patience et de goût. M. de Mauval prit dans un meuble deux boîtes à ouvrage très-riches, les donna à ses nièces, en disant : « Élise, Léontine, voici vos étrennes; ma sœur, voici les vôtres. »

Le présent offert à madame Harley était un petit portefeuille qui, selon l'invariable habitude du baron, renfermait un billet de

cinq cents francs. Offerts avec assez de grâce, les présents furent reçus avec beaucoup de reconnaissance; on s'assit autour du feu, mais après les premiers lieux communs, entrée en matière de tous les entretiens, la conversation languit et tomba. Le baron de Mauval et sa sœur n'avaient ni les mêmes relations, ni les mêmes idées; étrangers l'un à l'autre par les habitudes, ils l'étaient plus encore par les sentiments. Les deux sœurs, timides et contraintes, ne parlaient guère; elles éprouvaient pour leur oncle beaucoup de respect, mais peu d'attrait et de confiance. Le silence embarrassant qui régnait n'était interrompu que par quelques paroles rares. — Quelles nouvelles, mon frère? dit enfin madame Harley. — La guerre avec la Russie paraît imminente. — Quoi! après la paix de Tilsitt? — Votre empereur s'embarrasse-t-il d'une paix jurée? — Mais enfin, quel prétexte? — Eh! mon Dieu! on en trouve, ne fût-ce que quelques infractions au blocus continental. Quelques ballots de marchandises anglaises jetés en Russie, suffiront pour allumer une guerre européenne. — Nos pauvres soldats! soupira madame Harley en regardant ses filles qui portaient le deuil d'un frère. — Ne les plaignez pas : l'empereur n'est-il pas l'idole à laquelle on sacrifie repos et famille? »

Personne ne répondit à ces mots dits avec amertume. Au même instant, un domestique ouvrit la porte, portant un plateau sur lequel était posée une lettre, couverte de timbres étrangers. Il la présenta à son maître. Les sourcils du vieillard se contractèrent en voyant l'écriture; ses lèvres pâlirent, et d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme, il dit au laquais : — Je ne la prends pas, rendez-la. — Mon frère! s'écria involontairement madame Harley, mon frère! — Eh bien, madame? — Cette lettre vient d'Espagne... elle est d'Octave. — Je le sais, et c'est à cause de cela que je la refuse. Chaque année il m'écrit, chaque année sa ettre est renvoyée sans avoir été lue... — Mon frère, c'est trop! c'est de la barbarie! Voulez-vous pousser ce malheureux enfant au désespoir? — M'a-t-il ménagé, moi, lorsqu'il s'est enrôlé sous les drapeaux d'un gouvernement que je déteste? A-t-il fait cas de mes ordres? a-t-il attaché du prix à ma bénédiction? — Il a commis une grande faute; mais le repentir, j'en suis sûre, est au fond de son âme, et vous, serez-vous toujours inflexible? ne lui rouvrirez-vous pas enfin votre maison et votre cœur? — Jamais! je vieillirai et mourrai seul. Il n'a rien à attendre de moi. — O mon frère, prenez garde que le jour ne vienne où vous ne pourrez plus lui pardonner, où vous ne pourrez plus mépriser ses lettres et ses prières! Je donnerais mon sang pour une lettre de mon Édouard, moi, et jamais, jamais plus!

II. — INTÉRIEUR DE FAMILLE.

Le baron de Mauval appartenait à une famille distinguée de l'ancienne noblesse; aux premiers jours de la révolution il avait émigré, emmenant avec lui sa jeune femme et le fils qu'elle venait de lui donner. Madame de Mauval mourut en Angleterre; et son mari, rayé de la liste fatale des émigrés, retrouva, par le crédit de quelques amis puissants, une grande partie de sa fortune, car ses biens, restés sous le scellé, n'avaient pas été vendus. Il vécut en grand seigneur, et voulut élever son fils dans les opinions qui lui étaient chères; mais, dès son adolescence, Octave subit la contagion de son siècle. Le bruit des armes l'enivra, il eut soif de réputation et de gloire, il voulut rajeunir dans son sang le vieux blason de ses ancêtres, et il répétait avec une admiration jalouse les noms jadis obscurs de ces paysans, de ces fils d'ouvriers, qui étaient entrés vainqueurs dans toutes les capitales de l'Europe. Son père résista énergiquement à ses désirs; une lutte de tous les jours s'établit entre eux, sans que nulle influence tendre et douce vînt adoucir le choc de deux esprits également fiers et absolus. Aucun d'eux ne céda, et Octave, bravant les défenses de son père, partit comme simple soldat. Cinq ans s'étaient écoulés depuis ce jour; le jeune soldat s'était distingué; il avait couru tous les périls de la sanglante guerre d'Espagne; au milieu de ses succès et de ses dangers, il avait essayé de se réconcilier avec son père, mais tout avait échoué devant l'inflexible colère du vieillard, sur

lequel personne ne semblait posséder d'influence.

M. de Mauval avait une sœur, née d'un autre mariage de son père. Pensionnaire à l'abbaye de Panthemont, au moment où la révolution avait éclaté, mademoiselle de Mauval avait trouvé un asile chez une vieille parente, qui habitait les environs de Paris; pauvre orpheline délaissée, elle épousa un capitaine d'artillerie, sans nom et sans fortune, et à qui une mort précoce enleva l'avenir promis alors à tous les hommes de guerre. Il la laissa veuve avec trois enfants. Elle vécut d'une vie modeste et cachée, voyant peu son frère, qui avait peine à lui pardonner l'obscure alliance qu'elle avait contractée et le nom vulgaire que portaient ses enfants. Son fils, sa joie, embrassa la carrière militaire; il périt à la première bataille, et la pauvre veuve, deux fois frappée, se tourna plus étroitement encore vers Dieu et vers les enfants qui lui restaient. Elle plaignait profondément son frère, qui, vieux, triste, isolé, se refusait aux idées qui l'avaient soutenue, elle, parmi tant de malheurs: la religion et la tendresse du cœur, l'indulgent amour qui plaint et pardonne. Elle se rapprocha de M. de Mauval à mesure qu'il paraissait plus malheureux, et quoiqu'il ne se confiât à personne, on pouvait suivre sur ses traits, dans son entretien, le progrès de ses inquiétudes, justifiées par les bulletins alarmants qui arrivaient en France du fond de la Russie, où se trouvait alors Octave. Sous l'influence de ces peines secrètes, la santé du vieillard s'altéra; ses attaques de goutte devinrent plus fréquentes, et il fut convenu qu'Élise et Léontine, iraient tour à tour, passer une semaine auprès de leur oncle. Il parut accepter avec quelque reconnaissance, et les soins dévoués d'Élise, qui, la première, s'installa auprès de lui, semblaient lui être agréables.

En entrant dans la maison d'un parent plus vénéré que chéri, Élise avait eu quelques craintes; mais bientôt le malheur, si puissant sur le cœur des femmes, exerça sur le sien son irrésistible empire. Elle plaignit, et dès lors elle aima; elle put se dévouer, et l'objet de ce dévouement lui devint cher. La situation de ce vieillard, morose, abandonné, ayant rejeté loin de lui la seule affection qu'il eût au monde, rongé d'inquiétude et peut-être de regrets; tout ce qu'elle entrevoyait de cette âme souffrante et fermée aux consolations la pénétrait de tristesse et de pitié. Mais que pouvait-elle contre un remords secret et des craintes de jour en jour plus navrantes? Son oncle, élevé à la triste école du dix-huitième siècle, semblait insensible aux consolations religieuses la confiance en la bonté divine, l'image d'un Dieu qui pardonne et qui enseigne à pardonner, l'espoir d'une réunion éternelle dans ce séjour de paix, dont n'approcheront point les discordes de la terre, ces pensées qui transforment le remords du chrétien en profitable repentir, et qui lui font trouver de la joie dans les souffrances mêmes, ces pensées étaient tout à fait étrangères au vieillard, que consumaient silencieusement et l'image des périls qui menaçaient l'héritier de sa race, et l'amer souvenir de ses rigueurs envers ce fils qui jamais peut-être ne viendrait chercher son pardon. Élise ne pouvait que prier pour celui qui ne priait pas. Chaque jour les alarmes se répandaient plus vives dans Paris; les bulletins se succédaient, et, sous les phrases officielles, on devinait les douloureux désastres qui anéantirent une armée de quatre cent mille hommes.

Le retour de l'empereur mit le comble aux angoisses des familles; on sut alors, que l'imagination dans ses plus noirs cauchemars, n'avait rien enfanté qui ne fût au-dessous de la réalité; on apprit tous les malheurs de cette funeste campagne et de cette plus fatale retraite; la Moskowa, Moscou, Smolensk, la Bérésina, furent connus dans toute leur horreur; les mères, jusqu'alors inquiètes, maintenant désespérées, surent qu'elles ne devaient plus attendre leurs fils, et la voix qui jadis fut entendue dans Rama, retentit au fond de tous les cœurs.

Deux ou trois jours après le retour de l'empereur, on annonça à M. de Mauval la visite d'un de ses amis, qui était revenu de Russie à la suite du maître. Après les premiers récits, souvent interrompus par des exclamations d'horreur, un long silence régna. Le vieillard semblait soutenir un combat intérieur; sa main tremblante et convulsive tourmentait le feu; enfin, il leva

sur son ami un regard indécis, et lui dit d'une voix qu'il s'efforçait de raffermir : « Et le 5e corps?... — Complétement détruit. »

M. de Mauval s'affaissa sur lui-même; une pâleur terne couvrit ses joues; il ferma les yeux un instant, comme un homme qui lutte contre une violente douleur, et il reprit : « Dites-moi la vérité : Octave?... — Votre fils s'est signalé pendant toute la campagne; c'était un des rares officiers demeurés auprès de l'aigle de leur régiment; on l'a vu à Smolensk, on l'a vu encore à Minsk; enfin, près des frontières, presque nu, affamé, il s'est éloigné pour aller chercher des vivres, et depuis... il n'a pas reparu... — C'est bien... c'est assez... merci, mon cher comte, de m'avoir appris la vérité... »

Le comte, après avoir essayé d'offrir quelques consolations, se retira; Élise et son oncle demeurèrent seuls. Elle voulut parler, rappeler au vieillard les motifs d'espérance qui pouvaient lui rester encore, mais elle fut glacée par le silence farouche qui répondit seul à ses douces paroles. M. de Mauval se retira, elle le supplia de permettre qu'elle veillât auprès de lui : « Je n'ai besoin de rien, je me trouve très-bien, retirez-vous, Élise, et ordonnez aux domestiques de se coucher. » Elle le suivit jusqu'à la porte de sa chambre; il lui souhaita le bonsoir encore une fois, et, tout à coup, l'attirant à lui, il la baisa au front, et lui dit d'une voix douce : « Élise, si un jour vous avez des enfants, soyez indulgente pour leurs fautes... »

Il entra dans sa chambre, en ferma la porte, et la jeune fille entendit glisser le verrou : inquiète, affligée, elle ne put se résoudre à se coucher. Onze heures, minuit sonnèrent... Toute rumeur avait cessé dans la maison et dans la rue : Élise écoutait toujours; une angoisse intérieure veillait en elle; et ses sens attentifs percevaient jusqu'au plus faible bruit dans l'universel silence. Tout à coup il lui parut entendre un gémissement mêlé à un bruit de pas, venant de la chambre de M. de Mauval. Elle y courut, s'arrêta devant la porte fermée; des soupirs, des paroles étouffées se mêlaient au bruit saccadé des pas du vieillard. Élise cogna légèrement à la porte; on ne lui répondit point... Elle se hasarda à regarder par la serrure. M. de Mauval ne s'était pas couché, il marchait dans la chambre d'un air agité : l'ébranlement de son âme lui faisait oublier, sans doute, ses souffrances physiques; parfois, quelques mots prononcés à haute voix venaient révéler sa pensée : « Octave! disait-il; mon pauvre enfant! mort de froid... nu, affamé... et je ne l'ai pas revu! Malheureux que je suis... Pourquoi n'ai-je pas su me faire obéir? il vivrait!... et maintenant... »

Il se tut, comme s'il voyait devant ses yeux un horrible spectacle... Sa physionomie devint plus sombre... il se rapprocha de la cheminée, prit ses pistolets attachés au chambranle et les examina. Élise frémit... et tomba à genoux... Le vieillard avait repris sa marche silencieuse... des soupirs soulevaient sa poitrine. En proie à une terreur croissante, Élise, ne sachant où chercher un secours, éleva ses mains vers le ciel; dans un élan de piété et de confiance, elle se jeta dans le sein de Marie comme on se réfugie dans le sein d'une mère. « Vierge sainte, dit-elle en son cœur, mère de bonté, ayez pitié de nous! ne permettez pas que mon pauvre oncle se souille d'un si grand crime! ramenez l'espérance dans son cœur, rendez-lui son fils afin qu'il puisse pardonner, et implorer à son tour le pardon de Dieu qu'il a si longtemps oublié. Si vous m'exaucez, je promets, je jure de vous dévouer ma vie, à vous, sainte Vierge et à votre divin Fils... Oh! jetez sur nous les yeux de votre miséricorde. Refuge des pécheurs, consolatrice des affligés, priez pour nous! »

Fortifiée par sa prière et par ce vœu, dont elle acceptait toute l'étendue, Élise osa jeter les yeux sur la chambre : son oncle était debout auprès d'un secrétaire ouvert... il tenait à la main une petite boîte qui renfermait, Élise le savait, le portrait en miniature d'Octave enfant. M. de Mauval regardait fixement ce portrait; une fois il l'essuya avec précaution, comme si des larmes fussent tombées sur la glace, et attendri sans doute par les souvenirs que cette image lui rappelait, il le laissa tomber sur une chaise et pleura longtemps....

III. — LA VIERGE RUSSE.

Un mois environ s'était écoulé. Il était nuit, et madame Harley se disposait à se retirer; Léontine lisait à haute voix un chapitre de l'*Imitation*, prélude ordinaire de la prière du soir, lorsqu'on sonna timidement à la porte d'entrée. La vieille servante alla ouvrir, et introduisit un jeune homme, pâle, souffrant, mal vêtu, et qui semblait plus abattu encore sous le poids des émotions que par les privations et les douleurs du corps : « Ma tante, s'écria-t-il, ma tante, me reconnaissez-vous? »

Madame Harley éleva la lampe qu'elle tenait, et aussitôt profondément émue, elle tendit la main au jeune homme : « Mon pauvre Octave! dit-elle, est-ce bien vous? Que le ciel en soit béni! Mon pauvre cher enfant! vous nous revenez donc! »

Attendrie jusqu'au fond de l'âme, elle embrassa son neveu, et pleura : aux larmes de joie se mêlaient des larmes amères que faisait couler le souvenir de son fils qui, lui, ne reviendrait pas. « Ma tante! dit le jeune homme, que votre accueil me touche! J'arrive à Paris, malade, souffrant d'esprit et de corps, je ne savais à quelle porte aller frapper, banni comme je le suis de la maison paternelle... alors j'ai pensé à vous! je suis venu, et vous ne m'avez pas rejeté. Si vous saviez comme votre bonté me va au cœur!... Depuis si longtemps je n'ai pas vu un visage ami! depuis si longtemps je suis étranger aux miens!... J'ose à peine vous demander... mon père?... — Il vit, il se porte assez bien. Nous parlerons de lui plus tard. Tenez, mon enfant, vous êtes malade, fatigué, vous avez besoin de repos; il m'est impossible de vous loger ici; je vais vous conduire dans une maison où vous serez bien reçu et où vous pourrez oublier vos souffrances. Le voulez-vous? — Ma tante, je vous obéis, pourvu que vous me permettiez de venir vous voir et que vous daigniez parler à mon père en ma faveur... — Oui, mon cher Octave; le bon Dieu qui vous a sauvé achèvera son œuvre... »

Madame Harley dit quelques mots à sa servante, et pendant qu'Octave parlait à Léontine, émue et heureuse, la voiture qu'on avait demandée arriva. La tante et le neveu y montèrent, et la voiture, les emportant rapidement, les amena jusqu'à la porte d'un petit hôtel... Octave, absorbé dans ses pensées, n'avait pas remarqué le chemin qu'on avait suivi : tout à coup il regarda autour de lui à la faveur des réverbères, et se retournant vers madame Harley : « Ma tante, s'écria-t-il, mes yeux me trompent-ils? c'est la maison de mon père! — Venez! dit-elle, venez, mon enfant; Dieu sera avec nous! Jean, ajouta-t-elle en se tournant vers le domestique, annoncez-moi. »

Ils montèrent rapidement l'escalier; le laquais les fit entrer dans un salon très-faiblement éclairé : non loin de la cheminée, auprès d'une petite table, Élise jouait aux échecs avec M. de Mauval. Madame Harley s'avança résolûment, pendant qu'Octave demeurait auprès de la porte, immobile, frappé de respect et presque de terreur; s'approchant du vieillard, elle lui prit la main, et lui dit d'une voix douce et vibrante : « Mon frère, réjouissez-vous! rendez grâces à Dieu, votre fils vit, votre fils vous aime et demande son pardon. »

Octave s'avança, comme poussé par une main invisible, et tombant à genoux auprès du fauteuil de son père, il lui baisa les mains en sanglotant. Il n'y eut pas un mot d'échangé; M. de Mauval, inondé de joie à la vue de ce fils qui semblait revenir d'entre les morts, lui jeta les bras autour du cou, et pendant longtemps, on n'entendit que les pleurs, les mots étouffés, et les soupirs de bonheur qui s'exhalaient de ces cœurs si longtemps désunis. Madame Harley avait bien jugé en ne laissant pas à son frère le moment du calcul et de la réflexion, en amenant soudain à ses pieds le fils que Dieu lui rendait et en désarmant, par l'assaut d'une félicité si imprévue, la sourde colère qui grondait encore dans le sein du vieillard.

« Ma sœur! dit-il enfin, ma sœur, oui, j'ai bien des grâces à rendre au Seigneur! Sans doute, il a exaucé vos prières et celles de vos enfants... et sa bonté me comble... »

A ces mots inattendus, madame Harley et sa fille se regardèrent; un même sentiment de surprise et de bonheur se lisait dans leurs yeux. « Ah! mon père, s'écria Octave à son tour, personne plus que moi n'a sujet de bénir la divine providence.

Elle me ramène vers vous comme par la main, après m'avoir fait échapper à tant et à de si affreux périls, à ces batailles, à ces déserts de neige, à ces flots glacés où des milliers de mes compagnons ont perdu la vie... » Et, s'animant par degrés, le jeune homme raconta, avec une parole rapide, les dangers qu'il avait courus pendant cette lutte de six mois contre les hommes et contre les éléments. « Épuisé, affamé, dit-il enfin, je quittai l'aigle et je voulus aller chercher quelques secours dans un village dont j'avais vu de loin les huttes éparses... J'y arrivai à grand'peine... Le village était désert... les huttes abandonnées, et nulle part on ne trouvait de trace de feu ni de provisions... Je me remis en route... La nuit gagnait, et l'âpre rigueur du froid augmentait d'instant en instant... Je ne pouvais plus marcher... mes jambes affaiblies se refusaient à me porter... Un nuage couvrait mes yeux... Je me laissai tomber sur la neige, et alors, mon père, alors, votre image m'apparut et une douleur poignante étreignit mon cœur : Quoi ! me disais-je, mourir ici ! sans avoir revu mon père, sans avoir pu implorer mon pardon ! mourir et emporter avec moi le fardeau de sa colère, paraître ainsi au tribunal de Dieu...

La foi qu'on m'a inculquée dans mon enfance, les souvenirs de la famille et de la patrie se réveillaient ; je craignais la mort et ses redoutables suites, je désirais la vie afin de réparer le passé... Mon Dieu ! m'écriai-je, prenez pitié de moi ! venez à mon aide !

J'essayai, par un suprême effort, de me relever ; j'y parvins, je marchai encore, et bientôt je me trouvai dans une route déserte, mais frayée. Un corps nombreux avait passé par là ; des armes, des objets d'équipement jonchaient le chemin et décelaient le passage de mes malheureux compagnons d'armes. Je me traînai sur leurs traces, chancelant, affaibli, mais soutenu par une force morale qui ne pouvait me venir que du Dieu que j'avais invoqué... La lune s'était levée, je vis un objet qui brillait dans la neige, et machinalement, je me baissai et le ramassai... Voici ce que j'ai trouvé... »

Octave tira de dessous ses vêtements une très-petite statuette de la sainte Vierge, d'une forme massive et barbare, mais dorée avec le plus grand soin...

« Sans doute, continua-t-il, un soldat avait enlevé cette Vierge, croyant qu'elle était d'un métal précieux, et il l'avait perdue sur ce chemin où je venais de la trouver. Je m'en saisis avec une émotion inexprimable ; je la serrai sur ma poitrine comme un bouclier, et me souvenant qu'autrefois j'avais prié Marie, je promis à cette sainte Vierge que si j'échappais à tant de périls, si je revoyais ma patrie et mon père, je vivrais en chrétien et me ferais gloire de servir Dieu... Je fus entendu. Le lendemain, j'avais rejoint le corps d'arrière-garde du maréchal Ney ; quelques jours après j'arrivais en Lithuanie ; j'eus encore beaucoup de misères et de privations, mais enfin j'ai revu la France, je vous ai revu, mon père, et tout est oublié... tout, si ce n'est la promesse que j'ai faite à Dieu par les mains de Marie, Marie qui m'a sauvé (1)... »

Tout le monde se tut ; M. de Mauval serrait la main de son fils ; Élise regardait la statuette russe avec des yeux pleins d'amour et d'enthousiasme, et madame Harley priait et pleurait en silence...

IV. — LA PAIX AVEC DIEU.

Le surlendemain, dans une chapelle latérale de l'église de Saint-Thomas d'Aquin, un vieillard entendait la messe avec un profond recueillement ; à la communion du prêtre, il se leva, marchant avec lenteur, et s'agenouilla à la table sainte, les mains jointes et les yeux baissés. Au même instant, un jeune homme, jusqu'alors à genoux à l'ombre d'un pilier, vint se mettre auprès de lui, et tous deux reçurent le Dieu de vie, qui renouvelle la jeunesse des vieillards comme celle de l'aigle (2) et donne aux jeunes gens la sagesse des vieillards. Après une longue action de grâces, ils sortirent, et se rencontrèrent sous le porche, et aussitôt M. de Mauval (car c'était lui) prit le bras de son

(1) Ce fait est historique, et nous connaissons la personne qui conserve avec respect la statuette, d'origine russe, trouvée dans les neiges par un officier qui l'a regardée comme sa sauvegarde et qui l'a léguée à ses enfants comme un trésor.

(2) David : psaume CII.

fils, et lui dit avec expansion : « Je suis heureux, mon enfant, que nous nous soyons rencontrés dans la même pensée et dans la même action. Tu es venu accomplir ton vœu, et j'ai aussi rempli ma promesse. — Votre promesse, mon père? — Oui, mon enfant; comme toi, j'ai senti qu'il fait bon de se tourner vers le ciel. Écoute, je veux te faire ma confession. Lorsque l'on m'eut appris que le corps dans lequel tu servais était complétement détruit, et que, selon les apparences humaines, nul espoir ne devait me rester de te revoir encore, je sentis alors combien tu m'étais cher, et je ne te dirai pas par quelle série d'idées affreuses et de sentiments désespérés je passai tour à tour. La vie m'était devenue insupportable, et toutes les noires pensées que la nuit, la solitude et la douleur peuvent enfanter s'agitaient au fond de mon âme... C'était un moment suprême... Dieu que j'avais plutôt négligé qu'oublié, Dieu permit que je me souvinsse de lui. Je priai instinctivement, en tenant ton portrait dans mes mains, et je me dis : Si mon fils revient, je reviendrai à Dieu... Et te voilà, mon cher enfant! » Octave avait les yeux mouillés de larmes. « Ah! dit-il, sans doute ma mère au ciel a prié pour moi. — Et ta pauvre tante Harley et ses deux filles ont bien servi ta cause sur la terre... c'est leur présence, leur douceur, leurs soins, les souvenirs de famille qu'elles me rappelaient qui, peu à peu, ont transformé mes sentiments... J'ai senti ma colère contre toi se fondre sous la chaleur de ces affections... Aussi, mon fils, plus tard, je te demanderai quelque chose, et j'espère être obéi... — Je crois vous comprendre, mon père, et, soyez-en sûr, mon cœur sera d'accord avec votre volonté. »

Deux ans après, lorsque la paix fut rendue à l'Europe, Octave devint l'heureux mari de Léontine, dont la jeunesse et la douceur aimante animèrent la maison si longtemps morne et déserte de M. de Mauval. Élise, elle, avait accompli son vœu, qui était aussi le souhait le plus ardent de son âme : elle était religieuse au Sacré-Cœur, et tous les jours, elle bénissait Dieu qui avait rendu la foi et la paix à sa famille, et Marie, la Vierge de consolation, qui avait porté ses prières aux pieds du Maître suprême. Madame Harley était heureuse de la félicité de ses deux filles : l'une, aimable épouse et mère dévouée, l'autre, vierge consacrée au Seigneur et mère tendre de ces jeunes âmes qui croissaient sous sa tutelle. Marie n'a pas cessé de recevoir de toute la famille un culte assidu; la madone trouvée en Russie protégea le berceau des enfants d'Octave, qui tous, dès l'enfance, ont appris à balbutier le nom de Marie et une *prière à la Vierge.*

Éveline Ribbecourt.

SALON DE 1853.

Il n'y a pas cette année, au salon, de ces grandes toiles qui ont le privilége de captiver la foule et de résumer, en quelque sorte, toute une exposition; comme furent, par exemple, *les Moissonneurs* de Léopold Robert, la *Jane Gray* de Paul Delaroche ou *la Smala* d'Horace Vernet. La plupart des grands travaux aujourd'hui s'exécutent sur place, dans les églises ou les palais; ainsi s'explique l'absence d'un grand nombre de nos célébrités sur le livret du salon de 1853. Aussi est-ce dans la peinture dite de genre ou pour mieux dire épisodique, dans les paysages et les portraits, qu'il faut chercher les œuvres les plus remarquables.

Parmi les tableaux qui font le plus d'effet, il nous faut pourtant mettre en première ligne une toile qui, par sa dimension et la nature du sujet, pourrait se placer dans la peinture historique. Nous voulons parler des *Derniers moments du comte d'Egmont*, de M. Gallait, le même artiste qui, à la dernière exposition, nous a retracé une autre scène de ce drame terrible de l'histoire des Flandres. Le comte d'Egmont a été arrêté avec le comte de Hornes par ordre du duc d'Albe, l'impitoyable gouverneur des Pays-Bas, au nom de Philippe II. Tous deux ont été condamnés à mort par sentence du conseil... Nous sommes au 5 juin 1568; le jour se lève et répand ses premières lueurs sur la ville de Bruxelles; une foule déjà nombreuse envahit la grand'place. Pendant la nuit, l'échafaud s'est dressé; autour, les

vieilles bandes espagnoles viennent se ranger silencieuses et l'air sinistre. A une étroite fenêtre d'une des maisons de la place, à façade et pignon sculptés (1), un homme se tient debout et contemple les funèbres préparatifs; à le voir ainsi immobile et rêveur, le visage pâle, les paupières rougies et le regard fixe, on comprend toutes les angoisses d'une longue nuit d'insomnie. A côté de lui, un prêtre est en prière : c'est l'évêque d'Ypres qui fait entendre au comte les dernières paroles de consolation et s'efforce de détourner ses regards du spectacle qu'offre la place. La tête du vieil évêque est très-belle d'expression : il y a dans sa physionomie et dans son geste toute l'onction du ministre de Dieu à cette heure suprême. Les reflets rouges de la lampe sur ce grave et noble visage ajoutent encore à ce que cette scène a de terrible et de saisissant. La lueur bleuâtre du jour naissant qui glisse sur les profils des murailles et des barreaux de la fenêtre, en faisant ressortir la pâle beauté des traits, l'expression de résignation et de dignité du comte, produit un contraste dont le peintre a tiré le meilleur parti. Cette composition est simple et dramatique en même temps; la scène s'explique au premier aspect, elle saisit, émeut. Aussi ce beau tableau de M. Gallait est-il un de ceux où la foule se groupe constamment.

A quelques pas de là, dans la même galerie, se trouve un tableau qui, dans un autre genre, n'a pas moins de succès. C'est *le Marché aux Chevaux de Paris*, de mademoiselle Rosa Bonheur, connue depuis tant d'années au salon par son incontestable supériorité dans la peinture d'animaux. Quelle puissance de formes, quelle vérité de mouvements! Ces chevaux bondissent et se débattent avec tant de force et d'animation, leurs conducteurs font des efforts si violents pour les maintenir, il y a tellement d'air, d'espace, de poussière sur toute cette scène, qu'elle rappelle les plus belles études de Géricault! Peut-être pourrait-on reprocher à l'ensemble un peu de monotonie dans les tons gris du ciel, des arbres et du terrain... mais à côté de cette vaste composition se trouve tout de suite une petite toile intitulée *Vaches et Moutons*, où mademoiselle Rosa Bonheur prodigue toutes les richesses de sa palette, l'éclat du soleil, les demi-teintes de la feuillée et les limpides profondeurs de l'horizon.

M. Eugène Delacroix a dérobé quelques heures à ses grands travaux de l'Hôtel de ville pour nous envoyer trois petits tableaux ou plutôt trois esquisses; elles résument tous les défauts et en même temps les immenses qualités de cet artiste exceptionnel, si décrié par les uns, si exalté par les autres. La plus remarquable de ces compositions, *les Pèlerins d'Emmaüs*, au moment où ils reconnaissent Jésus-Christ qui a rompu le pain et le bénit pour le leur donner, semble une véritable esquisse oubliée de quelque coloriste vénitien. C'est un cadeau, nous a-t-on dit, de notre grand coloriste à une de nos artistes dont le talent est aujourd'hui hors ligne, — Mme Herbelin, qui, elle-même, a exposé trois miniatures, trois chefs-d'œuvre. On trouverait difficilement, dans les collections même des émaux du Louvre, une œuvre plus complète, plus consciencieuse, plus charmante, plus fine que le portrait de M. Isabey père par Mme Herbelin. M. Isabey, cette vieille gloire de la miniature française, ne pouvait laisser un portrait plus digne de lui et mieux fait pour évoquer les souvenirs de ses propres triomphes.

Pour revenir à la peinture, la transition ne sera pas difficile en nous arrêtant aux microscopiques tableaux de M. Meissonnier. Un de ces tableaux représente une troupe de cavaliers du dix-septième siècle, si petits, si petits, que chaque personnage, homme et cheval, tiendrait sur une pièce de vingt centimes; c'est un tour de force tant les détails sont précis et bien indiqués. Reconnaissons cependant que c'est une vraie œuvre d'art, un vrai tableau, tant il y a d'harmonie de tons, de variété dans les groupes et de finesse dans les mouvements.

M. Edouard Dubufe, depuis quelques années, a su prendre, parmi les artistes, la place que son père a si longtemps occupée;

(1) Cette maison existe encore sur la grand'place de Bruxelles et est désignée sous le nom de MAISON DU ROI.

il vise à cette réputation de faire *les plus jolis portraits* de femmes. Et, si telle est son ambition, il a complétement réussi; car il y a dans sa manière une grâce, une fraîcheur, une élégance, dont le charme est irrésistible. Dire que c'est là de la belle, de la bonne peinture, ne serait pas exact; on n'y trouve ni la correction rigoureuse, ni le style, ni la simplicité, qui caractérisent les œuvres de maîtres. Mais c'est de la charmante peinture. Aussi, écoutez que d'exclamations autour de son portrait de l'Impératrice! Le peintre a très-bien rendu, il faut l'avouer, cette physionomie gracieuse et imposante à la fois : ce regard un peu voilé sous ses longues paupières, ce beau front encadré de cheveux retirés en arrière pour dégager les tempes, ce nez légèrement aquilin et attaché au front avec une pureté de lignes antique, cette bouche sourieuse et sévère à la fois, et puis cette taille si souple, si svelte, ce port d'impératrice romaine. L'éclat du costume nuit peut-être à l'effet du portrait, et nous trouvons que M. Vidal, qui a fait le même portrait, a été mieux inspiré en n'ajustant aux manches et au corsage que quelques dentelles noires. M. Dubufe a garni sa robe de velours de flots de dentelles d'or auxquelles se mêlent, sur le devant du corsage, des pierreries et les rangées échelonnées d'un immense collier de perles.

Puisque nous avons parlé de M. Vidal, disons que son portrait de l'Impératrice est parfaitement réussi. Ce n'est qu'un dessin relevé de quelques tons d'aquarelle ou de pastel, mais il est touché avec cette sûreté, cette délicatesse, ce grand style, qu'on retrouve dans tous les ouvrages du gracieux talent que nous venons de nommer.

Les petits tableaux de chevalet sont très-nombreux, et, en général, très-remarquables par l'habileté de l'exécution. Il y a dans la peinture de genre, le paysage, la marine, un progrès surprenant pour quiconque, depuis quelques années, étudie la marche de la jeune école française. En résumé, cette exposition de 1853 est très-belle et très-variée. Malgré l'absence du plus grand nombre de nos célébrités, elle présente un ensemble que l'on chercherait vainement dans d'autres pays que la France. L'exposition universelle de Londres a montré au monde entier la supériorité de la France pour tout ce qui est du domaine de l'art et du goût.

« C'est une richesse immense et incal-
» culable que donne un peuple à son pays,
» lorsqu'il est le maître du goût dans tout
» l'univers ! » C'est François Ier qui l'a dit.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quelle est la princesse, orpheline, malheureuse durant sa jeunesse, qui, par son mariage, la sagesse de son gouvernement, ses victoires sur ses ennemis, fonda une monarchie puissante; sous le règne et par l'inspiration de laquelle eut lieu la plus grande découverte des temps modernes; qui fut mère de trois filles toutes reines, et aïeule du plus grand monarque de la chrétienté?

Économie Domestique.

Pudding anglais. — Prenez : 1/2 livre de raisins secs sans pepins.

Deux clous de girofle en poudre.

La moitié d'un bâton de cannelle en poudre.

Un peu de muscade râpée.

Une pincée de poivre, une poignée de sel.

1/2 livre de graisse de rognon de bœuf hachée très-fin.

Mêlez tous ces ingrédients, mettez-les à part dans une assiette.

Mettez dans une terrine une livre de fleur de farine; faites un trou au milieu, mettez-quatre œufs frais, une bonne cuillerée de rhum, remuez avec la main, en versant peu à peu du lait, jusqu'à ce qu'il y en ait assez pour former une pâte bien liée, sans grumeaux; pétrissez-la fortement en ajoutant les autres ingrédients.

Mettez au feu une marmite qui n'ait pas d'odeur de bouillon et qui soit assez grande pour contenir le pudding au large; emplissez-la d'eau, faites bouillir à gros bouillon; trempez dans cette eau un linge très-fort, blanc et très-propre; tordez-le, étendez-le sur une table, saupoudrez-le de farine, versez votre pudding au milieu, relevez les bords du linge, liez-les solidement en laissant un peu de place pour que la pâte puisse gonfler. Plongez le pudding dans l'eau bouil-

lante et laissez bouillir deux heures et demie; servez sans sauce.

Crème à la vanille et aux fraises. — Trois pintes de lait, un bâton de vanille, un gros biscuit, que vous émiettez dans le lait. Faites bouillir le lait pendant une petite demi-heure, sucrez-le bien; prenez douze jaunes d'œufs, délayez-les, versez le lait sur les jaunes en remuant, remettez au feu, remuez jusqu'à ce que la crème s'épaississe sans bouillir; passez-la à travers un tamis de soie et laissez-la refroidir dans un vase de porcelaine.

Ayez cinq pintes de fraises, écrasez et passez-les; sucrez très-fort cette espèce de purée, et au moment de servir, versez simultanément les deux crèmes dans le même vase.

Petits Pâtés. — Hachez très-fin des blancs de volaille ou des restes de veau, avec un peu de persil, mie de pain trempée dans le lait, gros comme un œuf de beurre, poivre et sel. Liez ce hachis avec deux jaunes d'œufs en forme de pâte. Faites-en des boulettes plates de la grosseur d'une noix. Ayez de la pâte feuilletée qui se fait de la manière suivante : Prenez un demi-litre de fleur de farine, mettez-y du sel, versez-y peu à peu assez d'eau pour la mouiller, pétrissez et formez une pâte ferme et liée; mettez un quart de livre de beurre, recouvrez le beurre avec la pâte en lui donnant une forme carrée. Couvrez la pâte d'un linge chaud, laissez-la reposer une heure. Alors abattez la pâte avec un rouleau à pâtisserie, en long et de l'épaisseur de trois lignes, poudrez-la également d'un peu de farine, repliez-la en trois sur sa longueur, mettez un peu de farine sur la table, roulez la pâte dans le sens opposé à la première fois, repliez-la en trois et ainsi de suite jusqu'à cinq reprises; mais au dernier tour, réduisez-la à l'épaisseur d'une pièce de cinq francs. Prenez de cette pâte, formez-en un petit rond mince comme un décime, placez dans le milieu une boulette, mouillez les bords, recouvrez d'un morceau de pâte semblable, en appuyant sur les bords pour les coller, dorez avec un peu de jaune d'œuf. Faites de même tous vos pâtés, graissez la tourtière, faites cuire une demi-heure sous le four de campagne.

Beignets de riz. — Mettez dans une casserole plein une tasse à café de riz bien lavé. Versez dessus une chopine de lait, avec canelle et sucre.

Faites cuire une bonne heure, sans couvrir la casserole. Lorsque le riz s'épaissit retirez-le; ajoutez une pincée de sel, une cuillerée de farine, trois jaunes d'œufs; tournez sur le feu jusqu'à ce que cela forme une pâte bien liée. Si elle est trop claire, remettez un peu de farine, et versez dans un plat lorsqu'elle est froide, détachez-en des morceaux gros comme des noix, roulez-les dans un œuf battu, puis dans la farine, faites-les frire de belle couleur, égouttez-les et servez saupoudré de sucre.

Pharmacie domestique. — *Remède contre les gerçures.* — Prenez en automne des pepins de coings en grande quantité; placez-les au fond d'une bouteille, versez dessus de bonne eau-de-vie, laissez reposer longtemps avant de vous en servir, et bassinez avec cette liqueur, devenue onctueuse comme de l'huile, les gerçures souvent si douloureuses des mains, des lèvres, etc.

CORRESPONDANCE.

Avez-vous fait tourner la table? Voilà, chère amie, la seule question digne d'intérêt; le cours de la Bourse, le paletot de l'ambassadeur de Russie, tout disparaît et s'efface en présence des tables tournantes : jusqu'à ce jour nous ne connaissions guère que le lait et certaines sauces qui se permissent de tourner; mais, aujourd'hui, c'est bien différent, tout tourne à Paris; quand cela s'arrêtera-t-il, je l'ignore, et même je ne suis pas sans inquiétude sur le sort de cette lettre, car la table sur laquelle je t'écris a tourné il n'y a qu'un moment, il me semble qu'elle veut recommencer, et que déjà je sens ce léger frémissement précurseur de toute rotation : vais-je donc être obligée de t'écrire en tournant avec ma table? cet exercice me paraîtrait d'autant plus difficile que je n'y suis pas encore accoutumée; mais pour l'instant je compte sur la puissance de ma volonté pour la rendre tout à fait sage, et je me rassure un peu.

Ainsi donc, chère amie, ici tout tourne, les tables, les têtes, les chapeaux, avec ou sans les têtes, et c'est bien autre chose encore dans certains ports de mer : un navire ne peut-il entrer au port, faute d'un vent et d'une marée favorables, aussitôt les matelots de former la mystérieuse chaîne sur le pont, et après une certaine dépense de fluide, tout l'équipage pose le pied sur le sol natal, malgré vent et marée.

Des personnes très-dignes de foi m'ont même assuré que l'on avait essayé de ce moyen pour mettre la tour Saint-Jacques la Boucherie dans l'alignement de la rue de Rivoli, et que l'expérience... n'avait pas réussi : toujours est-il que les tables tournent, et qu'elles se cabreraient plutôt que de ne pas tourner : ce qui m'étonne le plus dans cette propriété tournante de nos meubles, c'est qu'ils soient restés si longtemps

sans la faire connaître, car s'ils ont été environ six mille ans sans tourner, c'est qu'ils n'y entendaient rien. En effet, voici venir monsieur le docteur Félix Roubaud, qui, dans un gros volume in-octavo, leur fait honte de leur inertie passée et leur démontre par raisons probantes qu'ils doivent et devaient tourner; je n'ai pas lu les raisons de monsieur le docteur, je m'en tiens à ma foi de charbonnier à l'endroit de la rotation des tables; mais à sa place je voudrais les faire rougir jusqu'au bois blanc que recouvre leur acajou, en leur montrant l'exemple des corps célestes qui, plus intelligents ou moins paresseux, se sont mis à tourner dès le commencement du monde : mais soyons indulgents pour nos tables en faveur de leur repentir et de l'ardeur avec laquelle elles réparent le temps perdu.

Toutes ces évolutions me trottaient, que dis-je, me tournaient dans la tête, quand, lundi dernier, passant au coin d'une rue, j'ai entendu un ivrogne disant que tout tournait autour de lui; malgré ma bonne volonté et ma foi à la nouvelle rotation universelle, moi, je ne voyais rien tourner du tout : qui se trompait de nous deux? le vin n'aurait-il pas développé chez cet homme une puissance de fluide, fait naître entre lui et les maisons de la rue des rapports intimes et subtils que mes sens grossiers ne pouvaient percevoir? tout ce que j'avais déjà vu me disposait d'ailleurs un peu à croire, même ce que je ne voyais pas : n'est-il pas vrai, me disais-je, que la terre se promène dans l'immensité et tourne sur elle-même avec une rapidité qui effraie l'imagination, et que cependant je n'ai le sentiment ni de sa rotation diurne, ni de sa promenade annuelle? Qui donc avait raison de l'ivrogne ou de moi? Tu penses bien qu'aujourd'hui je n'aurai pas la témérité de me prononcer.

Après ce dernier exemple, douteux, c'est vrai, te parlerai-je de la clef qui fait tourner le livre, de la bague qui marque l'heure en frappant contre un verre? il ne se peut pas que tu n'aies cent fois vu, de tes yeux vu, ces effets du fluide innomé. Pour moi, je voudrais fort que l'on renouvelât partout l'expérience du Monsieur de Strasbourg, et qu'on eût dans tous les salons un plateau à roulettes sur lequel on mettrait table, chaises et expérimentateurs; il me serait agréable de n'avoir qu'à poser les doigts sur la table et de m'abandonner mollement au mouvement de rotation imprimé par ma volonté : cette promenade circulaire qu'il faut faire en suivant la table n'est pas de mon goût; la nature en me donnant des jambes a oublié de les disposer pour cet exercice, ou je marche sur les robes de mes voisines ou elles m'écrasent les pieds, et je sors toujours de l'expérience tout humiliée de ma maladresse ou endolorie par celle des autres.

Après tous ces tours, tu seras, j'en suis sûre, aussi heureuse que moi de me voir arriver tout droit à notre planche; elle est un peu grande, mais aujourd'hui cela ne peut plus t'embarrasser : n'as-tu pas tes petits doigts et le fluide pour la faire tourner et arrêter à volonté? déploie-la donc avec moi.

N° 1, Col mélangé de plumetis, de roues, de barres au feston, d'œillets ou de pois, les jours sont indiqués par des croix.

2, Garniture pour manches et col, elle est composée de plumetis et de points de sable.

3 et 4, Dessin et patron d'une guimpe; plumetis et œillets ou pois; elle est bordée d'un feston ordinaire; pour la rendre plus habillée on pourrait ajouter une petite valenciennne.

5 et 6, Entre-deux, plumetis fin, et point d'armes; ils sont charmants pour faire des manches bouillons : j'en ai vu sur une de mes amies, elle les avait faits elle-même; ils étaient composés d'entre-deux et de bandes de mousseline froncées, les bandes de mousseline avaient de largeur à peu près deux bons doigts; ces bandes et ces entre-deux étaient placés en long, le poignet était fermé par un entre-deux pareil. Puisque je parle lingerie, je veux t'indiquer la manière de faire les cols dits à la religieuse, car malgré leur cachet un peu excentrique, ils sont cependant adoptés par les femmes comme il faut. Prends du nansouk, coupe un petit poignet qui aura 1 centimètre de hauteur et 40 centimètres de largeur, à ce poignet tu adapteras une garniture qui aura (ourlet compris) 12 centimètres de hauteur et 1 mètre de largeur; cette garniture qui aura naturellement beaucoup d'ampleur, sera tuyautée très-fin. Les manches se font de la même manière, seulement le poignet n'a que 19 centimètres de largeur, et la garniture ne doit avoir que 10 centimètres de hauteur, sur 44 de largeur; c'est, comme tu le vois, bien facile à faire, et *ce col*, car c'est tellement fantaisie que je ne t'engage pas à en faire plusieurs, te fera pour le moment un très-grand plaisir.

7, Une boutonnière; ce genre est de nouveau fort à la mode, ce qui va être pour nous un surcroît de travail. Je connais certains frères qui vont faire bien des bassesses pour mettre à contribution les jolis doigts de leurs sœurs.

8, A. H. point de feston.

9, B. O. plumetis et pois.

10, A. P. enlacées, plumetis et œillets, ou pois.

11, Aménaïde, plumetis et œillets.

12, Dessus d'un petit chausson en cachemire blanc, ou de couleur; il se brode au point de chaînette ou en soutache; il est entouré d'une ruche et fermé par un ruban.

13, Derrière du chausson. — 14, La semelle. — 15, Le chausson terminé.

16, Patron d'une veste pour petit garçon de sept à huit ans. — 17, Devant de la veste. — 18, Petit côté. — 19, Manche. — 20, Patte de la poche.

21, Dos d'un gilet pour enfant de dix à onze ans. — 22, Devant du gilet. — 23, La poche.

Ici finit la petite édition.

24 et 25, Étole. Ce modèle, qui nous a été donné par Mme Marie Soudant, sort un peu de tous les dessins composés de raisins et de feuilles de vignes. Elle se fait, sur du canevas Pénélope n° 22, dont il faut 1 mètre 20 centimètres, en deux morceaux que tu réunis ensuite par une couture. Le fond est au gros point en laine ou en soie d'Alger, les points noirs sont remplis par des tubes de jais blanc; le jais pourrait être remplacé par de la soie blanche, et même par du gros fil plat luisant. Mais je dois t'avertir que c'est infiniment moins joli. Il te faut donc pour cet ouvrage

1 mètre 20 cent. de canevas.	2 fr. 20 c.
500 grammes de jais.	5
De la soie d'Alger.	6
Et de la laine.	2
	15 fr. 20 c.

Cette étole se double de soie. Quant aux couleurs du fond, celles obligées sont, cramoisi et blanc, jaune et blanc; pour les évêques seulement, violet et blanc. La manipule se fait dans le même genre, seulement beaucoup plus courte et un peu moins large.

26, Châtelaine pour pendre non pas nos gracieuses breloques, mais une chose bien plus essentielle pour une maîtresse de maison qui, lorsqu'elle a de l'ordre, laisse rarement les clefs aux armoires. Ce genre de châtelaine se fait en gros cordonnet noir, mélangé de perles noires, dont il faut six paquets. C'est encore au magasin de *la Religieuse* que nous avons vu ce nouvel ouvrage aussi utile qu'élégant. Pour faciliter l'enfilage des perles, mets un peu de cire sur ta soie; une fois qu'elles sont enfilées, il faut monter 9 mailles sur 3 aiguilles, c'est-à-dire 3 sur chaque. Lorsque tu auras tricoté la longueur d'un demi-mètre, mettant toujours une perle entre chaque maille, tu passeras dans le milieu de cette chaîne un cordon très-fort, joignant solidement les deux bouts; tu auras eu soin avant, d'y passer un anneau de clefs. Comme ornement, tu feras deux ou trois nœuds; une fois terminée, tu l'adapteras à un crochet ou en jais, ou en acier, selon le genre des perles que tu auras choisies. Ce même petit travail pourrait se faire au crochet, mais il est souvent difficile de faire aller les perles toutes dans le même sens. Surprends ta bonne mère par ce joli ouvrage, et je suis sûre qu'elle t'en remerciera.

27-28, Entre-deux, plumetis et œillets chinois. Ces œillets peuvent se faire au feston.

29, Écusson avec le nom de Nelly, plumetis, feston et broderie anglaise.

30, E. M., plumetis ou feston mélangé de pois.

31, Petit entre-deux au plumetis pouvant servir pour manches, pour robes d'enfants et surtout pour bonnets; l'alternant avec des entre-deux de valencienne.

32, D. K., plumetis ou feston et pois.

33, Marie, plumetis.

34, Pale : elle doit être faite sur batiste et au plumetis, pois ou œillets.

35, Écusson avec les lettres O. K., plumetis.

36, Quart de mouchoir imitant le point d'Angleterre. Il se brode en application; les jours sont indiqués.

37, Maria, plumetis.

38, Petit rond pour pelote-duchesse.

39, Manche pagode assortie à la guimpe du n° 3.

40, Couronne au plumetis fin.

41, Entre-deux. Cette planche en renferme, je crois, pour tous les goûts et pour tous les talents.

42, Quart d'un mouchoir que tu m'as aussi demandé. Je voudrais que chacune de ces pensées pût se charger d'une des miennes, tu comprendrais alors si je songe souvent à toi.

43, Ecusson de ce mouchoir.

44, A. B., plumetis ou feston.

45, Petite couronne qui se fait en œillets ou pois.

46, M. N., élégantes, plumetis et point de sable.

47, Fanny, plumetis fin.

48, Élise avec écusson, plumetis, broderie anglaise.

49, Moitié de col plumetis feston, œillets ou pois ou feston feuille de rose.

50, Écusson avec le nom de Laura, point de sable, d'échelle et plumetis.

51, Delphine, plumetis.

52, A. G., plumetis.

53, Petite couronne de marquis.

54, Coin de cravate; plumetis, feston feuille de rose.

55 et 56, Petites garnitures au plumetis; celle avec le feston feuille de rose est assortie à l'entre-deux du n° 41.

57, B. E. enlacées.

58, Garniture, dessin grains de café : se



Journal des Demoiselles.

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

21e année. N° VI.



Journal des Demoiselles.

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

fait au plumetis, et feston feuille de rose.

59, Entre-deux, plumetis et jours.

60, Garniture feuille de rose et jours.

61, X. S., plumetis ou feston.

62, L. J., plumetis ou feston.

63, L. M. enlacées, plumetis.

64, Laure, plumetis et œillets.

65, Patron de grandeur naturelle d'un gilet pour enfant de neuf à dix ans; la broderie se fait au plumetis ou au feston; il peut, comme forme et comme genre, servir également pour petites filles et petits garçons; en supprimant la broderie, on pourrait le faire en piqué blanc uni, ou bien encore pareil soit au corsage de la robe, soit à la veste. — 66, Dos de ce gilet. — 67, Petit col. J'oubliais de te dire que si l'on désirait un revers, il serait facile de l'adapter à cette forme.

68, Garniture au plumetis et broderie anglaise, servant pour manches, pour bonnets, et pour bas de pantalons.

69, A. J., plumetis avec œillets ou pois. Ces lettres sont assorties au mouchoir, composé de roses et de pensées. Tu auras à choisir entre elles et l'écusson.

70, A. D., plumetis, et œillets.

71, R. V. surmontées d'une couronne de comte. Les lettres, plumetis ou broderie anglaise; la couronne, plumetis et œillets.

72, Félicité, plumetis.

73, Guimpe faisant gilet; elle peut être brodée tout au plumetis ou bien entremêlée de broderie anglaise.

74, V. C. enlacées: plumetis ou feston.

75, Patron de petite chemise anglaise; elle se fait en batiste. Le haut et le bord des manches doivent être ou garnis d'une petite valencienne, ou ornés d'une légère broderie. — 76, manche de la chemise.

77, Cornélie, plumetis, pois et point d'échelle.

78, F. G., plumetis ou feston.

79, Passe d'un chapeau dont la forme peut servir pour ta mère, il est un peu plus grand et plus fermé que ceux pour jeunes femmes; tel que je l'ai vu, il m'a paru charmant. Il était composé de taffetas lilas glacé de blanc; chaque ruche que l'on avait non pas déchiquetée, mais défilée, était alternée avec un agrément de paille; de côté l'on avait placé une touffe d'héliotrope, les mêmes fleurs se retrouvaient encore posées en demi-guirlande sous la passe.

80, Forme de chapeau assez grande pour que tu ne te trouves pas dans les exagérées; car certaines femmes, vues à distance, vous laissent à deviner si elles ont sur la tête un bonnet, ou une coiffure, une casquette, ou un chapeau; du reste, en t'envoyant ces formes-là, je suis sûre de moi, car elles m'ont été données par madame Marie Séguin : j'ai vu chez elle de charmants chapeaux de voyage, les devants sont en paille et le fond en étoffe, ceux en paille-velours, ornés de fleurs de paille, sont aussi délicieux, et ont le double avantage de s'harmoniser avec toutes les toilettes. Celui dont je t'envoie la forme était, pour une jeune fille, composé de crêpe tout bouillonné, une dentelle de crin séparait chaque bouillon, le fond plissé en travers était décoré de la même façon; il n'y avait pour tout ornement qu'un seul nœud à bouts de 25 centimètres, posé sur le milieu de la calotte, les bouts tombant sur les épaules.

81, Bavolet de ces deux chapeaux.

82, Garniture : les marguerites et les feuilles se font au plumetis, les œillets au feston; si l'on veut, avec feston feuille de rose.

83, A. P. Plumetis, jours et roues.

84, Devant d'une veste pour petit garçon de six à sept ans; elle peut se faire, soit en piqué, soit en coutil, soit enfin en étoffe plus chaude. Celle-ci était en piqué lilas et blanc à petits carreaux; les losanges indiqués sur la planche se font avec du galon de coton n° 3; celle dont j'ai pris le modèle était ainsi ornée tout autour. Cette veste peut être ouverte si l'on veut, il faut pour cela renverser le devant, qui formera un revers. — 85, Dos de la veste. — 86, Petit côté. — 87, Manche : elle doit se couper droit fil. — 88, Patte de la poche.

89. H, plumetis fin.

90, A. P. surmontés d'une couronne, plumetis.

Je voudrais bien t'embrasser et te rendre la liberté; mais il faut encore que je te donne la description de nos deux gravures; la première, celle de lingerie, te fournira une foule de gracieuses idées pour tes travaux d'été.

La jeune femme a un bonnet avec deux rangées de tulle tuyauté, séparées par un petit ruban froncé; sur le milieu du bonnet passe un large ruban qui vient former les longues barbes qui l'attachent; ce ruban est bordé d'un petit ruban froncé. De chaque côté des joues sont placés deux choux de petits rubans. — Robe de jaconas brodée à l'anglaise. Le corsage est fait à basques arrondies; de chaque côté sur le devant est brodée une grecque formée par des ronds simulant des roues; au milieu et de chaque côté de la grecque est un volant avec la même broderie; col carré avec la même broderie. Le bas des manches demi-pagodes est coupé en carrés bordés de broderie. Le devant de la jupe est brodé comme le devant du corsage, mais de chaque côté de la grecque sont deux volants brodés, séparés par une rangée de la même broderie que celle de la robe.

Bonnet formé par une dentelle séparée sur le sommet de la tête par un large ruban

qui rejoint sur les côtés des coques de rubans entremêlées de roses; deux bouts flottent sur les épaules; par derrière et dessous la dentelle est un ruban formant un nœud à bouts flottants.

Gilet-chemisette à basques carrées. Le devant et les basques sont ornés de plusieurs rangs de dentelle entre lesquels passent des petits nœuds de ruban; au milieu du corsage, et en dehors des dentelles, est brodée une guirlande de boutons de roses. Les manches à revers sont garnies de volants brodés et de dentelle. — Corsage en mousseline brodée. Ce corsage a quatre nœuds sur le devant et deux cols superposés, le second plus large que le premier. Tout autour et passant sur les épaules sont deux volants festonnés et brodés; les basques font le tour du corsage en laissant une ouverture qui dégage le dessous des bras. — Bouts de manches en mousseline brodée, ornés de nœuds de ruban.

Chemisette en mousseline brodée; col droit avec un entre-deux dans lequel passe un ruban qui forme un nœud sur le devant. La broderie fait un plastron qui est entouré de dentelle; des nœuds de ruban sont placés sur le devant et aux deux côtés des points du plastron.

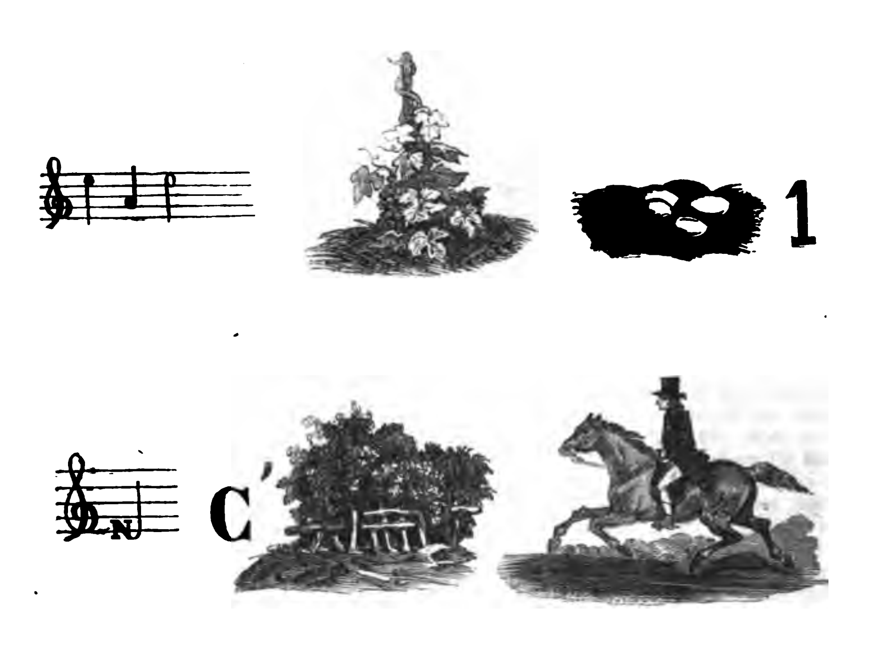
Chemisette, gilet, faits à châle et ornés de deux entre-deux bordés de dentelle qui font le tour des basques. Sur le devant sont plusieurs petits nœuds de ruban. Les bouts de manches sont ornés de trois petits entre-deux bordés de dentelle et rattachés en dehors par de petits nœuds de ruban.

La seconde gravure représente deux femmes au salon; la plus âgée a une robe de mousseline à trois volants brodés; sur ses épaules est une espèce de talma ou mantelet à trois étages; son chapeau est en paille guipure, orné d'un seul nœud de ruban. La robe de l'autre est en valencias avec grecque en galon et en soutache; son chapeau est composé de taffetas, avec plateaux de paille à jours.

Explication du rébus : — Une *haie, deux toits, le ciel,* un *thé, deux rats;* je croirais te faire injure en ajoutant un mot de plus.

Voilà ma douce tâche de ce mois tout à fait remplie; laisse-moi espérer que je n'ai pas gardé ton attention trop longtemps captive. E. E.

RÉBUS.



Paris.—Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

GALSUINDE ET BRUNEHAUT.

Un nouveau joug allait peser sur l'Espagne. Rome dégénérée avait cédé sous la puissante main d'Alaric, roi des Goths : bientôt après, ses successeurs se trouvant à l'étroit dans leur empire de Toulouse, franchirent les Pyrénées, domptèrent dans la Celtibérie les Alains et les Suèves; détruisirent les derniers vestiges de la domination romaine et restèrent seuls maîtres de cette malheureuse Espagne, jusqu'à ce que Justinien, se jetant à son tour sur cette riche proie, leur enleva Séville leur capitale, et la Bétique entière.

Athanagild, leur roi, porta alors à Tolède le siége de son empire. Située au sommet d'un faisceau de rocs inaccessibles, que le Tage enserre d'une humide ceinture; riche des magnifiques monuments dont l'avaient dotée les empereurs, Trajan surtout, qui conserva toujours un culte religieux pour l'Espagne, sa patrie; Tolède fit bientôt oublier aux Goths la joyeuse Séville. D'ailleurs leur rudesse du Nord s'était adoucie déjà sous le ciel de l'Ibérie et au contact de la civilisation : ils avaient admiré, au lieu de les briser, les magnificences romaines, et s'essayaient eux-mêmes dans les sciences et les arts. Pressé de doter comme les empereurs cette riche Tolède d'un souvenir digne de lui, Athanagild fit bâtir sur le plus isolé des monts qui la soutiennent un immense palais dans lequel on découvrait comme l'aurore de cette magnifique architecture qui a rempli de merveilles tout l'univers chrétien. Les comtes Goths, investis des charges civiles et militaires, groupèrent leurs habitations auprès de celle d'Athanagild, et bientôt au-dessus de la verte et riante Véga, qui s'étend au pied de Tolède, s'éleva une couronne de palais.

Mais plus occupé encore d'affermir son autorité que d'embellir sa nouvelle capitale, Athanagild, sacrifiant à son intérêt les vieilles inimitiés de la nation gothique contre la nation franque, accordait à Sigebert, roi d'Austrasie, sa fille Brunehaut! Elle souscrivit joyeusement aux projets de son père. Séduite par la perspective d'un bonheur inconnu et de scènes nouvelles, elle crut trouver dans son union avec Sigebert la réalisation de tous ses rêves : sa beauté lui assurait d'avance l'hommage de tous ces Francs qu'elle était curieuse de connaître; son intelligence devait lui obtenir sur eux un empire qu'elle conserva jusqu'à la fin. Nature forte et ardente, elle s'était passionnée pour les progrès de la civilisation romaine, et dépassant les bornes que les Goths assignaient à l'éducation de leurs femmes, elle offrait le spectacle étrange pour cette époque, d'une jeune fille dont le mérite égalait la beauté. Éblouie par les brillantes fêtes qui célébrèrent à Tolède son prochain mariage, elle vit arriver sans angoisse la veille de son départ : mais ce jour-là, rappelée à la triste vérité d'une longue séparation, elle n'eut le courage de retenir ses larmes que pour essuyer celles de sa mère et de sa sœur.

Après la fatigue de nombreuses cérémonies, retirée dans son appartement, elle s'était avancée vers une haute fenêtre qui, laissait découvrir cette double chaîne de montagnes que le Tage (1) a séparées pour livrer passage à ses eaux. La nuit était tombée : une lumière argentée éclairait vaguement la nature, et les monts, effaçant leurs âpres contours, ne laissaient plus découvrir que des formes indécises pleines de grandeur et de solennité.

Brunehaut contemplait ce tableau, absorbée dans ses pensées; ses longs cheveux noirs flottaient sur la tunique de lin blanche et fine, que terminait une haute bordure de pourpre et qu'une double ceinture retenait sur les hanches et sur la poitrine. Près d'elle, une autre jeune fille dont le profil se dessinait légèrement dans l'ombre, comprimait des sanglots étouffés.

« Sœur, ne pleure pas, lui dit Brunehaut, nous nous retrouverons un jour... Lorsque

(1) C'est de là que lui vient son nom *Tajo*, en espagnol *coupure*.

les cœurs se cherchent, les chemins sont-ils donc si difficiles à parcourir?... Vois si, pour conquérir la Bétique, les soldats de Justinien ne sont pas arrivés d'un pays bien plus éloigné que la Gaule ne l'est de l'Espagne... Pour moi, tu le sais, j'avais besoin de voir des régions inconnues... J'ai rêvé le monde si beau que je me trouvais à l'étroit dans notre montueuse Tolède... Et puis, le roi Sigebert est jeune et beau, et je serai reine des Francs!... Chez ces peuples, ma sœur, on croit encore à l'origine céleste de la femme : au lieu de la reléguer, comme ici et à Rome, au fond de son palais, on la laisse, comme autrefois chez les Germains et les Celtes, exercer son empire : on le subit avec respect, et vraiment il est grand de régner sur un homme par le cœur, sur un peuple, par la puissance de son nom!... »

Ces rêves brillants se réalisèrent tous pour Brunehaut. A son arrivée dans les Gaules, son jeune époux l'accueillit avec bonheur. De magnifiques fêtes se renouvelèrent dans toute l'Austrasie pour célébrer son mariage; les grands et le peuple, également ravis de sa beauté, de sa grâce et de la bienveillance qu'elle avait pour tous, applaudirent par de longs cris d'enthousiasme à l'union que contractait leur roi.

L'éclat de cette alliance, plus encore que l'image du bonheur de Sigebert, portèrent le trouble dans l'âme de Chilpéric son frère. Plongé dans les désordres d'une vie licencieuse, il avait accordé sa confiance et son cœur à une jeune femme nommée Frédégonde, dont l'audace et la ruse égalaient l'ambition. Se confiant à son empire sur Chilpéric, elle croyait monter déjà les degrés du trône, pour s'y asseoir avec lui, quand tout à coup elle se vit menacée de retomber dans son obscure position.

Jaloux du mariage de son frère, désireux comme lui de présenter à ses peuples une femme illustre par son nom et par son mérite, Chilpéric avait envoyé de nombreux ambassadeurs à Athanagild, pour lui demander la main de sa fille aînée.

La brillante destinée de Brunehaut n'avait pas soulevé un désir chez sa sœur. Dévouée aux affections du foyer, Galsuinde ne comprenait le bonheur qu'auprès de sa mère : ses regards n'avaient jamais cherché un plus vaste horizon que celui de Tolède. Aussi étrangère à son époque par son âme sensible et tendre, que Brunehaut l'était par la culture de son intelligence, elle croyait que soulager la misère et consoler la souffrance étaient toute sa mission. Elle n'avait pas, comme Brunehaut, le charme qui fascine, mais celui qui touche et pénètre le cœur. La douce quiétude de son âme se reflétait sur sa physionomie naïve, et se lisait dans son regard toujours plein d'une expression bienveillante.

Effrayée au nom de Chilpéric, dont elle avait appris les désordres, alarmée surtout à l'idée de quitter sa famille, elle chercha dans l'affection de sa mère un refuge contre le danger qui la menaçait.

« Mère, dit-elle à Goïsvinde, que m'importe d'être reine! La couronne que m'offre ce Franc me sera trop lourde si tu n'es pas près de moi, pour m'aider à la porter!.. Le malheur m'attend dans les Gaules, garde-moi près de toi! »

Goïsvinde pleura avec sa fille; mais l'ambition parla plus haut que leur douleur, au cœur d'Athanagild; le mariage de sa fille lui assurait plus d'avantages encore que ne lui en avait fait Sigebert; il fut décidé.

Dès qu'ils connurent la décision d'Athanagild, les députés de Chilpéric, pressés de lui amener sa jeune épouse, voulurent saluer Galsuinde comme leur reine, et la prier de fixer son départ: mais, tout barbares qu'ils étaient, saisis de compassion pour la douleur de ces deux femmes, ils se retirèrent et n'osèrent parler de séparation que deux jours plus tard.

Le sentiment du devoir triompha toutefois des pressentiments et des regrets de Galsuinde : appelant la religion à son aide, elle parut se résigner au sacrifice qui devait cimenter l'alliance de son père avec ses ennemis. Mais la tendresse maternelle ne sut se plier, ni à cette résignation du dévouement, ni aux conseils de la politique : Goïsvinde ne comprit que le malheur de sa fille. Elle obtint à force de prières et de larmes un nouveau sursis à son départ. Quand il fut expiré, elle voulut le prolonger encore; mais cette fois elle trouva les Francs inflexibles.

Le jour, où sa fille, abandonnant le seuil paternel, prit enfin le chemin des Gaules, toute la population exprima par les démonstrations les plus vives son affection et sa douleur.

« Adieu à Galsuinde, criaient-ils tous ensemble, agitant des branches de platane, et les jetant sous les pieds de sa mule. Que Dieu la conduise sur la terre des Francs!..

— A qui pourrons-nous recourir, ajoutaient les femmes au milieu de leurs larmes, maintenant que ces barbares nous enlèvent l'amie de tous les malheureux!...»

Et la jeune fille, répondant par de doux regards à cette foule amie, lui tendait la main en dernier signe d'adieu!....

Arrivée à un détour de la route qui dérobe la vue de Tolède, Galsuinde se retourna pour jeter un dernier regard sur sa ville adoptive: puis, quand elle la vit lentement disparaître, ses yeux se remplirent de larmes qu'elle ne chercha plus à cacher.

Une nouvelle douleur l'attendait à la première halte de ce triste voyage. Avant de franchir le pont qui traverse le Tage à quelque distance de Tolède, Athanagild, qui l'avait accompagnée jusque-là, suivi de tous les grands de son palais, s'arrêta devant le chariot qui l'emportait, et la serrant sur son cœur : « Adieu, ma fille, lui dit-il; prouve aux Francs et aux Goths que tu sais être reine, » et faisant retourner devant lui les enseignes gothiques sur lesquelles on voyait un ours, il reprit le chemin de son palais.

Pour Goïsvinde, longtemps encore elle voulut suivre sa fille... chaque soir, quand arrivait le moment fixé par elle pour la fin de son voyage: « Je te quitterai demain, » disait-elle à Galsuinde, et quand le matin venait à reparaître : « C'est ce soir, ma fille, reprenait-elle, que nous nous séparerons! »

Depuis trois jours déjà elles parcouraient une de ces belles et larges voies romaines couvertes d'un mélange de gros sable et de chaux qui leur avait valu le surnom de voies argentées.

De vastes plaines étalaient au soleil comme des tapis d'or leurs moissons de seigle; les montagnes enserraient au loin l'horizon, puis se rapprochant comme pour se confondre, elles ne laissaient plus entre elles qu'un espace étroit, accidenté, rocailleux : le cortége avait abandonné la voie romaine et la marche devenait pénible; pour éviter la fatigue à leur reine, les seigneurs goths lui représentèrent cette fois qu'il était temps de regagner Tolède. Elle attira sa fille sur son cœur; la couvrit longtemps de caresses et de larmes. « Adieu, mon enfant, lui dit-elle... Sois heureuse... mais que je crains pour toi!... »

Galsuinde s'éloigna refoulant ses sanglots dans son cœur : sa mère, appuyée à l'angle d'un rocher, la suivait du regard, la rappelant par ses signes aussi longtemps qu'elle put la découvrir au loin.

Plongée dans une morne douleur, Galsuinde resta longtemps insensible aux scènes magnifiques que la nature, sur toute cette route, renouvelle à chaque instant : enfin, rappelée à elle par les clameurs bruyantes des peuples accourus sur son passage, elle trouva pour tous un bienveillant sourire, de gracieuses paroles, et prise pour eux d'un tendre intérêt, elle leur demandait de continuer sous ses yeux les danses et les chants que son arrivée avait interrompus.

D'autres fois, suivant leur coutume, les Vascons, peuples du nord de l'Espagne, apprenant l'arrivée d'étrangers, se hâtaient d'apporter leurs malades sur les bords du chemin, afin que les voyageurs leur vinssent en aide pour le soulagement de leurs misères!...

Bientôt après le passage pénible des montagnes, le cortége arriva à Narbonne, où Galsuinde, abandonnant son lourd chariot de voyage, fit son entrée sur un char de parade, élevé en forme de tour, plaqué d'argent, et que tiraient huit taureaux blancs. Tous les seigneurs goths et francs qui formaient son escorte quittèrent leurs manteaux de route, s'armèrent de leurs boucliers suspendus à l'arçon de la selle et découvrirent les harnais dorés de leurs montures pour les laisser étinceler au soleil. La population de Narbonne applaudit avec enthousiasme à cette entrée solennelle qui fut renouvelée à Carcassonne, dernière ville importante du royaume d'Athanagild, à Poitiers et à Tours.

Les nouveaux paysages qui l'environ-

naient, l'attrait de cette terre des Gaules où tout contrastait si étrangement avec les sauvages aspects de l'Espagne, l'assurance qu'elle allait y trouver sa sœur, et ces illusions qui suivent la jeunesse jusqu'au fond de l'abîme, avaient insensiblement affaibli les noirs pressentiments de Galsuinde; et quand arrivée à Rothomagus, capitale de la Neustrie, après les premiers embrassements de sa sœur, elle fut présentée à Chilpéric, elle lui parla d'une voix calme et avec un visage serein.

Des fêtes plus brillantes encore que celles qu'avait données Sigebert célébrèrent le mariage de Chilpéric. Fier de sa jeune épouse, ravi surtout des richesses qu'elle avait apportées de Tolède, il lui témoigna d'abord une affection sans bornes, et sembla revenir à des habitudes et à des principes qu'il avait depuis longtemps oubliés.

Séduite par ces dehors d'un bonheur qu'elle était si loin d'attendre, Galsuinde se reprocha d'avoir douté de Chilpéric.

« Mère, écrivait-elle à Goïsvinde, en ces caractères runiques, mêlés de lettres grecques et romaines, que l'évêque Ulphilas avait introduits parmi les Goths, « mon cœur est encore près de toi. Sur » cette longue route, où j'ai vu tant de » fois se lever et s'éteindre le jour, j'ai » gardé à chaque instant ton souvenir.... » ici encore, c'est toi qui de loin me con» soles et me protéges. Brunehaut est heu» reuse, je le serai aussi!... Sans doute » nos pressentiments nous trompaient; car » le roi Chilpéric m'a reçue avec une affec» tion qui semble s'accroître. Peut-être, pour » que son cœur s'ouvrît aux joies pures et » vraies, n'avait-il besoin que d'une âmie » vertueuse.... je saurai mériter sa con» fiance. Dépose donc toutes tes craintes, » je m'avance aujourd'hui sans effroi sur ce » nouveau chemin de la vie où j'espère te » retrouver un jour. »

Mais une horrible réalité devait bientôt renverser ces douces espérances. Chilpéric avait l'âme trop corrompue par une longue habitude du vice, pour apprécier les joies de la vertu: il se fatigua promptement des devoirs qu'elle impose, et rappela Frédégonde au palais.

Dès ce jour s'évanouirent tous les rêves de Galsuinde. Guidée par la religion catholique qu'elle avait embrassée depuis son mariage, elle recourut à tous les moyens que lui suggéra son cœur, pour ramener Chilpéric, mais tous échouèrent devant l'empire de sa rivale. Non contente d'avoir triomphé du cœur de Chilpéric, Frédégonde avait à se venger sur Galsuinde de l'humiliation qu'elle avait subie: elle la fit reléguer au fond du palais, et renouvela pour elle, à toute heure, les outrages les plus accablants. Toujours soumis aux caprices des rois, les courtisans oublièrent bientôt leur reine légitime pour s'incliner devant la puissance nouvelle: le nom seul de Frédégonde retentit désormais dans les revues, les joutes et les festins dont elle divertit la cour, et où, pour lui plaire, Chilpéric déploya tout le luxe romain. Retirée dans ses appartements, Galsuinde entendait le bruit lointain de ces fêtes et n'y répondait que par des larmes. Badda, sa jeune compagne, venue avec elle de Tolède, lui restait seule fidèle, et calmait par une amitié ingénieuse la vivacité de ses douleurs.

Un jour elles pleuraient ensemble.... Tout à coup Galsuinde, interrompant ses larmes, sembla se recueillir; puis s'adressant à Badda:

« Je marche ici entre l'opprobre et la mort, lui dit-elle; tu vois avec quelle superbe insolence cette femme, accumule sur ma tête les chagrins et les humiliations.... Chilpéric lui-même la seconde!... je n'ai plus la force de supporter cette lente agonie!.. Te souvient-il de mes angoisses lorsque je dus quitter ma mère, et de nos adieux déchirants?... Dieu me parlait dans ces pressentiments; j'entrevoyais alors tous les malheurs qui m'accablent.... Pourquoi n'ai-je pas reculé devant eux... Pourquoi ne me suis-je pas jetée aux pieds de mon père!... Il eût cédé à mes prières et à mes larmes, et je ne serais pas aujourd'hui perdue au fond de ce palais, où il ne me reste plus qu'à mourir!...

— Ces regrets affaiblissent ton courage, dit Badda; Tolède nous attend!... Allons y retrouver ceux qui t'aiment, et qui te feront oublier cette indigne terre des Gaules, où tu as tant souffert. »

Le lendemain était l'époque d'une des grandes fêtes anniversaires célébrées par le peuple franc.

Ce jour-là, selon l'usage, le roi et la reine précédaient la procession que l'on faisait dans la ville, en l'honneur de saint Martin. Galsuinde trouva la force de se rendre à cette pieuse cérémonie. Un trône en argent était élevé pour elle, à côté de celui de Chilpéric, au milieu de l'église, presque tout entière en bois doré comme la plupart des églises de ce temps. Chilpéric et sa femme étaient revêtus de manteaux enrichis de pierreries, et fixés sur la poitrine par un large fermail ou agrafe orné de la couronne royale. Ils prirent place sur leurs trônes; l'évêque de Rothomagus, entouré de ses diacres, entonna l'hymne à saint Martin, que tout le peuple reprit d'une voix puissante et solennelle : et la procession ayant en tête les bannières de saint Polyeucte et de saint Hilaire, et la châsse de saint Martin, portée par huit prêtres en surplis brodés, se déroula lentement dans les rues étroites de la ville, puis revint à l'église où brillaient des milliers de cierges. De nouveaux chants retentissaient dans la basilique, lorsque tout à coup une flamme dévorante, embrasant les draperies qui recouvraient le trône de Galsuinde, la fit paraître au milieu d'un brasier ardent. Le feu se communiqua rapidement aux boiseries et aux tentures du côté où se trouvaient les femmes : se précipitant les unes sur les autres pour échapper au danger, elles mêlèrent un instant leurs cris de terreur au chant calme et cadencé des prêtres et du peuple.

Chilpéric à ces cris s'élance au milieu des flammes, et saisissant Frédégonde, il l'emporte dans ses bras!

Galsuinde, immobile, contemplait l'incendie sans chercher à y échapper; elle en fût devenue la victime sans le dévouement d'un leude courageux.

Le soir de cette même journée, Chilpéric, en proie à une préoccupation profonde, parcourait à grands pas son vaste appartement : un bruit léger attira ses regards vers la porte; une main de femme en souleva la tenture; et Galsuinde se trouva devant lui.

« Ne crains rien, lui dit-elle avec calme, je ne viens pas ici te demander compte de tes promesses, et appeler sur toi la vengeance de Dieu. Puisse-t-il te pardonner ton parjure!... Mais moi, que ta conduite déshonore, je veux sortir de ton palais... Tu as repris ta liberté, rends-moi la mienne... Laisse-moi retourner dans ma terre natale... Je t'abandonne les trésors que j'ai apportés d'Espagne... Je ne garderai rien de ta cour, pas même le souvenir de mes souffrances et de ta perfidie... »

Chilpéric eût consenti avec empressement à cette proposition. Mais voué au mensonge et à l'avarice, comme il l'était aux autres vices, il ne put comprendre le noble désintéressement de Galsuinde; Frédégonde se chargea d'ailleurs de lui persuader qu'elle lui tendait un piége et de le convaincre qu'il n'avait qu'un moyen de se débarrasser d'elle en gardant ses trésors! Il fallait tromper d'abord Galsuinde...

La pauvre jeune femme revint une fois encore à la foi et à l'espoir!

Cependant, quelques jours après les nouvelles protestations de Chilpéric, elle était seule avec Badda; c'était le soir : elle prolongea sa prière, puis se retournant tout à coup vers son amie:

« Badda, lui dit-elle, je ne reverrai plus ma mère... Quand je mourrai, coupe ma chevelure, et porte-la-lui comme mon dernier souvenir!... »

Elle parla longtemps de l'Espagne... et lorsque Badda l'eut quittée, elle s'endormit d'un paisible sommeil. . . . .

Cette même nuit deux hommes s'avançaient à travers les sombres vestibules du palais, vers l'appartement de la reine : leurs ombres vacillaient sur la muraille à la pâle lumière d'une lampe, et les devançaient comme des spectres hideux.

Ils entrèrent sans bruit dans l'appartement de Galsuinde et s'approchèrent lentement de son lit. Le plus âgé des deux avait tiré déjà une corde cachée sous les plis de son manteau; il allait soulever la tête de la malheureuse femme, quand son compagnon, saisi de pitié devant tant de jeunesse, lui dit à voix basse :

« Elle est trop jeune pour mourir!... »

Un satanique sourire répondit à ce re-

mords... Quelques secondes après Galsuinde avait cessé de vivre!...

Pendant que cet horrible événement se passait au palais, Brunehaut arrivait à Rothomagus où l'appelaient une dernière lettre de Galsuinde et de sinistres pressentiments. Tout était calme et paisible au château du Mérovingien lorsqu'elle s'y présenta. Pressée de revoir sa sœur, elle se fit conduire auprès d'elle et, s'élançant vers son lit, la prit dans ses bras... Mais elle recula aussitôt, frappée d'horreur, elle n'avait embrassé qu'un cadavre glacé.

Accouru à ses cris de désespoir, Chilpéric, lâche et fourbe jusqu'à la fin, feignit la surprise et la douleur... Il pleura sur cette femme qu'il venait lui-même d'immoler...

« Haine et vengeance!... s'écria Brunehaut se dressant soudain contre lui avec une énergie menaçante!...

Haine et vengeance!.... Je laverai dans ton sang et celui de tes enfants le sang pur de ma sœur.... Que Dieu épuise contre toi et la vile Frédégonde tous les traits de sa colère... Que l'opprobre te poursuive jusque dans les siècles à venir, et que la Neustrie s'épouvante des calamités que lui réserve mon bras!... »

Brunehaut vérifia ces sanglantes menaces : à peine Frédégonde se fut-elle assise à la place de Galsuinde, qu'une guerre fratricide éclata entre Sigebert et Chilpéric à l'instigation de leurs femmes. La mort de ces deux frères ne suspendit pas la lutte des terribles rivales : des flots de sang inondèrent les Gaules..... Frédégonde avait depuis longtemps terminé sa vie toute de crimes, et Brunehaut poursuivait encore sur le fils de son ennemie son implacable ressentiment!...

Toutefois, pendant les alternatives de cette longue guerre, son génie éclaira l'Austrasie des premières lueurs de la civilisation. Elle la dota des coutumes et des lois gothiques qui faisaient la richesse de son pays. Elle fit élever partout des monuments semblables à ceux qu'elle avait vus en Espagne, et tracer à travers mille obstacles ces magnifiques voies romaines, dont en Belgique et au nord de la France, plusieurs ont conservé son nom.

Un épouvantable drame l'attendait à la fin de sa carrière, et comme si sa mort eût dû faire pendant à celle de sa sœur, le coup qui la frappa lui vint du sang de Chilpéric. Vaincue par Clotaire, son fils, elle fut accusée par lui de tous les crimes commis par Frédégonde et Chilpéric. Traitée comme une esclave, elle conserva sa majesté de reine, au milieu de toutes les humiliations dont elle fut abreuvée, et subit sans faiblesse l'horrible supplice qui termina ses jours. Elle fut attachée à un cheval fougueux qui, lancé au galop dans l'arène, la brisa dans sa course, et lança jusque sur Clotaire lui-même les membres palpitants de sa victime!...

LOUISE BADER.

BIBLIOGRAPHIE.

A Monsieur le Directeur du *Journal des Demoiselles.*

« Monsieur,

» Je viens de terminer une lecture on ne peut plus intéressante, celle des *Cahiers d'une élève de SaintDenis* (1); voulez-vous me permettre de vous en parler?

» Longtemps institutrice, c'est comme institutrice et comme mère que je me permets de juger ce livre; eh bien, je vous le dis, monsieur, les éditeurs, en le publiant, se sont acquis des droits à notre reconnaissance.

» Sans aucun doute, il était déjà de bons livres d'enseignement, mais les uns pèchent par trop de développements, et ne semblent écrits que pour des esprits déjà mûrs; les autres, par trop de concision et n'offrent qu'une sèche analyse, propre à rebuter les jeunes intelligences, qu'il faut éclairer, certainement, mais

(1) Cours d'études complet et gradué pour les filles, édité par Paulin et Lechevalier, rue de Richelieu, 60.

auxquelles aussi il faut plaire; tous, enfin, par le manque d'entente générale dans la simultanéité des études et dans leur gradation.

» Les *Cahiers d'une élève de Saint-Denis* répondent, au contraire, à tous les besoins, et, chose absolument neuve, les élèves auxquelles il n'est pas donné de consacrer un long temps à l'étude, peuvent s'arrêter, après telle ou telle série, sans avoir pour cela une instruction tronquée.

» Avec ces livres, il n'est point de cervelles obtuses dont une institutrice ne puisse faire jaillir l'étincelle; il n'est point de mère qui ne puisse élever ses enfants. Et ce n'est pas de l'éducation que je parle ici.

» L'éducation n'a pas d'autre source que le cœur. La femme des bords de l'Orénoque peut tout aussi bien faire l'éducation de sa fille, que la Française la plus lettrée. Je parle de l'instruction.

» Quels qu'aient été les sacrifices de nos parents pour nous, quelque brillantes qu'aient paru les épreuves que nous avons eu à subir, les préoccupations de la vie ne manquent point d'effacer beaucoup de nos *savants* souvenirs; et, bien des mères sages, disposées à faire à leurs enfants le sacrifice du monde et de ses plaisirs, s'arrêtent tout à coup, ne sachant pas, au juste, comment débuter dans cette œuvre difficile et sainte, ni quelles idées imprimer, d'abord, dans ces jeunes têtes, pour qu'il n'y survienne ni confusion ni fatigue, et pour que tout s'y place avec l'ordre admirable que présentent de beaux caractères d'impression dans leurs casiers.

» Jusqu'ici, inquiètes et craintives, elles cherchaient autour d'elles et dans leur mémoire, et souvent, faute de guide, abandonnaient la tâche sacrée.

» Aujourd'hui, il n'en saurait plus être ainsi; avec les *Cahiers d'une élève de Saint-Denis* (2), instituteurs et parents voient clair devant eux; plus de temps précieux perdu en tâtonnements, plus d'essais infructueux; la route est large, facile, attrayante; l'enfant en atteindrait le terme, lors même qu'il y marcherait seul!

» J'ai l'honneur, etc.

» Mme Adam Boisgontier. »

(2) Le sommaire des Cahiers est adressé franco aux personnes qui en font la demande par lettre affranchie à MM. Paulin et Lechevallier.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

ÉLÉGIE

BEI DEM GRABE MEINES VATERS.

Selig alle, die im Herrn entschliefen!
Selig, Vater, selig bist auch du!
Engel brachten dir den Kranz, und riefen :
Und du giengst in Gottes Ruh.

Siehst das Buch der Welten aufgeschlagen,
Trinkest durstig aus dem Lebensquell;
Nächte, voll von Labyrinthen, tagen,
Und dein Blick wird himmelhell.

Doch, in deiner Ueberwinderkrone
Senkst du noch den Vaterblick auf mich;
Betest für mich an Jehova's throne,
Und Jehova höret dich.

Schwebe, wenn der tropfen Zeit verrinnet,
Der mir Gott aus seiner Urne gab,
Schwebe, wann mein Todeskampf beginnet,
Auf mein Sterbebett' herab :

ÉLÉGIE

AUPRÈS DE LA TOMBE DE MON PÈRE.

Bienheureux ceux qui s'endorment dans le Seigneur! Et toi aussi, mon père, tu es bienheureux! Les anges, en chantant, ont tressé ta couronne, et tu es entré dans le repos de Dieu.

Tu vois le livre des mondes ouvert; tu t'abreuves à la source de vie; les nuits ténébreuses t'apparaissent comme un jour serein, et ton regard a la pureté du ciel.

Et cependant, ceint de la couronne de vainqueur, tu abaisses encore sur moi ton regard paternel; tu pries au pied du trône de Jéhovah, et Jéhovah entend ta prière.

Quand la vie que l'urne de Dieu m'a versée se sera écoulée, quand mon agonie commencera, plane sur mon lit de mort.

Dass mir deine Palme Kühlung wehe,
Kühlung, wie von Lebensbäumen träuft,
Dass ich sonder Graun die Thäler sehe,
Wo die Auferstehung reift;

Puisse ta palme répandre sur moi ce rafraîchissement qui découle de l'arbre de vie! Puisse mon regard s'arrêter, sans horreur, sur la vallée où doit s'accomplir la résurrection!

Dass mit dir ich durch die Himmel schwebe,
Wonnestrahlend und beglückt, wie du;
Und mit dir auf einem Sterne lebe,
Und in Gottes Schoosse ruh'.

Puissé-je, prenant mon essor avec toi, m'élancer, rayonnant de gloire, vers les hauteurs célestes et partager ta félicité! Puissé-je habiter la même étoile que toi et me reposer dans le sein de Dieu!

Grün' indessen, Strauch der Rosenblume,
Deinen Purpur auf sein Grab zu streun,
Schlummre, wie im stillen Heiligthume,
Hingesäetes Gebein.

HÖLTY.

En attendant, revêts-toi de verdure, arbuste qui portes les roses, pour étendre ta pourpre sur sa tombe; et vous, ossements confiés à la terre, dormez en paix comme dans un paisible sanctuaire.

MARGUERITE.

I. L'ABBAYE DE NOTRE-DAME DE RONCERAY.

« Vous dites qu'il faut seize quartiers de noblesse?

— Ainsi l'ont voulu les fondateurs, messire Foulques et dame Hildegarde.

— Il est des personnes à qui il serait malaisé de faire profession céans.

— Non pas à moi : nous avons en notre chartrier de quoi faire nos preuves, et quand les hommes de notre maison vont au Louvre, le roi notre sire les appelle ses féaux cousins!

— Mes ancêtres étaient à Bouvines.

— Les miens suivaient le roi Louis le Jeune à la Croisade...

— Et les vôtres, damoiselle Marguerite? Vous ne dites mot! »

Ces paroles s'échangeaient entre quelques jeunes filles, pensionnaires de l'abbaye de Notre-Dame de Ronceray, à Angers. Elles étaient assises au fond du jardin, sous les vieux arbres séculaires, contemporains des murs antiques élevés à la gloire de Marie par Foulques-Nerra, comte d'Anjou, et par sa pieuse épouse; elles formaient un groupe charmant de jeunesse et de vie; mais l'orgueil de race vieillissait ces fronts candides et amenait sur ces bouches rieuses un sourire amer et dédaigneux. Les belles descendantes des anciennes familles de France, élevées dans cette noble abbaye, asile privilégié des illustres races, regardaient avec mépris la pauvre Marguerite, orpheline sans nom et sans biens, et dont nul ne connaissait l'origine. Cette jeune fille, repoussée par ses fières compagnes, se tenait à l'écart; assise sur un banc de pierre, elle lisait attentivement l'*Imitation de Jésus-Christ*, et les sarcasmes s'émoussaient contre sa tranquillité sereine. Cependant, à la question qui lui fut adressée, elle releva la tête, et répondit : « Je ne connais point mes ancêtres; mais ceux qui m'ont amenée en cette maison savaient sans doute que je ne l'aurais point déshonorée par ma présence.

— La déshonorer, ma fille! » dit une voix plus grave et plus émue, et une religieuse sortit de l'allée qui bordait la charmille. Toutes les jeunes filles se levèrent devant elle; elle prit Marguerite par la main, et tournant vers ses compagnes un regard sévère, elle reprit : « Vous avez manqué à la charité qui convient à des chrétiennes, à la courtoisie qui sied à des filles nobles; je vous engage à réfléchir sur votre conduite et à vous en humilier devant Dieu. Pour Marguerite, sachez que la race dont elle est issue, dépasse les vôtres comme ces arbres dépassent les plantes qui rampent à leurs pieds... Elle est fille des martyrs et des... »

La religieuse n'acheva point; elle prit le bras de Marguerite et se dirigea lentement vers l'abbaye. Un tremblement nerveux agitait son corps, comme si elle eût été en

proie à une violente commotion intérieure, l'indignation et la douleur éclataient dans ses yeux d'ordinaire si paisibles. Marguerite lui baisa la main, et lui dit avec une affection timide : « Madame... ma mère, ne vous affligez pas... mes compagnes n'ont point voulu m'offenser ; c'était plaisanterie et non pas intention maligne ou fâcheuse. Ne les grondez point... — Pour l'amour de vous, ma fille, elles échapperont à la pénitence qu'elles avaient méritée... Vous avez le droit de grâce...»

L'abbesse sourit à ce mot, en regardant la jeune fille avec tendresse ; celle-ci s'inclina vers elle, et lui dit tout bas : « Cependant, ma très-honorée mère, ce qu'elles m'ont demandé, je voudrais le savoir : de qui suis-je fille ? quel est mon lignage et mon nom ? Vous le savez, vous qui m'avez tenu lieu de parents et de famille.

— Et vous le saurez un jour ; mais ce temps n'est pas venu.

Elles entrèrent ensemble dans la vaste et magnifique église, bâtie sur les grottes où les saints évêques, Albin d'Angers, Victor du Maur, Melan de Rennes, Laune de Coutances, avaient jadis célébré les augustes mystères ; toutes deux prièrent longtemps, mais jusqu'au pied de l'autel une curiosité inquiète se mêlait aux pensées de la jeune fille.

Qui était-elle ? nul ne le savait. Les professes se souvenaient qu'un soir de l'hiver de l'an 1568, lorsque déjà les clefs du monastère avaient été portées chez l'abbesse, on avait remis à la mère Saint-Benoît, alors chargée de la *porterie*, une lettre scellée qu'elle avait sur-le-champ transmise à l'abbesse ; aussitôt, l'ordre avait été donné d'ouvrir les portes, et un coche couvert de boue était entré dans les cours intérieures, jusqu'à la maison abbatiale. Un homme vêtu de noir et dont les traits étaient cachés par un feutre à l'espagnole, était descendu, et avait donné la main à une femme qui semblait de médiocre condition et qui portait un petit enfant dans ses bras. L'abbesse avait reçu ces deux personnages dans son parloir particulier, et au bout d'un quart d'heure d'entretien, le gentilhomme était remonté dans le coche et était reparti sans que personne eût vu son visage. Le lendemain, l'abbesse annonça aux religieuses qu'elle avait reçu en dépôt une jeune enfant que ses parents désiraient voir élever à l'abbaye de Ronceray... On n'en sut pas davantage. L'enfant et sa nourrice ne quittaient pas la maison abbatiale, et étaient l'objet des soins et de la vigilance assidue de la supérieure. Mais au bout de quelques semaines, la nourrice tomba malade et mourut, et la petite Marguerite s'affaiblit visiblement. Alors la mère Saint-Paul (c'était le nom de l'abbesse) prit le parti de confier l'enfant à la femme de l'avoué de l'abbaye, dame Anne Goureau, qui nourrissait elle-même un beau garçon, et pendant deux ans, l'orpheline partagea avec le petit Robert le lait et les soins de cette digne et pieuse femme, qui confondait dans une égale affection son propre fils et sa fille de lait. Au bout de ce temps, Marguerite revint à Ronceray, qu'elle ne quitta plus ; son enfance fut douce et sereine, les religieuses la chérissaient et l'entouraient de prévenances, l'abbesse lui témoignait une affection ardente, dévouée, et à laquelle semblait se mêler parfois un sentiment respectueux ; elle participait aux modestes plaisirs des recluses, et ne regrettait point des biens qu'elle n'avait pas connus. Les sarcasmes des pensionnaires lui firent seuls comprendre l'infériorité de sa position ; elle apprit par les discours de ces filles hautaines tout ce qui lui manquait, et pleura souvent en silence sur l'incertitude et l'obscurité de son sort. La mère Saint-Paul était impénétrable, et aucun indice ne venait révéler à Marguerite ni le secret de son origine, ni l'avenir auquel elle était réservée.

II. LA MORT DE L'ABBESSE.

Trois ans s'étaient écoulés. La grosse cloche de l'abbaye sonnait lentement, et les officiers du monastère, les tenanciers, les métayers, quelques bourgeois de la ville, rassemblés à la porte de l'église, se disposaient à suivre le cortége qui allait porter les derniers sacrements à la mère Saint-Paul, qu'un mal subit venait de frapper. Étendue sur sa couche de paille, la religieuse sortait à peine d'un long évanouissement qui avait succédé à une crise terri-

ble; elle était entourée d'un grand nombre de ses compagnes qui contemplaient, avec douleur et effroi, les envahissements rapides de la mort sur ce front encore jeune, sur ce visage quelques heures auparavant encore plein de fraîcheur et de vie. L'abbesse, soutenue dans les bras de l'infirmière, se dressa lentement sur son chevet, et les yeux déjà voilés, d'une voix entrecoupée et pénible, elle dit : « Damoiselle Marguerite? où est-elle?

— Ma mère, je suis ici! répondit une voix noyée dans les larmes.

— Restez, ma fille, et vous, nos chères sœurs, laissez-moi seule avec cette enfant, et priez pour moi... car Dieu m'appelle... je meurs. »

Les religieuses sortirent; l'abbesse qui avait retenu la main de Marguerite dans les siennes, lui dit avec une énergie de volonté qui se trahissait à travers sa parole faible et mourante : « Prenez, ma fille, la clef qui est attachée à mon chapelet, ouvrez mon prie-Dieu, apportez-moi la cassette de fer qui se trouve à droite... »

Marguerite obéit à cette voix qui la guidait depuis l'enfance; elle se leva, chercha parmi les vêtements de la mère Saint-Paul, jetés en désordre au pied de son lit, et trouva le long rosaire auquel deux clefs étaient attachées. Elle ouvrit le prie-Dieu, prit le coffret et l'apporta à l'abbesse, qui, ôtant la seconde clef fixée au chapelet, la remit à Marguerite avec la cassette : « Voici vos titres de naissance.... ma fille, dit-elle, soyez prudente, ne montrez ceci qu'à une personne dont le dévouement vous soit assuré... Pauvre enfant... je vous quitte, qui veillera sur vous? ô mon Dieu, n'abandonnez pas... »

Elle ne put achever... ses forces étaient épuisées, mais ses yeux levés vers le crucifix priaient avec ardeur; Marguerite, à genoux, pleurait le front appuyé sur le lit de la mourante. La cloche de l'abbaye sonnait toujours; on entendait dans le lointain la sonnette qui annonçait l'approche du saint cortége; les infirmières rentrèrent et disposèrent la table qui allait servir d'autel au Dieu caché; les portes s'ouvrirent et donnèrent passage au confesseur de l'abbesse, portant dans ses mains le ciboire d'or; le clergé de l'abbaye l'entourait; il était suivi par les religieuses, en manteau de chœur, le voile baissé et un flambeau à la main; les religieuses entourèrent le lit de leur mère, et la cérémonie commença au milieu des larmes et des prières. L'huile sainte acheva de sanctifier ces membres déjà purifiés par les austérités et la pénitence; l'épouse reçut une dernière fois l'époux qui allait couronner sa fidélité; l'Église versa le baume de ses admirables et suprêmes prières sur cette tête qu'envahissaient les ombres de la mort... Puis, soudain, à une agitation convulsive succéda un complet repos... Une expression grave et mystérieuse se répandit sur les traits de la mourante.... Le combat était fini, l'âme allait entrer en possession du triomphe éternel.... La mère Saint-Paul ouvrit les yeux et soupira : « Vous aimer toujours, mon Dieu, ô bonheur!

— Tout est fini, l'âme est devant Dieu! dit un prêtre, prions, mes sœurs! »

III. — LES PARCHEMINS.

La douleur de Marguerite fut grande comme son infortune, et elle comprit combien il est pénible de vivre lorsque l'intérêt de la vie a cessé. Pour les autres, l'existence habituelle reprit son cours; pour elle, la meilleure partie d'elle-même lui semblait scellée sous la dalle blanche qui s'élevait au milieu du sanctuaire. C'était là qu'elle venait prier, pleurer et songer à sa destinée enveloppée d'ombres. C'est là que la sous-prieure vint la trouver, peu de jours après la mort de la mère Saint-Paul; elle prit Marguerite par la main, la conduisit doucement hors de l'église et lui dit : « Ma chère fille, dame Anne Goureau vous demande au parloir. Je vous permets d'y aller. —Seule, madame? —Oui, mon enfant, puisque cette bonne dame a été votre nourrice. Allez... Un mot toutefois : vous avez pleuré, vous pleurez encore... mon enfant, ne voulez-vous donc pas adorer la volonté de Dieu? Ne savez-vous pas qu'il frappe ceux qu'il aime? » Marguerite secoua tristement la tête, et s'éloigna après avoir salué la sous-prieure. Elle se rendit au parloir : deux

personnes l'attendaient. L'une était une femme de quarante ans, portant le costume austère des veuves; l'autre était un beau jeune homme de dix-huit ans, d'une physionomie douce et sérieuse. Tous deux, en voyant Marguerite, s'approchèrent avec un mouvement d'empressement et de joie, et dame Goureau pressa affectueusement la main blanche et frêle que la jeune fille lui avait tendue. De l'autre main, Marguerite se couvrait le visage. « Ma chère fille, dit la bonne dame, vous pleurez! Hélas! c'est une grande douleur pour nous que la mort de cette sainte religieuse! Quelle douceur! quelle charité! quel exemple pour tous! — J'ai tout perdu, ma bonne mère nourrice! la mère Saint-Paul m'était toute chose ici-bas. Quand je la voyais, je ne pensais plus que j'étais une pauvre orpheline.— Elle vous aimait chèrement, mais d'autres aussi vous aiment. — Oui, ma bonne mère, vous m'aimez, je le sais, et mon frère Robert aussi, répondit Marguerite, en jetant à travers ses larmes un regard affectueux sur sa mère et sur son frère de lait. — Nous avons médité, Robert et moi, sur ce que nous pourrions faire pour vous montrer notre affection et bonne volonté. Vous êtes seule, ma chère fille, et peut-être que, par la mort de la révérende mère Saint-Paul, le séjour de céans vous est devenu moins agréable.... J'avais pensé que vous consentiriez peut-être à quitter cette maison et à venir habiter avec moi... Je suis, je le sais, de bien médiocre condition, ajouta la digne femme avec humilité, mais je vous aime tendrement, ma chère fille, et mon amitié envers vous suppléerait à ce qui me manque pour vous bien recevoir. — Hélas! ma bonne mère, vous me touchez jusqu'au fond de l'âme par cette marque d'affection, et qui suis-je moi, pauvre fille sans parents et sans nom! — Robert, poursuivit la bonne dame, Robert va partir pour Paris, où il continuera ses études en Sorbonne; il va me laisser seule... que je serais reconnaissante à Dieu et à Notre-Dame, si vous daigniez venir en mon logis et me donner le bien de vous tenir lieu de mère! — Ma mère, j'accepte, si je puis accepter. Je vous l'ai dit : je ne me connais pas moi-même, j'ignore si je puis disposer de mon sort; mais je vais connaître enfin ce secret, et vous le connaîtrez en même temps que moi... »

En disant ces mots, elle sortit, et revint au bout d'une minute, tenant dans ses mains le coffret de fer; elle le remit avec la clef à Robert, et dit : « La mère Saint-Paul m'a ordonné de ne communiquer ceci qu'à des personnes dont l'attachement me serait connu, c'est pour cela que je désire que vous preniez connaissance de ces papiers qui doivent constater ma naissance et dont j'ignore encore le contenu. »

Robert ouvrit la cassette, qui renfermait une lettre, un parchemin scellé de plusieurs sceaux et une magnifique croix de diamants. Il lut la lettre et le parchemin, pendant que dame Goureau et Marguerite, les yeux fixés sur lui, attendaient avec émotion; tout à coup, fléchissant le genou, il prit la main de la jeune fille et la baisa d'un air respectueux et attendri : « Mon frère, s'écria-t-elle, que faites-vous? — Je rends un juste hommage, répondit-il, à la descendante de tant de rois.—Moi! dit-elle, et qui suis-je donc? — Vous êtes, madame, la fille de Marie Stuart, reine d'Écosse, et du duc d'Orkney, connu sous le nom de Bothwell; vous êtes la sœur du roi Jacques VI, l'héritier d'Angleterre. »

Les deux femmes poussèrent un cri : « La fille de Marie Stuart! de la reine captive, de la reine martyre!—Oui, madame, et voici les titres qui établissent votre naissance. »

Il prit le parchemin et traduisit rapidement du latin :

« Ce jourd'hui, 17 janvier en l'an de grâce 1568, devant nous, archevêque de Glascow, ont comparu noble et puissant seigneur John, comte de Hamilton, et très-illustre dame Catherine, comtesse de Huntly, lesquels nous ont présenté un enfant du sexe féminin, qu'ils nous ont déclaré être fille de Marie, par la grâce de Dieu, reine d'Écosse, et de milord Francis Bothwell, duc d'Orkney, étant née au château de Lochleven, où ma susdite dame Marie, reine, est retenue prisonnière. Nous déclarons avoir conféré à cette enfant le

sacrement du baptême; elle a reçu le nom de Marguerite; mondit seigneur comte de Hamilton étant parrain et ma susdite dame de Huntly marraine.

» En foi de quoi j'ai signé :

» P., archevêque de Glascow. »

La seconde lettre était écrite en français et adressée à la mère Saint-Paul :

« Ma loyale et fidèle amie,

» Voici ce précieux dépôt que vous voulez bien accepter, cette enfant, née en prison, d'une mère captive et peut-être réservée à l'échafaud... quelques amis dévoués se chargent de faire passer ma fille en France et de la remettre entre vos généreuses mains; mais avant que de la livrer aux dangers de ce voyage, j'ai ordonné qu'on lui conférât le saint baptême, et qu'on lui donnât le nom de Marguerite. C'est celui d'une reine d'Écosse qui fut généreuse et sainte... Chère et digne amie, je vous confie ma fille et vous remets sur elle mes droits de mère; élevez-la pour le Seigneur, cachez-lui sa naissance jusqu'à l'âge de vingt ans, et alors parlez-lui parfois de sa mère... Adieu, et que le Dieu juste vous rende le bien que vous ferez à mon enfant.

» M. R. »

Marguerite prit avec émotion la lettre de sa mère et la baisa en pleurant. A la lettre était attachée une note de la main de l'abbesse, portant ces mots :

« Cette lettre et cet acte de naissance concernent damoiselle Marguerite Stuart, élevée en l'abbaye de Notre-Dame de Ronceray, dont je suis supérieure indigne. Cette enfant m'a été confiée, le 20e jour de février 1568, par un gentilhomme du comté de Hamilton. Ceci est la vérité. En foi de quoi j'ai signé :

» Sœur Saint-Paul, religieuse de l'ordre de Saint-Benoît.

» *N. B.* La croix de diamants, renfermée dans cette cassette, était attachée au col de la petite Marguerite et lui appartient. »

« Oh! ma fille, oh! madame! s'écria dame Goureau, qu'allez-vous faire?

— Hélas! ma bonne nourrice, je ne sais... j'ignore tout... mon père, ajouta-t-elle en se tournant vers Robert, où est-il? que lui est-il advenu?

— Il était depuis longtemps prisonnier en Danemark, et il est mort en prison en 1577.

— Tous deux captifs! Ah! qui me fera connaître les volontés de ma mère pour que j'aie l'heur de lui obéir!

— Ce sera moi, si vous y consentez, dit Robert, je partirai pour l'Angleterre, je pénétrerai dans le château où la reine d'Écosse est captive, je lui parlerai de vous, madame, et je vous rapporterai ses paroles et ses dispositions. J'ai appris la langue anglaise au collége de William Allen, et j'exécuterai ce dessein, il me semble, sans difficulté. »

A ces mots, Marguerite tourna un regard plein d'anxiété vers dame Goureau. Celle-ci, profondément émue de tout ce qu'elle venait d'entendre, ignorant les dangers qu'offrait une telle mission, parut accéder aux projets de son fils. « Oui, dit-elle, mon fils, partez, et allez dire à cette reine, livrée au pouvoir des méchants, qu'elle a encore une fille... Je suis mère aussi, et si j'étais en prison, et qu'on me vînt dire que tu vis, mon fils, et que tu m'aimes, je serais consolée!...

— Oh! ma mère nourrice, s'écria Marguerite, que Dieu vous rende au centuple votre charitable bonté! Et vous, mon frère, que vous dirai-je? Si la fille de Marie Stuart remontait un jour au rang de ses ancêtres, elle ne vous oublierait pas! — Je partirai donc, reprit le jeune homme, puisque ma mère y consent. Veuillez préparer une lettre pour la reine; demain je viendrai la chercher. Je trouverai un bâtiment à la Rochelle, et avant peu de semaines je serai en Angleterre. — Que Dieu bénisse vos projets et votre affection, mon frère! Je prierai Dieu pour vous avec votre mère, pendant que vous irez consoler la reine. Oh! que le Seigneur est bon de m'avoir donné des amis tels que vous! »

IV. — Le château de Tutbury.

Le pâle soleil d'une après-dînée de mars ne pénétrait qu'avec peine à travers les étroites fenêtres de la forteresse de Tut-

bury, et jetait une lueur affaiblie dans le sombre appartement où la reine d'Écosse consumait les derniers jours de sa longue captivité. Le château était presque en ruine, et la chambre royale, triste et délabrée. Une antique tapisserie couvrant les murailles faisait paraître comme un cortége de fantômes, les personnages dont le temps avait effacé les couleurs. Quelques meubles qui remontaient aux guerres des Deux Roses, garnissaient ce triste séjour; on avait élevé en hâte, au fond de l'appartement, le dais de velours aux armes d'Écosse, seul privilége de la reine prisonnière; elle-même avait apporté dans sa prison quelques objets qui trahissaient ses affections et ses habitudes. Un crucifix d'argent d'un riche travail était appendu aux lambris; sur la table se trouvaient un livre d'heures manuscrit aux éclatantes miniatures, *la Vie des Saints*, par Ribadeneira, un *Tacite* que la reine lisait couramment et quelques autres livres. Son métier à broder, sa quenouille, ses navettes d'or et d'ivoire, d'autres objets qui servaient à ses élégants travaux, étaient placés dans les embrasures des fenêtres; l'une d'elles contenait aussi des cages dans lesquelles Marie élevait des tourterelles et de petits oiseaux des champs, « ce seul passe-temps des prisonniers, » dit-elle en ses lettres. Assise auprès de la fenêtre, Marie écoutait d'une oreille distraite la lecture que lui faisait une de ses suivantes, et elle regardait avec une morne attention la cour étroite et sinistre sur laquelle donnait sa prison. En dépit des années et des malheurs accablants, elle était belle encore; on trouvait en elle avec la résignation sereine d'une victime de la foi, cette expression de fermeté indomptable qui rappelait qu'en ses veines le sang de Robert Bruce s'était uni à celui des Guises. Cependant, de noirs pressentiments accablaient alors son âme. Sa prison devenait de plus en plus sévère. Ses amis et ses partisans, Norfolk, Northumberland, Westmoreland, avaient péri sur les échafauds d'Élisabeth; son fils, son unique espoir, livré dès l'enfance à des sophistes corrupteurs, abandonnait sa mère et avouait hautement que *rien au monde* ne pourrait le brouiller avec la reine d'Angleterre dont il attendait l'héritage. Marie ne voyait devant elle que de longues années de captivité ou une mort violente; assassinat juridique ou meurtre commis à l'ombre de la prison.

Tout à coup elle poussa un cri qui interrompit la lectrice. « Qu'est-ce-là? » s'écria la reine. Toutes deux se penchèrent vers la fenêtre et plongèrent le regard vers la cour; il s'y passait un étrange spectacle. Un jeune homme, pâle, portant le costume des arquebusiers qui gardaient la forteresse, se débattait, désarmé, contre une troupe de soldats qui le traînaient vers la chapelle située à l'angle de la cour. Il opposait une forte résistance et ne cédait ni aux coups ni aux injures dont on l'accablait. Dans cette lutte, il leva la tête, et ses yeux rencontrèrent les yeux de Marie Stuart. « Le pauvre enfant! s'écria-t-elle, il me regarde! il semble me demander assistance, hélas! et je ne puis rien! De quels spectacles nos yeux seront-ils encore affligés! Mais je veux savoir ce que c'est; allez, Élisabeth, allez me querir sir Amyas; je saurai au moins pourquoi l'on maltraite ainsi ce malheureux!...

— Madame, répondit la suivante, voici sir Amyas qui vient saluer Votre Grâce. »

En effet, sir Amyas Paulet, commandant du château, entra dans la chambre. Il était vêtu de noir, et ses traits, ses manières, son langage exprimaient la rigidité de la secte à laquelle il appartenait.

« Je venais, dit-il, proposer à Votre Grâce une promenade sur les remparts. Les hallebardiers sont prêts (1).

— Fort bien, Monsieur, répondit la reine; mais avant que nous ne nous livrions à cet agréable passe-temps, veuillez répondre à nos questions. Quel est ce malheureux jeune homme qu'on maltraite, là, sous nos fenêtres, en affligeant nos yeux par ses souffrances?

— Sauf votre respect, madame, ce jeune homme est un papiste, qu'avec la grâce de l'Éternel, nous espérons convertir. On le mène, comme vous le voyez, à la conférence évangélique, que donne tous les soirs,

(1) Durant les dernières années de sa captivité, Marie Stuart ne pouvait se promener qu'accompagnée de dix-huit hallebardiers ou arquebusiers armés.

en la chapelle de ce lieu, le révérend ministre Josiah Hapsley, dans l'espoir que la pure lumière pénétrera enfin dans cette âme endurcie. »

La reine haussa les épaules : « Et indépendamment des menaces et des coups de crosse, n'auriez-vous pas, dit-elle, mon bon monsieur, employé quelque argument plus décisif? Je connais les moyens de controverse dont usent ma bonne sœur d'Angleterre et les dévoués ministres de son conseil. Ce jeune homme est bien pâle.... il a du sang aux mains et au visage... *La fille de Scavinger* (1) n'aurait-elle pas essayé d'assouplir cet esprit rebelle?...

— Je ne dois compte qu'à sa très-gracieuse Majesté, la reine Élisabeth, de l'autorité que j'exerce sur ceux qui sont soumis à ma juridiction.

— Votre juridiction? En effet, ce jeune homme porte le costume des arquebusiers commis à ma garde. — Il avait cherché à s'introduire dans ce corps d'hommes vaillants, semblables à ceux qui accompagnaient le saint roi David dans sa fuite au désert; mais les signes d'idolâtrie, les amulettes qu'il portait sur lui l'ont fait reconnaître...

— Trêve à ces propos! dit Marie en baisant la croix de son rosaire; allons sur les remparts, et s'il vous plaît, monsieur, imiter la mansuétude du roi David, comme vous aspirez à imiter sa vaillance, faites grâce à ce malheureux.

— Je connais mon devoir, répondit sir Amyas d'un ton rogue, et j'y saurai obéir. »

Ils sortirent, la reine appuyée sur le bras de Bourgoing, son médecin, et sur celui d'une de ses femmes, car elle était en proie à de précoces infirmités; sir Amyas marchant à sa droite, tête nue, et les hallebardiers entourant et suivant la reine captive. Après une promenade d'une heure sur les tristes remparts d'où l'on ne découvrait qu'un mélancolique horizon de bruyères, la reine rentra au château, et en traversant une galerie qui conduisait à son appartement, elle se trouva en face du jeune homme lié et bâillonné, que deux geôliers traînaient au cachot. Ce triste groupe dut s'arrêter pour laisser passer le cortége de la reine, plus fastueux, mais tout aussi sombre, et Marie, pénétrée de pitié, se tournant vers Bourgoing, lui dit avec amertume : « Jadis, le passage des rois était un signal de grâce! »

(1) Instrument de torture en usage sous le règne d'Élisabeth.

V. — LE MESSAGE.

Le lendemain, la reine se leva plus tard que de coutume, car son sommeil avait été troublé par les souvenirs pénibles de la veille, et, aussitôt habillée, elle passa, comme de coutume, dans son oratoire. C'était une pièce formée dans une des tourelles du château et prenant jour sur les remparts du nord. Un épais rideau tombait devant la fenêtre et interceptait la clarté; la reine le souleva elle-même, mais elle demeura saisie d'effroi à la vue du spectacle qui s'offrait à ses regards. Sur le bastion le plus voisin de la fenêtre, on avait, pendant la nuit, élevé une potence, et à cette potence se trouvait suspendu le corps depuis longtemps glacé du malheureux prisonnier. Marie ne put soutenir ce tableau : pâle et tremblante, elle rentra dans la chambre où ses suivantes travaillaient, et leur dit en peu de mots ce qui causait sa douleur et son effroi : « C'est un avertissement, répéta-t-elle; le sort de ce malheureux m'enseigne la destinée qui m'attend moi-même; l'obscurité de la naissance n'a pu sauver ce pauvre jeune homme, la dignité du sang royal ne me sauvera pas. »

La journée se passa tristement; vers le soir, la suivante favorite de Marie, Élisabeth Carle entra tout effrayée, et remettant un paquet à la reine, elle lui dit : « Voici ce qu'un arquebusier vient de me glisser dans la main, au moment où je passais devant lui... — Sa Grâce, je l'espère, n'ouvrira pas ce paquet, s'écria une suivante, il pourrait renfermer quelque poison subtil! »

Marie, étonnée, tenait le paquet à la main, elle répondit : « Une reine d'Écosse ne doit rien craindre! » Elle rompit le cachet et lut quelques mots; une émotion profonde se répandit sur ses traits, et dé-

fendant à ses femmes de la suivre, elle se retira dans son oratoire. Alors, elle lut avec des larmes la lettre qui suit :

« Ma royale et très-honorée mère,

» Je viens d'apprendre le secret de ma naissance; j'ai su au même instant que j'avais une mère et que cette mère était retenue prisonnière si loin de moi! Le bonheur et l'angoisse combattent dans mon âme... Ma mère, que ne suis-je auprès de vous, que ne suis-je au rang de celles qui vous servent! Je ne sais ce que je dois faire; je suis seule et sans conseil; daignez me donner vos ordres et surtout daignez me permettre d'aller vous rejoindre! J'attends vos volontés en l'abbaye de Notre-Dame du Ronceray où j'ai été élevée. Mon frère de lait, qui vous remettra cette lettre, vous en dira davantage. Ma mère, je me mets à vos genoux, je baise vos mains royales, et je vous supplie de m'accorder votre bénédiction.

» Votre fille soumise,

» MARGUERITE STUART. »

A cette lettre était joint un billet presque illisible.

« Madame,

» J'avais espéré parvenir jusqu'à Votre Majesté, sous l'habit d'un des arquebusiers qui vous gardent, mais ma religion m'a trahi, et je vais mourir pour elle! Ce soir, dans une heure, je serai exécuté par la corde. Un de mes compagnons, catholique aussi, mais qui n'ose pas confesser sa croyance, vous fera parvenir ces papiers. Adieu, madame; si vous le pouvez, faites connaître à ma mère que je meurs en l'aimant... On va venir... Mon Dieu! que votre volonté soit faite...

» ROBERT GOUREAU. »

Marie Stuart, après avoir lu ces deux lettres, passa toute la nuit à prier et à écrire, et ses prières et son travail étaient sans cesse interrompus par ses larmes.

VI. — LA NOVICE.

Marguerite n'avait eu aucune nouvelle du pauvre Robert, et elle attendait encore, confiante, le retour du jeune homme et les communications qu'il devait lui faire, et par l'exaltation de ses espérances, elle soutenait et relevait le courage de dame Goureau, qui trouvait l'absence bien longue et le silence plein de mystère et d'effroi. Un jour, on vient avertir Marguerite qu'un courrier l'attendait à la grille, chargé d'un message qu'il devait remettre à elle-même; elle y courut, et reçut des mains d'un homme qui s'éloigna aussitôt, une lettre scellée d'un cachet qui portait le trescheur d'Écosse. Elle ouvrit cette lettre, les mains tremblantes, le cœur palpitant et un nuage sur les yeux, et lut ces lignes :

« Ma fille bien-aimée,

» J'ai reçu votre lettre, mais le courageux messager est encore victime de sa foi et de sa fidélité à notre infortune. Que Dieu fasse paix à cette âme! J'ai lu avec amour votre lettre; c'est la dernière consolation que le Seigneur m'ait gardée ici-bas, car je le sais, le temps de ma délivrance est proche : toutefois, ne me pleurez pas, et si je meurs pour notre religion, réjouissez-vous et bénissez Dieu qui permet une telle gloire à notre maison! Pour vous, ma fille, puisque vous me demandez mes ordres maternels, ne cherchez pas le monde ni ce qui est dans le monde; que Dieu soit votre héritage et la maison de Dieu votre demeure. Vous êtes sans protecteur ici-bas : votre frère est enveloppé dans les filets de l'hérésie et votre mère va mourir. Toutefois, ceci n'est pas un ordre, mais un conseil, et si vous choisissiez un autre parti, le duc de Guise serait votre appui; vous pourriez vous confier à sa loyauté. Puisse Dieu vous éclairer, enfant de mon cœur! priez pour moi, pour l'Écosse, pour la reine Élisabeth, pour nos amis, pour nos ennemis, et si vous entendez dire qu'on m'a tuée, soyez sûre que je suis morte vraie catholique, vraie Écossaise, vraie Française. Adieu, ma fille; que Dieu prenne soin de vous; adieu et recevez la plus tendre bénédiction de votre mère.

» M. R.

» Je fais passer cette lettre en France avec les papiers qui traitent de mon douaire. »

La lettre du pauvre Robert se trouvait incluse (1) en celle-ci.

Le soir du même jour, l'évêque d'Angers, supérieur général de l'abbaye, dit à l'abbesse :

« Ma très-chère sœur, je viens d'avoir un entretien avec damoiselle Marguerite, pensionnaire en cette maison, et je vous annonce que demain vous pourrez la confier à la maîtresse des novices, car elle désire prendre le voile et se fixer parmi votre troupeau.

— Mais, monseigneur, répondit l'abbesse en hésitant, cette jeune fille pourra-t-elle faire les preuves de noblesse requises ?

— L'enquête sera superflue, ma sœur; vous pouvez accepter damoiselle Marguerite sur ma parole.

— Il suffit... votre grandeur sera obéie. »

VII. — LA PROFESSION RELIGIEUSE.

C'était le 8 février 1587, l'église de la Trinité, d'Angers, qui touchait à l'abbaye de Notre-Dame (2), avait revêtu ses ornements de fête, et l'évêque, entouré d'un clergé nombreux, se disposait à recevoir les vœux solennels de Marguerite, nommée en religion sœur Marie du Calvaire. Suivant l'antique usage des dames de Ronceray, la novice, pour le jour de son mariage mystique, avait dépouillé le vêtement noir des filles de Saint-Benoît et revêtu une robe blanche sur laquelle tombait une tunique de lin richement brodée. Elle portait sur la tête une couronne de fleurs, ornement qui contrastait avec la pâleur de son visage et l'expression d'immuable douleur peinte en ses yeux. La fille de Marie Stuart savait que, par une sentence, la vie de sa mère était désormais au pouvoir d'Élisabeth, et quoiqu'elle ne connût pas toutes les circonstances du procès, une angoisse mortelle navrait son cœur. Cependant la cérémonie s'avançait : le chœur chantait l'antienne : *Vierges prudentes, préparez vos lampes, voici l'Époux qui vient!*

Marguerite se leva, un flambeau à la main, conduite par l'abbesse, et se mit à genoux à peu de distance du prélat. Un archidiacre dit à haute voix : — *Très-révérend père, l'Église notre mère demande que vous bénissiez et consacriez cette vierge, et que vous en fassiez une épouse de Jésus-Christ.* L'évêque répondit : *Est-elle digne?* — *Autant que la fragilité humaine le peut permettre, elle est digne.* — *Venez,* dit l'évêque. La douce et faible voix de Marguerite répondit : — *Et nunc sequimur : et nous allons à vous!* L'évêque répéta : *Venite : venez!* — *Et nous allons à vous de tout notre cœur*! répéta Marguerite avec plus de force. L'évêque reprit : — *Venez, ma fille, écoutez-moi, je vous enseignerai la crainte de Dieu* ! Marguerite se leva, s'avança dans le sanctuaire, se mit à genoux, inclinée vers la terre, et chanta doucement le verset : — *Recevez-moi, Seigneur, selon votre promesse, afin que le péché ne domine pas en moi* !

L'évêque l'exhorta en peu de paroles, et reçut ses vœux, qu'elle prononça avec autant de fermeté que de modestie. Il bénit sa robe noire et son manteau de chœur, vêtement de deuil, sous lesquels elle allait se cacher, et elle retourna vers ses compagnes, en chantant ces mots qui s'appliquaient si bien à sa destinée : — *J'ai méprisé les royaumes du monde et les ornements du siècle pour l'amour de mon Seigneur Jésus-Christ, que j'ai vu, que j'ai aimé, que j'ai préféré* !

Peu d'instants après elle revint, portant le voile, l'habit et le scapulaire noirs; l'évêque la bénit solennellement, lui passa au doigt l'anneau d'or, symbole de l'union sacrée qu'elle venait de contracter, et posa sur sa tête une couronne ornée de diamants, gage de ce diadème incorruptible que le Seigneur réserve à ses élus.

La cérémonie était achevée et le sort de Marguerite fixé à jamais.

Le même jour, 8 février 1587, la reine Marie Stuart fut décapitée au château de Fotheringhay.

La nouvelle de sa mort ne parvint en France que plusieurs semaines après. Le

---

(1) Marie Stuart pouvait correspondre avec les intendants chargés de ses biens comme reine douairière de France.

(2) Les cérémonies de vêture et de profession des religieuses de Ronceray se faisaient en l'église de la Trinité. Tous ces détails sont tirés d'Hélyot, *Histoire des Ordres religieux*.

jour où l'on apprit cet événement à l'abbaye de Notre-Dame, les religieuses remarquèrent que la sœur Marie du Calvaire, qui avait une voix belle et étendue, ne pouvait pas suivre le chant du chœur, interrompue qu'elle était par ses larmes. On n'en sut pas davantage, seulement on apprit qu'avec le prix des diamants qui lui appartenaient, Marguerite avait fondé trois *obits* perpétuels, à célébrer en l'église de la Trinité, pour les âmes de sœur Saint-Paul, de Robert Goureau, bourgeois d'Angers, et de Marie Stuart, reine d'Ecosse (1).

ÉVELINE RIBBECOURT.

LE MARDI GRAS DE MON AMI CHARLES.

Mesdemoiselles, voulez-vous me permettre de vous présenter mon ami Charles? Je connais de lui un trait qui l'honore et qui vous plaira; j'en crois l'exquise délicatesse de vos cœurs. Mon ami Charles est un Breton, fraîchement débarqué à Paris.

Mon ami Charles a de grands yeux, mais ils n'étaient point encore assez grands pour embrasser tout ce que, dans les premiers jours, il aurait voulu voir et connaître.

Non pas que mon ami Charles soit un composé d'interjections admiratives. Le provincial, nouvellement arrivé, se refuse rarement le malin plaisir de critiquer Paris et ses merveilles; seulement, que son séjour se prolonge, et il a grand'peine, ensuite, à s'en arracher. De plus, ce n'était pas la première fois que mon ami Charles quittait cette Bretagne, si aimée de tous les Bretons, et si digne de l'être! Il avait déjà parcouru une bonne partie de notre France méridionale, presque toute la Suisse et la Lombardie. Aussi, se permettait-il, par exemple, de trouver que notre cathédrale n'a pas l'ampleur et la majesté de la cathédrale de Milan.

C'est bien un peu vrai; nous qui avons eu la bonne fortune d'admirer cette imposante basilique, imprimant le respect du haut de ses grandes marches de marbre; nous qui avons vu, tour à tour, la molle clarté de la lune et l'éblouissante lumière du soleil, se jouer dans ses dentelles de pierre, sur sa vierge d'or, parmi ces rosaces infinies, ces sculptures, ces ciselures; travaux de fées et d'enchanteurs; nous ne pouvions nier que son observation ne fût juste. Mais, si l'on ne doit jamais mentir à sa pensée, il ne faut pas non plus se permettre, à brûle-pourpoint, de comparaisons peu polies.

Pourquoi Alcibiade, dans ses nombreux exils, fut-il chéri des peuples parmi lesquels il dut vivre? C'est que, sans manquer à sa dignité d'homme et d'Athénien, il se plaisait à louer naïvement ce qui lui paraissait louable et s'abstenait, surtout, de toute comparaison mortifiante.

Après tout, il est possible que mon ami Charles n'ait pas lu Plutarque.

Quand on lui montrait le Cirque Napoléon, il citait les arènes de Nîmes; devant la Seine, il rappelait l'Océan; devant les fortifications, les hauts remparts flanqués de tours; en face des paysannes coiffées de mouchoirs, les Bretonnes et leurs grands bonnets, blanche auréole, qui encadre si bien leurs doux et beaux visages; enfin, il n'était pas jusqu'au soleil, se couchant derrière l'Arc de triomphe, tout lumineux de splendides reflets, auquel il ne préférât les flots phosphorescents où, sur nos côtes, on le voit s'engloutir.

Cette disposition malveillante, qui n'était pourtant qu'une espèce de taquinerie enfantine; mon ami Charles n'a pas encore 21 ans; cette disposition me déplaisait, et allait peut-être finir par mettre un peu de

(1) Cette petite nouvelle est fondée sur l'opinion de quelques historiens qui ont pensé que Marie Stuart, étant détenue au château de Lochleven, mit au monde une fille, fruit de son mariage avec Bothwell, et que cette enfant, amenée en France, y fut élevée dans un monastère.

L'anecdote du jeune homme, pendu en face des fenêtres de la reine Marie est historique (Voir Lingard, Migue.), et cet événement parut à la malheureuse captive comme un signe de sa propre mort. Elle exprima même ses craintes dans une lettre à Élisabeth.

gêne et de glace dans nos rapports, lorsque arriva le mardi gras.

Il faut vous dire, mesdemoiselles, que mon ami Charles n'est pas l'ennemi du plaisir, loin de là ; et que, de plus, il a une mère aussi bonne que charmante, veillant à ce que sa bourse soit toujours convenablement garnie.

Cependant, les quelques semaines qui précédèrent le mardi gras furent pour le jeune homme, et à mon grand ébahissement, une espèce de petit carême anticipé; il n'allait plus au spectacle; il nettoyait ses gants avec de la mie de pain; il dînait à 25 sous; enfin, il avait remplacé le manége qui coûte cher, par des cours de chimie qui ne coûtent rien, et n'en offrent pas moins d'intérêt pour cela.

Pourquoi, dans quel but, cette économie rigide? me demandais-je. Voudrait-il jouer à la Bourse? Prendre des actions du chemin de fer projeté entre Paris et Saint-Malo? Bâtir une maison? Cultiver la tulipe noire? Cela me tourmentait, lorsque lui-même me donna la solution naïve de sa conduite : il voulait, aux jours gras, s'amuser, mais largement; s'amuser de manière qu'il lui restât de joyeux souvenirs pour toute l'année, au moins.

Que de fois il me parla avec enthousiasme, de tout ce qu'il projetait pour cette bienheureuse époque! comme il l'attendait avec impatience! Quels jolis costumes de pierrots, de malins, il rêvait! Quels succulents déjeuners, aux huîtres et aux truffes, il arrangeait, tout en grignotant un modeste petit pain de deux sous! c'était à rendre friand l'estomac le plus sobre! Mon ami Charles s'imposait une diète générale, comme assaisonnement des plaisirs qu'il se promettait.

Aussi, le dimanche gras, au matin, je me le représentais, fourrant de l'argent plein ses poches, et se préparant à suivre son joyeux programme, lorsque vers onze heures, il entra chez moi, les yeux rouges, le cœur gros, l'air sérieux. Je n'y comprenais rien et me pris à regarder l'almanach, pensant m'être trompée de date, en me croyant au dimanche gras.

« Ni déjeuners, ni déguisements, ni bals, me dit-il. — Vous aurait-on volé? » m'écriai-je.

Il ne me répondit qu'en me montrant sa bourse, à travers les réseaux de laquelle l'or ruisselait.

« Qu'est-ce donc alors? »

Les grands yeux de Charles s'emplirent de larmes, et il ne parvint qu'avec peine à m'expliquer la raison de sa conduite.

Avant que de poursuivre, il est nécessaire que vous sachiez, mesdemoiselles, que, tout petit, mon ami Charles n'avait pas un goût prononcé pour l'étude, et que vingt maîtres l'avaient proclamé, à l'envi, inepte et incapable de culture. Ses parents et lui-même commençaient à le croire et à désespérer de son avenir, lorsqu'un bon vieillard, aussi savant que sage, eut l'occasion de causer avec Charles, et, charmé de sa naïveté, entreprit de dégager et d'éclairer cette intelligence méconnue.

Les grands mots ardus que Charles ne pouvait retenir, furent remplacés par des démonstrations sous forme de causeries, qui intéressaient et captivaient l'enfant; les reproches qui le désolaient, les pensums qui le décourageaient, le fatras d'écritures qui le faisait frémir, et qu'il ne commençait jamais, crainte de ne le pouvoir parachever; tout cela disparut comme par enchantement. Après l'explication courte et claire, quelques lignes qui prouvaient qu'on avait compris; rien de plus, rien d'exigé, du moins. Mais qui résiste à l'attrait de l'étude, dépouillée des entraves et des repoussoirs dont on se plaît à la surcharger? Qui, ayant trempé ses lèvres à cette coupe divine, n'y retourne et ne s'y veut plonger? L'aimable sage avait révélé à Charles des horizons sans bornes; il lui avait ouvert une voie nouvelle; Charles y marcha à pas de géant. De quatorze ans à dix-sept, il fit ce qu'on fait ordinairement de dix à vingt; de plus, à mesure que son esprit s'éclairait à la parole du savant modeste, son cœur en subissait la douce influence, et il devenait honnête et bon en même temps qu'instruit.

Lorsqu'un tel élève se trouve en contact avec un tel maître, il est impossible qu'il ne naisse pas, entre eux, l'affection la plus sérieuse et la plus tendre; Charles di-

sait de son professeur ce qu'Alexandre disait d'Aristote, et il l'aimait vraiment à l'égal de son père. Aussi, lorsque ses parents trouvèrent bon de le faire voyager, il pleura, comme un petit enfant, sur le sein du bon vieillard, et eut grand'peine à s'arracher de ses bras.

Eh bien, ce matin même du dimanche gras, Charles avait appris la mort de ce maître bien-aimé, et, simplement, sans faire étalage de sacrifice ni de désespoir, il avait renoncé à toutes les joies qu'il s'était promises, et aurait regardé la moindre distraction pendant ces premiers jours de deuil, comme une profanation, comme un sacrilége!

Qui l'aurait su, cependant? qui l'en aurait blâmé? N'importe, le jeune homme tint rigoureusement sa parole, et avec l'argent destiné aux jours gras, il fit mettre une croix de granit sur le gazon où à son prochain voyage en Bretagne, il se promet d'aller pieusement s'agenouiller.

Que dites-vous, mesdemoiselles, de ce trait de mon ami Charles?

Adam Boisgontier.

EXCURSION

DANS UNE FORÊT VIERGE DE LA GUYANE.

C'était au commencement de juin, nous étions à Cayenne, dans une jolie habitation située sur les bords de la rivière de ce nom. La saison chaude de la Guyane faisait déjà sentir ses rigueurs et ses bienfaits. La terre, inondée pendant plusieurs mois de pluies incessantes, se séchait rapidement sous les âpres rayons du soleil de l'équateur. De juin à septembre la chaleur y est telle, que chaque jour, de onze heures à trois, les hommes et les animaux exténués, haletants sous une transpiration qui les épuise, cherchent l'ombre et le repos et s'étendent sur le sol sans force, sans volonté; dans les bois les oiseaux se taisent ou dorment; les reptiles et les bêtes fauves ont regagné leurs repaires : un silence profond semble annoncer le sommeil de toute la nature.

Mais vers trois heures, la brise de mer se lève et vient ranimer tout ce qui a vie. Toute la création semble renaître et recouvrer sa vigueur; à ce moment de la journée on commence à jouir de la plus délicieuse température. Les jalousies et les stores, si soigneusement fermés pendant la chaleur, se relèvent, s'entr'ouvrent, et donnent accès à cet air vivifiant, aux douces émanations qu'il apporte avec lui, et qui mêlent les trésors de leurs parfums au bien-être qu'on se sent éprouver.

Chaque soir nous prenions le thé à la porte de l'habitation. La table était placée sous deux beaux lataniers qui croisaient sur nos têtes leurs larges feuilles comme de vastes parasols. Tous les animaux favoris de la maison, accourant joyeux, s'ébattaient sur la pelouse. Deux tatous familiers jouaient avec le chien, et opposaient à l'indiscrétion de ses libertés, la cuirasse qui les enveloppe et sur laquelle glissaient, comme sur l'acier, les griffes et les dents. Un singe et un superbe perroquet ara venaient ajouter leurs agaceries et complétaient les tribulations du pauvre dogue, l'un en lui tirant la queue et s'esquivant lestement pour éviter un coup de dent bien mérité, l'autre en imitant parfaitement ses aboiements de colère, qu'il faisait suivre de bruyants éclats de rire.

Ceux qui prenaient assurément le plus vif intérêt à cette scène, étaient deux nègres, frères jumeaux. Nés et élevés sur l'habitation, ils étaient traités par leurs maîtres avec une grande douceur, et reconnaissaient ces bons traitements par un dévouement sincère.

Debout et attentifs à leur service, Yiaco et Kabri ne pouvaient s'empêcher de tourner leurs regards vers le pauvre chien qu'ils avaient nommé *Oua*, et voyaient avec une vive contrariété à quel point il était harcelé. Retenus par la crainte de déplaire, ils n'osaient aller à son aide, mais n'épargnaient pas les gestes menaçants au singe, qui les leur rendait en les imitant parfaitement.

Un soir que nous nous amusions de cette scène, le galop d'un cheval se fit entendre, Oua leva la tête, prit le vent, et son air satisfait nous annonça la visite d'un ami.

C'était M. Bernard de Presles, riche colon et l'un des principaux fondateurs de la nouvelle colonie de l'île de Mapa. Il venait nous annoncer, de la part de l'ingénieur en chef de Cayenne, que de nouveaux défrichements ayant été ordonnés dans les forêts du sud, il allait diriger une expédition dans ce but, et que si nous étions curieux de visiter une forêt vierge de la Guyane, nous eussions à faire promptement nos préparatifs pour l'accompagner. Cette occasion était vraiment une bonne fortune pour nous Européens en visite à Cayenne ; nous acceptâmes avec empressement.

Peu de moments après, je vis Yiaco et Kabri préparer les provisions, nettoyer les armes, et arranger pour moi une sorte de palanquin garni de rideaux de mousseline, qui m'était destiné, si l'exercice du cheval me devenait trop pénible. Car dans ce pays, toute excursion lointaine se fait à cheval ou en canot.

Jusqu'alors, pour me conformer aux usages de la vie créole, je n'étais presque jamais sortie, bornant mes promenades aux environs de la plantation et au jardin botanique qui en dépend. A Cayenne les propriétés sont tellement éloignées les unes des autres, qu'excepté à la ville, on se visite peu. Ce fut donc pour moi un plaisir inexprimable, que de voyager à l'intérieur d'un pays aussi curieux et aussi peu connu.

Après avoir traversé la rivière, nous nous enfonçâmes dans les savanes. Partout de vastes tapis de verdure, semés de bouquets de bois qui en rompaient la monotonie. Nous entrâmes bientôt dans les forêts. Là que de fois nous sommes-nous arrêtés devant le gigantesque mora, ce roi des arbres de la forêt ! Lorsque sa branche la plus élevée est dépouillée par l'âge, elle est souvent la résidence du *toucan* au riche plumage, et cette prodigieuse élévation le garantit du plomb du chasseur, qui ne peut l'atteindre et ne vient frapper que les branches inférieures. Souvent un figuier sauvage, aussi-grand qu'un pommier ordinaire, a pris naissance sur l'une des grosses branches du mora, et lorsque son fruit est mûr, les oiseaux viennent y chercher leur nourriture.

C'est à une graine qu'un oiseau laissa choir sur cette branche, que le figuier dut de naître à cette hauteur : la séve du mora lui donne l'aliment nécessaire pour arriver à son entière croissance. A son tour, il contribue d'une portion de sa séve à la vie des différentes espèces de vignes dont les oiseaux ont aussi déposé les graines sur ses branches. Ces vignes se chargent d'une grande quantité de fruits qui épuisent le figuier, comme celui-ci épuise le mora, qui, incapable de supporter un poids que la nature ne lui avait pas imposé, languit et meurt.

Une vigne nommée *liane*, à cause de son usage pour enlever les bois les plus pesants, est d'un aspect curieux. Quelquefois on la voit aussi grosse que le corps d'un homme, tournée en spirale autour des plus grands arbres, élevant sa tête au-dessus de leur cime ; d'autres fois les lianes se réunissent trois ou quatre, comme les parties d'un gros câble, et étreignent fortement les arbres et les branches qu'elles enlacent. D'autres descendent d'une grande hauteur jusqu'à terre, prennent racine aus-

sitôt, remontent, redescendent encore, et représentent assez bien les haubans et les étais qui soutiennent le grand mât d'un vaisseau de ligne; d'autres enfin, poussant leurs rameaux dans toutes les directions, forment ce que les naturalistes nomment une forêt entrelacée. Souvent un arbre de la plus grande hauteur, déraciné par un ouragan, et arrêté dans sa chute par ces liens inextricables, non-seulement végète encore, mais donne de vigoureux rejetons, malgré l'inclinaison de son tronc; sa tête est solidement soutenue par les lianes, pendant que ses racines brisées se rattachent à la souche dont elles viennent d'être violemment séparées.

Il existe plusieurs espèces de lianes dans les forêts, une entre autres, d'une ressource bienfaisante contre la soif; elle renferme dans ses rameaux une eau très-rafraîchissante et assez abondante pour désaltérer.

Parmi les différentes essences d'arbres, je citerai le troëly, espèce de palmier aux larges feuilles; le pacuni, dont les naturels enlèvent l'écorce d'un seul morceau, pour construire ces légères pirogues qu'ils transportent sur leurs épaules, lorsqu'ils veulent traverser les sauts ou cascades; le walaba, le swari, le siloabali, le tauronira. Ces arbres s'élèvent majestueusement, droits comme des colonnes de soixante-dix à quatre-vingts pieds, sans un seul nœud, une seule branche, jusqu'au magnifique panache qui les couronne.

On pourrait errer plus d'une semaine dans ces forêts sans rencontrer une seule cabane. La sauvage profusion qui vous entoure semble indiquer que l'homme n'y séjourne pas. Notre présence n'avait pas intimidé la quantité d'oiseaux qui peuplent ces solitudes. Nous pouvions y admirer les belles perruches, nommées kessi-kessi, les trois espèces d'aras perchés sur les coucourites, les aigrettes, blanches comme la neige, les cottingas, les caciques, un peu plus grands que le sansonnet d'Europe, et comme lui imitateurs des sons; les tangaras, les manakins, le joli petit oiseau tigre, les courlis écarlates, et les différentes espèces de colibris, pendant que la frégate et le jabiru, les deux plus grands oiseaux de la Guyane, étendant leurs vastes ailes, traversaient les airs et venaient s'abattre sur les plus hauts arbres de la forêt.

Les parties humides ou marécageuses, recèlent une prodigieuse quantité de reptiles; mais ceux qui ont vécu dans les colonies savent qu'il y a peu de danger à marcher au milieu des serpents, si l'on a du sang-froid. Il ne faut jamais s'en approcher brusquement, car dans ce cas on est sûr de payer cher sa témérité. Le sentiment de la défense domine chez tous les animaux; le serpent effrayé fait sentir à son agresseur l'effet mortel de ses terribles crochets; la panthère s'élance, et d'un coup de patte renverse un homme sans connaissance, tandis que s'il ne fût pas arrivé trop précipitamment, ils se fussent probablement retirés tous deux sans lui disputer le passage.

Les serpents sont souvent roulés ou suspendus aux arbres; de grandes précautions sont indispensables, afin de ne pas les toucher involontairement. Mais le temps est passé où un voyageur n'osait aller visiter les colonies sans faire son testament. Il s'imaginait avoir à lutter sans cesse contre des périls inouïs, rencontrer à chaque pas, des tigres, des boas constrictors dans leurs moments de bon appétit, des caïmans sans cesse en embuscade, des Indiens anthropophages, qui engraissent avec sollicitude l'Européen qu'ils font prisonnier, afin de le rendre plus tendre et plus délicat.

Pour en revenir à la vérité, il est certain que le serpent sabarri est très-venimeux, mais que cependant on peut passer sans crainte près de lui, si on a le soin de marcher lentement et de ne pas remuer les bras, afin de ne pas l'inquiéter. Plusieurs personnes ont pu ainsi l'examiner; il se contentait de les regarder fixement, avec

défiance, et prêt à s'élancer au moindre geste agressif. Yiaco me fit remarquer un serpent de cette espèce, sur le dos duquel un nègre passait doucement l'extrémité d'une longue perche. Deux ou trois fois l'animal tourna la tête, ouvrit la gueule pour le mordre, puis se contenta de s'éloigner sans témoigner de colère. Ce n'est, toutefois, qu'une règle générale dont les exceptions peuvent être nombreuses. Cependant l'expérience a souvent prouvé que, après l'aide de Dieu, le sang-froid était la meilleure protection que l'homme pût invoquer pour sa défense, et que les animaux les plus terribles fuient par instinct à son aspect, s'ils ne sont pas excités par la faim ou la nécessité de se défendre. Il faut pourtant en excepter le tigre, dont la férocité est telle, qu'il attaque et déchire sa proie, même quand il n'est pas affamé.

Les dangers en apparence les plus effrayants, ne sont bien souvent qu'imaginaires; de vieilles idées émises par des voyageurs qui, pour venir de loin, abusaient singulièrement du proverbe, ont été imprimées et accréditées par les relations qu'ils nous ont données de leurs voyages. L'un d'eux, dont l'ouvrage est cependant cité comme une autorité, ne paraît pas avoir examiné le boa constrictor avec une minutieuse attention, car, ne pouvant sans doute s'expliquer le moyen à l'aide duquel ce terrible reptile saisissait sa proie, il trouve tout simple de lui supposer *deux énormes pattes !*

On a tué à la Guyane des serpents boas de trente à quarante pieds de long. Des Indiens des bords de l'Orénoque affirment que cet animal atteint la longueur de soixante-dix à quatre-vingts pieds. J'ai interrogé plusieurs personnes résidant depuis longtemps dans l'Amérique du Sud, qui, sans en avoir jamais vu d'aussi grands, trouvent cependant la chose très-possible.

Le serpent fouet, d'un beau vert changeant, et le corallin dont les larges bandes transversales sont alternativement rouges et noires, se glissent dans les buissons, mais ne sont pas malfaisants. Le plus beau, mais assurément le plus redoutable par sa morsure, est le Connacouché. L'homme et les animaux fuient devant lui; sa longueur moyenne est d'environ quinze pieds.

Des lézards du plus beau vert ou brun cuivré, longs de deux pouces jusqu'à deux pieds et demi, agitaient çà et là les feuilles tombées; ils traversaient paisiblement devant nous, sans s'inquiéter le moins du monde de notre présence.

Dans une partie ouverte de la forêt, nous aperçûmes une troupe de vautours perchés sur des arbres. Toute leur attention était dirigée sur l'un d'eux, en ce moment seul et fort occupé à prendre la première part d'un succulent déjeuner dont l'odeur s'annonçait au loin. C'était le roi des vautours. Pas un des oiseaux qui assistaient au petit couvert de Sa Majesté, n'osa bouger de sa branche avant que le monarque, en se retirant parfaitement rassasié, n'eût donné ainsi, tacitement, la permission de le remplacer au festin.

Quelques gouvernements ont imposé une amende à celui qui tue un vautour. C'est une mesure sage, car la Providence, en donnant ces oiseaux aux climats chauds, leur a accordé l'instinct de consommer tout ce qui pouvait infecter l'air.

Pour rendre notre campement le moins incomfortable possible, on suspendait nos hamacs entre deux arbres, et pendant la nuit on les couvrait d'une longue pièce de coutil. Du côté de la tête étaient pratiqués deux trous ovales fermés d'un verre qui permettait la vue des objets extérieurs. Le soir, nos nègres allumaient du feu qui était à l'instant entouré d'un nuage épais de moustiques, dont le bourdonnement était insupportable. Cependant, épuisés de fatigue, le sommeil finissait par nous gagner. Une nuit, un rugissement formidable ébranla tout à coup les échos de la forêt et me fit jeter

un cri d'épouvante. Mais Kabri accourut près de moi : « Vous pas peur, Ma-am, dit-il de sa voix douce, c'est le tigre. » Je ne voyais pas trop le motif de me rassurer, lorsqu'il ajouta : « Li pas brave, li a peur du feu, et moi tuer li si vous vlé. » Je m'y opposai préférant l'observer quelques minutes, si le danger ne menaçait personne. Excepté ceux des Indiens qui faisaient bonne garde, tout le monde s'était disposé pour la nuit. Les nègres laissèrent tomber le feu peu à peu, tenant en main le bois qui devait le rallumer subitement. Alors l'animal s'avança à pas lents, avec une extrême précaution, la tête basse, l'oreille au guet ; il s'asseyait, puis allait et venait avec impatience, s'arrêtant tout à coup, puis, avançant un pas de plus, mais regardant les hommes avec défiance. Alors un peu de bois sec alimentant la flamme le faisait brusquement reculer. Mais bientôt nos compagnons de voyage, ennuyés d'un tel voisinage jetèrent un grand cri ; le tigre bondit et disparut dans la profondeur de la forêt. Les tigres de la Guyane, comme ceux de toute l'Amérique du Sud, sont d'une taille inférieure à ceux d'Afrique, mais leur force musculaire est extraordinaire, et ils sont fort dangereux. Notre sommeil fut loin d'être paisible, le cri des oiseaux de nuit, les hurlements des singes rouges, éloignèrent de nous le repos ; aussi, le lendemain dès le point du jour, nous étions en marche. A quelques milles de distance, une rivière nous barra le chemin, sur chacun de ses bords des saules géants laissaient tomber dans les eaux l'extrémité de leurs vastes panaches. On me fit remarquer quelque chose de noir flottant à sa surface et on me donna à deviner ce que ce pouvait être. C'était un caïman d'une assez riche taille, tenant sa tête hors de l'eau afin de guetter et de saisir plus facilement sa proie.

Ce ne fut pas de ces effrayants animaux que nous eûmes à souffrir, mais de bien plus faibles et beaucoup plus incommodes. Les moustiques de deux espèces, les bêtes rouges, les fourmis, nous faisaient une rude guerre, et contre leurs attaques la prudence et la circonspection étaient, hélas, fort inutiles. Il fallait à chaque instant employer l'ammoniac ou le jus de citron, le remède égalait le mal, à la vérité, mais on n'avait pas le choix des moyens de soulagement.

Nous n'avons pas séjourné assez longtemps dans les forêts pour faire la désagréable expérience des effets causés par la présence de la *chique*. C'est un très-petit insecte qui s'introduit sous la peau, mais de préférence sous les ongles, sans produire aucune sensation. La démangeaison est si légère qu'on ne songe nullement à s'en occuper : et cependant l'animal s'est établi, a pondu ses œufs qui donnent promptement naissance à d'autres chiques. Alors, commence la tuméfaction des chairs, puis des plaies s'ouvrent et deviennent fort difficiles à guérir, un seul œuf, resté sous la peau, perpétue souvent la durée des plaies qu'on a vainement cautérisées.

Nous avions suivi les bords du fleuve, le quatrième jour nous arrivâmes en vue des Sauts ; en les franchissant, les ingénieurs abrégeaient de beaucoup le trajet. Comme le passage présente de grands dangers, notre chef décida que, lui, ayant des devoirs à remplir, il continuerait sa route en pirogue, mais que nous, simples curieux, nous ferions acte de sagesse et de prudence en établissant notre campement dans le voisinage pour y attendre son retour, au milieu des Indiens porteurs de nos bagages.

Ce fut un terrible moment que celui de l'embarquement de l'ingénieur et de ses aides. Le canal du fleuve à cet endroit avait au plus vingt pieds de largeur : le mugissement des eaux était effrayant, leur écume se précipitait avec violence sur les rochers dont elle découvrait les crêtes aiguës pointant à la surface. Rien ne peut égaler l'admirable sang-froid des Indiens qui gouvernaient l'embarcation, ils la re-

gardaient avec assurance; ensuite examinaient les rochers, le canal, puis encore le canot. Ils eussent vainement essayé de se parler au milieu du bruit assourdissant de la cataracte; mais il n'en était pas besoin: tout annonçait dans leurs mouvements une entente parfaite, une grande habitude de cette manœuvre, et la plus complète sécurité.

Ensemble ils élevèrent leurs rames, comme pour mesurer de l'œil le juste milieu du canal, puis ils firent le signal convenu pour couper le câble qui retenait le canot; la hache tomba et la fragile embarcation se précipita dans le torrent comme si elle allait s'y engouffrer, puis reparut à peu de distance glissant paisiblement sur les vagues: nous fîmes quelques signes d'adieu, le cœur vivement ému de cette scène imposante.

Ce genre de pirogue fabriquée par les Indiens, est d'une légèreté inconcevable; quand ils ont de longs trajets à faire (et presque tous se font par eau), ils transportent leur canot d'un lieu à un autre, ou le laissent à la disposition de ceux qui peuvent en avoir besoin en leur absence; aussi se servent-ils par cette raison de ceux qu'ils trouvent à leur portée et qui sont dans ce but amarrés sur le bord de l'eau. Il est sans exemple qu'aucun acte de malveillance ou de déloyauté les ait fait repentir de leur louable intention.

Nous passâmes la nuit comme de coutume, c'est-à-dire presque sans sommeil, et j'eus plus d'une fois sujet de regretter le toit paisible de la plantation. Cependant j'avais pris le parti de me résigner de bonne grâce, ne fût-ce que pour m'éviter la plus glaciale de toutes les consolations : « Je vous l'avais bien dit ! » Je ne sache pas que personne en ait jamais eu l'esprit soulagé.

Nous nous levâmes avec l'aurore et fîmes une longue promenade sur les bords du fleuve, qui s'élargissait par degrés jusqu'à déployer un immense espace; la fraîcheur du matin rendit l'exercice fort agréable, toujours en exceptant l'inséparable compagnie des insectes, dont nous avions fort à souffrir. Nos nègres nous montrèrent encore plusieurs masses brunes sur l'eau: les caïmans nous trouvaient trop nombreux pour s'approcher; mais il y aurait eu plus que de la témérité à se promener isolément dans un tel voisinage.

Nous avons fréquemment rencontré un pauvre animal très-commun dans les forêts de la Guyane, c'est le *paresseux* ou *unau ;* il a l'air si souffrant, si malheureux, que bien que sa chair soit une nourriture recherchée, je n'ai pu me décider à y goûter.

Mais un autre habitant de ces lieux m'inspirait moins de pitié, c'est le vampire ou spectre de la Guyane. Il y en a de deux espèces: la plus grande a environ un mètre d'envergure, elle porte sur le nez une membrane qui ressemble à un fer de lance, et qui lui donne une singulière physionomie. Cet oiseau suce le sang des hommes et des animaux pendant leur sommeil, qu'il rend plus profond en agitant doucement l'air autour de sa victime au moyen de ses longues ailes. C'est presque toujours au pied qu'il fait sa piqûre, triangulaire comme celle de la sangsue; mais la sensation en est si légère qu'on ne s'en aperçoit qu'à la quantité de sang répandue autour de soi. L'autre espèce, plus petite, ressemble à la chauve-souris d'Europe; elle ne s'attaque qu'à la volaille ou aux oiseaux. Toutes deux habitent les ruines, les arbres creux, et souvent on les rencontre en groupe suspendues, la tête en bas, à quelque branche élevée.

Enfin arriva la quatrième et dernière nuit que nous avions à passer dans ce campement, et je la vis s'avancer avec un indicible plaisir. Jamais voisinage ne fut plus singulier que celui des nombreux locataires de notre pittoresque résidence. Lorsque le jour avait cessé, les bruits de la nuit commençaient. C'était d'abord le chant doux

et plaintif du *tette-chèvre*, jolie petite chouette qui, de sa vie, n'a tété, mais qui, très-friande des mouches qui s'attachent au pis des vaches et des chèvres, se glisse dans les étables pour en faire sa nourriture, ce qui l'a fait injustement accuser d'en dérober le lait. Puis, la voix claire et éclatante du campanero, oiseau blanc comme la neige; elle tinte de minute en minute, comme le son d'une cloche éloignée. Toutes les espèces de chouettes, tous les oiseaux de la nuit forment la première partie de ce concert nocturne, auquel le grillon participe sans interruption. Tout à coup retentissent les hurlements du singe rouge, qui imite à s'y méprendre le terrible rugissement du jaguar et auquel celui-ci ne manque pas de répondre comme pour rectifier de fausses intonations. Ensuite il imite ses affreux grincements de dents quand il se voit entouré de forces supérieures; puis enfin ses derniers rugissements quand il tombe blessé à mort.

Le plus singulier des bruits de la nuit, et certes le plus inquiétant, est celui produit par les alligators et les caïmans lorsqu'ils commencent à se mettre en mouvement pour rôder sur le bord des fleuves. Ce bruit ressemble à un immense soupir étouffé qui s'exhale tout à coup, mais si puissant, qu'on l'entend à un mille de distance. Un d'eux commence d'abord, un autre lui répond, puis un troisième, puis enfin tous ensemble. Certes, de toutes *les grandes voix de la forêt*, celle du caïman est la plus terrifiante.

Si, assez heureux pour être doué d'un sommeil à l'épreuve de pareils bruits, vous avez pu dormir quelques moments; à l'approche du jour, toutes les espèces de la famille des perroquets vous annoncent, par leurs cris joyeux, le lever du soleil; viennent ensuite les doux gazouillements des plus jolis oiseaux de la Guyane. C'était la seule compensation qui pût me faire oublier les inconvénients de la nuit.

Malgré l'intérêt toujours croissant de notre séjour dans la forêt, je ne vis pas revenir, sans une vive satisfaction, nos compagnons de voyage. Peu d'heures après, la vue des préparatifs du retour à la plantation me rendit tout à fait mon humeur joyeuse. Tant il est vrai que l'admiration trop longtemps soutenue amène une tension d'esprit souvent très-fatigante. Cependant, ayant accepté toutes les conséquences de cette excursion, je gardai pour moi mes réflexions. Si l'aveu que j'en fais ici n'est pas en faveur de mon dévouement pour la science, il témoignera du moins de ma sincérité.

Mme L. PRUS.

LE BANQUET DES FÉES.

Comme, afin d'en orner l'autel des sacrifices,
Les anciens de leurs fruits réservaient les prémices,
Sur la table allemande un usage pieux
Prélève, chaque soir, ce qu'elle offre de mieux :
Soit l'or cristallisé, doux travail des abeilles,
Soit le lait épaissi dans le jonc des corbeilles,
Ou la bière écumeuse, ou le nectar vermeil,
Et les premiers raisins mûris par le soleil;
Des fleurs, de blonds épis, des pampres en guirlande
Dans la verte saison couronnent cette offrande;
Le pin de ses rameaux la décore en hiver,

Et sur la nappe blanche on dresse le couvert,
Et, pour en écarter tout malfaisant génie,
Par la main d'un enfant cette table est bénie;
Puis, en priant, on sort d'un pas mystérieux,
Et jusqu'au lendemain chacun ferme les yeux.
Alors, au doux concert de vagues harmonies,
Tous ces esprits légers, tous ces heureux génies
Qui peuplent les forêts, l'air, la terre et les eaux,
La wili qui du lac balance les roseaux,
La sylphide, le nain, le lutin qui, dans l'âtre,
Se joue avec la flamme ondoyante et bleuâtre,
La fée au front de neige, aux lèvres de carmin,
Qui d'un sceptre d'ivoire arme en riant sa main,
Glissant sur les rayons des tremblantes étoiles,
Aux souffles de la nuit ouvrant comme des voiles
Leur écharpe de moire et leurs ailes d'azur,
Ou du foyer éteint quittant l'asile obscur,
Viennent illuminer d'une vive lumière
La salle où les attend la table hospitalière.
Des roses de leur bouche ils effleurent les mets;
Des fleurs, des verts rameaux ils se font des jouets;
Les cristaux dans leurs mains scintillent, et leur danse,
Jusqu'à l'aube du jour, tourbillonne en cadence;
Et si, dans la maison, quelqu'un, pendant la nuit,
Ne pouvant sommeiller, entend ce joyeux bruit
Et voit cette clarté, bien loin qu'il s'en alarme,
Cette clarté lui plaît, ce bruit joyeux le charme;
Car il comprend alors que le peuple lutin
Puisqu'il rit, puisqu'il chante, est content du festin,
Et qu'avant de quitter la demeure endormie
Il répandra sur elle une influence amie.

JULES CANONGE.

EXPLICATION DE L'ENIGME HISTORIQUE.

Isabelle de Castille était fille de Jean II, roi de Castille, dont le règne fut troublé par des guerres incessantes, et sœur de Henri l'Impotent, dont le règne ne fut qu'une suite de désastres. Déposé par ses sujets, il engagea une lutte contre le parti qui appelait Isabelle au trône, mais il fut forcé de céder et de reconnaître sa sœur comme reine de Castille. Pendant ces temps de troubles, Isabelle avait vécu en fugitive et en proscrite; montée sur le trône, elle montra les vertus et les talents qui font les grands souverains. Elle épousa Ferdinand, roi d'Aragon, et les deux époux régnèrent conjointement sur leurs États. On les nommait *les rois*. Elle conquit le royaume et la ville de Grenade sur les rois Maures, qui occupaient l'Espagne depuis le septième siècle. Le siége de la ville dura très-longtemps; les Maures avaient incendié le camp des chrétiens; Isabelle, pour prouver qu'elle ne renonçait pas à son entreprise, fit bâtir à la place du camp une ville qui porte encore le nom de Santa-Fé. *Les rois* furent secondés dans cette conquête par des généraux illustres, et surtout par Gonzalve ou Gonzalès de Cordoue.

Une autre gloire s'attache au nom d'Isabelle; en dépit des murmures et des railleries, elle comprit et protégea Christophe Colomb; son mari ne voulait rien accorder à l'aventurier de génie, mais elle s'écria : « J'y engagerai, s'il le faut, les diamants de la couronne, et le Génois partira ! » Elle fit de son épargne les frais de cette expédition qui ouvrit à l'Espagne une voie immense de prospérité, et ce fut avec un juste sentiment de reconnaissance que l'amiral écrivit sur ses bannières :

Por Castilla y por Leon,
Nuevo Mundo hallo Colon.

Pour Castille et pour Léon, Colomb a trouvé un Nouveau Monde !

Isabelle mourut en 1504, à l'âge de cinquante-quatre ans. Elle laissa trois filles. L'aînée, Jeanne, héritière de ce magnifique apanage, fut mariée à Philippe le Beau, archiduc d'Autriche, fils de Marie de Bourgogne. La mort prématurée de cet époux qu'elle aimait porta une atteinte funeste à la faible intelligence de Jeanne; son esprit s'égara, et elle vécut fort longtemps, mais sans recouvrer la raison. Elle était mère de Charles-Quint, qui réunit en sa main, par héritage, l'Espagne, le Nouveau-Monde, les Pays-Bas; et par élection, l'Empire romain, monarchie immense et complexe dont il soutint dignement le poids. La seconde fille de Ferdinand et d'Isabelle fut Catherine, l'épouse infortunée de Henri VIII, roi d'Angleterre, qui la répudia pour épouser Anne Boleyn. Isabelle, troisième fille de la reine de Castille, épousa Emmanuel le Grand, roi de Portugal.

Économie Domestique.

Ratafia des quatre fruits rouges. — Prenez cassis égrené, groseilles rouges de même, framboises, cerises dont vous coupez la queue à moitié, de chacune égale quantité. Mettez-en à moitié d'un bocal, emplissez-le de bonne eau-de-vie; laissez infuser un mois. Au bout de ce temps décantez sans presser le fruit. Ajoutez six onces de beau sucre concassé par pinte de liqueur. Rebouchez votre vase, et quatre jours après, filtrez au papier gris, ou passez par une chausse d'étamine. Mettez en bouteilles et tenez debout dans un lieu sec.

Remède pour les maux d'yeux. — Prenez des branches de vigne, brûlez-les, recueillez la cendre, faites-la infuser pendant vingt-quatre heures dans de l'eau de puits, et lavez fréquemment les yeux faibles et malades avec cette infusion.

Nous tenons cette recette d'une religieuse garde-malade qui la pratique avec succès depuis trente ans. La séve de vigne est aussi fort bonne pour les yeux malades; on attache au printemps une bouteille à l'extrémité d'une jeune branche de vigne à laquelle on fait une incision; au bout de quelques jours la bouteille est remplie d'une liqueur qui se conserve très-longtemps.

Taches de fruits rouges sur les étoffes. — Pour les enlever, il suffit de mouiller les taches avec de l'eau et de les exposer à la vapeur du soufre brûlant.

Vinaigre aux framboises. — Framboises fraîches, 1 kilogramme et demi; vinaigre rouge et fort, 1 kilogramme; laissez macérer cinq jours; passez sans presser et filtrez.

Compote de fraises. — Faites cuire 125 grammes de fraises avec un verre d'eau; écumez souvent, et lorsque le sirop sera très-fort, mettez-y de belles fraises-mûres, bien lavées et bien égouttées; laissez les reposer un instant dans le sirop; remettez au feu, faites jeter un bouillon et retirez-les.

Vinaigre de roses pour la toilette. — Emplissez un bocal au quart de sa hauteur avec des pétales de roses de Provins et cent feuilles, fraîchement cueillies, remplissez le vase avec de très-bon vinaigre de vin; bouchez, laissez infuser quinze jours, décantez et mettez en bouteilles. Pour s'en servir, on en met une cuillerée dans deux fois autant d'eau de fontaine ou de rivière; ce cosmétique, très-bon pour la peau, est aussi excellent pour la vue.

INDUSTRIE DOMESTIQUE.

Ciments pour raccommoder le verre, la faïence et la porcelaine.

Prenez de l'huile de lin, frottez-en les parties cassées, rapprochez-les, et, pour les tenir réunies, mettez dessus de la cire verte; laissez sécher pendant un mois, puis retirez la cire.

Il y a dans une vésicule des gros limaçons, une substance gélatineuse et blanchâ-

tre, frottez-en les parties cassées, rapprochez-les et laissez bien sécher.

Mettez dans une casserole, sur le feu : un demi-verre d'eau-de-vie, 31 grammes de mastic en larmes, 31 grammes de colle de poisson, 8 grammes de gomme ammoniaque en poudre, mêlez et faites fondre le tout, puis versez-le dans une fiole.

Lorsque vous voudrez vous servir de ce ciment vous poserez la fiole dans l'eau chaude, puis, avant d'en frotter les parties cassées, vous les ferez chauffer pour les réunir ensuite.

Faites bouillir dans l'eau, durant cinq minutes, un morceau de verre blanc, pilez-le très-fin, passez-le au tamis, et posez-le sur un marbre où vous achevez de le broyer en le mêlant avec un blanc d'œuf. Ce ciment doit s'employer de suite.

Maintenant, mesdemoiselles, choisissez le ciment qu'il vous sera le plus facile de faire selon la saison ou selon les lieux que vous habitez.

EXPLICATION DES TRAVAUX.

N°s 1, Col François Ier, le fond est en broderie anglaise, les marguerites s'exécutent au feston découpé, le reste est un mélange d'œillets, de jours, de point turc, de barettes et de feston simple.

2, Manche bretonne; pois ou œillets, feston feuille de rose.

3, Entre-deux assorti à cette manche.

4, Garniture pouvant servir pour manches, canezou, pelisse, etc.; elle se fait au plumetis avec jours dans les feuilles, et est bordée d'un feston feuille de persil.

5, Autre garniture, mais plus haute et moins fine de broderie; celle-ci est destinée à un bas de jupon; elle doit être faite ou tout à l'anglaise ou tout au plumetis, ou bien encore mélangée; les fleurs seraient au plumetis et les feuilles à l'anglaise; les croix t'indiquent les jours qui ne sont pourtant pas indispensables.

6, Coin de cravate; plumetis, avec œillets ou pois et feston feuille de rose.

7, Entre-deux au plumetis.

8, Virginie, au feston.

9, Agnès, plumetis fin.

10, C. A. enlacées, plumetis ou feston.

11, O. C. Feston feuille de rose.

12, Dessin d'une hotte; le numéro de mars t'en a déjà donné une devant servir comme celle-ci de porte-allumettes; ce petit ouvrage, composé de paille et de ruban, était très-joli mais peu solide à ce qu'il paraît, car j'ai appris que plusieurs de nos amies avaient eu le désappointement de voir leur gracieux édifice tomber en ruine entre les mains des frères et des cousins qui venaient chercher au fond de la petite hotte le feu sacré destiné à réduire le Havane en cendres.

Tu prendras donc un morceau de carton (dit *carton de modes*) tu placeras dessus une feuille de *papier tournesol* bleu ou rouge, ayant soin que le côté gras soit sur le carton, tu mettras la planche du journal sur le côté sec du papier tournesol, et avec un poinçon en ivoire ou tout autre objet très-pointu, tu suivras les contours du dessin bien exactement; n'oublie pas surtout de faire les petites croix qui t'indiquent les endroits qui doivent être découpés. Une fois ton dessin tracé, tu découperas le carton en suivant les lignes bleues ou rouges, puis avec de la gomme arabique très-forte (c'est-à-dire que tu mettras beaucoup de gomme et peu d'eau) tu joindras les parties A. A. B. B.; après quoi, tu laisseras sécher le tout; pendant ce temps, tu couperas un morceau de carton rond, de 6 centimètres de diamètre; tu colleras à l'extérieur de la hotte, dans le bas, le long de la ligne BB, toujours avec la même gomme, une bande de papier à lettres d'un centimètre de hauteur, de façon à ce que cette petite bande dépasse en dehors du bord BB; puis avec les ciseaux tu feras des entailles à cette bande pour éviter les plis sous le rond; tu mettras un peu de gomme au rond de carton que tu viens de couper, et sur lequel tu rabattras une à une les parties de la bande. Le lendemain, tu auras un porte-allumettes solide et d'une forme gracieuse, et pourtant ton travail ne sera qu'ébauché; il te faudra encore acheter un bâton de cire à cacheter d'un beau rouge corail, tu le casseras en morceaux et tu en mettras la moitié dans une petite tasse; tu verseras dessus, la valeur de deux petits verres d'esprit-de-vin et tu laisseras cela se dissoudre pendant vingt-quatre heures. Tu prendras une poignée de beau riz non cassé (appelé *riz Caroline*), tu enduiras de gomme assez épaisse l'extérieur de la hotte, tu la rouleras sur le riz; quelques heures après tu remettras de la gomme sur les endroits où le riz n'aura pas pris, et avec des pinces à fleurs tu poseras des grains partout où il en manquera. Le haut de la hotte doit avoir du riz des deux côtés. Quand tu auras posé le riz de manière à ce qu'il fasse rocaille et que tu seras certaine que la gomme est bien sèche,

tu prendras un petit pinceau, tu remueras doucement la dissolution de cire et d'esprit-de-vin et tu donneras une première couche à ton riz; dix à douze minutes après tu recommenceras l'opération, et quand tu l'auras faite cinq ou six fois, tu te trouveras posséder un porte-allumettes imitant parfaitement les racines de corail; aux deux dernières couches tu enduiras aussi de cire le fond, le dessous et l'intérieur de la hotte, afin que tout soit du même rouge. Quand tu seras satisfaite de sa nuance, tu prendras de la mousse très-verte que tu mettras dans le porte-allumettes, ayant soin de ne pas trop l'emplir, puis tu feras acheter des allumettes de différentes couleurs et tu les disposeras dans la mousse en faisant des dessins, soit des cercles, soit des étoiles. J'ai fait ce petit ouvrage sur le modèle que je te donne, tu n'as donc pas à craindre que les mesures ne soient pas exactes. Tu ne dois guère pour le tout dépenser plus d'un franc cinquante.

13, La hotte terminée.

14, Dessin à faire soit au crochet, soit au filet brodé en reprise; ce modèle peut servir pour dessus de table, couvre-pieds, etc.

Le n° 15 est une bordure qui peut s'adapter à ce dessin ou s'employer isolément.

Les n°s 16 et 17 te donnent le patron d'une pèlerine basquine pour petite fille : ce gracieux vêtement, d'une forme toute nouvelle, se fait ou de la couleur de la robe ou d'une couleur tranchante ou blanc, et c'est le plus souvent ainsi; le patron 16 t'indique la pèlerine, il se coupe en biais si l'étoffe est à raies ou à carreaux, droit fil si l'étoffe est unie; le devant doit être fermé par des boutons et les deux petits bouts se joignent à la ceinture sur laquelle doit être montée la basquine 17, laquelle basquine s'ouvre sur le devant; si l'on exécute ce modèle en étoffe un peu forte, il peut servir pour les jours froids ou humides; si au contraire on choisit une étoffe légère, telle que la mousseline ou le jaconas, il faut orner cette basquine ou d'une petite dentelle ou d'une simple broderie.

Ici finit la petite édition.

18, Garniture guipure pouvant servir pour manches pagodes, canezou, mantelets, robes de baptême, etc.; elle est mélangée de festons, de broderie anglaise, de barettes au feston, de roues, et puis enfin bordée d'un feston feuille de rose; ce dessin a le double avantage d'être joli et vite fait.

19, Quart d'un mouchoir; il se fait au plumetis, point de sable, point de plume, festons et œillets, il doit être bordé ou d'une valencienne pas très-haute ou d'une dentelle de Venise.

20, J. F. enlacées, plumetis avec mélange d'œillets ou de pois.

21, Madeleine au plumetis, œillets et jours.

22, H. plumetis.

23, Entre-deux, plumetis avec jours.

24, É. C. plumetis; pois ou œillets.

25, Modèle d'une *corbeille Fontange;* chez madame Marie Soudant, nous avons vu cette carcasse recouverte en laine de deux couleurs, rouge et verte, toutes les deux ombrées; l'une des côtes était verte, l'autre rouge et ainsi de suite alternativement; quant à la manière de s'y prendre pour la recouvrir, rien n'est plus facile; relis l'indication donnée en février au sujet du bénitier. Si tu voulais employer du crochet, je t'inviterais encore à te souvenir de l'explication de la *corbeille Lavallière* de notre Numéro de mars, moins les glands.

26, C. T. Plumetis, jours et œillets au feston.

27, Rond d'un bonnet pour le plumetis; je pense pouvoir bientôt t'envoyer une forme de bonnet nouvelle, je sais que cela te fera plaisir, que me faut-il de plus pour exciter mon zèle?

28, Passe du bonnet; inutile de te dire que le rond, pour qu'il soit gracieux, doit toujours être en biais.

29, J. F. enlacées, au plumetis ou au feston.

30, Camille, au plumetis avec œillets ou pois.

31, Aline, tout œillets ou tout pois ou bien alterné œillets et pois.

32, Patron de grandeur naturelle de la pèlerine basquine dont je t'ai donné l'explication aux n°s 16 et 17.

33, Basquine.

34, Patron de petit béguin; ce modèle est d'une forme parfaite, il se fait en batiste ou en jaconas et doit être garni d'une petite dentelle ou d'une légère broderie.

35, La pièce du milieu du béguin.

36, Dos d'une robe pour petite fille de cinq à six ans; par sa forme elle fait en même temps robe et gilet; pour la réussir, rapproche les morceaux par lettres alphabétiques; la robe qui m'a suggéré l'idée de t'envoyer ce patron était en mousseline rose avec gilet de piqué blanc fermé par de délicieux boutons roses, j'allais dire boutons de roses tant ils en avaient l'air : sur la petite jupe il y avait deux volants festonnés; les manches et les basques étaient entourées d'une petite garniture également festonnée. La charmante petite fille qui portait cette robe, avait un chapeau rond en paille guipure; pour se représenter cette paille on n'a qu'à se rappeler la dentelle dont elle porte le nom. Rien n'est joli comme tous ces costumes d'été qui, aux Tuileries, rivalisent de fraîcheur, de grâce, je dirais même de coquetterie; car toutes

les mères en ont pour leurs fillettes; celles-ci s'y prêtent merveilleusement, et il ne faut pas s'étonner d'entendre souvent ces graves personnes de huit à neuf ans discuter sur les cachemires de l'Inde et la dentelle de Chantilly beaucoup mieux qu'elles ne sauraient le faire sur leur histoire de France ou leur géographie.

L'on trouve maintenant des cotons de toutes les nuances, résistant parfaitement au blanchissage; aussi ne voit-on que robes à volants festonnés; ici je parle pour nous, car cette mode a pris un tel développement que la robe la plus simple ne se fait plus à jupe unie; c'est bien notre affaire à nous qui mourions d'envie de nous *volaniser*; en fait d'objets festonnés en couleur, je dois te signaler une nouveauté qui me paraît très-jolie pour cols du matin et de campagne : ce sont des cols avec manches pareilles, en étoffe de couleur unie, en *étoffe de couleur* tu as très-bien lu; on les fait aussi en étoffe fond blanc à pois, soit lilas, soit bleus, soit roses; leur forme est assez grande et ils sont la plupart entourés d'une petite garniture festonnée de la couleur des pois, et qui doit se tuyauter; d'autres se font tout plats avec une simple piqûre, les manches doivent toujours être en rapport. J'ai vu ainsi beaucoup de chemises de nuit, et c'est une petite fantaisie peu coûteuse, puisque cette toile à pois ne se vend que 50 à 60 c. le mètre; avec 1 fr. 50 c. j'ai eu mon col, la guimpe et les manches. Mais revenons à la petite robe.

37, C'est le petit côté.

38, La basque qui doit être adaptée au petit côté.

39, Le devant qui fait gilet; on peut aussi bien le faire pareil à la robe que d'une couleur tranchante.

40, Le devant formant le corsage de la robe.

41, La petite manche pagode.

42, Autre manche mais courte, pour les robes décolletées; celle-ci est à bouillon et doit être froncée dans le haut comme dans le bas, c'est-à-dire que l'ampleur se perd dans de gros plis plats; les deux entailles qui sont dans le bas t'indiquent où ces plis doivent commencer. On pose ordinairement sur ces manches de gros nœuds à bouts flottants.

Je ne puis me décider à te quitter sans te faire part d'une heureuse économie que ma mère vient de m'apprendre. Dans toutes les courses que je fais avec tant de plaisir à ton intention, j'avais remarqué aux étalages de différents magasins de nouveautés, de charmantes toiles perses pour robes du matin; je désirais vivement m'en donner une, mais les façons et les garnitures de nos robes coûtent si cher que je n'osais me passer cette fantaisie; j'en parlai à ma mère, qui me dit : « Si la façon te fait peur, fais-la toi-même et ne la garnis pas. — Mais je ne puis, lui dis-je, et le corsage? — Oh! on s'en passe!» Pas de corsage, ceci me paraissait étrange! pourtant je me risquai, j'achetai la robe, je fis le jupon, espérant qu'une idée me viendrait. L'idée n'étant pas venue, j'avais toute confuse remis l'étoffe dans mon armoire, lorsqu'un matin ma mère entra dans ma chambre : « La robe ne se finit donc pas, me dit-elle? — J'ai fait le jupon, chère mère, et votre fille est à bout de science! » Alors, elle s'empara de l'étoffe, prit le patron du caraco ou veste grecque que notre journal a donné dans le mois de février, et après en avoir coupé un pareil et qui se trouvait tout à fait à ma mesure, elle prit des bandes larges de 7 centimètres, elle les bâtit en droit fil sur endroit devant, en bas du caraco, ainsi qu'au bas des manches; sur le bord de ces bandes elle traça des festons qu'elle me fit coudre à points perdus, ensuite je découpai et ayant retourné les dents, je fis un ourlet à l'envers, j'eus par ce moyen une jolie garniture qui ne me coûtait rien. Je pris des boutons de bois un peu bombés que je recouvris avec les échancrures des manches et du cou; j'en plaçai un au milieu de chaque dent du caraco; sous les boutons je mis des agrafes et je fis des arrêts au côté gauche; mon jupon fut monté sur un ruban, après quoi j'embrassai ma chère mère bien tendrement, car j'avais, grâce à elle, une charmante toilette du matin qui ne me coûtait que 8 francs!

Je réclame encore quelques minutes pour te faire part d'une autre petite découverte qui a aussi son mérite; il s'agit de la *balle-brosse* qui sert à nettoyer les robes et tous autres objets en soie; cet ouvrage bien facile, peu coûteux, est d'une grande utilité.

Si tu as des laines à tapisserie dont les couleurs soient passées, tu peux ici les employer avantageusement; dans le cas où tu n'en aurais pas, achète 62 grammes de grosses laines blanches, tout ce que tu trouveras de plus commun, dévide cette laine sans serrer, fais une balle grosse comme les deux poings, entoure cette balle de flanelle blanche; pour cela, coupe un rond de flanelle de 35 centimètres de diamètre, mets la balle de laine dedans, prends la circonférence, fais-y un petit rempli, puis plisse à gros plis plats de manière qu'il ne te reste qu'un petit trou rond de la grandeur d'un centimètre; coupe un morceau de ruban de toile de 23 centimètres de longueur, couds



Journal des Demoiselles.

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

'année.

N° 171.

les deux bouts sur ce trou, c'est ce qui te servira pour passer la main, en brossant ainsi tu auras plus de force; demande ensuite à ta mère tous les vieux morceaux de tricot de laine ou de flanelle qu'elle peut avoir, taille deux ronds de 38 centimètres de diamètre, ourle-les, passe des cordons dans ces ourlets, ce qui te fera un petit sac; lorsque tu auras une robe de soie ou un mantelet à brosser, tu enfermes ta balle dans un de ces ronds de flanelle ou de tricot de laine, laissant l'ouverture du côté où tu as déjà cousu ton cordon de toile; si tu voulais frotter une robe de couleur claire, tu aurais soin de changer l'enveloppe. Cette balle-brosse a le grand avantage de ne point érailler ni la soie, ni les garnitures, de ne point faire de faux plis, et laisse à l'étoffe tout son brillant.

43, Petite bavette.

J'allais te dire adieu, oubliant de te donner la description de notre gravure.

La jeune fille porte une robe de popeline unie, le devant de la jupe et le corsage sont décorés par des rubans de taffetas n° 5, posés à plat et retenant des pattelettes faites avec ce même ruban; l'ouverture des manches qui laisse apercevoir la sous-manche de mousseline unie, est également garnie; le tour des basques, le tour du cou, et le dessus des manches ont de plus une petite frange de 3 centimètres. Le corsage est assez ouvert pour laisser voir une chemisette montante et à jabot, il est seulement retenu par deux nœuds sans bouts. Les cheveux à racines droites, sont ornés de velours pareils à ceux des poignets. La garniture de la robe peut se faire de différentes manières; ainsi, je l'ai vue d'abord telle que je viens de te la décrire, seulement les rubans étaient d'une couleur tranchante sur celle de la robe. Cette robe était en taffetas d'Italie gris-cendre de rose; sur la jupe il y avait trois volants, au bord desquels se trouvait le même ruban écossais, mais beaucoup plus large que celui des garnitures du corsage et posé à plat avec franges; quant au corsage, il n'avait aucune différence avec celui-ci.

La petite fille a une robe de mousseline brodée; au-dessus des volants est un bouillonné dans lequel on a passé un ruban; le corsage à revers avec une petite garniture, est surmonté du même bouillon, la pièce du milieu est composée de bouillon et d'entre-deux, le dernier entre-deux est bordé d'une toute petite garniture; les manches sont faites dans le même genre que la pièce de devant, seulement la garniture qui tombe sur le bras est un peu plus haute; celle des pantalons est assortie à la robe.

Le petit chapeau *batelière* en paille d'Italie est entouré de fleurs des champs. Enfin, cette toilette est complétée par un velours noir retenant une croix en turquoises, et des mitaines en filet.

Le petit garçon a une veste, ou blouse en coteline, garnie de deux velours dont un très-large, sa chemisette très-ample retombe sur un nœud de ruban qui lui-même retient la petite jupe pareille à la veste; le pantalon et le col sont en broderie anglaise, les petites manches bouillons ont un poignet également brodé. Son chapeau en feutre ou en paille de fantaisie, a une plume d'autruche retenue par un nœud de velours.

Explication du rébus de juin. — Tu as lu aussi facilement que de l'écriture ces trois notes de musique, *Mi, La, Mi*, tu n'as pas eu plus de peine à reconnaître un *cep* de vigne, des *œufs*, moins encore pour la valeur du chiffre *un* qui les suit; la lettre N ainsi placée fait *un n mi*. Tu voudras bien prendre le C devant une haie pour *c'est*, et remarquer que ce cheval est au *trot*, et tu diras: *Mille amis c'est peu, un ennemi c'est trop;* je t'abandonne cette pensée pour ce qu'elle vaut; j'en accepte bien volontiers la seconde partie; mais je dirais tout aussi volontiers, mille amis c'est beaucoup, si tant est que ce ne soit pas trop.

Adieu, à bientôt, à toujours plutôt, car lorsque je ne t'écris pas, je songe à toi.

E. E.

ÉPHÉMÉRIDES.

25 JUILLET 1794 (7 thermidor). — MORT D'ANDRÉ CHÉNIER.

André Chénier était né à Constantinople le 29 octobre 1762, il fut élevé en France. Il se livra aux lettres dès sa jeunesse; formé à l'école des Grecs, il donna à la poésie française une fraîcheur, une sève que depuis longtemps elle ne connaissait plus; malheureusement, on déplore qu'un si bel instrument poétique soit consacré à chanter des idées licencieuses. La révolution française vint ajouter à la lyre de Chénier une corde plus sévère et plus mâle. Il accueillit les idées généreuses de la révolution avec enthousiasme, mais il se révolta contre ses excès. Il s'offrit à défendre Louis XVI; flétrit dans ses vers énergiques les tyrans qui se cachaient derrière le fantôme de la liberté, et il eut enfin l'honneur de devenir victime à son tour. Il fut arrêté à Passy et

conduit à la Conciergerie. Déclaré ennemi du peuple, convaincu d'avoir *écrit contre la liberté et défendu la tyrannie*, il fut condamné à mort. La sentence fut exécutée le *sept thermidor*. Chénier se trouva dans la charrette illustrée par tant de nobles victimes, à côté du poëte Roucher. Ils parlèrent de poésie à leurs derniers moments, et récitèrent de mémoire la première scène d'*Andromaque :*

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle, etc.

Ils montèrent ensemble à l'échafaud. — *Pourtant, j'avais quelque chose là!* dit Chénier en touchant son front, qui allait s'incliner sous le couteau.

On ne lit jamais sans émotion les derniers vers de Chénier, écrits dans sa prison et restés inachevés :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud, j'essaie encor ma lyre;
Peut-être est-ce bientôt mon tour.
Peut-être avant que l'heure, en cercle promenée,
Ait posé, sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera mes paupières.
Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être en ces murs effrayés,
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,
Remplira de mon nom ces longs corridors sombres.
. . . .

Les vers ne sont pas finis, et deux jours après, la France était délivrée.

MOSAIQUE.

Prenez soin des minutes et les heures se garderont elles-mêmes.

FRANKLIN.

La politesse est la sœur de la charité.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

A mesure qu'on est raisonnable, on apprend de plus en plus à se modérer, parce qu'on ne veut que ce qu'il convient de vouloir pour être heureux.

BOSSUET.

RÉBUS.



Paris.—Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

CLUNY.

A quatre lieues de Mâcon, et presque sur les confins de la Bourgogne méridionale, la jolie petite ville de Cluny se cache entre de grandes montagnes, couvertes encore de belles forêts. Bâtie sur le penchant d'une haute colline, elle s'abaisse doucement dans une riante vallée embellie et fécondée par les sinuosités de la Grosne. Cette rivière court des monts du Beaujolais à la Saône, arrose en passant les prairies clunysoises, embrasse la ville dans ses replis, et vient former, comme à ses pieds, une large et fraîche cascade. A voir les murs presque intacts, entourant une enceinte aussi vaste que celle de Mâcon, et remplie de jardins et de champs labourés; à voir les bastions, les tours rondes et carrées qui flanquent les murs; à regarder ces portes antiques, armées encore de leurs mâchicoulis; à suivre de l'œil enfin des rues étroites, sombres, sinueuses, escarpées, et les débris des cloîtres qui survivent à tant d'autres ruines, la pensée remonte involontairement au temps du moyen âge, et l'on reconnaît que Cluny dut être quelque chose de grand à cette époque dont le génie de quelques écrivains modernes a réveillé le souvenir.

Aujourd'hui les actes de l'état civil, les fêtes et les bals, l'école des enfants, la prison, l'audience des plaideurs, les guinguettes et les jeux de quilles des artisans, les salles de spectacle, tout est confondu dans les débris de l'ancienne abbaye : ce qui n'est pas destiné aux usages publics, est loué aux particuliers qui ont établi leurs boutiques dans les cloîtres, entourant une vaste et magnifique cour, conservée intacte encore, ainsi qu'une partie des immenses jardins, décorés de longues avenues de grands arbres, de plates-bandes toutes fleuries et de belles pièces d'eau.

Mais ce n'est pas autour de ces constructions assez modernes, de ces jardins, de ces longs espaliers plantés par les moines que l'on doit rechercher la mémoire du passé : là aussi se voyait une belle et noble église, tout à la fois centre de civilisation et luxe monumental du moyen âge. En 1811, bien que la main des spéculateurs eût déjà dispersé et vendu les pierres du temple saint, bien qu'un grand chemin coupât déjà la moitié de l'auguste basilique, cependant trois énormes clochers, le grand portail, surmonté de sa rose, et encadré de deux grosses tours carrées, quelques arceaux interrompant le bleu du ciel, les vieilles colonnes du chœur encore debout, l'abside presque intacte avec ses vieilles peintures et quelques chapelles des bas-côtés, témoignaient encore de la grandeur du colossal édifice.

Aujourd'hui, hors un clocher et une chapelle, tout a disparu.

Ce chef-d'œuvre, dont la destruction entière est à jamais regrettable pour les arts, a été l'immense foyer d'une vie morale, d'un mouvement social que notre siècle comprend à peine. Qu'il nous soit permis de nous rattacher à quelques débris, qui vont bientôt disparaître, et d'évoquer de la tombe le souvenir de ces moines qui dorment d'un sommeil si irrévocable. La vie monastique n'excite guère de nos jours la curiosité mondaine, et cependant c'est aux établissements religieux du moyen âge, aux longs et infatigables travaux des cloîtres, que nous devons la civilisation moderne.

Les monastères ont duré près de quatorze cents ans dans notre pays; ce seul fait suffit pour qu'un esprit sérieux apporte une grave attention aux institutions monastiques. Il faut de profondes racines dans les lieux et dans les temps pour qu'un établissement compte autant de siècles. On ne saurait citer dans le passé beaucoup d'institutions humaines auxquelles ait été réservée une pareille destinée.

Les moines ont une origine orientale. Les habitudes contemplatives de l'Orient, l'exaltation du sentiment religieux, jointes aux inclinations rêveuses de la nature humaine, devaient jeter là plus qu'ailleurs, dans les pratiques de l'austérité, et disposer les imaginations à fuir le bruit du monde. Les traditions judaïques, la secte des Esséniens

en particulier, semblent les précurseurs des ordres monastiques, dont quelques-uns vont chercher leurs modèles jusque dans la vie des prophètes Élisée et Élie. L'apparition du christianisme ne tarda pas à faire passer les chrétiens orientaux par les divers degrés de la vie solitaire, au milieu d'une société vieillie et corrompue. Les temps de persécutions religieuses et de désordre moral, remplirent les déserts de la Thébaïde. Quelques hommes d'abord se séparèrent du monde, se livrant à toutes les austérités de la vie ascétique; d'autres se réfugièrent au milieu des forêts, absolument seuls, livrés aux pénibles pratiques de la vie érémitique. Ceux-là, choisissant un moyen terme entre la solitude absolue et les avantages de la communauté, construisirent, les unes près des autres, des cellules qu'ils continuèrent d'occuper seuls, et prirent le nom de moines, ne se réunissant que dans leurs exercices religieux. Ceux-ci, obéissant encore plus aux instincts de sociabilité humaine, se rassemblèrent dans une habitation commune; c'est le monastère, tel que nous le connaissons en Europe.

Aux moines innombrables que l'on comptait en Orient par cent mille, il fallait imposer une règle commune : saint Basile, vers la fin du quatrième siècle, en écrivit une qui fut bientôt acceptée par tous les monastères d'Orient; elle y règne encore aujourd'hui, ainsi qu'en Russie, où la civilisation est encore, à tant d'égards, orientale.

Au sixième siècle, saint Benoît avait écrit les statuts de l'ordre qui porte son nom, et fondé en Italie l'illustre monastère du mont Cassin; son disciple saint Maur passa les Alpes avec quelques compagnons, et nous apporta la règle de son maître, qu'il appliqua aux monastères de Glanfeuil en Anjou, et de Saint-Maur-sur-Loire. Cette règle fit de rapides progrès, et saint Grégoire le Grand s'honora de la commenter.

Les monastères de l'ordre de Saint-Benoît se multiplièrent à l'infini : dans ces temps de barbarie, c'était le seul asile où l'on pût trouver quelque sûreté. Mais dès le huitième siècle, le relâchement s'étant introduit dans les cloîtres, ils subirent une réforme générale dans la grande assemblée d'Aix-la-Chapelle, en 817, où l'on renouvela la promulgation de la règle sévère du mont Cassin.

L'ordre de Saint-Benoît, dès avant le concile de Constance, avait donné au monde, quinze mille saints, vingt-quatre papes, deux cents cardinaux, quatre cents archevêques, sept mille évêques et fondé quinze mille soixante-dix monastères. Dans ce magnifique mouvement religieux, la part de l'abbaye de Cluny fut des plus grandes et des plus belles.

Le village de Cluny, appartenant au comte de Bourgogne, Guillaume le Pieux, fut abandonné par lui à Saint-Odon, qui fonda son monastère vers l'an 909, la onzième année du règne de Charles le Simple. Saint Maïeul lui succéda et fit bâtir l'abbaye de Saint-Marcel, près Châlon-sur-Saône, en 960. Parmi les nombreux abbés qui succédèrent à ces deux saints illustres, on doit citer saint Hugues, homme de grandes qualités, et qui jeta les premiers fondements de cette magnifique basilique, qui ne le cédait en grandeur qu'à Saint-Pierre de Rome. Il faut qu'une institution ait déjà acquis beaucoup d'empire sur les esprits, pour qu'elle se manifeste à l'extérieur par de grands édifices; il faut que la religion soit puissante, avant qu'on lui élève un beau temple. Lorsque les magnifiques cathédrales gothiques ou romanes ont été érigées, c'est que le culte était fort, et les fidèles fervents et nombreux.

L'église de Cluny appartenait à ce qu'on est convenu d'appeler architecture romane; c'est-à-dire, à cette architecture qui, d'un côté, prenant son point de départ au temps de la corruption des arts du Bas-Empire, se prolonge de l'autre jusqu'à l'époque gothique. Cette église, si elle était encore debout, serait une des merveilles de l'art roman en Europe, où les temples gothiques ont surtout prévalu. La cathédrale de Cluny fut moins remarquable peut-être par l'élégance des proportions ou la richesse des ornements, que par l'austérité de ses formes et la grandeur de ses dimensions. Elle était bâtie au bas de la colline, sur laquelle la ville et l'abbaye reposaient et dirigée de l'occident à l'orient, selon l'usage de ces temps. On descendait d'abord

par cinq larges degrés circulaires à un vaste espace vide, où s'élevait une croix de pierre; on traversait une première église dont on voit encore les arches debout. La grande voûte de cette église, bâtie en bonnet carré, avait plus de cent pieds d'élévation, elle était éclairée par vingt-deux vitraux. Cette partie intérieure du gigantesque monument de Cluny n'a été élevée qu'en 1280, sous Rolan Ier, vingtième prieur de l'abbaye.

La grande basilique avait quatre cent dix pieds de long et était bâtie en forme de croix archiépiscopale; elle avait ainsi deux croisées, longues chacune de deux cents pieds; elle se partageait en cinq nefs, contenant plus de trois cents fenêtres. Sur la croisée principale s'élevaient trois clochers, dont deux contenaient chacun quatre grandes cloches; le troisième en avait dix-huit. Les clochers offraient un aspect magnifique; ils appartenaient à la plus pure élégance romane. Le chœur seulement avait deux cent vingt-sept stalles pour les religieux. Cette église, commencée en 1089, ne fut achevée qu'au commencement du treizième siècle: l'ogive que l'on reconnaît dans ce monument ne l'empêche pas d'appartenir au style roman, car, à cette époque, l'art gothique n'existant pas, l'ogive ne caractérisait encore aucun système d'architecture. On attribue le plan de ce superbe édifice à un moine nommé Ezlon, *lequel avait beaucoup d'éloquence et d'érudition*, dit naïvement la chronique.

L'homme le plus remarquable de tous les abbés de Cluny fut sans contredit Pierre Maurice, surnommé le Vénérable, qui fut élu en 1122, à l'âge de trente ans. Des nombreux auteurs qui ont parlé de lui, il n'en est aucun qui ne loue son humilité, son onction, ses lumières, la gravité de ses mœurs, sa tendresse de cœur; la beauté de sa taille et de son visage, le timbre ravissant de sa voix, ne sont pas oubliés non plus par ses biographes. Dans la querelle des papes Innocent II et Anaclet, Pierre le Vénérable se décida pour Innocent, qui vint consacrer la superbe basilique dont Urbain II avait déjà béni le grand autel. Pierre eut une large part dans la croisade prêchée par saint Bernard, qui lui écrivit à cet effet des lettres qui témoignent de son respect pour le saint abbé. Quelque temps après, l'abbaye de Cluny réunit, sous la protection de Pierre, les deux plus grands génies du temps; Abeilard, qui y mourut en 1142, et saint Bernard, qui s'unit alors à lui dans une sainte amitié, après l'avoir combattu avec toute la chaleur de son zèle et de sa conviction. Il reste environ deux cents lettres de Pierre à ces deux illustres amis, auxquels il ne survécut que peu d'années. Mais avec Pierre le Vénérable s'éteignit la véritable splendeur de Cluny, et je pourrais dire l'époque héroïque du monastère. On ne verra plus revenir ces temps où la royauté féodale de Hugues-Capet allait en pèlerinage au tombeau de saint Maïeul, alors que les vertus et la puissance morale des abbés avaient une si grande influence sur les affaires de l'Europe et du monde entier, à la seconde partie du treizième siècle.

L'abbaye eut encore cependant quelques beaux jours, quand Innocent V et saint Louis, accompagné de sa sœur, vinrent y séjourner. Cette sainte femme, touchée des vertus des moines, voulut finir ses jours à Cluny, auprès d'eux. Parmi les inscriptions célèbres, on trouve la sienne, dont l'étonnante simplicité frappe tout d'abord: « L'an du Seigneur 1286, le mercredi de la Pentecôte, mourut Pernette, femme de Hugues Guichard, marquis, qui gît ici. Que son âme repose en paix. » Pernette passa quinze années à Cluny, où elle donna l'exemple de toutes les vertus chrétiennes.

Cependant dès la fin du treizième siècle, la décadence de l'abbaye se fit de plus en plus sentir; au temps des guerres de religion, elle fut successivement la proie des Guises et des Huguenots, puis ensuite Richelieu et Mazarin s'en emparèrent.

En 1750, le cardinal de la Rochefoucauld, abbé de Cluny, disait tristement, en faisant construire les cloîtres subsistants encore: Je bâtis, mais cent ans ne se passeront pas avant que notre maison ne soit détruite.

En effet, lorsque l'Assemblée constituante rendit son décret du 13 février 1790, qui détruisait cet ordre monastique, elle ne faisait guère que constater une ruine déjà

accomplie. Les jours d'effroi étaient arrivés, et bientôt parurent aux environs de Cluny les bandes dévastatrices qui parcouraient alors la France; mais les habitants de Cluny se levèrent en masse pour défendre du pillage leur noble abbaye. Ce grand service rendu au monastère par les habitants de la ville fut comme le dernier adieu de Cluny à ses moines. Le 29 juillet 1790, la législation souveraine avait prononcé sans retour la destruction de tout établissement monastique.

Alors ce fut un spectacle lamentable. Les pauvres moines s'exilèrent tristement de leur antique asile; les vieillards, l'âme pleine de regrets, ne comprenaient point qu'on ne leur permît pas d'y mourir. Les jeunes religieux, inquiets de l'avenir, se réfugiaient sur une terre étrangère ou se jetaient dans le siècle sous des vêtements nouveaux. Des hommes encore existants se ressouviennent de la tristesse vénérable avec laquelle un vieux moine alla fermer pour jamais, en pleurant, la porte de l'auguste monastère. C'était son dernier acte de possession, sa dernière marque d'attachement, son dernier adieu.

Cependant les passions populaires s'exaltent; 1793 arrive avec ses orgies; la ville devient propriétaire des bâtiments monastiques, et l'on se hâte de faire tomber sous le marteau, la belle église romane; les chapelles sont détruites, les grilles arrachées, les autels et les tombeaux eux-mêmes, renversés; on brise les vitraux, les statues; on déchire les tableaux. L'une des plus belles peintures de la chapelle Bourbon, celle que Prudhon, enfant de Cluny, jugeait la plus précieuse de toutes, n'est pas plus respectée. Après cet effrayant désastre, la ville souffre que des spéculateurs achètent cette grande basilique vide, nue, mais si belle encore, pour en vendre les pierres et enrichir les démolisseurs. C'en est fait, les marchands sont maîtres du temple; on leur a livré la maison de Dieu; on enlève les pavés; on ébranle les colonnes; on fait de l'immense édifice une vile carrière. Dans cette œuvre de destruction, des hommes périssent et des accidents épouvantables font croire que les vengeances de Dieu ont voulu signaler la ruine du saint temple. Des clameurs d'indignation et de regret s'élèvent de toutes parts; le pouvoir consulaire en est ému, et la suspension des démolitions commencées est prononcée par un arrêté des consuls : hélas! il n'est plus temps, le sacrifice est consommé.

On dit que Napoléon, passant par la Bourgogne pour aller à Milan poser sur sa tête impériale la couronne de fer de Charlemagne et de Constantin, reçut à Mâcon la municipalité clunysoise qui le conjurait d'honorer leur ville d'une visite : « Vous avez laissé vendre et détruire votre belle église, leur répondit brusquement l'Empereur; allez, vous êtes des Vandales.

Cependant les remords passagers s'éteignent, la destruction continue; les grandes nefs, les collatérales sont mises à terre de 1809 à 1811; les beaux clochers ne devaient pas survivre, et l'on se souvient encore à Cluny de l'effroyable bruit qui secoua la ville à la chute de la plus grosse tour : ce fut comme le canon de détresse. On ne sauva rien, ni les colonnes du chœur ni les vieilles peintures de l'abside. Cependant un décret de la Commune, comme par une aumône administrative, laissa seulement debout un clocher méridional, et une chapelle où gisent quelques informes débris.

On trouve encore dans la bibliothèque de magnifiques manuscrits, écrits et peints par les moines; la main, en les parcourant, frémit de respect en touchant ces restes précieux de tant de vertus ignorées et de tant de trésors de science conservés pour nous, sous les vieux arceaux de ce monastère aujourd'hui silencieux et désert.

Mlle Noémie Thurel.

re les
iit de
Dans
mmes
tables
u ont
mple.
regret
onsu-
s dé-
e par
t plus

Bour-
ır sa
r de
ı Mâ-
con-
site :
votre
ment
iales.
'éter-
indes
re de
e de-
vient
ii se-
resse
resse.
hœur
pen-
e par
eule-
t une
hris.
ie de
eints
cou-
res-
es et
ervés
e ce
sert.



Dessiné par Clara Angoin d'après Metzu. — Gravé par Nargeot

UNE DAME

[illegible]

[illegible] — 21e année N° VIII

GABRIEL METZU.

I.

Sur le bord d'un de ces canaux qui sillonnent la ville d'Amsterdam et donnent un cachet pittoresque à cette magnifique cité, bâtie avec tant de patience au milieu du sable et de l'eau, se cachait dans un petit coin, il y a environ deux cents ans, un modeste cabaret. Les murs étaient de briques, selon l'usage du pays. A droite et à gauche de la porte, une double fenêtre aux vitres étroites et bien luisantes, permettait de voir à l'intérieur de la salle, où quelques tables vernissées chaque jour avec soin, recevaient les coudes des buveurs, assis entre un pot de genièvre et une pipe de terre. Là, vous n'eussiez pas entendu ces éclats de voix, ces rires immodérés, ces chants joyeux qui, même en Allemagne, signalent aux passants le voisinage d'une taverne. C'était, comme dans tout le reste de la Hollande, un lieu grave où l'on buvait paisiblement, où l'on fumait de même; et il ne s'y élevait de rumeur que si, le dimanche, les artisans venus là pour se reposer, se livraient à leurs dissertations favorites sur la Bible.

Jamais, du reste, un riche bourgeois ne franchissait le seuil de ce cabaret. Le bourgeois d'Amsterdam ne dérogeait pas ainsi à sa dignité; et si, par hasard, il allait chercher au dehors une distraction momentanée, c'était pour retourner bientôt chez lui, soit se livrer à des calculs financiers, soit admirer silencieusement ses magnifiques collections de tapis, de laques, de vases de la Chine, de tableaux, de gravures et de livres.

Dans ce cabaret, le seul être vraiment animé, remuant, joyeux et pour ainsi dire méridional par la vivacité de ses reparties, c'était le maître de céans, le cabaretier. A voir sa large face tout empourprée, son ventre rebondi, à le juger par le regard d'affection dont il caressait une bouteille placée en permanence auprès de lui, on pouvait penser, que cet homme n'était guère Hollandais que par le nom, et qu'il n'entendait rien à l'économie si chère à sa nation. Ce n'est certes pas lui qui eût contribué pour un florin à l'entretien des digues et des dunes qui empêchent la Hollande d'être submergée par les flots de la mer, et il eût assisté stoïquement à la ruine du pays, pourvu qu'au dernier moment Bacchus lui eût laissé une petite provision de sa liqueur automnale.

Une femme au visage doux et résigné servait les buveurs, tandis que trois ou quatre enfants s'amusaient sans bruit avec les quilles que les joueurs avaient laissées à terre.

En ce moment, un homme s'approcha de la porte, en prit le loquet d'un air irrésolu, puis entra et salua gravement. Nul ne s'était retourné, nul n'avait fait attention à lui.

C'était un personnage de bonne mine. Son costume, sinon riche et recherché, du moins élégant et confortable, annonçait de l'aisance et du goût. Son justaucorps de drap noir doublé de soie et attaché par une longue rangée de petits boutons, son large collet de toile fine et bien empesée, sa chaussure irréprochable, son feutre garni de deux belles plumes, et enfin, sa longue canne à pomme d'or, tout indiquait une nature distinguée, amie du soin et de l'ordre. En outre, ses traits, qui manquaient peut-être de régularité et d'idéal, offraient l'indice certain de la bienveillance et de la douceur.

Il ôta un de ses gants de peau de daim et tendit sa main nue au maître du cabaret.

Celui-ci, peu habitué sans doute à d'aussi belles visites, demeura stupéfait, et son bras, qui tenait un verre à la hauteur de ses lèvres, demeura comme pétrifié. Cependant le franc compagnon n'était pas homme à se laisser longtemps dominer par la surprise ou l'émotion; touchant donc légèrement le bord de son chapeau crasseux où une ficelle remplaçait le galon, il dit avec un gros rire :

« Ah! ah!.... seriez-vous par hasard maître Cornélius Van Kruysch, le brocan-

teur?... Je vous préviens que je n'ai rien de prêt, rien à vendre...

Attendez. Femme, combien me reste-t-il de bouteilles de vin?

— Trois.

— Pas davantage?

— Non.

— En ce cas, mon cher monsieur, il faudra que je recommence bientôt à travailler, hélas!... dans huit jours, vous aurez de quoi choisir. »

L'étranger leva légèrement les épaules en soupirant. La vue de cette dégradation l'affligeait jusqu'au fond du cœur.

« Quoi! dit-il, quelques années d'absence ont-elles pu m'effacer si complétement du souvenir de Jean Stéen, qu'il ne reconnaisse pas Gabriel Metzu!...

— Tiens, c'est vrai! s'écria le cabaretier. Ma foi, j'étais à cent lieues de me douter de ma bonne fortune. Comment, vous voilà, Metzu! mon ancien camarade d'atelier, mon guide et mon maître dans le beau travail du pinceau; vous qui en remontreriez à nos plus savants peintres d'aujourd'hui, à Knuffer, à Beauver, et même à mon beau-père Van Goyen! Et vous n'avez pas dédaigné d'entrer ici? »

Gabriel Metzu promena rapidement un regard autour de lui et répondit en prenant un siége et se plaçant de manière à tourner le dos aux buveurs :

« Que voulez-vous, Jean Stéen! il fallait bien venir vous chercher ici, puisque mon amitié d'autrefois m'appelait vers vous et que vous vous êtes relégué volontairement dans un cabaret.

— Un lieu de délices! s'écria Stéen.

— Pouvez-vous bien parler ainsi?...

— Je dis ce que je pense. Vive la franchise!

— Mais vous ne comprenez pas que la passion du vin tue les plus nobles sentiments, qu'elle est aussi la perte du talent? Avec votre facilité de travail vous eussiez pu devenir un maître... Déjà l'on parlait de vous; les plus riches bourgeois d'Amsterdam, de Leyde et de la Haye se disputaient vos œuvres : mais vous avez tout sacrifié à une basse inclination.

— A votre santé, Metzu.

— Incorrigible! dit ce dernier.

— Eh bien, voyons, reprit Jean Stéen est-ce donc si agréable d'être perché devant une toile et de s'exténuer à tracer des contours, à fondre des tons? »

Le visage de Metzu s'illumina.

« Je ne veux attribuer, répondit l'artiste, qu'à votre esprit habituel de paradoxe, cette espèce de raillerie que vous jetez sur la plus noble des occupations. Pour moi l'art est un culte auquel j'ai tout sacrifié; je n'ai pas admis en moi d'autre amour que celui de la peinture, sachant bien que ce n'est pas trop de la vie entière pour atteindre, sinon la perfection, — cette magnifique chimère, — du moins l'ombre de la perfection. Non-seulement toutes mes heures et toutes mes forces, mais encore toutes mes pensées sont consacrées uniquement à ce but. Rappelez-vous les premières impressions de votre jeunesse studieuse, pour mieux comprendre ce que j'éprouve. Plus je crois toucher à ce terme rêvé, plus je le vois s'éloigner. C'est en apprenant quelque chose qu'on sent mieux ce qu'on ignore. Et cependant, bien qu'il faille soutenir une lutte perpétuelle contre le découragement, ce travail porte en soi ses douces et flatteuses récompenses; il donne à l'âme une sérénité semblable à un beau ciel de printemps; s'il ne satisfait pas toujours l'amour-propre, il satisfait du moins la conscience. On a fait ce qu'on a pu. Telle est ma devise; et c'est parce que j'y suis resté fidèle, que j'ai conquis et gardé l'estime de mes concitoyens.

— Tu entends!... dit à Jean Stéen, sa ménagère, tout en récurant un plateau d'étain destiné à recevoir des crêpes. »

Stéen, avec son insouciance invétérée, s'était mis à bourrer sa pipe :

« Tout cela est possible, répondit-il d'un ton flegmatique, où il entrait cependant un peu de mauvaise humeur; à chacun son caractère. Je n'ai pas su faire de ces grands calculs et accommoder mon talent — si j'en ai — à une opération de banque ou à un travail d'école. Je n'ai pas d'ambition, moi. J'avais une brasserie; je l'ai bue, à ce que l'on prétend; et quant au cabaret, il pourra bien avoir le sort de la brasserie. Alors il sera temps de songer aux beaux-arts. Mais, pardon, je vois là-bas le voisin

Guillaume Stroepel qui me fait signe de venir. Je vous laisse en compagnie de ma femme, qui n'a pas moins de raison que vous et qui s'entend aussi bien aux sermons... »

Après la sortie de Jean Stéen, Metzu tomba dans une profonde rêverie. Il regardait la fille de Van Goyen et s'affligeait à la pensée des privations qu'elle devait supporter, elle qui avait été d'abord habituée à une honorable aisance et à cette vie douce et calme que mènent les bourgeoises hollandaises dans leur intérieur retiré et confortable. Il l'interrogea discrètement, de manière à ne pas la blesser; et il acquit bientôt la certitude que toutes les ressources de la maison étaient dévorées. Offrir de l'argent, c'eût été s'exposer à un refus. Une autre idée lui vint.

« Veuillez, dit-il, me mener à l'atelier de Stéen. Je désirerais connaître les travaux qu'il a faits dans ces derniers temps.

— Hélas! mon bon monsieur Metzu, répondit-elle en joignant les mains, ses travaux ne sont que des ébauches. Il ne finit rien; le cabaret a pour lui trop de tentations.

— Voyons cependant. »

Guidé par madame Stéen, le peintre franchit un étroit escalier de bois et parvint à une espèce de grenier où figuraient surtout des pipes et des flacons vides. Çà et là étaient pendues quelques toiles à peine ébauchées. Mais sur un chevalet, il y en avait une qui, plus avancée, promettait un bon tableau. La palette reposait à côté, sur un escabeau.

« En deux heures, dit Metzu, ceci vaudra plus de cent florins.

Et tandis que la pauvre femme faisait entendre une exclamation où il entrait un mélange d'attendrissement, de joie et de crainte, Gabriel Metzu saisit la palette, disposa les pinceaux, versa de l'huile dans les godets et attaqua vivement le tableau dont le sujet, du reste, — des buveurs ivres, — rentrait parfaitement dans le génie et les habitudes de Jean Stéen.

Immobile et redoutant intérieurement le retour de son mari, la femme contemplait l'œuvre de la collaboration fraternelle. Quant à Metzu, tout entier à sa tâche, s'identifiant par la pensée avec les figures grossières, mais pleines de naturel, auxquelles il achevait de donner la vie, il prenait un véritable plaisir à transformer cette ébauche. Déjà les contours n'avaient plus rien d'indécis, de vague; déjà les tons acquéraient de la puissance et les chairs de la vigueur; un léger glacis faisait fuir les nuages, et l'empâtement donnait au terrain de la consistance.

Six heures du soir sonnèrent au clocher voisin, et en ce moment la femme ne put s'empêcher de s'écrier :

« Bonté divine! si mon mari allait revenir... Il a tant d'orgueil, qu'il s'irriterait peut-être de vous voir travailler ainsi pour lui. »

Un rire bruyant, accompagné de battements de mains, retentit alors dans le grenier.

Metzu et madame Stéen se retournèrent stupéfaits. Jean était là; il tenait une branche d'arbre chargée de feuilles desséchées et jaunies.

« Bravo! dit-il, voilà de la fameuse peinture. Je veux perdre mon nom si je suis capable de rien faire qui vaille cela.

— Mon cher Stéen, s'écria Metzu avec modestie, ne t'y trompe pas; c'est ton œuvre : mon seul mérite, est d'avoir achevé ce que tu ne te décidais pas à finir.

— Grand merci... Mais regarde ceci.

— Une branche de tilleul?

— C'est mon enseigne. Je la retire toutes les fois que la cave est vide; les buveurs sont renvoyés, le cabaret fermé... et je vais me remettre à la besogne.

— Dieu t'entende! et puisse ta détermination être durable!

— Elle le sera... au moins durant quinze jours. Allons, rends-moi ma palette. Je redeviens moi-même.

— Oui, mais je ne veux pas m'être employé à demi pour toi. Ce soir même, je suis attendu chez un jeune gentilhomme, le comte Louis Van Noarsen : laisse-moi lui porter ton tableau.

— Par exemple!... jamais!...

— Mon cher Jean! s'écria la pauvre femme... au nom de nos enfants!... »

Le peintre-cabaretier baissa la tête et dit en serrant le poing :

« On me fait la charité!... Vous êtes témoins que je ne le voulais pas. Mais les enfants... la femme... Ah! si je pouvais me corriger!

— Tu te corrigeras, dit Metzu en posant son pied sur la première marche de l'escalier, et j'aurai soin de t'envoyer tant d'amateurs que tu suffiras à peine aux demandes! »

Il s'éloigna en emportant avec précaution le tableau tout frais encore.

II.

Pénétrons maintenant dans une de ces demeures à la fois splendides et simples, qui participent du sanctuaire et du musée, et où les Hollandais riches semblent, en savourant leur solitude élégante, se plaire à enfouir les jouissances toutes personnelles de leur luxe. Là, le pied ne se pose que sur des tapis moelleux apportés de l'Orient; le regard n'embrasse que des objets d'une rare valeur. Ce sont des crédences chargées ou plutôt surchargées de chinoiseries, de faïence, de tasses d'une porcelaine fine comme du papier, de buires au travail précieux, de coffrets de bois de senteur ou d'ivoire, de pierres gravées, de bijoux anciens, d'armes curieuses; en un mot, de tout ce que la main humaine a pu façonner de plus parfait. Des tapisseries à figures couvrent les murailles, et dans les salles qui ne sont pas tendues ainsi, des tableaux de maître captivent l'œil et le récréent par des scènes populaires empruntées aux mœurs du pays. Des bibliothèques fermées par des vitres laissent voir de superbes Elzévirs, tandis que des plafonds descendent des espèces de lustres-candélabres en cuivre bien poli, dont les branches se tordent en formes irrégulières et bizarres. Au fond de l'appartement est un cabinet de travail meublé plus modestement, lieu consacré à la méditation et à l'étude. C'est là que, assis dans un fauteuil qui rappelle les lignes droites du temps de Louis XIII, penché sur une table massive que protége un magnifique tapis, en face d'une fenêtre ouverte, un jeune gentilhomme est occupé à écrire une lettre. Son noble visage aux contours délicats, porte l'empreinte de la rêverie, et même de la tristesse.

Metzu le contemple. Il est entré doucement, car dans cette maison, une estime parfaite lui a depuis longtemps acquis une pleine liberté. Partagé entre la pensée de l'œuvre qu'il vient accomplir pour Jean Stéen, et l'amour qu'il porte à son art, il se recueille en face du tableau tout fait qui s'offre à ses regards. Cet appartement calme, cette demi-teinte du soir, ce gentilhomme absorbé dans les pages qu'il écrit, c'est une composition qu'il trace déjà dans sa tête et qu'il exécutera sûrement (1).

Cependant, par discrétion, Metzu crut devoir s'annoncer en toussant légèrement. Le comte tourna la tête, et sans se déranger accueillit son visiteur par un sourire bienveillant.

« Ah! ah! c'est vous, dit-il, mon cher maître? Entrez, entrez. Vous savez que ma maison est la vôtre.

— Je sais, monsieur le comte, que vous êtes plein de bonté à mon égard; aussi ne voudrais-je pas en abuser en devenant importun.

— Jamais vous ne viendrez assez souvent me voir. Tenez cela pour certain. Je n'ai pas de meilleur et de plus sûr ami que vous. »

Il soupira et abaissa tristement son regard sur la lettre inachevée. Metzu comprit qu'un mystère se cachait dans ce papier; i sentit que le moment n'était pas très-opportun pour sa négociation.

« Votre amitié, dit-il modestement, est une faveur dont je suis fier, moi qui ne suis rien par ma naissance et qui dois au travail le peu que je vaux.

— Le travail! s'écria le comte Louis; c'est la première des noblesses. Ah! si l'on comptait les *quartiers* par les chefs-d'œuvre, combien vous en posséderiez déjà, mon bon Metzu!... Pour ma part, je les ai tous dans la mémoire, et je n'éprouverais aucun embarras à dresser un catalogue complet de ces délicieuses compositions, à nommer tour à tour *la Femme à son clavecin, le Vendeur de*

(1) Ce tableau, l'un des chefs-d'œuvre de Metzu, est dans le cabinet de M. Hope, de Londres.

gibier, *la Faiseuse de dentelle*, *la Dame évanouie*, *le Déjeuner hollandais*, *la Fête du Roi de la fève*...

— Grâce, grâce, dit Metzu... C'est trop peu de chose, et je rougis de n'avoir pas mieux fait.

— Comment! le moindre sujet vous inspire; vous donnez de la vie et de la poésie à nos scènes populaires... Tout devient tableau sous votre main; les meubles, les étoffes sont traités par vous non moins bien que les chairs; en contemplant vos ouvrages on pourra un jour reconstruire l'histoire de nos mœurs... Et vous vous plaignez de rester au-dessous de votre tâche!... Je ne vous trouve qu'un tort : c'est de vous enchaîner trop au travail, de ne point prendre de repos. Cette assiduité excessive pourrait vous devenir funeste.

— Monsieur le comte, interrompit l'artiste, l'accueil que vous me faites m'accable de reconnaissance et en même temps m'afflige : car je ne sais plus comment vous avouer que j'étais venu pour un autre.

— Expliquez-vous, ne craignez rien. »

Metzu alors raconta son entrevue avec Jean Stéen, l'état de dégradation où était tombé son ancien camarade d'atelier, et l'espérance qu'il avait conçue de ramener ce malheureux au travail, et par suite à de meilleurs sentiments.

Le comte avait écouté avec attention. Il jeta un regard sur la toile de Jean Stéen, puis fit vibrer un timbre posé sur la table.

Un valet parut.

« Portez immédiatement deux cents florins, dit le comte, à l'adresse que va vous indiquer M. Metzu. »

Quand le valet fut sorti, Van Noarsen reprit :

« C'est une chose assez étrange que j'achète des tableaux, moi qui suis à la veille d'être arrêté, et qui peut-être dans huit jours serai jugé et condamné comme ennemi de la république (1) et partisan du prince Guillaume d'Orange.

— O ciel!... vous le savez et vous êtes là!...

— Voulez-vous que je fuie comme un malfaiteur; que je me cache devant la calomnie? Non, si l'on veut me frapper, on me trouvera debout.

— Mais enfin, daignez m'expliquer...

— C'est très-simple. J'ai un ennemi mortel, le capitaine Fabricius Banekhem. Cet homme qui jouit de toute la confiance du grand-pensionnaire de Witt, a porté contre moi une accusation capitale; et je sais que l'ordre de mon arrestation est signé.

— A quelle cause attribuez-vous la haine du capitaine Fabricius?

— Dois-je le dire? Au refus que ma cousine Florida Heastedt a fait de sa main. Ma cousine est une jeune veuve riche, aussi bonne que belle, et qui passe sa vie à des œuvres de charité. Le capitaine, qui est couvert de dettes, espérait se remettre en meilleur équipage par la fortune de la baronne Heastedt. Or c'est à moi, à moi seul qu'il a imputé l'échec que ses projets ont subi. De là ses plans de vengeance. Maintenant, mon cher Metzu, ma tristesse et mes paroles s'expliquent pour vous. Au moment où vous êtes entré, j'écrivais à ma cousine pour lui faire mes adieux.

— Des adieux!... s'écria le peintre. Quel mot! et quelle pensée!... Non, non, monsieur le comte, il n'en peut être ainsi. Ne vous abandonnez pas vous-même, pour n'être point abandonné. J'irais plutôt, moi qui ne suis qu'un pauvre artiste, solliciter votre grâce, me jeter aux pieds du rigoureux de Witt...

— Décidément, dit le comte Louis en souriant, vous vous dévouez au salut d'autrui.

— Tenez, monsieur le comte, veuillez faire une chose.

— Laquelle?

— Confiez-moi votre lettre; il y aura bien du malheur si je ne vous rapporte une heureuse nouvelle.

— Je veux vous obéir. Voilà ma missive scellée; maintenant je vous donne carte blanche... bien entendu que vous ne me compromettrez pas vis-à-vis du capitaine. Pour le salut de ma tête, je ne demanderais rien à cet homme. »

Metzu s'inclina et fit un pas vers la porte.

Le comte l'arrêta, le contempla d'un air

(1) Depuis l'expulsion des Espagnols la Hollande s'était constituée en république.

d'attendrissement; puis, ouvrant ses bras, le pressa contre son cœur.

Ce mouvement d'expansion ne semblait que trop dire : « Ami, nous ne nous reverrons plus! »

III.

Nous sommes à la porte d'une jolie maison d'Amsterdam, dans une rue écartée; un banc en fer ouvragé a été ménagé sur la droite, et la maîtresse du logis s'y est assise pour prendre le frais. Un petit mendiant vient à passer; il demande une aumône que la dame lui donne avec douceur et grâce, tandis que l'épagneul de la dame, accoutumé à voir les pauvres s'approcher de la porte et être bien accueillis, regarde le petit mendiant sans surprise ni inquiétude (1).

A son tour, un homme s'est avancé; il lui a suffi de se nommer et d'indiquer de quelle part il venait, pour obtenir l'accueil le plus empressé. La dame se lève et le prie de la suivre. Il est impossible de voir rien de plus élégant que la salle où elle l'introduit, rien de plus seigneurial surtout que la cheminée dont l'entablement porte sur des colonnes d'un marbre précieux. C'est un reflet de notre Renaissance architecturale, de nos châteaux d'Anet et de Chambord. La beauté de la dame n'a de comparable que celle de son costume, tout de velours violet et de satin blanc, qui s'harmonisent parfaitement avec le magnifique tapis d'Orient posé sur une table auprès de laquelle la dame s'est assise.

Avons-nous besoin de dire que nous sommes chez la baronne Florida Heastedt?

Elle a ouvert la lettre de son cousin. Une Française jetterait des cris d'angoisse à la lecture de ces lignes alarmantes... Mais une Hollandaise reste grave et recueillie, même en face d'un danger; et la baronne, après avoir donné quelques minutes à la réflexion, se contente de tracer un billet qu'elle fait porter aussitôt par un de ses gens; puis se tournant vers l'artiste :

« Monsieur Metzu, dit-elle, pouvez-vous disposer d'une heure?

— Tout mon temps est à vous, madame.

— Une heure suffira. Vous avez voulu faire une bonne œuvre; il faut qu'elle s'accomplisse avec l'aide de Dieu, et que vous soyez témoin du succès. Un homme que j'avais éloigné de chez moi va venir... je désire que vous, l'ami du comte, vous que j'estime tant et pour votre talent et pour votre caractère, vous assistiez à cet entretien sans paraître déplacé, ni importun. Vous conviendrait-il de commencer mon portrait?

— Est-il possible, madame?... Mais ma main tremblera... Je suis si ému en pensant au comte Louis, moi qui connais les périls de sa position.

— Et moi donc, monsieur, ne le suis-je pas aussi?... Mais il faut maîtriser et cacher quelquefois ses sentiments.

— Mais une toile, des crayons...

— Il y a tout cela ici. Je fais un peu de peinture pour me distraire. Allons, organisez-vous. Bientôt, je gage, on annoncera mon visiteur. »

En effet, à peine le chevalet était-il posé, à peine Metzu avait-il donné quelques coups de crayon, qu'on entendit la voix d'un page dire :

« M. le capitaine Banekhem. »

Le capitaine Fabricius était un véritable homme de guerre. Sa physionomie martiale, sa taille élevée et bien prise, sa moustache épaisse et relevée, son costume riche mais sévère, tout indiquait ses habitudes et son caractère. Chaussé de grandes bottes à genouillères, il portait par-dessus sa cuirasse un baudrier passementé d'or; sa cravate était négligemment nouée; sa canne de prix, ses gants à fourrure, son chapeau à plumes, témoignaient de ses goûts de luxe.

Les premiers compliments furent froids et embarrassés. Fabricius était évidemment sous l'empire de sa rancune, tandis que Florida, se maîtrisant avec adresse, se montrait gracieuse et très-polie bien que réservée. Selon l'usage de ce temps, elle offrit au capitaine des rafraîchissements, et, malgré son refus, prenant le verre des mains du petit page qui tenait un plateau

(1) Sujet de *la Femme charitable*, tableau de Gabriel Metzu.

d'argent ciselé, elle le présenta elle-même à Fabricius (1).

« Maintenant, dit-elle, nous devons être amis : car il y a entre nous un commencement d'hospitalité.

— Comment donc, madame la baronne, s'écria le capitaine, d'un ton légèrement railleur, votre amitié est un bien dont je sens tout le prix. »

Il ajouta, en jetant sur Metzu un regard scrutateur :

« Voilà une esquisse qui promet un beau portrait.

— Tout le monde, dit vivement Florida, n'a pas le bonheur de poser devant un Gabriel Metzu. »

Le peintre salua sans prononcer une parole.

Le capitaine était devenu pensif, à ce nom. Il n'est pas un œil humain qui ne soit ébloui devant l'auréole de la véritable gloire.

Mais la violence reprit le dessus.

« Vous m'accordez une grande faveur, madame, en me permettant de reparaître chez vous.

— Je ne vous en avais pas banni, capitaine.

— Mes soins vous déplaisaient.

— Je suis veuve et attachée religieusement au souvenir de feu M. le baron.

— Oh! s'il en était ainsi!...

— Ma parole doit vous suffire.

— J'ai reconnu la main de votre cousin dans vos refus...

— Vous vous êtes trompé, monsieur. Le comte Louis reçoit plutôt mes conseils qu'il ne m'en donne. Il me respecte comme une mère, et jamais il n'a cherché à diriger ma conduite.

— Ainsi, madame, c'est moi seul qui ai tort?

— Vous seul, capitaine, vous seul. »

Fabricius tordait un de ses gants avec colère. Partagé entre une sorte de honte, de remords, et un aveugle besoin de venger les blessures faites à son amour-propre, il marchait à grands pas.

La conversation fut tour à tour reprise et interrompue; elle tournait de plus en plus à l'orage; et cependant la baronne avait parlé de tout, excepté du danger qui menaçait le comte Louis.

Enfin, le capitaine allait partir; il salua gravement, mais sous sa paupière abaissée il y avait du feu.

La baronne fit pour le retenir un mouvement involontaire; deux larmes humectaient ses yeux.

Alors Metzu comprit que c'était à lui d'intervenir avec l'autorité de son caractère et de sa gloire. Il posa ses crayons, et arrêtant Fabricius :

« Capitaine, dit-il, vous êtes puissant, vous tenez entre vos mains le sort du comte Louis Van Noarsen. Eh bien, quand madame la baronne devrait souffrir, elle ne reculera point devant un devoir sacré; elle enchaînera sa liberté et vous abandonnera sa fortune plutôt que d'exposer la vie de son cousin. J'ose parler ainsi en son nom, bien certain que sa haute vertu ne me donnera point un démenti. »

Cette déclaration eut l'effet d'un coup de foudre. Florida tremblait et levait les yeux au ciel; le capitaine était devenu extrêmement pâle. Soudain Fabricius se jeta aux pieds de la baronne en disant :

« Se peut-il, madame? Vous feriez un tel sacrifice!.... Vous vous dévoueriez à ce point!... Eh bien! non, je n'y consentirai pas, je ne briserai pas votre existence. Daignez seulement m'accorder votre amitié, votre estime, que je m'efforcerai de mériter; daignez me considérer comme votre humble serviteur... Et tenez, voici un papier dans lequel était la perte du comte Van Noarsen. Monsieur Metzu, c'est à vous que je le remets pour que vous le portiez au comte; à vous qui m'avez sauvé de moi-même et rappelé au sentiment de l'honneur! »

Cela dit, le capitaine s'éloigna vivement; mais la baronne, attendrie, lui tendit la main en disant :

« Nous serons désormais de bons, de vrais amis! »

Metzu, remit au lendemain la séance de peinture, et n'eut rien de plus pressé que de courir chez le comte Louis.

Comme il pressait le pas en côtoyant

(1) Cette scène fait le sujet du tableau de Metzu, dont nous offrons la gravure à nos lectrices.

le marché aux herbes, et suivant le bord du canal, il s'entendit appeler par une voix forte :

« Holà ! hé ! Gabriel ! »

Il tourna la tête à droite et à gauche.

Un rire éclatant dirigea son regard vers une charrette où se prélassait, la pipe à la bouche, un gros homme, à la mine réjouie. Autour de cet homme étaient entassés, pêle-mêle, des objets de ménage, des ustensiles, des chevalets, des toiles, un véritable capharnaüm. Derrière la voiture marchait une femme entourée d'enfants.

« Comment ! c'est toi, Jean Stéen !

— Moi-même, mon cher Metzu, ma chère Providence ?

— Où vas-tu ainsi?

— A Harlem. Je veux me convertir, suivre tes conseils.

— Et ton cabaret ?

— Il est fermé.

— A la bonne heure. N'en rouvre plus d'autres !

— Non, je te le promets. Tu viendras me voir, Metzu, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et donner quelques petits coups de pinceau à mes ébauches?

— Tu n'en auras pas besoin. Travaille, Jean Stéen, sois courageux et persévérant... Tu trouveras dans ton œuvre même les plus doux encouragements, et dans le calme de ta conscience la plus belle des récompenses ! »

Alfred des Essarts.

BIBLIOGRAPHIE.

Mes Souvenirs par Madame de Bawr.

Le nom de madame de Bawr vous est connu, mesdemoiselles. Sans doute, vous avez lu quelques-uns de ses ouvrages : *Les Soirées de Jeunes Personnes*, livre intéressant, moral, où l'on trouve le ton de la meilleure compagnie ; *Robertine*, ce roman délicat dont une enfant est l'héroïne ; l'*Histoire de la Musique*, où, dans le spirituel écrivain, on retrouve l'artiste distinguée. Voici un nouvel ouvrage, plein d'agrément et de simplicité, dû à cette plume aimée du public ; nous en extrairons pour vous quelques passages, anecdoctes et réflexions ; vous croirez entendre une causerie variée, instructive, pleine d'images et de souvenirs, toujours spirituelle et spirituelle sans prétentions : cet ouvrage étant destiné à un âge plus avancé que le vôtre, nous croyons qu'il vous sera agréable d'en parcourir au moins quelques pages choisies pour vous.

Madame de Bawr, outre le talent de bien dire, a possédé sans doute le talent d'écouter, car ses souvenirs remontent assez haut, et elle a puisé dans la conversation des vieillards des mots heureux, des faits intéressants qu'elle nous raconte à son tour. « Voici, dit-elle, un trait de la reine Marie-Antoinette, qui prouve combien cette infortunée princesse était bonne. Celui qui me l'a raconté le tenait de M. de Chalabre, qui s'était seulement abstenu de nommer l'auteur du délit.

» M. de Chalabre tenait la banque chez la reine quand on jouait le pharaon à la cour. Un soir qu'il ramassait l'argent des joueurs qui venaient de perdre le coup, la grande habitude qu'il avait de soulever des rouleaux de cinquante louis, lui fit reconnaître à l'instant qu'un rouleau qu'il tenait à la main et qu'il avait vu poser sur la table par un très-jeune homme, était faux. Dans la crainte de le remettre par mégarde en circulation, il saisit un moment où personne ne le regardait et le mit précipitamment dans la poche de sa veste.

» La reine seule l'avait vu. Surprise que M. de Chalabre, dont l'extrême délicatesse au jeu était connue, se permît de soustraire la moindre somme de sa banque, elle attendit que tout le monde se retirât et lui fit signe de rester.

» Lorsqu'ils se trouvèrent seuls : « Monsieur de Chalabre, lui dit-elle, je désirerais savoir pourquoi vous avez ôté du jeu ce soir un rouleau de cinquante louis? —

Un rouleau, madame ? — Oui, reprit la reine, vous l'avez mis à droite, dans la poche de votre veste. — Puisque Votre Majesté m'a vu, répondit M. de Chalabre, je suis forcé de lui dire que j'ai retiré ce rouleau parce qu'il était faux. — Faux ! » s'écria la reine. M. de Chalabre sortit le rouleau, et en déchira le papier qui ne renfermait qu'un morceau de plomb habilement taillé. « Avez-vous pu remarquer celui qui l'a posé sur la table ? » demanda la reine, que le saisissement avait fait pâlir.

M. de Chalabre répondit à cette question avec un embarras marqué; Marie-Antoinette insista et finit par dire, d'un ton qui ne permettait plus de détours : « Je veux le savoir. — Eh bien ! madame, c'est le jeune comte de ***. »

» La reine entendant le nom d'une des meilleures familles de France, poussa un soupir : « Je vous demande, M. de Chalabre, dit-elle au bout d'un instant, de garder un silence absolu sur cette triste affaire. » Et elle le congédia.

» Au cercle suivant, le jeune comte, dont le père était alors ambassadeur près d'une cour étrangère, arriva seul comme de coutume. Quand la reine le vit s'approcher de la table de pharaon, elle lui dit en souriant : « Monsieur le comte, j'ai promis à votre mère de vous prendre sous ma tutelle pendant son absence : notre jeu est trop cher pour un jeune homme, et vous ne jouerez plus le pharaon à la cour. »

» Le comte rougit beaucoup; il ne put témoigner sa reconnaissance d'une si grande bonté qu'en s'inclinant respectueusement d'un air attendri ; mais il est probable que depuis ce jour, le comte de *** ne joua plus nulle part.

» ...... Une remarque que j'ai toujours eu lieu de faire, c'est que les personnes que l'on pleure le plus longtemps quand la mort les a frappées, sont celles qui étaient bonnes. Depuis que j'existe, j'ai vu mourir bien des gens distingués; la douleur de leurs amis, de leurs familles, était vive, mais le temps produisait sur elle son effet accoutumé, même lorsque ceux dont je parle laissaient après eux une grande célébrité. En un mot, j'ai reconnu que l'on peut oublier assez promptement l'homme d'esprit ou l'homme de talent avec lequel on a vécu, mais qu'on n'oublie jamais celui dont mille circonstances de la vie viennent sans cesse nous rappeler la bonté.

» C'est avec beaucoup de justesse qu'on a toujours parlé de la mode comme d'un tyran auquel tout le monde se soumet ; et comme elle impose ses lois sous peine de nous exposer au ridicule, c'est en France que son despotisme est le plus assuré ; aussi fait-elle subir à l'ameublement et surtout à la toilette d'une Parisienne, des changements si fréquents et si subits qu'une femme qui se voue au soin de la suivre avec une parfaite exactitude, ne doit réellement pas avoir le temps de penser à autre chose.

» Je m'amusais dernièrement à repasser dans ma mémoire toutes les métamorphoses qui se sont opérées dans ma coiffure depuis mon enfance : très-jeune encore, je portais mes cheveux poudrés et pommadés, et relevés devant sur ma tête, de manière à laisser distinguer ce que l'on appelait les sept pointes, qui, lorsqu'elles se trouvaient régulières, passaient pour une grande beauté. Bientôt après, je les rabattis sur mon front pour les faire *créper*, tantôt en grosses, tantôt en petites boucles, avec un énorme chignon derrière. Puis on fit retomber ce chignon, laissant les cheveux flotter sur les épaules, retenus par un coulant d'or ou d'acier. A la révolution de 1789, toutes les femmes quittèrent la poudre, et peu après nous portâmes pendant plus d'un an des perruques blondes. On reprit enfin ses cheveux, mais pour les faire couper court et se coiffer à la Titus. Les cheveux repoussés, nous nous coiffâmes longtemps à la grecque, et les têtes de toutes les statues antiques servirent successivement de modèles à nos coiffeurs. Ensuite, je portai des nœuds d'Apollon, des choux, que sais-je ? non sans voir reparaître chez plusieurs élégantes de longues boucles pendantes, que l'on nommait dans ma jeunesse des *repentirs;* puis enfin, des bandeaux que j'adoptai, comme beaucoup d'autres vieilles femmes, bien décidée à les conserver, parce que cela est plus tôt fait. »

Madame de Bawr, qui parle d'elle-même avec tant de négligence et de simplicité,

trouve plus de chaleur et d'animation lorsqu'il s'agit de louer les autres. Voici en quels termes elle parle d'une aimable et célèbre artiste :

« Jamais existence de femme n'a peut-être été plus brillante et plus honorable que celle de madame Lebrun. Dès l'âge de dix-sept ans, son talent l'avait placée sur la première ligne des peintres qui précédèrent l'école de David. A la cour, à la ville, on se disputait ses heures pour obtenir un portrait sorti de ce pinceau si jeune et si habile... A cette époque, l'Académie de peinture admettait des femmes, qui n'y siégeaient qu'en très-petit nombre, ainsi qu'on doit l'imaginer. En 1783, madame Lebrun devint donc collègue de Joseph Vernet, de Ménageot, de Vincent, etc., et fit, pour son tableau de réception, *la Paix ramenant l'Abondance*, tableau que tous nos peintres admiraient encore au ministère de l'Intérieur en 1840, et qu'on a, je crois, porté depuis à Versailles. Madame Lebrun avait alors vingt-huit ans; elle était belle, riche, l'artiste le plus renommé de la France. Elle devint l'idole de cette société que nous ne connaissons que par ouï-dire, mais que ses formes gracieuses et bienveillantes devaient rendre si aimable. Sa maison était le rendez-vous de tous ceux qui avaient acquis un nom dans les sciences, dans les lettres et dans les arts. Il se joignait à cette réunion des hommes et des femmes de la cour, assez heureux pour se faire inviter à des soupers où l'on servait trois modestes plats, mais où les princes du sang venaient s'asseoir entre Gluck et l'abbé Delille.

» Gâtée, flattée, adulée par tout ce qui l'entourait, et cela depuis l'âge qui touche à l'enfance, on peut croire qu'une pareille femme a passé sa vie dans un enivrement d'orgueil continuel. Nous tous, qui ne l'avons connue que vieille, et qui l'avons tant aimée, nous sommes bien certains qu'elle n'a jamais cessé d'être simple et naturelle. Plus passionnée pour son art qu'enorgueillie de ses succès, la vanité lui était aussi étrangère que l'envie. Elle peignait, poussée par le besoin, payée par le plaisir de peindre. Tout ce que son talent lui avait attiré d'hommages et de considération, elle en parlait quelquefois, mais sans le moindre désir de se faire valoir; elle contait cela ainsi qu'elle aurait conté toute autre chose, et comme elle était vraie jusqu'à la naïveté, il était aisé de voir qu'elle avait toujours puisé ses jouissances dans son atelier, bien plutôt que dans le monde.

».... Dans l'année de la campagne de Moscou, je passai l'été à Mons, près de Paris, chez une femme charmante, la princesse Jablonowska. Il n'était bruit alors que de la guerre contre la Russie, et toutes les lettres qui arrivaient de Varsovie, comme toutes les personnes qui venaient nous voir de Paris, affirmaient que Napoléon avait pris l'engagement positif de rétablir le royaume de Pologne. Cette nouvelle se confirmant de plus en plus, il serait difficile de peindre le ravissement qu'elle portait dans l'âme de la princesse et de plusieurs Polonaises qui se trouvaient chez elle. Toutes s'étaient hâtées d'écrire en Pologne à leur intendant, pour que l'on ouvrît aux Français les palais, les châteaux, et qu'ils y fussent traités comme les maîtres de la maison. Il était devenu impossible à ces dames de parler d'autre chose que de l'Empereur ou de son armée, et cela, avec une exaltation telle, que je n'aurais pas été surprise qu'elles en perdissent la raison. Les soirées se passaient à chanter des airs nationaux, à tirer des pétards dans le parc; les aimables femmes ne savaient qu'inventer pour manifester leur contentement et leurs espérances, au point que me trouvant la seule qui ne fût pas leur compatriote, j'étais aussi la seule qui n'eût pas mis à mon bras un ruban aux couleurs polonaises.

» Cette félicité durait depuis un assez long temps, quand le général Kosciuszko arriva à Mons, pour passer quelques jours chez la princesse Jablonowska. « Eh bien, général? eh bien! lui cria-t-on d'un air triomphant, dès qu'il entra dans le salon, nous pouvons espérer enfin! »

» Je vois encore ce noble vieillard dont le visage était empreint de mélancolie et de gravité. Il s'approcha de la comtesse Birginska, sœur de la maîtresse de la maison, et dénoua le nœud de ruban qu'elle

portait à son bras gauche, sans prononcer une parole.

» Cette action fit pâlir toute la compagnie, car nul ne pouvait mieux savoir que le général Kosciusko jusqu'où s'étendaient les projets de Napoléon sur la Pologne; chacun sait qu'avant de partir pour cette fatale campagne, l'Empereur eut plusieurs entretiens avec lui, et que ces conférences se terminèrent par le refus que fit Kosciuszko de le suivre; le héros de la Pologne ne voulant pas que sa présence dans le camp du héros français pût abuser ses compatriotes.

».... Il est impossible d'être parfaitement aimable, quand on n'est pas doué d'une grande bienveillance naturelle. Tous les efforts que l'on peut faire, sous le rapport de l'amabilité, ne parviennent à rien, s'ils recouvrent un fond d'aigreur et de sécheresse, car ce fond ressort en toute occasion, quelque spirituel que l'on puisse être. On pourrait même dire que parfois trop d'esprit nuit à l'amabilité, en nous faisant sacrifier l'indulgence au plaisir de lancer un sarcasme assez piquant pour exciter le rire de notre auditoire. Comme on voit fort peu de gens résister à cette tentation, il en résulte que beaucoup peuvent briller, peuvent amuser sans être réellement aimables, et ceci me rappelle un mot fort juste de M. de Talleyrand. Il parlait un jour de deux sœurs, bien connues l'une et l'autre de la société, et disait : « Madame de P... est très-aimable, quoiqu'elle ait peu d'esprit; madame de V... a beaucoup d'esprit, mais elle n'est pas aimable. »

».... Un royaliste, qui ne pouvait pardonner à l'un de nos grands poëtes d'avoir fait proclamer la république en 1848, le voyant depuis s'efforcer, par ses actions et par ses écrits, de calmer la fougue populaire, disait : « C'est un incendiaire qui s'est fait pompier. »

».... Michaud, l'académicien et l'auteur des *Croisades*, non-seulement était un des hommes les plus spirituels que j'aie connus, mais il a donné, dans nos révolutions, l'exemple si rare d'un homme qui n'a jamais sacrifié ses opinions et jamais changé de drapeau. Attaché jusqu'à son dernier soupir au parti légitimiste, à l'époque où l'Empereur était à peu près le maître du monde, M. de Fontanes, alors grand-maître de l'Université, le pressait vivement de se rallier au gouvernement, et de ne plus employer sa plume contre celui qui venait de rétablir l'ordre en France. Pour l'y décider, M. de Fontanes lui dit (soit que la chose fût vraie ou non, car le fait est contesté) : « Je sais toute l'estime que vous professez pour le caractère et le talent de l'abbé Delille; eh bien! l'abbé Delille consent à recevoir deux mille écus de pension. — Je le crois bien, répondit Michaud; il a si peur, si peur, qu'il accepterait deux cent mille livres de rente. »

».... Un Allemand, qui venait de faire un voyage en France, se trouvait dans un salon de Francfort. Voulant se rendre habituel un usage qu'il avait remarqué à Paris, lorsqu'il fut sur le point de se retirer, en se glissant vers la porte, il se mit à chercher son chapeau dans tous les coins du salon, sans prendre congé de personne, mais non sans renverser des fauteuils, des tables, briser des porcelaines, etc.

« Mon Dieu! que faites-vous donc, monsieur B...? s'écria la maîtresse de la maison, effrayée de ce ravage. — Je sors à la française, madame. »

Ces quelques extraits pourront vous faire juger, mesdemoiselles, du charme des *Souvenirs de madame de Bawr*; le style en est aimable, facile, spirituel, sans apprêt; l'auteur s'oublie constamment elle-même, et ne parle des autres qu'en termes bienveillants : elle semble n'avoir gardé de la vie et des relations sociales qu'une impression douce et une inépuisable indulgence, et elle nous démontre, en dépit de M. de Talleyrand, qu'on peut avoir beaucoup d'esprit en demeurant parfaitement aimable — c'est-à-dire parfaitement bonne.

E. R.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

EL ARBOL DE LA ESPERANZA.

Al pie nace de una cuna
El arbol de la Esperanza;
Y al son del viento se mece,
Fragil cual trémula cana.

Solo un instante por dicha
Manso el céfiro le halaga,
Que el cierzo helado lo seca,
Y el austro ardiente lo abrasa.

Crece, da vistosas flores,
Y el fruto rara vez cuaja :
Cual tierna flor del almendro,
Muere por nacer temprana.

Cuanto mas alto se encumbra,
Mas peligros le amenazan ;
Como el cedro que descuella,
Los rayos del cielo llama.

Reposa el aguila altiva
En su copa soberana ;
Mientras insectos traidores
Estan royendo su planta :

Hondas echa las raices ;
Lejos extiende sus ramas ;
Y apenas da escasa sombra,
La Muerte su tronco tala.

Martinez de la Rosa.

L'ARBRE DE L'ESPÉRANCE.

I. — Au pied d'un berceau naquit l'arbre de l'Espérance ; il s'agite au bruit du vent, aussi fragile que le faible roseau.

II. — A peine le doux zéphyr l'a-t-il caressé de son souffle pendant un moment heureux, que le vent du nord vient dessécher ses racines, ou le brûlant auster les consumer.

III. — Il croît, il donne de belles fleurs, mais rarement du fruit : ainsi la fleur délicate de l'amandier meurt pour être éclose prématurément.

IV. — Quand l'arbre a grandi plus encore, il est menacé aussi de plus de dangers ; comme le cèdre dont la cime élevée attire tout d'abord le feu du ciel.

V. — Tandis que l'aigle altier se pose sur le sommet majestueux de l'arbre, des insectes nuisibles en rongent le pied.

VI. — L'arbre étend ses racines, il développe ses rameaux ; et à peine jette-t-il un peu d'ombre que la mort vient s'attacher au tronc et le faire périr.

Mlle Louise Mercier.

LA PRINCESSE DE WOLFENBUTTEL.

Ce fut en l'année 1715 que les différentes cours de l'Europe reçurent la notification officielle de la mort de haute et puissante dame, Charlotte de Brunswick, princesse de Wolfenbuttel, épouse du czarowitz Alexis, héritier présomptif de l'empire de Russie. Cette triste nouvelle excita un intérêt général ; en plaignant la victime on maudissait le bourreau, car il était de notoriété publique que ni la douceur, ni l'esprit, ni les grâces de cette malheureuse princesse n'avaient pu adoucir le caractère violent, l'humeur farouche du fils de Pierre le Grand. On parlait d'actes d'une cruauté inouïe, de tentatives d'empoisonnement plusieurs fois réitérées, et auxquelles la princesse aurait succombé sans les soins vigilants et éclairés de son médecin ordinaire, le docteur Sandick. Enfin ce fut un concert unanime de plaintes et de regrets.

Peu de mois après l'événement que nous venons de mentionner, le secrétaire du prince Courakin, ambassadeur du czar à Paris, rencontra dans le jardin des Tuileries une jeune femme dont l'aspect produisit sur son esprit un effet si étrange, qu'il s'arrêta brusquement, tandis que ses regards peignaient une surprise voisine de l'égarement. Cette singulière émotion fut sans doute remarquée par celle qui en était

l'objet, car elle adressa rapidement quelques mots à un vieillard qui l'accompagnait, et ils se perdirent dans la foule qui encombrait le jardin, sans qu'il fût possible au secrétaire du prince Courakin de les rejoindre.

Le vieillard était un Allemand, nommé Wolf; et depuis trois mois qu'il habitait Paris avec sa fille, c'était la première fois qu'ils choisissaient, pour but de leur promenade, un lieu aussi fréquenté que les Tuileries. Soit qu'ils eussent déjà formé le projet de quitter la France, soit qu'un intérêt puissant les engageât à hâter l'instant de leur départ, deux jours s'étaient à peine écoulés après la rencontre dont nous venons de parler, qu'ils s'embarquaient sur un navire allant à la Louisiane.

La fortune de ces étrangers paraissait médiocre, leur établissement des plus modestes; cependant les manières distinguées de mademoiselle Wolf, sa conduite édifiante, lui méritèrent bientôt l'estime des principaux habitants de la colonie; et l'on en retrouve l'expression dans une dépêche adressée au ministre du roi Louis XV, par le respectable évêque de la Louisiane.

Chaque jour voyait s'augmenter la population de cette colonie, et au nombre des Français arrivés le plus récemment, se trouvait le chevalier d'Aubans, jeune officier d'une très-honorable famille de la Champagne.

Toutes les fois que le hasard le mettait en présence de mademoiselle Wolf, un doute bizarre, et contre lequel il cherchait vainement à lutter, s'emparait de son esprit. Le chevalier avait beau s'accuser de vision chimérique, d'inqualifiable folie, cette étrange préoccupation le poursuivait sans cesse, et elle finit même par se changer en une invincible conviction.

Comme nous n'écrivons pas un roman, nous dirons de suite que M. d'Aubans avait reconnu dans la fille supposée d'un négociant allemand, la princesse Charlotte de Brunswick. Il l'avait vue trois ans auparavant dans la chapelle du palais impérial, à Saint-Pétersbourg; et le souvenir de cette angélique physionomie, sur laquelle les souffrances et le malheur avaient imprimé de si profondes traces, ne s'était jamais effacé de sa mémoire.

Mais comment se faisait-il qu'une princesse, fille d'un duc souverain, sœur de l'impératrice d'Autriche, héritière, par son mariage, du plus vaste empire de l'Europe, fût devenue la modeste habitante de notre naissante colonie? Par quel miracle enfin cette infortunée Charlotte, dont la mort paraissait un fait certain et généralement reconnu, avait-elle retrouvé une seconde vie? Voilà les mystères qui préoccupaient sans relâche l'esprit du chevalier, mais qu'une réserve pleine de convenance l'empêchait d'éclaircir. Le temps seul lui livra les détails que nous allons rapporter.

Après des actes de violence qui avaient mis sa vie en grand danger, la malheureuse épouse du barbare czarowitz, accueillit les conseils de la comtesse de Warbeck, sa parente, et se fit passer pour morte. Le médecin de la princesse et l'une de ses femmes contribuèrent à faire réussir ce plan; une servante du palais, qui venait de mourir à ce moment, fut enterrée à la place de sa royale maîtresse.

Pendant que Charlotte fuyait les lieux où elle avait tant souffert, n'ayant pour la protéger qu'un vieillard, et pour la servir qu'une pauvre Livonienne, à qui son véritable nom était inconnu, madame de Warbeck alla annoncer à Alexis la mort de sa victime; il reçut, dit-on, cette nouvelle avec une joie barbare.

En s'arrêtant à une détermination aussi étrange, aussi désespérée, la ferme conviction de la princesse était qu'elle prévenait un nouveau crime de la part de l'indigne czarowitz, sans être forcée à faire publiquement de scandaleuses révélations. Quatre années d'angoisses continuelles, de souffrances intolérables, avaient complétement épuisé ses forces et son courage; et elle ne devait se sentir un peu rassurée qu'après avoir mis entre elle et le coupable Alexis l'immense étendue des mers.

Il lui fallait des années d'une vie calme et paisible pour la reposer de tant de douleurs et d'agitations.

Le vieux Wolf, désirant utiliser la petite fortune de la princesse, acheta une habitation qu'il se proposait d'exploiter, et, à dif-

férentes reprises, il s'adressa à l'obligeance du chevalier d'Aubans, qui l'aida à former ce modeste établissement. L'espèce d'intimité qui s'en suivit paraissait trop précieuse au chevalier pour qu'il risquât de la compromettre en se permettant la moindre allusion au passé.

Tout le monde connaît la fin misérable du czarowitz Alexis. Aussi mauvais fils qu'il avait été mauvais époux, il conspira contre son père, dont il avait toujours blâmé les réformes, et se vit condamner à la peine de mort avec les autres conjurés. L'empereur, néanmoins, lui fit grâce; mais Alexis ayant succombé peu de temps après, les causes de cette mort sont restées pour l'histoire l'un de ces terribles secrets connus de Dieu seul.

Lorsque cette triste nouvelle fut révélée à la princesse par les journaux de l'époque, M. d'Aubans était présent, et il l'entendit s'écrier en levant les yeux au ciel :

— Vous savez, ô mon Dieu! que je n'avais jamais désiré une telle vengeance!

Puis Charlotte s'arrêta émue, tremblante; son cœur était partagé entre la pitié que lui inspirait son misérable époux, et le regret d'avoir trahi un secret qu'elle croyait si bien caché.

Le chevalier d'Aubans lui montra combien elle s'était trompée à cet égard.

« Pour pouvoir douter, madame, dit-il vivement, de votre noble indulgence et de la miséricorde que renferme votre âme, il faudrait ne pas avoir eu, comme moi, l'honneur de vous approcher souvent.

— Eh quoi! vous saviez?... interrompit Charlotte.

— Je savais que la princesse de Wolfenbuttel, après avoir été un ange de douleurs, s'était transformée en ange de mansuétude et de bonté.

— Je vous remercie, monsieur, reprit la princesse, moins de vos louanges que d'avoir gardé scrupuleusement un secret qui n'était pas confié à votre honneur. »

On agita ensuite la question de savoir quelle conduite devait tenir la veuve d'Alexis, après d'aussi étranges événements. Wolf penchait pour une revendication de ses droits; M. d'Aubans gardait un triste silence; mais Charlotte déclara bientôt, de la manière la plus positive, qu'elle ne changerait pas sa douce et paisible existence pour les avantages d'une position plus brillante. Son seul désir, son unique ambition était de vivre tranquille et ignorée. Une pensée généreuse venait encore fortifier cette résolution. Si elle avait reculé devant de terribles et honteuses révélations, lorsque son époux était puissant et qu'il pouvait se défendre, irait-elle maintenant infliger de nouvelles flétrissures à sa mémoire? Puisque Dieu avait appelé le coupable à son redoutable tribunal, il s'était constitué son seul juge. Ainsi, Charlotte dans sa charité de chrétienne, comme dans sa dignité de femme et de princesse, était fermement résolue à ne pas démentir la croyance où l'on était de sa mort.

Ce fut au tour du vieux Wolf à s'affliger, tandis que la joie du chevalier éclatait dans ses regards.

Ainsi la mort du czarowitz n'amena d'abord aucun changement dans la vie de la princesse. Mais Wolf ne survécut que quelques mois à cet événement, et la perte de ce vieux et fidèle serviteur fut vivement sentie par Charlotte. Elle était trop jeune encore pour pouvoir se passer de protection, surtout au milieu d'une population un peu mélangée comme l'est nécessairement celle de toute colonie naissante. Le respectueux dévouement du chevalier d'Aubans cachait un sentiment plus tendre qu'avait pénétré la princesse. Elle lui confia sa destinée en le choisissant pour époux.

Leur modeste habitation offrait l'image du bonheur, et il semblait que rien ne dût troubler cette heureuse union. Madame d'Aubans partageait ses soins et son affection entre son mari et une charmante petite fille qu'elle avait nourrie elle-même. On citait leur maison comme l'une des plus agréables de la Louisiane, et certes elle ne l'eût pas échangée contre un palais impérial, fût-ce à Saint-Pétersbourg ou à Vienne.

Après dix années d'une félicité presque sans mélange, la princesse se vit rappelée à l'inévitable loi de notre pauvre humanité, à la souffrance. M. d'Aubans fut at-

teint d'une maladie grave qui fit désirer à sa femme de consulter les célébrités européennes; ils vendirent leurs propriétés et revinrent s'établir à Paris. Madame d'Aubans ne croyait plus y courir le risque d'être reconnue; mais cette fois encore son espoir fut trompé, tant cette aimable femme avait laissé de profonds souvenirs à tous ceux qui l'avaient connue. Le maréchal de Saxe, l'illustre vainqueur de Fontenoy, était le neveu de cette comtesse de Warbeck qui avait autrefois conseillé et favorisé la fuite de l'épouse du czarowitz. Il vit la princesse, la reconnut, et sollicita vivement l'autorisation d'instruire le roi de sa présence à Paris. Charlotte parut s'y décider à regret, et mit pour condition expresse que le maréchal différerait de quelques jours cette communication. Maurice y consentit; mais avant que le délai fût expiré, M. et madame d'Aubans étaient partis pour l'île Bourbon. Louis XV n'en voulut pas moins étendre sur eux sa bienveillante protection; et sans trahir le secret de la princesse, il la fit recommander d'une façon toute particulière au gouverneur de l'île. Mais madame d'Aubans semblait avoir épuisé la somme de bonheur qui devait être ici-bas son partage; elle perdit successivement sa fille et son époux. La France était devenue pour elle une patrie d'adoption, elle résolut d'y finir ses jours. Son premier désir avait été d'entrer à l'abbaye de Belle-Chasse, mais elle éprouva quelques difficultés qui l'y firent renoncer, et alla s'établir à la Meulière de Vitry, dont elle avait fait l'acquisition. On a dit que le roi de France ayant écrit lui-même à la grande Marie-Thérèse pour l'instruire de cette miraculeuse résurrection, l'impératrice, reine de Hongrie, pressa vivement sa tante de venir habiter ses états; mais elle s'y refusa afin de pouvoir être plus libre en France, et d'y consacrer uniquement sa vie à la pratique des bonnes œuvres. Les derniers malheurs de la princesse étaient les seuls qui occupassent son esprit, parce qu'ils se rattachaient à ses plus chers souvenirs, à ses plus douces affections. En pleurant son époux et sa fille, elle pouvait bénir aussi leur mémoire; le temps avait cicatrisé les autres plaies de son âme; mais il en est dont on ne veut pas guérir.

La mort de madame d'Aubans eut lieu en l'année 1771; les seules personnes que depuis longtemps elle admît dans sa retraite, étaient son directeur et l'ambassadeur de l'Empire. Ce fut ce dernier qui conduisit le deuil, tandis qu'un aumônier du roi Louis XV dit l'office des morts et donna l'absoute.

En historien fidèle nous devons parler d'un mémoire que fit paraître à cette époque l'impératrice de Russie, cette veuve de Pierre III, que les philosophes ont appelée la grande Catherine, la Sémiramis du Nord. Elle niait d'une manière formelle l'identité de madame d'Aubans avec la princesse de Brunswick, dont la mort en 1715 aurait été fort réelle. Tout ce qui tendait à faire supposer le contraire n'était qu'une fable dont le bon sens public ne pouvait manquer de faire bientôt justice. Cette tardive dénégation manqua le but qu'on s'en était promis; et la voix générale suppléa à celle que la mort avait rendue muette. Pourquoi venait-on contester à cette noble femme un nom qu'elle n'avait pas réclamé, une position qu'elle avait volontairement abdiquée? Il était permis à Catherine d'être incrédule, mais elle aurait dû s'imposer le silence.

Entre Charlotte de Wolfenbuttel et la veuve de Pierre III, nul parallèle n'est possible; mais on peut honorer la mémoire de celle qui souffrit et pardonna.

MARIE ÉMERY.

HOME, SWEET HOME.

(DOUX CHEZ SOI.)

EULALIE D'ALBERT, } Jeunes femmes de capitaines de marine et cousines germaines.
CÉLINE DUBREUIL, }
Mme VINCENT, voisine.
SUZETTE, femme de chambre.
LE PÈRE BACHOU, jardinier.
JEUNES GENS ET JEUNES FILLES DE FONTENAY.

La scène est à Fontenay-aux-Roses.

Le théâtre représente un joli salon de campagne, grandes fenêtres sur les jardins. Piano, table à ouvrage, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

EULALIE, CÉLINE.

Céline arrange des fleurs artificielles; Eulalie ourle des torchons.

CÉLINE. Cette guirlande me siéra-t-elle?

EULALIE. Fort bien.

CÉLINE. J'y ai passé deux heures; autant pour visiter ma robe et les accessoires; et il ne me restera plus qu'à me procurer un éventail; tu sais qu'à mon dernier bal, j'ai cassé celui que mon mari m'avait donné en partant.

EULALIE. Prends le mien.

CÉLINE. Et toi?

EULALIE. Moi, je reste.

CÉLINE. Quelle idée!

EULALIE. Pourquoi irais-je, au mois de juin, me fatiguer à danser; en grande toilette surtout! quand il est si doux de respirer l'air frais du soir et les émanations des bois?

CÉLINE. Il est des nécessités auxquelles on ne peut se soustraire.

EULALIE. L'absence de nos deux maris est une excellente excuse; c'est mon bouclier; et quelque chose qu'on me dise, à quelque invitation qui me soit faite, à quelque gracieuse séduction qu'on emploie, je réponds : mon mari est absent; cela suffit; je reste libre.

CÉLINE. Et tu te fais la plus magnifique réputation de sauvage qui se puisse acquérir. Mon enfant, on est du monde, ou l'on n'en est pas; il faut savoir se soumettre à ses exigences. Nos maris eux-mêmes, en partant, nous ont recommandé de ne négliger personne.

EULALIE. J'obéis; chaque mois, je consacre deux jours aux visites, et un troisième aux réceptions; de cette sorte, je maintiens des rapports qui peuvent nous devenir utiles, et je ne gaspille point ma chère liberté.

CÉLINE. Tu es comme maître Adam de Nevers, toi, tu as provision de chevilles; mais, franchement, parfois ne t'ennuies-tu pas?

EULALIE. M'ennuyer! ah, si l'ennui pénètre jamais chez nous, chère Céline, c'est le lendemain d'un bal, et sur ton beau front. Les domestiques à aider et à conduire; le jardin à surveiller; le paysage à contempler; les fleurs à admirer; les journaux à parcourir; ma musique à revoir; des torchons à ourler; mais les jours passent comme par enchantement. *Sweet home*, que de trésors de bonheur entre tes quatre murs!

CÉLINE. Fort bien, mais l'ivresse d'un bal, t'en es-tu jamais rendu compte? Cet orchestre, dont les sons ravissent et enlèvent; ces regards admirateurs, qu'on ne voit pas, mais qu'on sent, et qui font rougir de plaisir; ces tourbillons qui vous attirent, auxquels on se mêle et que, bientôt, on domine de sa grâce et de sa légèreté; ces danseurs qui se heurtent, pour arriver les premiers à formuler leur invitation respectueuse; cette jalouse envie qu'on inspire aux autres femmes; qu'en dis-tu?

EULALIE. Que je préfère à ton orchestre brillant, une douce mélodie, jouée par mes mains inhabiles, alors qu'autour de moi, tout est paix et silence; à tes admirateurs, le « qu'elle est avenante! » des bonnes femmes de Fontenay; aux tourbillons qui t'entraînent, une course, à travers Aulnay et Verrières, sur ma noire et douce Mirza; enfin, à la jalousie que tes succès inspirent, une poignée de main et une appro-

bation de notre bonne madame Vincent, par exemple.

CÉLINE, bâillant. Joli, très-joli; la morale en action renouvelée et peu diminuée. — Nous disons donc que tu me prêtes ton éventail?

EULALIE. A ton service.

CÉLINE, les yeux vers le jardin. Tiens, Suzette qui a l'air de vouloir et de n'oser entrer.

EULALIE. Je sais ce dont il s'agit. (Parlant au dehors.) Venez, Suzette.

CÉLINE, se levant. Un mystère; je me retire.

EULALIE. Un mystère, non. Reste, tu seras au courant en quatre mots.

CÉLINE. Mais...

EULALIE. Tes apprêts n'en souffriront pas, puisque tu n'as point à descendre à Paris pour l'éventail.

CÉLINE, se rasseyant. C'est juste.

SCENE II.

LES MÊMES, SUZETTE.

SUZETTE, avec expansion. Ah! chère madame! (S'arrêtant à la vue de Céline.) Pardon, je ne voyais pas madame; je croyais madame à Paris.

CÉLINE. Cela ne fait rien, Suzette, parlez.

SUZETTE. Je n'ose; j'ennuierai madame.

CÉLINE. Ne dirait-on pas qu'ici, et pour vous, je suis une étrangère? Dites, dites; cela doit être quelque nouvelle heureuse; votre figure est tout épanouie.

SUZETTE. Ah! madame, c'est Pierre, mon promis, qui, grâce à la protection de madame Eulalie, vient d'obtenir la place de jardinier en second chez le duc de Trévise; de sorte que, comme mon père n'attendait pas autre chose pour nous marier, on nous *bannit*, dimanche, au prône; et la noce, à la fin du mois!

EULALIE. Vous voyez, Suzette, que je m'occupe du trousseau?

SUZETTE. Comment, madame, ces bons torchons-là, c'est pour moi?

EULALIE. Et bien d'autres choses encore.

SUZETTE. Comme madame est bonne! et que je suis heureuse, tout en me mariant, de pouvoir rester au service de ces dames!

CÉLINE. Cousine, montre-moi donc le trousseau de Suzette.

EULALIE. Avec plaisir; deux minutes, et je te l'apporte. Cela fait que tu jouiras de sa surprise, car elle ne le connaît pas plus que toi.

SCENE III.

CÉLINE, SUZETTE.

CÉLINE. Comment ne m'avez-vous rien dit de votre mariage, Suzette?

SUZETTE. Je n'aurais point osé en parler à madame.

CÉLINE. Vous osez bien avec Eulalie.

SUZETTE. Ah! madame, c'est tout autre chose.

CÉLINE. Comment cela?

SUZETTE. Madame Eulalie est toujours là, on peut causer; ça vient tout naturellement et sans qu'on y pense; tandis que madame est tellement prise au dehors, que nous ne lui voyons pas un pauvre petit instant à elle, et que personne ne se permettrait de venir l'ennuyer de ses espérances ou de ses peines.

CÉLINE. Ah!

SUZETTE. Oui. Ainsi, dernièrement, lorsque la mère Aubry, la laitière, a été prise de ses rhumatismes, si j'étais venue dire à madame: « La mère Aubry a ses rhumatismes, » madame n'y aurait pas fait attention, parce que madame ne connaît pas la mère Aubry.

CÉLINE. Qu'est-ce que la mère Aubry?

SUZETTE. Madame désire savoir ce que c'est que la mère Aubry?

CÉLINE. Puisque je vous le demande.

SUZETTE. Eh bien, la mère Aubry est la veuve du plus fameux vaurien que la terre ait porté; elle a une vache, cinq petits enfants et un carré de choux et de pommes de terre; les choux, les pommes de terre et le produit du lait nourrissent les enfants; mais, si la mère Aubry ne pouvait aller vendre son lait à Paris, ni s'occuper de ses pommes de terre et de ses choux, comme il n'y a jamais guère d'avance chez nous autres, les cinq enfants et leur mère seraient obligés d'avoir recours à la charité publique; et c'est dur, quand on a pour habitude de tout devoir à son travail.

CÉLINE. Si ce n'est l'aumône, quel genre de service rend donc ma cousine à la mère Aubry?

SUZETTE. Elle emporte je ne sais pas quoi, dans une bouteille et dans un petit pot, et, soir et matin, tant que durent les rhumatismes, elle va, tout uniment, frotter la mère Aubry, qui, par ce moyen, n'est pas obligée de discontinuer sa besogne.

CÉLINE. Tout cela est du nouveau pour moi.

SUZETTE. Il y en a bien d'autre!

CÉLINE, rire forcé. C'est donc la sœur de charité du lieu?

SUZETTE. Il n'y a pas que des malades qu'elle s'occupe; et l'école du soir; vous ne connaissez pas notre école du soir, madame? C'est bien gentil, allez; on y entendrait une souris courir.

CÉLINE. Une école; et qui la tient? qui s'y rend?

SUZETTE. Nous donc; les filles et les garçons de Fontenay. — Dans les premiers temps, nous n'apportions pas grande attention à ses leçons, mais quand la grammaire, ou le calcul, ou le travail du jour, nous ont un peu endormis, madame nous réveille par de si belles histoires, que, bientôt, on est tout yeux et tout oreilles pour l'écouter.

CÉLINE, souriant. En vérité?

SUZETTE, sérieuse. C'est comme je vous le dis, madame.

CÉLINE. C'est là que vous avez connu Pierre?

SUZETTE. Oh! non; Pierre, c'est une autre histoire.

CÉLINE. Voyons l'histoire de monsieur Pierre.

SUZETTE. C'est que, pour dire à madame l'histoire de Pierre, il faut que je lui dise celle de Gobe-Tout.

CÉLINE. Gobe-Tout! Un chien?

SUZETTE. Un homme, sauf respect.

CÉLINE. Un homme! — Va pour l'histoire de Gobe-Tout. (Elle s'assied à la place d'Eulalie, et, sans y songer, prend l'ouvrage de la jeune femme et travaille.)

SUZETTE. Gobe-Tout, c'était comme qui dirait la bête enragée du pays et des alentours; toute sa famille était morte, et lui, qui avait grandi, comme les oiseaux, à la rosée du ciel; qui ne connaissait, je crois bien, d'autre manière de se laver, que de se plonger, tout entier, dans l'étang Duplessy ou dans la Bièvre; qui ne se peignait guère; qui ne portait, hiver comme été, qu'un pantalon de toile et une mauvaise chemise de laine rouge; et qui n'avait jamais compris la nécessité des souliers et des bas; Gobe-Tout, étant petit, et pour sa vilaine mine, avait été repoussé par les autres gamins, comme, plus tard, il le fut par les jeunes gens de son âge; ce qui lui donna l'habitude et le goût de vivre seul.

CÉLINE. D'où lui vient son surnom? Gobe-Tout n'est pas un nom.

SUZETTE. De ce que, n'ayant eu ni père ni mère pour lui gagner son pain, il s'était également habitué à vivre de ce qu'il arrachait dans les champs; betteraves, carottes, navets, oignons, pommes de terre, il mange tout, sans sel, beurre, ni cuisson.

CÉLINE. Une espèce de Diogène.

SUZETTE. Je ne sais pas, madame; mais, ce que je sais, parce que c'est cela qui m'a fait aimer Pierre, c'est que le pauvre Gobe-Tout, qui, au fond, n'a pas de méchanceté pour un liard, et qui est honnête, madame, il n'y a pas à dire; personne ne peut accuser Gobe-Tout de lui avoir fait tort d'une épingle...

CÉLINE. Hors les betteraves, les carottes et le reste.

SUZETTE. Ah! madame, le lièvre qui vient manger nos jeunes pousses n'est pas traité de voleur; il faut bien que tout le monde vive.

CÉLINE. Oui, mais en broutant nos jeunes pousses, le lièvre fait métier de lièvre; tandis que le lot de l'homme est le travail.

SUZETTE. Voilà, justement, ce qu'un jour les gendarmes ont dit, en traitant ce pauvre Gobe-Tout de vagabond, et en l'emmenant en prison, à ce que je crois; mais, pour en revenir à notre histoire, un seul garçon, dans tout le pays, avait pris pitié du pauvre Gobe-Tout; c'était Pierre; et, comme Pierre n'est guère plus riche que Gobe-Tout, il ne lui avait offert ni habits, ni argent, mais sa compagnie, son amitié; ah! Pierre me l'a souvent conté; la première fois qu'il dit bonjour à Gobe-Tout et lui tendit la main, Gobe-Tout se détourna comme un sauvage, auquel on parle une langue inconnue; lorsque Pierre lui dit de

venir faire un tour avec lui, du côté de la fosse Bazin, là où il y a de si jolis ombrages et tant de violettes, Gobe-Tout le regarda dans les deux yeux, avec l'envie de le battre, comme quelqu'un qui se moque de vous; enfin, lorsque Pierre, qui est têtu quand il s'y met, le prit par-dessous le bras, et le força de marcher côte à côte avec lui, eh bien, savez-vous ce que fit Gobe-Tout?

CÉLINE, intéressée. Dites..

SUZETTE. Voyant que c'était pour de bon; que, réellement, une bonne amitié venait à lui, il se laissa conduire comme un tout petit enfant; et, quand Pierre le regarda en dessous, pour voir la figure qu'il faisait, savez-vous ce qu'il vit?

CÉLINE, émue. Des larmes?

SUZETTE. Oui, madame, de vraies larmes, de grosses larmes, qui tombaient sur sa vilaine barbe, drues comme une averse. — Dès cet instant, ils devinrent les meilleurs amis du monde; et comme, moi aussi, j'avais souvent eu pitié du pauvre Gobe-Tout, de voir Pierre l'aimer, ça me fit aimer Pierre; et madame Eulalie, qui sut tout, trouva qu'une amitié, partant de là, doit être une bonne amitié; et voilà pourquoi elle a été demander au duc la place de jardinier en second.

CÉLINE. Que d'événements! que de petits drames autour de soi, et sans qu'on s'en doute! Mais Eulalie tarde, il me semble; Suzette, voyez donc ce qu'elle fait.

SCÈNE IV.

CÉLINE, seule et travaillant toujours.

Cette Suzette, elle a eu le talent de m'intéresser; il y a du cœur et de la délicatesse chez cette fille; quand on prend la peine d'étudier et de connaître ses gens, je conçois qu'on s'y attache. C'est, peut-être, parce que maîtres et domestiques avaient une vie commune, qu'autrefois il y avait de ces exemples de fidélité et de dévouement qui nous semblent presque fabuleux aujourd'hui. De nos jours, quand on leur a régulièrement payé leurs gages, tout est dit; on se délivre un brevet de maître juste et bon. Qu'exiger d'eux, en retour? ce qui se paie; le service; mais rien du cœur. (Sa tête se penche sur sa main, dans l'attitude de la réflexion.)

SCÈNE V.

CÉLINE, LE PÈRE BACHOU.

(Le père Bachou porte quelque chose, que recouvre un papier hermétiquement fermé; il ne voit pas le visage de Céline, et croit parler à Eulalie.)

BACHOU. Parions que vous avez pensé que j'étais un ingrat; pas vrai, madame? (Céline relève la tête et regarde le père Bachou avec étonnement.) Ben des excuses et ben des pardons, madame; faut donc que j'aie la berlue; je vous prenais pour madame Eulalie. C'est que je n'ons pas pour habitude de trouver madame ici; et v'là comment je m'adressions tout fin dret à madame; si j'avions su que c'était madame, je ne nous serions pas permis d'entrer sans carillonner un brin. (Il se dirige vers la porte.)

CÉLINE. Restez, mon brave homme.

BACHOU, s'asseyant. Ah! si madame me le commande. (Se relevant.) Bon! v'là que je m'assis, à présent... Avec madame Eulalie, on a si peu l'habitude de se gêner, qu'on fait devant elle comme chez soi.

CÉLINE, souriant avec bonté. Ne changez rien à vos habitudes; asseyez-vous.

BACHOU. Je ne peux pas me permettre ça devant madame.

CÉLINE. Je vous en prie.

BACHOU, s'asseyant sur le bord de sa chaise. C'est donc pour obéir à madame.

CÉLINE. Comment vous appelez-vous, mon brave homme? Êtes-vous du pays? Il ne me semble pas vous avoir rencontré jamais.

BACHOU. Oh, que si; mais madame était en compagnie; même que madame, ce jour-là, se fâcha contre moi, et me dit qu'elle ne m'achèterait plus jamais de fleurs; car je suis maître jardinier, madame.

CÉLINE. Et pourquoi ne devais-je plus vous acheter de fleurs?

BACHOU. C'est que madame, qui n'a pas sûrement le temps de s'occuper de tout ça, et qui ne sait pas qu'on peut aimer ses fleurs comme ses enfants; espérer en elles; faire sur elles des expériences qui occupent l'esprit nuit et jour, et guetter le

moment de leur éclosion, comme une mère guette le sourire de son premier-né; madame voulait l'unique bouton d'un petit rosier, sur lequel j'étais en train d'essayer d'une nouvelle greffe; et, à mon grand déplaisir, je dus refuser madame, quoique madame m'offrait cent fois la valeur du bouton.

CÉLINE, rougissant. C'est vrai, je me souviens; vous êtes le père Bachou. Mais pourquoi donc m'avoir si obstinément refusé ce malheureux bouton?

BACHOU. Ah! madame, je n'y aurais pas touché pour ma mère. Comme je vous l'ai dit, c'était justement une greffe nouvelle que j'essayais; depuis dix jours, je suivais, ligne à ligne, la marche de mon bouton; je l'abritais du trop chaud, du trop froid, de la pluie, du vent; j'épiais sa première coloration; j'en avais la fièvre. Réussie, la fleur devait figurer au Luxembourg, à l'exposition d'horticulture, en compagnie d'autres belles fleurs, qui ne l'auraient point éclipsée, dà! J'en perdais le boire et le manger; je n'en dormais plus.

CÉLINE, intéressée. Eh bien?

BACHOU. Manquée, net. J'espérais une rose panachée, avec la délicatesse et le parfum de cette modeste rose des quatre saisons, qu'on dédaigne et qui, comme dit madame Eulalie, ne plaît qu'à ceux qui ont quelque chose dans le cœur; et j'obtenais un monstre, une rose lie de vin, ayant bien du parfum, mais point de beauté! Ce fut un coup terrible; foi de Bachou, je crois que, sans madame Eulalie, j'en aurais fait quelque bêtise; j'aurais bu. Mais madame Eulalie, qui arrive toujours à point, là où il y a une bonne action à faire ou une peine à consoler, apprit mon malheur et vint y porter remède.

CÉLINE. Est-ce que ma cousine entend rien à ces sortes de choses?

BACHOU. Elle! ah ben, ah ben, c'est à l'œuvre qu'il faut la voir; elle connaît les fleurs aussi bien que moi; et ce n'est pas peu dire; elle coupe, elle émonde; c'est un diable à la besogne; elle en fait plus en une heure que mon garçon jardinier en un jour, le grand flandrin, parce qu'elle le fait avec plaisir. Tant y a, qu'elle vint m'apporter une idée; que son idée me fit l'effet d'une lumière; c'était si simple et si juste, que, cent fois, j'avais été à côté, et que je ne comprenais pas que ça ne me fût point venu. La chose expliquée, j'aurais parié ma tête, et celle de la mère Bachou avec, que le but était touché; en effet, (désignant son papier) c'est beau! c'est beau, madame, à se mettre à genoux devant, si l'on ne regardait plus haut; aussi, avant n'importe quelle exposition, la première est pour madame Eulalie, et je la lui apporte; c'est son droit et c'est mon plaisir.

CÉLINE. Qu'elle se hâte donc de revenir, car je meurs d'envie de la voir.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, EULALIE.

CÉLINE. Arrive donc, lambine.

EULALIE. Pardon, mon enfant; c'est qu'il y a là-bas les jeunes gens et les jeunes filles de Fontenay...

CÉLINE. Ceux dont tu t'es faite l'institutrice?

EULALIE, surprise. Qui t'a dit?

CÉLINE. Va toujours.

EULALIE. Ces bons enfants se sont souvenus de ma fête, et leurs paroles simples et naïves m'ont tellement émue, que j'avais absolument oublié que tu m'attendais. Mais comment n'es-tu pas encore à ta toilette? Il se fait tard.

CÉLINE. Me trouves-tu assez belle pour passer la soirée avec toi?

EULALIE. Que dis-tu?

CÉLINE. Que moi aussi, je reste.

EULALIE, l'embrassant. Chère Céline, que tu es bonne!

CÉLINE. Remercie-moi, je t'y engage. — Mais, tiens, regarde plutôt ce sournois qui ne dit mot dans son coin.

EULALIE. C'est vous, père Bachou? Bonjour, et les fleurs? (Sans répondre, Bachou découvre la plus admirable rose panachée qui se puisse voir; les deux jeunes femmes poussent un cri de surprise et de plaisir; le vieillard est rayonnant de bonheur.)

CÉLINE. C'est magnifique!

EULALIE. Et le parfum le plus suave! Ah! Bachou, Bachou, pourquoi avoir cueilli cette merveille? on vous l'aurait payée deux cents francs sur pied.

BACHOU. Eh ben, et la joie que j'éprouve

en vous la donnant, ça ne se compte donc pas?

EULALIE, très-émue. Père Bachou, embrassez-moi.

BACHOU, s'essuyant la bouche avec le revers de sa main, et de grosses larmes dans les yeux. Madame, j'encadrerai la date de cette belle journée!

CÉLINE, à part à Eulalie. Que tu es heureuse d'être aimée ainsi! Tu as fait comme la sœur de Marthe, tu as choisi la meilleure part. (Haut.) Qu'as-tu fait de tes écoliers?

EULALIE, posant la rose dans un vase de vieux Sèvres. Ils m'attendent.

CÉLINE. Fais-les entrer. Je ne vais point au bal, mais j'en improvise un, céans, et tu l'ouvres avec le père Bachou, en face de Pierre et de Suzette.

EULALIE, souriant. Folle! (Céline fait un signe au dehors; jeunes gens et jeunes filles, avec de gros bouquets, pénètrent dans le salon, ayant Suzette et Pierre à leur tête.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, Mme VINCENT, JEUNES GENS ET JEUNES FILLES DE FONTENAY.

EULALIE, prenant les bouquets. Merci, mes bons amis, encore une fois merci. Il me serait difficile de vous dire à quel point votre affection me touche. Chère madame Vincent, c'est vous qui avez trahi le secret de l'almanach.

Mme VINCENT. En était-il besoin? Croyez-vous que la fête de celle que l'on voit, la mère des uns, la consolatrice des autres, l'amie de tous, n'était pas attendue, depuis longtemps, comme une fête solennelle et sacrée?

EULALIE. Le peu que je fais porte en soi sa récompense et son bonheur.

CÉLINE, courant au piano et préludant vivement. En place, en place! Suzette, prenez la main de Pierre; père Bachou, la main d'Eulalie; allons, allons, l'orchestre n'attend point; en avant! (Bas à Eulalie.) Cousine, dans la liste de ce qui remplit tes jours et te fait chérir la maison, tu as oublié ce qui rayonne, comme un reflet d'en haut, et répand sur tout un charme suprême; tu as oublié la charité! *sweet home*, c'est dans le secret de tes murs qu'elle s'abrite, elle et le bonheur!

ADAM BOISGONTIER.

ÉNIGME GÉOGRAPHIQUE.

Quelle est l'île d'Europe qui, tour à tour, eut pour maîtres les fils de Cadmus, les compatriotes de Scipion, les soldats de Genséric, les sectateurs de Mahomet, les fils de Rollon, les descendants de Charlemagne, le frère de saint Louis, les ancêtres et les petits-fils de Charles-Quint, un descendant de Rodolphe de Habsbourg et les neveux de Henri IV?

Économie Domestique.

Fèves de marais (conserver pour l'hiver). — Mettez du sel fin dans un saladier, roulez-y les fèves de marais tendres et bien écossées; rangez-les dans des bouteilles et bouchez hermétiquement. Avant de vous en servir, faites-les dessaler pendant vingt-quatre heures.

Melons. — Pour conserver les melons jusqu'en décembre ou même janvier, il faut les choisir tardifs, pas trop mûrs, les essuyer avec beaucoup de soin, les laisser pendant vingt-quatre heures dans un lieu très-sec, et les placer dans un tonneau, entourés de cendre sèche et soigneusement tamisée.

Pudding. — Prenez cinq petits pains à la reine, ou bien cinq pains de Bruxelles, ou douze biscottes, mettez-les dans une forte pinte de lait que vous ferez chauffer. Lorsqu'ils sont bien trempés, écrasez-les et laissez refroidir; il faut que ce mélange soit épais. Ajoutez un quart de raisins secs sans grains, de l'angélique ou de l'écorce de citron hachée très-fin, neuf jaunes, neuf blancs d'œufs bien fouettés, et un verre à vin de rhum. Mélangez longtemps le tout, beurrez un moule, versez-y le mélange, mettez au four ou sous le four de campagne.

Sirop de vinaigre framboisé. — Prenez

un bocal de verre ou une cruche de grès; faites infuser dans deux litres de bon vinaigre de vin, autant de framboises bien mûres et bien épluchées que le vase pourra en contenir; laissez infuser pendant huit jours; versez à la fois vinaigre et framboises sur un tamis de soie, laissez passer la liqueur, sans presser le fruit. Versez le vinaigre, et par demi-kilogramme de liqueur, prenez un kilogramme de sucre concassé; mettez le sucre et le vinaigre dans un vase de faïence, bouchez-le, placez-le au bain-marie sur un feu très-doux; le sucre tout à fait fondu, laissez éteindre ce feu, et quand le sirop sera refroidi, mettez en bouteilles et bouchez avec le plus grand soin.

Pourpier (conserve pour l'hiver). — Épluchez le pourpier; lavez-le plusieurs fois à grande eau; mettez une noix de beurre dans la bassine; quand il sera fondu, jetez-y le pourpier; laissez-le cuire dans son propre jus en remuant toujours; quand il est cuit, versez-le sur une table bien propre, pétrissez-le avec une bonne quantité de sel. Ayez des pots en grès dont chacun peut contenir la valeur d'un plat, versez-y le pourpier en le tassant avec soin; étendez au-dessus un linge fin et très-propre dont les quatre coins dépassent; versez sur ce linge de la graisse de mouton chaud et un peu salé. Serrez en un lieu sec. Quand vous voudrez vous servir du pourpier, pour enlever la couche de graisse, vous n'aurez qu'à soulever les coins du linge.

Sauce provençale nommée Aillole. — Prenez une gousse d'ail, pilez-la dans un mortier en l'humectant sans cesse de quelques gouttes d'huile d'olives jusqu'à ce que le tout ait formé une crème légère.

On sert cette crème dans une saucière, on la mange avec la morue, le bœuf bouilli ou toute autre espèce de viande.

Quand on a mangé de l'ail, il suffit, pour en chasser la mauvaise odeur, de mâcher un peu de persil.

L'ail est chaud, il anime la circulation du sang, porte à la peau, excite l'appétit, rend la digestion plus prompte. Apéritif et stomachique, l'ail active les fonctions des estomacs paresseux; mais son excès serait nuisible à ceux dont le sang est disposé à l'âcreté et qui ont la poitrine délicate.

L'ail, infusé dans du lait ou du bouillon, est un remède pour les enfants qui ont des vers. Infusé dans de bon vinaigre dont on se frotte ensuite les mains et le visage, il préserve des maladies contagieuses et pestilentielles.

Angélique confite. — Prenez des tiges d'angélique bien tendre; coupez-les en morceaux de 5 centimètres de long; mettez-les sur le feu avec de l'eau; lorsqu'elle est prête à bouillir, retirez-la; laissez l'angélique dedans pendant une demi-heure, alors enlevez les filandres et la peau; jetez les tiges dans une bassine d'eau fraiche avec un peu de sel; faites cuire à grand feu jusqu'à ce que les morceaux puissent être traversés avec une épingle; retirez-les, jetez-les à l'eau fraiche, égouttez-les. Faites cuire du sucre à la nappe, écumez-le, mettez l'angélique dedans; après cinq bouillons, versez le tout dans une terrine. Le lendemain, reprenez le sucre, faites-le bouillir, remettez l'angélique dedans; faites-lui faire quelques bouillons; retirez-la comme la veille; le lendemain, faites rebouillir le sucre jusqu'à son dernier degré, c'est-à-dire jusqu'au moment où il est près de prendre couleur. En cet état, versez-le sur l'angélique. Le lendemain, retirez-la du sucre, étendez-la sur des clayons, faites sécher au four, et conservez-la dans des boites garnies de papier. Le sucre sert à faire des compotes.

CORRESPONDANCE.

Le mois dernier mon silence t'a étonnée peut-être, chère amie, mais les temps, la saison et les choses offrent si peu de ressource et les aimables collaboratrices qui me précèdent dans le journal, me laissent si peu de place, que je suis presque forcée de me laisser aller à la tentation de la paresse et de me renfermer, sinon dans un mutisme complet, du moins de me réduire au strict nécessaire; tu comprends que je veux parler de l'explication de nos planches; d'ailleurs, comment se livrer avec

quelque abandon aux charmes d'une causerie intime, dans un temps où la pluie et la guerre vous font mourir d'ennui et de peur, pendant que les maçons et les peintres vous couvrent de poussière et vous empoisonnent de leurs insupportables odeurs! Il semblerait vraiment que les lauriers des tables tournantes ont rendu nos maisons jalouses, et que ne rencontrant pas de personnes douées d'assez de fluide pour leur imprimer un mouvement de rotation, elles font comme les enfants gâtés et se jettent à terre de dépit; aujourd'hui la moitié de Paris est en démolition, on ne loge plus, on logera peut-être un jour; heureux ceux qui peuvent avoir cette espérance et trouvent à louer un appartement, non pas dans telle ou telle maison, mais sur le plan qu'un architecte a tracé d'une future maison. Je me voyais déjà menacée d'aller bivouaquer pendant quelques mois dans la plaine Saint-Denis, et je te l'avoue, dans ma prévoyance, je songeais à aller au Bazar des voyages me munir d'effets de campement, et j'oubliais de me mettre en quête de modes et de toilettes nouvelles, quand l'escalier de notre maison a été envahi par une armée de peintres; une affreuse migraine n'a pas tardé à me saisir les tempes comme avec des tenailles; mais c'est égal, je bénis le ciel d'en être quitte à si bon marché, et, admire mon héroïsme, j'entr'ouvre un œil appesanti par la douleur pour te faire part de mes impressions... de toilette et te donner la description de nos planches.

Les toilettes sont aujourd'hui plus légères et plus vaporeuses que jamais. Pour te donner des détails d'une entière fidélité, et un peu pour me soustraire aux influences mortelles de la térébenthine, je me suis réfugiée chez une amie qui part pour Plombières; tout en gémissant sur les exigences ridicules de la mode, elle emporte une vraie cargaison de caisses et de coffres; je lui en fais l'observation et elle me répond avec l'expression de la plus sincère résignation, qu'elle ne peut faire autrement. Je suis venue là pour voir, et j'en ai usé largement, car je pensais à toi; sa lingerie est admirable; tu sais que de nos jours c'est le cachet de la femme comme il faut, et les jeunes filles, comme les dames, peuvent sur ce point rivaliser, sinon de richesse, du moins de bon goût; parmi toutes ces belles choses, j'ai remarqué un jupon avec un très-haut volant, dont les dessins étaient composés de plumetis, de barrettes au feston et de lacets ou galons de trois largeurs différentes; ce volant, haut de 20 centimètres, était d'un effet superbe. Le plumetis est plus en faveur que jamais, il vient reconquérir ses droits et chasse bien loin la broderie anglaise, qui ne se tolère, pour ainsi dire plus, que perdue dans le plumetis ou que pour le négligé. Hélas! je lui donne tous mes regrets, car je l'aimais sincèrement, cette pauvre broderie anglaise; j'ai aussi vu et examiné, à ton intention, une délicieuse robe pour petite soirée, ou pour dîner, c'était de la mousseline blanche extrêmement claire, avec des mouches brochées; la jupe avait deux volants, avec un grand ourlet dans lequel on avait passé un ruban de satin bleu; le corsage montant, mais ouvert devant jusqu'à la ceinture, était à basque; cette basque avait une garniture, ou pour mieux dire, un volant, puisque cela faisait le troisième volant de la jupe; les manches, en rapport avec le corsage, avaient aussi de grands ourlets avec des nœuds à bouts flottants posés un peu partout et rendaient ce costume du plus gracieux effet; moi, en te les décrivant, je me dis que cela pourrait parfaitement te servir pour la toilette que tu me charges de te composer en l'honneur de ce *dîner dansant* où tu es invitée; tu me demandes une robe montante; eh bien, que pourrais-je inventer de plus joli?

Je vais t'apprendre à faire des chapeaux de paille semblables à celui dont est coiffée l'une des jeunes filles de la gravure.

Prends de petits tubes de paille; il en faut mille à onze cents: tâche qu'ils soient tous bien blancs et d'une égale grosseur, aie toujours près de toi un vase rempli d'eau, avec une éponge; coupe tous ces tubes en deux, c'est-à-dire qu'il faut les partager par moitié, prends quatre moitiés de ces tubes; réunis-les ensemble par un des bouts, avec un brin de fil, et fais avec ces quatre moitiés de paille une natte à quatre.

Voici comment tu dois faire cette natte: Le premier brin de paille du côté droit est le n° 1, et tous les autres brins qui se suivent du côté gauche forment les suivants, 2, 3 et 4; croise le n° 2 sur le n° 3, passe le brin de paille n° 4 par-dessus le n° 2 et par-dessus le n° 3: par conséquent le brin de paille qui se trouve être le n° 1 doit se passer sous le n° 2; continue toujours ainsi avec tous les tubes. Pour ajouter les pailles on les rentre les unes dans les autres, et l'on fait sa natte en même temps; il faut toujours mouiller la paille à mesure qu'on la travaille, et faire bien attention de ne pas la casser en la pliant sur elle-même quand on la natte. Une fois ce petit travail effectué, cela produit une jolie natte que tu donnes à ta marchande de modes pour qu'elle t'en fasse un chapeau; mais ce qui serait encore mieux, ce serait de monter cette tresse toi-même, et je t'assure que cela offre peu de difficulté, surtout si tu la destines à un chapeau de jardin. Du reste, ce travail peut s'adapter à une foule d'objets,

tels que paniers de voyages et corbeilles à ouvrages. On peut ainsi faire des paillassons de salle à manger. Pour cela il faut coudre les pailles en rond les unes à côté des autres. C'est encore chez madame Marie Soudant que j'ai appris ce charmant ouvrage.

Revenons à notre planche qui doit se croire abandonnée, habituée qu'elle est à avoir le pas sur tous nos autres travaux. Le n° 1, est un col mousquetaire pour enfant de dix ans, il se fait en broderie anglaise, les œillets pourront être remplacés par des pois; ce serait plus nouveau.

2, Fond d'un bonnet *calotte*, plumetis et anglaise.

3, Brides de ce bonnet.

4, Garniture de ce même bonnet : Pour le monter tu rapproches toutes les brides du fond, en retranchant l'étoffe non dessinée, ce qui te fera une petite calotte; la passe ne se brode pas, on la taille sur un patron un peu pointu des joues, et sur cette passe se trouvent deux rangs de garnitures froncées jusqu'aux brides; cette passe est, comme de raison, très-étroite, un peu forme Marie-Stuart; pour le derrière une seule garniture suffit. J'ai vu ce bonnet tout monté, et puis t'assurer que tu ne regretteras pas de l'avoir fait.

5, Garniture, broderie anglaise mélangée de plumetis, feston, feuille de rose, pouvant servir pour robes d'enfants, pour pantalons et pour corsages blancs.

6, Entre-deux pour chemises d'hommes ou pour poignets de manches, plumetis et œillets; les œillets peuvent aussi bien se faire au plumetis qu'au feston.

7, Boutonnière assortie à l'entre-deux, il en faut trois; la première est posée à 15 centimètres de l'encolure; de l'une à l'autre, garde 10 centimètres de distance.

8, Petite garniture en broderie anglaise pour chemises de femmes, bonnets de nuit, camisole.

9, Écusson aux attributs du commerce avec les initiales C. M.

10, Céline, plumetis et œillets ou pois.

11, Aglaé, en broderie anglaise ou feston avec pois.

12, Gabrielle, gothique, plumetis ou feston.

13, Emma, plumetis ou feston.

14, K. E., plumetis ou feston.

15, D. K., cordonnet ou feston piqué de deux couleurs.

16, C. E., plumetis.

17, Z. V., feston, feuille de rose et plumetis.

Au-dessus du col n° 1 se trouvent les lettres A. D., qui n'ont point été numérotées, elles se font ou au plumetis ou au feston.

Ici finit la petite édition.

18, Col mousquetaire, guipure; ce dessin est un mélange de feston, de plumetis et de jours.

19, Dessin d'un amict; c'est un petit vêtement en batiste que les prêtres mettent sous la chasuble, ce dessin doit être fait au plumetis avec feston feuille de rose; il est assez heureusement combiné pour pouvoir au besoin servir pour mouchoir, mais alors il serait plus joli de faire, de l'ondulation du bord, une dent profonde.

20, Écusson avec chiffres, qui doit être placé au milieu de l'amict; l'un et l'autre doivent se faire au plumetis, point d'armes et jours.

Les trois n°s 20 *bis* te donnent le dessin, le patron et la passe d'un bonnet de baptême; il se fait ou tout au plumetis, ou bien mélangé de broderie anglaise; si l'on doit le garnir de dentelles, il faut supprimer les œillets du bord.

21, Garniture de *manches duchesses*. Leur forme est celle des manches bretonnes, seulement la garniture ne reste pas ouverte. Celle-ci doit être brodée au plumetis, mélangé de broderie anglaise, feston feuille de rose.

22, Entre-deux assorti à cette garniture.

23, Delphine; ce nom peut se faire, soit au plumetis, soit en broderie anglaise, ou bien encore en mélangeant ces deux broderies.

24, Sidonie, plumetis ou feston.

25, Helmina, plumetis ou feston.

26, Mirra ou Mirsa, plumetis ou feston.

27, Caroline, plumetis ou feston.

28, C. R., plumetis et feston, feuille de rose ou bien tout feston.

29, M. R. enlacés, id., id.

30, L. R. enlacés, id., id.

31, J. V. R. enlacés, id., id.; une fois brodé, cet enlacement est charmant.

32, J. et B. plumetis ou feston.

33, C. B., id., id.

34, Patron d'une capote de jardin; cette coiffure n'est pas des plus gracieuses, mais elle est cependant fort utile; prends pour la faire de la mousseline, ou du jaconas de couleur claire et à petit dessin; à part le petit morceau du fond, elle se taille tout d'une pièce; le derrière est joint par une couture et forme bavolet, tombant très-bas sur les épaules; les raies t'indiquent la position et la largeur des coulisses; dans ces coulisses tu passes un petit fil de laiton, que tu as soin avant de recouvrir de deux morceaux de papier souple, mais assez fort, pour que l'étoffe ne se déchire pas; il en faut cinq : le premier, c'est-à-dire celui que tu places au bord de la capote, doit avoir 70 centimètres, le deuxième

60 centimètres, le troisième 53 centimètres, le quatrième 48 centimètres, et le cinquième, qui touche le fond, 41 centimètres; tu les arrêtes aux extrémités des coulisses, juste là où finissent les raies marquées sur la planche. Le fond est aussi à coulisses; le fil de laiton du milieu a 9 centimètres de longueur, et ceux des côtés 7 centimètres; l'ourlet que l'on fait au bord de la passe, pour contenir le fil de laiton, doit se continuer tout autour; ensuite tu coupes une garniture de la longueur de 2 mètres 80 cent., large de 6 centimètres; tu y fais un tout petit ourlet de chaque côté, à moins que tu n'aies la patience de la festonner, ce qui, à mon avis, n'en vaut pas la peine; tu la fronces par le milieu et la poses à cheval tout autour; tu mettras des brides au bas du deuxième fil de laiton qui se trouve le plus près du bord; ces brides auront 40 centimètres de longueur sur 6 de largeur; enfin, derrière tu placeras un nœud pour lequel tu couperas une bande de 50 centimètres; dans le cas où tu voudrais festonner ta garniture, il faudrait festonner également les brides et le nœud; lorsque tu voudras laver cette capote, tu n'auras qu'à tirer tes fils de laiton, et la chose deviendra si simple, que tu pourras facilement la repasser toi-même. Je t'engage donc à mettre toute coquetterie de côté, et à t'en confectionner une dès que tu recevras ce modèle, car il vaut bien mieux être un peu moins jolie pendant quelques instants, que d'avoir le cou noir peut-être pour toujours.

35, Rond de la capote.

36, Effet de la capote, une fois montée.

37, Dessin d'un tabouret; il se fait ou en peau de différentes couleurs, ou en velours, ou enfin en drap, toujours de plusieurs couleurs, la soutache est en or, ou en soie, ce qui est bien moins cher; toutes les palmes se coupent séparément comme de raison, puisqu'elles ne sont pas de la même couleur; elles se cousent à surjets que l'on cache par la soutache, et se réunissent toutes au petit carré du milieu (j'en ai placé deux sur la planche pour te faire mieux comprendre l'ouvrage). Le tabouret que j'ai vu au magasin de *la Religieuse,* et sur lequel j'ai pris le dessin que je te donne, était en velours avec soutache or, les palmes étaient gros vert, orange, vert lumière, gros bleu, marron, cerise, le petit carré blanc : en drap et soutache, cet ouvrage est également très-joli, car l'on trouve dans le drap de magnifiques nuances. Ce tabouret se monte comme tous les autres; on pourrait s'en servir aussi comme tabouret de piano, ce qui à mon avis serait plus convenable, car pour tabouret de pieds cela me paraît trop beau.

38, Le tabouret lorsque toutes les palmes sont assemblées; il serait peut-être encore plus gracieux de faire le petit dessin qui se trouve tout à fait sur la couture des palmes, un peu moins grand, c'est-à-dire que les boucles soient plus petites et plus rapprochées par conséquent.

39, Bracelet au crochet plein, avec mélange de perles, soit de jais, soit d'or; la boucle doit toujours être assortie au genre de perles que l'on choisit.

40, Dessin d'un col en tricot de Bavière; choisis des aiguilles de 3 millimètres de circonférence, et prends du fil d'Irlande assorti à cette grosseur d'aiguilles; je ne puis t'en donner le numéro, car chaque fabricant a le sien et je pourrais t'induire en erreur. Pour faire la petite dentelle qut entoure le col et dont les dents formeni une coquille, il faut monter 18 mailles; 4 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 2 jetés, 1 rétréci, 8 endroits, 1 jeté, 1 rétréci.

2e TOUR. — 12 endroits, 1 envers, 2 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 2 endroits.

3e TOUR. — 4 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 11 endroits, 1 jeté, 1 rétréci.

4e TOUR. — 15 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 2 endroits.

5e TOUR. — 4 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 2 jetés, 1 rétréci, 2 jetés, 1 rétréci, 7 endroits, 1 jeté, 1 rétréci.

6e TOUR. — 11 endroits, 1 envers, 2 endroits, 1 envers, 2 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 2 endroits.

7e TOUR. — 4 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 13 endroits, 1 jeté, 1 rétréci.

8e TOUR. — 17 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 2 endroits.

9e TOUR. — 4 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 2 jetés, 1 rétréci, 2 jetés, 1 rétréci, 2 jetés, 1 rétréci, 7 endroits, 1 jeté, 1 rétréci.

10e TOUR. — 11 endroits, 1 envers, 2 endroits, 1 envers, 2 endroits, 1 envers, 2 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 2 endroits.

11e TOUR. — 4 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 16 endroits, 1 jeté, 1 rétréci.

12e TOUR. — 20 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 2 endroits.

13e TOUR. — 4 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 2 jetés, 1 rétréci, 2 jetés, 1 rétréci, 2 jetés, 1 rétréci, 2 jetés, 1 rétréci, 8 endroits, 1 jeté, 1 rétréci.

14e TOUR. — 12 endroits, 1 envers, 2 endroits, 1 envers, 2 endroits, 1 envers, 2 endroits, 1 envers, 2 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 2 endroits.

15e TOUR. — 4 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 10 endroits, 1 rétréci, 1 endroit, remettre cette maille tricotée sur l'aiguille de gauche, et rabattre dessus les 9 mailles qui doivent rester.

16e TOUR. — 14 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 2 endroits, recommencer au premier tour.

Quand tu auras fait cinq dents sembla-

bles, tu augmenteras de 41 mailles sur l'aiguille où se trouve la dentelle; ces 41 mailles te serviront à faire le col dont je vais aussi te donner l'explication; le col et la dentelle se font en même temps.

Dessin de laurier, pour le col 41 mailles.

1er TOUR. — 2 endroits, × 1 maille nulle, 1 endroit, croise la nulle sur la maille à l'endroit, 1 jeté ×, faire en tout 11 fois d'une croix à l'autre, 2 endroits, 1 maille nulle, 1 endroit, croise la nulle, 6 endroits, 1 rétréci, 2 endroits, 1 jeté, 1 endroit, 1 jeté, 1 maille nulle, 1 endroit, croise la nulle, 1 jeté. Ici doivent se trouver les 18 mailles de la petite dentelle qui entoure le col; on la continue en mettant sur l'aiguille les mailles du premier tour.

2e TOUR. — Faire la petite dentelle du 2e tour, ensuite 39 mailles à l'envers, 2 endroits.

3e TOUR. — 2 endroits, × 1 nulle, 1 endroit, croise la nulle, 1 jeté ×, répéter 11 fois d'une croix à l'autre, 2 endroits, 1 nulle, 1 endroit, croise la nulle, 4 endroits, 1 rétréci, 2 endroits, 1 jeté, 3 endroits, 1 jeté, 1 nulle, 1 endroit, croise la nulle, 1 jeté suit la petite dentelle du troisième tour.

4e TOUR. — Faire la petite dentelle du 4e tour, puis 39 mailles à l'envers, 2 endroits.

5e TOUR. — 2 endroits × 1 nulle, 1 endroit, croise la nulle, 1 jeté × répéter 11 fois d'une croix à l'autre, 2 endroits, 1 nulle, 1 endroit, croise la nulle, 2 endroits, 1 rétréci, 2 endroits, 1 jeté, 5 endroits, 1 jeté, 1 nulle, 1 endroit, croise la nulle, 1 jeté, reprendre la petite dentelle du 5e tour.

6e TOUR. — Faire la petite dentelle du 6e tour, 39 mailles à l'envers, 2 endroits.

7e TOUR. — 2 endroits, × 1 nulle, 1 endroit, croise la nulle, 1 jeté × répéter 11 fois d'une croix à l'autre, 2 endroits, 1 nulle, 1 endroit, croise la nulle, 1 rétréci, 2 endroits, 1 jeté, 7 endroits, 1 jeté, 1 nulle, 1 endroit, croise la nulle, 1 jeté, reprendre la petite dentelle du septième tour.

8e TOUR. — Faire la petite dentelle du 8e tour, puis 39 mailles à l'envers, 2 endroits.

9e TOUR. — 3 endroits = 1 jeté, 1 rétréci, répéter 10 fois d'un signe à l'autre, 1 jeté, 1 endroit, 1 jeté, 2 endroits, 1 nulle, 1 endroit, croise la nulle, 6 endroits, 1 rétréci, 2 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 1 jeté. Ici doit rester 1 maille, qui servira à faire un rétréci avec la première maille du pied de la dentelle, où il ne restera plus que 3 mailles au lieu de 4; reprendre la petite dentelle du neuvième tour, et ne fais que 3 endroits au lieu de 4.

10e TOUR. — Faire la dentelle du 10e tour, puis 39 mailles à l'envers, 2 endroits.

11e TOUR. — 3 endroits = 1 jeté, 1 rétréci, répéter 10 fois d'un signe à l'autre, 1 jeté, 3 endroits, 1 jeté, 2 endroits, 1 nulle, 1 endroit, croiser la nulle, 4 endroits, 1 rétréci, 2 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 1 jeté, 1 rétréci. Reprendre la petite dentelle du 11e tour, il ne faut faire que 3 endroits au lieu de 4.

12e TOUR. — Faire la dentelle du 12e tour, puis 39 mailles à l'envers, 2 endroits.

13e TOUR. — 3 endroits = 1 jeté, 1 rétréci, répéter 10 fois d'un signe à l'autre, 1 jeté, 5 endroits, 1 jeté, 2 endroits, 1 nulle, 1 endroit, croiser la nulle, 2 endroits, 1 rétréci, 2 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 1 jeté, 1 rétréci. Reprendre la petite dentelle du 13e tour, ne faire que 3 endroits au lieu de 4.

14e TOUR. — Faire la dentelle du 14e tour, puis 39 mailles à l'envers, 2 endroits.

15e TOUR. — 3 endroits = 1 jeté, 1 rétréci, répéter 10 fois d'un signe à l'autre, 1 jeté, 7 endroits, 1 jeté, 2 endroits, 1 nulle, 1 endroit, croiser la nulle, 1 rétréci, 2 endroits, 1 jeté, 1 rétréci, 1 jeté, 1 rétréci. Reprendre la petite dentelle du 15e tour, ne faire que 3 endroits au lieu de 4.

16e TOUR. — Faire la dentelle du 16e tour, puis 39 mailles à l'envers et 2 endroits.

Recommencer et continuer jusqu'au moment où le col a atteint la longueur que l'on désire, alors on le ferme et l'on continue la petite dentelle faisant pour la fin une dent de plus qu'au commencement, c'est-à-dire 6 au lieu de 5.

41, Bonnet composé d'entre-deux de mousseline brodés, et d'entre-deux de valenciennes, une haute garniture également en mousseline brodée forme fanchon.

42, Manche duchesse, je t'ai déjà parlé de cette forme, celle-ci a de plus un bouillonné bordé de chaque côté d'une petite garniture et dans lequel on a passé un ruban, ce qui rend ces manches bien plus élégantes.

43, Manche François Ier; les pattes, les entre-deux et la garniture sont en mousseline brodée, ce même genre pourrait aussi se faire en dentelle, il faudrait pour cela remplacer les entre-deux de mousseline par des entre-deux de valenciennes, ou par un bouillonné de tulle, si l'on choisissait une de ces dentelles dont on ne trouve pas d'entre-deux.

44, Modèle d'écran ou de devant de cheminée. Avec la belle saison, par un temps tiède et un ciel bleu que l'on est en droit d'espérer au mois d'août, le foyer devient inutile, et nous devons le dissimuler avec tout l'art possible; voilà pourquoi je t'envoie ce modèle d'ouvrage qui te servira à cacher cet ami que tu seras bientôt si heureuse de revoir, et qui te donnera



Journal des Demoiselles.

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

année.

sa chaleur sans te reprocher ton ingratitude. Fais donc faire un léger châssis de la grandeur de la cheminée, recouvre-le en lustrine verte, recouvre à son tour cette lustrine de feuilles vertes que tu achèteras toutes faites; tu les fixeras à l'aide de gomme dans laquelle tu auras mis un peu de farine; lorsque tu auras arrangé les feuilles avec tout le goût dont tu es susceptible, je devrais dire tout le goût imaginable, tu placeras de grosses roses ou toute autre fleur en papier que tu disposeras comme ce modèle l'indique, ou bien tu suivras les caprices de ton imagination. Ces feuilles doivent être assez fortes; si tu ne voulais pas les placer une à une, tu pourrais monter tes fleurs en rameaux : les roses trémières seraient du plus gracieux effet.

Maintenant je te présente notre gravure, et suis convaincue que tu vas comme moi la trouver charmante. Examinons d'abord la jeune fille qui est sur l'escarpolette.

Sa robe en nankin a le corsage et les manches brodés à l'anglaise; on a adapté tout autour une bande de jaconas, et la broderie se trouve à cheval sur le nankin et sur le jaconas; bien entendu que la broderie est faite avec du coton blanc, et que cette bande, qui suit tous les contours du corsage, doit être terminée par un feston plus ou moins à jour; on peut faire ainsi des costumes charmants en garnissant le devant de la jupe et le mantelet de la même manière; si tu mets avec cette toilette un chapeau garni de velours noir et de bleuets. Le col mousquetaire de la jeune fille est en broderie assortie à celle de la robe, la casavek en taffetas est ornée d'une broderie au passé; les cheveux à bandeaux ondés sont séparés par une tresse en cheveux, ils sont noués très-bas tombant presque dans le col.

L'autre jeune personne porte une robe en jaconas avec bandes brodées faisant tablier. C'est un feston avec une grande roue composée de plusieurs petites, les coins du devant sont également brodés, le corsage fermé et plat est décoré de la même façon que la jupe; la petite veste est demi-juste et peut aussi se mettre avec des jupes de couleur. Quant au chapeau je t'ai donné la manière de le faire, celui-ci va t'encourager à le commencer. La doublure est plissée à rayons.

La planche de tapisserie peut être employée pour dessus de chaises ou tabouret de piano, la bordure te servirait pour la bande qui se met autour; tu pourrais ainsi en faire un charmant tapis de table, ou bien encore un coussin de canapé. La bordure seule, faite sur du canevas très-gros, peut servir pour bandes de meubles.

Explication du Rébus. — D'abord est-ce bien un rébus? je crois qu'il est permis d'en douter; mais enfin cette chose sans nom, si tu veux, représentant l'enfance et l'âge mûr de quelques jours de la semaine, a la prétention de signifier : *Chaque jour apprend quelque chose à l'autre.*

Adieu, ma chérie, car je suis à bout de papier, d'encre et de science, aussi vais-je me dépêcher de remplir de nouveau mon sac, afin d'y puiser le mois prochain à pleines mains. En attendant jouis de la vie des champs, mais garde un bon souvenir à cette pauvre Parisienne qui t'écrit au milieu des moellons et de la peinture.

E. E.

ÉPHÉMÉRIDES.

19 AOUT 1297. — MORT DE SAINT LOUIS, ÉVÊQUE DE TOULOUSE.

Louis était fils de Charles le Boiteux, roi de Sicile, petit-neveu de saint Louis, roi, et neveu par sa mère de sainte Élisabeth de Hongrie.

Il naquit en 1274, à Brignolles, en Provence; dès l'enfance, il témoigna les plus heureuses dispositions pour la piété, et selon les paroles de l'Écriture, *la charité semblait avoir grandi avec lui.* A quatorze ans, il fut remis en otage, avec deux de ses frères, à Jacques roi d'Aragon, pour la liberté de son père, et il passa sept ans dans une très-dure captivité. Lorsqu'il en sortit, il fut élevé aux saints ordres, et le pape Boniface VIII lui donna l'évêché de Toulouse. Le jeune prince renonça au royaume de Sicile, dont il était l'héritier présomptif, et se consacra tout entier aux devoirs de son ministère. Il avait embrassé la règle des Frères Mineurs et il l'observait rigoureusement. On admira son zèle, sa charité ardente pour les pauvres qu'il se plaisait à servir lui-même, et la rare prudence qu'en dépit de son jeune âge il apporta dans les fonctions de l'épiscopat. Sa courte carrière fut bien remplie; il mourut à l'âge de vingt-quatre ans, en disant, à ceux qui l'entouraient : Je meurs enfin; après une dangereuse navigation, j'entre au port où je jouirai de la vue de Dieu, que tant d'occupations diverses m'avaient ravie.

MOSAIQUE.

Si l'on pouvait triompher complétement de sa vanité on serait toujours aimable.

Prince PUEKLER MUSKAU.

Une occupation manuelle est pour les femmes une contenance; elle permet de reposer l'esprit de la conversation; elle dispense de parler quand on n'a rien à dire; elle donne un moment de réflexion avant de parler; elle sert de prétexte pour ne point écouter, et autorise une distraction quand on ne veut pas répondre. L'habitude du travail en famille, la réunion de la mère de famille et de ses filles autour d'une table de travail, est le seul moyen d'enseigner les usages du monde où les jeunes personnes sont destinées à vivre... J'aimerais à savoir que madame de Sévigné brodait ou faisait de la tapisserie; il y avait sûrement de l'élégance et de l'esprit dans ses dessins, et le fac-simile d'un fauteuil de ses aiguilles me ferait autant de plaisir que le fac-simile d'une de ses lettres.

RŒDERER.

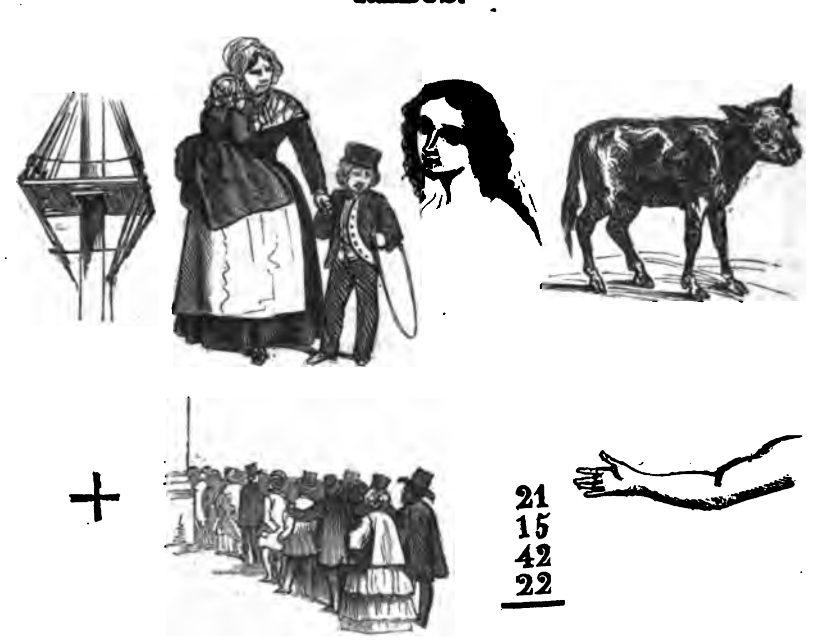
Le malheur ressemble à la montagne noire de Bember, aux extrémités du royaume brûlant de Lahore; tant que vous la montez, vous ne voyez devant vous que de stériles rochers; mais quand vous êtes au sommet, vous apercevez le ciel sur votre tête et à vos pieds le royaume de Cachemire.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

J'aime beaucoup mieux être trompé, que de vivre éternellement dans la défiance, fille de la lâcheté et mère de la dissension. Laissez-moi errer, je vous prie, de cette erreur innocente que la prudence, que l'humanité, que la vérité même m'inspire; car la prudence m'enseigne à ne précipiter pas mon jugement; l'humanité m'ordonne de présumer plutôt le bien que le mal; et la vérité même m'apprend à ne m'abandonner pas témérairement à condamner les coupables, de peur que sans y penser je ne flétrisse les innocents par une condamnation injurieuse.

BOSSUET

RÉBUS.



Paris.—Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

FLORINDE.

Depuis près de deux cents ans, les Goths étaient maîtres de l'Espagne, quand, en 610, entraînés par l'exemple de leur roi Reccared, ils renoncèrent à l'arianisme (1) pour embrasser la religion catholique. Elle compléta l'œuvre que la civilisation avait si heureusement commencée, et prépara par l'humanité et la justice la fusion des deux peuples, inutilement tentée par les premiers conquérants de l'Espagne. Sous l'empire de cette grande pensée, Réceswinth publia, pour protéger les droits des indigènes comme ceux de ses propres sujets, un code de lois devenu fameux sous le nom de Juezgo-Fuere. Dès lors les Goths, abandonnant leurs mœurs guerrières et aventureuses, reportèrent l'ardeur qu'ils avaient jusqu'alors consacrée aux combats, vers les sciences et les arts. A la faveur du zèle qui devait naturellement suivre leur récente conversion, ils laissèrent prendre au clergé une autorité qui le disputa bientôt à celle du roi lui-même, et qui eut à cette époque la salutaire influence de former la nationalité. Les conciles multipliés sur tous les points du pays, agitèrent autant les questions politiques que les questions religieuses : un sentiment mystique présida à cet âge ; des couvents s'élevèrent partout sur les montagnes, et l'Espagne revêtit alors cet aspect sévère et monacal qu'à travers tant de révolutions et de siècles, elle a conservé jusqu'à nos jours.

Mais le crime sait partout se frayer un passage : il parvint jusqu'au trône, au milieu de cette régénération morale, et prépara l'abîme où les Goths allaient bientôt entraîner l'Espagne entière avec eux. Après avoir essayé d'empoisonner Wamba, le meilleur de leurs rois, l'audacieux Ervich le contraignit d'embrasser la vie monastique, se fit couronner à sa place, et sembla léguer à ses successeurs le soin de détruire la paix et le bonheur des Goths. Fidèle à cette tâche, Witiza, son second successeur, l'emporta sur lui en scélératesse, et souleva enfin une indignation et une haine que la première occasion fit bientôt éclater.

Jaloux de Thendefred duc de Cordoue, et craignant la popularité que les vertus de ce prince lui avaient acquise, Witiza lui fit lâchement arracher les yeux dans son propre palais.

C'était précisément le jour d'une grande fête à Cordoue; convié à de brillantes réjouissances, le peuple s'était réveillé avec les premiers rayons du soleil; réuni partout sur les places publiques et aux abords du palais, il faisait entendre ce joyeux tumulte qui à toutes les époques, a traduit ses émotions. Tout à coup Rodrigue, fils de Thendefred, apparut sous le portique, et répondit par un cri de détresse aux clameurs qui s'élevaient autour de lui. Pâle, effaré, les yeux étincelants de haine, il s'adressa à cette foule :

« Peuple vaillant et généreux, dit-il, prête-moi ton appui : ce jour de fête est un jour de malheur : mon père est victime d'un odieux forfait. Witiza, jaloux de ton amour pour lui et de sa longue gloire, vient de lui faire crever les yeux!...

— Vengeance à Thendefred et mort à Witiza! répondit tout ce peuple; et, le cri de sa malédiction retentissant aussitôt dans la Bétique, la province entière se leva d'un élan unanime et marcha contre Witiza. A la tête de cette armée volontaire, Rodrigue se dirigea vers Tolède; mais prévenu de sa marche, Witiza alla le rencontrer sur les bords de la Guadalmez, entre les monts de Tolède et la Sierra-Moréna... Les nombreuses troupes de Witiza plièrent sous les efforts des enfants de la Bétique... Witiza lui-même abandonna son camp pour éviter la mort, et changea son costume royal contre celui d'un berger, afin d'échapper plus sûrement au vainqueur.

Il errait depuis longtemps à l'aventure, sur les sentiers abruptes de la Sierra,

(1) Hérésie d'Arius, prêtre d'Alexandrie, excommunié au concile de Nicée en 325.

quand tout à coup un chant majestueux s'éleva sur la montagne, au milieu du silence de la nuit. Guidé par ce mystérieux appel, Witiza arriva bientôt à la porte d'un de ces nombreux monastères où les religieux devançaient le soleil, pour chanter les louanges de Dieu.

« Qui frappe à cette heure? demanda le moine chargé de veiller à la sûreté du couvent...

— Le malheur, » répondit Witiza.

La porte tourna aussitôt sur ses gonds, et le roi des Goths pénétra dans cet asile dont il ne sortit jamais.

Pendant ce temps, Rodrigue s'avançait vers Tolède, où la valeur qu'il venait de déployer, et l'intérêt que faisait rejaillir sur lui l'infortune de son père, le portèrent immédiatement au trône par l'élection de tous les Goths : il voulut que la cérémonie de son mariage précédât celle de son couronnement, et appela aussitôt près de lui sa fiancée Égilone et Thendefred, son père, demeurés à Cordoue. Tolède les accueillit avec enthousiasme, et prépara des fêtes magnifiques pour célébrer le mariage de Rodrigue; la solennité eut lieu dans la grande cathédrale de Sainte-Léocadie.

L'évêque de Tolède attendait les fiancés à l'autel. Égilone, revêtue d'un long voile blanc, y fut conduite par Thendefred; les Goths s'émurent au spectacle touchant de cette belle jeune femme et de ce vieillard aveugle. Après avoir reçu la bénédiction nuptiale des mains du pontife, Rodrigue et Égilone furent entourés d'une ceinture blanche et rouge, pour signifier, d'après l'usage gothique, les bénédictions que le prêtre allait appeler sur leur union; puis le prélat posa la couronne sur leur tête et sacra Rodrigue roi des Goths.

Le peuple s'était porté en foule aux abords de l'église pour applaudir à leur union. De riches draperies décoraient les maisons et les monuments de la ville. Des groupes de jeunes filles semaient de fleurs le chemin sur lequel s'avançaient les deux rhédas (1) en argent, traînées chacune par dix chevaux bétiques, et portant les illustres époux : les femmes et les enfants du haut des terrasses confondaient leurs acclamations avec celles qui s'élevaient de la foule et partout l'on entendait ce cri unanime :

« Tolède et l'Espagne à Rodrigue et Égilone. »

Mais l'espérance que les Goths plaçaient en leur nouveau chef, ne tarda pas à s'évanouir. Les dispositions généreuses que Rodrigue venait de révéler s'éteignirent dans les fêtes mêmes qui en étaient la récompense : le vertige du plaisir lui fit oublier le devoir. La vie noble et sérieuse des premiers rois Goths disparut du palais pour faire place aux courses, aux luttes d'animaux, aux danses, aux jeux des bouffons et des mimes, aux spectacles imités de Rome et de la Grèce.

Cependant, loin des dissipations de cette cour, Egilone élevait un grand nombre de jeunes filles appartenant toutes aux familles des officiers du palais. Appelées plus tard à devenir les compagnes de la reine, elles recevaient une éducation soignée, dont l'étude de l'histoire et des lettres, la musique et la danse, faisaient l'objet principal; elles brodaient elles-mêmes en soie ou en argent leurs tuniques et leurs résilles, et filaient sur des quenouilles d'ivoire la fine laine d'Espagne ou les soies d'Orient.

Le soir, réunies dans une salle commune ou sur les bords du Tage, dans les jardins de la reine, elles confondaient en chœur leurs voix fraîches et argentines, pour charmer Égilone, qui souvent venait présider à leurs jeux.

L'usage gothique exigeait que le roi, de son côté, entretînt un nombre égal de jeunes garçons pour les former à la carrière qui les attendait plus tard. Cette carrière était toujours politique ou militaire; aussi, outre l'étude des sciences et du juezgofuero, les appliquait-on à l'exercice des armes, aux luttes, aux courses équestres, en un mot, à tout ce qui développe les grâces de l'esprit et les forces du corps. Ils suivaient le roi dans les chasses, lui présentaient l'arc, lorsqu'il voulait tirer. Plus tard, leur éducation terminée, ils choisissaient une femme parmi les com-

(1) Chars à quatre roues en usage chez les Gaulois.

pagnes de leur enfance : les deux fiancés étaient magnifiquement dotés par le roi et la reine : la jeune fille recevait en outre de la famille de son mari, dix serfs, dix suivantes, vingt chevaux, deux mille écus d'or, et pour mille sous d'ornements. Le mariage se faisait d'abord devant témoins, par le contrat et la cérémonie de l'anneau ; puis on le célébrait dans l'église de Sainte-Léocadie, et deux enfants remplaçaient aussitôt, dans le collége royal, les jeunes gens qui venaient de le quitter.

Florinde, fille du comte Julien, gouverneur de la Bétique, se faisait alors remarquer au milieu de cette brillante jeunesse par son intelligence et sa merveilleuse beauté. Elle était venue tard prendre possession de la place qui l'attendait près d'Égilone : les larmes de sa mère l'avaient longtemps retenue à Cordoue, et Julien ne l'avait conduite à Tolède, que lorsque lui-même, avec sa femme, avait quitté l'Espagne pour aller occuper en Afrique le poste de gouverneur de Ceuta. Il ne fallait rien moins qu'un homme tel que lui pour contenir l'orage qui, de là, menaçait le monde entier. Il n'y avait pas un siècle que Mahomet avait fasciné par son génie toutes les populations de l'Arabie, et déjà elles s'étaient répandues comme un feu dévorant de l'Asie à l'Afrique. Croyant à leur mission céleste de conquérir la terre, ces hommes, apôtres du fanatisme, ne connaissaient plus ni distances ni obstacles..... « Dieu est grand, s'écriaient-ils ; il nous réserve le monde... Alhamah, Alhamah... Algianbah... Le combat, le combat... » Et, transportés d'enthousiasme à ce cri de guerre, ils marquaient tous leurs pas d'une victoire, domptant d'avance les peuples par le seul prestige de leur nom. Enhardis par ces triomphes rapides, ils arrivèrent devant Ceuta, où ils apprirent pour la première fois qu'ils n'étaient pas invincibles. Repoussés par l'énergique défense de Julien, ils levèrent le siége, et retournèrent dans le Kairouan sous les ordres de Mousa, leur chef.

Tandis que Julien sauvait ainsi l'Espagne et l'Europe entière par son dévouement et son courage, Rodrigue s'endormait plus profondément dans une vie molle et inutile : la victoire de Ceuta, loin de réveiller sa valeur, ne fut qu'un prétexte à de nouvelles fêtes et à de nouveaux plaisirs.

Florinde avait alors vingt ans : elle venait d'être élevée au premier grade, parmi les dames d'honneur d'Égilone. Sa beauté, rapidement développée, avait atteint déjà toute sa perfection, et son esprit, formé par l'éducation virile que lui avait donnée son père, dominait d'une immense hauteur toutes les femmes qui l'entouraient.

Initiée aux jouissances sérieuses et réelles de l'intelligence, elle leur comparait avec dédain les stériles distractions que lui offrait la cour, et les méprisait surtout depuis qu'elles lui présentaient un si étrange contraste avec la vie que menait son père à Ceuta. Seule avec Égilone, elle gémissait de cette léthargie morale où se plongeait chaque jour plus avant la noblesse gothique : loin d'être éblouie par les hommages que lui attiraient sa beauté et son rang, elle les dédaignait, et n'apportait qu'un air triste et sévère aux fêtes auxquelles elle devait assister. Une seule passion, l'amour de la patrie, fermentait dans son âme : sous l'empire de ce généreux sentiment, exalté par les leçons de son père et la vie des grands hommes de Rome et de la Grèce, elle avait élevé sa nature et cachait un héros sous l'enveloppe d'une femme.

Cette nature si digne et si étrange, avait frappé Rodrigue peut-être plus encore que la beauté de Florinde :

« Pourquoi, lui dit-il, quand ici tout respire la joie, ne voit-on sur ton front qu'un orgueilleux dédain ?...

— C'est que dans cette cour j'ai cherché vainement un homme, répondit-elle, je n'en ai pas trouvé un.

— Que veux-tu dire ?

— Qu'il n'existe plus des Goths que le nom. Vos ancêtres, les vainqueurs de l'Espagne, pourraient-ils reconnaître leurs fils, dans ces fantômes d'hommes dont la main ne sait tenir qu'une coupe, et dont l'épaule s'affaisserait sous le poids d'une armure ?

— Qu'importe ! s'il fallait à nos aïeux le bruit discordant des armes, il nous faut à nous des fêtes et des plaisirs. Ce n'est pas

sur les champs de bataille que se trouve le bonheur!...

— C'est là, du moins, qu'on le sauve et qu'on le protége, s'écria Florinde, en proie à son indignation !.. Rodrigue, oubliez-vous mon père et cette horde de barbares que lui seul il retient !.. Si demain ils s'élançaient sur l'Espagne, où trouveriez-vous un homme à leur opposer ?... Vous fuiriez tous comme un troupeau d'enfants, jetant en pâture cette malheureuse terre à l'ennemi vainqueur. Si je n'apporte à vos fêtes que dédain et mépris, c'est que je les trouve trop efféminées pour moi-même, et que je gémis de mener une vie sans grandeur et sans dignité !... »

Ce langage courageux et sévère ne pouvait plus réveiller Rodrigue, affaissé dans l'inertie et le vice... Irrité dans son orgueil, humilié des dédains de Florinde, il l'accabla des plus indignes outrages.

Aux larmes de sa fille, Julien accourut auprès d'elle, et la serrant sur son cœur :

« Des flots de sang, lui dit-il, vont laver ton injure; l'Espagne touche à sa dernière heure.

— Mon père, s'écria Florinde, épouvantée de cette menace... l'Espagne a-t-elle rien de commun avec Rodrigue ?... Quand lui seul nous offense, c'est de lui seul que vous devez nous venger.

— Que voudrais-tu !... sa vie pour notre honneur !... La partie serait trop inégale !.. Il faut que sa couronne lui soit arrachée... que son sceptre soit brisé dans sa main ; que sa tête soit rasée comme celle d'un esclave !... Je veux que des milliers de voix crient sur lui : anathème... que sujets et ennemis le maudissent : qu'il promène partout sans rencontrer d'asile, sa misère et sa honte... Je t'emmène en Afrique, où Mousa n'attend plus que mon signal pour envahir Tolède et ce palais !.....

— Qu'ai-je fait ! s'écria Florinde. Malheur à moi, qui attire l'ennemi sur ma patrie, et les noms de parjure et de traître sur mon père !... Non, vous ne l'appellerez pas, cet Arabe, qui n'abandonnerait plus sa conquête !... Que votre poignard se plonge dans mon sein..... mais que jamais l'Espagne ne soit aux infidèles... que jamais votre mémoire n'apparaisse ternie aux yeux de la postérité !... »

Mais Julien, n'écoutant que sa haine, entraîna sa fille en Afrique et alla rejoindre Mousa...

Alors, disent les chroniques d'Espagne, de sinistres pressentiments s'emparèrent de l'esprit de Rodrigue. Un jour, suivi de quelques-uns de ses officiers, il était monté au plus élevé des sept monts de Tolède, sur lequel se trouvait une tour bâtie par Hercule, où personne n'osait pénétrer, tant il s'attachait à cet édifice de craintes superstitieuses. Après avoir fait céder la lourde porte de fer qui en fermait l'entrée, les soldats descendirent dans un souterrain, d'où ils revinrent bientôt pâles et effarés.

« L'esprit du mal habite ce lieu, dirent-ils à Rodrigue; son haleine éteint la lumière; nous avons entendu ses mugissements : si nous forçons son asile, malheur à nous et à toi ! »

Mais cette crainte n'arrêta pas Rodrigue : il descendit lui-même, et parvint à la porte d'un caveau taillé dans le roc, sur lequel on lisait en caractères grecs :

« Le roi qui ouvrira ce souterrain et pourra découvrir les merveilles qu'il renferme, verra des biens et des maux ! »

Encouragé par cette promesse, Rodrigue fait briser les obstacles que présente l'entrée du caveau, et se trouve bientôt dans une salle immense, au milieu de laquelle s'élevait un énorme géant de granit. Il tenait à la main une puissante masse d'armes qui, soulevée au moyen d'un mécanisme ingénieux, frappait le sol à grands coups et produisait le bruit et le souffle dont les soldats goths avaient été si effrayés. Une large pierre au milieu de ce caveau promettait par une autre inscription des merveilles inouïes à celui qui l'ouvrirait. Avide de posséder ce trésor, Rodrigue souleva le couvercle du coffre... mais il n'y trouva qu'un épais parchemin sur lequel se voyaient des figures sinistres revêtues de costumes étranges. Au même instant, il découvrit à la lueur des torches quatre inscriptions sur les murs du souterrain. Au fond de la grotte se voyait celle-ci :

« J'invoque les Arabes. »

A l'entrée : « Je fais mon devoir. »

A gauche : « Tu seras dépossédé. »

Et à droite : « Pauvre roi, tu es entré ici pour ton malheur! »

Un violent orage, rapportent les chroniques, renversa cette tour la nuit qui suivit la visite de Rodrigue. Cette même nuit, le 25 de la lune de Redjeb, de l'année 92 de l'Hégire (28 avril 711), Thareg, général musulman, débarquait avec ses soldats sur les côtes de l'Espagne, à Dsezirah-el-Hadra, qu'ils nommèrent l'île Verdoyante, parce que de loin elle leur avait paru toute verte. De là atteignant le mont Calpé qui domine en souverain l'Océan, ils s'y entourèrent de retranchements, et y trouvèrent une position inattaquable. Fier de posséder déjà ce redoutable rempart de l'Espagne, Thareg lui donna son nom, Gebal-Thareg, montagne de Thareg, dont on a fait depuis Gibraltar; puis pour ne laisser à ses soldats d'autre alternative que celle de vaincre ou de mourir, il réunit ses vaisseaux, et fit jeter sur chacun d'eux des brandons enflammés. Un immense incendie éclata bientôt sur les flots. La flamme s'éleva dans l'espace, d'où, reflétée dans les profondeurs de l'Océan, elle semblait embraser à la fois l'horizon et l'abîme... Le craquement des vaisseaux s'engouffrant dans les vagues, dominait cette scène comme un majestueux orage; à ces bruits sinistres succéda un profond silence, et le rocher, embrasé un instant, cacha sa tête altière dans les ténèbres de la nuit.

La nouvelle de l'arrivée des Arabes se répandit rapidement dans toute l'Andalousie, et malgré la résistance que leur opposa Theudimir, qui en était gouverneur, ils furent bientôt maîtres des places les plus importantes. Saisi d'effroi devant ces rapides progrès, Theudimir écrivit à Rodrigue :

« Seigneur, du côté de l'Afrique est tombée sur nous une horde d'ennemis. Je ne sais s'ils viennent du ciel ou de la terre, tant leur attaque est prompte... Tous nos efforts contre eux sont impuissants; ils campent sur nos terres : que vos troupes accourent pour nous en délivrer; vous-même, venez en personne m'aider à les détruire ou à les repousser. »

Le danger réveilla l'ardeur de Rodrigue; il accourut à la tête de tous les soldats goths et romains qu'il put réunir, et se disposa, arrivé aux champs de Sidonia, à commander lui-même la bataille qui devait décider de son sort.

Les Sarrasins, de leur côté, sous les ordres de Thareg et de Mougueith, son lieutenant, se pressaient d'arriver jusqu'à lui. Ils descendaient la montagne qui domine le Guadalété, non loin de l'antique Asindo, sur l'emplacement de laquelle s'assied aujourd'hui la ville de Xérès. Puis, s'avançant vers la plaine, ils arrivèrent bientôt sur les bords du Guadalété. Aussitôt les deux armées se préparent au combat : inclinés dans la poussière, les Arabes se tournent vers l'Orient pour implorer Allah et son prophète, tandis que Rodrigue, suivant l'usage des Goths, se prosterne, et demande avec son armée à genoux, que Dieu bénisse leurs armes.

A peine la prière était-elle achevée, que les sons des trompes et des cymbales retentirent dans les deux camps; enivrés de ces chants guerriers, Arabes et Goths s'attaquent, se confondent, et semblent trouver une énergie nouvelle à l'aspect du sang et de la mort. La nuit suspendit le combat, que le jour suivant vit reprendre avec une égale ardeur. Dieu seul qui les avait créés, dit un auteur arabe, pouvait compter le nombre de cadavres dont le sol était couvert. Malgré cet effrayant carnage, l'armée de Rodrigue semblait rester intacte. Grossie à chaque instant par de puissants renforts, elle l'emportait tellement en nombre sur celle des Arabes, qu'à peine avaient-ils un homme à opposer à quatre. Épouvantés par cette multitude croissante, leur courage céda un instant, et déjà ils abandonnaient le terrain, quand Thareg, se jetant dans les rangs, s'écria :

« Vainqueurs de l'Al-Maghreb, eh quoi! fuiriez-vous comme des lâches?... Où pensez-vous trouver un asile? La mer est derrière vous... devant vous est l'ennemi... Il n'y a de secours que dans notre valeur et de miséricorde qu'en Dieu. Wallah..... faites comme moi, j'attaquerai leur roi, et si je ne lui ôte la vie, je mourrai de sa main!... »

Cinq mille cavaliers berbers nouvellement débarqués d'Afrique arrivèrent au même instant, sous les ordres du comte Julien, auquel s'étaient ralliés aussi les juifs de la Bétique et tous les chrétiens mécontents de Rodrigue.

Le combat recommence aussitôt avec une nouvelle fureur. Rodrigue, monté sur son cheval Orélia, qu'ont célébré tous les romanceros, se jette dans la mêlée. Reconnu par le père de Florinde, il répond à son attaque, et engage avec lui une lutte terrible. Leurs fers se croisent et se choquent : mille étincelles jaillissent de leurs armures; leurs coups portés avec une égale adresse suspendent longtemps le succès : enfin Rodrigue atteint de sa pique la poitrine du comte... Au même instant, un jeune guerrier, que nul n'avait encore remarqué, se jette au milieu d'eux, et, faisant de son corps un rempart à Julien, le sauve de la mort. Au bruit de ce combat, Thareg accourt y prendre part : du premier effort, il renverse Rodrigue, et l'étend dans la poussière. Le jeune Goth qui venait de le combattre semble maintenant vouloir le venger : il s'élance sur l'Arabe, le poursuit et le frappe; mais atteint lui-même d'un coup mortel, il chancelle, et tombe sans vie auprès du corps de Rodrigue.

Les Goths se pressent autour de ce jeune et vaillant héros, et, soulevant la visière de son casque, ils reconnaissent Florinde, la fille de Julien.

Ce même soir, le 13 de Schavral, 92 de l'Hégire (26 juillet 711), l'Espagne était vaincue !

LOUISE BADER.

BIBLIOGRAPHIE.

La Guerre des Deux Roses; par M. Todière, édition de Mame, Tours.

M. Todière a consacré sa plume aux époques les plus intéressantes de l'histoire des deux nations rivales : la France et l'Angleterre. Il a écrit : *L'Angleterre sous les trois Edouards, de la dynastie des Plantagenets; Charles VI, les Armagnacs et les Bourguignons*; et enfin, *la Guerre des deux Roses*.

Nous avons choisi ce dernier ouvrage, à cause de l'intérêt extrême qu'offre cette guerre civile, qui a mis en jeu de si grands caractères, et provoqué des scènes si touchantes et si dramatiques. La famille des Atrides n'a pas eu de haines plus farouches que les deux races d'York et de Lancastre; la tragédie antique n'a pas chanté de plus navrantes infortunes que celles de Marguerite d'Anjou, de la veuve et des enfants d'Édouard IV, et Shakspeare a puisé dans l'histoire de son pays, dans les souvenirs encore récents de ses contemporains, quelques-unes de ses plus fortes et de ses plus profondes inspirations.

Notre pays (quel Français l'ignore?) avait longtemps et cruellement souffert sous la hautaine domination de Henri V, roi d'Angleterre et gendre de notre malheureux Charles VI. L'usurpateur mourut jeune, laissant un fils nommé Henri, qui, roi au berceau, hérita de la couronne d'Angleterre et des provinces de France que lui avait concédées la démence de Charles. Il avait pour tuteurs les ducs de Bedford et de Glocester. Le premier, grand capitaine, prince prudent et sage, gouverna les provinces anglaises de France; le second, brave, libéral, mais emporté, fut revêtu du titre de lord-protecteur du royaume d'Angleterre. Sous le règne de ces deux princes, les armes des Anglais furent d'abord heureuses; mais leur fortune s'arrêta devant les remparts d'Orléans, devant l'épée et la prière d'une humble bergère.

Ainsi commença le règne malheureux de Henri VI. Ses ancêtres, grâce à leurs victoires du continent, avaient fait croire à la force de leur monarchie; elle perdit son prestige, lorsque, vaincue, elle fut chassée des terres de France. La couronne devint alors un jouet entre les mains des sei-

gneurs qui, pendant trente ans, en disposèrent à leur gré.

Quand Henri atteignit sa majorité, les finances du royaume étaient dilapidées, la cour divisée entre le duc de Gloocester et le cardinal de Winchester, l'armée vaincue, le peuple malheureux et opprimé. Ce prince s'allia à une race aussi brillante et aussi malheureuse que la sienne, il épousa Marguerite d'Anjou, fille de Réné, duc de Lorraine et comte de Provence, princesse spirituelle, courageuse, dévouée, accomplie, mais qui n'apportait à son mari ni argent, ni puissantes alliances. Henri était pieux, doux, inoffensif, et l'autorité passa bientôt de ses mains à celles de sa femme, qui distribua les grâces et les emplois. Elle forma avec quelques seigneurs, Suffolk, le duc de Sommerset, le cardinal de Winchester, un parti qui cherchait à anéantir l'autorité du duc de Gloocester, oncle du roi ; ce rôle, adopté par une femme et une reine, était un tort et fut un malheur, et la mort à peu près subite du *bon duc* fit planer sur ses ennemis les plus odieux soupçons. La haine populaire s'attacha dès ce jour à Marguerite, à son époux, à Suffolk, leur ami le plus intime; et remarquons-le en passant, si Marguerite d'Anjou n'avait eu d'autre ambition que d'être une femme dévouée, une tendre mère, une reine charitable et pieuse, elle n'aurait pas excité ces soupçons, elle n'aurait pas assumé sur les siens ces haines redoutables, elle n'aurait pas vu son mari captif, son fils assassiné, elle ne serait pas morte elle-même dans l'abandon et le désespoir. Les plus nobles facultés, mal dirigées, deviennent une arme dont on se frappe soi-même.

Cette impopularité croissante de Henri et de Marguerite éveilla les espérances de Richard, duc d'York, et l'engagea à porter ses vues jusqu'au trône d'Angleterre. Il descendait, par sa mère, du second fils d'Édouard III. Henri descendait du troisième. Richard jouissait d'une immense fortune : il était courageux, habile et prudent. De nouveaux désastres en France, la perte du Mans et de Rouen, que les Anglais avaient gardés jusqu'alors, achevèrent de ruiner dans l'esprit public la maison de Lancastre. Suffolk, qu'on accusait de trahison, devint odieux ; le roi et la reine furent méprisés, et le malheureux Suffolk, cruellement assassiné par les partisans d'York, mourut en protestant jusqu'à la fin de sa fidélité et de son innocence. Des révoltes éclatèrent de toutes parts et furent le prélude de la terrible guerre civile qui porta le nom des *Deux Roses*. Richard d'York portait dans ses armes une *Rose blanche*, et Henri de Lancastre une *Rose rouge;* les deux factions se partageaient l'Angleterre. La *Rose rouge* soutenait Henri VI, prince pieux et bon; Marguerite d'Anjou, princesse ambitieuse, mais intelligente et ferme; le duc de Sommerset et ses trois fils, et les deux frères utérins du roi, Edmond, comte de Richmond, et Gaspard, comte de Pembroke.

La *Rose blanche* voyait à sa tête Richard, duc d'York, et son fils Édouard, comte de March ; le duc de Norfolk, le comte de Salisbury et son fils, Richard, comte de Warwick, le *Faiseur de rois*, qui surpassait les hommes des deux partis par son génie et son courage. Pendant plusieurs années, Marguerite et son époux luttèrent contre les factions redoutables et les perfides intrigues qui menaçaient leur trône ; mais en 1454, le roi fut attaqué d'une violente maladie qui paralysa son corps et son esprit et le rendit incapable du gouvernement. Le duc d'York fut alors nommé lieutenant ou protecteur d'Angleterre, emploi dont il usa pour affermir son crédit, sans oser cependant s'emparer de la suprême puissance. Le roi, revenu à la santé, ôta à York ses fonctions provisoires; le duc irrité se retira de la cour, et revint bientôt à la tête d'une armée. Le roi résolut de soutenir l'attaque et la bataille eut lieu à Saint-Albans; la *Rose blanche* l'emporta, et dès ce jour, Henri ne fut plus roi que de nom, sous le protectorat du duc d'York.

C'est à la bataille de Saint-Albans que commence véritablement cette guerre de trente années, poursuivie à travers des péripéties émouvantes et diverses, et racontée par M. Todière avec beaucoup de clarté, de méthode et d'intérêt. Nous y voyons figurer en première ligne Marguerite d'Anjou, l'âme de son parti, le soutien de son faible époux, le *Cœur-de-lion* des Lancastres, et

dont les infortunes ont seules égalé le courage et la constance. Nous la voyons triomphante à Wakefield, puis abattue par un retour soudain de la fortune, qui mit la couronne sur la tête d'Édouard. Nous suivons la destinée d'Édouard IV d'York, « Beau prince, entre les beaux du monde, » selon l'expression de Commines, mais artificieux et cruel, et dont la mort prématurée paya les fautes; celle de Henri VI, qui vit se terminer par une mort sanglante sa longue captivité; celle de l'ambitieux Warwick, passant tour à tour d'York à Lancastre, et dont les conseils et l'épée valaient mieux qu'une armée pour la cause qu'il servait; celle du jeune prince de Galles, fils du roi Henri, lâchement assassiné après la bataille de Tewkesbury, dernier malheur qui combla la coupe amère où Marguerite buvait depuis tant d'années. Nous retrouverons cette reine survivant aux désastres de sa maison, et assistant aux malheurs de son ennemi; savourant avec joie les querelles domestiques qui divisaient la maison d'York, la défiance semée entre le roi Édouard et ses frères, le meurtre du duc de Clarence, la mort d'Édouard lui-même, frappé au milieu de sa carrière, et laissant le trône à un enfant âgé de douze ans. Ce jeune roi et son frère, faibles victimes dévouées à l'ambition du duc de Glocester, furent étouffés par ordre de leur oncle, double hécatombe offerte aux mânes du fils de Henri; Richard III monta sur le trône d'Angleterre. C'était une âme monstrueuse dans un corps difforme; il inspirait à ses sujets une de ces terreurs qui ne peuvent durer et qui sont, d'ordinaire, les avant-coureurs de la chute des rois.

Le parti de Lancastre se releva dans la personne du comte de Richmond, neveu de Henri VI, et le 22 août 1485, les deux armées se rencontrèrent à Bosworth, près de Leicester. Après un combat opiniâtre, le tyran périt, et laissa la couronne au comte de Richmond, qui régna sous le nom de Henri VII, et qui, en épousant Élisabeth d'York, réunit les droits des deux maisons rivales, qui avaient excité la *Guerre des Deux Roses*. Marguerite d'Anjou n'était morte que depuis trois ans.

Cette guerre civile a fourni à Shakspeare le sujet de trois drames (Henri VI, première partie, Henri VI, deuxième partie, Richard III) qui, représentés au siècle d'Élisabeth, devaient causer aux spectateurs une de ces émotions dont les tragédies historiques de la Grèce peuvent seules nous donner l'idée, et que justifient les caractères si vrais, les scènes si touchantes et si fortes qui revivent en ces pages. Nous citerons, en terminant, le dialogue entre la reine Marguerite d'Anjou et la reine Élisabeth, veuve d'Édouard et mère des princes assassinés par Richard III, et la duchesse d'York, mère de ce dernier. Il résume presque toute l'histoire des crimes et des infortunes de ces deux maisons royales.

ÉLISABETH.

Ah! mes pauvres princes, mes pauvres enfants! Fleurs non épanouies! boutons naissants! si vos ombres innocentes voltigent dans l'air, si vous n'êtes point encore fixés dans votre éternel séjour, que vos ailes aériennes planent au-dessus de moi, et entendent les gémissements de votre mère!

MARGUERITE.

Planez au-dessus d'elle; dites-lui que la loi du talion a étendu sur votre jeune aurore le voile de l'éternelle nuit.

LA DUCHESSE (mère de Richard III).

Tant de misères ont brisé ma voix, que ma langue usée par la plainte est immobile et muette. Édouard Plantagenet, pourquoi es-tu mort?

MARGUERITE.

Un Plantagenet est tombé en retour d'un Plantagenet; un Édouard expie la mort d'un Édouard.

ÉLISABETH.

O Dieu! as-tu pu abandonner ces innocents agneaux et les jeter dans la gueule du loup? Pourquoi fermais-tu les yeux quand s'accomplissait un tel crime?

MARGUERITE.

Et quand on égorgeait mon pieux Henri et mon fils bien-aimé?

ÉLISABETH.

O terre! que ne peux-tu m'offrir un tombeau aussi promptement que tu m'offres

un siége de douleur?... Ah! qui plus que nous a sujet de gémir?

MARGUERITE.

Si la plus ancienne douleur est la plus digne de respect, cédez à la mienne le droit d'aînesse, et que mes chagrins aient la prééminence sur les vôtres... J'avais un Édouard, un Richard l'a tué; j'avais un Henri, un Richard l'a tué. (*S'adressant à Élisabeth.*) Tu avais un Édouard, un Richard l'a tué; tu avais un Henri, un Richard l'a tué!

LA DUCHESSE.

Et moi aussi, j'avais un Richard, et tu l'as tué; j'avais un Rutland, et tu as aidé à le tuer!

MARGUERITE.

Tu avais un Clarence, et un Richard l'a tué. De tes flancs malheureux est sorti un limier infernal qui nous donne la chasse à tous, jusqu'à ce que la mort s'ensuive..... O Dieu juste! équitable dispensateur! combien je bénis ta justice, qui a permis que ce dogue sanguinaire exerçât sa fureur sur le fruit des entrailles de sa propre mère, et la forçât de joindre sa douleur à la douleur des autres!

LA DUCHESSE.

Épouse de Henri, ne triomphe pas de mes malheurs; Dieu m'est témoin que mes larmes ont coulé pour les tiens.

MARGUERITE.

Pardonne-moi, je suis affamée de vengeance, et maintenant qu'elle est sous mes yeux, j'en repais mes regards. Il est mort ton Édouard, qui a tué mon Édouard, et les témoins de ce drame tragique, Hastings, Rivers, Vaughan, Gray, sont descendus avant le temps dans la nuit du tombeau. Richard vit encore, lui, le noir émissaire de l'enfer, chargé de lui acheter des âmes et de les lui envoyer; mais elle approche à grands pas sa fin déplorable, qui ne sera point pleurée...

ÉLISABETH.

Oh! tu m'as prédit qu'un jour viendrait où je t'appellerais pour maudire cette hideuse araignée, le crapaud impur au dos voûté.

MARGUERITE.

Je t'appellerai alors, futile simulacre de ma grandeur, femme élevée si haut pour être précipitée si bas, mère dérisoire de deux beaux enfants... Où est ton époux maintenant? où sont tes frères? où sont tes deux fils? où sont tes joies? Qui t'implore? qui s'agenouille et dit : Dieu sauve la reine!... Repasse tous tes souvenirs dans ta mémoire et vois ce que tu es maintenant. L'épouse heureuse est une veuve désolée; mère pleine de joie, tu déplores aujourd'hui ce titre; toi que l'on suppliait, tu n'es plus qu'une suppliante; de reine que tu étais, tu n'es plus qu'une malheureuse couronnée de douleurs; tu me méprisais, maintenant je te méprise... toi qui avais pris ma place, tu as pris aujourd'hui une large part de mes douleurs. Aujourd'hui ta tête orgueilleuse porte la moitié de mon joug... Adieu, épouse d'York, reine de malheur : ces maux de l'Angleterre feront ma joie en France.

ÉLISABETH.

O toi qui excelles à maudire, apprends-moi à maudire mes ennemis.

MARGUERITE.

Ne dors pas la nuit, et jeûne le jour; compare ta fidélité morte avec tes douleurs vivantes; représente-toi tes enfants plus beaux qu'ils n'étaient, exagère le prix de ce que tu as perdu pour haïr davantage l'auteur de cette perte; que ce soient là tes pensées, et tu apprendras à maudire....

Cette scène résume admirablement le drame sanglant des *Deux Roses*, en nous montrant ces trois femmes, pleurant sur des tombeaux, et s'entr'accusant de la mort de leurs époux et de leurs fils. Richard III termine cette sombre tragédie et domine les autres personnages de toute la hauteur de ses crimes, lui qui a porté la mort, non-seulement au sein de la faction rivale, mais parmi ses frères et ses neveux. Le caractère que Shakspeare prête à la reine Marguerite ne s'accorde pas avec les actes de la vieillesse de cette femme infortunée, qui ne s'occupait plus que de la prière et de bonnes œuvres. Sans doute la chrétienne avait pardonné les outrages que la reine avait soufferts.

Quelques-unes de nos lectrices pourront, sous les yeux de leurs mères, lire les drames de Shakspeare, mais nous recommandons à toutes le livre de M. Todière, qui leur offrira des données très-justes et très-intéressantes sur cette époque historique. Ajoutons, pour l'honneur des lettres françaises, que le meilleur auteur à consulter sur les guerres civiles d'Angleterre, c'est notre bon et judicieux Philippe de Commines.

La Corbeille de l'enfance, par madame M. J. Adolphe Guérard.

Nous recommandons à nos lectrices, surtout aux jeunes mères, aux bonnes sœurs, qui s'occupent de l'éducation des petits enfants de la famille, un charmant volume de poésies, publié par madame Guérard. Pour remplir sa corbeille, elle a glané dans les riches moissons des poésies du beau pays de France, et elle offre aux enfants un choix de morceaux gradués, arrangés avec goût et intelligence, depuis les prières naïves destinées à la première enfance, jusqu'aux morceaux d'un ordre plus élevé dont la jeune fille voudra orner sa mémoire. Des annotations, faites avec beaucoup de discernement, accompagnent chaque pièce de ce recueil, où les lectrices du *Journal des Demoiselles* retrouveront des noms chers et connus, tels que ceux de madame Anaïs Ségalas, madame Desbordes-Valmore, mademoiselle Élise Moreau, qui ont enrichi notre publication de ces vers charmants que nulle d'entre nous n'a pu oublier.

E. R.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

ALLA SUA MADRE.

Della pia, bene spese, alta tua vita
Fia dunque ver, che il settantesim' anno,
Securà omai d'ogni terreno affanno,
Tu varchi, o Madre, a Dio già quasi unita ?

Beata oh tu, che gli occhi a tergo ardita
Rivolger puoi, scevri d'umano inganno !
Nè desio nè rimorso a te mai danno
Gli scorsi lustri della età fornita.

Beata oh tu, che in alma speme accesa
Fisi intrepida il ciglio alle superne
Sedi, ove ognora fu in tuo spirto inteso !

Su le sublimi tue tracce materne
Avessi io pur fervido il vol disteso,
Ch'or terrei sole cose esser le eterne !

VITTORIO ALFIERI.

A SA MÈRE.

De ta pieuse vie aux vertus consacrée,
Ma mère, il est donc vrai que soixante-dix ans
Sont accomplis déjà ; que de nos maux pesants,
Toi presque unie à Dieu, tu marches délivrée !

Heureuse, car tu peux sans regrets irritants
De tes jours accomplis contempler la durée,
Et dans tes souvenirs interroger le temps
Sans qu'un remords se glisse en ta vie épurée.

Heureuse, car tu peux vers le trône éternel
Élever ton regard tout brillant d'espérance,
Toi qui cherches toujours une patrie au ciel.

Ah ! que n'ai-je suivi ton chemin maternel !
J'eusse pris mon essor, le cœur plein d'assurance,
Et seuls les biens d'en haut seraient ma récompense.

Mlle LOUISE MERCIER.

LES FILLES DE GRÉTRY.

« Depuis la perte de mes filles, mortes toutes les trois vers l'âge de quinze ans, dit Grétry, je me suis mille fois rappelé un fait qui, trente ans d'avance, semblait me présager mon malheur.

» Me promenant dans le jardin d'un couvent, à Rome, j'aperçus un vieux religieux occupé, devant une table, à séparer des graines; il les observait au microscope, puis il mettait les unes à droite, les autres à gauche. Sa figure vénérable, l'attention qu'il apportait à son travail me firent approcher de lui. « *Je ne vois pas,* lui dis-je, *mon père, pourquoi vous séparez ces graines; elles me semblent absolument semblables. — Voyez-les,* me dit-il, *à travers ce microscope.*» Il me fit apercevoir sur certaines graines un point noir. « *Vous croyez,* lui dis-je, *que ce point presque imperceptible?... — Je vous en donnerai la preuve, si vous le voulez.* » Il alla prendre un vase rempli de terre; il y fit six trous, trois à gauche, trois à droite, pósa les bonnes graines d'un côté, les mauvaises de l'autre. « *Quand vous viendrez dans notre jardin,* me dit-il, *observez les tiges à mesure qu'elles pousseront; vous trouverez le vase ici.* » Je revins souvent à l'endroit qu'il m'avait désigné. Je crus d'abord que le bon père s'était trompé, car les six plantes poussaient également bien. Mais quelle fut ensuite ma tristesse, oui, une tristesse véritable, quand trois de mes pauvres petites plantes commencèrent à se faner! chaque jour faisait pencher une feuille, et je les vis enfin mortes et desséchées, tandis que les autres prospéraient. Je cessai d'aller visiter le vase; je ne les vis point en fleurs; un sentiment douloureux m'éloignait de cette allée quand je voulais y porter mes pas: « *Elles vivront bien sans moi,* » me disais-je; et je soupirais chaque fois sur mes trois petites fleurs mortes. Hélas! je soupire encore et c'est pour toute ma vie.

» Jenny, Lucile, Antoinette (1), étaient les noms de mes charmantes filles. L'aînée avait la figure d'une vierge; sa douceur, sa candeur, la distinguaient de ses deux cadettes. Je disais souvent à mes amis : Voilà mon bâton de vieillesse; voilà celle qui, semblable à Antigone, conduira son père au soleil pour ranimer son existence. Elle prévenait tout le monde par des petits soins; mais ces attentions de sa part en réclamaient d'autres pour soulager sa faiblesse. Elle montrait de l'antipathie pour toute espèce d'application : je me rappelle que pour apprendre l'alphabet, ses beaux traits s'altéraient visiblement. A quinze ans, ma fille savait d'une manière imparfaite tout ce qu'on lui avait appris avec peine: la géographie, le clavecin, le solfège, la langue italienne; mais elle chantait avec les accents d'un ange, et le chant était la seule chose qu'on ne lui eût pas enseignée. Elle m'écoutait souvent quand je composais : le compositeur est obligé de répéter vingt fois le même trait pour le mettre dans un jour favorable; ce sont les meilleures leçons de chant que puisse recevoir celui qui écoute.

» A seize ans ma fille s'éteignit doucement, croyant que sa faiblesse annonçait sa prompte guérison. Le jour de sa mort, elle me dit d'écrire à une de ses amies « *qu'elle ne pouvait aller aujourd'hui à son bal; mais qu'elle ne manquerait pas de se rendre au premier qu'elle donnerait.* » Je lui présentai une montre en or qu'on venait de m'apporter. Je n'eusse pas agi de même avec sa sœur cadette; elle m'eût dit: « *Tu m'annonces ma dernière heure.* » Mais la douce simplicité de Jenny ne me faisait rien craindre. Elle me dit qu'elle aurait bien du plaisir à la porter, pour penser toujours à moi. Elle s'endormit pour jamais, assise sur mes genoux, aussi belle que pendant sa vie. Je la serrais contre mon cœur désespéré; mais les cris de ses sœurs qui devaient bientôt la suivre, me détachèrent de ce précieux fardeau. Bientôt je ne devais plus entendre le doux nom de père!

(1) Cette dernière avait pour marraine la reine de France, qui lui témoignait beaucoup d'intérêt.

» Cependant les deux autres conservaient une santé solide. Lucile, la seconde, auteur de la musique du *Mariage d'Antonio*, avait autant d'énergie, d'activité, que l'aînée en avait eu peu. C'était la tuer que l'empêcher d'agir ; sa tête était toujours occupée et ses traits toujours en mouvement. Si on lui reprochait une faute dont elle était innocente, la révolte paraissait sur son visage; mais, coupable, sa réponse était toujours la soumission accompagnée de larmes. Son caractère extrême (en tout semblable au mien) s'indignait contre l'injustice, qu'elle avait en horreur ; et toujours le sentiment du bien, qu'elle avait au fond du cœur, tempérait son caractère irascible. J'étais son refuge ordinaire dans toutes les situations de sa vie. En la voyant venir à moi, je lisais jusqu'au fond de son âme.

» Quand elle composait, elle pinçait sa harpe avec colère, elle s'impatientait de ne rien trouver. Je lui disais : « *Tant mieux ! c'est une preuve que tu ne veux rien faire de médiocre.* » Lorsqu'elle avait trouvé ce qu'elle cherchait, elle accourait vers moi : « *Tiens*, disait-elle, *je l'ai fait ce morceau diabolique. — Tout est diabolique dans les arts*, disais-je, *quand on sent la vérité et qu'on veut la rendre ; l'air le plus léger est aussi difficile que le plus grand morceau.* » Elle tremblait pendant que j'examinais ce qu'elle venait de faire. Je me gardais bien de lui montrer de suite les défauts essentiels; mais le lendemain : « *J'ai rêvé*, disais-je, *à ce morceau d'hier ; il y faudrait peut-être changer ou ajouter cela... Qu'en penses-tu ? Essayons au piano les deux manières... — Oui*, répondait-elle, *tu as raison : que tu es heureux, toi; tu trouves tout de suite ce qui convient. — Il est vrai, ma fille, mais il y a trente ans que je le cherche.* »

» Observez le petit air de bravoure du *Mariage d'Antonio;* Pergolèse ne le désavouerait pas; il n'y a rien dans cet air que le luxe nécessaire, et qui peut convenir à la jeune villageoise qui le chante. Voici comment il fut composé. Depuis plusieurs jours ma fille ne faisait rien ; sa mère lui dit : « *Si tu ne veux point travailler à cette petite pièce, tu devrais renvoyer le poëme à l'auteur.* — Elle accourt aussitôt auprès de moi : *Maman me gronde ; elle croit qu'on est toujours en train de composer. — Elle a tort; mais pour savoir si tu es en train, il faudrait au moins l'essayer. — Mais je rêve à cet air depuis plusieurs jours. — En ce cas tu le feras bien.* » Elle me quitta, et en moins d'une heure, elle fit cet air tel qu'il est gravé (1).

» Peut-on avoir plus de candeur, de simplicité et d'énergie tout à la fois ? on n'avait besoin d'employer à son égard ni douceur ni sévérité; il ne fallait qu'être juste. Le goût de la parure, si naturel à son sexe, n'était pas dominant chez elle; si d'un coup de baguette une fée l'avait parée, elle l'aurait trouvé bon; mais le temps qu'il faut perdre à soigner sa toilette, la lui rendait indifférente ; tout son bonheur était dans la lecture, des vers surtout, et dans la musique qu'elle aimait passionnément.

» Mes amis, voyant combien elle était instruite pour son âge, nous sollicitaient de ne pas attendre longtemps pour la marier. Je crus la rendre heureuse en lui donnant pour époux un jeune homme dont l'éducation et les talents répondaient à mes désirs; quoiqu'il ne fût qu'un amateur distingué,

---

(1) Voici ce que Grétry écrivait au *Journal de Paris* avant la première représentation du *Mariage d'Antonio :* « La petite pièce en un acte, qu'on donne aujourd'hui aux Italiens, a été mise en musique par » une de mes filles, âgée de treize ans. Elle a composé tous les chants avec leur basse et un léger » accompagnement de harpe; j'ai écrit la partition » qu'elle n'était pas en état de faire. Les morceaux » d'ensemble ont été rectifiés par moi, cette composition exigeant une connaissance du théâtre, que je » serais bien fâché qu'elle eût acquise; c'est à titre » d'encouragement que je lui ai permis cet essai. Le » public seul peut lui permettre de continuer. »

Le public accueillit très-favorablement l'ouvrage de Lucile; *le Mariage d'Antonio* eut beaucoup de succès, et toujours on faisait répéter ce couplet final, qui contenait une allusion à l'extrême jeunesse du compositeur.

« Le temps seul mûrit les talents;
» Aux bords que le Permesse arrose,
» On cueille, en marchant à pas lents,
» La violette avant la rose.
» Ce n'est qu'instruit par vos leçons,
» Qu'on peut mériter vos suffrages :
» Il est des fleurs de toutes les saisons,
» Il est des talents de tous âges. »

je vis en lui un artiste dont j'allais diriger toutes les idées, par l'estime qu'il me témoignait et le prix qu'il semblait attacher à s'unir à ma famille. Je fus trompé; ce n'était ni ma fille ni moi qu'il recherchait: il avait été élevé en esclave, il ne prenait les chaînes du mariage que pour échapper à la domination de son père. Il était naturel, selon lui, de traiter sa femme comme il avait lui-même été traité; il déchira le cœur sur lequel il allait régner, et deux ans de chagrins conduisirent Lucile au tombeau (1).

» Qu'on imagine, après deux pertes aussi sensibles, combien l'existence de notre troisième fille nous devenait chère! N'ayant plus que ce seul objet d'amour, nous frémissions, ma femme et moi, à la moindre indisposition qui lui survenait. Elle nous dissimulait une partie de la douleur qu'elle avait ressentie de la perte de sa sœur. « *Hélas!* disait-elle, *après une union si mal assortie, vous ne deviez attendre que des chagrins mortels, qui se seraient renouvelés chaque jour, et qui tôt ou tard auraient fait succomber ma pauvre Lucile; consolez-vous, s'il est possible, en songeant qu'elle a mis fin par sa mort aux longues douleurs que son mariage lui préparait.* »

» Je sentais la justesse de ce triste raisonnement, et mon cœur lui répondait tout bas: *Pourvu que tu vives, toi! Pourvu que tu nous restes, ta mère et moi, nous aurons encore quelques beaux jours.* C'est ainsi que je m'efforçais de supporter la perte de mon enfant chéri, de celle qui, dans l'art musical, eût prouvé que son sexe peut être doué du génie original qu'on lui refuse encore. Cependant je priai notre chère Antoinette de ne s'occuper d'aucune étude qui pût la fatiguer; je conjurai ma femme de la laisser libre de toutes ses volontés; elles étaient si pures et si raisonnables! Avec les jeunes filles de son âge, un doux persiflage du meilleur ton régnait dans ses propos; jamais on n'eut plus de tact, de décence, de gaieté sans folie, plus d'aplomb et de goût que n'en eut cette charmante créature. Belle comme l'aurore, devenue fille unique d'un père au-dessus de la médiocrité de fortune, elle ne manquait pas de prétendants, mais l'exemple terrible de sa sœur ne lui faisait pas désirer le mariage. Lorsque nos amis lui en parlaient, elle leur montrait le portrait de Lucile, et, sans rien ajouter à cette réponse, elle les forçait à changer de conversation (2).

» Après quelques mois et dès l'entrée du printemps, Antoinette nous témoigna l'envie de retourner à Lyon où nous avions été l'année précédente. Nous approuvâmes ce projet; nous avions tous besoin de dissipation. Je dis même à ma femme que nous ferions bien de voyager jusqu'à ce qu'Antoinette eût atteint l'âge fatal où nous avions perdu nos deux aînées. Nous retournâmes donc à Lyon, et je fis pendant cet été la musique de *Guillaume Tell.* Je travaillais dès le matin dans la chambre de ma fille; elle me dit un jour: *Ta musique a toujours l'odeur du poëme, celle-ci sentira le serpolet.* »

» Vers l'automne, nous remarquâmes, ma femme et moi, que notre enfant perdait sa gaieté naturelle et n'avait plus d'appétit. Sans nous communiquer notre frayeur, nous l'observions sans cesse. Je pris enfin ma femme en particulier: Tu vois ta fille! lui dis-je. A ce seul mot, un froid glacial

(1) La Providence, dit un auteur contemporain de Grétry, ne voulant pas épuiser toute sa rigueur sur un modèle de grâce et de beauté, exauça le dernier vœu de Lucile: ce fut d'épargner à sa famille la douleur de la voir expirer. Elle mourut pendant la nuit sans proférer la moindre plainte, et lorsqu'à l'aube du jour on s'approcha de cette angélique créature, on s'imagina d'abord, au calme répandu sur sa figure céleste, à la couleur purpurine qui colorait ses joues, qu'elle sommeillait encore.

La douleur qu'éprouva la famille Grétry ne saurait se décrire. Antoinette ne pouvait s'arracher des restes inanimés de sa sœur chérie; ce fut de force qu'on l'en sépara.

Plus de cent musiciens escortèrent le cercueil de la défunte, et lorsqu'à la prière du prêtre se joignirent de nombreux instruments, exécutant l'ouverture du *Mariage d'Antonio*, dont Lucile avait composé la partition, tous les assistants éprouvèrent un sentiment de douleur et de regret qui se peignit sur leurs visages. L'abattement de Grétry, toujours morne et silencieux, était effrayant; il perdait celui de ses enfants qui, sous tous les rapports, avait avec lui le plus de ressemblance.

(2) Il paraît cependant qu'Antoinette devait épouser un littérateur, collaborateur de son père.

se saisit d'elle, ses larmes n'attendaient que les miennes, nous en répandîmes un torrent en nous tenant embrassés, sans pouvoir nous expliquer davantage l'horreur de notre destinée. Dès le lendemain nous préparâmes notre départ. Ma fille me dit : *Nous allons donc à Paris?* — *Oui*, lui dis-je, *tu ne t'amuses plus ici.* — *Oui*, reprit-elle, *retournons à Paris, j'y rejoindrai des personnes que j'aime.* Ces mots me firent frémir, je crus, et je crois encore, qu'elle parlait de ses sœurs. « C'est en revenant à Paris qu'un accident terrible et dont les journaux rendirent compte, faillit précipiter ma fille et moi au fond des eaux...

» Nous couchâmes, la veille de notre départ, dans une auberge sur le quai de la Saône : vers une heure après minuit, on nous appela pour partir; la Saône était si grosse que l'on doutait si la diligence pourrait faire par eau le trajet qu'elle fait ordinairement. En arrivant au bord de la rivière, ma fille, mal éveillée, crut marcher sur du sable jaune, et se jeta dans les flots. Cependant, comme ses habits et un manchon fort ample la soutenaient encore, je la vis flottante et prête à disparaître sous un bateau; je pris mon élan, et je sautai dans la rivière le plus loin que je pus; je me trouvai debout sur un fond solide et dans l'eau jusqu'à l'estomac; je saisis ma fille en m'allongeant, et je criai à sa mère : *Je la tiens!* Dès que j'eus gagné terre avec mon précieux fardeau, le patron de la diligence me frappa sur l'épaule, en me disant : *Voilà un brave homme!* — C'est un père, lui dis-je.

» Depuis cette époque, jusqu'au dernier moment de sa vie, cette chère enfant ne fut occupée qu'à éloigner de nous l'idée de sa perte; et il était bien visible qu'elle ne cherchait pas elle-même à se rassurer; elle ne commença qu'alors à nous entretenir de son avenir, de son mariage, de ses enfants, qui nous chériraient, disait-elle, autant qu'elle nous chérissait; et je remarquais bien qu'elle ne parlait ainsi que lorsqu'elle s'apercevait de notre tristesse, que nous n'avions pas toujours la force de dissimuler. Après notre arrivée à Paris, elle affecta, toujours pour nous tranquilliser, d'avoir envie d'une parure élégante pour aller au bal. *Mais*, me dit-elle, *j'aimerais à m'habiller à mon goût.* — *Soit*, lui dis-je; et je lui donnai l'argent qu'elle désirait. Le jour où, semblable à un ange, je la vis partir pour aller danser, un de mes amis, Rouget de Lille, qui était chez moi, me dit que j'étais bien heureux d'être le père de cette belle enfant. *Oui*, lui dis-je, *elle est belle, encore plus aimable; elle va au bal, et dans quelques semaines elle sera dans la tombe.* — *Quelle idée affreuse!* me dit-il. — *J'ai vu ses deux sœurs, et mon malheur n'est que trop certain.*

» Tous les secours de l'art ne purent la sauver : après quelques jours de fièvre, un délire aussi aimable qu'il était effrayant l'occupait jour et nuit : elle était au bal, aux promenades, au spectacle avec ses sœurs : elle leur rendait compte de ses sensations. Elle eut quelques instants de sérénité avant de mourir; elle prit ma main, celle de sa mère, et avec un doux sourire : *Je vois bien*, dit-elle, *qu'il faut prendre mon parti : je ne crains point la mort; mais vous, qu'allez-vous devenir!* Elle était assise sur son lit en nous parlant ainsi pour la dernière fois; elle se coucha, ferma ses beaux yeux et fut rejoindre ses sœurs.

» Je ne chercherai point à retracer ici l'horreur de ma situation ni celle de ma femme. Pendant longtemps je ne pus répandre de larmes : un morne désespoir, une rage concentrée les séchaient dans mes yeux. Par pitié pour moi, ma femme eut la force de supporter la vie et me força de l'imiter.

» Soit faiblesse paternelle, soit le désir irrésistible de vous faire répandre, ô mes amis! une larme sur la tombe chérie de mes trois charmantes fleurs, prédestinées à la mort (comme celles du bon moine italien), j'ai esquissé ce douloureux tableau que vingt fois j'ai été sur le point de laisser inachevé. »

Ann. Survilli.

FRANÇOISE.

I.

Dans une petite salle à manger fort propre, mais n'annonçant aucun luxe, et dont une fenêtre donnait sur le côté Est du jardin du Luxembourg, une grande et belle jeune fille entrait en se frottant les yeux, et se hâtait d'aller ouvrir la fenêtre, pour humer l'air frais et embaumé du matin.

« Oh ! dit-elle, en aspirant avec force, les senteurs délicieuses ! que c'est beau le printemps ! Partout l'aubépine, le lilas, les marronniers en fleurs, le gazon vert ; j'y veux courir ; les paresseux dorment encore ; c'est la bonne heure ; allons !

— Madelon ! nourrice ! fit-elle, en heurtant doucement à une porte latérale, nourrice !

— Hein ? qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? dit bientôt Madelon dont la jeune fille avait troublé le sommeil un peu tardif, est-ce que le feu est au logis ? — Ne gronde pas, nourrice, et regarde, reprit la jeune fille en désignant le jardin. — Quoi ? Des arbres, des fleurs comme toujours. — Et un beau soleil de mai, et le gazouillement des oiseaux, et les diamants de la rosée aux feuilles ! Viens nous promener. — Y pensez-vous, Françoise ? — Viens, viens ; mets un châle ; nous serons de retour avant le réveil de mon père. — Mais je n'ai pas du tout envie de m'aller promener, moi. — Ma petite Madelon, ma bonne nourrice, tu verras comme cela me fera du bien, comme j'aurai de belles couleurs, comme cela me rendra gentille. — Pourquoi faire ? — Tiens ! pourquoi faire ? Pour être gentille, donc ; et puis d'ailleurs, c'est aujourd'hui l'Ascension ; Henry sortira, et je veux lui plaire ! — A un frère ! — A un frère, à toi-même, à tout le monde ; que ne puis-je aussi dire à mon père ! — Le fait est, reprit Madelon en regardant avec complaisance le frais visage de la jeune fille, le fait est que cette mine-là réjouirait sa vue. — Pauvre père adoré, d'une humeur si gaie malgré son malheur, d'un esprit si vif, que serait-ce donc, s'il n'était point aveugle ! — C'est un bienfait du bon Dieu, voyez-vous, mamzelle Françoise, que cette humeur-là. — Oui, et ce n'est pas le moindre dont j'aie à rendre grâce au ciel ; aussi ne voudrais-je pas, pour tout au monde, que rien le vînt attrister ni tourmenter ; Henry et moi, nous nous sommes juré de nous consacrer à son bonheur ; puisque ses pauvres yeux sont fermés à la lumière du jour, il faut, du moins, que le soleil pur d'une tranquillité parfaite luise constamment pour son cœur. Allons ! viens, nous achèterons du lilas et des ravenelles dont la douce odeur le réveillera ; viens. — Elle fait de moi tout ce qu'elle veut, dit la bonne nourrice que Françoise entraînait vers la porte. Ah ! j'oubliais ceci, ajouta-t-elle en faisant un temps d'arrêt, ce sont les notes du boucher et du boulanger. — Est-ce que tu n'as plus d'argent ? demanda Françoise, tressaillant et pâlissant soudain. — Ne vous souvenez-vous pas ?… — C'est juste, c'est juste, reprit la jeune fille qui se débarrassait de son chapeau, et dont la voix de fauvette avait pris tout d'un coup des notes graves et émues. Rentre chez toi, nourrice, je dois vérifier ces notes. — Nous ne sortons plus ? — Ce sera pour demain. — Et les fleurs de monsieur ? — Ah ! il me les faut. Tiens, nourrice, prends et achète. »

Madelon sortit, et Françoise, assise devant une petite table dont le tiroir lui servait de caisse, resta le front penché sur sa main et regardant tristement les papiers épars devant elle : « 90 francs chez l'un et 60 francs chez l'autre ; en tout, 150 francs !… Hélas ! ce matin, j'avais tout oublié ; ce temps si beau m'enivrait ; les misères de la vie réelle n'existaient plus pour moi ; on n'y peut échapper, ajouta-t-elle avec un soupir. Voyons le fond de ma caisse. 70 francs seulement ! Mais, folle que je suis, ne le savais-je pas ? Hier, avant-hier, et les jours précédents, n'ai-je pas vu avec effroi diminuer ce qui devait servir à acquitter ces dépenses de ménage ?… Jusqu'à présent, la modique pension de mon père avait suffi à nos besoins ; c'est ma maladie d'il y a deux mois

qu' vous a obérés et qui a dérangé l'équilibre de nos dépenses et de notre avoir ; comment y suppléer ? »

Et ses grands yeux erraient dans le vague à la poursuite d'un moyen de salut.

« Mamzelle, dit Madelon rentrant, voici les fleurs ! — Merci, nourrice, fit la jeune fille fermant vivement le tiroir ; quel parfum ! Je veux me cacher et surprendre le sourire de mon père à son réveil. Me cacher, répéta-t-elle en soupirant, comme s'il en était besoin ! — Mamzelle, dit Madelon avec un effort visible et jetant sur la jeune fille un regard maternel, vous avez vu ces notes ? — Oui, ma bonne, et ce soir ou demain... — Mamzelle, si j'osais... — Ah ! oui, l'année de tes gages ; c'est demain qu'elle échoit. — L'année de mes gages, pardine ! il en est bien question ; non pas que je veuille dire... Mais enfin, suffit, je m'entends. — Tu y as du mérite. — Écoutez, mamzelle, je vous ai nourrie, n'est-ce pas ? — Sans doute, qui te le conteste ? — Et à cause de cela, vous m'avez laissé mon franc-parler. — Je crois que tu le prendrais quand même. — Ça se peut ; eh bien ! permettez-moi, mamzelle, de vous dire que vous vivez mal. — Je vis mal ! — Oui, oui, vous vivez mal. Est-ce vivre bien que de se contenter d'un peu de lait le matin, d'un fruit à midi, au lieu de partager le bon café du colonel et sa côtelette ? — Tu perds l'esprit, et si tu n'as pas autre chose à me dire... — C'est grave, plus grave que vous ne le pensez ; voilà comme les jeunes filles se font des estomacs de deux liards, et s'éteignent tout doucement, sans qu'on y prenne garde. Croyez-vous que je veuille vous voir suivre la route de votre pauvre et chère défunte mère, que le bon Dieu ait son âme ? — Madelon ! — Oui, je vous fais de la peine, mais il le fallait ! — As-tu dit ? — J'y suis. Mamzelle, j'ai de l'argent qui me gêne ; voilà le nœud. »

Françoise, étonnée de la chute, regarda sa nourrice dans les deux yeux, et comprit tout. « Place-le, ma bonne, reprit-elle avec une émotion profonde et mal contenue. — Justement, prenez-le-moi, mamzelle ; vous me rendrez un fameux service, allez ! Prenez-le-moi, vous y ajouterez les intérêts à n'importe quoi pour cent, et ça me fera une bonne petite pelote pour mes vieux jours. — Merci, nourrice, répondit Françoise essuyant furtivement une larme, je... je ne saurais que faire de tes fonds ; je n'en ai nul besoin. — Vous me refusez ? — Mais mon père t'indiquera un placement meilleur. — Ça m'est bien égal... Françoise, je vous en prie ! — Chut ! qu'il n'en soit plus question, et embrasse-moi. A présent, va vers mon père, il est l'heure. — Elle me fait l'embrasser encore ! » dit Madelon dont la voix s'étranglait en pénétrant chez le colonel. « Accepter ses fonds sans possibilité de les lui rendre, c'était accepter l'aumône, pensa Françoise ; mais quel brave cœur ! »

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées que le colonel Marc, beau vieillard aux cheveux de neige et à la physionomie aussi gracieuse et souriante qu'elle pouvait devenir triste et sévère au besoin, entra, appuyé sur l'épaule de Madelon.

« Où es-tu, fillette ? dit le vieillard. — Dans tes bras, père. »

Et la plus douce étreinte leur servit, comme toujours, de salut du matin ; puis Françoise conduisit son père vers la table où étaient les fleurs. « Des giroflées et du lilas, s'écria le colonel, les narines dilatées avec délices, tu me gâtes. — Il faut bien que vous vous aperceviez du printemps, répliqua Françoise. — Eh ! cher ange, tu me fais un printemps éternel. — Vous vous trouvez donc bien heureux, père ? — Morbleu ! qui ne le serait à ma place ? Une fille qui me dorlote et que j'adore ; un fils qui me fait honneur et une vieille Maritorne qui me gronde ; que me manque-t-il ? — Votre café, monsieur, reprit Françoise en faisant un signe à Madelon, qui sortit et revint immédiatement avec un plateau qu'elle plaça devant le colonel. — Parbleu ! tu dis vrai... oui, mais le voilà, magicienne. Hum ! la vieille a du bon... Et toi, déjeunes-tu ? — Certainement, répondit Françoise, assise devant sa tasse de lait. — As-tu bon appétit ? — Je crois bien. — Monsieur, fit Madelon, dites-lui donc de prendre du beurre frais. — Je n'en veux pas, répliqua Françoise avec une mine fâchée à l'adresse de Madelon. — Est-ce que tu ne l'aimes plus ?

demanda le colonel. — Pardon, quelquefois, mais pas aujourd'hui. — A ton aise; je suppose que tu ne te prives de rien? »

Madelon voulut parler, Françoise lui fit un signe impérieux de se taire.

« De rien absolument, reprit-elle; voyez quels bras et quelles joues. — C'est à dévorer de baisers, s'écria le colonel, joignant l'action au précepte. — Peut-on desservir monsieur? demanda Madelon. — On le peut, ma vieille. — Ma vieille! reprit Françoise en riant, voilà deux fois que vous le dites; vous la fâcherez, mon père. — Qu'elle me montre des bras comme les tiens, et je la proclame Hébé, Vénus, Flore, tout ce qu'il y a de beau, de jeune et de frais dans le magasin des rimailleurs. — Allons, ma pipe!... et la pipe bien allumée, le vieillard s'installa dans son grand fauteuil, auprès de la fenêtre ouverte; la jeune fille, dont c'était l'ordinaire besogne, prit le journal, et sautant par-ci, lisant par-là, selon l'attrait qu'y trouvait son père, elle en avait dévoré déjà une demi-douzaine de colonnes, lorsqu'un nouveau personnage vint apporter le contingent de sa mâle et noble figure à ce paisible tableau d'intérieur.

« Henry! s'écria la jeune fille s'élançant au cou de son frère. — Si matin! dit le colonel. — C'est une faveur faite aux meilleurs numéros des derniers examens, mon père. — Ça a donc bien marché? demanda le colonel en se frottant les mains. — Le général veut vous en rendre compte en personne. — Tu sortiras dans le génie? — J'ose l'espérer. — Tu es un brave garçon; ta main. — Comme il sera gentil, en officier du génie! dit Françoise. — Te plairai-je plus? lui demanda son frère en l'enlaçant tendrement. — Oh! tu me plais toujours; et moi? — Toi, si tu n'étais ma sœur, tu serais ma femme. — Assez de fadaises, morbleu! cria bien fort le colonel, pour dissimuler l'émotion qui le gagnait. — Faut-il continuer la lecture? demanda Françoise. — Va te promener toi et ta lecture; ou plutôt allons nous promener tous. »

Françoise fit à son frère un signe rapide et appela Madelon.

« Père, dit-elle, dans cinq minutes nous vous rejoignons à l'allée de l'Observatoire. — Quelque beau secret à communiquer à ton frère, n'est-ce pas? Qu'on se hâte, alors, qu'on mette les morceaux doubles, sinon!... » Et le vieillard, dont le front peignait l'épanouissement du cœur, sortit au bras de la nourrice, en faisant de sa canne un geste de menace, à la vérité peu effrayant.

« Qu'y a-t-il? » demanda Henry à sa sœur dès qu'ils se trouvèrent seuls.

Sans lui répondre, Françoise lui désigna le total des notes et la caisse.

« Toi, si ordonnée toujours, s'écria Henry, comment se fait-il? — C'est ma vilaine maladie d'il y a deux mois, répliqua la jeune fille avec tristesse. — Oh! pauvre sœur, pardonne!... Mais, n'as-tu pas prévu ce qui arrive aujourd'hui? — Hélas! il y a longtemps que je veux t'en parler et que je recule; à chacune de tes visites tu me paraissais si gai, si heureux, que je ne me sentais pas le courage de t'attrister de ces détails; aujourd'hui, c'est différent, il le faut absolument; il y a urgence. Quant au père, il ne doit se douter de rien. — Non, certes, répondit Henry rêveur. — A quoi penses-tu? Aurais-tu quelque moyen? — N'y a-t-il que ces dettes? reprit Henry. — Et l'année de gages de Madelon? — En tout? — 380 francs. — Toi-même, n'as-tu pas de besoins? — Pas le moindre. — Dans vingt minutes tu auras ton argent. »

Et déjà le jeune homme se dirigeait vers la porte.

« Et le père qui nous attend, lui dit Françoise. — Quelque vieux compagnon d'armes lui aura fait oublier le temps. »

Cette fois, Henri s'élança dans l'escalier, comme une flèche, ne s'apercevant point qu'il coudoyait une dame fort élégante, laquelle le regarda passer avec un air de stupéfaction.

C'était une voisine, qui, au moyen de révérences d'abord, de quelques paroles gracieuses échangées ensuite, avait fini par oser se présenter chez le colonel, et, sans qu'on l'y eût jamais engagée, y revenir fréquemment et s'y trouver aussi à l'aise que chez elle.

« Ferais-je peur à monsieur votre frère? demanda-t-elle à Françoise d'un ton précieux. — Vous n'êtes point de celles qui font peur, répliqua poliment Françoise. —

Françoise, dit madame Herminie, étalant dans le fauteuil du colonel sa belle robe de soie à volants; Françoise, regardez-moi, mon enfant; regardez-moi bien; ne me trouvez-vous pas, là, un certain air? — Mais, vous me semblez jolie comme toujours. — Flatteuse!... Je le sais bien. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Vous ne devinez pas? — Pas le moins du monde. — Ne m'avez-vous point entendue, toute cette nuit, aller et venir, dans cette petite chambre contiguë à la vôtre? — Je vous avouerai que j'ai si bien dormi... — Heureuse créature! heureux âge! — Vous serait-il survenu quelque chagrin? — Je suis dans une agitation terrible, ma chère Françoise; ce n'est pas du sang, mais du feu qui coule dans mes veines; je n'arriverai jamais à la fin de cette journée. — De quoi s'agit-il donc? — Ce soir, mon enfant, ce soir, on donne la première représentation de mon mélodrame en cinq actes, avec prologue et épilogue! — Celui où la mère et la fille se disputent le même cœur? demanda Françoise, les coins de sa bouche se relevant et trahissant une verve moqueuse. — Non, ma belle, répondit madame Herminie, tout entière à ses préoccupations. — Celui de l'Incomprise? — Pas davantage. — Pour lors, ce doit être le dernier que vous avez lu à mon frère et à moi; la Tunique de Nessus. — Justement. — Il a été reçu? — A l'unanimité. — Je vous en félicite, madame, dit Françoise, dont l'étonnement n'avait rien de bien flatteur pour le mélodrame en cinq actes, avec prologue et épilogue. C'est en vers, je crois? ajouta-t-elle. — Il vous en souvient-il plus? riposta madame Herminie, d'un air pincé. — Au contraire, madame. » Et la malicieuse jeune fille se mit à en déclamer une longue tirade, au grand contentement de l'auteur, mais que, par respect pour le bon goût de nos lectrices, nous n'osons reproduire ici.

« Cela ne vous a donc pas trop déplu, mon ange? fit madame Herminie, visiblement adoucie et charmée. — Henry et moi, je vous assure que cela nous a infiniment amusés. — Amusés! s'écria madame Herminie, une fois de plus, blessée à l'âme; amusés! — Intéressés, ai-je voulu dire, s'empressa de reprendre Françoise. — A la bonne heure! Je n'ai point la prétention d'amuser, veuillez le croire. — Je le crois, madame. — Amusés! Je le laisse à d'autres; je n'amuse personne; je saisis, je transporte; tel est mon but. — J'aurais grand plaisir à assister à cette représentation, madame, dit Françoise, qui sentait qu'elle avait une nouvelle blessure à guérir. — Vraiment, ma belle? Eh mais, j'ai là, je crois, un coupon de baignoire; prenez; ce sera pour vous et ces messieurs. — Vous êtes trop bonne. — Entre voisins... — Et vous avez grand'peur? demanda curieusement Françoise. — Peur, non; Dorsan m'a promis un succès, quarante représentations; lesquelles, entre nous, viendront assez à point et me permettront de descendre deux étages. Non, je n'ai pas peur; mais les nerfs me travaillent; l'émotion me brise; je ne puis tenir en place; je ne puis manger; quelles délices! voilà ce qui s'appelle vivre! — Descendre deux étages! s'écria Françoise, que cela seul avait frappée dans le pathos de madame Herminie; et vos derniers vers qui célébraient le charme des mansardes, d'où les poëtes, anges exilés des cieux, contemplent de plus près leur céleste patrie! ce sont vos propres termes. — Chère innocente, qui croit aux poëtes: les mansardes, c'est indigne, c'est atroce; on y gèle en hiver, on y grille en été; puissé-je les quitter sans retour! — Ainsi, vous êtes bien assurée? — De mes quarante représentations? Parfaitement. Mon directeur ne m'a jamais déçue; lui et Berthois sont mes banquiers fidèles. Il est vrai que je leur en donne pour leur argent. — Qui est M. Berthois, madame? — Le rédacteur en chef du journal dans lequel j'ai deux feuilletons par mois. — Il est donc aisé de se produire? demanda Françoise devenue rêveuse. Je ne le croyais pas. — Au talent, ma chère, au talent, sans aucun doute. — Et vous ne vivez que de votre?... — Génie, oui, ma bonne. Mais nous jasons là et j'oublie que j'ai cent visites à rendre, d'ici à ce soir. Adieu, ma belle, je compte sur vous; ne craignez ni de pleurer, ni d'applaudir, c'est reçu; on ne commande plus à son émotion; on s'y laisse aller franchement; cela nous va à nous autres gens de lettres; l'homme est dur aux larmes, la

femme l'entraîne, il trépigne et le succès est fait. A ce soir. »

Sans y songer, madame Herminie venait de jeter dans l'esprit de la jeune fille des idées qui ne pouvaient manquer d'y fermenter.

« Quarante représentations, et cela lui permet de tripler ses dépenses! se dit-elle. Et, dès qu'on a du talent, on est certain de se produire... Du talent, ajouta-t-elle en souriant, il n'en faut guère, alors!... »

Le retour de son frère la tira de ses rêveries. « Tiens, petite sœur, fit-il, voilà 300 francs. — 300 francs!... Ah! s'écria Françoise, ses yeux se portant sur la main de Henry, ce diamant de notre mère, tu l'as vendu! — Vendu, non; je veux qu'il brille à ton doigt le jour de tes noces; engagé seulement. — Engagé! — Et nous avons un an devant nous pour amasser de quoi le reprendre. — Amasser, mon pauvre Henry, c'est impossible; la pension du père suffit tout juste, tout juste; je ne pourrai jamais en ôter 300 francs en un an. — Ne te tourmente pas; j'ai tout prévu; mes derniers examens passés, je vends mes livres, et le diamant rentre au bercail. — Tes livres, tes chers livres, qui te tiennent lieu des plaisirs dont notre position te prive; non, monsieur; je ne le veux pas. J'ai un moyen meilleur, dit-elle, sous l'inspiration d'une résolution subite. — Oui, broder, n'est-ce pas? reprit son frère; travailler douze heures pour gagner 15 sous! —Non, notre pauvre et bon père a trop besoin de mes soins pour que je puisse me livrer sans relâche à un travail aussi ingrat; j'ai mieux que cela; au moyen de quatre ou cinq heures, prises sur mon sommeil, j'arriverai bientôt, peut-être, non-seulement à pouvoir retirer ton diamant, mais encore à augmenter notre bien-être. — Et ce merveilleux moyen? demanda Henry étonné.— Je me fais auteur, répondit Françoise, avec un petit geste d'audace et de crânerie. — Toi! s'écria Henry. — Moi-même. Écoute: à ma pension, on me trouvait de l'imagination, le travail facile, quelque talent; c'est un don de Dieu, j'en veux tirer parti. — Toi, un bas bleu, une folle, une pédante, comme notre voisine Herminie! Parles-tu sérieusement? — Très-sérieusement. — Oh! n'y songe point, de grâce! Reste modeste, inconnue et adorée, comme cette violette des bois que tu avais prise pour emblème. — Frère, dit Françoise, d'un ton très-sérieux, ne peut-on écrire sans être folle ou pédante? Le motif qui me guide, et qui n'est pas celui d'un vain renom, ne peut-il me préserver de la sottise? Va, je sais aussi bien que toi que notre lot, à nous autres femmes, est de vivre cachées dans l'asile sacré de la famille, et que nous n'avons de bonheur qu'à ce prix. Je sais que, si nous soulevons un coin du voile qui nous couvre, l'envie s'empare de nous et nous immole sans pitié. Je le sais, mais je sais aussi que l'accident qui nous a obérés, cette année, peut se renouveler; que notre père peut être atteint de quelque infirmité, qui nécessite des dépenses auxquelles nous ne pourrions faire face. Je sais encore que tu sortiras bravement des épreuves de l'école, mais qu'au grade d'officier du génie est attaché plus d'honneur que d'argent, et que tu auras grand'peine à subvenir à tes propres besoins; donc, il nous faut d'autres ressources, et, si Dieu me seconde, c'est en moi que je les trouverai; ne me combats point, n'insiste pas; et crois que je n'en resterai pas moins ta Françoise, comme tu seras toujours le bien-aimé de mon cœur. — J'ai peur! —De quoi? que le talent ne manque à mon courage? Rassure-toi, ajouta-t-elle, reprenant son frais et malicieux sourire; quand une Herminie réussit au théâtre et dans la presse, on a bien quelque droit d'espérer. — Hélas! — Cher Henry, ne m'attriste point de prévisions fâcheuses; laisse-moi croire que mes romans plairont, et surtout, ajouta-t-elle en riant, qu'ils combleront le déficit de notre caisse. Tiens, déjà, je me sens en verve; à ta prochaine sortie, tu liras quelque chose de mon cru. — Si je ne retrouve en toi ma Françoise chérie, dit son frère, caressant son beau front, prends garde! Je jette au feu tous les chefs-d'œuvre. — Je t'en donne le droit, répliqua la jeune fille.

Et Françoise, au bras du jeune homme, se hâta d'aller rejoindre le colonel, qui, bien que n'ayant point trouvé de vieux compagnon d'armes avec qui causer, ne

gronda pas trop de la longue attente qu'on lui avait fait subir.

II.

Six mois écoulés avaient amené bien des modifications au tableau que nous avons essayé d'esquisser; maintenant, sur le front du colonel passaient souvent de sombres nuages; dans ses yeux, parfois, brillait une larme rebelle. Le frais visage de Françoise s'était amaigri; ses grands yeux étaient battus et fatigués par les veilles; une préoccupation constante avait remplacé la charmante gaieté de son caractère; quand le colonel lui parlait, elle tressaillait comme sortant d'un rêve; enfin, d'elle à son frère, ce n'étaient plus les joyeuses causeries de jadis, mais de longues et douloureuses confidences, qui laissaient Henry inquiet et troublé.

Un matin, que le colonel n'avait point encore embrassé sa fille et que, peut-être, des pensées tristes l'assaillaient plus que de coutume, il sortit de sa chambre à coucher, en l'appelant avec une sorte de douloureuse colère.

« Voilà, monsieur, répondit Madelon. — J'appelle Françoise, reprit le colonel d'un ton brusque. — Puisque mademoiselle est sortie. — Sortie, encore! Mais où donc va-t-elle? — Ah! voilà; où va-t-elle? — Françoise est un cœur brave et honnête, murmura le colonel, rêvant tout haut, et suivant le cours d'idées qui l'emportait..... Il n'est qu'un moyen de sortir de cette anxiété; interrogeons Françoise; je lirai dans son accent la vérité de ses paroles. — Certainement, dit Madelon, qui s'était permis d'écouter. — Ces vieux domestiques, ça prend des libertés!... Mais me trompé-je? Non, ce sont ses pas. Retire-toi; laisse-nous. »

En effet, c'était Françoise. Rouge et haletante, elle entra sans voir son père, et jeta sur un siége son chapeau et des cahiers roulés, en s'écriant avec désespoir: « refusée! »

« Refusée, demanda le colonel; quoi, que refuse-t-on?—Vous êtes là, mon père?» dit la jeune fille.

Et, surprise, elle s'élança dans les bras du colonel.

« Comme tu as chaud! dit le vieillard. Ton front brûle!... Françoise, Françoise, ajouta-t-il, la douleur est fatale, surtout après le parfait bonheur. — La douleur, mon père bien-aimé? — Crois-tu que je ne te devine point? continua le vieillard. »

A ces mots, Françoise le regarda avec un étonnement profond.

« T'imagines-tu que je n'entende pas à ta voix que tu es triste, agitée, souffrante? Et, puis-je m'en apercevoir, sans en ressentir la plus vive douleur? — Cher père adoré, dit Françoise, couvrant de baisers les mains du colonel, et ne sachant trop que répondre. — Allons, dis-moi, chère enfant, pourquoi ces sorties fréquentes? — Que lui répondre? se demanda la jeune fille.... Vous m'allez gronder, ajouta-t-elle, comme subitement inspirée. — Bon, je te retrouve; voilà ta voix câline d'autrefois. Parlez, mademoiselle, je vous l'ordonne, fit-il en l'embrassant. — Eh bien, père, je suis devenue coquette, oh! mais, d'une coquetterie effrénée. — Allons donc, une simple robe de mousseline, dit le colonel, palpant les vêtements de sa fille; des mitaines de fil; il me semble que tout cela n'a rien de bien ébouriffant. — Oui, mais cette simple robe est garnie d'une valencienne fort chère, et ces mitaines sortent de chez Fanny. — Bon, mais quel rapport?... —Voici: pour satisfaire à ce goût tyrannique, j'ai imaginé de... copier de la musique, et cela me procure toutes les folies qui me passent par la cervelle. — Ma pension ne nous suffit donc pas? demanda le colonel. — Pardon, et au delà; mais, j'ai à cœur de gagner, moi-même, l'argent de ces futilités; du moment où vous voudriez les faire entrer dans nos dépenses, dussé-je vous désobéir, j'y renoncerais. Vous voyez qu'il faut me laisser copier ma musique, ce qui m'amuse, du reste, et ne plus vous inquiéter, si j'en vais chercher ou porter.—Alors, prends Madelon. — Pour vous laisser seul, n'est-ce pas? — Ah! tu me ferais maudire mon infirmité. — Dieu m'en garde! Mais, en vérité, Madelon, ce serait du luxe; elle est vieille, pesante; moi, je vais, je vole et suis revenue dans le temps qu'elle aurait mis à attacher

ses coiffes. — Alors, envoie-la. — Pourquoi la mettre dans nos confidences? D'ailleurs, il y a de ces observations qui ne peuvent être faites qu'à moi. — Tout cela est bel et bon, mais cela ne m'explique point ce mot « refusée » qui, tout à l'heure, est sorti si douloureusement de tes lèvres. — Mon Dieu, pensa Françoise, que de mensonges! Il s'agit, reprit-elle, d'un morceau des *Porcherons* qu'il me faut recommencer pour la troisième fois, pour une légère erreur. — N'importe! je n'aurais jamais cru que la privation de quelques affiquets pût te rendre triste et pensive comme tu le parais être, depuis quelques mois. — Ah! dame, si vous me croyez la raison infuse! »

Françoise achevait à peine ces mots, que, l'air rayonnant et ému, entrait son frère.

« Nommé, nommé! s'écriait-il. — Dans le génie? demanda Françoise. — Au génie; voici mon brevet. — Bien, mon fils, dit le colonel. — Ah! dit Françoise, parcourant un papier joint au brevet, et l'ordre de partir dans les vingt-quatre heures! — C'est le revers de la médaille, petite sœur, il fallait s'y attendre. — C'est juste, fit le colonel. — Tu sais qu'on s'aime de loin, reprit Henry. — Par la poste, soupira Françoise. — Console-toi, dit le colonel en riant, il t'enverra des dentelles de Nancy. — Cela ne me consolera pas, répliqua Françoise, rougissant à l'air étonné de son frère. — Et puis, de par le chemin de fer, je viendrai t'embrasser tous les mois. — C'est peu. — Embrasse-le donc par avance et fais une réserve, dit le colonel; je me rends chez son général. — Je vous y accompagne, mon père, fit Henry. — Non pas; la vieille est là. Est-ce que, devant toi, je pourrais dire à quel point tu me rends fier et heureux? — J'essaie de marcher sur vos traces, mon père. — Tais-toi; le courage seul, commun à tous les hommes de cœur, m'a fait ce que je suis; vous autres, jeunes gens, vous joignez au courage des connaissances qui vous peuvent conduire à tout. — Ah! dit Françoise en riant, son courage n'a point été mis à l'épreuve; je suis sûre qu'il pâlirait au feu. — Henri IV y pâlissait bien, répliqua le colonel; on pâlit, mais on tue son homme. — Tuer; c'est affreux! — Il te faudrait la guerre parlementaire, n'est-ce pas? reprit le colonel, d'un ton goguenard et se disposant à sortir. Je te la promets, ma poulette, quand nous serons devenus tous de petits saints. »

Lorsque le colonel, heureux de ce que lui avait dit Françoise, heureux de la nomination de son fils, se fut retiré en fredonnant quelque vieil air, Henry attira Françoise dans ses bras et l'interrogea sur ses travaux.

« Hélas! dit Françoise, assombrie soudain, je les avais oubliés! — As-tu fini par tout avouer au père? demanda le jeune homme. — Impossible; je l'ai essayé à plusieurs reprises, mais en vain. Son éloignement pour les bas bleus, comme il les appelle, est insurmontable; il faut renoncer à lui faire changer d'avis, et il faut, ce qui pour moi est un supplice, mentir, mentir toujours, pour lui faire prendre le change. — Au moins, as-tu réussi? — Non, répliqua Françoise, les joues pâles et les yeux baissés. — Non! — C'est une fatalité, continua-t-elle, son teint s'animant à mesure qu'elle parlait et ses yeux brillant d'un éclat fébrile; c'est une fatalité!... Lors de mes premiers essais et des refus qu'ils me valurent, je me fis bonne justice, et reconnus avec candeur qu'ils n'obtenaient que ce qu'ils méritaient. Je me remis donc courageusement à l'œuvre; je travaillai plus longuement, plus sérieusement; tu applaudis à mes efforts, tu t'en souviens? Et moi-même, m'abusais-je? Je sentais qu'il y avait dans ces pages quelque intérêt, quelque valeur. Eh bien, ces pages, colportées de journal en journal, d'éditeur en éditeur, on ne daigne pas même les lire. On argue contre moi de l'obscurité de mon nom, et l'on refuse de m'aider à briser le réseau de cette obscurité!... J'ai essayé du théâtre. Peut-être la femme n'a-t-elle point précisément ce qu'il faut pour y réussir; l'énergie des situations et l'entente des effets de scène; cependant, j'ai essayé; cette Herminie y réussit bien, elle! — Eh bien? — Pas plus de succès, là, qu'ailleurs; d'abord, une peine infinie pour arriver au directeur; des portiers, des couloirs, des régisseurs à franchir; des acteurs dont on sent les regards curieux sur son front; des actrices dont on devine

les propos railleurs; c'est un rude purgatoire, va! — Et tu voudrais persister, s'écria Henry. — C'en est fait, reprit la jeune fille, d'un ton bas, mais énergique; je suis entrée dans cette voie; il faut que j'arrive ou que je meure à la peine. — Françoise, tu me désespères. — Vois-tu, lorsque je pris ce parti, et tu sais pour quelle cause? c'était gaiement, tu te le rappelles? Je ne voyais qu'une difficulté, bien faire; je n'avais qu'une crainte, manquer de talent. Aujourd'hui, que je sais que là ne gît pas la difficulté la plus grande; aujourd'hui, que je suis abreuvée de dégoûts et d'amertume; il me serait impossible d'y renoncer; ce n'est plus tant le besoin qui me guide; c'est.... »

Elle hésita; puis, ses yeux dans les yeux de son frère, et les deux mains dans ses mains, elle continua d'une voix stridente :

« C'est ce besoin de renom que je croyais ne jamais sentir! — Je l'avais prévu, murmura Henry, la contemplant avec tristesse. — Étrange vie que la mienne, continua Françoise; j'écris, le temps vole; tant que mon œuvre n'est qu'à l'état d'ébauche, je m'y complais, je l'aime; est-elle achevée, je la déchire, et recommence ainsi, cent fois, jusqu'à ce que vienne l'heure, bien autrement cruelle, des démarches et des refus! Alors, humiliée, brisée, je rentre... — Et tu renonces à ces tortures? — Et je me remets au travail. — C'est de la folie! — Ne me le dis pas; soutiens mon courage, plutôt; fais-moi voir le succès, le succès enivrant, devant lequel toutes mes peines s'effaceront comme un souffle. Henry, tu seras fier de moi. — Jamais plus qu'alors que tu ne songeais qu'à nous aimer et à te laisser aimer par nous. Depuis que j'ai vu cette fatale résolution, accueillie par moi, d'abord, comme une résolution d'enfant, devenir un fait, je souffre; mille craintes m'assiégent; ton avenir me fait peur. Si tu restes obscure, tu en mourras; je le devine à cette fièvre dont tes paroles sont empreintes. Si tu deviens célèbre... — Ce sera le bonheur, alors, s'écria Françoise. — A quel prix? — Au prix de mes efforts. — Dieu t'entende, pauvre sœur! »

Et Henry caressait les cheveux de Françoise, et ne sentait pas les larmes qui lui voilaient les yeux. Hélas! Henry, sans doute, en savait plus que sa sœur sur les choses de cette vie et de ce monde, mais il n'en savait point assez, cependant, pour comprendre tous les dangers de la voie où s'était engagée la jeune fille, et pour user de son autorité afin de l'en tirer. Il avait bien quelque intuition, quelque pressentiment du péril, mais il ne s'en rendait pas un compte exact. Aussi, tout en déplorant la situation d'esprit dans laquelle il allait laisser Françoise, se disposa-t-il à partir, néanmoins, sans rien prévoir ni prévenir.

« Peut-on entrer? » fit entendre certaine voix précieuse de notre connaissance, à l'instant où le frère et la sœur, dans les bras l'un de l'autre, suivaient en eux-mêmes le fil de leurs pensées. Et madame Herminie parut.

ADAM BOISGONTIER.

(*La suite au prochain numéro.*)

EXPLICATION DE L'ÉNIGME GÉOGRAPHIQUE.

La Sicile, la plus grande des îles de la Méditerranée, fut colonisée par les Athéniens, les Doriens et les Ioniens; elle subit à plusieurs reprises, le joug des Carthaginois, dont Gélon de Syracuse la délivra. A la même époque, Alcibiade tenta une entreprise pour recouvrer, au nom d'Athènes, la possession complète de ce beau pays, mais le brillant général fut, par la jalousie de ses rivaux, privé du commandement, et son armée fut entièrement défaite. L'histoire de cette campagne malheureuse a été racontée par l'historien Thucydide. La Sicile fut gouvernée par des rois tirés de son propre sein, jusqu'au moment où les grands dominateurs, les Romains, la conquirent. Ce fut au temps de la seconde guerre punique. Cette terre fertile devint le grenier d'abondance de Rome. En 439 de J.-C., elle se vit envahie par les soldats de Genséric, roi des Vandales. Bélisaire la reprit deux siècles après, en 625. Au septième siècle, elle tomba au pouvoir des Sarrasins. Le duc de Bénévent, Lan-

dolf, appela à son secours quelques aventuriers normands; ils chassèrent les Arabes, se rendirent maîtres de la Sicile et se reconnurent vassaux des souverains pontifes. Robert Guiscard est le fondateur de ce nouvel état. Son royaume passa sous le sceptre des Hohenstauffen, par le mariage de Constance, fille du roi normand Roger II, avec l'empereur Henri VI. Les guerres de la maison de Souabe contre le saint-siége, aliénèrent à ces princes leurs sujets les plus dévoués; Charles d'Anjou, frère de saint Louis, s'empara de la Sicile, mais en 1282, Pierre III, roi d'Aragon, qui avait épousé Constance de Hohenstauffen, fit massacrer tous les Français au premier coup des vêpres, événement qui a gardé le nom de *Vêpres Siciliennes*. A dater de ce moment, la Sicile passa sous la domination des rois d'Aragon ou d'Espagne, ils la conservèrent pendant plusieurs siècles, et ils accrurent leur autorité en Italie, par le don que la reine de Naples, Jeanne II, leur fit de son royaume (1420). Pendant la guerre de la succession d'Espagne, sous Louis XIV, les Deux-Siciles passèrent pour quelque temps aux mains de l'empereur Charles VI, mais en 1736, à la paix de Vienne, il les céda à don Carlos, petit-fils de Philippe V, roi d'Espagne, et fondateur de la branche des Bourbons qui aujourd'hui règne encore sur les Deux-Siciles.

E. R.

Économie Domestique.

Sirop d'orgeat. — Prenez un quarteron (125 grammes) d'amandes douces et autant d'amandes amères; jetez dessus de l'eau bouillante; après quelques instants, ôtez-en la peau; mettez-les dans un mortier de marbre, pilez-les de manière qu'on n'aperçoive aucun fragment d'amandes; mettez dans le mortier, quand vous pilez les amandes, un peu d'eau; quand la pâte est bien formée, on la délaye en y versant 250 grammes d'eau. Passez la pâte ainsi délayée au travers d'une toile que vous tordrez le plus fortement possible pour en retirer tout le lait d'amandes; remettez le marc dans le mortier, pilez-le de nouveau, et versez-y 250 grammes d'eau; passez de nouveau ce mélange et exprimez-en tout le lait; mêlez ces deux laits d'amandes ensemble; prenez deux livres de sucre que vous clarifierez et ferez cuire à la grande plume; versez-y votre lait d'amandes et laissez le mélange sur le feu, en remuant jusqu'au premier bouillon; ajoutez un demi-verre d'eau de fleur d'oranger, et quelques gouttes d'huile essentielle de citron. Il ne reste plus qu'à verser le sirop dans les bouteilles.

Confitures de prunes de mirabelle. — Cinq kilogrammes de prunes dont vous ôterez les noyaux; faites-les cuire pendant un quart d'heure; passez au tamis en pressant fortement. Conservez ce jus, épluchez la quantité d'autres prunes que vous voulez employer, mêlez les prunes crues avec le jus, pesez et employez deux grammes de sucre par demi-kilogramme de fruit. Mettez le sucre et le fruit dans la bassine, faites cuire pendant un quart d'heure en remuant toujours, et empotez.

Vin économique. — Quinze kilogrammes de groseilles blanches et rouges, autant de cassis, autant de petites cerises, queues et noyaux; mettez le tout dans un tonneau qui a contenu du vin, broyez avec un bâton; puis faites bouillir deux litres de genièvre dans deux litres et demi d'eau; ajoutez un demi-kilogramme de miel, afin de faire fermenter le genièvre; mêlez-le aux fruits, après qu'il aura fermenté. Pendant vingt-quatre heures, faites remuer quatre ou cinq fois ce mélange, faites emplir d'eau et fermer le tonneau. Cette seule quantité de fruits donnera cent cinquante bouteilles d'excellente boisson.

Moyen de rétablir la viande de boucherie ou le poisson avancés par les chaleurs. — Si c'est du bœuf, mettez-le dans la marmite, écumez-la, et jetez dans l'eau un charbon de bois incandescent. Ce charbon désinfectera la viande et le bouillon. Pour les autres viandes, riz de veau, rognons, etc., ou le poisson de mer ou de rivière, on

les fait dégorger longtemps dans de l'eau froide, à laquelle on a mêlé plusieurs morceaux de charbon et on change fréquemment l'eau.

Soufflé de chocolat. — Mettez dans une casserole deux hectogrammes de chocolat et un peu d'eau; faites fondre le chocolat; ajoutez une demi-cuillerée de fécule de pommes de terre, trois hectogrammes de sucre en poudre, quatre jaunes d'œuf, six blancs bien fouettés; faites cuire au four ou au four de campagne; glacez avec du sucre et servez promptement.

Omelette soufflée en moule. — Cassez six œufs, séparez les blancs des jaunes; mettez dans les jaunes trois cuillerées combles de sucre en poudre, quatre macarons écrasés, une cuillerée fécule de pommes de terre, un grain de sel et un peu de fleur d'oranger pralinée en poudre; remuez bien. Ayez un moule en fer-blanc, tel que ceux dont on se sert pour un gâteau au riz, beurrez-le en le saupoudrant d'un peu de chapelure; fouettez les blancs d'œufs, mêlez-les aux jaunes, versez dans le moule, sans le remplir tout à fait, mettez dans un four doux ou sous le four de campagne; elle doit être dorée et tremblante.

Écorces d'oranges amères. — Confiture liquide. — Prenez des oranges amères, détachez-en soigneusement l'écorce, n'y laissez pas de blanc, mettez la pulpe du fruit dans une jatte, coupez les écorces en filets très-minces, jetez-les dans de l'eau bouillante, et faites-les cuire jusqu'à ce qu'elles soient devenues molles. Faites-les égoutter, pesez-les, prenez la même quantité de sucre, mettez-le sur le feu avec un verre d'eau et le jus des oranges que vous exprimerez avec soin. Lorsque le sucre forme sirop, jetez-y les écorces, faites-leur faire cinq ou six bouillons, et mettez en pots.

Cette confiture est stomachique.

Recette pour purifier les appartements, les classes, les ateliers, etc. — 6 drachmes de nitre en poudre (salpêtre), 6 drachmes d'acide sulfurique (huile de vitriol). Allumez du feu dans l'appartement que vous voulez purifier. Placez sur le feu un plateau de fer, et lorsqu'il est rouge, jetez-y le mélange, en y ajoutant un drachme d'huile de vitriol. Il se dégage sur-le-champ une grande quantité de gaz acide nitreux, qui purifie l'air et préserve des miasmes contagieux, tels que ceux du typhus, de la petite vérole ou du choléra.

Moyen pour reconnaître si une toile est blanchie à la chaux. — Mouillez-en une place et laissez la sécher; si elle laisse un *cerne* rougeâtre, c'est qu'elle est blanchie à la chaux.

CORRESPONDANCE.

A MADEMOISELLE ***,

Abonnée au *Journal des Demoiselles.*

Ma chère amie,

Tu craignais pour moi les tunnels sur le chemin de fer, le mal de mer sur le bateau à vapeur; moi-même, Parisienne, fort peu voyageuse, je n'étais pas très-rassurée, je te l'avoue; j'avais, avant mon départ, ajouté ton nom à mon testament, je t'y laissais un souvenir dans le cas où je serais morte de peur; mais rassure-toi, ton amie a montré du courage, et, si cela t'étonne, je te dirai mon secret : pour être brave, je faisais dans chaque tunnel une prière en fermant les yeux, et à chaque roulis du vapeur je les levais au ciel; si bien que je n'ai eu ni le mal de la peur, ni le mal de la mer.

Maintenant, je vais te parler de Trouville, de la vie des bains de mer. Figure-toi une plage immense couverte d'un sable fin et doux, sur laquelle les vagues ne rejettent que de petites coquilles. Derrière cette plage, la mer s'étend et brille au soleil comme si elle était d'argent; en face, dans un *trou* une jolie petite *ville* montre ses maisons inégales, formées de briques et de bois de sapin, placées çà et là, selon leur bon plaisir; les unes peintes en rouge, en jaune, en

brun, avec des persiennes jaunes, rouges ou vertes; mais sur toutes on lit : *maison ou chambres à louer;* chaque habitant, pendant la saison des bains, se loge où il peut et cède son lit aux visiteurs... Avec la pêche, c'est la seule industrie du pays. Derrière Trouville le terrain s'élève en pente rapide; à mi-côte est posée une délicieuse habitation nommée *le Chalet,* dont le parc renferme une source d'eau douce que l'on passe sur un pont rustique. Le propriétaire, M. C....., permet le dimanche que l'on visite ses appartements; mais nous étions au vendredi, jour de malheur, je ne pus apercevoir, à travers les glaces qui forment les fenêtres du salon, que de magnifiques rideaux de tapisserie; en revanche j'ai découvert à ma droite le Havre, la tour de François I[er]; à ma gauche les côtes de Caen, en face de moi... l'immensité.

Trouville possède deux églises. L'une, qui ressemblerait à une grande cabane de paysan, si ce n'était la croix de fer dressée sur son toit, est dédiée à *Notre-Dame de Bon Secours;* une petite barque, vœu de quelque pêcheur en danger, est suspendue à la voûte; la seconde, que l'on vient d'élever à l'autre extrémité de la ville, est belle et spacieuse; son cadran, éclairé la nuit, sert de phare pour guider le marin qui veut rentrer au port. Elle est sous l'invocation de *Notre-Dame des Victoires;* de plus on compte trois chapelles en l'honneur de la Vierge; tu vois que la Reine des Anges est aussi la reine des marins; la ville possède encore un temple protestant; il ne manque donc pas ici de place pour prier Dieu... sans compter l'Océan : « Si tu veux apprendre à prier, va sur la mer, » dit le proverbe.

La végétation à Trouville est admirable. Il y a un rosier qui s'élève en espalier sur l'hôtel du *Bras d'or,* jusqu'au second étage, d'où l'on peut cueillir une rose à sa fenêtre, même au mois de janvier.

Quand le vent s'élève, il permet d'aller à la pêche; alors on voit les femmes ou les filles des pêcheurs venir tour à tour sur la grève dans l'espoir de découvrir, au moyen d'une longue vue, le numéro peint sur les voiles gonflées, et de reconnaître ainsi la barque d'un mari, d'un père qui rentre heureusement au port.

Aujourd'hui, la marée arrivait tard, j'ai pris mon billet au bureau placé sur la grève, et moyennant 80 centimes j'ai pu disposer d'un baigneur et d'une cabane; pendant que je revêtais ce costume qui nous fait ressembler à un petit garçon, j'entendis les filles de service qui s'appelaient : Arthémise! Héloïse! Ludovine! Argentine! et Arthémise, Héloïse, Ludovine, Argentine, les cheveux en bandeaux, sont coiffées d'un bonnet de coton blanc, posé droit sur leur tête, où il est soutenu par un carton qui ne laisse retomber que l'extrémité du bonnet, ornée de sa mèche; leur camisole, tricotée en laine brune, marque la forme de leurs bras et de leur taille, leurs jambes et leurs pieds sont nus... c'est le costume national; elles sont noircies par le soleil, peu jolies, grasseyent et traînent en chantant la fin de chaque phrase. J'ai demandé *Tachet;* je te le recommande si tu viens à Trouville, c'est le plus poli, le plus intelligent des baigneurs, « c'en est un qui pourrait te raconter une histoire, » comme dit Walter Scott; après que mon baigneur m'eut jeté un petit baquet d'eau de mer sur la tête, il m'a prise par la main et je suis allée *à flot.* Ah! ma chère! les païens avaient bien raison de faire naître Vénus de l'écume de la mer, car si la mer ne rend pas belles celles qu'elle a reçues laides, au moins elle leur donne la force et la santé.

On vient aussi à Trouville afin de changer de place, ou bien, quand on n'est pas assez riche pour avoir un château et y recevoir ses amis. Il y a pour ces visiteurs le *Salon,* où l'on s'abonne. On y trouve : salle de danse et leçons par un de nos meilleurs professeurs de Paris, M. Laborde; salle de billard, de jeu de whist, de lecture, de travail pour les dames, de gymnase pour les enfants; puis, le jeudi et le dimanche, bal paré consacré aux jeunes personnes, aux jeunes dames, et le vendredi, bal d'enfants.

La jeune personne la plus remarquable, la plus élégante, celle qui danse le mieux, est M[lle] A..... Ce n'est pas qu'elle soit correctement belle, mais il y a tant d'harmonie entre tous ses traits, ses moindres mouvements et sa démarche sont à la fois si simples et si gracieux, elle cause d'une manière si naturelle avec ses danseurs et

précier leur talent à l'étranger. — Cependant, je n'oublierai pas de t'annoncer une bonne nouvelle : un ouvrage nouveau du grand maestro, de l'auteur de *Robert*, des *Huguenots* et du *Prophète!...* un opéra qui a été exécuté il y a quelques années à Berlin, sous le titre de *Camp de Silésie*, mais tout à fait inconnu à Paris. Le directeur de notre Opéra-Comique nous donnera cet ouvrage monté avec l'élite de sa troupe, et M. Scribe s'occupe déjà, dit-on, du poëme. Que de jolies romances, que d'études, que de polkas pour cet hiver !

En attendant, je t'envoie notre planche de travaux, et j'espère que tu la trouveras assez remplie pour occuper ces soirées déjà un peu longues et un peu froides des premiers jours de l'automne, surtout au bord de la mer.

1, Coin de mouchoir en broderie guipure. Ce genre d'ouvrage qui varie à l'infini, se retrouve maintenant partout; sur les cols, les manches, les bonnets; le joli effet de ces dessins et leur facilité d'exécution en font comprendre le succès. Celui-ci se fait tout au feston; les nervures seules pourraient être au plumetis.

2, Dessin courant, pour manches bouillons. L'automne et le froid hiver se cachent sournoisement derrière les quelques jours d'été dont nous avons encore à jouir, et je ne veux pas que tu sois trop *dépourvue quand la bise sera venue*. Tu peux faire ce dessin ou tout au plumetis, ou les œillets au feston; le mot plumetis reviendra souvent sous ma plume, car cette broderie que l'on a ressuscitée, prend tous les jours plus de faveur.

3, Entre-deux assorti à cette manche : tu peux l'employer aussi à une foule d'autres usages.

4, Autre entre-deux, mais tournant pour petit col d'enfant; il est destiné à être brodé à l'anglaise, mais si la fantaisie t'en prenait, tu pourrais aussi bien transformer l'anglaise en plumetis.

5, Bande du col, assortie à l'entre-deux : la longueur de cette bande est de 60 centimètres.

6, Bande au feston, qui peut être employée pour volants de robes et de mantelets, pour garniture de manches et de canezous; si on faisait la grappe de raisins au plumetis, ce dessin gagnerait beaucoup.

7, Victor : ou tout à l'anglaise, ou tout au plumetis, ou bien encore en alternant les œillets et les pois.

8, Rosa, au plumetis.

9, Sylvine, plumetis simple ou feston.

Ici finit la petite édition.

Nous sommes cette fois bien pauvres de numéros, mais je tenais à t'envoyer le dessin de bouillon qui m'a pris une grande place.

10, Dessin de col mousquetaire; tu le trouveras peut-être un peu grand, mais ces cols se font presque tous ainsi. Ce dessin peut s'exécuter de deux manières, soit en mettant du galon, soit en mettant un entre-deux de Valencienne, ce qui à mon avis est plus élégant. Tu pourrais pour cela prendre un entre-deux d'imitation; ce genre est maintenant très-perfectionné, et les entre-deux sont d'autant mieux imités, que n'ayant pas d'engrelure on ne peut plus reconnaître le vrai du faux. Il faut 1 mètre 55 centimètres de galon, ou de valencienne. Tout le reste du dessin se fait au feston, c'est-à-dire que ce dessin a le double avantage d'être très-beau et très-vite fait.

11, Entre-deux de la manche assorti à ce col; il en faut 35 centimètres.

12, Garniture dont tu feras 50 centimètres, pour terminer chaque manche en s'adaptant à l'entre-deux.

13, Dessin d'une pièce de chemise de femme. Ce patron, que je te recommande comme un des meilleurs, t'est donné une seconde fois sur le revers de la planche des broderies, afin que tu puisses le lever sans aucune difficulté; la petite fleur de ce dessin peut aussi bien se broder à l'anglaise qu'au plumetis, feston feuille de rose.

14, Manches de la chemise.

15, Un soufflet. L'hiver qui ne nous a presque pas quittés, va bientôt se faire sentir plus vivement, et ramènera l'emploi de ce petit meuble. Brode-le sur drap en soies de différentes couleurs; pour faire du luxe, choisis du velours ou du maroquin.

16 *bis*, Ce modèle de couverture de bréviaire, qui m'a été demandé par une de nos jeunes amies, peut aussi servir, en le

réduisant ou en l'augmentant, à tous autres genres de livres ou d'albums; il se brode au passé sur velours en couleur sur couleur, ou bien d'une nuance tranchante, ou bien encore en fil d'or; mais alors, tu auras soin pour mieux faire ressortir ton dessin, de prendre plusieurs grosseurs de fils d'or.

17, Nouveauté qui cet hiver va prendre tout son essor. C'est une application de tulle sur taffetas, telle qu'on la fait sur la batiste. J'ai vu, faites ainsi, des choses charmantes en mantelets et volants de robes. Ce dessin que je t'envoie, est une garniture qui peut servir à ces deux fins; une seule dent t'indique où se trouve l'application, j'ai voulu te montrer par le reste du dessin, que tu peux aussi t'en servir pour tout autre usage en le brodant sur mousseline.

18 et 19, Deux garnitures qui peuvent être employées pour robes et pantalons d'enfants, pour canezous, bonnets, etc. Elles se font au plumetis mélangées de broderies anglaises avec festons feuilles de rose.

20, Passe du bonnet au lacet donné en mars dernier et qui a été redemandée.

21, Bas de jupon. Tu le voulais très-haut, m'as-tu dit, tu peux en ce cas me voter des remercîments. Ce dessin pour jupon se fait tout à l'anglaise et au feston, la tige des fleurs seulement est au plumetis; si l'on se servait de ce même dessin pour volants de robes, il devrait être exécuté entièrement au plumetis; si l'ouvrage t'effraie, tu pourras supprimer le bouquet du milieu; comme nappe d'autel, tu le ferais aussi, soit au plumetis, soit au feston sur tulle, avec application de nanzouk.

22 *bis*, Un bonnet de poupée pour ta petite sœur; je tiens à lui faire aimer notre journal.

23 à 46, Alphabet complet pour faire soit au plumetis, soit au cordonnet, soit au point de chaînette.

47, Mathilde; plumetis, point de sable; œillets ou pois.

48, Rose; plumetis simple, ou feston.

49, Térésa; plumetis et œillets, ou pois.

50, Écusson au plumetis renfermant les initiales A. D. Il peut aussi être mélangé d'œillets.

51, Dessin de soutache qui peut te servir pour robes de petites filles, et blouses de petits garçons; on peut aussi le faire au crochet.

52, Zoé, feston avec pois ou œillets.

53, Anna, plumetis et point de plumes.

54, Esther; plumetis avec œillets ou pois.

55, A R, feston ou plumetis.

56, Marie tout feston, ou plumetis simple.

57, Devant de camisole; ce patron d'une simplicité extrême, a une coupe charmante. Tu n'aurais, pour le rendre plus élégant, qu'à orner les devants, le col et les manches d'une petite broderie, que tu ferais soit sur l'ourlet, soit au bord. Telle que je te l'indique, cette camisole est faite à point de piqûre, bordée d'une toute petite valencienne.

58, Moitié du dos. Tu cacheras la couture de l'épaule par une petite traverse piquée; le commencement et la fin des fronces du devant sont marquées par des entailles.

59, Patron de la manche: cette manche, juste du poignet, est légèrement froncée dans le haut et dans le bas, l'ampleur du bas est contenue par un petit poignet-bracelet, sur lequel on pose une haute manchette mousquetaire, que l'on ferme par des boutonnières; la manche peut être coupée ou droit fil ou en biais.

60 et 61, Le poignet et la manchette dont je viens de te parler.

62, Moitié du col; il est bien entendu qu'il est d'une seule pièce et doit être droit fil derrière.

63, La pièce de chemise de femme dont je t'ai donné le dessin sur la planche des broderies. Les A t'indiquent la position des manches.

64 et 64 *bis*, Petites manches de la chemise,

65, Patron de la pèlerine double, dont tu verras l'effet sur la gravure d'aujourd'hui; celle du dessus a 9 centimètres de moins que l'autre, toutes deux sont sans couture et droit fil.

66, Un petit panier rond, livournien, au crochet avec mélange de paille; prends du cordonnet un peu gros, ou vert ou violet, ou gros bleu; fais une bande de 40 centi-

mètres, comme si tu voulais faire la passe d'un bonnet grec au crochet plein, ensuite prends un paquet de pailles que tu trouveras chez madame Marie Soudant et qui te coûtera 1 franc 25 centimes; cette paille, tantôt tu la cacheras sous ta maille, et tantôt tu la feras reparaître selon le dessin que tu désireras exécuter; tu peux faire des pois, des losanges, des carreaux; les ombres foncées du dessin te montrent les endroits où la paille est à découvert; le modèle que nous avons vu au magasin de la Religieuse avait 18 tours, ce qui faisait à peu près 7 centimètres de hauteur; pour le monter, tu coupes un morceau de carton rond de 38 centimètres de circonférence, que tu recouvres dessus et dessous d'une lustrine assortie à la couleur de ton cordonnet; tu y couds ta bande de crochet, tu caches le point par une paille, ensuite tu fais en soie un petit sac à coulisse qui aura 12 centimètres de hauteur sur 20 de largeur; tu l'adapteras au haut de ton sac, tu enjoliveras ce bord par une paille recouverte de chenille de la couleur de ton cordonnet. Pour tes anses, qui auront chacune 25 centimètres, tu prendras de la ganse que tu recouvriras par un point de crochet; tu les orneras ensuite avec une petite paille serpentant tout le long; une fois cousues, tu poseras aux quatre extrémités une petite rosette de paille. Comme fourniture, il te faut donc, le paquet de pailles de 1 franc 25 centimes, une bobine de cordonnet du même prix, et 25 centimes de soie; tu vois que ton petit budget te permet d'exécuter ce charmant panier, qui est tellement facile, que tu voudras, je suis sûre, le répéter de différentes couleurs; voilà un objet qui, pour les loteries, nous rendra des services signalés!

67, E R, feston feuille de rose.

68, Entre-deux tout à l'anglaise ou bien mélangé de plumetis; le calice de la fleur et la branche de feuilles se font au plumetis.

69, Garniture pour cols, manches, robes d'enfants, taie d'oreiller, etc., etc.; elle doit être faite au plumetis avec œillets ou pois, feston feuille de rose.

70, Modèle d'un petit sac à tabac, au crochet plein, faisant la côte, le dessin est un chevron composé de trois nuances : pour commencer, tu fais un rond comme ceux que l'on fait pour les petites bourses à fermoirs; pour former la côte, il faut toutes les 7 ou 8 mailles, selon la grandeur que tu veux leur donner, laisser 2 mailles sans les travailler, et pour augmenter, l'on fait 3 mailles dans la même maille, augmentation que l'on fait après la même distance de mailles unies. Ce sac se double de peau, faisant la doublure beaucoup plus étroite que le dessus afin que les côtes conservent leurs formes; dans le bas, et de chaque côté des cordons, on place de gros et longs glands doubles. Cet ouvrage que je n'aurais pas eu la pensée de t'envoyer, m'a été demandé par plusieurs de nos abonnées, désireuses de savoir si elles avaient réussi à faire ce crochet et voulant s'en rendre compte par un modèle d'ouvrage de ce genre.

71, Petit bonnet grec pour boucher les verres de lampes; il se fait au tricot anglais; pour le fermer on laisse trois mailles sans les tricoter, et l'on passe dans le haut, un gland fait avec cette même laine ombrée ou avec des laines de plusieurs nuances.

72, Garniture, œillets ou pois.

73, Large entre-deux, plumetis ou broderie anglaise.

74, Entre-deux au plumetis avec œillets ou pois.

Me voici arrivée à la fin de ma course, elle est bientôt achevée aujourd'hui, malgré la grandeur de notre planche; aussi vais-je me dédommager en te décrivant avec détail notre gravure de modes. La première de nos deux jeunes filles a une robe de taffetas à corsage montant et plat, avec manches pagodes, et sous-manches duchesse; la garniture de sa robe est encore un nouvel ouvrage que je te propose et que l'on va beaucoup employer; l'année dernière, déjà, ce petit ornement avait voulu se produire, mais il n'avait pas été accueilli comme aujourd'hui; ce sont de petits ronds de cuivre, ou plutôt des anneaux de rideaux de différentes grosseurs que l'on recouvre de soie en faisant la maille du crochet; on les pose sur des mantelets au pied des dentelles; sur les robes il sont ou de la même couleur ou d'une couleur tranchante; mais sur les mantelets ils sont



Modes de Paris.

Journal des Demoiselles.

Boulevart des Italiens, 1.

21e année. N° IX

presque toujours assortis. Le seul reproche que l'on puisse faire à cette garniture est d'être un peu lourde; mais la mode est là pour nous persuader le contraire. Cette double pèlerine dont je t'ai donné le patron et qui tient du Talma court, est très-convenable pour cette saison qui ne nous permet plus les mantelets légers et ne tolère pas encore le velours ou le drap; col mousquetaire brodé au plumetis; le chapeau est en crêpe, chaque bouillon est séparé par un ruban : une touffe de roses est posée tellement au bord de la passe que ces fleurs rejoignent celles qui ornent le dessous; mouchoir de batiste avec ourlet à jours et initiales dans le coin.

Sa jeune amie porte une robe de popeline montante, fermée devant par des boutons en passementerie; son mantelet est en taffetas avec un haut volant; sur ce volant il y en a un second en tulle grenadine au bord duquel sont posés trois rangs d'agréments en velours; à la jonction du volant au bord du mantelet se trouve une suite de nœuds papillons en velours; tout le fond du mantelet est *capitonné* avec des nœuds semblables, mais plus petits et à bouts moins longs. Le chapeau en taffetas blanc est à coulisse avec nœuds de velours épinglés, posés çà et là; une demi-guirlande de myosotis orne le dessous.

Notre rébus est d'un genre si classique, il ressemble tellement à ceux que tu as dû voir sur les assiettes de dessert, si tu as jamais assisté à une noce de village, qu'il ne demanderait aucune explication, cependant la voici : *Une bonne tête vaut plus que cent bras.*

Il me reste à te parler de la... que dirai-je? tu sais qu'il y a un mot que je déteste, de la... surprise que t'apporte ce numéro : il y a longtemps que je me proposais de te donner de ces imitations d'aquarelles; jusqu'ici mes essais avaient toujours été malheureux, mais tu trouveras sans doute comme moi que cette fois je puis chanter victoire; j'aurais même quelque envie d'emprunter une grosse caisse et force clarinettes pour te vanter mon petit cadeau, mais je ne sais guère en jouer; dans le cas où tu aurais quelque talent sur ces instruments, emploie-les pour moi, et dis à celles de tes amies qui voudraient essayer de notre journal, que moyennant trois francs envoyés *franco* au bureau, elles recevraient les trois derniers mois de l'année.

Si tu es abonnée à la grande édition, l'année prochaine tu recevras ainsi plusieurs aquarelles; mais tu conviendras avec moi, qu'il serait vraiment dommage de ployer ces charmants dessins pour les faire entrer dans le journal.

Je suis tout heureuse et toute fière de mon petit succès; je voudrais être près de toi quand tu recevras le journal, et pouvoir serrer affectueusement la main que tu me tendrais, j'en suis sûre, pour me remercier de mon attention.

Après t'avoir rendu la liberté, je reprends la mienne jusqu'au jour où tu m'appelleras, c'est-à-dire à la fin de ce mois.

E. E.

ÉPHÉMÉRIDES.

20 SEPTEMBRE 451. — DÉFAITE D'ATTILA DANS LES PLAINES DE CHALONS.

Attila, le fléau de Dieu, avait mis le siége devant Orléans, que défendaient le courage de ses citoyens et la confiance de son évêque, saint Agnan. Cette confiance en l'intervention divine ne fut pas trompée : les troupes romaines, commandées par Aëtius, se montrèrent et Orléans fut délivré. Les troupes d'Attila et celles d'Aëtius se rencontrèrent dans les plaines catalauniques, et celles du général romain remportèrent une éclatante victoire. Attila, plein de fureur et de crainte, avait fait dresser au milieu de son camp un immense bûcher où il voulait se brûler avec ses chevaux et ses trésors, dans le cas où son camp aurait été forcé. Il put opérer sa retraite, se dirigea vers le Rhin, et de là vers l'Italie, où, près de saccager Rome, il fut arrêté à la voix du pontife saint Léon. La ville de Paris, qui avait redouté cette cruelle invasion, attribua sa délivrance aux prières de sainte Geneviève.

MOSAIQUE.

Celui qui donne à son prochain un verre d'eau froide au nom du Sauveur, sera récompensé par le Sauveur, mais un air content, un regard amical ne refraîchissent-ils pas encore plus le prochain que ne fait un verre d'eau présenté à l'homme qui a soif? Et cet air, ce regard, donnés au nom du Sauveur, ne méritent-ils pas autant et même davantage de recevoir de lui une récompense? N'y a-t-il pas beaucoup de personnes qui supporteraient plus volontiers une soif très-vive qu'un air mécontent?

(*Journal de Bernard Overbeck.*)

Vous serez toujours content le soir lorsque vous aurez utilement employé la journée.

THOMAS A KEMPIS.

La femme est le principe des mœurs domestiques, et la société est toujours faite à l'image de ses vertus ou de ses passions.

L'abbé COMBALOT.

Quelles joies sublimes nous chassons hors de notre âme quand nous en bannissons le tendre sentiment de la fraternité, qui en est le joyau le plus précieux! Hommes semblables à moi, mes frères et mes sœurs, vous habitez le même globe, vous respirez le même air, vous vous réjouissez au même soleil, et il faut que je m'excite moi-même pour vous désirer quelque bien!

LAVATER.

Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver et qu'ils ménagent moins que leur propre vie.

LA BRUYÈRE.

Il ne faut pas seulement agréer que Dieu nous frappe, mais il faut acquiescer que ce soit sur l'endroit qu'il lui plaira. Que Dieu touche telle corde de notre luth qu'il choisira, jamais il ne fera qu'une bonne harmonie...

Lettres de Saint François de Sales.

RÉBUS.



Paris.—Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

SOUVENIRS DE ROME.

LA BASILIQUE DE SAINT-PIERRE.

La Rome du moyen âge, sortie des ruines de l'ancienne, disparut presque entièrement au commencement du cinquième siècle; ce fut Sixte-Quint (1585) qui l'établit telle qu'on la voit aujourd'hui. Les murs qui l'entourent ont quinze à seize milles de circonférence; ils sont construits en briques, et les trois cents tours qui les surmontent leur donnent l'aspect le plus pittoresque. L'extérieur de ces murs présente cinquante pieds de hauteur, tandis qu'à l'intérieur l'élévation du sol ne leur en laisse que trente; ils y sont soutenus par de nombreux arcs-boutants.

Plusieurs temples païens furent changés en églises chrétiennes, lors de la conversion de Constantin; le plus grand nombre toutefois fut détruit. Plus tard, les armées d'Alaric, de Genséric, de Ricimer, de Vitigès et de Totila (de 410 à 546) portèrent des coups mortels à la plupart des édifices romains; le moyen âge leur amena de nouvelles dévastations, et il est surprenant que nous en possédions encore de si magnifiques vestiges.

L'une des plus saisissantes impressions du voyageur est celle qu'il éprouve lorsque s'avançant pour la première fois vers Rome, il découvre au loin, sous un ciel pur et bleu, le dôme de sa magnifique basilique. Cette merveilleuse coupole, que le génie suspendit dans les airs, semble y planer comme un indestructible trophée des gloires de la ville éternelle, et dominer tout l'univers!...

L'histoire de Saint-Pierre, remonte au temps de saint Anaclet, disciple de saint Pierre, et qui, au milieu du cirque de Néron, éleva un oratoire sur le tombeau des saints apôtres.

Constantin le Grand remplaça, en 306, l'oratoire par un temple composé de cinq nefs et de soixante-treize colonnes. Après onze siècles d'existence, cet édifice menaçait ruine lorsque Nicolas V en 1450, plus tard Paul II, et enfin Jules II en 1503, entreprirent de le reconstruire. La gloire de cette gigantesque conception devait appartenir à ce pontife : ce fut lui qui adopta les dessins du célèbre Bramante Lazzari, à qui l'on doit la première pensée de la coupole.

Après la mort de Jules II et de Bramante, Léon X choisit pour architecte Julien de Sangallo et le père dominicain Joconde, auxquels il associa le grand Raphaël. Michel-Ange, Vignole, Madame, dirigèrent successivement cette œuvre colossale. Plus tard, le Bernin y ajouta la belle colonnade qui règne autour de la place. Enfin, Pie VI fit construire la sacristie, établit deux horloges sur la façade et termina ce temple, le plus vaste du monde. Les frais se sont montés à 47 millions d'écus, non compris les dorures, les autels, les mosaïques et les monuments.

Suprême et gigantesque effort de l'esprit religieux de cette époque, Saint-Pierre restera pour dire aux siècles à venir ce que peuvent le génie et la volonté!...

La basilique a la forme d'une croix latine et se compose de trois nefs; celle du milieu est séparée des deux autres par huit énormes piliers soutenant quatre arches qui conduisent à autant de chapelles. Entre ces piliers cannelés et d'ordre corinthien, se trouve un double rang de niches dans lesquelles sont placées de gigantesques statues. La voûte est ornée de caissons avec des rosaces en stuc doré; le pavé est composé de marbres magnifiques, et les deux bénitiers de marbre blanc placés en face l'un de l'autre, sur les premiers piliers, sont soutenus par quatre anges de grandeur colossale. Au premier coup d'œil, ces anges, qui ont six pieds chacun, ne paraissent pas plus grands que des enfants : ce n'est qu'en approchant que l'on découvre leurs énormes proportions.

Saint-Pierre dépasse de beaucoup la gran-

deur de la cathédrale de Milan et de Saint-Paul de Londres, qui sont, après lui, les plus vastes temples de l'Europe. La hauteur de la coupole est de quatre cent trente pieds. Sous cette voûte majestueuse s'élève le baldaquin qu'Urbain VIII fit construire, en 1663, par le Bernin. Il est en bronze massif et supporté par quatre colonnes torses d'ordre composite, qu'enrichissent de magnifiques ornements dorés. Des angles de la corniche qui les surmonte, s'élancent légèrement quatre hautes arêtes couronnées à leur jonction par un immense globe d'émail que domine la croix. C'est entre les quatre colonnes du baldaquin qu'est placé le grand autel de la basilique : pendant les derniers jours de la semaine sainte, on y expose les reliques de la vraie croix; le pape seul y officie. Suivant l'antique usage, cet autel regarde vers l'Orient; de sorte qu'en entrant dans l'église, on n'en voit que le revers. Au bas et du côté occidental, se trouve la *Confession* de Saint-Pierre, caveau souterrain où l'on descend par un double escalier de marbre blanc. Cent douze lampes, soutenues par des cornes d'abondance en bronze doré, et disposées symétriquement autour de la balustrade, y brûlent nuit et jour... Lorsque l'on pénètre sous la voûte de Saint-Pierre, on s'arrête tout d'abord comme écrasé par tant de grandeur et de magnificence. Mais bientôt le foyer ardent du baldaquin attire les regards, et ces lumières brillant à la clarté du jour produisent un indicible effet!...

Le corps de saint Pierre repose au fond de cette chapelle souterraine, dans une niche oblongue, à laquelle appartient plus particulièrement le nom de *Confession*. Pie VI est agenouillé devant cette tombe; il prescrivit lui-même pendant sa captivité l'attitude et la position de la statue, dont Canova a fait l'un de ses premiers titres à l'immortalité. Tout autour de la frise de la coupole, est tracée en lettres colossales de mosaïque l'inscription suivante :

Tu es Petrus, et super hanc Petram, ædificabo Ecclesiam meam, et tibi dabo claves regni cœlorum.

Les quatre piliers principaux contiennent deux niches, dans la plus basse desquelles se trouve une statue; entre ces niches circulent d'élégantes galeries où les étrangers sont admis pendant les grandes cérémonies : l'une d'elles, seule, est consacrée aux reliques. Les chapelles de Saint-Pierre sont de véritables églises par leur grandeur et leur richesse : toutes sont surmontées d'une coupole et ornées de mosaïques précieuses. Le chapitre se réunit chaque jour pour l'office dans celle que l'on appelle du Chœur; elle est fermée par une grille de fer bronzé, d'un fort beau travail, et renferme le fameux orgue de Masea. Les stalles du chapitre s'élèvent sur trois rangs et sont embellies de bas-reliefs en chêne, représentant des figures et des feuillages.

Dans les nefs latérales et tout autour de l'église, se suivent de nombreux monuments dus presque tous aux plus célèbres sculpteurs de l'Italie. Au-dessus des autels, sont placées des copies, en mosaïque, des chefs-d'œuvre des grands maîtres, la *Transfiguration* de Raphaël, la *Communion de saint Jérôme* du Dominiquin.....

Les pontifes romains n'ont pas seuls l'honneur de reposer sous les murs de leur basilique : elle a aussi offert un asile à l'exil et au malheur. Les cendres de Jacques III, prétendant d'Angleterre, celles de Marie-Clémentine Sobieski-Stuart, sa femme, et de leurs enfants, y sont enfermées dans un monument d'une simplicité élégante, que leur éleva Canova. Plus loin, se trouvent le tombeau de Christine, reine de Suède, morte à Rome en 1687, et celui de la comtesse Mathilde.

Le sentiment religieux grandit toutes les œuvres auxquelles il préside : Saint-Pierre de Rome, avec ses vastes proportions et ses lignes immenses, est un élan de l'homme vers l'éternelle immensité !... Si vous y pénétrez par un de ces jours mémorables où l'Église regrette les enfants qu'elle a perdus et demande à Dieu, avec larmes et gémissements, le salut de leurs âmes, vous êtes aussitôt dominé par une triste et solennelle impression : la douleur plane dans le temple et vous initie mystérieusement à toutes ses angoisses et à ses déchirements. Au contraire, de douces et suaves

émotions vous reposent et vous réjouissent, si la grande famille chrétienne célèbre quelqu'un de ses heureux et magnifiques souvenirs!...

C'est aux fêtes de Pâques surtout, que ces sentiments intimes naissent sous les voûtes de Saint-Pierre et vous envahissent comme s'ils se détachaient de chaque pierre du monument.

Lorsqu'après les trois derniers jours de la grande semaine, le joyeux Alleluia de Pâques succède aux lamentations et aux chants graves des ténèbres, on croirait qu'un soleil nouveau vient éclairer le monde... que le règne de la tribulation et de la mort est passé... qu'il n'y a plus de place ici-bas que pour l'espérance et le bonheur!...

Dès le matin la foule se presse sous les parvis de la basilique: les nombreux étrangers attirés à Rome par les cérémonies qui s'y accomplissent alors, se groupent surtout autour du baldaquin, près des estrades élevées provisoirement pour les femmes. L'usage exige d'elles pour les fêtes de Saint-Pierre un uniforme d'imposante sévérité : c'est une robe noire et une longue mantille de tulle qui les enveloppe entièrement.

Pendant que les cloches jettent encore au loin leurs joyeuses volées, et que le lourd bourdon tonnant au milieu des airs va réveiller dans leurs tombes l'ombre des Césars pour les convier au triomphe du Christ, le pape sortant du Vatican fait son entrée dans l'église, porté sur un pavois de velours rouge et d'or. Autour de ce trône ambulant s'élèvent d'immenses éventails de plumes de paon, qui balancent et s'inclinent : le pontife est revêtu de tous les insignes de sa grandeur. La tiare dont il est couronné répand de tous côtés l'éclat des plus précieuses pierreries. Au-dessus de la magnifique chape de brocart blanc dont il est enveloppé, brille sur sa poitrine une large croix d'or. Pendant qu'il traverse lentement la grande nef de Saint-Pierre, tout le sacré collége, dont les membres ont revêtu aussi la mitre et la chape blanche brodée d'or, répète en chœur l'hymne solennelle « *Tu es Petrus!...* »

Arrivée à l'extrémité de l'église, en face du baldaquin, la procession s'arrête; le pape gravit les degrés qui le conduisent à un nouveau trône élevé sous la chaise du premier apôtre, nommée chaire de saint Pierre, que l'on conserve dans une magnifique châsse de bronze : puis, s'agenouillant vers l'orient, il fait une adoration profonde pendant laquelle on entonne le *Kyrie*.

Il s'avance ensuite à l'autel, où il chante lui-même l'Évangile et la Préface, et il élève l'hostie consacrée. Au même instant éclatent en salves sonores les trompettes et les tambours. Ces sons guerriers qui résonnent longtemps sous les voûtes; la fumée de l'encens s'élevant vers le ciel; le soleil qui répand à travers les vitraux de l'église un jour splendide et radieux : tous ces parfums de fête, de grandeur et de magnificence, produisent un enthousiasme sous l'impression duquel on se croit transporté au milieu de scènes qui appartiennent à un monde inconnu!...

Au moment de la communion, le pape retourne vers son trône : dès qu'il y est arrivé, un diacre, descendant de l'autel, franchit, à travers une double rangée de soldats, la distance qui le sépare du pontife, auquel il présente sur un plateau d'or, l'hostie consacrée. Tous deux tombent à genoux en face l'un de l'autre : le pape reçoit la communion sous l'espèce du pain, et le diacre retourne à l'autel. Un second prêtre chargé du précieux calice, descend à son tour, traverse comme le premier, le long bras de la croix latine, arrive entouré de soldats aux pieds du premier ministre de l'Église, qui s'incline avec lui et reçoit la communion sous l'espèce du vin.

A peine la messe est-elle achevée, que tout le peuple qui remplit la basilique se répand sur l'immense place de Saint-Pierre qu'entourent deux portiques demi-circulaires, supportés par quatre rangs de hautes et élégantes colonnes.

Tout à coup l'airain résonne et jette sur cette foule compacte le premier coup de midi. Alors, comme par un pouvoir magnétique, toutes les voix se taisent et les têtes s'inclinent... Un silence majestueux succède au tumulte; puis, les trompettes retentissent dans les airs, les canons du fort Saint-Ange tonnent et répètent leurs

bruyantes décharges pendant que le pontife, sur le balcon central de la façade, se tourne lentement vers les cinq parties du monde et leur donne la solennelle bénédiction!...

Ce moment est sublime: croyants ou non, tous les témoins de cette scène sont frappés de l'impression qu'elle répand!.....

Étrange contraste... Rome païenne envoyait à toutes les contrées de l'univers le défi de la conquête et les livrées de l'esclavage... Rome chrétienne leur adresse le signe de l'alliance, de la paix et du salut!...

LOUISE BADER.

BIBLIOGRAPHIE.

Histoire de la maison de Saint-Cyr, par M. Th. Lavallée.

Parmi une très-grande multitude de défauts, notre siècle possède au moins quelques bonnes qualités, entre autres un certain esprit de justice et d'impartialité, qui, transporté dans les sciences historiques, a donné lieu à de grandes réhabilitations. Le livre que nous annonçons est une de ces actions équitables, juste réparation envers une noble mémoire souvent méconnue, envers une belle œuvre inappréciée, envers un siècle dont on s'est efforcé d'amoindrir les proportions majestueuses, les généreuses pensées et les actes intelligents.

Grâce aux *Mémoires*, si remarquables d'ailleurs, du duc de Saint-Simon, peu de personnages historiques ont été plus mal connus et moins appréciés à leur juste valeur que la fondatrice de Saint-Cyr, la prudente et sage madame de Maintenon, femme toujours irréprochable dans les situations les plus diverses, soutenant avec la même dignité l'épreuve du malheur et l'épreuve plus difficile de la prospérité, épouse du pauvre poëte Scarron, épouse de Louis XIV, pauvre veuve, reine et plus que reine, par son influence sur son royal époux, toujours et en tout temps guidée par les principes de la piété la plus solide et de la plus droite raison. Méconnue pendant sa vie, calomniée après sa mort, sa mémoire est arrivée jusqu'à nous, chargée d'ombres et de doutes; *l'Histoire* de sa vie, publiée par M. le duc de Noailles, *l'Histoire de la maison de Saint-Cyr*, dont elle a été l'âme et la fondatrice, lui restituent son véritable caractère, et la montrent ce qu'elle fut en effet, un modèle de droiture, de sens, de charité pour les autres, de désintéressement pour elle-même.

« J'ai connu le malheur; il m'apprit la pitié. »

Ce vers si célèbre de Virgile est tout le secret de la fondation de Saint-Cyr.

Madame de Maintenon appartenait, comme on sait, à une famille aussi noble que pauvre; elle avait connu les dédains du monde, l'amertume de la misère, le poids d'un nom brillant que la fortune ne soutient pas, et lorsqu'elle fut toute-puissante, femme de Louis XIV et dispensatrice de ses bienfaits, elle se souvint des malheurs de sa première jeunesse; elle voulut sauver quelques filles nobles et pauvres des situations pénibles où elle s'était trouvée. L'indigence où était tombée une grande partie de la noblesse la pénétrait de douleur: « Je voudrais, disait-elle, la secourir tout entière, » et plusieurs fois, après s'être épuisée pour des filles de condition ou pour de pauvres veuves, on la vit fondre en larmes au récit de leurs malheurs. Elle établit à Rueil (1682), sous la direction de quatre religieuses, une maison dans laquelle elle plaça soixante jeunes filles, qu'on élevait dans la piété et la pauvreté, en vue d'en faire de bonnes chrétiennes et de les placer, ou de les établir par mariage. Elle s'attacha grandement à cette œuvre, dont le succès passait son espérance, mais qui, en peu de temps, prit un tel accroissement, qu'elle dut invoquer les secours du roi, le priant de lui venir en aide, surtout à cause des pauvres filles de gentilshommes. Le prince accueillit sa demande; il permit de transporter les pensionnaires de Rueil au château de Noisy, et il promit d'y faire élever cent

demoiselles, dont il paierait les pensions sur les fonds de ses aumônes ; mais rien ne fut réglé ni pour l'admission, ni pour la sortie, ni pour l'instruction des élèves.

« Tout le monde croit, disait plus tard » madame de Maintenon, que, la tête sur » mon chevet, j'ai fait ce beau plan de » Saint-Cyr. Cela n'est point : Dieu a con- » duit cet établissement par degrés... Beau- » coup de compassion pour la noblesse in- » digente, parce que j'avais été orpheline » et pauvre moi-même, un peu de connais- » sance de son état, me firent imaginer de » l'assister pendant ma vie; mais en proje- » tant de lui faire tout le bien possible, je ne » projetai pas de le faire après ma mort..... » Dieu sait que je n'ai jamais pensé à faire » une aussi grande fondation. »

Louis XIV, de son côté, autant par reconnaissance que par politique, cherchait tous les moyens de soulager sa noblesse et de perpétuer ainsi cette pépinière d'officiers qui étaient le nerf de son armée et de sa puissance. En ce temps-là, la noblesse n'avait d'autre chemin ouvert devant elle que la carrière des armes; presque toutes les fonctions administratives étaient confiées à la bourgeoisie; la guerre et la guerre seule faisait l'avenir des gentilshommes, avenir exposé cependant à mille chances aléatoires : car, à l'époque même la plus brillante du règne de Louis XIV, cette noblesse, qui nous avait donné les grandes victoires de Rocroy, de Turchzeim, de Palerme, avait été forcée de vendre ses biens à la suite de ces longues guerres ; dans les provinces on comptait par centaines les familles privées de leurs chefs et réduites à la misère, et l'on vit jusqu'aux portes de Versailles des officiers vieux ou estropiés qui venaient mendier du pain pour eux et leurs enfants. Certes, l'État leur devait quelque chose : Louis XIV se chargea d'acquitter cette dette d'honneur; il fonda l'*Hôtel des Invalides*, dont une partie fut réservée pour les officiers vieux ou blessés; les *Écoles Militaires*, où l'on élevait quatre mille fils de gentilshommes, et, enfin, la *Maison Royale de Saint-Cyr*, établie pour l'éducation de deux cent cinquante demoiselles de pauvre noblesse. On en doit la première pensée à la compassion tendre et généreuse de madame de Maintenon, et la réalisation splendide aux libéralités du roi de France.

Après avoir vu les succès du premier établissement de Noisy, Louis XIV décida que la fondation aurait lieu, il en parla à son conseil, et il fut réglé qu'on élèverait deux cent cinquante jeunes filles nobles jusqu'à l'âge de vingt ans, et que leur éducation serait confiée à une communauté nouvelle, ayant une constitution et des règlements particuliers.

Le roi aurait voulu qu'on mît l'établissement à Versailles, car on renonça dès l'abord au château de Noisy, à cause du manque d'eau; mais le voisinage de la cour fit rejeter cette proposition. Alors Louvois et Mansard cherchèrent un emplacement dans les environs de Versailles : on voulait que l'établissement restât à l'ombre du trône; ils s'arrêtèrent au village de Saint-Cyr, près des coteaux où commencent les plaines de la Beauce. La nouvelle fondation fut dotée de 180,000 livres de rentes, à prendre sur la manse abbatiale de Saint-Denis, qui venait d'être supprimée, et sur les tailles de la généralité de Paris. La maison fut meublée avec une si grande simplicité, qu'il n'y eut pas, excepté sur l'autel, un seul objet de luxe, un seul morceau de marbre, une seule dorure; mais on sut y mettre pourtant une sorte d'élégance pleine de goût et de sobriété. Grâce aux couleurs qui distinguaient les quatre classes, on put décorer les salles d'études de tapisseries, les dortoirs de rideaux, la lingerie et la roberie de rubans de ces diverses couleurs, et la maison présentait ainsi dans ses différentes parties, une manière de spectacle qui n'était pas sans agrément.

Les demoiselles étaient partagées en quatre classes, suivant leur âge et leur instruction, et on les distinguait par la couleur des rubans qu'elles portaient dans leurs cheveux et à leur ceinture ; de là les dénominations de *rouges, vertes, jaunes* et *bleues*, qui furent données aux demoiselles. On les vêtit d'un habit uniforme, simple et modeste, mais qui avait pourtant quelque chose de noble.

On leur apprit la religion, la langue française, un peu de calcul et de musique, surtout des travaux d'aiguille; madame de

Maintenon voulant qu'elles fissent de tout, lingerie, broderie, tricot, dentelle, tapisserie; ces demoiselles brodèrent pour le roi un lit d'une grande beauté, dont le fond était de velours cramoisi et la broderie d'or et d'argent (1); elles firent aussi des ornements pour la cathédrale de Strasbourg, ville qui venait d'être réunie au royaume de France. Les religieuses reçurent le nom de *Dames de Saint-Louis*. Cette communauté, qui adopta plus tard la règle de Saint-Augustin et des ordonnances plus sévères, fut toujours remarquable par la ferveur, la distinction des religieuses, et le zèle extrême qu'elles avaient pour l'éducation des jeunes filles confiées à leurs soins, se souvenant des paroles de leur institutrice qui leur répétait fréquemment : « Il ne vous est pas permis de vous regarder comme celles pour qui la maison est faite. Tout est aux jeunes demoiselles; vous n'y êtes que pour elles, regardez-vous donc comme leurs servantes en Jésus-Christ... Vous n'avez droit de subsister dans la maison des demoiselles, qu'autant que vous les servirez, que vous les instruirez, que vous les édifierez, que vous les sanctifierez... » Nous aimons à répéter ces paroles de madame de Maintenon, où respire tout le dévouement du christianisme.

Ce fut le 1er août 1686, que les dames de Saint-Louis et les demoiselles prirent possession de leur nouvelle demeure. Madame de Maintenon leur disait : « Ce qui me fait plaisir en voyant ces murs, c'est que j'y vois ma retraite et mon tombeau... Puisse cet établissement durer autant que la France, et la France autant que le monde! Voilà où je tends, voilà ma passion, voilà le fond de mon cœur! »

Dès lors commença pour elle un travail qu'elle a continué pendant toute sa vie avec zèle et persévérance, travail où sa gloire est restée pure de tout nuage. Pendant trente ans, cette maison fit sa principale occupation; elle y allait au moins de deux jours l'un, pour y passer la journée entière, et presque tous les jours la matinée. Elle voulait que ses chères filles connussent la langue française, non dans ses subtilités grammaticales et ses perfections d'orthographe, mais dans ses tours fins, naïfs, gracieux, dans sa clarté et son abondance, dans la valeur des mots et le pourquoi des phrases. Aussi elle se plaisait à les faire parler, à les faire écrire; elle les reprenait sur le style, sur les pensées, sur la prononciation; elle s'efforçait de leur inspirer son propre langage, « langage doux, juste, en » bons termes, dit Saint-Simon, et naturel» lement éloquent et court. » De ces goûts littéraires naquirent pour la France et pour Saint-Cyr *Esther* et *Athalie*, composées pour les filles de Saint-Cyr, et jouées par elles devant Louis XIV et les personnages les plus marquants de la cour. Les demoiselles, quoique un peu tremblantes, remplirent leurs personnages avec autant de grâce que de modestie; les beaux vers de Racine, dans ces bouches si pures, semblaient avoir plus de charme. Le roi fut enchanté d'un spectacle si nouveau, de cette poésie si parfaite, de ces allusions délicates à lui-même, à la grande guerre qu'il venait d'entreprendre, à la fondation de Saint-Cyr... « Racine s'est surpassé, écrivait le sévère Pomponne, il est pour les choses saintes comme il était pour les profanes. La sainte Écriture est suivie exactement; tout y est beau, tout y est grand, tout y est traité avec dignité. »

Ces brillantes représentations amenèrent peu à peu à Saint-Cyr un esprit d'orgueil, qui révolta la raison si droite et si ferme de madame de Maintenon, et qui donna lieu à une certaine réforme dans l'éducation. Elle devint plus simple, moins littéraire, plus propre à former des femmes solides que des femmes lettrées. « Il faut reprendre notre établissement par ses fondements, écrivait madame de Maintenon, et le bâtir sur l'humilité et la simplicité; il faut renoncer à nos airs de grandeur, de hauteur, de fierté, de suffisance; il faut renoncer à ce goût de l'esprit, à cette délicatesse, à cette liberté de parler, à ces railleries toutes mondaines... Nos filles ont été trop considérées, trop flattées, trop ménagées; il faut les oublier dans leurs classes, leur faire garder les règlements de la journée et ne pas leur parler d'autre chose...

(1) On voit ce lit au palais de Versailles.

Elle résumait toute sa pensée dans ces paroles, qui sont et seront toujours applicables à l'éducation des femmes :

« Apprenez-leur à être extrêmement sobres sur la lecture, à lui préférer toujours l'ouvrage des mains, les soins du ménage, les devoirs de leur état. Elles ont infiniment plus de besoin d'apprendre à se conduire chrétiennement dans le monde et à gouverner leurs familles avec sagesse que de faire les savantes et les héroïnes. Les femmes ne savent jamais qu'à demi, et le peu qu'elles savent les rend communément fières, dédaigneuses, causeuses et dégoûtées des choses solides. »

Ces prescriptions furent exécutées, et devinrent la base inébranlable de l'éducation de Saint-Cyr. On s'attacha surtout à faire, de ces jeunes filles qui devaient retourner au sein de leurs familles indigentes, des femmes fortes, c'est-à-dire, pieuses, modestes et laborieuses, et l'on y réussit parfaitement, puisque, selon la remarque de l'auteur, jamais une élève de Saint-Cyr ne fit parler d'elle, ce qui est le plus bel éloge qu'une femme puisse ambitionner. Elles furent, ou femmes dévouées dans le monde ou vierges pieuses dans les cloîtres; mais toutes, humbles, utiles et silencieuses.

Nous ne parlerons pas ici des constitutions de la maison de Saint-Cyr, de son érection en monastère régulier de l'ordre de Saint-Augustin, des légers troubles suscités par le quiétisme, sorte de dévotion oisive qui fut condamnée par l'Église; ce furent là les principaux événements qui survinrent au milieu de l'habituelle sérénité de cette noble demeure. Les grandes guerres qui assombrirent la fin du règne de Louis XIV eurent cependant un douloureux écho dans une maison toute peuplée des filles et des sœurs de ces soldats qui combattaient et mouraient sous les ordres de Villars et de Boufflers. Les élèves de Saint-Cyr ne pouvaient être insensibles à la gloire ou aux malheurs de nos armes, car la plupart avaient été bercées aux récits militaires dans la maison paternelle; il en était peu qui n'eussent un père ou un parent dans les escadrons qui gagnèrent les batailles de Fleurus et de Neerwinde, ou sur les vaisseaux qui vainquirent les Anglais à Béveziers. A Saint-Cyr, toute l'éducation, tous les entretiens, les hymnes mêmes qu'on y chantait, rappelaient aux élèves qu'elles étaient de race guerrière; on ne peut rien imaginer de plus touchant que les filles de tous ces braves, chantant l'hymne à saint Louis, protecteur de la maison où s'abritait leur jeunesse :

CHŒUR.

Monarque éternel de la France,
Père de nos rois,
Ici, l'innocence
Fleurit sous tes lois.
Nous sommes la race
Des braves soldats
Que ta sainte audace
Guidait aux combats.

UNE VOIX.

Sur le premier trône du monde,
De nos aïeux tu fus l'appui;
Et tes autels sont aujourd'hui
L'asile où notre espoir se fonde.

Ici, la poésie n'est pas dans les paroles : elle se trouve au fond même des idées et des sentiments qu'elles réveillent.

Tous les événements qui réjouissaient ou attristaient la famille royale venaient aussi retentir dans la maison de Saint-Louis. C'est là que passa son enfance, cette charmante Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne, délices de la vieillesse du grand roi, consolation de ses malheurs, et dont la mort étrange et prématurée jeta un voile de deuil sur les dernières années de son puissant aïeul. C'est là que Louis XIV et madame de Maintenon vinrent pleurer, dans l'amertume et le secret, cette famille nombreuse et brillante, et si promptement enlevée; c'est là que le vieux roi, pendant la terrible guerre de la succession d'Espagne, venait prier et recommander aux prières des religieuses et des enfants, la monarchie menacée. Entouré des rejetons de la noblesse fauchée à Hochstett, à Ramillies, il s'efforçait de sourire à ces pauvres orphelines qui entonnaient en pleurant le cantique royal; il s'arrêtait devant chacune d'elles, et d'une voix qui n'était plus calme, il tâchait de consoler les filles de d'Aubigny, colonel des dragons, de Bernière, major du régiment des gardes, de Cateuil,

capitaine de dragons, tués à Ramillies... « Beaulieu, dit-il un jour à une pauvre fille qui se jetait à ses genoux en sanglotant, votre père est mort honorablement à mon service; si mes ministres venaient à l'oublier, priez madame de m'en faire souvenir... » Jamais Louis XIV ne parut plus grand que dans ses infortunes. « Si vous êtes battu, écrivait-il à Villars, j'irai moi-même vous secourir ou mourir avec vous; j'ai l'honneur d'être le plus ancien soldat de mon royaume. » Ces détails sur la vieillesse et les malheurs du grand roi sont pleins d'intérêt et de vie dans le livre de M. Lavallée, et rattachent l'histoire de la maison de Saint-Cyr à l'histoire de la patrie.

Ce fut enfin dans cette maison, qui lui était si chère, que madame de Maintenon, après la mort de Louis XIV, vint chercher un asile qu'elle ne quitta plus. Elle y vécut quatre années dans une retraite absolue, ne s'occupant que de ses chères filles, et elle mourut, le 15 août 1719, après de longs jours remplis de bonnes œuvres.

A dater de cette époque, l'histoire de la maison de Saint-Cyr n'offre plus rien de remarquable. Elle subsista encore pendant soixante-douze ans, faisant le bien sans bruit, et n'attirant plus l'attention d'une cour tout occupée de plaisirs et de fêtes. Les décrets de la révolution lui firent subir le sort commun aux fondations religieuses; les biens furent vendus, les religieuses dispersées, les demoiselles rendues à leurs parents; parmi elles se trouvait mademoiselle Marianne Bonaparte (1), qui fut remise aux soins de son frère, Napoléon, pour être reconduite en Corse. Le frère et la sœur, destinés, l'un au trône de France, l'autre à vivre sous l'ombre protectrice de sa puissance, devaient leur éducation aux bienfaits de Louis XIV, à l'École Militaire et à Saint-Cyr. Napoléon s'en souvint, il ouvrit aux filles de ses capitaines un asile créé sur le modèle de la maison de Saint-Louis, et l'institution de Saint-Denis perpétue parmi nous les traditions reconnaissantes du règne de Louis XIV (2).

Nous vous engageons, mesdemoiselles, à lire le beau travail de M. Lavallée; vous y trouverez instruction et plaisir, et en reportant vos yeux sur ces belles pages du passé, vous aimerez mieux votre terre natale qui a offert aux autres peuples le modèle de tant de créations nobles, utiles et touchantes; vous aimerez mieux votre terre natale qui a été aussi la patrie de Louis XIV et de madame de Maintenon; vous lirez les conseils que la sainte fondatrice donnait à ses filles, et la voix qui a formé ces femmes vertueuses et charmantes, vous sera utile encore, après tant d'années, et malgré tant de révolutions. ÉVELINE RIBBECOURT.

(1) Nommée plus tard la princesse Élisa Bacciochi.

(2) Nous rendrons compte très-prochainement de l'excellent ouvrage : *Cahiers d'une élève de Saint-Denis.*

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

ADAM RELATES TO RAPHAEL WHAT HE REMEMBERED SINCE HIS OWN CREATION.

As new waked from soundest sleep,
Soft on the flowery herb I found me laid,
In balmy sweat; which with his beams the sun
Soon dried, and in the reeking moisture fed.
Straight toward heaven my wondering eyes I [turned,
And gazed awhile the ample sky; till, raised
By quick instinctive motion, up I sprung

ADAM RACONTE A RAPHAEL CE DONT IL SE SOUVIENT DEPUIS SA PROPRE CRÉATION.

Comme nouvellement éveillé du plus profond sommeil, je me trouvai couché mollement sur l'herbe fleurie, dans une sueur embaumée, que par ses rayons le soleil sécha en se nourrissant de la fumante humidité. Droit vers le ciel, je tournai mes yeux étonnés, et contemplai quelque temps le firmament spacieux, jusqu'à ce que, levé par une rapide et instinctive im-

As thitherward endeavouring, and upright
Stood on my feet :

About me round I saw
Hill, dale, and shady woods, and sunny plains,
And liquid lapse of murmuring streams; by these
Creatures that lived and moved, and walk'd [or flew :
Birds on the branches warbling; all things [smiled;
With fragrance and with joy my heart o'er- [flow'd.

Myself I then perused, and limb by limb
Survey'd, and sometimes went, and sometimes [ran
With supple joints, as lively vigour led :
Both who I was, or where, or from what cause
Knew not : to speak I tried, and forthwith [spake;
My tongue obey'd and readily could name
Whate'er I saw.

Thou sun, said I, fair light,
And thou enlighten'd earth, so fresh and gay
Ye hills, and dales, ye rivers, woods and plains,
And ye that live and move, fair creatures, tell,
Tell, if ye saw, how I came thus, how here?
Not of myself; by some great Maker then,
In goodness and in power pre-eminent :
Tell me, how may I know him, how adore;
From whom I have that thus I move and live,
And feel that I am happier than I know?

Milton's, *Paradise lost*, Book VIII.

pulsion, je bondis, comme m'efforçant d'atteindre là, et je me tins debout sur mes pieds.

Autour de moi j'aperçus une colline, une vallée, des bois ombreux, des plaines rayonnantes au soleil, et une liquide chute de ruisseaux murmurants; dans ces lieux j'aperçus des créatures qui vivaient et se mouvaient, qui marchaient ou volaient, des oiseaux gazouillant sur les branches : tout souriait; mon cœur était noyé de joie et de parfum.

Je me parcours alors moi-même et membre à membre, je m'examine, et quelquefois je marche et quelquefois je cours avec des jointures flexibles, selon qu'une vigueur animée me conduit; mais qui j'étais, où j'étais, par quelle cause j'étais, je ne le savais pas. J'essayai de parler, et sur-le-champ je parlai; ma langue obéit et put nommer promptement tout ce que je voyais.

Toi, soleil, dis-je, belle lumière! et toi, terre éclairée, si fraîche et si riante! vous, collines et vallées, vous, rivières, bois et plaines, et vous, qui vivez et vous mouvez, belles créatures, dites, dites, si vous l'avez vu, comment suis-je ainsi venu, comment suis-je ici? Ce n'est pas de moi-même; c'est donc par quelque grand créateur prééminent en bonté et en pouvoir. Dites-moi comment je puis le connaître, comment l'adorer celui par qui je me meus, je vis et sens que je suis plus heureux que je ne le sais?

(*Emprunté à la traduction de M. de Châteaubriand.*)

LA TEMPÊTE DES MORTS.

Il existe encore de nos jours, dans quelques parages de la Grèce, une croyance si pieuse et si touchante, qu'on comprend qu'elle se soit perpétuée d'âge en âge.

Cette croyance, c'est la *tempête des morts :* d'après elle, le jour consacré par l'Église à la mémoire des trépassés, la mer est toujours mauvaise, et l'on ne peut y naviguer sans danger.

C'est que ce jour-là, l'ange de la résurrection, planant invisiblement sur l'élément liquide, appelle à lui les âmes de ceux qui y furent engloutis pendant l'année. Il les conduit aux pieds de l'Éternel, et sa divine justice prononce sur leur sort.

A l'heure de cette miraculeuse délivrance, ces pauvres âmes s'agitent, soit de remords d'avoir failli à leurs devoirs ici-bas, soit dans la sainte terreur que laisse encore une conscience pure au moment de paraître devant le Tout-Puissant; leurs tortures, leurs gémissements, leurs soupirs, leurs aspirations vers le ciel, leurs angoisses au frémissement des ailes de l'ange, leur impatience enfin de quitter l'exil, produisent un bruit étrange et terrifiant, et soulèvent les

flots avec impétuosité : s'aventurer alors sur la mer est une témérité devant laquelle reculent les plus hardis.

Le jour des morts se passe en prières ferventes pour ceux qui ne sont plus, le *papas* célèbre la messe et invoque de nouvelles bénédictions pour les marins voyageurs. Toute la population s'assemble sur le rivage, s'unit mentalement au prêtre et ajoute à la majesté de cette cérémonie le témoignage muet de sa foi et de sa piété.

—

Après cette explication, arrêtons-nous parmi les maisonnettes éparses sur la côte de l'île de Paros, et entrons dans celle de Nicolaki le pêcheur.

Ayant connu des temps meilleurs, mais acceptant avec courage les épreuves que Dieu lui envoie, Nicolaki a su se faire la réputation du plus habile pêcheur et du plus courageux marin de la côte. Catherine, sa femme, bonne et résignée comme lui, l'aide dans ses travaux, et Jani, leur fils, a grandi près d'eux, nourri de bons préceptes et de salutaires exemples.

« Femme, dit un jour Nicolaki à Catherine, Jani a vingt ans, il faut qu'il nous quitte.

— Hélas! fut toute la réponse de Catherine.

— Écoute, reprit le mari; tout ce que nous avons conservé de notre prospérité passée est un peu d'éducation qui nous distingue de nos pareils. Je l'ai transmise à notre fils, il est jeune et sent qu'il pourrait faire plus et mieux que nous; n'arrêtons point cet élan. Un jour, je l'espère, il sera notre orgueil, en même temps que notre soutien. Dimitri, le riche commerçant de Syra, m'a demandé notre fils pour l'aider dans son négoce, Jani partira avec lui.

— Ta volonté soit faite, dit Catherine en étouffant ses pleurs; tu es le maître et tu nous as toujours bien conduits. »

On devine ce que cette séparation eut de déchirant pour ces trois êtres qui, pendant vingt ans, avaient vécu des mêmes privations et des mêmes joies.

Arrivé à Syra, le jeune homme entra dans ses nouvelles fonctions. Intelligent et zélé, il devint bientôt indispensable à son patron, qui, tout en reconnaissant son zèle, le rétribuait peu, car il était fort avare. Jani, accoutumé à la gêne, ne se plaignait point, ne se décourageait pas et travaillait toujours avec la même ardeur; c'est que Sophoulio (ce nom veut dire Sagesse), la fille de Dimitri, aussi bonne que belle, stimulait son courage et le consolait aux heures de mélancolie, quand son regard attristé cherchait dans le lointain le rivage de Paros. Dimitri voyait dans l'attachement des deux jeunes gens un moyen de s'assurer longtemps, sans les rétribuer, les services de Jani; aussi lui avait-il solennellement promis sa fille, mais en lui rappelant que Jacob avait servi sept ans chez Laban pour obtenir Rachel.

Deux ans s'étaient passés sans que Jani revît ses parents; il espérait obtenir bientôt un congé pour aller les embrasser, quand il apprit la mort de sa mère. Appelée à Smyrne par un oncle, protecteur de son enfance, elle avait péri, au retour, avec le bâtiment qui la ramenait à Paros. Par une cruelle coïncidence, Jani recevait en même temps que cette nouvelle, la dernière lettre de sa mère, en retard, par suite des difficultés de la poste dans ces parages.

« Mon cher fils, écrivait-elle, je quitte » Smyrne dans quelques jours. Je m'embarque sur un bateau qui va chercher du » marbre à Paros; on me conseillait d'attendre une meilleure occasion, mais j'ai » hâte d'être de retour, car voilà l'époque » où tu as promis de venir. Je sais que » ton maître est content de tes services. » Continue à te rendre digne de sa confiance, et puissent ses projets sur toi et » sa fille adoucir nos vieux ans!

» Mais s'il devait m'arriver malheur, si » Dieu ne permettait pas que je revisse encore ton père, jure-moi de me remplacer » et de tout quitter pour lui donner appui » et consolation. J'entends d'ici le serment » par lequel tu me réponds, et je pars sans » crainte; Dieu peut disposer de moi.

» Adieu, mon fils; ta mère te presse sur » son cœur et te bénit encore une fois.

» CATHERINA. »

En lisant cette lettre, en même temps qu'il apprenait la terrible catastrophe qui lui enlevait sa mère, Jani fut pris d'une

fièvre violente, accompagnée de délire. Un médecin fut appelé, et déclara que la maladie était grave et pouvait même être mortelle.

Ce fut un coup de foudre pour Dimitri. On était au moment de la récolte, et il était privé des services d'un employé dont le dévouement avait doublé ses bénéfices. Aussi donna-t-il toute latitude à sa fille et au docteur, afin qu'on n'épargnât rien pour sauver le malade et hâter sa guérison.

Mais la maladie fut longue, malgré les soins ingénieux de Sophoulio pour l'adoucir et l'abréger : la récolte s'acheva sans Jani. Enfin, après six semaines de souffrances, la bonne constitution du jeune homme triomphait du mal; il était sauvé. Le jour de la Panayoti (fête de tous les saints), il put aller à l'église, remplir les devoirs de tout pieux chrétien et remercier Dieu de sa guérison.

En ouvrant son livre de messe, la lettre de sa mère tomba à ses pieds. Il la ramassa avec respect et la relut comme on lit une prière. Il en fut impressionné presque aussi fortement que le jour où il l'avait reçue. Une sorte de remords s'empara de lui; depuis trois mois sa mère n'existait plus, et son père était seul! A genoux sur les dalles de l'église, il s'accusait de sa propre faiblesse qui l'avait fait manquer à l'appel que sa mère lui faisait de la tombe, et pour réparer ce qu'il envisageait comme une faute volontaire, il jura de partir aussitôt, et d'aller retrouver son père.

« Maître, dit-il à Dimitri en l'abordant après la messe, il faut que j'aille à Paros aujourd'hui même; confiez-moi la barque qui d'ordinaire conduit nos huiles dans le voisinage.

— Tu n'y penses pas, mon garçon, répondit Dimitri en lui tournant le dos.

— Maître, je vous en conjure, reprit le jeune homme en s'attachant aux pas de son patron.

— Impossible. Voilà déjà la mer qui grossit; aujourd'hui je ne prêterais pas cette barque à mon père.

— Mais, dit Jani, en échange, je vous offre de vous servir pour rien pendant un an. » Dimitri réfléchit.

« Deux ans, ajouta Jani, en le regardant avec anxiété. » Dimitri hésitait.

« Trois ans. » Et le marchand s'éloignait comme un homme qui craint de succomber à la tentation.

Dimitri s'arrêta pensif; puis, après quelques minutes de réflexion : « Non, dit-il, cela me porterait malheur! » Et il rentra chez lui.

Jani, désespéré, alla frapper de porte en porte, personne ne voulut même l'écouter; n'était-ce pas le jour de la *Panayoti!* « Ce pauvre Jani, disait-on, on l'a cru guéri, mais un mal en a remplacé un autre, il est fou! »

Oui, il était fou, Jani, mais de cette folie du cœur, de ce sentiment de conscience qui fait tout braver et tout entreprendre pour accomplir un devoir. Il croyait voir son père, malheureux, mourant, appelant son fils, et son fils ne venait pas! Il entendait les reproches de sa mère à un si cruel abandon, et il eût reculé devant un danger!

Cependant la journée allait finir, et tous les propriétaires de barques avaient été inflexibles.

Jani se souvint alors d'un vieux juif auquel les Grecs en détresse avaient souvent recours. Il lui répugnait bien de s'adresser à lui, mais c'était son dernier refuge, il fallait s'y décider. Réunissant donc tout l'argent qu'il avait amassé depuis deux ans pour le porter à son père, y ajoutant son fusil, une grosse montre d'argent, ses habits du dimanche, ornés de quelques galons en or, il alla droit chez Nathan.

« Qu'est-ce qui t'amène? dit l'usurier en grommelant, accoutumé qu'il était aux visites intéressées des jeunes gens de la ville : des dettes à payer, n'est-ce pas? et pour cela, tu viens en contracter de nouvelles?

— Ce n'est pas cela, dit Jani d'un air sombre.

— Que veux-tu donc alors? Je te préviens que je n'ai pas d'argent.

— Je vous en apporte, au contraire, fit Jani avec humeur, et il déposa sur la table le sac qui contenait ses économies. »

Le juif s'adoucit : « Parle donc, dit-il.

— Nathan, vous avez sur le port une vieille barque qui a fait souvent le trajet de Syra aux îles du voisinage?

— Oui; eh bien?

— Il faut que vous me la prêtiez avec votre rameur.

— Pour quand?

— Pour demain.

— Demain! Qui donc oserait naviguer demain?

— Moi et Kodjoglou le matelot, qui consent à m'accompagner.

— Kodjoglou! Cela ne se peut pas.

— Si, je lui ai sauvé la vie, dit Jani simplement, et il veut s'acquitter.

— Soit. Mais demain, malheureux, c'est la tempête... des morts! » Et la voix de Nathan s'éteignit dans l'effroi.

« N'importe, je partirai, je le dois, je le veux. » Nathan essaya encore de détourner Jani de sa résolution; mais le trouvant trop décidé pour discuter plus longtemps, il ne songea plus qu'à supputer le gain qu'il pourrait faire sur le dépôt qu'on lui apportait et le profit à tirer de ce qu'il appelait l'extravagance de Jani.

Après avoir compté l'argent, dont il vérifia minutieusement chaque pièce; après avoir examiné le fusil, qu'il déprécia, la montre, qu'il estima à un quart de sa valeur, *touché* les galons qui garnissaient les vêtements de Jani, il repoussa le tout avec dédain:

« Ce n'est pas assez, l'ami; remporte tes piastres et ta défroque.

— Je n'ai plus rien, dit Jani désolé, en se palpant comme s'il espérait trouver encore quelque sacrifice à faire.

— Je n'ai pas le moyen de perdre une barque, reprit Nathan.

— Nathan, ajouta Jani suffoqué par les larmes, faut-il vous dire que cette barque que je vous demanderai à genoux s'il le faut, je la veux pour aller voir mon père qui n'a plus que moi au monde?

— Eh bien, tu iras un peu plus tard, et non le jour de la Panayoti.

— Plus tard! Et si je ne retrouve personne! »

Nathan fit un mouvement de tête qui signifiait, tant pis!

Jani, irrité de cette indifférence, oubliant la modération qu'il devait garder avec un homme dans son droit, après tout, allait peut-être faire un mauvais parti à l'inexorable juif, quand, d'une main qui s'avançait timidement, tomba une lourde chaîne d'or.

Sophoulio, en voyant Jani quitter la maison avec tout ce qu'il possédait, inquiète d'entendre dire partout qu'il était fou, l'avait suivi de loin, et s'était arrêtée à la porte du juif, restée entr'ouverte; là, elle avait entendu leur discussion. Touchée de ce que ce projet de son fiancé avait de sublime, tout en attristant son cœur, elle ne balança pas à y concourir, et elle offrit à Nathan la riche chaîne dont elle se parait aux jours de fête.

Le juif ramassa le bijou, le soupesa avec cupidité, et trouvant dans son poids une garantie suffisant à son avarice, il feignit de s'attendrir à son tour.

« Tiens, l'ami, dit-il, je ne peux résister au dévouement de cette jeune fille et je me dévoue aussi; prends donc ma barque, emmène Kodjoglou, puisque c'est son bon plaisir de te suivre, à condition qu'il ajustera la vieille voile; car j'entends mettre la neuve hors de notre marché.

Jani était trop content d'obtenir ce qu'il avait tant désiré pour faire aucune objection; il quitta au plus vite la maison du juif et ramena Sophoulio au logis, non sans lui exprimer sa reconnaissance et lui demander de prier pour qu'il fît un heureux voyage et eût un prompt retour. Il se dirigea ensuite vers l'endroit où l'attendait Kodjoglou, pour lui rendre compte de sa réussite; le matelot, tout en fumant, parut l'écouter avec insouciance; mais, au fond de son âme, il admirait Jani; aussi, quand celui-ci ajouta : « Tu peux encore te dédire, Kodjoglou, ils disent tous qu'il y a péril; tu as une femme, des enfants; ne risque point ta vie. — Je t'accompagnerai, répondit brièvement le matelot. — Et... si nous succombons? — La Providence n'abandonnera pas Marigo et les bambins. — Réfléchis encore! — Écoute, Jani, je suis brusque, j'aime à boire; mais j'ai du cœur et je me souviens. Une nuit, je m'étais battu avec un mauvais diable d'un équipage anglais. Il me laissa pour mort, avec un coup de couteau dans le côté. En faisant ta ronde dans les plan-

tations d'oliviers, tu m'as trouvé évanoui et couvert de sang. Tu m'as emporté sur tes épaules, et il fallait que le bon Dieu te donnât des forces, car, moi, je n'en avais guère. Tu n'es pas riche, et tu as payé un médecin pour me soigner, tout en sachant bien que ma peau ne valait pas grand'chose. J'en suis revenu, j'ai pu gagner encore le pain de la petite famille. N'est-il pas juste que quand tu viens me dire : Kodjoglou, j'ai besoin de toi, Kodjoglou réponde : Me voilà. »

Jani lui serra la main, et ils se séparèrent en prenant rendez-vous.

Le lendemain, jour de la commémoration des morts, l'église était ouverte de grand matin. La population de Syra y accourait en foule, et les *papas* officiaient solennellement. Le ciel était nébuleux, la mer grondait sourdement, et chacun, saisi d'une vague terreur, demandait à Dieu de recevoir en son sein les âmes qui, tout à l'heure, allaient commencer le pèlerinage de la terre au ciel. Beaucoup d'entre les fidèles, hélas! avaient une pensée particulière pour un être que l'élément destructeur leur avait ravi pendant l'année. Des sanglots étouffés se mêlaient aux prières de l'officiant, tout était saisissant et lugubre dans cette cérémonie; elle était en outre pour Jani le prélude d'une entreprise périlleuse; mais il avait prié, il se sentait plus fort.

Après la messe, Jani et Kodjoglou, qui, bien avant le jour, avaient préparé leur embarcation, prirent congé de leurs amis. En vain les suppliait-on d'ajourner leur voyage, en vain Marigo, la femme du marin, cherchait-elle à le retenir, en vain Dimitri, qui calculait le dommage que lui causerait l'absence de Jani, le menaçait-il de sa colère, rien n'arrêtait les voyageurs dans leurs préparatifs de départ. Sophoulio, seule, était calme, quoique ses yeux humides témoignassent de sa douleur et de ses craintes, mais elle avait foi dans les grandes actions; elle se fût reproché d'affaiblir, chez son fiancé, le courage dont il avait besoin dans une aussi grave occasion.

Enfin, la barque quitta la rive. Un vent de terre, enflant sa petite voile, la poussa rapidement au large, et, quand elle eut disparu, un seul cri, poussé par mille voix, lui envoya un dernier adieu.

La mer était grosse et houleuse, et nos amis gouvernaient leur barque avec peine. Cependant, la journée se passa sans autre accident que l'irrégularité de leur marche. Mais, vers le soir, le vent, en se déchaînant avec fracas, souleva les vagues; l'orage éclata, et leur voile fut mise en pièces par une rafale. A tout moment, la barque, soulevée par une lame, retombait pesamment pour être bientôt emportée par une autre. La nuit était sombre, toute direction était incertaine, et dans les mugissements des flots, les voyageurs croyaient entendre les voix des trépassés leur reprochant leur audace. Aussi, quittant alternativement la rame, ils essayaient, par un signe de croix, d'adoucir le courroux du ciel. Tout à coup, un éclair illuminant l'horizon, leur montra la terre. « Terre! » s'écrièrent-ils ensemble. Mais au même moment et dans l'obscurité profonde qui suivit, un horrible craquement se fit entendre, la chétive barque s'était brisée contre un écueil. Jani, se cramponnant à une planche qu'il saisit en désespéré, nageait au hasard, soutenu par l'instinct de la conservation; mais enfin il s'aperçut avec stupeur que ses forces allaient lui faire défaut. Depuis combien de temps durait cette terrible lutte entre la vie et la mort, il ne pouvait s'en rendre compte, il se sentait défaillir; il crut voir l'ombre de sa mère, en même temps que le lointain s'éclairait soudainement, il voulut saisir cette chère ombre, ses mains abandonnèrent le frêle appui qui le soutenait.....

Quand il reprit connaissance, Jani était couché dans la cabane de son père. Nicolaki, lui serrant les mains avec l'effusion paternelle, lui disait : « Regarde-moi, reconnais ceux qui t'ont aimé et t'aiment encore. »

Il apprit alors que sa barque avait péri sur la côte, que Kodjoglou, plus habile et plus robuste que lui, avait abordé le premier, appelé au secours, et qu'une chaloupe, dirigée vigoureusement vers le lieu de leur naufrage, l'avait heureusement recueilli.

Après les premiers moments donnés à la joie d'avoir échappé à de si grands dangers, Jani dit à son père l'emploi qu'il

avait fait u fruit de son travail, et lui témoigna le regret de ne pouvoir récompenser le brave Kodjoglou qui s'était si vaillamment dévoué pour lui.

« Rassure-toi, répondit Nicolaki, nous sommes presque riches, et j'avais maudit cette richesse qui m'a privé de ta mère, mais elle me devient douce aujourd'hui en voyant combien tu la mérites. L'oncle de ma Catherine l'avait mandée à Smyrne pour la restitution de sommes qui m'étaient dues; aujourd'hui tu peux t'associer à Dimitri et épouser sa fille. Je ne te l'avais point écrit, parce que je voulais que tu ne dusses qu'à toi-même tes succès et ta considération. »

A quelques jours de là, Nicolaki, son fils et Kodjoglou prirent passage sur une solide bombarde qui les conduisit en peu d'heures à Syra. Dimitri, charmé de revoir son vieil ami, le fut bien plus encore en apprenant l'heureux changement survenu dans sa fortune; aussi n'exigea-t-il plus les sept années d'épreuves de Jacob chez Laban, avant d'accorder à Jani la main de Sophoulio.

SAINT-HYACINTHE.

FRANÇOISE.

(SUITE ET FIN.)

» Bonjour, ma belle. Monsieur, j'ai appris votre nomination et je viens vous en féliciter. — Vous l'avez apprise? demanda Françoise étonnée. — Madelon l'a dit, en passant, à ma femme de chambre, et celle-ci me l'a répété. — Votre femme de chambre, s'écria naïvement Françoise! — C'était de toute nécessité, mon enfant; c'est un de ces meubles dont on ne se peut passer. »

Henry, qui n'avait pu retenir un léger mouvement d'épaules, s'inclina et sortit.

« Décidément, chère Françoise, je dois être pour monsieur votre frère quelque objet d'horreur, quelque Gorgone, dit la dame, un peu pincée. — Pouvez-vous le croire? fit en se récriant Françoise, qui n'ignorait pas à quel point madame Herminie disait vrai. Il part demain, ajouta-t-elle, et vous savez ce que c'est qu'un départ, surtout quand on n'a pas de valet de chambre. — Ce n'est pas que j'y tienne, reprit madame Herminie. »

« Eh bien, mon enfant, continua-t-elle, après un court silence et d'un ton protecteur, il paraît que nous nous mêlons d'écrire? Vraiment, c'est contagieux. — Vous êtes bien instruite de tout ce qui se fait ici, madame! dit Françoise. — Si vous vouliez me le cacher, ma chère, il ne fallait vous adresser ni à Berthois ni à Dorsan. — Ces messieurs vous rendent, à ce qu'il paraît, un compte fidèle de leurs faits et gestes? — Oh! seulement lorsqu'ils présument que cela me peut intéresser. Sachant par votre adresse que nous habitons la même maison, vous et moi, tout naturellement ils m'ont parlé de vous, de vos démarches auprès d'eux, de vos essais, de vos tentatives. Pauvre enfant, c'est moi, peut-être, qui suis la cause innocente de cette rage qui vous possède, et va vous abreuver de déceptions. — De déceptions! Ne puis-je suivre vos traces? répliqua Françoise avec une légère teinte d'ironie. Votre assistance ne me serait-elle point acquise? — De toute mon âme, chère belle; notre devoir est de nous entr'aider; et c'est précisément ce qui m'amène.... Folle, au lieu d'aller, tout droit, heurter à la porte de ces messieurs, n'auriez-vous point dû, à moi, qui vous ai toujours témoigné un attachement si tendre, n'auriez-vous point dû me communiquer vos projets, vos œuvres? Ne me seraisje point empressée de vous soutenir dans cette voie périlleuse, où se rencontrent plus d'épines que de fleurs? »

Françoise, indécise sur ce qu'elle devait croire d'un discours auquel elle s'attendait si peu, regardait madame Herminie et ne songeait point à répondre.

« Voyons, un effort de confiance, continua l'obligeante personne; suis-je donc si terrible?... Par exemple, qu'est-ce que cela? fit-elle, désignant le rouleau que venait de rapporter Françoise. — Peu de

chose, reprit la jeune fille, une bluette. — Permettez-vous? » demanda madame Herminie, se saisissant du cahier.

Sur un geste d'adhésion de Françoise, elle le feuilleta, en lut quelques lignes, et accompagna le tout de petits gestes approbatifs.

« Une bluette, en effet, dit-elle enfin, mais de l'esprit, de la facilité; c'est gentil. — Dites-vous vrai? s'écria Françoise, heureuse et oubliant toute prévention. — Je dis toujours vrai; pourquoi vous tromperais-je? Convaincue que mon exemple n'a point été sans influence sur votre détermination, je crois de mon devoir de vous guider... ou de vous détourner, si je juge que vous n'ayez aucune chance de succès. »

Françoise rapprocha sa chaise de celle de madame Herminie.

« Je le répète, c'est gentil, continua la docte femme; mais votre style est un peu lâché, mon enfant, j'y vois de fréquentes redites. — On peut corriger, s'empressa de dire la jeune fille. — C'est un avis pour votre prochain travail. — Vous pensez donc, demanda Françoise, suspendue aux lèvres de madame Herminie, que cela pourrait aller? — Dans vos archives, ma mignonne, reprit madame Herminie d'un ton leste; mais ce n'est pas jouable. — Et, cependant, reprit Françoise accablée, vous disiez?... — Que c'est gentil, et je le dis encore; cela ne suffit pas. Il n'y a point là de nœud, d'intérêt, d'effet, de dénoûment même; c'est une jolie causerie; cela prouve que vous avez de l'esprit, mais point l'esprit scénique. — Supposeriez-vous que le roman?... — Je ne sais; avez-vous quelque chose en ce genre? — Une nouvelle du quinzième siècle. — Quinzième siècle, c'est rebattu. Quel en est le titre? — *Gaultier le page.* — Oh, chère enfant, le titre seul serait un motif d'exclusion; Gaultier le page! qui lirait cela? — La *Tunique de Nessus* ne promettait rien non plus de bien neuf, reprit Françoise impatientée, et cependant... — Cela a eu quelque succès, je n'en disconviens pas; mais personne ne s'y est trompé; on a très-bien compris que ce titre était une ingénieuse allégorie. — Enfin, madame, votre avis serait? demanda Françoise d'une voix un peu brève. — Que vous vous remissiez à tricoter des bas, mon enfant, » répliqua l'impertinente Herminie.

La pauvre Françoise eut besoin de toute son énergie pour ne pas pleurer. Cependant le ton de la dame baissa de plusieurs notes, lorsqu'à un coup de sonnette la jeune fille ouvrit à un personnage inconnu d'elle, mais parfaitement connu de sa voisine.

« Monsieur Berthois! fit madame Herminie, désagréablement surprise. — Monsieur Berthois! répéta Françoise, ouvrant de grands yeux. — Vous ici, monsieur? dit madame Herminie. — Pourquoi non, madame? répliqua Berthois de l'air le plus aimable. — Allons, murmura Herminie à l'oreille de Françoise, je commence, ma chère petite, à reprendre quelque foi dans votre talent. Au revoir, ma belle, ajouta-t-elle tout haut; monsieur... »

Et sur un salut trop gracieux et trop souriant pour qu'il ne cachât pas beaucoup de fiel, madame Herminie se retira.

« Mais à quoi donc, monsieur, dois-je l'honneur de votre visite? demanda Françoise avec empressement. — Je viens, mademoiselle, réclamer une charmante petite nouvelle que vous avez bien voulu me soumettre, et qu'un de mes commis a eu la maladresse de vous renvoyer; *Gaultier le page*, je crois. — Comment, monsieur, cette nouvelle? fit la pauvre Françoise, les yeux humides d'émotion et de reconnaissance. — Est ravissante de finesse et de grâce, mademoiselle. — Pourrais-je donc espérer la voir paraître dans vos colonnes? — Sa place y est marquée. — Ah! monsieur, quelle joie vous me faites! » s'écria la jeune fille.

« Mon Dieu, se dit Françoise dès qu'elle fut seule, le mauvais sort se lasserait-il?... Pauvre Henry, sera-t-il heureux!... mais je ne lui en parlerai point à l'avance; le numéro même où je paraîtrai, le lui apprendra. »

Son visage intelligent rayonnait d'une joie suprême, et son cœur s'élançait vers l'horizon offert à ses regards éblouis.

« Bravo! ma chère, dit madame Herminie rentrant dans la modeste salle; vous voilà lancée! »

III.

Si le temps qui sépare les deux premières périodes de cette histoire avait amené un notable changement chez notre héroïne, ce fut bien autre chose des deux années qui s'écoulèrent, entre l'époque où nous l'avons laissée et celle où nous la retrouvons.

Qu'on veuille prendre avec nous la peine d'entrer dans un charmant hôtel de la rue d'Alger, et de pénétrer dans un salon rempli de fleurs.

Sur un divan de damas, ainsi que tout le meuble, est assise une jeune femme sérieuse et pâle.

C'est Françoise; Françoise au maintien sévère, au sourire rare, à la parole incisive et railleuse; Françoise vêtue d'une robe de velours noir montant jusqu'au col; Françoise, enfin, dont la réputation est dans toute la splendeur de sa nouveauté; dont les éditeurs paient les livres au poids de l'or; dont le luxe artistique sert de règle et de mode; Françoise l'idole du jour.

Elle l'a donc cueilli, ce fruit de gloire; elle sait donc ce qu'il vaut. Ou, plutôt, non, elle ne le sait point encore; elle est toujours sous le charme; elle croit en elle, au bruit qu'elle fait, aux adorations de la foule, aux fanfares retentissantes dont elle est le prétexte; elle s'enivre de ce bruit, elle boit avidement à cette coupe, et quand elle voit les artistes se disputer l'honneur de reproduire ses traits, quand, au milieu des fêtes qu'elle donne, car Françoise a ses jours et donne des fêtes, elle se voit entourée des gens d'élite, qui ont usé de diplomatie pour se faire ouvrir les portes, elle s'écrie : Ah ! je suis bien heureuse !

Pourquoi donc, cependant, les belles couleurs d'il y a deux ans ont-elles déserté ses joues? Pourquoi semble-t-elle avoir désappris ce rire frais et éclatant de ses jeunes années; ce rire qui, à lui tout seul, remplissait, enchantait le petit appartement de la rue d'Enfer? Pourquoi, si souvent, au milieu d'un concert de louanges, un soupir soulève-t-il le corsage de sa robe de velours, et son regard, devenu vague, semble-t-il indiquer que sa pensée n'est plus là?

Un nom, rival du sien, lui ferait-il connaître les tourments secrets et honteux de la jalousie; ces tourments que l'on n'avoue pas, mais qui rongent sourdement le cœur et pénètrent de leur amertume le triomphe le plus éclatant; ces tourments inhérents aux professions les plus nobles, et qui viennent rappeler aux élus du génie qu'ils ne sont pourtant que de simples mortels? Seraient-ce les mille tracasseries du métier; les observations intempestives; les attentes éternelles; les critiques aiguës; les fausses interprétations? Serait-ce la gêne au milieu d'apparentes richesses? Françoise aurait-elle mis le pied dans ce chemin glissant de la dette, où chaque pas est un pas de géant; où le retour est presque impossible, et l'abîme final imminent? de la dette qui se saisit d'une âme, la poursuit comme un remords, et jette ses soucis importuns au travers des inspirations les meilleures?

Entourée d'admirateurs et d'adulateurs, de ces derniers surtout, insectes que tout soleil attire, il lui arrive néanmoins de sentir avec amertume qu'elle n'a plus auprès d'elle une seule âme en qui verser sa pensée secrète.

M. Berthois et quelques autres éditeurs de grandes feuilles périodiques se disent hautement de ses amis; ils sont de toutes les réunions de Françoise; c'est le fidèle cortége de cette reine; mais elle les ménage et ne les aime point. La foule se meut autour d'elle, et le désert est dans son cœur.

Si encore elle pouvait invoquer quelque nom sacré, quelque souvenir radieux et pur; mais elle ne l'ose pas; il lui semblerait commettre une profanation, un sacrilége! Si, parfois, elle murmure l'un de ces noms bien-aimés, celui de son père ou de son frère, c'est avec tant de douleur et d'amertume, que ce triste bonheur devient une vive souffrance.

Oui, c'est ce vide de l'âme qui trouble les jouissances de l'orgueil, et donne à la physionomie de Françoise cette rigidité qui étonne les uns, et que les autres prennent pour le sceau magique et sacré. En vain, elle essaie de se le nier; en vain, elle se plonge dans toutes sortes d'erreurs; en vain, pour imposer silence à ses re-

grets, elle se dit bien haut qu'elle ne regrette rien; une insurmontable mélancolie dément cette assertion et prouve énergiquement, ce que Henry devinait, qu'elle a acheté la célébrité au prix de son bonheur.

Trop de dangers hérissent, pour la femme, la carrière des lettres; trop de piéges s'y rencontrent sous ses pas; la fièvre qui l'y pousse lui ferait donner son âme pour le succès, et souvent, soit que le talent lui manque, soit que les circonstances ne la servent point, elle perd son âme et n'obtient pas le succès!

Françoise était donc assise sur son divan, les deux coudes posés sur un guéridon couvert de livres et de journaux, et la tête appuyée dans ses deux mains. Elle venait de lire une assez verte critique de son dernier roman, critique que ne pouvaient lui faire oublier les louanges exagérées des autres comptes-rendus; lorsqu'un frôlement de soie, de plumes et de dentelles lui fit lever les yeux.

« Bonjour, Françoise, disait madame Herminie; j'ai de tristes nouvelles à vous apprendre, mon enfant; voici votre bourse. — Ma bourse! s'écria Françoise, avec douleur. — Il l'a refusée de manière à ce que nous n'essayions plus de lui faire rien parvenir. — Hélas! murmura la pauvre fille... Il ne veut plus rien de moi; de moi, qui ne désirais le succès que pour lui!... Eh bien! il a raison. Oh! mon père, je bénis ta rigueur!... Mon père, doux nom que je ne prononce plus qu'en tremblant; tête vénérable que je ne réchauffe plus de mes baisers; que ces jours d'innocence et de bonheur, où tu étais la cause et la fin de toutes mes pensées, sont loin de moi! Ce ne sont pas deux ans, mais deux siècles qui se sont écoulés depuis cette époque fatale, où mon imprudence et mon désespoir m'ont précipitée dans ce gouffre; est-ce qu'en deux ans, la Françoise d'autrefois aurait pu devenir la Françoise d'aujourd'hui?... Allons, où vais-je? fit-elle en se redressant brusquement; le torrent m'entraîne, qu'il m'emporte! »

Et elle se mit à parcourir ses journaux avec une sorte de rage; et elle lisait, elle lisait, elle lisait, sans comprendre un mot à ce qui passait sous ses yeux.

« Non, non, s'écria-t-elle enfin, la voix pleine de larmes et de sanglots; non, je ne puis oublier. Son cher fantôme est là, devant moi, près de moi; dans mes rêves, dans ma veille; c'est une possession, c'est une tentation à laquelle je n'ai plus la force de résister; il faut que j'y cède ou j'en deviendrai folle; il faut que je le voie; il n'en saura rien; sous ce voile épais, Madelon ne pourra me reconnaître; il faut que je le voie; c'est l'heure de sa promenade au Luxembourg; je le sais bien, car, chaque jour, à cette heure, le même désir ardent, impérieux, vient s'emparer de mon âme; j'y ai résisté jusqu'alors; aujourd'hui, mes forces sont épuisées; je ne le puis plus. »

Et Françoise, cachée sous d'amples vêtements, voilée comme pour une action mauvaise, se rendit au Luxembourg; descendit auprès de la statue de Velléda, là où elle savait devoir trouver le colonel, et l'aperçut bientôt, en effet, appuyé sur le bras de la fidèle Madelon.

Que devint Françoise à cette vue? Y a-t-il au monde un langage pour exprimer le désespoir qui l'étreignit au cœur, devant le visage amaigri, attristé de son père?

La douleur avait creusé dans les joues du colonel, de larges rides, qui semblaient le chemin habituel de larmes incessantes; ses lèvres serrées l'une contre l'autre ne laissaient plus passer que des paroles rares et brèves; ses grands yeux sans regard ajoutaient à la morne tristesse de sa physionomie; en un mot, son aspect était l'image si fidèle de la désolation de son âme, que, d'un tacite accord, les petits habitués de ces jardins faisaient cesser devant lui leurs rires et leurs jeux.

Aussi, dès que le colonel parut, Françoise se sentit prise d'une si forte émotion, que, sans la grille des jardins, elle serait tombée devant lui, la face contre terre. Il lui fallut une force surhumaine pour rester droite, indifférente, impassible en apparence, alors que sous son voile, elle ne parvenait à étouffer ses sanglots qu'en mordant avec frénésie la batiste de son mouchoir, alors que ses bras se roidissaient pour se tendre vers le vieillard, et que ses lèvres auraient voulu couvrir de baisers la trace de ses pas!

Pendant une heure que dura sa promenade, elle le suivit de loin; s'arrêtant quand il s'arrêtait; marchant quand il marchait; épiant sa pensée, c'est-à-dire sa douleur dans le moindre de ses mouvements; comprimant les irrésistibles élans qui la poussaient vers lui; savourant avec passion toutes les tortures d'une semblable entrevue, et se promettant de ne plus passer un seul jour sans renouveler ce douloureux bonheur.

Dès lors, en effet, Françoise fit de sa vie deux parts : l'une, au travail et à ses exigences, au monde qu'elle s'était choisi et à ses folies; l'autre, à son père, à ses regrets inavoués et à ses angoisses.

Quand le temps mauvais empêchait le colonel de sortir, elle passait l'heure consacrée, dans la rue, devant cette maison où elle avait vu de si beaux jours; ne s'inquiétant point des conjectures du quartier, à propos de cette femme en noir, qui semblait ne sentir ni la pluie ni le froid.

Un jour, il arriva que, le ciel étant pur, le colonel ne parut pas.

Ce furent, pour Françoise, des tourments d'une nouvelle sorte; des tourments inouïs, indescriptibles. La malheureuse fille, se représentant son père malade, mort, peut-être, monta dix fois, le front baigné de sueur, les premières marches de leur escalier, et dix fois les redescendit, s'imaginant voir et entendre le colonel qui la chassait et la maudissait.

En moins d'un quart d'heure, elle passa par une éternité de tortures!

Pourtant, elle aurait fini par affronter cette colère et cette malédiction, si la voix de Madelon, apprenant à quelque voisine qu'il ne s'agissait que d'un léger accès de goutte, n'était venue la rassurer et la calmer.

Et l'on disait, l'heureuse Françoise! et l'on enviait sa vie! et l'on jalousait son bonheur!

Un matin que, déjà couverte de son voile, elle s'apprêtait au pèlerinage accoutumé, elle recula épouvantée devant une apparition, debout au seuil de sa porte.

C'était Henry.

« Toi! s'écria-t-elle. — Où vas-tu? » lui demanda-t-il.

— C'est mon secret, répondit Françoise, blessée et redevenant maîtresse d'elle-même. Qui vous amène près de moi? — Il y a deux ans, Françoise, reprit Henry visiblement ému, tu me tendais les bras; aujourd'hui, ton front se courbe, tes yeux se baissent devant moi, et tu me demandes qui m'amène!... Je pars, je quitte un pays que vous m'avez rendu odieux, et je viens vous maudire, ajouta-t-il avec une violence forcée. — Tais-toi! s'écria Françoise. — C'est vrai; je n'en aurais pas le courage... Malheureuse femme, je venais, la colère aux lèvres; je la vois, et je ne ressens plus que douleur et pitié. — Pitié! — Oui, pitié... Crois-tu donc que ce que tu appelles ta gloire, m'aveugle, et ne vois-je point, à travers ses rayons, tes larmes, ta pâleur, ton repentir? Ah! Françoise, quel ange tu nous as fait perdre! — A quoi bon rappeler un passé qui n'est plus, dit Françoise, s'efforçant de résister à son émotion; un passé qui ne peut plus être! La vie que je mène est celle que je devais choisir. Si je me dépouillais de ce luxe; si je cessais de donner des fêtes, croyez-vous que, seul, mon talent soutiendrait mon nom? Le monde est ainsi fait, ne vous y tompez pas; si j'étais restée obscure et modeste, jamais mon nom n'aurait acquis l'éclat dont il brille. — Et cet éclat, vaut-il ce que tu lui as immolé? — Cet éclat, reprit Françoise avec un fiévreux enthousiasme, cet éclat, écoute : Partout où je vais, les hommes les plus illustres s'empressent sur mes pas et me tendent la main; cet éclat, c'est une noble couronne à mon front; c'est une noble ivresse à mon cœur; ce sont les murmures de la foule qui s'écarte à mon passage et me regarde avec un curieux respect! Va, ne me reproche rien, ne me rappelle rien; rien ne saurait me valoir ces émotions d'orgueil et de puissance qui me font marcher le front aux nues! — Pas même un baiser de paix et de pardon? demanda Henry, la voix pleine de larmes.... Adieu donc, fit-il après un silence; pour jamais, adieu. »

Il s'éloignait, le cœur brisé; Françoise le rappela.

« Que veux-tu? lui dit-il. — Reste! — Mes instants sont comptés. J'ai obtenu une

mission pour la province d'Oran; je pars ce soir. — Et lui? demanda Françoise avec hésitation? — Il me suit. — De qui, ce baiser de pardon et de paix, dont tu parlais tout à l'heure? — De lui, de moi, des seuls êtres qui t'aiment, dit-il, revenant rapidement auprès de Françoise. — Mon Dieu! s'écria-t-elle, la tête dans ses deux mains. — Françoise, reprit Henry, avec l'accent d'une ardente prière, un rayon d'en haut pénètre ton cœur; n'y résiste point, reviens à nous! Cette gloire qui t'enivre est un feu qui brûle le cœur et n'y laisse que cendres et ruines; c'est un brillant météore qu'un souffle amène et qu'un souffle efface. Aujourd'hui, ton nom est sur toutes les lèvres; demain, que ta plume se brise, que la tombe se referme sur toi, que l'âge ou la fièvre éteigne ton intelligence, il ne restera rien de cet éclat dont tu es si fière..... Ah! Françoise, que de mal tu as fait, et que de bien tu pouvais faire! Que n'as-tu gardé pour la famille, ces trésors que renferme ton cœur! Quelle épouse et quelle mère tu aurais pu être!... »

Françoise restait muette.

« Mais tu es émue, tu pleures, reprit Henry, Françoise je te retrouve! — Que veux-tu donc de moi, mon Dieu? s'écria la jeune femme se laissant aller dans les bras de son frère. — Que tu quittes ce faste, que tu nous suives là où le bruit de ton nom n'a pu parvenir, où tu redeviendras pour nous la Françoise d'il y a deux ans, notre Françoise adorée, pour laquelle notre tendresse remplacera les joies factices d'un vain renom. — D'un vain renom! dit Françoise se dégageant et s'éloignant de Henry; mais ce renom, c'est ma vie! Je ne puis. — Au nom du ciel! — Je ne puis. Si je te suivais aujourd'hui, dans huit jours j'en pleurerais des larmes de sang! — Veux-tu donc avoir à répondre à Dieu de la mort de ton père? — Que dis-tu? — Je dis vrai; je dois tout dire; quelque dure que soit la vérité, il te faut l'entendre; oui, si tu persistes, tu auras à répondre à Dieu de la mort de ton père!... Voyons, un bon mouvement; écoute le cri de ton cœur. — Tu l'as dit, il n'y a plus ici que cendres et ruines; mon cœur est mort! — Encore une fois, viens, tout est prêt, dans quelques jours, nous aurons perdu de vue les côtes de France. — Et, selon tes propres paroles, demain la presse aurait oublié mon nom? cela ne se peut; ce sacrifice est au-dessus de mes forces; va, fuis, laisse-moi; j'appartiens à la fatalité! »

« Reste, reste donc, il n'est plus de père ni de frère pour toi; je te renie. Maudite sois-tu, toi qui as livré ton âme au démon de l'orgueil! »

« Ne maudis point, Dieu entend et exauce les malédictions du juste! »

La voix grave et triste qui prononça ces mots était celle du colonel, entré au salon, appuyé sur la vieille nourrice, sans que Henry ni Françoise les eussent entendus.

A la vue de son père, Françoise resta pétrifiée de terreur.

C'était, en un jour, plus de secousses qu'elle n'en pouvait supporter.

« Françoise, dit le colonel d'un ton calme et doux, une inspiration du ciel me tire de la douleur où je m'engourdissais et me rappelle à mon devoir; Françoise, je viens demander pardon à Dieu et à toi! — Que dit-il? pensa la jeune femme qui ne savait plus si elle était ou non le jouet d'un rêve. — Mon père! s'écria Henry avec reproche. — Oui, pardon à Dieu et à elle, continua le colonel. Si, dès les premiers jours, j'étais venu vers elle, comme je le fais aujourd'hui, comme l'aurait fait sa mère, si je lui avais tendu une main secourable, elle se serait arrêtée sur le penchant de l'abîme, elle en aurait détourné les yeux, elle serait revenue vers nous. Mais non, sans nous souvenir des paroles du Seigneur, nous avons dominé, écrasé la malheureuse enfant de toute la hauteur de notre prétendue austérité; loin de lui frayer la voie de l'expiation, nous nous sommes attachés à rendre le retour impossible; nous avons élevé entre elle et nous une infranchissable barrière, la barrière de notre silence. Pauvre enfant abandonnée! c'est à nous, c'est à moi que le Seigneur en demandera compte; c'est moi qui aurai à répondre de cette âme qu'il m'avait confiée! — Assez! assez! Ah! votre colère plutôt, s'écria Françoise, qui sanglotait le visage dans ses mains. — Où es-tu? fit le colonel, étendant les bras dans la direction de la voix; viens, chère enfant,

viens, que je touche tes larmes — Grâce! grâce! disait Françoise, enlaçant les genoux du vieillard, grâce, vous me tuez! cette bonté est plus cruelle que votre colère. Grâce! emmenez-moi, je suis vaincue! emmenez-moi, loin, bien loin. — Oh! la joie ne fait donc pas mourir! reprit le colonel avec explosion. Henry, Madelon, elle nous revient; vous l'avez entendue, elle nous revient! Ce n'est point une hallucination, ce n'est point un rêve, c'est elle-même qui l'a dit; elle ne veut pas que le reste de ma vie s'achève dans les larmes. Oh! ma Françoise, oh! chère étoile de mes jours, chère lumière de mes yeux, que le Seigneur te bénisse! Va, le foyer domestique te garde encore des joies pures et de beaux jours! »

Françoise partit, elle disparut du monde des lettres; on en parla huit jours; puis, d'autres préoccupations survinrent, on n'en parla plus.

Sa vie s'écoula paisible, sinon absolument heureuse, entre son père et son frère et loin de sa patrie; et, lorsque venait à ses oreilles le nom de quelque femme affrontant la publicité, elle pâlissait au souvenir de sa gloire et pleurait sur la nouvelle élue!

ADAM BOISGONTIER.

UN SACHET.

Non, mon oncle, disait Alice, vous ne me ferez jamais convenir qu'il soit agréable d'habiter un château éloigné de deux heures de la ville, et de quelle ville encore!

— Je gagerais, répondit en souriant M. de Néris, qu'il s'agit de quelque nouveau méfait d'une marchande de modes : ma charmante nièce aura reçu un chapeau bleu quand elle en avait commandé un rose...

ALICE. Ah! mon oncle, il s'agit de quelque chose de bien autrement sérieux!

M. DE NÉRIS. Et pourrait-on savoir quelle est cette chose si sérieuse?

ALICE. Mon oncle, vous vous moquez. Si au moins vous me laissiez achever.

M. DE NÉRIS. Voyons, je ne dis plus un mot.

ALICE. Eh bien, j'avais commandé un sachet...

M. DE NÉRIS. Un sachet! j'étais loin de songer à un objet de cette importance.

ALICE. Un sachet que je voulais offrir à Valérie pour sa fête. Il devrait m'être livré depuis trois jours, et aujourd'hui, la veille de la fête de mon amie, je n'ai rien reçu. Je suis d'une inquiétude...

M. DE NÉRIS. Si je t'aidais à en sortir, que dirais-tu?

ALICE. Je vous dirais mille fois merci et je vous embrasserais de bien bon cœur, mon cher oncle; mais je ne vois pas comment vous pouvez me tirer d'embarras. Envoyer à la ville est inutile; j'ai écrit trois fois.

M. DE NÉRIS. N'ai-je pas une foule de secrets merveilleux?

ALICE. Je sais, mon oncle, que vous êtes fort savant et...

M. DE NÉRIS. Et je ne serais pas fâchée que vous le fussiez moins; car la science de mon vieil oncle n'est pas toujours amusante.

ALICE. Je n'ai pas dit un mot de cela.

M. DE NÉRIS. Et tu n'en as peut-être jamais eu la pensée?

ALICE. Mon bon oncle, et mon sachet.

M. DE NÉRIS. Tu l'auras à une condition.

ALICE. Laquelle? j'y souscris d'avance.

M. DE NÉRIS. C'est qu'après être allée chercher dans les cartons de sa mère l'étoffe nécessaire pour l'enveloppe d'un sachet, ma gentille nièce viendra, tout en travaillant, causer une heure avec moi.

ALICE. Oh! bien volontiers, mon oncle.

M. DE NÉRIS. Et pendant cette heure nous ferons de la science.

— Sur quel sujet, mon oncle? demanda Alice un peu déconcertée.

— C'est ce que tu verras, répondit M. de Néris.

Alice avait bien deviné que son oncle, dont les connaissances étaient universelles, allait lui composer le parfum désiré pour son sachet, et, malgré la menace de faire de la science pendant une heure, elle s'empressa d'aller demander à sa mère du satin rose, de la soutache, des rubans, et, revenant aussitôt auprès de M. de Néris, elle lui dit en commençant à broder un élégant

dessin : « Essayons de votre science, mon oncle, mais après vous me donnerez de la poudre de mousseline.

M. DE NÉRIS. Je te donnerai seulement une recette; car je veux te laisser le plaisir de faire entièrement ton travail toi-même.

ALICE. Vraiment, mon oncle, je composerai moi-même mon parfum? Oh ! comme je serai fière de le dire à Valérie! Et je suis sûre que mon cadeau lui fera ainsi mille fois plus de plaisir.

M. DE NÉRIS. Je le crois aussi; mais nous n'en sommes pas encore là, et j'ai envie de prier ma nièce, pendant cette heure qu'elle veut bien me consacrer, de me dire quelle est l'origine des parfums.

ALICE. C'est-à-dire, mon oncle, que vous me l'apprendrez; car je vois parfaitement où vous voulez en venir.

M. DE NÉRIS. Puisque je suis deviné, je dirai sans préambule que l'inventeur des parfums est celui-là même qui a créé les fleurs; si les fleurs sont le plus gracieux des ornements de la nature, elles sont aussi la source des parfums les plus doux et les plus suaves. Quant à l'art d'extraire l'arome que contiennent les fleurs et plusieurs autres substances, il remonte à la plus haute antiquité. Ce fut d'abord à rendre hommage à la Divinité que l'on employa les parfums.

ALICE. Ah! oui, j'ai appris dans l'Histoire Sainte que Moïse plaça dans le tabernacle un autel des parfums. Mon oncle, de quelle espèce étaient ces parfums?

M. DE NÉRIS. La composition en avait été prescrite par Moïse lui-même. La Genèse nous dit qu'il y entrait de la myrrhe, du cinnamome, de la cannelle...

ALICE. De la cannelle que l'on emploie pour la cuisine!

M. DE NÉRIS. Pourquoi pas? Tu en mettras tout à l'heure dans ton sachet.

ALICE. Mon oncle!

M. DE NÉRIS. Et tu y joindras du girofle, de la muscade, du poivre...

ALICE. Mais c'est une sauce piquante, mon oncle, que vous voulez faire.

M. DE NÉRIS. Non, c'est cette délicieuse essence de mousseline que tu me demandais tout à l'heure.

ALICE. Autant vaudraient, à votre avis, les parfums de Moïse.

M. DE NÉRIS. Ou ceux dont les Égyptiens faisaient usage pour leurs momies. Diodore de Sicile nous apprend que les parfums les plus précieux de l'Arabie servaient à embaumer les corps, « ce qui non-seulement les préservait de la corruption, mais encore leur faisait, dit l'historien, *répandre une odeur très-suave*. » C'est le plus ancien emploi des parfums dont il soit fait mention, et c'est pendant leur séjour en Égypte que les Hébreux apprirent l'art de composer les parfums, dont plus tard ils firent usage.

ALICE. Les Hébreux employaient les parfums ailleurs que dans le temple, n'est-ce pas, mon oncle?

M. DE NÉRIS. Sans doute, puisque nous voyons Ruth et Judith parfumer leurs cheveux et leur visage, l'une avant de paraître devant Booz, l'autre avant de se présenter à Holopherne; l'Écriture parle des parfums qui se trouvaient parmi les trésors d'Ézéchias; mais ce n'étaient plus les compositions prescrites par Moïse : il était interdit, sous peine de mort, de faire de ces dernières un usage profane.

ALICE. Quelle loi sévère!

M. DE NÉRIS. Sévère, oui; mais utile puisqu'elle tendait à réprimer le luxe dans le plus grand de tous ses excès. Quelle plus grande superfluité, en effet, que celle des parfums! d'autres que le législateur des Hébreux le comprirent, et l'on vit plusieurs fois à Rome et à Athènes rendre des ordonnances qui défendaient la vente des mélanges odorants. Malheureusement ces ordonnances ne furent pas longtemps en vigueur, et dès le premier siècle après Jésus-Christ, nous voyons Caligula faire laver ses baignoires avec des parfums liquides. Néron ordonne qu'on arrose les murailles de ses étuves avec des eaux de senteur. Pétrone, dans un roman satirique, représente, au festin de Trimalcyon, le plafond s'entr'ouvrant pour laisser passer le dessert et pour arroser d'en haut les convives d'une pluie de parfums. Plusieurs impératrices portèrent jusqu'au scandale l'usage immodéré des parfums. Sous les triumvirs, Lucius Plotius, proscrit et caché à Salerne, est trahi par l'odeur des parfums dont il faisait excès.

ALICE. Voilà qui est un peu fort.

M. DE NÉRIS. Combien, cependant, de nos élégantes courraient aujourd'hui, en cas de proscription, le même danger que Lucius Plotius !

ALICE. Je suis sûre, mon oncle, que vous pensez à madame de Verteuil, après le départ de laquelle vous avez l'autre jour ouvert toutes les fenêtres de votre appartement. Oh! vous étiez contre elle d'une humeur...

M. DE NÉRIS. Bien légitime.

ALICE. Décidément, mon oncle, vous n'aimez pas les parfums; c'est cependant une chose délicieuse.

M. DE NÉRIS. Aucune chose n'est délicieuse dès qu'on en abuse. D'ailleurs, je ne sais aimer que ce qui est utile, et j'approuve Pline, lorsqu'il dit : « Bien est vrai (1) qu'il y a grandes dépenses ès perles et ès pierres précieuses; mais quoi, c'est un domaine; car les héritiers y succèdent. Quant aux riches draps, ils sont de durée. Mais pour les parfums, ne durent rien, ils s'esventent incontinent. Le plus qu'ils servent est de contraindre à regarder une femme passant par la rue, pour raison de son parfum, quand bien même on serait empêché ailleurs. Mais aujourd'hui, ajoute le célèbre naturaliste, on ne trouverait pas le vin bon, on ne prendrait même aucun autre breuvage si on ne l'avait parfumé. »

A l'armée, on vit les officiers parfumer leurs aigles et leurs drapeaux; dans les funérailles, on en faisait un emploi considérable. Antoine, en mourant, recommande que l'on répande sur ses cendres des herbes odoriférantes et du vin, que l'on mêle des aromates au doux parfum des roses. Ovide, qui aimait beaucoup les parfums, donne, dans ses vers, de nombreux conseils aux femmes qui en font usage.

ALICE. Et les Grecs, mon oncle, étaient-ils aussi passionnés pour les parfums?

M. DE NÉRIS. Les Grecs ne le cédaient en rien sur ce sujet aux vainqueurs du monde. « Les Athéniens, dit Barthélemy dans son Voyage d'Anacharsis, se mettent souvent au bain après la promenade; ils en sortent parfumés d'essences, et ces odeurs se mêlent à celles dont ils ont soin de pénétrer leurs habits. » Si Rome avait ses *tonsores* qui vendaient les parfums, Athènes avait ses boutiques de parfumeurs qui étaient, comme aujourd'hui nos cafés, le rendez-vous des désœuvrés. C'était là que ce peuple léger discutait des événements politiques et des anecdotes de la ville; là on vantait l'éloquence de Périclès et la beauté d'Aspasie; on parlait des entreprises de Philippe et de la fantaisie singulière qu'avait eue Alcibiade de couper la queue à son chien. « Cela s'est dit *au parfum*, » ajoutait-on en sortant, comme on dit aujourd'hui : Cela s'est dit au café.

— Mon oncle, dit Alice, qui n'était pas fâchée de revenir au sujet de sa préoccupation, les anciens connaissaient-ils les sachets?

M. DE NÉRIS. Non, mais ils avaient les *parfumiers*, espèces de boîtes à parfums que l'on voit encore dans beaucoup de monuments antiques. Pline parle d'un superbe *parfumier* rempli d'essences, qu'Alexandre trouva dans les trésors de Darius après la bataille d'Issus, et que le conquérant macédonien consacra au génie d'Homère en y faisant enfermer les ouvrages du grand poëte. Dans les temps modernes, les parfums ne perdent rien de leur importance. Parmi les présents que les Mages apportent à l'enfant Dieu, se trouvent deux substances odorantes : la myrrhe et l'encens; des nuages d'encens voilent les voûtes des catacombes où les premiers chrétiens s'assemblent pour prier; puis les parfums sont recherchés des favoris de la fortune. Les eaux de senteur jouent un grand rôle dans les intermèdes et les repas chevaleresques du moyen âge; c'est Venise qui apporte de l'Orient ces substances précieuses. Dès l'an 1190 les gantiers-parfumeurs forment en France une corporation importante dont les statuts sont, dans la suite, sanctionnés par Henri IV et par Louis XIV.

ALICE. Ce qui prouve que ces princes aimaient les parfums.

M. DE NÉRIS. Henri III les aimait davantage; il couchait avec un masque et des gants parfumés; ses mouchoirs annonçaient sa présence à une lieue à la ronde. Ce fut sans doute l'exemple donné par le monar-

(1) Traduction du chevalier de Pinel.

que qui mit si fort à la mode l'usage des parfums à cette époque. Nicolas de Montaud, qui écrivait en 1582, reproche avec indignation aux dames et aux damoiselles « d'employer tous les parfums : eaux cordiales, civette, musc, ambre gris et autres précieux aromates pour parfumer leurs habits et leur linge, voire même toute leur personne. » Plus tard ce furent moins les parfums proprement dits que les mouches, le fard, la poudre, qui devinrent à la mode.

ALICE. Mon oncle, avec quoi fait-on le fard?

M. DE NÉRIS. Tu me dispenseras de te donner la recette d'une préparation dont l'emploi est aussi ridicule que dangereux.

ALICE. Dangereux!

M. DE NÉRIS. Oui, le fard altère la peau, occasionne des irritations quelquefois fort graves. C'est cependant là le moindre inconvénient de ces préparations parfumées. Sans compter les gants au moyen desquels Catherine de Médicis empoisonna, dit-on, Jeanne de Navarre, et dont la recette, j'aime à le croire, est aujourd'hui perdue, il est une foule de parfums dont l'usage excessif peut donner la mort. Des fleurs, par exemple, réunies en quantité dans un appartement.

ALICE. Comment! Des roses, des lis, des violettes, sont capables de pareilles attentats! Fiez-vous donc à leurs douces apparences!

M. DE NÉRIS. Et les exemples d'accidents causés par des fleurs ne sont pas rares. Le docteur Rœmer, dans sa Phytographie médicale, parle de deux jeunes personnes qui furent asphyxiées, l'une, pour avoir laissé des tubéreuses dans sa chambre à coucher; l'autre, pour avoir conservé, sur sa table, une grande quantité de fleurs de violettes. Je dois le dire cependant, l'acide carbonique qu'exhalent les fleurs contribue bien plus encore que leur odeur à altérer la pureté de l'air; aussi les parfums préparés par l'art, qui ne dégagent pas d'acide carbonique, sont-ils bien moins dangereux.

ALICE. Ah! que je voudrais savoir composer des parfums! Vous me donnerez des recettes, n'est-ce pas, mon oncle?

M. DE NÉRIS. Pour cela n'y compte pas. Je tolère un sachet parce que c'est la manière la plus supportable de parfumer les mouchoirs et les gants; j'aiderai même à le faire : mais ne me demandez rien de plus, mademoiselle, je ne veux pas que mon Alice devienne une cassolette ambulante.

ALICE. Mon oncle, mon bon petit oncle, donnez-moi seulement la recette de l'eau des Alpes et du lait virginal, je n'en abuserai pas; je vous le promets.

M. DE NÉRIS. Nous verrons; mais d'abord achevons notre étude sur les parfums.

ALICE. Et terminons mon sachet.

M. DE NÉRIS. A propos, combien devait te coûter le sachet que tu avais commandé pour Valérie?

ALICE. Vingt francs.

M. DE NÉRIS. Vingt francs pour un peu de satin, d'ambre et de musc!

ALICE. Mon oncle, pourriez-vous me dire ce que c'est que le musc?

M. DE NÉRIS. C'est l'un des deux parfums que fournit le règne animal; il provient du musc, espèce de chevrotain d'Asie. La civette, qui est une variété du musc, donne une odeur analogue.

ALICE. Mon oncle, on trouve bien du musc ailleurs que dans ces deux espèces d'animaux; j'ai entendu parler de rats musqués, et ma mère me lisait l'autre jour un voyage dans lequel il était question de terres musquées.

M. DE NÉRIS. L'odeur du musc se retrouve en effet dans un assez grand nombre d'animaux, tels que la fouine, le blaireau, la huppe, le buffle, et dans beaucoup de végétaux. Il y a des roses, des jacinthes, des mauves musquées, et les feuilles de l'*aster argophyllus*, si remarquables par leur face intérieure argentée, exhalent une très-forte odeur de musc.

Il croît dans plusieurs contrées de l'Inde, surtout aux environs d'Amboine, un arbre nommé *nanaris*, dont l'écorce est imprégnée d'une huile essentielle, qui rappelle l'odeur du musc. Cette huile coule naturellement en grande abondance et communique aux terres sur lesquelles croît le *nanaris* une odeur qui persiste même longtemps après la destruction de l'arbre. Voilà ce qui a fait croire aux voyageurs, souvent même aux habitants de ces contrées, que l'odeur de musc était naturelle à la terre.

ALICE. Vous m'avez annoncé, mon oncle,

deux parfums tirés du règne animal; voulez-vous me dire quel est le second?

M. DE NÉRIS. C'est l'ambre gris qu'on a pris longtemps pour une espèce de bitume, et que l'on sait maintenant être une concrétion formée dans la poitrine du cachalot. On trouve l'ambre gris en abondance sur les rivages d'Amboine, de Java, de Sumatra. Cette substance est, avec le musc, le parfum le plus facile à employer; aussi les parfumeurs en font-ils entrer dans presque toutes leurs compositions, en moins grande quantité aujourd'hui qu'autrefois cependant. Je ne sais si notre membrane olfactive est plus délicate que celle de nos pères; mais nous donnons aujourd'hui la préférence aux odeurs les plus douces, beaucoup de personnes même ne peuvent respirer le musc sans tomber dans une espèce de syncope. Quant aux végétaux qui fournissent des parfums, ils sont en grand nombre; on extrait des essences et des huiles essentielles de presque toutes les fleurs. Plusieurs espèces de bois, des résines, des baumes, sont des parfums estimés. On se procure ces dernières substances le plus souvent en faisant des incisions aux troncs et aux branches de l'arbre qui les produit. Ainsi, le baume de la Mecque, si recherché en Orient, que le Grand-Seigneur le réserve exclusivement pour son usage et pour les présents qu'il envoie aux souverains, provient, par incision, d'un petit arbre nommé *lamyris;* le benjoin s'écoule des incisions faites au *styrax-benjoin*. Ce baume devrait obtenir le premier rang parmi les parfums, à cause de son odeur agréable et de ses propriétés salutaires pour la peau. C'est le benjoin qui, mêlé avec de l'eau de fleur d'oranger et étendu d'eau, constitue le lait virginal.

ALICE. Voilà déjà une de mes recettes.

M. DE NÉRIS. Je l'ai donnée sans y penser; une autre fois...

ALICE. Vous m'en donnerez une en y pensant.

M. DE NÉRIS. Après les baumes nous avons, comme produit végétal parfumé, les gommes-résines, telles que la myrrhe et l'encens; puis les huiles essentielles que l'on extrait des fleurs et des plantes, le plus souvent par distillation. Dissoutes dans de l'alcool, les huiles essentielles forment les essences; étendues d'eau, elles donnent les eaux de senteur ou eaux aromatiques, et ce sont toutes ces choses : ambre, musc, huiles essentielles, baumes, résines, que l'on combine de mille manières, afin de former des parfums nouveaux et différents, employés pour les sachets, pour les cassolettes...

ALICE. Ah! la jolie chose qu'une cassolette.

M. DE NÉRIS. Tu veux parler de ce bijou qui n'a emprunté que son nom aux véritables cassolettes; celles-ci, fort en usage chez les anciens et nommées par eux *acerras*, étaient des espèces de réchauds dont on se servait pour faire brûler des parfums dans les temples et dans les palais. Aujourd'hui encore les Indiens, pour recevoir dignement leurs hôtes, font de la même manière brûler devant eux des parfums.

ALICE. Pour nous, nous ne brûlons des parfums qu'afin de purifier un mauvais air.

M. DE NÉRIS. Dis plutôt, afin de masquer une mauvaise odeur; c'est une erreur de croire que les parfums purifient l'air. Établir des courants d'air, faire des aspersions de chlorure liquide, voilà le vrai moyen de détruire les miasmes; on peut après cela faire brûler des parfums; mais ce n'est qu'un excès de luxe et point du tout une mesure de salubrité.

— J'ai fini, dit soudain Alice en étalant son sachet, dont la broderie était entièrement achevée.

M. DE NÉRIS. Nous aurions cependant encore beaucoup de choses à dire sur les cosmétiques, sur les pommades, sur les savons; compositions qui rentrent dans le domaine du parfumeur; mais je ne veux pas mettre ta patience à une plus longue épreuve; passons dans mon laboratoire, nous y trouverons les substances dont nous avons besoin pour composer la poudre de mousseline.

ALICE. Mon oncle, vous n'aimez pas les parfums; comment se fait-il que vous ayez chez vous tout ce qui est nécessaire pour les composer?

M. DE NÉRIS. Ces substances entrent dans la composition des médicaments; elles me sont par conséquent nécessaires pour la petite pharmacie des pauvres.

UN DOMESTIQUE, *entrant vivement*. Mon-

sieur peut-il me donner un peu d'arnica? Laurent, l'aide jardinier, vient de se laisser tomber d'une échelle; il s'est foulé le poignet.

ALICE. Mon Dieu! ce pauvre Laurent, qui soutient par son travail sa vieille grand'-mère et ses deux jeunes frères! Et moi qui ai dépensé tout l'argent de mon mois... Ah! j'ai les vingt francs que j'avais mis de côté pour le sachet de Valérie. Tenez, John, vous remettrez cela à la mère de Laurent.

Pendant ce temps M. de Néris était allé chercher dans la pharmacie des pauvres, établie par ses soins au château, les remèdes nécessaires à Laurent; et avec sa bonté bien connue, le vieillard faisait les recommandations les plus pressantes à John, son domestique de confiance.

— Combien je vous remercie, mon oncle, s'écria Alice lorsque le domestique se fut retiré! vous m'avez procuré deux grandes jouissances.

M. DE NÉRIS. Deux! comment cela?

ALICE. Votre causerie m'a vivement intéressée : première jouissance; en m'aidant à faire sans frais un objet fort coûteux, vous m'avez mis à même de venir en aide à ce pauvre Laurent : deuxième jouissance.

M. DE NÉRIS. Si nous reculions moins souvent devant une étude ou un travail, nous économiserions bien des petites sommes, et nous pourrions augmenter de beaucoup le nombre de nos bonnes œuvres.

ALICE. Et celui de nos plaisirs.

M. DE NÉRIS. Oui, mon Alice; car faire le bien, c'est se procurer le plus doux des plaisirs, un plaisir auquel ne se mêle aucune amertume.

ALICE. Mon oncle, je veux étudier et travailler plus sérieusement que je ne l'ai fait jusqu'à présent. Vous me permettrez, je le sais, de venir vous demander des conseils; mais je vous demanderai aussi des recettes de parfums; vous m'en donnerez, n'est-ce pas?

M. DE NÉRIS. Peut-être.

Et le vieillard passa dans son laboratoire. Alice l'y suivit; elle vit son oncle prendre dans divers flacons 2 onces d'iris de Florence, 1 once de coriandre, 2 onces de graines d'ambrette, 1 once 1/2 de cannelle, 1 once 1/2 de girofle, 1 once 1/2 de muscade, 1/2 once de poivre, 1 once 1/2 de gingembre, 1/2 gros de baume du Pérou sec, 1/2 once d'anis. Lorsque ces substances eurent été pulvérisées et mêlées ensemble, Alice les plaça, avec un peu de coton carde, dans l'intérieur de son sachet.

— Je voudrais déjà être à demain, s'écria-t-elle en faisant le dernier point à son travail. Quelle joie pour Valérie... et pour moi! ajouta-t-elle. Laissez-moi maintenant, mon bon oncle, vous embrasser et vous dire mille fois merci.

MARIE BARTHEL.

L'HIPPOPOTAME A PARIS.

Vous ne devinerez jamais d'où je viens, chère amie, vous ne voudrez jamais croire que j'ai couru au jardin des Plantes me mêler à la foule des curieux, en apprenant que l'hippopotame était enfin arrivé et que j'ai eu un véritable plaisir à renouer mes anciennes relations avec cette vieille connaissance.

— Permettez-moi de vous demander comment l'hippopotame est pour vous une vieille connaissance, car il y a quelques jours à peine qu'il est à Paris?

—Voici. Je l'ai connu à Benna, l'une des résidences chéries du vice-roi d'Égypte; l'hippopotame y avait été conduit d'abord, pour être donné à Son Altesse, qui l'a offert ensuite à l'Empereur des Français.

Il a été pris sur les bords du fleuve Blanc, en Nubie; son gardien, qui est ici, m'a assuré qu'il avait couru de grands dangers pour capturer cette proie. Il y avait trois ans qu'on essayait de saisir un jeune hippopotame, car à cette époque on en avait envoyé un en Angleterre, et depuis il existait une sorte de rivalité entre le jardin des Plantes et le zoological-garden de Londres.

Aussitôt que la nouvelle fut portée au Caire, où j'étais alors, qu'il y avait un hippopotame au palais de Benna, tous les agents diplomatiques furent en émoi. Chacun était jaloux de le posséder, pour sa nation bien entendu.

Le consul général de France l'obtint, car

Abbas Pacha est plein de courtoisie pour notre pays. Autant qu'il m'en souvienne, tout cela se passait au mois de décembre; on ne pouvait faire voyager pendant le froid rigoureux ce pauvre animal qui souffrait déjà au Caire de la différence de la température de cette ville avec celle qu'il quittait, et pourtant l'hiver est plus doux là que l'été en France.

Ce fut M. Delaporte, le consul du Caire, infatigable quand il s'agit de la France, qui se chargea de le recueillir et de le faire soigner à Choubra, où il possède une maison de campagne.

C'est là que je l'ai vu souvent. On avait construit, exprès pour lui, une cabane, tapissée intérieurement avec des nattes, et on avait amassé à terre, beaucoup de sable fin recouvert de nattes, ce qui formait un coucher très-doux. Le lit de son gardien était près de lui et assez bas, de sorte que l'hippopotame dormait la tête appuyée sur les pieds de son maître, auquel il s'est attaché comme un chien fidèle.

Un bassin avait été creusé au milieu d'une enceinte entourée d'un treillage de palmiers; c'était la promenade et le bain de notre grosse bête. Le soir, l'hippopotame rentrait dans la cabane pour dormir; mais comme il ne peut vivre longtemps hors de l'eau, on avait préparé un appareil à vapeur pour tenir le bassin à la même température à minuit qu'à midi, et plusieurs fois pendant la nuit il se réveillait et allait se plonger dans son élément favori.

Quand vous le verrez, vous remarquerez qu'avant d'entrer sous l'eau, il a la faculté de fermer hermétiquement ses oreilles et ses narines. Il plonge alors avec volupté, disparaît sous les eaux pendant quelques minutes, revient à la surface, ouvre les narines pour respirer l'air avec une véritable béatitude, ses oreilles, pour écouter la voix de son maître et s'assurer qu'il est près de lui; puis, rentrant sous l'eau et en ressortant encore, par ce jeu continuel il trompe le chagrin de l'exil qu'il éprouve sans le comprendre.

Il est si doux, que nous entrions dans l'enceinte qui le renferme pour le voir de plus près, et il se promenait près de nous sans crainte; mais malheur aux enfants qu'il jetait à l'eau en passant et y retournait lui-même pour jouer avec eux. Il va sans dire qu'on riait de ces malices, parce que les petits Arabes étaient repêchés tout de suite, et quant à ces enfants-là, ils nagent dès l'enfance, et ne s'inquiètent de rien.

J'ai assisté aux repas de notre amphibie; trois fois par jour, on lui servait vingt-six litres de lait.

Il entendait fort bien l'annonce de son dîner, sortait de l'eau, et commençait à téter tout doucement, car je dois vous dire que ce gros animal était un pauvre nourrisson de six mois quand on l'a ravi à sa mère, et qu'il n'a pas encore un an révolu.

Un troupeau de cinquante chèvres fournissait ses quatre-vingts litres de lait; toutes ces nourrices l'ont suivi à Paris.

Quand nous voulions lui faire ouvrir sa large bouche, nous lui caressions les naseaux, il était fort sensible à cette caresse, alors il bâillait et nous montrait les pointes blanches de ses dents naissantes.

Moi qui avais vu si souvent et si facilement l'hippopotame à Choubra, je n'ai pu l'apercevoir que de loin à Paris, tant la foule des curieux était grande. J'aurais voulu causer avec le Nubien qui l'accompagne. Je sais que pour l'amener en France on avait installé un bâtiment exprès, afin qu'il pût toujours se baigner dans l'eau douce en traversant l'eau salée de la mer. Pour lui, rien de confortable n'a été épargné. Déjà, en Afrique, son voyage du fleuve Blanc au Caire avait coûté au pacha plus de cent mille piastres égyptiennes, c'est-à-dire plus de vingt-cinq mille francs de notre monnaie.

Si la rigueur d'un hiver à Paris ne coûte pas la vie à l'hippopotame et qu'il parvienne à son entière croissance, on sera bien étonné de voir dans tout son développement ce géant d'eau douce.

Je conviens facilement que presque tous les autres animaux du jardin des Plantes sont plus beaux de forme, de proportion, de couleur; mais l'hippopotame est un des plus intéressants, et j'ai saisi l'occasion de vous nommer M. Delaporte, parce qu'il s'occupe avec une véritable sollicitude d'augmenter de plus en plus nos collections d'animaux rares.

Que de gens traversent le jardin des Plantes en jetant à peine un œil distrait sur les merveilles qu'il renferme ! sur ces raretés du monde entier, offertes aux études des savants, aux observations des amateurs, et de tous ceux qu'une heureuse destinée attache au foyer domestique ; ceux-ci peuvent, en se reposant de leurs utiles travaux, s'instruire encore sans s'exposer aux dangers, aux fatigues des longs voyages et à la douleur des longues séparations.

Mme de G.....Y.

Economie Domestique.

Fécule de pommes de terre. — Les pommes de terre gelées ou gâtées sont aussi bonnes que les autres pour donner de la fécule. On les frotte sur une grosse râpe au-dessus d'un baquet plein d'eau ; on agite ensuite cette eau, on la coule à travers un tamis de crin, on jette ce qui n'a pas passé. On laisse la fécule se précipiter et on décante; on remet de nouvelle eau et on décante jusqu'à trois fois; puis définitivement on laisse la fécule à sec; on l'étend sur un drap, on la fait sécher au soleil jusqu'à parfaite dessiccation. On passe au tamis de soie et on met en sacs.

Bisque d'écrevisses. (potage). — Prenez de petites écrevisses; faites-les piler sans les faire cuire, mettez-les sur un feu vif, avec beurre, poivre, sel, muscade et mie de pain frais; une demi-heure de cuisson suffit; passez au tamis, ajoutez bouillon pour faire une bouillie liquide, faites chauffer, et versez sur des croûtons passés au beurre. Vous aurez ainsi un potage excellent et distingué.

Gâteau de raisins secs. — Prenez un litre de fécule de pommes de terre, mettez-la dans une terrine et faites un trou au milieu; mettez dedans deux hectogrammes de beurre frais fondu, un grain de sel et quatre œufs; remuez le tout en ajoutant du lait tiède, ajoutez des raisins secs égrénés, et *un peu de vinaigre ;* ne faites pas la pâte trop liquide; laissez-la reposer bien couverte pendant plusieurs heures, versez-la ensuite dans un moule bien beurré, avec feu dessus et dessous.

Pommes au beurre. — Prenez douze pommes d'espèce tendre, telle que le calville; pelez-les, ôtez le cœur, coupez-les en huit quartiers.

Mettez dans une casserole un morceau de beurre frais; faites blondir des croûtons dedans, ôtez-les, mettez les pommes dans le beurre; ajoutez sucre râpé, cannelle en poudre, faites cuire jusqu'à ce que les morceaux de pommes soient tendres et moelleux. Au moment de servir, ajoutez gros comme un œuf de beurre, faites-le fondre hors du feu. Versez vos pommes dans un plat, poudrez-les de sucre, glacez-les avec la pelle rouge, dressez les croûtons autour; servez chaud.

Esturgeon aux moules (plat hollandais). — Faites bouillir les moules comme de coutume. Faites fondre du beurre, mettez-y de la farine et faites un roux blond; ajoutez le poisson, sel, poivre, noix de muscade ; un quart d'heure avant l'entière cuisson, ajoutez les moules que vous avez ôtées de leurs écailles, mettez jus de citron et servez. (Ce plat ne peut réussir que dans les pays où les moules sont belles et fraîches.) On arrange de même dans le Nord une espèce de poisson à chair ferme qu'on appelle *ellebut.*

CORRESPONDANCE.

Vivent les fêtes en plein air ! le bruit des fanfares et les joyeuses chansons qui se mêlent au murmure de la feuillée..... et les théâtres, et les salles de bal sous la voûte des hautes futaies ! Vive donc la fête des Loges de Saint-Germain, la plus belle des fêtes des environs de Paris ! — Mais, qu'est-ce que les *Loges ?* vas-tu me demander. Aussi commencerai-je par te raconter l'origine de cette fête, et pour cela, il me faudra remonter un peu haut. Sache donc que cette belle forêt de Saint-Germain si charmante aujourd'hui, avec son parterre de fleurs et ses longues allées sillonnées de brillants équipages, était une des régions les plus impénétrables de ces bois qui couvraient tout le nord de la Gaule. Les Druides s'y livraient aux plus redoutables cerémonies de

leur culte, et la terreur était si grande, qu'au neuvième siècle encore, les hordes normandes, qui étaient l'effroi de toute l'Europe, ne s'aventuraient pas dans les profondeurs de cette forêt, et la contournaient pour venir mettre le siége devant Paris.

Ce fut deux siècles plus tard, en 1021, que Robert le Pieux fit construire dans la forêt un pavillon : rendez-vous de chasse ou saint pèlerinage, car les chroniques rapportent qu'il y existait déjà un petit oratoire consacré à Saint-Fiacre. Quant au mot des *Loges*, quelques historiens l'attribuent aux loges destinées à garder les chiens et les oiseaux de proie dont on se servait pour la chasse au moyen âge; d'autres le font venir des cabanes établies par les bûcherons sous la protection de la chapelle.

Ce qu'il y a de certain, c'est que plus tard, il y eut en cet endroit une habitation royale où venaient souvent se reposer les successeurs de Robert, et qu'en 1615 il ne restait plus que des ruines où René Puissant, un des serviteurs les plus dévoués de Henri IV, se retira pour finir saintement ses jours. Cependant Louis XIII n'oublia pas l'ami du feu roi et la fréquence de ses visites au vieux château des Loges, mit cette promenade à la mode pour le beau monde de la cour.

D'autres religieux imitèrent René et vinrent se joindre à lui dans cette paisible retraite; ce fut alors que les Augustins eurent l'idée de construire une église en ce lieu, et Anne d'Autriche, en reconnaissance de la naissance de son fils et de la victoire de Rocroy, voulut elle-même poser la première pierre du nouvel édifice.

Vers le même temps, le pape Innocent X accorda de grandes indulgences à tous ceux qui se rendraient à la chapelle de Saint-Fiacre; mais la véritable origine de la fête des Loges est due au curé de Saint-Germain, qui ordonna une grande procession annuelle, le jour de la fête de saint Fiacre.

Avec le temps et les événements, les usages changèrent et le pieux pèlerinage cessa tout à fait. Quant aux Loges, après bien des destinations diverses, le gouvernement racheta en 1811 les bâtiments et les dépendances du couvent; une maison d'éducation y fut établie pour des filles de militaires décorés de la Légion d'honneur, et prit le titre qu'elle porte encore aujourd'hui de Succursale de cette Maison Impériale de Saint-Denis, dont la première pensée vient de nous être racontée avec tant de détails intéressants par madame Ribbecourt.

Mais, revenons à notre fête des Loges de l'an de grâce 1853, et pour te faire une idée de ce coup d'œil aussi pittoresque qu'original, représente-toi une longue avenue de beaux arbres réunis entre eux d'un côté à l'autre de l'allée par des guirlandes ornées de fleurs, de feuillages, de drapeaux. Au soir, ce sont autant de cordons de feu en verres de couleur, et au bout de la route, au-dessus d'un portique, une immense croix de la Légion d'honneur également en verres de couleurs. — Là commence la fête; c'est comme une ville de tentes avec ses rues et ses places, — rues bordées de boutiques, et places couvertes de jeux de bagues, de loteries, de théâtres, d'escamoteurs, le tout à grand renfort de grosses caisses et de musiques de toutes sortes. — Dans les tentes, ce sont des bals, des cafés, des restaurateurs, et ici est le côté le plus pittoresque de la fête : au milieu des taillis, pétillent des feux qu'on alimente avec des troncs d'arbres entiers, et devant ces brasiers tournent trois ou quatre étages de broches gigantesques, surchargées d'une série de poulets et de gigots.

Ce n'est qu'assez avant dans la nuit que peu à peu les feux s'éteignent, que le silence se rétablit, et que la foule, s'embarquant comme elle peut dans les voitures, les omnibus, les charrettes, les véhicules de toutes façons, regagne lentement la ville à travers les avenues de la forêt.

Je crois bien que voilà la dernière fois que je te parlerai cette année de plaisirs champêtres. En attendant que nous reprenions notre causerie de la vie parisienne, je vais t'expliquer les patrons et les petits ouvrages que tu trouveras sur notre planche.

Nos 1, Col forme mousquetaire, dont le genre tout nouveau te plaira, j'en suis sûre, car il est simple et distingué; coupe deux morceaux de nanzouk ou de jaconas très-léger, prépare-les comme si tu voulais faire ce que nous appelions autrefois les *cols papier*; sur l'un des morceaux, dessine ce joli petit semé que je t'envoie, ensuite joins tes deux morceaux d'étoffe, fais tout autour deux rangs de piqûre et fais ta broderie au plumetis, prenant par conséquent tes deux doubles; si tu brodais seulement celui du dessus, tu risquerais fort que ta doublure fît des plis, car la broderie, quelque bien qu'on l'exécute, ne peut éviter de tirailler un peu l'étoffe; bien entendu que tu peux, selon ton caprice, varier la forme et le dessin de ce col.

2, Manchette assortie au col; ces manchettes se montent sur poignet brisé, qui à son tour s'adapte à une manche bouillon pas très-large, et se ferment par des boutons doubles en fantaisie.

3, Bande pour application que tu m'as demandée; M. Gilet me semble avoir bien saisi ta pensée; si tu trouvais cette bande un peu haute, tu pourrais, sans rien enlever à la grâce du dessin, supprimer la petite

branche du dessus; le col va suivre de près cette garniture; tu remarqueras que l'endroit des jours t'est indiqué.

4, Feston pour rideaux de mousseline; aucun ornement n'est plus gracieux et de meilleur goût pour les rideaux de vitres et même pour ceux des fenêtres (lorsque le travail n'effraye pas).

5, Modèle d'une chemisette, dont la garniture en mousseline brodée a un nœud de ruban très-étroit dans chaque creux des dents qui sont assez aiguës.

6, Manche dont le bas est orné de plusieurs rangs de bouillonnés séparés par un entre-deux; un volant de mousseline brodée retombe sur la main.

7, Manche en mousseline brodée : de chaque côté du bras, est un triangle de broderie entouré d'un ruban; autour de ce triangle, passant sur le bras, est un volant brodé, bordé d'une dentelle (ce qui, à mon avis, serait pour nous du superflu); deux nœuds de ruban sont placés de chaque côté sur le bras, et un autre à l'endroit où les rubans se rejoignent sous la manche.

8, Garniture au plumetis pour fichu paysanne.

9, Benoitte au plumetis.

10, Berthe gothique facile.

11, Nancy, point de rose.

12, J. P. R. point de rose.

13, S. C. R. plumetis ou feston.

14, E. B. sont les lettres que tu m'as demandées pour aller avec un mouchoir grappes de raisins.

15, W. K. broderie anglaise ou pois.

16, C. S. feuille de rose.

17, C. D. plumetis ou feston simple.

18, Dessous de lampe à arceaux en chenille; la carcasse se vend chez M. Marie Soudant 1 fr. 50 cent. la paire; il faut ensuite 4 fr. de chenille; tu vois que c'est un petit ouvrage peu coûteux; sa confection est très-facile, tu n'as qu'à entourer rang par rang tous tes petits arceaux avec ta chenille dont tu auras deux nuances, ayant soin de placer la plus foncée dans le bas; pour les petites fleurs qui sont dans l'intervalle des arceaux, il faut de la chenille laitonnée, peu importe la couleur, cela dépend de ton goût; pour les faire, tourne cinq fois la chenille à chaque pétale, puis tu poses dans le milieu des pistils jaunes, et tu consolides ta fleur en l'entourant en dessous d'une soie dédoublée; une fois le dessous de lampe terminé, on colle cette fleur à l'aide d'un peu de colle délayée dans de l'eau; pour monter ce dessous de lampe, tu sais t'y prendre, car je te l'ai expliqué il n'y a pas longtemps; tu n'as donc qu'à recouvrir le dessus de ton rond de carton avec de la soie, et le dessous avec de la percaline. Enfin l'on attache ce fond au rond de chenille.

Ici finit la petite édition.

19, Dessin d'écran avec couronne et chiffre pour devant de cheminée; il peut se faire en velours, en moire antique, en soie unie, en drap et en cuir, la broderie en soie peut être ou couleur sur couleur, ou d'une couleur tranchante, ou de plusieurs nuances; ce dessin, qui se fait au passé, doit être bien bourré; cela te rendra ce petit travail beaucoup plus facile.

20, Marguerite (plumetis) entouré de fleurs du même nom; effeuille-les en songeant à moi, et tu verras ce qu'elles te répondront.

21, J. C. brodées au cordonnet fin.

22, Couronne de marquise, avec ruban contenant le nom de Léontine.

23, Marie, broderie anglaise.

24, C. G. point de rose ou œillets.

25, Claire, au plumetis fendu.

26, Joséphine, feston, ou plumetis facile.

27, Canezou pour petite fille; ce canezou, montant et à manches longues, est destiné à remplacer ceux décolletés qui ne sont réellement plus de saison, si ce n'est pour la maison; cette même forme pourrait se faire en jaconas, les basques et les revers seraient ornés de garnitures anglaises.

28, La moitié du dos d'une veste d'automne; tu vois l'effet de cette veste sur l'une de nos jeunes filles assises autour de la table et à laquelle nous irons tout à l'heure faire une petite visite; ces vestes, qui se mettent aussi bien avec que sans corsages de robes, car elles ne sont pas tout à fait serrées à la taille, se font généralement en taffetas; celle de la gravure est entourée d'une guipure de velours, sous laquelle se trouve un transparent; si tu la voulais plus simple, tu n'aurais qu'à la border d'un effilé, ou d'un de ces larges galons sur lesquels il y a une grecque brodée en soie de couleur tranchante; pour jeunes femmes, ces petites vestes se garnissent d'une dentelle un peu haute, ou bien d'une quantité de très-petites que l'on pose en guise de ruche : c'est mousseux et très-élégant; si l'on veut rendre ces vestes tout à fait hiver, il faut les faire en velours et les border de fourrure : velours bleu ou vert, avec une bande d'hermine tout autour, c'est charmant; pour nous, ce qui est tout à fait à *notre portée*, c'est de faire une de ces vestes en taffetas, mais bordée alors par une bande de peluche haute de 10 centimètres; tu sais que l'on en trouve dans toutes les couleurs; pour faire cette veste, il faut 2 mètres 50 centimètres de taffetas, à 5 fr. 50 cent. ou 6 fr. le mètre, et 2 mètres de peluche à 5 fr. ou 5 fr. 50 cent. le mètre; quant à la façon,

je n'en parle pas, puisqu'il est convenu que nous faisons tout cela nous-mêmes.

29, Petit côté de la veste.

30, Devant : il se trouve un peu ouvert, mais rien n'est plus facile que de le fermer si tu le préférais.

31, Manche; la pince qui se trouve dans le bas est nécessaire si tu dois placer un revers, soit en peluche, soit autrement; tu pourrais aussi la laisser ouverte jusqu'à la saignée, ce qui te donnerait plus de facilité pour la passer lorsque tu aurais en dessous les manches de ta robe; bien entendu que dans ce cas, tu devrais continuer ton ornement tout autour de l'ouverture.

32, 33, 34, Trois bouillons pour faire des manches de robe; le premier, qui est le plus grand, se place à l'entournure du corsage, l'ampleur du haut et du bas doit être contenue dans un petit poignet ou bracelet; les entailles t'indiquent où l'ampleur doit commencer; si le corsage est en mousseline brodée, ce poignet ou bracelet sera formé d'un entre-deux brodé; si c'était de la mousseline unie, on pourrait remplacer l'entre-deux par un bouillonné dans lequel on passerait un ruban; pour les jeunes femmes qui feront ces manches à leurs robes, elles pourront séparer chaque bouillon par un agrément pareil à celui de la robe, mais plus petit; ces manches ne sont pas plus longues que les autres, et la sous-manche en peut être, ou de forme bretonne, ou duchesse, ou bien un bouillon.

35, 36 et 37, Bracelets ou petits poignets des bouillons.

38, Effet de cette manche une fois montée; le petit trait qui se trouve près des fronces de l'entournure t'indique la place où il faut passer un second fil, afin que les fronces étant contenues, le bouillon ne puisse se relever plus haut que l'épaule, ce qui serait peu gracieux.

39, Bonnet composé de valencienne et d'entre-deux. Dans le fond de ce bonnet et au milieu, se trouve placé un nœud d'où partent quatre entre-deux brodés et garnis de dentelle; ils viennent se terminer sur la dentelle qui forme le tour de la tête. Dans l'intervalle laissé par les quatre entre-deux, sont placés des nœuds de ruban; celui placé par derrière a des bouts flottants sur le cou; un autre rang de dentelle froncée passe sur le front et vient sur les côtés; ces deux rangs de dentelle sont séparés par des coques de rubans; les côtés de la figure sont aussi garnis de coques de larges rubans entremêlés de plus petits rubans, dont les bouts sont flottants; tous les nœuds de ce bonnet sont faits avec des rubans de deux couleurs.

40, Berthe en dentelle; cette Berthe est composée de trois rangs superposés, sous chacune de ces rangées de dentelle est posé à plat un ruban rose qui forme transparent. Ces rubans se croisent sur le milieu de la poitrine, de manière à ce que de chaque côté les trois bouts retombent l'un sur l'autre en inégale grandeur, celui du haut est le plus petit, le second un peu plus long, et le troisième se prolonge assez pour retomber un peu sur la jupe; au haut de cette Berthe une très-petite dentelle est froncée et forme la tête.

41, Bonnet composé également d'entre-deux et de valencienne; celui-ci est à fond rond et il est formé par des dentelles et des entre-deux placés alternativement et tournant en colimaçon; deux rangs de dentelles partent du dernier entre-deux et sont séparés par des coques de rubans; sur les côtés des nœuds à bouts flottants, par derrière un nœud à bout cache l'endroit où viennent se réunir les différents entre-deux qui forment le fond de bonnet; brides de larges rubans.

42, Petite pochette pour l'ouvrage, composée de paille et de laines de différentes couleurs formant des carreaux; après avoir coupé le modèle de la pochette, commence un des carreaux comme si tu voulais faire un petit point, c'est-à-dire ne prenant qu'un fil et en biais; continue ainsi jusqu'à ce que tu arrives au nombre de huit fils; alors, tu vas en diminuant et tu termines comme tu as commencé par un fil; ce carreau fini laisse, entre ce carreau et l'autre, une séparation de huit fils; ce vide sera rempli par une paille qui aura cette largeur et que tu coudras dessus; tu n'auras pour cela qu'à la retenir par les bords, mais je t'engage à ne poser cette paille que lorsque tu auras terminé le reste; c'est bien plus commode. Tu feras tes carreaux de différentes couleurs. La pochette qui m'a servi de modèle et dont madame Marie Soudant, toujours obligeante et gracieuse lorsqu'il s'agit de notre journal, a bien voulu me donner l'explication, était composée de carreaux rouges, verts et bleus, le tout contrarié par les carreaux de paille qui sont eux-mêmes couverts par une laine noire posée en *Croix de Malte;* cette laine, qui est croisée, est retenue dans le milieu par une autre laine d'une couleur tranchante. Quant à la monture, rien de plus simple : tu plies ton ouvrage de façon à ce que ta patte reste rabattue, tu la doubles de satin ou de toute autre soie, tu caches ta couture, ou par une petite ganse, ou par un ruban ruché; ensuite tu fais une bride et tu poses un bouton; si mieux tu aimes, place un ruban que tu tournerais autour; mais ce ruban qui, au bout de deux jours, fait la corde n'a rien de très-joli; pour l'exécution, tu vois que cet ouvrage est facile. Quant aux fournitures, il te faut un petit



Journal des Demoiselles.

Boulevard des Italiens, 1.

— année. N° X.



Journal des Demoiselles.

Boulevard des Italiens, 1.

21e année. N° X.

écheveau de chaque couleur de laine, 3 mètres de paille à 15 cent. le mètre, 25 centimètres de canevas uni du n° 22, et 50 centimètres de gros cordonnet ou ganse, pour mettre sur la couture. Au magasin de la Religieuse, cette monture coûte 1 fr.

43, Bonnet en dentelles; sur le sommet de la tête est une pointe en taffetas recouvert de petits galons en velours festonnés.

44, Pelisse en mousseline brochée, objet qui n'est plus de saison, mais ce modèle peut servir aux jeunes femmes, qui pourront le faire en taffetas, remplaçant les volants de mousseline brodée par des volants de dentelle noire. On peut aussi mettre un large velours au-dessus de chaque dentelle.

45, Guimpe en mousseline ornée de dentelle et de ruban.

Il me reste maintenant à te présenter nos deux gravures. Or, je commence par droit d'aînesse, et je viens surprendre ces quatre jeunes filles absorbées par la lecture du Journal des Demoiselles : celle qui a un chapeau paraît vouloir partir, examinons-la vite avant qu'elle ne nous échappe; son manteau est en drap forme Talma, mais très-court, des rubans écossais sont posés dans toute la longueur, il y en a onze; il faut pour cette garniture de 8 à 9 mètres de rubans ou de velours, car l'une et l'autre de ces garnitures se font également; col en mousseline brodée; chapeau de taffetas bouillonné, les rubans du dessus viennent rejoindre les nœuds placés sous la passe. Celle qui est assise à sa gauche, et qui semble tout oreille à ce que disent ses compagnes, a une robe en foulard, une chemisette suissesse, manches bouillon avec entre-deux et garniture tombant sur la main, un petit cœur en turquoise suspendu à un velours est son seul bijou ; sa coiffure est en ruban uni n° 5, trois rouleaux traversent la tête et retiennent les nœuds placés de chaque côté. Quant à la petite propriétaire de la veste dont je t'ai donné tous les détails, sa robe est en popeline à carreaux satinés, corsage montant fermé par des boutons en pierre de fantaisie lilas, col droit et nœud de ruban, cheveux à racines droites, coiffure en ruban de taffetas avec liséré de velours, les nœuds des côtés sont reliés entre eux par une petite fanchon toute ronde en dentelle noire. Nous n'avons plus maintenant qu'à examiner cette grande et belle jeune fille appuyée sur son fauteuil; elle porte une robe de soie, jupe unie et corsage montant avec un large velours croisé sur la poitrine et venant se perdre dans les plis de la jupe, ce velours est bordé jusqu'à la ceinture par une petite dentelle; manches fendues et ornées d'une bande de velours, d'une dentelle et d'un nœud de velours, col en dentelle de Venise, nœud de velours, et manches bouillon avec poignet brodé; mouchoir de batiste à festons; coiffure à la Valois avec boucle tombant dans le cou, un chou formé par des dentelles noires est posé de chaque côté un peu en arrière de la boucle de cheveux ; ils sont fixés par un velours qui passe sur le sommet de la tête.

Laissons là nos demoiselles auxquelles nous n'avons plus rien à demander, et allons voir le célèbre Guignol qui se livre à ses joyeuses évolutions... les petits spectateurs ont des toilettes qui méritent d'être examinées en détail : la petite fille portant un ballon dans l'une de ses mains, a une robe de mousseline avec deux volants brodés; ces volants forment tablier et sont relevés par un bouillon dans lequel on a passé un ruban; le corsage, qui semble très-ouvert, ne l'est cependant pas beaucoup, puisque la pièce sur laquelle sont placés les rubans en fait partie; les basques non coupées sont ornées d'une garniture et d'un bouillonné, ce qui fait sur la jupe l'effet d'un troisième volant; des nœuds tombants se retrouvent sur le corsage, sur la jupe, et de chaque côté des épaules. La même broderie que celle de la robe borde le pantalon. L'autre petite fille assise à son côté porte une robe écossaise, un corsage de velours fermé par des brandebourgs; les manches mousquetaires ont également des brandebourgs; sous-manches en mousseline unie; col forme François Ier; ses cheveux légèrement relevés, partagés par le milieu et réunis en tresse, sont roulés de chaque côté des joues. Enfin la dernière petite personne à gauche a une robe à volants à disposition, une pelisse de velours avec un bord de plumes, et un chapeau orné de velours et de ruban. Quant à notre Ecossais, je te l'abandonne; tu sais aussi bien que moi de quoi se compose ce costume traditionnel. Le jeune *homme* placé derrière lui, et qui me semble être la personne la plus sérieuse de cette respectable assemblée, porte une veste de drap avec revers de velours brodés en soutache; la jonction du velours au drap est cachée par une rangée de boutons en passementerie, gilet en piqué, cravate de taffetas et chapeau de soie. Le petit garçon qui s'est hissé sur une chaise pour ne rien perdre du spectacle, porte une blouse ou veste avec jupe, comme tu l'aimeras le mieux; elles sont l'une et l'autre décorées par de petites pattes en velours fixées dans le bas par un bouton; guêtres en drap, et casquette de velours.

C'est une série de nouveautés et de surprises, vas-tu dire... en effet, après le bouquet de fleurs que tu as reçu avec le dernier numéro, voici aujourd'hui une petite planche composée d'ouvrages en applications de



dessiné par Moynier d'après N. Poussin. Roesin imp. r. S. Victor, 100. gravé par Nargeot

MOYSE SAUVÉ DES EAUX.

NICOLAS POUSSIN.

I

Le Poussin!... A ce nom si grand et si pur, l'âme s'émeut et le souvenir se reporte sur tant de chefs-d'œuvre que le Louvre possède au nombre de ses plus inestimables richesses; et non-seulement on honore le noble génie qui, du sein même de la terre étrangère, illustra sa patrie, — mais encore, on vénère cet esprit si délicat qui se maintint constamment dans une sphère élevée et ne chercha ses inspirations qu'aux meilleures sources.

Deux cents ans ont passé sur cette gloire, sans l'altérer; les hommages universels n'ont cessé de lui être rendus. Tous les écrivains qui ont consacré leurs méditations à l'histoire des arts, ont été unanimes à payer un juste tribut d'éloge au Raphaël français, et on aime à retrouver cette même expression de respect chez Félibien, Bellori, Torrigio, Passeri, Dargenville, Maria Graham, Reynolds, et de nos jours, Eugène Delacroix. Dans ses *Observations sur quelques peintres*, Taillasson a placé ces lignes dont nous aimons à faire l'introduction de notre travail : « Les amateurs » des arts ne peuvent entendre prononcer » le nom du Poussin sans éprouver un sen- » timent de vénération... Le Poussin est le » plus sage des peintres, et, sans contredit, » un des plus savants: ses tableaux sont » remplis de pensées; et plus on a de dignité » et d'élévation dans l'âme, mieux on sent » ses idées, et plus elles en font naître de » nouvelles... Ses tableaux excitent à la » vertu, soit par le choix des sujets, soit » par la manière dont il les a rendus. Cor- » neille et le Poussin ont tant de rapports » entre eux, par la beauté mâle de leur » génie, qu'ils semblaient devoir naître » dans la même contrée. Honneur à l'heu- » reuse province qui vit s'élever de son sein » et l'un de nos plus célèbres poëtes et le » plus grand de nos peintres! »

———

II

Vers l'année 1616, un vieux gentilhomme était assis dans la modeste salle revêtue de boiseries où il recevait ses amis, ses anciens compagnons d'armes. Les fatigues de la guerre l'avaient brisé sans l'enrichir; mais quelque rude qu'eût été sa vie, il n'en avait pas moins conservé une sérénité parfaite. En face de lui, sa femme, Marie de Laisement, filait avec activité, comme les bonnes ménagères du dix-septième siècle. Le silence n'était interrompu que par les exclamations de douleur que la goutte arrachait à Jean Poussin; celui-ci, pour se distraire et oublier un peu son ennemie, se jetait dans les souvenirs de sa carrière agitée.

« Ah! ma chère Marie, disait-il, on ne s'enrichit pas sous le harnais. J'ai pourtant tenu la campagne pour leurs Majestés Charles IX, Henri III et Henri IV... Me voilà bien avancé! sauf notre maisonnette des Andelys, que tu tiens de ton père, simple procureur, que possédons-nous?

— Nous possédons un trésor, répondit simplement la dame.

— J'entends : notre fils Nicolas. Ah! c'est un excellent sujet, il faut en convenir : appliqué, intelligent, doux et honnête. Mais je regrette qu'il ne se soit pas senti d'attrait pour les lettres latines que je lui aurais enseignées moi-même, et qu'il n'ait de plaisir qu'à tenir un pinceau.

— Que voulez-vous? c'est sa passion, et en voulant être peintre il ne fait de mal à personne.

— A personne... excepté à lui-même.

— Expliquez-vous, Jean; vous m'effrayez. »

Le vieux gentilhomme, de son côté, tourna gravement les yeux vers sa rapière et son baudrier qui étaient accrochés à une panoplie.

« Sans doute, reprit-il, le métier des armes n'enrichit pas, mais il a ses hasards, ses chances favorables; avec de la noblesse, du courage et de la force, il

peut conduire aux grades; tandis que l'art de peindre est, à tout prendre, un triste métier. Rarement il est accordé d'y briller; et quand les plus célèbres y ont langui, que doit-il advenir à celui qui est inconnu et qui n'a pas même de talent?...»

En ce moment, un troisième interlocuteur vint se mêler à la conversation et en changer le cours. Il portait sur son visage animé un air de gaieté et d'assurance.

« Ah! ah! dit-il en entrant familièrement comme un habitué de la maison, voilà messire Jean Poussin qui en est encore aux prédictions sinistres.

— C'est vous, mon cher Quentin Varin! Vous arrivez à propos pour entendre ce que je pense de la peinture et des peintres.

— J'ai fort bien entendu; et je ne suis pas fâché de pouvoir combattre un peu ce que je me permettrai d'appeler vos préjugés. Avouez-le, vous croyez qu'un gentilhomme déroge en exerçant l'art sublime des Titien et des Léonard de Vinci.

— Oui, j'ai eu longtemps cette idée; mais, à la voix de Marie, je l'ai abandonnée. Une seule crainte me domine à présent: celle de voir mon fils malheureux.

— Lui! rassurez-vous. Dieu merci, mon élève ne manquera pas ici d'occasions de travail; je lui ai enseigné à peindre à la détrempe; il y excelle. Et comme la cathédrale et les couvents de ce pays me demandent sans cesse des tableaux, Nicolas pourra m'y aider activement.

— Allons, vous me rendez quelque confiance, dit le vieux guerrier. Voyons, maître Quentin, prêtez-moi l'appui de votre bras pour que je fasse un tour de jardin; en causant, vous me développerez vos plans d'avenir pour mon fils. »

A peine le peintre et le gentilhomme étaient-ils sortis, que la bonne Marie se rendit à l'extrémité de la maison, jusqu'à une petite chambre où elle était certaine de trouver son fils. Elle croyait le surprendre au milieu de son labeur assidu: mais contre son attente et contre l'habitude, elle le surprit dans l'inaction, rêveur et le visage appuyé sur une de ses mains.

En entendant sa mère, il releva le front et parut honteux d'avoir été aperçu dans cet état de prostration. Mais Marie, avec l'intelligence du cœur, devina une peine, un chagrin caché, et sollicita l'aveu de ce secret.

« Qu'as-tu donc, mon enfant? s'écria-t-elle. Ne crains rien, fais-moi ta confidence. Ce n'est pas en moi, qui ai toujours défendu ton goût, que tu rencontreras le blâme et la sévérité. Te faut-il quelque chose? as-tu besoin de pinceaux, de couleurs? Nous sommes pauvres, mais pour toi nous savons bien nous imposer quelques privations.

— Non, ma bonne mère, répondit tendrement Nicolas en fixant sur Marie ses beaux yeux pleins de feu et de tendresse, je n'ai aucun besoin matériel. L'aveu que vous me demandez me coûte beaucoup; car je sais d'avance qu'il vous affligera. Cependant, si j'hésitais à le faire, je manquerais au devoir de la franchise.

— Eh bien?

— Eh bien, j'en suis arrivé à un temps d'arrêt, pernicieux pour mon avenir; l'excellent Quentin Varin, envers qui j'aurai une reconnaissance éternelle, ne peut plus rien m'enseigner; je ne trouve plus dans ses conseils un aliment suffisant à mon ardeur pour l'étude; j'étouffe dans notre petite ville des Andelys, où me manquent les éléments d'instruction et des modèles variés. C'est Paris, Paris seulement qui me donnera tout cela!

— O ciel! qu'as-tu dit!... Comment! tu nous quitterais! tu nous causerais cette cruelle douleur!

— De grâce, ma bonne mère, ne parlez pas ainsi, vous m'ôteriez toute ma force. Ne croyez pas qu'il y ait chez moi un désir insensé de changement, que j'aspire à m'éloigner uniquement pour voir du pays. Ce serait l'acte d'un mauvais fils; et jamais Nicolas Poussin ne sera un fils ingrat. Dans le plan que j'ai formé, il n'y a que le juste désir de l'étude et des progrès.

— Je te comprends, mon fils, objecta Marie. Cependant, écoute-moi: maître Quentin a du mérite; il a brillé tour à tour à Amiens et aux Andelys... »

Le jeune homme sourit avec finesse et douceur.

« Pardon, dit-il; mais à Rome et à Florence, il faut bien d'autres titres. Oh!

excusez-moi, je vous cause du chagrin... Mais tenez, voici qui justifiera mes paroles. »

Nicolas tira soigneusement d'un carton quelques estampes d'après Raphaël et Jules Romain, et il les étala sur une table.

Marie de Laisement, quoiqu'elle fût étrangère aux arts, ne put maîtriser un mouvement d'admiration : jamais elle n'avait rien vu d'aussi beau.

« Voilà les maîtres! s'écria le jeune homme, dont le visage s'était illuminé d'enthousiasme ; voilà les chefs-d'œuvre !... O cachet du génie ! ô sublime hauteur où il peut être donné à quelques-uns d'atteindre !... vous comprenez maintenant, ma mère, que je n'arriverai jamais au but si je ne puis un jour observer de près des modèles de ce genre. »

La pauvre femme pencha la tête et tomba dans de pénibles réflexions. Mille terreurs assiégeaient son esprit.

« En admettant, dit-elle enfin, que ton père, sur nos instances, veuille bien consentir à ton départ, songe combien de périls te menacent dans cette existence d'isolement. Qui te protégera ? Nous n'avons pas d'amis si loin. Aux jours d'affliction, qui te consolera?

— Votre souvenir.

— Qui te soutiendra dans ton travail ?

— L'amour de la gloire.»

Les objections de Marie faiblissaient : le jeune artiste devint pressant, persuasif, éloquent. Il n'invoquait que son besoin de bons maîtres, d'utile direction ; il comptait courageusement d'avance les privations, les souffrances, la lutte.

Il acceptait ce qui, en effet, devait remplir sa vie !

La résistance du père fut longue : mais Marie, malgré sa douleur, plaidait la cause du pèlerin de la peinture; et sa voix finit par être entendue.

III

Le voilà enfin à Paris, dans cette ville où il espérait rencontrer cet idéal et cette perfection, but et effort de toute sa vie. Mais l'art à peine importé d'Italie, y avait déjà dégénéré : ni Jean Cousin ni Fréminet n'avaient formé d'élèves dignes d'eux.

Un peintre de portraits, Ferdinand Elle, de Malines, puis Lallemant, artiste lorrain, reçurent successivement Poussin dans leur atelier, sans que le jeune homme pût trouver dans leurs conseils une révélation de ce grand sentiment de l'art dont il portait l'instinct en lui.

Il arriva qu'un jour certain gentilhomme de Poitou vit travailler notre artiste : aussitôt il se lia avec lui, et voulut absolument l'emmener dans sa province, en lui promettant monts et merveilles.

« Je vous amène, dit le gentilhomme à sa mère, un artiste plein de mérite. »

La bonne dame, traduisant le mot d'*artiste* par celui de domestique, n'eut rien de plus pressé que de confier à Poussin les soins économiques de la maison. Aussi le séjour de Nicolas en ce château ne se prolongea-t-il point. Il revint à pied, s'arrêtant dans les villages pour faire les enseignes de cabaret, par lesquelles il payait son gîte. Enfin, dénué de ressources, malade, presque découragé, il regagna Paris. La première personne qu'il y retrouva fut Philippe de Champaigne, jeune aussi et déjà initié aux traditions de la peinture flamande. Ils s'étaient connus et appréciés mutuellement par la double sympathie du talent et du caractère.

« C'est toi enfin ! s'écria Philippe. Je savais bien que tu nous reviendrais.

— Hélas ! dit Poussin, Paris n'est pas la terre promise : on n'y rencontre pas de protecteurs; les grands seigneurs, absorbés dans des querelles de cour, ont abandonné les glorieuses traditions de François Ier. C'est à Rome que je veux me rendre, à Rome, cette terre classique de l'inspiration. Mais d'abord, j'ai besoin de me retremper dans la maison paternelle. Il me faut revoir mes chers parents, fût-ce pour la dernière fois. Ainsi, Philippe, adieu encore, ne m'oublie pas. »

Peu de jours après, on eût pu entendre Marie de Laisement s'écrier avec joie : « Te voilà donc, mon pauvre fils; tu n'as pas fait fortune.

— C'est que la fortune ne m'attendait pas à Paris, tandis que Rome me la promet.

— Hélas! se dit la mère, c'est une illusion de plus. »

Mais Quentin Varin était accouru; il avait contemplé les esquisses de son ancien élève, et applaudissant avec générosité, il loua le jeune homme de ses progrès et de sa persévérance.

Un an de séjour aux Andelys permit à Poussin de se remettre de ses premières épreuves et d'amasser un petit pécule, en multipliant des ouvrages faits à vil prix.

IV.

Le voyage à Rome, tant rêvé, est enfin commencé : l'artiste est arrivé à Florence; mais là, le terrain était occupé par des hommes en renom, et qui, suffisant à tous les travaux, en recueillaient tous les avantages.

Il fallut revenir à Paris, et encore une fois, Philippe de Champaigne accourt à sa rencontre.

« Décidément, mon cher Poussin, je crois que tu n'es pas né pour vivre à Rome, et que, semblable à Moïse, tu ne verras la terre promise qu'en rêve; mais rassure-toi : j'ai reçu une bonne commande, la décoration de plusieurs appartements au Luxembourg, sous la direction de maître Duchesne. Aujourd'hui je te présenterai à lui, et demain tu travailleras avec moi. »

Docile à la voix de son ami, Poussin entreprit cette tâche; mais Duchesne avait toute la jalousie de la médiocrité, et, au bout de quelque temps, il força ses deux émules d'abandonner la partie.

De nouveau, Poussin entreprit le voyage de Rome. Cette fois, il ne dépassa point Lyon, où il tomba malade. Il dut renoncer à ce voyage commencé avec tant de joie, d'ardeur et d'enivrantes espérances. Il fallait dire adieu à cette gloire tant rêvée, à tous ces projets, à toutes ces aspirations de la jeunesse et du talent.

Il rentra ainsi à Paris, pauvre, rebuté, méconnu, sans ressources, sans courage.

Cependant une circonstance imprévue, inaccoutumée en ce temps : un concours va révéler Poussin à la France!

En 1623, les jésuites voulurent célébrer avec pompe la canonisation de saint Ignace de Loyola et de saint François-Xavier, leurs patrons, et consacrer dans une suite de tableaux, les principaux événements de la vie de ces deux saints. La lice était ouverte; Poussin s'y présenta. En six jours, il produisit six tableaux, grâce à l'habitude qu'il avait acquise de peindre à la détrempe.

Il n'y eut qu'un cri d'admiration : un grand artiste venait de surgir!

Dès ce moment, Poussin se vit recherché par les amateurs et entre autres par le cavalier Marini, célèbre poëte napolitain, que Marie de Médicis avait attiré en France. Non-seulement Marini, qui jouissait de la faveur des principaux personnages de la cour, les fit connaître à Poussin, mais encore il voulut l'établir dans sa propre maison; là, durant des heures entières, il se tenait assis auprès du chevalet de son nouvel ami, le regardant peindre et l'initiant en même temps aux beautés de la littérature ancienne, et aux inspirations des grands poëtes de l'Italie.

Or, un jour le cavalier Marini éprouva le mal du pays. Précisément, le cardinal Maffeo Barberini, dont il avait été l'ami, venait d'être élevé à la papauté sous le nom d'Urbain VIII. Marini espéra trouver en lui un protecteur pour Poussin, et en même temps lui assurer un brillant avenir. Il pressa donc celui-ci de l'accompagner à Rome; Poussin, qui cependant avait alors à Paris une existence facile et des travaux nombreux, écouta la voix du poëte, ou plutôt il écouta son ancien désir.

Ce fut au printemps de 1624 qu'il arriva à Rome : il avait trente ans.

V.

Chaque jour, dans les *villas*, dans les places, dans les églises de Rome, on voyait un homme au costume modeste, mais à la physionomie noble et inspirée, étudiant les monuments antiques, les chefs-d'œuvre modernes, observant les effets de lumière et tous les phénomènes de la nature. Il avait pour compagnons habituels de ses excursions laborieuses François Duquesnoi et

l'Algarde, tous deux sculpteurs, tous deux aussi pauvres que lui.

Est-il besoin de nommer Poussin? Marini l'avait présenté au cardinal Barberini, neveu du pape Urbain VIII, en lui disant: *Vedrete un giovane chi ha una furia di diavolo;* mais le résultat des recommandations de Marini avait été nul, à cause du départ précipité du prélat pour ses légations de France et d'Espagne; et Poussin avait dû vendre pour 14 écus deux grands tableaux de bataille, pour 2 écus une figure de prophète, et enfin pour 60 écus cet admirable tableau de la *Peste des Philistins,* que, peu de temps après, le cardinal de Richelieu s'estima heureux d'avoir pour 1,000 écus.

C'est qu'alors l'école du Guide, plus gracieuse que sévère, régnait souverainement, et que les adeptes de ce maître dominaient par leurs clameurs toute autre influence. Est-ce la nature douce et paisible de Poussin qui eût pu essayer une lutte contre cette turbulence, dont l'audace allait jusqu'à discréditer et même nier le génie du vieux Dominiquin?

Poussin entreprit alors la tâche la plus courageuse comme la plus touchante: celle de venger l'auteur de la *Communion de saint Jérôme.*

En ce moment, public et artistes se pressaient dans l'église de Saint-Grégoire, où le Guide et le Dominiquin avaient exécuté concurremment deux sujets du *Martyre de saint André;* ces deux tableaux, placés l'un en face de l'autre, représentaient: celui du Dominiquin, la *Flagellation du saint avant le supplice;* celui du Guide, le *Saint conduit au martyre.* C'est ce dernier seul qu'on vantait, c'est de ce dernier qu'on multipliait les copies.

Poussin arrive à son tour. Sans s'occuper des regards d'envie qui se fixent sur lui, sans paraître entendre les railleries dont on le harcelle, il s'installe devant le tableau de la *Flagellation,* et en entreprend la copie avec une application extraordinaire. Chaque jour, il était à l'œuvre le premier et il y restait le dernier.

Un matin, l'église étant déserte encore, Poussin, qui peignait déjà, entendit un bruit de pas. Il se retourna et aperçut un vieillard qui venait droit à lui. Ce vieillard était pâle, et paraissait aussi affaissé sous le poids des chagrins que sous celui de l'âge. Pénétré de respect, Poussin n'osait lui adresser la parole: tour à tour le vieillard contemplait le tableau original et la copie de cette toile si belle, dédaignée par la foule, jusqu'à ce qu'enfin des larmes abondantes remplirent ses yeux. Alors il s'avança vers Poussin et lui tendit les bras.

Lorsque l'émotion lui permit de prendre la parole, le vieillard donna l'explication de cette scène en se nommant.

« Honneur à toi, dit-il, ô mon fils, à toi qui t'es écarté du sentier où se précipite le vulgaire, à toi qui as courageusement méprisé les cris de la cabale; honneur à toi, qui n'as pas craint d'être avec celui qui est tout seul!

— O ciel! seriez-vous.....

— Je suis Zampieri, dit le Dominiquin. »

Poussin voulut se prosterner devant le maître méconnu. Mais celui-ci le retint et l'embrassa de nouveau, en disant:

« Si je me félicite de ta louable entreprise, c'est moins pour moi qui ai appris à me passer de la faveur des hommes, que pour toi: car cette action, en dénotant la force et l'élévation de ton caractère, est à mes yeux un indice de ton avenir. Il est beau dans la jeunesse de savoir s'isoler de la brigue, de fuir une vogue passagère, et de dédaigner des succès trop faciles. On me croyait mort, toi-même tu le pensais aussi; et cependant tu m'as aimé, bien que persécuté et avili. Le ciel te tiendra compte de cette action. En attendant, dis-moi, es-tu encouragé à Rome?

— J'y suis repoussé.

— Et cependant, n'est-ce pas toi qui t'appelles Nicolas Poussin?

— Quoi! vous me connaissiez, maître?

— Maître! répéta le Dominiquin en souriant; tu en seras un à ton tour. Oui, je te connaissais; car j'ai vu chez le marchand qui l'a acquis à vil prix, ton tableau de la *Peste des Philistins.* Oui, je te connaissais; car c'est toi qui, invité par des moines ignorants à gratter et repeindre ma *Communion de saint Jérôme,* as sauvé mon œuvre chérie et l'as fait replacer avec honneur au lieu d'où on l'avait retirée pour la reléguer dans un grenier! Ne t'étonne donc point si je

me considère désormais comme ton père. Mon atelier existe encore, en dépit des envieux. Ce sera ton refuge, tu en seras toujours l'hôte bien-aimé. »

De ce jour, en effet, Poussin travailla chez Zampieri.

Mais il s'était fait autant d'ennemis qu'il y avait de peintres à Rome; et ceux-ci, faute d'avoir le courage de l'attaquer, payèrent des assassins.

Un soir, en effet, au détour d'une rue sombre de Monte-Cavallo, on entendit ce cri sinistre : Voilà notre homme! A mort, à mort l'étranger! Et à ces mots avait succédé un cliquetis d'épées et un trépignement de pieds. Poussin, car c'était bien lui, Poussin était brave et soutenait vaillamment la lutte, en se servant avec habileté de son carton à dessin, comme d'un bouclier. Il avait déjà reçu une blessure à la main et son attitude imposait toujours aux assaillants, lorsque, prenant lui-même l'offensive, il fond sur eux et s'ouvre un passage. Enfin il arrive chez lui, et c'est pour tomber malade, par suite de tant d'émotions, de fatigues, de travaux et de misères.

Un ange veillait à son chevet.

« Où suis-je? demanda Poussin en reprenant connaissance.

— Chez des amis, répondit une voix douce et qui semblait venir du ciel; chez des compatriotes. Ne vous occupez de rien, tranquillisez-vous et guérissez promptement, pour reprendre le noble exercice de votre art.

— Je veux connaître le nom de mes bienfaiteurs.

— Mon père s'appelle Jacques Dughet.

— Et vous, mademoiselle?

— Moi, mon nom est Marie.

— Marie, comme ma mère bien-aimée!

— J'ai un frère qui admire vos œuvres. Gaspard a essayé plus d'une fois de copier vos paysages. C'est lui qui, avec moi, est chargé de vous donner des soins; mais en ce moment, il n'ose se montrer.

— Approchez, mon ami, dit affectueusement le peintre. Il est bon de voir ceux qui nous aiment. »

Un jeune homme s'avança timidement, les joues couvertes de rougeur, et effleura de ses lèvres la main que lui tendait Poussin.

Il s'établit une intimité véritable entre ces trois êtres. Tantôt Marie faisait des lectures au convalescent; tantôt Gaspard avait avec Poussin des entretiens pleins d'intérêt sur cet art qu'ils chérissaient tous deux également. Enfin, Nicolas avait trouvé une famille! la reconnaissance l'attacha par des liens indissolubles à ceux qui spontanément l'avaient secouru; et quoique Jacques Dughet fût de condition assez humble, l'artiste voulut prendre pour femme celle qui lui avait prodigué les soins d'une mère. A défaut d'enfants, il adopta ce Gaspard Dughet qui, sous le nom de Guaspre Poussin, s'est immortalisé dans le paysage, à côté de son glorieux homonyme.

Désormais notre artiste pouvait goûter le repos dans une petite maison qu'il avait acquise avec la dot de sa femme sur le mont Pincio, dans une des plus belles et des plus poétiques positions de Rome, à côté de la demeure de Salvator Rosa et en face de celle de Claude Lorrain.

VI.

En même temps que Poussin rencontrait des affections vraies, la fortune semblait vouloir cesser de le persécuter. Le cardinal Barberini revint à Rome, et, se déclarant son protecteur, le chargea d'ouvrages importants. La puissante famille *del Pozzo* prit également le grand artiste sous son patronage. La première partie des *sept Sacrements* fut faite pour le commandeur del Pozzo, la seconde pour M. de Chantelou, maître d'hôtel de Louis XIII; — le *Camille renvoyant les enfants des Falisques*, pour M. de la Vrillière, secrétaire d'État; un *Triomphe de Neptune*, pour le cardinal de Richelieu.

Le ministre souverain conçut alors pour Nicolas Poussin une admiration telle qu'il pressa M. des Noyers, secrétaire d'État, d'engager fortement l'artiste à revenir à Paris et à s'y fixer.

C'était une proposition séduisante; elle effraya Poussin qui, dans sa retraite, n'avait plus d'autre souci que de multiplier ses chefs-d'œuvre. C'est dans ses *Lettres*,

cet inestimable recueil (1) où l'on peut dire qu'il s'est peint lui-même, qu'on trouve la trace de ses hésitations, de ses frayeurs, de ses scrupules d'honnête homme. Or, voici ce qu'il écrivait à M. de Chantelou, son ami dévoué, le confident de toutes ses pensées :

« Pour la résolution que monseigneur » des Noyers désire savoir de moi, il ne » faut pas s'imaginer que je n'aie été en » grandissime doute de ce que je dois ré» pondre; car, après avoir demeuré l'es» pace de quinze ans entiers en ce pays-ci, » assez heureusement, mêmement m'y » étant marié et étant dans l'espérance d'y » mourir, j'avais conclu en moi-même de » suivre le dire italien : *Chi stà bene non si* » *muove*...., je vous supplie donc, s'il se » présente la moindre difficulté en l'accom» plissement de notre affaire, de la laisser » aller à qui la désire plus que moi.

» .... Depuis que j'ai résolu de partir, » jusqu'à maintenant, j'ai eu l'esprit fort » peu en repos; mais au contraire, quasi » perpétuellement agité, car j'estime d'avoir » fait une grande folie en donnant ma pa» role et en m'imposant l'obligation, dans » un temps où j'aurais plus besoin de repos » que de nouvelles fatigues, de laisser et » abandonner la paix et la douceur de ma » petite maison pour des choses imaginai» res qui me succéderont peut-être tout au » rebours. Toutes ces choses m'ont passé » et me passent tous les jours par l'enten» dement, avec un million d'autres plus » peinantes; et néanmoins je conclurai tou» jours de la même manière, c'est à savoir » que je partirai, et que j'irai à la première » commodité, en même état que si on vou» lait me fendre par la moitié et me sépa» rer en deux. »

Il s'écoula du temps avant son départ. C'est que pour Nicolas Poussin, Rome, où il jouissait d'une gloire désormais incontestée et où il avait ses affections de famille, était maintenant la patrie.

Pendant quelques jours, il s'enferma dans son atelier; puis, y introduisant sa femme, il lui dit avec tendresse :

(1) Collection de lettres de Nicolas Poussin. 1 vol., 1824. — Firmin Didot.

— Chère Marie, j'ai voulu vous laisser un souvenir. Voyez ce tableau : je l'ai fait pour vous. Il représente *Moïse sauvé des eaux* (1). J'étais semblable à l'enfant qui devait devenir le législateur des Hébreux; comme lui, j'étais ballotté par les flots, sans secours, menacé par mille dangers lorsque, comme autrefois la fille de Pharaon, vous êtes venue vers moi, bonne et charitable, et m'avez secouru !... Je suis lié par un engagement; je me vois forcé de quitter notre modeste maison du mont Pincio. Mais quand je serai loin, quand je serai dans Paris, ce pays sans soleil, pensez à moi et jetez souvent les yeux sur ce tableau qui vous rappellera notre tendre union et mes plus chers souvenirs !..

VII.

L'arrivée de Poussin à Paris fut un véritable triomphe. A la présentation solennelle, Louis XIII, qui l'accabla de compliments et de caresses, s'écria que : « *Vouët* (2) *allait être bien attrapé*. » On donna à Poussin, avec le titre de premier peintre du roi, une pension annuelle de mille écus, la direction suprême des travaux du Louvre et des maisons royales, puis des commandes de tableaux pour les chapelles de Fontainebleau et de Saint-Germain, ainsi que de grands cartons destinés à être exécutés en tapisseries, lesquelles devaient orner la chambre du roi. De plus, une belle maison située dans le jardin des Tuileries et meublée avec soin, fut mise à sa disposition. On comprend quel orage de jalousie et de haine s'éleva contre cet homme supérieur, de la part des artistes médiocres qui avaient déjà mis la main aux travaux du Louvre, et qui devaient subir le contrôle de Poussin. Ils s'irritaient surtout de ce qu'il retranchait l'exagération des dorures et des ornements sur lesquels ils avaient espéré faire de gros bénéfices. Ils réussirent à refroidir à son égard le zèle de M. Desnoyers.

(1) Voir (dans le numéro) la gravure de ce tableau de Poussin, qui fait aujourd'hui partie du Musée du Louvre.

(2) Célèbre peintre de l'époque.

Tant de dégoûts joints à la vie tumultueuse de Paris, dont il ne pouvait s'accommoder, lui firent prendre la résolution bien arrêtée de retourner à Rome, sous prétexte de mettre ordre à ses affaires domestiques et de ramener sa femme.

Il sollicita donc, et obtint la permission de s'absenter.

C'était pour ne plus revenir.

De retour à Rome, il se mit avec amour à ses travaux, et conserva tant qu'il vécut, le titre et les honoraires de premier peintre du roi, qui lui furent assurés par la libéralité de Louis XIV. On peut dire qu'il ne cessa point de travailler pour la France, puisqu'il prodigua des conseils à Lesueur, Lebrun et Mignard. Son activité ne s'arrêta pas un instant, même au milieu des souffrances physiques. Quelques amis choisis, tels que Félibien (1) et le chartreux Bonaventure d'Argonne (2) étaient seuls admis dans son intimité, et jouissaient de ses entretiens graves et spirituels.

Un mot le peint plus que toutes les anecdotes.

— Comment, lui demandait un jour d'Argonne, êtes-vous arrivé à ce point de perfection ?

— *Je n'ai rien négligé*, répondit Poussin.

Le plus grand de tous les chagrins devait l'accabler vers la fin de 1664 ; il perdit son excellente femme au moment où, ayant quitté le pinceau par suite de l'affaiblissement de ses yeux et de sa main, il avait le plus besoin d'être entouré d'affections. « Sa » mort, écrit-il à M. de Chantelou, me laisse » seul, chargé d'années, paralytique, plein » d'infirmités de toutes sortes, étranger et » sans amis, car en cette ville il ne s'en trouve » point. Voilà l'état auquel je suis réduit : » vous pouvez vous imaginer combien il » est affligeant. On me prêche la patience, » qui est, dit-on, le remède à tous maux ; » je la prends, comme une médecine qui ne » coûte guère (1). »

Un an seulement après cette cruelle séparation, Nicolas Poussin mourait en chrétien, dans sa soixante-douzième année. Rome entière prenait le deuil de ce grand homme, dont on peut à bon droit terminer l'épitaphe par ces mots : « *Il vit et parle dans ses tableaux.* »

ALFRED DES ESSARTS.

(1) Félibien, auteur des *Entretiens sur les vies et sur les ouvrages des plus excellents peintres.*

(2) Bonaventure d'Argonne, auteur des *Mélanges d'histoire et de littérature.*

(1) Lettre du 16 novembre 1664.

BIBLIOGRAPHIE.

CAHIERS D'UNE ÉLÈVE DE SAINT-DENIS.— *Cours d'Études complet et gradué pour les filles ;* par deux anciennes élèves de la maison de la Légion d'honneur, et L. Baude, ancien professeur au collége Stanislas.

Les lectrices du *Journal des Demoiselles* connaissent déjà l'excellent et remarquable travail que nous leur recommandons aujourd'hui. Une de nos collaboratrices, dont le tact et l'expérience font autorité en matière d'éducation, leur en a parlé, et nous aurions désiré que l'analyse de ce livre pût être confiée à celle qui avait si bien su en faire apprécier l'excellence, et vous conseillant, mesdemoiselles, de relire une fois de plus la lettre pleine de cœur et de verve de madame Boisgontier (n° de juillet 1853), nous nous bornerons à vous dire rapidement ce qu'est l'ouvrage dont elle a constaté avec justice l'utilité et le mérite.

Le *Cours d'Études gradué* justifie tout à fait son titre, et c'est là ce qui en fait surtout un livre hors ligne en matière d'éducation. Avec lui, l'instruction d'une jeune fille peut être entreprise, conduite pas à pas durant six ans, suivant une règle ascensionnelle d'études proportionnées aux progrès de l'âge et de l'intelligence ; entre les mains d'une mère ou d'une institutrice sé-

lée, il supplée aux professeurs, il supplée aux bibliothèques, car il rassemble en quelques volumes la substance riche et choisie de ce qui convient à un jeune esprit. D'après la pensée des auteurs, ce cours embrasse six années, divisées en douze semestres représentés chacun par un volume. Chaque année renferme un cours complet et méthodique de connaissances, observation importante, qui met cet ouvrage à la portée de toutes les fortunes, de toutes les positions, de toutes les intelligences. Expliquons-nous. Une institutrice de village, une bonne sœur chargée de l'instruction d'enfants du peuple n'aura besoin que des deux premiers volumes du *Cours d'Études*. Ces volumes en main, elle apprendra à ses élèves les éléments de grammaire, l'histoire sainte et la géographie, la mappemonde, les quatre règles et le système métrique, la chronologie des rois de France, et la division de la France en départements, et soutenue, aidée par une méthode excellente, elle classera dans la tête des enfants confiés à ses soins, les notions les plus indispensables de l'instruction. Cette première année s'adresse donc tout à la fois, aux enfants d'une condition élevée et aux enfants des conditions laborieuses, qui ne suivront jamais d'autres cours que les cours élémentaires. La seconde année embrasse la syntaxe, la suite de l'histoire sainte, le commencement de l'histoire ancienne, les éléments de la cosmographie, la géographie, la mythologie, l'arithmétique (le traité des fractions), et des études préparatoires à l'Histoire de France. Pour grand nombre de positions, pour grand nombre d'intelligences, ce faisceau d'études, bien compris, bien mûri, sera suffisant. La troisième année contient une récapitulation des années précédentes, des exercices d'orthographe, histoire ancienne, histoire romaine, histoire de l'Église jusqu'à l'avénement de Constantin, fin de la cosmographie, études générales sur l'histoire de France depuis Pharamond jusqu'à Louis XVI, règles de trois, d'escompte et de société. Beaucoup d'éducations seraient jugées complètes après ce troisième cours. Le quatrième embrasse l'histoire de l'empire romain jusqu'à la fin du quatrième siècle, l'histoire du moyen âge, l'histoire de l'empire d'Orient, l'histoire de l'Église jusqu'au concile de Constance, schisme d'Orient, la géographie de l'Europe moderne, des introductions à l'étude de l'histoire naturelle, et un traité de versification française.

Si l'aptitude de l'enfance permet des études plus approfondies, on suit avec elle la cinquième année, qui comprend l'histoire moderne, l'histoire de l'Église, depuis 1414 jusqu'en 1773, et la géographie de l'Amérique et de l'Océanie; un résumé des découvertes des principaux navigateurs, un tableau des inventions des arts et sciences et les éléments de la zoologie. La sixième année, qui n'a pas encore paru, est destinée, sans doute, à consolider et à coordonner les travaux des années antérieures, et à préparer l'élève, par quelques études religieuses et philosophiques, à la vie réelle qui va s'ouvrir pour elle. Ajoutons maintenant que ces volumes renferment un choix de lectures et d'exercices de mémoire, faisant appendice à la partie historique, et qui font passer sous les yeux de l'élève les meilleurs morceaux des littératures française et étrangère. Ainsi, Bossuet enseigne aux jeunes filles l'histoire du peuple de Dieu, Châteaubriand leur décrit la Voie douloureuse de Jérusalem, Hérodote leur raconte la Vie d'Homère; on emprunte à Tite-Live et à Tacite quelques-unes de leurs plus belles pages sur l'histoire de Rome; Augustin Thierry est mis à contribution pour les origines de la monarchie française, et on demande aux Pères et aux Docteurs, l'histoire des souffrances et du triomphe de l'Église et des Vertus de ses Saints. Les exercices de mémoire renferment les plus belles créations de notre littérature, et rendent familiers à l'enfant et les noms et le génie de Corneille, de Racine, de Boileau, de la Fontaine, de Fénélon, de Bernardin de Saint-Pierre, les noms plus modernes de Casimir Delavigne, de Lamartine, des poëtes, des prosateurs chers à l'époque où nous vivons. A la fin de chaque volume un lexique donne l'étymologie des mots techniques et usuels contenus dans les exercices; quelques annexes donnent des idées justes sur l'histoire des arts et des lettres chez les différents peu-

ples qui, tour à tour, ont dominé sur la scène du monde, sur leurs mœurs et leurs habitudes; des faits, des anecdotes gravent ces tableaux plus profondément dans la mémoire; un précis de la langue française en fait connaître les variations et les progrès; un sommaire de la langue héraldique, une histoire de Paris et de ses principaux monuments donnent à ces *cahiers* tout l'attrait d'une lecture aussi variée qu'intéressante. Ajoutons : les définitions sont claires, les opinions religieuses exactes, les recherches historiques solides, les morceaux de littérature choisis avec infiniment de tact et de convenanee. C'est donc en toute sûreté de conscience que nous recommandons aux mères de famille cet excellent ouvrage qui pourra les aider à accomplir heureusement la plus noble des tâches : — l'éducation au foyer domestique. Ce n'est point un *traité* d'éducation, diffus et irréalisable, ce n'est point une *méthode* sèche et abstraite que nous leur proposons; c'est un guide et un professeur dont elles suivront les conseils, dont elles interpréteront la science, pour faire parvenir l'enfant au degré d'instruction nécessaire à sa position, et que son intelligence le rend apte à recevoir. Le plan sage, sobre et gradué de ces *Cours* ne permet pas d'erreur, et quels que soient les dons et l'aptitude que l'enfant ait reçus du ciel, on arrivera à un résultat : — c'est-à-dire à des connaissances nettes, positives, utiles, où rien d'essentiel n'est omis, mais où le luxe scientifique n'apparaît que dans une juste mesure. Le *Cours d'études* fera des femmes instruites, mais non pas des savantes; une jeune fille qui l'aura suivi sérieusement, aura, selon le vœu de Molière, *des clartés de tout*, mais en demeurant dans les limites du goût et de la raison. Son jugement sera formé, sa mémoire suffisamment ornée, et goûtant le charme d'une instruction solide, acquise par des travaux sérieux, elle ne deviendra jamais, nous le croyons, ni une pédante, ni un *bas bleu !*

E. R.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

EL MUCHACHO Y EL PERRO.

Yendo un Muchacho á la escuela,
Con el almuerzo en la mano,
Cierto Perro conocido
Le fué siguiendo los pasos.
Haciale zalamero
Muchas fiestas con el rabo,
Poniéndosele delante
Y dando continuos saltos,
Bien sé yo lo que tú quieres,
Dijo risueño el Muchacho,
¡ Picaron! y al decir esto
Le dió un mendrugo tamaño.
Doblaba el Perro las fiestas,
Multiplicaba los saltos,
Segun veia que el niño
Mendrugos iba arrojando.
Mas cuando vió que el almuerzo
Del todo se hubo acabado,
Entonces, rabo entre piernas,
Se alejó, mas que de paso.

L'ENFANT ET LE CHIEN.

Un enfant se rendait à l'école, tenant à la main son déjeuner. Un chien connu de lui se mit à le suivre, à le flatter en agitant sa queue, à courir devant lui et à faire des bonds multipliés. « Je sais bien ce que tu veux, coquin! » dit l'enfant en riant, et il lui donna un morceau de son pain. Aussitôt le chien de redoubler de caresses et de bonds, selon qu'il voyait l'enfant lui jeter des morceaux. Mais lorsqu'il s'aperçut que le déjeuner tout entier y avait passé, alors baissant la queue il s'éloigna en courant. Comme celui qui est la dupe d'une vision, l'imprudent enfant se trouva sans déjeuner et sans ami.

Como quien mira visiones,
Se quedó el jóven incauto
Sin almuerzo y sin amigo.
¡ Pobre inocente ! los años
Le enseñarán que en el mundo
Tan vil proceder no es raro.

Don Pablo de Jérica.

Pauvre innocent! les années t'apprendront que dans le monde cette lâche conduite n'est pas rare.

Mlle Louise Mercier.

RAYMONDE.

I. — les émigrants.

« Non, mistress Jasper, je vous le dis en vérité, je ne saurais garder plus longtemps ce jeune homme chez moi...

— Que voulez-vous qu'il fasse, malade comme il est?

— Qu'il me paie, et je le laisserai tranquille; sinon, je le fais porter à l'hôpital, et sur l'heure.

— Il mourra en chemin!

— Suis-je responsable de sa vie? Ma maison d'ailleurs est une maison respectable; elle n'est pas faite pour loger ces vagabonds étrangers, qui, ne sachant plus de quel bois faire flèche chez eux, s'en viennent tomber sur notre Amérique comme des sauterelles sur la terre d'Égypte... Non, non, qu'il paie ou qu'il parte! »

Ce dialogue avait été entendu par une jeune fille qui logeait elle-même dans cette maison; elle parut se consulter un instant, puis elle entra dans la chambre où mistress Barns et mistress Jasper savouraient ensemble une tasse de thé: elle s'approcha de la table, et dit avec l'air doux et ferme qui lui était habituel: « Pourrais-je savoir, mistress Barns, de qui vous parliez tout à l'heure? — De qui parlerais-je, si ce n'est de ce Français, de ce monsieur Louis Geoffroy, qui est venu s'installer dans mon honnête maison, fier comme le roi Salomon sur son trône, et qui maintenant ne me paie pas? — Mais il est malade! — Belle raison! Pour être malade, en occupe-t-il moins ma chambre et mes meubles? Non, non, il paiera, ou il déguerpira, et je vais aller le lui dire sur l'heure. — Il y a de quoi le tuer! s'écria mistress Jasper. — Écoutez, mistress Barns, dit la jeune fille en posant la main sur le bras de l'hôtesse, il y a moyen de tout arranger. Ce pauvre monsieur vit, je le sais, du produit de son travail: il donne des leçons; quand il sera rétabli, il pourra tout payer... — Je ne puis pas attendre! — Vous n'attendrez pas. Combien vous doit-il? — Trois livres anglaises pour son logement et une livre pour les frais de sa maladie. »

La jeune fille tira de son portefeuille un billet de cinq livres qu'elle venait de recevoir, et le remit à mistress Barns, en disant: « Payez-vous. — Quoi! vous payez pour cet étranger qui ne vous a jamais adressé la parole, que vous ne connaissez pas? s'écria l'hôtesse stupéfiée. — Oui, répondit la jeune fille avec simplicité; il est seul et malheureux, il est Français, et je suis Irlandaise, et puis, il est catholique comme moi. — Mais si vous perdez votre argent, miss Anna? — J'espère que je ne le perdrai pas; monsieur Geoffroy, lorsqu'il sera rétabli, vous paiera, et alors vous me rendrez cette petite somme; si Dieu en disposait autrement, je n'aurais pas regret à mon argent. — Allons, puisque vous le voulez, je vais vous rendre ce qui vous revient sur la bank-note... — Et surtout vous ne direz rien à ce pauvre monsieur. — Non, non; soyez tranquille... Un, deux, trois... Tenez, miss Anna, voilà votre compte. — Je vous remercie... »

Anna salua les deux bonnes femmes, et monta légèrement l'escalier qui conduisait à sa chambre; mais en passant, elle vit la porte de M. Geoffroy entre-bâillée, et elle

jeta un rapide coup d'œil dans cette triste chambre de malade. Au fond de l'alcôve, on voyait se dessiner la tête pâle et souffrante du jeune Français qui dormait d'un fiévreux sommeil; le soleil tombait d'aplomb sur le plancher, car aucune main amie n'avait eu soin de fermer les rideaux; sur la cheminée, quelques fioles étaient entassées en désordre, et au milieu d'elles on voyait une magnifique montre avec sa chaîne et ses cachets; tout enfin respirait un abandon désolé et l'incurie provoquée par la maladie et la pauvreté. Anna soupira; ce spectacle lui rappelait sa propre destinée; n'était-elle pas aussi orpheline, seule et pauvre sur cette terre étrangère, jetée là comme une de ces algues que la tempête abandonne sur le rivage et qui se flétrit et meurt sur les sables stériles?... « Pauvre jeune homme! se dit-elle, ni mère ni sœur auprès de lui... elles sont restées là-bas peut-être, au delà de ce grand Océan qu'il a traversé pour chercher la fortune, et maintenant, il est seul comme moi! »

Anna O'Moor descendait de cette pauvre et noble race irlandaise que le vent de la misère exile sur tous les rivages et qui porte partout avec elle l'unique héritage de ses ancêtres, la foi religieuse et l'amour de la patrie. Ses parents avaient fait partie de ces milliers d'émigrants, appartenant à toutes les races déshéritées de l'Europe, et que, chaque année, nous voyons dans nos ports de mer, balancés entre l'espérance et la tristesse, aller demander la fortune à l'Amérique; cette fortune, poursuivie avec de longs efforts, avait échappé à leurs désirs, et ils étaient morts tous deux; ne laissant d'autre bien à leur fille que quelques talents, acquis dans la prévision d'un avenir de lutte et de travail. Elle travailla en effet, et vécut triste et résignée dans cette grande ville de New-York, si riche, si brillante, si pleine de mouvement et de bruit, où elle se trouvait plus isolée qu'elle ne l'eût été au fond des savanes; et lorsque pour la première fois, depuis longues années, elle se sentit un lien de sympathie avec un être humain, ce fut avec l'étranger inconnu, mais malheureux, à qui l'on allait faire payer si cher le crime d'être malade et pauvre. Elle le secourut, elle pria pour lui avec l'élan du cœur, mais sans que sa pieuse et timide pensée se portât au delà de sa prière et de sa bonne action.

Le jeune Français guérit, et, instruit par une indiscrétion de mistress Barns, il vint remercier sa bienfaitrice et lui rendre la somme qu'elle avait déboursée. Anna ne put la refuser, mais elle remarqua avec douleur que la chaîne d'or avait disparu, et que la montre du jeune homme était attachée à un simple cordon noir. A dater de ce jour, ils se virent parfois, ils se connurent, et quand Louis Geoffroy demanda miss O'Moor en mariage, elle ne le refusa point.

II. — LA MORT.

Sept ans s'étaient écoulés depuis cette union. Dans un des districts les plus déserts de l'État d'Indiana, dans une de ces forêts que défrichent chaque jour les hardis pionniers que l'Europe envoie à l'Amérique; au milieu des prairies et des bois s'étendant jusqu'à l'horizon, se trouvait une étroite portion de terre qui portait des traces de culture et sur laquelle s'élevait une chétive métairie.

Après une journée brûlante, des sombres et lourds nuages amassés à l'horizon sortaient de larges éclairs; le tonnerre grondait, des rafales impétueuses courbaient jusqu'à terre la cime des grands arbres et agitaient comme une mer houleuse les hautes herbes des prairies. Autour de la ferme, régnait un grand silence; il semblait que la maison fût déserte : ses habitants étaient réunis dans une salle basse, et là encore, régnaient le silence et la tristesse. Un homme, jeune encore, mais vieilli et affaibli par de longues souffrances, était couché dans un grand fauteuil; il respirait avec peine et ses dernières forces s'épuisaient à lutter contre l'atmosphère embrasée qui pesait sur sa poitrine. A genoux près de lui, sa femme portait ses regards du visage mourant de son époux aux limites de l'horizon, où les éclairs semblaient ouvrir de nouveaux cieux et des campagnes ardentes. Une petite fille de six ans se cachait le visage sur l'épaule de sa mère et

roulait avec terreur un chapelet dans ses doigts. L'orage dura une heure, pendant laquelle la vie du malade se dépensa rapidement. Lorsque le ciel eut repris sa sérénité; lorsque, par la fenêtre ouverte, entra l'odeur salubre de la pluie et du feuillage humide; lorsque, sous les allées des platanes, on vit le soleil s'abaisser majestueusement dans sa gloire, le malade se ranima un peu; il prit quelques cuillerées du cordial que lui avait prescrit un médecin, voyageur dans ces solitudes, et serrant la main de sa femme, il lui dit : « Anna, couchez Raymonde et revenez auprès de moi, j'ai besoin de vous parler. »

Elle obéit et emmena l'enfant que son père venait d'embrasser tendrement. Lorsqu'elle revint, elle vit que le malade s'était levé et avait pris au fond d'une armoire une petite cassette dont il gardait toujours la clef et dont elle-même ne connaissait pas le contenu; mais il semblait épuisé par ces quelques pas, comme par un long voyage; quand il eut repris un peu de force : « Vous voyez, dit-il enfin, vous voyez, Anna, tout est fini... ce matin je croyais avoir des jours à vivre, je sens qu'il ne me reste plus que des heures... la volonté de Dieu soit faite! Mais avant de mourir, je veux décharger ma conscience et assurer, s'il se peut, votre sort et celui de notre enfant... J'ai des parents en France... vous irez les rejoindre... Il est temps de vous révéler ma véritable position : J'appartiens à une famille noble et riche, Louis Geoffroy n'est pas mon nom!... — Grand Dieu! s'écria la pauvre Anna O'Moor. — Non, reprit-il, je me nomme Louis Geoffroy, marquis de Puymorel; j'ai des droits à un héritage immense! La sévérité de mon père, pour quelques fautes de jeunesse, me poussa hors de la maison paternelle; je n'avais plus de mère... je vins en Amérique; j'y vécus, pauvre et seul, du produit de mon travail... Je vous connus par vos bienfaits, Anna, chère bénédiction accordée à ma vie!... Je vous épousai, et votre douceur me réconcilia avec l'existence... J'écrivis à mon père pour solliciter mon pardon : je ne reçus qu'un refus dur et outrageant... ce fut alors que je rassemblai quelques économies, et que je vins avec vous dans cette solitude, décidé à travailler et à mourir ici oublié de tous... J'y meurs, en effet, mais avant d'avoir pu assurer votre sort... Je ne vous avais pas révélé mon nom, ni les espérances de fortune que je pourrais avoir en Europe..... Pourquoi vous associer à mes regrets et aux peines qui ont dévoré ma vie? Après ma mort, mon père vous recevra peut-être; il ne rejettera pas sa petite-fille innocente... Vous partirez donc, Anna; vous vendrez la métairie pour subvenir aux frais de votre voyage; vous irez en France, en Normandie... vous trouverez mon père dans sa maison de Rouen ou dans son château près de Honfleur; vous lui remettrez cette lettre, par laquelle je le supplie de ne pas rejeter la veuve et l'enfant de son fils unique... Vous lui montrerez notre acte : il est régulier et je vous ai épousée sous mon vrai nom... Puis, lorsqu'il vous aura accueillie, vous solliciterez mon pardon, afin que je puisse reposer en paix... M'entendez-vous, Anna?... — Je vous entends, dit-elle d'une voix étouffée; je vous obéirai. — Et me pardonnez-vous? — Oh! mon ami, je n'ai rien à pardonner! »

Il garda le silence quelques instants et reprit : « Priez Dieu pour moi, Anna; faites prier Raymonde; recommandez-moi aux prières du bon missionnaire qui m'a confessé hier... Je meurs en paix avec tout le monde, et s'il ne fallait pas vous quitter, je serais heureux de mourir pour expier mes fautes... »

Il ne put achever, et retomba épuisé dans les bras de sa femme. Elle le veilla toute la nuit dans les larmes et les angoisses qu'accroissait encore le sentiment de la solitude et du délaissement... Au lever du jour on frappa à la porte... elle y courut : c'était le missionnaire, apôtre de ces forêts, qui revenait visiter son compatriote mourant, et quelques heures plus tard, M. de Puymorel, après avoir reçu une dernière fois le pain de vie, soutenu par les hautes espérances de la foi, expirait en recommandant encore à Dieu celles qu'il laissait après lui sur la terre.

III. — LE CHATEAU DE PUYMOREL.

Une femme en deuil, tenant un enfant sur ses genoux, était assise sur le tillac

d'un navire, faisant la traversée de New-York au Havre. Ses yeux pleins de tristesse s'attachaient sur la barre de l'horizon; derrière cette ligne, se trouvaient la terre de France et la destinée qu'elle allait chercher. C'était avec de mortelles inquiétudes, des angoisses d'âme inexprimables, que la veuve de Geoffroy allait au-devant de cet avenir inconnu : il fallait à la fois les ordres exprès de son mari mourant, les exhortations du pieux missionnaire leur seul ami, le désir d'assurer le sort de sa fille, pour l'y décider; mais son cœur et sa fierté souffraient à la pensée d'affronter ce vieillard inflexible, dont les lettres, trouvées dans la cassette, lui avaient fait connaître l'orgueil et la rigueur. Ses pensées retournaient en Amérique, vers ces solitudes où elle avait passé des jours paisibles; elle rêvait à la pauvre métairie où sa fille était née; à l'humble église de bois où, le dimanche, les fidèles se réunissaient de si loin et avec tant de joie; au bouquet d'arbres verts sous lequel son mari dormait du dernier sommeil; l'Europe et ses richesses ne disaient rien à son cœur, qui ne connaissait plus d'autre patrie que les lieux où il avait prié, aimé et souffert. Raymonde s'appuyait sur les genoux de sa mère, et levant sur elle ses yeux intelligents, elle lui disait : « Vous êtes triste, ma mère? nous arrivons pourtant..... Le capitaine a dit que demain nous serions en France! — Hélas! ma pauvre enfant, qu'est la France pour nous? » soupirait la veuve.

Le lendemain, en effet, *le Henry Clay* entrait dans le port du Havre, et madame de Puymorel allait tristement s'installer dans un petit hôtel de la ville, plus isolée encore qu'elle ne l'avait été sur le bâtiment. Elle prit discrètement quelques informations, et elle apprit que son beau-père se trouvait à la campagne, auprès de Honfleur. Après un jour de repos, elle se disposa à cette visite redoutée, et par une innocente politique, elle para sa fille de son mieux, espérant que le charme de l'enfant préviendrait en faveur de la mère. Raymonde était jolie et touchante à la fois sous ses habits de deuil, et, dans ses traits enfantins, on pouvait trouver déjà les traits de son père. — Ils reconnaîtront leur sang, se dit la pauvre Anna; il ne pourra pas rejeter l'image vivante de son fils!

Après un court voyage à travers les campagnes riantes de la Normandie, Anna fit arrêter la voiture qui l'avait conduite, à l'entrée d'une longue et sombre avenue de vieux chênes, qui menait à un château gothique, entouré de beaux jardins et adossé à un bois. Elle marcha à pas craintifs, et le cœur palpitant, sous les ombrages majestueux des grands arbres, regardant avec émotion ces lieux où son mari avait vécu et qu'il avait aimés, et priant Dieu de lui procurer un favorable accueil. Raymonde se pressait contre sa mère.

Elles arrivèrent ainsi devant une grille féodale qui portait l'écusson des Puymorel et qui s'ouvrait sur une vaste cour d'honneur. Anna entra timidement, un laquais en livrée vint vers elle. « Je désire parler à M. de Puymorel, dit-elle. — Je ne sais si vous pourrez le voir en ce moment, répondit le domestique; M. le marquis est en affaires... Entrez, madame. »

Il fit traverser à Anna la grande cour; elle monta un beau perron de marbre, orné de fleurs, et fut introduite dans un petit salon d'attente. « C'est donc ici que demeure mon grand-père? dit Raymonde, en regardant avec admiration les meubles élégants et les belles tapisseries de cette chambre; c'est ici que nous allons demeurer? — C'est ici que ton père a demeuré, chère enfant... mais nous, où irons-nous? — C'est ici chez nous, si c'est la maison de grand-papa! interrompit Raymonde; je pourrai courir dans ces beaux jardins... Oh! il y a une petite fille là-bas qui joue avec un gros chien! je voudrais bien y aller! »

Anna prit sa fille et l'assit sur ses genoux; le domestique rentra au même instant : « M. le marquis ne peut pas vous recevoir en ce moment, madame, dit-il; il a l'honneur de vous prier, si c'est pour affaires, de vouloir bien lui exposer le sujet de votre visite. »

Anna était tellement émue de crainte à l'approche de cette entrevue, qu'elle se crut sauvée par la proposition du domestique. Il lui donna papier et plumes et se retira. Elle écrivit quelques mots pleins de respect et de dignité, et joignit à cette lettre la

copie certifiée de son acte de mariage..... puis elle attendit.

Au bout d'un quart d'heure, le valet, pâle et stupéfait, revint, tenant un pli qu'il lui remit : elle l'ouvrit en frissonnant, et lut ces mots tracés d'une écriture tremblante, comme si la colère et la vieillesse eussent d'accord fait vaciller la main qui avait formé ces caractères.

« Je ne puis pas reconnaître un mariage » contracté sans mon aveu, par un fils dés- » obéissant ; je ne puis pas reconnaître l'en- » fant que vous voulez me présenter. Par » pitié pour son âge, je vous envoie un se- » cours, la seule chose que vous deviez » attendre de moi, et je vous prie de quit- » ter aussitôt ma maison.

» R. DE PUYMOREL. »

Un billet de 500 francs était tombé par terre. Anna avait lu et s'était presque évanouie; mais par un suprême effort de volonté, elle se redressa, reprit la plume, et écrivit :

« Monsieur,

» Vous ne voulez pas reconnaître la va- » lidité de mon mariage avec votre fils, dont » les preuves sont entre vos mains; moi, » je ne puis pas accepter un secours qui » serait un outrage, et je saurai travailler » pour nourrir votre petite-fille. Je quitte à » l'instant votre maison.

» A. DE P. »

Elle mit le billet de banque dans cette lettre, la confia au domestique et s'éloigna, pâle, tremblante, mais au dehors calme, presque fière; elle regagna la voiture, et retourna au Havre.

IV. — LA VEUVE.

Alors commencèrent pour Anna des jours plus pénibles que ceux de sa première jeunesse : à la nécessité du travail, aux rigueurs des privations se joignaient l'amer regret du bonheur passé, l'inquiétude pour l'avenir de son enfant, et les soucis, la mortelle tristesse que l'on ressent au sein d'un pays étranger. Cependant l'énergie d'Anna triompha des obstacles : timide l'excès dans les circonstances où la délicatesse et les sentiments du cœur pouvaient être en jeu, elle retrouvait, quand le devoir l'exigeait, une mâle fermeté; elle n'osait faire triompher ses droits, mais elle savait travailler et souffrir, et remettre à Dieu seul le soin de sa cause. Décidée à ne pas invoquer les lois, même pour faire reconnaître son mariage, et à attendre justice du temps et de la Providence, elle se rendit à Rouen, ville où elle espérait trouver quelque travail; elle se présenta dans une fabrique d'étoffes, et elle obtint des commandes de dessins, qui suffisaient aux besoins d'une vie modeste. Elle loua un petit logement, et là, elle vécut du produit de ses crayons, ne sortant que pour aller à l'église, n'ayant de joie, de souci, de trésor que sa fille, à qui elle s'efforçait de communiquer ses connaissances et ses talents; ressource nécessaire de sa pauvreté, ces talents pouvaient devenir un jour, pour Raymonde, l'ornement et le charme de l'opulence, et l'enfant répondait aux soins de sa mère, qu'elle aimait avec passion. Elles ne voyaient personne; ni leur nom, ni leur position, n'attiraient les yeux; elles se perdaient dans cette foule affairée et bruyante qui les environnait, et quoique Anna portât le nom de Puymorel, elle n'avait révélé à aucun être vivant les liens qui l'unissaient à cette famille riche et enviée. Cependant, un sentiment de prudence l'avait engagée à déposer dans l'étude d'un notaire ses titres et son testament, afin qu'après sa mort, sa fille ne fût pas frustrée de l'héritage paternel. — Pour moi, se disait-elle, je puis souffrir comme Geoffroy a souffert, et accepter la peine des fautes qu'il a pu commettre... Pourquoi serais-je plus riche, plus heureuse que ne l'a été mon bon mari? Que ma fille jouisse un jour de ces biens, et qu'elle en jouisse dignement : je ne désire rien de plus...

Quatre années s'écoulèrent ainsi, dans la patience, la résignation et le travail : 1848 venait de sonner avec sa révolution foudroyante, les frayeurs du présent et les terreurs de l'avenir. Le fabricant qui, depuis plusieurs années, employait les crayons d'Anna, fut obligé de suspendre ses affaires, et elle chercha vainement ailleurs une occupation qui pût lui donner du pain.

Toutes les sources de l'industrie semblaient taries par les angoisses de ces jours de troubles, et la pauvre veuve se vit tout d'un coup en présence de la misère que jusqu'alors elle avait si courageusement combattue. Bientôt ses faibles économies furent dévorées : alors une inquiétude profonde s'empara de son âme et usa les forces de son corps : la fièvre la saisit et elle fut obligée de garder le lit.

C'était vers la fin d'une sombre journée; Anna était couchée et dormait péniblement; Raymonde la veillait, et, tristement assise auprès du foyer où fumaient quelques tisons, la jeune fille songeait. Raymonde avait alors dix ans; mais, élevée sous les yeux et dans le cœur de sa mère, initiée à ses peines et aux difficultés que présente la vie, la raison et la sensibilité avaient devancé chez elle les progrès de l'âge. Elle n'ignorait rien de la situation de sa mère, ni de la mélancolique histoire de ses parents, et, en ce moment, elle réfléchissait avec angoisse au dénûment où elles se trouvaient, et auquel elle ne voyait point de remède prochain. Il leur restait à peine quelques francs, Raymonde le savait, et ses yeux pleins de larmes s'attachaient sur la figure souffrante de sa mère, pendant qu'elle se demandait comment elle pourrait la guérir et la sauver. — J'irai trouver mon grand-père! se dit tout à coup l'enfant, j'irai, et le bon Dieu sera avec moi! S'il ne veut pas m'avoir pour sa petite-fille, au moins, il me donnera des secours pour maman, et elle guérira!

Soutenue par l'amour filial, Raymonde n'hésita point. Elle sortit doucement de la chambre, s'habilla à la hâte, et prête à partir, elle se jeta à genoux devant un crucifix que sa mère avait rapporté d'Amérique, et qui avait appartenu à un des apôtres martyrs du nouveau monde. « Mon Dieu ! dit-elle, protégez-moi ! Soyez avec moi pendant que j'irai parler à grand-papa; faites qu'il soit bon pour ma mère ! »

Elle pria une voisine qui leur rendait quelques petits services de veiller auprès d'Anna ; sa sortie ne pouvait pas inquiéter sa mère, car leur humble position les contraignait à être elles-mêmes les commissionnaires et les pourvoyeuses de la maison; elle se dirigea rapidement vers l'hôtel de Puymorel, qu'Anna lui avait quelquefois montré et qui s'élevait dans le plus beau quartier de Rouen. Le concierge parut étonné à la vue de cette enfant qui demandait avec tant d'instance à parler à son maître. « Cela ne se peut pas, ma petite demoiselle, disait-il; monsieur le marquis est occupé. — Je n'ai qu'un mot à lui dire, mais il le faut absolument, » insistait Raymonde les larmes aux yeux.

V. — LES DEUX COUSINES.

Une autre enfant jouait, aux dernières lueurs du jour, dans la cour de l'hôtel ; c'était une petite fille du même âge que Raymonde, d'une figure spirituelle et bonne, et vêtue avec beaucoup de recherche; elle entendit la voix du concierge, se rapprocha aussitôt avec la curiosité de l'enfance et regarda attentivement la fille de Geoffroy. Touchée d'un vif mouvement de sympathie et de bonté, elle la tira par la main dans la cour, et lui dit brusquement : « Tu veux voir bon-papa? Et ce méchant Pierre dit : Monsieur le marquis est occupé! va! c'est toujours la même chose, mais je te conduirai, moi, auprès de bon-papa, si tu veux. — Vous êtes sa petite-fille? — Tiens! tu ne le sais pas? — Non... Moi aussi, je suis sa petite-fille, je suis la fille de son fils Geoffroy ! — Toi!... s'écria l'enfant stupéfaite, toi! Tu ne mens pas? — Oh ! non; mais bon-papa ne nous aime pas, il ne veut pas nous voir, et pourtant je suis venue, parce que maman est bien malade, et que nous sommes pauvres. — Ta maman est malade, et ton père? — Il est mort en Amérique; c'est là que je suis née; je m'appelle Raymonde de Puymorel. — Raymonde! c'est le nom de bon-papa, et puis de mon frère aîné aussi... Tu es donc ma cousine! — Oui ! »

A ce mot, la petite fille jeta ses bras autour du cou de Raymonde et l'embrassa avec une naïve effusion. Raymonde lui rendit ses caresses, et se mit à pleurer.

« Ne pleure pas! ne pleure pas! s'écria l'enfant en lui essuyant les yeux avec son mouchoir; viens vite trouver bon-papa;

nous le prierons pour que tu viennes demeurer ici et ta maman aussi, et s'il ne veut pas... eh bien ! ajouta-t-elle d'un air mutin, je m'en irai et je demeurerai avec toi... Mais tu ne sais pas mon nom; je m'appelle Lucile de Varville. — Et ton papa, ta maman? — Ils sont ici; nous demeurons tous dans cette grande maison; maman est la fille de bon-papa. — Et la sœur de mon père ? — Oui, sûrement. Mais viens ! »

En disant ces mots, Lucile entraîna Raymonde dans la maison, et alla droit au cabinet de son aïeul, avec l'autorité d'une enfant favorite et gâtée. Elle cogna légèrement à la porte, et entra aussitôt, tenant sa cousine par la main. M. de Puymorel lisait, assis devant son bureau : « Que me veux-tu? » dit-il, en voyant sa petite-fille.

Elle s'avança hardiment, les yeux rayonnants d'innocence et de bonté, et répondit : « Bon-papa, voici la petite fille de mon oncle Geoffroy, qui est venue pour vous voir, parce que sa maman est bien malade, et je viens vous demander qu'elle demeure désormais avec nous, parce que je l'aime de tout mon cœur. »

En disant ces mots, elle sauta familièrement sur les genoux de son grand-père, et appuya la tête sur son épaule. Il la posa par terre et se leva, tremblant, pâle et les yeux fixés sur Raymonde, qui s'était avancée vers lui. Anna avait eu raison : il reconnaissait son sang, et il semblait au vieillard que son fils enfant eût soudain apparu à ses yeux. Comme pétrifié, il gardait le silence : « Grand-père, dit timidement Raymonde, grand-père, ayez compassion de nous ! Ma mère souffre, elle va mourir comme j'ai vu mourir mon père, si vous ne venez à notre aide. Elle ne sait pas que je suis venue ici, mais c'est Dieu qui m'y a amenée : vous ne repousserez pas la fille de votre fils ! »

Raymonde, vaincue par l'émotion intérieure qu'elle ressentait, se laissa tomber à genoux, et prenant une main du vieillard, elle la pressa sur sa bouche. Il aurait voulu résister; l'orgueil paternel si longtemps froissé aurait voulu repousser cette enfant prosternée, mais la conscience et le cœur parlaient trop haut; il ne retirait pas ses mains, et des larmes involontaires sillonnaient ses joues ridées. La petite Lucile s'était aussi jetée à genoux, et tout en larmes, elle répétait : « Bon-papa, prenez pitié de nous ! donnez à Raymonde tout ce que j'ai ! »

M. de Puymorel ne répondit pas, mais il releva les deux enfants, et les pressa sur sa poitrine : « Raymonde, dit-il enfin, je serai ton père ! il me semble, en te voyant, revoir mon fils ! »

En ce moment, la porte s'ouvrit, et une jeune dame entra : « Pardon, mon père, dit-elle, mais on m'a dit que Lucile vous avait amené un enfant étranger, et j'ai craint quelque étourderie... »

M. de Puymorel s'était rassis, et tenait Raymonde sur ses genoux : « Claire, dit-il, votre fille vient de me faire réparer une longue injustice. Voyez cette enfant... à qui ressemble-t-elle? — A mon frère ! s'écria madame de Varville avec attendrissement. O mon père ! est-ce possible? — C'est la fille de Geoffroy, qui s'est marié en Amérique, et dont j'ai trop longtemps repoussé la veuve; mais la mère d'une telle enfant ne peut être qu'une digne femme. — Où est-elle? Mon père, ne me refusez pas la consolation de la voir et de l'embrasser. — Non, ma fille, au contraire, je désire que vous alliez sur-le-champ chez elle avec Lucile. Si elle est en état d'être transportée, faites-la amener ici; sinon, dites-lui que demain je lui conduirai Raymonde, et que nous ne nous quitterons plus !

— Oh ! est-ce bien vrai ? » demandèrent les deux enfants.

Madame de Varville les embrassa tendrement, et, pleine de joie, elle sortit pour aller s'acquitter des ordres de son père, qui avait repris Raymonde sur ses genoux et qui la regardait comme on regarde un trésor longtemps perdu et enfin retrouvé.

On ne peut pas insister sur le bonheur. Celui de Raymonde fut complet; au bonheur de sa mère se mêlaient de mélancoliques retours sur le passé, car celui-là manquait au banquet de famille qui, pour elle, en eût fait la joie.

Éveline Ribbecourt.

PUISSANCE DE LA VOCATION,

MICHEL LAMANOSSOF (1).

En 1711, au village de Démissofski, sur les bords de la mer Blanche, à peu de distance de Kholmogori et d'Archangel, naissait Michel Lamanossof, fils d'un pauvre paysan, n'ayant d'autre ressource que la pêche pour nourrir sa famille : une méchante hutte, des nattes pour lits, quelques escabeaux, des filets, tels étaient les moyens d'existence du père de Michel dans cet affreux climat, où, pendant près de dix mois de l'année, sévit l'hiver le plus rigoureux, tandis qu'en juin et juillet, le soleil ne quitte pas l'horizon.

Dès que le jeune Lamanossof fut en âge de travailler, il partagea les rudes occupations de son père, mais, d'année en année, la position à laquelle le sort semblait l'avoir destiné lui semblait plus insupportable. Pendant les longs jours de l'été, il aimait à contempler le magnifique spectacle de la mer; mais en hiver, rien ne venait charmer sa mélancolie; assis dans la cabane de son père, il passait des journées entières dans la méditation, écoutant la voix intérieure qui lui révélait sa vocation : les dimanches et les jours de fêtes, son bonheur était d'aller au couvent de Kholmogori, pour y entendre l'office divin. Les chants de l'église le remplissaient d'extase; les psaumes de David surtout électrisaient sa jeune imagination, au point qu'un jour, cédant à un irrésistible besoin de s'instruire, il se décida à confier ses chagrins et ses désirs à l'un des religieux du monastère, qui voulut bien consentir à lui apprendre à lire dans la sainte Bible.

Une fois possesseur de ce premier trésor, rien ne l'arrête plus dans l'exécution du projet qu'il médite depuis longtemps. Maîtrisé par la fièvre du génie, il prend la courageuse résolution de triompher de sa destinée. Sans recommandation, sans autre argent que quelques roubles, n'ayant pour guide que Dieu et ses inspirations, il dit adieu à son père, et seul, à pied, il traverse les huit cents werstes (700 kilomètres) qui séparent Archangel de Moscou la Sainte.

Après deux mois du voyage le plus fatigant, il arrive, dénué de toutes ressources, dans cette capitale, où il ne connaît personne.

Que ne peut une âme fortement trempée? Que ne peut l'homme qui a dit : je veux?

Michel Lamanossof s'abandonnera-t-il à un lâche désespoir? — Non! ce serait indigne de son grand cœur et de ses vastes pensées, indigne de sa volonté ferme et de l'inspiration qui le conduit. Il va droit au palais du métropolitain; il insiste tellement, ses paroles sont si éloquentes, ses larmes si persuasives qu'il est admis à l'audience du prélat. Il se jette à ses genoux, lui raconte naïvement les circonstances de son départ, celles de sa route, ses souffrances, sa détresse actuelle, et appuie, avant tout, sur le motif qui l'a fait agir, c'est-à-dire sur son inébranlable intention d'acquérir les connaissances vers lesquelles le porte un invincible entraînement.

Touché des paroles si franches du jeune homme, vaincu, pour ainsi dire, par sa véhémence, le métropolitain le reçoit avec bonté, avec effusion, le recueille dans son palais, pourvoit aux plus impérieuses nécessités de son protégé, et peu de temps après, en 1724, le fait entrer au séminaire de Zaïkonosposk, où ses progrès furent tellement rapides qu'il en sortit bientôt, pour

(1) Nous faisons précéder la vie de Lamanossoff de ce titre, *Puissance de la vocation*, parce que si nos lectrices veulent bien rapprocher cette histoire de celle de Serdukoff, elles verront, même dans un pays comme la Russie, la vraie vocation trouvant toujours à se frayer la voie dans laquelle Dieu la pousse. Cette vérité nous a paru utile à constater, après les idées qui, pendant ces dernières années, ont fermenté dans bien des têtes au sujet de l'éducation.

être avantageusement placé à l'Académie des belles-lettres. L'élève justifia ces actes de bienfaisance par un zèle infatigable et une application qui ne se démentit jamais.

Deux ans plus tard, toujours encouragé par son puissant protecteur, il partait pour l'Allemagne, afin d'y achever ses études; après avoir passé plusieurs années dans la Hesse et en Saxe, où il travailla avec la plus grande ardeur; après s'y être perfectionné dans l'étude des langues anciennes et modernes, il revint, en 1741, à Saint-Pétersbourg. Mais son goût pour les sciences et la philologie ne l'absorba pas au point de lui faire négliger la poésie. Ce fut même à cette époque qu'il publia sa première ode, au sujet de la victoire de Pultava, remportée par Pierre I[er] sur son immortel rival Charles XII. Il en fit paraître plusieurs autres, quelque temps après; prouvant ainsi que l'étude des sciences exactes, poussée même jusqu'à la passion, ne dessèche pas l'imagination.

La prise de Khotine sur les Turcs lui inspira un chant de triomphe, qu'il adressa à l'impératrice Élisabeth. Cette œuvre causa une admiration générale. En 1745, il fut appelé aux fonctions de professeur de chimie, et la Tsarine lui donnait, six ans plus tard, le rang de conseiller de collége.

En 1752, il reçut le privilége exclusif, bien extraordinaire pour un poëte, de monter une fabrique de verroteries. — En 1751 l'Académie lui ouvrait ses portes, et le 14 février 1760, il était élu directeur général du Gymnase et de l'Université. — Conseiller d'État en 1764, il mourut cinq mois après, le 4 avril 1765.

Ennemi de la flatterie, Lamanossof ne dut qu'à son génie et à son savoir les distinctions et les honneurs dont il fut entouré. Vaugelas de son époque, puisque le premier il fixa les principes de la langue nationale, il en fut encore le Malherbe, car, le premier aussi, il traça les règles de la versification et de l'harmonie poétique : le seul reproche que l'on puisse faire à ses productions en vers, c'est une emphase, une boursouflure qui nuisent le plus souvent à ses hautes et brillantes qualités.

La gloire était son unique passion : lors de la maladie qui l'emporta, il s'affligeait de ne rien laisser qui pût lui survivre. Mais la postérité a désavoué ce jugement sévère qu'il portait de ses propres œuvres.

Michel Lamanossof fut inhumé dans le monastère de Saint-Alexandre Newsky, aux frais de l'impératrice Catherine II, et la munificence du chancelier de l'Empire, comte Michel de Worontsof, a fait élever un magnifique monument à sa mémoire.

Sophie Desmarest.

AVIS D'UNE MÈRE A SA FILLE,

PAR MADAME DE LAMBERT.

La naissance fait moins d'honneur qu'elle n'en ordonne ; et vanter sa race, c'est louer le mérite d'autrui.

Il y a des vertus qui ne s'acquièrent que dans la disgrâce ; ce n'est qu'après l'avoir éprouvé, que nous savons ce que nous sommes.

La Religion est un commerce établi entre Dieu et les hommes; par les grâces de Dieu aux hommes, et par le culte des hommes à Dieu.

Ce n'est ni la naissance, ni les richesses qui distinguent les hommes ; la supériorité réelle et véritable entre eux, c'est le mérite.

L'aveu des fautes ne coûte guère à ceux qui sentent en eux de quoi les réparer.

Personne ne souffre plus doucement d'être repris, que celui qui mérite le plus d'être loué.

Il faut, s'il est possible, être content de son état; rien de plus rare que de trouver des personnes qui en soient satisfaites. C'est notre faute. Il n'y a point de condition si mauvaise qui n'ait un bon côté; chaque état a son point de vue; il faut savoir s'y mettre. Nous avons bien plus à nous plaindre de notre humeur que de la fortune. Le mal est en nous, ne le cher-

chons point ailleurs. Il nous est bien plus aisé de nous ajuster aux choses que d'ajuster les choses à nous. Une résistance inutile retarde l'habitude que l'âme contracterait avec son état. Il faut céder aux malheurs et les renvoyer à la patience; c'est à elle seule à les adoucir.

Soyez retenue sur les spectacles; il n'y a point de dignité à se montrer toujours. De plus, il est difficile que l'exacte pudeur se conserve avec l'extrême dissipation. Ce n'est pas connaître ses intérêts: si vous avez de la beauté, il ne faut pas user le goût du public en vous montrant toujours; il faut encore être plus retenue si vous êtes sans grâces: d'ailleurs, le grand usage des spectacles en affaiblit le goût.

Il serait heureux de n'avoir jamais à compter avec sa fortune; mais comme la vôtre est bornée, elle vous assujettit à l'économie : soyez retenue sur la dépense. Si vous n'y apportez de la modération, vous verrez bientôt le désordre dans vos affaires; dès que vous n'avez pas d'économie, vous ne pouvez répondre de rien.

Le faste entraîne la ruine. La ruine est presque toujours suivie de la corruption des mœurs; mais pour être réglé, il ne faut pas être avare. Songez que l'avarice profite peu et déshonore beaucoup. Il ne faut retrancher les dépenses superflues que pour être en état de faire mieux celles que la bienséance, l'amitié et la charité inspirent.

C'est le bon ordre et non l'attention aux petites choses qui fait les grands profits : prenez sur vos goûts et sur vos plaisirs pour avoir de quoi satisfaire aux sentiments de générosité que toute personne, qui a le cœur bien fait, doit avoir.

N'écoutez pas les besoins de la vanité. « *Il faut être*, dit-on, *comme les autres.* » Ce *comme* s'étend bien loin! ayez une émulation plus noble : ne souffrez pas que personne ait plus d'honneur, de probité et de droiture que vous. Sentez le besoin de la vertu : la pauvreté de l'âme est pire que celle de la fortune.

La récompense de la vertu n'est pas toute dans la renommée, elle est dans le témoignage de votre propre conscience.

Il faut vous ménager des ressources contre les chagrins de la vie, et des équivalents aux biens sur lesquels vous avez compté. Assurez-vous une retraite, un asile en vous-même, vous pourrez toujours vous y retrouver.

Ayez quelques heures dans la journée pour lire et pour faire usage de vos réflexions. *La réflexion*, dit un père de l'Église, *est l'œil de l'âme, c'est par elle que s'introduisent la lumière et la vérité. Je le mènerai dans la solitude*, dit la Sagesse, *et là je parlerai à son cœur.*

Je vous l'ai dit, ma fille, le bonheur est dans la paix de l'âme. Pour vivre dans la tranquillité, voici les règles qu'il faut suivre. La première, de ne se pas livrer aux choses qui plaisent, de ne faire que s'y prêter. De n'attendre pas trop des autres, de peur de décompter; d'être son premier ami à soi-même. De rechercher la solitude et de fuir le grand monde, d'où l'on revient plus faible, moins modeste, plus injuste.

Dans les choses que vous craignez, mettez tout au pis. Attendez avec fermeté le malheur qui peut vous arriver, envisagez-le à face découverte dans toutes les circonstances les plus terribles et ne vous en laissez pas accabler.

Croyez que le sage ne court pas après la félicité, mais qu'il se la donne. Il faut que ce soit votre ouvrage, elle est entre vos mains. Songez qu'il faut peu de chose pour les besoins de la vie, mais qu'il en faut infiniment pour satisfaire aux besoins de l'opinion: que vous avez bien plus tôt fait de mettre vos désirs au niveau de votre fortune, que votre fortune au niveau de vos désirs. Si les honneurs et les richesses pouvaient rassasier, il faudrait en amasser : mais la soif augmente en les acquérant; celui qui les désire le plus est le plus pauvre.

N'écoutez point les calomnies, résistez même aux premières apparences et ne vous pressez jamais de condamner. Songez qu'il y a des choses vraisemblables sans être vraies, comme il y en a de vraies qui ne sont pas vraisemblables.

Mettez donc de l'équité dans vos jugements; cette même justice que vous ferez aux autres, ils vous la rendront. Voulez-vous qu'on pense et qu'on dise du bien de

vous, ne dites jamais de mal de personne.

Rien d'aussi aisé que de plaire aux dépens d'autrui ; vous êtes aidée par la malignité de ceux qui vous écoutent. Il faut bien plus d'esprit pour plaire avec de la bonté qu'avec de la malice.

La vie n'est pas dans l'espace du temps, mais dans l'usage que l'on en sait faire. Il faut tracer un plan et le suivre avec fermeté, car enfin, changer de dessein et de conduite, c'est couper notre vie; nous l'abrégeons par notre légèreté, et nous l'allongeons par une conduite uniforme.

Ces réflexions, ma fille, qui sont à présent pour moi, seront un jour pour vous. Préparez-vous une vieillesse heureuse par une jeunesse innocente. Songez que le bel âge n'est qu'une fleur que vous verrez se flétrir... ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de vous!

Dans la jeunesse, on songe à nous; dans la vieillesse, il nous faut songer aux autres; nous avons perdu le droit de faillir.

Rien de plus ridicule que de faire sentir par des parures recherchées qu'on veut rappeler des agréments qui nous quittent : une vieillesse avouée est moins vieille.

LETTRE SUR LA MUSIQUE.

L'on a entrepris deux publications fort importantes pour tous ceux qui s'occupent sérieusement de musique ; *la Bibliothèque classique des pianistes* leur offre les plus belles œuvres des grands maîtres, précédées d'une biographie et d'une analyse de leurs compositions, tandis que le *Répertoire des Morceaux d'ensemble exécutés par la Société des Concerts du Conservatoire* reproduit, transcrits pour le piano, à deux mains, les morceaux exécutés par cette Société dont tous les grades, même les plus modestes, sont occupés par des chefs illustres. Tous les grands noms de l'art musical sont représentés dans cette galerie, par leurs œuvres les plus éminentes, triées avec un soin religieux. On y retrouve toutes les symphonies de Beethoven ; cette réduction pour le piano n'offre pas, sans doute, la puissance que M. Listz a déployée dans le même travail, mais elle a cet avantage de pouvoir être exécutée sans trop de peine et de fracas, par les mains les plus petites ; les symphonies de Mozart, dont le caractère participe à la fois de son prédécesseur Haydn et de son glorieux successeur Beethoven, figurent aussi dans cette collection; plus fougueux que le premier, plus calme que le second, il est le chaînon intermédiaire qui unit le créateur paisible de la symphonie, à celui qui devait en reculer les limites jusqu'à l'infini, et remplir de son individualité passionnée ce cadre qui contient tous les sentiments, toutes les idées et toutes les passions humaines.

Joseph Haydn est l'expression frappante d'une époque où nulle des questions importantes de l'ordre moral, social et politique, qui devaient bouleverser le monde, ne se faisait encore pressentir; son caractère insouciant, l'éloignait d'ailleurs de tout sentiment bien profond, en même temps que sa destinée heureuse lui laissa toujours ignorer certaines impressions, et par conséquent certaines expressions, trop poignantes; de là vient que l'on écoute les gracieuses inspirations de Haydn avec un sourire attendri sur les lèvres; si quelques larmes viennent aux yeux, elles sont semblables à celles qui émaneraient du cœur, à l'aspect d'un tableau champêtre, paisible et riant; toutes les compositions de Haydn éveillent des sentiments analogues à ceux que l'on éprouverait vers la fin d'un beau jour, quand les troupeaux se réunissent et reviennent lentement au gîte, tandis que les bruits des champs s'assoupissent un à un, que les senteurs se dégagent plus pénétrantes, qu'une heureuse famille remercie Dieu d'avoir béni le travail du jour, et lui demande le repos de la nuit. Dans son oratorio de *la Création*, Haydn n'a prévu aucun cataclysme, et dans la cantate intitulée *les Saisons*, aucun orage; il est le peintre exquis des situations tranquilles, dont il ne néglige aucun détail, et malgré l'opinion,

des nombreux profanes qui soutiennent que les œuvres musicales ne relèvent que du caprice et échappent à tout classement, on peut assimiler les compositions de Haydn à celles qui, en peinture, forment l'école flamande.

Beethoven est représenté dans cette collection, outre les symphonies, par plusieurs fragments lyriques et religieux, dans lesquels l'on retrouve toujours ce poëte fougueux, qui transporte dans l'ordre physique tous les phénomènes de l'ordre moral, qui en fait saillir les mystérieuses affinités, les teintes imperceptibles, qui les transforme en nuances et les fait éclater en couleurs; après avoir indiqué tous les sentiments et toutes les douleurs, avec la vérité et la puissance d'un génie qui a éprouvé ou deviné toutes les misères de l'humanité, et qui vibre sous leur souffle, comme une harpe éolienne sous le souffle des vents, Beethoven éclate en plaintes déchirantes; l'orage gronde de tous côtés, ébranle et déracine tout sur son passage; mais les élans religieux viennent apaiser la plainte et calmer la souffrance; la foi rayonne, elle éclaire de ses splendeurs les replis les plus sombres, et relève par sa chaleur, l'âme affaiblie par la lutte qu'elle vient de soutenir.

Ces publications offrent, à côté du ***Benedictus*** de Haydn, des sonates et des fugues de Bach, du ***Stabat Mater*** de Pergolèse, les symphonies et les ouvertures de Mendelsohn et de quelques autres compositeurs modernes; ce voisinage immédiat, qui permet une comparaison soudaine, n'est point, il faut l'avouer, à l'avantage de ces derniers. Si la musique est un art qui ne relève que de la fantaisie, d'où vient donc qu'elle reproduit si fidèlement à toutes les époques les symptômes qui se font remarquer dans toutes les manifestations du génie humain? Les autres arts, à part de glorieuses exceptions, n'ont-ils pas, eux aussi, rompu avec les bonnes et simples traditions; n'ont-ils pas, dédaignant le seul rôle qui puisse leur communiquer quelque grandeur, celui d'interprète de la nature, cherché à créer une nature factice, conventionnelle? N'ont-ils pas voulu du nouveau enfin, à tout-prix, au risque de tomber dans le monstrueux? Ils ont oublié que la nature, source de toute poésie et de toute vérité, est éternellement belle et jeune, et qu'elle l'est toujours par les mêmes procédés; en psychologie comme en musique, on a créé un ordre de sentiments impossibles et faux; mais ces voies nouvelles sont abandonnées aussitôt qu'explorées; de là, une hésitation extrême, un vacillement perpétuel du but, des élans immodérés, des retours imprévus, et, au lieu de la jouissance, de l'émotion causées par les œuvres de Mozart, Haydn, etc., au lieu de leur sens clair et facile, les efforts d'esprit, l'attention laborieuse et sans cesse dépistée, les accidents névralgiques enfin, qui résultent de l'audition d'une œuvre telle que celle exécutée à l'un des derniers concerts du Conservatoire. Il s'agit d'un grand maître moderne, salué grand par la science, et cependant l'effet produit sur toutes les intelligences fatiguées, desséchées par la respectueuse, mais infructueuse recherche des intentions du compositeur, ne peut se comparer qu'à une marche prolongée dans un désert brûlant, et à travers des tourbillons de poussière sablonneuse et embrasée; mais quelle fraîche oasis était réservée aux voyageurs harassés! Un fragment d'un délicieux quatuor de Haydn a succédé à ce morceau; ce fragment figure dans le ***Répertoire des morceaux d'ensemble;*** il faut l'entendre, il faut surtout l'exécuter; rien n'est plus propre à former le goût que de voir d'un côté tant d'art et de savoir aboutir à la diffusion, tandis que de l'autre, la grandeur est atteinte d'un seul élan, à l'aide d'une simplicité de moyens qui touche à la naïveté.

Mme Emmeline Raymond.

OEUVRE DU BON PASTEUR.

Déjà, Mesdemoiselles, nous avons recommandé à vos réflexions et à votre charité l'*œuvre du Bon-Pasteur*, œuvre de zèle et de moralisation, dont s'occupent avec une généreuse ardeur, une nombreuse congrégation d'admirables et saintes filles, et un prêtre aussi recommandable par ses lumières que par ses vertus. Une seconde fois nous venons solliciter votre pitié pour les pauvres jeunes filles abandonnées, exposées à tous les dangers, et demander à la jeune fille riche l'obole prélevée sur sa toilette et sur ses plaisirs, et qui servira à bâtir un asile où se réfugieront l'infortune, l'innocence et le repentir. Les Dames du *Bon-Pasteur* d'Angers ont trente maisons en France, dont une à Paris. Cette maison de Paris ne leur appartient pas; elles y sont en location, et n'ont jamais pu sortir d'un état de gêne intolérable, qu'explique la modicité de leurs ressources et le grand nombre d'admissions auquel leur charité est forcée de consentir. Pour venir en aide à ces religieuses, pour les mettre à même de fonder à Paris un grand établissement qui puisse offrir un asile à cinq ou six cents jeunes filles délaissées, il est un moyen que comprendra tout cœur chrétien qui sait le prix d'une âme sauvée du naufrage éternel.

Voici ce moyen : — Dans tous les temps, il s'est trouvé des personnes charitables qui, touchées des misères humaines, ont conçu la bonne et généreuse pensée de fonder des places dans les hospices pour les vieillards, les malades, les enfants abandonnés, et nos plus beaux établissements charitables doivent en partie leur accroissement à ces fondations particulières, inspirées par le zèle et la compassion.

Ne serait-il pas conforme aux principes de la religion, utile pour la morale publique, avantageux pour la société, de faire de semblables fondations dans ces *hôpitaux spirituels*, où de pauvres âmes en danger trouvent salut et résurrection ?

Et comme les religieuses cherchent à faire le bien, et non pas à s'enrichir, il se trouve, d'après leur calcul, qu'on peut fonder une place perpétuelle pour un enfant de dix ans et au-dessus, en déposant un capital représentant un intérêt à 5 p. 100 de 100 à 300 francs, soit un capital de 2 à 6,000 francs. Pour cette somme, une fois déposée, une famille disposerait à perpétuité d'une place pour une jeune fille en danger; de dix ans en dix ans (1) elle verrait se renouveler ses protégées, et par conséquent, s'étendre et se perpétuer ses bienfaits.

Et si les jeunes filles qui nous lisent, si les familles qui nous accordent leur bienveillante attention, ne peuvent pas disposer d'une somme relativement assez forte, qu'elles sachent bien que les moindres aumônes, les dons les plus légers seront accueillis avec gratitude; que le denier de la veuve et celui de la jeune fille sont grands aux yeux du Seigneur, et que donné pour Lui, à ses servantes, il peut produire un grand bien et attirer de grandes bénédictions. Une digue arrête les flots montants de la mer... Or, de quoi se compose une digue ? de grains de sable; et pourquoi nos grains de sable, à nous, n'arrêteraient-ils pas les flots de la misère et de la dégradation ?... D'ailleurs, n'aidât-on qu'au salut d'une seule âme, par le sacrifice d'un ruban ou d'une broderie, quelle récompense ne peut-on pas attendre de Celui qui a promis qu'un verre d'eau, donné en son nom, ne demeurerait pas sans salaire ?

Nota. Pour plus amples renseignements, on peut s'adresser à M. l'abbé Viot, chanoine honoraire d'Alger, procureur de l'œuvre catholique du Bon-Pasteur, 127, rue du Bac, à Paris.

---

(1) Les jeunes filles entrent au Bon-Pasteur à l'âge de dix ans et en sortent à vingt et un ans.

Economie Domestique.

Côtelettes de mouton au riz. — Faites un roux bien coloré, faites-y sauter six côtelettes de mouton ; ajoutez poivre, sel, échalottes hachées très-fin, thym, laurier, câpres, bouillon dégraissé. Laissez cuire doucement. Mettez à crever dans de l'eau deux hectogrammes de riz bien lavé ; lorsqu'il est crevé et cuit, ajoutez-y un peu de beurre. Arrangez vos côtelettes au fond d'un plat creux, la sauce par-dessus ; couvrez-les avec le riz, arrondi en voûte ; dorez la surface du riz avec un jaune d'œuf, faites cuire sous le four de campagne pendant une demi-heure.

Soufflé de pain à la vanille. — Faites bouillir un demi-litre de crème avec un bâton de vanille et du sucre, et quand la crème aura jeté trois ou quatre bouillons, retirez-la du feu ; trempez-y la mie d'un pain mollet d'une livre ; vous la laisserez jusqu'à ce qu'elle soit froide. Mettez la mie dans un linge blanc, pressez-la, mêlez à cette purée la vanille que vous aurez pilée au mortier, un morceau de beurre frais gros comme deux œufs, deux œufs entiers, quatre jaunes. Amalgamez bien, passez au tamis, fouettez les quatre blancs d'œufs qui vous restent ; mêlez-les à la préparation ; versez le soufflé dans un moule que vous mettrez à un four doux, ou sous le four de campagne. Servez tout de suite.

Gâteau de pommes. — Épluchez une douzaine de belles pommes, retirez-en les cœurs ; faites cuire avec sucre, cannelle et zeste de citron ; passez au tamis ; mettez cette purée dans une casserole avec une cuillerée à bouche de fécule de pommes de terre, trois hectogrammes de sucre, un de beurre frais ; faites dessécher en remuant toujours ; ajoutez six œufs entiers, le blanc battu en neige ; versez dans un moule ; faites cuire à un feu doux.

Essence pour enlever les taches de graisse. — Prenez une bouteille, versez dedans :

125 grammes d'essence de térébenthine, très-pure ;

31 grammes d'éther sulfurique ;

31 grammes d'esprit-de-vin à 40 degrés.

Bouchez bien cette bouteille.

Lorsque vous voulez enlever une tache de graisse, vous prenez un torchon blanc, vous le pliez en deux et le placez sur une table ; sur ce torchon vous placez l'envers de l'étoffe où se trouve la tache ; vous faites un petit tampon de ouate, vous l'imbibez d'essence, vous en frottez la tache, puis vous la changez de place sur le torchon ; vous la frottez de nouveau avec de nouvelle essence, et après l'avoir encore changée de place vous la séchez en la frottant avec un linge fin.

Si la tache était ancienne, il faudrait d'abord la chauffer en passant légèrement dessus une cuillère d'argent dans laquelle vous mettrez un charbon allumé.

Quand le col de velours d'un habit et ses parements sont salis, vous les nettoyez de même, mais à l'endroit.

Quand votre chapeau de velours est terni, fané, vous le défaites, vous étendez l'un après l'autre chaque morceau, l'envers posé sur un torchon blanc : vous versez de l'essence dans une soucoupe, vous y trempez une brosse à ongles et vous mouillez entièrement chaque morceau, puis vous les frottez avec un linge fin, et les laissez sécher, étendus sur une table.

Par ce moyen, votre velours, non-seulement sera propre, brillant et ferme, mais sa couleur se trouvera ravivée, et quand l'odeur de l'essence aura disparu, vous pourrez donner, pour le refaire, votre chapeau à la marchande de modes.

Remèdes contre les contusions, les foulures. — *Eau-de-vie camphrée.* — Faites fondre dans un litre d'eau-de-vie quatre gros de camphre ; vous en faites des lotions et vous y trempez des compresses pour les contusions et les foulures.

Encaustique pour les parquets des appartements. — Faites dissoudre dans quatre litres d'eau, que vous mettez sur le feu dans une terrine vernie, 125 grammes de tartre, 500 grammes de cire jaune, et 62 grammes de savon ; remuez avec un bâton ; lorsque le

tout est bien fondu, vous le laissez refroidir, puis vous l'étendez sur le parquet avec un gros pinceau. Il faut en été deux heures pour sécher l'encaustique, trois heures en hiver, et on le fait reluire en le frottant avec une brosse rude.

CORRESPONDANCE.

— Jette les yeux sur notre planche, et à la vue de ce *gigantesque déploiement*, tu comprendras que, sans te parler d'autre chose aujourd'hui — car le temps et l'espace pourraient nous faire défaut — je me hâte de t'expliquer nos modèles et nos travaux.

N° 1, Col mousquetaire, ainsi que tu me l'as demandé; il est de moyenne grandeur, j'espère que le dessin te plaira; tout au plumetis il serait délicieux; mélangé de broderie anglaise, il aura aussi son mérite; de toutes façons il demande peu d'ouvrage et produit beaucoup d'effet.

2, Dessin pour *blague à tabac;* il se fait sur velours, sur cuir, sur drap; tu peux choisir entre une soutache de soie ou de la soutache d'or; cette dernière est très-jolie sur du cuir gros vert, gros bleu ou mordoré; tu as encore le point de chaînette pour lequel il faudrait employer deux nuances de soie, et comme ce dessin le permet, tu ferais ta chaînette sur deux rangs. Tu sais, je pense, qu'il te faut trois morceaux comme celui-ci pour faire la *blague*, que ces trois morceaux une fois cousus ensemble, tu caches ton point par une ganse assortie à ta soutache ou à ta soie; si c'était, par exemple, de la soutache d'or, tu mettrais aussi une petite ganse d'or; après cela, tu la doubles de peau blanche, et tu fais dans le haut une petite coulisse dans laquelle tu passes un cordon qui laissera pendre un gland de chaque côté; on met aussi un gland dans le bas, mais alors beaucoup plus gros que ceux des côtés; si tu voulais placer un chiffre, il faudrait enlever le dessin qui entoure le vide du milieu.

3, Passe d'un petit bonnet de baptême; il doit être fait au plumetis et feston, ou bien feston, plumetis et broderie anglaise; ce bonnet est tellement petit que je n'ai pas osé te l'envoyer tout au point de rose, j'aurais craint que pour une forme aussi mignonne ce genre de broderie ne fût bien lourd; si tout autour du feston, tu mets une petite valencienne, il sera très-beau, et je ne doute pas que ta filleule ou ton filleul à venir ne se sente bien fier sous un tel bonnet.

4, Un des côtés des joues.

5, Manteau Bassompierre, réduit au dixième; ce patron va t'enlever toute incertitude, en te prouvant que les *formes talmas* se portent encore, et se portent plus que jamais; on a bien raison, car pour nous jeunes filles, je trouve que c'est un vêtement bien gracieux; la gravure d'aujourd'hui te montre l'effet de celui-ci: tu vois que le manteau Bassompierre est un peu plus court que notre ancien Talma; généralement on le porte en ne le relevant que d'un côté; ce manteau peut se faire soit en drap, soit en velours; il faut 2 mètres 20 centimètres de drap, et près de 6 mètres de velours; celui de la gravure est en velours noir, avec une bande de peluche de 12 centimètres de hauteur; cette peluche, d'un genre tout nouveau, n'a aucun rapport avec la vulgaire et antique peluche employée jusqu'aujourd'hui; celle-ci se reproduit, soit en écossais, soit en rayures ombrées, soit enfin en imitation de peau de tigre. Aussi, lorsqu'il s'agit encore d'orner ou des volants de robes, ou un manteau, ou bien une veste d'intérieur, réclame-t-on le concours de l'une de ces peluches, car selon l'heureuse combinaison des couleurs, cela aide à faire de charmantes toilettes; mais revenons à notre manteau *Bassompierre:* admettant que ton budget te permette de le faire en velours, et que la garniture de peluche ne te convienne pas, tu pourrais, ou la remplacer par un large galon, sur lequel seraient appliquées des marguerites de velours (la nervure de ces marguerites est indiquée par des tubes de jais) ou bien, tout

autour et sur le devant de ce manteau, broder au passé une grecque toute formée par des pois d'égale grandeur; cette garniture, selon nous, l'emporte sur toutes les autres, et tu aurais le mérite de la faire toi-même, si tu savais t'armer d'un peu de patience. J'aurais envoyé ce dessin à nos amies de la grande édition, si je n'avais pensé qu'elles pourraient toutes (du moins celles à qui cette idée plaira), faire faire ce dessin : pour bien l'appliquer elles bâtiront sur mousseline le patron du manteau, afin de pouvoir le mettre à la taille de chacune d'elles : ne pouvant envoyer qu'un dessin, nous aurions dû forcément le soumettre à une seule proportion. Ce patron de mousseline une fois bien ajusté, on le trace sur le velours par un fil sur tous les contours; au-dessus de ce fil, on dispose alors le dessin. Si je te donne cette explication, c'est que je dois te rappeler que tout ouvrage brodé au métier, ne peut recevoir sa forme qu'après complète exécution. Bien entendu qu'en adoptant ce genre d'ornement, tu n'ajouteras à ton manteau aucune autre garniture; du reste, je trouve qu'aujourd'hui les franges ou effilés se font tellement longs, qu'ils enlèvent souvent toute grâce à un manteau; d'autres fois ils disparaissent dans les plis de la robe; les franges-guipures remédient maintenant à cet inconvénient, mais c'est trop *luxueux* pour que je te conseille d'en faire l'essai; ce manteau Bassompierre serait également fort joli en drap, et quoique plus simple, il pourrait recevoir les trois garnitures dont je t'ai parlé plus haut; tu as aussi pour le drap, comme pour le velours, un nouveau ruban très-joli : c'est un ruban rayé en travers; l'une des raies est en satin, ou vert, ou gros bleu, ou violet, etc., et l'autre en velours noir le plus souvent; les raies sont d'égales grandeurs (3 centimètres); ce joli petit ornement se retrouve dans toutes les couleurs et dans toutes les grandeurs; enfin, une dernière garniture que je puis encore t'indiquer, est une large grecque de velours, ou noir, ou de couleur; pour moi, le noir a toutes mes sympathies.

6, Manche pagode pour petite fille; en ajoutant deux bouquets de chaque côté, ce dessin peut aussi te servir; les fleurs se font au feston, et sont mélangées d'œillets; le bord est un feston feuille de rose.

7, Passe d'un bonnet; il peut se faire, ou tout en broderie anglaise, ou tout plumetis; en entremêlant ces deux broderies, il serait plus élégant et plus nouveau.

8, Fond du bonnet; le n° 12 t'en donne la garniture; je te conseille de border le feston par une petite valencienne; le fond doit toujours être en biais.

9, Dessin pour bas de pantalon, pour garniture de manches, ou pour petites vestes d'intérieur; ce dessin peut également se faire comme celui du bonnet; de plus, celui-ci a des roues.

10, Autre garniture : même destination et même broderie.

11, Entre-deux qui peut aller avec l'une et l'autre de ces deux garnitures.

12, Petite garniture qui va avec le bonnet des n°s 7 et 8; telle qu'elle est là, elle serait trop basse, il te faut donc laisser un peu d'étoffe unie.

13, 14, 15 et 16, Dos, petit côté, devant et manche d'un corsage à grandes basques découpées en festons ronds; ce corsage, qui se trouve sur la jeune femme de notre gravure, se garnit de plusieurs manières; la plus jolie est sans contredit celle déjà indiquée sur cette robe, et qui se compose de dentelles hautes de 4 centimètres, ruchées et posées sur plusieurs rangs. Dans chaque creux des dents on place un nœud, soit en ruban, soit en velours; cette garniture est bien jolie, vas-tu dire, mais elle me semble par cette masse de dentelles un peu élégante pour nous.....

Tu peux remplacer les dentelles par un galon de fantaisie, un effilé ou un velours dont le genre varie à l'infini; plusieurs rangs de rubans à fil tiré, te rendraient aussi très-bien l'effet des dentelles, et pourtant ce serait plus simple. Si tu ornes seulement ce corsage par un galon ou par toute autre garniture posée à plat, tu devras alors laisser à tes nœuds, des bouts tombant très-bas; c'est jeune et gracieux; les manches seront décorées de la même manière; le devant de ce corsage est fermé jusqu'au cou; si tu le préférais ouvert, rien de plus facile pour toi; mais je te dirai que les corsages

montants se font beaucoup, même pour les robes très-habillées.

17, Petite garniture pour pantalon, pour camisole, pour taie d'oreiller, etc., etc. ; elle se fait au plumetis, feston et œillets, ou bien encore brodée à l'anglaise.

18, Entre-deux allant avec la manche du nº 6 et se faisant de la même manière.

19, Écusson-médaillon renfermant la lettre B; il se fait au plumetis riche, et il est composé aussi de petits festons, de cordonnets et de points de sable.

20, Écusson au plumetis fin.

21, Gasparine, feston feuille de rose ou plumetis.

22, Clarisse, plumetis, feston, œillets ou pois.

23, Palmyre, plumetis fendu.

24, A. R., feston feuille de rose.

25, B., tout au plumetis; on pourrait aussi mélanger plumetis et broderie anglaise.

26, Augustine, tout plumetis, ou bien festons et œillets.

27, Revers duchesse. Forme toute nouvelle, et dont le succès me paraît assuré; ce revers, comme tu peux en juger, descend jusqu'à la ceinture; on le fixe, soit par un nœud de ruban, soit par une broche; bien entendu que ce genre de col ou revers ne peut se mettre qu'avec les robes ouvertes; si tu m'en crois, tu l'adapteras à une guimpe comme les autres cols, de sorte que si ta robe est plus échancrée que tu ne le voudrais, tu pourras y remédier en avançant le col plus ou moins. Celui-ci doit être brodé au feston; si tu veux faire les petites feuilles au plumetis, il n'en sera que plus élégant.

28, Garniture pour manche ou *pagode*, ou *duchesse*, ou *bretonne*; cette garniture va avec le col que tu as reçu dans la IVe planche.

29, Col de petite fille. Tu dois le faire au plumetis, mélangé de broderie anglaise et feston feuille de rose; le plumetis de ce genre ne doit pas t'effrayer.

30, Garniture pour robe de baptême. Si je ne t'envoie pas cette garniture avec un dessin pour point de feston, c'est que celle-ci m'a semblé infiniment plus jolie et plus nouvelle. Tu disposeras ces garnitures en forme de tablier, tu les sépareras par un entre-deux de valencienne. Dans le cas où, au contraire, tu préférerais faire ta robe tout en broderie, tu n'aurais, pour composer un entre-deux assorti à ta garniture, qu'à prendre dans cette garniture même, le dessin du milieu, formant des carreaux; en bordant chaque côté des carreaux d'un point jour, tu te trouveras avoir un magnifique entre-deux. Tes garnitures et tes entre-deux une fois posés en tablier, tu les encadres par une autre garniture qui ira en diminuant vers la ceinture; pour le corsage, tu feras de même; les revers de la petite berthe viendront rejoindre la garniture de la jupe. Sur les épaules, tu mettras de grands nœuds à bouts flottants; une ceinture formée par un large ruban aura aussi un nœud dont les longs bouts orneront le devant de la jupe; tu feras ce dessin plumetis et anglaise; je n'ose t'engager à le faire tout au plumetis, mais ce serait alors une robe digne de la solennité où elle doit figurer.

31, Dessin pour une *pelote plomb*. Exécute ce dessin sur du velours avec de la soie torse. Il est mélangé de soutaches qui le complètent parfaitement. Si tu trouves que tout cela soit trop d'ouvrage pour un tel objet, prends de la soutache en or, ou en soie, et, avec un petit dessin bien léger, tu pourras encore faire quelque chose de charmant; tu as aussi le point de chaînette qui, fait avec de la soie de différentes nuances, produit souvent un effet ravissant. Toutes ces broderies peuvent également se faire sur cachemire. On pourrait aussi faire ce travail en tapisserie sur fond en canevas de soie blanche ou noire.

32, Gilet pour homme. Tous ces petits points, qui sont dans l'intérieur des fleurs, t'indiquent les nœuds que tu as à faire.

33, Poche du gilet.

34, Col du gilet.

35, Bas de jupon. En remplaçant les œillets par des pois, ce dessin pourrait aussi servir pour volants de robe ou de mantelet.

36, Petite garniture : broderie anglaise et feston, pouvant être employée pour des manches pagodes, pour garniture de camisole, pour bonnets de nuit, pour bas de pantalon, etc., etc.

37, Autre garniture, mais celle-ci se fait tout au feston, et sur mousseline. Si tu voulais, pour la robe de baptême que tu vas faire, choisir de la mousseline au lieu de jaconas, cette garniture serait tout à fait ce qu'il te faut. Comme entre-deux, celui du n° 18 serait en harmonie de dessin avec la garniture.

38, Clotilde, tout au feston ou bien encore feston et pois.

39, Agnès point de rose.

40, Écusson avec le nom de Mathilde; l'un et l'autre se font au plumetis.

41, Idalie, plumetis facile ou feston.

42, Henry, plumetis facile ou feston.

43, G. G. gothique, plumetis ou feston.

44, V. G. anglaise, plumetis ou feston.

45, G. V., feston et œillets ou pois.

46, S. R. anglaise ou bien plumetis et roues.

47, R., plumetis.

Ici finit la petite édition.

48, Patron de grandeur naturelle du *manteau Bassompierre* dont je t'ai donné les détails plus haut.

49, Moitié du dos du corsage à basques qui se trouve sur la gravure, et duquel je t'ai également désigné les différentes garnitures.

50, Petit côté du corsage.

51, Devant du corsage.

52, Manche : l'entaille qui est dans le bas t'indique la position de l'ouverture.

53, Dessous de lampe en laine et au crochet, avec feuilles de vigne et grappes de raisins; il me semble t'entendre dire : deux mois de suite un dessous de lampe, pourquoi cela? — Pourquoi? parce que d'abord ce dessous de lampe m'a semblé bien nouveau, bien joli, bien facile et surtout bien vite fait, et je n'ai point oublié que le jour de l'an approche, époque à laquelle le temps et les idées ne répondent pas toujours à toute notre ambition; et puis cet ouvrage a, de plus, le mérite d'une utilité actuelle.

Le rond qui sert de plateau se fait au crochet plein; il se commence comme tous les ronds ordinaires, c'est-à-dire en montant 4 ou 5 mailles que l'on augmente toujours; seulement pour que ce rond ait beaucoup de fermeté, tu dois faire ton crochet sur une grosse ganse blanche, ou pour mieux dire sur une petite ficelle : il aura 22 centimètres de diamètre et sera fait avec de la laine de Saxe de cinq fils, couleur vert d'eau; ensuite, il faut, au bord du rond, faire une petite dentelle avec de la laine, même qualité, mais d'un vert bien plus foncé. Premier tour de cette dentelle : 1 maille simple, 1 maille en l'air, 1 bride, 1 maille en l'air, 1 double bride, 1 maille en l'air, 1 triple bride, 1 maille en l'air, 1 double bride, 1 maille en l'air, 1 bride, 1 maille en l'air, 1 maille simple et recommencer toujours.

Le second tour se fait avec de la laine noire, lamée en argent, cette laine d'un genre tout nouveau et qui se retrouve dans toutes les nuances, nous aidera à faire de charmants petits ouvrages. Le magasin de la *Religieuse*, toujours un des premiers lorsqu'il s'agit de s'emparer d'une heureuse invention, a déjà prouvé, par les jolies choses qui y sont étalées, combien cette laine pourrait avoir de succès.

Ce tour est aussi très-facile, il faut seulement faire une maille simple entre chaque bride de laine verte; quand tu seras à la maille simple, tu placeras ton crochet dans la maille du plateau, de cette façon le feston est mieux marqué; maintenant, pour les feuilles de vignes que l'on pose sur le plateau, ainsi que le dessin te l'indique, prends de la laine pareille à celle de la dentelle, monte 15 mailles chaînettes, que tu joins comme si tu voulais faire un rond, ensuite 7 mailles chaînettes, que l'on pique dans la cinquième du rond; répéter trois fois.

3ᵉ TOUR. Faire huit brides sur chacun des petits ronds précédents.

4ᵉ TOUR. 1 maille simple prise entre les brides précédentes qui séparent chaque rond, 1 bride dans la maille suivante, 2 brides dans la suivante, 2 doubles brides dans la suivante, 2 doubles brides dans la suivante, 2 doubles brides dans la suivante, puis 2 brides dans la suivante, 1 bride dans la dernière, et 1 maille simple entre les brides du tour précédent, et recommencer.

Le 5ᵉ ET DERNIER TOUR se fait, comme pour la dentelle, avec de la laine noire lamée argent. Il se compose de mailles simples prises entre les brides du dernier rang, seu-

lement, arrivée à la maille simple, il faut prendre par-dessus et entre les triples brides du milieu. Cette feuille, une fois finie, se fixe sur le plateau à l'aide de trois points très-longs faits avec la laine lamée ; ces trois points désignent en même temps les nervures de la feuille ; pour former la tige, il faut encore de la laine noire, que l'on tourne un peu en zigzag ; chaque tige retient deux feuilles, et du milieu part une grappe de raisin composée de huit grains qui se font au crochet plein avec de la laine violette de trois tons différents ; il y a donc plusieurs grains de chaque nuance ; les plus foncés se mettent du côté de la tige. On commence par 3 mailles chaînettes que l'on joint et l'on tourne autour jusqu'à ce que l'on ait la circonférence de 18 mailles ; alors on met dans ce petit rond une boule faite avec du coton en carde, et une fois enveloppée par le rond de crochet, on l'arrondit de façon à ce qu'elle ressemble au grain que l'on veut imiter ; après ce grain, un autre et ainsi de suite jusqu'à la fin des cinq grappes qui te sont nécessaires pour faire ton dessous. Pour placer tes feuilles et tes grappes de raisins, consulte le croquis de la planche ; bien entendu que tu peux faire cet ouvrage dans toutes les nuances ; pour toi si habituée au crochet celui-ci te paraîtra un jeu. Comme fourniture voilà ce qu'il te faut pour les deux dessins :

Laine vert clair.		80
Id. vert foncé.		60
Laine lamée noire. . . .	2	
Ganse blanche ou ficelle. .		50
Laine violette.		40
fr.	4	30

54, Col dans les dimensions aimées par toi, je veux dire qu'il est de moyenne grandeur ; il peut se faire soit au plumetis, soit en mélangeant cette broderie avec la broderie anglaise ; si tu voulais faire avec ce dessin un col ravissant, tu pourrais remplacer le plumetis par le point de plume, ce dernier s'y prête admirablement puisque ce point s'emploie plus particulièrement pour les feuilles ; tu dois toujours commencer le point de plume par le côté droit, le dirigeant de manière à le pencher assez sensiblement de la nervure du centre au bord, pour former comme les barbes d'une plume. Une fois le premier côté terminé, on retourne l'ouvrage afin que le second côté de la feuille soit pareil au premier, et que l'aspect de la feuille puisse vous représenter une plume en miniature.

55, Modèle de canezou. Cette mode si gracieuse va, à ce qu'il paraît, continuer cet hiver, et nous pourrons, dans les petites soirées, mettre un corsage blanc avec une jupe de couleur claire, ce qui constitue tout de suite une petite toilette très-élégante quoique simple. On portera encore des canezous de dentelles noires ; ceci ne nous regarde pas, vas-tu dire ; mais je sais qu'il nous faut aussi songer un peu à nos charmantes amies qui ont déjà le titre de *Madame*. Un de ces canezous m'a paru très-joli : c'est celui que tu vois sur la planche, le fond était en tulle grenadine, des velours noirs étaient posés en long, recouvrant le corsage en entier ; ces velours étaient entourés d'une petite dentelle un peu plus large que le doigt : cette dentelle, arrivée au bas du velours, retournait en faisant la coquille et reposait sur un nœud de velours attenant à la bande de velours posée en long. Cet été on avait fait ainsi quelques mantelets ; les corsages sont plats, à basques, et les manches sont faites dans le même style. Ce genre de corsage peut se faire, soit en dentelle blanche, soit en broderie, remplaçant alors les velours par des entre-deux brodés ; on pourrait aussi sous les entre-deux, soit de dentelle blanche, soit de mousseline brodée, passer un ruban de couleur claire et assortie à la jupe. Ce dernier genre pourrait, je crois, nous être permis.

56, Entre-deux dessin *queue de paon ;* il se fait à l'anglaise avec roues et plumetis ; il peut servir pour poignets de manches, brandebourgs de robes d'enfants, etc.

57, Entre-deux plumetis fin.

58, Autre entre-deux broderie anglaise.

59, Garniture anglaise allant avec cet entre-deux ; l'un et l'autre, pouvant servir, pour manches bretonnes et manches *duchesse*.

60, Large entre-deux pour broderie an-

glaise. Cet entre-deux peut être employé pour devant de camisole, pour devant de peignoirs et pour devant de guimpe.

61, Garniture au plumetis pour manches pagodes, pour cols, etc.; les jours te sont indiqués; comment se font ces jours? m'as-tu demandé. Je vais essayer de t'en expliquer deux ou trois, et en y mettant toutes les deux de la bonne volonté, peut-être nous comprendrons-nous.

Le point turc et le point d'échelle bordent ordinairement les mouchoirs et les entre-deux; ils se font aussi très-souvent dans l'intérieur des fleurs, seulement alors les fils ne sont point tirés; pour faire un point turc autour d'un mouchoir, il faut d'abord tirer les fils, ensuite on en réunit quelques-uns sur l'aiguille et on les serre par trois ou quatre points, ayant soin pour que le jour reste bien net de tirer les points tout à fait près du bord; ensuite, on place l'aiguille au milieu de ce petit amas de fils, et l'on fait un cordonnet à la moitié qui se trouve devant soi; une fois ce cordonnet terminé, on prend encore une même quantité de fils que l'on joint par quelques points à la branche que l'on vient de cordonner, et qui prend alors la forme d'un triangle; après quoi, on recommence encore jusqu'à la fin de l'ouvrage. Le même nombre de fils et l'égalité des points : voilà pour ce genre de jours, la chose la plus importante. Le point d'échelle se fait dans le même genre; seulement au lieu de placer tes fils dans différents sens, tu dois, après en avoir réuni quelques-uns sur ton aiguille, les fixer près du bord comme au point turc; après, tu rejettes ton fil par-dessus ta branche, et tu fais tout à fait en face, encore deux ou trois points; enfin tu remontes ta branche en la cordonnant; pour aller de cette branche à celle que tu vas exécuter, tu dois faire deux ou trois points; ceci fini, tu cordonnes les deux côtés avec un coton très-fin. Maintenant, si tu me réponds que tu as compris, je recommencerai avec un nouveau plaisir, et t'expliquerai les *jours* qui te sont nécessaires pour ta garniture; mais ce sera plus difficile, je dois t'en avertir.

62, Dessin d'une bourse algérienne ayant, comme tu le vois, la forme d'une poire; cette bourse, de forme toute nouvelle, se fait au crochet, avec trois couleurs de soie : celle que j'ai vue était noire, cerise et fil d'or; le fond est du crochet plein et se fait sur une petite ganse appelée *guipure;* c'est à peu près ce que je viens de te dire pour le dessous de lampe. Tu commences premièrement un rond avec la soie noire; lorsqu'il est grand comme une pièce de un franc, il faut faire une petite guirlande en soie cerise dont le dessin forme comme une petite dent : je livre ce dessin à ton imagination, il faut seulement que cette guirlande une fois finie, la circonférence n'ait pas plus de 5 centimètres de diamètre; à partir de là on n'augmente plus et l'on fait un dessin or sur fond noir, un losange, par exemple, dans le genre de ce que tu vois sur le dessin de notre planche; arrange-toi pour qu'il n'ait pas plus de 2 centimètres et demi, fais ensuite deux rangs tout noirs, et après tu commenceras le sac qui se fait alors au crochet à jours; il se compose d'une barrette, d'une maille en l'air, d'une barrette, d'une maille en l'air, et ainsi de suite; le second tour se fait de même, seulement tu dois faire la barrette sur la maille en l'air du tour précédent; quand tu en auras fait 10 rangs, tu borderas le sac par une petite dentelle cerise et or, dentelle que l'on fait ainsi : 2 barrettes (barrette ou bride c'est la même chose) dans la même maille, 3 en l'air, 2 barrettes dans la même maille, ce qui te fait 4 barrettes dans une seule maille, puis 2 barrettes que l'on prend à 4 mailles de distance, encore 2 barrettes dans cette même maille, et recommencer toujours.

Le 2e TOUR se fait avec du fil d'or au crochet plein, maille dans maille; entre les barrettes qui doivent être au-dessus des trois mailles noires qui forment le sac, il faut prendre par-dessous la maille pour bien former le feston. Pour les anses il suffit de faire sur la guipure 4 rangs de crochet avec la soie noire : ensuite on les plie, on les coud et on les entortille de deux petits cordons, l'un cerise, l'autre or; pour ces cordons tu montes plusieurs mailles-chaînettes tout comme si tu commençais un ouvrage au crochet; lorsque tu as la lon-



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

N° 17

gueur qu'il te faut, tu t'arrêtes et commences ton opération. Quand tu auras cousu tes anses, tu feras au-dessus de la bourse, à l'endroit où commence le sac, tu feras, dis-je une petite dentelle pareille à celle qui se trouve dans le haut; seulement celle-ci aura 2 rangs, un qui montera et l'autre qui descendra, après quoi tu décoreras le bas de tes anses par une espèce de petite cocarde qui se fait au crochet plein et qui doit avoir la largeur d'une pièce de 20 centimes; le fond est noir entouré de deux rangs cerise, et le cerise est enfin bordé d'un rang or légèrement ondé; ensuite tu passeras un cordon dans le haut du sac qui sert de coulisse, ce cordon a un petit gland à chaque extrémité. Cette bourse est charmante ainsi, et le serait également avec un autre mélange de couleurs.

Il faut pour la faire :

Soie noire.		75
Id. cerise.	1	
Or.	1	
Ganse et glands. . .		75
fr.	3	50

63, Écusson composé de roses et d'ananas; il se fait au plumetis fin, avec mélange de point de sable et de jours; ici les jours que je t'ai expliqués pourraient être essayés.

64, Entre-deux broderie anglaise et plumetis ou festons.

65, Magnifique garniture pour manches pagodes, châle de mousseline, etc., plumetis riche et jours.

67, Écusson; cette feuille d'acanthe doit être faite au plumetis avec œillets ou pois.

67, E. L. plumetis; les fleurs pourraient se faire au point de plumes.

Nous voici enfin arrivées au dernier numéro de cette immense planche, et malgré tout ce qu'elle a exigé d'explications, je me sentirais toute prête à recommencer si tu voulais bien donner ton attention à tout ce que je pourrais te raconter sur une merveille sans nom; c'est la chose la plus extraordinaire, la plus curieuse, la plus intéressante, la plus gracieuse, la plus utile, la plus tout ce que tu voudras! C'est enfin, le tricot sans aiguilles! mais aujourd'hui le temps et le papier me manquent à la fois; et puis que diraient nos deux charmantes jeunes femmes si nous ne nous occupions pas un peu d'elles? Je prends donc la gravure : la robe de la jeune fille est en taffetas noir, les volants sont de deux couleurs comme tu vois; cette mode parait vouloir s'établir, elle est jeune, et suivant l'harmonie des couleurs, cela peut être fort joli; sur chacun des volants on trouve deux raies satinées tressées dans l'étoffe; ces raies peuvent être remplacées par des velours, ou par tout autre ornement; ainsi, si tu avais deux robes de couleur différentes mais pouvant s'accorder, ce serait une heureuse manière de les utiliser, alors tu placerais au bord de chaque volant une petite décoration de ton invention : on peut aussi les faire déchiquetés et frappés, ou déchiquetés seulement; lorsque les ondulations sont gracieuses, c'est distingué et simple. Le corsage de cette robe est donc noir, avec des ornements noirs et bleus; manches bouillons avec semé de pois; petit col montant; le manteau est le manteau Bassompierre dont je t'ai donné la description; quant au chapeau, c'est à mon avis ce que l'on peut inventer de plus élégant pour jeunes filles; il est en satin à coulisses, trois bandes de cygnes sont placées à égales distances; les nœuds sont en satin, le dessous est composé d'une demi-guirlande de roses qui vient rejoindre des touffes de tulle tuyauté. La toilette de la jeune femme trouve une partie de son explication dans ce que je t'ai dit sur le corsage; son chapeau est en satin : au bord de la passe est une dentelle qui renverse sur une bande de velours, et sous ce velours s'échappe une autre dentelle se renversant aussi et couvrant une partie de la passe; sur le fond de la calotte se trouve un rond de velours, entouré d'une haute dentelle; dans le bas, cette dentelle cache à peu près tout le bavolet, et celle du haut renverse sur le rond; un nœud de velours est posé sur le milieu de la passe; dessous de chèvrefeuille. Adieu, bon courage, si tu veux te convaincre par toi-même que tous les ouvrages de cette planche tiennent ce qu'ils promettent. Adieu donc, et à bientôt : que ne puis-je dire à demain! ce qui

me console, c'est que d'ici au jour où je dois t'écrire, je ne cesserai pas de m'occuper de toi.

J'allais oublier notre Rébus : Cette dame nonchalamment étendue sur son divan et ne s'occupant ni de sa lecture, ni de sa broderie, est l'*oisiveté*, elle ***est la mère de tous*** ces affreux garnements qui l'entourent et sont ***les vices***.

E. E.

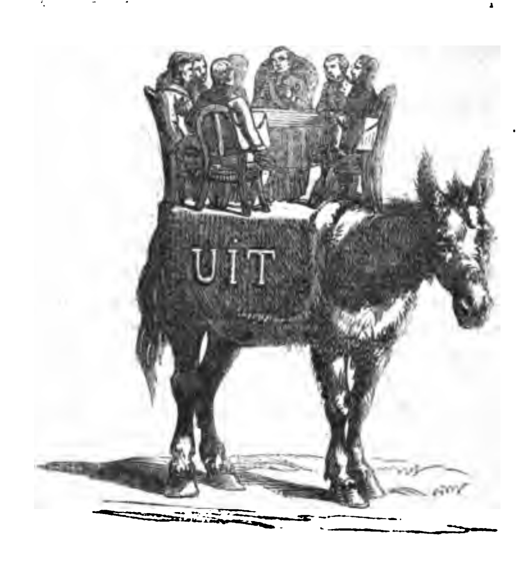
ÉPHÉMÉRIDES.

LE 31 OCTOBRE 287. — MARTYRE DE SAINT QUENTIN.

Saint Quentin naquit à Rome, sous les empereurs Dioclétien et Maximilien Hercule; il était fils du sénateur Senon, et fut envoyé dans les Gaules pour y prêcher l'Évangile. Ayant pénétré jusqu'à la ville d'Amiens, Riccius Varus, alors préfet du prétoire, donna ordre de l'arrêter. On l'amena plusieurs fois devant lui, et chaque fois il le fit tourmenter cruellement pour le faire renoncer à sa foi; mais comme il persista à confesser Jésus-Christ, on le perça de broches, de clous, puis on lui trancha la tête le 31 octobre 287, et on le jeta dans la Somme. Son corps ayant été rapporté dans la ville d'*Auguste*, capitale du Vermandois; on l'enterra sur une montagne, non loin du lieu où il avait été retrouvé.

Plus tard, de nombreux miracles s'étant opérés en cet endroit, saint Éloi, évêque de Noyon, découvrit le corps de saint Quentin et le fit déposer dans l'église de Noyon, derrière l'autel; enfin, on le transporta dans la grande église d'*Auguste*. Cette ville, qui avait été détruite par les barbares, dut son rétablissement à sa dévotion pour la mémoire de ce saint, et par reconnaissance, les habitants changèrent le nom d'*Auguste* en celui de *Saint-Quentin*.

RÉBUS.



Paris. — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

PÉLAGE.

NAISSANCE DE LA MONARCHIE ESPAGNOLE, 737.

Pendant que Florinde expiait ainsi par sa mort le malheur qu'elle avait involontairement attiré sur sa patrie, Égilone, la veuve de Rodrigue, tombait au pouvoir des infidèles, et du sein de sa captivité se préparait à rendre bientôt à l'Espagne le courage et l'espoir. Mousa, au bruit de l'éclatante victoire de Xérès, s'était hâté d'abandonner l'Afrique pour rejoindre son lieutenant; mais rappelé à Damas, auprès du kalife, il laissa le commandement suprême de la Péninsule à son fils Abdelaziz, qui vint se fixer à Séville.

Ce jeune homme avait un cœur noble et généreux, que devait émouvoir le malheur d'Égilone. Il la fit traiter avec tous les égards dus à son rang, et se rendit lui-même au palais où elle était retenue avec les autres otages.

Saisi de respect pour tant de douleur et de beauté, il lui demanda ce qu'elle réclamait de lui.

« Que tu protéges l'Espagne, répondit-elle, au lieu de l'opprimer. »

Cette fière réponse, la résignation avec laquelle Égilone supportait son sort, le courage qu'elle inspirait à ses femmes par son exemple, firent sur le jeune émir une profonde impression, et il conçut le dessein d'appeler Égilone à partager avec lui le trône qu'elle avait déjà occupé.

La veuve de Rodrigue ne put accepter l'idée d'une alliance avec les vainqueurs de son pays. Elle fit répondre à l'émir que le deuil et les larmes rempliraient seuls sa vie; mais gagnée par les prières des Goths, qui n'attendaient plus leur salut que d'elle, elle consentit enfin à lui donner sa main. Les destinées de l'Espagne semblèrent changer dès ce jour. Fidèle à sa parole, Abdelaziz prit à tâche d'assurer le bonheur des Espagnols. Il organisa activement un système d'administration qui leur laissait la liberté de leur culte et de leurs lois. Ils conservèrent leurs magistrats et leurs prêtres; la servitude, en usage même chez les Goths, perdit son caractère et disparut en partie; le tribut du cinquième de leurs revenus fut la seule imposition levée sur eux. Tous ceux qui se soumirent furent placés sous la protection des alcaïdes (magistrats supérieurs), nommés par Abdelaziz, et reçurent le nom de Mozarabes, qu'ils conservèrent pendant tout le temps de la domination musulmane.

Ainsi, loin des persécutions par lesquelles on croit généralement que les Arabes marquèrent leur entrée en Espagne, leur règne fut tout d'abord signalé par la mansuétude et la sagesse.

Vainqueurs et vaincus se confondaient dans une fusion fraternelle et suivaient, les uns leur reine au temple catholique, les autres leur émir à la mosquée.

Heureux du bonheur qu'ils faisaient naître autour d'eux, Abdelaziz et Égilone l'étaient encore de leur mutuelle affection. « Fleur des chrétiennes (Zahra-ben-Isa), disait parfois l'émir à sa femme, je t'aime et je te bénis pour le bien que tu m'inspires; le ciel a mis dans ton cœur, pour que tu le répandes sur moi, le trésor des vertus. »

Mais, jaloux de son rang et de son mérite, un officier qu'Abdelaziz avait comblé d'honneurs, l'accusa auprès du kalife, et trouva le prétexte de cette accusation dans son mariage avec Égilone.

« Je tremble pour nos armes, lui dit-il. L'émir, pour plaire à cette chrétienne, arborera bientôt lui-même la croix au lieu du croissant, et nous repoussera de cette riche Espagne, dont Allah et son prophète nous ont donné la possession. »

Naturellement ombrageux, et indisposé déjà contre Abdelaziz, dont il redoutait l'influence, le kalife Souleiman profita de ce prétexte pour sévir contre lui. L'officier reporta en Espagne l'ordre de mettre à mort le malheureux émir; mais pour ne pas soulever le peuple et l'armée, qui

chérissaient leur chef, il eut recours à l'assassinat.

Abdelaziz avait, non loin de Séville, un château dont les flots du Guadalquivir venaient baigner les murs, et où il se retirait avec Égilone quand ses loisirs le lui permettaient. Associant une pensée pieuse à toutes ses œuvres, il avait fait construire une chapelle auprès du pavillon d'Égilone, et une mosquée au milieu des palmiers et des orangers qui couvraient ses jardins.

Un matin, Abdelaziz, devançant l'appel du muezzin, traversait les sentiers embaumés de la Véga pour se rendre à la mosquée, quand il fut tout à coup assailli par les émissaires du kalife; il essaya courageusement de lutter; mais vaincu par le nombre, il tomba sous leurs coups.

Musulmans et chrétiens mêlèrent leurs larmes sur sa tombe et cherchèrent vainement l'assassin. Il avait repris déjà le chemin de Damas, portant au kalife la tête de sa malheureuse victime. Tout barbare qu'il était, Souleiman ne put s'empêcher d'en admirer la noble expression. Il la contemplait encore, quand Mousa arriva près de lui. « Reconnais-tu cette tête? lui demanda le kalife. — Oui, s'écria l'infortuné vieillard en l'arrachant à l'officier qui la tenait, et la pressant sur son cœur. Que la malédiction d'Allah s'attache à celui qui osa la faire tomber!... »

Après avoir jeté ce cri de douleur et de vengeance, Mousa reprit le chemin de Valdichora, son pays natal, mais il n'y arriva pas; il trouva, comme son fils, la mort sur son chemin. Égilone elle-même ne tarda pas à les suivre.

Ce fut alors que la malheureuse Espagne comprit toute l'horreur de sa situation. Abdelaziz, pour la lui adoucir, avait su lui faire envisager la présence de l'étranger comme le fruit d'une alliance; mais aujourd'hui le vainqueur lui faisait lourdement sentir le poids de la conquête, et lui enlevait tout vestige de liberté.

Plus fiers et plus indépendants que leurs frères du Midi, les habitants des provinces septentrionales de l'Espagne refusèrent tout accord avec les infidèles et se réfugièrent dans leurs montagnes, où ils cherchèrent un asile contre l'oppression. Là ils pleuraient ensemble sur leur malheureuse patrie et juraient de mourir avant de laisser les Arabes envahir ce dernier refuge de leur nationalité.

Ravis du merveilleux climat, de la riche nature et des trésors que leur offrait l'Andalousie; occupés d'ailleurs à continuer el-djihed (la guerre sainte) dans le Frendjat (1), sous les ordres d'Abdérame, les Arabes dédaignèrent de poursuivre ces pauvres montagnards. Cependant le bruit se répandit bientôt que les Astures vivaient libres, que le croissant n'avait point encore paru dans leurs vallons, qu'aucune mosquée ne les déshonorait, et que l'écho de leurs montagnes redisait leurs prières et leurs chants nationaux. Jaloux de partager avec eux un bonheur qu'ils avaient cru perdu sans retour, les habitants des provinces conquises désertaient chaque jour leur terre natale pour venir se rallier à leurs frères du Nord. Il devait naturellement résulter de cette réunion un plus fort enthousiasme et un nouvel élan de patriotisme. Quand le soir rassemblait tous ces hommes dans leurs retraites, les nouveaux venus, témoins des combats du Guadalété, racontaient comment ils avaient vu mourir leurs frères; ils représentaient leurs villes occupées par les Musulmans, et, sous l'impression de ces douloureux souvenirs, ils peignaient tous les malheurs et toutes les humiliations de la conquête. Les femmes éclataient en sanglots à ces lamentables récits; elles pressaient leurs enfants sur leur cœur, demandant à Dieu d'en faire des héros pour chasser l'infidèle, et leurs pères, leurs maris et leurs frères répétaient le serment de mourir pour l'indépendance de la patrie.

De nouvelles recrues grossissaient chaque jour la famille des Astures; la montagne n'eut plus assez de cavernes à leur offrir, il fallut s'abriter dans les forêts et revenir vers la plaine, où bientôt se formèrent de nombreux villages, que chacun fit prospérer par ses ressources ou son industrie.

La fusion des Goths et des Espagnols, si longtemps impossible, s'opérait ainsi par la puissante influence d'un même sentiment.

(1) La Gaule.

Depuis trois ans, ils affermissaient leur petit État au milieu des montagnes, sans rencontrer d'obstacle. Le wali (1), pensant qu'il en aurait bientôt raison, n'en continua pas moins le voyage qu'il avait projeté dans la Septimanie gothique, et chargea un de ses lieutenants nommé Alkhamah, de réduire cette poignée d'hommes. La nouvelle de la marche des Arabes causa aux chrétiens une satisfaction profonde : confiants dans leur haine et leur courage, ils ne doutèrent pas qu'ils ne dussent rester vainqueurs.

— Soyons sans crainte, leur disait un des leurs nommé Pélage; l'Espagne ne peut pas mourir : si elle tomba à Xérès, relevons-la sur les monts Cantabres : Dieu sera avec nous et défendra ses autels !

— Que Pélage nous conduise, s'écrièrent-ils tous ensemble : nous le suivrons à la victoire ou à la mort!...

Leur choix ne pouvait tomber sur un plus digne : homme de cœur et de courage, Pélage unissait à la science militaire la prudence, si nécessaire au guerrier, et la fermeté d'âme qui domine les revers.

Il ne voulut pas attendre dans la plaine l'ennemi, dont le nombre l'eût bientôt écrasé, et ordonna la retraite vers la Sierra. Ces hommes, dont allait dépendre désormais l'avenir de l'Espagne, voulurent donner leurs derniers embrassements à leurs pères, à leurs enfants et à leurs femmes, et appeler avec eux, sur leurs armes, la bénédiction de Dieu. Tous gravirent une seconde fois leurs montagnes protectrices, et après de douloureuses étreintes, les femmes se cachèrent dans les cavernes, tandis que les hommes suivirent Pélage vers la position qu'il avait choisie. C'était un gigantesque rocher, appelé Auséba, au pied duquel coule une limpide rivière, la Déva, et qui s'élève comme une citadelle à l'extrémité d'un étroit vallon dont il ferme les issues; de chaque côté de la vallée s'étendaient deux chaînes de montagnes, hautes, escarpées, abruptes, dont le couronnement se dentelait en créneaux et que l'on eût pris pour de formidables remparts.

(1) Titre des gouverneurs arabes de l'Espagne.

Pélage fit cacher ses soldats dans les crevasses de ces montagnes; pour lui, avec deux cents hommes seulement, il se retira dans une caverne creusée dans le mont Auséba, en face de la vallée, et que l'on nomme la Covadunga.

Cependant les Arabes avaient atteint déjà les campagnes des Asturies, et s'étonnaient de la solitude et du silence qui y régnaient : les demeures désertes s'ouvraient sans obstacle sous leurs mains; et le triste et saisissant spectacle de ces contrées ne leur rappela pas sans émotion leurs steppes délaissées. Mais ainsi que le leur répétaient leurs chefs, Allah les appelait à la conquête du monde : agents dociles et fidèles, ils ne devaient s'arrêter qu'après lui avoir gagné toutes les populations barbares; il fallait donc découvrir ces sauvages Astures pour les soumettre au Koran. Alors, bien qu'ils se doutassent d'un piége, ils pénétrèrent hardiment dans l'étroit défilé que leur présentaient les montagnes, et s'y engagèrent jusqu'aux pieds d'Auséba. Ils y arrivaient à peine, qu'un déluge de flèches semble tomber du ciel sur eux. Ils cherchent vainement à se défendre : leurs dards, repoussés par le roc, se confondent avec ceux des ennemis pour rejaillir sur eux; leur sang rougit les eaux de la Déva dont les flots emportent des cadavres!... Ils reculent pour regagner la plaine; mais des flancs des montagnes sortent tout à coup d'autres ennemis; de toutes leurs profondeurs tombent de nouveaux traits, et les soldats cachés, trouvant des armes plus puissantes que leurs flèches, dans les blocs suspendus des rochers, les arrachent et les précipitent jusqu'au fond du vallon... La nuit tombait, le ciel enflammé tout le jour par un soleil brûlant se couvrait d'épais nuages; la foudre grondait au loin, et pour prêter ses terreurs aux scènes de la montagne elle vint faire retentir les échos.

La tempête semblait attendre ce signal pour se déchaîner; le vent du nord, s'engouffrant dans la vallée, sifflait dans la caverne et s'agitait dans un incessant tourbillon. Les torrents si rapidement grossis dans ces étroites gorges, débordaient de leurs lits et envahissaient les seuls chemins praticables dans ces défilés étroits. Ainsi poursuivis par les hommes et les éléments,

les fuyards gagnèrent éperdus le penchant de la montagne; mais Dieu, ce jour-là, combattait avec l'Espagne, et il était écrit, dit un auteur arabe, que pas un des leurs ne devait revoir le jour après le combat d'Auséba : comme ils se pressaient sur un sentier rapide près de Caségadie, tout à coup le terrain s'écroule et s'engloutit avec eux dans les eaux de la Déva!

A peine le bruit de l'avalanche s'était-il éteint dans les flots, que l'orage s'éloigna et ne laissa plus entendre que de sourds et rares mugissements! Le lendemain un radieux soleil éclairait le pays des Astures : c'était le soleil de l'indépendance nationale!...

Dès les premiers rayons du jour, tous, soldats, enfants, vieillards et femmes, abandonnaient leurs retraites pour revenir à Covadunga : de touchantes scènes s'y passèrent encore quand ils se retrouvèrent ; dans l'élan de leur enthousiasme, ils décernèrent à Pélage, le titre de roi. Sa mission n'était encore qu'au début : il comprit qu'après avoir conquis l'indépendance il fallait la conserver. Dans ce but il créa le système de législation le plus sage et le plus favorable au développement de sa petite colonie; il confia les différentes charges de son gouvernement à ses plus braves compagnons d'armes, et réunit autour de lui, ainsi que l'avaient fait les rois Goths, les évêques et les prêtres. Rassemblés sous le même chef, resserrés par les mêmes liens, soutenus par le même espoir, les Goths et les Espagnols, dépouillés de leur vieil orgueil, cimentaient leur alliance. De nouveaux réfugiés vinrent augmenter leur nombre : il fallut agrandir les villages, fonder des villes, ramener l'agriculture et l'industrie. Les pêcheurs regagnèrent leurs rivages; les pâtres et leurs troupeaux, le penchant des montagnes. La vie reprit partout.

Effrayés au souvenir de Covadunga et contenus au seul nom de Pélage, les Arabes n'osèrent plus franchir les frontières des Asturies, et quand ils vinrent attaquer les populations qui en étaient voisines, Pélage sut toujours les faire reculer; mais convaincu qu'il faut laisser aux gouvernements comme aux hommes le temps de se modifier et de grandir, loin de chercher à étendre les limites de son petit royaume, il borna ses efforts à y développer les ressources intérieures et à condenser les forces de son peuple. Dix-neuf ans s'étaient passés à ce travail depuis son glorieux fait d'armes, quand la mort le frappa au bourg de Canicas... Il léguait son génie à l'Espagne : c'est lui qui, sept siècles après, présidait à la prise de Grenade comme au combat de Covadunga!...

LOUISE BADER.

BIBLIOGRAPHIE.

La Charité aux enfants, par M. l'abbé Mullois. 1 vol. illustré. 50 centimes.

Le nom de M. l'abbé Mullois est déjà familier et cher à nos lectrices, et sans doute, au milieu de la disette qui nous entoure, en présence de l'hiver et de la misère qui nous menacent, elles auront profité de ses enseignements et mis à profit les excellentes indications du *Manuel de la Charité;* elles auront été pour les pauvres qui les entourent, *cette bonne âme* que la veuve et le malade attendent comme un secours du ciel; elles auront représenté auprès de l'indigent la maternelle Providence, qui ne laisse en oubli aucun de ses enfants.

La charité est la vertu de tous les âges : l'enfant peut la pratiquer, elle peut et doit lui être enseignée par les doux exemples et les suaves paroles d'une mère et d'une sœur : voici un petit livre qui vient en aide aux institutrices du jeune âge : c'est un cours de charité à l'usage de l'enfance : aux réflexions naïves et touchantes, M. Mullois a ajouté des faits, des anecdotes qui rendent la morale sensible, et qui donnent au cœur une généreuse émulation. « La charité, dit » l'auteur, est le moyen d'éveiller les bons » instincts qui dorment au fond de l'âme » des enfants : là est un moyen de créer » des vertus, de donner un but aux élans » de leur cœur. On n'y a pas assez pensé,

» on s'est presque toujours occupé de l'intelligence..... Donnez à l'enfance la passion du bien, qu'il aime les pauvres, ses » parents, Dieu, toutes saintes choses..... »

Et pour leur enseigner cette charité dont, en sa qualité de prêtre de Jésus-Christ, il est le propagateur et l'apôtre, M. Mullois décrit en termes émouvants la misère des pauvres, et surtout de l'*enfant pauvre*, privé de tout ce qui fait le bien-être et la joie de son âge, et il émeut puissamment la pitié de l'enfant riche en faveur de ce petit frère déshérité. La revue des *œuvres* destinées à l'enfance suit ce premier chapitre, et nous apprend comment on peut exercer la charité, alors même qu'on est enfant, écolier ou pensionnaire. Beaucoup de pensions, beaucoup de colléges ont leurs *conférences* de Saint-Vincent de Paul, dont les membres visitent, sous la surveillance de leurs professeurs, les pauvres du voisinage; les pensionnats de jeunes filles ont aussi leurs créations charitables : au *Sacré-Cœur*, on permet aux pensionnaires d'adopter des petites filles pauvres; elles travaillent pour leurs protégées, les instruisent au moment de leur première communion, et s'entendent pour les habiller. Les plus grandes et les plus sages reçoivent, comme récompense, la permission d'aller, en compagnie de dames charitables, visiter les pauvres..... Aux *Oiseaux*, chaque classe adopte une famille, mais à force de sagesse et de diligence on peut obtenir une bonne femme pour trois ou quatre... Aux grandes fêtes des enfants, le lundi gras, par exemple, les deux cent cinquante enfants pauvres des classes gratuites vont s'asseoir au réfectoire, à la place des pensionnaires, et celles-ci leur servent un excellent dîner.. C'est vraiment un bonheur de voir ces enfants riches servir à table des enfants pauvres. Elles le font avec tant de grâce et de joie, qu'on ne sait lesquelles sont les plus heureuses, ou de celles qui servent ou de celles qui sont servies..... Au lycée Saint-Louis, à Paris, les élèves mettent en commun une somme ronde, à laquelle on ajoute de petites contributions pour certains manquements; et le tout est porté aux pauvres par les enfants eux-mêmes, en compagnie de l'aumônier. Dans une année, ils ont secouru jusqu'à cent quarante familles. Un jour, dans l'une de ces misérables rues adjacentes à la rue de La Harpe, ils arrivent chez un pauvre menuisier, mourant d'une maladie de poitrine. La misère la plus affreuse régnait dans la maison, et, pour comble de malheur, on le chassait de sa mansarde, parce qu'il ne pouvait plus payer le terme. A la vue d'étrangers, sa malheureuse femme, qui n'entendait le plus souvent que ces paroles dures : *Sortez ou payez!* reste stupéfaite. Alors l'aumônier, prenant la parole, se hâta de dire : Madame, nous sommes vos voisins et vos amis, quoique vous ne nous connaissiez pas... et les élèves déposèrent leur généreuse offrande... Le cœur de la pauvre femme fait explosion; elle joint les mains et elle s'écrie, en se tournant vers ses enfants : « O mes enfants! je vous l'avais bien dit ce matin, que si vous priiez bien Dieu, il n'allait pas nous abandonner; remerciez-le bien vite et priez pour ces messieurs! » Alors les enfants tombèrent à genoux et se mirent à prier au milieu du plus profond silence.....

C'est la visite des pauvres qui surtout produit un grand bien : faire la charité de chez soi, du coin de son feu, c'est véritablement trop facile et trop peu méritoire. Ce n'est pas là traiter les pauvres en amis; mais c'est les traiter en importuns, auxquels on envoie ce qui leur est dû afin qu'ils nous laissent tranquilles. C'est en nous arrachant à nos aises, en allant nous asseoir au chevet du pauvre, en respirant l'air qu'il respire; c'est en devenant, pour ainsi dire, membre de sa famille, au moins un instant, que nous lui prouvons que nous l'aimons vraiment, que nous le regardons comme un frère... Cette sainte habitude de la visite des pauvres, difficile à adopter à un certain âge, quand on a pris le pli d'une vie molle et facile, tâchez, mesdemoiselles, de la donner à vos jeunes frères, à vos petites sœurs... Allez voir les pauvres avec eux et vous en serez tous meilleurs et plus heureux.

Le défaut d'espace nous défend de nous étendre davantage sur l'excellent livre de M. Mullois; mais peut-être en avons-nous assez dit pour donner à toutes nos lectrices le désir de le connaître et de le répandre

autour d'elles, et, par conséquent, de faire ce qu'il prescrit, car l'auteur, parlant au nom de Jésus-Christ et des pauvres, ne conseille pas, il ordonne, et, nous le croyons, il est obéi.

E. R.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

ZEUS UND DAS PFERD.

Vater der Thiere und Menschen, so sprach das Pferd, und nahete sich dem Throne des Zeus : Man will, ich sei eines der schœnsten Geschœpfe, womit du die Welt gezieret, und meine Eigenliebe heisst es mich glauben. Aber sollte gleichwohl nicht noch Verschiedenes an mir zu bessern sein.

Und was meinest du denn, dass an dir zu bessern sei? rede, ich nehme Lehre an, sprach der gute Gott, und læchelte.

Vielleicht, sprach das Pferd weiter, würde ich flüchtiger sein, wenn meine Beine hœher und schmæchtiger wæren; ein langer Schwanenhals würde mich nicht verstellen; eine breitere Brust würde meine Stærke vermehren : und da du mich doch ein Mal bestimmt hast, deinen Liebling, den Menschen zu tragen, so kœnnte mir so wohl der Sattel anerschaffen sein, den mir der wohlthætige Reiter auflegt.

Gut, versetzte Zeus; geduldе dich einen Augenblick! — Zeus, mit ernstem Gesichte, sprach das Wort der Schœpfung. Da quoll Leben in den Staub, da verband sich organisirter Stoff, und plœtzlich stand vor dem Throne — das hæssliche Kameel.

Das Pferd sah, schauderte und zitterte vor entsetzendem Abscheu.

Hier sind hœhere und schmæchtigere Beine, sprach Zeus; hier ist ein langer Schwanenhals; hier ist eine breitere Brust; hier ist der anerschaffene Sattel! Willst du, Pferd, dass ich dich so umbilden soll! Das Pferd zitterte noch.

Geh, fuhr Zeus fort, dieses Mal sei belehrt, ohne bestraft zu werden. Dich deiner Vermessenheit aber dann und wann zu erinnern; so daure du fort, neues Geschœpf. — Zeus warf einen erhaltenden Blick auf das Kameel — und das Pferd erblickte dich nie ohne zu schaudern.

LESSING.

JUPITER ET LE CHEVAL.

« Père des hommes et des animaux, ainsi parlait le cheval en se tenant près du trône de Jupiter, on veut que je sois une des plus belles créatures dont tu as orné le monde, et mon amour-propre me le fait croire. Néanmoins, n'y aurait-il pas en moi quelques défauts à corriger ?

— Et que penses-tu donc qu'il faille changer en toi ? Parle, je recevrai ton conseil, dit le dieu en souriant.

— Peut-être, reprit le cheval, serais-je plus prompt à la course, si mes jambes étaient plus hautes et plus effilées; une encolure plus longue m'irait bien; un poitrail plus large doublerait ma force; et puisque enfin tu m'as fait servir de monture à l'homme, ta créature bien-aimée, je pourrais avoir naturellement la selle que me met le cavalier bienfaisant.

— Bien, dit Jupiter; attends un moment. » Jupiter, le visage sérieux, prononça la parole de la création. Alors la vie sortit de la poussière, les matières organiques s'unirent, et soudain apparut devant son trône — le hideux chameau!

Le cheval le vit, trembla et fut saisi d'une profonde horreur.

« Voici des jambes plus hautes et plus effilées, dit Jupiter; voilà une encolure plus haute, un poitrail plus large, une selle naturelle! Veux-tu, cheval, que je te transforme ainsi ? » Le cheval tremblait toujours!

« Allons, dit Jupiter, pour cette fois, reçois cette leçon sans être puni. Cependant, pour te faire souvenir de ta présomption, que cette nouvelle créature reste vivante! »

Jupiter lança sur le chameau un regard de vie.

« Et toi, cheval, ne la regarde jamais sans trembler. »

EDMOND BENJAMIN.

LE VIRGILE AU RABOT.

I. — NEVERS ET SES DUCS. — LA PREMIÈRE ODE DE MAÎTRE ADAM.

Le premier jour du mois de septembre de l'an de grâce 1633, la vieille cité de Nevers s'était parée *comme une ville neuve*. Les Nivernais avaient recouvert de tentures blanches et de guirlandes les lézardes de leurs masures. Aux lucarnes des boutiques, sur les balcons des hôtels et dans les rues ne se voyaient que joyeux visages et toilettes nouvelles. Toute la ville descendait vers les portes. Des orchestres en plein vent s'établissaient à chaque carrefour; les cloches des églises et des monastères sonnaient à toute volée, et le bourdonnement de la foule dominait encore ce bruyant concert de cuivre et d'airain. C'était vraiment un jour de belle humeur publique où les hommes auraient échangé en amis jusqu'à des estocades et les femmes des compliments.

Et si quelque curieux étranger demandait la cause de tant d'empressement et de joie, les bourgeoises, tout en minaudant, regardaient tour à tour le ciel sans nuage, le questionneur et leurs parures neuves; les hommes répondaient d'un ton pénétré : nous attendons *notre duc*. En effet, ce jour-là, 1er septembre, rentrait à Nevers, son maître légitime, Charles Ier de Gonzague, duc de Nevers, duc de Mantoue, marquis de Montferrat et seigneur de vingt autres lieux.

Nevers avait un duc! honneur qu'aucune ville ni province de France ne pouvait plus se vanter de partager. Un duc! un prince particulier, le dernier seigneur féodal de quelque importance, que n'eût pas dépouillé l'heureuse ambition de nos rois, Nevers avait tout cela! Le pouvoir de Charles de Gonzague était, il est vrai, fort restreint en son duché de France : il en rendait au terrible cardinal de Richelieu le même compte à peu près, qu'un tenancier rend au possesseur. Mais il gardait son titre et Nevers le lui donnait! Paris enfin n'avait qu'un roi, Nevers avait un duc.

Vous comprenez donc l'enthousiasme dont fut saisie la foule nivernoise, quand la voix du canon, se mêlant à celle des cloches, annonça l'arrivée du duc à la porte de Croux. A ce moment le cortége des magistrats et des notables, qui s'avançait processionnellement au-devant du seigneur, traversait la rue de la Parcheminerie. Quatre hérauts d'armes ouvraient la marche; puis s'avançaient en bel ordre les corporations bourgeoises, le conseil des notables, les quatre échevins, tout le clergé de la ville, le chapitre enfin avec ses chantres qui entonnèrent l'*Alleluia*. Venait ensuite une longue file de sergents d'armes servant de licteurs aux deux consuls.

Entre ces deux respectables magistrats et le bailli de la ville, tout seul, et sous l'œil de ce dernier, marchait un homme encore jeune qui semblait le coryphée de ce jour solennel. Son extérieur était bizarre : il tenait un peu de l'Anacréon rajeuni, un peu du Diogène, et rappelait à la fois l'établi, le cabaret et le Parnasse. Ses habits étaient en effet ceux d'un artisan, même par maintes reprises, ils témoignaient des soins d'une ménagère. Mais il portait à la main le signe sacré des poëtes, la branche de laurier. Souvent il rejetait ses cheveux en arrière et levait ses yeux vers le ciel, ou les roulait d'une façon tout à fait divertissante, comme s'il eût invoqué l'inspiration poétique, ou voulu faire croire qu'elle le visitait. Cet étrange personnage n'était rien moins que le Pindare de Nevers. N'avez-vous pas nommé déjà maître Adam Billaut, poëte, jadis et toujours menuisier? Nevers n'avait pas seulement un duc, Nevers avait un poëte!

Sur les pas de maître Adam s'avançait le bailli, l'unique et le premier juge des Nivernois. Le reste du cortége était tout militaire et martial. C'étaient cinq cents soldats de la garde bourgeoise, le mousquet au poing et la mèche allumée. La ville de Nevers, la personne du duc, la patrie nivernoise ne comptaient pas moins de dé-

fenseurs que de sujets ou de citoyens.

Le duc se dirigea de la porte de Croux à la cathédrale, où l'évêque le reçut en grande pompe. Là, il entendit le *Te Deum*, et sortit aussitôt après pour se rendre au palais ducal. Des vivats, une pluie de fleurs et la mousqueterie l'accueillaient partout sur son passage; le cortége observait le même ordre qu'en se rendant à la porte de Croux; la seule attitude de maître Adam avait changé. Il agitait d'une main convulsive sa branche de laurier. Ses yeux avaient quitté le ciel et se tenaient obstinément baissés vers la terre. Il semblait être en proie à une émotion violente et manquer de la force nécessaire pour la surmonter. En vain le bailli l'exhortait à voix basse: « La ville de Nevers, disait-il, te choisit pour l'organe de ses sentiments auprès du duc. Ils sont de ceux, maître Adam, qu'un poëte seul peut exprimer. » Hélas! une responsabilité si grande épouvantait le pauvre menuisier. Déjà il se voyait en face du duc; ses genoux fléchissaient par avance... Oh! qu'en ce moment il eût volontiers échangé son laurier contre son rabot!

Le cortége atteignit la place du château ducal; et maître Adam la parcourut en vain d'un regard désespéré; la fuite était mpossible. Le duc descendait de son carrosse, donnant la main à ses filles; il s'arrêta devant la grande porte d'honneur, et là il attendit, suivant la coutume antique, les premiers hommages de ses sujets...

O Muses! ô Mnémosyne! l'ardente prière de votre serviteur dut pourtant monter jusqu'à vous. Ingrates déesses, vous aviez oublié jusqu'à son zèle et vos promesses... lorsqu'il se mourait de peur et de honte, vous passiez une heure insoucieuse à vous enivrer des chants d'Apollon. Vous ne le vîtes pas, le pauvre poëte traîné jusqu'aux pieds du duc par l'impitoyable bailli! Vous ne le vîtes pas, quand le bailli, bègue et peu disert, eut dépêché de son mieux sa propre harangue, et que vint le tour du poëte, quand, impatiente de jaillir en ondes sonores, la poésie se pressait en vain sur ses lèvres que vous ne songiez plus à ouvrir; vous ne le vîtes pas confus et muet, maudit ou moqué des siens, et rejetant tout bas sur vous tant de malédictions et de mépris! Vous veniez de répondre à son ardeur par une trahison! O Muses, ainsi croyiez-vous établir votre règne sur Nevers et ses campagnes?

A genoux devant le duc, maître Adam rappelait à son secours sa mémoire infidèle. Odes, épîtres, sonnets s'en étaient effacés. Les officiers du duc, les dames des jeunes princesses, commençaient à sourire, le bailli à gronder. Par bonheur le duc, à cet instant, ne regardait aucun objet moins que le Pindare de ses États, qu'il n'avait pas vu tomber à ses pieds. Ses yeux parcouraient avec complaisance le riche amphithéâtre sur lequel s'élèvent par étage la bonne ville ducale et son château. Pourtant une pensée de regret se lisait sur son visage. Que n'était-il né quelques siècles plus tôt, en face des Capets ou des Valois?... Mais en face de Richelieu...

Cependant l'inattention du duc permettait à maître Adam de rassembler ses esprits... Faute de mémoire, il prit hardiment le parti d'improviser. La princesse Marie le rassurait d'un de ses regards, qui étaient d'une douceur merveilleuse. Nous avons ouï dire même qu'il venait de trouver une rime... Hélas! les rimes sont sœurs! Il était écrit que la suivante, en lui échappant, consommerait sa perte.

Au bruit confus de cette voix qui murmurait à ses pieds, le duc baissa tout à coup la tête. Ce n'était pas qu'il eût l'air bien terrible... mais il était duc, et le menuisier crut voir Jupiter ébranlant l'Olympe d'un mouvement de sourcils. La voix s'arrêta dans son gosier; il fit, pour la rappeler sur ses lèvres, un effort qui fut la cause, dont une grimace des plus comiques fut l'effet... Et le duc se mit à rire.

Alors la provision d'audace que venait de faire maître Adam, son inspiration tardive, sa mesure, sa rime, tout s'évanouit au même instant; il se prit à trembler comme un vilain ordinaire, et sans regarder davantage le duc, qui ne pouvait reprendre son sérieux :

« Hélas! balbutia-t-il, hélas! beau sire, comment vous portez-vous? »

Telle fut la première ode de maître Adam.

II. — LE DÉSESPOIR DE MAITRE ADAM. — MADAME JEANNE. — LES PENSÉES BACHIQUES. — AUSSITÔT QUE LA LUMIÈRE.

L'après-midi du même jour, les réjouissances continuaient sur la place ducale de Nevers, où toute la ville s'était portée. Les gens atrabilaires ou les affligés s'éloignaient seuls des apprêts du bal qui devait couronner la fête. Mais comme la tristesse et la pauvreté n'étaient qu'exception sur les heureux domaines de Charles de Gonzague, la garde bourgeoise qui parcourait les rues n'y rencontra qu'un passant. Maître Adam, c'était lui, s'acheminait vers sa maison de la rue de la Parcheminerie, du pas qui convient à un poëte découragé. Il ruminait isolément sa douleur et nourrissait peut-être contre sa gloire future et son génie de lugubres projets.

« O rêves ! s'écriait-il, risible ambition du pauvre menuisier, inspiration menteuse, où m'avez-vous conduit? Que disent de moi à cette heure la ville de Nevers, toute la France et M. le bailli ? Oui, j'ai perdu mon honneur pour une rime... Que ne te suis-je resté fidèle, ô mon seul ami, mon rabot ! »

Ainsi gémissait maître Adam. A ce moment, une divinité favorable, l'une des neuf Sœurs peut-être, souleva dans l'air un souffle assez vif, qui, poussant tout à coup la porte de la chambre voisine, fit apercevoir à maître Adam madame Jeanne, son épouse, et ses deux marmots tous trois fort occupés devant une jatte de laitage. L'amour conjugal, l'amour paternel, et peut-être quelque appétit, détournèrent soudain le cours des idées du brave homme. Madame Jeanne se leva. Le bruit de la déconvenue de son mari était bien arrivé jusqu'à elle; mais en digne épouse, elle trouvait que s'il n'avait pas dit tout ce qu'il devait, il s'était du moins parfaitement tiré du peu qu'il avait dit. Les Muses n'avaient point étendu jusqu'à elle le commerce qu'elles avaient établi avec son époux; mais, à filer et soigner ses marmots, occupation sans cesse renaissante, la Pénélope nivernoise oubliait tout le reste. Elle vint donc à son époux avec la jatte de crème, et l'invita tendrement à en prendre sa part. Maître Adam la repoussa d'abord avec humeur; il revint encore à ses tristes pensées et s'arracha même une dernière poignée de cheveux; puis enfin il s'assit et mangea.

Après son modeste repas, il sortit, déjà moins sombre, pour contempler la treille qui décorait le devant de sa maison. Les pampres s'agitaient doucement au vent du soir; les grappes se doraient, et maître Adam savoura même quelques grains déjà mûrs. Assis sur le banc placé devant la porte, et sans quitter des yeux ses chers raisins, il se mit à rêver des vendanges, ce temps consacré des franches réunions. Quelles soirées, vraiment, quelles fêtes que les heures passées devant la grande table des vendanges, où le riche et le pauvre s'asseoient et fraternisent, alors que le jeune sang de la vigne se mêle à celui non moins ardent des buveurs, que les verres se choquent au refrain des chansons improvisées, que l'esprit pétille et que les cœurs s'épanchent sans péril d'indiscrétion, car si de ces banquets on rapporte la joie, on y a laissé la mémoire. Maître Adam n'était point une de ces natures pléthoriques ou bilieuses que le vin irrite ou alourdit, mais un honnête et franc compagnon qui regardait la bouteille comme la source de gaieté, un poëte tout plébéien de sentiment et de mœurs. Les vendanges, ces souvenirs de liesse, ranimèrent son courage et son goût populaire. Il se prit à fredonner un vieil air à boire, en cherchant à y coudre des paroles originales. La fable dit qu'alors Bacchus et Silène, qui dormaient tout près de là, sur un fût, se réveillèrent et sourirent. Madame Jeanne, à ce moment, apportait un broc de vin réservé. Maître Adam le vida d'un trait et entonna :

Aussitôt que la lumière
A redoré nos coteaux,
Je commence ma carrière
Par visiter mes tonneaux.
Ravi de revoir l'aurore,
Le verre en main, je lui dis :
Est-il sur la rive more
Plus qu'à mon nez de rubis ?

« Voici ma force ! s'écria-t-il en finissant : la chanson et la bouteille ! la bonne gaieté des miens, la malice des vieux Gaulois, et non l'esprit des raffinés de cour !

Bois donc, maître Adam, mon ami; bois, ris, et tu chanteras !... »

III. — L'ENFANCE DE MAITRE ADAM. — M. DESNOYERS. — MOUVEMENT NATIONAL NIVERNAIS. — LES PRINCESSES DE GONZAGUE. — M. DE BEAUSONNET. — MAITRE ADAM PART POUR PARIS.

Maître Adam n'était pas né sur les rives du Permesse, de l'hymen d'une Muse et d'un dieu; son berceau n'était qu'un ombreux village du Nivernais, ses parents que de pauvres cultivateurs. A dix ans, le jeune Billaut gardait les troupeaux dans les prairies qui forment la ceinture verte de la Nièvre. Déjà l'ambition de la rime s'était glissée dans son jeune cœur, et plus d'une fois, en cherchant un refrain rustique, il dut égarer ses brebis, car son père le reconnut impropre aux travaux de la campagne, et le conduisit à la ville pour y apprendre l'état de menuisier. Il est permis de croire qu'en cet art nouveau, le jeune Adam devint fort habile, et qu'il fit autant d'honneur aux menuisiers qu'aux poëtes. Il ne nous reste rien de sa jeunesse, qui sans doute eût été facile comme celle d'Ovide, si les lettres l'avaient formée; mais à vingt ans le poëte nivernais ne savait pas lire. Que de fois, à l'exemple de ce corroyeur athénien qui suivait les philosophes à la piste pour recueillir leurs enseignements, maître Adam dut suivre les Oratoriens de Nevers! Ces bons pères avaient tant et si longtemps appris, que la science émanait de toute leur personne et de leur demeure, et que l'ombre de leur clocher même était savante! A force d'écouter Socrate, le corroyeur antique devint un grand philosophe. Maître Adam finit par trouver un Socrate dans la docte, benoîte et petite personne de M. Desnoyers, l'intendant de la princesse Marie, depuis un an fixé dans la ville.

M. Desnoyers apportait en poésie, à défaut d'un goût parfait, le désir d'en acquérir ou d'en faire montre. Fatigué sans doute du genre précieux de son époque, des subtilités poétiques et du bel esprit, il s'était mis à chercher en dehors des ruelles un peu de naturel et de simplicité. Il crut avoir trouvé dans la verve populaire ces deux qualités de la véritable poésie. Les chansons à boire de maître Adam l'enivrèrent; il se prit à l'admirer au moins comme un objet de curiosité. Quelle trouvaille, qu'un poëte tout neuf et plébéien! Dans la résolution de ménager à sa noble maîtresse ce présent extraordinaire, il prépara de longue main maître Billaut au rôle qui l'attendait, lorsqu'il aurait le bonheur d'être offert à la fille de son souverain. M. Desnoyers avait gagné le bailli à son grand projet, et nous ne savons vraiment, à l'heure de la déconvenue du poëte, lequel avait le plus gémi, du poëte lui-même, de ce pauvre bailli ou de l'intendant.

Le lendemain, M. Desnoyers accourut dès l'aube chez maître Adam, qu'il trouva le rabot en main et chantant à tue-tête son refrain de la veille. Outré de cette impertinente gaieté, l'intendant s'arrêta sur le seuil; mais pendant qu'il cherchait des mots pour exprimer son ressentiment, maître Adam, prenant du cœur, entamait son second couplet. L'intendant frémit de l'entendre; il écouta sans frémir le troisième couplet, et se surprit à chantonner le refrain du quatrième; au cinquième, il n'hésita plus à donner toute sa voix et courut embrasser le poëte. Foin de l'étiquette et des bienséances !

A peine laissa-t-il le temps à son poëte de jeter aux orties de sa cour sa veste et son tablier de travail. Tous deux traversèrent la rue de la Parcheminerie en moins de temps qu'il ne nous en faut pour le dire, l'intendant poussé par sa seule impatience et le poëte par le vent de la fortune. En vain les hallebardiers à la grille du château, en vain le suisse sur les degrés de l'escalier d'honneur, voulurent s'opposer à leur course rapide. M. Desnoyers franchit les obstacles, brava les défenses, et, conduisant son poëte, il tomba comme la foudre au milieu de l'appartement de la princesse Marie, à l'heure précise où sonnait le lever de cette matineuse étoile.

Là, se trouvait réuni tout ce que Nevers et le Nivernais comptaient de notables et de hobereaux. Devant si haute assistance, maître Adam n'avait garde, à présent, de s'effrayer : il récita vaillamment l'ode qu'il

avait en vain préparée pour la veille; Calliope attisait son ardeur; selon le langage d'un poëte contemporain, la bonne Muse lui avait fait faire

. . . . . . Une grande échelle
Et puis lui disant : Suis-moi,
Lui fit concevoir tant d'audace,
Qu'il en monta sur le Parnasse
Et tira l'échelle après soi.....

L'assemblée fut stupéfaite; le bailli se pâmait en silence; la dame d'atours laissa tomber à la merci du griffon la bouffette de rubans qu'elle attachait à la ceinture de sa maîtresse, la princesse Marie elle-même et sa sœur, la princesse Anne, se regardèrent sans oser sourire, et M. Desnoyers savoura tout à l'aise le plaisir de ce coup de théâtre monté par sa seule imagination.

Le poëte, cependant, mariait en paix les rimes des deux sexes; les princesses, se disant que leur modestie surprise ne pouvait souffrir de ses éloges, avaient pris le parti d'écouter.

Certes, Voiture et Benserade avaient mieux tourné le *Job* et *l'Uranie;* la rusticité de l'ode *Adamique* séduisit davantage Anne et Marie, que divertissait l'extérieur du poëte. Anne daigna même lui donner sa main à baiser, et Marie pria M. Desnoyers de faire habiller son protégé tout de neuf et à ses couleurs... Maître Adam devenait le poëte de la cour.

Sa gloire alluma dans le peuple nivernais une ardente émulation : ce fut un mouvement national. Ragueneau, le pâtissier de la rue des Marmouzets; Réault, le serrurier de la rue des Rétifs, suivaient avec honneur l'exemple du menuisier. Adam *fit école,* et l'influence du grand siècle ne fut pas moins brillante à Nevers qu'à Paris. Maître Adam promenait ses pas et son importance de la cour à la ville, et de la ville à la cour. Les princesses de Gonzague le menaient à leur suite en toutes leurs résidences, il en faisait les délices. Son langage, son style et ses manières se polissaient à ce noble contact; docile aux avis de la princesse Anne, il devenait un homme du bel air. Cette charmante personne, qui depuis épousa le comte palatin du Rhin, et sous le nom de princesse Palatine, joua dans les comédies de la Fronde un rôle si sérieux, était l'une des femmes les plus remarquables de son siècle. Avec un cœur vaillant, un noble esprit, un savoir profond, elle avait à la raillerie un malheureux penchant qu'elle osait exercer à la cour de France jusque sur Richelieu, et dont son humble protégé de Nevers dut être maintes fois la victime. Sans doute elle en fit un jouet pour distraire l'ennui qui la consumait dans le sombre château de son père. Entre ses mains et celles de sa sœur, maître Adam devint un automate à madrigaux, burlesque métamorphose du poëte populaire, et qui lui coûta la perte de son génie. La chanson, cette vieille forme de la gaieté dans notre langue, sonnait un peu rudement aux oreilles de ses nobles maîtresses; le poëte y renonça. Affinant désormais les mots, torturant ses pensées, il se crut bientôt passé maître en l'art des tours de force poétiques, si goûtés du temps, et qui fit dire que les Muses donnaient la question à leurs favoris. Plus d'un envieux prétendit que maître Adam réussissait mal en ce nouveau genre, et qu'il avait moins de grâce à rajuster ensemble les rimes de ses odes que les tringles de ses parquets. Cependant, en dépit des envieux, il était devenu dans la cour de Nevers une sorte de puissance. Le duc Charles fit de lui son négociateur, comme depuis Louis XV a fait de Voltaire. Il l'envoya en Italie, près de son cousin, le duc de Guastalla, et maître Adam, bien que poëte, sut respecter le secret de sa mission. Ce qui surprend davantage, c'est que tant d'honneurs ne l'avaient pas enrichi, et qu'au retour d'une ambassade il fut obligé de reprendre le rabot et le tablier.

Benserade lui disait plus tard :

Tu dois bien être utile aux rois,
Puisque tu peux faire à la fois
Et leur éloge et leurs balustres...

Ce travail même ne suffisait pas aux besoins de sa famille, qui menaçait d'égaler en nombre celle de Danaüs. Maître Adam, dans ces nécessités suprêmes, s'adressait alors, en l'absence de ses maîtresses, à d'autres protecteurs, au vicomte d'Arpajon, par exemple, à un riche financier de l'époque que son nom périlleux n'avait pas

empêché de se faire poëte : il s'appelait M. de Beausonnet.

Les poëtes d'alors ne puisaient guère de fierté dans leur gloire. A leur opinion, ces seigneurs dont ils faisaient l'amusement ou le charme, étaient justement leurs tributaires.

Clément Marot avait écrit sa plus gracieuse épître pour demander de l'or à François Ier. Parmi les poésies de maître Adam, que d'épîtres et de sonnets pour obtenir un habit! En l'absence des Gonzague, le poëte faisait de fréquents voyages à Bourbon-l'Archambault, dont les eaux minérales, alors en vogue, attiraient maint seigneur impotent. Ce fut là qu'il obtint la protection du maréchal de la Meilleraye. Il portait sans cesse avec lui le recueil de ses œuvres, *les Chevilles*, que la munificence de ses nobles maîtresses lui avait permis d'imprimer. La protection des princesses commençait pourtant à lui faire défaut. Vieux et malade, le duc Charles ne visitait qu'à de rares intervalles son duché de Nevers. Il mourut enfin, et le Nivernais vint en héritage au jeune Charles II, sous la *régence* de Marie de Rethel, sa mère. Maître Adam, privé de ses protectrices, dont l'une devint reine de Pologne et l'autre princesse allemande, résolut de mettre à exécution le grand projet de ses dernières années, c'est-à-dire un voyage au foyer des beaux esprits, à ce Paris qui, dans le langage de l'hôtel de Rambouillet, s'appelait Athènes. Il partit en 1638, et, pour ne pas éveiller les justes défiances de Nevers, prête à se plaindre de son ingratitude et de son abandon, il prit le prétexte d'un procès d'héritage au parlement de Paris.

Sans doute s'agissait-il de quelque rabot magique dont un sien parent, nécromancien habile, lui avait fait don en mourant, et qu'on lui contestait.

IV. — ARRIVÉE DU POETE. — L'HÔTEL DE RAMBOUILLET. — RICHELIEU. — LES QUATRE-VINGTS PAGES D'ÉPIGRAMMES. — LA MAISONNETTE. — L'ADVERSITÉ.

La descente subite du menuisier de Nevers, au milieu du monde des précieuses et des beaux esprits, y causa la plus grande surprise. Après mille commentaires, chaque coterie, se trouvant à bout de mots et de quolibets, attendit avec plus de calme l'hommage du poëte : l'hôtel de Rambouillet l'obtint le premier. Le salon de l'érudite Julie d'Angennes, la dame de céans, donnait, en effet, le ton à tout Paris. Les amis du beau langage, grands seigneurs, grandes dames et poëtes de renom, y travaillaient de compagnie à épurer la grammaire et le code de la politesse. Dans leur sainte haine de la grossièreté bourgeoise et de la vieille liberté de dire, ils enveloppaient et les termes de leurs pères et leurs coutumes, et jusqu'à leurs patrons du calendrier. Tous se drapaient à l'antique, dans les oripeaux de la Grèce ou de Rome, et rougissant d'avoir été baptisés Anne ou Julie, de se nommer Chapelain ou Voiture, ils devenaient Arthénice, Chrysante ou Valère. Faites grâce au goût de l'époque ; malgré tous ces ridicules, les habitués de l'hôtel avaient de l'esprit comme toute une nation, la française excepté, et ce n'était pas à tort que la chambre d'Arthénice (Julie d'Angennes) passait pour un lieu d'oracles.

Ce fut en ce fameux tribunal que se lut et se discuta l'épître de maître Billaut à la belle Arthénice. Que de périphrases, que de précautions employées à nommer l'auteur, dont la profession n'avait pas de nom dans le beau langage, et que d'avis différents sur son mérite, après la lecture ! « Maître Adam ! s'écria Mairet, est au moins bon à tailler dans le laurier les siéges des muses et de nos dames... » La discussion fut vive et ne se termina qu'à la proposition de Caton (Mazarin), d'en référer à Sénèque (Richelieu).

Le cardinal de Richelieu, tout grand qu'il fût, n'était pas exempt des travers de son siècle. La réputation de bel esprit et de poëte ne le touchait pas moins que celle de général et de politique. Grâce à Desmarets, il croyait avoir fait *Mirame;* et la critique du *Cid*, grâce à l'Académie dont il était le fondateur. Dans la conversation, le cardinal était pédant et formaliste : il aimait à disserter des heures entières sur des sujets abstraits ou subtils, tels que l'esprit ou le sentiment. Quoi qu'il daignât faire, il voulait être loué, et les louanges de maître Adam

lui plurent. « Tu répands sur la France, s'écriait le poëte, des fleurs dont les ennemis sentent les épines. » Ce fut assez de ce pathos pour lui assurer le suffrage de Sénèque dans la chambre d'Arthénice... et une pension qu'il ne toucha pas.....

Toujours prêt à humilier le cardinal, son ennemi, Gaston, frère du roi, fit au poëte une pension du double qu'il ne paya pas davantage. Mais ces deux augustes protections avaient mis le Nivernais en relief. *Les Chevilles* se lisaient : on commençait à dire que les muses s'arrêtent à folâtrer dans les boutiques, aussi bien que dans les palais. Enfin, l'hôtel de Rambouillet trouva pour la plus grande gloire du poëte, la périphrase qui devait servir à le désigner : on l'appela le Virgile au rabot.

De ce moment, il ne fut pas un bel esprit qui ne tînt à honneur de dire son mot sur le Nivernais. Avait-il adressé quelque pièce à l'une des étoiles poétiques, la réponse ne se faisait pas attendre et souvent précédait l'envoi. Ce fut une pluie d'or tombant dans le tablier du pauvre menuisier. On le loua, du moins on en eut l'air, en français, en italien, en espagnol, en latin même et en grec! Le recueil de ses œuvres ne contient pas moins de quatre-vingts pages de stances, sonnets ou rondeaux à son adresse; hommage de quatre-vingts auteurs, ce qui prouve que les degrés du Parnasse étaient dès ce temps-là fort encombrés. — Maître Adam devait apprendre bientôt ce que valaient ces éloges, et s'ils s'adressaient au poëte ou au protégé du cardinal. Odes, stances ou rondeaux n'étaient au fond qu'épigrammes : le rabot, le tablier, les chevilles de l'ancien menuisier, faisaient tous les frais de l'esprit que l'on consommait à ses dépens. La vérité, c'était la jalousie de tous ces chantres galants, et leur colère contre cet intrus qui s'enrôlait si présomptueusement dans leur docte bataillon. « Si le peuple s'en mêle, pensaient-ils, avec son bon sens et sa verve de nature, notre règne est fini. » De combien de sourdes vengeances et de mystifications le bon Nivernais ne fut-il pas la victime ou le jouet! Il tenait pour sincères éloges et prévenances : la fortune lui bandait les yeux. Que de fois pourtant il dut souffrir en son cœur simple, mais ambitieux, de se trouver si petit au milieu de tout ce monde de poëtes, courtisans ou grands seigneurs! Combien il envia ce Bois-Robert et ce Desmarets, confidents du cardinal, aussi intimes que le père Joseph, et Benserade et Voiture et Balzac, qui nommaient leurs charges de cour de magnifiques bagatelles, et Claude de l'Estoile, et Cyrano de Bergerac et Tristan l'Ermite, tous trois fils d'illustres aïeux, et ce vieux Gombaud, membre fondateur de l'Académie française, le poëte des salons de Marie de Médicis, qui avait daigné le trouver beau, ce vieillard privilégié dont on recueillait chaque mot comme une perle, ce Gombaud, enfin, qui avait eu le bonheur ou le talent d'écrire tout un livre sur le *Je ne sais quoi!*

Presque tous ces favoris des muses et de la fortune possédaient des charges ou des pensions titrées : la basse origine de maître Adam lui défendait de prétendre à d'aussi solides distinctions, dont il eût eu grand besoin, car il n'était pas moins nécessiteux à Paris qu'à Nevers. La pauvreté, cette vieille hôtesse, toujours moins triste qu'affamée, chérissait cette demeure du rire et de la chanson. Le poëte ne vivait guère que des dons de la princesse Palatine, et de l'espoir que ses pensions lui seraient payées. Ses justes plaintes émurent pourtant son protecteur. Un jour le cardinal aperçut dans sa promenade, au milieu d'un clos de vigne, une riante maisonnette :

« Voici, dit-il, le futur Parnasse de mon menuisier. »

Maître Adam se dépêcha de faire un sonnet de remercîment. Hélas! le cardinal était mort avant d'avoir fait meubler la maison!

La gloire de maître Adam descendit au cercueil avec son protecteur : ses ennemis ou ses envieux en eurent bientôt sapé le fragile édifice. L'épigramme ne se déguisa plus, et cette fois le bonhomme en sentit vivement la morsure. Il se plaignit : ses amis lui conseillèrent en souriant de retourner au rabot : puis il trouva close la chambre d'Arthénice et, de tous les lieux où l'on s'honorait jadis d'écouter ses fantaisies, il ne lui resta que le plus misérable, le réduit du pauvre Scarron. L'assistance en était, il est vrai, plus splendide que les lambris, car c'était un vrai bureau d'esprit

qui se tenait au pied du lit de l'infirme. Plus d'un grand seigneur s'y asseyait, bien qu'en plein hiver il n'y eût pas de feu dans la salle. — Maître Billaut y lut son *Vilebrequin* devant un noble auditoire : le malin Scarron l'applaudit; le prince de Marsillac, depuis duc de la Rochefoucault, l'auteur des *Maximes*, se montra moins indulgent. En cette seconde partie de ses œuvres, le poëte artisan avait, en effet, perdu la dernière qualité qui le rendît original, la bonhomie. Il s'était fait écrivain à force de travail, il avait cessé d'être *peuple*. Cependant le dépit avait aiguisé sa verve d'emprunt; précieuses et petits maîtres étaient fort maltraités en plus d'un endroit de son nouvel ouvrage. Il n'y épargnait que madame de Longueville, princesse de Condé, à la famille de laquelle il s'était attaché par l'admiration qu'inspirait à tous les cœurs français le duc d'Enghien son frère. La gloire du jeune duc et le souvenir du cardinal fournirent même à maître Adam quelques beaux vers dans le grand genre, comme on disait alors : la critique n'eut garde de s'en adoucir.

Les troubles de la Fronde ne tardèrent pas à éclater; mais fût-il né prince ou duc, maître Billaut eût encore manqué des vertus de la guerre. Il en ressentit seulement le contre-coup dans l'absence ou la gêne de ses protecteurs, dont la bourse sè fût inutilement ouverte, puisqu'elle était vide. Alors maître Adam *porta la besace* qu'il avait tant redoutée. Il écrivit : le bruit de la guerre couvrit celui de sa plume. Il fit sans doute des parquets; mais en ces jours d'émeute, pour construire les barricades on renversait les maisons, et les propriétaires n'avaient garde de les rebâtir. — Ventre affamé n'a pas d'oreilles, même pour la gloire et les muses, divinités trop immatérielles. Un beau matin le soleil levant trouva le poëte du feu cardinal cheminant sur la route de Nevers, à pied comme un vilain. L'histoire ne nous dit rien de la réception que lui ménageait madame Jeanne : un laitage sans doute en fit encore les frais. — Maître Adam retrouva, pour supporter l'adversité, la philosophie du peuple. Son atelier retentit encore du bruit de ses chansons, et les francs compagnons du Nivernais héritèrent de ses refrains. Pour lui, rarement il songeait au passé. — Lorsque des réflexions importunes venaient à l'assaillir, il saisissait le rabot et polissait activement la planche inégale, puis il répétait l'épitaphe de Maynard, jadis son émule et son modèle, comme lui disgracié de la fortune, mais tombé de plus haut :

Las d'espérer et de me plaindre
Des Muses, des grands et du sort,
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la désirer ni la craindre.

HIPPOLYTE-PAUL PERRET.

CHARADE EN TROIS TABLEAUX.

PERSONNAGES :
LE COUSIN JULIEN, huissier, 50 ans.
ANGÉLIQUE, sa pupille et sa cousine, 20 ans.
LE PÈRE MARTIN, cultivateur, 60 ans.
SUZETTE, sa fille, ouvrière, 16 ans.
GEORGES, son fils, peintre en bâtiments.
VIEUXLOUP, } paysans, créanciers du père Martin.
DURENARD, }
RECORS.
PAYSANS ET PAYSANNES.

—

La scène se passe aux environs de Nice, dans un gros bourg.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente une vaste salle dallée, avec chaises, bahuts, grande table, et au fond, petite armoire cadenassée et bardée de fer. Il est cinq heures du matin.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COUSIN JULIEN, seul.

(Il est assis devant son armoire ouverte, et aligne quelques piles d'écus.) Deux cent cinquante francs en argent blanc, quelques sacs de gros sous et une liasse de billets payés. Bon! Pour les emprunteurs, ça leur prouverait qu'on ne peut pas prêter gros quand on n'a guère; pour le voleur qui pénétrerait dans ma maison, et s'en irait tout droit heurter à ces cadenas superbes, à cette menaçante cuirasse, il se moquerait du bonhomme de mettre tant de verrous pour si peu, mais il n'au-

rait point l'idée d'aller chercher ailleurs. — Qu'il se moque! qu'il se moque! le bonhomme a oublié d'être un sot; ce qu'il a imaginé est bien imaginé. (*Désignant l'armoire cadenassée, puis un côté de cloison où l'on n'aperçoit aucune rupture.*) Ici l'amorce; là-bas la vraie cachette! (*Il regarde autour de lui, tire les rideaux, donne aux portes un tour de clef.*) La vraie cachette pratiquée de mes mains, que personne au monde ne soupçonne, et que je ne visite qu'alors que dans la maison il n'y a que moi de levé. Fi des trous dans les celliers ou dans les caves! c'est usé; les voleurs y vont tout droit; mais, ici, dans une salle où l'on se tient, où l'on mange, où les ouvrières cousent et repassent le linge; dans une salle ouverte à tous venants; qui diantre pourrait rien deviner? je sais bien qu'on s'est un peu étonné d'y voir figurer mon coffre-fort. (*Il dit ce mot avec une emphase railleuse.*) Mais la chose s'est expliquée par ma poltronnerie. Cela sert d'avoir quelques petits défauts de rechange. Voyons, voyons, utilisons les moments. (*Il ouvre sa cachette où l'on aperçoit des monceaux d'or.*) Hé, hé, il y a pourtant des sots qui parlent de la campagne et font des lieues pour admirer un beau point de vue, comme ils disent. Où y en a-t-il qui l'emporte sur ce que l'œil admire ici? Quand on se sera bien extasié sur des rochers jetés pêle-mêle, des cascades, de la verdure, des fleurs, en sera-t-on plus avancé? Quand on aura poussé des oh! et des ah! devant l'Océan, et que l'on aura chanté son étendue, ses vagues bleues, sa mousse blanche, ses colères, son calme plat, la bourse s'en trouvera-t-elle mieux garnie? — Parlez-moi de l'or! voilà ce qui peut inspirer une admiration raisonnable! comme cela scintille et éclaire! comme cela bruit et chante! (*Il baigne ses mains dans son trésor avec un frémissement de bonheur.*) Dire que si je voulais, avec ce que j'ai là, je pourrais acheter un château; que dis-je, un château? tout un village! je pourrais avoir dix navires sur les mers. Je pourrais être comte ou duc. Je pourrais me procurer des places, des honneurs, me chamarrer de rubans. Je pourrais... mais que ne pourrais-je pas? Or! tu n'es pas un vain mot; tu es le levier des mondes! — Hein? quelqu'un qui frappe à la porte de la rue. (*Il ferme rapidement sa cachette.*) Déjà, qui diantre se permet de nous déranger à cette heure? On est huissier, c'est vrai, mais seulement de neuf heures du matin à cinq heures du soir, que je sache. Ouvrira qui voudra; je ne veux pas qu'on me trouve ici; le soupçon est si subtil. (*Fausse sortie.*) Est-ce hermétiquement fermé? — Oui. (*On continue de frapper discrètement. Il s'esquive d'un côté, alors qu'Angélique, vêtue d'un joli peignoir et en bonnet de nuit, entre de l'autre.*)

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, *puis* SUZETTE.

ANGÉLIQUE. Me suis-je éveillée plus tard que de coutume? (*Elle ouvre, Suzette entre.*) C'est toi, Suzette?

SUZETTE. Ah! mademoiselle, un grand malheur nous frappe; j'ai pensé que vous m'excuseriez de venir si matin.

ANGÉLIQUE. Explique-toi.

SUZETTE. Vous savez combien mon père tient à sa cabane et à son champ?

ANGÉLIQUE. Certes, c'est son petit royaume, comme il dit, le pauvre père Martin; d'ailleurs on tient toujours à ce qui vient des ancêtres.

SUZETTE. Vous savez que les temps derniers ont été durs, et que, pour vivre, bien des gens se sont vus forcés d'emprunter? Nous avons emprunté; les intérêts étaient gros, nous les avons payés trois fois; mais voici que ne pouvant pas les payer une quatrième, on réclame intérêt et capital, sous peine de la saisie et de l'expropriation. Votre cousin nous a envoyé ce papier hier soir. (*Elle montre un avertissement.*)

ANGÉLIQUE. Pauvres gens, hélas! comment vous venir en aide? je n'ai rien. Mon tuteur ne me laisse pas la vingtième partie de ce que je devrais toucher. Je sais bien qu'il triple et quadruple mes fonds; mais, pour me rendre très-riche un jour, il me fait si pauvre, aujourd'hui, que je ne puis que pleurer avec ceux qui souffrent.

SUZETTE. Je sais cela, ma chère demoiselle, c'est un secours d'une autre sorte que j'attends de votre bonté. Mon pauvre père se persuade qu'en obtenant un peu de répit, en frappant à beaucoup de portes, il pourra réunir de quoi dégager son bien. C'est du temps que je viens vous prier de demander pour nous à votre cousin.

ANGÉLIQUE. Je le ferai, ma bonne Suzette.

SUZETTE. Dites-lui, ma chère demoiselle, que mon père est né dans cette maison; qu'il l'aime; que s'il lui faut la voir passer en d'autres mains il en mourra; qu'il ne demande pas mieux que de travailler; que l'un de ses créanciers, M. Vieuxloup, pourrait l'employer à sa vigne et rentrer ainsi dans son dû; quant à l'autre, M. Durenard, mon père sait qu'il a des bois à tailler et à parer, et, bien que ce soit une besogne qui vaille plus que la dette, néanmoins, mon père s'engagerait à la faire pour être libéré.

ANGÉLIQUE. Le leur a-t-il offert?

SUZETTE. Oui, mais ils n'ont voulu rien entendre. Cependant si votre cousin leur parlait...

ANGÉLIQUE. Je l'en prierai, ma bonne Suzette, je leur parlerai moi-même s'il le faut.

SUZETTE. Que j'ai été bien inspirée de venir vers vous!

ANGÉLIQUE. J'ai plus de bon vouloir que de puissance.

SUZETTE. N'importe, vous ne m'avez point repoussée, vous avez bien voulu m'entendre; je vous en remercie comme d'un bienfait; tant d'autres ne vous laissent pas seulement la consolation de vous plaindre! — Au revoir, ma bonne demoiselle. (Fausse sortie.) Il paraît que la saisie serait pour aujourd'hui même.

SCENE III.

ANGÉLIQUE, seule, puis LE COUSIN.

ANGÉLIQUE. Pour aujourd'hui! Mon Dieu, que le malheur se fait vite, quand le bonheur vient si lentement! Voyons, frappons d'abord chez mon tuteur; je suis certaine qu'il est levé depuis longtemps; il n'est pas de ceux qui donnent au sommeil plus que ne l'exige la stricte nécessité. (Heurtant.) Mon cousin, mon cousin Julien!

LE COUSIN, du dedans. Voilà! voilà! (Il entre.) Eh, bon Dieu! qu'est-ce que veut dire ce tapage? Vous allez démolir la porte. Avec ça, qu'elles ne sont pas déjà si solides, ces portes-là; j'ai été trompé, dupé comme toujours. — Eh bien, que lui voulez-vous à votre cousin Julien? seraient-ce déjà ses comptes? Vous n'avez que vingt ans, ma mie.

ANGÉLIQUE, avec un soupir. Je le sais bien, mon cousin; ce n'est pas de cela qu'il s'agit; c'est du père Martin.

LE COUSIN, feignant de chercher. Le père Martin?...

ANGÉLIQUE. Du père Martin, auquel vous avez envoyé, hier, un avertissement de saisie pour aujourd'hui.

LE COUSIN. Ah! oui, oui, j'y suis. — Il s'agit donc du père Martin!... Je n'ai pas grand temps, ma mignonne; accélérons, s'il vous plaît.

ANGÉLIQUE. Mon cousin, ce pauvre homme ne demande pas mieux que de payer.

LE COUSIN. Eh! oui; il ne lui faut pour cela que de l'argent.

ANGÉLIQUE. Si j'en avais, avec quel bonheur je le lui prêterais!

LE COUSIN. Aussi, j'ai soin que vous n'en ayez pas.

ANGÉLIQUE. Mais, vous, mon cousin, mon bon petit cousin, vous qui en avez; si vous....

LE COUSIN. J'en ai! j'ai de l'argent, moi! et où ça, s'il vous plaît? dans cette armoire, peut-être? Ma foi, oui, parlons-en; de quoi défrayer la maison, un mois au plus; et après, vogue la galère! s'il n'en rentre point, on se rongera les ongles. — Ah! j'ai de l'argent! voilà pourtant comme les faux bruits circulent! On dit, aujourd'hui, que j'ai de l'argent; demain, on me dira millionnaire et l'État me fera un emprunt! Ah! j'ai de l'argent!

ANGÉLIQUE. Voyons, calmez-vous; vous n'en avez pas, je le veux bien. Alors, autre chose; parlez aux créanciers de ce pauvre homme; offrez-leur ses services, son travail; l'un et l'autre peuvent l'occuper, s'ils le veulent; de cette sorte, il paierait ce qu'il doit, intérêt et capital, et ne serait pas chassé d'une maison où il a vu le jour, où sont nés ses enfants; d'une maison qu'il aime et dans laquelle, pour lui, tout est souvenir.

LE COUSIN. Si vous n'étiez femme, j'aurais fait de vous un avocat.

ANGÉLIQUE. Mon cousin, laissez-vous émouvoir; rendez à ce pauvre homme le service de parler pour lui; j'en serai bien heureuse.

LE COUSIN. Je ne demande pas mieux, à condition qu'il ne m'en coûte rien; mais, dans cette affaire, si j'allais contrecarrer l'idée de mes clients, ne voyez-vous point qu'ils planteraient là mon étude pour celle du voisin? Cela ne se peut. Je vous baise les mains. Veillez à mon déjeuner, cela vaudra mieux que de vous mêler d'affaires qui ne peuvent rapporter ni agrément ni profit.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, seule et assise.

Cruel homme! pourquoi donc est-ce toujours celui qui n'a rien qui voudrait obliger, tandis que celui qui possède s'y refuse? Est-ce que, vraiment, la richesse rend le cœur dur? oh! alors, plutôt n'être jamais riche que de l'être à ce prix. — Mais, mon Dieu, mon Dieu, à quel saint me vouer? Verrai-je tranquillement ces pauvres gens sur le pavé?... Irai-je auprès de ce Vieuxloup et de ce monsieur Durenard?... J'indisposerais mon cousin contre moi, mais ceci ne m'arrêterait pas; seulement, ces hommes sont de la trempe de mon cousin; au lieu de me répondre, ils me diraient, peut-être, aussi, que j'aurais fait un bon avocat. (Se levant.) Ah! ce cachemire des Indes qui me vient de ma mère, et dont la femme de notre sous-préfet m'offrait douze cents francs!... Mon cousin fulminera; tant pis! cela est à moi, bien à moi; et de là-haut, ma mère ne pourra que me bénir en voyant ce que je fais de cette chère relique. (Elle rentre chez elle.)

DEUXIÈME TABLEAU.

La scène se passe dans la cabane du père Martin; les portes en sont toutes grandes ouvertes.

SCÈNE PREMIÈRE.

VIEUXLOUP, DURENARD. (Ils entrent.)

VIEUXLOUP. La cabane vous va, voisin? à merveille! moi, je m'arrangerai du clos. J'ai une pièce de maïs qui aboutit par là-bas; cela m'arrondira.

DURENARD, regardant autour de lui. Est-ce pauvre! est-ce nu! Peut-on se laisser aller à une telle misère? on dirait que ces gens s'y ça a tcomplaisent; et puis, quand out bu, tout mangé, ça vient crier à la pitié, ça émeut les femmes, ça s'arrangerait de vivre sur le fruit de votre labeur; voisin, le pauvre est une plaie sociale!

VIEUXLOUP. Oui, voisin.

DURENARD. Si chacun était imbu de mes principes : ne rien perdre, ne rien hasarder, ne rien donner, je vous le dis, cette plaie-là n'existerait point!

VIEUXLOUP. Espérons des temps meilleurs, voisin; espérons que la raison éclairera le monde.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE PÈRE MARTIN, SUZETTE.

Ils viennent du dehors.

LE PÈRE MARTIN. Déjà!

VIEUXLOUP. Il est l'heure, père Martin; nous n'aurions pas commis l'inconvenance d'arriver cinq minutes trop tôt; l'huissier est en retard.

DURENARD. Vous êtes-vous procuré des fonds?

LE PÈRE MARTIN. Est-ce qu'un homme pauvre peut se procurer des fonds?

DURENARD. Au moins, vous vous êtes pourvu d'un gîte?

LE PÈRE MARTIN, sombre et assis sur une huche. Quand vous m'aurez chassé du dedans, vous ne m'empêcherez pas d'aller mourir au dehors, en vue de ces murailles recrépies de mes mains, de ce beau chaume tout neuf posé par moi l'an passé, de ces petits contrevents verts taillés et ajustés avec tant de plaisir; la route est à tout le monde, vous ne m'empêcherez pas d'y mourir.

SUZETTE. Messieurs, n'avez-vous pas vu monsieur Julien?

VIEUXLOUP. Si, vraiment, nous avons déjeuné ensemble, attendu qu'on avait oublié de lui apprêter à déjeuner chez lui.

SUZETTE, hésitant. Est-ce que?...

VIEUXLOUP. Quoi? parlez; nous ne sommes pas des tigres.

SUZETTE. Ne vous a-t-il pas dit que mon père était prêt à travailler nuit et jour, si vous vouliez lui permettre de se libérer par son travail?

VIEUXLOUP. Ma chère enfant, on a ses jour-

naliers, et l'on ne peut découvrir l'un pour couvrir l'autre.

SCÈNE III.

LES MÊMES; GEORGES, costume de peintre en bâtiments.

GEORGES. Que m'a-t-on appris, là-bas, mon père; qu'on saisit chez vous; qu'on vous chasse; est-ce vrai ?

MARTIN. Hélas !

GEORGES. Et ne m'avoir averti de rien !

MARTIN. Pourquoi t'avertir ? y as-tu un remède ? Ne sais-je pas que ta paye ne suffit qu'à ton pain ? Suzette devait aller te dire, ce soir, que nous n'avions plus de gîte, c'était assez tôt.

GEORGES. Et vous croyez, mon père, que ça va se passer ainsi ? que je vais vous laisser mettre à la porte de chez vous ? Qu'on y vienne !

MARTIN. Mon ami, ils ont pour eux la loi et la force.

GEORGES. Et la loi du bon Dieu, est-ce qu'elle ne compte pas ?

VIEUXLOUP. Nous avons prêté, qu'on nous rende.

GEORGES. Vous avez prêté à des intérêts tels, que vous êtes déjà rentrés dans vos fonds, et qu'en fait, vous êtes payés; mais, enfin, il est dit qu'on vous doit; eh bien, l'on vous paiera; seulement, vous pouvez bien accorder du temps, peut-être ? Est-ce humain de mettre ainsi le couteau sur la gorge des gens ? Quelque peu que je gagne, je vous en abandonne la moitié; ma sœur fera de même.

SUZETTE. Oh ! de grand cœur.

GEORGES. Mon père travaillera.

MARTIN. Je le leur ai offert.

GEORGES. Vous voyez bien que vous pouvez, que vous devez attendre.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; M. JULIEN, DEUX RECORS.

GEORGES. L'huissier ! allez-vous-en, monsieur, on n'a pas besoin de vos offices; ces messieurs ont compris qu'ils usaient de trop de rigueur; ils acceptent nos offres, ils nous donnent du temps.

DURENARD. Non pas, non pas; il est superbe ce jeune peintre en bâtiments. Je laisse parler, c'est encore un de mes principes, ça soulage; mais je n'écoute pas, et je n'agis qu'à ma guise. Procédez, mon cher monsieur Julien, procédez ! (Julien et les recors se mettent en devoir d'inventorier le pauvre mobilier; Georges les arrête.)

GEORGES. Je me ferai tuer plutôt que de permettre cette infamie !

DURENARD. Mon cher monsieur, ne faites pas le méchant; la loi ne badine point en cette affaire, et votre mutinerie pourrait vous procurer un gîte, c'est vrai, mais un gîte qui vous irait peu.

GEORGES. C'est une indignité ! Vous, des richards, pour qui notre pauvre bien doit être comme un fétu dans une charretée de paille, vous avez le cœur de nous en dépouiller ! Encore, si ce n'était que nous; mais ce vieillard dont la vie n'a pas de tache; qui, pour la première fois, s'est vu entraîner sur le chemin maudit de la dette; qui ne demande que le moyen d'en sortir avec honneur, d'en sortir par son travail; voyons, messieurs, voyons, il n'est pas possible que son chez lui d'hier, sa maison, son bonheur, que tout cela devienne vôtre demain !

VIEUXLOUP. Mon garçon, nous ne demandons pas mieux que de lui laisser son petit domaine, à ce pauvre père Martin, qu'il paye.

DURENARD. Parbleu !

JULIEN. Et qu'il se hâte. Si chaque saisie m'amusait autant que celle-ci, il n'y aurait pas d'eau à boire.

GEORGES. Oh ! c'est à rendre coupable ou fou ! (Sa sœur essaie de le calmer et de l'entraîner au dehors; le père Martin reste sombre et silencieux sur sa huche.)

SCÈNE V.

LES MÊMES; ANGÉLIQUE, costume de ville.

ANGÉLIQUE, une bourse à la main. Bonne nouvelle ! (Tous s'arrêtent; le père Martin se lève; Georges la regarde avec des yeux hagards; Suzette s'élance vers elle.)

JULIEN. Qu'est-ce que vous venez faire ici, vous ?

ANGÉLIQUE. Apporter la paix en place de la douleur. — A combien se montent les dettes du père Martin, messieurs ?

JULIEN. Cela ne vous regarde pas. De quoi

se mêle-t-elle ? Est-ce que ça ne voudrait pas se donner les tons de payer ? Et avec quoi, s'il vous plaît ?

ANGÉLIQUE, sans répondre. Le chiffre total, messieurs ?

DURENARD, à part, à Vieuxloup. Autant sortir d'affaire d'une façon que de l'autre ?

VIEUXLOUP. Sans doute.

DURENARD. Six cent soixante-quinze francs soixante-quinze centimes, mademoiselle.

ANGÉLIQUE. Les voici !

JULIEN. Un instant ! un instant ! (A part.) M'aurait-elle volé ? (Haut.) D'où vous vient ceci ? Expliquez un peu la source de cet or. Je suis votre tuteur, rappelez-vous cela !

ANGÉLIQUE, calme et digne. Cet or est bien à moi ; car, vous ne me contesterez point que les vêtements de ma mère m'appartiennent ; d'ailleurs, j'ai consulté notre bon curé et votre avocat, lui-même ; tous deux ont reconnu mon droit à vendre tout ou partie de ces vêtements. Je l'ai fait ; cet or en provient ; c'est à Suzette que je l'offre en dot, afin qu'elle ait la joie de rendre le bonheur à son père.

SUZETTE, lui prenant les mains. Je ne sais si je rêve ; mais, vous êtes donc un ange ?

JULIEN. Une sotte, qu'il me tarde de voir hors de ma tutelle ; mais à qui je ne donne pas dix ans pour tomber dans la misère !

DURENARD. Messieurs, nous n'avons plus qu'à nous retirer. Au revoir, père Martin. (Il sort avec Vieuxloup.)

GEORGES. Ce serait à genoux que je voudrais vous remercier, mademoiselle !

MARTIN. Jeune fille, j'appelle sur vous la bénédiction du bon Dieu ; et je veux que, cette année, vous soyez la reine de notre moisson.

ANGÉLIQUE. J'accepte, père Martin.

TROISIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une plantation d'orangers en plein champ. C'est l'époque de la récolte des oranges, et dans ce pays, l'usage est que chaque propriétaire choisisse, parmi les jeunes filles de sa connaissance, la plus vertueuse et la plus aimable, pour aller, couronnée de fleurs d'oranger fraîchement cueillies, détacher de l'arbre la première orange.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PERE MARTIN, SUZETTE, GEORGES, PAYSANS ET PAYSANNES.

(Tous ont l'air ouvert et gai et sont en habit de gala. Sur un trône de verdure on a placé la couronne destinée à la reine, et une petite serpette toute neuve, pour détacher le fruit de la branche. On danse autour de ce trône.)

AIR : *Gai, gai, marions-nous.*

Gai, gai, chantons, dansons,
La reine est belle et la moisson brillante ;
Gai, gai, chantons, dansons :
Reine et moisson méritent nos chansons.

Ici, la fleur s'ouvre ;
Plus loin on découvre
Innocents trésors,
Moisson de fruits d'or ;
Senteurs embaumées,
Branches parfumées,
Tout charme et ravit,
Tout s'épanouit.
Gai, gai, etc.

LE PÈRE MARTIN. Tout y est-il bien, les enfants ? la couronne ?

SUZETTE. C'est moi qui l'ai faite, mon père.

LE PÈRE MARTIN. La serpette ?

GEORGES. Mignonne et tranchante. C'est moi qui l'ai choisie.

LE PÈRE MARTIN. Bon ; pour lors, je vas chercher notre reine. Le ciel est pur, le vent est doux, le soleil point trop ardent ; le bon Dieu nous protége.

SCÈNE II.

LES MÊMES, moins LE PÈRE MARTIN.

GEORGES. Suzette, ce jour est un des plus beaux de ma vie !

SUZETTE. Son souvenir tiendra sa place dans mon cœur, à côté de celui où nous avons été si miraculeusement tirés de peine.

GEORGES. Et comme ce bienfait est doublé par la façon dont il est rendu ! Quelle simplicité ! quelle grâce !

SUZETTE. Sous peine de lui fermer la porte de notre maison, elle m'a défendu de lui en ouvrir jamais la bouche.

GEORGES. Mon Dieu, qu'on aime à voir la fortune en de telles mains !

SUZETTE. Il y a de bons riches.

GEORGES. Et nous devons les bénir de tout notre cœur.

LES PAYSANS. La reine ! la reine ! Hourra pour la jolie reine !

SCÈNE III.

Les Mêmes, ANGÉLIQUE, vêtue de blanc et conduite par le père Martin.

SUZETTE. Sa majesté veut-elle me permettre de lui baiser la main?

ANGÉLIQUE. Ma majesté t'embrasse.

LE PÈRE MARTIN, la couronnant. Ma fille, pour votre vertu, votre bon cœur et les charmes que vous devez au bon Dieu, recevez cette couronne, votre emblème, blanche comme vous, parfumée comme votre âme aux yeux du Seigneur; et cette serpette, avec laquelle vous cueillerez notre première orange, que vous garderez en signe d'hommage, de reconnaissance et d'amour.

ANGÉLIQUE, émue. Oui, père Martin, toute ma vie! (Angélique, couronnée, la serpette en main et suivie de tous, fait tomber une magnifique orange, qu'elle reçoit dans une jolie corbeille, sur un lit de feuilles et de fleurs; la corbeille est déposée sur le trône; les chants et les danses recommencent; puis la moisson se fait en grand, aux éclats joyeux des voix des jeunes filles. Angélique et Suzette sont habiles et gaies entre toutes. La toile baisse.)

FIN DE LA CHARADE.

Adam Boisgontier.

ÉMILIE DE SOULANGES.

I.

Minuit venait de sonner et le silence régnait en maître sur la ville endormie. Dans un bel hôtel du quai des Tournelles, deux lumières, brillant à travers les hautes croisées, annonçaient qu'on veillait encore : la première venait de l'antichambre, où un laquais, à moitié assoupi devant un jeu de dames, attendait son maître; la seconde, éclairait la chambre à coucher d'Émilie de Soulanges. La jeune fille portait encore, malgré l'heure avancée, sa toilette du jour; elle avait renvoyé sa femme de chambre, et, silencieuse, mais agitée, elle attendait. En vain, pour calmer une inquiétude toujours croissante, elle avait essayé de travailler ou de lire; ses mains tremblantes se refusaient à tirer l'aiguille, et son attention distraite ne pouvait suivre les majestueuses périodes du sermon de Massillon sur *les OEuvres de miséricorde*, ouvert sur la table: de temps en temps elle allait soulever les lourds rideaux des fenêtres, et jetait un regard dans la cour, obscure et vide. Une petite lueur, sortie de la loge du suisse, annonçait que là aussi on veillait. — Mon Dieu! se disait Émilie dans une fiévreuse impatience qui mouillait de sueur son front et ses mains, il ne rentrera donc pas! Encore une nuit passée comme tant d'autres! il se perd, hélas! ô mon pauvre frère!

Une heure sonna, puis deux, puis trois... Émilie s'était agenouillée sur son prie-Dieu, et après avoir récité le chapelet, à demi vaincue par le sommeil, elle murmurait encore les saintes paroles et roulait entre ses doigts les grains bénits... Un grand coup frappé à la porte d'entrée la réveilla soudain... elle courut à la fenêtre; la porte cochère était ouverte à deux battants et livrait passage à une chaise à porteurs, escortée de deux valets de pied portant des falots... un jeune homme en sortit appuyé sur le poing d'un laquais... A la lueur des flambeaux, Émilie put voir le désordre de la toilette de son frère, sa figure pâle, sa démarche mal assurée... elle soupira amèrement, et, pensive, elle resta debout à la fenêtre longtemps après que le silence fut rétabli dans l'hôtel; elle priait, elle méditait encore quand le jour s'était levé et avait ramené dans Paris le tumulte et la vie.

Vers onze heures elle descendit doucement et se dirigea vers l'appartement de son frère. Les laquais jouaient à l'hombre dans l'antichambre; ils se levèrent en la voyant. « Mon frère a-t-il sonné? demanda-t-elle. — Non, mademoiselle, il ne fait pas encore jour chez M. le vicomte. » Elle hésita un instant, mais réfléchissant qu'aussitôt qu'*il ferait jour* son frère serait environné par la turbulente nuée des amis, des marchands, des tailleurs, elle se décida à les devancer. Elle fit signe, le valet de chambre ouvrit les portes; elle traversa un cabinet et un salon et se trouva dans la

chambre à coucher du vicomte Hector de Soulanges, de ce frère bien-aimé dont la destinée l'absorbait tout entière. Un faible demi-jour pénétrait dans cette chambre et laissait apercevoir le désordre qui y régnait : des habits précieux étaient jetés sur les fauteuils; une brillante épée traînait à terre, et une montre, des boucles, des épingles étaient éparpillées sur le sofa. Le lit était vide, et le frère d'Émilie reposait, demi-vêtu, au fond d'une vaste bergère, comme si le sommeil et la fatigue qui suivent une nuit de désordre l'eussent jeté là, terrassé et vaincu. A côté de lui, sur un guéridon, étaient répandues confusément des poignées de louis... Émilie jeta un triste regard sur cet or probablement gagné au jeu, durant cette nuit que son frère appelait une nuit de plaisir, mais qui, pour elle, avait été une nuit de supplice, et elle s'agenouilla auprès du fauteuil... Hector dormait toujours, elle put alors étudier les ravages que les veilles et les passions avaient imprimés sur cette figure autrefois si pleine de candeur; des rides précoces sillonnaient le front pâle du jeune homme. Ses paupières gonflées et alourdies changeaient l'expression de ses traits flétris avant l'âge et portant au printemps de la vie le triste sceau de la décadence. Emilie soupira et une larme tomba de ses yeux sur la main d'Hector. Il se réveilla soudain, jeta autour de lui un regard lent et surpris, et voyant sa sœur auprès de lui, il s'écria : « Que veut dire ceci? pourquoi ne suis-je pas couché, et pourquoi êtes-vous là? — Mon cher Hector, lui répondit-elle tranquillement, vous devez savoir mieux que moi pourquoi vous ne vous êtes pas mis au lit, et vous savez fort bien aussi ce qui m'amène auprès de vous... — Vous venez me prêcher, dit-il en riant. — Vous prêcher?... oh ! non, mais vous supplier de réfléchir un instant à la vie que vous menez, et de voir où elle vous conduit... à la perte du corps, à la perte de l'âme; ô mon pauvre Hector, pensez-y bien ! — Vous êtes trop sévère, ma sœur : il faut que jeunesse se passe. — Hélas! elle se passera, et que vous restera-t-il? la vie se passera, et que vous restera-t-il? — Qu'importe que la vie se passe? courte et bonne, c'est ma devise. — O mon frère ! et l'éternité, n'y songez-vous jamais? Souvenez-vous de la mort de notre père, des derniers soupirs, des derniers regards de notre mère; ils mouraient de la mort des justes, mais vous, quelle sera votre fin ? »

Le jeune homme haussa légèrement les épaules. Sa sœur reprit : « Pardonnez-moi de vous parler de la sorte, mais nous n'avons plus de parents; nous n'avons qu'un tuteur assez indifférent à notre sort; orphelins, nous sommes tout l'un pour l'autre, et quoique je sois plus jeune que vous, il me semble (ne riez pas) que j'ai hérité pour vous du cœur et de la tendresse de notre mère. Je vous dis ce qu'elle vous dirait : cher Hector, quittez ces vains plaisirs, ces faux amis, cette vie déréglée, devenez un bon mari, un bon père et surtout un bon chrétien ! — Jolie prêcheuse, interrompit-il; vous me touchez sans me convaincre. Mais bientôt vous aurez mieux que moi à prêcher... Je suis sûr que votre fiancé, le très-grave comte de Méran, est au salon et fait déjà sa cour à notre respectable tante. Allez, petite belle, allez; le chevalier doit venir me chercher tout à l'heure pour aller au Jeu de paume... Il faut que je m'habille... »

Et il sonna. Emilie, découragée, sortit en lui faisant un signe d'amitié; elle descendit chez sa tante où se trouvaient quelques amis intimes, et, assise à l'écart devant son métier de broderie, elle prêta une oreille distraite à la conversation. On parlait de son frère; on racontait avec le ton léger des gens du monde, les folles dépenses et les folles intrigues auxquelles Hector se livrait, et ce récit, qui faisait pâmer de rire les auditeurs, navra jusqu'au cœur la pauvre Émilie. Pendant qu'on riait, elle pensait à ce frère uniquement aimé, à cette âme dont elle eût acheté le salut au prix de tout son sang et de sa vie, et dont les vices et les dangers étaient l'objet des plaisanteries d'un monde aveuglé. Chrétienne, élevée à l'école de l'Évangile, Émilie possédait cette haute philosophie qui regarde comme vaines et frivoles les grandeurs de la terre et n'estime que ce qui est éternel. Pendant que dans cet élégant salon où respirait le luxe maniéré du dix-huitième siècle, on causait, on citait à l'appui d'une morale fa-

cile, un vers de Voltaire, un couplet de Bernis; Émilie méditait les sévères enseignements de la loi de Dieu; elle se répétait à elle-même : *Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme?* et elle gémissait sur l'aveuglement de son frère qui préférait à cette âme précieuse les plus folles jouissances ou les plus grossiers plaisirs; elle entendait la voix d'en haut redisant : *Tenez-vous prêts, car le Fils de l'Homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas*, et elle tremblait en songeant à Hector que rien n'avait préparé à paraître devant son juge, et qui, d'un moment à l'autre, pouvait être appelé à rendre ce compte terrible. Ces pensées pénétraient son âme de crainte, et les séduisantes promesses du monde ne parvenaient pas à la consoler : son frère était noble, riche, brillant; mais ces illusoires grandeurs ne l'empêchaient pas d'être un pauvre fils d'Adam, assujetti à la mort et au jugement d'un Dieu demandant un compte d'autant plus sévère qu'il aura plus donné; d'un Dieu patient, il est vrai, mais patient parce qu'il est éternel : « Mon Seigneur et mon Dieu! se disait-elle, faudra-t-il que cette âme périsse, qu'elle ne vous connaisse, qu'elle ne vous aime jamais! Ne le permettez pas, Seigneur, Dieu bon, venu pour le salut des pécheurs, souvenez-vous à quel prix cette âme fut rachetée, et ne souffrez pas qu'elle soit perdue! »

Absorbée dans ces pensées, elle s'aperçut à peine de la présence du comte de Méran, son fiancé; jusqu'alors elle avait souri à ces projets d'union et de bonheur; mais il semblait qu'une ambition plus haute eût soudain germé dans son âme, et qu'elle y grandît comme la plante au sein d'une terre féconde, malgré les influences étrangères...

II.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées sans que rien fût changé dans la vie d'Émilie ni dans celle d'Hector. Il continuait le cours de ses désordres comme elle continuait sa vie de recueillement et de prière, et l'on attribuait à l'approche de son mariage ce que l'on remarquait en elle de plus grave et de plus réfléchi. Quinze jours devaient encore s'écouler avant la signature du contrat, lorsqu'un matin elle fit demander à son tuteur un instant d'entretien. M. de Sevré la reçut dans son cabinet, la fit asseoir, et lui baisa la main avec affection. Elle paraissait émue, elle d'ordinaire si calme, et sa main tremblait dans celles de son oncle; il s'en aperçut. « Qu'avez-vous? lui dit-il; vous est-il arrivé quelque chose, ma chère Émilie? — Non, mon bon oncle, répondit-elle en faisant un effort pour dominer son trouble et en tâchant de sourire; mais l'entretien que j'ai sollicité de vous me fait battre le cœur. — Eh quoi! ma chère, ai-je l'air d'un tuteur de comédie? — Non, mon oncle, vous avez toujours été bon et parfait pour deux orphelins; nous avons trouvé dans votre maison une seconde maison paternelle; j'ai peur, mais peur de vous affliger. — Vous, Émilie! j'ai de la peine à vous croire. — Mon cher oncle, dit-elle en lui prenant la main, je veux tout vous dire en deux mots : je ne me sens pas appelée à l'état de mariage; Dieu me veut tout à lui; permettez que je lui obéisse. — Vous voulez vous faire religieuse! mais c'est une extravagance! votre mariage est arrangé avec un fort galant homme; il n'est plus temps de rompre, puisque M. de Méran a ma parole et que vous avez paru ratifier nos engagements. — Il est vrai, mon oncle; j'y avais souscrit sans peine, car j'estime profondément M. de Méran; mais cependant la voix de Dieu se faisait entendre au fond de mon âme; longtemps j'y suis restée rebelle... Je vous aime tous, vous le savez, mais enfin la grâce a triomphé et ma résolution est inébranlable. »

M. de Sevré hocha la tête; imbu des principes de la Régence, les vocations religieuses, l'ardent et généreux désir qui pousse quelques âmes hors de la voie commune, lui semblaient une illusion; il restait insensible devant les bonnes œuvres d'une sœur de Charité, mais il s'attendrissait volontiers aux *Victimes cloîtrées*, et c'était afin de dérober Émilie aux séductions mystiques qu'il l'avait retirée, presque enfant encore, de l'abbaye de Notre-Dame du Tart où elle avait été élevée. Et malgré cette précaution prudente, Émilie parlait grâce et vocation! Il discuta longuement avec elle, mais il

n'eut pas le dernier mot, et l'innocente séduction de la jeune fille agit tellement sur lui, qu'il se sentit enfin persuadé qu'elle aimait tendrement sa famille en la quittant, et qu'une influence irrésistible la poussait seule vers le cloître. « Vous choisirez sans doute, lui dit-il, une de nos belles abbayes de France, l'abbaye du Tart, par exemple? — J'ai un grand respect et une vive reconnaissance pour cette maison, mon cher oncle, mais tout mon désir est de me consacrer au service des pauvres et des malades. — Au fait! des reines en ont fait autant, répondit le bon gentilhomme. Alors, vous pourriez entrer chez les Dames *chevalières* de Saint-Jean-de-Jérusalem, puisque vous êtes, grâce au ciel, d'ancienne noblesse. Ces dames servent les malades, voire les lépreux. — Mon oncle, ce n'est pas là que je voudrais aller. — Où donc? — J'ai choisi l'ordre des Hospitalières de Saint-Augustin. — Au diantre! je n'y connais rien. Qu'est-ce que cela? — C'est le service des hôpitaux. »

M. de Sevré fit une laide grimace. — Une Soulanges! dit-il. — Eh! mon oncle, madame de Melun, à laquelle vous êtes allié, dont vous avez l'écusson dans vos quartiers, n'a-t-elle pas passé sa vie dans un hôpital?... (1) »

Ce raisonnement, appuyé sur le nobiliaire, désarma M. de Sevré; il aimait Émilie, mais il n'avait ni les droits ni la tendresse d'un père, et elle sentit bientôt qu'elle était libre de son sort. Le vicomte était allé passer la saison des chasses en Basse-Normandie, il ne devait revenir que pour le mariage de sa sœur; la jeune fille fit ses préparatifs de départ avec un empressement singulier, et dix jours après son explication avec son oncle, elle quittait l'hôtel de Sevré, et se dirigeait vers la Flandre, en compagnie de la princesse de Soubise, gouvernante de Lille, aux soins de laquelle on l'avait confiée.

La veille, elle avait écrit à M. de Méran; quelques heures avant son départ, elle reçut le billet suivant :

« Je ne pouvais vous céder qu'à Dieu, et j'admire votre généreuse résolution, dont je crois deviner les motifs. Je ne vous oublierai jamais; à votre tour, souvenez-vous de moi devant le Seigneur.

» A. de M. »

Émilie brûla ces quelques lignes; des larmes roulaient dans ses yeux, dernier tribut payé aux espérances de la terre : — Qu'il soit heureux! dit-elle tout bas; Seigneur, ne me refusez pas le salut et le bonheur de ce que j'ai aimé sur la terre!

Et elle partit le lendemain. Quelques jours après, le vicomte recevait la lettre suivante :

« Mon frère, mon Hector, nous ne nous reverrons plus ici-bas. Lorsque je vous embrassai avant votre départ, je vous disais au fond du cœur un éternel adieu, mais il ne m'était pas possible de vous confier mon dessein. Aujourd'hui, tout est réglé, tout est fini; je pars pour la Flandre, et avant une année, je serai, je l'espère, religieuse professe de l'ordre de Saint-Augustin... Oui, mon frère, je renonce au monde, à une union qui aurait pu faire mon bonheur, et à Émilie de Soulanges va succéder l'humble hospitalière, servante de Dieu et des pauvres. Mais pourquoi, me dites-vous, pourquoi un tel changement? Pourquoi renoncer à tout ce que vous aimez, à tout ce qui aurait pu vous plaire? O mon frère! sachez-le, c'est pour vous et pour vous seul que je renonce à l'avenir qui m'était promis, pour vous et pour vous seul, j'embrasse cette vie de travail et de sacrifices. Il faut une victime à ce Dieu que vous offensez, il faut que quelqu'un pleure et prie pour vous durant ces jours, durant ces nuits que vous consacrez à l'idolâtrie du plaisir : cette victime, ce sera moi, et Dieu, le Dieu bon, ne rejettera pas l'holocauste de mes larmes. Mais ne ferez-vous rien pour vous-même? Oh! si vous joigniez votre bonne volonté à ma pénitence, si, de concert, nous travaillions au salut de votre âme! Non, Seigneur, Dieu d'Augustin et de Monique, vous ne repousserez pas ma prière! Et vous, Hector, vous entendrez la voix de votre meilleure amie vous implorant au nom de votre propre bonheur; vous ne

(1) Mademoiselle de Melun, fille du prince d'Espinoy, consacra sa vie aux pauvres dans l'hôpital de Beaugé, en Anjou.

voudrez pas qu'un sacrifice, bien grand, je l'avoue, demeure inutile.

» Mais il faut en finir; il faut vous quitter, ô mon bien-aimé frère, mon ami, mon Hector, il faut vous dire adieu. N'essayez pas d'ébranler ma résolution, vous n'y parviendriez pas, et mes vœux, vœux sacrés, sont déjà prononcés au fond de mon cœur. Je ne vous demande qu'une seule chose: tous les soirs, dites, de toute votre âme: *Seigneur, ayez pitié de moi!* La miséricorde de Dieu fera le reste. Je vous souhaite tous les biens qu'on peut désirer à ce qu'on aime le mieux sur la terre; je vous souhaite le bien souverain : — la foi! Au nom de notre père, au nom de notre mère! redevenez chrétien! Adieu, au revoir dans le ciel.

» ÉMILIE DE SOULANGES. »

III.

Quelques années avaient passé sur ces événements. On était en 1745. La ville de Lille retentissait du bruit des armes et du son des cloches lancées à toute volée; et l'on voyait se diriger de longs convois de blessés vers les hôpitaux, et surtout vers l'hôpital Comtesse, antique fondation de Jeanne de Constantinople; sur le visage des blessés français, à l'expression de la souffrance se joignait l'expression du triomphe; leurs faibles mains agitaient des branches de verdure en signe de victoire et d'allégresse, et leurs bouches mourantes murmuraient encore : *Vive le roi!* Ils revenaient du champ de bataille de Fontenoy.

Un grand nombre d'officiers avaient été transportés à l'hôpital Comtesse; les litières et les brancards étaient pressés sous la voûte majestueuse que surmontait alors une flèche élégante et légère, abattue il y a peu d'années; les religieuses recevaient leurs hôtes dans une salle immense où se dressait un double rang de lits blancs, aux rideaux de serge verte. On déposait avec soin les blessés sur ces couches préparées pour eux, les chirurgiens allaient de lit en lit, suivis des sœurs qui tenaient la charpie, les compresses et les bandes, et qui aidaient d'une main ferme au pansement des plus affreuses blessures, car l'Apôtre l'a dit : *La charité peut tout, elle souffre tout, elle ne se rebute de rien.* Parmi les religieuses les plus actives et les plus courageusement charitables, on remarquait surtout la prieure de la maison, nommée sœur Saint-Augustin. Depuis longtemps, sa régularité, sa douceur, sa prudence, l'esprit de pénitence dont elle était animée, faisaient l'exemple et l'admiration de ses sœurs; les anciennes se souvenaient encore de la ferveur qu'elle avait apportée au noviciat et de la fermeté avec laquelle elle avait résisté aux puissantes sollicitations de sa famille et surtout de son frère, qui voulaient la ramener vers le monde. Les pauvres possédaient en elle une mère et une servante, jamais une misère ne l'avait quittée sans se trouver consolée. En ce moment, occupée aux devoirs de sa charge, elle recevait les blessés, veillait à ce que chacun d'eux fût promptement secouru, et elle semblait animer toutes ses compagnes du feu charitable qui brûlait en son cœur. Presque tous les lits étaient occupés, lorsqu'on apporta lentement sur une civière un officier recouvert d'un manteau rouge de dragon, jeté comme un linceul sur son corps immobile. Un chirurgien de la maison du roi l'accompagnait et veillait sur lui avec sollicitude. La prieure s'avança; le chirurgien la salua, et lui dit : — Madame, voici un vaillant officier de la maison du roi, que nous confions à vos soins. Il est bien mal...

En disant ces mots, il souleva le manteau; l'officier était blessé à la poitrine, une tache rouge et humide teignait sa chemise au côté droit. Il avait la tête renversée, en voyant à distance son visage pâle et ses yeux fermés, la prieure s'écria : « Mon Dieu! il est mort! — Non, il vit, répondit le chirurgien en posant le doigt sur l'artère. Le blessé souleva la tête, et d'une voix étouffée, il répéta à deux reprises : « Seigneur, ayez pitié de moi!

— Hector! s'écria la prieure, tombant à genoux devant le brancard, Hector, est-ce bien toi! — Qui m'appelle? répondit la voix du mourant; je ne vois plus... un prêtre, qu'on m'envoie un prêtre, je veux mourir en chrétien! »

Sœur saint Augustin se releva et alla

aussitôt chercher l'aumônier de la maison : « Prenez les saintes huiles, dit-elle, il va mourir! Hâtez-vous, mon père, hâtez-vous, car c'est une brebis égarée qui revient au bercail ! »

Le prêtre se hâta, le mourant répétait toujours : Seigneur, ayez pitié de moi ! Oh! ma sœur, si vous pouviez prier pour moi!

« Voilà le prêtre que vous avez demandé,» lui dit le chirurgien.

L'officier étendit sa main déjà glacée et murmura : « Hâtez-vous, je vais mourir... Ah! pourquoi ai-je tant attendu, tant résisté quand Dieu me pressait?... — Il vous laisse le temps, mon fils, répondit le prêtre, avouez vos fautes, et allez conquérir la bienheureuse éternité ! »

Pendant le mystérieux dialogue entre le prêtre et le pénitent, la prieure, le front contre terre, priait avec une indicible ardeur.

Quand elle releva la tête, l'aumônier achevait de donner l'absolution au pécheur réconcilié, et se hâtant, il purifia, par les saintes onctions, tous les sens instruments du péché. Le mourant conservait sa connaissance et semblait s'unir à la sublime cérémonie qui le disposait à paraître devant Dieu. Dès qu'elle fut terminée, la prieure s'agenouilla encore une fois auprès du lit de mort, et encore une fois elle répéta : « Hector ! — Qui m'appelle ? dit-il; ma sœur, êtes-vous au ciel, et m'appelez-vous?— O Hector, ô mon frère! je vous retrouve enfin ! »

Il la reconnut, ouvrit ses yeux presque éteints; toucha de ses mains le voile et les mains de la religieuse. « Émilie ! dit-il, Émilie ! Oh! que Dieu est bon! que Dieu est bon! je meurs en chrétien, pour la France et dans tes bras! Ma bonne sœur, embrasse-moi ! »

Elle se pencha vers lui, posa ses lèvres sur son front et lui présenta le crucifix. Il baisa les pieds du Christ, serra d'une faible étreinte la main de sa sœur, et murmura : « Je meurs content et je vais t'attendre...»

Il n'était plus : sœur Saint-Augustin lui ferma les yeux et baisa pieusement son front et ses paupières. Puis, elle couvrit ses restes avec respect, et posa sur le manteau rouge sa croix de prieure qu'elle détacha de son cou. Après avoir rempli ce dernier devoir, elle se rendit chancelante à la chapelle, tomba prosternée devant le tabernacle et pria longtemps. Ses sœurs durent la relever presque évanouie, et remarquèrent que son voile et sa guimpe étaient mouillés de larmes, larmes où la sœur et la chrétienne avaient confondu leurs douleurs et leurs joies, larmes de la victime qui voyait que son sacrifice n'avait pas été inutile.

Le vicomte de Soulanges fut enseveli dans la chapelle de l'hôpital Comtesse, à côté de grand nombre de ses frères d'armes, dont on lit encore aujourd'hui les noms sur une pierre tumulaire placée dans cette chapelle, souvenir glorieux et touchant qui a échappé par hasard aux ravages des révolutions.

Éveline Ribbecourt.

Économie Domestique.

Croûtes au Madère. — Coupez des croûtons de mie de pain en losanges et faites frire dans du beurre. Prenez ensuite une tranche de biscuit de Savoie, faites-la sécher à l'étuve, réduisez-la en poudre bien fine; mettez cette poudre de biscuit dans une casserole, avec trois onces de beurre très-frais; amalgamez le tout ensemble; versez une demi-bouteille de Madère dans la casserole, posez-la sur le feu; faites donner à votre sauce douze ou quinze bouillons, en remuant toujours. Ayez une demi-livre de raisin sec égrainé, trois onces de cerises confites au sucre, autant de cédrat et d'angélique confits, coupés en petits dés. Mettez tous ces fruits dans votre sauce, ajoutez-y six onces de marmelade d'abricots. Faites chauffer le tout sans faire bouillir. Ayez douze croûtons plus épais que les premiers, également frits dans le beurre, un peu creusés; posez-les en couronne autour d'un plat, remplissez-les avec les fruits confits; mettez les autres croûtons au milieu, versez la sauce dessus, saupoudrez le tout de sucre, et, avec une pelle rougie au feu, que vous présenterez à un pouce de distance de la surface des croûtons, vous les glacerez et servirez bien chaud.

CORRESPONDANCE.

Voici, chère amie, le dernier numéro de cette année. Que d'inquiètes réflexions s'offrent en foule à mon esprit! aurai-je réussi à te plaire? ma bonne volonté et mon zèle ont-ils suffi à cette tâche que le passé du journal rend si difficile? ton approbation me serait une bien douce récompense; dans tes conseils mêmes je trouverais un puissant encouragement : je serais si heureuse de partager tes sympathies avec les aimables collaboratrices qui me précèdent et auxquelles j'en veux bien quelquefois de me laisser si peu de place; si elles t'envoient ce qui peut t'instruire, t'intéresser, te charmer; moi, je te donne ce qui peut t'occuper, et je crois ne pas te rendre un moindre service. Mais entrons dans l'explication de nos planches, car, aujourd'hui encore, l'espace m'est compté d'une main bien avare.

N° 1, Dessin du mouchoir que tu m'as demandé, mélangé plumetis feston; pour donner à ce mouchoir un tout autre style, il faudrait l'orner d'une valencienne, ce qui est très-adopté aujourd'hui, mais ceci est tout à fait du luxe.

2, Ecusson assorti au mouchoir; le nom de Laure au plumetis ou feston.

3, Hélène se fait comme Laure et peut, entrer dans l'écusson n° 2.

4, Guimpe pour petite fille de huit à dix ans; elle se ferme derrière et doit être faite tout à l'anglaise; si cependant tu remplaçais les œillets par des pois, cette guimpe serait plus élégante et plus nouvelle.

5, Modèle et dessin d'un bracelet en velours; je suis heureuse d'avoir, par cette idée, prévenu ton désir; ces bracelets se portent beaucoup, aussi en fait-on dans tous les genres : les uns sont garnis en dentelle, les autres sont fermés par des boutons; du reste, les plus simples sont toujours les plus distingués, surtout pour nous, jeunes filles. Ce bracelet doit être brodé au passé sur velours; les œillets qui séparent les festons, ainsi que le bord et le feston intérieur, seront exécutés au passé; si la longueur de ce travail t'effraie, remplace cette broderie par le point de chaînette; pour monter ton bracelet, fais un pli plat et un peu profond à l'endroit qui t'est indiqué par les deux raies qui encadrent les trois œillets; un des festons doit se trouver au milieu du poignet; tu placeras, pour fermer ce bracelet, deux petits boutons en soie que tu cacheras autant que possible; si tu le fais noir sur noir, il sera très-distingué; ne va pas croire pour cela que deux couleurs tranchantes seraient d'un vilain effet, au contraire. Un autre genre de bracelet très-simple aussi, est en velours coupé comme nos manchettes *puritaines* d'autrefois; le bord taillé en feston rond se trouve garni par une rangée de perles de jais.

6, Complément du bracelet.

7, Écusson représentant un trophée de marine, tout au plumetis.

8, Garniture pour manches, duchesse, pagode, bretonne, pour bas de pantalons d'enfants; garnitures de robes de baptême, etc. plumetis, festons et jours.

9, F. P. enlacées, plumetis et feston, ou bien tout plumetis.

10, Célestine, plumetis, coton de deux couleurs.

11, Julia, plumetis facile ou feston.

12, Modèle d'une coiffure très-gentille, et qu'il sera fort aisé de faire toi-même; prends d'abord du fil de laiton très-mince, et établis une petite carcasse, faisant à peu près le tour des cheveux; seulement, sur les oreilles tu tournes ton fil de laiton de façon à lui faire faire un petit rond allongé, lequel rond est recouvert par du tulle très-ferme; ceci fait, tu entoures tout ton laiton avec le ruban que tu as choisi pour les touffes; ce ruban est ordinairement en gaze très-étroite; une pièce de 14 mètres te suffira, et te coûtera 2 francs 75 centimes; une fois la carcasse garnie, tu fais une tresse avec du velours noir préparé en *rouleaux;* cette tresse, qui se fait à six bouts, se pose sur les cheveux à partir du haut de l'oreille, et réunit les deux touffes en traversant le derrière de la tête; tu formes enfin tes deux touffes de petits rubans, les disposant de façon à ce que les boucles du haut soient plus courtes que celles du bas; cette coiffure, en ruban cerise et velours noir, sera charmante, t'ira à ravir, t'amusera à faire, et si elle te coûte 4 francs tout compris, ce sera le bout du monde.

13, Autre modèle de coiffure, mais plus élégant; à celle-ci le ruban est en taffetas n° 5, mélangé de velours même largeur; pour la carcasse, tu suivras les mêmes indications que pour la première; seulement, au lieu de recouvrir tes laitons par un ruban tourné autour, tu y adapteras une tresse faite avec le velours et le ruban : bleu et noir, rose et noir sont des couleurs qui s'harmonisent très-bien; pour les brunes, le groseille est également fort joli; cette coiffure n'a pas de tresse dans le milieu, mais alors sur le devant, tu devras en placer deux qui feront suite à celle qui tient au fil de laiton; la tresse du milieu doit se trouver sur le sommet de la tête, et l'autre doit tomber très-bas sur le front; de chaque côté, tu disposeras aussi des masses de bouclettes de ruban et d

velours, laissant de longs bouts qui doivent flotter, non-seulement sur le cou, mais encore sur les épaules. Il te faut 4 mètres 50 centimètres de ruban à 75 c. le mètre, et 4 mètres 50 centimètres de velours.

14, A. B., gothique, plumetis simple ou feston.

15, Fanny, id.

16, Valentine, plumetis fendu.

17, Léonce, plumetis facile ou feston.

Ici finit la petite édition.

18 et 18 *bis*. Dessin de fanchon pour broder sur tulle en soie de deux nuances; ce dessin, d'une gracieuse hardiesse, doit être fait au point de chaînette, il exige peu de temps et peu de talent, deux avantages fort appréciés par celles de nos timides amies qui ont peut-être le tort de trop se méfier de *leur force* en broderie; je t'engage à broder ta fanchon sur tulle noir plutôt que blanc, c'est moins habillé et d'un porter plus facile; si tu m'en crois aussi, tu la poseras tout simplement sur tes cheveux sans ajouter le moindre bout de ruban, fixe-la de chaque côté par deux grosses épingles, et laisse les bouts retomber au hasard; cette sorte de coiffure, ainsi que toutes les autres, doit se poser très en arrière. Il parait convenu, de *par la mode*, que pour cet hiver on ne s'occupera pas du tout de ce qui peut ajouter quelques grâces à la physionomie; car tous les ornements se placent derrière la tête et presque dans le cou; cela sied à certaines figures, mais il faut être surtout jeune et jolie. Quant aux bandeaux, ils se font toujours plats ou bouffants, ou bien relevés à la demi-Valois; les boucles font mine de temps en temps de reprendre ce sceptre qu'elles ont gardé si longtemps; mais rien n'indique qu'elles soient les bien venues.

19, Col mousquetaire allant avec la garniture donnée en octobre et se faisant par conséquent de la même manière.

20, Garniture pouvant servir pour taie d'oreiller, pour camisole et pour petite veste d'intérieur; veste que l'on met sous celles de velours, de sorte que dans un appartement bien chauffé on peut sans inconvénient enlever celle-ci que l'on remet pour passer d'un appartement à un autre.

21, Entre-deux, genre guipure, plumetis et feston; il peut être fait tout au feston.

22, R. G., plumetis, cotons de deux couleurs, si tu veux.

23, Garniture pouvant encore servir pour taie d'oreiller, robes d'enfants, etc., etc.

24, Petite garniture servant d'entre-deux pour les manches bouillons; tu dois avoir vu déjà ce nouveau genre. C'est gracieux et presque aussi vite fait que les *vrais* entre-deux, car ici on ne fait pas de jours.

25, Henriette, plumetis ou broderie anglaise; aujourd'hui on préfère le plumetis.

26, Caroline, cordonnet mat et roues.

27, Maria, gothique, plumetis simple ou feston.

28, Égline, plumetis fendu.

29, M. L., point de rose enlacé.

30, L. D., id.

31, Dessin d'une jardinière : prends d'abord du canevas de moyenne grosseur non Pénélope; sur ce canevas, tu traceras le dessin du n° 31, seulement tu ne devras pas t'occuper des nervures des feuilles, pas plus que du triple rond des cerises et de la raie du milieu du ruban; trace ce dessin comme si tu devais le faire en laine à teintes plates; après cela, tu monteras ce morceau de canevas sur un métier; tu auras près de toi une petite tresse de paille très-fine et de la laine verte de trois ou quatre tons différents; commence alors ton ouvrage avec la laine la plus foncée, fais le demi-point, ayant soin de placer la petite paille entre la laine et le canevas, et de bien la dissimuler sous ta laine, ne la laissant à découvert qu'aux endroits du dessin; dans ce cas-là, tu dois passer la laine tout à fait en dessous de l'ouvrage pour ne reprendre la paille et la cacher de nouveau que lorsque le morceau du dessin est fini. Quant aux nuances du fond, je te dirai seulement qu'il faut les disposer en bandes horizontales de trois centimètres de largeur, en ayant soin que la raie la plus claire se trouve au milieu; ainsi tu vois que c'est un calcul de fils. Le feston du haut doit aussi être formé par de la paille; quand tu auras terminé fond et dessin, tu monteras ce morceau sur la pièce du n° 32, qui est par moitié et qui forme le dos de la jardinière (partie qui touche le mur), ces deux morceaux une fois joints, tu placeras dans l'intérieur deux autres morceaux de carton qui auront été préalablement coupés sur la forme du canevas et sur celle du dos; ce carton sera fixé par une doublure de lustrine glacée; rappelle-toi pour cela la manière dont on double les vide-poches. Dans le bas de cette jardinière, on pose un nœud de large ruban de satin de la couleur de la laine qui sert de fond; sur ce ruban, tu dois disposer trois ou quatre rangs de paille. Ce genre de jardinières s'attache au mur; on les place le plus souvent de chaque côté de la cheminée. Tu comprends que pour recevoir les fleurs, il faut faire faire chez un ferblantier une autre jardinière qui sera recouverte par celle en tapisserie; on place ensuite les fleurs ou dans de l'eau ou dans du sable.

Tout dans cette gracieuse nouveauté rappelle le nom de madame Marie Soudant, dont le zèle, pour ce qui concerne nos gentilles petites amies, ne se dément jamais, même au milieu des grandes occu-

pations qu'amène pour elle l'approche du jour de l'an.

32, Moitié du fond de la jardinière.

33, Effet de cette jardinière.

34, Entre-deux guipure, plumetis et feston.

35, Passe d'un chapeau; cette forme m'a été donnée par madame Seguin. Ce chapeau était en satin rose, passe et calotte unies; le rond que tu trouveras au n° 37 était entouré par une petite dentelle noire, une même dentelle se voyait aussi à la jonction de la calotte et de la passe, ainsi qu'au bord du bavolet; de chaque côté de la passe, étaient des bouclettes de velours cerise entremêlées de velours noir; le dessous de la passe était orné par une tresse mélangée de velours noir et velours rose, fixée d'un côté par une touffe de petites roses, et de l'autre par un nœud de velours; dans le bas des joues, du tulle bouillonné; les brides, assez larges et en satin rose, étaient bordées par un petit liséré noir; ce chapeau, qui serait également joli dans d'autres nuances, peut servir *pour les grands et les petits jours*, ce que nous apprécions, nous qui n'avons jamais beaucoup de chapeaux à la fois. Tu voudrais un joli chapeau pour ton amie qui se marie; je lui conseille un chapeau de satin blanc à coulisse; le bord de la passe sera orné d'une bande de plumes frisées; tu sais que les plumes se portent avec *fureur*, tu diras à ton amie qu'elle doit en placer non-seulement sur le bord de la passe, mais aussi trois petites sur la calotte : ces plumes forment pour ainsi dire fanchon, leurs trois pointes devant retomber sur le bavolet; dans le haut, elles sont fixées par un large ruban de satin, faisant la pointe dans le milieu et se perdant de chaque côté dans le bavolet. Le dessous devrait être orné par une guirlande de petites têtes de plumes, telles qu'on les dispose aujourd'hui; dans ces plumes se trouveraient quelques roses blanches avec leurs boutons.

36, Calotte du premier chapeau décrit.

37, Rond du chapeau.

38, Passe de chapeau pour jeune fille de douze à quinze ans.

39, Caroline, plumetis.

40, Col, guimpe et manches en mousseline brodée; c'est un mélange de losanges en broderies et de losanges en mousseline; sur le devant de la guimpe et sur le côté des manches est une rangée de nœuds de rubans sans bouts.

41, Berthe avec trois rangs de dentelles; ces dentelles peuvent être remplacées par des garnitures d'une étoffe légère, gaze, tulle, organdi, ou par de la mousseline brodée; des rubans de trois centimètres sont posés de distance en distance, et retenus dans le bas par des nœuds faits avec le même ruban.

42, Bonnet de dentelle orné de nœuds de rubans; de ces nœuds partent trois petites plumes de frange:

43, Petite garniture, broderie anglaise, roues, festons, pouvant servir pour chemises de nuit et de jour, et pour bonnet du matin.

44, Bonnet avec un fond en mousseline brodée et à festons indiens bordés d'une dentelle; une autre dentelle entoure la figure. Ces deux rangs de dentelle sont séparés par de petits nœuds de ruban écossais placés de distance en distance; des nœuds de ruban plus large garnissent les côtés en relevant la dentelle. Longues brides de même ruban.

45, Léonie, plumetis facile ou feston.

46, Encore un modèle de berthe; il te fournira d'autres idées pour tes costumes de bal; ce sont d'abord deux rangs de garniture de tulle brodé en soie blanche; au-dessus de ces garnitures, est une autre petite garniture en ruban tuyauté et au-dessus de celle-ci, se trouve un large ruban (n° 16) posé à plat, suivant les contours des épaules et croisant sur la poitrine; dans le haut de ce ruban, une petite dentelle se trouve légèrement froncée.

47, Dessin de crochet ou de filet pour bordure de rideaux, garniture de pelote duchesse, etc., etc.

48, Dessin de soutache ou de point de chaînette pour un *plomb à livre;* tu as dû, comme moi, t'impatienter souvent lorsque, en lisant, le vent tournait tes feuillets; le *plomb à livre* est une invention indienne, objet utile dans un pays où, par l'effet des éventails dont on se sert constamment, on se croit toujours en plein air. Choisis un morceau develours, de drap ou de toute autre étoffe un peu forte; coupe-le deux fois large comme le dessin, laissant les deux extrémités légèrement pointues, et brode-le en soie de couleur; après cela, coupe encore, mais en peau, un autre morceau de même dimension; couds ce morceau de peau à l'aide d'un petit surjet; avant de le fermer complétement remplis-le de petit plomb *de chasse*, tu en mettras passablement, mais pas au point que cette sorte de petit sac puisse perdre toute sa flexibilité; il faut qu'il conserve sa forme plate afin qu'il ne puisse rouler; lorsque tu auras fermé cette enveloppe de cuir, tu la recouvriras par *la belle enveloppe* que tu viendras de broder; tu cacheras tes coutures par la soutache, ou bien par un point de chaînette. J'oubliais de te dire que tu dois placer aux deux bouts un petit gland qui se trouve naturellement assorti aux couleurs du plomb.

Maintenant je prends la gravure de mo-



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

des, et je t'engage à jeter les yeux sur cette jolie quêteuse; sa robe est en mousseline unie très-claire; dans les bouillons sont passés des rubans de taffetas n° 9, ces rubans se terminent, comme tu vois, par un nœud sur le côté, le sixième nœud appartient à la ceinture. — Le corsage très-foncé est aussi décoré d'un bouillonné; un ruban même largeur est passé comme aux bouillons de la jupe, seulement il se trouve plié en deux par l'effet de ce bouillonné qui est plus étroit; deux nœuds placés sur les épaules s'échappent de ce bouillonné, au-dessus duquel on aperçoit l'entre-deux d'une chemisette. — Les manches sont également bouillonnées, et les cheveux sont relevés à la demi-Valois, partagés par un ruban de taffetas, qui est fixé d'un côté par un bouquet de fleurs, tandis que de l'autre il se perd dans les cheveux. — La seconde jeune fille dont l'aimable sourire laisse deviner tout le plaisir qu'elle éprouve à pouvoir faire l'aumône, a une robe en taffetas avec trois bandes de peluche. Le corsage à grandes basques est orné d'abord d'une bande de peluche et ensuite d'une frange en chenille, deux fantaisies qui vont très-bien ensemble ; la Berthe tourne sur les épaules comme une petite pèlerine, le devant du corsage est également orné de ces mêmes franges ; la coiffure est en rubans de velours épinglé entremêlés de quelques grosses perles blanches : un rang de ces mêmes perles lui sert de bracelet.

La gravure de lingerie te donne les plus gracieuses formes de corsages et de chemisettes.

1. Bonnet dont le fond est formé par des entre-deux en broderie et dentelle alternés et placés en biais. Un ruban de taffetas sur lequel sont appliquées des étoiles en velours, sépare le fond du bonnet de la dentelle qui l'entoure.

2. Bonnet. Le fond en dentelle noire avec des applications de velours; une dentelle blanche entoure ce fond.

3. Corsage avec bouillonné de tulle dans lequel est passé un ruban rose. Les manches pagodes avec deux volants de dentelle sont aussi formées par des entre-deux de dentelle séparés par un bouillonné de tulle avec un ruban passé en dedans.

4. Chemisette en mousseline. Col rabattu formé d'entre-deux de broderie et de tulle formant des pointes bordées d'une petite dentelle.

5. Chemisette en mousseline brodée.

6. Chemisette en tulle garnie sur le devant de deux rangs de dentelle dégageant le col.

7. Chemisette-gilet à basques arrondies. Le devant est orné de deux rangs d'entre-deux de broderie bordée d'une petite dentelle et séparés entre eux par un entre-deux de broderie.

Déployons maintenant la feuille de tapisserie : c'est une guirlande d'oiseaux qui volent vers toi te portant sur leurs ailes toutes mes promesses de zèle, de sollicitude et de bon vouloir. A propos de promesses, tu sais que notre journal n'a pas l'habitude d'en faire de pompeuses, mais aussi tu as dû remarquer que cette année il a tenu plus qu'il n'avait promis ; les encouragements que nous avons reçus, augmentent cette belle ardeur et, l'année prochaine le nombre des travaux en couleurs, tapisseries, imitations d'aquarelles, travaux d'or et argent, crochet et sépia, s'élèvera jusqu'à onze; tu vois que je me réserve une porte, bien petite il est vrai, pour des progrès ultérieurs ; tu recevras toujours comme cette année seize gravures de modes, six albums de musique, dont tu m'as fait tant de compliments; quatre gravures noires d'après les grands maîtres et douze grandes planches de broderies et patrons dont quatre doubles, une à chaque saison, si toutefois tu es abonnée à la grande édition, ce que je t'engage bien à faire, car vois combien il a fallu martyriser ces pauvres oiseaux pour les faire tenir dans la petite; à peine y en aura-t-il un qui s'en tire sans patte et aile cassée; une nouvelle disposition des colonnes du Journal permettra d'augmenter le texte, j'espère que mes devancières en useront avec quelque discrétion, et me laisseront aussi profiter de cette amélioration pour donner plus de développement à mes explications et te faire connaître un plus grand nombre de *créations* nouvelles; mais revenons à notre guirlande : elle peut servir pour coussin, devant de cheminée et tapis de table : dans ce cas, on met parfois une large bande de velours avec franges, surtout quand les coins sont arrondis : si tu ne veux pas faire la guirlande entière, tu en détacheras quelques sujets isolés qui pourront s'adapter à une foule d'usages que tu sais aussi bien que moi.

Reste notre Rébus de novembre : *L'âne* qu'il te représente s'appelle *UIT* et *porte* un grave *Conseil*. N'en ai-je déjà pas trop dit ?

Tu trouveras à la table des matières le mot de la charade et l'explication du rébus contenus dans ce numéro. E. E.

ÉPHÉMÉRIDES.

9 DÉCEMBRE 1608. — NAISSANCE DE MILTON.

John Milton naquit à Londres, d'une famille noble, et révéla dès sa jeunesse le talent plein d'enthousiasme et de gravité dont il était doué. Il se plaisait surtout aux sujets religieux, et l'on a de lui, de cette première époque, la paraphrase de quelques psaumes en latin et en anglais, des sonnets en italien, qui montrent qu'il se servait de ces trois langues avec la même élégance et la même facilité.

La révolution d'Angleterre eut ses sympathies, et il employa sa plume à justifier la condamnation de Charles I[er]; peut-être l'austérité qu'affichaient les puritains et les fondateurs de la nouvelle république avait-elle séduit cet esprit sévère, tout nourri des souvenirs de l'antiquité. Quoi qu'il en soit, Milton se dévoua à Cromwell dont il fut le secrétaire, et continua d'écrire en faveur des principes qu'il avait adoptés, jusqu'à l'époque de la restauration des Stuarts. Cet événement, qui semblait le jeter dans l'obscurité et l'oubli, devint le principe de sa véritable gloire; aveugle, pauvre, délaissé, le poëte revint à la poésie qui avait enchanté ses premières années, et *le Paradis perdu* fut écrit. Cet immortel poëme parut en 1667, et ne trouva, à son début, ni lecteur ni admirateur, et si Milton était sûr de son génie, du moins il put douter de sa gloire.

Il composa d'autres ouvrages : *le Paradis reconquis*, poëme bien au-dessous du premier, un *Dictionnaire* latin, une *Histoire d'Angleterre*, etc., etc. On sait qu'il fut aidé dans ses travaux par ses filles, qui lui faisaient la lecture et écrivaient sous sa dictée en diverses langues.

Milton mourut en 1674 : Dryden, qui lut par hasard *le Paradis perdu* délaissé dans une boutique de libraire, écrivit au comte Dorset : *Cet homme nous efface nous et les anciens*, et dès ce moment, la réputation du poëte s'étendit de plus en plus.

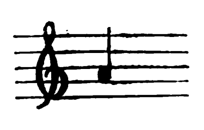
Voltaire a traduit en français quelques morceaux de ce poëme; Delille l'a traduit en le dénaturant; Chateaubriand en a donné une traduction plus littérale, et, par conséquent, plus attachante.

On dit que Milton, aveugle, se promenant un jour dans le parc de Saint-James, entendit crier autour de lui : Le roi ! le roi ! Il voulut se retirer, mais il se trouva en présence de Charles II, qui, l'abordant, lui dit avec dureté : « Monsieur, voilà comme le ciel vous a puni d'avoir conspiré contre mon père ! — Sire, répondit fièrement le poëte, si les maux qui nous affligent en ce monde sont le châtiment de nos fautes, votre père devait être bien coupable ! »

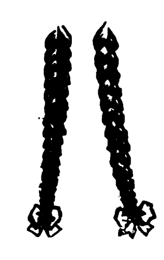
RÉBUS.



SE E LE MÈRE D C









TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

(1853. VINGT-ET-UNIÈME ANNÉE.)

INSTRUCTION.

BIBLIOGRAPHIE.

LITTÉRATURE ETRANGÈRE.

ÉDUCATION.

POÉSIE.

ENIGMES HISTORIQUES.

MÉLANGES.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

CORRESPONDANCE ET EXPICATION DES TRAVAUX.

ÉPHÉMÉRIDES.

GRAVURES SUR ACIER, par Nargeot.

16 GRAVURES DE MODES.

MODÈLES COLORIÉS

MUSIQUE.

MOSAIQUE.

RÉBUS, dessinés par Léopold Levert, gravés par Charles Gilbert.

Paris. — Imprimerie de Mme veuve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



DES

DEMOISELLES

21e Année. — 5e Série.

N° 1. — 1er JANVIER.

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER ET SE FONT POUR L'ANNÉE ENTIÈRE.

PARIS 10 FR. — DÉPARTEMENTS 12 FR.

Pays dans lesquels on peut recevoir le Journal, franc de port,

AU PRIX DE :

Belgique. 14 fr.	Colonies (Pays d'outre-mer).. 17 fr.	Hollande.......... 17 fr.
Suisse... 14	Toscane.................... 16	Italie (voie de mer). 14
Turquie. 17	Espagne et Portugal....... 17	

Pays pour lesquels on ne peut affranchir le Journal que jusqu'à la frontière française.

Angleterre, Allemagne, Prusse, Russie, Italie (voie de terre) et Sardaigne. 12 fr.

A PARIS,

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

1853.

Les personnes qui auraient des réclamations à faire, sont priées d'y joindre le numéro écrit sur leur quittance ou sur la bande de leur journal; ce numéro, qui indique la place de leur inscription sur les registres d'abonnements, est indispensable pour faire droit à ces réclamations.

RÉPONSES.

18 décembre.

Lingeries. — Les formes de camisoles sont toujours à peu près les mêmes, se montant, ou sur une pièce, ou sur un bracelet qui fait épaulette; les manches se font également larges, demi-pagodes ou avec un poignet; on les orne d'une petite valencienne, ou bien encore d'une légère broderie anglaise et plumetis; un feston tout autour est aussi d'une simplicité de bon goût. Les formes de bonnets de nuit varient à l'infini, et le journal peut vous en fournir un très-grand choix. La planche de décembre a prévu votre demande quant aux chemises.

Château-Thierry.— Le damas n'exige pas de grands frais de garnitures. Jupe unie, corsage à basques orné d'un galon en velours, dans les couleurs de la robe; ou bien, *guipure de velours noir* que l'on pose sur toutes nuances; quant aux manches, votre amie peut les faire avec la couture intérieure ouverte jusqu'à la saignée, retenue par trois petites traverses de velours ou galon; dans le haut de cette ouverture, un nœud à bouts assortis à la garniture.

De l'autre côté de la mer. — Ces dessins ne se font plus; en cherchant parmi les anciens que vous avez dû recevoir pour broderie au point de chaînette, peut-être pourrez-vous en arranger un comme vous l'entendez.

Thouars. — Le journal vous remercie de votre gracieux concours. A mon tour j'espère, mademoiselle, que vous voudrez bien me le continuer.

Chazelles-sur-Hyon. — La planche de crochets qui doit paraître en février ou en mars vous donnera ce que vous désirez, ainsi que les explications demandées. Soyez assez aimable, mademoiselle, pour prendre patience jusque-là.

Dijon. — Vos initiales sont inscrites pour le prochain numéro. Ce me sera toujours un véritable plaisir que de me mettre à votre disposition pour tout ce qui peut vous être agréable.

Des bords de l'Yonne. — Votre titre d'abonnée de dix-huit ans suffirait seul, madame, pour que je m'empressasse de faire paraître le dessin que vous demandez, surtout lorsqu'on a été comme vous aussi peu exigeante. Les canezous se porteront encore, la broderie anglaise est un peu trop usée, ne préféreriez-vous pas du feston? Vous aurez le nom en février et le canezou en mars.

Lille. — Quoique votre demande ne me soit point adressée, je m'en empare, ne voulant pas laisser échapper cette occasion de vous être agréable C'est vous dire, madame, que vous recevrez, le mois prochain, ce que vous désirez.

Près de mes amies des Herbiers. — Chacune de nos gravures contient un costume de ville et un de bal, parfois celui de bal est remplacé par une petite toilette d'intérieur. Vous recevrez bientôt le dessin pour cabas de voyage.

En regardant les arbres dépouillés. — Si la planche de crochets et filets n'avait été terminée lorsque j'ai reçu votre lettre, je me serais hâtée d'y joindre ce que vous demandez. Dès que je pourrai trouver une petite place, j'enverrai à madame votre grand'mère la bande de tapisserie. Il y a maintenant des châles exprès pour jeunes personnes; ils se nouent derrière et sont charmants. Vous aurez les initiales le mois prochain.

En vue du phare de Fatouville. — Votre lettre m'a été remise trop tard; je le regrette vivement puisque cela m'a empêchée, mademoiselle, de vous envoyer les noms que vous demandez; vous les trouverez sur la planche de février. Si j'ai bien compris la description de votre ouvrage, il doit être très-joli; je vais essayer de l'exécuter, et en ferai part à nos abonnées qui vous en seront reconnaissantes. *Au nom du journal* auquel vous paraissez prendre un intérêt tout particulier, je vous demande de vouloir bien continuer à nous faire part de toutes vos charmantes inventions.

Soustons. — Soyez sûre, madame que je m'occuperai souvent des *jeunes gens* de 6, 7 et 8 ans, et surtout de votre gracieux Bébé *vieux de cinq mois*.

Paris. — Vous me demandez conseil, mademoiselle, sur la prononciation des deux mots *lacer* et *lasser*. Je commencerai par vous conseiller de choisir un peu mieux vos épigraphes. Selon moi, l'*a* est beaucoup plus long dans *lasser* que dans *lacer*. Essayez de dire ces deux vers d'Abner à Joad :

> Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée,
> Et sa miséricorde à la fin s'est *lassée*.

ou bien ces deux autres de Philinte à Alceste :

> Et qu'il n'est à la cour oreille qu'il ne *lasse*
> A vanter sa bravoure et l'éclat de sa race.

Vous verrez que, presque malgré vous, vous appuierez longuement sur l'*a*; j'allais presque dire vous vous y reposerez.

Au moule. — La planche du mois prochain vous portera ce que vous désirez.

Londinières. — Vous avez dû trouver en décembre des formes de cols d'hommes dans tous les genres possibles.

Près du fauteuil de ma grand'mère. — Votre lettre est charmante, mademoiselle, et vos regrets bien gracieusement exprimés! je me sentirais très-heureuse le jour où vous pourriez m'adresser de tels éloges! Du reste, tout me dit que *nous finirons aussi par sympathiser* : comment n'en serait-il pas ainsi, devant chaque mois nous retrouver réunies par les mêmes pensées, les mêmes idées, les mêmes travaux.

Votre joli neveu me semble *assez vieux* pour porter des pantalons brodés à l'anglaise. Son costume gris serait très-joli et très à la mode, brodé en soutache ou galon d'une couleur tranchante, telle que vert ou gros-bleu, ce qui donnerait à cette petite toilette une couleur un peu moins sombre.

Marseille. — Je me souviendrai de ce que vous désirez.

Saint-Valery. — Bientôt, madame, vous trouverez sur nos planches le col mousquetaire.

PRIX DE LA LIVRAISON SÉPARÉE :

Sans musique ni tapisserie.................................... 1 fr. 25 c.
Avec musique ou tapisserie.................................... 1 50

AVIS. — *Toutes les demandes de changements qui nous parviennent après le 25, ne peuvent avoir effet pour le mois suivant.*

Les lettres non affranchies sont rigoureusement refusées.

Nos Abonnées de Paris sont prévenues que, si elles veulent se faire adresser leur exemplaire dans les départements, elles doivent préalablement acquitter dans les bureaux du Journal les droits de poste, à raison de 25 cent. par numéro.

JOURNAL DES DEMOISELLES.

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS, A PARTIR DU 1er JANVIER.

Ce Journal se compose de 12 livraisons de chacune deux feuilles, imprimées sur deux colonnes. Il contient : 4 gravures sur acier, 6 Albums de musique : les romances les plus jolies, les quadrilles les plus brillants, les valses les plus nouvelles, les polkas, mazurkas et schotischs les plus à la mode — 6 planches de dessins de tapisserie coloriées, ouvrages de fantaisie or et argent, filet et crochet couleur bleue — 12 gravures de modes de jeunes personnes, d'enfants et de jeunes femmes — 12 rébus illustrés — 24 grandes planches contenant des patrons de grandeur naturelle de : robes — fichus — pèlerines — chapeaux — calèches — manteaux — bonnets — mantelets — vêtements de petits garçons — de petites filles. — des dessins de tapisserie, dont les couleurs sont indiquées par des signes qui les représentent — des dessins de broderie pour : cols — manchettes — mouchoirs — bonnets — robes — gilets — canezous — jupons — camisoles, etc. — Des ouvrages de fantaisie, tels que : cartes de visite, têtes de lettres coloriées — pages manuscrites — fleurs en papier — en laine — bobèches, etc. — ouvrages au tricot, au crochet, au filet, toujours clairement expliqués.

TABLE.

PREMIER NUMÉRO.

PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

LONDRES, S. et J. FULLER, 34, Rathbone place;
DULAU et Ce, 37, Soho square. — ÉDIMBOURG, ROBERT SETON. — COPENHAGUE, A. F. HOST. — LEIPZIG, BROCKHAUS et AVENARIUS; MICHELSEN; C. TWIETMEYER. — SAINT-PÉTERSBOURG, B. ISSAKOFF; F. BELLIZARD; A. CLUZEL, libraire de la Bibliothèque impériale publique, perspective de Newsky. no 3. — MOSCOU, GAUTHIER et MONIGHETTI; URBAIN (Charles); RENAUD (Dominique). — STOCKOLM, C. A. BAGGE, libraire. — VIENNE (Autriche), CH. GEROLD fils. — MUNICH, Institut littéraire et artistique de J. G. COTTA.

Paris. — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



DES

DEMOISELLES

21e Année. — 5e Série.

N° 2. — 1er FÉVRIER.

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER ET SE FONT POUR L'ANNÉE ENTIÈRE.

PARIS **10** FR. — DÉPARTEMENTS **12** FR.

Pays dans lesquels on peut recevoir le Journal, franc de port,

AU PRIX DE :

Belgique.	14 fr.	Colonies (Pays d'outre-mer)..	17 fr.	Hollande.........	17 fr.
Suisse...	14	Toscane..................	16	Italie (voie de mer).	14
Turquie.	17	Espagne et Portugal.......	17		

Pays pour lesquels on ne peut affranchir le Journal que jusqu'à la frontière française.

Angleterre, Allemagne, Prusse, Russie, Italie (voie de terre) et Sardaigne. **12 fr.**

A PARIS,

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

1853

Les personnes qui auraient des réclamations à faire, sont priées d'y joindre le numéro écrit sur leur quittance ou sur la bande de leur journal; ce numéro, qui indique la place de leur inscription sur les registres d'abonnements, est indispensable pour faire droit à ces réclamations.

RÉPONSES.

Toute lettre nous parvenant après le 15 du mois, ne peut recevoir de réponse le mois suivant.

18 janvier.

Sous notre beau ciel d'hiver. — Employez la poudre de *Salinel* pour toutes les taches de graisse ou d'huile; vous n'avez qu'à l'étendre et la laisser quelques heures sur la tache : si elle était faite depuis plusieurs jours, il faudrait passer sur cette poudre un fer légèrement chaud. Votre nom est sur la planche de ce mois; nous avons déjà donné beaucoup d'intiales et en donnerons encore. Quant au reste, vous l'aurez aussi.

Tulle. — Mille regrets, mademoiselle, de ne pouvoir compléter votre collection, mais les années 1833, 1834, 1836, 1837 sont épuisées.

Près du berceau de ma fille chérie. — Merci, madame, de nous revenir. La tâche que vous vous êtes imposée est belle et sainte; nous serions heureux et fiers de pouvoir vous y aider. — Disposez de nous toutes les fois que nous pourrons vous être de quelque utilité.

Saint-Brieux. — Voyez, à la correspondance de ce mois, l'article *crochet.*

Briey. — Vous recevrez la nappe d'autel, soyez-en sûre, mademoiselle, dès qu'elle pourra trouver place sur une de nos planches.

Mlle A. de Saint-L.... — Pareille erreur ne se renouvellera plus, je l'espère.

Mauron. — Avec un peu de patience, vous finirez, mademoiselle, par recevoir tout ce que vous demandez. Le mois de mars vous satisfera au moins pour les dimensions. — En fait de manches fermées, il n'y a que les bouillons d'étoffe claire ou épaisse, selon l'emploi, ou bien un autre genre de bouillon, monté aussi sur bracelet brodé ou piqué, au-dessus duquel on met une garniture ou brodée ou plissée. Cette garniture se met également au bas du poignet et tombe sur la main.

E. B. — Je suis heureuse d'avoir pu prévenir votre désir dans ce changement demandé, et qui avait été déjà décidé.

Au pays des Allobroges. — Le col de ce mois-ci doit, il me semble, remplir votre but. J'espère que la rédaction vous satisfera aussi, car je ne vous crois pas autant de ce pays que vous voulez bien le dire.

Courceller. — Une frange légère, haute de trois doigts, est, pour des rideaux en filet, du plus gracieux effet.

Decazeville. — Si le col et les manches de ce mois ne peuvent remplacer ce que vous demandez, veuillez, madame, m'en informer.

Raucourt. — Le *droit de chaque abonnée à une demande par an,* entraînerait pour nous, *mille devoirs* pour mille abonnées; calculez alors quelles dimensions devraient avoir les planches d'un journal qui se tire à un aussi grand nombre que le nôtre. — Recevez mes regrets, madame, de ne pouvoir apporter pour cette fois mon concours à votre bonne pensée.

Troyes. — Vous aurez le col; quant aux fleurs, nous en avons déjà beaucoup donné.

Ingouville. — Vous aurez cette année un grand choix de tricots.

Entourée de ceux que j'aime! — Nous ferons tous nos efforts pour ménager votre amour-propre d'abonnée. Entourée comme vous l'êtes, vous devez être heureuse, et par suite portée à l'indulgence; nous espérons donc pouvoir vous satisfaire.

Tarn. — A bientôt les fleurs au crochet.

De Seringapatam. — Vous aurez les volants en mars, heureuse d'avoir prévenu votre désir; voyez l'article économie domestique pour la sole normande.

Langeais. — Vous recevrez *bientôt* ce que vous demandez.

Sedan. — La mode tend à raccourcir un peu les tailles, mais les plus élégantes s'y décideront difficilement. Quant aux manches à gigot, rassurez-vous, il n'en est point question. Bien des femmes seraient de votre avis. — Faites un usage journalier de la pâte d'amande au miel, et ce qui vous déplaît disparaîtra.

Dans mon vieux château sur les rives de l'Aude. — Madame, vos regrets et vos indulgentes dispositions me sont un double encouragement. Si ma tâche n'en est pas plus facile, elle m'en paraît au moins plus aimable; il m'est doux de songer que je m'adresse à un esprit qui n'est ni oublieux ni prévenu. — J'ai pris note de tout ce que vous demandez.

Au plaisir de vous connaître. — Merci mille fois, mademoiselle, et de votre gracieuse épigraphe et de tout ce que vous dites d'aimable pour le Journal; comptez sur mon zèle constant à vous être agréable. — A bientôt pour le bonnet.

Montauban, M. P. — Votre tricot est de Bavière; il est charmant de dessin et de finesse; je vous serais fort obligée de m'en envoyer l'explication, heureuse d'en faire profiter nos chères abonnées. — Les bagues à boussole coûtent 18 francs; c'est un fort joli bijou. Il ne nous est pas permis de vous donner ici d'adresse; si vous voulez nous charger de l'acheter, renvoyez-nous le modèle de la grandeur, car nous avons eu la maladresse d'égarer les deux que vous aviez joints à votre lettre.

Du pays où l'on n'oublie pas. — Merci, mademoiselle, votre lettre est charmante, remplie de choses gracieuses; cette confiance que vous voulez bien m'accorder ne sera point déçue, je l'espère. — Vous recevrez bientôt ce que vous désirez.

Près de mon ange chéri. — Je ne veux pas mériter de tels reproches, et m'empresse, madame, de vous dire qu'il n'y a pour enfant de cet âge que la robe courte ordinaire, avec grande pèlerine forme talma, qui garantit du froid tout autant pu'une pelisse, sans que ce soit aussi embarrassant, surtout si vous y adaptez un capuchon que l'on relève au besoin sur ces ravissantes petites têtes. Vous pourriez broder le tout en soutache et galon, à moins que *l'orgueil maternel* vous donne le courage d'entreprendre une de ces jolies broderies au passé, ce qui serait bien plus nouveau.

PRIX DE LA LIVRAISON SÉPARÉE :

Sans musique ni tapisserie.................................... 1 fr. 25 c.
Avec musique ou tapisserie.................................... 1 50

AVIS. — *Toutes les demandes de changements qui nous parviennent après le 25, ne peuvent avoir effet pour le mois suivant.*

Les lettres non affranchies sont rigoureusement refusées.

Nos Abonnées de Paris sont prévenues que, si elles veulent se faire adresser leur exemplaire dans les départements, elles doivent préalablement acquitter dans les bureaux du Journal les droits de poste, à raison de 25 cent. par numéro.

JOURNAL DES DEMOISELLES.

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS, A PARTIR DU 1er JANVIER.

Ce Journal se compose de 12 livraisons de chacune deux feuilles, imprimées sur deux colonnes. Il contient : 4 gravures sur acier, 6 Albums de musique : les romances les plus jolies, les quadrilles les plus brillants, les valses les plus nouvelles, les polkas, mazurkas et schotischs les plus à la mode — 6 planches de dessins de tapisserie coloriées, ouvrages de fantaisie or et argent, filet et crochet couleur bleue — 12 gravures de modes de jeunes personnes, d'enfants et de jeunes femmes — 12 rébus illustrés — 24 grandes planches contenant des patrons de grandeur naturelle de : robes — fichus — pèlerines —, chapeaux — calèches — manteaux — bonnets — mantelets — vêtements de petits garçons — de petites filles. — des dessins de tapisserie, dont les couleurs sont indiquées par des signes qui les représentent — des dessins de broderie pour : cols — manchettes — mouchoirs — bonnets — robes — gilets — canezous — jupons — camisoles, etc. — Des ouvrages de fantaisie, tels que : cartes de visite, têtes de lettres coloriées — pages manuscrites — fleurs en papier — en laine — bobèches, etc. — ouvrages au tricot, au crochet, au filet, toujours clairement expliqués.



TABLE.

DEUXIÈME NUMÉRO.

PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

LONDRES, S. et J. FULLER, 34, Rathbone place; DULAU et Ce, 37, Soho square. — ÉDIMBOURG, ROBERT SETON. — COPENHAGUE, A. F. HOST. — LEIPZIG, BROCKHAUS et AVENARIUS; MICHELSEN; C. TWIETMEYER. — SAINT-PÉTERSBOURG, B. ISSAKOFF; F. BELLIZARD; A. CLUZEL, libraire de la Bibliothèque impériale publique, perspective de Newsky, no 3. — MOSCOU, GAUTHIER et MONIGHETTI; URBAIN (Charles); RENAUD (Dominique). — STOCKOLM, C. A. BAGGE, libraire. — VIENNE (Autriche), CH. GEROLD fils. — MUNICH, Institut littéraire et artistique de J. G. COTTA.

Paris. — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

21e Année. — 5e Série.

N° 3. — 1er MARS.

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER ET SE FONT POUR L'ANNÉE ENTIÈRE.

PARIS 10 FR. — DÉPARTEMENTS 12 FR.

Pays dans lesquels on peut recevoir le Journal, franc de port,

AU PRIX DE :

Belgique. 14 fr.	Colonies (Pays d'outre-mer).. 17 fr.	Hollande......... 17 fr.
Suisse... 14	Toscane.................. 16	Italie (voie de mer). 14
Turquie. 17	Espagne et Portugal....... 17	

Pays pour lesquels on ne peut affranchir le Journal que jusqu'à la frontière française.

Angleterre, Allemagne, Prusse, Russie, Italie (voie de terre) et Sardaigne. 12 fr.

A PARIS,

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

1853

Les personnes qui auraient des réclamations à faire, sont priées d'y joindre le numéro écrit sur leur quittance ou sur la bande de leur journal; ce numéro, qui indique la place de leur inscription sur les registres d'abonnements, est indispensable pour faire droit à ces réclamations.

RÉPONSES.

Toute lettre nous parvenant après le 15 du mois, ne peut recevoir de réponse le mois suivant.

18 février.

Par un beau soleil d'hiver. — Que faire pour une loterie? des bourses au crochet, des pelotes duchesse, un vide-poche comme celui que vous avez reçu en janvier, filet et jais; du reste, la planche de ce mois-ci va, je l'espère, vous tirer d'embarras, et vous viendra en aide par les nombreuses idées qu'elle peut vous donner. Quant à votre amie, je lui conseille de ne rien faire; en cela comme en tant de choses, peut-être le temps lui apprendra-t-il qu'elle a eu tort de se chagriner de ce qui lui arrive.

Bourbourg. — A bientôt pour la pale; le patron de mantelet sera envoyé lorsque les formes de cet été seront connues.

Pour charmer ma veillée. — Nous ne donnons que des vers déjà publiés, nos souvenirs ne nous rappelant rien qui nous plût. Nous avons essayé notre veine poétique sur le sujet indiqué. Donnez-nous votre adresse, si vous désirez recevoir nos vers, ils vous convaincront que vous avez eu tort d'espérer mieux de nous que de vous-même.

Reims. — Vous aurez le col; mais les voilettes en application sont très-peu demandées, ce dessin n'étant pas d'une utilité générale, je vous offre de vous l'envoyer, à vous seule, en dehors de votre abonnement.

La dorée. — Il y a dans une layette tant de patrons de formes différentes, qu'il nous serait impossible de vous les envoyer tous; veuillez nous désigner ceux dont l'utilité vous paraît la plus grande.

Sur les bords de la Méditerranée. — Je suis heureuse de ce que vous m'écrivez sur nos petits travaux de femmes; mais nous ne pouvons pas indiquer d'adresses dans le Journal, faites prendre à notre bureau celles dont vous aurez besoin, si mieux vous n'aimez les recevoir dans une lettre particulière.

Dunkerque. — Si votre lettre était arrivée plus tôt, j'aurais certainement profité du grand format pour vous envoyer l'étole, qui pourtant vous parviendra bientôt, je l'espère; que ne peut-on avec la bonne volonté inspirée par l'affection?

De mon cabinet de travail. — Vous avez tort de douter de vos droits à nos sympathies, nous espérons vous le prouver bientôt, en vous envoyant ce que vous demandez.

Sur un tabouret aux pieds de ma cousine souffrante. — La tresse en cheveux est de bien meilleur goût que celle tenant aux chapeaux; cependant les autres se portent aussi, mais alors il faut choisir des couleurs foncées. Vous aurez les noms, et espérons qu'ils rempliront les conditions exigées.

Voiron. — Voilà bien des initiales: si chaque abonnée en demandait autant, nos planches en seraient pleines, et on nous reprocherait de tenir nos abonnées à l'*A B C* de la broderie; cependant ayez un peu de patience, et nous finirons parvous satisfaire.

Du pays où l'on n'oublie pas. — Votre épigraphe sera aussi la mienne, c'est vous dire que vous recevrez sous peu le dessin de guipure pour bande.

Roucy. — Pour le fond je ne vois qu'un semé, ou de fleurs, ou d'étoiles. Quant à la bordure, si vous êtes assez habile pour laisser les dents dans toutes leurs formes, ce serait infiniment plus joli; vous pourriez y ajouter une toute petite frange, faite avec le même coton.

Loin des yeux, près du cœur. — Les bandeaux bouffants, séparés par une tresse en cheveux, se portent cependant toujours beaucoup; il y a aussi pour jeune fille la coiffure demi-Valois. Les cheveux, tout en conservant leur raie du milieu, sont très-relevés sur les tempes, sans pour cela les retourner en dedans, comme on le fait pour la coiffure à la Valois.

A mon bon ange. — Ce doux nom me rend très-fière, aussi votre bon ange va-t-il s'empresser de descendre sur terre pour vous initier aux *mystères* du filet de luxe, et vous envoyer les lettres demandées. Puis-je embrasser mon bon ange? dites-vous. Un ange qui donne des explications de filet pourrait être embrassé par une femme; mais moi, je n'accepte pas les baisers du lutin qui m'écrit d'une écriture contrefaite, craignant de me piquer à sa barbe.

Loin de mon boudoir. — Comptez sur mon zèle à vous être agréable.

Collioure. — Vous recevrez dans le courant de l'été un dessin de tapisserie qui pourra, je crois, vous convenir pour faire le tableau que vous demandez.

Près de Marie. — Le mouchoir n° 1 que nous avons donné en janvier se fait, comme nous l'avons dit, au point de plumes, plumetis et point d'armes; le bord, si l'on veut mettre une dentelle, doit être fait avec un point d'échelle, sinon vous pouvez faire un gros feston; la baguette, qui est séparée par un jour, se ferait au plumetis, et les œillets qui font le feston seraient également jolis au plumetis ou au point de feston, si cela vous semble plus facile. Pour le nom, vous l'aurez dès que je trouverai une petite place. Mais lisez un peu plus haut, notre réponse à une lettre de Voiron.

Soustons. — Vos regrets, madame, nous les partageons, ils ne sauraient donc nous blesser; l'expression en est d'ailleurs si bienveillante, que nous y trouvons un encouragement pour nous. J'espère vous donner, le mois prochain, le chiffre tel que vous le désirez. Vous pourriez passer un peu d'huile pour redonner le brillant... mais pas trop n'en faut.

Par un temps pluvieux. — Pris note pour les lettres.

Une abonnée de Basse-Normandie.

Malherbe là-dessus: contenter tout le monde!
Ecoutez ce récit, avant que je réponde.

Pour moi, madame, sans attendre que vous ayez relu la fable à laquelle ces deux vers sont empruntés, je vous dirai: si vous lisiez la volumineuse correspondance, toute remplie de contradictions que nous amène la rédaction du journal, vous laisseriez bien souvent échapper l'exclamation du vieux meunier. Toutefois, vos observations répondent à nos sentiments personnels; vous en verrez, j'espère, la preuve dans le numéro de ce jour.

Avallon. — Votre discrétion, madame, et votre titre d'abonnée de vingt ans, sont un double titre à notre empressement à vous satisfaire.

Près d'un camélia fleuri. — Merci mille fois pour tout ce que vous me dites de gracieux: vos paroles sympathiques trouvent en moi de l'écho; il me sera à

la fois doux et facile de penser à vous, et de vous envoyer ce que vous désirez.

Saint-Giniez. — Ce numéro vous porte un mouchoir qui doit remplir votre but, nous pourrons plus tard y joindre un écusson, si vous y tenez; mais avec le bouquet qui se trouve dans les coins il vaudrait mieux, je crois, n'en pas mettre.

A une armée de poëtes. — Nous avons reçu depuis deux mois, des quatre points cardinaux, sous toutes les épigraphes imaginables et inimaginables, un déluge de vers, les uns franchement mauvais, d'autres médiocres, d'autres enfin, et c'est, hélas! le petit nombre, offrant, avec de véritables beautés, de légères imperfections; on voudra bien nous dispenser de donner notre appréciation personnelle sur chacune de ces pièces, car nous avons

Le défaut
D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut,

et nous ne voulons pas nous brouiller avec nos amis; nous les renvoyons donc à notre réponse à l'épigraphe *Pour charmer ma veillée*, espérant qu'ils nous pardonneront de leur appliquer une loi que nous nous imposons à nous-même.

A une vieille connaissance de vingt et un ans... qui n'en a que dix-neuf. — Pourquoi peut-on ne porter qu'un bracelet, ayant cependant deux bras, alors qu'on serait ridicule en ne portant qu'une boucle d'oreille, ayant, je le suppose, aussi deux oreilles? Quelque embarrassante que soit cette question, je vous promets une réponse satisfaisante, quand vous m'aurez expliqué l'épigraphe que je prends, partie au commencement et partie à la fin de votre lettre. — Quant à vos autres observations, nous nous engageons, sans condition aucune, à y faire droit le mois prochain.

Seule avec ma bougie. — Prenez garde que toujours la même lumière n'éclaire toujours pour vous que le même côté des choses. Votre lettre ne nous étant pas destinée, nous n'osons vous appeler Alphonsine; d'ailleurs, quand vous aurez lu le *Sermon* que nous vous envoyons avec ce numéro, nous vous demanderons si vous ne vous appelez pas plutôt Anaïs.

PRIX DE LA LIVRAISON SÉPARÉE :

Sans musique ni tapisserie........ 1 fr. 25 c.
Avec musique ou tapisserie........ 1 50

AVIS. — *Toutes les demandes de changements qui nous parviennent après le 25, ne peuvent avoir effet pour le mois suivant.*

Les lettres non affranchies sont rigoureusement refusées.

Nos Abonnées de Paris sont prévenues que, si elles veulent se faire adresser leur exemplaire dans les départements, elles doivent préalablement acquitter dans les bureaux du Journal les droits de poste, à raison de 25 cent. par numéro.

JOURNAL DES DEMOISELLES.

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS, A PARTIR DU 1er JANVIER.

Ce Journal se compose de 12 livraisons de chacune deux feuilles, imprimées sur deux colonnes. Il contient : 4 gravures sur acier, 6 Albums de musique : les romances les plus jolies, les quadrilles les plus brillants, les valses les plus nouvelles, les polkas, mazurkas et schotischs les plus à la mode — 6 planches de dessins de tapisserie coloriées, ouvrages de fantaisie or et argent, filet et crochet couleur bleue — 12 gravures de modes de jeunes personnes, d'enfants et de jeunes femmes — 12 rébus illustrés — 24 grandes planches contenant des patrons de grandeur naturelle de : robes — fichus — pèlerines — chapeaux — calèches — manteaux — bonnets — mantelets — vêtements de petits garçons — de petites filles, — des dessins de tapisserie, dont les couleurs sont indiquées par des signes qui les représentent — des dessins de broderie pour : cols — manchettes — mouchoirs — bonnets — robes — gilets — canezous — jupons — camisoles, etc. — Des ouvrages de fantaisie, tels que : cartes de visite, têtes de lettres coloriées — pages manuscrites — fleurs en papier — en laine — bobèches, etc. — ouvrages au tricot, au crochet, au filet, toujours clairement expliqués.

TABLE.

TROISIÈME NUMERO.

PARIS, - AU BUREAU DU JOURNAL : BOULEVARD DES ITALIENS, I.

LONDRES, S. et J. FULLER, 34, Rathbone place; DULAU et Ce, 37, Soho-square. — ÉDIMBOURG, ROBERT SETON. — COPENHAGUE, A. F. HOST. — LEIPZIG, BROCKHAUS et AVENARIUS; MICHELSEN; C. TWIETMEYER. — SAINT-PÉTERSBOURG, B. ISSAKOFF ; F. BELLIZARD, A. CLUZEL, libraire de la Bibliotbèque impériale publique, perspective de Newsky, n° 3. — MOSCOU, GAUTHIER et MONIGHETTI ; URBAIN (Charles); RENAUD (Dominique). — STOCKOLM, C. A. BAGGE, libraire. VIENNE (Autriche), CH. GEROLD fils. — MUNICH, Institut littéraire et artistique de J. G. COTTA.

Paris. — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES



21e Année. — 5e Série.

N° 4. — 1er AVRIL.

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER ET SE FONT POUR L'ANNÉE ENTIÈRE.

PARIS **10** FR. — DÉPARTEMENTS **12** FR.

Pays dans lesquels on peut recevoir le Journal, franc de port,

AU PRIX DE :

Belgique. 14 fr.	Colonies (Pays d'outre-mer).. 17 fr.	Hollande........ . 17 fr.
Suisse... 14	Toscane.................... 16	Italie (voie de mer). 14
Turquie. 17	Espagne et Portugal....... 17	

Pays pour lesquels on ne peut affranchir le Journal que jusqu'à la frontière française.

Angleterre, Allemagne, Prusse, Russie, Italie (voie de terre) et Sardaigne. 12 fr.

A PARIS,

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

—

1853

AVIS. — De nombreuses réclamations nous sont arrivées pour le numéro de mars, et cependant nous avons apporté au départ les soins accoutumés ; pour nous aider à découvrir la source de ces irrégularités, nous prions nos abonnées de nous adresser leurs réclamations le lendemain du jour auquel elles auraient dû recevoir leur exemplaire.

RÉPONSES.

Toute lettre nous parvenant après le 15 du mois, ne peut recevoir de réponse le mois suivant.

18 mars.

Des mines de Lorette. — Répondre par un refus à votre première demande, c'est bien peu aimable, n'est-ce pas; mais nos tapisseries sont toutes choisies pour cette année ; d'ailleurs, les attributs que vous demandez sont d'un genre trop grave et trop spécial pour convenir à beaucoup d'abonnées : les ingénieurs des mines sont plus rares que vous ne le croyez. — Prouvez-moi bien vite que vous ne m'en voulez pas, en me faisant une autre demande.

Avranches. — A bientôt pour la forme et le dessin d'une camisole.

Sans oubli pour le passé, pleine d'affection pour le présent. — Les corsages blancs se porteront encore. — Pour l'été, ils sont préférables à ceux en soie noire ; si vous voulez les rendre moins élégants, vous pourrez les broder sur du piqué, remplaçant la broderie par des galons et des soutaches. J'accepte avec reconnaissance tout ce que vous m'offrez dans votre lettre si gracieuse, depuis l'épigraphe jusqu'à la fin. Soyez toujours fidèle à l'alphabet, vous me le faites aimer, en dépit de mes rancunes d'enfance.

Au Plaix Golcard. — Nous saluons avec joie le retour de l'enfant prodigue, et tâcherons de faire si bien, qu'il n'ait plus même la pensée de retomber dans de nouveaux égarements. Vous trouverez la réponse à votre première question dans la correspondance. Quant aux leçons d'ouvrages, madame Marie Soudant vous donnera tous les conseils que vous voudrez. Dans son magasin, les laines se vendent 16 et 22 fr.

Entre le zist et le zest. — Votre épigraphe vacillante m'avait fait peur, mais la branche de myosotis me rassure. Dès que j'aurai une petite place sur l'une de nos planches, je la confisquerai à votre profit, y plaçant un ou deux petits dessins de filet carré.

Oloron. — Une dame peut porter des breloques, et elles en portent même beaucoup ! Quant au choix des sujets, cela dépend du goût. J'ai vu en société des pantins et des têtes de mort. Tâchez, si vous visez à l'originalité, de l'atteindre plus heureusement.

Une bonne amie du Journal des Demoiselles. — Un travestissement à cette époque! Y avez-vous bien songé? et cependant vous terminez le portrait que vous faites de vous-même en disant : « J'ai l'air très-sérieux. » Eh bien, sérieusement, je ne crois pas que vous attendiez de moi ce que vous me demandez ; pas plus que je ne crois qu'une personne qui écrit comme vous le faites n'ait pas en elle de quoi animer et rendre agréable un visage, méritât-il d'être rangé dans la fatale catégorie où vous vous placez à tort.

La dorée. — La pelisse que nous donnons aujourd'hui vous conviendra, je l'espère; quant aux autres patrons, prenez patience, nous viendrons à bout de vous les envoyer tous.

En pensant à la chapelle des Alouettes. — Vos désirs sont prévus ; vous aurez le mantelet de mousseline le mois prochain. Les canezous se porteront encore, car c'est une mode fort jolie pour les jeunes femmes et les jeunes filles, offrant aussi l'avantage de pouvoir user toutes les robes dont le corsage n'est plus frais ou plus de mode. Au n° 30 de la planche de mars, vous avez dû trouver le mouchoir que vous demandez : il est simple et joli.

A l'abri des rigueurs de l'hiver. — Que ne puis-je en dire autant, et que je vous en voudrais de narguer ainsi de votre Eldorado ces pauvres Parisiennes, qui grelottent en plein printemps! mais vous dites des choses si aimables pour le Journal, que je vous pardonne votre peu de charité — A bientôt, pour vos initiales.

Mademoiselle Des Chalis. — Les mantelets de mousseline et les talmas se porteront également. Vous aurez en mai le dessin de l'un, ainsi que la forme nouvelle et le patron de l'autre. Si vous vous décidez pour ce dernier, vous pourrez choisir une garniture parmi celles que nous vous avons déjà envoyées et qui sont si jolies.

Abonnée enfant, jeune fille et femme. — J'ai expliqué à MM. Frochard et Prévost le dessin que vous demandez, et je ne doute pas que ce mouchoir, imitant l'application d'Angleterre, ne soit tel que vous le désirez.

Loin de Paris. — Je t'en félicite, par les 5 degrés de froid dont nous y jouissons. Non, tu n'es point trop exigeante : les garnitures, tu les as, et les initiales, tu les auras bientôt. Ta lettre pleine d'affection m'a bien récompensée de mes soins.

Montauban. — Votre col est délicieux ; merci, mademoiselle, de ce gracieux envoi ; je m'en suis déjà parée et j'ai dû bien des fois dire que ce n'était point mon ouvrage. Que ne puis-je, en retour, vous envoyer les pantoufles ! Mais, hélas ! il me faut vous renvoyer à ma réponse aux *Mines de Lorette* : vous aurez à en prendre et à en laisser. Avez-vous reçu la bague-boussole?

Seule. — Je ne puis, madame, vous conseiller de remplacer un piano par un orgue-mélodium : prenez plutôt un piano droit à *cordes obliques* ; bien qu'occupant très-peu de place, il vous donnera presque autant de son que le piano à queue. — J'ai fait votre commission à Darling ; il en est sorti de sa niche, et rompant son long silence, il a fait entendre un de ses aboiements les plus joyeux. — Veuillez me faire connaître l'adresse de la personne à laquelle vous voulez envoyer la Vierge de Murillo.

Saint-Geniez. — Vous me demandez mon avis? Eh bien, je vous dirai franchement que les fauteuils, comme vous les proposez, ne seraient pas très-heureux. Il faut mêler la tapisserie au velours en bandes, pour les dossiers et les sièges ; j'aimerais mieux, si vous regrettez votre temps, remplacer la broderie par une belle moquette fond blanc, qui rappellerait le paysage et les couleurs de votre meuble. Pour les dessins de tapisserie, je vous renvoie avec regret à mes deux autres réponses.

Nantes. — Comptez sur vos initiales pour le mois prochain.

Auprès de mon mari. — Votre lettre, partie du cœur, est allée droit au mien ; merci de toutes les bonnes paroles que vous me dites : Dieu veuille vous donner bientôt cette charmante enfant que vous désirez tant. Il y a eu erreur pour votre tapisserie ; je conserve cependant encore l'espoir de vous l'envoyer.

Près d'un ruisseau, contemplant un saule pleureur. — Bientôt, je l'espère, vous aurez le mouchoir.

Un poisson d'avril. — Le petit échantillon de vos

pensées est si joli, que je vous en demande l'explication, dans l'intérêt de nos chères abonnées. Votre charmant panier n'est pas tombé dans les oubliettes, il verra bientôt le jour. Vous voulez savoir qui je suis! Si j'étais jolie, comme vous l'êtes sans doute, n'y aurait-il pas trop de vanité à déchirer mon voile! Si, au contraire, je ne l'étais pas, aurais-je le courage de détruire une si flatteuse illusion! Plus âgée que vous, j'ai le droit de vous conseiller, en vous aimant comme une mère... jeune comme vous, j'ai celui de chérir en vous une aimable sœur!... Ces droits, je les veux tous; laissez-moi donc mon voile, car mon cœur est jaloux de toutes vos affections!

Que les sombres débris d'une ancienne abbaye. — Servir de mère à une amie plus jeune, la conduire jusqu'au pied de l'autel, faire son bonheur de celui des autres: c'est une pieuse mission, un noble dévouement! — Votre amie serait charmante avec une robe de taffetas à volants bordés d'une petite ruche de satin; corsage montant et à basques ornées de même, ainsi que les manches; seulement, on y ajouterait une petite dentelle, soit en point d'Alençon, soit en angleterre: le col François Ier serait de la même dentelle. Le voile de dentelle pourrait être remplacé par du tulle illusion; ce qui pour être moins beau, n'est pas moins élégant: guirlande composée de pervenches et d'oranger, la fleur consacrée. Les ruches remplacées par une petite bordure de plumes frisées serait également nouveau et distingué. Il y a enfin la mousseline brodée, robe toujours nouvelle par la variété de ses dessins. Par l'intérêt que vous mettez à la composition de cette toilette, je désire vivement que l'une de celles-ci puisse vous plaire.

Une abonnée qui voudrait savoir où le Journal prend tous ses jolis ouvrages. — Allez rue Saint-Denis, 245.

A la douairière. — « *Ce sac enfariné ne me dit rien de bon!* » Merci de vos bienveillantes critiques; mais je ne puis vous répondre sans me remettre sur ce terrain glissant où, selon vous, j'ai déjà fait un faux pas: votre intention ne serait-elle pas de me faire faire une lourde chute?

De notre petit club des Veillées. — Puisque mademoiselle la présidente du club m'accorde la parole, je vous dirai, aimables clubistes, que tout changement n'est pas un progrès, toute révolution un bien; mais il me semble déjà entendre des huées contre ce routinier de Journal des Demoiselles, comme vous l'appelez; il s'en vengera. comme il a déjà fait en mars dernier; à ceux qui nieront ses progrès, il fera la réponse que fit Diogène un philosophe que vous devez connaître, à Zénon, autre philosophe, qui niait l'existence du mouvement... Il marchera!

Passy. — Nous ne pouvons vous satisfaire; le journal doit être le même pour toutes les abonnées, autrement ce ne serait plus un journal, mais des milliers de journaux que nous composerions.

Bertincourt — Nous n'avons pas encore trouvé ce que vous désirez; nous espérons bientôt réussir, alors nous serons heureux d'avoir votre complète approbation, car votre lettre nous a prouvé que vous comprenez comme nous l'importance de notre mission.

Tarascon. — Il nous est impossible de vous satisfaire aussi promptement que vous le désirez. Nous vous demandons un peu de patience et pas *trop de longueur de temps.*

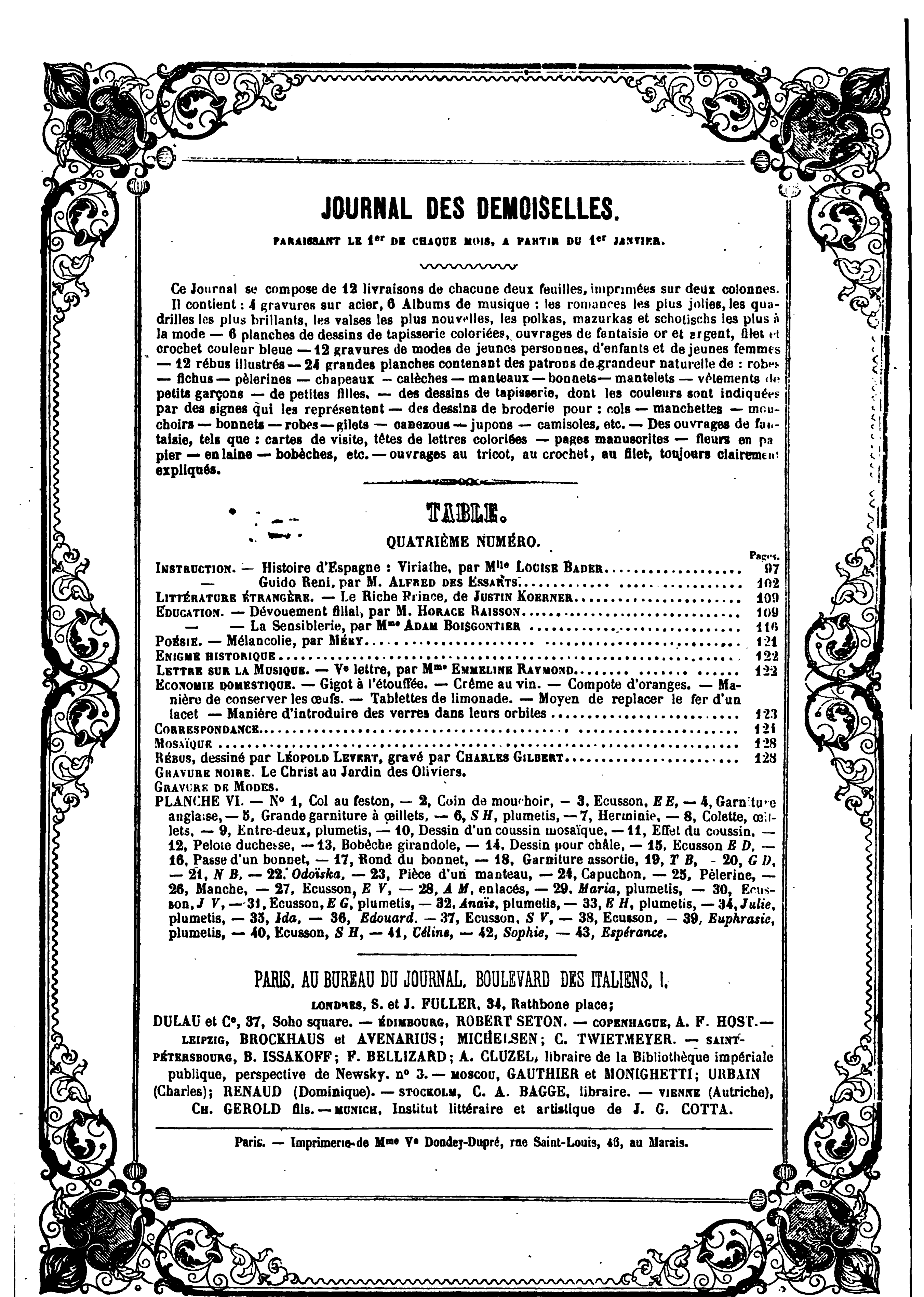
PRIX DE LA LIVRAISON SÉPARÉE :

Sans musique ni tapisserie	1 fr. 25 c.
Avec musique ou tapisserie	1 50

AVIS. — *Toutes les demandes de changements qui nous parviennent après le 25, ne peuvent avoir effet pour le mois suivant.*

Les lettres non affranchies sont rigoureusement refusées.

Nos Abonnées de Paris sont prévenues que, si elles veulent se faire adresser leur exemplaire dans les départements, elles doivent préalablement acquitter dans les bureaux du Journal les droits de poste, à raison de 25 cent. par numéro.



JOURNAL DES DEMOISELLES.

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS, A PARTIR DU 1er JANVIER.

Ce Journal se compose de 12 livraisons de chacune deux feuilles, imprimées sur deux colonnes. Il contient : 4 gravures sur acier, 6 Albums de musique : les romances les plus jolies, les quadrilles les plus brillants, les valses les plus nouvelles, les polkas, mazurkas et schotischs les plus à la mode — 6 planches de dessins de tapisserie coloriées, ouvrages de fantaisie or et argent, filet et crochet couleur bleue — 12 gravures de modes de jeunes personnes, d'enfants et de jeunes femmes — 12 rébus illustrés — 24 grandes planches contenant des patrons de grandeur naturelle de : robes — fichus — pèlerines — chapeaux — calèches — manteaux — bonnets — mantelets — vêtements de petits garçons — de petites filles. — des dessins de tapisserie, dont les couleurs sont indiquées par des signes qui les représentent — des dessins de broderie pour : cols — manchettes — mouchoirs — bonnets — robes — gilets — canezous — jupons — camisoles, etc. — Des ouvrages de fantaisie, tels que : cartes de visite, têtes de lettres coloriées — pages manuscrites — fleurs en papier — en laine — bobèches, etc. — ouvrages au tricot, au crochet, au filet, toujours clairement expliqués.

TABLE.

QUATRIÈME NUMÉRO.

PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

LONDRES, S. et J. FULLER, 34, Rathbone place;
DULAU et Ce, 37, Soho square. — ÉDIMBOURG, ROBERT SETON. — COPENHAGUE, A. F. HOST. — LEIPZIG, BROCKHAUS et AVENARIUS; MICHELSEN; C. TWIETMEYER. — SAINT-PÉTERSBOURG, B. ISSAKOFF; F. BELLIZARD; A. CLUZEL, libraire de la Bibliothèque impériale publique, perspective de Newsky. n° 3. — MOSCOU, GAUTHIER et MONIGHETTI; URBAIN (Charles); RENAUD (Dominique). — STOCKOLM, C. A. BAGGE, libraire. — VIENNE (Autriche), CH. GEROLD fils. — MUNICH, Institut littéraire et artistique de J. G. COTTA.

Paris. — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



DES

DEMOISELLES

21e Année. — 5e Série.

N° 5. — 1er MAI.

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER ET SE FONT POUR L'ANNÉE ENTIÈRE.

PARIS **10** FR. — DÉPARTEMENTS **12** FR.

Pays dans lesquels on peut recevoir le Journal, franc de port,

AU PRIX DE :

Belgique. 14 fr.	Colonies (Pays d'outre-mer).. 17 fr.	Hollande.......... 17 fr.
Suisse... 14	Toscane.................... 16	Italie (voie de mer). 14
Turquie. 17	Espagne et Portugal........ 17	

Pays pour lesquels on ne peut affranchir le Journal que jusqu'à la frontière française.

Angleterre, Allemagne, Prusse, Russie, Italie (voie de terre) et Sardaigne. 12 fr.

A PARIS,

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

1853

RÉPONSES.

Toute lettre nous parvenant après le 15 du mois, ne peut recevoir de réponse le mois suivant.

18 avril.

De ma chambre bleue. — Les initiales que vous trouverez bientôt vous prouveront que je tiens à la place que vous m'offrez dans vos affections. Quant à l'explication des coiffures, je doute qu'il y ait jamais eu, même à Sparte, un coiffeur assez laconique pour la renfermer en quelques mots; pour moi, je l'ai vainement essayé.

Comme jolis morceaux, je vous conseille : le Nocturne de Boulanger, Souvenirs maritimes de Quidant, la Source de Blumenthal, le Carnaval de Venise de Schuloff, et la polka-mazurka de Goria.

A une ancienne abonnée. — Quelque habile qu'ait été votre teinturier à dissimuler les outrages faits par le temps à votre châle, je craindrais, madame, que le fil d'or ne servît à les remettre en lumière, aussi vous conseillerais-je plutôt un simple cordonnet.

A une abonnée champenoise. — A bientôt une partie de ce que vous me demandez.

En écoutant le chant mélodieux des oiseaux que le printemps ramène. — Les broderies anglaises se font encore quoique leur règne ne soit plus aussi brillant, mais pour bas de jupons elles sont toujours très-admissibles.

Les années que vous désirez sont épuisées. Je partage votre impatience à l'endroit des beaux jours; le printemps aurait bien dû les ramener avec les oiseaux.

En attendant le plaisir de vous lire. — Les bracelets en nacre peuvent se porter à la ville, surtout avec les toilettes d'été; une robe de valencias gris doit être ornée de rubans de taffetas, ou gros bleu, ou gros vert, elle se fait à dos plat, montante et à basque. Une de mes réponses d'avril vous a déjà résignée, dites-vous, à ne pas savoir si je suis grande ou petite, blonde ou brune; encore un petit effort de résignation et vous, ne désirerez plus rien savoir de moi, que ce qui s'en manifeste par nos correspondances; d'ailleurs ne peut-il pas se faire que je ne sois ni grande ni petite, plus, hélas! ni blonde ni brune?

Colmar. — A bientôt, je l'espère, pour la bande en application. Les manches d'un corsage blanc se font ou pagodes ou fendues jusqu'au coude si le corsage est habillé; posant tout au long deux ou trois nœuds de ruban, l'on peut encore faire la forme grecque, qui consiste à couper la manche presque droit fil et carrée du bas, la laissant ouverte jusqu'à la saignée, où l'on met un nœud.

De ma retraite où je suis souvent avec vous.—Votre tout aimable épigraphe m'avait flattée d'abord, madame, mais la lecture de votre lettre m'a rendue fière d'occuper une si large place dans les pensées d'une personne telle que vous. *Monsieur votre fils*, avec ses sept ans, ne me paraît point assez *vieux* pour quitter les charmants costumes qui conviennent encore si bien à son âge, surtout l'été où tous les coutils aident à faire les habillements aussi gracieux et aussi frais que ceux qui les portent. Non, ce que vous me demandez ne me paraît pas plus qu'à vous incompatible avec le titre du Journal, et j'espère vous le prouver bientôt dans une planche supplémentaire comme celle de mars.

Après avoir longtemps hésité. Confiante en votre bonté. — J'aime mieux cette seconde épigraphe que la première, car pourquoi hésiter lorsqu'on s'adresse à une amie toujours heureuse de lire les spirituelles et gracieuses lettres qui lui sont adressées? Je voudrais me venger de votre hésitation en vous éclairant sur tout ce que vous désirez savoir; mais je cherche encore le moyen d'empêcher les bas de laine blanche de roussir, et je crains bien qu'il n'en soit de ce moyen comme de la pierre philosophale; certains alchimistes l'ont cherchée dans la rosée, elle, la rosée, serait peut-être plus efficace pour *transmuter* des bas roux en bas blancs.

J'ai vu une couverture de laine à semis cachemire dont l'effet était réellement charmant; mais je préfère ou une courtepointe pareille aux rideaux ou du crochet doublé de soie.

Nantes. — A bientôt pour le nom de Marie; mais je n'ai pas eu assez de temps pour vous l'envoyer dans le mois qui porte ce doux nom.

Par un beau soleil d'avril. — Nous ne ferons pas un reproche à nos abonnées de n'avoir pas toutes quinze ans, il y a trop longtemps que nous avons perdu ce droit, et d'ailleurs nous comprenons comme vous qu'elles ont presque toutes des mères et grand'mères, aussi allons-nous essayer de satisfaire à vos demandes pour chaque âge de la vie qui a droit à nos réponses tout aussi bien qu'à ses plaisirs. Les canezous seront encore portés par les petites filles et par les jeunes femmes. Nous donnerons le bonnet dès que nous le pourrons; les vestes de maison sont en pleine faveur, elles se font plus serrées à la taille et varient d'étoffe suivant la saison. Ainsi, en été, elles doivent être ou en taffetas ou en mousseline doublées de couleur. Nous avons, au commencement de l'année, envoyé une forme qui peut, avec quelques modifications, servir à toutes les tailles, à tous les âges et à tous les temps.

Sur les bords de l'Aire. — Croyez-vous donc les modistes parisiennes moins jalouses de leurs patrons que celles des bords de l'Aire? je tâcherai cependant de me procurer la passe que vous désirez, et dès que j'y serai parvenue, je vous l'enverrai sur une de nos planches; heureuse de vous remercier ainsi de toutes les bonnes et aimables paroles dont votre lettre est pleine. Oui, les bracelets de velours sont encore bien portés; seulement, au lieu d'être à bouts, ils n'ont plus qu'un petit nœud plat au milieu duquel on place trois boutons. Les petits garçons de quatre ou cinq ans ont toujours leur blouse ou paletots variant de forme à l'infini.

Avec l'espoir de plus beaux jours. — Cela varie selon la grandeur du meuble; si l'on ne peut placer que deux bandes de tapisserie, il vaut mieux mettre celle de velours au milieu; dans l'autre cas, je préférerais la tapisserie. Une mariée peut porter une robe de taffetas à volants découpés; du reste, j'ai le mois dernier répondu longuement à cette même question.

Châlon. — Le Journal et moi vous remercions et vous renvoyons à notre réponse faite à *Colmar*.

Pendant le sommeil de deux anges. — Puissent-ils être encore tels à leur réveil, car nous aussi nous avons des neveux forts sages quand ils dorment. Votre demande étant venue trop tard, je ne pourrai vous envoyer qu'en juin ce que votre amour de tante désire pour eux, du reste ce sera si facile à faire qu'il vous faudra bien peu de temps pour l'achever. Il n'en sera pas de même de votre dessus de table; si je puis le faire composer aussi vite que j'en ai le désir, vous l'aurez bientôt, mais, mais...

Salins. — Lorsqu'on ne met qu'un seul bracelet généralement on le place au bras gauche.

Comment se défaire d'une grande timidité? Puisque vous m'autorisez à vous parler avec la liberté d'une mère, je vous répondrai : Ne croyez pas être, ne cherchez pas à être, le centre de toutes les attentions dans les réunions où vous vous trouverez; n'attachez point à vos moindres démarches, à vos moindres paroles, plus d'importance que vous n'en attachez à toutes celles des personnes que vous voyez; en un mot, soyez modeste et vous ne serez plus timide; chaque victoire sur l'amour-propre en sera une sur la timidité, car ce

défaut, sinon ce vice, prend sa source dans notre orgueil.

Auprès de notre nièce chérie. — Couper souvent et faire usage d'un peigne de plomb ; mais je ne vous conseille pas cette lutte impuissante contre la nature, vous pourriez arriver à un résultat plus fâcheux que le mal, si tant est que ce soit un mal ; bien des fois le temps amène le changement que vous désirez.

Si les lectures ne devaient être qu'amusantes ou instructives, je n'éprouverais pas un grand embarras, mais elles manquent presque toujours d'une autre qualité plus essentielle que je cherche sans cesse et trouve bien rarement. Le Journal a déjà indiqué un bon choix de livres ; si vous les avez lus, relisez-les, il vaut mieux reprendre une bonne lecture que de risquer d'en faire une mauvaise.

On ne doit point interrompre un morceau à l'entrée d'une nouvelle personne, ni plier sa serviette lorsqu'on a du monde à dîner, à moins que cela ne soit des invités *tout à fait intimes*.

La Flèche. — Nos dessins de tapisserie pour cette année sont en cours d'exécution, nous ne pouvons que tenir compte de votre désir pour l'année prochaine ; croyez à tous nos regrets de ne pouvoir vous satisfaire plus tôt.

Une abonnée de huit ans. — Dès que nous le pourrons nous vous enverrons les explications que vous désirez avoir relativement au filet simple ; nous nous félicitons de votre approbation et tâcherons par de nouvelles surprises de provoquer de nouveaux vivat.

Nous rêvons la beauté des anges. — Pourquoi en vouloir à ce nuage ? il vous préserve peut-être d'un pénible réveil : a-t-il empêché votre pervenche d'arriver jusqu'à moi avec son doux compagnon ?

Les manches pagodes peuvent encore se porter quoiqu'elles partagent leurs anciens succès avec une foule de formes nouvelles ; quant aux capuchons on n'en voit plus.

PRIX DE LA LIVRAISON SÉPARÉE :

Sans musique ni tapisserie........ 1 fr. 25 c.
Avec musique ou tapisserie........ 1 50

AVIS. — *Toutes les demandes de changements qui nous parviennent après le 25, ne peuvent avoir effet pour le mois suivant.*

Les lettres non affranchies sont rigoureusement refusées.

Nos Abonnées de Paris sont prévenues que, si elles veulent se faire adresser leur exemplaire dans les départements, elles doivent préalablement acquitter dans les bureaux du Journal les droits de poste, à raison de 25 cent. par numéro.

JOURNAL DES DEMOISELLES.

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS, A PARTIR DU 1er JANVIER.



Ce Journal se compose de 12 livraisons de chacune deux feuilles, imprimées sur deux colonnes. Il contient : 4 gravures sur acier, 6 Albums de musique : les romances les plus jolies, les quadrilles les plus brillants, les valses les plus nouvelles, les polkas, mazurkas et schotischs les plus à la mode — 6 planches de dessins de tapisserie coloriées, ouvrages de fantaisie or et argent, filet et crochet couleur bleue — 12 gravures de modes de jeunes personnes, d'enfants et de jeunes femmes — 12 rébus illustrés — 24 grandes planches contenant des patrons de grandeur naturelle de : robes —fichus — pèlerines — chapeaux — calèches — manteaux — bonnets — mantelets — vêtements de petits garçons — de petites filles, — des dessins de tapisserie, dont les couleurs sont indiquées par des signes qui les représentent — des dessins de broderie pour : cols — manchettes — mouchoirs — bonnets — robes — gilets — canezous — jupons — camisoles, etc. — Des ouvrages de fantaisie, tels que : cartes de visite, têtes de lettres coloriées — pages manuscrites — fleurs en papier — en laine — bobèches, etc. — ouvrages au tricot, au crochet, au filet, toujours clairement expliqués.

TABLE.

CINQUIÈME NUMERO.

PLANCHE V. — No 1, Pattes pour manches bouillons, — 2, Effet de ces manches, — 3, Bas d'une écharpe de cachemire, — 4, Entre-deux, broderie anglaise et roues, — 5, Papillon avec les lettres *J B*, — 6, Petite valise pour l'ouvrage, — 7, Ecusson avec le nom de *Louise*, — 8, *V H*, œillets ou pois, — 9, Agrafe au crochet, — 10, Patron d'un mantelet-écharpe, — 11, Patron d'un Talma d'été, — 12, Moitié d'un mantelet brodé, — 13, Garniture de ce mantelet, — 14, Ecusson avec lettres *E G*, — 15, Clara, — 16, Garniture plumetis fin, — 17, *A M*, — 18, *E M*, Feston, — 19 à 24, Lettres au feston ou plumetis, — 25, Moitié du mantelet brodé, — 26, *C B*, — 27, Manche bretonne, — 28, Entre-deux assorti, — 29, *Lucy*, plumetis, — 30, Écusson avec les lettres *C V*, — 31, *Maria*, plumetis, — 32, *Aline*, feston, — 33, *Louise*, plumetis, — 34, *Z S*, plumetis, — 35, *Adrienne*, dans une feuille, — 36, *S H*, — 37, *J B*, — 38, *L M*, — 39, *C B*, — 40, *S M L*, enlacées, — 41, *G C*, — 42, *Anna*, plumetis, — 43, Garniture pour bas de jupon, — 44, *idem*, au feston, — 45, Mouchoir guipure, — 46, Rose renfermant le nom de *Clotilde*.

PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL' BOULEVARD DES ITALIENS, I.

LONDRES, S. et J. FULLER, 34, Rathbone place;
DULAU et Ce, 37, Soho-square. — ÉDIMBOURG, ROBERT SETON. — COPENHAGUE, A. F. HOST. — LEIPZIG, BROCKHAUS et AVENARIUS; MICHELSEN; C. TWIETMEYER. — SAINT-PÉTERSBOURG, B. ISSAKOFF; F. BELLIZARD, A. CLUZEL, libraire de la Bibliothèque impériale publique, perspective de Newsky, no 3. — MOSCOU, GAUTHIER et MONIGHETTI; URBAIN (Charles); RENAUD (Dominique). — STOCKOLM, C. A. BAGGE, libraire. VIENNE (Autriche), CH. GEROLD fils. — MUNICH, Institut littéraire et artistique de J. G. COTTA.

Paris. — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



DES

DEMOISELLES

21e Année. — 3e Série.

N° 6. — 1er JUIN.

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER ET SE FONT POUR L'ANNÉE ENTIÈRE.

PARIS **10** FR. — DÉPARTEMENTS **12** FR.

Pays dans lesquels on peut recevoir le Journal, franc de port,

AU PRIX DE :

Belgique. 14 fr.	Colonies (Pays d'outre-mer).. 17 fr.	Hollande......... 17 fr.
Suisse... 14	Toscane................. 16	Italie (voie de mer). 14
Turquie. 17	Espagne et Portugal....... 17	

Pays pour lesquels on ne peut affranchir le Journal que jusqu'à la frontière française.

Angleterre, Allemagne, Prusse, Russie, Italie (voie de terre) et Sardaigne. 12 fr.

A PARIS,

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

1853

RÉPONSES.

Toute lettre nous parvenant après le 15 du mois, ne peut recevoir de réponse le mois suivant.

18 mai.

La bastide Esparbairenque. — Vous redoutez pour vos vers l'*œil sévère du juge* : en vous lisant, je ne trouve en moi que l'affection d'une amie; mais ce doux nom de sœur que vous me donnez, me fait un devoir d'une entière sincérité; le morceau à Madeleine A. est plein d'une véritable inspiration, de tours et d'images poétiques; par malheur quelques incorrections le déparent : ainsi, *Marie*, *haie*, *prière*, entrent dans des vers faux : *aimer* et *engager* font une assonance et non pas une rime.

Vassy. — Si j'avais le bonheur de conduire une jeune sœur à l'autel pour le beau jour de sa première communion, j'aimerais à la voir ainsi habillée : robe de mousseline, la jupe aurait un grand ourlet, au-dessus duquel se trouverait un entre-deux de mousseline brodée, large de trois doigts; j'en placerais trois d'égale hauteur et à égale distance, le corsage serait composé aussi d'entre-deux et de bouillonnés alternés, les bouillons et entre-deux seraient placés en travers, je ferais les manches dans le même style, la forme ne serait point pagode, et irait au contraire en diminuant vers le poignet, et serait presque juste, se terminant par une garniture brodée, la même garniture borderait l'encolure du corsage; voile de tulle illusion, couronne à l'enfant, composée de violettes blanches. Si l'on tenait à faire cette toilette encore plus simple, on aurait à supprimer les entre-deux de la jupe.

J'ai eu confiance, et je me suis adressée à vous. — Merci pour cette gracieuse épigraphe, et la recette qui termine votre lettre; la jolie Marguerite ne vous a pas trompée : les cols feuilles de persil ne sont pas très-solides; employez la pâte d'amande au miel, évitez l'eau trop chaude ou trop froide, surtout n'oubliez jamais vos gants.

En présence de votre image de la Vierge. — Pendant le mois qui vient de finir, elle aura versé abondamment dans votre âme, sinon la consolation, du moins la résignation pour le passé et l'espérance pour l'avenir; elle vous conservera cet ange si impatiemment attendu, elle lui conservera aussi sa mère, pour lui apprendre à connaître et à aimer Dieu. A bientôt pour les chiffres.

De ma chambre, alors qu'on me croit couchée. — Je préférerais qu'on vous y sût debout... ou assise, alors que vous l'êtes en effet; mais il faut encore que je vous contrarie pour autre chose : votre lettre me paraît un démenti formel à l'incapacité dont vous vous plaignez; lisez, mais seulement de bons livres; par exemple, l'Histoire des reines de France, par mademoiselle Cellier, l'Histoire des reines d'Angleterre, par la même, l'Histoire de Marguerite d'Anjou, par miss Strickland, l'Histoire de saint Louis, par Jehan de Joinville. Dès que j'aurai une place assez grande pour un col à plastron, je serai heureuse de pouvoir l'y placer à votre intention.

Sedan. — Croyez que j'apprécie l'indulgence avec laquelle vous jugez mes efforts; je sens combien ma tâche est lourde et difficile, mais vos encouragements redoublent mon courage. — Avec les coiffures à la Valois et les chapeaux d'aujourd'hui, il est fort difficile de conserver l'air modeste qui convient à une jeune fille; pour compléter vos toilettes d'été, il me semble qu'il ne vous manque qu'une robe de barége ou grenadine : elles se font à plusieurs volants, et sont, si l'on veut, aussi simples qu'élégantes; il faut mettre tout autour de ce mantelet deux rangs de tulle hauts de 15 et 25 centimètres, sur lesquels vous placerez trois et quatre rangs de velours. Quant à votre chapeau, faites-le de tulle blanc bouillonné, avec dessous de fleurs.

Vous êtes, sur ma parole, une délicieuse énigme. — *Sur ma parole*, ma petite villageoise de quinze ans, vous devez faire plus de mal aux lièvres que vous ne donnez de soins aux petits poulets de la basse-cour. Je suis mauvaise ménagère, dites-vous, je liarde sur l'article Economie domestique; il vous faudrait plus de recettes de cuisine, *corbleu*; je crois, moi, que si vous vouliez y mettre la main, ce n'est pas pour les apprêter.

Sous l'œil vigilant d'une mère chérie. — Restez-y toujours, chère enfant, ne lui cachez aucune de vos actions, surtout aucune de vos pensées, jamais Dieu ne vous donnera une affection aussi désintéressée que la sienne; je suis bien heureuse d'aider quelque peu cette bonne mère dans les soins qu'elle donne à votre éducation. — Mon rébus est menteur, dites-vous; malgré vos efforts, le ciel ne vous aide pas à découvrir le nom que vous cherchez, mais vous n'en aimez pas moins E. E.; et moi, ne faut-il donc pas aussi que j'aime B. P., ne connaissant d'elle que sa tout aimable lettre? — Faites pour monsieur votre père une jolie blague au crochet, ou un porte-cigare, ou un porte-monnaie; à bientôt pour l'autre explication.

Une jeune fille qui vous aime. — Vous approuvez tout ce que le Journal dit, mais le blâmez de ce qu'il ne dit pas; l'article *Salon de* 1853 vous prouvera qu'il n'y a pas chez moi de répugnance à prononcer certain nom; je vous y renvoie; si je puis un jour vous satisfaire plus pleinement, soyez sûre que je le ferai avec empressement. A bientôt le nom d'Aline.

Forges de Ch... — Les bourses de mariée n'ont pas de formes particulières, on choisit seulement la forme la plus nouvelle et la plus élégante; elles doivent être en soie blanche mélangée de perles ou de cordonnet, soit or, soit argent.

Près du beffroi de notre vieux Rouen. — Après quatre mois, vous n'avez pas voulu me condamner sans m'avoir entendue : aujourd'hui votre fidélité au passé me rend vos suffrages plus chers, ils me sont une bien douce récompense de mes efforts. — Les corsages de mousseline blanche se font aussi bien à gerbes que plats : si l'on met des basques aux premiers, elles doivent être composées de garnitures. Un corsage habillé doit être ouvert, les manches bretonnes peuvent remplacer les pagodes; pour les chapeaux, voyez la petite correspondance.

Onze heures du matin. — La petite veste de ce mois-ci pourra peut-être remplacer le paletot, que je ne puis, hélas! vous envoyer dans ce moment; du reste, ce vêtement se fait droit fil, ouvert sur le côté ou sur les épaules, ouvertures que l'on ferme par des boutons : on met en dedans un petit col avec manches pareilles; les pantalons sont toujours aussi courts, ceux des petites filles doivent être plus longs; pour chapeau, je vous conseille un chapeau de paille orné de velours foncé. Vous pouvez facilement conserver vos bandeaux bouffants, si vous avez l'habitude de cette coiffure, car elle a toujours autant de succès.

De notre Lorraine bien-aimée. — Je ne saurais exprimer à mes jeunes et jolies amies combien leur demande me paraît flatteuse, mais je ne puis employer le Journal à un tel usage : une planche d'ouvrages me paraît plus utile pour toutes nos abonnées.

Posadou. — Je n'ai pas encore eu le temps de lire vos articles; la pièce dont vous me parlez est une bonne leçon pour les pères, mais non pour les filles. A bientôt, je l'espère, pour vous envoyer un joli dessin de bonnet.

Moscou — Une lettre à l'adresse de madame Antoinette Schallowitz est partie de Paris le 15 avril 1853.

Suillac. — Le mantelet qui cause votre envie se trouve dans la petite édition, réduit au dixième : quant aux entre-deux et à la garniture, le Journal en fournit assez pour vous embarrasser.

A l'aimable guide de la jeunesse. — Lisez notre réponse à l'épigraphe Sous l'œil vigilant d'une mère, et veuillez prendre pour vous la fin.

PRIX DE LA LIVRAISON SÉPARÉE :

Sans musique ni tapisserie.. 1 fr. 25 c.
Avec musique ou tapisserie.. 1 50

AVIS. — *Toutes les demandes de changements qui nous parviennent après le 25, ne peuvent avoir effet pour le mois suivant.*

Les lettres non affranchies sont rigoureusement refusées.

Nos Abonnées de Paris sont prévenues que, si elles veulent se faire adresser leur exemplaire dans les départements, elles doivent préalablement acquitter dans les bureaux du Journal les droits de poste, à raison de 25 cent. par numéro.

JOURNAL DES DEMOISELLES.

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS, A PARTIR DU 1er JANVIER.



Ce Journal se compose de 12 livraisons de chacune deux feuilles, imprimées sur deux colonnes. Il contient : 4 gravures sur acier, 6 Albums de musique : les romances les plus jolies, les quadrilles les plus brillants, les valses les plus nouvelles, les polkas, mazurkas et schotischs les plus à la mode — 6 planches de dessins de tapisserie coloriées, ouvrages de fantaisie or et argent, filet et crochet couleur bleue — 12 gravures de modes de jeunes personnes, d'enfants et de jeunes femmes — 12 rébus illustrés — 24 grandes planches contenant des patrons de grandeur naturelle de : robes —fichus — pèlerines — chapeaux — calèches — manteaux — bonnets — mantelets — vêtements de petits garçons — de petites filles, — des dessins de tapisserie, dont les couleurs sont indiquées par des signes qui les représentent — des dessins de broderie pour : cols — manchettes — mouchoirs — bonnets — robes — gilets — canezous — jupons — camisoles, etc. — Des ouvrages de fantaisie, tels que: cartes de visite, têtes de lettres coloriées — pages manuscrites — fleurs en papier — en laine — bobèches, etc. — ouvrages au tricot, au crochet, au filet, toujours clairement expliqués.

TABLE.

SIXIÈME NUMERO.

PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, I.

LONDRES, S. et J. FULLER, 34, Rathbone place; DULAU et Ce, 37, Soho-square. — ÉDIMBOURG, ROBERT SETON. — COPENHAGUE, A. F. HOST. — LEIPZIG, BROCKHAUS et AVENARIUS; MICHELSEN; C. TWIETMEYER. — SAINT-PÉTERSBOURG, B. ISSAKOFF; F. BELLIZARD; A. CLUZEL, libraire de la Bibliothèque impériale publique, perspective de Newsky, n° 3. — MOSCOU, GAUTHIER et MONIGHETTI; URBAIN (Charles); RENAUD (Dominique). — STOCKOLM, C. A. BAGGE, libraire. — VIENNE (Autriche), CH. GEROLD fils. — MUNICH, Institut littéraire et artistique de J. G. COTTA.

Paris. — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



DES

DEMOISELLES

21e Année. — 5e Série.

No 7. — 1er JUILLET.

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER ET SE FONT POUR L'ANNÉE ENTIÈRE.

PARIS 10 FR. — DÉPARTEMENTS 12 FR.

Pays dans lesquels on peut recevoir le Journal, franc de port,

AU PRIX DE :

Belgique. 14 fr.	Colonies (Pays d'outre-mer).. 17 fr.	Hollande......... 17 fr.
Suisse... 14	Toscane.................. 16	Italie (voie de mer). 14
Turquie. 17	Espagne et Portugal....... 17	

Pays pour lesquels on ne peut affranchir le Journal que jusqu'à la frontière française.

Angleterre, Allemagne, Prusse, Russie, Italie (voie de terre) et Sardaigne. 12 fr.

A PARIS,

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

1853

RÉPONSES.

Toute lettre nous parvenant après le 15 du mois, ne peut recevoir de réponse le mois suivant.

18 juin.

Château des Quatre-Souris. — On porte encore, sans être ridicule, des écharpes en cachemire, mais cependant on en voit très-peu. Dès que l'espace me le permettra, je songerai au patron de la chemise de nuit. Bien des remercîments pour votre bienveillante appréciation de mes efforts, je tâcherai de la justifier, au moins par mon zèle.

Une abonnée de douze ans. — Je suis heureuse de pouvoir envoyer à notre fidèle abonnée les lettres et l'écusson demandés; les attributs du commerce lui conviendront, je l'espère.

Arras. — A bientôt pour le col de petite fille.

Marcoux. — Voilà les lettres; quant aux garnitures, la planche de ce mois, n° 5, vous en porte une en broderie anglaise et plumetis; vous trouverez parmi celles déjà reçues un dessin pouvant servir pour taies d'oreiller, sinon il en viendra d'autres, gardez-vous d'en douter.

A une Ariégeoise des montagnes. — La réponse à votre demande se trouve à la fin de la correspondance du mois de février, ce qui me dispense, madame, de vous la donner ici.

Aux pieds de Marie en terminant son beau mois. — Votre épigraphe et le début de votre lettre me prouvent que nous nous entendons si bien; pourquoi faut-il que je satisfasse si peu à vos demandes, mais je ne sais quel genre de fichu vous désirez? — Quant au nom de Maria, il a paru en mai.

A mademoiselle E. R. — Je songerai à vos bouquets au crochet dès que je trouverai une petite place; ne pourriez-vous en arranger un avec les dessins qui ont paru au commencement de l'année?

Sarreguemines. — Le mois dernier vous a donné les lettres *D K*, celui d'août vous portera *la série* des autres; ce sont des intérêts que nous payerons avec reconnaissance à une abonnée de quinze ans, qui n'a dans tout ce temps fait que trois demandes.

Villiers. — Je vous renvoie vos excuses, car il n'y en a point à faire; je garde vos compliments, et je vous enverai vos initiales le mois prochain.

A l'aimable guide de la jeunesse. — Je voudrais pouvoir vous dire que vous trouverez votre col guipure dans la planche d'août, mais je ne sais encore si ce sera possible; merci pour la part que vous me donnez dans ce qui doit vous procurer une satisfaction de cœur.

Par un beau soleil de mai. — Adoptez une robe de mousseline avec sept ou neuf plis, le corsage froncé, garni de bandes festonnées, ou orné d'une simple broderie; vous trouverez ces dernières parmi les garnitures qui ont paru depuis le commencement de l'année; si elles vous semblent trop compliquées, choisissez alors le dessin des manches bretonnes du mois de mars, ce sera joli et vite fait. Je souhaite à vos quinze printemps beaucoup de succès et force couronnes.

A la petite villageoise. — Soyez, dites-vous, *ma mère pour la raison et ma sœur par le cœur*; pourquoi pas votre mère aussi par le cœur? croyez-moi, vous n'en seriez que mieux aimée. — Votre *sur ma parole* avait un air de virilité qui m'a trompée, mes inquiétudes pour les lièvres étaient mal fondées, soit; mais dois-je être fort rassurée à l'endroit des petits poulets que vous soignez si bien? J'accepte toutes les recettes que vous m'offrez, elles me prouveront que... vous avez un aussi bon livre de cuisine que vous avez de bonnes dents. — Quelles danses une jeune fille de seize ans peut-elle se permettre? Celles que sa mère autorise. Mais arrivons à l'*essentiel* : une petite villageoise qui va à Vichy se reposer des fatigues des champs peut emporter pour toilette de concerts ou même de bals, une robe de tarlatane ou d'organdi blanc et rose; cette robe aura trois volants à disposition très-simples, une large bande surmontée d'une quantité de petites raies, diminuant à chaque volant de largeur et de quantité, ce genre est répété dans toutes les couleurs, c'est-à-dire que le fond est toujours blanc; ce sont seulement les raies qui changent de nuance; elle aura une coiffure composée de fleurs naturelles qu'elle montera elle-même, ou bien une coiffure en rubans blancs et roses.

Reus. — Je regrette vivement de ne pouvoir vous envoyer aujourd'hui ce que vous me demandez, mais les blondes sont bien difficiles à blanchir: les personnes qui en font leur métier ne réussissent pas toujours; je ne sais si en Espagne vous êtes plus heureuses. J'espère pouvoir, le mois prochain, vous envoyer un de nos procédés.

Perpignan. — Un patron de camisole exigeant beaucoup de place, je le donnerai à la première planche double qui paraîtra.

A ma mystérieuse amie. — Après avoir déchiffré votre lettre couleur de rose, je vous croyais *sorcière*, tant vous étiez près de la vérité; mais votre réclamation au sujet du mot de l'énigme de décembre 1852, me laisse des doutes, ce mot est *Tu*. — Vous aurez en septembre la passe du bonnet au lacet. — Apprendre à lire l'anglais sans maître, par la méthode Robertson, est chose facile si vous savez étudier.

Poitiers. — Les vers de M. Th. Y. sont gracieux et faciles, mais les dernières strophes ne permettraient pas de leur donner place dans le Journal.

De ma salle d'étude. — Votre veine poétique est née, dites-vous, à la lecture du *Journal des Demoiselles*, et vous me demandez mon avis sur vos vers à Marie : vous avez sans doute lu *l'Art poétique*, relisez-le et vous en appliquez, non pas les premiers vers, mais celui-ci :

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.

Votre pièce à Marie aurait besoin d'être *polissée et repolissée.*

De ma chambre de jeune fille. — Je suis tout attristée de vos sombres pressentiments dans un pareil moment; oui, je prierai pour vous, et j'espère que l'avenir sera plus riant que vous ne le supposez. — Rien dans cette saison n'est plus joli pour toilette de mariée qu'une robe de mousseline richement brodée; cette robe doit avoir trois ou cinq volants; au-dessus de chaque volant mettre un bouillonné, dans lequel on passe un ruban de satin blanc; inutile de dire que le corsage doit être en rapport; votre voile sera en tulle illusion. Ce costume est d'une simplicité de bon goût. Si, au contraire, vous voulez faire du luxe, ce qui vous sera facile, à ce qu'il paraît, ayez une robe de magnifique taffetas, dont la jupe sera recouverte par deux gigantesques volants en point d'Angleterre, surmontés d'une petite ruche, ou en ruban, ou en étoffe déchiquetée; le corsage, les manches, les basques auront aussi une angleterre de la hauteur de trois doigts; le voile sera assorti aux volants; il pourrait aussi bien être en tulle illusion. — Pour composer une corbeille il faut beaucoup de choses, et il en faut très-peu si l'on est raisonnable, ce qui est bien facile, si l'on a l'esprit de faire de toutes ces futilités le cas qu'elles méritent. — Voici les objets que j'ai vus dans une corbeille, destinée à une jeune fille de ma connaissance : un

châle de l'Inde long, un crêpe de Chine, un châle de dentelle noire, deux voiles, un blanc et un noir, une garniture de robe en dentelle noire, pouvant servir pour un mantelet, trois robes, une de velours, une en belle étoffe foncée, et une autre très-claire, deux beaux mouchoirs, un éventail et un livre de messe !...— Ne sachant pas qui vous envoie votre Journal plié en quatre, je ne puis remédier à cette *énormité*. Vous nous conseillez, pour éviter à nos abonnées la dépense des centimes que leur coûtent les mandats de poste, de diminuer le prix du Journal de 1 fr. à toutes celles qui nous enverraient leur abonnement directement. En vérité, mademoiselle, je ne sais pourquoi vous montrez si peu de goût à vous appeler madame, car vous avez tout ce qu'il faut pour faire une excellente ménagère, et je compte sur la bonne amitié que vous m'offrez pour m'envoyer bientôt de précieuses recettes d'économie domestique.

AVIS. — Nous comptions donner avec ce Numéro une tapisserie coloriée, mais un accident imprévu nous force à la remettre au mois de juillet.

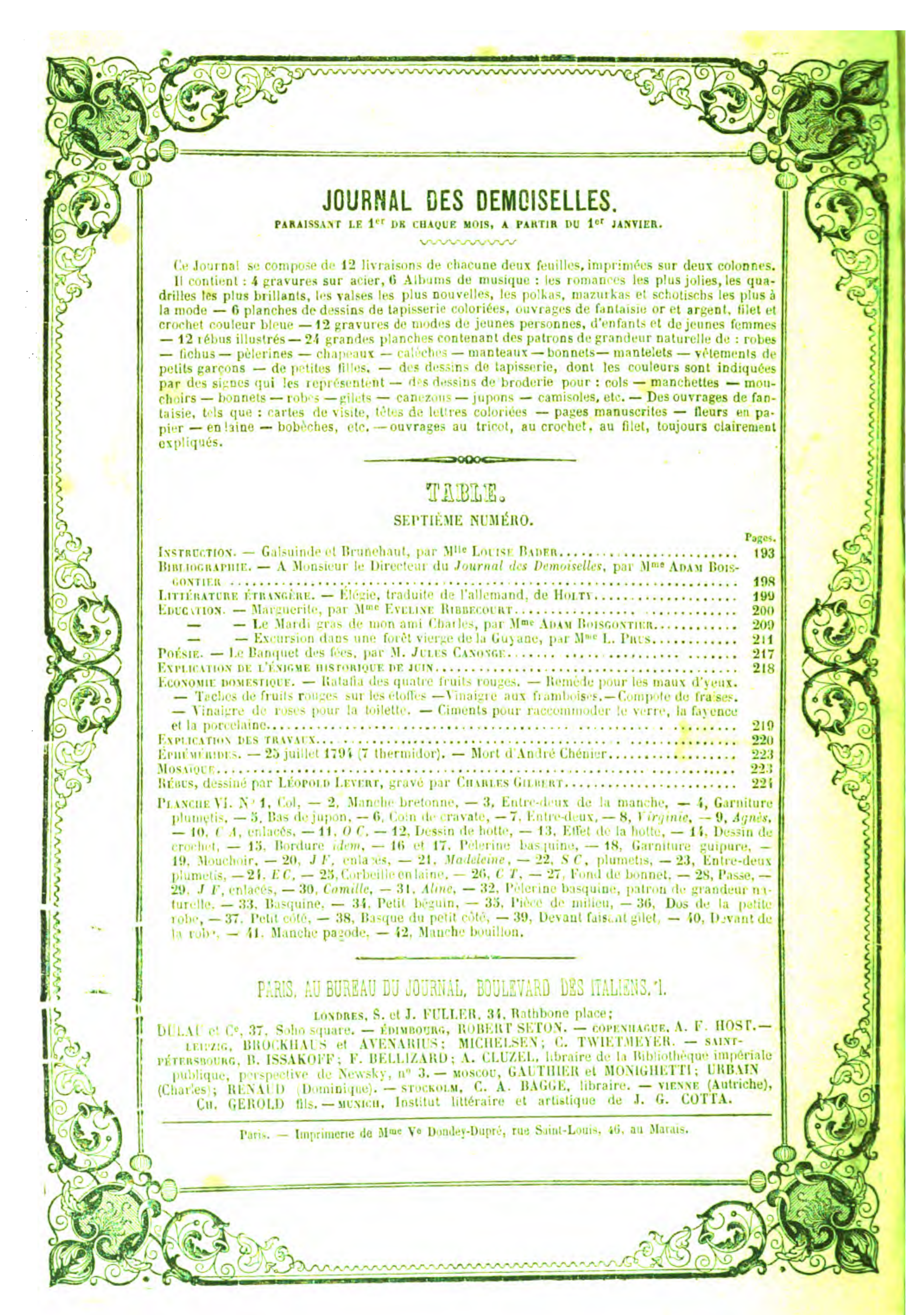
PRIX DE LA LIVRAISON SÉPARÉE :

Sans musique ni tapisserie	1 fr.	25 c.
Avec musique ou tapisserie	1	50

AVIS. — *Toutes les demandes de changements qui nous parviennent après le 25, ne peuvent avoir effet pour le mois suivant.*

Les lettres non affranchies sont rigoureusement refusées.

Nos Abonnées de Paris sont prévenues que, si elles veulent se faire adresser leur exemplaire dans les départements, elles doivent préalablement acquitter dans les bureaux du Journal les droits de poste, à raison de 25 cent. par numéro.



JOURNAL DES DEMOISELLES.

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS, A PARTIR DU 1er JANVIER.

Ce Journal se compose de 12 livraisons de chacune deux feuilles, imprimées sur deux colonnes. Il contient : 4 gravures sur acier, 6 Albums de musique : les romances les plus jolies, les quadrilles les plus brillants, les valses les plus nouvelles, les polkas, mazurkas et schotischs les plus à la mode — 6 planches de dessins de tapisserie coloriées, ouvrages de fantaisie or et argent, filet et crochet couleur bleue — 12 gravures de modes de jeunes personnes, d'enfants et de jeunes femmes — 12 rébus illustrés — 24 grandes planches contenant des patrons de grandeur naturelle de : robes — fichus — pèlerines — chapeaux — calèches — manteaux — bonnets — mantelets — vêtements de petits garçons — de petites filles, — des dessins de tapisserie, dont les couleurs sont indiquées par des signes qui les représentent — des dessins de broderie pour : cols — manchettes — mouchoirs — bonnets — robes — gilets — canezous — jupons — camisoles, etc. — Des ouvrages de fantaisie, tels que : cartes de visite, têtes de lettres coloriées — pages manuscrites — fleurs en papier — en laine — bobèches, etc. — ouvrages au tricot, au crochet, au filet, toujours clairement expliqués.

TABLE.

SEPTIÈME NUMÉRO.

PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

LONDRES, S. et J. FULLER, 34, Rathbone place;
DULAU et Ce, 37, Soho square. — ÉDIMBOURG, ROBERT SETON. — COPENHAGUE, A. F. HOST. — LEIPZIG, BROCKHAUS et AVENARIUS; MICHELSEN; C. TWIETMEYER. — SAINT-PÉTERSBOURG, B. ISSAKOFF; F. BELLIZARD; A. CLUZEL, libraire de la Bibliothèque impériale publique, perspective de Newsky, no 3. — MOSCOU, GAUTHIER et MONIGHETTI; URBAIN (Charles); RENAUD (Dominique). — STOCKOLM, C. A. BAGGE, libraire. — VIENNE (Autriche), CH. GEROLD fils. — MUNICH, Institut littéraire et artistique de J. G. COTTA.

Paris. — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



DES

DEMOISELLES

21e Année. — 5e Série.

N° 8. — 1er AOUT.

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER ET SE FONT POUR L'ANNÉE ENTIÈRE.

PARIS **10** FR. — DÉPARTEMENTS **12** FR.

Pays dans lesquels on peut recevoir le Journal, franc de port,

AU PRIX DE :

Belgique.	14 fr.	Colonies (Pays d'outre-mer)..	17 fr.	Hollande.........	17 fr.
Suisse...	14	Toscane..................	16	Italie (voie de mer).	14
Turquie.	17	Espagne et Portugal.......	17		

Pays pour lesquels on ne peut affranchir le Journal que jusqu'à la frontière française,

Angleterre, Allemagne, Prusse, Russie, Italie (voie de terre) et Sardaigne. 12 fr.

A PARIS,

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

1853

RÉPONSES.

Toute lettre nous parvenant après le 15 du mois, ne peut recevoir de réponse le mois suivant.

18 juillet.

La Chaise-Dieu. — Le journal doit être le même pour toutes les abonnées, il ne nous est pas possible d'envoyer à l'une ce que nous n'envoyons pas à l'autre; tout ce que nous pouvons faire, c'est de composer nos planches en nous conformant, autant que faire se peut, aux demandes qu'on veut bien nous adresser.

Metz. — Vous avez fait, monsieur, de bonnes études littéraires, vos vers en sont la preuve, et cependant vous n'avez pas dédaigné de lire assidûment le *Journal des Demoiselles*; si vous aviez lu la petite correspondance de la couverture, vous auriez vu que, pour ne pas heurter des poëtes malheureux, et le nombre est grand de ceux

Qui prennent pour génie une ardeur de rimer,

nous nous sommes imposé la loi de ne publier que des vers ayant déjà été imprimés : et si vous saviez ce que nous vous évitons par cette mesure, vous nous en seriez reconnaissant; ne prenez pas cela pour vous, monsieur, car

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous *ces* autres.

J'en citerai pour preuve la dernière strophe de votre *Nuit d'orage* :

Mais toujours au milieu des plus sombres tempêtes,
Il reste au malheureux un espoir éternel.
Lorsque ta froide main s'abaisse sur nos têtes,
O mort! tu nous ouvres le ciel.

Je garderai certainement toute la pièce comme un hommage dont je suis toute flattée et reconnaissante.

Château de Richeliourg. — J'espère pouvoir vous envoyer bientôt ce que vous désirez.

Deux amies inséparables, etc. Notre modestie nous empêche de mettre la fin de l'épigraphe. — Je suis désolée de n'être point de votre avis quant à l'écusson : il est fort joli, je ne pourrais rien vous envoyer qui fût aussi en rapport avec le dessin du mouchoir, et vous savez que cette harmonie est très-essentielle; si vous avez en mon goût la confiance que vous semblez m'accorder, vous broderez l'un et l'autre hardiment.

Le mois de septembre vous donnera un jupon qui, je l'espère, vous dédommagera de ce que *je ne veux pas vous envoyer*. Une robe de mousseline pour toilette de mariée doit se faire avec trois ou cinq volants; s'ils ne sont pas brodés, on mettra au bord ou une petite valencienne, ou un ruban de satin passé dans l'ourlet; le corsage sera froncé, montant, mais ouvert sur le devant, l'ampleur sera fixée sur une ceinture autour de laquelle on mettra une haute garniture formant basque; sur le devant du corsage et au bas des manches, il y aura aussi une garniture surmontée alors d'un petit bouillonné; toutes ces garnitures, auront comme les volants, ou une valencienne, ou un ruban passé dans l'ourlet; le voile doit être en tulle illusion.

Reconnaissance. — A quoi sert mon obligeance, dites-vous : à me procurer une autre occasion de vous être agréable; par malheur, malgré tout mon bon vouloir, elle m'échappe aujourd'hui; je n'ai pu encore me procurer la recette pour les confitures de Bar; arriverais-je à temps le mois prochain? non sans doute, ce sera donc pour l'année prochaine. Vous allez vous impatienter, je le crains, car, si j'en crois l'impression que j'ai reçue de votre lettre, vous n'avez pas encore pu reconnaître par vous-même cette vérité : Tout vient à point à qui sait attendre. Pour votre caraco, je l'aimerais mieux sans nœuds, je le laisserais lâche et ouvert sur un joli gilet, ou sur une belle chemisette.

Sous le beau ciel de l'Italie.

Le Sénat mit aux voix cette affaire importante,
Et le turbot fut mis à la sauce piquante.

Ici, je n'ai pas à consulter les lumières d'une grave assemblée, et c'est sur moi seule que vous faites peser la responsabilité de deux sentences à prononcer.

Vous, ma jeune amie de quinze ans, *vous voulez balayer les rues avec vos jupes;* votre sœur, âgée de treize ans et demi (n'oublions pas la demie), désire étaler à ses doigts, tout une boutique de bijouterie, et madame votre mère condamnant ces deux exagérations, vous voulez que je prononce entre elle est vous.

Voici mon arrêt :

Considérant que l'entretien de la voie publique doit être le soin de l'édilité locale, et n'est nullement du ressort des abonnées du *Journal des Demoiselles;*

Considérant qu'à l'âge où la nature apporte chaque jour un nouveau lustre à notre beauté nous n'avons pas besoin d'un éclat d'emprunt;

Que la prudence conseille de réserver ces ornements factices pour un temps qui ne viendra, hélas! que trop tôt;

Arrête : La sœur aînée cachera moins ses pieds, la plus jeune montrera moins ses mains.

En ce qui concerne la longueur des robes : la première devra laisser voir le bout et le talon de sa chaussure.

En ce qui concerne les bagues : la seconde ne dissimulera pas sous l'or et les pierres précieuses les roses de ses doigts effilés; et comme elle est Italienne, elle se fera cette application un peu détournée, il est vrai, de la réponse de Cornélie, la mère des Gracques : et dira non pas en montrant, mais en laissant voir ses jolis doigts et sa jeune figure : *Voilà mes bijoux et mes ornements.*

Melun. — Si vous employez de la cire de bonne qualité, vous réussirez comme j'ai réussi moi-même. Je me propose, cependant, d'essayer avec de la cire ordinaire, et si elle ne se dissout pas, je consulterai quelque savant chimiste pour avoir un dissolvant plus puissant. Quant à la musique pour violon, veuillez prendre pour vous une partie de ma réponse à la Chaise-Dieu.

Au doux souvenir de ma mère. — Oui, mademoiselle, je serais heureuse de remplacer votre mère que vous avez perdue si tôt, mais ma bonne volonté ne suffira pas; je ne puis, comme l'eût fait cette bonne mère, être toujours auprès de vous, vous éclairant de son expérience, vous consolant dans ces mille douleurs dont toute vie est pleine. Vous aimez l'esprit qui nous guide dans la rédaction du Journal; dès lors vous connaissez la vraie source des consolations; recourez souvent à elle. Votre vie doit être une vie de labeur, vous êtes forcée de faire servir vos talents à gagner le pain de chaque jour, ne vous en plaignez pas, il est bien plus savoureux quand on l'obtient ainsi : et d'ailleurs, ne savons-nous pas, nous, chrétiennes, quelle que soit notre position, que c'est la volonté de Dieu qui nous y a appelées? cela doit suffire pour nous résigner à notre lot. Comme toilette, je vous conseille : dans cette saison, une robe de barége de couleur mi-claire avec trois volants, corsage montant, chapeau de paille, velours orné de ruban blanc ou de velours noir; pour l'hiver, des costumes noirs, mais pour l'hiver seulement.

Viviers. — Vous voulez, mademoiselle, *un peu de politique en place de musique.* Cette demande, je l'avoue, m'a un peu embarrassée, car je n'entends rien à la politique, et mes chères collaboratrices n'y entendent pas davantage; j'ai un instant pensé à nous adjoindre quelque rédacteur de grandes feuilles quotidiennes, mais, nouvel embarras, quelle politique vous plairait? Dans l'incertitude, permettez donc au Journal de rester dans le *statu quo.* J'espère, mademoiselle, que mon refus ne sera pas entre nous un *casus belli,* et que ma resolution de ne pas entrer dans de nouvelles

ceux, ne vous amènera ni à franchir le Pruth, ni à faire une incursion sur les terres de nos voisins.

Quel bonheur de revoir les champs. — Après avoir serré bien cordialement ces mains amies, que vous me tendez, je réponds de suite à vos questions : L'organdi, la grenadine, la gaze de soie et la barege, voilà des étoffes qui toutes peuvent convenir pour un dîner de campagne ; les volants sont avec ou sans disposition, le corsage de ces robes peut, si l'on veut, ne pas se décolleter, mais il doit s'ouvrir devant jusqu'à la ceinture, ouverture qui sera fixée par un nœud de ruban, des nœuds pareils se trouveront sur les manches pagodes, ou Bassompierre. Lorsqu'on est brune, le rose, et lorsqu'on est blonde, le bleu. Un petit garçon de onze ans s'habille, l'été, avec des étoffes de coutil ; il y en a de toutes les couleurs, et il est fort joli de faire le gilet, la veste et le pantalon pareils.

Près de mes beaux petits rossignols. — Le mouchoir exécuté comme vous le dites serait d'une finesse de dessin exquise : voulant vous seconder dans ce joli ouvrage, je vais vous envoyer vos initiales assorties à l'écusson. Le point de sable et le point d'armes ne sont qu'un même point ; le feston feuille de persil se fait comme tous les autres, seulement, ses ondulations sont encore plus prononcées que celles du feston feuille de rose ; les œillets chinois doivent être faits comme tous les œillets, ses confrères, avec cette différence qu'ils sont beaucoup plus gros d'un côté que de l'autre. Commencez-vous, charmante enfant, à comprendre un peu mieux cet hébreu ?

Soupirant après mes chères montagnes de la Loire. — Essayez de laver vos dentelles dans de l'eau de foin, cela m'a réussi très-souvent. A bientôt pour vos deux autres demandes ; ma réponse vous prouve que l'adresse de votre lettre était bien mise.

Gentilly. — Excusez mon inintelligence, mais je ne puis comprendre, par le nom de votre corsage, quelle est la forme que vous désirez ; voulez-vous parler des corsages dont l'échancrure est carrée ? ou bien des corsages à gerbes qui sont ouverts jusqu'à la ceinture, et qui se font beaucoup cette année ?

Bordeaux. — Mes deux E. E. vous contrarient, dites-vous, vous voulez savoir ce qu'ils cachent : si c'étaient la première et la dernière lettre de mon nom, si je m'appelais Enigme, si, comme le sphinx, je devais mettre fin à mon existence quand vous m'auriez découverte ?

Dès que j'aurai pu trouver le livre que vous désirez, une seconde réponse vous en instruira.

Devant mon prie-Dieu. — Les bandeaux sont préférables au boucles, qui se portent très-peu aujourd'hui. La coiffure Valois va, il est vrai, très-bien à certaines figures, mais, d'après ce que vous me dites de la vôtre, je ne vous conseille pas cette coiffure ; d'ailleurs, pour sortir, je la trouve peu convenable. Adoptez les bandeaux bouffants : les nattes sur les bandeaux se portent aussi, mais il faut avoir beaucoup de cheveux. La planche de juin, n° 78, vous donne la forme des guimpes gilet ; les brochettes sont parfois remplacées par des nœuds de ruban. Pour les taches de rousseur, employez de l'eau avec quelques gouttes de vinaigre, lavez-vous le soir en vous couchant, et ne vous essuyez pas ; je pourrais vous citer mille autres choses qui n'auraient d'avantage que d'être plus difficiles à faire, et plus chères à acheter. Je reçois ce que vous m'offrez, mais à la condition de vous le rendre.

A mon secrétaire. — Je n'ai pas encore le catalogue de ouvrages de mesdames Foa et Delafaye-Bréhier ; si, comme je le crois, il est trop volumineux pour trouver place sur la couverture, une seconde réponse vous en avertira. Votre lettre était bien adressée. Pour vous expliquer ce qui vous a paru étrange dans le numéro de juillet, il faudrait entrer dans tous les détails de l'administration d'un Journal.

A. M. Ed. B. — Veuillez prendre pour vous une et la meilleure partie de notre réponse à un jeune poëte de Metz.

De ma solitude. — Le mois prochain vous apportera sinon tout, au moins une partie de ce que vous désirez. Je suis bien heureuse de penser que le Journal vous procure quelque distraction dans la triste situation où vous êtes depuis quinze mois.

Remplie de sollicitude, etc. Daignez m'épargner le reste. — Hélas ! il est trop tard, et j'ai le regret de vous dire que toutes nos tapisseries étant choisies pour cette année, nous ne pouvons rien y changer : pris note pour l'année prochaine. Il n'est pas nécessaire de poser du galon sur le bord de l'étole, la doublure de soie n'en exige pas ; que mettre à la place de cette croix ? je ne sais, puisque dans tous les dessins d'étole elle existe ; seulement, elle est plus ou moins élégante, libre à vous de la modifier avec ce goût dont votre lettre ne me permet pas de douter.

Dans mon cabinet d'art. — Le mois de septembre donnera ce que vous désirez et nous continuerons ; il il semble que nous ayons pressenti le retour de l'enfant prodigue, car déjà nous avions tué le veau gras.

PRIX DE LA LIVRAISON SEPARÉE :

Sans musique ni tapisserie....................................	1 fr. 25 c.
Avec musique ou tapisserie....................................	1 50

AVIS. — *Toutes les demandes de changements qui nous parviennent après le 25, ne peuvent avoir effet pour le mois suivant.*

Les lettres non affranchies sont rigoureusement refusées.

Nos Abonnées de Paris sont prévenues que, si elles veulent se faire adresser leur exemplaire dans les départements, elles doivent préalablement acquitter dans les bureaux du Journal les droits de poste, à raison de 25 cent. par numéro.



JOURNAL DES DEMOISELLES.

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS, A PARTIR DU 1er JANVIER.

Ce Journal se compose de 12 livraisons de chacune deux feuilles, imprimées sur deux colonnes. Il contient : 4 gravures sur acier, 6 Albums de musique : les romances les plus jolies, les quadrilles les plus brillants, les valses les plus nouvelles, les polkas, mazurkas et schotischs les plus à la mode — 6 planches de dessins de tapisserie coloriées, ouvrages de fantaisie or et argent, filet et crochet couleur bleue — 12 gravures de modes de jeunes personnes, d'enfants et de jeunes femmes — 12 rébus illustrés — 24 grandes planches contenant des patrons de grandeur naturelle de : robes — fichus — pèlerines — chapeaux — calèches — manteaux — bonnets — mantelets — vêtements de petits garçons — de petites filles. — des dessins de tapisserie, dont les couleurs sont indiquées par des signes qui les représentent — des dessins de broderie pour : cols — manchettes — mouchoirs — bonnets — robes — gilets — canezous — jupons — camisoles, etc. — Des ouvrages de fantaisie, tels que : cartes de visite, têtes de lettres coloriées — pages manuscrites — fleurs en papier — en laine — bobèches, etc. — ouvrages au tricot, au crochet, au filet, toujours clairement expliqués.

TABLE.

HUITIÈME NUMÉRO.

PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

LONDRES, S. et J. FULLER, 34, Rathbone place;

DULAU et Ce, 37, Soho square. — ÉDIMBOURG, ROBERT SETON. — COPENHAGUE, A. F. HOST. — LEIPZIG, BROCKHAUS et AVENARIUS; MICHELSEN; C. TWIETMEYER. — SAINT-PÉTERSBOURG, B. ISSAKOFF; F. BELLIZARD; A. CLUZEL, libraire de la Bibliothèque impériale publique, perspective de Newsky, n° 3. — MOSCOU, GAUTHIER et MONIGHETTI; URBAIN (Charles); RENAUD (Dominique). — STOCKOLM, C. A. BAGGE, libraire. — VIENNE (Autriche), CH. GEROLD fils. — MUNICH, Institut littéraire et artistique de J. G. COTTA.

Paris. — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.





DES

DEMOISELLES

21e Année. — 5e Série.

N° 9. — 1er SEPTEMBRE.

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER ET SE FONT POUR L'ANNÉE ENTIÈRE.

PARIS 10 FR. — DÉPARTEMENTS 12 FR.

Pays dans lesquels on peut recevoir le Journal, franc de port,

AU PRIX DE :

Belgique. 14 fr.	Colonies (Pays d'outre-mer).. 17 fr.	Hollande......... 17 fr.
Suisse. .. 14	Toscane.................. 16	Italie (voie de mer). 14
Turquie. 17	Espagne et Portugal....... 17	

Pays pour lesquels on ne peut affranchir le Journal que jusqu'à la frontière française.

Angleterre, Allemagne, Prusse, Russie, Italie (voie de terre) et Sardaigne. 12 fr.

A PARIS,

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

1852

RÉPONSES.

Toute lettre nous parvenant après le 15 du mois, ne peut recevoir de réponse le mois suivant.

18 août.

Moutiers. — Merci, charmante amie, pour tout ce que votre lettre renferme de gracieux et d'encourageant pour moi. — Je suis bien contente que notre dernière musique vous ait plu et je vais m'occuper des morceaux à quatre mains que vous nous demandez. Quant au dessin pour aube, je vous l'enverrai dès que la place se présentera ; mais comme il la faut assez grande, nous serons obligées d'attendre un grand format. Peut-être le dessin de nappe d'autel de ce mois, remplira-t-il votre but. A bientôt les initiales.

E. F. — Mais certainement, ma jeune amie, je vous l'accorde *cette petite part* que vous me demandez de mon amitié. — J'ai déjà envoyé un ou deux dessins de ce genre. mais puisqu'ils ne vous ont pas convenu, je m'empresse d'expliquer votre demande à M. Gillet, notre habile dessinateur, et je ne doute pas qu'il ne vous contente. J'espère aussi vous envoyer prochainement ce que vous demandez pour la musique.

Vogogna. — Permettez-moi, madame, de ne pas accepter ce reproche entièrement.

En examinant plus attentivement nos planches vous auriez vu que nos dessins sont très-mélangés de broderies anglaises ; nous mettons plus de plumetis qu'autrefois, cela est vrai, mais ainsi le veut la mode. Nous cherchons toujours à avoir des dessins aussi nouveaux que jolis et faciles, afin que celles de nos abonnées qui n'ont point la pratique de cette broderie, puissent s'y faire sans trop de difficultés; et puis vous avez dû remarquer que ces deux broderies sont souvent mélangées, parfois même nous disons que les dessins peuvent se faire des deux manières.

From my sweet home, regretting an absent friend.

Votre lettre gracieuse méritait une réponse plus prompte, mais l'espace m'a manqué ; j'ai pris note des lettres et votre dentelle au crochet ne se fera pas attendre. Pour monter un sachet, il faut couper une doublure de la grandeur du sachet et même un peu plus grande, afin qu'une fois piquée elle ne se trouve pas trop petite ; ensuite on la coud au sachet par un point de surjet que l'on cache, soit par un ruban, soit par un cordon, enfin un embellissement complétement de fantaisie.

De mon village. — Je ne mérite pas assurément tout ce qu'il y a dans votre lettre de bienveillant et de flatteur pour moi ; j'ai éprouvé un véritable plaisir à être auprès de nos collaboratrices l'interprète de ces paroles sympathiques qui sont notre plus précieux encouragement. Vous voyez que notre amie J. J. ne nous oublie pas, comme vous sembliez le craindre.

Vous recevrez en octobre des coiffures de plusieurs genres pour la maison. — Nous avons déjà donné une pale il y a bien peu de temps; la nappe d'autel vous arrive aujourd'hui, je suis heureuse d'avoir prévu ce désir. Un paletot de drap ne peut subir qu'une seule transformation, c'est d'en faire un corsage qui peut se mettre l'hiver avec toutes les jupes ; il se fait ou ouvert sur un gilet, ou fermé par des boutons et orné de brandebourg, galons, etc.

Les lettres vous arriveront en novembre. — Les voilettes en application se portent très-peu.

Rue de Montreuil. — Vous trouverez au n° 86 de la planche de juin, le dessin de mouchoir que vous demandez ; quant au col, toujours pour application imitant le point d'Angleterre, je *crois* pouvoir vous le promettre.

Bastia. — Mille regrets de ne pouvoir aujourd'hui vous dire comment se fait le point de plume ; mais tenant à vous donner cette explication claire et précise, je dois me résigner à attendre le mois prochain ; ces réponses sont forcément si laconiques, que je craindrais de ne pas me faire comprendre aussi bien que je le désire.

Oulchy. — Même réponse.

Encore à mon secrétaire. — Il nous serait difficile, madame, de vous envoyer ce que vous nous demandez ; puisque vous possédez plusieurs ouvrages de madame Eugénie Foa, prenez le nom du libraire-éditeur qui doit être inscrit sur la page de titre, et en vous adressant à lui, il vous enverra les catalogues que vous pourriez désirer.

De ma terrasse de Schewring. — Vous devez beaucoup m'en vouloir, ma petite artiste ; il y a trois mois que j'aurais dû vous répondre ; mais ne m'en voulez pas, car je pensais à vous. Vous désiriez des modèles d'aquarelle et aujourd'hui je vous envoie un bouquet de fleurs qui, je l'espère, vous conviendra. — Il est d'une exécution facile, pour être copié à l'aquarelle, et vous pourrez le mettre dans votre album ou le faire encadrer. — Vous demandez aussi des paysages... nous verrons à vous contenter.

Ce Numéro se vend au bureau du journal 3 fr. et 3 fr. 25 c. par la poste.

AVIS. — *Toutes les demandes de changements qui nous parviennent après le 25, ne peuvent avoir effet pour le mois suivant.*

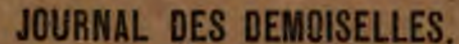
Les lettres non affranchies sont rigoureusement refusées.

Nos Abonnées de Paris sont prévenues que, si elles veulent se faire adresser leur exemplaire dans les départements, elles doivent préalablement acquitter dans les bureaux du Journal les droits de poste, à raison de 25 cent. par numéro.

ANNONCES.

JOURNAL DES DEMOISELLES.

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS, A PARTIR DU 1er JANVIER.



Ce Journal se compose de 12 livraisons de chacune deux feuilles, imprimées sur deux colonnes. Il contient : 4 gravures sur acier, 6 Albums de musique : les romances les plus jolies, les quadrilles les plus brillants, les valses les plus nouvelles, les polkas, mazurkas et schotischs les plus à la mode — 6 planches de dessins de tapisserie coloriées, ouvrages de fantaisie or et argent, filet et crochet couleur bleue — 12 gravures de modes de jeunes personnes, d'enfants et de jeunes femmes — 12 rébus illustrés — 24 grandes planches contenant des patrons de grandeur naturelle de : robes — fichus — pèlerines — chapeaux — calèches — manteaux — bonnets — mantelets — vêtements de petits garçons — de petites filles. — des dessins de tapisserie, dont les couleurs sont indiquées par des signes qui les représentent — des dessins de broderie pour : cols — manchettes — mouchoirs — bonnets — robes — gilets — canezous — jupons — camisoles, etc. — Des ouvrages de fantaisie, tels que : cartes de visite, têtes de lettres coloriées — pages manuscrites — fleurs en papier — en laine — bobèches, etc. — ouvrages au tricot, au crochet, au filet, toujours clairement expliqués.

TABLE.

NEUVIÈME NUMÉRO.

PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

LONDRES, S. et J. FULLER, 34, Rathbone place;

DULAU et Ce, 37, Soho square. — ÉDIMBOURG, ROBERT SETON. — COPENHAGUE, A. F. HOST. — LEIPZIG, BROCKHAUS et AVENARIUS; MICHELSEN; C. TWIETMEYER. — SAINT-PÉTERSBOURG, B. ISSAKOFF; F. BELLIZARD; A. CLUZEL, libraire de la Bibliothèque impériale publique, perspective de Newsky, no 3. — MOSCOU, GAUTHIER et MONIGHETTI; URBAIN (Charles); RENAUD (Dominique). — STOCKOLM, C. A. BAGGE, libraire. — VIENNE (Autriche), CH. GEROLD fils. — MUNICH, Institut littéraire et artistique de J. G. COTTA.

Paris. — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



DES

DEMOISELLES

21e Année. — 5e Série.

N° 10. — 1er OCTOBRE.

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER ET SE FONT POUR L'ANNÉE ENTIÈRE.

PARIS 10 FR. — DÉPARTEMENTS 12 FR.

Pays dans lesquels on peut recevoir le Journal, franc de port,

AU PRIX DE :

Belgique. 14 fr.	Colonies (Pays d'outre-mer).. 17 fr.	Hollande......... 17 fr.
Suisse... 14	Toscane.................. 16	Italie (voie de mer). 14
Turquie. 17	Espagne et Portugal....... 17	

Pays pour lesquels on ne peut affranchir le Journal que jusqu'à la frontière française.

Angleterre, Allemagne, Prusse, Russie, Italie (voie de terre) et Sardaigne. 12 fr.

A PARIS,

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

1852

RÉPONSES.

Toute lettre nous parvenant après le 15 du mois, ne peut recevoir de réponse le mois suivant.

18 septembre.

Un ami de la vérité dans l'histoire. — Je passe condamnation, monsieur : Marie Stuart n'a pas eu de fille, mais permettez-moi de vous dire que vous combattez des moulins à vent ; la note mise à la fin de notre article Marguerite, de juillet dernier, vous dispensait, ce me semble, de ce déluge d'arguments historiques, dont je ne puis au reste que profiter ; seulement votre lettre a parfois quelque chose de si acerbe que je suis tentée d'imiter les écoliers qui ne consultent pas le dictionnaire, et de traduire votre *humour* par le mot français qui lui ressemble le plus.

Pour mon frère chéri et bien-aimé. — Mille regrets, amie, de ne pouvoir ce mois-ci vous envoyer le dessin du gilet, mais votre gracieuse et aimable lettre est arrivée lorsque la planche était déjà composée ; le mois prochain pourra vous le porter, j'en suis sûre ; merci pour tout ce que vous me dites, j'accepte votre baiser et vous renvoie le mien. Les valenciennes dans le col du mois dernier, se mettent sur les raies formant losanges.

Du petit vallon. — J'accepte votre sympathie, et je vous fais mon compliment sur la manière dont vous devinez les énigmes !... seulement, je vous dirai d'abord, à titre de renseignement, que mon petit nom ne se compose que de cinq lettres au lieu de six, comme vous le croyez ; que vous aurez, le mois prochain, un corsage à basque : et enfin, que la composition de la petite édition ne court aucun danger. Si vous voulez bien repasser les gravures et les planches des mois précédents, vous vous convaincrez que nos patrons s'accordent avec les toilettes données dans la gravure.

Une abonnée de seize ans. — A bientôt pour le bonnet ; les ouvrages en tricot se font moins qu'autrefois, voilà pourquoi nous n'en donnons pas aussi souvent que vous le voudriez.

Château de la Vigie. — Ce dessin pour sac de nuit dit chemin de fer, ne peut se faire sur papier, ou du moins il serait fort cher ; sur canevas et avec les fournitures, ce dessin coûterait de 85 à 28 fr. Vous n'avez qu'à me dire si cela vous convient, et dans ce cas vous enverrez votre chiffre et vos armes. Madame Marie Soudant s'empressera de vous faire ce petit envoi auquel elle apportera tous ses soins. J'ai mille regrets de ne pouvoir vous faire parvenir ce dessin sur l'une de nos planches ; mais vous serez de mon avis si je vous dis que ce dessin est trop de fantaisie, pour qu'en faveur de cet ouvrage nous privions nos abonnées de tout autre objet qui serait d'utilité générale.

Avec mon volant inachevé. — Prenez dans l'article Correspondance votre réponse sur la Berthe ; si la forme qui se trouve sur la planche de ce mois ne vous convenait pas, voyez celle du n° 19 du mois de février. Les festons de vos volants sont gigantesques, dites-vous ; eh bien, que ceux des garnitures de la Berthe soient *lilliputs ;* les corsages de mousseline avec Berthe se font plat généralement.

Au frais murmure de la fontaine. — Votre lettre est remplie de choses gracieuses et bienveillantes, je ne puis vous en remercier qu'en vous disant que vous trouverez l'écusson et le nom sur la planche de novembre.

Elne. — Pris note des lettres. Une petite place vide nous permettra, je l'espère, de pouvoir vous les envoyer bientôt.

F. AU BET... — Les tricots ne sont pas généralement demandés, mais cependant si l'occasion s'en présente, Mme E. E. sera très-heureuse de vous en envoyer un tel que vous le désirez ; si cette occasion ne se présentait pas, elle la chercherait.

Woha. — Les cols comme celui que vous demandez, ont été déjà donnés ; cherchez bien, dans les planches déjà parues, et vous trouverez, j'en suis sûre. Nous avons aussi donné plusieurs dessins pour volants de robes, et nous en donnerons encore.

En face d'un délicieux bouquet de roses. — Ce qui à Paris donne au linge ce brillant qui fait votre envie, tient à l'emploi du cylindre, du moins pour tout ce qui est gros linge, nappes, serviettes, etc. Quant aux autres choses, cela vient, je crois, complétement du talent de l'*artiste*. Les chemises de nuit se font en percaline fine ; comme fantaisie, on en fait maintenant en batiste d'Écosse avec pois de couleur. Que l'on choisisse l'une ou l'autre de ces étoffes, il en faut toujours 3 mètres. Comme forme, le haut d'une camisole peut très-bien servir. Votre désir, quant aux analyses de pièces de théâtres, avait été prévu ; c'est vous dire que vous en recevrez bientôt.

De ma jolie petite chambre bleue. — La demande de la charmante habitante de cette jolie petite chambre a été accueillie comme elle devait l'être, et sera exaucée.

Dans l'espoir d'obtenir ce que je désire. — Cette épigraphe est pleine d'une confiance qui, je l'espère, ne sera point déçue. Nous avons déjà donné un bonnet de baptême dont le dessin est très-joli ; il pourrait aussi bien convenir que celui que vous demandez. — M. Gillet va s'occuper de votre col de petite fille. Faites autour de votre mouchoir, ou un ourlet piqué et formant un feston intérieur, ou bien un ourlet à jour tout droit. — Une robe de mariée sans volants peut se faire en taffetas blanc à jupe bayadère, dont la disposition sera formée par des raies diminuant de nombre et de grandeur en montant vers la ceinture ; le corsage aura un ornement assorti ; col et manches en dentelles de Venise ; voile de tulle illusion ; cette toilette est aussi simple que vous pouvez la désirer, et cependant elle ne manquera pas d'élégance. La robe pour le lendemain de mariage serait en damas ou en broderie de Chine, avec corsage à grandes basques, et cette basque serait entourée d'une guipure noire haute de 16 centimètres. A Paris, on n'a pas l'usage de donner de cravates ; les mieux portées sont en batiste unie.

Une abonnée de quinze ans. — Si j'avais deux tapis de table à faire, l'un très-élégant et l'autre simple, je ferais le premier en drap de couleur assorti au meuble de l'appartement auquel il est destiné, et je le broderais avec des soutaches de soie d'une couleur tranchante, ou bien de plusieurs couleurs ; il serait même de bon goût d'intercaler dans les dessins de soutache, quelques bouquets de fleurs qui seraient brodés au passé, ou bien des applications de velours. Le second, je le ferais au crochet, soit en laine, soit en ficelle : dans ce dernier cas, le tapis serait doublé par une étoffe de couleur vive.

Du Berry. — Voyez les dernières lignes de la réponse *Pour mon frère chéri*.

Par un temps brumeux. — A bientôt pour les initiales; quant au reste, que puis-je vous dire? Je vous avouerai que pour pouvoir vous bien répondre, il faudrait s'être livré à des études tout à fait spéciales.

A Maurice. — La pensée qui vous guide ne pouvait manquer de trouver un écho dans mon cœur; je connais et je comprends comme vous, tous les devoirs qui nous sont imposés par la charité, et je serais très-heureuse de pouvoir vous aider dans cette pieuse tâche, car qui donne aux pauvres, prête à Dieu. Pourquoi ne vous serviriez-vous pas de la robe dont le dessin se trouve dans la planche du mois de mars, n° 14? Si je vous engage à prendre ce dessin, c'est parce que je ne pense pas pouvoir vous en envoyer un nouveau aussi vite que j'en aurais le désir.

Guigny. — Voilà l'écusson. Quant au mouchoir au plumetis, nous en avons donné et nous en donnerons encore.

Au précieux souvenirs de Louise et de sa tendre mère. — Il n'y a point obligation pour vous de conserver les couleurs de la dernière tapisserie; libre à vous de les remplacer par des couleurs qui vous sembleront plus solides. Pourquoi vous plaindre de *notre avarice* pour ce qui regarde les tapisseries? Attendez que l'année soit finie. Les pantoufles en tapisserie ne se portent plus du tout. Notre gravure d'aujourd'hui vous répondra sur la question toilette de petites filles, et vous donnera des idées qu'il vous sera facile de modifier. Les pagodes se portent toujours; seulement aujourd'hui cette forme partage son règne avec plusieurs autres formes: permettez-moi de ne pas être de vos avis, car j'aime les pagodes.

Une Neustrienne reconnaissante. — Nous sommes heureux d'apprendre par vous, chère amie, que le but que nous nous proposions a été rempli, et que ce bouquet de fleurs a été reçu avec le même plaisir que nous avons eu à l'envoyer; en retour j'accepte vos deux baisers de sœur et de fille, puisqu'il est convenu que j'ai pour vous aimer cœur de mère et cœur de sœur à ma disposition. Le patron de la pèlerine à deux rangs qui se trouve sur la planche du mois dernier est de grandeur naturelle, s'il en était autrement vous en auriez été prévenue.

Près de ma mère chérie. — Il est fort difficile de contenter tout le monde et son père! ce qui le prouve, c'est que contrairement à vous, bien de nos abonnées demandent des cols très-grands. Je crois que la question se trouve tranchée par la variété des grandeurs et des dessins. Ainsi, les cols envoyés avant celui de septembre, étaient tous dans les conditions que vous désirez; du reste, les mois prochains vous en offriront d'autres.

Bordeaux. — Votre demande est aussi naturelle que discrète, et le mois prochain vous portera les deux noms que vous désirez.

Une constante et fidèle abonnée. — La lettre de votre amie étant arrivée après le 15, n'a pu recevoir sa réponse qu'aujourd'hui; réponse que je vous prie de prendre aussi pour vous.

Laval. — Les détails sur les layettes ont été donnés au commencement de l'année, veuillez donc les consulter, et chercher là votre première réponse. Le bonnet et la robe de baptême seront composés d'un dessin point de rose.

Château de Vellancourt. — Je suis forcée de dire à la directrice du *Journal de la Gaieté*, qu'il me serait impossible de lui envoyer bientôt un dessin de prie-Dieu; mais peut-être, dans les tapisseries que nous allons choisir, pourrons-nous trouver quelques dessins qu'il serait facile d'arranger; sinon, Mˡˡᵉ Marie Soudant vous offre de vous faire faire le dessin dont vous parlez dans le plus bref délai; pour cela vous aurez à nous envoyer vos instructions dans les plus petits détails. Pour le moment recevez mes regrets, et croyez, pour l'avenir, à l'amitié sincère de votre *confrère*.

Qu'il est difficile d'oublier le passé quand l'avenir se montre si sombre. — Mais je vous dirai, madame, qu'il est bien difficile, pour un sujet aussi délicat, de répondre sur une couverture du journal; ayez donc confiance en Dieu et en ses miséricordes; deux présents nous ont été faits par la religion: l'oubli, qui parfois efface les tourments passés, et l'espérance qui nous cache les maux futurs. Appelez à votre aide la religion. Elle a des consolations pour toutes les peines, un baume pour tous les maux, elle seule saura trouver le moyen de cicatriser les plaies de votre cœur!!! J'ai pris note de vos demandes.

De mon berceau d'hortensias. — Nous aviserons à vous envoyer les généreuses et reconfortantes recettes que vous nous demandez. — Quant à votre autre demande, c'est une question à laquelle nous avions déjà songé et un bien prochain numéro vous portera notre réponse.

Trouville, est-ce un pays où l'on reste longtemps? — Vous m'avouerez qu'il est fort difficile de répondre à une question ainsi posée, et m'avouerez en même temps que c'est une énigme bien plus *inabordable* que nos rébus pour lesquels vous vous montrez si sévère. Pour votre demande, je vous renvoie à la réponse précédente.

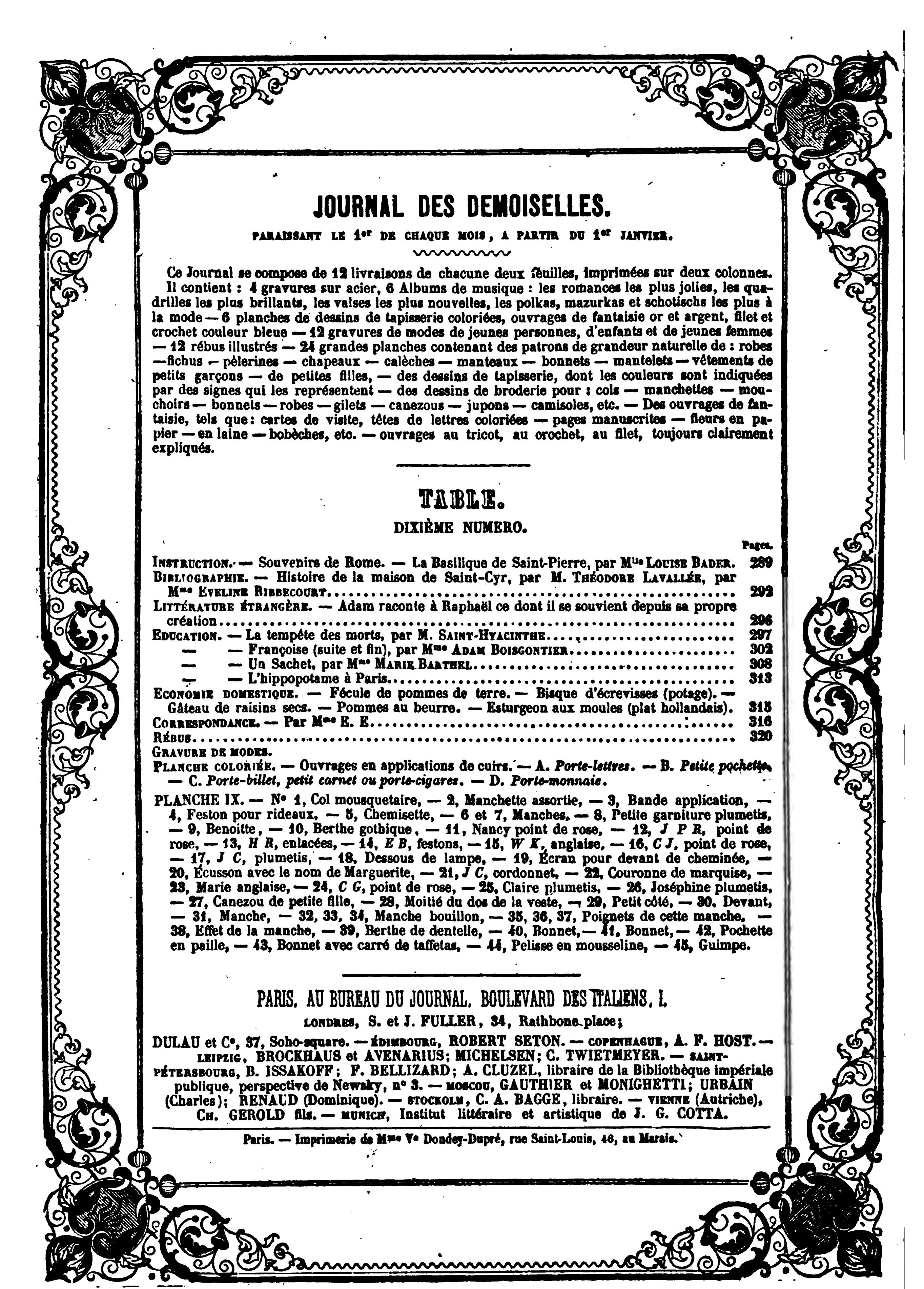
PRIX DE LA LIVRAISON SEPARÉE :

Sans musique ni tapisserie.. 1 fr. »
Avec musique ou tapisserie.. 1 fr. 25 c.

AVIS. — *Toutes les demandes de changements qui nous parviennent après le 25, ne peuvent avoir effet pour le mois suivant.*

Les lettres non affranchies sont rigoureusement refusées.

Nos Abonnées de Paris sont prévenues que, si elles veulent se faire adresser leur exemplaire dans les départements, elles doivent préalablement acquitter dans les bureaux du Journal les droits de poste, à raison de 25 cent. par numéro.



JOURNAL DES DEMOISELLES.

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS, A PARTIR DU 1er JANVIER.

Ce Journal se compose de 12 livraisons de chacune deux feuilles, imprimées sur deux colonnes. Il contient : 4 gravures sur acier, 6 Albums de musique : les romances les plus jolies, les quadrilles les plus brillants, les valses les plus nouvelles, les polkas, mazurkas et schotischs les plus à la mode — 6 planches de dessins de tapisserie coloriées, ouvrages de fantaisie or et argent, filet et crochet couleur bleue — 12 gravures de modes de jeunes personnes, d'enfants et de jeunes femmes — 12 rébus illustrés — 24 grandes planches contenant des patrons de grandeur naturelle de : robes —fichus — pèlerines — chapeaux — calèches — manteaux — bonnets — mantelets — vêtements de petits garçons — de petites filles, — des dessins de tapisserie, dont les couleurs sont indiquées par des signes qui les représentent — des dessins de broderie pour : cols — manchettes — mouchoirs — bonnets — robes — gilets — canezous — jupons — camisoles, etc. — Des ouvrages de fantaisie, tels que : cartes de visite, têtes de lettres coloriées — pages manuscrites — fleurs en papier — en laine — bobèches, etc. — ouvrages au tricot, au crochet, au filet, toujours clairement expliqués.

TABLE.

DIXIÈME NUMERO.

PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

LONDRES, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place;

DULAU et Ce, 37, Soho-square. — ÉDIMBOURG, ROBERT SETON. — COPENHAGUE, A. F. HOST. — LEIPZIG, BROCKHAUS et AVENARIUS; MICHELSEN; C. TWIETMEYER. — SAINT-PÉTERSBOURG, B. ISSAKOFF; F. BELLIZARD; A. CLUZEL, libraire de la Bibliothèque impériale publique, perspective de Newsky, no 3. — MOSCOU, GAUTHIER et MONIGHETTI; URBAIN (Charles); RENAUD (Dominique). — STOCKOLM, C. A. BAGGE, libraire. — VIENNE (Autriche), CH. GEROLD fils. — MUNICH, Institut littéraire et artistique de J. G. COTTA.

Paris. — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



DES

DEMOISELLES

21e Année. — 5e Série.

N° 12. — 1er DÉCEMBRE.

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER ET SE FONT POUR L'ANNÉE ENTIÈRE.

PARIS 10 FR. — DÉPARTEMENTS 12 FR.

Pays dans lesquels on peut recevoir le Journal, franc de port,

AU PRIX DE :

Belgique	14 fr.	Colonies (Pays d'outre-mer)	17 fr.	Hollande	17 fr.
Suisse	14	Toscane	17	Italie (voie de mer)	14
Turquie	17	Espagne et Portugal	18	Prusse	16
Etats du Pape	20	Piémont	13	Canada	20
Saxe	16	Suède	16	Russie	16

Pays pour lesquels on ne peut affranchir que jusqu'à la frontière française.

Angleterre, Allemagne, Italie (voie de terre).

A PARIS.

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

—

1858

RÉPONSES.

Toute lettre nous parvenant après le 15 du mois, ne peut recevoir de réponse le mois suivant.

18 novembre.

Guéret. — Votre désir avait été prévu, l'article Correspondance et le dessin du bracelet vous apportent ma réponse.

A une abonnée qui dessine à l'aquarelle. — Autre désir que nous avions prevu ; le bouquet de roses que vous désirez paraître dans le numéro de janvier 1854. Ce numéro devant être prêt vers le 15 décembre, il vous serait possible de recevoir le bouquet assez à temps pour l'usage auquel vous le destinez.

Saint-Servan. — A bientôt pour les chiffres ; mille fois merci pour vos bonnes paroles et vos aimables encouragements.

Entourée de mes enfants. — Il me paraît toujours prudent d'éviter, pour la figure surtout, toute espèce de pommade épilatoire ; cependant, s'il en est une qui soit sans danger, vous la trouverez chez *Guerlain, parfumeur.*

De ma ferme. — Les blouses pour petits garçons de dix-huit mois sont plutôt des robes ; il me semble qu'à cet âge le blanc et le bleu vont tellement bien que vous ne devez point être embarrassée pour suivre les couleurs de votre vœu. Une petite casquette blanche donnerait à *monsieur* votre fils un petit air martial qui lui siérait fort bien.

Château de Flore. — Les mousquetaires se portent toujours et ne sont pas trop déplacés en ce temps belliqueux, laissez-les donc vivre ; les manches pagodes sont très-sensibles à vos souhaits, et vous le prouveront en vous apparaissant sous les dessins les plus gracieux. Soyons de notre temps, soit ; mais soyons aussi de notre pays.

En regrettant les beaux jours. — Pour votre curé je vous engage à faire une *bourse*. L'on appelle ainsi le petit carton que l'on pose sur le calice. Ce carton a une ouverture en dessous en forme de poche dans laquelle le prêtre tient les linges sacrés. Cette bourse serait fort jolie au crochet fait avec de la soie blanche mélangée d'or. Le tour serait orné d'un galon d'or. Votre crochet doit avoir 20 centimètres carrés à peu près.

Langres. — A bientôt pour le dessin.

Deux sœurs. — Merci de vos affectueuses et franches paroles ; croyez bien que si je rencontre l'amie que vous me désirez, de suite elle sera la vôtre et que nous profiterons toutes de ses bons conseils.

Le dessin de gilet du mois dernier sera également très-joli sur fond noir, car le noir, quoique plus simple, est cependant toujours très habillé. Les manches duchesse ont encore la même vogue. Pour les robes, les pagodes partagent les succès avec plusieurs autres formes de manches ; le mois prochain vous portera un nouveau patron. Comptez sur vos initiales, mais comptez surtout sur mon affection.

Près de mon enfant chérie. — Pour enfant de cet âge un petit talma serait la forme la plus convenable. Vous pourriez le faire en drap gris tigré, c'est la nouveauté du moment. Ce talma serait ensuite entouré par un velours de 6 à 7 centimètres, gros vert, gros bleu ou rouge ; sur le devant vous placeriez de gros boutons en nacre grise retenus par des pattes en velours.

Sur les bords de l'Indre. — Je vous enverrai les lettres que vous désirez.

Sainte-Geneviève. — Au mois prochain vos initiales.

Bal désert. — Une robe de baptême doit avoir 75 centimètres de longueur, 2 mètres 25 de largeur, dans le bas du tablier 35 centimètres, hauteur 8 à 10. Les garnitures un peu froncées sont toujours plus jolies, il faut les diminuer dans le haut du tablier. S'il faisait bien froid, l'enfant pourrait garder le manteau, sinon il serait plus convenable de le lui enlever tout à fait au moment de la cérémonie. Non-seulement j'accepte votre aimable concours, mais je vous le rappellerai si les tricots n'arrivaient pas bientôt, je vous en remercie d'avance.

A une abonnée du Journal des Demoiselles. — Pour faire des bourrelets de fenêtres, le dessin de crochet ou de soutache du *plomb à livre* pourrait parfaitement convenir.

Pendant le sommeil de mon joli marmot. — Monsieur X a dû pousser la tapisserie à ce point de perfection que les hommes apportent, dit-on, à tout ce qu'ils entreprennent ; aussi, loin de lui donner des leçons, j'en prendrais volontiers de lui s'il voulait bien m'en donner. Pour les tapisseries, il ne nous est pas possible, comme pour les planches jaunes, de les varier à l'infini ; celles de l'année prochaine sont toutes choisies. Veuillez vous adresser à madame Marie Soudan. J'espère que ce refus, auquel je suis contrainte, ne vous fera rien *rogner* de la bonne affection que vous voulez bien m'offrir.

Sous le beau ciel de l'Espagne. — L'article Correspondance de ce numéro satisfera, je l'espère, à deux de vos observations ; quant à la troisième, c'est plus difficile, mais j'en sens toute la vérité.

A la bonne conseillère.

La beauté du visage est un frêle ornement,
Une fleur passagère, un éclat d'un moment
Et qui n'est attaché qu'à la simple épiderme ;
Mais celle de l'esprit est inhérente et ferme.

J'ajouterai, surtout celle de l'âme ; efforcez-vous de la posséder et vous ne manquerez pas de vous voir entourée de ces sympathies dont la privation vous fait souffrir.

Comment, demandez-vous, doit-on tailler les ongles pour qu'ils ne se cassent pas ? dans votre embarras vous ne savez à quel saint vous vouer ; cette question, ce semble, ne demanderait pas l'intermédiaire des saints, cependant je ne voudrais pas qu'elle me brouillât avec vous ; je me rappelle la guerre acharnée de ces deux peuples, dont les uns voulaient qu'on mangeât les œufs à la coque par le gros bout et les autres par le petit bout ; taillez donc vos ongles à la grecque, c'est-à-dire carrément, puis, pour blanchir la peau, employez la poudre de riz. Après ces deux conseils j'espère que vous me tendrez *cette jolie petite main* dont les soins sont l'objet de tant de sérieuses préoccupations.

Sur les bords de l'Indre. — Approcher de si près de ce que vous aviez rêvé, en vérité c'est trop flatteur pour nous, aussi pensez si je serai heureuse de vous envoyer vos deux initiales.

Sous un toit de chaume. — Jetez les yeux sur vos planches des mois de janvier et novembre, et vous conviendrez avec moi que *vous avez tort* de dire que un et un ne font pas deux ; ensuite, est-il possible de mettre sur une petite planche tout ce qu'on met sur une grande ? puis je empêcher que la partie ne soit moindre que le tout ? comme j'ai entendu dire à un savant ; il faut, d'ailleurs, un si léger sacrifice pour n'avoir pas à souffrir de l'inconvénient dont vous vous plaignez ! — Ne cherchez pas dans la possession de quelques agréments physiques, à vous consoler de la

privation de ceux qui vous manquent, vous ne réussiriez qu'à irriter votre chagrin par le contraste. — Votre lettre m'a montré les qualités que vous supposez en moi, je suis toute portée vers vous par la confiance entière que vous me témoignez.

Une mise simple, beaucoup de noir en hiver, voilà, ce me semble, ce que vous devez adopter; quand il fait très-froid, un manchon n'est pas tout à fait un objet de luxe, mais à la rigueur on peut s'en passer; les plus simples sont en petit-gris.

La guimpe se coupe droit fil, il faut une couture sur l'épaule.

Des bords de la Loire. — Péché avoué est, dit-on, à moitié pardonné : serez-vous assez bonne pour m'appliquer le bénéfice de cet adage, quand je vous aurai avoué que j'ai totalement perdu de vue votre polka? je vais tâcher de me la procurer, et vous ne pouvez douter du zèle que je mettrai à réparer ma faute, et surtout à satisfaire une personne qui nous juge avec autant d'indulgence; toutefois, veuillez vous appliquer en partie ce que j'ai répondu plus haut à propos de tapisseries à l'épigraphe, *Pendant le sommeil de mon joli marmot.*

Seule. — Vous recevrez, je l'espère, avec ce numéro, les deux gravures que vous désirez; quant à leur prix, veuillez ajouter ce que vous voudrez à l'offrande que vous comptez m'adresser pour l'œuvre du Bon Pasteur, ce sera un moyen de fortifier ce lien de charité qui nous unit.

Les années 1847, 1848 et 1849 n'existent plus; pour éviter les ennuis de l'année dernière, croyez-moi, prenez simplement un mandat au bureau de poste de votre ville.

De mon bosquet d'hortensias. — Je pense bien que vous n'êtes pas restée tout ce temps-là à m'y attendre; mais comme je ne sais où vous aller chercher ailleurs, il faut bien que je vous adresse là ma réponse. Le numéro de ce jour vous donne la croûte au madère et une charade; voilà toujours de quoi occuper un peu l'esprit et l'estomac de vos hôtes, s'ils n'ont pas déserté votre toit, en même temps que vous abandonniez votre bosquet fleuri.

Qui s'y frotte s'y pique. — J'aurais dû m'y attendre, car je suis parfois un peu ourse, mais ourse mal léchée, cette fois.

Veuillent les immortels conducteurs de ma *plume*, que je *n'écrive* rien qui doive être repris.

Et je désire tellement qu'il en soit ainsi, que je m'abstiens de vous envoyer un second proverbe, bien qu'au besoin la science de Sancho Pança ne me ferait pas défaut.

Oui et non pas non, vous aurez ce que vous désirez; peut-être la charade de ce numéro vous satisfera-t-elle en partie : mais, en février prochain, nous publierons un article sur les jeux d'esprit : en vérité, après avoir lu vos deux premières lettres et surtout la troisième, on ne peut attribuer qu'à pure charité votre insistance sur ce sujet; vous me rappelez la charmante quêteuse de notre gravure : malgré son opulence elle demande; mais c'est pour subvenir aux besoins d'autrui. L'arrêt qui termine votre lettre me désolerait, si je le croyais sans appel.

Des bords de la Loire. — Nous ne pouvons donner cette polka : M. E. Heu, éditeur de musique, rue de la Chaussée-d'Antin, 10, vous l'enverrait au prix de 2 fr. 50 cent. — Si vous voulez ajouter cette somme à votre renouvellement, nous nous chargerons volontiers de la commission.

Auprès de mon bien-aimé frère. — Croyez-moi, faites couper vos cheveux, c'est le seul moyen efficace; vous craignez d'être laide ainsi, mais cela passera bien vite; combien d'autres voudraient pouvoir en dire autant! d'ailleurs, on fait aujourd'hui des perruques parfaites, vous pourriez en porter une, mais cela retarde toujours la pousse des cheveux.

PRIX DE CETTE LIVRAISON PRISE AU BUREAU : 2 fr.

Les lettres non affranchies sont rigoureusement refusées.

ANNONCES.

JOURNAL DES DEMOISELLES.

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS, A PARTIR DU 1er JANVIER.



Ce Journal se compose de 12 livraisons de chacune deux feuilles, imprimées sur deux colonnes. Il contient : 4 gravures sur acier, 6 Albums de musique : les romances les plus jolies, les quadrilles les plus brillants, les valses les plus nouvelles, les polkas, mazurkas et schotischs les plus à la mode — 6 planches de dessins de tapisserie coloriées, ouvrages de fantaisie or et argent, filet et crochet couleur bleue — 12 gravures de modes de jeunes personnes, d'enfants et de jeunes femmes — 12 rébus illustrés — 24 grandes planches contenant des patrons de grandeur naturelle de : robes — fichus — pèlerines — chapeaux — calèches — manteaux — bonnets — mantelets — vêtements de petits garçons — de petites filles. — des dessins de tapisserie, dont les couleurs sont indiquées par des signes qui les représentent — des dessins de broderie pour : cols — manchettes — mouchoirs — bonnets — robes — gilets — canezous — jupons — camisoles, etc. — Des ouvrages de fantaisie, tels que : cartes de visite, têtes de lettres coloriées — pages manuscrites — fleurs en papier — en laine — bobèches, etc. — ouvrages au tricot, au crochet, au filet, toujours clairement expliqués.

TABLE.

DOUZIÈME NUMÉRO.

PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

LONDRES, S. et J. FULLER, 34, Rathbone place;

DULAU et Cie, 37, Soho square. — ÉDIMBOURG, ROBERT SETON. — COPENHAGUE, A. F. HOST. — LEIPZIG, BROCKHAUS et AVENARIUS; MICHELSEN; C. TWIETMEYER. — SAINT-PÉTERSBOURG, B. ISSAKOFF; F. BELLIZARD; A. CLUZEL, libraire de la Bibliothèque impériale publique, perspective de Newsky, no 3. — MOSCOU, GAUTHIER et MONIGHETTI; URBAIN (Charles); RENAUD (Dominique). — STOCKOLM, C. A. BAGGE, libraire. — VIENNE (Autriche), CH. GEROLD fils. — MUNICH, Institut littéraire et artistique de J. G. COTTA.

Paris. — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

